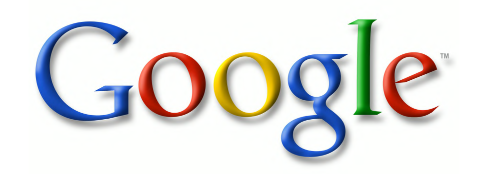
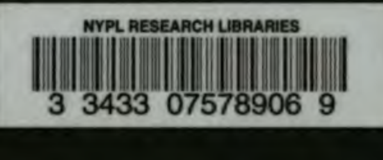
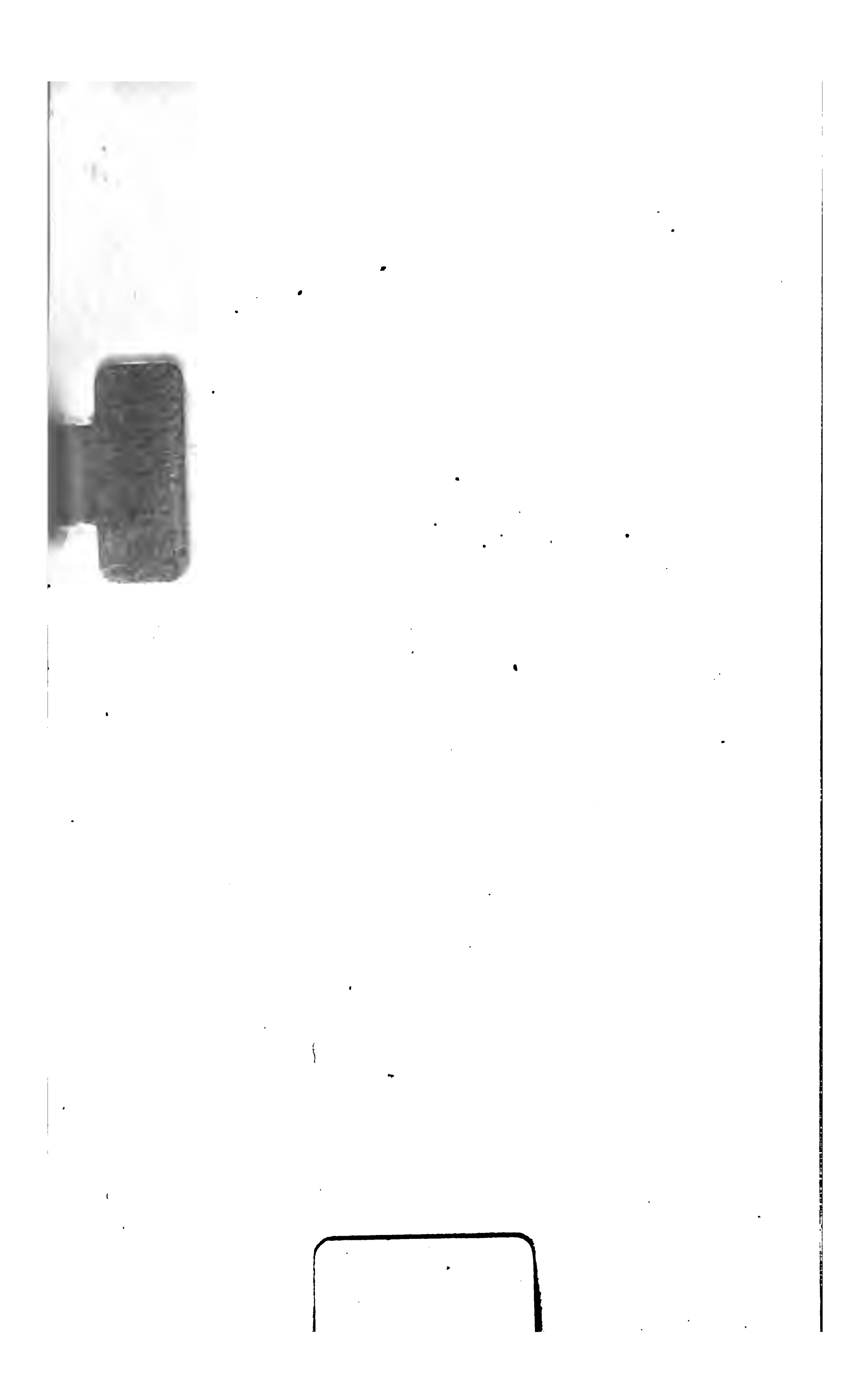



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578906 9



L'ÉCHO

Des Feuilletons

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT



ÉCHO DES FEUILLETONS

Choix de Nouvelles, Contes, Anecdotes

EXTRAITS

de la Presse contemporaine.



Paris

6, Rue de Beaune (Ancien hôtel de Nesle).

Année 1843

L'ÉCHO

… DES FEUILLETO…

Année 1843

L'ÉCHO

DES

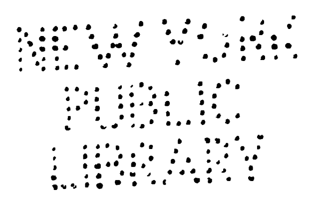
FEUILLETONS

RECUEIL DE NOUVELLES
LÉGENDES, ANECDOTES, ÉPISODES, ETC.

EXTRAITS DE LA PRESSE CONTEMPORAINE

DIRECTEURS

MM. DUFOUR, BOULANGER ET LEGRAND



TOME TROISIÈME

PARIS
CHEZ LES ÉDITEURS, 6, RUE DE BEAUNE
Près le Pont-Royal, (ancien Hôtel de Nesle)

1863

S.

AVERTISSEMENT.

L'Echo des Feuilletons, fondé en octobre 1840, est parvenu aujourd'hui à sa 3e année. Le succès toujours croissant qu'obtient cette charmante publication, a déterminé les directeurs à de nouveaux sacrifices. Ainsi chaque volume qui ne devait se composer dans l'origine que de 24, puis de 30 feuilles d'impression à deux colonnes, se compose de 32 et de 33 feuilles, et le 3e volume en aura 36, c'est-à-dire qu'il contiendra près de 1200 colonnes, comprenant la matière de 12 volumes in-8° ordinaires.

De plus, chaque volume a été enrichi de 12 magnifiques gravures anglaises sur acier, tout ce qu'il est possible de faire de plus fin et de plus gracieux, et représentant les principales scènes des feuilletons contenus dans chaque volume.

On peut acquérir chaque volume avec gravures ou sans gravures. Les collections de gravures se vendent aussi à part 2 fr. prises au bureau.

Il serait inutile d'insister sur les causes qui ont mérité à l'*Echo des Feuilletons* la faveur constante du public. Les améliorations continuelles que les directeurs ont apportées à leur publication sont la meilleure garantie des efforts qu'ils ne cesseront de faire pour la rendre de plus en plus digne de la confiance de leurs abonnés. Ils espèrent qu'on voudra bien ne pas confondre l'*Echo des Feuilletons* avec les imitations sans valeur et sans consistance qu'une avide et maladroite cupidité s'est avisée d'en faire sous des titres plus ou moins semblables à celui de l'*Echo des Feuilletons*.

L'ÉCHO

Des Feuilletons

L'ÉTOILE DE LA MER.

I.

Au milieu du golfe de Naples s'élève une petite île dont le nom mélodieux et poétique éveille les plus doux souvenirs. C'est une corbeille de verdure et de fleurs, posée par la main d'une fée sur une nappe d'argent, une colline boisée d'orangers, de grenadiers et de lauriers roses, couronnée au sommet d'un château de marbre. Tout autour, s'étend la perspective magique de cet immense amphithéâtre, une des plus puissantes merveilles de la création. C'est Naples, la voluptueuse syrène, couchée nonchalamment au bord de la mer; c'est Portici, Castellamare, Sorrente, dont les bords touffus, les vallées secrètes, les grottes mystérieuses, semblent créés pour l'amour; c'est le Pausilippe, Baja, Pouzzoles et ces vastes campagnes où les anciens avaient rêvé leur Elysée, solitudes sacrées qu'on dirait peuplées par les hommes d'autrefois, où la terre retentit sous les pas, comme un tombeau vide; où l'air a des sons inconnus et des mélodies étranges.

En 1822, la petite île d'Ischia appartenait comme toujours à sa Majesté Sicilienne; mais c'était un titre purement et simplement honorifique, comme celui de roi de Jérusalem que ladite majesté se plaît à ajouter à son nom. La domination réelle en était dévolue à un vieux pêcheur, nommé Prospéro, qui régnait et gouvernait par le fait.

Le palais qu'habitait cette royauté populaire était une petite maisonnette qu'on aurait eu de la peine à découvrir, enfoncée qu'elle était dans le plus délicieux recoin, dans l'endroit le plus caché de l'île. Rien n'était plus simple et plus gai. Des murs de briques tapissés de lierre plus vert que l'émeraude, et émaillés de blanches clochettes; au rez-de-chaussée, une pièce assez large où couchaient les hommes, et où la famille prenait ses repas; au premier étage, la chambrette virginale de la fille du pêcheur, véritable nid d'oiseau, éclairé par une seule croisée donnant sur le golfe; au-dessus de la chambre, une terrasse à la manière italienne, avec ses quatre piliers festonnés de pampres, son berceau de vigne, et son large parapet couvert de mousse et de fleurs naturelles.

Une petite haie d'aubépine, respectée avec une vénération séculaire, traçait une espèce de rempart autour de la propriété de Prospéro, et défendait sa maison mieux que n'auraient pu le faire des fossés profonds et des murs crénelés. Les plus hardis tapageurs eussent préféré de se battre devant le presbytère et sur le parvis de l'église que devant la petite cour du pêcheur. C'était, du reste, le rendez-vous de l'île entière.

Tous les soirs, exactement à la même heure, les bonnes femmes du voisinage y venaient tricoter leurs bonnets de laine et débiter leurs nouvelles. Des groupes de petits enfants nus, hâlés, espiègles comme de petits démons, prenaient joyeusement leurs ébats, se roulaient sur le gazon, se jetaient des poignées de sable dans les yeux, au risque de s'aveugler, tandis que leurs mères se livraient à ce bavardage sérieux qui caractérise les habitants des villages. On se rassemblait ainsi tous les jours devant la maison du pêcheur : c'était un hommage muet et presque involontaire, consacré par l'habitude, et dont personne ne s'était rendu compte; l'envie qui règne dans les petites communautés en eût fait prompte justice.

L'ascendant que Prospéro avait sur ses égaux s'était accru d'une manière si simple et si naturelle, que personne n'y trouvait rien à redire. Son pouvoir avait grandi de jour en jour, insensiblement, et on ne l'avait remarqué que lorsque tout le monde en tirait son profit, comme ces beaux arbres dont on n'aperçoit l'élévation que lorsqu'on jouit de leur ombre. Si quelque dispute s'élevait dans l'île, les deux adversaires aimaient mieux s'en remettre au jugement du pêcheur que de plaider en justice; il avait le bonheur ou le talent de renvoyer les deux parties contentes. Il savait prescrire des remèdes mieux que tout autre médecin, car il arrivait rarement que lui-même ou quelqu'un de sa famille n'eût éprouvé les mêmes maux, et sa science s'appuyant sur sa propre expérience, obtenait les plus heureux résultats. D'ailleurs, il n'avait pas d'intérêt, comme les médecins ordinaires, à prolonger les maladies. Depuis nombre d'années, la seule formalité d'un contrat, c'était l'intervention du pêcheur. Les deux parties touchaient dans la main de Prospéro, et tout était dit. On eût préféré d'aller se jeter dans le Vésuve, au moment de la plus grande éruption, que de manquer à un engagement aussi solennel.

A l'époque où commence notre histoire, il était impossible de trouver dans l'île quelqu'un qui n'eût pas éprouvé les effets de la générosité du pêcheur, sans que pour cela il eût été nécessaire de lui avouer ses besoins. Comme il était d'usage que la petite population d'Ischia vînt passer ses heures de récréation devant la maisonnette de Prospéro, le vieillard, tout en se promenant lentement au milieu des groupes, et tout en sifflant sa chanson favorite, surprenait au passage les infirmités physiques et morales, et le soir même on était sûr de voir arriver lui ou sa fille, d'un air mystérieux, pour répandre un bienfait sur chaque misère, un baume sur chaque blessure. Bref il cumulait à lui seul tous les emplois destinés à porter secours à l'humanité. Les gens de loi, le médecin, le notaire, tous les vautours de la civilisation avaient battu en retraite devant la patriarcale bonté du pêcheur. Le curé lui-même avait capitulé.

Prospéro était assis sur un banc de pierre, devant la porte de sa maison, les jambes croisées, les bras étendus avec insouciance. Au premier coup d'œil, on lui eût donné soixante ans tout au plus, quoiqu'il en eût réellement quatre-vingts passés. Il avait toutes ses dents, blanches comme des perles, et souriait avec orgueil. Son front, calme et reposé, couronné de beaux cheveux blancs, avait la fermeté et le poli du marbre; pas une ride ne plissait le coin de son œil, et l'éclat diamanté de sa prunelle bleue révélait une fraîcheur d'âme et une jeunesse éternelle, telle que la fable l'attribue aux dieux marins. Il montrait ses bras nus et son cou musculeux avec la coquetterie d'un vieillard. Jamais une idée sombre, jamais une préoccupation sinistre, jamais un remords poignant n'étaient venus troubler cette longue et paisible existence. Il n'avait jamais vu couler une larme autour de lui sans s'empresser de la sécher; pauvre, il avait su répandre des bienfaits que tous les rois de la terre n'auraient pu payer de leur or; ignorant, il avait parlé à ses semblables la seule langue qu'ils pouvaient comprendre, la langue du cœur. Une seule goutte de fiel avait mêlé son amertume à cette source intarissable de bonheur, un seul chagrin avait couvert d'un nuage ses jours de soleil; ce fut la mort de sa femme, et encore l'avait-il oubliée.

Toutes les affections de son âme s'étaient reportées sur sa fille Aldina, dont la naissance avait causé la mort de sa femme; il l'aimait de cet amour insensé qu'ont les vieillards pour le plus jeune de leurs enfants. C'était une de ces figures royalement superbes, comme on n'en rencontre guère que dans les environs d'Albano ou dans l'île voisine de Procida. En ce moment, il la contemplait avec un ravissement profond.

et la regardait aller et venir, se mêlant tantôt aux groupes des enfants, et les grondant à cause de leurs jeux trop dangereux ou trop bruyants, tantôt s'asseyant sur l'herbe à côté de leurs mères, et prenant part à leurs discours avec un intérêt grave et réfléchi. Habillée simplement, comme elle l'était d'habitude aux jours de travail, elle ne se distinguait parmi ses compagnes que par sa beauté prodigieuse et par la blancheur de sa peau. Ses beaux cheveux noirs étaient roulés en tresse autour de ce petit poignard d'argent ciselé, importé à Paris par le droit de conquête qu'ont les jolies Parisiennes sur tous les pays du monde, comme les Anglais sur les mers.

Aldina était adorée par ses jeunes amies ; toutes les mères l'avaient adoptée avec orgueil ; c'était la gloire de l'île. L'opinion de sa supériorité était tellement partagée par tout le monde, que si quelque téméraire, oubliant la distance qui le séparait de la jeune fille, osait parler un peu trop haut de ses prétentions, il devenait le jouet de tous ses camarades. Les danseurs de tarentelle les plus émérites perdaient contenance devant la fille de Prospéro, et n'osaient pas l'inviter. A peine si quelques chanteurs d'Amalfi ou de Sorrente, attirés par la rare beauté de cette angélique créature, se hasardaient à soupirer leur passion, ayant soin de la voiler sous les allusions les plus délicates. Mais rarement ils arrivaient au dernier couplet de leur chanson ; à chaque bruit ils s'interrompaient tout-à-coup, jetaient par terre leurs triangles et leur mandolines, et s'envolaient comme des rossignols effarés.

Un seul homme avait eu assez de courage ou assez de passion pour braver le persiflage. C'était Giacomo, le plus formidable plongeur de la côte. Il chantait aussi, mais d'une voix creuse et profonde ; son chant était lugubre et ses mélodies pleines de tristesse. Il ne s'accompagnait d'aucun instrument et ne se retirait jamais sans avoir terminé sa chanson. Ce jour-là il était plus sombre qu'à son ordinaire, il se tenait debout, comme par enchantement, sur une roche nue et glissante, et jetait sur les femmes, qui le contemplaient en riant, un regard de mépris. Le soleil, qui se plongeait dans la mer comme un globe de feu, donnait en plein sur ses traits sévères, et la brise du soir, crispant légèrement les flots, faisait onduler à ses pieds les roseaux frissonnants. Absorbé par ses noires pensées, il chantait dans la langue mélodieuse de son pays ces tristes paroles :

« O fenêtre qui brillais dans la nuit comme un œil entr'ouvert, comme te voilà sombre. Hélas ! hélas ! ma pauvre sœur est malade !

« Sa mère se penche vers moi tout en larmes et me dit : Ta pauvre sœur est morte et enterrée.

« Jésus ! Jésus ! ayez pitié de moi ; vous me poignardez le cœur.

« Racontez-moi, mes bons voisins, comment la chose s'est passée ; répétez-moi ses dernières paroles.

« — Elle avait une soif ardente, et a refusé de boire, parce que tu n'étais pas là pour lui offrir l'eau de ta main.

« — O ma sœur ! ô ma sœur !

« — Elle a refusé le baiser de sa mère, parce que tu n'étais pas là pour l'embrasser.

« — O ma sœur ! ô ma sœur !

« — Elle a pleuré, jusqu'à son dernier soupir, parce que tu n'étais pas là pour sécher ses larmes.

« — O ma sœur ! ô ma sœur !

« — Nous lui avons mis sur le front sa couronne d'oranger ; nous l'avons couverte d'un voile blanc comme la neige ; nous l'avons couchée doucement dans sa bière.

« — Merci, mes bons voisins ; j'irai la rejoindre.

« — Deux anges sont descendus du ciel et l'ont enlevée sur leurs ailes. La Madeleine est venue la recevoir à la porte du Paradis.

« — Merci, mes bons voisins ; j'irai la rejoindre.

« — Là, on l'a fait asseoir sur un banc de lumière ; on lui a donné un chapelet de rubis et elle chante son rosaire avec la Vierge.

« — Merci, mes bons voisins ; j'irai la rejoindre. »

En achevant les derniers mots de son mélancolique refrain, il se précipita du haut de son rocher dans la mer ; comme s'il eût voulu vraiment s'y engloutir. Aldina et les autres femmes jetèrent un cri d'effroi, car le plongeur avait tardé plusieurs minutes à reparaître à la surface.

— Êtes-vous folles ? s'écria un jeune homme qui était apparu tout-à-coup au milieu des fem-

mes, sans que personne eût fait attention à lui. Quelle peur avez-vous donc ? Vous savez que Giacomo n'en fait jamais d'autres. Mais rassurez-vous ; tous les poissons de la Méditerranée mourront noyés avant qu'il lui arrive malheur. L'eau est son élément naturel. Bonjour, ma sœur; bonjour, mon père.

Le jeune pêcheur embrassa Aldina sur le front, s'approcha de son père, et, courbant devant lui sa belle tête, ôta son bonnet rouge et lui baisa respectueusement la main. Il venait ainsi tous les soirs lui demander sa bénédiction, avant d'aller à la mer où il passait souvent la nuit à pêcher dans sa barque.

— Que Dieu te bénisse, mon Carminé ! dit le vieillard attendri, promenant lentement sa main sur les cheveux noirs bouclés de son fils, et une larme roula dans sa paupière.

Puis, se levant d'un air solennel et s'adressant aux groupes qui l'entouraient, il ajouta, d'une voix pleine de dignité et de douceur :

Allons, mes enfants, il est temps de se séparer. Les jeunes gens au travail, les vieillards au repos. Voici l'*Angelus* qui sonne.

Tout le monde s'agenouilla, et Prospéro récita d'abord la Salutation angélique; puis, prenant l'expression d'un recueillement plus profond et d'une dévotion plus touchante, il entonna l'hymne des marins l'*Ave Maris Stella*, et quand le dernier verset fut achevé, chacun se retira paisiblement. Aldina, après avoir donné à son père les derniers soins de la journée, monta à sa chambre, remit de l'huile dans sa lampe qui brûlait nuit et jour devant la Vierge, et s'accouda sur sa croisée ; puis écartant les branches de jasmin qui formaient des rideaux parfumés, elle se mit à contempler la mer, et parut plongée dans une douce et profonde rêverie.

Au même instant où la cour de Prospéro devint tout-à-fait tranquille et déserte, une petite barque, conduite silencieusement par deux rameurs, aborda au côté opposé de l'île. Un petit homme en descendit d'abord avec précaution, et tendit la main respectueusement à un autre personnage qui, dédaignant ce faible appui, s'élança à terre d'un air dégagé.

— Eh bien ! drôle, s'écria-t-il, comment me trouves-tu dans ce costume ?

— Monseigneur est parfait.

— Je m'en flatte. Aussi, pour que la métamorphose soit complète, ai-je choisi l'habit le plus râpé qui ait paré de ses haillons la boutique d'un juif.

— Monseigneur a l'air d'un dieu païen allant en conquête. Jupiter a rengainé sa foudre et Apollon a mis ses rayons dans sa poche.

— Trève de mythologie. Et d'abord je te défends de m'appeler monseigneur.

— Oui, monseigneur.

— Si les renseignements que j'ai fait prendre dans la journée sont exacts, la maison doit être de l'autre côté de l'île, dans l'endroit le plus détourné et le plus solitaire.

— Et cependant je vous avoue, excellence, que j'aimerais mieux me trouver partout ailleurs que dans cette île maudite.

— Qu'est-ce à dire ? reprit d'un ton sévère celui auquel s'adressaient ces paroles.

— J'ai fait bien des métiers dans ma vie, continua le petit homme sans se déconcerter ; j'ai été tour à tour sacristain, jongleur, apothicaire, mendiant, cicerone, et toutes ces honorables professions m'ont mené.....

— Aux galères... d'où je t'ai fait sortir, parce que j'ai vu qu'on pouvait tirer un certain parti de tes connaissances et de tes moyens, surtout pour les entreprises de la nature de celle où nous allons; mais si par hasard, il te prenait fantaisie de retourner à ton ancien état, il ne me manquera pas d'occasions pour te recommander de nouveau aux magistrats. Tu pourrais même avancer d'un ou deux grades, pour peu que cela t'amuse, et t'en aller tout droit à la potence.

— Que Dieu nous en préserve, monseigneur.

— Encore !....

— Mon cher maître !... aussi vous ai-je suivi, sans sonner mot, comme un mouton qu'on va égorger. Mais, du diable, si j'avais pu imaginer, ajouta-t-il à voix basse, que le prince de Monte-Forte, le seigneur le plus riche, le plus beau, le plus puissant de la cour, ait pu s'amouracher de la fille d'un pauvre pêcheur ! moi, qui ai mis à la porte, je ne sais combien de marquises, dont votre excellence s'était fatiguée à la troisième, à la seconde, à la première entrevue, et quelquefois sans les avoir vues du tout.

— Finiras-tu une fois, exécrable bavard ?

— Pardon, excellence... pardon, mon ami, veux-je dire ; mais nous sommes encore loin de la cage, et il m'est permis, en ma qualité de fi-

dèle serviteur, ou conseiller, si vous le préférez, de vous faire part de mes inquiétudes. Après cela, ma vie et ma mort sont dans les mains de Dieu... et de votre excellence.

— Tu admires ma patience.

— Aussi, me disais-je, il y a dans ce monde des choses qu'un pauvre homme comme moi ne peut absolument comprendre. Qu'est-ce que mon maître peut trouver de si précieux dans une fille de la rue, qui sent le poisson à trois milles à la ronde, et qu'il n'a vue qu'une seule fois à la fête de la Madone de l'Arc! et je vous l'avouerai, monseigneur, j'en suis encore à m'adresser la même question.

— Ne m'as-tu pas dit qu'il était impossible de lui parler pour n'importe quelle somme d'argent, qu'elle était plus fière qu'aucune dame de la cour, que son père était respecté comme un roi dans cette île, qu'il y avait à craindre pour la vie?

— Eh bien?

— Eh bien! voilà qui me décide tout-à-fait.

— Mais, songez donc...

— La poltronnerie et la paresse, fit le prince en souriant, se disputent ton cœur, comme une maîtresse et une femme légitime.

— De grâce...

— Ah çà, Menico, reprit le prince en se fâchant sérieusement, veux-tu que j'essaie mon poignard de Campo-Basso...

— Je vous suis, monseigneur.

— Marche à une certaine distance et ne t'inquiète pas de moi, car je sais déjà mon rôle comme un *primo-amoroso* de province.

II.

Le prince de Monte-Forte, protégé par l'obscurité de la nuit, s'avança vers la maison du pêcheur avec le moins de bruit possible, fit plusieurs tours sur le rivage, et après une reconnaissance sommaire de la place qu'il voulait attaquer, attendit tranquillement que la lune, en se levant, vînt éclairer la scène qu'il avait préparée. Il ne dut pas exercer longtemps sa patience, car l'ombre disparut graduellement, et la petite maison de Prospéro fut baignée d'une lumière argentée.

Alors il s'approcha d'un pas timide, leva vers la croisée un regard suppliant et se mit à soupirer de toute la force de ses poumons. La jeune fille, arrachée brusquement à ses pensées par ce singulier personnage, se redressa promptement et se disposa à fermer les volets.

—Arrêtez, charmante Aldina! s'écria le prince, comme un homme dominé par une passion irrésistible.

— Que me voulez-vous, signor? répondit la jeune fille, tout étonnée de s'entendre appeler par son nom.

— Vous adorer comme on adore une madone et vous rendre sensible à mes soupirs.

Aldina le regarda fixement, et après quelques instants de réflexion pendant lesquels elle parut répondre à une pensée secrète, elle lui demanda tout-à-coup :

— Et qui êtes-vous, vous qui me parlez avec tant d'assurance?

— Hélas! je ne suis qu'un pauvre étudiant; mais je puis devenir un grand poète, comme le Tasse dont vous entendez souvent chanter les vers par un pêcheur qui s'éloigne, et vous envoie sa touchante mélodie, comme un dernier adieu qui vient expirer sur la plage.

— Vous êtes pauvre! reprit la jeune fille avec un soupir.

— Hélas! fit le prince en inclinant la tête en signe d'assentiment.

— Je ne sais si je fais mal en vous parlant; mais du moins je serai franche avec vous, dit Aldina en rougissant : j'ai le malheur d'être la fille la plus riche de l'île.

— Votre père ne sera pas inflexible, reprit le prince avec ardeur, un mot de vous, lumière de mes yeux, *diva* de mon âme, étoile de la mer; un mot de vos lèvres de corail, et je travaillerai nuit et jour sans trêve et sans relâche, et je me rendrai digne de posséder le trésor que Dieu a révélé à mes yeux éblouis, et de pauvre et obscur que vous me voyez, je deviendrai riche et puissant.

— Je me suis arrêtée trop longtemps à écouter des discours qu'une jeune fille ne doit pas entendre; souffrez, signor, que je me retire.

— Ayez pitié de moi, ma cruelle ennemie. Que vous ai-je donc fait pour que vous me quittiez ainsi, la mort dans l'âme? Vous ne savez pas que depuis quinze mois je vous suis partout comme une ombre; que la nuit je rôde autour de votre maison, étouffant mes soupirs pour ne pas troubler votre paisible sommeil? Vous craignez peut-être de vous laisser attendrir à la première

entrevue par un malheureux qui vous adore? Hélas! Juliette était jeune et belle comme vous, et elle ne se fit pas prier longtemps pour avoir pitié de Roméo.

Aldina laissa tomber un regard triste et rêveur sur ce beau jeune homme, qui lui parlait d'une voix si douce, et se retira sans lui donner d'autre réponse pour ne pas humilier sa misère. Le prince fit tous ses efforts pour étouffer une violente envie de rire, et, très satisfait de son début, se dirigea vers l'endroit où il avait laissé son domestique.

La jeune fille ne put fermer l'œil pendant toute la nuit qui suivit l'entretien qu'elle avait eu avec l'étranger. Sa brusque apparition, son costume étrange, son langage bizarre avaient éveillé en elle un vague sentiment qui dormait au fond de son cœur. Elle était alors dans toute la vigueur de son jeune âge et de sa beauté resplendissante. Aldina n'était pas une de ces natures faibles et craintives, brisées par la souffrance ou tyrannisées par le despotisme. Loin de là, tout ce qui l'entourait avait contribué à lui faire une destinée calme et sereine; son âme tendre et naïve s'était développée dans une atmosphère de bonheur et de paix. Si elle n'avait pas aimé jusqu'alors, il ne fallait pas en accuser sa froideur, mais la timidité excessive des habitants de son île. Le respect aveugle et profond dont le vieux pêcheur était entouré avait tracé autour de sa fille un cercle d'estime et de soumission que personne n'osait franchir. A force d'économie et de travail, Prospéro avait fini par se créer une aisance qui faisait rougir la pauvreté des autres pêcheurs. Personne n'avait demandé sa fille, parce que personne ne croyait la mériter. Le seul de ses adorateurs qui eût osé lui prouver sa passion d'une manière ostensible, c'était Giacomo, l'ami le plus cher et le plus dévoué de Carminé; mais Giacomo ne lui plaisait guère. Aussi, confiante dans sa beauté, soutenue par ce mystérieux espoir qui n'abandonne jamais la jeunesse, s'était-elle résignée à attendre, comme la fille d'un roi qui voit arriver son fiancé d'un pays étranger.

Quand elle s'aperçut de la présence de ce beau jeune homme, d'une tournure si svelte et si élégante, d'un air si noble et si délibéré, qui contrastait avec la timidité et la gaucherie de ses autres amoureux, elle se sentit saisie d'un trouble intérieur, et sans doute elle aurait cru que son prince était arrivé, si elle n'avait été frapp désagréablement par la pauvreté de son costum Néanmoins, elle se laissa aller à l'écoute pl longtemps qu'il ne fallait, et se retira la poitri oppressée, la joue en feu, le cœur navré d'u peine sourde et poignante. La pauvre fille ser morte de frayeur si elle eût pu deviner la vérit

A peine le premier rayon du jour, filtrant travers les branches entrelacées des jasmins, vi trembler au milieu de sa chambre, qu'Aldi s'habilla à la hâte et alla, comme d'habitud présenter son front au baiser paternel. Le vieilla remarqua tout de suite l'abattement et la fatig que l'insomnie avait produits sur la figure de fille, et, écartant avec un empressement alarm ses beaux cheveux noirs qui lui couvraien le joues :

— Qu'as-tu, ma fille? lui dit-il, tu n'as pa bien dormi?

— Je n'ai pas dormi du tout, répondit Aldin en souriant pour rassurer son père, je me port à merveille, mais j'ai un aveu à te faire.

— Parle vite, ma fille, je meurs d'impatience

— Peut-être ai-je commis une faute; mais j veux que tu me promettes d'avance de ne pa me gronder.

— Tu sais trop bien que je te gâte, dit le vieillard en la caressant, je ne commencerai pas aujourd'hui à être sévère.

— Un jeune homme, dont je ne sais pas le nom, m'a adressé la parole, hier au soir, au moment où je prenais l'air à ma croisée.

— Et qu'avait-il de si pressé à te dire, ma chère Aldina?

— Il m'a priée de te parler en sa faveur.

— Je t'écoute. Que puis-je faire pour lui?

— M'ordonner de l'épouser.

— Et m'obéirais-tu volontiers?

— Tu jugeras, dans ta sagesse, ce qui convient le mieux à ta fille, répondit Aldina avec candeur. J'ai voulu t'en parler avant de le connaître, pour ne pas prolonger un entretien que tu aurais pu réprouver. Mais il y a un obstacle.

— Tu sais que je n'en connais pas, lorsqu'il s'agit de rendre ma fille heureuse.

— Il est pauvre, mon père.

— Eh bien, c'est une raison de plus pour que je l'aime. Il y a ici du travail pour tout le monde, et ma table peut bien offrir une place à un troisième fils. Dis-lui qu'il vienne me parler, et,

s'il est un honnête garçon, je te promets, ma fille, que je ferai tout au monde pour hâter ton bonheur.

Aldina embrassa son père avec effusion et ne se posséda pas de joie toute la journée, attendant le soir avec impatience, pour donner au jeune homme une si magnifique nouvelle. Luigi de Monte-Forte fut médiocrement flatté, comme on peut bien le croire, de la magnanimité du pêcheur à son égard, mais en séducteur consommé il en parut enchanté. N'oubliant pas son rôle d'étudiant fanatique et de poète délabré, il tomba sur ses genoux et déclama une fervente action de grâces à l'astre de Vénus. S'adressant ensuite à la jeune fille, il ajouta d'une voix plus calme qu'il allait écrire sur-le-champ à son propre père qui, au bout d'une semaine, viendrait faire sa demande formelle. Jusque là, il demanda en grâce de ne pas être présenté à Prospéro, ni à qui que ce fût dans l'île, prétextant d'une certaine honte qu'il éprouvait à cause de ses vieux habits, et assurant la fiancée que son père lui apporterait un habillement complet pour le jour de ses noces.

Le matin du septième jour, depuis la promesse que le prince avait faite à la fille du pêcheur, il entra dans la chambre de son valet, et le secouant rudement, lui cria à l'oreille :

— Debout, odieuse marmotte.

Menico, réveillé en sursaut, se frottait les yeux avec épouvante. Les morts, paisiblement couchés au fond de leur cercueil, ne seront pas si contrariés au dernier jour, lorsque la trompette du jugement viendra les arracher à leur sommeil. Néanmoins, la peur ayant dissipé immédiatement le brouillard fuligineux qui était répandu sur son visage, il se leva sur son séant, et demanda d'un air égaré :

— Qu'y a-t-il, excellence ?

— Ecoute-moi, dit le prince d'un ton sévère. Tu as été, je crois, employé dans une pharmacie ?

— Oui, monseigneur, et je l'ai quittée parce que mon patron avait la barbarie insigne de me faire piler des drogues du matin au soir.

— Voici une fiole qui contient une solution d'opium.

— Miséricorde ! s'écria Menico en tombant à genoux.

— Lève-toi, imbécile, et fais attention à ce que je vais te dire. Cette petite sotte d'Aldina s'obstine à prétendre que je parle à son père. Je lui ai fait croire que je partais ce soir pour aller chercher mes papiers. Il n'y a pas de temps à perdre. Tu t'es établi chez le pêcheur sur le pied d'un pèlerin revenant de Jérusalem. Grâce à tes reliques et à tes phrases bibliques saupoudrées de latin de cuisine, la famille de ton hôte te révère comme un saint, et tu partages ses repas avec une régularité de cénobite. Tu verseras quelques gouttes de cette liqueur dans leur vin ; ta vie me garantira que tu ne dépasseras pas la dose suffisante pour produire un bon sommeil. Tu auras soin de me préparer pour cette nuit une bonne échelle, après quoi tu iras m'attendre dans ma barque, où tu trouveras Gamba et Marco. Ils ont mes ordres.

— Mais, monseigneur, bégaya Menico atterré.

— Pas de difficultés, s'écria le prince en frappant du pied avec emportement, ou, par la mort de mon père, je te guérirai une bonne fois de tous tes scrupules.

Et il tourna sur ses talons de l'air d'un homme convaincu qu'on se gardera bien de désobéir à ses ordres.

L'infortuné Menico remplit ponctuellement les injonctions de son maître. Pour lui, la peur passait avant tout. Ce soir-là, le souper du pêcheur fut d'une tristesse désespérante, et le faux pèlerin essaya en vain de le ranimer par sa gaîté factice. Aldina était préoccupée du départ de son fiancé, et Prospéro partageant à son insu le chagrin de sa fille, avait à peine avalé quelques gouttes de vin, pour ne pas résister aux prières réitérées de son hôte. Carminé était parti le matin pour Sorrente, en compagnie de Giacomo, et ne devait revenir que dans deux ou trois jours. Cette absence augmentait encore la mélancolie du vieillard. Dès que Menico se fut retiré, le pêcheur succomba à sa fatigue. Aldina, les bras pendants, la tête alourdie, le cœur serré d'un triste pressentiment, eut à peine la force de monter dans sa chambre, et, après avoir ranimé machinalement la lampe, tomba sur son lit pâle et raide comme une morte.

L'orage éclatait avec violence, un de ces terribles orages qu'on ne voit que dans le midi, lorsque les nuages amoncelés, se crevant subitement, versent des torrents de pluie et de grêle et font craindre un nouveau déluge. Le roulement du tonnerre s'approchait de plus en plus.

et imitait le bruit de la canonnade. Ce golfe, naguère si calme et si uni, que l'île pouvait s'y mirer comme dans une glace, s'était rembruni tout-à-coup ; les vagues bondissantes et furieuses se heurtaient comme des cavales échevelées ; l'île tremblait ébranlée par de terribles secousses.

Les pêcheurs les plus intrépides avaient tiré leurs bateaux à sec, et, renfermés dans leurs cabanes, rassuraient de leur mieux leurs femmes et leurs enfants effrayés.

Au milieu de la profonde obscurité qui régnait sur la mer, on voyait scintiller nette et limpide la lampe d'Aldina qui brûlait devant la Madone.

Deux barques sans gouvernail, sans voiles, sans avirons, ballottées par les flots, battues par la rafale, tournoyaient au-dessus de l'abîme ; deux hommes étaient debout dans ces deux barques, les muscles raidis, les poitrines nues, les cheveux au vent. Ils se tenaient par la main pour ne pas faire écarter leurs bateaux, regardant la mer avec hauteur et bravant la tempête.

— Encore une fois, je t'en prie, s'écria un de ces hommes, laisse-moi, Carminé ; je te promets qu'avec mes deux rames brisées et un peu de persévérance, je gagnerai la terre avant le jour.

— Tu es fou, Giacomo ; depuis ce matin nous n'avons pu approcher de Vico ; et nous avons été obligés de courir les bordées ; ton adresse et ta vigueur n'ont rien pu contre cet effroyable ouragan qui nous a refoulés jusqu'ici.

— C'est la première fois que tu refuses de m'accompagner, remarqua le jeune homme.

— Eh bien ! oui, mon cher Giacomo, je ne sais, mais cette nuit je me sens poussé vers l'île par une force irrésistible. Les vents se sont déchaînés pour m'y ramener malgré moi, et, je l'avouerai, dussé-je passer pour un fou à tes yeux, il me semble voir un ordre du ciel dans un événement si simple et si ordinaire. Vois-tu cette lampe qui brille là-bas ?

— Je la connais, répondit Giacomo en étouffant un soupir.

— Elle a été allumée devant la Vierge le jour où ma sœur est née, et pendant dix-huit ans elle n'a cessé de brûler nuit et jour. C'était le vœu de ma mère. Tu ne sais pas, mon cher Giacomo, tu ne peux pas savoir combien de pensées déchirantes ce vœu me rappelle. Ma pauvre mère me fit venir à son lit de mort, et me raconta une affreuse histoire, un mystère horrible qui pèse sur mon âme, comme un manteau de plomb, et dont je ne puis me soulager en le confiant à un ami. Quand son pénible récit fut achevé, elle demanda à voir et à embrasser ma sœur qui venait de naître ; puis de sa main tremblante, déjà glacée par l'agonie, ma mère voulut elle-même allumer la lampe. « Rappelle-toi, ce furent ses dernières paroles, rappelle-toi, Carminé, que ta sœur est vouée à la Madone. Tant que cette lumière brillera devant la sainte effigie de la Vierge, ta sœur ne courra aucun danger. » Tu peux comprendre maintenant pourquoi la nuit, quand nous traversons le golfe, j'ai toujours les yeux fixés sur cette lampe. J'ai une croyance que rien ne saurait ébranler, c'est que le jour où cette lumière s'éteindra, l'âme de ma sœur se sera envolée vers le ciel.

— Eh bien ! s'écria Giacomo d'un ton brusque qui trahissait l'émotion de son cœur, si tu préfères rester, j'irai tout seul.

— Adieu, dit Carminé en lâchant la main de son camarade, sans détourner les yeux de la croisée vers laquelle il se sentait attiré par une fascination qu'il ne pouvait s'expliquer. Giacomo disparut, et le frère d'Aldina, aidé par les flots, s'approchait de plus en plus du rivage, lorsque, tout-à-coup, il poussa un cri terrible qui domina le bruit de la tempête.....

L'étoile venait de s'éteindre, on avait soufflé sur la lampe.

III.

Ma sœur est morte ! s'écria Carminé, et s'élançant à la mer, il fendit les ondes avec la rapidité de la foudre.

L'orage avait redoublé d'intensité ; de longues traînées d'éclairs, déchirant le flanc des nuages, inondaient les objets de leur clarté fauve et intermittente. Le pêcheur aperçut une échelle appuyée à la façade de sa maison, la saisit d'une main convulsive, et en trois bonds se précipita dans la chambre.

Le prince avait senti une singulière émotion, en pénétrant dans cette chaste et silencieuse retraite. Le regard calme et doux de la Vierge, qui semblait protéger le repos de la jeune fille endormie, ce parfum d'innocence qui se répandait tout autour de la couche virginale, cette lampe veillant au milieu des ténèbres comme une âme en prière, avaient saisi le séducteur d'un trouble inconnu. Irrité de ce qu'il appelait une la-

cité absurde, il avait éteint la lumière importune, et s'avançait vers le lit, en s'adressant de doux reproches, lorsque Carminé fondit sur lui avec le grincement féroce d'un tigre blessé.

Monte-Forte, d'un geste hardi et rapide qui prouvait une bravoure et une adresse peu communes, se débattant sous l'étreinte de son robuste adversaire, tira de sa main droite un long poignard à lame fine et barbelée. Carminé sourit avec dédain, lui arracha l'arme, et tout en se baissant pour la briser sur son genou, d'un coup de tête furieux il fit trébucher le prince, et l'envoya rouler à trois pas sur le carreau; puis se penchant sur sa pauvre sœur et la contemplant d'un regard avide, à la lueur fugitive d'un éclair:

— Morte! répéta-t-il en se tordant les bras de désespoir, morte!

Cependant le prince, que son admirable sang-froid ne quittait pas une seconde, s'était relevé tout meurtri et saignant. Pâle et tremblant de colère, il cherchait de tous côtés une arme pour se venger. Carminé revint vers lui plus sombre et plus sinistre que jamais, et lui serrant le cou d'une main de fer, le traîna dans la chambre où dormait le vieillard.

— Mon père! mon père! mon père! s'écria-t-il d'une voix déchirante, voici le lâche qui vient d'assassiner Aldina.

Le vieillard, qui n'avait bu que quelques gouttes de la potion soporifique, fut réveillé par ce cri, qui lui retentit dans l'âme; il se leva comme poussé par un ressort, jeta les couvertures, et avec cette promptitude d'action que Dieu a départie aux mères dans les moments du danger, il monta à la chambre de sa fille, trouva de la lumière, s'agenouilla sur les bords du lit, et se mit à interroger le pouls de son enfant, et à épier sa respiration avec une anxiété mortelle.

Tout cela s'était passé en moins de temps que nous n'en avons mis à le raconter. Monte-Forte, par un effort inouï, s'était dégagé des mains du pêcheur, et, reprenant tout-à-coup sa fierté de prince, il dit d'une voix fortement accentuée:

— Vous ne me tuerez pas sans m'écouter.

Carminé voulut l'accabler d'injures sanglantes, mais ne pouvant pas articuler un seul mot, il fondit en larmes.

— Votre sœur n'est pas morte, dit le prince avec une froide dignité, elle n'est qu'endormie. Vous pouvez vous en assurer vous-même, et pendant ce temps, je m'engage, sur l'honneur, à ne pas m'éloigner d'un seul pas.

Ces paroles furent prononcées avec un tel accent de vérité, que le pêcheur en fut frappé. Une lueur d'espoir inattendu illumina soudain ses pensées; il jeta sur l'étranger un regard de haine et de méfiance, et murmura d'une voix sourde:

— Ne te flatte pas, du moins, de pouvoir m'échapper.

Puis il monta chez sa sœur, et s'approchant du vieillard, il lui demanda en tremblant:

— Eh bien! mon père?

Prospéro le repoussa doucement de la main, avec la sollicitude d'une mère qui écarterait du berceau de son enfant le bourdonnement d'un insecte, et lui faisant signe de se taire, il ajouta à voix basse:

- Elle n'est ni morte, ni empoisonnée; on lui aura fait boire quelque philtre, dans un dessein sinistre. Sa respiration est régulière, et elle ne peut pas tarder à revenir de sa léthargie.

Carminé, rassuré sur la vie d'Aldina, descendit silencieusement au rez-de-chaussée, où il avait laissé le séducteur. Son attitude était sombre et grave; il ne venait pas cette fois déchirer de ses ongles le meurtrier de sa sœur, mais éclaircir un mystère de trahison et d'infamie, et venger son honneur, auquel on avait lâchement attenté. Il ouvrit à deux battants la porte d'entrée qui donnait le jour à la pièce où il avait l'habitude de coucher avec son père, les rares nuits qu'il passait à la maison. La pluie venait de cesser, un rayon de lune, perçant les nuages, pénétra tout-à-coup dans la chambre. Le pêcheur ajusta ses vêtements trempés, secoua ses cheveux, s'avança vers l'étranger, qui l'attendait de pied ferme, et après l'avoir fièrement regardé.

— Maintenant, lui dit-il, vous allez m'expliquer votre présence chez nous.

— J'avoue, dit le prince d'un ton dégagé et avec le plus insolent aplomb, que les apparences sont contre moi. C'est la destinée des amoureux d'être traités comme des voleurs. Mais, quoique je n'aie pas l'avantage d'être connu de vous, je suis le fiancé de la belle Aldina, avec l'agrément de votre père, bien entendu. Or, comme j'ai le malheur de posséder des parents très durs, ils

ont eu la cruauté de me refuser leur consentement. L'amour m'a égaré, et j'allais me rendre coupable d'une faute pour laquelle des jeunes gens comme vous doivent être indulgents. Au surplus, ce n'a été qu'une simple tentative d'enlèvement, avec les meilleures intentions du monde, je vous jure, et me voilà prêt à tout réparer, s'il vous convient de me tendre la main et de m'appeler votre frère.

— Il me convient de t'appeler lâche et traître, répondit Carminé, dont les joues s'étaient enflammées en entendant parler de sa sœur avec une si impudente légèreté. Si c'est ainsi que l'on venge les affronts dans les villes, nous autres pêcheurs, nous avons un autre système. Ah! tu t'es flatté de porter dans notre maison la désolation et la honte, de payer d'infâmes sicaires qui sont venus partager le pain d'un vieillard pour empoisonner sa fille, de te glisser, la nuit, comme un brigand, armé d'un poignard, dans la chambre de ma sœur, et en être quitte pour épouser la plus belle femme du royaume!

Le prince fit un mouvement.

— Ecoute, reprit Carminé, je pourrais te briser, comme j'ai brisé ton poignard tout à l'heure, mais j'ai pitié de toi. Je m'aperçois que tu ne sais rien faire avec tes mains, ni te défendre, ni travailler. Va, je commence à tout comprendre : tu t'es vanté, mon maître, tu as usurpé ta pauvreté; tu t'es paré de ces vieux habits, mais tu n'en es pas digne.

Il laissa tomber sur le prince un regard écrasant de mépris; puis, s'approchant d'une armoire cachée dans le mur, il en tira un fusil et une hache.

— Voilà, dit-il, tout ce qu'il y a d'armes dans la maison; choisis.

Un éclair de bonheur brilla sur le front du prince, qui avait jusqu'alors dévoré sa colère; il s'empara avidement du fusil, recula de trois pas, et se redressant de toute sa hauteur :

— Tu aurais mieux fait, dit-il, de me prêter tout d'abord cette arme; car tu m'aurais épargné l'ennui d'assister à tes sottes divagations, et à tes convulsions frénétiques. Merci, jeune homme; un de mes laquais te rapportera ton fusil. Adieu; voilà pour ta peine.

Et il jeta sa bourse, qui vint tomber lourdement aux pieds du pêcheur.

— Je vous ai prêté ce fusil pour vous battre avec moi, s'écria Carminé, que l'étonnement rendait immobile.

— Range-toi, mon garçon, tu es fou, dit le prince, en faisant un pas vers la porte.

— Ainsi vous refusez de vous défendre? demanda Carminé d'un ton résolu.

— Je t'ai déjà dit que je ne puis me battre avec toi.

— Et pourquoi?

— Parce que Dieu l'a voulu ainsi; parce que toi tu es né pour ramper et moi pour te fouler aux pieds; parce que tout le sang que je pourrais verser dans cette île ne rachèterait pas une goutte de mon sang; parce que mille vies de misérables comme toi ne valent pas une heure de la mienne; parce que tu te mettras à genoux devant mon nom que je vais prononcer; enfin, parce que toi tu n'es qu'un pauvre pêcheur, et moi je m'appelle le prince de Monte-Forte.

A ce nom redoutable, que le jeune seigneur lui jeta à la tête, comme pour le foudroyer, le pêcheur bondit comme un lion. Il respira largement, comme s'il eût soulevé un poids énorme qui, depuis longtemps, lui oppressait le cœur.

— Ah! s'écria-t-il, tu viens de te livrer, monseigneur. Entre le pauvre pêcheur et le prince tout puissant, il y a une dette de sang. Tu paieras pour toi et pour ton père. Nous allons régler nos comptes, excellence, ajouta-t-il, en élevant sa hache sur la tête du prince, qui le couchait en joue. Oh! vous vous êtes trop hâté de choisir, le fusil n'est pas chargé.

Le prince devint pâle.

— Il existe entre nos deux familles, continua Carminé, un mystère horrible que ma mère m'a confié sur les bords du tombeau, que mon père lui-même ignore, et que nul homme au monde ne doit entendre. Toi, c'est différent; tu vas mourir.

Il l'entraîna dans la cour.

— Sais-tu pourquoi ma sœur, que tu voulais déshonorer, a été vouée à la Madone? Parce que ton père a voulu, comme toi, déshonorer ma mère. Il y a dans ta maison maudite une tradition d'infamie. Tu ne sais pas que ma pauvre mère a souffert des tortures lentes et terribles qui l'ont brisée, qui l'ont fait mourir bien jeune et que cette âme angélique n'a osé confier qu'à son fils, à l'heure suprême, et cela pour m'engager à veiller sur ma sœur.

— Un jour, nous n'étions pas nés encore, une belle dame, richement parée, aborda à l'île dans une barque magnifique ; elle demanda à voir ma mère, qui était jeune et belle, comme l'est aujourd'hui mon Aldina. Elle ne pouvait se lasser de l'admirer ; elle accusa l'aveugle destinée d'avoir enfoui ce beau diamant au sein d'une île obscure ; elle combla ma mère d'éloges, de caresses et de présents, et après de longs détours, elle finit par la demander à ses parents pour en faire sa demoiselle de compagnie. Les pauvres gens, entrevoyant, dans la protection d'une si grande dame, un brillant avenir pour leur fille, eurent la faiblesse de céder. Cette dame était ta mère; et sais-tu pourquoi elle venait chercher ainsi cette jeune fille innocente? Parce que ta mère avait un amant, et parce qu'elle voulait, par ce moyen infâme, s'assurer l'indulgence du prince.

— Tais-toi, misérable!

—Oh! vous m'écouterez jusqu'au bout, excellence. Les premiers jours, ma pauvre mère se vit entourée des soins les plus tendres; la princesse ne pouvait s'en séparer un instant; les mots les plus flatteurs, les plus beaux habits, les plus riches parures étaient pour elle; les domestiques la respectaient comme si elle eût été la fille de leur maître. Lorsque ses parents allèrent la voir pour s'informer si elle n'avait pas quelque regret de les avoir quittés, ils la trouvèrent si belle et si heureuse, qu'ils bénirent la princesse comme un ange que Dieu leur avait envoyé. Le prince prit alors ma mère dans une singulière affection; peu à peu ses manières devinrent plus familières et plus caressantes. Enfin la princesse s'absenta pour quelques jours, regrettant de ne pas pouvoir emmener avec elle sa chère enfant, comme elle l'appelait. Alors la brutalité du prince ne connut plus de bornes; il ne déguisa plus ses honteux projets de séduction; il étala devant la pauvre fille des colliers de perles et des écrins de diamants; il passa de la passion la plus ardente à la plus sombre colère, des plus humbles prières aux plus horribles menaces. On enferma la malheureuse enfant dans un caveau, où pénétrait à peine un faible rayon de jour, et tous les matins un affreux geôlier venait lui jeter un morceau de pain noir, et lui répétait en jurant qu'il ne tenait qu'à elle de changer cette position en devenant la maîtresse du prince. Ce supplice dura deux ans. La princesse était partie pour un long voyage à l'étranger, et les pauvres parents de ma mère croyaient que leur fille était toujours heureuse auprès de sa protectrice. A son retour, ayant sans doute de nouveaux crimes à se faire pardonner, elle reprocha au prince sa maladresse ; elle fit sortir ma mère de son cachot, affecta la plus vive indignation pour ces horribles traitements qu'elle feignait d'ignorer, essuya ses larmes, et, par un raffinement de perfidie abominable, reçut les remercîments de la victime qu'elle allait immoler.

Un soir — j'ai fini, monseigneur — la princesse voulut souper tête-à-tête avec sa demoiselle de compagnie : les fruits les plus rares, les mets les plus exquis, les vins les plus délicats furent servis à ma mère, dont les longues privations avaient altéré la santé et affaibli la raison ; elle s'abandonna à une gaieté maladive. On lui versa des philtres diaboliques; c'est encore une tradition dans votre famille. Ma mère se sentait exaltée, ses yeux brillaient d'un éclat fiévreux, ses joues étaient en feu. Alors le prince entra... Oh! vous allez voir, excellence, que Dieu protége les pauvres... Ma mère se réfugia, comme une colombe effarée, dans le sein de la princesse qui la repoussait en riant. La pauvre fille éperdue, tremblante, tout en pleurs, se mit à genoux au milieu de cette chambre infâme. C'était le jour de Sainte-Anne : tout-à-coup la maison s'ébranle, les murs se fendent, des cris de détresse retentissent dans la rue. Ma mère était sauvée. Ce fut ce tremblement de terre qui a détruit la moitié de Naples. Vous le savez bien, monseigneur, puisque votre ancien palais n'est plus habitable.

— Où veux-tu en venir? s'écria Monte-Forte dans la plus terrible agitation.

— Oh! je veux tout simplement vous persuader qu'il faut que vous vous battiez avec moi, répondit froidement le pêcheur, en lui tendant une cartouche ; et maintenant, ajouta-t-il d'un ton exalté, faites votre prière, monseigneur, car je vous en préviens, vous mourrez de ma main ; il faut que justice soit faite!

Le prince examina attentivement la poudre et les balles, s'assura que son fusil était dans un état parfait, le chargea et, pressé d'en finir, ajusta le pêcheur; mais, soit le trouble qu'il venait d'éprouver pendant le terrible récit de son adversaire, soit que l'herbe fût mouillée par l'orage, au mo-

ment d'avancer le pied gauche pour assurer son coup, il glissa, perdit l'équilibre et tomba sur un genou. Le coup partit en l'air.

Au bruit de l'explosion, Prospéro avait paru à la croisée, et comprenant de quoi il s'agissait, il avait levé les mains au ciel pour adresser à Dieu une muette et fervente prière.

Le prince, avec l'énergie du désespoir, saisit le canon de son arme à deux mains; mais Carminé s'avançait terrible avec sa hache, et du premier coup il emporta la crosse du fusil. Cependant il hésitait encore à tuer un homme sans défense, lorsque deux serviteurs armés parurent à l'extrémité du chemin. Carminé ne les vit pas venir; mais au moment où les deux traîtres allaient le prendre aux épaules, Prospéro poussa un cri et s'élança au secours de son fils.

— A moi, Gamba! à moi, Marco! à mort les brigands, ils veulent m'assassiner!

— Tu en as menti, prince de Monte-Forte, s'écria Carminé, et d'un coup de hache il lui fendit le crâne.

Les deux bravi qui arrivaient pour défendre leur maître, le voyant tomber, prirent la fuite; Prospéro et son fils montèrent dans la chambre d'Aldina. La jeune fille venait de secouer son lourd sommeil; une légère sueur perlait sur son front, et elle ouvrit lentement les yeux au jour naissant.

— Pourquoi me regardez-vous ainsi, mon père? dit-elle avec un reste d'égarement, en passant la main sur son front.

Le vieillard l'embrassa avec tendresse.

— Tu viens d'être exposée à un grand danger, ma pauvre Aldina, lui dit-il; lève-toi et remercions la Madone.

Puis, tous les trois prosternés devant l'effigie de Notre-Dame-de-la-Mer, ils commencèrent à réciter les litanies.

Mais, à l'intant même, un bruit d'armes retentit dans la cour; la maison fut cernée par les soldats, et un lieutenant de gendarmerie saisissant Carminé, lui dit à haute voix:

— Au nom de la loi, je vous arrête, pour le meurtre que vous venez de commettre sur la personne de son excellence illustrissime monseigneur le prince de Monte-Forte.

Aldina, frappée par ces mots, demeura pâle et immobile comme une de ces statues de marbre agenouillée sur les tombeaux. Carminé se préparait déjà à une résistance insensée, lorsqu'il fut arrêté par un geste de son père.

— Signor Tenente, dit le vieillard en s'adressant à l'officier, mon fils a tué le prince en légitime défense; car ce dernier a escaladé notre maison et a pénétré chez nous la nuit, à main armée. Les preuves sont devant vos yeux. Voilà une échelle dressée contre la croisée, et voici, ajouta-t-il en ramassant deux morceaux de lame brisée, un poignard aux armes de Monte-Forte. Au reste, nous ne refusons pas de vous suivre.

Les dernières paroles du pêcheur furent couvertes par des cris: A bas les sbires! à bas les gendarmes! qui étaient répétés de tous les côtés. L'île entière était en armes, et les pêcheurs se seraient laissé hacher jusqu'au dernier, avant de permettre qu'on touchât à un seul cheveu de Prospéro ou de l'un de ses enfants.

Mais le vieillard parut sur le seuil de la porte, et tendant le bras d'un geste calme et grave qui fit tomber la colère du peuple:

— Merci, mes enfants, dit il, il faut respecter la loi. Je saurai défendre, tout seul devant les juges, l'innocence de mon fils.

IV.

Trois mois se sont à peine écoulés, depuis le jour où nous avons vu pour la première fois le vieux pêcheur d'Ischia assis devant la porte de sa maison, rayonnant de tout le bonheur qu'il avait su créer autour de lui, trônant comme un roi sur son banc de pierre, et bénissant ses deux enfants, les plus beaux de l'île.

Maintenant tout est changé dans l'existence de cet homme, naguère si heureux et si envié. La riante maisonnette qui se penchait sur le golfe, comme un cygne au bord d'un vivier transparent, est triste et désolée. La petite cour, bordée de lilas et d'aubépine, où des groupes joyeux venaient s'asseoir à la chute du jour, est silencieuse et déserte. Aucun bruit humain n'ose troubler le deuil de cette morne solitude. Seulement, vers le soir, le flot de la mer, ému par de si grands malheurs, vient murmurer sur la grève des notes plaintives.

Carminé a été condamné. La nouvelle de la mort du noble prince de Monte-Forte, si jeune, si beau, si universellement adoré, ne mit pas seulement en émoi l'aristocratie napolitaine, mais toutes les classes en furent profondément indi-

gnées. Il fut pleuré par tout le monde, et un cri de vengeance unanime s' leva contre le meurtrier. La justice informa avec une effrayante promptitude.

Au reste, les magistrats appelés par leur office à juger cette déplorable affaire firent preuve d'une intégrité irréprochable. Aucune considération étrangère à leur devoir, aucun égard dû à une famille si noble et si puissante, ne put ébranler la conviction de leur conscience. L'histoire a gardé le souvenir de ce mémorable procès, et elle n'a aucun reproche à faire aux hommes, qui ne s'adresse en même temps à l'imperfection des lois humaines. L'apparence, ce fatal démenti que le génie du mal donne si souvent ici bas à la vérité, accablait le pauvre pêcheur des preuves les plus évidentes.

Ménico, chez qui la peur avait dissipé les scrupules, interrogé le premier en sa qualité de confident du jeune prince, déclara avec une froide impudence que son illustre maître, ayant montré le désir de se dérober pour quelques jours aux importunités d'une jeune dame, dont la passion commençait à le fatiguer, il l'avait suivi dans l'île avec trois ou quatre de ses domestiques, et qu'il avait adopté lui-même le déguisement de pèlerin, ne voulant pas trahir l'incognito de son excellence aux yeux des pêcheurs, qui n'auraient pas manqué d'obséder de leurs sollicitations un si puissant personnage.

Deux gardes champêtres qui s'étaient trouvés par hasard sur le versant de la colline, au moment du crime, confirmèrent par leur témoignage la longue déposition du valet ; cachés par un taillis, ils avaient vu Carminé fondre sur le prince, et avaient distinctement entendu les dernières paroles du mourant, criant au meurtre.

Tous les témoins, ceux-là même qui avaient été assignés à la requête de l'accusé, aggravaient sa position par leur déclaration qu'ils s'efforçaient de rendre favorable. Aussi l'instruction, avec sa perspicacité habituelle et son infaillible assurance, avait-elle établi que le prince Luigi de Monte-Forte, dégoûté momentanément du séjour de la ville, s'était réfugié dans la petite île d'Ischia pour s'y livrer paisiblement aux plaisirs de la pêche, qui avait été de tout temps son goût prédominant (preuve était annexée au dossier que le prince avait assisté constamment tous les deux ans à la pêche du thon dans ses domaines de Palerme) ; qu'une fois ainsi caché dans l'île, Carminé avait pu le reconnaître, étant venu, peu de jours auparavant, accompagner sa sœur à la fête de la Madone de l'Arc, et avait sans doute formé le projet de l'assassiner. Dans la journée qui précéda la nuit du crime, on avait remarqué l'absence de Carminé, et l'agitation de son père et de sa sœur. Vers le soir, le prince avait congédié son domestique et était sorti tout seul, suivant son habitude, pour se promener au bord de la mer. Surpris par l'orage et ne connaissant pas les détours de l'île, il avait erré autour de la maison du pêcheur, pour chercher un abri. Alors Carminé, encouragé par les ténèbres et par le bruit de la tempête, qui devait couvrir les cris de sa victime, après une longue hésitation, s'était décidé à consommer son crime, et ayant fait feu sur le malheureux jeune homme sans pouvoir l'atteindre, il l'avait achevé à coups de hache; enfin, au moment où, aidé par Prospéro, il allait jeter le cadavre à la mer, les serviteurs du prince ayant paru, les assassins étaient montés à la chambre de la jeune fille, et ayant imaginé leur fable absurde, s'étaient mis à genoux devant la Vierge pour donner le change à la justice.

Toutes les circonstances que Prospéro invoquait en faveur de son fils se tournaient contre lui : l'échelle dressée contre la croisée d'Aldina appartenait au pêcheur; le poignard que le prince de Monte-Forte portait toujours pour sa defense lui avait été enlevé après sa mort, et Carminé s'était empressé de le briser, pour faire disparaître, autant qu'il était en son pouvoir, les traces de son crime. On ne s'arrêta pas une seconde au témoignage de Giacomo, qui, pour détruire la préméditation, affirmait que l'accusé ne s'était séparé de lui qu'au moment où l'orage avait éclaté dans l'île. D'abord, le jeune plongeur était connu pour être l'ami le plus dévoué de Carminé et le plus chaud prétendant de sa sœur, et ensuite, à l'heure même où il affirmait avoir été aux environs d'Ischia, on l'avait vu aborder à la Torre.

Quant aux amours du prince pour la pauvre paysanne, cette assertion ridicule fit hausser les épaules aux magistrats, surtout la résistance attribuée à la jeune fille, et les moyens extrêmes auxquels le prince aurait eu recours pour fléchir la vertu d'Aldina. Luigi de Monte-Forte, était si jeune, si beau, si séduisant et en même temps

si impassible au milieu de ses succès, qu'on ne l'avait jamais soupçonné de violence que pour se débarrasser de ses maîtresses. Enfin, une preuve accablante et sans réplique renversait tous les arguments de la défense ; on avait trouvé, sous le lit du pêcheur, une bourse de Monte-Forte, remplie d'or, que le prince avait lancée, si nos lecteurs ne l'ont pas oublié, comme une dernière insulte aux pieds de Carminé.

Le vieillard ne se découragea pas devant cet échafaudage de mensonges. Après les plaidoyers des avocats, dont il avait acheté au poids de l'or la ruineuse éloquence, il défendit lui-même son fils, et mit dans son discours tant de vérité, tant de passion et tant de larmes, que l'auditoire en fut ému, et trois juges votèrent pour l'acquittement ; mais la majorité lui manqua et le fatal arrêt fut prononcé.

La nouvelle se répandit aussitôt dans la petite île, et y causa un profond découragement. Les pêcheurs qui, à la première irruption de la force, s'étaient levés en masse pour défendre leurs camarades, courbaient le front sans murmurer devant l'omnipotence de la chose jugée. Prospéro reçut sans sourciller le coup de poignard qui lui traversait le cœur. Pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine, pas une larme ne vint au bord de sa paupière ; sa blessure ne saigna pas. Depuis le jour de l'arrestation de son fils, il avait vendu tout ce qu'il possédait au monde, jusqu'à la petite croix d'argent que lui avait léguée sa femme en mourant, jusqu'au collier de perles qui flattait si bien l'orgueil paternel en perdant de sa blancheur sur le cou de sa chère Aldina ; il avait cousu les pièces d'or, qu'il avait retirées de la vente de ses objets, dans son bonnet de laine grossière, et s'était installé dans la capitale. Il ne mangeait qu'un morceau de pain que lui jetait la pitié des passants, et il dormait sur les marches des églises ou sur le seuil des magistrats.

Pour apprécier à sa juste valeur le courage héroïque de ce père infortuné, il faut embrasser d'un seul regard toute l'étendue de son malheur. La mort de son enfant n'était pas le seul chagrin qui déchirait ce cœur de martyr. Accablé par l'âge et par la douleur, il entrevoyait avec un calme solennel le moment terrible où son fils le précéderait de peu de jours dans la tombe. Sa plus poignante angoisse était de songer à la honte qui couvrirait sa famille. Le premier échafaud dressé dans cette île de mœurs si douces, d'une vertu si austère, d'une pauvreté si honorable, s'élevait pour Carminé, et cette peine ignominieuse flétrissait la population entière et lui marquait au front le premier sceau d'infamie.

Par une transition douloureuse et pourtant si facile dans les destinées humaines, le pauvre père en était venu à désirer ces moments de danger qui l'avaient fait trembler autrefois, ces moments où son fils aurait pu mourir noblement. Et maintenant tout était perdu, une vie si longue de travail, d'abnégation, de bienfaits, une réputation pure et sans tache qui s'étendait au-delà du golfe, dans les contrées lointaines, une admiration traditionnelle de plusieurs générations qui tenait du culte ; tout cela n'avait servi qu'à creuser plus profondément l'abîme où le pêcheur était tombé d'un seul coup du haut de sa royale grandeur. Le prestige, cette auréole divine sans laquelle rien n'est saint ici bas, avait disparu. On n'osait plus défendre le malheureux, on le plaignait. Son nom sera bientôt prononcé avec horreur, et Aldina, la pauvre orpheline, ne sera pour tout le monde que la sœur d'un condamné. Giacomo lui-même détournait la tête en pleurant. Aussi, quand tous les délais furent expirés, quand toutes les démarches du pauvre Prospéro échouèrent, le voyant sourire étrangement, comme sous l'obsession d'une idée fixe, on se disait dans la ville que le vieillard avait perdu sa raison.

Carminé vit lever son dernier jour avec sérénité et avec calme. Il avait dormi d'un sommeil profond, il se réveilla plein d'un bonheur inouï ; un joyeux rayon de soleil, tombant de la lucarne, vint trembler sur la paille fine et dorée de son cachot ; une brise d'automne se jouant autour de lui, caressait son front d'une fraîcheur agréable, et courait dans sa longue chevelure. Le geôlier, qui l'avait toujours traité avec humanité depuis qu'il était sous sa garde, frappé de cet air de bonheur, hésita un moment à lui annoncer la visite du curé, craignant d'arracher le pauvre prisonnier à sa rêverie. Carminé reçut cette nouvelle avec joie ; il s'entretint deux heures avec le bon prêtre, et versa de douces larmes au moment de la dernière absolution. Le curé sortit de la prison, mouillé de pleurs, et proclamant à haute voix qu'il n'avait jamais

rencontré de sa vie une âme plus belle, plus pure, plus remplie de résignation et de courage.

Le pêcheur était encore en proie à sa consolante émotion, lorsque sa sœur entra. Depuis le jour où on l'avait relevée évanouie de la chambre dans laquelle son frère avait été arrêté, la pauvre fille, réfugiée près d'une tante, et s'accusant de tout le mal qui lui était arrivé, n'avait fait que pleurer au pied de sa sainte patronne. Ployée sous sa douleur, comme un jeune lys courbé sous l'orage, elle passait des heures entières, pâle, immobile, détachée de la terre, et ses larmes coulaient silencieusement sur ses belles mains jointes.

Quand le moment fut venu d'aller embrasser son frère pour la dernière fois, Aldina se leva avec le courage d'une sainte. Elle effaça la trace de ses larmes, lissa ses beaux cheveux noirs, et mit sa plus belle robe blanche; la malheureuse enfant essaya de cacher sa douleur par une ruse angélique. Elle eut la force de sourire! A la vue de sa pâleur effrayante, Carminé sentit son cœur se serrer, un nuage passa sur ses yeux, il voulut courir à sa rencontre; mais retenu par la chaîne qui le scellait au pilier de sa prison, il recula brusquement et trébucha. Aldina s'élança vers son frère et le retint dans ses bras. La jeune fille avait tout compris; elle l'assura qu'elle se portait bien, craignant de le rappeler à sa terrible situation, et lui parlait avec volubilité de mille choses, de sa tante, de la beauté du temps, de la Madone; puis elle s'arrêtait tout-à-coup effrayée de ses paroles, effrayée de son silence; elle attachait sur le front de son frère des regards brûlants, comme pour le fasciner. Peu à peu, une légère teinte colora ses joues amaigries, et Carminé, abusé par les efforts surhumains de la jeune fille, la trouva encore belle et remercia Dieu dans son cœur d'avoir épargné cette faible créature. Aldina, comme si elle eût suivi les pensées secrètes de son frère, s'approcha de lui, lui serra la main avec un ton d'intelligence, et murmura tout bas à son oreille :

— Par bonheur, notre père est absent depuis deux jours; il m'a fait avertir qu'il serait retenu à la ville. Pour nous, c'est différent, nous sommes jeunes, nous avons du courage.

La pauvre fille tremblait comme une feuille!

— Que deviendras-tu, ma pauvre Aldina? s'écria Carminé en soupirant.

— Bah! je prierai la Madone. Est-ce qu'elle ne nous protége pas?

La jeune fille s'arrêta, frappée par le son de ses paroles, auxquelles la circonstance donnait un si cruel démenti. Mais, en regardant son frère, elle continua d'un ton animé :

— Certainement qu'elle nous protége. Elle m'est apparue en rêve cette nuit. Elle tenait dans ses bras son enfant Jésus, et me regardait avec une tendresse de mère. Elle veut faire de nous des saints; car elle nous aime, et pour être saint, vois-tu, Carminé, il faut souffrir.

— Eh bien! va prier pour moi, ma bonne sœur; dérobe-toi à l'aspect de ces lieux tristes qui finiraient par ébranler ta fermeté, et peut-être la mienne. Va, nous nous reverrons là-haut où notre mère nous attend; notre mère, que tu n'as pas connue, et à laquelle je parlerai souvent de toi. Adieu, ma sœur, au revoir!

Et il l'embrassa sur le front.

La jeune fille rassembla dans son cœur toute sa force pour cet instant suprême, elle marcha d'un pas ferme : arrivée sur le seuil, elle se retourna et lui dit adieu de la main, s'empêchant d'éclater par une contraction nerveuse; mais une fois dans le corridor, un sanglot s'échappa de sa poitrine, et Carminé qui l'entendit retentir sous la voûte crut que son cœur allait se fendre.

Puis il se jeta à genoux, et levant les mains vers le ciel, il s'écria :

— J'ai fini de souffrir, je n'ai plus rien qui m'attache à la vie. Merci, mon Dieu! Vous retenez mon père ailleurs; vous avez voulu épargner au pauvre vieillard une douleur qui eût été au-dessus de ses forces.

Ce fut à l'heure de midi qu'après avoir épuisé tous les moyens possibles, jeté son or jusqu'à la dernière pièce, embrassé les genoux du dernier valet, Prospéro, le pêcheur s'achemina vers la prison de son fils. Son front était tellement abattu que les gardes reculèrent saisis de pitié, et le geôlier pleura en refermant sur lui la porte du cachot.

Le vieillard resta quelques instants sans faire un pas, absorbé par la contemplation de son fils. A l'éclat fauve de sa prunelle, on eût deviné qu'un sombre projet agitait en ce moment l'âme de cet homme. Néanmoins, il parut frappé de la beauté de Carminé. Trois mois de prison avaient

rendu à sa peau la blancheur que le soleil avait hâlée : ses beaux cheveux noirs tombaient en boucles autour de son cou, ses yeux s'arrêtaient sur son père avec un regard humide et brillant. Jamais cette tête n'avait été plus belle qu'au moment de tomber.

— Hélas ! mon pauvre fils, lui dit le vieillard, il n'y a plus d'espoir ; il faut mourir.

— Je le sais, répondit Carminé d'un ton de tendre reproche, et ce n'est pas là ce qui m'afflige davantage en ce moment. Mais toi aussi, pourquoi veux-tu me faire du chagrin, à ton âge ? J'avais espéré.... Que n'es-tu resté dans la ville ?

— Dans la ville ! répéta le vieillard, ils sont sans pitié ; je me suis jeté aux pieds du roi, aux pieds de tout le monde, il n'y a pas de grâce, pas de miséricorde pour nous.

— Eh ! mon Dieu, qu'est-ce que la mort pour moi ? Je l'affrontais tous les jours sur la mer. Mon plus grand tourment, mon seul tourment, c'est la douleur qu'ils te font.

— Et moi, crois-tu, mon enfant, que je souffre seulement de te voir mourir ? Oh ! c'est une séparation de quelques jours, j'irai bientôt te rejoindre. Mais une douleur plus sombre m'accable ; moi, je suis fort, je suis un homme... Il s'arrêta craignant d'en avoir trop dit ; puis se rapprochant de son fils, il ajouta d'une voix remplie de larmes :

— Pardonne-moi, mon Carminé, je suis cause de ta mort. J'aurais dû tuer le prince de ma main. On ne condamne pas à mort les enfans et les vieillards dans notre pays. J'ai quatre-vingts ans passés, j'aurais été gracié ; on me l'a bien dit quand je demandais ta grâce en pleurant ; encore une fois, pardonne-moi, Carminé ; j'ai cru que ma fille était morte, je n'ai plus pensé à rien, et puis je ne savais pas la loi !...

— Mon père ! mon père ! répétait Carminé attendri, que dis-tu ? j'aurais donné mille fois ma vie pour acheter un jour de la tienne. Puisque tu as la force d'assister à ma dernière heure, ne crains pas ; tu ne me verras point pâlir ; ton fils sera digne de toi.

— Et il doit mourir ! mourir ! s'écria Prospéro en se frappant le front avec désespoir, et lançant aux murs du cachot un regard de feu qui aurait voulu les percer.

— J'y suis résigné, mon père, dit Carminé avec douceur ; le Christ n'est-il pas monté sur sa croix ?

— Oui, murmura le vieillard d'une voix sourde ; mais il ne laissait pas après lui une sœur déshonorée par sa mort.

Ces paroles, qui échappèrent au vieux pêcheur malgré lui, jetèrent dans l'âme de Carminé une clarté soudaine et terrible. Pour la première fois, il entrevit tout ce que sa mort avait d'infâme ; la populace impudente se dressant autour de l'échafaud, la main hideuse du bourreau le saisissant aux cheveux, et les gouttes de son sang rejaillissant sur la robe blanche de sa sœur et la couvrant d'opprobre.

— Oh ! si je pouvais avoir une arme ! s'écria Carminé en jetant autour de lui ses yeux hagards.

— Ce n'est pas l'arme qui manque, répondit Prospéro, en portant la main sur le manche d'un poignard qu'il avait caché dans sa poitrine.

— Eh bien ! tue-moi, mon père, dit Carminé à voix basse, avec un accent irrésistible de persuasion et de prière. Oh ! oui, je l'avoue maintenant, la main du bourreau me fait peur. Ma pauvre Aldina, je l'ai vue ; elle était ici tout-à-l'heure, belle et blanche comme la Madone des douleurs ; elle me souriait pour me cacher ses tortures. Elle était heureuse, la pauvre fille ! parce qu'elle te croyait absent. Oh ! qu'il me sera doux de mourir de ta main ! Tu m'as donné la vie, reprends-la, mon père, puisque Dieu le veut ainsi. Et Aldina sera sauvée. Oh ! n'hésite pas, ce serait une lâcheté à nous deux ; c'est ma sœur, c'est ta fille !

Et voyant que sa volonté puissante avait subjugué le vieillard :

— A moi, dit-il, à moi, mon père ! et il offrit la poitrine à son coup.

Le pauvre père leva la main pour frapper ; mais une convulsion mortelle agita tous ses membres. Il tomba dans les bras de son fils, et tous les deux fondirent en larmes.

— Pauvre père ! dit Carminé, j'aurais dû prévoir cela. Donne-moi ce poignard et détourne-toi ; je suis jeune, et mon bras ne tremble pas.

— Oh ! non, reprit Prospéro d'un ton solennel, non, mon fils, car tu serais suicide ! que ton âme monte pure au ciel ! Dieu me donnera sa force. D'ailleurs nous avons le temps... Et un

dernier rayon d'espoir briller dans le regard du pêcheur.

Alors il se passa dans ce cachot une de ces scènes que la parole ne pourra jamais retracer. Le pauvre père s'assit sur la paille à côté de son fils, et coucha doucement sa tête sur ses genoux. Il lui souriait dans les larmes comme à un enfant malade. Il promenait lentement sa main dans les boucles soyeuses de ses cheveux, il lui faisait mille demandes entremêlées de caresses. Pour le dégoûter de ce monde, il lui parlait sans cesse de l'autre. Puis, par un brusque retour, il le questionnait minutieusement sur toutes les circonstances du passé. Quelquefois, il s'arrêtait avec effroi et comptait les battements de son cœur qui marquait l'heure avec précipitation.

— Dis-moi tout, mon enfant : as-tu quelque désir, as-tu quelque envie qu'on puisse satisfaire avant ta mort? Laisses-tu quelque femme aimée en secret? tout ce qui nous reste sera pour elle.

— Je ne regrette ici-bas que toi et ma sœur. Vous êtes les seules personnes que j'aie aimées depuis la mort de ma mère.

— Eh bien! console-toi, ta sœur sera sauvée.

- Oui, oui, je mourrai heureux.

— Pardonnes-tu à nos ennemis?

— De toute la force de mon cœur. Je prie Dieu qu'il fasse grâce aux témoins qui m'ont accusé. Puisse-t-il me pardonner mes fautes!

— Quel âge as-tu bientôt? demanda brusquement le vieillard, car sa raison commençait à s'altérer, et il avait perdu la mémoire.

— J'ai eu vingt-cinq ans à la Toussaint.

— C'est vrai ; le jour a été triste cette année. Tu étais en prison.

— Vous rappelez-vous, il y a cinq ans, de ce même jour, que je remportai le prix de la Regata à Venise.

— Raconte-moi cela, mon enfant.

Et il écoutait, les mains dans sa main, le cou tendu, la bouche béante. Mais un bruit de pas se fit entendre dans le corridor, et un coup sourd fut frappé à la porte. C'était l'heure fatale, le pauvre père l'avait oubliée.

Déjà les prêtres avaient entonné leurs cantiques de mort; le bourreau était prêt; le cortége était en marche, lorsque Prospéro le pêcheur parut tout-à-coup sur le seuil de la prison, le regard enflammé, le front rayonnant de l'auréole des patriarches. Le vieillard se redressa de toute sa hauteur et levant d'une main le couteau ensanglanté :

— Le sacrifice est consommé, dit-il d'une voix sublime ; Dieu n'a pas envoyé son ange pour arrêter la main d'Abraham.

. . . .

La foule le porta en triomphe.

PIER-ANGELO FIORENTINO.

(*Le Globe.*)

UNE PARTIE D'ÉCHECS.

I.

L'ESCURIAL.

Le roi Philippe II jouait aux échecs dans le palais de l'Escurial. Ruy Lopez, simple prêtre encore bien obscur, qui était un véritable expert à ce jeu, servait de partenaire à sa majesté. Par une faveur toute particulière, le grand joueur était agenouillé sur un coussin de brocard, tandis qu'autour du roi des nobles se tenaient debout dans une attitude sérieuse et chagrine. La matinée était brillante, et parfumée comme la brise qui s'exhale des bosquets d'orangers de Grenade ; le soleil dardait ses rayons de feu sur les vitraux, et les rideaux violets de la splendide salle adoucissaient sa puissante chaleur. Cette clarté vivifiante ne semblait pas, ce jour-là, en harmonie avec la sombre préoccupation du roi; le front de Philippe était plissé; on y voyait passer, par moments, l'ombre des pensées qui occupaient alors ce monarque. Son front était noir comme la tempête qui éclate sur le sommet des Alpuxares. Les sourcils froncés, le roi jetait de fréquents regards vers la porte d'entrée; tous les seigneurs restaient muets, échangeant entre eux des signes d'intelligence : l'aspect de cette réunion était froid et sérieux ;

on voyait qu'un grand événement pesait sur l'assemblée. Les échecs n'attiraient l'attention de personne, si ce n'est celle de Ruy Lopez, qui hésitait, en réfléchissant sérieusement, entre un échec mat forcé et la déférence due à sa très catholique majesté Philippe II, seigneur des terres d'Espagne et de ses dépendances.

Le silence était complet, on entendait le bruit que faisaient les joueurs en poussant leurs échecs, lorsque la porte s'ouvrit tout-à-coup. Un homme, d'une apparence rude et sinistre, se présente muet et respectueux devant le roi, attendant des ordres précis pour parler. L'extérieur de cet homme était peu favorable : il se fit, à son entrée, un mouvement soudain et général; les seigneurs s'éloignèrent avec dédain, avec dégoût même; on eût dit qu'ils venaient de voir surgir au milieu d'eux un animal dangereux et repoussant à la fois. Voici son portrait en deux mots : Sa taille était large et carrée, ses formes étaient herculéennes; son vêtement était un pourpoint de cuir noir; une figure commune, où l'intelligence ne se trahissait dans aucun trait, annonçait au contraire des goûts et des passions dégradantes; une large et profonde cicatrice, qui prenait au sourcil et allait se perdre au bas du menton dans une barbe touffue, ajoutait à la brutalité naturelle de cette physionomie. C'était une de ces natures moitié bœuf, moitié homme.

Philippe II prit la parole; sa voix tremblait; il était ému : un tressaillement galvanique parcourut l'auditoire. C'est que ce nouveau venu, cet être incroyable, n'ayant que la force physique, mais l'ayant dans toute sa puissance, était Fernando Calavar, exécuteur des hautes-œuvres en Espagne.

— Est-il mort ? demanda Philippe d'une voix impérieuse, et qui rompit le silenee pour faire place à une terreur glaciale.

— Non, sire, répondit Fernando Calavar en s'inclinant.

Le roi fronça le sourcil.

— Grand d'Espagne, le condamné a réclamé ses priviléges, et je n'ai pu procéder contre un homme du sang des plus nobles hidalgos sans un ordre plus précis de votre majesté.

Il s'inclina de nouveau.

Un murmure d'approbation parcourut l'assemblée : ce fut la réponse des seigneurs qui avaient écouté avec attention. Le sang de Castille bouillonna dans les veines et colora les visages. La manifestation devint générale. Le jeune Alonzo d'Ossuna la fit éclater ouvertement en se couvrant de sa toque de cérémonie. Son exemple hardi fut suivi par la majorité des seigneurs. Bientôt leurs hautes plumes blanches se balancèrent doucement, et semblèrent annoncer avec audace que leurs maîtres protestaient en faveur de leurs priviléges, puisqu'ils se servaient de celui que les grands d'Espagne ont toujours eu de se couvrir devant leur souverain.

Le roi fit un mouvement de colère concentré; puis il frappa violemment sur la table de jeu, ce qui dérangea l'harmonie des échecs.

— Il a été jugé par notre conseil royal, dit-il, et condamné à mort. Que demande donc ce traître ?

— Sire, répondit l'exécuteur, il demande à mourir par la hache et le billot; il demande, en outre, à passer avec un prêtre les trois dernières heures de sa vie.

— Ah !... accordé, répondit Philippe presque satisfait. Notre confesseur n'est-il pas près de lui, comme nous l'avons ordonné ?

— Oui, sire, dit Fernando; le saint homme est près de lui; mais le duc ne veut pas de saint Diaz de Silva. Il ne veut recevoir l'absolution de personne au-dessous de l'évêque, tels sont les priviléges des nobles condamnés à mort pour crime de haute trahison.

— Ce sont nos droits, dit hardiment le bouillant d'Ossuna; et nous réclamons du roi les priviléges de notre cousin.

Cette demande fut comme un signal.

— Nos droits et la justice du roi sont inséparables, dit à son tour don Diégo de Tarraxas, comte de Valence, vieillard d'une taille gigantesque, vêtu de son armure, tenant dans ses mains le bâton de grand connétable d'Espagne, et s'appuyant sur sa longue épée de Tolède.

— Nos droits et nos priviléges, crièrent les nobles.

— Ces mots se répercutèrent comme dans un écho, et cette audace fit bondir le roi sur son trône d'ébène.

— Par les os de Campéador, s'écria-t-il, par l'âme de Saint Jago ! j'ai juré de ne manger ni boire, que la tête sanglante du traître don Guzman ne m'ait été apportée, et que je ne l'aie vue; il sera fait ainsi que je l'ai dit. Mais don

Tarraxas a bien dit : « La justice du roi confirme les droits de ses sujets. » Seigneur connétable, où demeure l'évêque le plus voisin ?

— Sire, j'ai eu plus souvent affaire avec le camp qu'avec l'Église, répondit brusquement le connétable. L'aumônier de votre majesté, don Silvas, ici présent, vous le dira mieux que moi.

Don Silvas y Mendez prit en tremblant la parole :

— Sire, dit-il humblement, l'évêque de Ségovie est attaché à la maison du roi ; mais celui qui remplissait cette charge est mort la semaine passée, et le *fecit* qui nomme son successeur est encore sur la table du conseil, et doit être soumis au veto du pape. Il va y avoir à Valladolid une réunion des princes de l'Eglise : tons les évêques y seront. L'évêque de Madrid à déjà quitté hier son palais pour s'y rendre.

A ces mots, un sourire de joie vint effleurer les lèvres d'Ossuna. Cette joie était naturelle, car le jeune homme était du sang des Gusman, et le condamné, son cousin, était de plus son meilleur ami.

Le roi aperçut ce sourire ; son œil prit alors une nouvelle expression : ce fut un mélange d'impatience et d'autorité méconnue.

— Nous sommes roi, dit-il gravement avec un calme qui cachait un orage. Notre personne royale ne doit pas être en butte aux railleries. Ce sceptre paraît léger, messieurs ; mais l'imprudent qui en rit sera écrasé par lui comme par un bloc de fer ! D'ailleurs, notre saint père le pape est un peu endetté avec nous, et nous ne craignons pas sa désapprobation dans la marche que nous allons suivre. Puisque le roi d'Espagne peut créer un prince, il peut, à coup sûr, faire un évêque. Levez-vous donc, alors, don Ruy Lopez, je vous fais évêque de Ségovie ! Lève-toi, prêtre, je te l'ordonne ; prends ton rang dans l'Église !...

L'étonnement fut complet.

Don Ruy Lopez se leva machinalement ; il hésitait ; sa tête était perdue : il voulut parler.

— Qu'il plaise à votre majesté... dit-il.

— Silence, seigneur évêque ! répondit le roi. Obéis à la parole de ton souverain. Les formalités de ton installation seront accomplies un autre jour ; nos sujets ne manqueront pas de reconnaître notre volonté dans cette affaire. Evêque de Ségovie, va-t'en à Calavar, dans la cellule du condamné. Délivre l'âme du péché, et dans trois heures abandonne le corps à la hache du bourreau. Et toi, Calavar, nous t'attendons dans cette salle ; tu nous apporteras la tête du traître, car don Gusman, prince de Calatrava, duc de Medina Sidonia, mourra aujourd'hui. Que notre justice soit faite !

Philippe s'approcha de Ruy Lopez :

— Je te donne le sceau de ma bague, lui dit-il, afin que le duc croie à ta parole.

— Eh bien, messeigneurs, osez-vous encore douter de la justice de votre roi ?...

Nul ne répondit. Ruy Lopez suivit le bourreau, et le roi ayant repris sa place, fit signe à l'un de ses favoris de lui faire face à l'échiquier. Don Ramirez, comte de Biscaye, vint s'agenouiller sur le coussin de velours.

— Avec les échecs, messeigneurs, dit le roi en souriant, et votre compagnie, j'attendrai agréablement. Que personne de vous ne sorte jusqu'au retour de Calavar. Nous pourrions trop nous ennuyer si l'un de vous manquait.

Après ces paroles ironiques, Philippe commença une partie avec don Ramirez, et les seigneurs, accablés de fatigue, restèrent pourtant groupés autour des augustes personnages, comme ils l'étaient au commencement de ce récit.

Tout reprit son ordre et son calme, pendant que Calavar conduisait le nouvel évêque improvisé dans la chambre du condamné.

Ruy Lopez marchait sans regarder : celui qui l'eût vu ainsi l'eût pris pour un condamné. Le digne homme était soumis à un de ces jeux d'imagination qui font croire aux contes de fées : rêvait-il, était-il bien éveillé, il en doutait encore. Et dans son âme, il maudissait la cour et le roi. Il se souvenait bien parfois qu'il était évêque de Ségovie ; mais il sentait alors cruellement à quel prix il achetait cette dignité. Que lui avait fait don Gusman pour qu'il l'immolât ainsi ? Don Gusman, le premier joueur d'échecs de l'Espagne ! Il réfléchissait à tout cela en passant sur les dalles de marbre qui conduisent aux prisons d'état, et tout en pensant, il priait Dieu pour que la terre s'entr'ouvrît et l'engloutît vivant. Sa prière était sincère ; mais il priait en vain !

II.

LE CACHOT.

Le prince de Calatrava, retenu prisonnier dans une chambre étroite, à panneaux de chêne, se

promenait d'un pas dont l'inégalité annonçait une anxiété très vive. La cellule était meublée par une table massive et deux lourds tabourets de bois ; le plancher était couvert de nattes rudes et épaisses : tout bruit venait mourir là, le silence y régnait en maître. Un crucifix grossièrement taillé était fixé au mur dans l'embrasure d'une fenêtre cintrée qui éclairait cette pièce. Hors cette image de résignation et de miséricorde, rien n'ornait les murailles, cette cellule était froide et triste : on pourrait dire avec raison qu'elle servait de salle d'attente à la mort ; c'était l'antichambre du tombeau. La fenêtre en ogive était très élevée et soigneusement garnie de barreaux de fer. Toute la prévoyance espagnole était reproduite là !

Au moment où Ruy Lopez se présenta devant le noble duc, le soleil baignait de ses rayons la chambre du condamné : ce soleil était presque une ironie amère pour celui qui ne devait plus le revoir.

Le duc salua le nouveau père de l'Eglise avec une courtoisie remarquable; tous deux se regardèrent, et dans leurs regards ils échangèrent mille paroles qu'eux seuls pouvaient comprendre. Ruy Lopez sentait tout ce que sa mission avait de pénible, et le duc le devinait ; tous deux avaient eu en se voyant la même pensée : que dans cette condamnation d'un des principaux favoris du roi, il y avait une vie innocente menacée ! Pourtant les preuves du crime imputé au duc étaient graves ; une surtout, celle qui consistait en une dépêche écrite de sa main à la cour de France, et dans laquelle il dévoilait le projet de faire assassiner Philippe II. Celle-là avait suffi pour la condamnation. Don Gusman, fort de son innocence, avait d'ailleurs gardé devant ses juges un rigoureux silence, et dès lors l'accusation n'ayant pas été repoussée, la peine de mort infligée aux traîtres avait été prononcée. En l'entendant, Don Gusman n'avait pas pâli, sa figure ne s'était pas contractée, il avait fait face à l'orage, il avait bravé la mort ! Cette heure dernière ne l'effrayait même pas pour lui, et il écoutait froidement l'appel que lui faisait le trépas, à la voix rauque et impitoyable. Si son front était obscurci, si sa marche était précipitée et son haleine entrecoupée, c'est qu'il pensait à sa douce fiancée, dona Estella, qui ignorait sa condamnation, et qui devait l'attendre dans son château, aux tours crénelées, sur les bords du Guadalquivir ! S'il était faible à cet instant fatal, c'est que l'amour lui apparaissait dans un rêve, et que son cœur, battant avec violence, lui faisait oublier tout, pour ne penser qu'à celle qu'il chérissait !

Don Ruy Lopez n'était pas entré seul. Calavar était à ses côtés, et ce fut lui qui prit la parole pour annoncer au duc la réponse du roi, et la décision que le monarque avait prise. Ruy Lopez confirma le récit du bourreau, et le duc, plein de ferveur et de déférence, courba les genoux devant le nouvel évêque, en lui demandant sa bénédiction. Puis, sans s'émouvoir, il se tourna vers Calavar, et d'un geste imposant, qui annonçait l'autorité et le mépris, il le congédia en lui disant :

— Dans trois heures je suis à toi.

Calavar obéit.

Et le duc et l'évêque se trouvèrent face à face. Don Ruy Lopez tremblait ; la figure de don Gusman était devenue calme et sereine. Il prit la main de l'évêque et la serra fortement. Il se fit une pause, après laquelle le duc prit la parole :

— Nous nous sommes rencontrés dans des circonstances plus heureuses, dit-il presque en souriant.

— C'est vrai, bégaya Ruy Lopez, qui, pâle et contrit, ressemblait plutôt au patient qu'au confesseur.

— Bien plus heureuses! répéta le duc, comme distrait et se laissant emporter par ses souvenirs. Vous souvient-il qu'en présence de Philippe et de la cour, lorsque vous jouâtes votre grande partie avec Paoli Boy le sicilien, ce fut sur mon bras droit que le roi s'appuya ?...

— Attendri par ces souvenirs et le ton mélancolique que le duc mettait à les rappeler, et voulant faire un effort sur lui-même, don Ruy répondit ; Ce sont là, mon cher fils, des regrets inutiles. Ne perdez pas votre temps en vains mots ; employez-le à faire la paix avec le ciel, puisque le ciel daigne vous écouter. Lisons ensemble les saints offices, espérons que nous purifierons votre âme de ses souillures, et que nous la préparerons au suprême changement !...

— Changement en effet ! s'écria le duc en souriant de cette exhortation. Encore quelques années et il n'y paraîtra plus ! Servez-vous donc plutôt, mon père, de ces paroles de Miguel Cervantes, et qui sont à propos pour vous qui les

direz, et pour moi qui les écouterai : « *La vie est une partie d'échecs.* » J'ai oublié, moi, l'endroit précis où se trouve le passage, mais sa signification est que partout sur la terre, les hommes jouent des rôles différents. Il y a, comme aux échecs, des rois, des chevaliers, des soldats et des fous, selon le sort, la fortune et la naissance ; et quand la partie est finie, la mort entre en scène et nous égalise tous dans la tombe, de même que l'on resserre les échecs dans la boîte.

—Je me rappelle ces paroles de don Quichotte, répondit don Ruy, étonné de cette conversation singulière, et je me souviens aussi de la réplique de Sancho : « Que, quelque bonne que fût la comparaison, elle n'était pas si neuve qu'il ne l'eût déjà entendue auparavant. » Mais que Dieu nous passe cette légèreté, mon fils!

— J'étais pourtant votre élève favori et même votre antagoniste, fit le duc, sans paraître écouter don Ruy Lopez.

— C'est vrai ! s'écria l'évêque ; vous êtes un grand maître, et je me suis souvent fait honneur d'avoir un semblable élève... Mais remettez-vous à genoux, mon fils...

Ils s'agenouillèrent ; et, devant le crucifix, au pied de l'image du Sauveur du monde, don Gusman fit sa confession à Ruy Lopez, qui la reçut en pleurant. Puis quand le duc eut fini, c'est-à-dire deux heures après environ, car la confession ensevelie sous le sceau de l'Eglise fut longue et attendrissante, l'évêque bénit le prisonnier et lui donna l'absolution.

Ils se levèrent alors : la figure de don Gusman était calme et résignée. Il restait encore une heure à attendre.

— Ce délai est affreux ! s'écria le duc. Pourquoi donc ne pas briser de suite une vie condamnée? Puisque le monde et moi nous sommes séparés, pourquoi me laisser ainsi? Une éternité de souffrances est dans une de ces minutes d'attente. Et ce bourreau qui ne vient pas!

Le condamné se promenait dans la cellule ; son œil, tourné vers la porte, semblait appeler Calavar et ses aides : l'agonie commençait, et la fermeté du duc, à l'épreuve devant le supplice, faiblissait dans l'attente.

Ruy Lopez avait accompli sa mission. Il devait passer cette heure avec le prisonnier d'état, mais toute exhortation était finie : l'âme était épurée ; le prêtre était redevenu homme. A l'exclamation poussée par don Gusman, en voyant la pâleur de son visage, il comprit que la pensée ravageait cette nature si forte, et qu'il fallait que l'heure qui restait encore fût tuée avant l'homme ! Il chercha : nul moyen ne s'offrit à son esprit troublé. Que peut-on proposer à un homme qui va bientôt mourir? Pour un condamné, la fleur n'a plus de parfum, la femme n'a plus de sourire. Le digne évêque cherchait vainement, lorsqu'une idée subite traversa son cerveau.

— Si une partie d'échecs n'était pas trop profane? dit-il timidement.

— L'idée est excellente, s'écria don Gusman, rappelé de nouveau à la terre par la singularité de la proposition. Sage évêque, l'idée est lumineuse. Une partie d'échecs d'adieu.

— Vous consentez?

— Mais des échecs, ami?

— N'ai-je pas toujours des instruments de guerre, dit Ruy Lopez, en souriant ! Puis il avança les deux tabourets et rangea sur la table un jeu d'échecs microscopique. Notre Dame me pardonne, dit-il, mais je m'amuse quelquefois à examiner une combinaison d'échecs dans le confessionnal.

— Bien des problèmes y sont sans doute résolus, répondit le duc en riant.

Les échecs étaient disposés : les joueurs s'assirent et ces deux seigneurs, l'un temporel, l'autre spirituel, s'engagèrent bientôt dans les combinaisons d'une partie intéressante.

C'était un tableau curieux à voir et digne de la savante palette de Rembrandt ou de Salvator Rosa, que cette partie bizarre engagée entre le prêtre et le condamné. Le jour éclairait la figure noble et pâle de don Gusman, et les rayons qui s'échappaient de la fenêtre en ogive se brisaient sur la face bienveillante de Ruy Lopez qui, tout en jouant, essuyait à la dérobée des larmes que la pitié faisait couler !....

Les émotions des deux joueurs étaient bien différentes : Ruy Lopez jouait avec une distraction qui ne lui était pas habituelle, ce qui le rendait inférieur à sa force ordinaire. Don Gusman, au contraire, par une de ces bizarreries de la nature humaine, et stimulé par l'exaltation qui le dévorait, jouait avec une adresse de combinaison extraordinaire En ce moment le sang de Castille ne lui faisait pas défaut, car jamais le duc n'avait

fait preuve de plus de lucidité et de calcul. Cette présence d'esprit pouvait être comparée à la dernière lueur de la lampe qui s'éteint, au dernier chant plein d'harmonie du cygne mourant. Le noble pair paraissait, en effet, détaché de la terre et libre de toute pensée décourageante ; il semblait être déjà passé à l'état d'essence spirituelle, auquel le bourreau allait bientôt le réduire.

Don Gusman avait attaqué son adversaire avec une impétuosité qui dès lors lui avait acquis une victoire presque certaine. Ruy Lopez, oubliant, malgré lui, pour ainsi dire, ses tristes préoccupations, se défendait vaillamment, mais tout son savoir était à peu près inutile. La partie était devenue de plus en plus compliquée. L'évêque cherchait à parer un échec *mat* inévitable, mais loin encore, et don Gusman luttait avec cette frénésie que donne l'assurance d'un succès prochain. Le monde était oublié ; le temps passait sans qu'on pensât à lui. L'univers, c'était l'échiquier ; il y avait plus qu'une vie d'anxiété dans chaque mouvement ! Heureuse illusion, si Dieu eût permis qu'elle durât !

Mais non, les minutes ont franchi les distances qui les séparent des quarts, les quarts des demi-heures, et l'heure fatale est arrivée !

Un bruit lointain se fait entendre ; il approche, il grandit : la porte a tourné sur ses triples gonds de fer, et le duc est arraché à son jeu et à son rêve par la réalité froide et terrible qui se présente à lui sous les traits du bourreau !...

Les satellites de Calavar, armés de torches et d'épées, s'avancèrent portant un billot couvert d'un drap noir, et dont la destination était assez annoncée par la hache qu'ils avaient posée dessus. Ils mirent leurs torches dans les niches préparées, pendant qu'un d'eux jetait sur le sol de la poudre de cèdre. Tout cela fut exécuté en un instant ; on n'attendait plus que le condamné. Ruy Lopez se leva tremblant à la vue de Calavar ; mais le duc ne bougea pas, il resta les yeux fixés sur l'échiquier, sans faire attention ni aux hommes, ni au billot !

C'était son tour de jouer.

Calavar, voyant cette immobilité, mit sa main sur l'épaule du duc, puis il ne prononça qu'un mot, un seul ; mais dans ce mot, il y avait de perdu toute une jeunesse, tout un passé, toute une vie ! Il dit :

— Venez !

Le prisonnier tressaillit comme s'il eût mis le pied sur un serpent.

— Laissez-moi donc achever ma partie, dit-il impérieusement.

— Impossible, répondit Calavar.

— Mais, drôle ! je l'ai gagnée. J'ai certainement un échec mat forcé. Laisse-moi le jouer.

— Impossible, répéta le bourreau.

— Les trois heures sont donc écoulées ?

— Le dernier coup est sonné. Nous devons obéir au roi.

Les serviteurs, qui étaient restés appuyés sur leurs épées, s'avancèrent à ces mots.

Le duc était placé contre le mur, au-dessous de l'étroite fenêtre. La table se trouvait donc entre lui et Calavar. Il se leva et d'une voix impérieuse :

— A moi cette partie, s'écria-t-il, et à toi ma tête après ! Jusqu'à ce que j'aie fini, je ne bougerai pas. Il me faut une demi-heure : attends donc.

— Duc, répondit Calavar, je vous respecte, mais je ne puis vous accorder cela. Il y va de ma vie.

Don Gusman fit un mouvement ; puis, détachant les diamants qu'il portait à ses doigts, il les jeta froidement aux pieds du bourreau :

— Je finirai la partie, dit-il négligemment.

Les bijoux roulèrent et restèrent intacts sur la poussière. Les exécuteurs se regardèrent étonnés.

— Mes ordres sont précis, cria Calavar avec impétuosité. Pardon, noble duc, si nous employons la force ; mais la loi du roi et la loi d'Espagne doivent être accomplies. Quittez donc votre place et ne perdez pas vos derniers instants dans une lutte inutile. Parlez au duc, seigneur évêque ! Dites-lui de se soumettre à sa destinée.

La réponse de Ruy Lopez fut prompte et décisive.

Il saisit la hache placée sur le billot, et, faisant un moulinet au-dessus de sa tête, il s'écria :

— Par l'enfer, monsieur le duc finira la partie.

Effrayé par le geste qui accompagnait ces paroles, Calavar recula et tomba presque sur ses acolytes. Les épées se levèrent, et la bande sanguinaire se prépara au combat. Mais Ruy Lopez,

qui paraissait s'être changé en Hercule, jeta sur le parquet son lourd tabouret de chêne.

— Le premier de vous qui dépasse cette limite fixée par l'Eglise est mort, cria-t-il d'une voix puissante. Courage, noble duc ! à l'œuvre ! Il n'y a que quatre de ces mécréans. Le dernier vœu de votre seigneurie sera accompli, dussé-je y perdre la vie !,.. Et vous, damnés, malheur à qui osera mettre la main sur un évêque de l'Église du Christ ! Qu'il soit maudit à jamais et qu'il soit retranché du troupeau des fidèles en ce monde, pour être un démon hurlant dans l'autre ! Baissez vos épées et respectez l'oint du Seigneur !

Ruy Lopez continua à lancer, dans un jargon mêlé d'espagnol et de latin, une de ces formules d'excommunication, de damnation et de malédiction qui, à cette époque, agissaient si fortement sur les masses.

L'effet de ce discours fut prompt. Les aides restèrent immobiles, et Calavar pensa que tuer un évêque sans un ordre précis du roi, c'était encourir de grands malheurs en ce monde et une damnation dans l'autre.

— Je vais chez le roi, dit-il.

— Va-t'en au diable ! répliqua l'évêque en se tenant toujours en garde.

Le bourreau ne savait que faire. Il réfléchissait. Aller annoncer cette nouvelle à Philippe qui attendait la *tête du traître*, c'était s'exposer grandement. Attaquer le prêtre et le condamné, le combat était hasardeux ; car Ruy Lopez était vigoureux, et le duc souriait à l'idée d'un combat : la position était délicate. Calavar prit enfin le parti qui paraissait le plus sage : il attendit.

— Promettez-vous réellement de finir dans une demi-heure ? demanda-t-il.

— Je le promets, répondit le duc.

— Continuez donc alors, répliqua le bourreau.

La trêve ainsi conclue, les joueurs reprirent leurs places et leur partie.

Calavar, qui jouait aussi aux échecs, considérait involontairement les coups de chacun des joueurs, et ses satellites formaient une barrière qui semblait dire au duc :

— Vous finirez aussi avec la partie !

Don Gasman regarda un instant autour de lui, et son sang-froid ne l'abandonna pas.

— Je n'avais jamais joué en si noble compagnie, dit-il ; soyez témoins, pendards, qu'une fois au moins dans ma vie, j'ai gagné don Lopez, afin de l'attester après ma mort.

Puis il se remit à jouer, en souriant d'un rire froid et pâle comme le rayon du soleil qui brille un instant sur le sommet couvert de neige des Alpes.

Quant à l'évêque, il serra fortement la poignée de la hache, de sa main droite, en accompagnant ce mouvement de cette réflexion.

— Si j'étais sûr, se dit-il, que le duc et moi nous sortissions de cet antre de tigres, je vous casserais bien la tête à tous quatre !

III.

LE PARCHEMIN.

Si trois heures avaient été longues dans la tour où était renfermé le prisonnier, elles n'avaient pas marché plus vite à la cour du roi Philippe II. Le monarque avait joué avec don Ramirez de Biscaye, son favori, et les nobles, forcés par l'étiquette de rester debout, ne pouvant sortir sous aucun prétexte, paraissaient succomber sous le poids d'une fatigue encore augmentée par le poids de leur armure.

Don Tarraxas, les yeux à demi fermés, était immobile ; on eût cru voir une de ces statues bardées de fer, qui ornent les salles gothiques. Le jeune d'Ossuna, courbé de lassitude et de douleur, s'était appuyé contre une colonne de marbre. Et le roi Philippe marchait à grands pas, écoutant attentivement s'il n'entendrait pas quelque bruit éloigné. Suivant la superstitieuse coutume de l'époque, le roi s'agenouillait par moments aux pieds d'une Vierge, placée sur un piédestal de porphyre tiré des ruines de l'Alhambra, et il priait la madone de lui pardonner l'œuvre de sang qu'il venait de faire accomplir ; puis il retournait interroger le sablier. Tout était silencieux comme le palais d'Azraël, l'ange de la mort, car personne, quel que fût son rang, n'eût osé parler devant le souverain sans son ordre. Lorsque le dernier grain de sable qui marquait le délai fatal fut passé, le roi poussa un cri de joie, en s'écriant :

— Le traître meurt !

Un sourd murmure parcourut l'assemblée.

—Le temps est expiré, reprit Philippe, et avec lui, comte de Biscaye, votre ennemi est tombé

comme les feuilles de l'olivier sous les raffales du vent.

Mon ennemi, sire! demanda Ramirez, affectant la surprise.

—Oui, comte, reprit Philippe malicieusement; pourquoi répéter nos paroles? N'étiez-vous pas rival avec don Gusman, dans les affections de dona Estella, et deux rivaux peuvent-ils être amis? A la vérité, nous n'avons pas parlé de cela à notre conseil, mais notre parole royale est donnée : Dona Estella sera à vous! Cette jeune fille vous apportera sa beauté et ses trésors! Vous le voyez, comte, si l'on parle de l'ingratitude des souverains, vous pourrez dire que nous n'avons pas oublié le véritable ami du roi et de l'Espagne, qui a découvert la conspiration et la correspondance de don Gusman avec la France!...

Don Ramirez de Biscaye écoutait parler le roi avec inquiétude. Il ne levait pas les yeux; on eût dit qu'il souffrait des éloges donnés en public. Pourtant il essaya de répondre :

— Sire, dit-il, ce fut avec une profonde répugnance que je remplis un pénible devoir...

Il ne put en dire davantage ; il se sentit troublé.

Tarraxas toussa légèrement, et d'Ossuna frappa de son gant de fer le pommeau de son épée.

— Avant que dona Estella soit à cet homme, pensa ce dernier, je dormirai dans la tombe où dort à présent mon noble cousin. Demain sera le jour de la vengeance.

Le roi continua :

— Votre zèle, don Ramirez, et votre dévoûment seront récompensés. Le sauveur de notre trône, et peut-être de notre dynastie, mérite une récompense extraordinaire. Ce matin, nous vous avons ordonné de rédiger, avec nos principaux chanceliers, les lettres-patentes qui vous donnent le rang de duc et gouverneur de Valence, ces lettres sont-elles prêtes à signer?...

Don Ramirez pâlit, cette récompense lui sembla lourde. Il frémit, sa vue se troubla. Le roi fit un mouvement. Le comte tira précipitamment de son sein un rouleau de parchemin, et s'agenouillant, le présenta au roi qui le reçut en disant :

— Signer ces lettres-patentes, ce sera notre premier acte public aujourd'hui. Le bourreau a déjà puni la trahison; il est temps que le roi récompense la fidélité.

Le roi déploya le parchemin. Sa figure prit tout-à-coup une inexprimable expression d'indignation, son œil s'enflamma et il s'écria d'une voix rude et courroucée :

— Mère de Jésus! Que vois-je?

IV.

DÉLIVRANCE.

La partie d'échecs était finie : don Gusman avait gagné Ruy Lopez, le triomphe était complet; il se leva.

— Je suis toujours le serviteur dévoué de mon roi, dit-il à Calavar.

Le bourreau le comprit et fit préparer le billot. Pendant ce temps don Gusman s'avança vers le crucifix, et dit d'une voix ferme :

— Mon Dieu, que cet acte injuste et téméraire retombe sur celui qui l'a fait, mais que mon sang ne retombe pas en pluie de feu sur mon roi!

Ruy Lopez se prosterna dans un coin, et, cachant sa figure sous son manteau, il récita la prière des agonisants.

Calavar posa sa main sur l'épaule du duc pour lui ôter sa fraise; don Gusman recula.

— Que rien de ce qui t'appartient, excepté ce fer, ne touche un Gusman, dit-il, en arrachant sa collerette et en plaçant sa tête sur le billot.

— Frappe, ajouta-t-il. J'attends!

Le bourreau leva la hache... la justice du roi allait être satisfaite, lorsque des cris de guerre, des bruits de pas, des voix confuses arrêtèrent le bras de Calavar.

La porte céda tout-à-coup sous les efforts d'une troupe de gens armés, et d'Ossuna se précipita entre la victime et le bourreau... Il était temps!

— Il vit! s'écria Tarraxas.

— Il est sauvé, répéta d'Ossuna. Mon cousin bien aimé, je n'espérais plus te revoir, Dieu n'a pas voulu que l'innocent pérît pour le coupable. Que Dieu soit loué!

— Que Dieu soit loué, répétèrent les assistants. Et parmi eux, et plus fort qu'eux, Don Ruy Lopez.

— Tu arrives à temps, mon enfant, dit don Gusman à son cousin. Maintenant je n'aurais plus la force de mourir....

Il s'évanouit sur le billot : l'épreuve était trop forte!

Ruy Lopez saisit aussitôt le duc, et l'enlevant dans ses bras, il le transporta dans la salle royale.... Tous les seigneurs le suivirent, et lorsque don Gusman reprit ses sens, il se trouva entouré de tous ses amis qui formaient autour de lui un cercle pressé, au milieu duquel Philippe apparaissait avec une vive expression de joie et de satisfaction.

Don Gusman crut rêver. Du billot il passait à la salle royale. Il ne comprenait pas d'où provenait ce changement; il ne savait pas que don Ramirez, dans l'excès de sa joie et dans son trouble, en donnant ses lettres-patentes à signer au roi, s'était trompé, et qu'il lui avait remis un papier contenant l'exposé d'un complot dont le but était de se débarrasser de Gusman, et, par ce moyen, de faire disparaître à la fois un rival détesté et un des plus fermes appuis du trône. Il ignorait tout cela et il ne comprenait pas comment on l'avait ainsi enlevé au bourreau; il sut tout plus tard, et trois jours après à pareille heure, Calavar décapita don Ramirez, comte de Biscaye, comme traître et délateur!

Chacun accablait don Gusman de soins et de caresses, et le roi Philippe lui serrant tendrement la main, lui dit:

— Gusman, j'ai été bien injuste; je ne me pardonnerai jamais ma folie.

— Sire, répondit le duc, qu'il ne soit plus parlé de cela. De telles paroles dites par mon souverain valent mille vies.

Mais le roi continua:

— Ami, dit-il, notre désir royal est que dès à présent, pour éterniser les souvenirs de votre délivrance, presque miraculeuse, vous portiez sur votre écusson une hache d'argent sur un échiquier d'azur. Puis dans le courant de ce mois, vous épouserez dona Estella: vos noces se feront dans notre palais de l'Escurial.

Et se tournant vers Ruy Lopez, il ajouta:

— Ruy Lopez, je crois que l'Église aura un bon serviteur dans son nouvel évêque. Tu seras consacré seigneur prélat, avec une robe écarlate enrichie de diamants! ce sera la récompense de ta partie d'échecs avec don Gusman.

— Sire, répondit Ruy Lopez, jamais, autant qu'en ce jour, je n'avais été satisfait d'être échec et mat.

Le roi sourit, la cour l'imita.

— Maintenant, messeigneurs, ajouta Philippe, nous vous invitons tous à notre banquet royal. Que le couvert de don Gusman soit mis à notre droite et celui de l'évêque de Ségovie à notre gauche. Votre bras, don Gusman.

(*Le Globe.*)

SARAH.

Vers le milieu du siècle dernier, Venise vivait encore. La Vénus des mers, dépouillée de sa puissance, ne pleurait point encore sur ses grandeurs perdues comme la Niobé antique sur ses enfants. Si les fiers patriciens reposaient dans la tombe avec leurs armures de fer, leurs fils se vengeaient sur les plaisirs des oublis de la gloire. Faute de lauriers, on se couronnait de roses. Ce n'était que fêtes à Venise. Dans son ardeur de mascarades et de plaisirs, la jeunesse de Saint-Marc conviait l'Europe entière à ses folles nuits.

Parmi les étrangers qui avaient répondu à ce joyeux appel, on citait le comte O'Fael. En 1751, ce riche seigneur Irlandais était arrivé au palais Barbieri avec sa femme et la comtesse Mathilde, et leur unique enfant Sarah. Pour peindre cette charmante créature, il faudrait une plume presque divine. Quoique née sous le ciel de la brumeuse Angleterre, la jeune héritière avait, par un singulier jeu de la nature, l'ébène, le regard et les lignes pures et sévères que Dieu et Rome placèrent sous le pinceau de Raphaël. Au capitole ou au champ de Mars, Sarah eût conduit les chœurs des fêtes séculaires. Pétrarque l'eût chantée, et Dante se serait arrêté devant elle saisi d'admiration. Lorsqu'elle traversait, grave et silencieuse, les galeries du palais Barbieri, l'on eût dit la poésie venant visiter la demeure des arts et saluer les chefs-d'œuvre du Tintoret et du Titien.

Dans ce beau corps se trouvait une âme plus belle encore. Le front de Sarah rayonnait d'intelligence, et son cœur ne renfermait que de généreux élans.

L'amour de la comtesse Mathilde pour son enfant tenait de la folie. Le duc de Candia ayant fait observer un jour à cette mère idolâtre que de longues nuits passées dans les fêtes pouvaient altérer sa santé : « Qu'importe, avait-elle répondu, quand je dors je ne vois pas ma fille. »

Parfois cependant Sarah devenait rêveuse. « O « ma mère, disait-elle alors, hâtons-nous de « jouir de notre félicité ! Aujourd'hui est trop « beau pour que demain soit comme aujour-« d'hui. » Le bonheur, hélas ! a ses inquiétudes comme le malheur ses espérances, et les fêtes du cœur sont plus courtes que les jours du printemps.

Sarah avait amené d'Irlande une jeune fille vermeille comme une rose diaprée. Enfants elles avaient dormi dans le même berceau et le même lait les avait nourries. Lorsque Nancy voyait un nuage de tristesse se répandre sur le front de sa sœur d'enfance, elle accourait auprès de celle-ci avec le sourire sur les lèvres et le théorbe à la main. Elle lui chantait les douces mélodies de l'Irlande, ou les hymnes les plus sauvages de l'Écosse, doux souvenir de la patrie absente. Mais l'œil de Sarah s'animait à peine, et sa tête restait inclinée. Quel était le secret de cette mélancolie ? Demandez à la mouette qui lui a appris à deviner l'approche de l'ouragan.

Le carnaval était venu et le comte O'Faël résolut de donner un bal qui devait effacer les magnificences que les seigneurs prodiguaient alors pour ces sortes de fêtes. Il ouvrit le *livre d'or* de la sérénissime république et invita toute l'aristocratie de Venise et tous les étrangers de marque qui se trouvaient alors dans cette ville. Le palais Barbieri fut décoré avec un luxe inouï ; l'on envoya chercher sur la terre ferme les fleurs les plus rares pour décorer les escaliers de marbre de l'imposant édifice. L'or, disposé par des mains savantes, courut en festons sur les corniches, et les glaces de Venise répétèrent à l'infini les statues antiques et les chefs-d'œuvre de peinture qui ornaient les galeries.

Parmi les patriciens, un seul ne fut point invité, c'était cependant le plus riche et le plus beau de tous. Félix Malespina, héritier de l'illustre famille dont il portait le nom, passait à juste titre pour le jeune noble le plus débauché de Venise. Il faisait scandale dans une ville où le scandale était presque impossible, tant les mœurs étaient corrompues. Ses fêtes étaient des saturnales : il n'aimait que l'orgie, non, il est vrai, l'orgie ignoble et honteuse qui cherche l'ombre et le mystère, mais celle qui marche au grand jour avec des vêtements de soie, et qui boit du vin de Chypre en chantant les odes des poètes.

Malespina fut le seul des nobles du *livre d'or* qui ne fut point invité à gravir les degrés du palais Barbieri. Au milieu de cette fête, de ces chants, de ces lumières, qui pensait à Malespina ? Une femme ou deux peut-être ; et encore peut-on appeler souvenir cette fugitive aumône de la mémoire qu'emportent la danse ou les suaves mélodies des instruments.

Tous les hommes qui assistaient à ce bal avaient pris de gracieux déguisements, et les femmes à demi masquées promenaient sous les fresques des plafonds les costumes les plus élégants de tous les pays et de tous les âges.

Sarah était revêtue d'un de ces vêtements de fantaisie que le Titien a immortalisés. Sa belle tête était recouverte d'une longue cape de velours, et sur sa robe d'un velours sombre serpentait un lourd galon d'or. Ses bras, d'une pureté admirable, recouverts d'une mousseline transparente, étaient entourés d'anciens bracelets, chefs-d'œuvre d'orfévrerie. Autour de l'heureuse enfant se pressaient, Giustiniano, Loredano, Barbarigo, Steno, les Donati, etc. ; enfin, tout ce que Venise avait de jeunesse, tout ce qu'elle avait eu de gloire.

Les vieillards, durant les intervalles des danses ou des mélodies, causaient beaux-arts et littérature ; ils évoquaient les brillants souvenirs du passé, tandis que les jeunes élégants laissaient tomber comme des fleurs leurs hommages aux pieds de Sarah.

Celui-ci, vêtu en persan, lui disait avec Saadi : « Quand vous souriez, votre bouche est semblable à une grenade entr'ouverte dans laquelle un enfant aurait mis des perles. » Celui-là, vêtu comme Pétrarque, murmurait à son oreille : « Pétrarque peut bien revivre, puisque Laure est descendue du ciel. » Un autre en costume de Charles IX, lui répétait les doux chants d'amour de Marot.

Ce gracieux manége de la galanterie vénitienne fut tout-à-coup interrompu par l'harmonie d'une sérénade. On courut aux fenêtres, et l'on vit sous les murs du palais Barbieri un spectacle magnifique.

Tout le grand canal étincelant de feux était couvert de gondoles splendides aux armes de Malespina. Les gondoles étaient chargées de belles femmes chantant en chœur, tandis que des jeunes gens assis autour d'une table dans une gondole se livraient au plaisir d'un joyeux festin.

Au moment où Sarah s'approchait pour contempler ce spectacle, une main la retint. La belle Irlandaise se retourna, et ce ne fut pas sans un sentiment secret de terreur qu'elle se trouva en face d'un homme portant le sévère costume de Dante. « Je ne suis pas le poète des doux propos, lui dit-il, je ne m'appelle ni Pétrarque, ni Boccace, ni Arioste, je suis le chantre des joies éteintes, des espérances perdues. Mon visage est caché à vos yeux parce que mon visage chasse les ris. Je sors des abîmes de la tristesse, et un mot de vous peut m'y replonger... »

Et comme Sarah souriait doucement, il reprit d'une voix grave et émue : Appuyez-vous un instant sur mon bras... Il lui prit doucement la main et ils s'éloignèrent peu à peu de la foule. C'est une lamentable et douce histoire que j'ai à vous dire, et je voudrais avoir la lyre qui charme et persuade pour arriver jusqu'à votre âme. Quoique jeune, j'ai vécu bien des jours ; j'ai demandé la félicité à toutes les lèvres, l'amitié à tous les cœurs, et me voilà à trente ans sans ami et sans bonheur. J'ai prodigué pour le mal plus d'énergie que n'en ont tous les hommes ensemble. J'ai bu toute la coupe des voluptés humaines, je voulus tuer en moi toute émotion, je croyais avoir réussi lorsque je vous vis pour la première fois... Ne craignez rien, Sarah, mes paroles seront chastes comme vous. Dès à présent je commence une existence nouvelle. Un rayon du ciel vient de luire sur ma tête. Je m'incline, je salue l'aurore de l'autre vie dont vous êtes la divinité. Béatrice a guidé Dante aux enfers, vous m'en avez fait sortir..,

Sarah et le masque qui lui parlait s'assirent à l'écart. Ils oubliaient l'heure qui s'écoulait si rapidement pour eux lorsqu'un grand tumulte eut lieu dans les galeries. L'inconnu se leva brusquement.

Il faut vous quitter, Sarah, pour toujours peut-être; dites, m'en irai-je maudit? En prononçant ces mots son masque tomba, et Sarah vit alors le visage de celui qu'elle n'avait que trop attentivement écouté. Les yeux du jeune homme étaient pleins de larmes!... Allez, lui dit-elle gravement, que ma pensée vous soutienne, vous régénère. Dante, Béatrice ne vous oubliera jamais... Adieu, Malespina, adieu... Et elle s'éloigna du jeune homme, qui disparut dans la foule.

Pendant cette scène, dont je n'ai cherché à rendre ni le charme ni l'étrangeté, le comte O'Faël, irrité de l'insolence de Malespina, car il considérait cette sérénade comme une insulte, avait réuni ses gens et leur ordonnait de contraindre les harmonieuses gondoles à s'éloigner.

Lorsque Malespina regagna les frêles embarcations, il trouva ses gondoliers aux prises avec les valets du comte, qui, l'épée à la main, provoquait un jeune seigneur. Malespina s'avança. L'irascible Irlandais, sans attendre une parole, se précipita sur lui le fer au poing. Une lutte s'engagea alors, les torches à moitié éteintes éclairaient d'une teinte blafarde cette scène fatale. La barque de Malespina s'abîma sous les eaux. Un long cri d'effroi retentit sur le canal, un autre lui répondit du palais Barbieri, et tandis qu'on retirait O'Faël des eaux, l'on emportait dans ses appartements Sarah évanouie. Les brillantes galeries furent bientôt sombres et silencieuses.

L'évanouissement de Sarah fut long et terrible. Le comte et Mathilde employèrent tous les moyens pour la rappeler à la vie. Ils y parvinrent, hélas! trop tôt... Leur fille était folle... Les noms de Malespina, de Dante, de Béatrice, se heurtaient dans sa pauvre tête, et revenaient sans cesse sur ses lèvres.

Le comte forcé de s'éloigner de Venise, emmena sa malheureuse Sarah à Rome, où sa maladie devint une monomanie qui déchira le cœur de la comtesse. La pauvre folle refusait de répondre au nom de Sarah. Elle s'appelait Béatrice et ne voulait porter que le costume dont elle s'était revêtue pour la fête fatale.

Les médecins de la célèbre université de Pavie conseillèrent au comte de transporter la ma-

lade dans le pays natal. Ils espéraient que le climat obtiendrait un résultat plus heureux que la science; mais hélas! la folie n'abandonna pas Sarah qui promena ses vagues rêveries sous les ombrages de Flower-Castle.

Deux mortelles années s'étaient écoulées ainsi, lorsque le comte reçut un message de l'ambassadeur de Venise, près la cour d'Angleterre, lequel voyageant en Irlande, sollicitait l'honneur d'être présenté à sa seigneurie.

Sarah assise dans un fauteuil, sur une terrasse abritée par une lourde tenture de soie, écoutait avec indifférence les doux chants de Nancy. Un page, appuyé sur une balustrade, regardait une cavalcade brillante, arrêtée dans la cour d'honneur. L'un des seigneurs qui composaient ce groupe descendit d'un magnifique coursier et rejeta à son écuyer un manteau qui le couvrait. Il était revêtu d'un costume étrange. Il portait une longue soutane de velours noir; et sa tête était recouverte d'une cape de velours écarlate qui ne pouvait contenir les noirs anneaux de sa chevelure. Il monta lentement les degrés qui conduisaient à la terrasse où se trouvait Sarah. Arrivé aux dernières marches, il devint pâle comme la mort et porta la main à son cœur comme pour en comprimer les battements, puis s'approcha. A sa vue Sarah tressaillit, passa deux ou trois fois sa main sur son front, se leva, et son beau visage s'éclairant d'une lueur soudaine.

« Malespina, Malespina, s'écria-t-elle. »

Et comme celui-ci accourait, elle retomba sur son fauteuil en s'écriant :

« Dante, Béatrice vous attendait. »

— J'ai connu la fille de la comtesse Sarah Malespina.

A. Genevay.

LES EAUX D'ABANO.

Deux hommes étaient assis sous un berceau de vignes les coudes appuyés sur une table rustique et fumant des cigarettes parfumées.

Le plus vieux, qui paraissait avoir environ quarante ans, était grand et pâle; son costume riche, quoique simple, avait quelque chose de grave et presque de militaire; quant au plus jeune, il se faisait remarquer par l'élégance débraillée alors à la mode, en Italie comme en France. Ce fut lui qui reprit la conversation évidemment tombée depuis plusieurs minutes.

— Ma foi, mon cher Alfieri, dit-il, en secouant délicatement la cendre de sa cigarette, je ne m'attendais pas au plaisir de vous rencontrer en venant aux eaux d'Abano.

— C'est cependant la place d'un malade.

Le jeune homme regarda le comte.

— En effet, reprit-il, je vous trouve changé; vous êtes encore plus pâle que de coutume : avez-vous consulté les médecins?

— Oui.

— Que vous ont-ils dit?

— Ce qu'ils disent toujours. L'hiver ils me promettent la guérison pour l'été prochain : l'été ils me la promettent pour l'hiver. Les docteurs de Milan me conseillent l'air de Naples, et les docteurs de Naples, l'air de Milan! Je me laisse conduire, je fais ce qu'ils veulent, et j'achève tranquillement de vivre.

—Allons donc, quelle idée, est-ce qu'on meurt à votre âge.

— Quelquefois, murmura Alfieri, d'un air pensif et en baissant la tête.

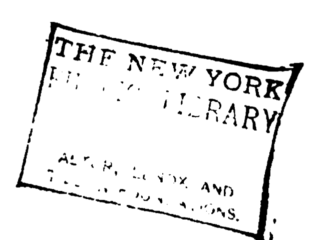
— Parbleu, j'y suis, s'écria le jeune homme : je parie que vous pensez à la prédiction de votre vieille sorcière.

— Ai-je tort, Celini? Je n'avais que douze ans lorsque cette femme m'a annoncé tout ce qui m'est arrivé depuis. Elle m'avait averti que je quitterais le Piémont; que je deviendrais poète; que mon nom serait célèbre.

— Et que vous deviez mourir à trente-cinq ans. Qui ne connaît cette histoire? Vous avez fait sur cette prédiction un admirable sonnet que toute l'Italie sait par cœur. Mais, que diable! vous avez trop de raison pour être superstitieux!

Le comte soupira sans répondre, et il y eut un moment de silence.

— Voulez-vous savoir ce qui vous tue, reprit


THE NEW YORK
LIBRARY



Impr de Liadières, Paris.

Celini, c'est votre isolement; au fond, vous n'êtes point malade.

— Les médecins me l'ont déjà assuré, répondit le comte, en souriant, et je sais que je mourrai... très bien portant.

— Pourquoi ne pas vous distraire? Quand vous avez quitté Milan, vous parliez de voyager; je vous croyais en Espagne.

— J'en viens.

— Ah!... Vous deviez aussi visiter la France.

— J'en viens.

— L'Allemagne.

— J'en viens.

Celini le regarda entre les deux yeux.

— Mais vous venez donc de partout? s'écria-t-il. Au fait, je me rappelle que vous êtes un voyageur expéditif; vous visitez les pays au galop de votre cheval! Mais vous ne devez avoir rien vu.

— Pardonnez-moi; j'ai vu des montagnes, des routes, des villes, et, au milieu de tout cela, beaucoup d'hommes qui s'agitaient pour ne rien faire.

- Et qu'avez-vous remarqué?

— Trois institutions fort belles; la schlague en Allemagne, la police en France et l'inquisition en Espagne.

— Vous serez toujours le même, dit Celini, en riant: misanthrope et républicain, un vrai descendant de Brutus, devenu sujet du Pape.

Puis, prenant un ton plus sérieux:

— Savez-vous, Alfieri, que vous ne méritez pas les faveurs dont le sort vous a comblé? Tous nos théâtres retentissent de vos triomphes; l'Italie entière a les yeux sur vous; vous êtes noble, riche, encore jeune, et vous paraissez mécontent de vivre.... Que pouvez-vous donc désirer pour être heureux?

— Mon Dieu, qui sait! quelque chose, peut-être, que possède le dernier de ceux qui me regardent du milieu de la foule: un bonheur obscur, une maisonnette cachée dans les arbres, et une femme aimée, assise sur mes genoux,

— Mais, tout cela, qui vous empêche de l'avoir?

Alfieri haussa légèrement les épaules en soupirant:

— Vous oubliez que le hasard a fait de moi un *homme célèbre*, dit-il, et un *homme célèbre* est un animal rare que chacun veut voir. Je cherche vainement l'ombre: il faut que je vive perpétuellement en plein jour et en représentation. Tout le monde se croit le droit de regarder jusqu'au fond de mon existence: mes livres sont comme des laquais, qui crient partout mon nom devant moi. Dès que je parais, adieu la libre causerie. Chacun se hausse sur la pointe du pied, pour me voir par dessus l'épaule de son voisin. En ma présence, les femmes se taisent par crainte ou posent par vanité: et vous le savez d'ailleurs, Celini, élevé au fond des montagnes, longtemps étranger au monde, j'y apporte une tristesse embarrassée. Tous ces regards qui sont sur moi me gênent, me font souffrir; ne pouvant distinguer la sympathie véritable de la curiosité, je me tiens à l'écart et je garde le silence. On me trouve hautain quand je ne suis que malheureux! Ah! pauvre et obscur, je pourrais croire à l'intérêt que l'on me témoigne, tandis que maintenant je doute toujours de la sincérité d'une affection: et je ne sais jamais si c'est bien moi que l'on aime ou si c'est ma position.

— Je comprends: vous êtes malheureux comme un roi.

— Vous croyez plaisanter; mais c'est la vérité. Lorsque je suis arrivé ici, j'espérais échapper à ces ennuis; pendant quelques jours, j'ai pu vivre comme tout le monde, d'une vie libre et simple; j'étais heureux!... Lorsque l'arrivée d'un homme qui m'avait aperçu je ne sais où, a tout détruit.

— Voyez pourtant l'injustice du sort, dit Celini: votre célébrité vous gêne, et moi, j'ai beau faire, je reste plongé jusqu'aux oreilles dans mon obscurité.

— C'est de votre faute, vous ne faites rien sérieusement.

— Pardieu! il s'agit bien de cela: oubliez-vous que je suis aux gages d'un *impressario*, obligé d'avoir trois actes d'esprit tous les mois. Vous ne savez pas ce que c'est que les théâtres, mon cher; des espèces de cabarets où l'on tire son génie à la clé.

— Au risque de trouver bientot la lie.

— C'est précisément ce qui m'est arrivé. J'ai vécu longtemps sur une douzaine d'idées.... Vous savez, une idée, cela peut se présenter de mille manières: on met le commencement à la fin, le milieu au commencement, et le public appelle cela de la fécondité! Je suis allé ainsi trois ans; mais à la fin, on s'est aperçu que je

donnais du drap retourné pour du drap neuf, et alors on a sifflé!

— Et comment avez-vous fait?

— Ma foi, quand j'ai vu qu'il fallait trouver du nouveau, je me suis décidé à voyager pour régénérer mes inspirations et chercher des sujets, si bien, mon cher comte, que ce n'est pas moi, dans ce moment, mais le théâtre de Milan qui est malade et qui prend les eaux.

— Et vous pensez que ce moyen vous réussira?

— J'en suis sûr. Il y a foule à Abano, je ne puis manquer de rencontrer des originaux, d'entendre des anecdotes, de découvrir des intrigues; il se joue ici cinquante comédies par jour, et autant de drames; ce sera bien le diable si je n'en devine aucune; d'autant que je compte adopter un véritable rôle d'espion.

— N'avez-vous encore rien trouvé?

— Vous croyez rire..., parce que je ne suis arrivé que depuis hier; eh bien! si je vous disais que je suis déjà sur la voie d'une intrigue!

Alfieri fit un geste d'incrédulité.

— Ecoutez, dit Celini en baissant la voix: hier, fort tard, ne pouvant dormir, par suite de l'agitation du voyage, je suis descendu au jardin: vous connaissez le petit pavillon qui se trouve au bout?

— Oui.

— Eh bien, je venais d'y arriver, et j'allais passer outre, lorsque j'entends tout-à-coup une porte ou une fenêtre se refermer brusquement: je me détourne, et je me trouve face à face avec un inconnu.

— Que dites-vous?

— A ma vue, il s'arrête tout court, fait un mouvement comme pour me parler, puis paraît se raviser, me tourne le dos et disparaît.

— Avez-vous vu ses traits?

— Comme je vous vois: il faisait un clair de lune admirable.

— Alors, vous pourriez le reconnaître?

— C'est déjà fait.

— Comment!

— Ce matin, je l'ai retrouvé parmi les baigneurs.

— Vous savez son nom?

— On l'appelle Marliano.

Le comte se leva vivement.

— Êtes-vous sûr qu'il sortait du pavillon? s'écria-t-il.

— Je ne puis l'affirmer; mais cela se pourrait.

— Et c'est bien au bout du jardin, près des peupliers, que vous l'avez rencontré?

— Sous les fenêtres de la marquise d'Alcanzo.

Alfieri devint pâle; ses lèvres s'agitèrent convulsivement; mais il maîtrisa presque aussitôt son émotion et se rassit.

— Vous voyez que je n'ai pas perdu mon temps, continua Celini, qui, tout entier à son récit, n'avait point pris garde au trouble du comte. Je suis sur la voie d'un imbroglio amoureux qui peut me fournir d'excellentes scènes. J'avais déjà remarqué ce Marliano pour sa laideur: il a l'air d'un mauvais larron. En le voyant suivre partout la marquise, qui a l'air de ne pouvoir le souffrir, j'avais cru d'abord que c'était son mari; mais on m'a détrompé; ceci est un mystère qu'il faut que vous m'aidiez à éclaircir.

Il y en avait un, en effet; mais ce n'était point de ce jour que le comte en cherchait l'explication. Celini était loin de soupçonner tout l'intérêt que ce mystère avait pour lui et dans quelles angoisses son récit venait de le jeter.

Il y avait trois mois environ que la marquise d'Alcanzo était arrivée à Abano, seule et malade. Alfieri avait alors affecté de la fuir et n'avait négligé aucun occasion de lui témoigner de l'éloignement; mais la jeune veuve sembla prendre à tâche de détruire des préventions dont elle ignorait les motifs. Par suite, la froideur du comte fit insensiblement place à une politesse bienveillante, puis à une intimité chaque jour plus familière. C'était la première fois qu'il trouvait les grâces de la femme ennoblies par une intelligence qui semblait s'ignorer elle-même, sans pourtant s'abandonner. De douces habitudes s'établirent entre la marquise et lui. Il sentit bientôt qu'elle entrait dans sa vie et en devenait la part la plus précieuse.

Il allait le lui dire sans doute, lorsque Marliano arriva. A sa vue, Bianca parut se troubler: elle l'accueillit avec un effroi déguisé: il y eut entre eux comme un combat muet, duquel la jeune veuve sortit vaincue et soumise.

Alfieri s'aperçut dès lors qu'elle le fuyait. On eût dit que ce Marliano exerçait sur elle une surveillance jalouse à laquelle elle se soumettait à contre-cœur. Quels étaient les droits de cet

homme? Alfieri l'ignorait. S'il était l'amant de la marquise, pourquoi semblait-elle le craindre? s'il lui était étranger. pourquoi semblait-elle lui obéir? Le comte avait en vain hasardé quelques questions, elle s'était refusée à toute explication. Depuis quinze jours que ce Marliano était arrivé, rien n'avait révélé sa véritable position près de Bianca. Le récit de Célini paraissait, au premier abord, lever tous les doutes, mais en flétrissant la jeune veuve : le comte n'y crut qu'un instant. Son cœur se révolta contre une supposition injurieuse, et il aima mieux ne pas comprendre que de soupçonner.

Cependant, une inquiétude navrante lui restait : croire à la pureté de l'objet aimé ne suffit pas; il faut qu'elle ne soit point discutée par l'esprit. Puis, quel était ce Marliano? qu'en fallait-il craindre ou espérer? Un premier examen ne révélait en lui qu'un de ces oisifs vulgaires dépensant leur vie aux frivolités et aux désordres du monde; mais, avec plus d'attention, on ne tardait point à découvrir sous cette enveloppe banale une ténacité violente : c'était évidemment une intelligence médiocre et sans noblesse, servie par une volonté tenace. Alfieri avait en vain voulu sonder plus avant dans cette âme obscure : le Génois s'était enveloppé d'une politesse glacée qui l'avait arrêté. La marquise, d'ailleurs, permettait rarement des entretiens qu'elle semblait redouter et qu'elle avait toujours l'adresse de rompre.

Les choses en étaient là, lorsque, un jour, en descendant au jardin plus tôt que de coutume, le comte rencontra la jeune veuve assise sous les charmilles.

C'était la première fois, depuis l'arrivée de Marliano, qu'il la trouvait seule; il résolut d'en profiter. En le voyant, Bianca avait rougi, et Alfieri s'excusa d'avoir troublé sa solitude. La conversation fut d'abord languissante, et, enfin, après quelques détours embarrassés, le comte s'arrêta brusquement, et, prenant la main de la marquise :

— Qu'avez-vous contre moi? lui demanda-t-il subitement, et pourquoi m'évitez-vous?

La marquise tressaillit.

— Moi, vous éviter, répéta-t-elle, qui peut vous le faire penser?

— Croyez-vous donc que je sois aveugle, madame? depuis quinze jours, voilà la première fois que je puis vous voir et vous parler.

La marquise, un instant déconcertée, s'était déjà remise.

— Êtes-vous bien sûr que la faute en soit à moi, demanda-t-elle en souriant : souvent on ne rencontre que ceux que l'on cherche.

— Ah! Madame, vous ne doutez point de tout mon empressement.

— Pourquoi donc? je sais combien mon arrivée à Albano vous avait contrarié au premier instant : après quelques jours d'intimité vous avez pu revenir à vos préventions.

Le comte rougit et voulut se défendre.

— Oh! ne niez point, continua la marquise : on vous a dénoncé à moi; je sais que la nécessité d'attendre quelques lettres a pu seule vous retenir ici et vous forcer à subir ma présence.

— J'ignore qui a pu vous instruire de ces détails, madame, dit Alfieri avec une simplicité digne : mais je ne sais pas plus nier mes fautes que cacher ma pensée. Il est vrai que, au premier instant, votre nom a réveillé en moi une pénible émotion et que je n'ai point cherché à le cacher. Mais si c'est là, madame, la cause de la froideur qui a succédé depuis quelques jours à votre bienveillance, vous punissez bien cruellement des préventions que votre présence a suffi pour dissiper.

— Et puis-je savoir quelles étaient ces préventions, monsieur? dit-elle.

— Refuser de vous les expliquer serait vous faire croire à quelque répugnance injurieuse : quand vous êtes arrivée, j'ai voulu partir, parce que votre vue me rappelait un souvenir bien douloureux.

— Et lequel?

— Celui d'un ancien compagnon de classes, madame, avec lequel j'avais grandi et que j'aimais comme on s'aime dans l'enfance, parce qu'on est joyeux et du même âge. Nous étions séparés depuis longtemps sans nous être oubliés; je savais qu'il vivait heureux à Gênes; des amis communs me donnaient de loin en loin de ses nouvelles. Il y a un an environ, j'appris qu'il aimait une femme belle, noble et recherchée; je lui écrivis deux fois sans obtenir de réponse : enfin, je reçus une lettre de sa mère... Son amour lui avait été funeste; un rival l'avait tué.

— Et vous appelez cet ami?

— Julio Aldi.

A ce nom la marquise jeta un cri.

— Ce fut alors que j'entendis prononcer votre nom pour la première fois, continua Alfieri.

Et voyant que la jeune femme avait caché son visage dans ses mains :

— Pardon, madame, dit Alfieri d'une voix émue et suppliante, je vous ai rappelé un cruel souvenir;... mais il le fallait. Maintenant, vous comprenez pourquoi j'ai voulu un instant éviter une rencontre qui me rappelait la perte d'un ami.

— Mon Dieu ! vous avez dû bien me haïr, s'écria la marquise, suffoquée par les larmes.

— Oh ! ne le croyez pas, madame : je sais que vous avez tout fait pour empêcher ce duel dont vous étiez la cause innocente ; que vous avez même couru au lieu du combat.

— Trop tard, mon Dieu !

— La faute n'en fut point à vous, et la mère d'Aldi elle-même vous a rendu justice ; ce n'est pas vous qu'elle accusait dans sa douleur, madame, mais son fils, qu'une folle témérité avait jeté devant l'épée toujours levée de ce baron de Rocca. Ah ! combien de fois, moi-même, l'ai-je condamné d'avoir ainsi exposé volontairement, aux hasards d'un duel, une vie pleine d'avenir ! Je ne savais pas alors ce que la jalousie peut inspirer de colère ; je ne savais pas ce qu'il y a de douloureux à trouver toujours près du visage aimé un autre visage dont la tranquillité insulte à vos angoisses, que d'entendre partout où retentit la voix connue une autre voix qui lui répond avec familiarité !.... Maintenant, je comprends qu'Aldi ait préféré une mort presque certaine à ces tortures ; car, moi, homme de pensées et de rêveries, qui n'ai jamais touché une épée, je sens depuis quelques jours des désirs de combat ; vingt fois un défi est venu sur mes lèvres, et j'aurais voulu me trouver une arme à la main, achetant, au péril de ma vie, le droit d'aimer seul.

La voix d'Alfieri s'était élevée, son visage pâle étincelait, et en prononçant ces derniers mots, sa main s'était étendue comme si elle eût tenu une épée ; la marquise fit un mouvement involontaire pour l'arrêter.

— Oh ! ne craignez rien, reprit-il avec un sourire amer, j'ai refoulé ma colère au fond de mon cœur ; de quel droit me serais-je fait le rival de quelqu'un ? la jalousie n'est permise qu'à celui qui peut inspirer l'amour....

— Et cependant, ajouta-t-il après un court silence, qu'avais-je à risquer dans les hasards d'un duel ?... N'y en a-t-il pas déjà un engagé entre moi et la maladie ? et celui-là, on m'en a prédit l'issue.

La jeune femme qui avait tenu les yeux baissés, les releva vivement sur Alfieri, et joignit les mains avec une tendre douleur.

— Encore ces tristes pensées, dit-elle : mon Dieu, pourquoi ne point vouloir espérer !

— Je souffre, répondit Alfieri d'un air sombre.

La marquise se rapprocha insensiblement de lui ; son regard s'attacha sur les traits altérés du poète avec une indicible inquiétude, et elle dit d'une voix tremblante et contenue :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

— Vous me le demandez ? dit Alfieri. Ah ! ne savez-vous pas quel est mon mal, et ce qu'il faudrait pour le guérir !... Rien qu'un peu d'affection qui me donnât le désir et la joie de vivre !... Un instant j'ai cru que je l'avais trouvée : mon sang ne brûlait plus mes veines ; je respirais à l'aise, je me sentais redevenir jeune et fort parce que je redevenais heureux ! Tout cela n'a duré que quelques jours, et j'ai vu bientôt que mon espérance était insensée.

— Qu'en savez-vous ?

Ces mots avaient été murmurés, plutôt que prononcés : cependant le comte les entendit, et saisissant la main de la jeune femme :

— Bianca ! s'écria-t-il, ai-je bien compris ? De grâce, achevez ! achevez !

La marquise allait répondre ; mais tout-à-coup elle poussa un léger cri d'effroi, et se dégagea vivement de ses étreintes.

Le comte leva les yeux, Marliano était debout, à l'entrée du bosquet.

Marliano salua froidement ; à sa vue la marquise s'était laissée tomber plutôt qu'elle ne s'était assise sur le banc de la tonnelle : il s'approcha d'elle, sans paraître remarquer son émotion, et s'informa de sa santé avec une politesse impassible.

Quant à Alfieri, l'arrivée de cet homme au moment où il allait entendre un aveu si longtemps désiré lui avait d'abord arraché un geste de colère ; mais toute son attention s'était bientôt

tournée vers Bianca, dont les regards éperdus semblaient supplier Marliano.

L'intimité de la causerie, au milieu de laquelle ils venaient d'être surpris par celui-ci, ne pouvait en effet justifier une telle émotion; qu'importait, après tout, qu'il eût vu leurs mains se presser, qu'il eût même deviné le sujet de leur entretien! L'amour d'Alfieri n'avait rien qui pût flétrir Bianca; tous deux n'étaient ils pas maîtres de leurs destinées? Pour que la marquise tremblât devant cet homme, il fallait donc qu'il y eût entre eux quelque mystère. Alfieri sentit tous ses doutes renaître, un instinct invincible lui désignait un rival dans Marliano; il résolut de tout faire pour vérifier ses soupçons.

Bianca s'était un peu remise, bien qu'elle continuât à lever de temps en temps sur le Génois des yeux inquiets; Alfieri lui fit observer que c'était l'heure où l'on se rendait à la source, et proposa de l'y conduire.

— Je vous rends grâce, monsieur, dit la marquise avec embarras, je reste; mais que je ne dérange en rien vos projets.

— Mes projets sont les vôtres, madame, dit le comte. Vous le savez, les seules douces heures de ma vie sont celles que je passe auprès de vous.

— M. le comte, je le vois, ne réussit pas moins dans le madrigal que dans la tragédie, répondit la marquise avec effort.

Alfieri secoua gravement la tête.

— Ne donnez point un nom railleur à l'expression d'un sentiment que vous savez sincère, dit-il; vous n'avez pu vous méprendre au changement que votre présence a opéré en moi, madame; avant de vous connaître j'étais malheureux, découragé, fatigué d'entendre autour de ma tristesse ce vain bruit que l'on appelait de la gloire!... je vous ai vue, et tristesse, fatigue, tout a disparu; vous avez lui sur ma vie comme le soleil, et vous avez tout ranimé en moi.

— Monsieur! s'écria la marquise en se levant avec effroi.

Et elle leva sur Marliano des yeux effrayés: mais Marliano était toujours aussi calme.

Alfieri avait suivi tous ses regards et tous ses mouvements.

— Pardon, reprit-il en se tournant vers le Génois, de tels aveux ne se font pas d'ordinaire devant témoins, et j'ai sans doute violé quelque convenance.

Marliano s'inclina.

— Je dois m'estimer heureux, dit-il, d'inspirer à M. le comte assez de confiance pour qu'il ouvre son cœur devant moi.

— Je me réjouis, en effet, monsieur, que vous puissiez les entendre.

— C'est à moi de me rejouir: un grand poète trouve, pour faire parler sa passion, une éloquence que les autres chercheraient vainement dans leurs cœurs.

L'ironie avec laquelle ces mots furent prononcés, avait quelque chose de si froid, qu'elle produisit sur Alfieri l'effet de ces blessures que l'on ne sent point au premier moment; mais à peine l'eut-il comprise, qu'un frisson de colère passa dans toutes ses veines; ses yeux rencontrèrent ceux de Marliano. Bianca s'avança vivement et vint se jeter entre les deux regards dans lesquels ils échangeaient leurs haines.

— C'est assez plaisanter, dit-elle; M. le comte, je vous tiens quitte de toute galanterie: mais je ne veux point que vous manquiez pour moi aujourd'hui votre promenade à la source; vous m'apporterez un bouquet de mauves sauvages.

Le comte hésita, mais les yeux de la jeune femme le suppliaient. Il fit un effort sur lui-même, s'inclina d'un air contraint et sortit.

— Marliano voulut le suivre.

— Monsieur Marliano, s'écria la marquise, vous m'avez promis une lecture.

Le Génois se détourna vers elle; un sourire étrange effleura ses lèvres.

— Vous avez donc bien peur pour lui? dit-il.

Bianca mit la main sur son cœur et s'assit sans pouvoir répondre.

— Vous devez être contente de moi pourtant, madame, reprit Marliano d'un ton amer; je l'ai laissé vous parler de son amour, j'ai souffert ses insultes, car il voulait m'insulter; j'ai eu avec lui assez de patience pour qu'il me croie un lâche: cela ne vous suffit-il pas?

— Il faut que je parte, dit la marquise avec angoisse; je ne puis plus rester ici, je veux retourner à Gênes.

— Je suis prêt.

Bianca jeta sur Marliano un regard où l'indignation se mêlait à l'effroi.

— Oui, répéta-t-elle, je retourne à Gênes; mais pour renoncer au monde. J'y ai pensé sou-

vent, et mon parti est pris: je veux me retirer dans un couvent.

Marliano fit un brusque mouvement.

— Que dites-vous, madame? s'écria-t-il..... vous, entrer dans un couvent!

— J'y suis décidée.

— C'est impossible! vous ne voudrez point, si jeune, si belle, vous ensevelir dans une prison éternelle.

— Ne suis-je donc plus libre maintenant?

Le Gênois la regarda.

— Ainsi, dit-il tristement, c'est pour me fuir que vous fuyez le monde: vous me haïssez plus que vous n'aimez ses joies?

— Et quand cela serait, ne m'y avez-vous pas forcée?

— Que vous ai-je donc fait?

La marquise leva vivement la tête.

— Vous me le demandez! dit-elle avec une surprise indignée: M. le baron de Rocca a-t-il déjà oublié tout le passé? N'avez-vous pas tracé autour de moi un cercle fatal que nul n'a pu passer sans mourir? Vous me demandez ce que vous m'avez fait, quand vous avez profité de votre odieuse adresse de spadassin pour devenir sans droit mon gardien, et demander compte de leur audace à tous ceux qui osaient m'approcher? Sans famille et sans amis, je n'ai pu même demander protection contre cette tyrannie à ceux qui auraient eu le courage de me défendre, car c'eût été les exposer à une perte certaine, à l'abri derrière le point d'honneur, vous eussiez attendu leur provocation, puis, maître des armes et des conditions, vous les eussiez frappés sûrement, comme l'infortuné Aldi!... Vous me tenez ainsi, depuis trois années, tremblante sous votre regard, vous recevant par crainte, éloignant les autres par prudence. En vain j'ai essayé de vous échapper: vous m'avez poursuivie partout. Ici même, où j'espérais être cachée, je vous ai vu bientôt paraître sous le faux nom de Marliano, comme si vous aviez craint que le vôtre ne m'avertît de fuir: et vous me demandez encore ce que vous m'avez fait!

Pendant que la marquise parlait, le Gênois était devenu toujours plus pâle; ses traits avaient pris une expression impossible à décrire: c'était une douleur qui avait quelque chose de cruel, une sorte de désespoir qui faisait mal sans inspirer de pitié, le malheur de Satan devenu roi du mal et de la souffrance.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas aimé? dit-il en fixant sur la marquise un regard funeste; c'est vous qui avez voulu tout ce qui est arrivé. Le bonheur eût apprivoisé mon âme: vous l'avez exaspérée. Cette adresse de spadassin que vous me reprochez, c'est le monde qui m'a forcé à l'acquérir: j'étais laid, j'étais abandonné; j'avais besoin d'une défense contre le mépris; je me fis habile à tuer! Plus tard, ce qui avait été calcul devint habitude; je mis mon honneur dans une science dont je n'avais voulu faire qu'une sauvegarde. Pourquoi, d'ailleurs, aurais-je épargné des hommes qui me haïssaient? la haine des autres rend méchant, madame. Ah! quand je vous ai connue, Dieu m'est témoin que j'aurais voulu n'avoir jamais versé de sang; mais pouvais-je anéantir le passé? mon amour fut repoussé; je vis votre mépris à travers votre peur; alors je fus pris d'une sourde rage. Pourquoi aurais-je laissé à un autre le bonheur qui m'était refusé? m'en auriez-vous seulement remercié dans votre âme?... vous auriez ri de moi dans les bras du rival préféré!... Je ne l'ai point voulu. Si je suis seul, madame, c'est que je ne puis supporter la pensée qu'un autre soit aimé de vous.

— Ainsi je suis l'esclave de votre passion?

— Je vous aime et je suis jaloux.

— Mais moi, je ne vous aime pas!

— Ah! je le sais; et pourtant, cet amour pourrait changer ma vie et racheter mon passé!

Il saisit les mains de la marquise et les serra violemment sur sa poitrine.

— Oh! je vous aime tant, Bianca, s'écria-t-il; pourquoi êtes-vous sans pitié?

— Laissez-moi, dit la jeune femme en cherchant à dégager ses mains.

— Que faut-il donc faire pour que vous m'écoutiez?

— Laissez-moi.

— Bianca, tu ne peux te refuser toujours à mes prières: je t'aime trop pour que tu ne finisses point par être à moi.

— Un couvent plutôt, cria la jeune femme éperdue.

— Je t'en arracherai.

— La tombe alors.

Marliano laissa tomber les mains qu'il tenait.

— Vous aimez le comte, dit-il avec un accent terrible.

La marquise tressaillit, voulut parler et fondit en larmes. Marliano demeura un instant immobile.

— Demain, vous repartirez pour Gênes, madame, lui dit-il enfin.

Dans ce moment, des promeneurs parurent au bout de la charmille; Marliano offrit le bras à la marquise, et tous deux s'éloignèrent.

Mais à peine avaient-ils disparu sous les arbres, que Celini sortit doucement d'un massif d'acacias placés derrière la tonnelle. Arrivé là peu après le départ d'Alfieri, il avait reconnu la voix de Bianca et de Marliano. Or, la discrétion n'était point la vertu favorite du maestro : désireux d'éclaircir les soupçons qu'avait fait naître dans son esprit la rencontre du Génois sous les fenêtres de la marquise, il avait prêté l'oreille et tout entendu.

Le commencement de l'entretien n'avait excité que son étonnement, et il n'y avait vu, selon son idée fixe, qu'un sujet de *scenario*; mais la fin lui apprit la part qu'Alfieri avait à ce débat. Il courut le chercher et lui raconta ce qu'il venait d'entendre.

Cette révélation fut pour le comte une révélation aussi enivrante qu'inattendue. Il voyait ses doutes dissipés, et apprenait en même temps qu'il était aimé. Tout s'expliquait maintenant : le trouble de la marquise à l'arrivée de Marliano, sa soumission craintive aux volontés de cet homme, son changement subit avec le comte. Celui-ci était fou de joie.

— Vous oubliez, observa Celini, qu'elle a promis à ce Marliano, ou plutôt à ce baron de Rocca, de partir demain.

— Que parlez-vous de partir, s'écria Alfieri : elle restera, je le veux. Ah! béni soit Dieu de m'avoir fait découvrir la vérité : cette fois, le baron de Rocca trouvera quelqu'un entre lui et la femme qu'il opprime.

— Oubliez-vous que vous n'avez jamais touché une arme, et que cet homme est sûr de vous tuer?

— Que m'importe!

— C'est juste, vous êtes trop heureux dans ce moment pour tenir à la vie : seulement, si vous succombez, la marquise reste sans défense et abandonnée à son persécuteur.

— Vous avez raison; mais qu'ai-je besoin de combattre cet homme pour en délivrer la marquise : ne suffit-il pas de publier la vérité?

— Elle est injurieuse pour le baron : il vous provoquera et vous ne pourrez refuser de lui donner satisfaction, ou l'on dira que vous avez peur.

— Eh bien! je la lui donnerai.

— Alors il vous tuera, et rien ne sera changé pour la marquise : c'est un cercle vicieux qui vous ramène toujours au même point.

Alfieri frappa du pied avec rage.

— Serait-il donc vrai, s'écria-t-il, que l'on pût tout cacher derrière le point d'honneur? Quoi! parce qu'un homme est habile à tuer, il pourra vous forcer à vous taire ou à mourir!... Étrange justice du monde! si je refuse de me faire assassiner par un misérable, mille voix me crieront que je suis un lâche, et ma célébrité ne servira qu'à publier ma honte, à rendre le mépris plus retentissant! Ah! puisque la vie est une arène de gladiateurs, pourquoi ne m'a-t-on pas appris à verser le sang? à quoi me sert ce que je suis, ce que je sais? O mon Dieu! mon génie, ma gloire, je donnerais tout aujourd'hui pour la science d'un maître d'armes! Que faire? que faire?

— Autrefois, un brave vous eût tiré d'embarras, dit Celini : malheureusement, ils sont passés de mode.

Alfieri secoua la tête et demeura pensif; mais, sortant tout-à-coup de sa rêverie :

— Oui, oui, murmura-t-il, il faut qu'il en soit ainsi : c'est le seul moyen!...

— Qu'allez-vous faire? demanda le jeune homme.

— Vous le saurez ce soir, répondit le comte, et il sortit.

Les heures qui suivirent furent employées par lui à régler ses affaires et à écrire ses dernières volontés. Quelque ferme que soit une âme, il est difficile que ces préparatifs suprêmes n'y jettent pas de nuage : il y a dans toute existence quelque coin riant, quelque place plus douce, que l'on se rappelle alors et vers lesquels l'œil humide se retourne; puis, que de doutes s'élèvent, que d'inquiétudes au fond du cœur! qui pleurera votre perte? Remarquera-t-on le vide que vous laissez? votre nom retentira-t-il encore longtemps quelque part?... Mélancoliques pro-

thèmes que soulève le cœur et pour lesquels on n'ose consulter l'expérience !

Alfieri se les proposa aussi : il pensa aux montagnes où il avait passé son enfance, à ses premières émotions, à ses premiers vers, aux prédictions de cette vieille femme qui allaient sans doute s'accomplir ! Il examina ensuite ses papiers, séparant ses compositions achevées et arrêtant un triste regard sur ces œuvres plus chéries qui, seulement projetées, n'ont point encore constaté l'impuissance du génie. Oh ! que de rêves commencés, que d'inspirations entrevues lui revinrent alors au souvenir ! que de fois sa main se porta convulsivement vers son front, comme pour en arracher ce trésor de pensées qui allait périr avec lui ! car, tel est le besoin de perpétuité de l'homme qu'il ne peut se résoudre à emporter une pensée inexprimée : il sent que tout ce qu'il y a d'intelligence en lui est l'héritage de l'humanité, et qu'en garder quelque chose c'est commettre un vol.

Mais le temps pressait ; le comte acheva rapidement de tout mettre en ordre ; il écrivit à sa sœur, dit adieu dans sa pensée à tout ce qu'il avait aimé, puis descendit au salon.

Celini et Marliano s'y trouvaient seuls.

Celini était occupé à faire l'éloge du livre de Machiavel, qu'il tenait à la main.

— Je ne le connais point, répondit froidement Marliano.

— Désirez-vous le lire ? demanda le jeune homme en le lui présentant.

— Je ne lis jamais.

Celini le regarda avec étonnement. On était alors dans toute l'ardeur du mouvement intellectuel qui signala le commencement du dix-neuvième siècle ; c'était surtout pour la noblesse, qui en avait fait une question de mode, le règne des brochures et des discussions sociales; si bien qu'un gentilhomme qui déclarait ne pas lire paraissait aussi extraordinaire qu'un seigneur de la régence qui eût déclaré n'avoir point de maîtresse. Le comte, qui venait d'entrer, remarqua la surprise de Celini.

— M. Marliano a raison, dit-il ; que peuvent apprendre les livres à des gens bien nés?

Marliano le regarda comme pour s'assurer qu'il raillait ; mais ses traits étaient si impassibles qu'il ne sut que penser.

Vous devriez bien alors, mon cher comte, ne pas vous fatiguer la vue à lire toutes les nuits, répondit Celini en riant.

—Oh ! moi, c'est autre chose, reprit le comte ; moi, je suis un poète, un fou ! j'aime Plutarque, je prends au sérieux des mots ridicules comme ceux de patrie, de liberté ; je voudrais des droits égaux pour tous, et qu'on ne délivrât point à chacun, selon le hasard de sa naissance, patente de bonheur ou d'infortune !... Je rêve un monde où les récompenses seraient aux plus dignes, le pouvoir aux plus dévoués, le bonheur à tous. Je n'ai pas le sens commun, tandis que monsieur est sage !...

Tout cela était dit d'un ton si calme et d'un accent si uniforme qu'il eût été difficile d'en accuser l'intention. L'ironie était cachée au fond ; mais on la sentait, pour ainsi dire, sans l'apercevoir.

C'était une de ces sourdes attaques qui blessent d'autant plus sûrement qu'on ne peut les repousser, et qui, après avoir irrité par mille coups d'épingle invisibles, vous amènent nécessairement à une représaille ouverte qui vous donne le rôle d'agresseur. Marliano s'efforça pourtant de se maîtriser. Il comprenait qu'une querelle pouvait tout perdre en poussant la marquise à quelque extrémité fâcheuse, et il eût voulu l'éviter. Ce fut donc d'un ton d'impatience contenue qu'il répondit.

—Je n'accepte point les éloges de M. le comte: mais je laisse, en effet, à de plus habiles que moi, à ceux qui se donnent, je crois, le nom de philanthropes et de philosophes, le soin de refaire le monde, comme une pièce de théâtre, entre leurs repas.

— Que parlez-vous de gens habiles à propos de philosophie et de philanthropie ? s'écria Alfieri. Ah ! c'est trop d'indulgence, monsieur !... fi donc !... Des hommes qui veulent éclairer le genre humain, les misérables !... qui aiment leurs semblables plus qu'eux-mêmes, les niais !.. Les habiles sont ceux qui profitent des abus, au lieu de les combattre ; qui décorent leur dureté du nom de raison, glanent quelque profit ou quelque joie à la suite de tous les malheurs, égoïstes d'élite, qui mettraient le feu à la ville pour se chauffer les mains ! Voilà ceux qui savent vivre, ceux qu'il faut imiter ! et c'est chose facile : n'est-ce pas la vie de tous les gens *comme il faut* ? On ruine des créanciers, on dés-

honore le plus de femmes possible, on tue quelques amis en duel, et l'on meurt avec la réputation d'un parfait gentilhomme.

Pendant qu'Alfieri parlait, Marliano avait paru en proie à une irritation croissante. Aux derniers mots prononcés par le comte, il se détourna brusquement; puis, comme s'il eût voulu éviter une querelle à tout prix, il s'avança vers un fauteuil pour prendre son chapeau, qu'il y avait posé.

— Pardon, dit Alfieri, qui affecta d'interpréter aussitôt ce mouvement, je blesse les opinions de monsieur, peut-être; je serais désolé de le forcer à me céder la place...

Marliano rejeta vivement son chapeau.

— Je ne cède la place à personne, dit-il d'un ton hautain.

Alfieri s'inclina avec un vague sourire. Pendant quelques instants, les trois interlocuteurs gardèrent le silence. Celini, embarrassé, ne savait où le comte en voulait venir, et le Génois cherchait évidemment les moyens d'éviter une provocation. Il s'était approché de la console pour respirer le parfum de quelques fleurs rares qui y étaient exposées, lorsque ses yeux tombèrent sur une boîte de pistolets que Celini y avait déposée en revenant du tir: ce fut pour lui un trait de lumière. Il ouvrit la boîte, y prit un pistolet qu'il examina en jouant, et s'approcha de la fenêtre.

—Etes-vous content de ces armes? demanda-t-il à Celini.

— Fort content : ce sont des pistolets de Cosimo.

— Me permettez-vous de les essayer ?

— Faites.

Marliano regarda par la fenêtre.

—Je vois une fleur, je crois, à ce camélia rose, dit-il négligemment.

— Là-bas? mais c'est hors de portée.

Marliano tira.

— Ah! monsieur! s'écria Celini.

— La fleur est abattue, dit tranquillement le comte, qui était resté au fond de l'appartement.

— Vous croyez plaisanter, mais c'est la vérité.

Le comte sourit : il avait compris que le Génois venait de lui donner une preuve de son habileté pour l'effrayer.

— Pardieu, signor Marliano, reprit Celini, qui regardait toujours du côté du camélia, si nous nous battons jamais, je ne choisirai pas le pistolet.

— Pourquoi cela ? demanda Alfieri; à cause de cette fleur?

— Du tout; à cause de moi.

— Mon Dieu! qui sait? il n'est point rare de voir cette adresse qui étonne disparaître au moment du danger.

Marliano fit un mouvement.

— Je ne dis pas cela pour vous, monsieur; mais le spadassin le plus adroit ne supporte pas toujours le regard d'un homme de cœur, et sa conscience fait quelquefois trembler sa main. Il y en a même qui ne font parade de leur habileté qu'afin d'éviter une lutte sérieuse, et qui ne donnent une preuve d'adresse que pour se dispenser d'une preuve de courage.

—Comte! s'écria Marliano en s'élançant vers Alfieri.

— Encore une fois, je ne dis point cela pour vous, répéta tranquillement celui-ci.

— Cette assurance est inutile, dit Marliano, dont les lèvres tremblaient de colère : je sais, monsieur le comte, que vous n'oseriez m'adresser de telles paroles. Les poètes sont prudents : ils n'insultent que par allusion: ils ne provoquent que derrière une précaution oratoire, et quand on se montre las de leur insolence déguisée, ils feignent de ne point s'en apercevoir ; au besoin, même, ils invoqueraient leur mauvaise santé et se diraient trop malades pour avoir de l'honneur.

—Vous ne dites point cela pour moi non plus, n'est-ce pas ? demanda le comte doucement.

— Je vous en laisse juge, monsieur.

— Oh! non, reprit Alfieri; car si cela était, le signor Marliano sait bien que je pourrais lui en demander raison.

— Qui vous en empêche ?

— Ainsi vous reconnaissez que j'aurais ce droit?... que vos outrages s'adressent à moi?... que je suis l'insulté?...

— Soit.

Alfieri s'élança d'un bond vers le Génois, et, lui saisissant la main :

— Monsieur, j'ai le choix des armes, s'écria-t-il!

— Que m'importe?

— Vous allez le savoir.

Il courut à la console, saisit les pistolets de Celini, et revenant à Marliano :

— Choisissez, dit-il.

— Mais l'un de ces pistolets est vide.

— L'autre est chargé, monsieur.

— Quoi !... vous voulez vous battre ?...

— L'arme de chacun de nous sur la poitrine de son adversaire, et Dieu décidera !

— C'est impossible ! s'écria Marliano.

— Oh ! pardonnez-moi, monsieur, s'écria Alfieri ; je suis l'insulté, vous l'avez dit : j'ai le droit de faire les conditions, vous l'avez dit ; vous ne pouvez refuser sans être un lâche. Le point d'honneur qui vous a servi tant de fois est contre vous aujourd'hui. Vous espériez que j'irais, comme tant d'autres malheureux, servir de but à votre balle ou à votre épée ; que vous pourriez m'abattre sans danger, en souriant, comme cette fleur que vous avez frappée tout à l'heure ; mais vous vous êtes trompé, baron de Rocca.

— Vous savez mon nom ? dit le Génois.

— Oui ; et ne croyez pas que je renonce à mes avantages. Je ne me bats pas pour faire parade de bravoure ou de générosité, je me bats pour délivrer la marquise de vos odieuses persécutions ; je me bats parce que je veux vous tuer.

— Votre espérance pourra être déçue ! s'écria le baron, dont la surprise s'était changée en fureur.

— Je le sais ; mais quelle que soit l'issue du combat, Bianca n'aura plus rien à craindre de vos poursuites, car mes précautions sont prises. Mon testament est écrit ; si je succombe, il fera connaître à toute l'Italie la cause de ma mort ; j'aurai payé avec mon sang le droit de dire ce que vous êtes, et on me croira ; car on sait que les morts ne calomnient pas. On me plaindra, car je n'aurai plus d'envieux ! Mes ennemis eux-mêmes exalteront ma gloire ; votre célébrité funeste demeurera clouée à la mienne comme à un pilori, et vous serez à jamais infâme pour m'avoir tué. J'aurai brisé ainsi le joug que vous aviez appesanti sur la marquise : placée sous la sauvegarde de l'opinion publique, elle n'aura plus rien à craindre de vous, et nul n'aura besoin désormais de mourir pour la défendre, car vous n'aurez plus le privilége accordé à ceux qu'on croit hommes d'honneur, et l'on pourra vous refuser satisfaction.

— Assez, assez ! s'écria le baron, qui ne se possédait plus ; il faut que l'un de nous de meure : venez.

— Je suis prêt, monsieur.

Tous deux firent un pas vers la porte ; Celi les arrêta.

— Vous ne vous battrez pas sans témoins, d il : avec de telles conditions surtout, c'est i possible.

— Vous serez mon témoin, dit Alfieri : que le baron en cherche un.

— J'y vais.

— Dans une heure, nous vous attendrons à Source, monsieur.

— J'y serai avant vous.

Celini et le baron sortirent.

Lorsque Alfieri se trouva seul, une sorte d'a faissement moral s'empara de lui. La partie mort était engagée : dans une heure, le sort lait décider ! Il profita de ce dernier répit po regarder encore dans sa vie et penser à Bianca

Le récit de Celini devait lui faire croire qu était aimé ; mais était-ce assez que cette croya ce incertaine au moment de mourir ? savait d'ailleurs si son ami n'avait point pris l'expre sion de la crainte pour celle d'un intérêt pl tendre ? était-ce par amour ou seulement p pitié que la marquise avait voulu éloigner de l le danger ? Ah ! que ne pouvait-il éclaircir doute ! Sûr d'être aimé, il eût affronté l'épreu avec plus de calme, et la solennité lugubre cette heure se fût effacée dans la joie d'une te certitude.

Il était en proie à ces pensées, lorsque marquise entra dans le salon un livre à la mai En voyant le comte, elle s'arrêta court et roug mais se remettant presque aussitôt :

J'étais avec vous, dit-elle en lui montrant livre qu'elle lisait.

Alfieri reconnut le dernier volume de poési qu'il avait publié.

— Vos livres, M. le comte, reprit-elle, sont pas comme les autres, des causeurs au quels on a recours pour se distraire ; ce sont d amis dont on partage toutes les pensées, tout les émotions, et qu'on ne peut quitter.

— Aussi en suis-je jaloux, madame ?

— Jaloux de vos livres ?

— Oui, car ce sont eux que l'on aime et n pas moi : avant de me connaître, on me cherc dans mes œuvres, on me devine à travers m

ésie, on me rêve semblable aux héros que je fs parler; puis, quand on voit paraître un mme pareil aux autres, on s'étonne, on s'éigne, et l'idole tombe de toute la hauteur à lalle on l'avait placée !

Vous le voyez vous-même, ajouta-t-il, c'est le ète qui vous plaît et non pas l'homme; vous mez mes vers, dites-vous, et vous me fuyez !

La marquise voulut parler.

— Oh ! ne le niez pas, madame, continua Alri; vous me fuyez et cependant vous aviez mblé me comprendre ! Un instant j'avais pu oire que j'avais touché votre cœur : ah ! j'ais ma gloire alors; j'étais heureux de penser e je pourrais vous en parer !... Pourquoi m'avez-vous ôté cette enivrante espérance !...

La marquise était émue; il y avait tant de ière dans la voix du comte, tant de caresses ns ses regards, qu'elle se sentait comme fasée : elle voulut répondre et ne put que babutier quelques mots sans suite.

— Ah ! parlez-moi, parlez-moi, reprit le mte, en saisissant ses mains et les pressant sur s lèvres; pourquoi cet embarras, ces détours ? Vous savez bien que je vous aime, moi : si cet mour ne vous est point odieux, pourquoi refuer de me l'avouer ? pourquoi m'envier ce bonheur, le dernier peut-être dont je pourrai jouir ?

— Que dites-vous ?

— Qui connaît les desseins de Dieu ? ne savez-vous pas la prédiction qui m'a été faite ?

— Oh ! ne me la rappelez pas.

— Eh bien, si elle devait se réaliser pourtant... si je vous voyais dans cet instant pour la dernière fois... On accorde tout aux mourants : me refuseriez-vous un regard pour me rendre heureux ?... Bianca... ah ! vous tremblez. Mon Dieu, un mot, un seul mot : Bianca... m'aimez-vous ?

— Il me le demande ! murmura-t-elle en fondant en larmes et cachant son visage dans ses mains.

Alfieri jeta un cri de joie.

— C'est donc vrai, elle m'aime. Merci, mon Dieu ! Bianca chérie, Bianca !

— Ah ! pourquoi donc m'avoir fait parler ? dit-elle. Si vous saviez !...

— Rien, je ne veux rien savoir. Sinon que tu m'aimes; je ne veux pas que tu pleures, je ne veux pas que tu trembles ! tu m'aimes... oh ! maintenant que mon sort s'accomplisse !

L'horloge sonna : le comte tressaillit.

— Adieu Bianca, en serrant la jeune femme sur sa poitrine, et lui donnant un long baiser : adieu.

Et se dégageant de ses bras il s'élança hors du salon.

La marquise était restée immobile, livrée tout entière, dans le premier instant, à l'émotion qui suit un aveu et au vague effroi des malheurs qui allaient sans doute en résulter; mais bientôt le trouble du comte frappa sa pensée; elle se demanda pourquoi cette fuite précipitée et un soupçon horrible traversa son esprit.

Elle courut au jardin, Alfieri n'y était pas; elle demanda Marliano, il était absent ! Son cœur battait à se rompre; elle monta à la chambre du comte sans savoir ce qu'elle faisait et y entra, elle était vide ! Elle se précipita vers le balcon... Dans ce moment un coup de pistolet se fit entendre; elle jeta un cri et s'appuya chancelante à la muraille; presque aussitôt Celini parut à l'entrée du parterre en s'écriant :

— Un médecin, un médecin...

Bianca sentit la terre tourner sous ses pieds; elle étendit les bras pour se soutenir, et voulut quitter la fenêtre; mais tout-à-coup un bruit de pas retentit dans l'escalier, une voix se fit entendre, la porte de la chambre s'ouvrit brusquement : c'était Alfieri !

E. Souvestre.

(National.)

LA FIANCÉE DE MADRID.

I.

UN RIVAL INCONNU.

On remarquait à l'extrémité occidentale de la ville de Madrid, vers le commencement du XVIIe siècle, un château de forme coquette dont l'architecture mauresque attestait l'antique origine, et qui, depuis un temps immémorial, servait de résidence à la noble et glorieuse descendance de la maison d'Ovéda. Ce château, situé presque à l'entrée de la ville et comme penché sur le versant d'une colline, dominait les eaux peu abondantes du Mançanarès et s'y reflétait comme dans un miroir. Quelquefois, quand les vapeurs du matin s'élevaient froides et épaisses au-dessus du nuage gris, alors, portique de marbre taillé en ogive, chapelle gothique aux vitraux coloriés, petites tourelles bordées de crénelures, tout disparaissait dans une ombre pâle, tout se confondait sous le voile humide du brouillard. Souvent aussi, à le contempler par une belle soirée d'été, sous le clair regard de la lune, on eût dit d'un géant immobile, placé en avant de Madrid, comme une sentinelle avancée.

C'est par une de ces soirées splendides que le château d'Ovéda était devenu le point de mire des désœuvrés et des curieux de Madrid. Les regards des promeneurs se sentaient instinctivement attirés vers une longue file de croisées qui versaient sur la demi-obscurité de la nuit comme une blanche traînée de feu. L'oreille aussi s'éveillait et se faisait plus attentive aux sons harmonieux que la brise lui apportait, amoindris et presque éteints par l'espace. Il y avait, comme on le voit, fête chez la marquise d'Ovéda, fête qui réunissait dans un cercle brillant, la meilleure comme la plus ancienne noblesse d'Espagne et du Portugal, alors confondue sous le sceptre à la fois débile et violent du petit-fils de Charles-Quint, Philippe III.

La marquise d'Ovéda était veuve d'un seigneur qui avait été connétable sous Philippe II et qui lui avait légué, outre les revenus d'une immense fortune, une réputation d'honneur et de probité dont l'éclat ne le cédait à celle d'aucune autre maison de Castille. Une nuit, le vieux marquis, à son retour d'un bal donné à la cour jeune Philippe III, où il avait conduit sa fi dona Fernande, tomba dans une profonde r verie, et, ayant appelé sa femme, la supplia lui jurer sur l'Évangile que jamais, à dater ce jour, elle ne souffrirait que Fernande se mo trât au palais du nouveau roi. La marquise s' tonna d'abord de cette recommandation étrang mais le vieillard refusa de s'expliquer davanta et la mère effrayée fit le serment qu'on lui d mandait. Ce serment d'ailleurs n'engageait marquise que jusqu'au jour où Fernande sera mariée, et pour rassurer entièrement son cœ paternel, don Manuel d'Ovéda exprima le vœ que sa fille devînt l'épouse de don Ruiz de S ria, fils du comte François de Soria, son frè d'armes et son unique ami.

Fernande souscrivit avec joie à ces condition qui s'accordaient merveilleusement avec la se crète inclination de son cœur. Elle aimait do Ruiz de ce premier amour qui sème dans le âmes le germe d'un souvenir éternel. De so côté, don Ruiz, élevé près d'elle, depuis qu les guerres de Flandre l'avaient fait orphelin caressait la même chimère, poursuivait le même rêve. Aussi, lorsqu'à son lit de mort le marqui d'Ovéda étendit sur leurs têtes ses bras débile et prononça, en joignant leurs mains, le mo de fiançailles, les deux enfants, émus en même temps de tristesse et de joie, se jetèrent à la dérobée un regard plein de larmes. Ce regard, double promesse et double aveu, témoignait déjà qu'ils étaient fiancés par le cœur.

Malheureusement don Ruiz de Soria fut obligé de partir brusquement pour la Havane, où quelques affaires de succession nécessitaient sa présence. Il était l'aîné de la famille. Don Diégo de Soria, plus jeune que lui de deux années, étai si frivole, si léger en apparence, qu'on n'eût jamais songé à s'en rapporter à lui d'intérêts si graves.

Don Ruiz fut donc forcé de s'éloigner. Ce fut un jour cruel que le jour du départ. Cependant les larmes de la marquise, les tendres adieux de Fernande le lui rendirent moins amer. Il se vit si sincèrement regretté qu'il prit son mal en

patience et oublia la douleur présente pour ne plus songer qu'au bonheur à venir. Un seul regret, au moment de cette séparation, vint saisir et serrer son cœur. Il lui sembla que la tristesse de son frère n'était pas à l'unisson de la sienne. Il crut même voir luire en ses yeux un éclair de joie. Mais cette crainte ne fit que traverser sa tête. Il se la reprocha comme une mauvaise pensée, et, comme pour s'en affranchir, il pressa, sans plus de réflexion, Diégo contre son cœur, et son dernier adieu fut une parole de confiance et d'espoir.

Don Ruiz partit donc. La traversée fut heureuse, mais arrivé à la Havane, une fièvre contagieuse envahit la contrée. Les victimes se comptaient par milliers. Don Ruiz, un des premiers, respira le poison subtil et fut frappé de mort.

Telle fut du moins l'affreuse nouvelle que Diégo de Soria vint annoncer un jour en pleurant à la marquise d'Ovéda. Don Ruiz eût été son propre enfant, que le coup ne l'eût pas plus cruellement terrassée. Sa propre souffrance s'augmenta de celle qui allait frapper Fernande, et pendant plusieurs heures elle se renferma dans son oratoire, priant sur la tombe du marquis, afin que du ciel où il était, il lui inspirât le courage et la résignation, qu'à son tour il lui faudrait inspirer à sa fille. Le soir même elle vint la trouver dans sa chambre, et usa de tant de détours, de tant de précautions, qu'avant d'avoir dit le funeste secret, Fernande l'avait déjà deviné. Cette nuit entière ne fut qu'un long gémissement, et le lendemain une foule de parents et d'amis, pieusement agenouillés sur la dalle de l'église de Notre-Dame d'Atocha, adressait au ciel des vœux ardents pour le repos de l'âme de don Ruiz de Soria, qu'une fin misérable venait d'arracher à l'amour de sa belle fiancée.

Dès cet instant, Diégo ne quitta plus Fernande. D'abord la jeune fille souffrit avec impatience cette continuelle obsession d'un homme pour lequel elle n'avait jamais éprouvé d'affection réelle et qui n'avait vraiment qu'un mérite à ses yeux, celui d'être le frère de don Ruiz de Soria. Mais Diégo sut si bien flatter sa douleur, la suivre et la respecter dans tous ses caprices, mêler ses pleurs aux siens, se faire le complaisant écho de plaintes mille fois répétées, qu'elle finit par s'habituer à sa présence et qu'elle se reprocha même d'avoir été ingrate envers lui. Son empressement paraissait si généreux, sa douleur si désintéressée! Pourquoi ne l'eût-elle pas accueilli comme un ami, comme un frère? Placée entre sa mère et Diégo, Fernande trouva peu à peu la journée moins longue et la vie plus supportable. Elle parlait de don Ruiz, et chacune des réponses qu'elle se plaisait à provoquer, était un éloge ou un regret. Il n'existait plus, il est vrai, que par le souvenir; mais un instinct secret lui faisait aimer, par une sorte d'égoïsme sublime, tout ce qui pouvait encore sur terre perpétuer son rêve et ressusciter à ses yeux, sous quelque forme que ce fût, l'image évanouie de son bonheur.

La marquise ne tarda pas non plus à subir le charme de séduction que Diégo semblait répandre autour de lui. Jadis, sans le haïr, elle n'éprouvait aucune sympathie pour ce jeune homme, dont le caractère frivole et hardi contrastait, d'une façon peu avantageuse, avec celui de son frère aîné. Mais depuis le départ de ce dernier, un changement si soudain s'était opéré en lui, ses soins, à la suite du coup qui les avait frappées, révélaient une si belle âme, qu'elle aussi oublia toutes ses préventions, et ne voulut plus attribuer certains torts de Diégo qu'à sa grande jeunesse et aux écarts d'un cerveau trop ardent. Bientôt, les louanges de Diégo furent dans toutes les bouches, et il occupa au château d'Ovéda la place qu'y occupait jadis son frère.

Un seul homme, Juan de Valdesillas, ancien commandeur d'Ocana, grand ami de don Ruiz, refusait de croire à la sincérité de ce changement! En vain la marquise s'efforçait de le persuader, Valdesillas, entêté dans ses préventions, se renfermait, toutes les fois qu'il entendait le panégyrique de Diégo, dans une dénégation muette qui s'exprimait assez ordinairement par un léger mouvement de tête ou d'épaules, dont la signification n'offrait d'ailleurs aucune espèce d'équivoque.

—Mais quel défaut pouvez-vous lui reprocher? lui dit un jour la marquise poussée à bout.

— Celui de me déplaire, d'abord.

— Mais c'est de l'injustice...

— Si c'était de l'instinct?

— Vous êtes d'une défiance!

— A l'égard de Diégo, c'est vrai: s'il rit, je

ne croit point à sa gaîté; s'il pleure, son chagrin me fait l'effet d'une comédie.

— Si vous saviez, depuis six mois... que de tristes journées il passe près de nous !

— C'est donc pour s'en dédommager qu'il se ménage de si joyeuses nuits ?

— Que voulez-vous dire ?

— Chaque soir, à la cour du roi Philippe...

— Son devoir... ses fonctions l'y appellent...

— Oui, vous avez raison... son devoir de sujet fidèle et dévoué... ses fonctions... de chambellan, de camérier, que sais-je ? Tenez, madame la marquise, je vais encore vous paraître d'une misanthropie bien sévère, mais la faveur dont jouit Diégo de Soria m'est suspecte... et peut-être penseriez-vous comme moi si vous saviez qu'il est le bras droit, l'âme damnée, l'inséparable ami...

Valdesillas hésita.

— De qui donc ? demanda la marquise.

— De don Roderic Calderone, comte d'Oliva, l'ancien valet du duc de Lerme, de cet homme perdu de débauches et de vices, qui, à force de crimes inconnus, de lâches soumissions, de complaisances honteuses, a fini par s'insinuer dans les bonnes grâces du roi, trop jeune pour comprendre le péril d'une telle influence, trop faible pour y résister.

La marquise, bien qu'éloignée depuis longtemps de la cour, avait cependant connaissance de la haute fortune de Calderone, et des sourdes malédictions dont l'accablait la voix publique. Pourquoi don Diégo lui avait-il laissé ignorer sa liaison avec cet homme ? Elle sentit se réveiller en elle-même son ancienne antipathie ; mais, bien résolue à lutter contre un sentiment qu'elle croyait injuste, elle reprit ;

— Du moins ses visites ici sont tout-à-fait désintéressées...

— L'avenir nous l'apprendra, répondit Valdesillas, qui voulut avoir le dernier mot.

Presque immédiatement après cet entretien, don Diégo de Soria vint au château d'Ovéda et demanda à entretenir la marquise en particulier. Elle s'étonna d'abord du ton solennel dont il sollicitait cette faveur; mais sa surprise n'eut plus de bornes quand elle connut l'objet de sa démarche. Il venait la supplier de lui accorder la main de sa fille, de la fiancée de son frère, de Fernande d'Ovéda. Toutes les assertions de Juan de Valdesillas lui revinrent en foule à l'esprit, et sans répondre à Diégo par un refus irrévocable, la marquise promit d'un ton froid de consulter la volonté de Fernande, en se gardant toutefois d'engager la sienne. Fernande eut, comme sa mère, un mouvement instinctif de répulsion en apprenant les intentions de Diégo. Après ce qu'elle lui avait laissé voir de son amour pour don Ruiz, elle s'étonna de ce manque de respect de Diégo pour la mémoire de son frère. Il n'en fallait pas davantage pour le renverser, aux yeux de la mère et de la fille, du frêle piédestal où elles l'avaient placé.

Dès ce jour, une certaine froideur se glissa dans les relations de don Diégo avec la maison d'Ovéda. Il était toujours aussi assidu, mais l'intimité était devenue moins réciproque, moins expansive. Par degrés Fernande tomba dans une tristesse si noire, si concentrée, si continuelle, que la marquise en conçut des craintes sérieuses pour sa santé. Don Diégo qui, du reste, avait subi le refus de Fernande plus philosophiquement qu'on n'eût pu le croire, conseilla à la marquise de combattre, par des distractions nombreuses, cette funeste disposition à la mélancolie dont les suites étaient à redouter. Le serment sacré, fait jadis au marquis mourant, s'opposait à ce que Fernande fût présentée à la cour de Madrid ; ne pouvait-on, sans manquer à la foi jurée, appeler la cour de Madrid, au château d'Ovéda ? La marquise n'aimait pas le monde, mais pour ramener le calme dans l'âme de sa fille, pour lui rendre sa fraîcheur perdue, pour faire luire de nouveau sur son front un rayon de jeunesse et de bonheur, elle n'hésita pas à changer ses habitudes, et elle consentit à organiser chez elle plusieurs fêtes au milieu desquelles Fernande trouva parfois, sinon des plaisirs bien vifs, du moins l'oubli momentané de ses souffrances.

C'est à l'une de ces fêtes que commence notre récit. On était au 25 mai 1619 ; jamais l'assemblée n'avait été plus joyeuse ni mieux choisie. Les costumes brillants, aussi remarquables par leur riche éclat que par leur exactitude historique, formaient entre eux les contrastes les plus piquants. Le masque autorisait parmi les invités cette sorte de liberté qui donne au bal plus de gaîté, sans rien lui ôter de sa décence. Fernande, cependant, plus pâle et plus triste qu'à l'ordinaire, semblait souffrir avec impatience les ga-

lanteries de quelques seigneurs dont les prétentions à sa main étaient connues de tout Madrid. Fatiguée sans doute de leur empressement, elle résolut d'aller se mettre sous la protection de Valdesillas, et vint elle-même lui prendre le bras.

— Eh quoi! c'est vous, Fernande, dit le commandeur tout surpris.

— Oui, mon bon Juan, répondit la jeune fille qui paraissait trembler.

— Mais, qu'avez-vous?

— Rien, oh! rien... Vous le savez, senor Valdesillas, je n'aime de ces réunions tumultueuses que leur piquant désordre et leur aspect éblouissant, c'est un spectacle qui réjouit mes yeux, mais qui ne dit rien à mon cœur. Autant j'aime à contempler de loin le mouvement de ces quadrilles, autant je crains de m'y mêler.

— Votre place y est pourtant marquée d'avance, senorita, et ces jeunes gentilshommes dont la rivalité n'est un mystère pour personne...

— Ce sont justement ces fades galanteries qui me font fuir. Leurs compliments, leurs insignifiants propos me fatiguent, je m'efforce de les éviter, et l'on dirait...

— Qu'ils n'en sont que plus empressés..... Que voulez-vous, Fernande, c'est votre beauté qu'il faut accuser de tout ceci, et le désir seul de vous plaire les rend assidus près de vous....

— Que ne les rend-il un peu moins ennuyeux! dit Fernande avec un léger sourire.

Mais son visage redevint tout-à-coup sérieux, et, indiquant d'un geste à don Juan un homme dont le visage était masqué et qui portait un galant costume de fantaisie, assez semblable à ceux des pages de la cour de France sous Philippe-le-Bel, elle s'écria en l'entraînant.

— Encore lui! de grâce, éloignons-nous...

— Mais dites-moi, Fernande... cet homme?...

— Me poursuit depuis le commencement du bal.

— Et, comme les autres, il vous fatigue?...

— Il m'épouvante, murmura Fernande en serrant plus étroitement le bras de Valdesillas, car encore une fois le masque fendait la foule et venait droit à elle en s'inclinant.

—Vous me fuyez, belle senora, dit-il, c'est mal; l'idole d'un temple doit un meilleur accueil au plus fidèle de ses adorateurs Ne me permettrez-vous pas tout à-l'heure de vous offrir ce bras, si longtemps dédaigné, pour faire, ne fût-ce qu'une seule fois, le tour de ce salon? Quant à présent vous avez choisi un noble et digne cavalier, et si jaloux que je sois de cette préférence, le respect qu'il m'inspire m'empêchera d'en murmurer.

— Vous me connaissez? dit le commandeur.

Tout bon Espagnol connaît Juan de Valdesillas, señor, et les services qu'il a rendus à son pays sous Philippe II lui méritent l'estime de tous les gens de bien.

Et le personnage mystérieux s'éloigna.

— J'ai déjà entendu cette voix, dit Juan.

— Et moi aussi, ajouta Fernande toute pensive.

Valdesillas et la jeune fille continuèrent à se promener silencieusement. Au bout de quelques minutes, et comme s'il continuait tout haut une réflexion commencée tout bas, le commandeur dit à Fernande :

— Don Diégo n'est pas encore venu?

— Il ne viendra pas. Un billet de lui nous a informées ce matin qu'un devoir indispensable le retiendrait jusqu'à demain hors de Madrid.

— On sait ici que Diégo vous aime, et je parierais qu'on interprète son absence comme la retraite d'un prétendant éconduit. Pour le comte d'Ossuna, pour Alvarez de Landos, pour Gomez de Stuniga, Diégo, absent, est un rival de moins. Et, après tout, ajouta Valdesillas, quoi de plus naturel? Jeune, belle et noble, vous ne pouvez rester ensevelie sous les voûtes de ce vieux château... Et, tôt ou tard, un de ces brillants seigneurs, si ce n'est don Diégo de Soria lui-même...

— Ni Diégo, ni autre, interrompit Fernande.

— Serment de jeune fille, dit Juan avec un sourire d'incrédulité, et la bouche, en pareille occasion, court grand risque de recevoir un démenti du cœur..,

— Oh! le mien confirmera ce serment, acheva vivement Fernande, car le souvenir de don Ruiz le remplit tout entier.

Au même instant le masque reparut, Fernande lui abandonna sa main et quitta le bras de Juan, qui lui avait conseillé de ne point persister dans un refus sans motif. Au mouvement de la musique, on reconnut le signal d'une pavane. On fit cercle, on se pressa afin de voir quel serait le couple assez hardi pour affronter l'exécution si

difficile de cette danse tout empreinte de douceur et de fierté, à la fois sérieuse et passionnée, vraie fille, en un mot, de l'Espagne, et qui tenait en même temps de la danse du *Flambeau* par sa gravité, et du *Pazzo-Mezzo* d'Italie, par l'éloquente signification de ses figures. Un murmure de surprise et de satisfaction s'éleva de tous les groupes lorsqu'on vit la belle Fernande gagner le milieu du salon, conduite par le gracieux page de Philippe-le-Bel. Le succès du couple danseur fut immense. De tous côtés on louait la dignité parfaite de la jeune fille et la tournure vraiment seigneuriale du cavalier. Seulement on regrettait de ne pas le connaître, et les plus intrigués étaient réduits à se perdre en vaines conjectures.

— N'ôtera-t-il donc point son masque? disaient de toutes parts les seigneurs désapointés, et ne pourrons-nous savoir enfin quel est ce concurrent redoutable, ce mortel heureux entre tous à qui la senora Fernande accorde aujourd'hui une faveur qu'elle nous a refusée si longtemps!

La pavane se termina au milieu d'un applaudissement unanime, et les groupes dispersés se répandirent par les longues galeries. Fernande profita de cette confusion pour dégager sa main de l'étreinte du page, et se dirigea vivement vers la marquise d'Ovéda.

— Ma mère, lui dit-elle, en cherchant à maîtriser une émotion qui se trahissait malgré ses efforts, ma mère, je me sens mal... souffrez que je me retire...

— Y penses-tu! dit la marquise. Te retirer! déjà!

— Il le faut... une indisposition soudaine...

— Tu le veux... je te suis.

— Non... restez, ma mère. On remarquerait trop vite votre absence, tandis que moi...

Elle n'en put dire davantage, et, avant d'attendre une nouvelle réponse de la marquise, elle s'éloigna. Fernande espérait qu'on ne s'apercevrait que plus tard de sa disparition. Mais dès qu'elle fut partie, on éprouva de tous côtés comme une inquiétude secrète, comme un malaise général. Fernande était l'âme de cette fête; sa présence était le souffle qui la faisait vivre. Pendant quelque temps le mouvement cessa, le bruit s'éteignit. On eût dit un nuage passant sur le soleil. Cependant la fête continua; mais il était évident que son plus bel attrait venait de lui être enlevé.

Fernande suivit donc un sombre couloir qui conduisait à sa chambre. Arrivée là, elle courut s'appuyer sur le balcon de sa fenêtre d'où l'on découvrait, aux demi-clartés de la lune, les premières maisons de Madrid pareilles à des fantômes inégaux, et le ruban argenté du Mançanarès qui fuyait dans la plaine. D'abord elle se livra au charme d'une contemplation où les forces de son être semblaient s'absorber tout entières.

Avant tout, elle avait besoin d'être seule et de se recueillir. L'atmosphère du bal l'étouffait et sa poitrine demandait un peu d'air à respirer. Le premier effet de cet instant de solitude fut de lui rappeler le souvenir chéri de don Ruiz, car ce nom se trouvait au fond de toutes ses rêveries. Puis, par degrés, son imagination se renferma dans un cercle d'idées plus positives, plus rapprochées d'elle. Ce bal qu'elle venait de quitter, cette pavane qu'elle avait dansée, le sourire aux lèvres et la mort dans le cœur, l'acharnement de son cavalier inconnu, cette terreur inexplicable qui l'avait entraînée hors du salon, toutes ces émotions si vives et si rapides prirent en quelque sorte une forme à ses yeux et surgirent une seconde fois devant elle comme le comble d'une effrayante vision. Fernande, dont l'âme était aussi fière que tendre, avait jusqu'alors souffert, sans y attacher d'importance, les empressements de jeunes seigneurs, auxquels d'ailleurs pas un mot, pas un regard n'avaient pu inspirer le plus léger, le plus lointain espoir. Elle entendait, sans les écouter peut-être, ces mille protestations de dévouement, de soumission, de tendresse qui, dans le vocabulaire de la galanterie, semblent plutôt avoir été inventées pour flatter l'oreille que pour séduire le cœur. Mais l'homme au masque noir avait osé plus qu'aucun de ses rivaux. Protégé par le nombre même des regards qui, pendant l'exécution de la pavane, étaient fixés sur elle, plusieurs fois il avait pressé sa main dans une étreinte convulsive. En la reconduisant à sa place, il avait poussé l'audace jusqu'à lui glisser à l'oreille ce mot que personne après don Ruiz n'avait osé lui dire : Je vous aime! — Et c'est alors qu'elle avait fui, frappée de vertige et glacée d'effroi.

Un autre souvenir vint en ce moment traverser son esprit. Elle se rappela que depuis quelque

temps un homme, couvert d'un long manteau et coiffé d'un sombrero qui dérobait presque entièrement son visage, rôdait chaque soir aux environs du château d'Ovéda. Cette apparition si souvent renouvelée avait d'abord excité son attention; mais plus tard elle n'y avait plus songé.

— Si c'était le même, pensa-t-elle.

Puis, s'étant retournée par un mouvement machinal, elle fit un pas en arrière et laissa échapper un grand cri.

Le masque était là.

Elle le regardait avec des yeux hagards. Il dit à demi-voix :

— Oh ! silence ! silence, senorita.

Fernande retrouvait peu à peu son énergie. Elle put enfin parler.

— Votre audace est grande, senor.

— Un grand amour ne peut-il la justifier?

— L'amour sans le respect n'est qu'un outrage... Eloignez-vous !

— Je comprends votre colère, dona Fernande, et j'en subirai l'effet sans murmurer. Vous doutez d'un amour qui, pour arriver jusqu'à vous, a besoin du secours d'un masque et du secret de la nuit. Vous doutez et je n'ai pas le droit de me plaindre... Et pourtant le ciel connaît cette flamme qu'un seul de vos regards a allumée. Dieu sait tous les tourments que j'ai soufferts loin de vous. Il y a longtemps de cela, dona Fernande; il y a de cela trois longues années, durant lesquelles votre image n'a cessé de briller devant moi. Oh ! voyez-vous, cette heureuse nuit ne saurait s'effacer de ma mémoire, et mon front brûle rien qu'à en évoquer le souvenir; C'était à un bal de la cour, et vous aviez seize ans... blanche comme un lys, vive et souriante comme l'enfant qui aime la vie, vous sembliez prendre plaisir à cette fête royale dont le spectacle était nouveau pour vous, quand soudain le noble marquis d'Ovéda, votre père, vous ordonna de le suivre, et jamais depuis...

— Mon Dieu, murmura Fernande, dont l'esprit faisait un retour vers le passé ! Quel soupçon !... mais non ! c'est impossible.

— Dona Fernande, serez-vous sans pitié? dit l'inconnu en étendant les mains vers elle.

— Arrêtez ou je sonne ! Est-ce que je vous connais? moi. Est-ce que je sais qui vous êtes ?

— Voulez-vous le savoir, dona Fernande?

— Partez, partez, vous dis-je.

— Je partirai... mais inconnu à tous, je ne dois point l'être pour vous. Ce masque vous effraie... Eh bien !

Déjà il portait la main à son front, et le masque allait tomber, quand un bruit de pas précipités retentit sous la longue voûte du corridor. Il s'arrêta brusquement, et Fernande, courant vivement vers la porte, se jeta dans les bras de la marquise d'Ovéda en criant d'une voix étouffée :

— Ma mère ! ma mère !

— Du secours ! cria la marquise d'une voix forte.

Une seconde exclamation allait bondir sur ses lèvres. Elle put la retenir à temps; elle venait d'apercevoir un homme dans la chambre de sa fille.

L'audacieux masque avait sans doute de bonnes raisons pour ne pas se découvrir. Au risque de déshonorer Fernande, il songea tout d'abord à assurer sa fuite. D'un seul coup d'œil il mesura la hauteur de la croisée et reconnut que, d'une espèce d'entablement de pierre, facile à atteindre, il pourrait sauter sans danger sur le sol. En deux bonds il fut dans la cour. Or, le cri de la marquise avait été entendu dans la salle du bal, et dans l'inquiétude où l'on était de savoir ce qui se passait, on avait ouvert les fenêtres, et tous les yeux étaient fixés sur l'aile du bâtiment où logeait dona Fernande. La retraite du visiteur nocturne eut entre autres témoins le jeune Gomez de Stuniga, don Alvarez de Landos et le comte d'Ossuna, tous trois rivaux dans leurs projets d'alliance avec la maison d'Ovéda.

— Eh bien? dit le premier.

— Qui l'eût pensé ! dit le second.

— Que voulez-vous? ajouta le troisième.

— Nous ne sommes plus rivaux, reprit Gomez de Stuniga, soyons amis !

Une poignée de main scella cet engagement pris sous de si étranges auspices et tout fut dit. Pendant ce temps, Juan de Valdesillas était allé rejoindre la marquise. Au moment où il entrait dans la chambre fatale, Fernande commençait à reprendre ses sens et promenait autour d'elle un regard étonné. Déjà la marquise lui avait adressé une question qui était restée sans réponse.

— Cet homme ! redemanda-t-elle cette fois avec plus d'instance, par pitié,... quel était cet homme?

— Je ne sais, dit Fernande qui parut sortir d'un songe.

— Quoi! son nom?...

— Sur mon âme et sur Dieu! je l'ignore.

La marquise pensa mourir. Elle se tourna du côté de Valdesillas, et, saisissant avec force la main qu'il lui tendait :

— Ma fille, s'écria-t-elle d'une voix déchirante, ma pauvre fille est perdue!

II.

L'ASSEMBLÉE DE FAMILLE.

Le lendemain de cette fête fut un jour de deuil. La mère, sûre de l'innocence de sa fille, et la fille, forte de la confiance de sa mère, pleuraient ensemble et confondaient leur douleur. Le vieux commandeur, fidèle à son ancien titre d'ami, et considérant l'événement de la veille comme la plus grande catastrophe qui pût atteindre une maison comme celle d'Ovéda, dont l'honneur, depuis trois siècles, était toujours demeuré pur de toute souillure et à l'abri même du soupçon, le commandeur, disons-nous, comprenait, quoiqu'à grand'peine, que l'affaire dont il s'agissait n'était pas de celles qui se dénouent par la violence; et, pour la première fois de sa vie, il se voyait forcé de redresser une injure sanglante, sans en venir aux voies de fait et sans tirer l'épée du fourreau. Son esprit vif et emporté s'accommodait mal de ces lamentations stériles qui réellement n'aboutissaient à rien, et il eût cent fois mieux aimé, malgré ses cinquante années et ses cheveux grisonnants, avoir affaire à quelque insolent muguet des antichambres du roi, que de se perdre en vaines clameurs contre un ennemi inconnu, et que d'engager une lutte sans savoir où porter ses coups.

Peu propre au rôle de conseiller, étranger surtout à cette tactique toute de jugement et de combinaison, qui consiste à tourner un péril ou une difficulté, le commandeur, après avoir réfléchi, autant qu'il était en lui, au moyen de sortir d'embarras, ne s'en était trouvé ni plus ni moins avancé. Il en revenait toujours à sa raison de violence et à sa politique de ferrailleur. Avec son courage et sa loyauté, il ne pouvait supposer que l'insolent page du bal ne se fît pas enfin connaître; et alors il se proposait de lui arracher une confession si publique et si claire de sa honte et de son repentir, que l'honneur du nom d'Ovéda serait sans doute sorti de ce conflit aussi pur que possible et couvert d'un nouvel éclat.

A défaut de Valdesillas, Fernande soumit enfin à la marquise une résolution qui avait le double avantage de la soustraire à toutes les obligations du monde et d'assurer son repos. Il s'agissait d'une retraite éternelle. Le cœur de la marquise fut navré. Mais était-ce le moment de reculer devant la cruelle épreuve d'une séparation? La pauvre mère avait déjà eu cette idée, et elle n'avait osé en faire part à sa fille. Elle gardait le silence et baissait tristement la tête. La marquise approuvait le sacrifice qu'elle s'était senti incapable de conseiller. Il fut décidé qu'avant la fin du jour tout serait fini.

Mais une si grave détermination ne pouvait être prise qu'en présence de tous les parents de Fernande. On disposa tout pour que la famille se réunît en conseil dans le courant même de la journée.

La marquise chargea Nunez, son fidèle intendant, de courir chez tous les membres de la famille d'Ovéda, présents à Madrid, et de les prier de se rendre en toute hâte au château, où on allait délibérer sur le triste événement de la nuit.

Au bout de deux heures, les parents de la marquise étaient tous au rendez-vous. Pas un n'avait voulu manquer à l'appel, car, jaloux de la gloire de leur blason, ils étaient tous liés l'un à l'autre par la communauté des intérêts de famille et la solidarité de l'honneur.

Parmi eux, on remarquait le marquis de Villena, frère de la marquise d'Ovéda, vénérable vieillard dont le père avait jadis soutenu les droits de Jeanne-la-Folle, contre l'ambition prématurée de son fils Charles-Quint; — don Cristoval de Fonseca, gouverneur des prisons royales, oncle par alliance de dona Fernande; — don Guzman d'Evanez, chevalier de Saint-Jacques, neveu de la marquise, et plusieurs autres gentilshommes appartenant aux deux branches d'Ovéda et de Villena, tous décorés de titres pompeux, tous occupant dans l'état quelque importante dignité.

— Nobles alliés, dit la marquise avec émotion, lorsque le cercle fut définitivement formé. — Les maisons comme la nôtre, quel que soit le coup qui les frappe, ne sont jamais veuves de protecteurs, ne tombent jamais faute d'appui. Si mon

époux, le marquis d'Ovéda, dort au fond de la tombe, tout n'est pas mort avec lui, et sa race veille sans cesse sur l'héritage qu'il lui a légué. A lui de reposer en paix ; à nous de continuer sa tâche. C'est pour m'aider dans cette sainte mission que je vous ai fait appeler. Vous le savez, un scandale inouï, sans exemple, a eu lieu, cette nuit au château d'Ovéda. Il faut qu'une explication solennelle vous en soit donnée. Cette explication, votre droit serait de l'exiger, notre devoir est de vous l'offrir. C'est Fernande elle-même qui a voulu se charger de ce soin..... La voici.

Fernande parut en effet à l'extrémité de la pièce. Son air était grave, sa démarche lente, son costume simple et sévère. Elle prononça sa justification d'une voix calme et assurée.

— Ma présence en ces lieux, dit-elle, doit déjà me justifier à vos yeux. Coupable, j'aurais fui votre malédiction ; innocente, je viens vous supplier de me fortifier et de me bénir. Vous le voyez, vous tous qui avez su garantir de toute souillure le nom que vous portez, je m'offre à vos regards sans rougir, mon front ne craint point d'interroger la clarté du ciel, et demain, comme hier, je pourrai sans remords me confesser au prêtre et me recommander à Dieu. Mais il ne suffit pas toujours d'une conscience pure pour être à l'abri du soupçon. La vertu existe moins par elle-même que par l'hommage universel qu'on lui rend. Or, il n'est plus en mon pouvoir d'imposer aux autres la conviction de mon innocence. Une injure sanglante m'a été faite, et par une fatalité étrange, cette injure doit rester impunie. Nul ne connaît l'homme qui m'a insultée, et je ne puis qu'en appeler à Dieu du soin de son châtiment. Mais l'écusson d'Ovéda n'en est pas moins taché, et il est de ceux dont l'azur ne saurait demeurer terni, ne fût-ce qu'un jour, ne fût-ce qu'une heure. Dès ce soir, je dirai au monde un éternel adieu. C'est au voile du cloître à essuyer mes pleurs. C'est au rayon du ciel à purifier ce que le souffle de la terre a flétri. Que votre volonté s'accorde avec la mienne, et aujourd'hui même commencera l'expiation.

Il se fit un long silence. Le vieux Cristoval de Fonseca, oncle de Fernande, prit le premier la parole.

— Ma nièce, dit-il, cette résolution vous honore ; et bien que le sacrifice d'une vie tout entière puisse paraître exagéré, en raison surtout des circonstances qui semblent vous proclamer innocente, il est de notre devoir de vous y engager. Mais nous regretterons toujours de ne pas connaître l'auteur d'une telle injure, car tout vieux que nous sommes, nos épées en auraient eu raison !

— Bien dit, s'écria Valdesillas en frappant de sa main droite la garde de son épée. Voilà la vraie gardienne de l'honneur, voilà la seule amie qui ne soit pas infidèle, et dont on soit sûr à toute heure et en tout lieu. Oh ! si quelque indice pouvait me guider,... si dona Fernande...

— Je ne sais rien, murmura la jeune fille.

— Quoi ! pas un souvenir ? la taille, la démarche, le son de la voix...

— Ma frayeur, senor Valdesillas, a été si grande que je n'ai rien vu, rien entendu... Et d'ailleurs quand je me rappellerais...

— Pardon, ma cousine, interrompit don Gusman d'Evanez. Votre mémoire est en défaut, c'est tout simple, et ce n'est pas elle que nous devons interroger. Mais il est un fait qui pourrait nous mettre sur la trace de la vérité. Votre chambre, dona Fernande, est située de telle sorte qu'on n'y saurait parvenir qu'en connaissant parfaitement l'agencement intérieur des communications du château. D'après votre propre aveu, l'insolent s'est introduit chez vous par une porte que nul étranger avant lui n'avait franchie.... Qui donc avait découvert le secret de cette porte ?

— Moi ! répondit une voix qui alla vibrer au fond de tous les cœurs. Par un mouvement spontané, l'assemblée entière se retourna. C'était don Diégo de Soria qui était entré sans qu'on l'eût aperçu.

— Vous ! s'écria Fernande en frémissant.

Diégo baissa la tête et ne répondit pas.

Valdesillas échangea un rapide regard avec la marquise, et s'adressant à Diégo :

— Il y a longtemps, dit-il, que je voulais vous dire tout ce que je pensais de vous. Mais j'avais déjà la réputation d'un grondeur, d'un vieillard mécontent de tout, et j'en étais venu à me défier de moi-même. D'ailleurs, l'occasion me manquait. Elle s'offre aujourd'hui, et je la saisis au vol, senor Diégo.

— Eh ! mon Dieu ! je vous sais par cœur, mon bon Valdesillas, interrompit Diégo avec ironie.

Vous avez comme cela des colères qui vous emportent beaucoup trop loin, mais qui ont au moins cela de bon qu'elles s'éteignent aussi promptement qu'elles se sont allumées. Je parierais que vous allez me dire quelque injure, n'est-ce pas?

— Je ne vous dirai, senor Diégo, qu'une simple et dure vérité. Vous avez déshonoré une femme, et c'est d'un lâche; vous avez souillé le sang de votre race, et c'est d'un mauvais fils, entendez-vous? Voilà les injures que j'avais à vous dire, monsieur; et soit instinct, soit pressentiment, je les pense depuis le jour où la mort de don Ruiz a livré à un frère indigne et félon l'héritage du beau nom de Soria.

— De grâce! murmura la marquise, et jetant à Valdesillas un regard suppliant.

— Prenez garde, senor, dit Diégo dont la fureur comprimée avait blanchi les lèvres, prenez garde! Vos paroles sont plus que sévères, et peut-être vous repentirez-vous de les avoir prononcées.

— Valdesillas a raison, dit Cristoval de Fonseca, et si une chose m'étonne, c'est que la rougeur ne vous soit pas montée au front, c'est que le frémissement de nos épées à tous n'ait pas réussi encore à appeler la vôtre hors du fourreau!

Et don Cristoval joignait le geste à la menace.

— Un instant, senor, répliqua Diégo; modérez cette fougueuse impatience, ou plutôt réservez-la pour une meilleure occasion. Vous ne pouvez me refuser le temps d'expliquer, sinon de justifier ma conduite. Or, sans vouloir nier ici aucun de vos droits sur dona Fernande, permettez que ce soit en sa seule présence et devant sa mère que j'essaie d'obtenir mon pardon. Je crois être excusable, et je prie la marquise d'Ovéda d'en juger. Quelle que soit sa décision, je jure de m'y soumettre. Si scrupuleux que vous soyez, senors, n'aurez-vous pas confiance dans le jugement d'une mère, et ne le confirmerez-vous pas quand elle l'aura prononcé?

Un signe d'assentiment universel avertit la marquise qu'elle pouvait se conformer au désir de Diégo. Elle fit signe à Fernande d'entrer la première dans la pièce voisine, après quoi elle s'y rendit elle-meme, suivie de don Diégo.

La porte retomba lentement. Un malaise inexplicable semblait régner entre ces trois personnages qu'une si étrange circonstance venait de réunir. Mais cet état d'incertitude ne fut point de longue durée. Aussitôt qu'elle se fut assurée qu'on ne pouvait les entendre, la marquise vint à Diégo et lui dit d'une voix brisée:

— Eh quoi! Diégo, serait-il vrai?...

Fernande attendait la réponse avec anxiété.

— Rien de tout cela n'est vrai, madame, répondit le jeune homme.

— En effet, s'écria Fernande, cette voix que j'ai entendue pour la seconde fois cette nuit, cette voix dont le son est encore là, présent à mon oreille....

N'était pas la mienne, n'est-ce pas? Vous avez raison, Fernande, ce n'est pas moi qui aurais tant osé, ce n'est pas moi qui aurais voulu, par cet acte de coupable folie, donner raison à mes ennemis contre moi. Non! je n'ai pas commis ce crime infâme, mais je viens vous sauver de ses conséquences terribles! Vous avez repoussé mon amour, Fernande, acceptez mon dévouement! Vous devez cette faveur à mes prières, ce prix à ma confiance, cette satisfaction à votre honneur! j'ignore qui a pu être assez téméraire pour s'introduire cette nuit chez vous; mais je crois que cet homme, quel qu'il soit, s'y est introduit malgré vous. Insensé ou coupable, je suis sûr que vous l'avez chassé honteusement. Maintenant, on me sait aventureux, léger, irréfléchi; que je prenne la responsabilité de cette faute, que j'offre de l'effacer sur-le-champ, et personne ne doutera de ma sincérité... Prononcez donc, Fernande... mais, au nom du ciel, au nom de votre réputation compromise, ne songez plus au couvent! N'oubliez pas qu'une semblable retraite serait une sorte d'aveu qui vous perdrait..... Rappelez-vous surtout que si, aux yeux du monde, le couvent peut expier une faute, il ne la répare jamais!

— Ainsi, dit la marquise, vous voudriez...

— Épouser Fernande; — oui, madame. Quel hommage plus éclatant puis-je rendre à sa vertu?... En m'accusant, je la justifie... Au lieu d'un esclandre fatal, on ne verra plus dans l'événement de cette nuit qu'une folle équipée de jeune homme, que la démarche inconsidérée d'un étourdi. On me blâmera, mais Fernande sera sauvée... Oh! répondez, madame, que faut-il que j'espère?

— Si ma fille y consent!... dit la marquise en l'interrogeant du regard.

Fernande n'aimait ni ne haïssait Diégo. Jusqu'alors le souvenir de don Ruiz avait fermé son cœur à tous les vœux de ses nombreux prétendants. Mais aujourd'hui une voix plus forte s'élevait en faveur de Diégo. Confiant et généreux, il venait se présenter à Fernande, non pas sous le masque intéressé de l'amant qui sollicite, mais avec la noble abnégation de l'ami qui se dévoue. Rien ne pouvait la sauver du déshonneur, pas même la mort. Et lui Diégo, au lieu de former des soupçons que l'apparence eût excusés, au lieu de s'éloigner d'elle comme tant d'autres allaient sans doute le faire, Diégo venait lui dire qu'il était sûr de son innocence et lui tendre la main.

— Si don Diégo de Soria, dit-elle d'une voix émue, est vraiment persuadé que je suis encore digne de lui, j'accepterai l'appui que m'offre sa générosité, sans scrupule et sans remords.

— Rentrons, dit la marquise, et faisons sur-le-champ part de cette résolution à notre famille. Ah! vous êtes un noble cœur, Diégo! Dieu seul pouvait inspirer à une belle âme ce moyen, l'unique peut-être qui existât au monde de sauver ma fille. Merci, Diégo, merci.

— Messieurs, dit la marquise en rentrant avec Fernande et Diégo dans le salon, il n'est plus question de couvent, mais bien d'un prochain mariage. Il ne s'agit plus d'une injure qui se doive laver dans le sang, mais de l'imprudence d'un jeune homme, notre ami, presque notre enfant, qui a commis une étourderie, sans en prévoir les suites, et qui n'a senti la gravité de sa faute que lorsqu'il n'était plus temps pour lui de s'arrêter; il a mon pardon et je viens solliciter le vôtre.

Le vœu de la marquise était un ordre. D'ailleurs ce dénouement était le plus heureux qu'on pût souhaiter. Les plus vieux de l'assemblée adressèrent à don Diégo quelques avis d'une bienveillance austère, quelques remontrances paternelles. Diégo écouta tout avec une déférence parfaite, et l'on se sépara.

Une heure après cette entrevue, la marquise avait arrêté avec Fernande et Diégo toutes les dispositions des fiançailles et de l'union qui devait suivre immédiatement. Bientôt elle se trouva seule avec le commandeur.

Eh bien, don Juan, lui dit-elle, que pensez-vous de tout ceci?

— Je pense, répondit Valdesillas, que don Diégo n'est pas trop maladroit et que cette folle étourderie, comme vous voulez bien l'appeler, est tout simplement l'œuvre préméditée d'un intrigant audacieux qui a résolu d'obtenir par une voie détournée ce qu'on lui a refusé quand il a pris le droit chemin. Je pense qu'il voulait être votre gendre, et que pour arriver à ce résultat tous les moyens lui ont paru bons.

— Votre injustice vous aveugle, dit la marquise, et l'interprétation que vous faites de la conduite de Diégo est entièrement fausse. Apprenez qu'il nous a donné aujourd'hui la preuve du plus grand dévouement, de la plus complète abnégation.

— Je ne sais pas deviner les énigmes, repartit le commandeur.

— Et il m'est impossible, reprit vivement la marquise d'Ovéda, de vous dire le mot de celle-ci. Mais je n'ai rien avancé qui ne soit parfaitement vrai. Diégo a conquis des droits réels à notre reconnaissance et à notre amitié.

— Je vous crois, madame la marquise. Mais alors, je dois en convenir, c'est un homme que j'avais bien mal jugé. . . . .

. . . .

Cependant, le premier soin de Diégo, en quittant le château d'Ovéda, avait été de se rendre au palais du roi pour y trouver son ami don Roderic Calderone, comte d'Oliva.

Il y arriva en effet au moment où le favori sortait, sérieux et rêveur, des appartements de Philippe III.

— Quelles nouvelles? lui demanda Roderic en venant rapidement à lui.

— Excellentes!

— Point de soupçons?

— Aucun.

— La marquise... Fernande... Elles ont consenti?

— Les yeux fermés.

— Quand le mariage?

— Dans un mois.

III.

LES FIANÇAILLES.

Ce jour-là la marquise et sa fille s'étaient levées plus tôt que de coutume et semblaient préoccupées de quelque grand événement. On avait ouvert dès le matin une longue galerie décorée d'une imposante collection de portaits de famil-

le, sanctuaire vénérable où l'ancienneté, l'honneur et la pureté du nom d'Ovéda étaient représentés ici par un vieillard blanchi sous la mitre, là par un guerrier droit et fier sous son armure de métal, plus loin par une jeune religieuse dont la beauté calme et l'expression inspirée annonçaient qu'elle avait dû vivre comme une élue et mourir comme une sainte. Cette galerie, objet d'un respect religieux, demeurait constamment fermée, et cette exception à un usage si rigoureusement observé ne pouvait s'expliquer que par l'imminence de quelque importante solennité. Une table longue et des siéges nombreux y furent successivement apportés. Les échos, depuis longtemps silencieux, retentirent tout-à-coup des cris des valets chargés de régler le cérémonial et les apprêts d'un banquet d'honneur.

Pour comprendre le vrai motif de cette agitation, de ces préparatifs, il eût suffi d'entr'ouvrir la porte du salon et de jeter un coup d'œil rapide sur les charmants objets de toilette qu'on y avait jetés la veille, çà et là, sans ordre, sans symétrie, et dans un desarroi qui en faisait ressortir davantage encore le luxe et la riche simplicité. Sur ce fauteuil, se déroulait une robe d'un blanc diaphane, dont les plis mollement caressés par le demi-jour, offraient à la fois la nuance mate du velours et le vif éclat du satin. Plus loin, la marquise assise sur un long canapé, avait étendu sur l'un des coussins un voile dont il était facile de voir que la finesse du tissu le disputait à la légèreté du dessin. Immobile, rêveuse, et comme absorbée par une préoccupation amère, elle regardait le voile fixement et avec désespoir, peut-être parce qu'il était à ses yeux le symbole de l'acte solennel qui allait la séparer de son enfant. De temps à autre, elle se tournait du côté de Fernande, qui, presque aussi triste que sa mère, debout devant une table ronde, contemplait avec plus de curiosité enfantine que de veritable joie, une magnifique corbeille de mariage envoyée sans doute à la jeune fille par son noble fiancé. Sur ces entrefaites, on gratta doucement à la porte.

— Entrez, dit la marquise... Ah! c'est vous Nunez?...

— Vous avez bien tardé, dit Fernande.

— Il est vrai, répondit Nunez; mais ce n'est pas ma faute, senora, je n'ai plus mes jambes de quinze ans, et franchement elles ne valent plus grand'chose; et puis, si vous saviez! c'est à peine si j'ai eu le temps de faire mes commandes pour le dîner de ce soir. Ils savent tous qu'on n'a guère de peine à faire jaser le vieux Nunez, surtout quand il a quelque bonne nouvelle à dire... Aussi, il fallait voir comme ils m'entouraient, comme ils me suppliaient!... Je vous assure que ça n'a pas été une petite besogne de répondre à toutes leurs questions...

— Des questions!

— Certainement,... à propos du mariage de mademoiselle; et ma foi, pour me débarrasser d'eux, je leur ai dit que tout était conclu, décidé, que les fiançailles avaient lieu ce soir, et que demain... Mais pardon, madame la marquise, vous trouvez peut-être ces gens-là bien curieux, et moi bien indiscret.

— Non, mon ami, l'union de Fernande avec le seigneur Diégo de Soria est définitivement résolue, et ce ne doit être un secret pour personne. Où en es-tu de tes préparatifs?

— Oh! soyez tranquille, tout sera pour le mieux. Un repas splendide! une fête de prince!

— As-tu porté ma lettre à don Juan de Valdesillas?

— Je l'ai remise à lui-même, madame la comtesse, il a bien fait quelques difficultés, mais enfin il sera ici à l'heure dite : il l'a promis du moins.

— C'est bien, Nunez, retire-toi.

— Permettez, madame la marquise, j'ai encore une commission dont il faut que je m'acquitte. Le seigneur Diégo dont je suis allé, selon mon habitude, chercher les ordres, m'a chargé de remettre à la senora Fernande, le bouquet qu'il a cueilli devant moi. Il sera ici bien avant l'heure du festin...

Et en même temps, Nunez offrit le bouquet à Fernande.

— Ne faites pas attention, continua le bon vieillard, si cette petite rose est un peu fanée,... elle était d'une ravissante fraîcheur quand don Diégo me l'a donnée... c'est pourtant ce maudit brouillard...

— Je le crois sans peine, mon pauvre Nunez, dit Fernande; il n'est pas étonnant qu'une plante si frêle en soit ternie, puisque moi-même je ne saurais me défendre d'un vague sentiment de tristesse à la vue de ce ciel sombre et lourd, dans lequel, faible que je suis, je ne puis m'empê-

cher de lire un souvenir pénible ou un présage de malheur.

Le vieux Nunez regarda sa jeune maîtresse avec de grands yeux étonnés, puis il s'éloigna en proie lui-même à un chagrin dont il lui eût été difficile de se rendre compte. Élevé dès son enfance dans ce calme et silencieux château d'Ovéda, où il avait pris la survivance des fonctions de son père, habitué aux douces allures d'une vie uniforme et paisible, il n'aurait jamais cru que la tristesse pût pénétrer sous le toit de ses maîtres par un jour aussi beau, aussi nécessairement joyeux qu'une veille de noces; il ne comprenait pas davantage qu'un peu de brouillard de plus ou de moins pût influer si directement sur les dispositions de l'âme. Toutefois, comme il fallait bien assigner une cause quelconque à un effet dont le sens était un mystère pour lui, Nunez se rappela ce qu'il avait lu maintes fois dans certains auteurs de la légèreté des femmes et de la mobilité de leur caractère, il en vint à conclure que sa maîtresse avait été tourmentée par quelque mauvais rêve pendant la nuit, ou par quelque fâcheux caprice depuis son réveil. Le temps d'ailleurs lui manqua pour éclaicir plus nettement la question; ce n'était pas trop de toute la journée pour organiser savamment tous ces ressorts secrets, tous ces engagements mystérieux dont se compose le mécanisme d'une fête. Nunez, rassuré par son petit raisonnement sur l'état du cœur de Fernande, ne songea plus qu'à justifier son ancienne réputation de bon maître des cérémonies. Il appela, d'une voix sonore, tous les valets, indiqua à chacun sa besogne, leur adressa une allocution touchante sur les devoirs qu'ils allaient avoir à remplir, puis il les congédia d'un geste protecteur, se réservant le droit suprême de surveiller en détail les travaux et de promener l'œil du maître sur l'ensemble des opérations.

Demeurée seule avec sa mère, Fernande ne changea ni de posture, ni de physionomie; seulement, d'une main, elle prit machinalement le bouquet que lui avait apporté Nunez, tandis que de l'autre elle effeuillait la rose déjà flétrie dont les pétales ne tardèrent pas à joncher le parquet.

— Eh bien! que fais-tu donc là? s'écria la marquise; si Diégo te voyait...

— Vous avez raison, ma mère, répondit Fernande, confuse de sa distraction; mais je ne sais quelle pensée douloureuse...

— Je la devine, interrompit la marquise avec compassion; je la devine cette pensée, car elle est dans mon cœur comme dans le tien:... tu songeais à don Ruiz de Soria.

Une larme glissa sous la paupière baissée de Fernande, ce fut son unique réponse.

— Tu le regrettes!..... Ah! c'est bien, cela, Fernande, car don Ruiz ne méritait pas moins. Il était plus que ton fiancé, il était ton ami, ton frère... Il eût été bien plus que l'époux de mon enfant, il eût été mon fils! Ah! tu le sais, Fernande, je l'aimais déjà comme une mère, et s'il faut te dire toute la vérité, depuis sa mort, je t'en voulais presque d'avoir accepté avec une résignation trop prompte la fatale destinée que Dieu t'avait faite... Il me semblait que, devant un malheur si grand, ton âme était restée trop calme, et que l'oubli...

— Vous vous trompiez, ma mère, répondit Fernande. Vous avez fait comme le monde qui a cru à mon bonheur, à mon insouciance, parce qu'il me voyait, au milieu de nos fêtes, chanter, sourire et danser. Hélas! ne deviez-vous pas être plus clairvoyante, vous, ma mère, qui savez que les plaies du cœur les plus vives sont celles que l'on cache avec plus de soin, vous qui m'avez dit si souvent que les souffrances de l'âme devaient vivre dans le silence, s'éteindre dans le mystère, et que c'était les profaner que d'en livrer le secret aux froides railleries des indifférents? Ainsi j'ai agi, ma mère: souvent, avec la joie au front, je me sentais au cœur le froid de la mort, et plus d'une fois, seule, le soir, retirée dans ma chambre et rendue à moi-même, je me suis endormie en murmurant, au lieu d'une prière, le nom chéri qui avait dû être le mien. Je l'avoue, depuis quelques jours, éblouie par des présents dont on m'accable, étonnée par le bruit qui m'entoure, entraînée peut-être vers don Diégo de Soria par une affection qui ressemble plutôt à la reconnaissance qu'à de l'amour, j'ai manqué sans doute par moments à cette religion du souvenir que je n'ai cessé de garder à don Ruiz... Mais ne croyez pas que cette douleur soit dissipée, elle n'est qu'engourdie, et aujourd'hui que tout est conclu, aujourd'hui que nous en sommes au dernier délai, aujourd'hui que j'entends dire autour de moi et que je

dis moi-même : c'est demain !.... je sens mes forces me trahir, ma mère, je sens renaître en moi une flamme mal étouffée, il me semble que je manque d'air dans ce cercle étroit du présent qui m'environne, me presse et me tue!..... Je regrette, oui, je regrette le passé, ma mère, et j'ai peur de l'avenir.

Et d'abondants sanglots se firent jour à travers la poitrine de Fernande, qui se rapprocha de sa mère et appuya sur elle son front brûlant.

— Qu'ai je fait, murmura la marquise, te voilà tout en pleurs... Folle que je suis de t'avoir rappelé d'aussi tristes souvenirs !

— Vous ne me les avez point rappelés, ma mère, car ils sont là, jeunes, vivaces, éternels, au fond de ce cœur qui ne veut, qui ne peut pas les oublier...

— Alors, pauvre enfant, c'est donc à moi de te consoler. Voyons, Fernande, essuie tes yeux ; pleurer aujourd'hui, cela te porterait malheur. Tu as beau dire, j'ai eu tort. Dieu n'exige pas qu'une jeune âme s'ensevelisse dans un regret éternel... D'ailleurs, tu sais que je ne suis pas injuste pour Diégo ; Don Ruiz était le préféré de mon cœur, mais, en dépit des préventions de Valdesillas, j'ai toujours rendu justice au mérite de son jeune frère. Qui sait même si la comparaison de leurs deux caractères ne serait pas à l'avantage de ce dernier ? Si don Diégo n'a pas les qualités profondes et les dehors graves de don Ruiz, il sait se faire aimer par la vivacité de son esprit et une sorte de gaîté charmante qui lui sied à merveille et qu'il a le secret de communiquer à ceux qui l'entourent. S'il n'offre pas cet assemblage de vertus austères qui semblaient verser sur le front de Ruiz un noble reflet de l'antique honneur des Soria, je lui crois un bon cœur et les qualités généreuses d'un véritable Espagnol. Sa conduite, le jour où un affreux malheur te condamnait à entrer au couvent, ne l'a-t-elle pas dignement relevé à nos yeux ? Tu vois que, malgré sa légèreté, nous le jugions mal et qu'il vaut mieux que sa réputation. Et puis, don Diégo est en grande faveur auprès de Philippe III. Tu es jeune, tu es belle, tu brilleras entre toutes les femmes à cette cour dont le marquis d'Ovéda, ton père, m'avait fait jurer, à son lit de mort, de te tenir éloignée jusqu'au jour de ton mariage.... Demain, je serai relevée de mon serment ;... demain, nous nous séparerons.

— Quoi ! ma mère, vous me quitterez ?

— Il le faudra. Tu sais que don Diégo exige que tu loges avec lui au palais même du roi.... Et cet éclat, ce luxe, conviendraient peu à mon âge et surtout à mes habitudes de retraite et d'isolement. Voyons, ma fille bien aimée, n'augmente pas par ton chagrin celui que je me sens au fond de l'âme... Aie de la force, de la raison, du courage pour nous deux... Mais, dis-moi.... tu n'as pas de répugnance pour ce mariage..... au moins ?

— Aucune.

— Tu aimes don Diégo de Soria ?

— Oui, ma mère,... je l'aime.

Nunez parut pour la seconde fois et pria la marquise de vouloir bien descendre afin de présider à l'enlèvement d'une cloison, son intention étant de doubler par ce moyen la longueur d'une salle basse destinée à recevoir et à traiter les valets des nobles conviés. Il n'avait pas osé prendre sur lui la possibilité d'une aussi grave résolution. La marquise d'Ovéda se retira avec son vieux serviteur en jetant sur sa fille un regard de douce pitié. Alors Fernande se dirigea vers la croisée et l'ouvrit lentement.

— Hélas ! murmura-t-elle, pourquoi ces craintes superstitieuses, pourquoi cette défiance en face d'un avenir inconnu ? .. L'affection que je dois à don Diégo ne saurait être une injure à la mémoire de don Ruiz... Pourtant, plus j'approche du jour qui doit engager toute ma vie, plus je souffre, plus je tremble ! et comme si Dieu voulait aussi jeter le doute dans mon âme, pas un petit coin d'azur, pas un rayon au ciel !

Mais, comme elle disait ces paroles, midi sonna ; le soleil pâle commença à dorer l'horizon, et un rayon incolore perça faiblement le brouillard.

— Enfin ! soupira Fernande, c'est peut-être là le présage heureux que j'attendais.

Ici notre devoir d'historien fidèle nous oblige à couper notre récit et à laisser la marquise à ses tristes préoccupations, Fernande à ses scrupules de jeune fille, et Nunez à l'exercice de ses doubles fonctions de maître d'hôtel et d'intendant.

A cette même heure de midi, le même rayon de soleil qui avait semblé à Fernande un sourire du ciel, éclairait sur la route qui aboutit à Madrid du côté de l'est, un cavalier d'une trentaine

d'années environ, ferme et bien posé sur une jument de bonne race, et revêtu d'un de ces costumes privilégiés, qui, tout négligés qu'ils soient, révèlent la noble origine de ceux qui les portent. Depuis deux heures ce cavalier avait parcouru une distance de plus de six lieues, grâce à l'ardeur de sa monture qui n'avait cessé de l'entraîner au grand trot. Mais, lorsqu'il fut en vue de la ville, il serra peu à peu la bride afin de maîtriser l'impatience de sa jument dont la crinière fumante se hérissait à la vue du long espace qui se déroulait encore devant elle, et ce fut seulement après bien des efforts, et grâce à quelques bénignes flatteries, qu'il parvint à modérer sa course et la contraignit à marcher au pas.

Quand la volonté du fougueux animal eut enfin cédé à l'impétueux caprice du maître, ce dernier embrassa d'un regard satisfait le groupe lointain ou plutôt la masse informe qui ne désignait encore que d'une façon douteuse l'emplacement de la ville de Madrid : mais, par degrés, ce point noir se divisa en plusieurs parties, les constructions des faubourgs se découpèrent sur le fond blanc du ciel, et les brumes du matin, en se dissipant tout-à-fait, laissèrent apercevoir les flèches élancées des vieilles cathédrales.

— Alors, les yeux de l'inconnu se mouillèrent, la bride glissa légèrement entre ses doigts, et la jument se hasarda à cheminer un peu plus vite.

Quelques minutes se passèrent, et l'inconnu découvrit les eaux du Mançanarès. Elles brillaient entre les deux rives fleuries ; comme brillerait dans l'herbe un serpent aux écailles argentées. Puis, défilèrent successivement à ses côtés les petites maisons semées çà et là dans les champs, les étangs endormis le long de la route et les antiques tourelles qu'il saluait en passant du regard et qui avaient l'air de lui rendre familièrement son salut.

L'étranger paraissait heureux.

Tout-à-coup, il put distinguer de loin une des portes de Madrid. A cette vue, un éclair plus vif illumina son front. Ses yeux levés au ciel semblèrent remercier Dieu, et soit volonté de sa part, soit distraction, la bride glissa encore et vint presque tomber sur le cou de la jument.

Cette fois la jument prit le galop.

Arrivé dans la ville, il mit pied à terre devant une hôtellerie où il avisa tout d'abord un visage qui ne lui était pas inconnu.

— Salut à vous, petite Juana, dit-il en secouant la poussière qui le couvrait. Est-ce toujours maître André qui est l'hôtelier de céans ?

— Oui, senor, bégaya la pauvre enfant qui devint toute pâle en l'écoutant parler.

— Il me faut, continua-t-il, une chambre pour moi et une écurie pour ma jument. Je me reposerai pendant qu'elle dînera.

Juana, saisie d'un tremblement convulsif, s'appuya sur un meuble qu'elle trouva fort à propos derrière elle, et qui, selon toute apparence, la préserva d'une lourde chute. On eût dit, à la voir, qu'elle était près de s'évanouir.

— Eh bien, reprit le voyageur avec un mouvement d'impatience, ne m'avez-vous pas entendu ?

Et comme il faisait un pas vers elle :

— N'approchez pas, s'écria-t-elle en joignant les mains, n'approchez pas, je vous en supplie, senor !... on va venir... dans un instant !...

Et elle se mit à courir à travers le jardin en criant à haute voix :

— Mon père ! mon père !

— Cette petite fille est folle, pensa l'inconnu. Attendons.

Il attendit en effet assez longtemps, et déjà il commençait à perdre patience, lorsqu'il aperçut à l'extrémité opposée de la pièce une porte s'entrebâiller et une tête chauve et blême se glisser à grand'peine entre les deux battants. Cette tête, dont l'expression effarouchée avait à la fois quelque chose de grotesque et d'effrayant, était celle de l'aubergiste lui-même.

— Eh bien ! maître André, on a bien de la peine à se faire servir ici ; ne me reconnaissez-vous pas ?

— Je n'ai point cet honneur, répondit une voix chevrotante.

— Faut-il tant de façons pour indiquer une chambre et ouvrir une écurie ?

— Pardonnez-moi, balbutia André dont on ne voyait plus que la moitié de la tête.... Pardonnez-moi, mais nos chambres sont toutes occupées, et nous n'avons pas dans nos écuries une seule place vacante...

— Cela tombe mal ;.... mais voyons, maître André, ne pourriez-vous pas vous approcher un peu ?

— Oh ! impossible, senor,.... j'ai au pied.... certaine enflure...

— En ce cas, j'irai me pourvoir ailleurs. A propos, dites-moi,.... le vieux commandeur Juan de Valdesillas habite-t-il toujours cette ville?

— Il est notre voisin, senor; suivez l'avenue qui fait face,... sa maison est tout au bout, c'est la seule qui soit fermée d'une grille.

— Merci, mon brave, et adieu.

Et en achevant ces mots, l'inconnu remonta sur sa jument et s'éloigna rapidement, non sans remarquer que bien des regards suivaient sa trace, et que les visages qui se tournaient vers lui portaient tous l'empreinte plus ou moins visible de la terreur ou de l'étonnement.

— Où est-il? s'informa Juana à son père, du plus loin qu'elle le vit.

— Parti... heureusement! soupira André plus mort que vif.

— Et où va-t-il maintenant?

— Chez le commandeur Valdesillas, dont je lui ai indiqué la demeure.

— Oh! le pauvre senor!

— Que veux-tu? il m'a demandé son adresse, et je n'aurais jamais osé...

— C'est égal,... c'est une vilaine visite que vous lui envoyez là.

— Par Notre-Dame! l'important était de nous en débarrasser. Juan de Valdesillas est un vieux loup de mer, qui, par état, ne doit s'effrayer de rien, et puis, après tout, ça ne nous regarde plus,... il s'en tirera... comme il pourra.

Pendant ce temps, le cavalier mystérieux avait trouvé sans peine la maison de Juan de Valdesillas, et mettait pied à terre pour la deuxième fois. Mais au moment où il franchissait le seuil de la porte et où il adressait un mot d'amitié à la gouvernante du vieux commandeur, celle-ci, prompte comme l'éclair, quitta vivement le banc de pierre sur lequel elle était assise et s'esquiva en poussant un grand cri.

L'étranger, étourdi par cette singulière réception, fronça le sourcil et se demanda s'il retournerait sur ses pas ou s'il pousserait plus loin l'aventure. Il se décida pour ce dernier parti et entra résolument dans la maison. Le premier visage qu'il y rencontra fut celui de Juan de Valdesillas. C'était un homme de cinquante-cinq ans environ, d'une haute stature et d'une fermeté de maintien qui révélait tout d'abord en lui l'homme de vigueur et de résolution. Cependant, à la vue de notre voyageur, une pâleur soudaine se répandit sur son front. Ses lèvres se contractèrent légèrement, et il fut aisé de voir, qu'en dépit de ses efforts, un tremblement nerveux parcourait tous ses membres.

— Eh quoi! Juan de Valdesillas, dit l'inconnu impatient de savoir le mot de cette énigme, est-ce ainsi que vous me recevez, après une séparation?...

— Monsieur!... interrompit Juan qui sembla se faire violence pour n'en pas dire davantage.

— Avez-vous donc perdu tout souvenir de don Ruiz de Soria?

— Non, senor, car don Ruiz de Soria était mon ami le plus cher.

— Eh bien! si don Ruiz de Soria était votre ami, pourquoi refuser de prendre sa main?

— Parce qu'il est impossible que cette main soit la sienne, répondit Juan de Valdesillas en fixant sur l'inconnu un regard scrutateur; parce que voilà plus d'un an que don Ruiz de Soria est mort, parce qu'il y a six mois environ que tous ceux qui l'aimaient ici, frères, amis et parents, sont allés prier pour le repos de son âme dans l'église Notre-Dame-d'Atocha.

L'apostrophe était aussi violente qu'imprévue et aurait pu démonter un jouteur moins aguerri. Mais celui qui prenait le nom de don Ruiz se redressa vivement et fixa sur Valdesillas un regard si clair et si hardi, que ce dernier perdit contenance et passa sa main sur ses yeux pour s'assurer sans doute s'il était bien éveillé.

IV.

LES MORTS REVIENNENT.

— Il est évident, reprit l'inconnu après un court silence, qu'on me prend ici pour un imposteur, ou qu'on a résolu de ne point me reconnaître. C'est fort bien. Mais, imposteur ou non, vous voyez, à la poussière qui me couvre, que je viens de faire une longue route et que je dois être fatigué. Le toit de Juan de Valdesillas était jadis un toit hospitalier; je pense qu'il en est de même aujourd'hui. Vous me donnerez bien une chaise!

— Approchez ce fauteuil, Gertrude.

— Vous ne me refuserez pas un verre d'eau.

— Apportez un flacon de vin vieux, Gertrude.

— Merci, dit l'étranger en se versant à boire. J'avais besoin de cela pour me remettre. Et maintenant, j'espère que vous ne trouverez pas

mauvais que je vous adresse deux ou trois questions.

— Faites, faites, répondit Valdesillas en l'examinant avec beaucoup d'attention.

— Votre neveu, brave Juan, est-il toujours archiviste de la chancellerie de Valladolid? c'était un bon emploi...

— Qu'il a conservé, Dieu merci!

— Et vos deux fils? l'aîné vit toujours sans doute de sa commanderie d'Aragon? et le cadet pour qui vous aviez obtenu un grade dans la garde allemande?...

— Il est aujourd'hui lieutenant, et de plus chevalier de Saint-Jacques.

— A merveille. Et cette bicoque!.... est-elle enfin à vous? Je dis bicoque, à cause de tout le mal qu'elle vous a donné; car, si j'ai bonne mémoire, vous la disputiez, avant mon départ, aux prétentions d'un certain Ramiro de Cabral, ancien alcade de Figueras?

— C'est bien!... assez!... plus un mot,... dit Valdesillas en venant presser la main de l'étranger. Cette bicoque est à moi, grâce à un procès que j'ai enfin terminé, en dépit de tous les gens de justice de Figueras et de Madrid; mais il n'est pas question de cela, n'en parlons plus.... Oui, oui, je vous reconnais, don Ruiz de Soria, et je vous demande cent fois pardon d'avoir pu hésiter un instant...

— Vous êtes tout pardonné, répondit don Ruiz;... mais de grâce, satisfaites à mon impatience, et veuillez me mettre enfin au courant de ce que j'ai tant à cœur de savoir. Savez-vous bien, Valdesillas, que voilà près d'un an que je n'ai pas eu de nouvelles de cette bonne terre espagnole, qui était pour moi la perspective du bonheur et du repos. Sur terre, l'absence a mille moyens de se tromper elle-même, de se nourrir d'illusions charmantes. Si éloigné que soit le point où vous êtes, une lettre vous y vient chercher, et dans cette lettre vous retrouvez l'amitié de celui qui pleure votre absence, l'amour de celle qui attend votre retour. L'Océan, mon ami, est moins généreux; il établit autour de vous une solitude immense, un désert impénétrable... la pensée elle-même y est prisonnière... C'est la mort, moins le tombeau...

— C'est quelquefois plus que la mort, don Ruiz, s'écria Valdesillas qui semblait suivre une pensée unique.

— Plus que la mort! répéta Ruiz.

— Ils peuvent être bien malheureux, continua d'un accent lugubre le vieux commandeur, ceux qui reviennent et qu'on n'attend plus.

— Que voulez-vous dire? reprit don Ruiz effrayé;.... quel affreux malheur me menace?.... ma seconde mère, la marquise d'Ovéda, serait-elle morte?

— Elle existe.

— Fernande! ma fiancée!

— Plus belle que jamais...

— Et Diégo, mon bon frère?

— Je crains, don Ruiz, que vous ne puissiez plus lui donner ce nom!

— Mais, quel mystère?

— Le sais-je! eh! mon Dieu, vous avez raison, il y a un mystère,... et vous seul réussirez peut-être à le pénétrer.... Ah! l'on disait que j'étais défiant, injuste, entêté dans mes préventions! que Dieu nous aide, et nous saurons bientôt.

— Quoi donc!

— Ce que nous devons penser de Diégo.... Je serai bref, écoutez-moi. Le bruit de votre mort a couru ici, il y a de cela six mois.

— Je m'en doutais. Un naufrage épouvantable brisa notre galion en vue de la baie de Panama.

— Et Diégo en a reçu la nouvelle?...

—Par une dépêche du capitaine de la Mésange, qui, pendant huit jours, m'a cru enseveli sous les flots avec le reste de l'équipage....

— Et, au bout de ces huit jours?...

— Une seconde lettre, écrite par moi-même, a dû détromper mon frère.

— Votre frère n'a montré que celle du capitaine; la vôtre n'a jamais paru.

— C'est étrange! Le bâtiment qui l'avait apportée est revenu d'Espagne après y avoir débarqué heureusement toute sa cargaison. — Dans cette lettre, je lui annonçais que, forcé de passer à la Vera-Cruz, je resterais sans doute quelque temps sans lui écrire. Se pourrait-il qu'une coupable négligence?... Oh! oui, cela doit être;... car je ne puis croire.

— Et moi, je crois tout... Diégo vous trompe.

— Il est mon frère!

— Diégo est un traître...

— Il porte le même nom que moi...

— Il savait la vérité, et il nous l'a cachée.... Je le jurerais, don Ruiz!

— Mais dans quel intérêt, mon Dieu !

— Dans quel intérêt ? vous demandez dans quel intérêt Diégo a accrédité la nouvelle de votre mort ? Ignorez-vous donc qu'il n'est point de mort sans succession, point de funérailles sans héritage ? Ah ! si vous doutez encore de mes paroles quand je vous dis que votre frère est un homme sans foi et sans loyauté, allez,.... allez, interrogez tout Madrid, et tout Madrid vous répondra que Fernande, votre bien-aimée, est aujourd'hui la fiancée et sera demain l'épouse de don Diégo de Soria !

Don Ruiz se dressa de toute sa hauteur, et un éclair jaillit de son regard.

C'est impossible, un frère ne saurait trahir à ce point !

— Écoutez ce bruit des cloches, reprit Juan de Valdesillas en étendant la main vers la croisée. Don Diégo annonce aujourd'hui son bonheur à l'Espagne ; dès aujourd'hui, il a ordonné les prières à Dieu. Mais il y a dans tout cela mensonge et sacrilége... Ce mariage ne s'accomplira pas....

— Mais s'il s'est fait aimer d'elle, à quoi bon nos efforts ? Si le cœur de Fernande ne m'appartient plus, pourquoi irais-je troubler sa joie ? Car elle doit l'aimer, n'est-ce pas ? Vous vous taisez ! Un mot seulement, un mot, par pitié, Valdesillas ! croyez-vous que dona Fernande m'ait oublié ? croyez-vous qu'elle aime mon frère ?

Valdesillas voulut répondre, mais la parole vint expirer sur sa bouche.

Que dire, en effet ? Pouvait-il raconter l'histoire de cette nuit fatale du 25 mai, sans risquer de ternir, aux yeux de don Ruiz, l'auréole de pureté dont il se plaisait à entourer Fernande, sans la frapper indirectement d'un soupçon qu'il lui serait impossible à lui d'expliquer ou de détruire. Il hésita.

Ah ! vous avez raison de le dire, reprit don Ruiz avec désespoir, malheureux ceux qui reviennent et qu'on n'attend plus !...

— Eh bien, non ! s'écria Valdesillas du ton d'un homme qui répond tout haut à une muette objection de sa pensée. — Non, je ne puis vous laisser ignorer ce que, seul entre tous, vous devez savoir. Je voulais me taire, mais je parlerai. Apprenez donc que si Fernande épouse Diégo, c'est qu'elle y est forcée....

— Forcée !

— Oui, forcée.... par l'effroi du déshonneur !

Et en quelques mots, Valdesillas fit à don Ruiz le récit du fatal esclandre qui avait troublé le dernier bal donné au château d'Ovéda. Don Ruiz le laissa à peine achever, et l'interrompant avec angoisse :

— Enfin, dit-il, cet homme masqué ?

— Était don Diégo, répondit Valdesillas en baissant la tête.

— Ainsi, Fernande l'aimait ?

— Voilà justement ce que je ne crois pas, reprit vivement le commandeur. Ma conviction profonde est que, s'il y a eu crime, Fernande n'en saurait être la complice. Je crois enfin, s'il faut vous le dire, don Ruiz, que, désespéré par les refus qui avaient accueilli son amour, Diégo a eu recours, afin d'assurer son triomphe, au plus infâme, au plus lâche, au plus indigne de tous les piéges ! Vous comprenez comme moi qu'il n'est point de milieu entre ces deux extrêmes : condamner Fernande ou accuser Diégo....

— Et c'est lui que j'accuse, fit avec explosion don Ruiz, car la voix du cœur ne trompe jamais, et elle me dit que Diégo est le seul, le vrai coupable... Oh ! je veux le voir, et il faut à l'instant même....

— Un peu de patience, dit Valdesillas en le retenant. Voici le jour qui baisse. Il est indispensable que je me rende au repas de fiançailles de la senora Fernande d'Ovéda. Maintenant, comptez sur moi pour empêcher le contrat d'être signé avant l'entrevue définitive qui doit avoir lieu entre Diégo et vous... Je promets de le conduire, ce soir, au rendez-vous que vous m'indiquerez.

— Eh bien ! dans l'allée des chênes, vis-à-vis de la *Casa-del-Campo*, au bord du Mançanarès.

— C'est dit, dans deux heures j'y serai, et don Diégo ne tardera pas à nous rejoindre.

— Mais pensez-vous qu'il consente ?...

— Sur ma demande, la marquise elle-même le lui ordonnera.

— Gardez-vous bien surtout de me nommer !

— Soyez tranquille, ni lui, ni personne à Madrid ne saura que vous existez avant que vous-même l'ayez voulu. Tenez, si vous m'en croyez, partons au plus vite, et dirigeons-nous, moi, vers le château d'Ovéda, vous, du côté du Mançanarès. La nuit est presque close ; ce vieux man-

peau légèrement troué, ce sombrero déformé qui ne vaut pas deux maravédis, et que portait jadis le mari de ma vieille Gertrude, vous déguiseront à merveille en vous donnant la tournure d'un mendiant... Venez, venez vite.

Don Ruiz s'affubla, sans hésiter, du chétif costume qui lui était offert. En même temps, Valdesillas recommanda à Gertrude le silence le plus absolu sur ce qu'elle venait de voir et d'entendre; puis, voyant que don Ruiz l'attendait, il lui indiqua d'un geste qu'il était prêt à le suivre. Don Ruiz sortit le premier, et tous deux cheminèrent silencieusement par les rues de Madrid, se tenant à une assez grande distance l'un de l'autre pour n'éveiller aucun soupçon, et se jetant seulement de temps à autre un coup d'œil d'intelligence.

Quand ils eurent ainsi marché pendant quelques minutes, Valdesillas profita de ce qu'ils étaient parvenus à un endroit isolé pour se rapprocher de Ruiz et lui dire à voix basse :

— Ma route est par ici, la vôtre par là.... à bientôt!

Et ils se séparèrent brusquement.

V.

L'ALLÉE DES CHÊNES.

Les tables pliaient déjà sous le poids des mets fumeux et des candélabres d'or, quand Valdésillas entra dans la vieille galerie que Nunez, ainsi que nous l'avons vu plus haut, avait transformée, pour cette solennité, en une magnifique salle de festin. Ce n'était, du reste, qu'une réunion de famille, et de larges espaces vides démontraient qu'une plus nombreuse affluence était attendue le lendemain.

Juan de Valdesillas ne put réussir complètement à dissimuler les émotions violentes qui l'agitaient. Après avoir salué avec courtoisie la marquise d'Ovéda et sa fille, c'est à peine s'il trouva le courage de répondre par un léger mouvement de tête à l'accueil de don Diégo. Une fois ces obligations remplies, il se renferma en lui-même, tout entier à ses réflexions, observant d'un regard furtif le héros de cette fête, dont le sourire rayonnant lui produisait l'effet d'une imprudente bravade, et guettant le moment où il pourrait lui annoncer, sans d'ailleurs lui en dévoiler le secret, l'étrange entrevue à laquelle le conviait un inconnu sur les bords du Mançanarès.

Le repas commença silencieux, mais s'acheva au milieu des retentissements croisés d'une conversation particulière.

On remarqua toutefois que, soit pour manger, parler ou boire, Juan de Valdesillas n'avait pas desserré les dents.

Or, pendant cet espace de plusieurs heures, don Ruiz, loin de perdre patience comme on pouvait le supposer, avait bravé les longueurs de l'attente et mis chaque minute à profit. D'abord, à l'aspect de ces allées fraîches et vertes, qui, tout auprès de la Casa del Campo, sillonnent le sol en sens divers, et sont comme autant de guirlandes embaumées qui se déroulent depuis les étangs de la résidence royale jusqu'aux promenades voisines du fleuve, à l'aspect, disons-nous, de cet admirable spectacle d'une nature qui depuis si longtemps avait disparu de ses yeux, mais vivait toujours dans ses souvenirs, don Ruiz s'était senti pénétré d'un double sentiment de bonheur et de désespoir. Il y avait en effet dans ce tableau de quoi lui faire aimer la vie et souhaiter la mort, c'est-à-dire qu'il y avait le rêve passé et la réalité présente, la mémoire de ses illusions de jeunesse, et la menaçante prophétie de l'avenir.

C'était là, sous le voile protecteur de ce ciel blanc d'étoiles, sous les rameaux noueux de ces chênes séculaires, sous la tiède caresse de cette brise des nuits particulières au climat de l'Espagne, que les promesses mutuelles de Fernande et de Ruiz s'étaient si souvent échangées. C'est là que jadis la marquise d'Ovéda, encore en deuil de la perte de son époux, rendait hommage à la volonté de l'illustre mort en parlant aux deux jeunes gens, assis à ses côtés, de leur bonheur futur. C'était là encore que, forcé de quitter l'Espagne pour plus d'une année, don Ruiz avait reçu de Fernande et de sa mère des témoignages d'une affection si tendre et d'un chagrin si profond, tandis que l'adieu glacé de son frère Diégo avait retenti à son oreille comme un son de mauvais augure, et lui avait fait froid au cœur.

Ce n'est pas tout encore; pendant que les pieds de don Ruiz touchaient ce sol tout brûlant de souvenirs, pendant que sa pensée s'entretenait, muette et recueillie, avec ces arbres, cette brise, ces parfums et ces fleurs, anciens témoins de sa joie perdue, vieux confidents de ses espérances

détruites, ses yeux, franchissant l'espace et arrêtés dans une direction unique, enveloppaient, d'un regard fixe et humide, le parc et le château d'Ovéda. Là, en effet, se passait la scène qui allait dénouer le drame de sa vie. Là, se brisait son avenir et se préparait son malheur.

Cette contemplation, toute pénible qu'elle fût, absorbait pourtant tout son être, et concentrait sur un seul point toutes les forces de son intelligence. Un incident, dont les conséquences devaient être terribles, vint bientôt l'en distraire et changer le cours de ses idées. En peu de mots, voici ce qui arriva :

Don Ruiz s'était assis sur l'une des rives du Mançanarès, tout au bas d'un petit tertre de verdure dont l'extrémité supérieure formait un charmant boulingrin, semé çà et là de bancs de marbre vers lesquels la beauté de la nuit attirait ordinairement quelques nobles promeneurs.

Un silence profond avait d'abord favorisé la disposition de don Ruiz à une rêverie qui devait soulager sa douleur; mais tout à coup, un bruit de voix vint le réveiller au milieu de cette espèce d'engourdissement involontaire. Il tressaillit au premier mot qu'il crut entendre; au second, il se leva, décidé à n'en pas perdre un seul. On avait prononcé le nom de Fernande d'Ovéda... Il se mit à prêter l'oreille et pressa sa poitrine de ses deux mains comme pour y comprimer une vive souffrance ou étouffer sa respiration.

— Par Saint-Jacques, dit l'un des deux gentilshommes à son compagnon, que, selon toute apparence il venait de rencontrer, si l'on m'eût demandé ce soir où pouvait être le comte d'Ossuna, j'aurais répondu, sans crainte de me tromper, qu'il serait sentimentalement dans l'allée des vieux chênes, à la lueur des pâles étoiles, le manteau négligemment jeté sur l'épaule, le nom de dona Fernande aux lèvres, et l'œil fixé sur le vieux château d'Ovéda.

— Par Notre-Dame, mon cher Alvarez, dit le jeune comte d'Ossuna, si l'on m'eût adressé la même question à votre égard, ma réponse eût été mot pour mot la vôtre, et l'événement prouve que je ne me serais pas plus trompé que vous.

— Eh bien! reprit don Alvarez de Landos, puisque vous avez un tact si exquis et que nous nous rencontrons si bien sur la même route et dans la même pensée, il est probable que comme moi vous devez vous étonner en ce moment...

— De l'absence de notre ami Gomez de Stuniga?

— Positivement.

— Bah! il viendra, j'en ferais le pari.

— Et vous le gagneriez, car je l'aperçois.

— Où donc!

— Là bas... accompagné de quelques braves gentilshommes qui m'ont bien l'air d'être allés se dédommager des contraintes de l'étiquette dans quelque tripot de Madrid, où, sous prétexte de jouer aux dés, ils auront bu outre mesure... Et tenez, voilà qu'il les a quittés en nous voyant et qu'il s'avance vers nous.

— Salut à vous, nobles senors, s'écria Gomez de Stuniga, du plus loin qu'il put se faire entendre, savez-vous que c'est un jour bien triste que celui-ci?

— On ne le dirait pas à vous voir, dit Alvarez en souriant.

— Pourquoi cela? reprit le jeune étourdi, en prenant l'attitude d'un fier hidalgo. Est-ce parce que j'ai l'œil un peu vif, mon pourpoint mal fermé, et ma plume un peu défrisée par le vent? Mon Dieu, demandez à mes amis, et ils vous diront que je n'ai pris que mon ordinaire et que j'ai dîné le plus simplement du monde. Après cela, je comprends votre ébahissement, mes maîtres. Vous ne prenez pas la tristesse comme moi, vous, c'est un autre système... chacun le sien... Je parierais que vous avez jeûné tout le jour, comme si vous étiez à la veille d'un pèlerinage à Saint-Jacques?

— Et quand cela serait, dit Alvarez, qui pourrait s'étonner de nous voir marquer, par un si léger sacrifice, le jour qui nous fait perdre tous nos droits et abdiquer toutes nos prétentions sur la plus belle, la plus accomplie, la plus noble des femmes de Madrid, sur Dona Fernande d'Ovéda?...

— Vous la regrettez donc bien? fit Gomez d'un ton ironique.

— Comme je suis sûr que vous la regrettez vous-même, malgré vos airs d'insouciance et votre apparente légèreté, dit le comte d'Ossuna.

— Vous le jugez trop favorablement, dit Alvarez en montrant Gomez de Stuniga; ce damné senor n'est capable ni de douleur, ni de regret.

— Pensez-en ce que vous voudrez, dit Gomez, mais pour rien au monde je ne voudrais être à la place de Diégo de Soria.

— Vous êtes difficile, dit Alvarez de Landos.

— Difficile n'est point le mot, répliqua Gomez; mais, cette fois, d'un ton plus grave et qui contrastait avec l'accent de persiflage qu'il avait jusqu'alors employé : — je suis tout simplement, malgré l'insouciance et la légèreté que vous me reprochiez tout à l'heure, plus raisonnable et moins enfant que vous. Comme le vôtre, mon cœur a été rempli de l'image de Fernande; comme vous, j'aurais risqué ma vie pour lui donner le nom de mon père. Je l'aimais autant que vous, ni plus, ni moins; seulement, j'ai osé ce que vous n'avez pas su faire, prendre un parti prompt et sûr, briser mon rêve à temps, et ne point river mon âme à une chaîne sans gloire, à un esclavage sans honneur!

Le rouge monta au front de don Ruiz. Il écouta plus attentivement.

— Par la Vierge sainte! continua Gomez de Stuniga en s'animant par degrès, vous croyez avoir fait merveille et vous être suffisamment acquittés de vos devoirs en amour, quand vous avez payé la perte d'une femme de quelques regards jetés au ciel et d'un certain nombre de soupirs.... Eh! mon Dieu, vous avez raison.... J'ai moins soupiré que vous, sans doute, mais apprenez que j'ai souffert bien davantage. Vous, comte d'Ossuna, vous aimiez Fernande, surtout parce que sa maison est aussi vieille que la vôtre et que vos deux écussons n'avaient rien à s'envier. Vous, Alvares de Landoz, vous aimiez Fernande, surtout parce qu'elle est belle, et que parmi tous les yeux qui vous ont fait tourner la tête, à Madrid (et il y en a beaucoup), vous n'en avez pas trouvé deux qui valussent les siens. Vous êtes un bon hidalgo, comte d'Ossuna; vous êtes un homme de goût, don Alvarez de Landos. Moi, je ne me pique d'être ni l'un, ni l'autre, senors; je ne sais point pratiquer l'amour comme en France, où l'on se tue en duel pour un regard; comme en Italie, où on se passionne pour une courtisane, parce que le fanatisme des sens y a remplacé tous les autres. J'ai aimé Fernande, entendez-vous bien, avec la sainte loyauté d'un pur Castillan; je l'ai entourée de ce culte sévère et pur dont on entoure les images sacrées. Comme vous, j'aurais tout sacrifié pour elle;... mais, je vous le répète, mon amour n'était pas de ceux qui se plient, par je ne sais quels accommodements mondains, aux exigences du vice ou aux tolérances d'une passion aveugle. Dur comme l'acier, il devait se briser comme l'acier, et du jour où, comme vous, j'ai appris que Fernande s'était jouée de notre crédulité, et que Diégo, notre heureux rival, connaissait le chemin de sa chambre avant que nous connussions, nous, le chemin de son cœur, un mur d'airain s'est élevé entre elle et moi; je me suis déshabitué de dire son nom, j'ai fui tout ce qui pouvait, en action ou en pensée, me rapprocher ou m'occuper d'elle, et j'ai triomphé de cet amour, parce que cet amour eût été une lâcheté. Ah! si Fernande m'eût préféré l'un de vous deux, dont les prétentions se formulaient au grand jour et à visage découvert, de celui-là l'épée m'aurait fait raison. Mais quelle colère pouvais-je éprouver, bon Dieu, contre un homme qui n'avait pas le courage de son bonheur, contre une femme qui demandait à la nuit le secret de ses intrigues honteuses? A de telles provocations, je ne connais qu'une réponse : le mépris.

Don Ruiz faillit mourir.

— Vous devez comprendre maintenant, reprit Gomez, pourquoi j'ai étouffé mes regrets : c'est qu'ils eussent été indignes d'un véritable hidalgo. Dona Fernande d'Ovéda a dévié de la ligne d'honneur que le marquis, son père avait si, profondément tracée devant elle, Dieu la jugera. Don Diégo, son complice, a accepté les conséquences de sa faute. Je ne puis l'en blâmer; mais peut-être s'en repentira-t-il plus tard....

— Pourquoi cela? dit Alvarez. Don Diégo de Soria a réussi là où nous avions tous échoué. Il est heureux....

— Soit, ajouta vivement Gomez; mais ce bonheur-là dure depuis trop longtemps pour qu'il ne s'y mêle pas un peu d'amertume.

— Mais elle l'aime, murmura d'Ossuna tout pensif.

— Belle préférence, dont je ne suis pas jaloux! s'écria le moraliste inexorable.

— Vous avez beau dire, reprit Alvarez en dirigeant ses yeux sur le château, don Diégo croit en ce moment au bonheur!

— Alors, il croit à un fantôme...

— Je l'envie, dit Alvarez avec enthousiasme.

— Et moi, je le plains, ajouta froidement Gomez.

— Vous avez tort tous deux, dit une nouvelle voix.

Les trois amis relevèrent la tête et s'écrièrent presque en même temps :

— Quoi ! Roderic Calderone ! c'est vous !

— Moi-même, répond l'ancien valet du duc de Lerme, aujourd'hui favori du roi ; — moi-même, qui vous entends discuter depuis une demi-heure, et qui souffre de voir d'honorables gentilshommes aussi mal renseignés que vous paraissez l'être en ce moment. Apprenez donc, mes chers amis, que don Diégo ne mérite à ce point ni l'envie, ni la compassion. Son sort est bien loin de l'éclat que vous lui attribuez, vous, don Alvarez ; et vous, mon bon Gomez, la pitié qu'il vous inspire vous fait tomber, à votre insu, dans le ridicule et l'exagération. Mettez-vous donc bien dans la tête que ce mariage est une énigme impénétrable à tous, — même à vous ; — et que le parti le plus sage serait, en cette occasion, de douter de tout et de ne croire à rien. L'amour de Fernande, mystère. Le consentement de la marquise, mystère. Le rôle de don Diégo, mystère....

— Mais, ce que nous avons vu !.. dit Alvarez.

— Les yeux se trompent.

— Ce que nous avons entendu ?

— L'oreille est souvent infidèle.

— Mais le visiteur nocturne, c'est devant nous qu'il a fui ! — Et à moins que cette date funeste du 25 mai ne soit aussi un rêve....

— Non, dit Calderone, car cette date est la seule réalité bien positive de cette ténébreuse histoire... Quant au fugitif.

— Etait-ce une ombre ? dit d'Ossuna.

— Un homme ? ajouta don Alvarez.

— Ne savez-vous pas que c'était Diégo ! répliqua don Roderic à voix basse.

L'attention de don Ruiz redoubla.

— C'était ?... demanda don Alvarez.

— Vous ne le saurez pas, dit Roderic.

— Ainsi, reprit Gomez, don Diégo est joué par cette femme ?

— Pas le moins du monde, répondit le favori qui paraissait si bien informé.

— Alors, il se dévoue ? dit le comte d'Ossuna.

— Oui et non.

— Mais c'est à n'y rien comprendre, s'écria Alvarez en frappant du pied.

— Je le sais bien, — et c'est ce qu'il faut, dit Calderone en souriant. Mais écoutez-moi, mes amis, et vous verrez que je ne suis pas homme à vous désespérer par l'obstination d'un silence mal entendu. Ne pouvant vous découvrir tout le secret, je veux du moins vous en dévoiler une partie. D'ailleurs, don Diégo est mon meilleur ami, et je ne voudrais pas laisser planer sur lui d'injurieux soupçons... Tenez,... j'ai justement sur moi une lettre de dona Fernande qui, pour n'être ni très longue ni très explicite, ne l'en absout pas moins complètement. Écoutez et jugez.

« Diégo, votre conduite a été celle d'un noble et digne ami. Vous avez fait, vous qui m'aimez en frère, ce que n'eût pas fait peut-être, s'il eût vécu, don Ruiz de Soria qui m'aimait d'amour. Merci, pour mon père mort ; merci, pour la vieillesse de ma mère. Quant à moi, puisse ma reconnaissance acquitter la dette que je contracte envers vous ! C'est l'honneur que vous me rendez. Puis-je faire moins que de vous donner ma vie ?

« Fernande d'Ovéda. »

— Inconcevable ! murmura don Alvarez.

— De plus en plus obscur,... ajouta Gomez de Stuniga.

— Mais, fit observer le duc d'Ossuna, je ne vois pas que nous en sachions à présent beaucoup plus long que tout à l'heure ; cette lettre ne nous apprend absolument rien...

— Et c'est bien pour cela, mes maîtres, que je vous l'ai lue, dit Roderic.

— Mais comment se trouve-t-elle entre vos mains, s'informa Gomez en fronçant le sourcil ?

— Eh ! cela,... c'est mon secret.

— Convenez, dit le comte d'Ossuna, qu'elle serait cent fois mieux dans les nôtres ; car, à nos yeux, ces caractères tracés par elle ont une valeur qu'ils n'ont point aux vôtres.

— Et le sort, ajouta vivement Alvarez, devrait décider qui de nous les possédera.

— Le sort n'a rien à voir là dedans, mes gentilshommes, dit Roderic d'un ton moitié sérieux, moitié plaisant. Il y a même déjà trop longtemps que ce chiffon de papier est en mon pouvoir, et vous me rappelez fort à propos qu'il faut que je m'en débarrasse.

Et, en achevant ces mots, Roderic Calderone roula dans sa main la lettre de Fernande, de manière à la transformer en un projectile plus compact et plus lourd. Puis, la lançant par dessus la charmille qui lui dérobait la vue du fleuve :

— Voilà, dit-il, qui vous met tous d'accord!

Un murmure de regret se fit entendre parmi les jeunes seigneurs, tandis qu'un cri étouffé s'exhalait de la poitrine haletante de don Ruiz.

Quelques minutes après, les trois jeunes gens, sur l'invitation de Calderone, se levèrent, jetèrent un furtif et dernier regard aux murailles du vieux château, et accompagnèrent le discret favori jusqu'au palais de Philippe III.

Mais en faisant voler au-dessus de la verte charmille le billet de Fernande d'Ovéda, Calderone avait mal mesuré la distance qui le séparait de l'eau. Bien plus, il ne s'était pas souvenu qu'à cette époque de l'année, le Mançanarès est presque toujours à sec, et que c'est à peine si un léger ruisseau coule alors au fond de cette creuse vallée, sur laquelle on ne s'est jamais expliqué pourquoi Philippe II avait fait exécuter ce monument énorme qu'on appelle le pont de Ségovie. Ajoutons à cela qu'à l'heure assez avancée du soir où ceci se passait, le gallego commençait à souffler avec une certaine violence, et l'on comprendra sans peine qu'au lieu d'aller se perdre dans le flot paisible du Mançanarès, la lettre, arrêtée dans son vol par le souffle du vent, vint tomber sur les cailloux de la rive, presque aux pieds de don Ruiz de Soria.

Se jeter sur cette proie si précieuse, la saisir, rendre à ces feuillets froissés leur forme première, tout cela fut l'œuvre d'une seconde, le temps d'un éclair.

Puis, tout d'abord, l'œil avide de don Ruiz essaya de distinguer au moins cette écriture, autrefois si connue, autrefois si aimée!

La nuit était trop sombre, il ne vit rien.

Mais tout espoir n'était pas perdu; des lueurs blanchâtres annonçaient à l'horizon l'apparition prochaine de la lune, ce pâle soleil de la nuit.

Il prit patience et attendit. Il doutait encore, et peut-être voulait-il prolonger le doute le plus longtemps possible.

Au premier rayon qui l'éclaira, il parcourut le billet fatal et poussa un sourd gémissement.

Ce qu'on avait lu était bien ce qui était écrit, ce qui était écrit était signé par elle!

Et soudain comme si la raison se fût retirée de lui, il gravit la hauteur et s'élança sur le cours d'un bond rapide, pour voir de ses yeux, après les avoir entendus, ces hommes de palais, sans honte et sans pudeur, qui avaient traîné Fernande une heure durant devant le tribunal, à la fois impitoyable et moqueur.

Mais le cours était désert; ces hommes étaient partis.

Alors il se mit à marcher au hasard, sans but, ne voyant plus rien que des fantômes créés par la fièvre de son cerveau, n'entendant rien que les battements de son cœur.

Tout-à-coup il s'arrêta: une voix avait retenti dans l'ombre.

C'était celle de Valdesillas qui venait à lui en courant.

— Préparez-vous, don Ruiz, lui dit le vieux commandeur. Le contrat ne doit se signer qu'à minuit, et, dans quelques minutes, don Diégo sera ici.

— Don Diégo! je ne veux,... je ne puis plus le voir?

— Que dites-vous, don Ruiz? oubliez-vous que tantôt votre colère...

— Ma colère! s'écria le jeune homme d'une voix déchirante... Oh! ma colère est toujours là, Valdesillas, mais elle a changé d'objet! Ce n'est plus Diégo que je hais, entendez-vous, c'est Fernande...

— Fernande!

— Oui! Fernande, qui a fait plus que me trahir, qui a trahi les devoirs que lui imposaient sa naissance, sa famille et son nom!

— Mais des preuves, grand Dieu!

— En voici une, s'écria Ruiz en agitant le billet, et contre elle toute lutte est impossible. Ainsi, retournez bien vite au château d'Ovéda,... dites à Diégo que vous vous êtes trompé, qu'il y a eu erreur; que l'homme qui voulait lui parler a quitté Madrid. Enfin épargnez-moi une entrevue aussi cruelle qu'inutile. D'après ce que j'ai appris, c'est une sainte mission, une mission de dévouement que Diégo va remplir.

— Je ne vous comprends pas, don Ruiz. Mais réfléchissez donc que, si je vous obéis, tout ce que vous redoutiez sera accompli dans une heure!

— Eh bien! qu'il en soit ce que le ciel a voulu. Je n'ai plus le droit de haïr Diégo,... je ne puis plus aimer Fernande. Pour apaiser le feu qui me brûle, ce ne sera pas trop de mettre l'Océan tout entier entre elle et moi;... je partirai demain. Valdesillas, cette nuit encore je vous demande l'hospitalité; adieu: retournez chez la marquise

d'Ovéda, excusez-vous près de mon frère comme vous le pourrez, signez,.. signez même à ce contrat maudit sans plus penser au pauvre Ruiz, sans vous inquiéter de ses souffrances. Ah! ce que l'on a dit de lui s'est réalisé ce soir,.. il est bien mort, car son cœur a cessé de battre pour Fernande! il est mort dans son avenir, dans ses espérances, dans son amour! il n'a plus besoin de rien ici-bas que de pitié.

Et en achevant ces paroles, il s'éloigna à grands pas... Valdesillas voulut en vain le retenir. Il se dégagea doucement de son étreinte, et, d'une voix brisée :

— Allez vite, mon bon Juan. Diégo pourrait arriver, et je veux éviter sa rencontre. Laissez-lui tout ignorer;.. surtout que Fernande ne sache pas...

Soyez tranquille. Je serai muet.

Et les deux amis se séparèrent silencieusement. Don Ruiz se dirigeant vers le logis de Valdesillas, et Valdesillas retournant au château d'Ovéda. La première personne que le commandeur rencontra en y arrivant, fut don Diégo qui descendait l'escalier pour se rendre à l'allée des Chênes.

— Ne vous dérangez pas, senor Diégo, dit Valdesillas en lui faisant signe de la main. Le gentilhomme qui désirait s'entretenir avec vous ce soir a volontairement renoncé à cette entrevue.

— Ah! ah! fit Diégo tout surpris.

— Veuillez donc, continua Valdesillas qui ne put se défendre d'un léger tremblement de voix à ces derniers mots, veuillez donc agréer ses excuses... et les miennes.

— Oh! le mal n'est pas grand, dit Diégo. C'était sans doute un concurrent inconnu qui voulait me disputer, dague en main, la possession de dona Fernande, et qui se sera ravisé plus tard... N'est-il pas vrai, don Juan?

— Je n'ai aucune explication à vous donner, répondit sèchement Valdesillas.

L'incident n'eut pas d'autres suites.

Aussitôt que Diégo fut rentré dans le salon, les clauses de l'allianse contractée par les deux maisons d'Ovéda et de Soria furent lues à voix haute par l'officier public.

Une de ces clauses portait que, le lendemain, au sortir de l'église, dona Fernande quitterait définitivement le toit maternel pour aller habiter, dans une dépendance du palais du roi, l'appartement occupé jusqu'alors par don Diégo, en sa qualité de grand camerier de Philippe III.

Cet article fut adopté comme les autres.

A minuit sonnant, le contrat était signé.

VI.

AU NOM DU ROI.

La marquise d'Ovéda était relevée de son serment. Le prêtre avait donné un protecteur à dona Fernande, et, selon les conventions arrêtées d'avance, la jeune épouse, en sortant de l'église, était allée prendre possession du splendide appartement que don Diégo de Soria occupait dans la résidence royale.

C'est le soir du jour où Fernande s'est irrévocablement engagée. On dirait que don Diégo a voulu épuiser pour cette heure solennelle toutes les ressources du luxe, tous les raffinements de la galanterie. Des parfums enivrants se répandent dans l'air, des milliers de bougies semblent étoiler le plafond où des torsades d'or servent de cadre à des peintures éclatantes. Les fleurs les plus belles, les boutons à peine épanouis ont été arrachés à leurs tiges vivantes, ravis à la brise tiède et au beau soleil, pour venir, triste symbole des richesses de la nature, s'effeuiller et se flétrir au souffle dévorant du bal. De douces harmonies voltigent comme des sylphes invisibles au-dessus de la foule dont les ondulations ressemblent à celles de la mer. Mille conversations s'engagent, les regards se croisent, quelques mains se touchent. On n'entend de toutes parts que de gracieux propos: on ne voit partout que de charmants sourires. Ces hommes paraissent si empressés, ces femmes si jalouses de plaire! Devant ce tableau tout plein d'insouciance, de joie et d'oubli, on serait tenté de croire au bonheur... Et pourtant il n'en est rien. Le bonheur en ce moment est loin du château de Madrid. La reine de cette fête porte à son front le sceau fatal de la douleur et du regret. Don Diégo lui-même, dont l'attitude devrait être celle du triomphe, semble craindre de lever la tête, et ses yeux, mobiles et inquiets, évitent de rencontrer ceux de la marquise d'Ovéda.

Fernande est triste, et sa tristesse se comprend sans peine. Une nécessité terrible l'a obligée de former des liens auxquels elle avait renoncé en apprenant la mort de don Ruiz, et si elle a courageusement accompli le sacrifice qu'exigeait d'elle l

soin impérieux de son honneur, si elle a consenti à se faire complice de don Diégo dans un mensonge qui l'a préservée de l'ignominie, et dont elle lui garde une reconnaissance éternelle, son cœur n'en est pas moins cruellement froissé, ni sa souffrance moins vive ; elle n'en a pas moins fait violence à ses scrupules, à ses engagements intimes, à sa volonté. Elle n'aime pas Diégo, et l'estime qu'elle croit lui devoir ne suffit pas à étouffer en elle les craintes de l'avenir et le regret du passé.

La préoccupation de Diégo est moins facile à concevoir. Cet homme est heureux, il doit l'être du moins. Il a longtemps cherché le but qu'il vient d'atteindre. Instruit de la passion profonde de Fernande pour son frère don Ruiz, il n'a pas dû espérer d'elle plus qu'elle ne lui a accordé. Il est sûr d'une affection que lui vaut le plus pur et le plus noble des dévouements. L'amour viendra peut-être plus tard.

— Que manque-t-il donc à Diégo pour être heureux ! Dieu le sait.

La foule l'importune, il ne peut demeurer un instant au milieu du bal, il fuit le monde, il se fait lui-même. Un nuage menaçant unit l'un à l'autre ses deux sourcils noirs, et quand son regard s'arrête sur Fernande, ce regard semble se pétrifier, tant il reste immobile et cave. On dirait qu'une larme seule pourrait soulager cette muette souffrance et que cette larme ne veut point couler.

C'est pour s'arracher à cet étrange supplice que don Diégo se réfugie dans un cabinet voisin du salon. Mais de là, il contemple de nouveau Fernande, la belle mariée, la nouvelle comtesse de Soria. Et il s'écrie, en pressant son front de ses deux mains ;

— Qu'elle est belle, mon Dieu !

Puis il se tait et s'assied. Mais il a fait en sorte que la porte, à demi fermée, ne lui dérobât point la vue de Fernande. Ses regards ne la quittent pas.

Tout-à-coup un homme, qui s'est approché de lui sans qu'il s'en aperçût, lui pose la main sur l'épaule. Il se retourne, et frémissant de tout son corps en apercevant don Roderic, il murmure à voix basse ;

— C'est lui !

— Tu sembles ému, Diégo.

— Pardon,... la surprise...

— Tu m'attendais, cependant ?

— Pas sitôt.

— Mais... tu es prêt.

— En vérité, Roderic... je n'en sais rien moi-même !

Un sourire méprisant glissa sur les lèvres du favori.

— Ton hésitation serait un peu tardive, mon ami, reprit-il après un léger silence. Et ta soumission passée répondait mieux de ta soumission à venir.

— Tout est donc résolu ?

— Tu le sais bien.

— Cette atroce comédie s'accomplira ce soir ?

— Dans un instant.

— Livrer Fernande ?

— Il le faut...

— Et si je supplie ?

— On sera sourd.

— Si je resiste ?

— La mort.

Diégo devint blanc et froid comme un marbre.

— Qu'as-tu donc ? reprit Roderic avec ironie.

— Ce que j'ai ? s'écria Diégo avec emportement. Tiens, regarde de ce côté et tu vas me comprendre... Vois cette femme, sa beauté ; admire ces trésors merveilleux de jeunesse et d'innocence, et dis-moi si ce n'est pas un horrible supplice que de les avoir possédés, ne fût-ce qu'une minute, ne fût-ce qu'une seconde, pour y renoncer ensuite et les perdre à jamais ?

— Effectivement, dit Calderone, cette femme est belle et je conçois tes regrets. Tes réflexions, qui me semblent fort justes, n'ont qu'un tort, c'est de venir un peu trop tard. Il ne te sied point, Diégo, de regretter un bien que tu as vendu toi-même, et au lieu de te lamenter sans sujet...

— Mais tu n'as pas compris, Roderic ! Ce n'est pas sa beauté, c'est elle, que j'aime, entends-tu bien ?

— Alors, répliqua don Roderic d'un ton bref, tu es fou. Est-ce que tu n'as pas vendu ta faculté d'aimer, comme ta faculté de sentir, comme ta faculté de vivre ? Est-ce que tu n'appartiens pas, âme, corps et pensée, à celui qui est ton maître et le mien ? As-tu le droit de te plaindre d'une arrestation simulée qui aboutira à un séjour de cinq ou six mois dans une forteresse de Valladolid, où tu seras traité bien moins en prison-

nier d'état qu'en protégé du roi? Faut-il te rappeler, d'ailleurs, que ta puissance et la mienne sont attachées au même fil, émanent du même souffle? Que ce souffle s'éteigne, que ce fil se brise et nous tombons tous deux. Voilà le sort qui nous menace aujourd'hui. Philippe III, faible, impuissant, incapable d'une main, se sert souvent de la main de ses favoris pour accomplir de grands exemples, pour exécuter des vengeances terribles! Quand l'un lui déplait, il le détruit par l'autre; et dans ce combat dont il dirige les coups sans les porter lui-même, il abandonne le vaincu à ses propres forces, et sourit au vainqueur. Or, la lutte est engagée entre Uzéda, fils du duc de Lerme et nous. Nous lui disputons, comme il nous le dispute, ce terrain dangereux et mouvant qu'on appelle la faveur du roi. Le grand point fut de nous emparer de cette imagination faible et lente qui obéit avec tant de soumission à l'impulsion qu'on lui donne. De peur que le duç d'Uzéda n'agisse sur l'esprit, agissons, nous, sur le cœur de Philipe III. Eh bien! ne sais-tu pas le secret de notre force, le mot de notre triomphe! Si nous n'avions pas connu les secrets penchants du maître, si nous n'avions pas toujours introduit, développé, quelque fièvre dans sa tête, quelque passion dans son cœur, eût-il été jamais esclave, eussions-nous été maîtres à notre tour? Non! il fut même un temps où l'effroi vint nous saisir, où nous vîmes notre proie prête à nous échapper, où le duc de Lerme faillit ressaisir son ancienne puissance. C'est l'époque où Philippe III signa le traité d'alliance défensive avec la reine régente de France. Il voulut alors, tu t'en souviens, partager le sceptre avec son ministre, régner à son tour, redevenir le petit-fils de Charles-Quint! S'il en eût été ainsi, c'était fait de nous. Heureusement, le jour vint, où ce roi, saturé de luxe et de profusion, las d'avoir tout en abondance, or, femmes et courtisans, voulut essayer, lui aussi, d'un désir sans espérance, d'un vœu difficile à réaliser..... Qui sait, peut-être, d'une privation, d'un rêve! Il voulut aimer sans espoir, supplice commun dans les classes du peuple, jouissance rare pour un roi d'Espagne! Il avait vu une seule fois à une de ses fêtes la fille du marquis d'Ovéda, il apprit plus tard que le vieux connétable, plus clairvoyant qu'il ne l'avait cru d'abord, avait en mourant fait prononcer à sa femme le serment de tenir Fernande éloignée de la cour jusqu'à l'instant de son mariage, et il se prit à aimer cette jeune fille d'un amour d'autant plus grand qu'il s'alimentait par l'absence et s'irritait par l'isolement. Maintenant, n'est-ce pas nous, qui, sur le point d'être accusés par le duc de Lerme de concussions secrètes, de trahisons d'état, en un mot de crimes trop réels, nous nous sommes fait à propos les confidents de cette passion nouvelle et avons ainsi détourné le coup qui devait nous frapper? n'est-ce pas nous, qui en nous faisant les instigateurs persévérants de cet amour, avons ôté pour ainsi dire au roi la force de nous soupçonner? n'est-ce pas toi, enfin qui, en épousant Fernande et en réalisant ainsi l'engagement que tu as pris de la ramener à la cour, dois achever de mettre à Philippe III le bandeau sur les yeux? Le glaive de la justice est suspendu sur nos têtes, Diégo, et à toute heure on peut, par un mot glissé à son oreille, par une preuve apportée à ses regards, renverser notre fortune et obtenir notre châtiment! Rendons le roi sourd et aveugle, Diégo; à ce prix, entends-tu bien, à ce prix seul nous aurons l'impunité.

— Tu as raison, Roderic, répondit Diégo après une pause assez longue. Mais cette femme est si belle qu'elle m'a rappelé que j'avais un cœur.

— Bah! dit Roderic Calderone, tu l'as oublié trop longtemps, pour t'en souvenir aussi mal à propos.

En ce moment, un grand tumulte éclata dans la cour du palais.

— Qu'est-ce donc? fit Diégo.

— Ne le devines-tu pas? tiens, regarde par cette croisée. J'espère que tu ne te plaindras pas du cortége qu'on te donne, et d'ici jusqu'à Valladolid, on te prendra pour un noble étranger que l'on reconduit à la frontière avec honneur.

— Allons! du courage, murmura Diégo.

— Par Sainte-Marie, continua Roderic, le senor don Fernand Ramirez de Ferinas, qui vient t'arrêter, a voulu faire grandement les choses: douze arquebusiers à cheval, autant d'alguazils, et lui, en grand costume de conseiller à la cour.

— Partir! partir! bégaya Diégo.

— Oh! dans une excellente litière, acheva Roderic, puis, prenant le bras de Diégo, il reprit presque aussitôt:

— Rentrons au salon, suis-moi.

Diégo obéit, et, forcé de dissimuler ses véritables émotions devant la foule qui l'entourait,

Il joua la surprise et mêla ses exclamations de doute et d'incertitude à celles qui s'élevaient de toutes parts.

Chacun adressait une question à Nunez, qui répondait, avec de grandes marques d'ébahissement, que la maison était assiégée, que les chevaux des arquebusiers piaffaient avec impatience, et semblaient vouloir monter les degrés de jaspe du vestibule. La marquise d'Ovéda se précipita vers la porte d'entrée, et recula presque en même temps frappée de terreur.

Don Fernand Ramirez, assisté de quatre alguazils, et le commandant des gardes, don François de Yrzabel, l'épée à la main, venaient de se présenter à la porte du salon.

Fernande voulut s'approcher. Le lieutenant des arquebusiers la repoussa doucement.

— Que signifie? s'écria Diégo...

— Au nom du roi, je vous arrête! dit Ramirez en lui posant la main sur l'épaule.

— De quel crime suis-je accusé? demanda Diégo.

— Vous le saurez plus tard. Votre épée!

— La voici.

— Etes-vous prêt?

— Marchons.

Ce fut à peine si l'on permit à Diégo de serrer la main de Fernande et de la marquise, sa mère. Tout cela fut vif et rapide comme l'éclair. Quelques minutes après, on entendit le bruit sourd de la litière qui fuyait dans l'ombre et le cliquetis régulier des armes que faisait heurter le mouvement des chevaux.

La stupeur qui succéda à la première impression de l'effroi fut immense, affreuse, impossible à peindre. Le château d'Ovéda, tout à l'heure bruyant et clair comme l'asile d'une fête, devint subitement terne et muet comme l'enceinte d'une tombe. Au bout d'une heure, la foule s'était entièrement dispersée, expliquant, par mille versions contraires, un événement si étrange, signe non équivoque d'une disgrâce imprévue.

Un instant Fernande se trouva seule, et Nunez, tout essoufflé, vint lui apporter un billet qu'on lui avait recommandé de remettre entre les mains de la senora Fernande *de Soria* elle-même.

— Déjà ce nom! murmura-t-elle, ce nom qui me fait souvenir que j'ai perdu don Ruiz et que j'appartiens à Diégo!

Elle prit le billet, l'ouvrit, et lut tout haut :

« Senora, pendant que les éclats du plaisir « remplissaient les échos de la résidence d'Ovéda, « une douleur poignante déchirait le cœur d'un « homme que votre bonheur réduisait au déses- « poir, que votre mariage condamnait à un exil « éternel. Cet homme ne voulait que voir une « dernière fois ces murailles chéries, pénétrer « son âme d'assez de larmes et d'amertume pour « y épuiser la source de la vie et s'en aller mourir « ailleurs... Mais il vient d'apprendre que tout « l'échafaudage de ce bonheur apparent était dé- « truit; il sait qu'un coup terrible vient de vous « atteindre, et il ose vous offrir le bras d'un pro- « tecteur et le cœur d'un ami. Cet homme... que « vous croyiez mort... »

Ici Fernande ne put poursuivre. L'expression de la joie mêlée à celle d'une souffrance horrible, se peignait sur son visage. Ses yeux se gonflaient de pleurs, et cependant ses lèvres dessinaient un sourire, — mais un sourire affreux à voir, tant il était empreint d'ironie, de doute et de souffrance.

Enfin, elle s'arracha violemment de cette préoccupation accablante, et appela sa mère à grands cris.

La marquise accourut.

— Don Ruiz, s'écria Fernande d'une voix étranglée... Don Ruiz existe!... il est vivant!!!...

La marquise crut que sa fille était devenue folle.

Mais tout-à-coup la porte s'ouvrit, et un homme parut sur le seuil.

C'était don Ruiz de Soria.

VII.

UN MOIS PLUS TARD.

— Etes-vous bien sûr, Nunez, que le secret du retour de don Ruiz à Madrid et de sa présence au logis de Valdesillas ait été bien gardé jusqu'à ce jour?

— Oh! j'en réponds, madame, dit le vieux serviteur d'un ton mystérieux. Madame la marquise, votre mère, a toujours passé pour la discrétion même; don Juan de Valdesillas se ferait tuer plutôt que de dire un mot; la vieille Gertrude ne croit pas encore bien fermement à la résurrection du senor don Ruiz, et moi dont la langue, je l'avoue, serait la plus sujette à caution, je suis allé, pour être plus tranquille, faire à l'église de Saint-Isidore, vœu de silence pour un an et huit jours.

— Depuis l'instant où je suis venu habiter ce palais, comment explique-t-on tout ce qui s'est passé au château d'Ovéda?

— De mille façons diverses, senora. Mais le bruit général est que votre époux don Diégo de Soria est impliqué dans une conspiration contre le duc d'Uzéda, et que son arrestation n'aura pas d'autres suites.

— C'est bien, Nunez, laissez-moi. La nuit est tout-à-fait close. Voici l'heure à laquelle, chaque soir, ma mère et don Ruiz viennent me visiter. Mais je les entends... Allez vite, Nunez, allez ouvrir à Ruiz la porte du petit escalier de pierre, pendant que la marquise montera par le grand... et prenez bien garde qu'on ne vienne nous interrompre...

Nunez s'éloigna, et presque en même temps la Marquise et don Ruiz entrèrent, l'une par l'issue connue de tous, l'autre par une porte pratiquée dans un panneau de muraille et que recouvrait une longue tapisserie.

— Ma mère! s'écria Fernande en lui présentant son front. —Don Ruiz! ajouta-t-elle en tendant la main à son ancien fiancé.

Il se fit un silence de plusieurs minutes.

— Quelle nouvelle? dit enfin Fernande.

— Aucune, répondit don Ruiz. Valdesillas est allé chez le duc d'Uzéda, et le premier ministre a affirmé n'être pour rien dans l'arrestation de Diégo. Valdesillas a voulu parler au roi... impossible de l'approcher...

— Mais, fit observer la marquise, si vous consentiez, don Ruiz, à rompre votre incognito... Si vous-même...

C'est justement, Senora, ce que je ne veux pas. Il y a dans le passé un mystère qu'il faut éclaircir à tout prix, et je veux éviter que la ruse m'en puisse dérober une parcelle. Jusqu'ici je crois, je veux croire comme vous que Diégo est vraiment convaincu de ma mort, qu'il n'est coupable envers moi d'aucune lâcheté, d'aucune imposture... Je veux croire aussi qu'il est victime d'une erreur ou d'une calomnie... Cependant, j'avoue que je suis effrayé des ténèbres qui nous environnent, et, pour les dissiper plus sûrement, je ne veux me découvrir qu'à l'heure où je pourrai porter une lumière assez éclatante pour ne nous laisser ni doute... ni soupçon...

— N'entendez-vous pas du bruit dans l'escalier? interrompit la marquise.

— En effet, dit Fernande. Cachez-vous, don Ruiz.

— On frappe à cette porte, ajouta la marquise à voix basse. Faut-il ouvrir?

— Ouvrez, dit don Ruiz en s'élançant dans la chambre prochaine.

C'était don Roderic Calderone.

— Soyez le bien venu, senor, dit la marquise en lui offrant un siége. Nous apportez-vous des nouvelles de la cour?

—Et de bonnes, répondit Roderic. Don Diégo de Soria va vous être rendu, continua-t-il en se tournant vers Fernande.

— Il va revenir?

— Demain... aujourd'hui peut-être. Car voilà plus de deux jours que l'ordre a été expédié au gouverneur de Valladolid de le mettre en liberté. Seulement son retour est soumis à de certaines conditions que je dois vous dire et auxquelles le roi mon maître espère que vous voudrez bien vous conformer.

— Je vous écoute, senor.

— Don Diégo de Soria, reprit Roderic après un court moment de réflexion, est compromis dans des intrigues dont il ne m'est point permis de vous dévoiler le caractère. Le roi s'est vu forcé de sévir, et cependant le vœu le plus cher de sa majesté a été d'user d'indulgence envers lui. Or, à ses propres intentions sont venues se joindre vos prières. Sa haute clémence a cédé. Don Diégo sera bientôt près de vous, mais je vous le répète, cette faveur n'est accordée, à vous et à lui, qu'à deux conditions.

— Lesquelles?

— La première le concerne : c'est qu'il ne doit revenir dans ce palais qu'à une heure avancée de la nuit, de manière à n'être vu de personne, et qu'il arrivera dans votre appartement par cette longue galerie de marbre qui, vous le savez, aboutit à votre porte, et dont l'autre extrémité va se perdre dans les réduits les plus lointains de la résidence royale. Don Diégo frappera trois fois des mains. C'est le signal auquel vous le reconnaîtrez.

— Et la seconde condition?

— Vous regarde plus personnellement, senora. En retour de ce qu'il fait pour vous, le roi Philippe vous demande un profond secret sur tout ceci.

— Mais la raison de ce mystère?...

— Est toute simple, ainsi que vous allez le voir. Votre époux n'est pas seul compromis dans l'affaire à laquelle j'ai fait tout à l'heure allusion, et une aussi grande faveur accordée à l'un, à l'exclusion des autres, exciterait de graves rumeurs contre le roi... Manquer à la discrétion que sa majesté exige, ce serait la rendre victime de sa clémence...

— Il suffit, interrompit Fernande. Le roi ordonne, j'obéirai.

Aussitôt que don Roderic Calderone fut parti, don Ruiz profita de ce que la marquise était allée le reconduire jusqu'au vestibule, pour s'approcher de Fernande et lui dire à demi-voix :

— L'heure de nous séparer pour toujours a sonné, senora.

—Vous! don Ruiz,... nous quitter, s'écria Fernande en frémissant.

— Mon secours vous sera désormais inutile...

— Que dites-vous?

— Ce que vous pensez sans doute, Fernande. N'allez-vous pas revoir Diégo?

— Eh bien?

— Diégo n'est-il pas votre époux?

— Il est vrai.

— Ne m'a-t-il pas effacé de votre souvenir?...

— Ruiz, ne dites pas cela...

— Ne l'aimez-vous pas?

— Oh! par pitié, don Ruiz! ne me forcez pas à un aveu qui me tuerait!

A ces mots le silence se rétablit brusquement. Ruiz et Fernande s'éloignèrent l'un de l'autre spontanément et comme par instinct. Ni l'un ni l'autre ne se comprenait. Fernande, convaincue que Ruiz ignorait les motifs qui l'avaient déterminée à accepter Diégo pour époux, n'osait les lui avouer, dans la crainte d'exciter en lui d'odieux soupçons. De son côté, don Ruiz, qui savait tout, interpréta bien différemment l'exclamation de Fernande. Il devina bien que Diégo n'avait point son amour; mais il se pénétra de plus en plus de cette pensée que Fernande avait été infidèle, et que cet amour appartenait encore tout entier à l'étranger, dont le scandaleux bonheur avait retenti un moment dans Madrid; à ce rival inconnu, dont personne ne savait le nom, et dont les torts, selon toute apparence, avaient été généreusement réparés par le dévouement de don Diégo.

La marquise reparut avec Valdesillas, qui, tous les soirs, venait lui offrir son bras pour retourner chez elle. Don Ruiz, après avoir serré la main du vieux commandeur, fit observer que l'heure avançait et que plus tard les rues de Madrid pourraient n'être pas sûres. La marquise, dont tant de secousses avaient ébranlé la santé, et qui ce soir-là souffrait plus que de coutume, embrassa sa fille et se retira avec Valdesillas. Don Ruiz reprit le chemin par lequel il était venu et gagna, par la porte dérobée, le petit escalier secret. Or, en disant adieu à Fernande, il avait pensé qu'il ne la reverrait plus. Il avait fermement résolu de ne plus se rencontrer avec son frère; et cette rencontre devenait maintenant inévitable s'il retournait chez Fernande. Cette séparation lui avait donc cruellement froissé le cœur. Bien plus, il lui avait semblé que la main de Fernande avait pressé la sienne; et à peine sorti de la chambre, le courage lui avait manqué pour aller plus loin. La main posée sur la rampe, l'œil tourné vers cette porte que l'obscurité lui cachait, il était resté muet, immobile et comme engourdi par un sentiment soudain de doute et d'hésitation...

Arrivés au bas du grand escalier et ayant gagné la rue, don Juan et la marquise d'Ovéda cherchèrent vainement don Ruiz.

— Où peut-il être? murmura la marquise.

—Il sera descendu plus vite que nous, répondit Valdesillas; il aura pris les devants. Je le retrouverai chez moi tout à l'heure.

Mais don Ruiz était toujours à deux pas de la porte de Fernande; il retenait sa respiration et luttait contre mille pensées diverses. Avoir retrouvé Fernande pour la perdre encore une fois, c'était déjà un grand, un affreux supplice; l'abandonner sans lui avoir ouvert son cœur, c'était l'agonie, c'était la mort! Tantôt il regrettait de ne l'avoir pas accablée de son mépris et de sa colère.... tantôt il se reprochait de s'être montré trop dur pour elle, et de ne lui avoir pas tout pardonné. Il était certain que depuis le soir mémorable qui les avait réunis, une barrière invisible semblait s'être établie entre eux deux, et que pas une heure d'intimité réelle n'avait racheté les horribles tourments d'une si longue absence. Ou il la croyait coupable, et alors il aurait voulu qu'elle fit elle-même l'aveu de sa faute; ou il la rêvait innocente, et il se demandait pourquoi elle n'avait pas même

tenté de se justifier. Enfin, le doute le dévorait; le doute, ce poison qui énerve, cette maladie qui tue.

C'est au milieu de cet accablement étrange que don Ruiz se sentit comme réveillé en sursaut.

Quelques mouvements rapides se firent entendre dans l'appartement de Fernande.

Don Ruiz prêta l'oreille. Il l'entendit s'agenouiller et murmurer d'une voix pleine d'angoisses :

— Mon Dieu! on vient par cette galerie... Serait-ce Diégo! déjà lui!

Etait-ce l'effroi de l'arrivée de Diégo, était-ce la joie de voir son impatience sitôt satisfaite qui venait de se trahir dans les paroles de Fernande? attendait-elle ou redoutait-elle sa venue? C'est ce que don Ruiz ne comprit pas bien clairement...

Le signal indiqué par Calderone fut fidèlement exécuté.

La porte roula sur ses gonds, et les lèvres tremblantes de Fernande purent à peine articuler ces mots :

— Est-ce vous, Diégo?

Mais, avant même qu'une réponse pût être faite à cette question, un cri déchirant s'échappa de sa poitrine et elle recula de plusieurs pas...

— Vous! s'écria-t-elle, vous ici!

— Oui, Fernande, moi à vos côtés, à vos genoux... moi, qui attends ce bonheur depuis tant d'années et qui, s'il le faut, paierai votre amour de ma puissance et de ma vie...

— Laissez-moi! laissez-moi!

— Non! non! tu m'écouteras, fille du marquis d'Ovéda, aimable enfant qu'un père impitoyable avait arrachée de ma vue, vierge pure qu'on a jusqu'à cette heure éloignée avec un soin jaloux des enivrants spectacles de la cour! Tu m'écouteras, car il faut que tu saches tout le feu que ton regard a porté dans mes veines! Tu m'écouteras, parce qu'il faut que je te demande grâce de la hardiesse qui m'a fait pénétrer dans ta chambre, au milieu de la nuit, au risque de t'ôter l'honneur et parce que je ne sortirai d'ici qu'en emportant ton pardon pour le passé et une promesse pour l'avenir.

— Eh quoi! c'est vous, qui, la nuit de ce bal?

— C'est moi... oui, et vous ne pouviez le supposer. Comment eussiez-vous dédaigné un amour qui grandissait dans l'ombre, se contentait d'espérances, se nourrissait d'illusions et puisait sa force la plus vivace dans son impossibilité même souvent, Fernande, j'allais le soir rêver près des murs du château d'Ovéda, et je revenais heureux quand j'avais pu voir votre ombre se dessiner sous l'ogive de vos croisées ou entendre le son de votre voix... N'ai-je pas assez souffert, assez lutté, Fernande, et ne m'accorderez-vous pas une faveur bien légère, celle d'assister à la fête que je donne demain dans ce palais.

J'y assisterai avec mon époux, don Diégo de Soria.

—Don Diégo,.. il n'est pas encore libre:.. un message récent m'a appris que le gouverneur de Valladolid avait refusé...

— D'obéir à la volonté du roi? cela paraît peu probable.

— Aussi, de nouveaux ordres seront-ils bientôt expédiés;.. mais en attendant, Fernande, il faut me promettre.

— Rien absolument...

— Vous n'avez point pitié de mon amour?

— Je ne ressens vivement que le mépris, et ce sont jusqu'ici les seules faveurs que votre amour m'ait values.

— Fernande!

— Je suis comtesse de Soria! Ici, comme au château d'Ovéda, je suis maîtresse; ici, comme au château d'Ovéda, je vous ordonne de sortir, ou j'appelle...

— Au château d'Ovéda, on est venu; ici, on ne viendra pas!

—Vous vous trompez, dit d'une voix tonnante don Ruiz, qui avait violemment poussé la porte secrète, dont les panneaux volèrent en éclats.

Le visiteur mystérieux se retourna terrifié, mais don Ruiz avait prévu ce mouvement, et, ne voulant pas être reconnu, il renversa d'un choc brutal la lampe qui brûlait sur l'angle d'une console de marbre. Les trois personnages de cette scène se trouvèrent tout-à-coup au milieu d'une obscurité complète.

— C'est un guet-apens, murmura une voix tremblante de colère, pendant qu'on entendait le bruit d'une épée à demi tirée du fourreau.

— Epargnez-vous une démonstration inutile, dit Ruiz à haute voix. Un duel par une nuit aussi noire serait chose impossible. Si vous m'en croyez, retirez-vous, senor. Et apprenez que de-

main j'irai demander justice à Philippe III, petit-fils de Charles-Quint et roi d'Espagne, des torts de Philippe III, coureur d'aventures nocturnes, et chevalier felon.

Nulle réplique ne suivit cette véhémente provocation. Don Ruiz distingua seulement le son de la même épée qu'on repoussa au fond du fourreau, puis un bruit de pas précipités sous voûte sonore. Un instant après le silence était rétabli.

— Eh quoi, dit enfin Fernande qui parvint à grand'peine à s'arracher de son accablement, vous étiez si près de moi ?

— Oui.... j'étais resté là.... Pourquoi? je l'ignore... le hasard.... Dieu, peut-être...

— Et vous avez deviné ?

— Que c'était Philippe III... Oui, car j'ai tout entendu, Fernande.

— Oh ! je suis perdue !

— Vous êtes sauvée, au contraire, et de plus justifiée à mes yeux...

— Que voulez-vous dire ?

— La calomnie vous avait marquée de son sceau fatal. Fernande... L'histoire de ce scandale nocturne était venue jusqu'à mon oreille, et je vous avais soupçonnée....

— Oh ! don Ruiz !

— Je vous aimais tant, Fernande, que je ne pouvais vous faire grâce ! L'indifférence seule admet ces tolérances stériles que repousse un cœur bien épris..... l'amour indulgent ne serait plus de l'amour...... J'étouffais donc en moi les élans de ma douleur, et en me voyant près de vous calme et sans colère, vous ne deviniez pas ce que je souffrais. Eh bien ! aujourd'hui, sans qu'un mot ait été prononcé entre nous, sans que nous ayons eu besoin, vous de prier, moi de pardonner, toute défiance s'est éteinte, tout motif de reproche a fui... Celui qui vous avait ravi l'honneur s'est chargé de vous le rendre lui-même... Honteux de vous avoir accusée, c'est moi qui, à mon tour, vous supplie de pardonner mes soupçons ; car je vous aime, Fernande, d'un amour qui a résisté à deux années, à deux siècles d'absence, d'un amour qui s'est retrempé dans les rudes épreuves de la jalousie, d'un amour que ma vie entière...

Ici, don Ruiz s'arrêta, comme frappé d'un souvenir subit.

— Les témoignages de votre affection me touchent, bégaya Fernande dont les sanglots étouffés entrecoupaient la voix. Mais vous avez d'autres obligations à remplir..... Et la captivité de don Diégo...

— Vous avez raison, et vous me rappelez à moi-même, s'écria don Ruiz qui parut faire un effort sur sa volonté. Il faut que je sois courageux jusqu'au bout. Diégo, je le vois maintenant, a été généreux ; je ne veux pas l'être moins que lui. Il est victime d'une intrigue infâme, et je ne puis le souffrir. Adieu, Fernande, je vous quitte. Demain, Philippe III m'accordera la liberté de mon frère... ou bien...

— Que voulez-vous faire, grand Dieu !

— Ce que veut l'honneur, ce que m'imposent la loi de mon amour et mon dévouement fraternel ; en un mot, mon devoir.

Une demi-heure après cet entretien, Fernande était seule dans sa chambre, en proie au désespoir le plus amer.

Quant à Ruiz, il avait regagné, sans fâcheuse rencontre, la maison de Valdesillas, dont la première surprise, en apprenant de Gertrude qu'il n'était pas encore rentré, commençait à se changer en une vive inquiétude.

VIII.

EN PLEINE COUR.

La chambre d'audience venait d'être ouverte aux courtisans, et l'on attendait, dans un respectueux silence, l'apparition de Philippe III. Deux gentilshommes du palais, don Eurique de Guzman et don François de Ribera se tenaient de chaque côté du siége royal, auquel on arrivait en montant trois degrés couverts d'une riche tapisserie, toute brodée de soie et d'or.

Au bout de quelques minutes, un hérault annonça :

— Le roi.

Et l'on vit paraître Philippe III, précédé du garde-major du palais qui, à la tête de quelques hallebardiers, ouvrait le cortége et faisait faire place. A la droite du roi était Uzéda, fils du duc de Lerme, qui avait succédé à son père dans la faveur du maître. A sa gauche, marchait don Roderic Calderone.

Le roi prit place, et l'on procéda à l'admission de l'ambassadeur de Charles-Emmanuel, duc de Savoie, qui apportait de la part de son maître la ratification d'un traité de paix récemment signé.

Défilèrent ensuite successivement l'amiral de Castille et l'archevêque de Grenade, dont la station devant le roi ne fut pas de longue durée.

Tout-à-coup, et sans qu'on sût comment il avait pu s'introduire et par où il était entré, on aperçut, au milieu de la salle de réception, un homme masqué, debout, les bras croisés et regardant fixement le roi.

Uzéda et Roderic, dont la rivalité se trahissait en toute circonstance, voulurent tous deux faire preuve de zèle en se disposant à courir à sa rencontre;...... mais Philippe les arrêta en leur disant :

— Laissez cet homme, je veux l'interroger moi-même.

Il se fit dans la foule un mouvement de curiosité.

— Votre nom ? demanda le roi.

— Je ne le puis dire.

— Pourquoi cacher votre visage ?

— Parce qu'il me suffira de dire un mot, sire, pour que vous sachiez qui je suis et ce que je veux.

— Que demandez-vous donc ?

— Justice !

— Pour qui ?

— Pour Diégo de Soria.

— Contre qui ?

— Contre vous-même, sire.

Roderic et Uzéda firent encore un pas en avant. Pour la seconde fois, Philippe les retint en murmurant :

— Voyons jusqu'où ira son audace. Puis, reprenant plus haut : Expliquez-vous, dit-il.

— Sire, une jeune fille vivait à Madrid, sous l'œil vigilant de sa mère, sous la sainte protection de la mémoire d'un père mort noblement au service d'Espagne. Sa vie était pure et sa vertu sans tache. Un infâme a voulu les ternir et vous le connaissez !

— Je ne sais de qui vous voulez parler, dit froidement le roi.

— Un jour, on donna à cette jeune fille un époux. C'était don Diégo de Soria. Ce nom vaut celui d'Ovéda, et la gloire de l'un devait suffisamment protéger celle de l'autre. Il n'en fut rien pourtant. La noble enfant ne fut pas mariée tout un jour;.... au milieu de la fête, don Diégo fut ravi à son épouse, à son bonheur.... Et c'est un événement, sire, que vous ne devez pas ignorer, puisqu'il s'est passé ici, sous vos yeux, et par votre ordre,.. sans doute !

Philippe tourna vers Uzéda un regard que ce dernier parut comprendre, puisqu'il dit aussitôt :

— Le roi n'a rien à répondre à de telles interpellations, senor ! sa majesté est totalement étrangère à ce qui regarde don Diégo de Soria....

— Alors, reprit don Ruiz avec véhémence, nous ne parlerons plus au roi de don Diégo, mais du roi lui-même.... Un scandale honteux a eu lieu le 25 mai dernier au château d'Ovéda, et c'est à vous, sire, que j'en demande compte !

Philippe III pâlit et se leva en chancelant.

— Un autre scandale, qui n'est connu que de vous et de moi, s'est accompli cette nuit au palais de Madrid, et j'en veux avoir raison !

— Taisez-vous, s'écria le roi d'une voix sourde.

— Pourquoi trembler ? Seriez-vous coupable, reprit don Ruiz d'un ton dédaigneux.

— Sortez, dit le roi en se dressant de toute sa grandeur.

— Je vous arrête à ce mot, sire, répliqua vivement don Ruiz. Vous n'êtes pas le digne fils de votre sang, car vous n'avez ni l'audace ni le courage qui ont toujours distingué les membres de votre famille. Sortez ! m'avez-vous dit ! Ah ! plutôt qu'humilier la fierté castillane à ce point, Philippe II, votre père, m'eût fait tuer sur place ! Charles-Quint, votre aïeul, eût dit : Sortons !!!

Cent épées s'élancèrent à la fois hors du fourreau pour châtier le téméraire qui osait outrager la royauté au pied même de son autel. Mais un signe impérieux les retint: l'inconnu sortit.

— Sire, dit Uzéda, nous ne pouvons pourtant souffrir qu'un tel crime demeure impuni;.... et laisser fuir cet homme sans savoir seulement qui il est....

— Vous avez raison, Uzéda, répondit le roi avec une insouciance affectée, il faut savoir quel est ce fou. Voyez par cette fenêtre, don Eurique, s'il se hâte de traverser la cour, et s'il paraît vouloir se soustraire à nos poursuites...

— Pas le moins du monde, sire, dit Eurique. Il se retire sans montrer la plus légère émotion. et son pas est des plus modérés.

— Que deux de mes alguazils le suivent donc, reprit le roi, et que sans l'inquiéter, sans l'a-

border même, ils s'informent habilement de ses titres, de sa demeure.

— Un tel soin serait inutile, sire, interrompit une voix qui sortit subitement d'un des groupes qui encombraient le salon : car si vous voulez m'accorder l'insigne faveur d'un entretien particulier, je soulèverai pour votre majesté, pour elle seule, le voile d'un mystère que vous cherchez vainement à pénétrer par d'autres voies.

—Juan de Valdesillas ! vous, s'écria le roi. Vous connaissez cet homme ?

— Oui, sire, et quand nous serons seuls....

—Vous êtes un vieux serviteur de ma maison, dit Philippe III après une pause de quelques secondes, je puis me fier à vous,... demeurez.

Et d'un geste, il congédia toute la cour, au milieu de laquelle un incident si étrange avait porté le trouble et la confusion..... Puis, presque aussitôt:

— Le nom de cet homme ? demanda-t-il.

— Don Ruiz de Soria.

— Le frère de Diégo ?

— Lui-même, — que tout le monde à Madrid a cru mort pendant si longtemps....

Tout le monde, excepté moi... et un autre, répliqua le roi.

— Oh ! mes soupçons !..... murmura le commandeur. Quoi ! vous saviez ?

— Oui.... mais pas un mot de tout ceci, — à don Ruiz surtout. Je compte sur votre silence, Juan de Valdesillas.

— J'obéirai, sire.

Alors Philippe III parut se recueillir un instant avec ses pensées et rêver à quelque importante résolution.

—Ecoutez-moi bien, senor commandeur, dit-il enfin au vieillard, et préparez-vous à me servir dans le projet que j'ai formé.

—Sire, épargnez don Ruiz dit d'une voix suppliante Valdesillas. Il vous a outragé, il est coupable;.. mais...

— Il y aura justice pour tous, interrompit le roi, et soyez sûr, senor, que, dans cette distribution équitable, je ne serai pas le moins sévèrement partagé. Je ne me souviens plus de l'injure de don Ruiz. Je lui laisse la liberté, à la seule condition pour lui de conserver son incognito jusqu'au jour où je lui ordonnerai de se faire connaître. Dès aujourd'hui, pour ôter tout prétexte à de fâcheux commentaires, que la belle Fernande, comtesse de Soria, retourne, en attendant l'arrivée de son époux, à sa résidence d'Ovéda. Quant à ce qui concerne Diégo, dites à son frère que sa délivrance doit être retardée de quelque temps, mais qu'après ce délai, qui sera le plus bref possible, *bonne justice lui sera rendue.*

Le roi Philippe appuya fortement sur ces derniers mots, et Valdesillas, toujours disposé à mal juger Diégo, entrevit dans l'expression de ces paroles une justification confuse de ses anciennes défiances...

Peu d'instants après, il avait quitté le palais et était allé rendre compte à don Ruiz du résultat de son entrevue.

Alors une agitation violente s'empara du roi qui était demeuré seul. Se promenant à grands pas, s'arrêtant parfois brusquement, portant la main à ses yeux pour favoriser l'action de sa pensée, il paraissait dominé par une sombre émotion. Ses traits, usés avant l'âge, semblaient rajeunir sous le reflet d'une inspiration généreuse, comme son âme allait se retremper sans doute au creuset de quelque grande action. Soudain il s'écria :

—Oui ! il y a assez longtemps que je suis l'esclave des traîtres, et une fois dans ma vie, je veux être roi pour faire le bien. Ce don Ruiz a eu raison d'insulter à ce sceptre dont mes mains n'ont su garder ni la force ni l'éclat. O Philippe, mon père, ô Carlos, mon aïeul, si, comme je l'aurais dû, je n'ai point marché sur vos traces, je me vengerai du moins des lâches qui m'ont perdu !

Et il saisit de ses doigts tremblants une plume et un parchemin, — et il s'écria en s'asseyant :

— Commençons par le plus infâme de tous.

Puis il traça l'ordre suivant :

« Don Fernand Ramirez, mon grand alguazil, je vous commande de prendre au corps don Roderic Calderone, comte d'Oliva, et de le tuer, s'il se veut défendre.»

Le soir de ce jour mémorable, on ne s'entretenait par tout Madrid que de la chute inattendue de don Roderic. Haï du peuple, détesté des grands, comme tous les favoris des rois, le comte d'Oliva ne devait trouver dans son abaissement ni pitié ni sympathie. La crainte seule avait jusqu'alors fermé la bouche à ses ennemis : ils prirent une éclatante revanche en se faisant ses accusateurs. Meurtres, empoisonnements, sorcelle-

ries, concussions, tous les crimes possibles lui furent imputés, et pas une voix ne s'éleva pour le défendre.

Quant à Fernande, instruite de ce qui s'était passé, elle se demandait avec inquiétude si l'apparente clémence de Philippe III envers don Ruiz ne cachait pas quelque dessein sinistre, et s'il n'avait point ajourné sa vengeance pour la saisir plus sûrement.

Quoi qu'il en pût être, tout le temps que dura le long procès de Roderic Calderone, ni Valdesillas, ni don Ruiz ne furent mandés à la cour.

Mais, la veille fixée pour l'exécution en place publique de ce favori, qui allait clore, par un dénouement si misérable, l'histoire merveilleuse de sa fortune et de sa vie, un officier de la cour de Madrid se rendit au château d'Ovéda, où don Ruiz et Valdesillas veillaient au chevet du lit de la marquise, dont la maladie faisait d'effrayants progrès. Là, il remit à don Ruiz un pli scellé des armes royales, et contenant ce peu de lignes tracées de la main même de Philippe III :

« Moi, le roi, j'attendrai demain, à huit heu-
« res du matin, en la salle d'audience de mon
« palais de Madrid, le senor don Ruiz de Soria,
« qui devra être accompagné du seul Valdesil-
« las, commandeur d'Occana. »

Je suis chargé, dit le porteur de ce billet, quand Valdesillas en eut terminé la lecture à voix haute, d'engager le seigneur don Ruiz à se munir du masque sous lequel il s'est déjà présenté au palais.

— J'obéirai, répondit don Ruiz.

— Je dois vous dire aussi, continua le messager du prince, que don Diégo de Soria, votre frère, rendu à la liberté, sera admis, à la même heure que vous, en présence de sa majesté.

L'officier s'éloigna, et la marquise fit entendre de son lit de douleur cette exclamation étouffée:

— Défiez-vous de Philippe III !

Fernande s'efforça de rassurer sa mère, mais une profonde terreur s'était également emparée de tout son être.

— Demain donc, je reverrai mon frère ! s'écria don Ruiz.

— Demain, nous saurons la vérité, pensa Valdesillas.

IX.

AVANT L'EXÉCUTION.

L'existence de Roderic, dont l'influence occulte fut si puissante en Espagne, après la disgrâce du duc de Lerme, avait présenté depuis son commencement jusqu'à sa fin, tous les caractères étranges d'une mystérieuse fatalité.

Né d'un pauvre soldat espagnol en garnison à Anvers, François Calderone, et d'une fille de ce pays, nommée Maria Saladin, il fut maudit en naissant par son père qui, pour se débarrasser d'une charge que la misère lui rendait plus sensible, résolut de se défaire de cet enfant. Un soir le soldat se rendit aux murailles d'Anvers, et, renfermant le petit Roderic dans un sac, le descendit ainsi hors de la ville.

Cependant un remords soudain s'empara de lui. Le père eut horreur de son crime, et courut en toute hâte rouvrir le sac et délivrer l'enfant. Par un hasard inconcevable, Roderic n'avait pas souffert de sa chute, et le grossier espagnol, convaincu de l'intervention du ciel en cette occurrence, rentra à Anvers les yeux baissés, son fils dans les bras, et marmottant des prières pour demander grâce à Dieu du péché qu'il avait commis.

Il fit mieux : il alla consulter un frère de l'ordre des Bénédictins auquel il avoua tout, sous le sceau de la confession, en s'informant quel serait le moyen le plus agréable à Dieu de réparer son crime. Le frère lui commanda, au nom du ciel, d'épouser Marie et de légitimer Roderic. François Calderone obéit, et Roderic eut un nom.

Devenu veuf, le vieux François vint rejoindre sa famille à Valladolid. C'est là seulement que les dispositions de Roderic commencèrent à se révéler. Placé en qualité de page chez le vice-chancelier d'Aragon, il se sentit bientôt mal à l'aise et comme emprisonné dans cette position secondaire, qui ne répondait ni aux inspirations de son orgueil, ni aux élans secrets de son ambition.

Déjà souple comme le valet le plus adroit, flatteur comme le courtisan le mieux informé, il avait conquis les bonnes grâces de quelques seigneurs influents au conseil du roi. Parmi ces seigneurs, il en était un qui tenait le sceptre de la faveur royale, et dont l'astre brillait d'un vif éclat auprès du soleil de l'Espagne ; c'était don François Sandeval, marquis de Denia, duc de Lerme.

Ce fut sur cet homme que Roderic prit exemple, ce fut sur sa fortune qu'il résolut de bâtir la sienne. L'événement ne faillit point à ses espérances. Le duc de Lerme était l'âme damnée de Philippe III. Roderic se fit l'âme damnée du duc de Lerme. Il aida plus que personne à la fortune de ce favori, afin de le perdre plus sûrement; il contribua à l'élever le plus haut possible pour que sa chute fût de celles dont on ne se relève pas. Il avait compris, le politique habile, que la faveur des rois ressemble à une grande échelle isolée, sur laquelle on est solide tant qu'on peut s'y maintenir des pieds et des mains, mais dont le dernier échelon doit être fatal au courtisan qui, n'ayant plus d'appui que sous ses pieds et ne pouvant user de ses mains pour garder l'équilibre, tremble, chancelle et tombe.

Son élévation fut rapide et étonna l'Espagne entière. Il succéda tout d'abord à don Pedro de Franqueza, comte de Villalonge, qui remplissait la charge de secrétaire d'état. A dater de cette époque, qui ouvrit à Roderic Calderone la carrière des honneurs les plus recherchés, lui seul eut le maniement des mémoriaux, procès et affaires publiques. Les grâces, les bienfaits, les récompenses même de la justice s'expédiaient par son ordre et dépendaient de sa toute puissante discrétion. Une si merveilleuse fortune, jointe aux qualités éminentes de sa personne et de son esprit devaient lui faciliter une noble alliance. Il se maria effectivement, au milieu de ses premiers triomphes, avec une dame de l'Estramadure, Inès de Vergas, comtesse d'Oliva.

Nous ne suivrons pas plus loin Roderic dans ce chemin semé de joies bruyantes et factices où chacun de ses pas était un succès, chacune de ses luttes une victoire. Si nous avons jeté un regard sur le passé de cet homme, dont la dernière heure va sonner, c'est que nous voulions faire ressortir avec plus de force le contraste de cette grandeur et de cette misère, tableau digne de pitié, dont le pareil se trouve à chaque instant dans l'histoire, épopée lamentable et sombre qui est celle de presque tous les favoris de la monarchie ancienne.

Dès le matin, une rumeur lugubre circulait à travers les rues de Madrid. Rien n'est plus propre à frapper vivement l'esprit du peuple que ces incroyables retours de fortune qui lui montrent, couvert d'un cilice, l'homme qui la veille encore portait sur ses épaules un lambeau de la pourpre. C'est à la fois un spectacle qui étonne les yeux et un exemple qui remue le cœur. La foule ne manque jamais à ces grandes exécutions où la grandeur, dépouillée de son prestige, vient s'humilier sous la main du bourreau. Ce jour-là donc, elle se pressait, avide et curieuse, pour assister à la mise à mort d'un favori que ses crimes avaient depuis longtemps voué à l'exécration populaire, au supplice de don Roderic Calderone, comte d'Oliva, que Philippe III, dans un moment de colère, s'était ainsi décidé à livrer à la vengeance des lois.

L'échafaud avait été dressé pendant la nuit.

Les membres des confréries de la Paix et de la Miséricorde vinrent les premiers s'échelonner le long des rues que devait parcourir Roderic.

Le bourreau ne tarda pas à paraître.

Peu à peu un silence de plomb sembla peser sur la ville.

On attendait le condamné.

X.

HUIT HEURES.

Fernande avait passé la nuit entière sans dormir; sa mère était au plus mal, et la frayeur que la pauvre femme avait ressentie à la lecture de l'ordre royal, avait passé dans l'âme de sa fille. Toute la nuit, égarée par le délire et par la fièvre, la marquise avait, sans le vouloir, représenté à Fernande, sous de sombres couleurs, les intentions sinistres qui, dans sa pensée solennelle, avaient dû dicter la détermination du roi. Et, en effet, cette réunion solennelle des deux frères en face de l'échafaud où allait périr Roderic, cette recommandation faite à don Ruiz de se munir du masque dont il s'était servi plusieurs jours auparavant; en un mot, tout cet appareil étrange de recommandations sévères et de précautions inouïes, devait porter l'épouvante au fond du cœur de deux femmes énervées, l'une par la maladie, l'autre par le désespoir, et qui ne connaissaient encore le roi Philippe que par ses violences et ses attentats. Fernande se sentait mourir d'inquiétude, les minutes lui semblaient voler plus vite qu'à l'ordinaire, elle tremblait d'entendre sonner huit heures. Tout-à-coup, elle s'aperçut que la marquise s'était assoupie. Alors une idée vaillante, hardie, s'empara de tout son

ître, et c'eût été folie à elle d'y vouloir résister. Elle se rappela qu'elle avait encore son appartement au palais, qu'elle pouvait s'y rendre mystérieusement, et de là, se glisser inaperçue par la galerie de pierre dont elle avait conservé une clé, jusqu'à la porte désignée pour le rendez-vous. Aussitôt conçu, ce projet fut exécuté. Seule, enveloppée d'une longue mantille noire, et après avoir recommandé à Nunez de ne point quitter sa mère, elle se dirigea avec joie vers cette habitation royale, qui pourtant ne devait évoquer dans son esprit que d'amères souvenances. On ne fit aucune difficulté de l'y introduire, car là, elle était chez elle, aussi bien qu'au château d'Ovéda.

Au bout de quelques minutes, elle avait parcouru sans bruit l'interminable galerie dont les cintres discrets n'avaient point trahi le bruit de ses pas. La porte qui communiquait avec la salle du trône était entr'ouverte et elle vit le roi, seul assis en face de la fenêtre et parcourant toute la place d'un regard inquiet. Effrayée de sa propre audace, elle s'était arrêtée subitement à cet aspect, et s'appuyant entre deux colonnes, elle se promit de tout observer sans trahir sa présence, à moins que son intervention ne devînt nécessaire pour obtenir le pardon de Ruiz ou la grâce de Diégo.

Il était temps qu'elle arrivât, huit heures sonnèrent, on entendit des cris s'élever parmi la populace, car on savait que c'était le moment où les religieux et les alguazils devaient aller chercher don Roderic. Philippe III eut un léger frissonnement d'impatience et il fronça le sourcil, ce qui donna à sa physionomie un air de dureté qui fit frémir Fernande. A coup sûr, il s'étonnait que ce fût lui, le roi d'Espagne, qui fut le plus exact à un rendez-vous.

Mais un huissier parut et dit :

— Sire, je vous annonce la venue du senor don Ruiz de Soria et du commandeur Juan de Valdesillas.

— Introduisez-les, dit le roi.

Valdesillas entra le premier et s'inclina profondément : don Ruiz, qui le suivait, alla droit au roi, et, pliant le genou avec humilité :

— Sire, je vous ai gravement offensé, dit-il, se peut-il que vous m'ayez pardonné ?

— Relevez-vous, répondit Philippe avec cet accent de bonté qui vint s'épandre comme un baume salutaire sur le cœur de Fernande. Vo[us] m'avez accusé, don Ruiz, vous qui passiez jadi[s] aux yeux de tous ceux qui vous connaissent po[ur] l'image vivante de votre père, âme, visage [et] vertu ! et j'ai voulu, sinon me justifier, car c'e[st] impossible, du moins vous obliger à reconnaît[re] que vous avez été trop sévère et trop promp[t]. Si mes torts n'ont point d'excuse, ils s'expliquen[t] cependant par des causes que personne ne saur[a] jamais... que vous. En deux mots, don Rui[z], formulez vos griefs et exposez vos prétentions. Que voulez-vous ?

— Justice pour mon frère.

— Justice ! dit le roi, bien ! c'est vous-mêm[e] qui la lui ferez tout à l'heure. Don Diégo e[st] dans ce palais. Revenu de Valladolid depuis c[e] matin, j'aurais pu le voir avant vous ; je ne l'[ai] pas voulu. Il va venir, vous allez vous entendre et voyez jusqu'où le roi d'Espagne consent à s'abdiquer lui-même, — vous serez son juge et l[e] mien ! — Avez-vous apporté votre masque ?

— Oui sire.

— Mettez-le ; c'est cela. Maintenant tenez-vou[s] là, debout, près de cette table et ne vous découvrez, que quand tout sera terminé et que j[e] vous aurai laissé seul avec lui. N'oubliez pa[s] aussi, lorsqu'il vous aura quitté, de venir me retrouver pour me rendre compte de vos intentions à son égard.

Puis, ayant rappelé l'huissier, le roi continua à voix haute :

— Faites entrer don Diégo de Soria.

Don Diégo parut. Il portait un costume de ville éblouissant, et rien dans son attitude, ni dans l'expression de ses traits ne révélait cette satisfaction naïve du prisonnier dont on vient de briser la chaîne. Il avait aux lèvres ce sourire calme et insignifiant qui est de mise obligée chez les hommes de cour. Il ne vit d'abord que le roi et s'approcha de lui en se disposant à lui baiser la main.

Mais la main de Philippe III se retira vivement.

— Don Diégo leva les yeux, et ayant aperçu Juan de Valdesillas, il sentit une sueur froide lui monter au front. Alors on eût dit que l'œil scrutateur du vieillard portait l'épouvante jusqu'au fond du cœur de Diégo, et que seul il y pouvait lire tout ce qui s'y cachait de pensées criminelles et d'instincts honteux. Puis, il re-

garda Philippe. Ce n'était plus ce prince au front bienveillant, à l'accueil plein de bonté, devant lequel il n'avait qu'à se montrer pour en obtenir un mot affectueux, un sourire d'intelligence. La physionomie de Philippe III était nuancée d'ombres sinistres, et une agitation intérieure semblait imprimer à ses lèvres un imperceptible tremblement. Alors, comme il jetait un regard à l'homme masqué, le roi devinant sa surprise lui dit :

— Ne vous étonnez point, Diégo, de la présence de ce seigneur. Il sera le témoin de notre entrevue et nous ne devons avoir rien de caché pour lui.

— Je suis à vos ordres, sire, répondit Diégo que son assurance abandonnait peu à peu.

— Alors, répondez à mes questions, dit le roi. Vous avez été l'ami de don Roderic Calderone, comte d'Oliva ? A quel motif avez-vous attribué sa disgrâce ?

— Aux intrigues de ses ennemis qui sont aussi les vôtres.

— Que dites-vous de sa condamnation ?

— Je dis qu'elle a été arrachée à ses juges par ceux de vos conseillers qui étaient intéressés à sa perte.

— Et vous considérez sa mort ?

— Comme une atteinte portée à vos droits, sire ; car nul en Espagne ne peut ignorer la haute faveur dont vous aviez daigné le juger digne.

— Ainsi, vous me croyez étranger à l'arrêt qui le frappe ?

— Oui, sire.

— C'est une erreur, don Diégo ; car c'est à moi seul, à moi, le roi, que don Roderic doit cette disgrâce, sa condamnation, sa mort.

— Je ne vous comprends pas, sire !

— Oui... oui... cela vous étonne... Et que diriez-vous donc si je vous rappelais que vous êtes son complice, si d'un mot je vous livrais aux mêmes juges qui l'ont condamné !

— Je me jetterais à vos pieds, sire, et quand je vous aurais rappelé à mon tour mes longs services, mon dévouement absolu, mon obéissance aveugle, vous n'auriez pas le courage de perdre le plus fidèle et le plus soumis de vos esclaves !

— Vous vous trompez, s'écria le roi, dont le front parut en ce moment illuminé d'un rayon céleste ; vous vous trompez ! car c'est ce dévouement absolu, cette obéissance aveugle que je punis surtout dans le comte d'Oliva. Ah ! vous croyez que c'est se dévouer au roi que de fermer autour de lui toutes les voies de la vérité ! vous croyez que c'est se dévouer que de mettre des complaisances honteuses au service de caprices honteux ! Vous croyez avoir bien mérité du maître, parce que vous avez inventé je ne sais quelle servitude dégradante au profit de je ne sais quel despotisme sans frein ! Non ! non ! il n'en pouvait être ainsi longtemps... La royauté sommeillait, senor, et ce sommeil était votre bouclier le plus sûr ! Mais un outrage salutaire est venu fort à propos lui montrer sa honte et la rappeler au sentiment de sa dignité ! Flatteurs, c'est vous qui encouragez le vice ! courtisans, c'est vous qui inspirez le crime ! esclaves, c'est vous qui faites la tyrannie !!! c'est vous tous qui, depuis la mort de Marguerite d'Autriche, m'avez désappris à régner, m'avez plongé dans une léthargie profonde et avez fait de moi la risée de l'Europe entière ! Et sans nous occuper ici du duc de Lerme qui m'a si longtemps dépouillé de ma couronne, de don Roderic qui, dans un instant, va payer de sa vie temporelle des crimes inconnus que je paierai, moi, du salut de mon âme, parlons de vous, Diégo, qui avez soufflé dans mon cœur les feux d'une passion dévorante et qui, après m'avoir conduit de la convoitise au délire, de l'amour à la folie, m'avez offert d'épouser la femme que j'aimais pour me la livrer, le jour même de votre union, pure et sans défiance, pour la jeter, vous, Diégo de Soria, son mari, dans les bras de Philippe III, son amant !

— Sire, souffrez...

— Pas un mot ! pas un mot ! Qui donc m'a dit qu'il n'y avait pas d'honneur de femme qui tint contre le prestige d'un diadème ! Est-ce que ce n'est pas vous, Diégo ? Qui donc n'a cessé d'attacher ma pensée au souvenir de Fernande, d'attirer mes regards vers le château d'Ovéda, n'est-ce pas vous encore ? Et quand je regardais ce simulacre d'union comme une impiété, comme un sacrilége, qui donc s'est efforcé de lever mes scrupules, en me disant que le pouvoir du prêtre est sans bornes et qu'il n'est pas de crimes que son absolution ne puisse effacer ? N'est-ce pas toujours vous, Diégo ?

— Sire... votre volonté...

— Ah ! ne vous retranchez pas derrière ce mot illusoire, ce prétexte frivole... ma volonté !

Est-ce que ce n'est pas de vous seul qu'elle dépendait? La volonté de Philippe III! Mais en ce moment même, fidèle à votre système de flatterie sans pudeur, vous en parlez sans y croire! Vous savez bien qu'associés dans le même but, dans la même espérance, Roderic et vous, vous traciez devant moi la route où vous guidiez mes pas. Heureusement je me suis souvenu à temps que si le courtisan tombé rend compte au bourreau de ses méfaits, le roi mort en doit compte à l'histoire, et je me suis arrêté!... Et vous vous étonnez de me voir secouer ce joug d'infamie, briser ces fers dorés que vous aviez rivés à mes mains royales et reprendre ma force et ma liberté? Eh! ne deviez-vous pas prévoir ce réveil? A dater de ce jour, venez, vous dont la rude parole fera retentir à mon oreille des vérités sévères, de salutaires avis! Venez! le palais du roi vous est ouvert! nobles Castillans, qui oserez me conseiller le bien, c'est vous que je veux récompenser désormais! Instigateurs du mal, flatteurs de mes faiblesses, conseillers de mes crimes, c'est vous que je punis!!!

Huit heures sonnèrent.

Un bruit funèbre retentit dans le lointain. Le sinistre cortége venait de déboucher à l'angle de la rue qui faisait face à la fenêtre. Une population immense marchait en tête du convoi. Environ trente alguazils à cheval précédaient la personne du condamné, autour duquel on ne réussissait qu'à grand'peine à contenir les curieux.

Bientôt on put distinguer don Roderic de Calderone.

XI.

UN EXEMPLE.

Il était vêtu d'une soutane, d'un manteau de deuil et d'un capuchon de frise. On lui avait permis de monter sur une mule pour accomplir le trajet fatal; mais, malgré ses supplications, on avait refusé de lui laisser son habit de chevalier. Il portait à la main un crucifix qu'il baisait souvent avec de grandes marques de dévotion, et s'entretenait de temps à autre avec son confesseur, le père George de Pédrosa, de l'ordre de Saint-Jérôme. Lorsqu'il fut sur la place où était dressé l'échafaud, Roderic parut surpris de voir une affluence si grande se presser à un si triste spectacle; puis, s'agenouillant devant la croix qui lui fut présentée, il leva les yeux au ciel et se mit à prier ardemment.

— Sire, dit Diégo avec une émotion qu'il essayait vainement de dissimuler, ce tableau est affreux, détournez-en votre vue.

Je suis calme, répondit le roi, et c'est vous qui tremblez, Diégo.

Le bourreau, qui conduisait la mule par la bride, étant arrivé au lieu du supplice, prononça ces mots à haute voix :

« — *C'est icy la justice que commande le roy notre sire, estre faite à cet homme icy pour avoir fait assassiner autruy et pour plusieurs autres crimes résultant du procez, pour lesquels il a ordonné qu'il sera décapité, afin que cela luy soit à chastiment et aux autres à exemple; et qui, ainsi fera, doit attendre une mesme peine.* »

— Don Diégo, chancelant, s'appuya d'une main contre la muraille.

— Vous pâlissez, dit Philippe III toujours impassible.

Roderic était calme. Après s'être recommandé aux prières du peuple, il monta d'un pas ferme sur l'échafaud, s'assit sur la chaise, puis s'abandonnant au bourreau, lui permit de lui lier les bras, les pieds et tout le corps. Alors, le bourreau, s'agenouillant à son tour, lui demanda pardon; ce que Calderone lui accorda en l'embrassant et lui disant qu'il était son plus grand ami puisqu'il le délivrait de tant de misères.

Au même instant le malheureux découvrit sa gorge et le bourreau, après lui avoir bandé les yeux et fait baisser la tête sur le dossier de la chaise, lui donna le coup de grâce.

Don Diégo poussa un cri : Philippe III détourna les yeux d'où jaillit une larme. Justice était faite.

Diégo se soutenait à peine. Le roi prit en pitié sa frayeur et lui dit :

— Vous avez vu cet horrible supplice, Diégo! Eh bien! je vous en fais grâce. Vous avez été de moitié dans tous les crimes de ce malheureux, et vous devriez être de moitié dans son châtiment. J'ai résolu d'être clément pour vous... A lui, qui n'était qu'un valet parvenu, je n'ai point pardonné; à vous qui portez un des grands noms de l'Espagne, je n'impose qu'une punition qui ressemble à une grâce : l'exil.

Et il signa un parchemin. Puis désignant d'un geste don Ruiz de Soria, dont l'attitude n'avait pas cessé un instant d'être calme, il ajouta :

— Tout est fini entre nous, Diégo. Mais vous avez encore deux juges à implorer : cet homme ici-bas et Dieu au ciel!

En achevant ces mots, Philippe III disparut.

Alors don Diégo s'écria, en faisant un pas vers l'homme que lui avait montré le roi :

— Qui êtes-vous donc ?

Pour toute réponse, don Ruiz lança au loin son masque, et regarda fixement son frère.

La bouche de Diégo s'ouvrit, mais aucun son ne put s'y frayer passage. Ses yeux, injectés de sang, attestaient la révolution terrible qui venait de s'opérer en lui. Epouvante, humiliation, surprise, les sentiments les plus contraires se heurtaient dans son cerveau bouillant. Il était anéanti.

Enfin il bégaya avec effort :

— Vous ici mon frère !

— Pour ma honte et mon malheur ! répondit Ruiz.

— Qu'ordonnez-vous ? reprit-il en baissant la voix et les yeux, comme s'il eût compris qu'il n'avait ni pardon à espérer de son frère, ni rémission à attendre de Dieu.

— Sortez de ce palais par l'issue commune, senor ; mais relevez la tête, et chassez, si vous le pouvez, cette pâleur qui ne sied qu'au criminel. Tâchez au moins de dérober notre ignominie à la curiosité de nos frères en noblesse, les bons hidalgos de Castille. Allez ; Juan de Valdesillas vous conduira chez lui, et tout à l'heure je vous rejoindrai.

— Partons, dit Valdesillas.

— Et vous, ami, continua Ruiz en s'adressant au commandeur, vous avez notre secret...

— La tombe, répliqua vivement Valdesillas, ne le gardera pas mieux que moi.

Et le commandeur sortit suivi de don Diégo de Soria.

Don Ruiz, demeuré seul, se sentit accablé sous le poids de son infortune. Des murmures insultants lui traversaient la tête, et il entendait siffler autour de lui ce mot poignant : Déshonneur ! déshonneur ! Il souffrait, il respirait à peine, il crut que la vie se retirait de son cœur.

Tout-à-coup un bruit imperceptible le tira de cette cruelle extase ; il leva les yeux et jeta une exclamation où vibra son âme tout entière. Fernande était devant lui.

XII.

UN RETOUR VERS LE PASSÉ.

Don Ruiz se crut transporté dans un autre monde. Il ne songea pas même à se rendre compte de la présence de Fernande au palais, ni à se demander comment et pourquoi elle s'y était introduite. Il ne chercha pas l'intention,... il ne vit que le fait, pour s'en réjouir comme d'un bienfait du ciel, pour l'accepter avec ivresse. Il se précipita vers elle, saisit ses deux mains dans les siennes, les couvrit de baisers, et ensuite, comme s'il eût voulu la défendre d'un grand péril, l'entoura lentement de ses deux bras, étreinte aussi chaste et aussi pure que l'eût été celle d'une mère protégeant sa fille. Fernande, heureuse au milieu de l'angoisse qui la déchirait, s'abandonna à cet élan de tendresse dans lequel elle était au moins de moitié. Pendant un instant ce fut un oubli complet du passé, une insouciance entière de l'avenir. Pendant une minute ils redevinrent les amants de jadis, les fiancés d'autrefois. Mais bientôt le sentiment de la douleur présente vint s'élever entre eux comme une barrière de flamme. Ils s'éloignèrent l'un de l'autre comme s'ils craignaient leur amour, comme s'ils avaient peur d'eux-mêmes. Fernande, surtout, honteuse d'avoir trop naïvement livré le secret de son cœur, baissa les yeux en rougissant et murmura ces deux mots :

— Que faire !

Don Ruiz, ramené par cette exclamation au sentiment d'une réalité lugubre, ne trouva que la force de répéter :

— Que faire !

Après quelques minutes d'un silence pénible, Fernande se rapprocha de Ruiz, et lui dit d'un accent inspiré :

— Don Ruiz, je n'ai plus de père, et en le perdant, j'ai perdu le plus sûr et le plus respectable des appuis. Ma mère est mourante, et si je pleure devant elle, mes larmes la tueront. Voulez-vous remplacer mon père, don Ruiz ? Voulez-vous que je vous parle comme je parlerais à mon père ?

— Pourquoi cette question, Fernande ? douteriez-vous de moi ?

— Non,... je ne doute point de vous... Mais depuis votre retour, tant de secousses ont affaibli votre confiance, tant de soupçons vous ont été inspirés sur moi, qu'il me semble que votre affection en a dû être ébranlée, et que je crains de ne plus retrouver au fond de votre cœur cette

indulgente sympathie qui jadis répondait si bien à ma voix, quand elle exprimait une espérance ou un regret.

— Don Ruiz est aujourd'hui ce qu'il était alors, Fernande, ou s'il n'est plus le même, c'est que son amour est devenu de l'adoration, c'est qu'il s'est augmenté encore de toutes les souffrances que tu as subies et de tout le malheur qui t'attend!

— Vous m'aimez!

— En as-tu douté un seul instant, Fernande!

— Oh! ne dites pas cela, Ruiz! ne dites pas que vous m'aimez, ou bien je vais croire que vous voulez vous jouer de moi, de ma faiblesse, de mes tortures... Jeter en ce moment sur mon cœur une étincelle brûlante, c'est y rallumer un incendie que l'honneur me dit d'éteindre, que Dieu m'ordonne d'étouffer!... Et d'ailleurs, ce n'est pas un rêve... Depuis le jour où je vous ai revu, au milieu des bouleversements de cette fête inachevée, depuis l'heure où vous avez accepté, avec un saint oubli de vous même, cette tâche dure et cruelle de servir et de protéger une pauvre femme que vous pensiez coupable envers vous, j'ai continuellement tremblé à votre approche, frémi sous votre regard! Mon ancien amour, à moi, avait retrouvé à votre vue toute sa force et toute sa profondeur. A chaque instant, il voulait s'élancer hors de ma poitrine... Cent fois par jour, je le sentais prêt à se trahir, à s'exhaler en larmes ou en cris de joie, à monter du cœur aux lèvres!... Mais vous veniez, Ruiz, et toutes ces voix intimes, voix de bonheur et d'espoir, qui bruissaient au fond de moi-même en votre absence, se taisaient quand vous étiez là, debout, près de moi, pressant ma main de votre main froide, et glaçant tous ces doux élans de mon âme d'un seul sourire, aussi froid que votre main... Si bien, Ruiz, que tout en conservant dans mon cœur le trésor sacré de mon amour, je redoutais votre approche comme celle d'un juge sévère; en un mot j'avais peur de vous!

— Peur! et cependant, bien que je te crusse coupable, ton pardon fut la première pensée de mon cœur...

— Pourquoi ne fut-il pas le premier mot de ta bouche?

— Je n'avais pas la force de te condamner, et je m'étais imposé le silence.

— Oui,... un silence horrible,... un silence qui me tuait.

— Ne me le reproche pas, car j'en ai souffert autant que toi. Je n'osais te reprocher le passé et je voyais l'avenir m'échapper sans retour... Oh! plains-moi plutôt, Fernande, plains-moi, car je sens que je meurs,... et un mot de toi peut me rendre la vie!

— Alors, écoute-moi donc, reprit Fernande avec entraînement; écoute-moi et ne fais pas un crime à une pauvre femme, attachée à une chaîne odieuse, d'intervertir pour un instant les rôles, et de faire entendre des vœux et des plaintes que la stricte pudeur devrait peut-être désavouer. Il faut, don Ruiz, que je t'ouvre mon âme tout entière. Après ce que j'ai entendu, tu comprends sans peine l'horreur que je ressens pour ce misérable Diégo! Mais tu te tromperais si tu pouvais croire que ma haine ne date que de l'instant de cette révélation. Recueille bien les paroles qui vont sortir de ma bouche, don Ruiz... C'est mon cœur qui parle au tien! Je n'ai jamais aimé Diégo! jamais je n'ai sincèrement accepté l'affreuse destinée que m'imposait la réhabilitation de mon honneur... Je ne me suis tout au plus résignée que parce que cet homme était ton frère, que je devais porter son nom qui était le tien, et que j'espérais l'entendre souvent parler de toi! Te le dirai-je? son arrestation imprévue m'arracha un cri de joie... je crus que le ciel venait au-devant d'une prière que je n'osais lui adresser, et quand je te revis, il me sembla que Dieu rompait lui-même ces nœuds formés par le malheur, et que je ne pouvais avoir ici-bas qu'un amant, qu'un fiancé, qu'un époux, celui qu'avait choisi mon cœur et que m'avait donné mon père, don Ruiz de Soria.

— Fernande! oh! maudite soit la chaîne qui vous lie!

— Ce n'est pas assez pour moi de la maudire, don Ruiz, il faut que je la brise!

— Mais par quel moyen?

— Je ne sais,... mais Dieu nous inspirera.

— Tu l'as dit, Fernande, l'infortune qui nous accable est en dehors des prévisions humaines, et c'est Dieu seul qui peut nous y soustraire;... mais en attendant, achevons l'œuvre que le roi a commencée... En condamnant Diégo à l'exil, il a voulu sauver le nom de Soria de l'infamie d'un jugement public. Profitons de sa clémence et

emmenons Diégo loin, bien loin de l'Espagne, sous ce ciel hospitalier des Indes, qui nous donnera le repos en nous assurant l'oubli. Fuyons d'abord, et nous verrons, une fois que nous aurons touché la terre d'asile, quelle infranchissable barrière nous pourrons mettre entre cet homme et toi.

— Fuir !... avec Diégo ;... mais cette idée m'épouvante.

— Ne crains rien !... Je serai là, moi.

— Mais ma pauvre mère...

— Il faudra bien tout lui dire.

Ici, une sorte de fatigue morale s'empara de Ruiz et de Fernande, et mit un terme à cet entretien. L'avenir était gros de tristesse, et, d'un commun accord, ils détournèrent les yeux.

Fernande se hâta de retourner au château d'Ovéda, pendant que don Ruiz, fidèle aux ordres du roi, s'était de nouveau transporté près de lui, afin de régler définitivement le sort de son frère et le sien.

Le roi et le sujet demeurèrent enfermés l'un avec l'autre environ l'espace d'une grande heure au bout de laquelle il fut décidé que dans le délai d'un mois au plus les deux frères seraient rendus à Cadix où ils s'embarqueraient sur la *Manfrelore*, vaisseau de l'état qui faisait voile pour les Indes.

Quand don Ruiz vint au château d'Ovéda pour faire part à Fernande de l'irrévocable décision que le roi avait prise, il trouva Fernande échevelée et tout en pleurs.

— Qu'est-ce donc ? demanda-t-il.

— Ma mère ! ma pauvre mère est morte ! répondit Fernande.

— Morte ! répéta Ruiz quand la violence de ce coup terrible lui permit enfin de se recueillir dans sa pensée. Morte,... sans rien savoir au moins ?

— Rien, dit Fernande.

— Alors, reprit don Ruiz,... c'est que Dieu a eu pitié d'elle.

Et en même temps il montra à Fernande l'ordre d'embarquement signé par le roi, et lui dit :

— Si Diégo partait seul, tout Madrid comprendrait qu'il s'agit d'un exil;... s'il emmène sa femme, on pensera qu'il est tout simplement question d'un voyage, d'un projet d'établissement à la Havane, où l'on sait que mon père a laissé de grands biens. C'est un sacrifice pénible, Fernande, mais nécessaire à votre réputation, à notre honneur.

Fernande prit la main de don Ruiz et lui répondit d'un ton résolu :

— Nous partirons tous.

Elle ne croyait pas si bien dire.

Valdesillas lui-même, ami rare et dévoué, ne voulut pas abandonner don Ruiz au moment où il allait avoir besoin de tant de consolations. Il annonça solennellement son départ à Gertrude, qui lui demanda naïvement s'il était devenu fou.

— Entreprendre une si longue traversée à votre âge, s'écria la vieille gouvernante.

— Il n'y a point d'âge pour le dévouement, répliqua vivement le commandeur.

XIII.

LA MANFRELORE.

Les vapeurs du matin caressaient doucement l'eau dormante de l'Océan. C'était une de ces aurores brumeuses qui présagent ordinairement les chaudes et riantes journées d'été. Le port était encombré d'une affluence inusitée de bourgeois et de gens du peuple, et les cris de cette multitude oisive, réunie par la curiosité, se confondaient avec la voix des matelots. Encore un moment, et la *Manfrelore* allait déployer ses voiles et livrer aux baisers de la brise son pavillon aux vives couleurs et ses flammes palpitantes.

C'était du port de Cadix que le bâtiment allait partir : sa destination était la Havane.

Debout sur le tillac, le capitaine semblait prêt à donner le signal du départ. Passagers et marins se pressaient sur le pont mouvant, en disant adieu à la terre du geste et de la voix. L'équipage paraissait complet, et les mousses, assis sur les vergues, regardaient attentivement le capitaine, guettant sur ses lèvres l'ordre suprême de larguer les voiles.

Don Ruiz lui demanda si l'on partirait bientôt.

— Dans quelques minutes, répondit le capitaine.

— Mon pauvre Ruiz, dit Valdesillas en le prenant à part, vous êtes impatient de quitter l'Espagne...

— Oui, son soleil me brûle, sa vue m'importune... et j'espère bien ne la revoir jamais.

—C'est votre patrie cependant, et la patrie est une seconde mère, don Ruiz.

—Vous oubliez, Valdesillas, que l'Espagne est, avant tout, la patrie de l'honneur et que les Soria sont déshonorés.

—Non pas publiquement, dit Valdesillas.

—Non! mais devant leur conscience;... ce qui est beaucoup trop, acheva don Ruiz.

En ce moment, la cabine du capitaine s'ouvrit et on put voir Fernande assise dans l'attitude d'une triste rêverie, tandis que Diégo seul, debout, appuyé sur le plat-bord, semblait suivre d'un œil indifférent les légères oscillations de la mer.

Don Ruiz frémit en l'apercevant.

—Pauvre Fernande! liée pour la vie à cet homme! murmura Valdesillas.

—Oh! Dieu m'inspirera une juste vengeance, ajouta don Ruiz d'une voix sourde. Je ne sais encore ce que je ferai, mais il me paiera la honte du nom de Soria! Voyez donc, Valdesillas, comme il est calme, comme il semble avoir tout oublié. Comprend-on que cet homme, car je ne puis l'appeler ni mon frère, ni l'époux de Fernande comprend-on qu'il accepte ainsi son ignominie, qu'il soutienne nos regards sans rougir; qu'il croie encore à la possibilité de vivre avec celle que j'aime!... Oh! son impudence lui coûtera cher, et tôt ou tard.

Valdesillas contempla silencieusement don Ruiz, comme s'il eût voulu pénétrer le véritable sens de ses paroles et plonger plus avant dans le mystère de sa pensée. Ruiz parut comprendre l'intention du commandeur et lui dit:

—Vous m'avez toujours connu modéré dans mes sentiments, sobre de haine et maître de mes plus grandes colères, et je suis sûr que vous vous étonnez, Valdesillas, de voir aujourd'hui enfin cette modération faire place à l'emportement, et cette profonde rancune, si longtemps et si fortement concentrée, s'épandre au-dehors en menaces violentes et en amères imprécations... Oh! c'est que ma patience est à bout, voyez-vous, Valdesillas! C'est que, plus j'ai renfermé en moi ma haine, plus l'explosion en sera tonnante et terrible!

—Grand Dieu! quel est votre projet?

—Je n'en ai arrêté aucun. Chaque minute de l'heure qui passe peut m'apporter l'occasion que j'attends. Les faits se succèdent sans relâche: ce sont eux qui m'inspireront. Le temps agit sur certaines âmes comme un baume divin qui cicatrise les blessures et emporte avec lui le souvenir des outrages reçus. Le temps et la réflexion produisent sur moi l'effet contraire. Plus je vois Diégo, et plus ma résolution s'affermit; plus je pense à ses crimes, et plus je sens mon cœur se dégager des derniers liens qui peut-être m'attachaient encore à un Soria, un frère!... C'est de sang-froid que je le hais;... c'est de sang-froid que je me vengerai!

—Il est de mon devoir, reprit Valdesillas, après quelques instants de silence, de vous detourner d'une résolution violente dont les suites seraient difficiles à calculer. Bien éloigné en cela de votre sentiment, je pourrais presque dire de votre système, je ne conçois la vengeance que sous le coup de l'injure, et n'excuse les représailles que par leur instantanéité. Diégo est assurément bien coupable, mais...

—Mais vous le défendez! s'écria don Ruiz de Soria hors de lui...

—Non,... je tâche seulement de vous préserver vous-même d'un regret... et peut-être... d'un remords.

—Don Juan! don Juan! que signifie cet étrange retour! Pourquoi abandonner ma cause pour celle de Diégo! Pourquoi le défendre contre moi! Mais vous le haïssez aussi pourtant!

—Je ne lui ai jamais fait cet honneur, répondit Valdesillas en souriant avec amertume. Je n'ai pu... que le mépriser; et c'est pour cela, pour cela uniquement, entendez-vous bien, don Ruiz, que je voulais vous dissuader, dans notre intérêt à tous, d'une vengeance inutile...

—Inutile! s'écria don Ruiz montrant au commandeur Fernande qui essuyait une larme; et le malheur éternel de cette femme, le comptez-vous donc pour rien?

Valdesillas ne sut que répondre, il se contenta de presser cordialement la main de Ruiz qui reprit d'une voix pénétrée:

—Croyez-moi, mon ami, il est parfois des nécessités horribles devant lesquelles il n'est pas permis de reculer. Il est d'affreuses extrémités où nous pousse la Providence elle-même. Je vous l'ai dit, j'attends une inspiration d'en haut; quand elle viendra, j'obéirai.

A peine don Ruiz avait-il prononcé ces mots, que les matelots, sur un signe du capitaine, ac-

coururent à la fois de divers côtés, et se rendirent chacun à leur poste. En peu de minutes, et comme par l'effet d'une puissance féerique, le tableau pittoresque et animé que présentait la surface du navire, se transforma complètement. L'immobilité succéda à l'agitation, et les passagers, sur l'invitation du contre-maître, prirent place dans les parties du bâtiment qui leur étaient spécialement réservées. L'heure solennelle était prête à sonner.

Les derniers adieux volaient silencieusement du rivage au vaisseau. Les mouchoirs s'agitaient sur la tête; les signes suprêmes du départ s'échangeaient au milieu d'une religieuse émotion.

Don Ruiz fit une prière mentale en regardant Cadix, dont les constructions coquettes étaient chaudement colorées par le soleil levant.

— Espagne! Espagne! murmura-t-il, assez haut cependant pour que Valdesillas pût l'entendre, pardonne à un de tes fils qui t'abandonne, car s'il te fuit, c'est pour t'épargner l'aspect de sa misère et de son déshonneur.

— Largue la voile, cria le capitaine de toute la force de ses poumons.

A ce commandement, le navire s'ébranla et inaugura sa marche par le double bruit du vent qui sifflait dans les cordages, et des flots qui gémissaient en s'entr'ouvrant. La minute du départ, celle qui détache le vaisseau pour le lancer en pleine mer, est toujours remplie d'une poésie triste et vague. On ne sait si l'on doit se réjouir ou pleurer. A l'exception des vieux marins qui chantent le refrain d'adieu en achevant à bord les libations commencées à terre, l'attitude de l'équipage trahit presque toujours l'indécision et le regret. Ici un sourire amer, plus loin une larme, partout le silence.

Pendant toute la traversée qui fut heureuse et calme, on n'eut à enregistrer à bord aucun événement remarquable. Le temps fut constamment beau, le vent favorable, et le capitaine de la *Manfreiore* qui faisait pour la cinquième fois le trajet de Cadix à la Havane, calculait, si la température devait se maintenir, que ce voyage serait un de ceux qu'il aurait accomplis le plus promptement. Mais au sein de ce calme apparent, de vives et profondes terreurs grondaient sourdement dans l'âme de quelques passagers. Fernande mettait tous ses soins à éviter Diégo. Valdesillas ne pouvait se défendre d'une certaine rudesse dans ses rapports avec cet homme qui avait justifié d'une manière si déplorable ses soupçons les plus outrageants. Don Ruiz, presque toujours isolé du reste de l'équipage, et dont le visage ne s'éclaircissait légèrement que lorsqu'il pouvait échanger avec Fernande un regard d'intelligence, semblait élaborer dans sa tête un projet formidable, aussi extrême dans ses moyens que dans ses conséquences, mais dont l'exécution, renvoyée à une époque lointaine, ne lui apparaissait encore que sous une forme confuse et mal arrêtée.

De longs jours se passèrent ainsi. Et pendant ces longs jours, craintes, espérances, imprécations, menaces, tout demeura dans le secret de cœurs. Rien ne se trahit au dehors.

Hélas! la tempête s'amoncelait dans les âmes, comme elle se préparait au ciel.

XIV.

L'OURAGAN.

Un soir, la brise tomba tout-à-coup; d'épaisses bouffées de chaleur rendirent, par moments, l'air d'une lourdeur insupportable, et le ciel, éclairé par les derniers rayons du soleil couchant, prit soudainement l'aspect d'une feuille d'airain blanchie au feu. Par degrés, l'astre disparut et il ne resta plus de cette vive lumière qu'un reflet vague et bronzé qui s'étendit sur toute la largeur du ciel. Une heure après, quelques vapeurs coururent du sud-ouest au nord, si bien que la lune qui s'était levée à l'horizon se couvrit d'un voile grisâtre et ne trahit plus sa présence que par les blafardes dentelures dont elle bordait l'extrémité des nuages; on eût dit en ce moment qu'une harmonie sauvage, assez semblable à un cliquetis d'armes, éclatait dans le lointain.

Le capitaine passa de la dunette sur le tillac et appela le timonier, à l'oreille duquel il glissa deux mots. Le timonier s'éloigna en répondant:

— Comptez sur moi, capitaine.

Ici commença le prologue d'un de ces drames familiers aux navigateurs, mais que les habitants de la terre ferme ne soupçonnent même pas, prologue d'autant plus affreux qu'il procède par le calme, le silence, le repos. La mer était encore unie comme une glace, le vent se taisait de toutes parts, on eût dit le sommeil de la nature entière.

Tout-à-coup les vagues grossirent, les rafales

se succédèrent rapidement, et des mugissements pareils à ceux de la foudre commencèrent à s'élever dans toutes les directions. En moins d'une demi-heure, la mer était devenue si grosse que par moments les mats se trouvaient dérobés dans la profondeur des vagues, et que de grands coups de tangage plongeaient le beaupré dans l'abîme, d'où il résultait que l'avant du navire se couvrait d'une effrayante masse d'eau. Le vent soufflait de plus fort en plus fort. Ce n'était cependant encore que le préliminaire du désastre, et l'équipage n'en était encore, lui aussi, qu'à l'inquiétude.

— C'est une bourrasque, disaient les uns.

— Il n'y a aucun danger, disait le plus grand nombre, croyant sans doute éloigner le péril en refusant de le comprendre.

— Que pensez-vous de ceci ? demanda don Ruiz au capitaine.

— Rien que de très simple, répondit tranquillement le capitaine, nous sommes perdus.

— Perdus ! répéta Ruiz avec explosion... Perdus ! cela serait possible ?

— Cela est sûr.

Il eût été difficile de dire quelle fut l'impression qui se traduisit instantanément sur le visage de don Ruiz par un jeu de physionomie impossible à bien décrire. La douleur la plus poignante sembla s'y confondre avec un inexplicable sentiment d'espoir. Les cils de ses yeux s'humectèrent de larmes, pendant qu'un sourire, — plein d'amertume peut-être, mais un sourire enfin, — entr'ouvrait sa bouche d'où un cri paraissait vouloir s'échapper. La tête de Fernande rayonna subitement au milieu de la foule des passagers qui commençaient à s'interroger avec moins d'assurance. Don Ruiz l'aperçut et il appuya sa main sur son cœur comme pour en étouffer les battements précipités. Mais tout ceci ne fut qu'un éclair. En moins de cinq minutes, les froides exhalaisons de la mer eurent séché la sueur qui couvrait le front de don Ruiz. Il retomba dans son immobilité pensive et parut longtemps demeurer étranger à tout ce qui se passait autour de lui.

Bientôt, comme pour confirmer l'assertion du capitaine, un immense murmure retentit du côté de l'Ouest. Tous les yeux s'y portèrent. Une large et haute colonne dont les deux bouts communiquaient du ciel à l'eau, semblait opérer un mouvement de rotation sur elle-même. Elle était du reste assez loin pour se dissoudre sans atteindre le bâtiment, mais par degrés elle se rapprocha de la *Manfrelore*, dont cette fois les flancs eurent peine à soutenir le choc des flots déchaînés. Le couronnement du vaisseau était à tout moment envahi par les lames, et les bordages craquaient à se rompre. Ce fut alors seulement que l'on parvint à carguer les voiles.

Le vent sifflait affreusement dans les poulies, et, dans sa violence, il entraîna le navire, incapable désormais de suivre aucune direction. Enfin un nuage noir qui se balançait comme un oiseau de proie au-dessus de la *Manfrelore*, se brisa, déchiré par un large éclair, et l'enveloppa dans un tourbillon glacé que semblaient former deux formidables ailes.

En cet instant un matelot qui était resté dans les huniers, cria : terre !

Et effectivement les côtes de la Havane étaient en vue.

Une autre voix, mais une voix lamentable et sombre, celle du capitaine, répondit à ce cri d'espoir par un cri de mort.

— La *Manfrelore* est sur les rescifs.

Alors un gémissement de détresse se fit entendre dans tout l'équipage. Les pompes cessèrent de jouer, l'intrépide timonier gouverna avec moins d'ardeur, le froid de l'épouvante avait touché le cœur même du capitaine.

Don Ruiz, qui avait cessé de contempler cette horrible scène d'un œil tranquille, tandis que Diégo, pâle et plutôt blême d'effroi, s'était cramponné avec force à l'écoute de misaine pour se défendre du roulis ; don Ruiz, disons-nous, aborda pour la seconde fois le capitaine et lui demanda :

— Est-il encore une chance de salut ?

— Une seule. Si l'orage s'apaise assez tôt, si le vent se tait avant que les rescifs aient tout-à-fait ouvert notre carène, nous mettrons les chaloupes à l'eau et l'équipage pourra être sauvé. Quant à la *Manfrelore*, ajouta le vieux marin en essuyant une larme, elle ne reverra plus le port ; sa tombe est ici.

Don Ruiz, dominé par un mystérieux transport, s'élança dans la cabine, saisit un parchemin qu'il trouva sur le bureau du capitaine, y traça quelques mots à la hâte, le plia avec soin, et courant à la grande écoutille où était Valdesillas avec le charpentier de la *Manfrelore*.

— Valdesillas, deux mots, dit-il.

Le commandeur courut aussitôt vers lui.

— Puis-je me reposer sur vous, dit Ruiz à voix basse, d'un soin que je devrais confier à un frère seul, si Dieu m'en avait laissé un?

— Parlez.

— Prenez ce portefeuille qui renferme des papiers de famille précieux, et tous les titres de la maison de Soria. Prenez aussi ce parchemin sur lequel je viens de tracer quelques lignes. Il importe que pour plusieurs jours ces papiers ne soient plus en mon pouvoir. Plus tard, sans doute, je vous les redemanderai;... mais jusque-là, gardez-les fidèlement, je vous en fais le dépositaire.

— Mais, ne puis-je savoir?

— Rien de plus en ce moment. J'ai besoin de parler au capitaine, et tout retard est impossible; adieu,..cachez vite ces papiers,..je vous quitte;.. tenez, d'ailleurs on prononce votre nom, c'est le charpentier qui vous appelle,..il vous fait signe qu'il a besoin de votre secours,... encore une fois adieu.

Le commandeur prit le billet que lui offrait don Ruiz, et le plaça sur sa poitrine, en exprimant par un geste qu'il se conformerait à sa recommandation.

XV.

ENTRE LA VIE ET LA MORT.

Quand don Ruiz remonta sur le pont, tout était bien changé. Le capitaine, toujours triste, avait cependant au front un rayon d'espérance; les passagers, rangés en cercle autour de lui, attendaient avec anxiété une parole de consolation. Mais inaccessible à la peur, au milieu du péril, le capitaine savait aussi contenir sa joie, et se gardait de la révéler par aucun signe extérieur. Il se borna à dire, en caressant sa moustache grise:

— Le vent fait mine de s'abattre, le mouvement du navire est moins fort.. Enfants! préparez-vous à la retraite. Chaloupes en mer! ajouta-t-il en agitant son chapeau en signe de ralliement.

Ces trois mots rendirent la vie à l'équipage. Ce fut de toutes parts une clameur vive, stridente, électrique. C'était la grâce à l'instant du supplice, la guérison à l'heure de l'agonie. Matelots et passagers, tous coururent sur le pont, afin de travailler de concert à l'œuvre de sauvetage.

Don Ruiz prit le capitaine à part:

— Un mot, lui dit-il. Peuvent-ils être sauvés tous?

— Tous, répondit le capitaine.

— Eh bien, reprit don Ruiz, partageons-nous le travail de cette heure décisive. Tenez! les chaloupes se balancent déjà sur la cime des vagues. Descendez-y le premier afin de contenir cette foule qui ne connaît rien à la mer et que le danger rend folle. Vous empêcherez certainement quelque malheur, car je tremble de voir chavirer ces frêles embarcations. Moi, je ne suis point nouveau dans ces luttes terribles avec les éléments, et vous pouvez vous fier à moi du soin de veiller à ce qui se passera sur la *Manfrelore*.

—Volontiers, dit le capitaine, à moi la direction des chaloupes, à vous celle de la pauvre *Manfrelore* qui, du reste, doit inévitablement laisser ici ses os.

Déjà les barques de sauvetage étaient à l'eau, et bien que l'orage fût apaisé, elles n'en étaient pas moins ballottées sur une large nappe d'écume. Le capitaine sauta dans la première et s'écria:

— Les passagers d'abord!

A cette exclamation, les yeux éteints se ranimèrent, les membres engourdis retrouvèrent une chaleur nouvelle, un souffle tiède ranima les lèvres et les mains glacées. Les malheureux qui, pendant plus d'une heure, avaient vu à chaque instant s'ouvrir et se refermer l'abîme sous leurs pieds, s'étaient déjà presque familiarisés avec l'idée de la mort, et semblaient hésiter devant la chance du salut. Ils ne croyaient plus à la vie. Ils appartenaient déjà en imagination à l'éternité.

Mais, quand ce premier moment de torpeur fut passé, quand on vit le capitaine commander les manœuvres de sauvetage et les matelots indiquer du doigt à l'équipage le chemin par lequel il devait descendre pour atteindre les barques, il y eut une sorte de frémissement de bonheur qui s'exhala de toutes les poitrines, voltigea rapidement sur ce tableau de désolation humaine, et, se transformant en prière, monta sans doute jusqu'à l'oreille de Dieu.

Puis, à cette simple expression d'une joie religieuse, succédèrent le désordre et la confusion. Chacun voulait d'abord le salut et la vie pour soi

et les siens. On se précipitait, on se poussait, on luttait à qui passerait l'un devant l'autre.

Mais soudain cette confusion cessa.

Fernande était au bras du commandeur qui venait de la conduire, presque malgré elle, sur le pont.

— Laissez-moi mourir, lui disait-elle tout bas.

Valdesillas l'entraînait sans lui répondre.

Alors, comme si Fernande eût possédé une puissance surnaturelle, les rangs s'ouvrirent, tous lui firent passage à l'envi.

Elle était si belle et si triste, elle avait pendant la traversée attiré sur elle à un si haut point l'intérêt de l'équipage, que d'une commune voix on pria Valdesillas de la conduire la première à bord d'une des chaloupes. Fernande suivit le commandeur, non sans avoir adressé à Ruiz un regard qui voulait dire :

— Et vous ?

Don Ruiz comprit parfaitement ce regard, mais il détourna tristement la tête en feignant de n'avoir pas même vu Fernande.

Il avait besoin de tout son courage et il cherchait à se préserver de tout ce qui pouvait l'amoindrir ou l'ébranler. Il s'efforça même à cette heure décisive d'éloigner de son esprit l'image et jusqu'au souvenir de la femme qu'il avait tant aimée. Toute idée de tendresse devait évidemment faire faiblir sa résolution. Il voulait être tout entier à sa haine.

Un incident fort naturel vint la réveiller à propos. La voix de don Diégo avait retenti à quelques pas de lui... Son frère l'appelait !

Il se retourna.

Don Diégo se joignit alors à la foule qui se pressait aux abords du pont, et déjà il se préparait à descendre comme les autres quand don Ruiz lui dit :

— Arrêtez, mon frère, j'ai promis au capitaine de veiller jusqu'au dernier moment sur la *Manfrelore*. Demeurez auprès de moi, je vous prie.

L'invitation était formelle. Don Diégo n'osa y résister.

A chaque minute, un être vivant sortait du vaisseau pour passer dans une chaloupe. C'était quitter une tombe pour rentrer dans la vie. A chaque minute aussi, la *Manfrelore* s'enfonçait d'un degré de plus dans l'abîme ; sillonnée par les dents aiguës des rescifs, sa carène s'entr'ouvrait avec des craquements épouvantables : l'irruption des vagues avait enfin gagné les cabines, et le pont lui-même menaçait de disparaître dans les flots.

Deux hommes seuls se tenaient encore sur ce frêle appui. C'étaient don Ruiz et don Diégo de Soria.

Diégo voulut sauter dans la barque. Don Ruiz le retint par le bras.

Diégo fit un effort pour se dégager, et, regardant son frère avec étonnement, il lui dit :

—Que faites-vous ? ne savez-vous pas que la mort est sous nos pieds ?

— Je le sais.

— Le temps presse,.. il faut en finir.

— C'est vrai... Poussez au large, cria-t-il avec force.

Le timonier qui gouvernait les chaloupes obéit au commandement. Le capitaine s'apercevant trop tard que deux hommes étaient restés sur la *Manfrelore*, crut qu'il y avait eu erreur et voulut retourner au vaisseau. Mais le vent était encore trop violent et la mer trop houleuse pour y pouvoir songer. Valdesillas entrevit l'horrible vérité; Fernande elle-même la devina. Mais pas une plainte, pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine. Elle contempla dans un muet engourdissement ce saisissant spectacle.

Toute sa vie était passée dans ses yeux.

XVI.

LES SORIA.

Les deux frères étaient debout, l'œil ardent, les cheveux en désordre, la poitrine haletante.

Leur costume à peu près semblable, faisait qu'au premier abord, on eût à peine distingué une légère différence entre eux.

Mais avec une attention plus soutenue, il eût été facile de découvrir, au seul jeu des muscles de leurs visages, combien peu se ressemblaient ces deux hommes, que réunissait un nom de famille et qu'un abîme moral séparait.

Des émotions analogues devaient alors saisir leurs âmes. Tous deux sans doute étaient sous l'influence d'un sentiment de colère et d'un instinct de haine jalouse, tous deux voyaient le gouffre béant de la mort s'ouvrir sous leurs pas, tous deux entendaient vibrer à leurs oreilles les tintements lugubres de la dernière heure.... Et pourtant, chacun d'eux portait à son front le sceau distinctif de sa nature, chacun d'eux semblait

se mouvoir dans un rayon différent, émané, l'un du ciel, l'autre de l'enfer.

Don Ruiz menaçait avec fierté, don Diégo s'humiliait avec rage.

La figure de Ruiz, noblement épanouie comme celle d'un martyr, flamboyante comme celle de l'ange exterminateur, puisait une animation céleste dans le motif sublime qui l'inspirait. Sa colère lui venait d'en haut. Les traits de Diégo, au contraire, crispés par la terreur, dénotaient la haine impuissante et la trahison vaincue.

L'un regardait la mort de sang-froid et mesurait d'un œil calme le cratère mouvant du sépulcre au fond duquel chaque minute qui passait pouvait l'entraîner sans retour.

L'autre, froid d'épouvante, se tordait déjà dans les souffrances de l'agonie.

Cependant Diégo n'osait encore se rendre compte de la pensée de don Ruiz, mais les embarcations n'étaient pas très éloignées; il essaya une seconde fois de se dégager de la vigoureuse étreinte de son frère, afin de se jeter à l'eau et de nager jusqu'aux chaloupes. Don Ruiz le retint plus fortement encore en lui disant d'une voix qui glaça tout son sang.

- Vous resterez !

Le visage de Diégo se décomposa avec une rapidité affreuse, ses lèvres blanchirent, et il articula faiblement :

— Que voulez-vous, Ruiz?

— Ce que je veux? vous allez le savoir, don Diégo de Soria! Je veux ensevelir ici votre honte et la mienne, à défaut du bourreau de Madrid qui a fait payer à don Roderic de Calderone seul, des crimes dont vous étiez complice ; je veux que l'Océan me venge de vous, et lave dans ses flots la tache d'infamie dont vous avez souillé votre nom et qui a rejailli jusque sur moi.

— Mon Dieu ! mon Dieu !

— Ne prononce pas ce nom terrible ! Implorer Dieu, toi ! Mais tu ne vois donc pas que sa clémence est à bout, et que sa justice s'éveille ! Ah ! j'ai été longtemps dupe de ton hypocrisie et victime de tes basses intrigues... Longtemps j'ai souffert pendant que tu triomphais, j'ai rampé pour ne pas gêner ta puissance, je me suis rayé du nombre des humains pour te laisser ici bas place libre et entière ! Comme tous les autres, j'ai été trompé par tes semblants de loyauté, par tes odieux mensonges. Mais plus à plaindre que tous les autres, j'ai payé cette erreur du bonheur de ma vie... Don Diégo, l'heure des représailles est venue.

— Grâce ! s'écria Diégo.

— Ton frère t'aimait, et tu as indignement trahi ton frère; il t'avait laissé en partant un dépôt sacré, il t'avait confié la garde d'un trésor céleste qui renfermait toute son existence, et quand il est revenu, plein d'amour et d'espoir, des larmes de joie dans les yeux, et la foi dans le cœur, te demander ce que tu en avais fait, il a appris, mais trop tard, que ne pouvant le lui disputer au grand jour, tu avais employé la ruse pour le lui voler dans l'ombre; et tu as osé mettre le ciel de moitié dans ce forfait exécrable, tu en as demandé la consécration à un prêtre, tu as commis un sacrilége ! don Diégo ! l'heure du châtiment est venue.

— Grâce, répéta Diégo.

— Et le souvenir de François de Soria, notre père, ne t'a point arrêté ! tu n'as pas vu dans tes rêves, pleurer ses yeux caves, frémir sa blanche chevelure, et ses mains décharnées s'agiter vers toi ! Tu ne t'es pas rappelé que tu étais un Soria, et que notre maison, aussi vieille que la vieille Castille, était de celles où l'honneur est le pain dont on vit, la honte un venin dont on meurt !

La voix éteinte de Diégo exhala encore un son lamentable.

— Grâce ! dit-il.

— Point de grâce, répondit don Ruiz.

Les lames avaient gagné le pont. Le vaisseau était aux trois quarts englouti. Un coup de vent poussa sur l'arrière une vague énorme dont la crête blanche se brisa sur la poupe en mugissant.

Don Ruiz lança au loin le sombrero qui était demeuré sur le front de Diégo, et le forçant à s'incliner :

— Dieu et mon père te regardent, s'écria-t-il, à genoux, Diégo, à genoux !

Un cri de femme et une rumeur prolongée s'élevèrent des deux chaloupes.

Tous les regards se dirigèrent avec avidité vers la place où était tout à l'heure le navire en détresse.

Les premiers rayons de l'aube ne permirent de distinguer, à l'endroit fatal, qu'un vaste gouffre sillonné de flocons d'écume d'un blanc de neige et d'une troupe d'alcyons qui rasaient de leurs ailes les flots déserts.

Plus rien nulle part.

Le *Manfrelore* avait sombré.

XVII.

CONCLUSION.

Tout l'équipage fut sauvé, mais Valdesillas crut longtemps que Fernande, échappée à la furie de la mer, verrait s'éteindre dans les secousses de la tempête qui bouleversait son âme, les tremblantes et dernières lueurs de sa raison.

La pauvre femme, dont nulle parole ne parvenait à calmer l'âpre désespoir, revenait souvent, sombre et silencieuse, mêler ses soupirs aux frémissements de la mer.

Si Valdesillas l'accompagnait dans cette triste et quotidienne excursion, elle suppliait du geste et du regard de la laisser seule, et le vieillard, tout en se conformant à son désir, veillait de loin sur elle, comme un père sur son enfant.

Alors, se croyant livrée sans témoins aux jouissances de la solitude chérie, elle portait ses regards avides du côté où la *Manfrelore* avait péri.

Cette contemplation, d'abord calme et pour ainsi dire inanimée, finissait presque toujours par une prière et des sanglots.

Le vieillard commença par ses soins paternels la régénération de ce cœur si misérablement froissé; le temps fit le reste, et au bout de quelques mois Fernande rentra pour ainsi dire dans la vie, ranimée non pas par l'espérance d'un meilleur avenir, mais par un sentiment calme et profond de sa douleur.

Muni des pleins pouvoirs que lui avait remis secrètement don Ruiz sur la *Manfrelore* à l'heure du danger, Valdesillas avait définitivement réglé les affaires relatives aux possessions de la maison de Soria dans l'Inde. Par un testament de quelques lignes, Ruiz, au moment d'engloutir au fond de l'abîme les deux derniers rejetons de sa race, avait légué tous ses biens à l'héritière de la Maison d'Ovéda.

Fernande résolut de donner à cette immense fortune qui devait lui rappeler sans cesse de si affreux souvenirs, une destination agréable à Dieu. Peu de temps après son retour à Madrid, le château d'Ovéda fut transformé en une communauté religieuse, dont elle confia la direction à une sainte femme et où elle demanda pour unique faveur d'être admise en qualité de simple novice.

Valdesillas alla tranquillement retrouver la vieille Gertrude qui ne s'attendait pas à le revoir sitôt, et devint plus misanthrope et plus méfiant que jamais. L'exemple de Diégo n'était pas de nature à le réconcilier avec le genre humain.

Dans la même année, Philippe III mourut. Esclave délivré des chaînes dont l'avait accablé la flatterie, déjà il travaillait à arracher le sceptre des mains de ses courtisans, et manifestait la ferme résolution de réparer ses fautes.

Il était trop tard, Dieu ne lui laissa que le temps du repentir.

MOLÉ-GENTILHOMME.

(*La Patrie.*)

L'AMOUR MÉDECIN.

Dans les environs de Paris, à peu de distance de Morfontaine et d'Ermenonville, s'élevait une jolie maison de campagne bâtie avec soin, ornée avec goût; le voyageur s'arrêtait en passant pour la regarder avec complaisance, comme on regarde tout séjour où semblent habiter l'aisance, la paix et le bonheur.

Cette habitation n'avait ni l'apparence d'un château, ni le luxe d'une villa; ce n'était pas non plus une ferme, encore moins une chaumière; c'était une maison bourgeoise, mais qui avait servi de retraite à un artiste, et les inspirations du talent avaient passé par là; car les personnes qui cultivent les arts ont un secret pour donner du charme aux choses les plus simples. La maison du peintre, le jardin du poète, le pavillon du musicien, tout modestes qu'ils soient, auront toujours un aspect que le riche capitaliste ne pourra parvenir à donner à sa somptueuse propriété.

Et puis, quel plus beau séjour pouvez-vous choisir, si vous voulez fuir le bruit de la ville, qu'une

campagne située entre Morfontaine et Ermenonville? Morfontaine! endroit délicieux, où tant de souverains vinrent se délasser de la royauté et chercher sous ses ombrages, près de ses cascades, quelques heures de calme, de repos et de bonheur! Ermenonville! dont le nom seul rappelle le grand écrivain, le philosophe célèbre, et dont la tombe est pour le français et l'étranger un but fréquent pour le pèlerinage.

Aussi c'était avec une douce joie que le poète Delvigny s'était retiré dans cette charmante habitation, dont je ne vous décrirai pas tous les agréments, parce qu'une description ne donne jamais qu'une pâle image de la réalité. Je vous dirai seulement que rien n'y manquait de ce qui peut, aux champs, ajouter aux charmes de l'existence; qu'il y avait un joli salon avec un piano, une grande salle avec un billard, un beau jardin avec des grottes, des couverts, une pièce d'eau et tout ce qu'il faut pour pêcher; car, tout en habitant aux champs, il ne serait pas sage d'y renoncer à ce qui peut embellir ou égayer la vie. Le vrai sage, dit-on, est celui qui use de tout sans abuser de rien.

Delvigny avait quitté la ville, après avoir perdu une épouse qu'il adorait.; jeune encore, il n'avait pu se consoler de la perte de celle qu'il espérait avoir pour compagne et pour amie jusqu'au bout de sa carrière. Ceci vous prouve qu'il y a encore des maris qui regrettent leurs femmes... Il est vrai que celui-là était poète et que cela exalte l'imagination.

Un fils était le seul gage d'amour que l'hymen eût laissé à Delvigny, un fils beau comme sa mère et qui annonçait avoir aussi sa douceur. Le petit Adolphe était l'idole de son père, qui se promettait déjà d'en faire un artiste célèbre et qui voyait sur son front toutes les bosses de la science, du genie et des arts. Avec un peu de bonne volonté, vous savez qu'il n'y a rien de si facile que de se trouver ces bosses-là à soi, à ses enfants et à ses amis.

Mais la mort, qui dérange souvent nos projets, ne permit pas à Delvigny d'accomplir ses plans pour l'éducation de son fils; le poète mourut trois années après sa femme, ne laissant pour veiller sur le petit Adolphe que deux bonnes tantes qui avaient quitté leur province pour venir le soigner pendant sa maladie.

Voilà donc un petit garçon de cinq ans resté aux soins de deux vieilles filles, dont l'une n'avait jamais eu que la passion des confitures, et l'autre qu'un penchant très prononcé pour le jeu d'oie. Ne croyez pas pour cela que l'enfant sera malheureux; bien au contraire; ses deux tantes le chérissent, elles en sont idolâtres, elles le choient, le veillent, le font jouer, le mettent dans du coton. Pour le petit Adolphe, la tante Ursule oublie quelquefois de manger des confitures, et la tante Babolette néglige le jeu d'oie.

Delvigny avait laissé à son fils mille écus de rente : ce n'est pas mal pour un poète; chaque tante en possédait autant; tout cela devait un jour revenir au petit Adolphe. Il pouvait donc être suffisamment riche pour vivre heureux; il ne s'agissait plus que d'écarter de son âme tout penchant vicieux, toute idée d'ambition, afin qu'il se contentât du lot que la fortune lui avait départi.

Les deux bonnes tantes élevaient le petit garçon comme une fille; elles ne lui laissaient pas lire l'histoire grecque, de peur qu'il n'y prît le goût de la guerre; elles lui cachèrent l'histoire romaine, de crainte qu'il n'y puisât des penchants féroces et barbares; elles ne lui donnèrent pas la mythologie, parce que l'histoire des dieux et des déesses leur semblait trop scandaleuse, et elles ne lui firent pas apprendre le dessin, parce qu'il aurait fallu copier des académies.

Les deux vieilles demoiselles supprimèrent encore une foule de choses qu'elles jugèrent inutiles ou dangereuses pour le petit Adolphe; mais en revanche le joli petit garçon apprit à chanter, à lire dans de vieux livres bien respectables; il sut faire de la tapisserie, dévider de la soie, empeloter du fil et faire du filet; enfin, on lui inculqua de bonne heure l'amour du jeu d'oie et des confitures.

Cependant Adolphe grandissait; il était beau comme un amour, doux comme une fille... ou plutôt comme un agneau (car toutes les filles ne sont pas douces); il baissait les yeux quand on le regardait et rougissait dès qu'on lui parlait. Il n'était ni très savant ni grand travailleur; mais en revanche, il adorait les confitures, il mangeait l'écume lorsqu'on en faisait, et il passait volontiers une heure ou deux à jouer au jeu d'oie, riant comme un petit fou lorsque sa tante Babolette tombait dans la prison ou le puits.

Les deux vieilles tantes étaient enchantées de

leur élève. « C'est un bijou, un vrai chérubin, se disaient-elles ; il en sait bien assez pour être heureux, car le bonheur se compose plutôt d'ignorance que de savoir. »

Adolphe atteignit ainsi l'âge de dix-huit ans, ne sortant jamais qu'avec ses tantes pour aller faire quelque promenade dans les environs. Les bonnes tantes croyaient que leur beau neveu passerait ainsi sa vie sans avoir d'autre idée, d'autres pensées, d'autres désirs.... Ces pauvres filles n'avaient jamais aimé que le jeu d'oie et les confitures ; elles pensaient que cela devait suffire au bonheur.

Mais un jour, c'était la fête au village d'Ermenonville ; un paysan en avait dit quelques mots devant le jeune Adolphe, et celui-ci pria ses tantes de l'y mener ; elles y consentirent ; elles ne prévoyaient pas que, dans une fête de village, leur gentil neveu pouvait puiser d'autres penchants. Le bon La Fontaine l'a dit : «On ne s'avise jamais de tout. »

Adolphe ouvrit de grands yeux en voyant ce monde, ces boutiques, cette danse ; il les ouvrit bien plus grands encore, en regardant les jeunes villageoises, fraîches, jolies, parées avec coquetterie ; puis, il les baissa tout-à-coup en rougissant d'émotion, de trouble, de plaisir devant un petit visage si joli, si doux, si gracieux, qu'il semblait être plutôt la création idéale d'un peintre que l'ouvrage de la nature.

Ce charmant visage était celui de Clotilde, et Clotilde n'était qu'une petite paysanne, fille d'un pauvre mais honnête laboureur ; elle était le seul appui, la seule espérance de son vieux père ; elle travaillait assidûment jour et nuit ; elle avait bien soin de leur petit ménage ; et, lorsqu'au jour de fête, Clotilde pouvait mettre sa jolie robe de toile rose, sa seule et unique parure ; puis, prendre le bras de son vieux père sous le sien, oh ! alors la jeune fille se trouvait aussi heureuse que si elle eût été reine.... Il est bien probable qu'elle l'était davantage.

Après avoir baissé les yeux devant la jolie fille, Adolphe les leva de nouveau, puis se risqua à les porter encore sur ce visage si charmant, si candide et si pur, dont la seule vue lui avait causé une vive émotion. Par un hasard singulier, il se trouvé qu'en ce moment Clotilde regardait aussi le beau jeune monsieur qui était près d'elle. L'amour amène beaucoup de ces hasards-là.

Clotilde rougit aussi et soupira sans savoir pourquoi : mais la fille la plus innocente peut soupirer ; le principal est qu'elle ne sache pas pourquoi. Adolphe ne pouvait s'éloigner de Clotilde. On dansait ; il ne voulut pas danser, car la petite paysanne ne dansait pas, pour ne point quitter son père. Ceux-ci cependant la sollicitaient de prendre part aux plaisirs de son âge. Adolphe qui entendit cela se hâta d'aller inviter Clotilde à danser avec lui, en lui disant qu'ils auraient soin de se placer devant son vieux père. Ce n'était pas trop mal se conduire pour un jeune homme élevé à dévider de la soie.

Clotilde accepta en tremblant la main du jeune monsieur ; pendant la danse, ils échangèrent peu de mots ; Adolphe apprit seulement que le père de la petite paysanne se nommait Dumont, et était bien pauvre ; Clotilde sut que son cavalier s'appelait Adolphe Devigny, et qu'il était riche. La jeune fille soupira de nouveau et plus profondément.... Peut-être cette fois savait-elle pourquoi.

La danse dura longtemps, c'est-à-dire qu'Adolphe recommença plusieurs fois avec sa jolie danseuse, qu'il avait l'esprit de retenir d'avance. Cependant la fête touchait à sa fin ; les deux tantes voulurent rentrer ; on emmena le jeune homme qui avait l'habitude d'obéir. Mais en s'éloignant de Clotilde, Adolphe tourna la tête souvent pour la revoir encore ; chaque fois la petite paysanne en faisait autant de son côté, et ce n'était déjà plus le hasard qui la faisait agir ainsi.

Le lendemain Adolphe déjeuna peu et dîna mal; il semblait triste, inquiet ; il ne voulait rien faire, enfin il refusa de jouer à l'oie et de manger des confitures nouvellement faites. « Ce pauvre garçon est donc malade? dirent ses deux tantes, et elles accablèrent Adolphe de questions.

—Où souffres-tu, mon ami ? Quel est ton mal ?

— Comment cela a-t-il pris ? qu'est-ce que tu éprouves ?

A toutes ces questions, Adolphe se contentait de répondre :

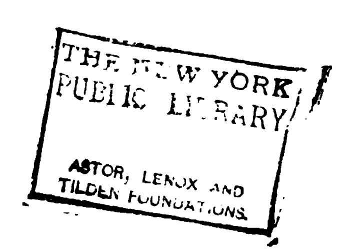
— Je ne souffre pas... Je n'ai mal nulle part je ne suis pas malade.

— Alors, pourquoi es-tu triste ?

— Je n'en sais rien.

— D'où vient que tu ne veux pas goûter aux confitures ?

— C'est que je n'ai pas appétit.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.



L'Amour Médecin.





— Oh ! certainement, tu es malade, mon cher ami.

Plusieurs jours s'écoulèrent; Adolphe changeait visiblement; il perdait ses couleurs, ses yeux n'avaient plus leur éclat, et une langueur mêlée de tristesse avait remplacé sa gaieté et sa pétulance habituelles. Les deux bonnes tantes se désolaient; elles firent venir un médecin, le plus savant de tous les environs.

Le docteur examina le jeune homme, lui tâta le pouls, lui frappa dans le dos, lui fit tirer la langue, et hocha la tête en murmurant :

— C'est bien étonnant ! ce jeune homme n'a rien du tout.

— Et pourtant, monsieur, il dépérit, il change à vue d'œil, dit la tante Ursule en pleurant.

— Il ne chante plus, ne mange plus, et ne veut plus jouer à rien ! dit Babolette en portant son mouchoir sur ses yeux.

— Il faut qu'il y ait une cause cachée, dit le docteur.

— Pourquoi ne nous la dirait-il pas... à nous, ses tantes, qui l'aimons tant, qui ne lui refusons rien ?

Au bout de quelques semaines, Adolphe devint si faible qu'il lui fallut garder le lit. Ses tantes lui demandèrent sans cesse s'il désirait quelque chose ; mais Adolphe ne voulait rien ; seulement il s'informait souvent quand reviendrait la fête d'Ermenonville.

— Dans un an, lui disait-on.

Alors le pauvre garçon soupirait et se disait à lui-même :

— Dans un an !... c'est bien long ! Irai-je encore jusque-là ?

Mais le médecin entendit un jour son malade faire la question habituelle ; alors il se hâta de demander à Adolphe ce qu'il avait fait à cette fête, et celui-ci répondit d'une voix entrecoupée :

« J'ai dansé avec Clotilde Dumont. »

Le docteur s'en alla sur-le-champ trouver les deux tantes et leur dit, en se frottant les mains :

— Je crois avoir trouvé le secret qui mine la santé de votre neveu.

— Oh ! bon docteur ! vous le sauverez alors ?

— Non...

— Comment, non ?

— C'est-à-dire, ce n'est pas moi qui le sauverai : ce sera une jeune fille d'Ermenonville nommée Clotilde Dumont.

— Que voulez-vous dire, docteur ?

— Que votre neveu est, je le gage, amoureux de cette jeune paysanne, et que c'est cette passion qui le mine et le conduirait au tombeau si on ne parvenait à l'unir à celle qu'il aime.

— Notre neveu amoureux ! allons docteur, c'est impossible ! il ne voit que nous...

— Je sais très bien qu'il n'est pas amoureux de vous ; mais faites venir Clotilde Dumont et vous guérirez votre neveu. »

Les deux tantes se regardèrent un moment en silence; mais Adolphe souffrait, elles ne pouvaient pas hésiter longtemps.

Le lendemain matin le jeune homme était dans son lit, ses tantes l'entouraient, le docteur était là, lorsqu'on annonça une visite.

C'était Clotilde qui venait avec son père se rendre à l'invitation qu'elle avait reçue, sans savoir encore pourquoi on la faisait venir, mais qui resta immobile et tremblante en se trouvant dans la chambre du jeune malade.

En apercevant la petite paysanne, Adolphe fit un mouvement comme pour s'élancer vers elle,.. puis il retomba sur son lit ; mais son cœur battait avec force, et ses yeux avaient retrouvé tout leur éclat.

— Je ne m'étais pas trompé, dit le docteur aux deux tantes; votre neveu était malade d'amour; et comme cette passion se traite par l'homéopathie, c'est avec l'amour seul qu'il peut guérir.

Les deux tantes auraient tout sacrifié au bonheur de leur neveu ; elles demandèrent au vieux Dumont la main de sa fille pour Adolphe ; puis elles présentèrent la jolie enfant au malade, en lui disant :

— Elle sera ta femme dès que tu sera guéri.

La guérison ne se fit pas attendre; car le mal d'amour s'en va aussi vite qu'il vient

CH. PAUL DE KOCK.

LOUISE DE LORRAINE.

I.

LOUISE DE VAUDEMONT.

La salle basse d'un vieux château féodal des environs de Nancy venait d'ouvrir ses hautes croisées cintrées à l'air épuré du matin. Le soleil en entrant dorait les antiques boiseries, les meubles gothiques. les tapisseries de haute-lice, le plumage grisonnant d'un perroquet centenaire; il jetait ses légères lueurs sur des portraits au regard éteint, aux couleurs effacées, qui représentaient des hommes alors couchés dans la tombe, et avaient pris le ton pâle de la mort pour continuer la ressemblance. De longs jets de capucines, de jasmin, de pois-fleurs, pénétrant par les ogives, se jouaient sur leurs antiques sculptures et versaient une douce senteur dans l'atmosphère sépulcrale de la salle voûtée. Le tableau qu'on voyait à travers le cadre de la fenêtre était une pelouse hérissée de rochers et couronnée par un pan de rempart en ruine; mais une fraîche verdure, des arbustes du printemps et de jeunes troupeaux couvraient de leur grâce vivante les vieux et sombres rochers. La clématite et la giroflée décoraient les pierres du rempart démantelé, et la fauvette chantait dans ses créneaux. C'était partout, au dedans et au dehors, la fraîcheur et la jeunesse du jour jetées sur les ...ements du passé.

Une jeune fille, assise dans un angle de cette pièce, filait au rouet: elle portait le costume des simples habitantes de la Lorraine, une robe de laine bleue et un bandeau de toile blanche. Sa figure avait l'ovale régulier et le caractère élevé des nobles familles dont elle descendait, tempéré par la fraîcheur et la suavité d'une première jeunesse: c'était encore là le charme de la vie qui vient d'éclore, ornant les souvenirs des anciens temps. Elle semblait faite pour l'enceinte qu'elle habitait, comme la Vierge incrustée dans une niche de la muraille.

Elle filait avec tant d'aisance et d'habileté que assurément le mouvement à la fois vif et monotone du rouet ne captivait point ses pensées. Elles étaient tristes et profondes, à en juger par l'expression de sa jeune physionomie d'où le sourire semblait tombé comme la fleur d'un arbuste atteint par la gelée du printemps. Elle jeta les yeux sur un sablier qui venait de se vider, et, du son d'un petit sifflet d'argent suspendu à sa ceinture, appela sa gouvernante, qui était sur la pelouse, occupée à la récolte des fraises sauvages.

— Ma chère Marguerite, dit-elle, prépare-moi vite mes habits de voyage; il est huit heures et à neuf je veux être prête à suivre mon cousin dans la tournée qu'il va faire au comté de Salm.

— Dieu soit loué! mademoiselle va donc enfin se décider à prendre un peu de plaisir... Je vais appeler ses femmes pour l'habiller...

— Non, tes secours me suffisent pour le peu de toilette qu'il me faut, ma bonne gouvernante, et j'aime mieux être seule avec toi.

— En ce cas, je vais vous faire belle comme le jour: je veux que tout le pays soit fier de la princesse de Lorraine... Voyons, votre gorgère brodée de perles,.. votre robe cramoisie,.. votre surtout garni de petit vaire...

— Non, non; je ne veux rien qu'une robe blanche, et la plus simple que tu trouveras.

— N'importe, monseigneur le duc sera bien fier d'emmener sa chère Louise de Vaudemont à la fête du comté de Salm... Que de fois je l'ai vu triste de sortir seul quand il vous avait vainement demandé de l'accompagner au bal, à la chasse, au tournoi... Toujours filer, soigner les fleurs, lire des livres pieux, tout cela est très bien; mais ne songer qu'à cela, ne sortir que pour errer dans les champs, visiter les villageois, répandre de bonnes œuvres, ce n'est pas naturel à votre âge... Quel bonheur de vous voir aujourd'hui de plus joyeuse humeur!

Ce changement de résolution n'est pas tel que tu le penses... A toi, ma bonne Marguerite, je ne dis jamais que la vérité. Je vais aujourd'hui à la fête du comté de Salm; mais ce n'est pas pour jouir des plaisirs qu'on y prépare à l'occasion du passage des ménestrels de Provence. J'espère dans ce voyage trouver un moment de liberté pour visiter le petit cimetière de la vallée de Cebron.

— Jésus, mon dieu, quelle triste fantaisie!

— Il y a plusieurs jours que je nourris ce désir. Ecoute. Tu sais quelle tendre amitié m'u-

nissait à Alix de Neuville, élevée avec moi chez les Bernardines du comté de Salm; tu sais que cette malheureuse jeune fille avait conçu la passion la plus vive pour François de Brienne, son jeune parent.

—Oui, et je sais aussi que son père, vu la légèreté et la folle conduite du seigneur de Brienne, voulait l'engager à un autre mariage beaucoup plus avantageux et raisonnable.

— Eh bien! la contrainte dont on a usé envers elle l'a réduite au désespoir, et l'a fait tomber dans une maladie mortelle. Elle m'a écrit alors une lettre déchirante, dans laquelle elle me rappelait la prédilection que nous avions autrefois toutes deux pour le petit cimetière de Cebron, où les arbres de deuil sont si beaux, où les églantines jettent de pâles guirlandes à la tombe, où coule un ruisseau éternel et paisible comme les jours de la vie future. Elle me disait que sa seule espérance était d'aller bientôt reposer là, loin d'un amour plein de troubles et d'une persécution cruelle... Peu de temps après j'ai appris que le funeste pressentiment de l'infortunée n'était que trop vrai, et que je ne la retrouverais plus que dans la funèbre vallée.

— Ah! mademoiselle, que vous avez raison de vouloir lui porter un tendre souvenir! et maintenant je n'ai plus envie de vous parer que d'une robe de deuil.

— J'ai su aussi, par des bruits de la ville, que François de Brienne, dans son désespoir, avait disparu de la Lorraine, et qu'on ignorait absolument le lieu de sa retraite... Tous ces funestes événements ont fait sur moi une impression profonde, et causé cette mélancolie que mon cousin, dans sa bonté, me reproche depuis quelque temps.

— Cependant on lui attribue une autre cause. On dit que si le comte Albert de Salm avait assez de domaines et de vassaux pour prétendre à la main de la princesse de Lorraine, la princesse de Lorraine ne serait pas si triste.

— Silence! silence! Marguerite! ne touche pas à ces pensées-là: tu vois qu'elles ont des dards mortels... Vite, donne-moi mon voile et mon masque; j'entends sonner le boute-selle, et les équipages s'assemblent devant le perron.

Des chevaux caparaçonnés de draps d'or piaffaient sur les dalles de la cour et secouaient les panaches de leur tête en signe de contentement. Le duc Charles de Lorraine prit place dans une riche litière. Louise de Vaudemont monta sur une jeune et vive jument, des cavaliers empressés s'assemblèrent autour d'elle. Le cor sonna la fanfare du départ; les sons éclatants retentirent sur les remparts, au front des tours, au cœur des profondes galeries, et réveillèrent la voix des bruyants échos, puis s'affaiblirent peu à peu dans le lointain, s'enfoncèrent sous les massifs de feuillage et laissèrent muettes les murailles du vieux castel.

La princesse Louise, fille aînée du comte de Vaudemont, duc de Mercœur, de la maison de Lorraine, naquit, en 1554, à Nomény, dans un château gothique, sur les bords de la Seine. Elle perdit sa mère au berceau, mais fut élevée avec la plus grande tendresse par Jeanne de Savoie, seconde femme du comte de Vaudemont. Après avoir passé quelques années chez les Bernardines du comté de Salm, elle parut à la cour de son cousin Charles III, duc de Lorraine. On lui donna pour gouvernante la dame de Champi, la femme la plus sage et la plus érudite de son temps; et les bons exemples, la haute piété, les mœurs irréprochables qui régnaient au palais de Nancy achevèrent de former sa précieuse éducation. Louise brillait à la cour par une douceur de caractère charmante, une âme toute de tendresse et de piété et une beauté qui est demeurée célèbre dans l'histoire.

Le duc de Lorraine, son cousin, était fait pour lui offrir l'idéal de toutes les vertus. Charles III, qui mérita et reçut le nom de *Charles-le-Grand*, sut, par un mélange de force et de sagesse, maintenir dans ses états, au milieu des guerres de religion dont l'Europe était embrasée, l'ordre, la richesse, la paix et une nationalité bien conçue qui renfermait des éléments de durée. Il jeta sur la *vieille-ville* de Nancy les fondations de la *ville-neuve*, conçue d'un seul jet et sur un dessin régulier, et son œuvre commencée en 1580 se trouva presque entièrement terminée dans le cours de sa vie.

Charles III tenait sa cour dans le palais de Nancy, élevé par Gérard d'Alsace; mais, dans ces jours de printemps, il était venu habiter avec une suite peu nombreuse ce château solitaire, situé dans le pays des Vosges.

La princesse de Lorraine aimait particulièrement ce séjour. Louise avait une nature simple et mo-

deste, toute portée vers la vie agreste, vers les paisibles occupations des champs. Née dans une condition bien près du trône, on la voyait avec étonnement éloigner d'elle toute la suite d'une princesse, porter de préférence le costume national des jeunes filles de Lorraine, et se livrer sans relâche aux travaux des femmes et aux plus minutieux exercices de piété.

Le vieux château d'où le prince Charles venait de partir, étant situé entre Nancy et le bourg de Salm, ne se trouvait qu'à huit lieues de ce dernier point, et une demi-journée suffisait pour y arriver. Le chemin que suivaient le duc et son escorte était taillé dans une montagne verdoyante; un peu au-dessus, une route parallèle coupait encore cette élévation. Tandis que la petite troupe de Charles III suivait paisiblement son chemin, une autre cavalcade formée d'élégants cavaliers passait sur la route supérieure, en sens opposé.

Il était beau de voir de loin ces lignes resplendissantes de pierreries et d'acier se croiser sur cette montagne revêtue de minces arbrisseaux comme d'un léger duvet de verdure. Ces bandes de seigneurs dorés et étincelants montraient bien au jour qui venait de se lever et les éclairait avec douceur, les maîtres de cette terre qu'ils foulaient. Les feuilles de chêne, brodées en argent sur le velours de leur manteau, réluisaient au soleil, l'acier de leurs armes jetait des feux de mille couleurs sur le gazon; tout brillait, tout scintillait en eux, depuis leur aigrette chatoyante jusqu'à leur éperon doré par la chevalerie. Leur souveraineté semblait attestée par cette empreinte de splendeur qui abusait le regard; et les villages qui les voyaient venir s'ouvraient humblement pour les recevoir; le vassal les saluait de loin; la jeune paysanne leur présentait le bouquet qu'elle venait de cueillir et sa meilleure jatte de lait. De notre temps, ceux qui se disent les maîtres du monde ont beaucoup plus de peine à être obéis, quoiqu'ils demandent moins, car leur habit de laine noir ne les distingue plus du peuple, et celui-ci ne voit pas pourquoi il se soumettrait. Autrefois on acceptait la domination montrant l'éclat de la dorure et la force de l'acier; ses droits étaient écrits (au moins pour les yeux) en traits d'or et de pierrerie. Le *seigneur* a perdu sa force en quittant ses paillettes.

Un des cavaliers étrangers qui frayaient la route la plus élevée, heurta un fragment de roche assez fort, qui roula sur le chemin inférieur, et bondissant aux pieds de la jument de mademoiselle de Vaudemont, fit cabrer l'animal de toute la hauteur de son corps, et menaça de précipiter celle qui le montait au pied de la colline. On vola au secours de Louise, mais elle était trop bonne écuyère pour avoir besoin d'aucune aide; la jument, déjà rangée sous sa loi, marchait aussi docile qu'auparavant. On en fut quitte pour voir avec peine le présage de malheur qu'on crut inscrit dans cet accident.

Le jour allait finir, et l'escorte du duc de Lorraine se trouvait près d'arriver à sa destination. A peu de distance de la petite ville de Salm, où la fête donnée pour l'arrivée des ménestrels de Provence attirait une grande population, mademoiselle de Vaudemont demanda à son cousin la permission de se séparer un instant de sa suite, et de passer avec sa gouvernante par la vallée de Cébron, pour aller de là, le rejoindre au baillage où il devait descendre. Elle mit donc pied à terre, et s'achemina avec la dame Marguerite vers le cimetière qu'elle désirait visiter.

Il touchait d'un côté aux murs de la ville, et de l'autre se déroulait dans le champ de Cébron. Quoique cette vallée fût profonde, on n'en découvrait l'enceinte qu'en y entrant, parce que des blocs de rochers et des bouquets de sapin l'encadraient de toute part.

— Voilà donc, disait la princesse de Lorraine à Marguerite, en approchant de ce lieu, voilà donc le seul endroit de la terre où il reste encore quelque chose de ma chère Alix. Cette belle jeune fille avait une haute place dans le monde, une couronne ducale à mettre dans ses cheveux, des terres à parcourir en suzeraine, une cour entière d'adorateurs, toute la vie de splendeur et de joie en espérance. Et les chagrins du cœur sont venus, une minute s'est passée, et elle n'a plus maintenant qu'un peu de terre sombre, un pan de gazon, dont un rameau de cyprès peut couvrir toute la longueur.

La nuit commençait à tomber. Louise, qui venait de tourner la route la plus élevée, se trouva tout-à-coup à l'entrée du cimetière, et le plus bizarre tableau s'offrit à ses yeux.

Une légère lueur argentée est répandue dans tout l'espace. Les peupliers et les cyprès revêtus de la teinte uniforme de l'ombre, se dessinent dans cette faible clarté comme de hauts fantô-

ses. A leurs pieds, de jeunes femmes vêtues de blanc et couronnées de fleurs, dansent légèrement sur le gazon noir, forment des rondes, et puis ouvrant leur cercle, glissent en chaînes légères parmi des masses de verdure ombreuse. Une musique voilée, et comme venant d'un autre monde, se fait entendre. Ce sont bien là les arbres de deuil, mais ils abritent maintenant les chaînes de la danse; ce sont bien là les pâles églantines des tombes, mais ces jeunes ombres les ont prises pour en faire des couronnes. Quelquefois la lumière jette un éclat plus vif, et toutes ces figures se montrent animées, radieuses, colorées de toutes les nuances de la vie; d'autres fois la clarté tombe presque entièrement, et les danseuses semblent pâlir et disparaître comme des âmes vaporeuses.... Une d'elles se distingue par la hauteur de sa taille svelte, par la grâce vive et légère de ses rapides mouvements, et Louise, palpitante, frappée de surprise et d'émotion, reconnaît Alix! Alix qui devait reposer sous la terre de ce champ funèbre. Alix danse sur son tombeau.

II.

UNE PERLE D'AMOUR.

Louise, immobile, crut qu'une vision surnaturelle venait de s'offrir à ses yeux, que cette enceinte du petit cimetière, par un doigt céleste, lui présentait l'image de la joie dont les jeunes femmes enlevées prématurément de cette vie, jouissaient dans un monde éternel. Plusieurs fois elle passa la main sur ses paupières et se mit à regarder de nouveau avec un étonnement indicible. Enfin sa vue se fit à cette demi-obscurité, et elle distingua mieux les objets. Elle reconnut alors tous les accessoires d'un bal; un orchestre s'apercevait dans le fond; et, le vent ayant entr'ouvert un rideau de peupliers qui s'étendait par derrière, elle vit au-delà un élégant pavillon illuminé, fleuri, où circulait une foule toute sémillante et enjouée...

— Madame veut sans doute entrer au bal? dit une voix près d'elle.

C'était un des gardiens de l'entrée ouverte sur la campagne, qui, voyant la mise élégante de M[lle] de Vaudemont, pensait qu'elle arrivait à la fête, et se disposait à l'introduire.

— Au bal! dit Louise, ne revenant point encore de sa surprise.... Mais comment un bal se trouve-t-il en cet endroit?

— Madame, la fête se tient sur la grande terrasse du bailliage; mais comme les dames et seigneurs qui s'y trouvaient ne voulaient point se mêler à la foule, on a disposé cet emplacement pour recevoir le beau monde, et y former un bal particulier.

— Mais ce lieu était autrefois....

— Un cimetière, oui, madame, mais depuis un an il a cessé d'être consacré à cet usage, et on a transporté les tombes qui s'y trouvaient encore dans une autre partie de la ville.

M[lle] de Vaudemont s'était avancée peu à peu, et comme elle achevait de recevoir ces informations, elle se trouva dans l'enceinte éclairée. Alix de Neuville, qui venait de la reconnaître, accourut près d'elle, et l'aborda avec le tendre empressement de l'amitié, tempéré d'une nuance de respect. Elles s'assirent ensemble sur le banc le plus retiré de l'enclos.

— Quoi, ma chère Alix, c'est vous! dit M[lle] de Vaudemont, avec une voix que l'émotion rendait tremblante, et où se faisait sentir un peu de froideur.

— Oh! je conçois votre étonnement, ma chère princesse, je vous ai écrit il y a quelque temps une lettre bien désolée, sur l'événement qui me séparait de mon cousin François de Brienne, et vous avez dû croire que j'avais succombé à ma douleur....

Louise baissa la tête sans répondre.

J'étais en effet bien à plaindre;... je pensai réellement mourir de chagrin;... mais à ce moment-là je me vis dans une glace et je trouvai que.... c'était dommage!.... Renoncer à la vie était sans doute dans toutes les règles d'une passion malheureuse.... Cependant dans toutes les institutions il se glisse des relâchements, et je sentis que celle-ci était trop sévère pour la suivre à la lettre.

— Mais cette grande maladie que vous avez faite?

— Oh! oui, j'ai été bien mal... J'étais encore si triste de renoncer à l'homme que j'aimais, pour épouser, d'après les arrangements de ma famille, le comte de Chavigny, que je n'avais vu que dans le monde, que mon cœur ne connaissait point, j'étais si malheureuse, que j'allai trois jours de suite au bal pour me distraire. Je dansais éperdument, tant j'avais besoin de consolations, et je pris une fluxion de poitrine. Je

fus quelques jours dans le plus grand danger, et on fit même courir le bruit de ma mort.

— Hélas! oui, mais....

— Mais je me rétablis et je me mariai.

— Et maintenant?

— Oh! maintenant je suis fort heureuse.

— Heureuse!

— Sans doute, car j'adore mon mari.

— Le comte de Chavigny?

— Certainement. Il est jeune, beau, spirituel; pourquoi ne l'aimerais-je pas?

— Mais,... parce que vous en avez aimé un autre.

— Mon dieu, ma chère Louise, il faisait beau temps hier et il fait encore beau temps aujourd'hui. Que l'astre de la lumière luise sur le monde une fois ou l'autre, il est toujours aussi brillant; que ce moment où il nous éclaire se nomme *lundi* ou *mardi*, c'est toujours le même soleil. Il en est ainsi de l'amour : après s'être évanoui, il reparaît dans un autre temps et sous un autre nom, mais c'est toujours l'amour.

La princesse de Lorraine écoutait d'une figure immobile, comme lorsqu'on entend des paroles dont on ne comprend pas le sens. Elle reprit, après un instant de silence :

— Et votre pauvre cousin?

— Mon pauvre cousin est maintenant à table dans ce pavillon que vous voyez d'ici, et qu'il remplit de ses éclats de joie, parce qu'il vient de gagner, au jeu de l'arbalète, un quatrième flacon de Malvoisie au comte de Chavigny.

— On prétendait qu'il avait subitement disparu de Lorraine.

- Et cela est vrai; car le duc d'Anjou, en passant dernièrement à Nancy, lorsqu'il revenait de Pologne pour prendre la couronne de France, l'avait chargé d'une mission secrète pour Paris, et il était parti de suite pour s'en acquitter. Il a eu le bonheur de réussir dans l'affaire qui lui était confiée, et il vient de recevoir pour récompense une compagnie des gardes. Il est bien heureux, car il porte maintenant cet uniforme qu'il a tant désiré;... mais vous allez le voir; je danse avec lui le prochain quadrille, et il va venir me prendre.

Louise était profondément triste; tout ce qu'elle entendait lui serrait le cœur;... elle voyait briser devant elle les plus chères croyances, profaner la douce religion....

Alix s'en aperçut, elle lui prit tendrement la main.

— Ma chère princesse, dit-elle, vous me trouvez bien coupable, je le vois, de vivre encore, et de vivre consolée : au lieu d'être ensevelie sous la terre du sommeil, je danse joyeusement sur son gazon;... mais si j'ai failli à mes devoirs envers l'amour éternel, pardonnez-moi en faveur de la fidélité que je mettrai toujours à remplir ceux de tendresse et de dévouement que j'ai voués à ma belle souveraine.

M[lle] de Vaudemont assura gracieusement sa jeune amie de toute son indulgence et se fit conduire au grand salon du baillage. où elle devait retrouver le duc de Lorraine.

Charles III y était en effet au milieu des principaux seigneurs du comté de Salm et des dames que la gravité de leur caractère empêchait de prendre part aux divertissements publics. Il se trouvait là ces illustres familles de *ducs royaux* qui avaient su se former une position aussi libre que florissante; qui, placés entre la France et l'Allemagne, n'étaient vassaux de l'une ni de l'autre, et, selon leur auguste devise, ne relevaient que de *Dieu et de leur épée*.

Dans ce cercle imposant était un jeune homme que son humeur grave, ses penchants studieux et méditatifs amenaient d'ordinaire parmi les vieillards. Sa taille noble et bien prise, mais cependant plus délicate que celle de la plupart des jeunes hommes de ce temps, formés et endurcis de bonne heure par les exercices du corps, le développement de la partie supérieure de sa tête, l'expression de sa physionomie, tout annonçait en lui un homme plutôt de pensée que d'action. Il était brave et guerrier, parce que la bravoure était dans l'air que respirait la noblesse, mais on voyait qu'il n'était pas né pour le métier des armes. Des traces de réflexion profonde étaient empreintes sur ses traits, la légère pâleur imprimée par l'étude et la méditation s'y faisait remarquer, et mille expressions de tendresse et de grâce venaient y montrer tour à tour la sensibilité du cœur et l'épanouissement de l'esprit. Au milieu de ces empreintes, dominait la tristesse d'un sentiment profond et douloureux. On voyait que ce sentiment habitait là dès longtemps; qu'il avait mûri ce front avant l'âge; qu'il y avait gravé la trace de bien des émotions; que ce jeune homme, si jeune encore, avait un

C'était le comte Albert de Salm.

Sa physionomie austère s'éclaira tout-à-coup d'un rayon limpide de douceur et de joie : ce fut au moment où Louise de Vaudemont entra.

Elle aussi vit le comte de Salm avant toutes les autres personnes présentes, sa respiration devint plus large, sa démarche plus assurée ; ses yeux, habituellement baissés, s'ouvrirent de toute leur admirable grandeur, son front se leva, ses longs cheveux blonds dégagèrent mieux son visage, sa voix devint à la fois plus douce et plus forte, une gracieuse aisance se répandit dans tous ses mouvements. On eût dit qu'après avoir senti ses pieds glisser sur un bord dangereux, elle venait subitement de trouver un appui.

Cependant ces deux personnes qui avaient tant de puissance l'une sur l'autre, ne cherchèrent point, ni ostensiblement, ni en secret, à se réunir dans le courant de la soirée, à se parler hors de l'entretien général. Seulement il vint un instant où la jeune fille et le comte de Salm s'appuyèrent tous deux sur le piédestal d'une statue qui représentait la Lorraine. Cette figure, rustiquement taillée, reposait une main sur un bloc de granit, et tenait de l'autre une croix à deux branches, emblème national.

Louise et Albert élevèrent ensemble un regard étincelant de l'amour du pays natal sur cette statue qui leur en offrait la pensée : c'était pour eux se regarder, se parler et s'entendre.

Mlle de Vaudemont, fatiguée de la longue course du jour et des émotions pénibles qu'elle avait éprouvées, bientôt après avoir reçu les hommages des membres les plus distingués de cette réunion, se retira dans son appartement.

Le lendemain, au moment du départ, elle voulut de nouveau monter à cheval, pour jouir des points de vue variés de la route de traverse qu'on allait parcourir.

Le prince de Salm et son fils, le comte Albert, accompagnèrent les voyageurs dans les parages de leur ville.

Un vif rayon de soleil avait détaché une partie assez considérable de neige de l'un des sommets des Vosges. Un filet d'eau bondissante, limpide, azurée, faisant voltiger à sa surface de scintillants flocons de neige, vint courir dans un étroit sillon creusé dans le sol et promener ses diamants de l'hiver le plus intense et le plus pur au milieu des bruyères roses de la plaine.

Louise, pour montrer la légèreté de son cheval, franchit le ravin, Albert la suivit ; mais ce petit torrent improvisé ayant rapidement grossi, le duc fit signe à Louise de ne pas s'exposer en le traversant de nouveau, et d'attendre un peu plus tard pour rejoindre l'escorte. Au bout de quelques pas, le courant d'eau, comme s'il l'eût fait à dessein, se divisa en vingt branches, qui éloignèrent à chaque instant les deux jeunes gens du reste des voyageurs, et les conduisirent dans des sentiers sauvages entremêlés de taillis inextricables.

C'était la première fois que la princesse de Lorraine et Albert se trouvaient seuls ensemble, mais ils avaient passé leur première jeunesse l'un près de l'autre ; mais leur tendresse mutuelle avait été si bien avouée à cet âge, et il leur avait semblé toute la vie si impossible qu'elle n'existât pas, que ce moment n'avait rien de nouveau à leur apprendre, rien à amener de plus dans leur destinée.

Ils avaient été élevés tous deux dans le comté de Salm, Louise, dans le couvent des Bernardines, Albert, dans le rustique château de ses aïeux. Ils s'étaient rencontrés à l'office divin et dans les processions que l'église envoie au printemps parcourir les campagnes. Ils s'étaient vus souvent dans les simples réunions du château patriarcal, où il n'y avait ni princesse de Lorraine, ni comte Albert, mais seulement deux enfants qui s'aimaient sans y avoir songé ; car à cet âge où l'on ne connaît pas l'indifférence, on ne distingue pas l'amour. Un jour, Louise avait témoigné le désir d'avoir un écureuil des montagnes : le lendemain, lorsque Albert, après avoir poursuivi le sauvage à travers les coteaux, les ravins, les blocs de granit, les pics neigeux, les ponts de rochers, le lui apporta captif entre ses mains déchirées, il trouva une belle cage de fil d'argent préparée pour le recevoir. — Je savais bien, dit Louise, que vous me l'apporteriez.

Un jour aussi qu'Albert était malade et qu'on lui tendait une boisson repoussante : — Attendez, dit-il, Louise va venir, et quand elle me la donnera, je pourrai la boire. Et en effet, Louise, un instant après, était à son chevet.

Depuis, ils avaient compris la distance qui séparait un pauvre noble, ne possédant guère d'autre or que celui qui dorait son écusson, et la riche héritière du duché de Lorraine. Ils en

avaient souffert en même temps, en même temps le souci était monté à leurs fronts, la tristesse avait rempli leurs cœurs, leurs visages en avaient pâli ensemble, et ensemble l'insomnie avait rempli leurs nuits d'inquiétudes et de larmes.

En ce moment donc, sans trouble, sans embarras, sans rien de ce qui signale une première entrevue de solitude et de liberté, ils ne faisaient que continuer un long entretien d'amour commencé depuis qu'ils étaient au monde.

Cependant ils avaient la conscience de cet instant de bonheur et de sa rapidité : Albert sentait une douceur extrême à conduire Mlle Vaudemont dans ces parages déserts qu'il avait tant de fois parcourus en rêvant à elle. Chacune de ses pensées les plus secrètes s'était attachée à l'une de ces touffes de genêt, à l'une de ces branches d'aubépines : il en avait semé la mousse des sentiers ; et il les trouvait sous ses pas avec les violettes et les marguerites ; il avait mis tant de projets de bonheur dans le sein de ces grottes, tant de mirages enchanteurs dans le lointain de ces allées, que ces lieux étaient devenus son habitation, son intérieur, comme une maison étrangère devient la vôtre quand vous l'avez remplie des objets qui vous sont chers. Il avait un plaisir indicible à faire à Louise les honneurs de ses collines et de ses bois.

Ils allaient tous deux d'un pas égal et souple, comme deux rameaux emportés par le vent. Louise racontait avec simplicité tout ce qu'elle avait éprouvé, la veille, de surprise et de tristesse en voyant le changement d'Alix, d'Alix, qui était devenue pour elle comme une femme d'un pays étranger, dont elle n'aurait plus compris le langage.

— Il faut bien se faire à cette cruelle pensée que l'amour le plus ardent s'éteint et s'oublie, dit Albert.

Et en même temps il enveloppait la jeune fille du plus tendre regard ; il éloignait d'une main attentive les jouantes tiges d'arbres qui auraient pu l'effleurer dans son chemin.

— Je ne sais pourquoi on parle toujours de fragilité à propos de l'amour, dit-elle ; tous les sentiments sont passagers dans les âmes humaines. Ne voit-on pas, à tout moment, de jeunes femmes, amies la veille, s'oublier et parfois même se haïr le lendemain ; des frères d'armes qui ont fait bénir ensemble leurs épées, se servir de ce même fer pour s'entre-tuer dans l'ombre ? Les liens même du sang ne sont pas plus solides : des parents se divisent aux moindres chocs des intérêts ; les héritages sont pleins de querelles envenimées, et c'est au moment où la douleur devrait réunir les enfants du même père, qu'ils viennent se déchirer en face de son tombeau. Je suis bien jeune et bien ignorante ; mais hélas ! il ne faut qu'avoir vécu quelques années à la cour pour connaître ces tristes choses. C'est que la plupart des âmes sont bien stériles d'affections, bien pauvres de constance : l'amour passe vite en elles, et on ne voit pas que tous les autres sentiments y passent de même...

— Mais il est des natures, bien rares en effet, chez qui le sentiment domine tout le reste.

— Pour celles-là, l'amour est inhérent à la vie, et ne finira qu'avec elle.

— Le croyez-vous ? Louise, cette idée rattacherait au monde.

— Albert, nous nous aimerons toujours.

— Pourriez-vous le jurer ?

— Non, mais je le sens : je le sens, non comme une croyance qu'on adopte, mais comme une vérité qui se révèle.

— Louise ! chère Louise ! dit Albert, en se laissant doucement glisser de son cheval, vous êtes fatiguée de la route ; voici un banc de mousse séchée par le soleil, venez un instant, un seul instant, vous y reposer avec moi.

Ils se placèrent tous deux sur une roche revêtue de mousse et de lierre, adossée à d'épais marronniers, et jetée sur un courant d'eau qui tournait souplement autour d'elle.

— Mon amie, reprit Albert, dites-moi encore une parole de votre cœur, qui se dévoile comme un beau ciel, et laisse voir toutes ses radieuses beautés ; dites, si bientôt on voulait vous unir à quelqu'un des princes, appelés par leur haute fortune à prétendre à l'alliance de la princesse de Lorraine, que feriez-vous ?

— La grandeur ne me toucherait point, vous le savez, j'ai des goûts modestes, peut-être même trop humbles pour mon rang. On se plaint de me voir préférer souvent les cabanes de nos vassaux aux salons de nos princes, les soins de la vie rurale, aux fêtes de nos châteaux..... Je ne sais pourquoi je me trouve si bien parmi nos solitudes de bruyères, si heureuse quand je gravis la colline où ne montent que les chèvres et

leurs pâtres; si tranquille quand je me repose dans la chapelle.... On m'appelle, dans le pays, *Notre Dame des Champs*.... Peut-être simple d'esprit, suis-je inférieure au monde où je dois vivre, et me trouvé-je seulement à la campagne au milieu d'objets en harmonie avec moi-même.

— Oui vous êtes simple et agreste, Louise, mais c'est la simplicité de nos montagnes qui sont couvertes de mousse et de chaumières, et qui renferment de l'or et du cristal dans leur sein.... Mais enfin, si la volonté de votre cousin, le duc de Lorraine, vous condamnait à une royale union....

— Je subirais la nécessité, parce qu'une jeune fille n'a aucun moyen de s'y soustraire, mais je vous aimerais toujours, je serais toujours malheureuse.... Et un jour que le même soufle du vent qui règne aujourd'hui, m'aurait apporté la fraîcheur de ces bois que nous parcourons ensemble, la senteur de ce marronnier qui nous ombrage, je m'échapperais de ma prison pour venir mourir ici...

Albert passa un bras frémissant autour de la taille de Louise, sans oser la presser sur son sein; il leva sur elle ses yeux mouillés de larmes, et ses lèvres humides firent le mouvement d'un baiser qui, s'il eût pu le déposer, eût emporté toute son âme.

— Oh! Louise, Louise! dit-il, cette constance de votre cœur n'est-elle point une illusion qui vient compléter le bonheur dont nous jouissons aujourd'hui.

— Voyez ces tiges d'oseraie que le ruisseau gonflé vient d'atteindre: toutes se plient au cours de l'eau, et toujours fraîches et jolies, font étinceler au soleil leurs feuilles d'argent; mais une d'entre elles s'est brisée au lieu de céder, et l'abîme l'emporte....

Ils restèrent longtemps plongés tous deux dans les émotions les plus profondes du bonheur et de la tristesse, qui est encore le bonheur auprès de ce qu'on aime. Enfin ils reprirent leur route, et, après avoir tourné un de ces lacs si limpides, dans lequel se mirent les sommets des Vosges, ils rejoignirent le prince de Lorraine. Là le prince de Salm et son fils prirent congé des voyageurs qui, peu d'heures après, arrivaient au château de Charles III.

Comme on était au pied des murs du manoir, le duc remarqua un mouvement inaccoutumé dans sa demeure. De nombreux équipages remplissaient les cours; sur les remparts, des uniformes différents se mêlaient aux livrées de ses hommes d'armes, et sur la tour la plus élevée flottait une bannière où les armes de France s'unissaient à celles de Lorraine.

Le duc entra sous le portail, et avant qu'il eût eu le temps de demander d'où venaient ces changements, son capitaine des gardes vint en toute hâte lui annoncer que des seigneurs français de la plus haute distinction étaient arrivés la veille peu d'instants après son départ, et, ayant une mission à remplir près de lui, étaient demeurés au château à attendre son retour.

Le duc de Lorraine se rendit seul dans le salon d'honneur pour y donner de suite audience à ses illustres hôtes.

Ces voyageurs étaient ceux dont l'escorte se croisait la veille au matin avec celle du duc de Lorraine, sur le chemin de la montagne, lorsque le pas d'un cheval avait détaché de la route un fragment de roche, qui, en roulant aux pieds de Mlle de Vaudemont, avait failli lui être funeste.

Tout le monde avait dit: *présage de malheur;* et l'écho de la roche avait longtemps répété *malheur*.

C'était le marquis de Guast, qui venait, au nom de son maître, demander la main de Louise de Lorraine pour Henri III roi de France.

III.

LE MARIAGE PAR PROCURATION.

Un jour de fête venait de se lever pour la capitale de la Lorraine: Nancy n'était plus comme autrefois un seul et majestueux palais, accompagné d'une église, d'un prieuré et de quelques habitations naissantes, que les descendants de Gérard d'Alsace élevèrent dans un bassin vaste et fertile, à deux lieues du confluent de la Moselle et de la Meurthe, lorsque cette race de princes, du pur sang de Lorraine, enfant de ses entrailles, voulurent donner une capitale à leur territoire, comme ils donnaient une âme de nationalité à son peuple. Ce n'était pourtant pas encore Nancy-la-Belle, telle que la fit Charles III, avec ses vastes places, ses bastions gigantesques, ses fontaines monumentales, ses mausolées historiques, où les ducs royaux dormaient dans

toutes les magnificences de la mort (1). C'était une ville accablée et ruinée par de longues luttes, où des chefs tout militaires, avaient jeté pierre sur pierre, pour se retrancher avec leurs soldats, où le camp guerrier avait envahi et étouffé la cité sous son armure.

Telle qu'elle était, toute sombre et singulière, les habitants s'occupaient à la parer de leur mieux, à décorer ses murailles de tentures et de guirlandes, sur le chemin où devait passer leur bien-aimée princesse de Lorraine, qui allait, ce jour-là, à l'église de Saint-Léopold, épouser le roi de France, représenté par le duc de Brancas. Les hommes dressaient contre les murs des pavois et des cerceaux; les femmes apportaient sur les reposoirs ce qu'elles avaient de plus précieux dans leurs maisons, les flambeaux d'argent, leur madone de cire vierge, leurs courtines de soie, leurs vases de fleurs, leurs jeunes enfants, parés de robes blanches et de nœuds de rubans; car telle est l'habitude naïve de la bonne bourgeoisie d'apporter sur les pas de ses princes les plus précieux objets de sa demeure, pour signifier les meilleurs sentiments de son âme dont elle leur fait hommage.

Un jeune homme, vêtu d'un sombre manteau, d'une toque sans panache, et dont le maintien seul annonçait le haut rang, traversait rapidement cette population. Pâle de cette douleur sans espérance, qui est la mort de l'âme, son front se penchait vers la terre; il semblait s'irriter de l'encombrement des rues, renversait d'un pied impatient les corbeilles de fleurs, et marchait rapidement vers le palais ducal. Arrivé sous le péristyle, il s'appuya contre une colonne, paraissant n'avoir plus la force d'avancer davantage, et posa la main sur son cœur, comme si la vie l'abandonnait; cependant il rappela quelque peu d'énergie, monta un escalier dérobé, ne paraissant désireux que de cacher sa présence, et gagna une sombre galerie d'où il pourrait voir passer la belle mariée que la royauté attendait à l'église, d'où il pourrait contempler encore celle qui allait se montrer pour la dernière fois Louise de Vaudemont, et revenir au palais reine de France.

Le passage où il avait pénétré conduisait à l'appartement du duc de Brancas: il entendit un mouvement extraordinaire dans la chambre à coucher du plénipotentiaire; il entr'ouvrit assez la portière pour pouvoir glisser son regard dans l'intérieur, et prêta toute son attention.

Un grand nombre d'officiers allaient et venaient en tout sens avec cette agitation que soulève un événement funeste et inattendu.

On venait de déposer sur son lit le duc de Brancas, qui, dans une chute de cheval arrivée à l'instant même, s'était démis la jambe droite. Le duc de Lorraine, le vieux prince de Salm et les seigneurs de la cour de Nancy s'empressaient autour de lui. Le jeune homme prêta l'oreille, et entendit ce colloque.

— De par tous les diables, messeigneurs, disait l'envoyé de Henri III, il est moins dangereux de faire la guerre en Espagne, où je viens de batailler pendant une année, que de se promener pour son plaisir dans les chemins perdus de votre pays de loups: les flèches et les balles ne pleuvent pas sans cesse en Andalousie, et alors on traverse en assurance le plus agréable jardin; tandis qu'ici on rencontre à chaque pas une pierre assassine, un détestable rocher, qui fait cabrer votre cheval et vous envoie mesurer la terre comme un écolier à sa première leçon.

—Cela vient du manque d'habitude, mon cher seigneur, dit le duc de Lorraine: quand on est fait à ces chemins, ils deviennent aussi faciles que le plancher d'un salon.

— Oui, je conçois; quand on est devenu cerf ou chamois, on chemine fort aisément parmi les rochers et les précipices.... Mais, en attendant, me voici gisant sur mon lit, et bien incapable de jouer le rôle de mari, qui m'était destiné aujourd'hui; car, si même je pouvais me lever, je ne serais qu'un époux boiteux comme le seigneur Vulcain, ce qui serait de fort mauvais augure pour le roi, mon maître, que je représente.

—Monseigneur, il faut remettre la cérémonie, dit-on de tous côtés.

(1) La Lorraine de cette époque avait tant de respect pour la mort et lui offrait de si magnifiques tributs, que Charles-le-Téméraire, combattant contre les Lorrains, et vaincu par eux, reçut, cependant, à la cathédrale de Nancy, un superbe mausolée. On disait, en façon de proverbe, que les trois plus belles cérémonies à voir étaient le couronnement d'un empereur d'Allemagne à Francfort, le sacre d'un roi de France à Reims, l'enterrement d'un duc de Lorraine à Nancy.

— Non, les jours sont comptés pour l'arrivée de la reine de France, et rien ne doit la retarder... Voyons, messeigneurs, qui de vous peut me remplacer, et faire le mari en peinture?

— Quelles sont les conditions que le roi exige pour son procureur, demanda-t-on? ·

— Gentilhomme de nom et d'armes, sans reproche, noble de deux races, ayant servi dans les emplois considérables à la guerre, décoré de l'ordre du Saint-Esprit.

— Il n'y a, à la cour, que notre gracieux duc, dit un des gentilshommes, qui puisse remplir toutes ces exigences, et il est trop proche parent de la princesse de Lorraine pour tenir, à son mariage, la place de procureur.

— Vous vous trompez, messeigneurs, s'écria le prince de Salm avec fierté : mon fils est gentilhomme de nom et d'armes, sans reproche, Dieu le sait! noble de deux races, et il porte sur sa poitrine l'ordre du Saint-Esprit, depuis le siége de La Rochelle, où il a combattu aux côtés du duc d'Anjou, maintenant roi de France.

— Qu'on aille donc chercher ce fils, dit le duc de Brancas, et que tout ceci se termine au plus vite.

Le comte Albert frémit de mille sensations violentes dans la retraite qui le cachait aux regards.

— Qui, moi! moi! dit-il, dans son cœur plein de rage : j'assisterais à cette cérémonie comme un valet remplit la commission de son maître, et ce maître serait l'époux de Louise, et cette commission serait de commencer pour lui les fastidieuses formalités du mariage! de hâter ainsi l'instant qui les réunirait tous deux.,.. O malédiction sur cette affreuse pensée!

Il se jeta éperdu sur le froid carreau de la galerie déserte; des sanglots étouffaient sa poitrine, et il cacha sa tête brûlante dans ses mains, comme s'il avait reçu à la fois douleur et affront!... Au bout de quelques instants de ces angoisses, il releva la tête en tressaillant, car son nom venait d'être prononcé dans la pièce voisine; des officiers disaient qu'ils avaient demandé le comte de Salm au palais, sans pouvoir le rencontrer.

Il entendit son père s'écrier :

— Qu'on le cherche donc en tout lieu, car mon fils doit remplir ce devoir.

— Eh bien, oui, dit-il en se dressant subitement de toute sa hauteur, vous avez raison, mon père, c'est un devoir de courage, et je le remplirai...... On se croit courageux parce qu'on a bravé la mort, la mort, mon Dieu, si peu de chose! et on fuit devant la douleur...... Non, il n'en sera pas ainsi; la force d'âme n'est pas celle qui me manquera, et je ne faiblirai pas au combat des souffrances. D'ailleurs, ajouta-t-il en marchant à pas lents, le front baigné d'une froide sueur; il est des destinées de malheur qu'il faut parcourir jusqu'à la dernière limite; on goûte ensuite un horrible repos; on n'a plus rien à craindre!.., Allons donc mettre notre uniforme, nos armes d'honneur, nos croix, nos colliers, tous nos attributs de grandeur, puisqu'on nous trouve assez noble pour faire le simulacre d'un prince.

En ce moment, Louise était à sa toilette de noces.

Elle s'habillait, elle se revêtait de tous ses ornements avec le calme d'une grande douleur qui a appelé un grand courage : comme on a vu souvent des condamnés dormir paisiblement avant l'heure de la mort.

Alix de Chavigny, sa première dame d'honneur, lui disait en lui plaçant sa couronne.

— Oh! mon Dieu! qu'il y a de biens, qu'il y a de jouissances, qu'il y a de désirs à satisfaire, de lois imposées, dans ce simple diadème qui porte un écusson de fleurs de lys.

— Mettez cette couronne un peu plus bas, Alix, elle me fait mal.

— Elle vous va si bien cependant! Les Français, en choisissant une fleur pour les insignes de la royauté ont semblé l'avoir faite exprès pour le front des femmes.

— Est-ce déjà la messe que j'entends sonner? demanda Louise.

— Et cette ceinture de soie blanche brodée de pierreries, comme elle montre bien que tous les trésors de la terre seront prodigués à la beauté sur le trône... Quel bonheur de s'approcher de son miroir, quand on a toutes les merveilles du monde pour se parer, et tout un peuple pour le regarder...

— Donnez-moi mon livre d'heures : celui que m'a remis ma mère mourante.

— Et les hommages, l'admiration, l'amour d'une nation entière, pourrait-on y être insensible!.... Et l'illustration, la renommée qui viennent subitement avec le nom magique de Reine! Partout où passe une souveraine, chacun la

connait d'avance, la nomme, brûle de la voir: elle voyage dans une atmosphère de louanges, de prières, d'encens, comme une divinité dans un nuage du ciel...

— Alix, achevez bien vite de m'habiller, car l'heure s'avance, et je voudrais avoir un instant pour prier seule avant la cérémonie.

— Je n'ai plus que vos diamants à attacher... Je vais maintenant suspendre cette aumônière à votre ceinture. Elle a aussi l'écusson fleurdelisé; et voici du moins un ornement royal qu'il vous sera doux de porter, car c'est là dedans qu'on puise la consolation des malheureux, et l'aumônière d'une reine ne tarit jamais.

— Vous me montrez là, ma chère Alix, le beau côté de ma destinée, tout mon bonheur de l'avenir, et je vous en remercie.

En ce moment, on vint annoncer à la princesse l'accident arrivé au duc de Brancas et le choix qu'on avait fait du comte Albert de Salm pour le remplacer.

Cette circonstance ne s'offrit pas sous un jour aussi cruel aux yeux de Louise qu'à ceux de son amant: dans son amour plus pur, plus spiritualisé que celui du jeune homme, elle ne comprit pas cette amère ironie du sort qu'il trouvait, lui, dans ce rapprochement. Elle vit avec douceur qu'elle resterait quelques instants de plus auprès de ce qu'elle aimait avant d'être livrée à des mains étrangères, et ne vit que cela.

Quelques instants après, la messe du mariage se célébrait.

Les époux étaient au pied de l'autel, dans la cathédrale Saint-Léopold. Les officiers envoyés par la cour de France étaient agenouillés sous un dais de velours, du côté du représentant du roi. Les jeunes filles de l'âge de Louise, ses amies et ses compagnes, priaient auprès d'elle. Le chœur était rempli par les personnages de la cour. Dans la nef, dans les collatéraux, et jusque sur le parvis de l'église, s'étendait une foule innombrable; et les magnificences de l'autel, les rayons du tabernacle, l'éclat majestueux des habits pontificaux, toute la splendeur déployée là, venait se refléter sur les visages de cette population, en joyeux enthousiasme, en sourire de béatitude.

Les chants de l'église exhalaient des hymnes d'allégresse, l'orgue leur répondait, en mêlant à ses notes sublimes des accents d'amour réservés pour ce moment. Des oiseaux placés au pied de l'autel, et qu'on devait lâcher à la fin de l'office, comme c'était alors l'usage en grande solennité, voyaient déjà par les ogives ouvertes le ciel bleu où ils allaient s'envoler, et battaient les ailes de joie.

Tout resplendissait, chantait, souriait, autour des deux amants, pour rendre leurs angoisses plus cruelles.

La profonde pâleur d'Albert, l'altération de ses traits, le cercle d'ombre tracé autour de ses yeux étincelants, le mouvement fébrile qui l'agitait sourdement, révélaient la tourmente de son âme, qui alors passa dans le sein de Louise. Elle fut près de perdre toute force, toute résolution, car maintenant elle souffrait en lui.

Des mausolées rangés dans le chœur, et où reposaient les anciens ducs de Lorraine, faisaient la principale richesse de l'église. On avait cherché à dissimuler la tristesse de ces monuments, en les couvrant d'un voile de fleurs; mais partout la croix, les ossements, les attributs de la mort perçaient le fragile réseau de roses et de jasmins. Albert et Louise regardèrent ensemble ces sépultures mal cachées sous un voile de fête, et leurs mains placées l'une dans l'autre, se serrèrent en même temps.

— Oui, dit tout bas le jeune comte, c'est bien là l'emblème de notre mariage.

Chaque instant ajoutait à l'horreur de cette situation, où le sort joignait l'ironie au plus cruel malheur.

Le prêtre faisait tomber sur leurs fronts les paroles sacrées qui lient deux êtres l'un à l'autre, et c'était un vain simulacre; l'anneau passa de la main glacée d'Albert au doigt de Louise, et c'était le premier anneau de la chaîne qui l'unissait à un autre; on leur fit prononcer le serment de s'aimer toujours... Ce serment, il s'était exhalé de leur âme dès qu'ils avaient pu sentir; ils le ratifiaient maintenant devant Dieu et les hommes, et c'était pour qu'il vînt les séparer à jamais; ces paroles de leur cœur, de leur sang, du fond de leurs entrailles, on en faisait un horrible mensonge.

Un instant, Louise fut près de s'écrier:

— Mon Dieu, mon Dieu! mais tout cela est vrai! mais c'est lui que j'aime, c'est à lui que je suis unie... Laissez-moi à mon époux, respectez le lien des cœurs, le lien que Dieu forme lui-même, et le seul qu'il bénisse... Laissez-moi au-

près de lui, vivre et mourir obscure, au milieu de ces plantes de mon pays, dont les rameaux jetés sur les pavés de votre temple, m'apportent les parfums de la terre natale... Eloignez toutes ces pompes; je ne suis pas la reine de France, je suis la femme d'Albert. Faites un instant briller la vérité : la vérité seule doit paraître au pied de l'autel. Un seul éclat de cette lumière céleste qui vienne donner la réalité à l'union que vous formez, et tout mon sort est changé, et je n'aurai plus que des bénédictions pour le ciel et pour les hommes !...

Mais la nécessité implacable ferma ses lèvres et la cérémonie continua.

Comme elle était près de s'achever, Louise et son amant entendirent la cloche, soulevée par le vent au sommet du campanille, sonner des coups lents et inégaux comme pour une agonie. Au-dessus des chants de fête de l'église cette cloche était comme un prophète qui voit plus loin que la foule, et tandis que tout disait *mariage* elle disait *funérailles*... Eux seuls entendirent cette voix et surent la comprendre.

Enfin l'office était terminé. On donna la volée aux oiseaux qui s'élevèrent en chantant et reprirent la liberté des airs... Mais la princesse de Lorraine était enchaînée à jamais. Elle s'affaissa pâle et glacée sur le pavé du temple.

On s'empressa autour de celle qu'on croyait accablée seulement par l'impression trop vive de ce moment : une tendre pitié fut le premier sentiment qu'inspira la reine de France. Elle avait peine à se soutenir; on la transporta dans une des chapelles de la cathédrale, tandis que tout le cortége commençait à défiler par la porte principale. Alix et les femmes qui entouraient la reine, virent qu'elle ne pourrait rentrer au palais sur le superbe palefroi qu'on lui avait préparé pour que le peuple jouît mieux de sa vue : elles s'éloignèrent pour lui faire préparer une litière. Louise et Albert restèrent un instant seuls dans la chapelle du Saint-Esprit, mais en vue de toute l'église, et à deux pas des assistants qui s'y trouvaient encore.

Ils étaient appuyés contre un tombeau de marbre, car la mort souveraine en ce lieu s'emparait de toutes les parties de la cathédrale, et leurs pâles figures se confondaient avec celles du mausolée. Le soleil, passant à travers les vitraux peints des ogives, semait leurs reflets dans l'intérieur de la chapelle, et l'ombre que projetait la palme d'un martyr vint couronner le front des deux amants.

Un saint courage se ranima cependant dans l'âme de la jeune fille, elle leva sur Albert un regard interrogateur et lui dit :

—Albert, si vous étiez condamné à mourir demain, pâliriez-vous ?

—Non, répondit-il avec un sourire amer, cette pensée ne me troublerait pas : au contraire.

— Eh bien, ce que nous avons à subir n'est après tout que la mort; c'est la séparation de l'âme et du corps qu'elle habitait : nos restes mortels seront jetés où la nécessité le voudra, mais nos âmes vivront toujours unies dans l'amour.

—C'est mourir bien jeunes et sans avoir vécu.

— Nous subissons une loi commune...... A cet autel de mariage que nous venons de quitter, à cet autel, qu'on pare de tant de flambeaux en signe de vie, de tant de fleurs en signe de joie, combien de larmes coulent dans le sein de ceux à qui on prétend offrir cette vie et ce bonheur.

Dans le temps où la fortune, la naissance, les convenances sociales décident seules des mariages, combien d'êtres sont séparés de leurs chères affections par la réalité de ce nœud, comme nous l'avons été par la vaine apparence de celui qui vient d'être formé : alors les paroles du prêtre ont perdu le pouvoir d'unir, la consécration de l'amour tombe sur des cœurs où l'amour n'est pas, et le mariage devient, comme aujourd'hui, un triste simulacre.

— Oh ! non jamais les lois humaines n'ont été si cruelles, jamais du moins elles n'ont forcé des malheureux à se déchirer ainsi eux-mêmes.....

Voilà-t-il assez de mensonges ! s'écria-t-il. Et, comme il baissait la voix pour n'être pas entendu des personnes qui se trouvaient à peu de distance, cette concentration donnait à ses accents quelque chose de plus sombre et de plus terrible. — Par un caprice infernal, les hommes ont forcé les choses saintes à mentir : les paroles du sacrifice mentaient : ce poêle qui nous enveloppait tous deux mentait; cet anneau qui nous unissait l'un à l'autre mentait; notre serment était un blasphème...Que toute cette cérémonie d'imposture et d'outrages retombe sur la tête de ceux qui l'ont voulue, comme le plus horrible sacrilége !... Que les murailles de ce temple tombent en poussière, et que ses ruines soient maudites !

— Silence ! silence, malheureux ! ne souillons pas le malheur par la méchanceté.

— Si vous saviez tout ce que j'ai souffert pendant l'heure qui vient de s'écouler !... Parfois je croyais voir s'accomplir la consécration céleste qui nous unissait dans l'éternité ; je sentais tomber sur nous la bénédiction de Dieu, des harpes d'un son inconnu jusque-là résonnaient dans le lointain, des ailes d'anges rafraîchissaient l'air qui baignait mon front... Puis, tout-à-coup, un des cierges de cette enceinte venait jeter un éclair rouge dans mes yeux, et tout changeait de forme : ces prêtres devenaient des spectres hideux qui tournaient autour d'un autel couvert de victimes ; j'entendais ces grincements de fer ; des chaînes tombaient sur nous et nous étouffaient ; les tombeaux s'entr'ouvraient et les morts étaient les chantres qui chantaient pour nous l'office funéraire ; tout ce que je touchais me semblait glacé comme la tombe, et je croyais sentir déjà votre main se refroidir dans la mienne..... O Louise ! Louise...

— Et au milieu de tous ces troubles de l'âme, pas un moment pour la prière et la résignation !

— Prier ! me résigner ! quand tout m'était ravi, et qu'une moquerie infernale prenait plaisir à dérouler devant moi tout ce que je perdais... De hideuses sorcières, pour composer leur philtre avec les entrailles d'un être mort de désir, faisaient autrefois expirer un enfant de faim en lui montrant tous les fruits dont il était avide : ainsi les barbares me montraient, dans mon agonie, tout ce que je brûlais de posséder ; votre main, Louise, votre main pour qui jaurais donné tous les biens de la terre et du ciel, était dans la mienne, votre voix que j'adore résonnait pour moi et faisait entendre le serment d'aimer toujours, votre corps flexible et penché était près de tomber dans mes bras !.... Et corps et âme, trésors bénis, tout était à Henri III !

— Non, Albert, non, rappelez-vous ce que je vous ai dit au fond de nos bois, sur cette roche où nous nous sommes assis un instant : *Je ne vous verrai plus, mais je vous aimerai toujours.*

— Et maintenant ?

— Maintenant je vous le dis encore. Voyez cet anneau que vous venez de passer à mon doigt.

— C'est le mien : mon chiffre est gravé dans l'intérieur.

— Eh bien, cet anneau est le signe de l'union éternelle de nos âmes ; tant qu'il restera à mon doigt vous serez assuré que je vous aime, et quand il me quittera, j'aurai cessé d'exister.

— Est-il bien vrai ?

— Je vous le jure.

— Louise, vous venez par cette parole de briser la dague qui devait me percer le cœur demain.

L'escorte royale était rangée sous le portail.

On vint chercher la princesse de Lorraine. Albert, en sortant de l'église, alla se précipiter dans la solitude où il devait vivre longtemps d'amour et de regret. Le monde et les grandeurs s'emparèrent de la jeune reine de France, qui traversa la ville au milieu du cortége le plus fastueux et le plus imposant qui se puisse imaginer.

La population, après l'avoir vue passer, s'écoula lentement par toutes les issues, et le souvenir de la pompe qui avait été déployée dans ce jour, lui fit dire longtemps, en voyant une femme à laquelle la fortune venait de sourire : — *Heureuse comme une reine.*

IV.

HENRI III.

— Votre gracieuse majesté veut-elle bien permettre à un humble sujet de lui présenter ses hommages ?

La femme à qui ces paroles étaient adressées, dans le grand salon du Louvre, tressaillit, leva les yeux avec une espèce de terreur et ferma vivement une bible qu'elle tenait entr'ouverte.

C'était le premièr jour où la jeune reine de France, échappée à toutes les fêtes qui avaient célébré sa bonne venue et son couronnement, se trouvait seule avec quelques-unes de ses femmes, et prenait possession de la vie régulière qu'elle allait mener désormais. Lorsqu'elle vit entrer son royal époux, qui pour la première fois l'abordait avec une sorte d'intimité, elle ne put s'empêcher d'éprouver à son aspect un froid saisissement, malgré le ton de galanterie qu'il mettait dans ses paroles.

— Je recevrai toujours avec reconnaissance, sire, lui dit-elle, les instants que vous voudrez m'accorder.

Henri III s'assit en face de la reine ; les dames d'honneur allèrent se placer à quelque distance.

Louise prit sa tapisserie, et tint les yeux bais-

sés avec un mélange de timidité et de recueillement.

— Madame, dit Henri III, après l'avoir considérée quelques instants en silence, vous êtes belle, vous êtes aussi belle que la renommée l'avait proclamé, en vous peignant comme une des femmes les plus merveilleusement douées de la nature. Toutes les toilettes vous vont sans doute admirablement bien : cependant j'avoue que l'extrême simplicité de votre costume blesse mes yeux. J'aimerais à vous voir, même dans votre intérieur, un vêtement dont le caractère vous distinguât de vos sujettes.

Louise fut étonnée qu'au milieu des graves devoirs imposés à une souveraine, la première instruction de son époux se portât sur la robe qu'elle devait mettre ; cependant elle répondit avec douceur :

— Sire, il en sera fait selon votre volonté.

Henri III était beau et bien fait de sa personne. La noblesse chevaleresque de ses aïeux était dans son sang et parfois dans son âme. Il y avait joint tous les vices de son temps et de sa nature défectueuse. Sa physionomie variait de l'expression élevé d'un héros à l'air hébété d'un libertin vulgaire : son caractère offrait alternativement le courage martial, la sensibilité exquise, l'abrutissement de la débauche, les petitesses d'une vanité niaise, les extravagances d'une dévotion mesquine et fantasque. Plus tard la belle moitié de son âme s'effaça entièrement.

— Si vous voulez bien, dit-il en continuant de s'adresser à la reine, je vais vous faire part de l'emploi de nos journées pendant cette semaine. Demain est l'anniversaire de la victoire de Montcontour, que j'ai remportée à l'âge de vingt-un ans, au grand ébahissement de nos généraux en barbe blanche. La ville de Paris célèbre cette journée par une joûte d'armes à laquelle vous me ferez plaisir d'assister. Tous nos princes et seigneurs y viendront bannières déployées : c'est un trophée d'armes qu'ils veulent offrir à ma gloire militaire, et votre présence en sera la plus belle couronne.

— Ce sera un grand bonheur pour moi, répondit Louise de joindre mes hommages à ceux qui vous seront offerts en souvenir d'une valeur qui a fait à juste titre l'admiration de toute la France.

— Après demain est le jour de l'ascension, et nous le consacrerons aux exercices de piété.

— Assurément, monseigneur, nous assisterons au saint sacrifice, et nous emploierons le reste du temps à répandre de bonnes œuvres.

— Non. Je vous laisserai, s'il vous plaît, suivre sans moi les offices de l'église et je ferai avec mes pénitents blancs une procession dans la ville, après laquelle toute la confrérie et moi nous irons souper chez Joyeuse, qui a les meilleurs vins du royaume, les chanteurs les plus renommés et les plus avenantes danseuses ; car, selon l'Écriture, le repos doit venir après la prière... Le jour suivant est destiné à un service funèbre en l'honneur de la princesse de Clèves que j'ai beaucoup aimée, et vous ne vous offenserez pas, j'aime à le croire, des regrets que je lui porte et des honneurs que je me plais à rendre à sa mémoire.

Louise avait entendu parler de la passion réelle et profonde que Henri III avait conçue pour Marie de Clèves, princesse de Condé, et cette ouverture du prince, bien loin de la blesser, lui donna le premier mouvement de sympathie qu'elle eût éprouvé pour Henri ; elle entrevit un point de rapport entre leurs cœurs : ils avaient tous deux un amour brisé dans le sein, et cette similitude pourrait les unir du moins par un côté de leur âme.

— Bien loin d'en souffrir, répondit-elle, il me sera doux d'entendre parler de celle qui vous a fait éprouver un attachement si durable, qui a montré toute la sensibilité et la constance de votre cœur.

— Oui, dit le prince, je l'ai passionnément aimée et plus que toute autre femme. En même temps j'étais fort épris de Rénée de Rieux, la femme, comme vous le savez, la plus célèbre de la cour ; mais cet amour ne nuisait en rien à celui que je portais à Marie de Clèves, car il était tout différent. Je savais très bien ce qui me faisait arder le cœur devant la belle mademoiselle de Rieux, dont les prunelles inondées de lumières et les formes voluptueuses allumeraient le désir dans un sein de marbre ; tandis que le sentiment qui m'entraînait vers la princesse de Clèves était enveloppé pour moi-même d'un mystère impénétrable qui lui donnait quelque chose de divin.

— Comment !

— Oui, des circonstances peu communes ont présidé à la naissance de cet amour et à sa fin

cruelle. Il y avait six jours que Marie de Clèves était à la cour, lorsque le 18 août 1572, j'assistai à son mariage avec le prince de Condé, qui se célébra le même jour que celui de ma sœur Marguerite avec le roi de Navarre. Pendant le bal qui suivit la cérémonie, me trouvant accablé de chaleur, j'entrai dans un vestiaire pour me reposer un instant et raccommoder ma coiffure; je pris pour m'essuyer le front un mouchoir qui tomba sous ma main; j'y trouvai une senteur particulière, plus douce, plus pénétrante que tout ce qu'exhale le calice des fleurs, plus pure, plus délicate que tout ce que nos chimistes savent composer: c'était une odeur suave, enivrante, mais qui semblait arriver plutôt à l'âme qu'aux sens.

—C'était le mouchoir de Marie de Clèves.

— Je le reconnus aux broderies qui traçaient sur la toile les chiffres et les armes de la princesse. Je rentrai au bal, et j'éprouvai en voyant Marie une émotion, un trouble d'autant plus extraordinaire qu'elle m'avait été présentée les jours précédents, et que loin d'être frappé de sa beauté, je l'avais vue avec beaucoup d'indifférence. Je dansai avec elle, et en retrouvant dans l'atmosphère qui l'entourait ce parfum d'une plante du ciel, je sentis tous les transports, tous les tourments et toutes les délices d'une passion violente (1). Elle absorba tellement mes pensées que mon élection au trône de Pologne, qui survint peu de temps après, me sembla plutôt un exil qu'une royauté. Tout le temps que je passai dans ce royaume étranger je ne trouvai de consolation qu'en écrivant chaque jour à Marie. Le fidèle Souvray, mon valet de chambre, était près de moi, il m'ouvrait une veine avec la pointe de son poignard, et je traçais mes lettres d'amour avec mon sang (2).

—Lorsque la mort de votre frère vous rappela dans votre beau pays, et vous y rappela en souverain, vous dûtes bien souffrir des nœuds qui unissaient Marie au prince de Condé, et vous empêchaient de lui offrir le trône de France?

— Je songeai à les briser, à faire annuler le mariage de la princesse de Clèves, ce qui eût été facile à obtenir de la cour de Rome, parce que le prince de Condé était huguenot; mais, dans le moment même où j'allais vaincre cet obstacle et voir couronner mes espérances, la mort m'enleva ma maîtresse en quelques heures, sans découvrir en son corps aucune trace de maladie ni de poison... Je lui fis élever à Saint-Germain-des-Prés un tombeau dont je traçai moi-même le dessin; et l'impression que me causa cette perte fut si violente, que, quatre mois après, en entrant dans cette église, pour la première fois depuis que Marie y reposait, je crus sentir dans l'encens de l'autel quelque chose de ce parfum qu'elle répandait autour d'elle, et je tombai sans mouvement auprès de son corps glacé (1).

— Et vous voulez passer le jour du service funèbre que vous lui destinez, en méditations, en pleurs, en prières!... Ah! je conçois bien ce désir! je comprends bien votre douleur, dit Louise, en prenant la main de Henri avec une tendresse de sœur!

— Oui, dit-il; et puis, je veux ordonner des pompes funéraires telles qu'on n'en aura jamais vu de semblables. J'ai pourtant fait élever de bien belles tombes à Quélus et à Maugiron, dans l'église de Saint-Paul, où on les voit ornées des statues de Vénus et de l'amour, et l'évêque de Nevers a prononcé devant elles une magnifique oraison funèbre. Mais je ferai à Marie de Clèves un catafalque et une chapelle ardente dignes d'une reine. De plus, je vais, de concert avec Soubray, qui m'aidera dans ce travail, me composer un deuil d'une tristesse inimaginable; j'aurai un vêtement entièrement noir, où seront brodés en très fines perles de petites têtes de mort et des ossements croisés. Des têtes de mort et des ossements seront également semés sur mes aiguillettes, rubans et passementeries, j'en aurai jusque sur les rosettes de mes souliers... Cet habit coûtera six mille écus (2)

Le silence de ce vaste salon du Louvre où les dames d'honneur travaillaient sans bruit, où la reine écoutait attentivement ce qu'elle entendait d'étrange, n'était troublé que par les paroles bizarres et lugubres de Henri... En ce moment on entendit sous les fenêtres un son argentin de sonnettes mêlé au souffle joyeux du cor qui se

(1) Mémoires sur les trois derniers Valois, p. 159.
(2) Mathieu, t. VII, p. 386.

(1) Mémoires sur les trois derniers Valois, p. 160.
(2) Mémoires de la reine Marguerite, de Brantôme, etc., etc.

répandait dans les airs : c'était le départ de la chasse, et Henri III se leva précipitamment, ne voulant pas faire attendre ses faucons qu'il aimait de toutes les ardeurs de son âme, et encore mieux que ses tombeaux et ses fêtes funèbres.

Louise demeura dans un étonnement extrême: ces amours de Henri III, dont il venait de lui faire part avec tant de franchise, ce mouchoir miraculeux, ces lettres de sang, ce deuil singulier et emphatique, tous ces accessoires étranges et de mauvais goût, ajoutés à une passion aussi grande par elle-même que l'amour, lui causaient une répulsion profonde; tout cela était si loin du sentiment pur et vrai qu'elle avait éprouvé dans son âme, où il était aussi simple d'aimer que de vivre !

Henri s'éloigna, elle demeura seule.

Les premiers jours de son arrivée en France avaient été tellement remplis par une suite de fêtes, de jeux, de tournois, qu'il lui avait été impossible de se reconnaître et de se replier sur elle-même. Partout sur son passage la joie du peuple s'était manifestée par les divertissements frénétiques de ces temps, et avait marqué ses pas d'une espèce d'épouvante. Elle avait passé toute sa vie au fond d'une province majestueuse et calme, dans une ville patriarcale et religieuse, où chaque angélus du soir et du matin trouvait le silence, la paix et le recueillement, et elle tombait au milieu d'un royaume relâché, turbulent, perverti, et ce royaume en fête soulevait devant elle toute sa folle rumeur. Ici des travestissements où chaque personnage était devenu dieu ou diable; ici des tableaux allégoriques où elle se voyait représentée elle-même échevelée et demi-nue : ici des illuminations qui faisaient courir dans les airs sombres des serpents de feu; puis des musiques bruyantes comme des éclats de tonnerre qui semblaient ébranler le sol sous ses pas; tout un peuple masqué, fantastique, démoniaque, toute une existence ivre et folle, dont elle ne sentait que la fièvre et l'étourdissement.

Elle s'était trouvée délivrée tout-à-coup de ces fêtes, et il s'était fait autour d'elle, après le tumulte, un silence froid, qui, loin de sa famille et de son pays, ne lui avait laissé que l'isolement. Au milieu de cette cour étrangère, elle n'avait d'ancienne affection que Alix de Chavigny, venue à sa suite en qualité de première dame d'honneur, et dans toute la foule où ses yeux se promenaient, que la figure de François de Brienne, connue dès son enfance, et dont la vue la reportait au sein de son pays natal.

Ce matin-là, au moment où elle était descendue dans le grand salon du Louvre pour y prendre son ouvrage à l'aiguille au milieu de ses femmes, une impression bien vive était venue la saisir; en ouvrant sa bible, pour commencer la journée par une sainte lecture, elle avait trouvé entre les pages une légère feuille de papier où elle avait reconnu l'écriture du comte de Salm ; tremblante de surprise et d'émotion, elle y avait lu ces lignes:

« Un mot de vous m'a retenu à la vie que j'allais quitter, mais, à présent, que votre destinée est changée, vos sentiments sont-ils toujours les mêmes ! J'ai besoin d'entendre ratifier la promesse que Louise de Vaudemont m'a faite par Louise, reine de France ; j'en ai besoin pour suppporter cette existence à laquelle vous m'avez condamné, autrement je ne vous la demanderais pas. Dites-moi donc encore une fois si vous voulez que je vive ; dites-moi : notre amour est aussi pur que le ciel, mais de même qu'il a commencé avec notre existence, il ne finira qu'avec elle. »

ALBERT DE SALM.

Et Louise achevait de lire ce billet, quand Henri III s'était présenté subitement à sa vue.

En entendant son époux lui parler avec tant de franchise de ses sentiments passés, elle avait senti un vif remords du secret qu'elle gardait dans son sein.

Les jours suivants elle médita pieusement les devoirs de sa position. L'amour qu'elle portait à Albert était pur et saint comme l'amour de Dieu même ; elle sentait qu'il avait les premiers droits, et qu'elle devait en entretenir le souvenir sacré dans son âme. Cependant le mensonge silencieux qu'elle faisait à son seigneur et maître, en lui cachant tout son passé d'amour, pesait sur sa conscience comme une trahison négative, qui, pour être sans résultat, n'était pas sans crime.

Elle essaya d'aplanir autant que possible les difficultés morales de la destinée qui lui avait été faite, et répondit aux différentes voix de son âme pieuse et tendre par cette ferme résolution.

— L'amour est involontaire ; je ne dispose pas des sentiments de mon cœur ; ils vont où Dieu les guide, sans doute, puisqu'il les soustrait à

ma volonté.. Tant qu'Albert sera loin de moi, je pourrai lui donner cette partie immatérielle de mon être. Mais si jamais son désir ou les circonstances l'appelaient à la cour de France, je serais forcée à un aveu qui devrait nous séparer. Je ne profiterais pas de l'erreur du roi pour jouir perfidement de la vue de mon amant... Non, je le sens, le ciel veille sur moi, je ne m'exposerai pas à commettre l'infidélité d'un regard, l'adultère d'une parole d'amour... Si je n'ai pu conserver les mœurs simples, la paisible existence de nos vallées chéries, j'en garderai du moins la franchise et l'honneur...

Un jour elle rêvait ainsi, en travaillant devant une des fenêtres du Louvre qui donnait sur la Seine. Elle relisait souvent les lignes tracées par Albert. Elle avait placé le billet entr'ouvert dans la corbeille qui contenait les pelotons de soie de sa tapisserie, et tout en choisissant leurs nuances, elle suivait de l'œil ces caractères chéris et se livrait à leur adoration.

Au bout de quelques instants, le jour s'obscurcit tout-à-coup, une ombre épaisse se répandit devant ses yeux, toutes les couleurs de la soie se confondirent, les traits du billet adoré disparurent à ses regards. Elle leva les yeux vers la fenêtre; l'espace était rempli d'une masse d'ombre plombée qui penchait jusqu'au fleuve; c'était un de ces moments où la voûte du ciel, noire d'orage, s'abaisse sur la terre, l'enveloppe et l'écrase. Ces ténèbres si sombres au dehors étaient redoublées à l'intérieur par l'obscurité naturelle de la salle.... Soudain, au milieu de cette nuit, Louise vit un spectre, un être sans nom, d'une pâleur effrayante, couvert de lugubres vêtements, de draperies noires et de têtes de mort. Un cri d'effroi fut prêt à sortir de sa bouche, mais la sinistre apparition s'approcha, et une parole prononcée par le fantôme lui fit reconnaître Henri III.

C'était le jour du service funèbre de Marie de Clèves, et le prince portait le singulier deuil dont il avait fait la description à Louise peu de jours auparavant. L'émotion qu'il avait éprouvée auprès de cette tombe magique couvrait encore son front d'une blancheur de mort, mais par la bizarre légèreté de son caractère, l'insouciance et la distraction se peignaient déjà seules sur ses traits.

—Vrai Dieu, madame, dit-il, nous nous sommes trouvés violemment menacés par l'orage en sortant de l'église, et au lieu de batailler contre un ennemi avec lequel on n'est jamais vainqueur, nous venons tête baissée nous réfugier près de vous.

Alors il s'assit à côté d'elle, et se mit à regarder avec l'attention d'un enfant les bouquets de fleurs que son aiguille avait tracés sur le canevas. Puis fouillant dans la corbeille d'ouvrage, il prit les pelotons de laine et s'en fit un jeu, en les croisant en l'air et en les reprenant avec dextérité.

— Qu'est-ce que ceci? dit-il, en s'emparant d'un papier qui s'y trouvait mêlé.

Louise sentit comme le froid d'une lame entrer dans son sein, elle demeura pâle, immobile, atterrée.

— Ah! dit-il, ce sont des vers de ma sœur Marguerite. Car c'étaient en effet quelques poésies de la reine de Navarre, posées aussi dans cette corbeille d'ouvrage, qui venaient de se trouver sous sa main.

La chaleur revint au cœur de Louise, en entendant ces paroles, elle regarda le prince, et lui dit avec ce sourire d'une âme soulagée, qui exhale un bonheur indicible.

— Oui, c'est une *villanelle*, d'une mélancolie et d'une tendresse ravissantes.

— Je rends grande justice à l'esprit de ma sœur, reprit-il; mais à cette occasion, je dois vous dire qu'il me serait peu agréable de vous voir dans une intimité trop profonde avec la reine Marguerite. Chez les femmes, *science* et *sagesse* ne sont point une même chose, comme chez les anciens philosophes. Au contraire, l'art d'écrire leur trouble bien plus la raison qu'il ne la sert; les femmes de *plume* sont des femmes fort *légères*, soit dit sans mauvais jeu de mots. Ma sœur, à force de rimer, pense en vers comme elle écrit, et vous savez que la morale de la poésie est très facile et très galante. Or, la reine de Navarre instruit à cette morale les hommes de sa cour, et partant, je craindrais fort que, nourris à de si bons principes, il ne s'en trouvât quelques-uns à qui votre beauté fît oublier votre rang.

— Sire!...

— Oh! je sais que vous ne le croyez point... mais à ce propos, je pense que vous ne m'avez point parlé de vos anciennes conquêtes...

Louise frissonna et regarda le prince avec une terreur qu'il prit pour de l'étonnement.

— Oui, de vos conquêtes en Lorraine, ajouta-t-il. On m'a dit que vous aviez inspiré une passion profonde au jeune comte de Salm et que vous n'aviez pas laissé d'y être quelque peu sensible.

Le cœur de Louise battait à lui briser la poitrine : elle se crut à un moment décisif de sa vie.

— Mais je n'en crois rien, ajouta le roi. J'ai vu le comte Albert après la bataille de Jarnac et au siége de la Rochelle ; c'est un homme de cœur, à la vérité, un digne combattant, plein de valeur et de prudence ; mais grave et sévère, peu fait pour tourner la tête d'une femme.. Je me méfierais plutôt de ce petit François de Brienne, joli garçon, mauvais sujet s'il en fût jamais, et qui vous a aussi, dit-on, adressé ses hommages.

— Sire, répondit la jeune femme en reprenant les couleurs de son teint, et en respirant de nouveau, je n'ai jamais eu connaissance de cet amour, s'il m'en était parvenu quelque chose, je n'aurais pas permis qu'il se manifestât.

— Oh ! je ne doute pas, madame, de la pureté de vos principes, je sais que vous avez été élevée chez les bénédictines du comté de Salm. Et la preuve que j'ai toute confiance en vous et ne crois nullement, comme je vous le disais tout à l'heure, à votre prétendue passion de jeune fille, c'est que je viens de faire écrire au comte de Salm de se rendre à ma cour, où je veux lui donner une place de colonel des gardes, vacante par la mort de mon pauvre Saint-Mégrin.

Louise demeura atterrée et palpitante, sous la violence de ses émotions. Albert reviendrait !... Elle pourrait le revoir !... Mais c'était là ce qu'elle avait juré à l'instant même d'éviter, d'éviter aux dépens même de tout son bonheur.

Le sentiment qu'elle s'était permis pour Albert, était un culte où l'on adore Dieu sans le voir, et elle ne voulait point aller au-delà. Le moment était donc venu d'un aveu déchirant, elle devait le faire, dût-il même être une cruauté envers Albert. C'était elle qui avait rendu l'arrêt implacable, elle devait le suivre.

Mais comment faire cet aveu ? Sa pensée troublée ne lui offrait aucun secours... Elle entr'ouvrait les lèvres pour parler, une main de fer serrait sa poitrine, et elle n'avait plus dans sa bouche desséchée qu'un souffle froid qui n'articulait aucun son... Après avoir vainement renouvelé ses efforts, prié Dieu pour qu'il lui donnât du courage, elle prit un parti décisif, qui la sauvait au moins de ses angoisses. Elle demanda en tremblant au roi la permission de se retirer pour donner quelques ordres, et se levant très vivement, elle renversa comme par mégarde, sa corbeille d'ouvrage, qui en tombant, fit rouler aux pieds de Henri, les pelotons de laine déroulés, et le billet du comte de Salm, entr'ouvert.

V

EXILÉ SUR LE TRONE.

O vous toutes, jeunes femmes à qui la nature dit : Vous aimerez ici ; à qui le mariage a dit : Vous serez enchaînées là, vous vivrez dans l'ombre comme le phalène ; votre âme comme ses ailes ne s'envole que dans la nuit, vous n'osez penser qu'en secret, vos yeux ne voient pas l'objet qu'ils semblent regarder, mais une autre image, vous ne prononcez le nom aimé qu'en rêve. Vous chantez assises devant votre piano, et il vient au bord de votre paupière une larme qui est pour LUI, et il sort du fond de votre poitrine une vibration passionnée qui est pour LUI ; vous peignez des paysages, des fleurs, et vous donnez à cet arbre quelque chose de sa grâce majestueuse, à LUI, à ce lys quelque chose de sa touchante beauté, à LUI ; vous répandez des aumônes, et quand vous allez dire : pour l'amour de Dieu ! il vient sur vos lèvres : pour l'amour de LUI..... Cependant vous souffrez du mystère qui règne dans votre vie. Liées à l'église du mariage, vous portez avec effroi vos vœux et vos prières à la chapelle souterraine de l'adultère. Et quand vous pâlissez de tristesse, on vous répond que vous êtes riches et heureuses ; quand vous demandez la paix de l'âme, on vous donne des bals, des spectacles, toutes les fêtes du monde ; quand vous demandez l'amour pur, la lumière, la vie, on vous présente des diamants, des dentelles, des tissus précieux de l'Inde... Et tout le monde répète autour de vous : « Heureuse comme une reine !... » Vous êtes heureuses comme ma pauvre reine, Louise de Vaudemont, qui allait mourir de douleur.

Louise avait eu le courage de dévoiler ses jeunes amours au roi son maître, en lui faisant connaître le billet du comte de Salm, qui montrait à la fois la pureté de ses amours et leur cons-

tance ; mais l'accomplissement de ce funeste devoir avait épuisé toutes ses forces. Depuis ce moment où elle s'était séparée à jamais d'Albert, elle n'avait fait que languir et trouver chaque jour la vie plus difficile à porter.

Le comte de Salm avait eu le temps de recevoir le message de Henri III, qui l'engageait à venir à Paris pour y commander un régiment de gardes. Appelé à la cour de France, appelé près de Louise, il arrivait l'âme remplie de douleur et de regrets. Il ne savait s'il y avait pour lui plus de bonheur que de tourments à revoir Louise de Vaudemont, en la revoyant épouse de Henri III. Cependant il n'avait pas balancé à venir, et pour tout au monde il ne se fût pas arrêté dans ce chemin dangereux : comme tout ce qui vit, il aimait mieux les angoisses de l'âme que son néant, les jours mêlés d'orage et de soleil que le voile d'une longue nuit. Il arrivait aux portes de la ville, laissant flotter les rênes sur le cou de son cheval, et s'absorbant dans ses profondes rêveries.

Sur la route de Saint-Denis, toute plate et découverte, il vit de loin un grand nombre de personnes qui avançaient dans la plaine du pas égal et lent d'une procession. Un passant lui apprit que le roi venait, à la tête de quelques communautés religieuses, visiter, à la cathédrale de Saint-Denis, les reliques nouvellement arrivées de Rome. La reine et les plus dévots seigneurs de la cour accompagnaient le cortége.

Albert tressaillit à cette simple nouvelle. C'était bien plus tôt qu'il ne l'avait espéré, c'était dans ce moment même qu'il allait revoir celle qui était toute sa vie !... La providence de l'amour avait inspiré à Henri la pensée de l'amener sur cette route, et donnait à cette fantaisie du roi l'apparence d'un tendre empressement de Louise à venir à la rencontre de son amant.

Il embrassa cette foule qui s'approchait de toute la force de son regard, et distingua bientôt une litière aux pavois blancs, ornés de l'écusson royal, qui devait être celle de la reine. Une bannière qui flottait auprès, et portait les armes de Lorraine, lui annonça qu'il ne s'était point trompé. Le cortége avançait, et à chaque minute il distinguait mieux les objets, et à chaque minute son cœur battait plus violemment..... Dans la voie tracée par la religion, la litière avait peu à peu tourné, et son regard ardent allait plonger dans l'intérieur...

Ce fut en ce moment même qu'un des officiers envoyés par Henri III, sur la route par laquelle le comte de Salm devait arriver, le reconnut à son signalement, lui barra subitement le passage, et lui montra l'ordre du roi qui le bannissait de ses états sous peine de mort.

Le souverain avait été blessé dans son orgueil de cette tendresse accordée par la reine à un sujet ; quelque innocente et lointaine que fût cette affection, il avait voulu en éloigner l'objet pour en effacer autant que possible le souvenir.

Louise vit alors la cruauté de sa vertu ; elle vit la carrière du jeune comte arrêtée, brisée par elle ; elle vit ses talents devenir inutiles dans l'inaction, ses belles vertus s'anéantir dans l'exil, et l'ennui se joindre à l'amour malheureux pour supporter tout le mal qu'elle lui faisait. Une langueur mortelle la saisit ; elle tomba dans cet accablement où l'âme désarmée laisse les douleurs épuiser sur elle tous leurs traits, où la prière n'est plus qu'une plainte, où l'espérance n'a plus pour but que la fin de toutes choses.

Tout ce qui entourait Louise était fait pour redoubler son mal. Cette cour avec ses bruits, ses tumultes, ses fêtes scandaleuses, ses crimes incessants, était une atmosphère dévorante pour la pure et simple enfant de la Lorraine, pour celle qui avait conservé des mœurs si douces et si naïves, pour celle qui avait longtemps vécu à la campagne avec les plantes et les plus simples villageois, qui sont encore des plantes avec la religion de plus.

Les salles basses du Louvre que la reine habitait étaient l'école d'escrime où la jeune noblesse venait s'exercer au métier des armes ; elle entendait toute la journée le cliquetis du fer, mêlé aux jurements dont les spadassins s'aidaient dans leurs tours de force. Un soir, elle assistait à un souper où les femmes se livraient à mille galanteries en présence de leurs époux, qui détournaient la tête pour glisser eux-mêmes des propos lascifs aux autres convives, et tout-à-coup le festin fut troublé, les chants furent interrompus par les cris d'une femme assassinée aux portes mêmes de la salle ; c'était la comtesse de Villequier, massacrée par son mari au moment de devenir mère, et jusque sous les yeux du roi, qui passait pour son amant ; tant les

actes de jalousie féroce surgissaient au milieu de ces mœurs relâchées. La jeune et sainte Louise qui portait dans son âme une piété si vraie, un amour si profond, si sincère et si pur, voyait sous ses yeux une religion et des sentiments qu'elle ne reconnaissait plus. On entendait la messe, on communiait avant de se livrer au libertinage, afin que Dieu fit bonne garde en votre corps, au moment où Satan aurait le plus de droit d'y descendre. On allumait un cierge bénit devant la couche pour éterniser le feu des voluptés. Ces hommes, d'une piété insensée, entraînaient la religion avec eux dans toutes leurs orgies, l'enivraient à la faire rouler sous la table pleine de vin et de vertige... Les sentiments humains ne valaient pas davantage. Il y avait des amitiés outrées, où deux hommes montraient leur attachement par des démonstrations extravagantes: l'absence seule de l'ami faisait prendre le deuil; on laissait croître sa barbe, on se privait de tout plaisir... et puis, au retour, on égorgeait cet ami au moindre sujet de querelle. L'amour ne savait autre chose que désirer telle ou telle personne, avoir recours à des sortiléges pour embraser ses sens, lui faire boire des philtres où la cantharide versait le désir et le poison, afin d'arriver à posséder son corps, dût-il n'être bientôt plus qu'un cadavre. L'ambition n'avait d'autre génie, d'autres ressources d'esprit que d'accuser un homme, de lui supposer des crimes pour le faire pendre et s'emparer de ses biens...

O dix-neuvième siècle tant calomnié! vous êtes le *saint des saints* en présence de vos frères aînés!

Et Louise de Vaudemont, cette douce vierge des champs, était venue habiter cette cour de Henri III. Par respect pour son mari, elle ne pouvait s'en séparer entièrement et montrait parfois sa beauté toute divine au milieu de ces saturnales, où il était de son devoir de reine de prendre part.

Cependant elle ne voyait les femmes de ce monde étrange et plein d'effroi pour elle, que dans les moments de réception, et ne pénétrait point dans leur intimité.

Une seule lui inspirait de l'intérêt et presque de l'affection, et c'était la plus audacieuse dans ses mœurs celle qui portait le plus loin les principes déréglés de ce temps, celle qui réunissait toutes les séductions, tous les vices, toutes les folies de cette cour pervertie, celle qui comptait autant d'amants qu'il y avait de traits enflammés dans ses yeux, de sourires enivrants sur ses lèvres, de paroles étincelantes dans sa conversation, de sons mélodieux sur son luth enchanté: c'était la belle Renée de Rieux. Elle aussi avait été entraînée vers la reine par un attrait irrésistible, et ces deux femmes se seraient aimées si elles l'avaient osé.

C'est que la courtisane la plus violemment emportée dans sa carrière de délices et d'abîmes, est celle qui, par le retour des nobles instincts étouffés en elle, sent le plus vivement le charme de la vertu paisible et radieuse. Et la femme la plus pure dans ses mœurs, la plus sûre d'elle-même, est celle qui pardonne le plus facilement à la pauvre créature égarée. Il n'y a point de rivalité entre elles.

La première fois que Louise de Vaudemont vit la belle courtisane dont elle avait entendu parler comme de la maîtresse la plus célèbre de Henri III, ce fut chez la reine de Navarre. Marguerite était retenue au lit par une longue maladie, et Louise était venue la visiter dans son hôtel de la rue de Seine. Au moment où elle entra, l'évêque de Paris officiait dans la chambre de la malade. Marguerite était couchée sur un lit de damas blanc. Au fond de son alcove, un grand nombre d'enfants de chœur, beaux comme des anges, chantaient des psaumes et jouaient du luth; sur le devant du lit, le prêtre donnait la bénédiction, et tout autour, des femmes prosternées courbaient leur front jusqu'à terre. Une seule, Renée de Rieux, trop fière pour plier ses genoux par imitation, trop riche d'attraits pour emprunter les grâces d'une dévotion hypocrite, se tenait debout, droite et dédaigneuse. Elle montrait ainsi toute la hauteur de sa taille majestueuse, toute la beauté de son front élevé, portant un diadème ducal, dont chaque diamant avait été donné par un de ses adorateurs, dont chaque fleuron attestait une de ses conquêtes amoureuses. La reine de France, placée à quelques pas d'elle, attendait la fin de la bénédiction pour saluer sa sœur Marguerite. Renée de Rieux la contemplait avec une douce admiration, dans laquelle l'expression habituelle de son regard mettait comme une nuance d'amour. Louise laissa tomber son éventail; la belle courtisane le releva, et, s'étant baissée

pour le prendre, resta quelques instants, et comme à plaisir, inclinée devant la reine qui le recevait de sa main. Il semblait que celle qui n'avait pas voulu plier le genou devant cette vaine apparence de cérémonie religieuse, trouvait du bonheur à demeurer prosternée au pied d'une angélique vertu.

Depuis ce jour, la jeune reine reçut toujours Renée de Rieux avec une bonté marquée, et celle-ci sembla puiser dans la vue de cette vierge couronnée comme un regret de sa vie passée et une aspiration vers une sphère plus haute.

Louise de Vaudemont, en dépit des exigences de la cour, se créa peu à peu une retraite à part, où elle allait, le plus souvent possible, se reposer et souffrir en paix : c'était dans le château de Saint-Cloud, de plus simple apparence et plus isolé d'autres habitations qu'il ne l'est de nos jours. Là, elle se formait, d'après sa nature patriarcale, des journées remplies d'occupations utiles et ménagères, à peu près semblables à celles des premières reines de France, qui veillaient elles-mêmes à l'intérieur du palais et à la direction des domaines de la couronne. Tout le monde s'étonnait de ses goûts obscurs; mais nul ne songeait à en médire, car l'expression de sainteté qui régnait sur les traits de la reine, l'élévation de son âme, qui resplendissait dans toute sa personne, leur donnait un caractère sacré. La simplicité de Louise de Lorraine n'avait rien de vulgaire; ce n'était point celle d'une femme à l'esprit étroit, mais d'une sainte des premiers temps, de Geneviève, par exemple, écoutant les conseils de Dieu en filant sa quenouille au milieu de son troupeau.

Puis, la mélancolie empreinte dans tous les mouvements de la jeune souveraine, cette pâleur profonde de la tristesse, qu'on ne voit jamais sans étonnement et sans intérêt atteindre les têtes couronnées, en faisaient une reine à part, aimée comme une simple femme.

Dans cette retraite de Saint-Cloud, François de Brienne rencontra un matin la comtesse Alix de Chavigny, au fond du parc, dans l'endroit le plus retiré.

— Vous voilà levée avec le soleil, ma belle cousine, lui dit-il?

— Vous le voyez, je viens de faire disposer des tapis et des coussins dans ce pavillon où la reine va venir selon son habitude, goûter la chaleur des premiers rayons du matin; elle est si souffrante et si faible, que nous craignons pour elle la moindre goutte de rosée.

— D'où vient donc son mal?

— De l'ennui : la vie qu'elle mène auprès du roi est bien propre à le faire naître. Henri III divise son humeur en deux parts : tantôt la gaîté, les joies lascives, l'ivresse des nuits de volupté; tantôt la tristesse de la satiété, les terreurs d'une dévotion crédule, les boutades d'un esprit absorbé par de sinistres pensées. Or, il répand au dehors toutes ses fantaisies joyeuses, et garde ses sombres caprices pour l'intérieur du palais, pour ses entrevues avec sa femme, qu'il n'entretient que de jeûnes, de cilices, de confréries de pénitents, et des tombeaux qu'il se plaît à élever en tous lieux, à tous propos, comme si cet homme était décidément amoureux de la mort.

— Il est certain que tout cela est bien fait pour accabler une pauvre âme de lassitude et de dégoûts. Cependant ce n'est point l'ennui qui fait pâlir le front de notre jeune souveraine.

— Elle souffre aussi du mal du pays. Elle a cru trouver dans cet endroit de la campagne un point de vue qui rappelait l'aspect des Vosges; aussitôt elle a tout fait pour augmenter la ressemblance : on a placé ici des sapins, des mélèzes, des chaumières couvertes de longues fougères, des blocs de granit, rappelant les pics escarpés des rochers vosgiens. Elle s'est créé un mirage des chères contrées de son enfance.

— Sans doute, elles sont plaisantes et gracieuses les campagnes de la Lorraine, et il est triste de les quitter pour toujours. Cependant ce n'est point le mal du pays qui rend Louise de Vaudemont si malheureuse.

— Et qu'est-ce donc? profond connaisseur.

— Ce n'est point l'absence de la patrie, c'est l'absence de l'amour.

— Vous vous trompez; l'amour n'est pas le besoin de son âme. Il a existé pour elle dans le passé, et on n'aime pas deux fois dans la vie.

— Hein! vous prétendez cela, ma cousine.

— J'en suis persuadée.

— Il me semble que vous devriez l'être moins que tout autre.

— Indiscret!...

— Vous voyez bien cependant qu'on ne meurt pas du mal du pays, car vous aimez la Lorraine

aussi, vous l'avez quittée, et vous voilà pleine de vie et de beauté.

—Oh! moi je suis comme l'eau, j'aime à courir.

—Vous aimez en courant.

—Monsieur de Brienne, nous parlions de la reine : vous pensez donc?...

—Je pense que Louise est d'âge et de nature à avoir besoin d'affections, et que ne pouvant aimer son mari, il faut qu'elle aime un amant.

—Et qui oserait songer à l'être?

François de Brienne, après avoir pris une pose héroïque, et mis dans son regard toute l'audace en rapport avec sa réponse, prononça fièrement :

—Moi!

—Fat! héros des fats! dit, en haussant les épaules, la comtesse de Chavigny.

—Pendant mon séjour en Lorraine, j'ai senti des mouvements de passion ardente pour Louise de Vaudemont.

—Ah! vraiment! et c'était dans le temps ou....

—Cela ne fait rien, ma chère Alix... Et cette ardeur, j'ai cru m'apercevoir quelquefois qu'elle était partagée...

—Ah! mon cousin, comme vous mentez! mon Dieu, ne mentez donc pas comme cela.

—Eh bien, s'il n'en est rien alors, tant mieux; c'est une raison de plus pour que cela soit maintenant, dit François, en atténuant par un sourire de plaisanterie l'impudence de sa réflexion.

—Et sur quelles qualités si précieuses fondez-vous, je vous prie, ce bel espoir de lui plaire?

—Vous ne me trouveriez donc pas digne, ma cousine, d'être aimé d'une femme de cœur et d'esprit... Cela me semblerait étrange!

François avait rendu toute réponse impossible. Heureusement pour Alix, l'arrivée de la reine vint terminer cette conversation.

VI.

L'ANNEAU.

On vit venir la jeune reine. Elle se dessinait sur le fond doré que laissait à sa lointaine ouverture une sombre allée de marronniers. Elle était vêtue de blanc, et marchait lentement, appuyée sur le bras d'un vieil officier de la cour de Lorraine, qui portait encore la toque à plumes de héron et le manteau zébré des descendants de Gérard d'Alsace, tandis que sa bonne gouvernante Marguerite, qui ne l'avait jamais quittée, marchait par derrière.

Louise arriva au pavillon; elle était pâle et chancelante; elle jeta son voile sur une branche d'églantine, aussi pâle et aussi faible qu'elle-même, et s'assit au seuil du petit édifice champêtre, sur des coussins qu'Alix lui avait préparés.

Ses dames d'honneur cherchaient à rendre la conversation aussi divertissante que possible, par le tableau des infortunes de toilettes qui avaient signalé la terrible journée de la veille, quand une pluie désastreuse était venue assaillir la chasse du roi, dans la forêt de St-Germain; où, tandis que les dames et chevaliers poursuivaient daims et chevreuils, ils avaient été eux-mêmes traqués et abattus de la manière la plus cruelle par l'orage. Les femmes peignaient les désastres de leurs parures, qu'elles avaient laissées suspendues aux rameaux épineux des taillis, comme l'agneau laisse sa laine accrochée au buisson. François de Brienne faisait intervenir adroitement dans ses récits ses prouesses contre le cerf et le sanglier, et Alix ajoutait que, dans son courage irrésistible, il aurait également vaincu le tonnerre, s'il avait seulement pu le rencontrer en champ clos.

La reine n'entendait rien de ces choses, l'œil fixe, les lèvres sèches, le sein soulevé par l'attention qu'elle donnait à une autre image, elle regardait le paysage déroulé devant elle. C'était bien là l'aspect de ces parages agrestes qu'elle avait traversés seule avec Albert, en revenant de la fête du comté de Salm; c'étaient bien les sentiers sinueux courant entre les bosquets de sapins et les rochers calcaires, pour arriver aux sommets escarpés des Vosges; c'étaient bien les tapis de bruyères roses se déroulant dans les bas-fonds; c'était bien le bloc de rocher mousseux pendant sur le bord du ravin qui coulait entre des touffes d'Oseraie; c'était bien toute la contrée où le comte de Salm avait si souvent parlé d'elle à la nature, et où il l'avait vue une fois, une seule fois dans la vie, assise à ses côtés, et presque pressée sur son sein.... Le vent du Nord-Est, fréquent dans cette contrée, soufflait et augmentait son illusion, en lui apportant la senteur des sapins et des bruyères; ses narines se gonflaient pour l'aspirer à longs flots, et elle le sentait rafraîchir sa poitrine.... La fièvre battait son front, des couleurs revinrent sur ses joues, et le sang courut avec rapidité dans ses veines; le tableau prestigieux prit un aspect plus saisis-

sant.... Elle vit l'image d'Albert sortir de derrière le tronc noir du sapin; elle la vit passer en ombre errante sur les pics des rochers, puis se pencher sur le bloc de granit jeté au bord du torrent, et y graver avec un poignard le nom de Louise....

Une voix qui la frappa douloureusement, comme un coup qu'on lui eût porté dans le sein, put seule l'arracher à sa rêverie. C'était celle d'un envoyé de Henri III, venant lui dire que son époux l'accompagnerait ce jour-là à la chapelle du château, où devait être célébrée une grand'messe, à l'occasion de la fête du lieu, et qu'il désirait l'y voir paraître dans ses habits royaux.

Louise fut donc obligée de revêtir ce jour-là les parures de la couronne. Mais le soir, Henri III étant retourné à Paris, elle se hâta de dépouiller ces ornements qui restèrent épars sur sa toilette, et elle alla faire sa tournée habituelle chez les pauvres des environs.

Comme elle venait de sortir, le hasard amena la comtesse de Chavigny avec deux dames de la cour dans son appartement.

Alix contempla de nouveau les attributs de la royauté, qui avaient toujours le pouvoir de la fasciner.

— Que ces diamants sont beaux! dit-elle, et comme la tête doit se relever d'elle-même en ceignant cette couronne! Comme le cœur doit battre délicieusement sous cet écusson fleurdelisé! Combien ce manteau royal qui vous enveloppe doit communiquer à votre sang de chaleur généreuse et donner à votre âme de puissante énergie!... Je voudrais bien savoir si ce manteau serait de la grandeur de ma taille.

— Je suis sûr qu'il vous irait parfaitement. Essayez-le, comtesse, dit Mlle de Montlosier.

Alix attacha à son épaule le manteau de pourpre et d'hermine qui se drapait merveilleusement sur sa taille élégante.

— Mettez aussi la couronne, dit la duchesse de Longueville : les coiffures hautes vous vont si bien!

Alors Alix plaça la couronne sur son front avec autant d'aisance que si elle n'eût mis d'autre coiffure toute sa vie, et, peu à peu, par un entraînement irrésistible, elle se para de tous les joyaux de la reine : ceinture, collier, bracelets, anneaux, tout arriva sur sa personne d'une blancheur, d'une pureté de forme et d'une grâce qui rehaussait encore l'éclat de ces atours.

Pendant ce travestissement, l'ombre du soir était descendue. Alix, dans le désir de se mirer à la glace, ainsi parée au gré de son envie, s'approcha du salon voisin pour y prendre des flambeaux, car pendant l'absence de la reine, ses appartements étaient dégarnis de serviteurs, et les valets, après avoir déposé des lumières dans cette pièce, s'étaient retirés. Au moment d'y entrer, Alix entendit marcher dans le vestibule.

— Mon Dieu, dit-elle en rentrant précipitamment, si on m'apercevait ainsi costumée, cela deviendrait le bruit de toute la cour. Je serais certainement réprimandée du roi et raillée de nos seigneurs... Mesdames, je vous en prie, gardez bien le silence sur cette folie.

Elle se rapprocha bien doucement de la porte du salon pour savoir qui pouvait y venir, et reconnut François de Brienne.

— Vite, vite, mesdames, dit-elle à voix basse, cachez-vous; car il est possible que M. de Brienne ose pénétrer jusqu'ici, et vous allez être témoins, à ce que je peux croire, de la scène la plus amusante.

Dans le château de Saint-Cloud, encore rustique et mal distribué, l'appartement de la reine conduisait à la bibliothèque, qui, par cette raison, n'était point habituellement fréquentée; cependant lorsque sa majesté sortait, le peu de seigneurs qui se plaisaient à feuilleter les vieux livres placés dans cette enceinte, traversaient cette partie du château pour s'y rendre; il n'était donc pas impossible que François de Brienne passât dans cette pièce.

Les dames se retirèrent dans l'endroit que la comtesse de Chavigny leur indiquait. Alix s'assit devant la toilette, baissa sur son visage le long voile qui tombait de son diadème, appuya son bras sur la toilette de marbre et reposa sa tête sur sa main dans une attitude de mélancolique rêverie.

On entendit les pas s'approcher. François de Brienne espérait seulement se trouver une minute seul dans cet intérieur consacré par l'habitation d'une femme charmante... L'ombre du soir régnait dans cette enceinte, mais il y restait assez de lumière pour distinguer vaguement les objets. De Brienne s'arrêta sur le seuil de la porte, et s'écria dans sa surprise :

— Dieu, la reine ici !

Il fit un pas pour retourner en arrière. Mais songeant avec la rapidité de l'éclair que ce moment serait le seul peut-être qu'il pût jamais rencontrer pour laisser voir son amour à Louise de Lorraine, que d'ailleurs il aurait bien plus de courage pour articuler ce difficile aveu, s'il le faisait ainsi à l'improviste que s'il avait eu le temps de mesurer l'étendue de sa folie et de briser d'avance toutes les atteintes de l'appréhension, il se dit qu'il fallait avancer, et, s'enivrant en quelque sorte de l'excès de son trouble et de sa terreur, il avança.

Tremblant de tout son être, il se mit à genoux devant celle qui l'agitait de tant d'amour et de crainte.

— Madame, dit-il, j'osais en votre absence traverser cette chambre pour me rendre à la bibliothèque du roi... Mais, puisque je vous y rencontre, bien loin de mon attente, je n'y dois passer qu'à genoux. Tout mon espoir, en venant ici, était de respirer un instant l'air que vous respirez dans la solitude de la nuit, de voir cette ombre légère qui pose sur vos paupières fermées, de contempler les traces laissées par votre présence, de toucher avec le respect qu'inspirent les choses sacrées quelques-uns des objets que vous auriez touchés, de déposer une larme brûlante sur le voile qui aurait enveloppé vos formes divines, sur la mousseline qui aurait quitté votre sein, d'aspirer de toutes les forces de mon âme quelque parfum exhalé de vos cheveux et planant dans cette retraite sainte, et de mourir après avoir baisé la trace de vos pas... C'était tout ce que j'attendais de celle à qui j'ai consacré ma vie, de celle que j'adore depuis que mon cœur existe.

De Brienne s'arrêta la voix brisée par la violence de son émotion. Mais, à un mouvement de celle à qui il s'adressait, il reprit :

— Ne vous offensez pas de cet amour, madame, hélas ! il vient de trop bas pour vous irriter... Tout ce que vous pouvez répondre à un obscur chevalier, le plus obscur de votre royaume, qui ose vous aimer du fond de son humble condition, est un sourire de pitié ! Mais pourquoi vous offenseriez-vous d'être aimée dans une sphère si loin de la vôtre ? Dieu n'est-il pas adoré sur la terre comme dans le ciel ?

Alors, enhardi par le silence indulgent de la reine qui ne retirait pas sa main, quoique ses doigts tremblants l'eussent déjà effleurée, il osa prendre cette main... Un des anneaux qui s'y trouvaient glissa dans la sienne ; il s'écria, fou de bonheur :

— Oh ! madame, pour gage de cette pitié que j'implore, laissez-moi cet anneau que le hasard me donne... Je saurai que vous me pardonnez, et si je meurs de mon amour, ce sera en vous bénissant.

Et, comme la fausse reine fit un mouvement pour retirer la bague, il baisa avec transport le bord du voile qui était venu effleurer son front incliné, et s'éloigna précipitamment dans son orgueil et son bonheur.

Un long éclat de rire partit de dessous le voile qu'il venait de baiser, et les rires du fond de l'alcôve y répondirent joyeusement

Dans la soirée, de Brienne fit part en secret à tous ses amis de son éclatante victoire en y ajoutant même quelques lauriers de plus, et montra pour preuve l'anneau qu'on voyait toujours à la main de la reine, et qui était devenu sa conquête.

Cette histoire circula rapidement. Elle arriva bientôt, portée par de jeunes seigneurs qui passaient en Lorraine, jusqu'au fond du comté de Salm, où Albert était retourné ensevelir sa tristesse. Elle arriva plus vaguement aux oreilles du roi : car la majesté royale, quoi qu'on fasse pour la dépouiller, est une barrière qui arrête jusqu'à un certain point l'impertinence des propos ; mais enfin elle y arriva. En touchant à ces deux points, cette indiscrétion folle changea la destinée de plus d'une personne, et porta le dernier coup à celle de la jeune reine, déjà si chancelante et si près de l'abîme.

VII.

PUNITION DE LA VERTU.

Un beau matin du mois d'août, que le soleil avait sans doute fécondé dans le cerveau de Henri III ses produits naturels, le prince se trouva en veine de projets bizarres, et voulut se hâter de les réaliser. Il fit d'abord appeler François de Brienne dans son cabinet.

— Mon jeune ami, lui dit-il, j'ai appris que vous aviez autrefois, pendant votre séjour à Nancy, conçu des prétentions sur la main de la princesse de Lorraine, et que la demande que j'en ai faite moi-même était venue fort mal à pro-

pos contrarier vos desseins. Je suis vraiment désolé pour vous de ce contre-temps et je veux vous en dédommager autant que possible.

Le jeune homme se troubla fort et baissa les yeux.

—J'ai appris, ajouta Henri, que vous aviez beaucoup de peine à vaincre ce doux penchant pour Louise de Vaudemont, et qu'il osait encore parfois se manifester pour la reine de France. Je vous répète, que j'ai grand regret du dommage que je vous cause...

— Sire !...

—Comme un roi doit offrir le premier l'exemple de la justice, puisque je vous ai pris votre maîtresse, je veux vous donner une des miennes.

—Au bon plaisir de votre majesté.

—Et comme j'ai épousé celle qui vous était chère, je veux que vous preniez pour femme une de celles que j'ai aimées.

—Sire, le nombre en est grand, et offre beaucoup de latitude; cependant excusez-moi, ce n'est pas là que j'aurais désiré faire un choix.

—Aussi je compte bien vous en épargner la peine, et je le ferai pour vous. Je vous donne la belle Renée de Rieux comtesse de Châteauneuf.

Brienne devint pâle comme la mort. Henri III vit sa terreur, et se complaisant dans sa bizarre vengeance, il ajouta :

—Allez dès à présent faire vos préparatifs pour ce mariage ; choisissez un hôtel digne de recevoir la noble épouse que vous y conduirez ; commandez votre habit de noces, et préparez une fête splendide. Je signerai le contrat.

Brienne alla en toute hâte préparer ses malles, ses papiers, ses chevaux, pour s'enfuir au plus vite.

Ce même jour Henri III fit demander à la reine de vouloir bien l'accompagner dans une promenade qu'il allait faire au bois de Boulogne: il désirait lui communiquer des projets d'embellissements qu'il avait conçus tout récemment pour cet endroit.

Louise monta dans un carrosse découvert près de son royal époux. Quand ils furent arrivés au milieu du bois de Boulogne, Henri lui expliqua ses dispositions ; et, du bout d'une petite baguette qu'il avait coutume de tenir à la main, il dessinait à grands traits dans l'espace le plan conçu par lui.

—Je ferai percer six allées, dit-il, qui viendront aboutir au centre où nous nous trouvons maintenant et qui sera alors un rond-point de verdure. Au milieu s'élèvera un magnifique mausolée, dont j'ai déjà esquissé le dessin : Ce monument recevra mon cœur après ma mort ainsi que celui des rois mes successeurs. Chaque chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, fondé par moi, se fera élever un tombeau de marbre décoré de sa statue le long d'une des allées indiquées ; ces mausolées seront séparés par des massifs de verdure et des ifs taillés en croix. J'ai calculé que dans cent ans il se trouvera au moins ici quatre cents tombeaux, ce qui formera véritablement une *cour mortuaire*: magnificence royale à laquelle on n'avait jamais songé ; et *de plus, la ville trouvera ici la promenade la plus agréable qui se puisse imaginer*(1).

De tout ce que Louise entendit là, il ne surgit pour elle qu'une idée, une idée d'une tristesse affreuse, Albert était chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, il viendrait un jour habiter cette cour mortuaire : sa statue belle, noble, gracieuse comme lui, montrerait sa pure blancheur à travers l'enlacement des sombres rameaux d'ifs et de cyprès. Alors seulement il lui serait permis de revenir dans Paris. Il aurait été banni toute sa vie de ce séjour de fortune, de délices, de gloire, et il viendrait l'habiter parmi les corps glacés, les pierres tumulaires, les arbres noirs et stériles du champ de mort. Et c'est elle, elle seule qui serait cause de cette destinée étrangement malheureuse... Qui sait même si les douleurs qu'elle lui causait ne hâteraient pas la triste grâce qu'il devait obtenir de rentrer dans cette capitale et d'habiter cette enceinte.... Elle fut près de maudire la vertu, le devoir et les saintes inspirations qui l'avaient guidée toute sa vie.

Henri, comme s'il eût pu lire dans son âme, ajouta avec un sourire de glace :

— Vous voyez que nous avons conçu une institution dont la libéralité s'étend sur toute notre haute noblesse, et à laquelle prendra part chaque chevalier du Saint-Esprit, qu'ils aient mérité notre faveur ou non. Le comte de Salm y participera ; et comme il a été éloigné de notre

(1) Ce projet de Henri III est rapporté dans les Mémoires de Brantôme, de Nevers, de Bouillon et autres auteurs contemporains.

personne pendant sa vie, nous lui donnerons ici une belle place d'honneur auprès du mausolée royal.

L'insolente vanité de François de Brienne avait rallumé dans l'âme de Henri sa vague jalousie contre les jeunes amours qui avaient autrefois fait sentir leur douceur à Louise de Lorraine; il éprouvait en ce moment le besoin de se venger, et, dans sa sotte méchanceté, il assouvissait ce besoin sur l'innocente Louise. Il avait entraîné la jeune femme dans cette promenade, pour lui faire subir un entretien qui devait avoir tant d'amertume pour elle.

En rentrant, la reine fut atteinte d'une fièvre dévorante. A sa langueur habituelle, les pensées qui venaient de l'assaillir avaient fait succéder les souffrances violentes; un frisson d'une âpreté corrosive courait dans ses veines et versait son poison dans toutes les sources de la vie.

Elle se mit au lit, fit ouvrir les rideaux de sa fenêtre, et demanda sa bible, espérant que la voix des prophètes calmerait ses cruelles agitations.

Elle ouvrit le livre saint, et lut le psaume qui commence ainsi, au premier chapitre de Jérémie :

« Elle a été emmenée captive, affligée, et sa servitude est grande...

« Elle ne cesse de pleurer pendant la nuit, et le jour les larmes restent sur ses joues... aucun de ses amis ne la console... l'éternel a détruit son bonheur comme la cabane d'un jardin, et maintenant qu'elle est exposée à tous les feux du jour, son cœur languira et se consumera chaque jour davantage... »

En tournant le feuillet, elle trouva ce billet placé entre les pages de la bible :

« Si tout le monde m'avait dit que vous m'aviez oublié, la parole du monde entier m'eût semblé un mensonge; j'aurais conservé toute ma foi en vous; l'amour eût été plus fort que la raison. Mais vous avez donné à un autre le lien qui nous unissait; cet anneau sur lequel mon chiffre est gravé, et que vous portiez comme symbole de notre union. Je crois à cette preuve de votre infidélité: la raison est plus forte que l'amour. J'irai donc à Paris, malgré l'ordre sanglant qui m'en éloigne; car c'est là seulement, que je peux accomplir les seules choses qui me restent à faire : vous reprocher votre parjure et mourir. »

ALBERT DE SALM.

Sous l'impression cruelle où elle se trouvait déjà, ce coup fut trop violent pour la malheureuse femme; elle acheva ces lignes, puis ses yeux s'égarèrent et devinrent brillants d'un éclat funèbre, ses joues se couvrirent de pourpre, sa raison disparut, il n'y eut plus sur ses lèvres que des paroles incohérentes.

Ce délire dura plusieurs jours. Les moments lucides qui s'y mêlaient étaient plus cruels encore, car elle sentait que l'égarement qui venait de fondre dans son âme et ne laissait percer que de rares éclairs de raison, lui ôtait tout moyen de détruire l'erreur de son amant, et de l'empêcher de venir à la cour, où sa présence subite le perdait sans retour... A cette horrible pensée, la folie revenait plus violente. Elle parlait à Albert comme s'il eût déjà quitté la vie; elle voyait son ombre, non point douce et mélancolique comme parmi les mélèzes et les rochers des Vosges, mais sévère, menaçante, portant pour couronne le cyprès des tombeaux, et revêtue de cette armure des guerriers morts, dont l'acier ne jette point d'éclat.

Ce fut dans ce moment que les médecins de la cour déclarèrent que la maladie de la reine prenait des symptômes décisifs, et que tout espoir de la sauver était désormais perdu.

Alix de Chavigny passait les jours et les nuits auprès de ce lit de douleur. Les remords déchiraient son âme... C'était elle qui, dans son extravagante fantaisie, ayant pris les bijoux de la reine pour s'en parer, et même cet anneau que Louise portait toujours et venait de quitter par hasard, avait fait passer entre les mains de Brienne, dans un jeu d'enfant, ce gage sacré, dont il avait publié la conquête jusqu'à ce que le comte de Salm en eût été informé par d'indiscrets amis. C'était elle qui, ayant toujours conservé des relations avec Albert, s'était chargée de faire parvenir ses billets à la reine, et les avait glissés, sans en connaître le contenu, dans les feuillets de la Bible. Elle voyait avec désespoir le cruel effet qu'avait produit sa folie. Elle venait de lire le dernier billet du comte de Salm, que Louise, pendant son délire, tenait toujour

entre ses mains et elle avait frémi des malheurs qu'il contenait.

Mais si elle avait eu l'inconcevable légèreté d'accumuler tous ces maux sur la tête de son amie, elle sentait aussi en elle l'énergie capable de les réparer... Elle sentait que sa raison, son courage veilleraient désormais à la place de la raison, du courage évanoui de la pauvre malade.

Elle dit à Louise, dans un moment où celle-ci pouvait l'entendre, qu'elle avait déjà écrit à Albert pour le détromper de ses affreux soupçons. Elle lui jura que le comte de Salm osât-il paraître à Paris et aux yeux même du roi, elle trouverait encore les moyens de le soustraire à la mort qui le menaçait.

Cette conviction jointe au silence d'Albert, dont on pouvait conclure qu'il avait renoncé à ses funestes desseins, rendit à Louise le repos de l'âme et la remit peu-à-peu dans cet état de langueur et d'accablement qui la faisait marcher à pas plus lents vers sa fin. La jeune reine au bout de quelques jours pût reparaître dans les cercles de la cour, où on la contemplait avec ce mélancolique respect offert aux âmes dont les jours sont comptés, et qui appellent déjà autour d'eux la religion et la mort.

Pendant ce temps, Henri III poursuivait sa vengeance moqueuse contre François de Brienne. Il avait demandé pour lui la main de Renée de Rieux-Châteauneuf, et obtenu la main de celle-ci. Mais lorsqu'il fit demander le jeune capitaine des gardes pour le marier au gré de sa cruelle fantaisie, pour l'unir, lui, le descendant d'une des plus augustes familles, à la reine des courtisanes, Brienne avait disparu, et tous les efforts qu'on fit pour retrouver ses traces furent inutiles. Comme le roi avait des raisons politiques pour rompre d'une manière éclatante sa liaison avec Renée de Rieux, et que la marier était le meilleur moyen, il choisit Philippe Altoviti, comte de Castellane, qui arrivait de Florence sa patrie, pour la lui faire épouser, et le magnifique prince joignit aux trésors de grâce et de beauté qu'apportait en dot la demoiselle de Rieux les trésors sonnants de son coffre royal.

Cette union, qui donnait à la belle Renée une position mieux établie à la cour, la rapprocha dès les premiers jours de la reine Louise, et elle parut trouver un grand charme dans la vue habituelle de sa jeune souveraine.

VIII.

RENÉE DE RIEUX.

— Quelle est la femme la plus heureuse du monde ?

Cette question fut posée par un groupe de jeunes gentilshommes de la cour, attablés sous les bosquets qui étaient parsemés alors devant le château des Tuileries, commençant à s'élever sous les ordres de Catherine de Médicis.

— La femme la plus heureuse, répondit Cosme Ruggieri l'astrologue, qui humanisait sa science divine et buvait avec les meilleurs buveurs les vins d'Espagne et de France, sous ces ombrages où les facettes des flacons scintillaient aux rayons du soleil, tamisés par les branches des arbustes fleuris, la femme la plus heureuse, c'est Renée de Rieux, maintenant comtesse Altoviti. C'est pour elle que les astres ont fourni la course la plus favorable et offert les signes d'une destinée pareille. A sa santé, ce verre de Madère.

— Bon ! à celle qui a toute la protection du ciel, vous offrez le bienfait d'un verre de vin ! vous ! vous êtes un peu gris, monseigneur l'astrologue..... mais pour cette fois votre science a dit vrai. Les dons de la nature viennent ici ratifier les pronostics des astres. Renée de Rieux est assurément la plus belle femme de la cour. A sa santé donc, puisque vous le voulez, à sa santé, ce verre de Malvoisie !

— Et la plus spirituelle, ajouta un autre seigneur, à sa santé, ce bon flacon d'Aï !

— Et celle qui réunit le plus de savoir et de talent, dit un troisième. Elle sait toutes les langues antiques ; ses vers sont plus doux que ceux de Ronsard, et elle joue du luth comme un maëstro italien... A sa santé, cette coupe de liqueur !

— Tout cela n'est rien auprès de sa bonté, de sa grâce enchanteresse, de la noble fierté de son âme, dit un quatrième buveur. A sa santé, ce punch que la flamme couronne !

—Assez, assez ! messeigneurs, vous allez l'enivrer.

—Pardieu ! il y a bien assez longtemps qu'elle nous enivre !

— Grâce à cet ensemble de perfections, notre prince Henri III en a été aussi épris qu'il peut l'être. Elle lui a fait faire des prodiges de galanterie et des merveilles de fidélité.

—Cependant il a marié la semaine passée cette

belle maîtresse à Philippe Altoviti, comte de Castellane.

— Parce que son confesseur lui a prouvé que sa liaison avec une femme unie par le sang à des chefs calvinistes, lui faisait le plus grand tort dans le parti catholique ; mais il a chargé le mari de richesses et de blasons, en l'honneur de sa belle compagne.

—Les astres annonçaient cela, reprit Ruggieri. Ils annoncent aussi qu'après avoir joui de tout l'éclat de ce monde, elle en sera retirée, jeune encore, pour une vie de retraite pleine de douceur et de repos.

Ils discoururent encore quelque temps sur ce sujet. Puis, ils s'écrièrent en remplissant leurs verres jusqu'aux bords :

— Une dernière santé donc, à la plus belle, à la plus charmante, à la plus aimée, à la plus heureuse !

Ruggieri se leva pour aller rejoindre au haut de la tour dorique de l'hôtel de Soissons, Catherine de Médicis, qui, bien avant l'heure, l'attendait déjà pour se livrer avec lui aux observations de la science astronomique.

Comme il tournait le bosquet, une femme masquée, et à demi cachée par le feuillage, se pencha à son oreille, et lui dit :

—Votre science, mon père, s'arrête à la surface : elle annonce les destinées extérieures, le bonheur apparent ; elle ne descend pas au fond des âmes.

L'espace qui se déroulait devant le palais des Tuileries était alors occupé par des tavernes environnées de bosquets et de petits parterres, où les viveurs du temps venaient prendre, comme nous venons de le voir, de gais rafraîchissements. Une étroite partie était seulement affectée en jardin royal. Catherine venait de faire embellir ce parterre, et elle l'avait décoré la veille de statues et de vases antiques récemment arrivés d'Italie. On y voyait un singulier mélange de Dieux, de Déesses dus au ciseau grec, de saints et de christs d'un art plus moderne.

La jeune reine et les dames de sa cour étaient venues ce jour-là faire connaissance avec ces précieux ouvrages, et parcouraient avec empressement les allées du jardin. Les seigneurs et les femmes de ce temps, tout barbares et ignorants qu'ils étaient encore en fait d'art, en sentaient pourtant la puissance. Ils aimaient ces formes idéales, ces contours divins, ces belles expressions de sentiments, toutes ces chaudes empreintes du soleil du midi, comme ils aimaient l'arôme des oranges et des grenades qui leur venaient des mêmes lieux. On voyait ces groupes d'amateurs flotter au gré de leur admiration d'un Apollon de Daniel Volterre (1) à une nymphe de Battista. La reine allait de l'un à l'autre d'un pas plus lent et plus rêveur. Elle s'arrêta longtemps devant un bas relief de Michel-Ange représentant le Christ et Madeleine, et qui attirait tous les regards.

Au milieu de sa contemplation, elle s'aperçut que Renée de Rieux, qui était venue rejoindre la cour en cet endroit, et tenait encore à la main le masque qu'elle venait de quitter, se trouvait à côté d'elle, et, tandis que tous les yeux étaient fixés sur le marbre du grand statuaire, la contemplait elle-même avec le respectueux enthousiasme qui animait les autres devant le chef-d'œuvre étranger.

La douce chaleur de ce regard pénétra jusqu'au fond de son âme.

Elle dit à Renée avec une grâce charmante

—Il me semble, comtesse, que vous n'êtes pas bien attentive à l'examen de ce bel ouvrage.

— J'ai mon admiration et mon culte à moi ; je contemplais ailleurs toutes les perfections réunies dans ce marbre : je vous regardais. Puisqu'on voit avec bonheur, avec reconnaissance les chefs-d'œuvre des arts pour les pures jouissances et les nobles inspirations qu'ils nous donnent, pourquoi ne s'attacherait-on pas aussi à la contemplation des chefs-d'œuvre de la nature ? Sont-ils moins précieux pour être animés, sont-ils moins admirables pour être créés par Dieu au lieu de l'être par les hommes ?

Louise de Lorraine, si dédaigneuse de toutes les flatteries, si ennemie de toutes les adulations de la cour, se laissa aller au charme de ces paroles, parce qu'elles étaient vraies : et la louange sincère n'est plus louange, elle est sympathie, franchise, bonheur.

Faiblissant même sous l'émotion la plus douce, la reine fut obligée de s'asseoir sur un banc taillé dans le buis qui se trouvait au fond d'un

(1) La reine Catherine de imaaMédicis ait beaucoup cet artiste et venait de lui commander une statue de Henri II.

quinconce un peu à l'écart de tout le monde. Renée resta debout près d'elle, appuyant son coude sur le dossier du siége de verdure et son beau front dans sa main.

—Oui, madame, dit-elle, je vous admire comme cette Madeleine à qui Michel-Ange a donné des formes divines, comme l'accent mélodieux de l'orgue en prière, comme la pensée la plus poétique du Tasse, parce que tout cela est en vous plus parfait et plus vivant que dans l'œuvre des hommes...... Je vous admire et je vous envie !

— Et comment pouvez-vous rien envier à une autre, vous si richement pourvue de tous les dons, et qui pourriez, dans votre prédilection des chefs-d'œuvre vivants, vous contempler vous-même ?

—Non, car le charme idéal, dont je suis éprise, demande la perfection. Les qualités doivent reposer sur le fond d'une vie pure et sans tache. Je ne suis donc que la partie incomplète de cet ouvrage.

— Votre imagination ardente, qui vous a portée à tant d'erreurs, ne vous conduit-elle pas maintenant à en exagérer les fautes ?

— Oh ! non, je vois bien clair dans ma vie passée. J'ai cherché à tout prix la fortune, les titres et la renommée bruyante d'une femme dont on ne vante que les succès ; j'ai accepté l'amour des grands seigneurs que je n'aimais pas, seulement parce qu'ils étaient des grands seigneurs, parce qu'ils me donnaient des pierreries qui ajoutaient de l'éclat à ma beauté, des châteaux, des domaines qui ajoutaient des couronnes à mon blazon. J'acceptais leurs magnificences, en riant de leur donner en échange de fausses tendresses et des joies aussi vaporeuses que la mousse de leurs coupes dorées.

— Mais n'avez-vous donc jamais aimé ?

—Si, mais c'était pour profaner l'amour. J'aimais un jour, une heure, les beaux cheveux ou la main blanche d'un de nos chevaliers, ou sa grâce à danser un ballet, ou sa force à rompre une lance dans un tournoi ; je frémissais sous le toucher de son panache ondoyant, ou de son écharpe voltigeante ; je me hâtais de céder à cet entraînement du désir ; je renonçais ainsi à ces passions profondes que leur grandeur légitime, que leur durée consacre : et l'amour ne m'a point purifiée. Je me suis mariée, j'ai profité de l'erreur d'un étranger pour unir sa destinée honorable à ma destinée flétrie ; et le mariage ne m'a point réhabilitée..... Je n'ai connu le réveil des nobles instincts, le retour à l'admiration des saintes choses qu'en vous voyant... Vous étiez à mes yeux, vous si pure et si élevée au milieu de notre cour intrigante, avide et licencieuse, comme une de ces belles statues arrivées d'Italie ; vous étiez semblable à ces avant-coureurs d'un monde spiritualisé au milieu des ornements barbares et grossiers de nôtre pauvre France. Oh ! si vous saviez avec quel enthousiasme je contemplais en vous la céleste innocence !... Hélas ! il y avait si longtemps que je ne l'avais vue !.....

La reine tourna la tête vers la jeune pénitente qui s'accusait ainsi. Elle était pâle et exaltée, humiliée et radieuse, belle comme l'ange du repentir. Louise lui dit avec une bonté consolante :

— Ne soyez pas si sévère envers vous, Renée, et si généreuse envers moi. Nous devons attribuer bien des choses de notre vie à la nature que le hasard nous donne. Vous aviez besoin de plaisirs et d'éclat pour vivre ; moi, je pouvais vivre de souffrances... Parmi les oiseaux de nos bois, il en est de voyageurs par nature : il leur faut tous les champs du ciel pour déployer leurs ailes ; il leur faut des soleils, des bosquets, des rivages toujours nouveaux, toujours fêtes nouvelles ; quand les splendeurs du ciel s'éteignent dans un climat, ils vont les chercher dans l'autre... Mais il est aussi des oiseaux qui volent plus bas, à qui le même buisson suffit pour naître et mourir ; quand l'hiver vient, ils traînent de l'aile, mais ils savent souffrir et attendre. Nous sommes ainsi nous-mêmes avides de mouvements ou résignées à la vie passive, selon la longueur des ailes que la nature nous a faites.

— Oh ! madame, que les êtres de vertus et de douleurs sont plus beaux devant les yeux de l'âme ! leur sang et leurs larmes coulent comme une rosée bienfaisante pour que tout fleurisse autour d'eux. Vous, madame, vous étiez l'heureuse Louise de Vaudemont, vous aviez la paix du cœur, l'air pur et l'amour virginal. On vous a ravi votre belle gerbe de bonheurs, pour vous donner à la place de l'or qui vous glace, des blasons qui vous pèsent, un trône où vous êtes exilée. Et vous avez ce partage, pour que le noble duc Charles III, terminât dans la sérénité sa carrière de travaux et de gloire. Et une fois arrivée à la

place qui vous était destinée, vous avez fait au devoir le sacrifice de l'amour adultère, comme vous lui aviez immolé l'amour légitime... Pauvre femme isolée, sans amis, sans patrie, vous avez encore éloigné votre amant de vos yeux, vous avez vécu dans le veuvage et le désespoir, pour que le roi, dont l'honneur vous était confié, n'eût pas à rougir de la honte la plus cruelle, pour que la cour ne pût pas appuyer ses scandales sur l'exemple de sa souveraine, pour que l'histoire eût à écrire dans ses tables un règne de femme d'une pureté candide et sublime.... Oh! voyez, madame : ce Christ de Michel-Ange vous regarde avec douceur, il retrouve sur votre front sa pâleur divine, dans votre âme, sa devise sainte : *Souffrir pour ses frères.*

— Oh! Renée, n'exaltez pas ainsi une faible créature, qui n'a d'autre vertu que d'aimer mieux la douceur mélancolique des souffrances de la terre, avec la paix de l'âme, que le poids de toutes ses délices, avec une conscience troublée. J'étais si faible! le remords m'eût accablée; je serais morte, avant de pouvoir m'en racheter.

— Oui, vous avez bien choisi! Oui, pour un moment de cette vie sainte et pure, de cette gloire intérieure, de cet héroïsme connu de Dieu seul, je donnerais ma beauté qu'on envie, et ma jeunesse qui la remplit d'espérance, et mes vers qu'on trouve harmonieux comme le chant de l'oiseau, et mon luth d'ivoire, et tout ce que j'ai aimé, et tout ce qui m'a rendu fière, je donnerais tout, pour être un instant bénie par le ciel et par vous.

— Puisque vous le voulez, cela sera, Renée, si Dieu a permis que vous tombiez dans tant de fautes, c'est parce que vous aviez en vous cette énergie puissante, qui peut vous en relever triomphante et consolée.

— Oh! Dieu vous entende, madame!

Puis, après un instant de silence elle ajouta :

— Vous qui connaissez si bien toutes les choses du ciel, votre patrie, pensez-vous qu'un grand sacrifice, qu'un dévouement pur et complet à une sainte pensée puisse balancer toute une existence d'erreurs?

— Je le pense : une goutte d'essence dans un vase de l'autel contient autant de parfums que tout un champ de fleurs.

IX.

LES RUINES.

La nuit régnait sur Paris.

Entre la porte Saint-Honoré et le château des Tuileries, on voyait à cette époque, les ruines de l'ancien couvent des Feuillants, brûlé et saccagé quelques années auparavant par un coup de main des huguenots. Le monastère avait été rebâti provisoirement sur la place qui se trouvait à côté, et les frères échappés au carnage, y avaient été réintégrés par Charles IX; mais l'emplacement de l'édifice anéanti était demeuré dans le même état. Il n'y avait plus que des voûtes noircies et lézardées sur des piliers vacillants; à leurs pieds des restes de murailles étaient unis par des ronces qui garnissaient les interstices; la nuit, resplendissante au dehors, était d'un gris sombre et uniforme dans cette enceinte. Les cavités qui s'y trouvaient, les sentiers tortueux que le hasard y avait frayés, étaient faits pour servir de retraite aux chauves-souris, aux serpents, aux filous, aux truands, aux coupeurs de bourse, à toutes les horreurs de la nuit. On ne sait si c'était quelque chouette, serpent ou voleur qui faisait ébouler çà et là quelques graviers des ruines, mais au fond des caveaux, on entendait plaindre les ombres des moines autrefois égorgés, et au dehors le loup y répondait par un lugubre hurlement.

Cependant une femme est assise dans ces sombres profondeurs.

Enveloppée dans une longue cape blanche, elle ne se détache du fond obscur que comme un léger fantôme : mais si l'œil pouvait percer dans ces ténèbres, il distinguerait à l'ouverture de sa mante un corsage de velours blanc brodé de dorures, et sous son capuchon d'hermine, un bandeau de pierreries. Elle regarde attentivement du côté du couvent neuf des Feuillants; parfois elle tressaille vivement, et, au moindre bruit, met la main sur son cœur.

Un jeune homme, couvert d'un manteau qui le cache tout entier, est sorti du monastère voisin; il arrive à grands pas, et malgré le dédale des ruines, marche en ligne droite vers la place où cette femme est assise.

— François de Brienne, est-ce vous? dit-elle.

— Oui, Renée... oui, madame la comtesse Altoviti, c'est moi... bien étonné de vous voir à cette heure dans un pareil lieu.

— Bien étonné surtout que je vienne vous y chercher.

En effet... car j'ai été bien coupable envers vous !

— Dites bien juste.

— J'ai agi en chevalier qui fausse ses devoirs de courtoisie.

— Vous avez agi en homme qui expose sa fortune et son avenir pour conserver l'honneur... heureusement que tout vous sera rendu.

— Oh ! madame, c'est vous qui parlez ainsi, vous dont j'ai refusé l'union si précieuse à tant de titres ; vous qui devriez m'accabler...

— Je dois vous remercier, car seul vous m'avez dit la vérité ; au milieu de tant d'adulations, vous seul avez osé m'avouer que j'étais méprisée. On vous a offert ma main avec des richesses et des honneurs, et vous avez répondu en vous dérobant à la cour, en renonçant à tout le reste pour vous sauver de cette main profanée... Votre éloquente fuite a tout dit... Hélas ! il faut bien du temps, bien des soins pour prouver l'amour ; un seul instant suffit pour prouver la haine !

— Madame !

— Et c'est pour cette haine, pour ce mépris, que je vous vénère, que je m'adresse à vous entre tous les autres hommes, quand j'ai un grand service à réclamer.

— Quel qu'il soit, madame, je suis prêt à vous le rendre.

— Oh ! ne promettez pas encore, car vous ne pourriez tenir sans trembler... Asseyez-vous près de moi sur ce fût de colonne.

J'ai appris, par mon confesseur, le père prieur du couvent des Feuillants, que, lorsque vous aviez reçu l'ordre tyrannique et insensé de Henri III et que vous cherchiez à vous y soustraire par la fuite, vous aviez trouvé du danger sur toutes les routes qui vous éloignaient de Paris, et vous étiez réfugié dans le monastère de ce saint prieur, où il voulait bien vous donner asile et protection... Je vous ai écrit de venir me trouver dans ces ruines, à cette place où fut la chapelle du couvent, à dix heures du soir ; je vous ai dit que je comptais sur vous pour m'ouvrir une voie de salut... Et maintenant, je frémis de vous en apprendre davantage.

— Doutez-vous de la force de mon bras ?

— Non, mais je crains la bonté de votre cœur... Ecoutez, Brienne ; vous connaissez toute ma vie ; moi, l'héritière de l'antique maison de Châteauneuf et portant dans mon âme tout l'orgueil de mon sang, mais aussi toute l'ardeur de ses passions, je suis arrivée de faute en faute, jusqu'au rang de *maîtresse en titre* du roi. Là, cependant, j'étais heureuse, car j'aimais.

— Oui, je me rappelle le premier jour où je vous vis. Henri, blessé dans une partie de chasse, me chargea d'aller vous avertir et de vous amener près de lui : lorsque j'entrai, vous étiez dans votre boudoir, vêtue d'une simple tunique du matin, vous traduisiez une ode d'Ovide en la chantant doucement sur votre luth. A la nouvelle que je vous apportais, je vis votre pâleur, je vis couler vos larmes : Oh ! c'étaient bien les frissons de la douleur, c'étaient bien les larmes de l'amour.

— Oh ! oui, une pensée que Henri m'envoyait à son réveil m'était plus précieuse que les richesses dont il me comblait, et j'aimais mieux une fleur choisie par lui qu'une couronne de plus à mon blason... Aimant pour la première fois, pour la première fois aussi je dus être dévouée à l'amour, et lorsque la politique vint se mettre entre nous, lorsqu'on prétendit que la liaison du roi avec une femme de la famille de Châteauneuf éloignait un grand nombre de ses sujets et que sa sûreté était réellement compromise, je n'hésitai pas à me séparer de lui, et, pour que cette séparation fût ostensible aux yeux de tous, je la cimentai par mon mariage avec un autre.

Le comte Altoviti arrivait de Florence ; il ne savait rien de la cour ; On lui persuada facilement d'épouser une femme jeune et riche. Cette union se forma avec rapidité, et le lendemain, le noble florentin se trouva le mari d'une courtisane, fut dépossédé de son bonheur et vit sa maison souillée par un prince qui était venu essuyer sur le seuil la poudre de ses pieds.. J'ai dû tremper dans cette infâme action en épousant Altoviti, parce que le salut de Henri, mon roi et mon amant, le demandait ; mais je sens que je n'ai pas le droit de m'emparer par une tromperie de toute l'existence de cet homme, de lui ravir sa liberté, après lui avoir enlevé l'honneur, de prolonger éternellement son supplice. Je ne puis le voir, chaque jour plus triste et plus humilié par la moquerie publique, mourir lentement de la honte qui l'opprime. Je ne puis souffrir le mal

que je lui fais.. Il faut le laisser libre en me retirant dans un cloître ou en mourant... Le cloître est une mort trop lente, je veux en choisir une autre.

— Vous! grand Dieu!

— Et je viens vous demander d'en adoucir l'horreur. Écoutez, Brienne; quels que soient son ennui et le dégoût de la vie qui la possède, une femme est toujours faible en présence de la mort.... Quand j'étais enfant, j'avais peur d'une tête de mort qui était dans l'oratoire, et maintenant elle me revient à la pensée; il me semble que c'est près d'elle que je vais m'étendre dans ce séjour funèbre... Venez à mon aide. Sauvez-moi l'effroi de ce moment.

— Juste ciel, que puis-je faire?

— Lorsque la reine Catherine de Médicis a reçu dans son palais Jeanne d'Albret, elle lui a donné pour embaumer ses mains une pomme de senteur composée par Latour, son parfumeur, et le lendemain Jeanne d'Albret n'existait plus. Latour, poursuivi par la justice, s'est jeté dans le couvent des Feuillants et on dit que, sous l'habit de moine, il a continué à se livrer à cet art sacrilége... Ayez pitié de moi! Vous voyez tous les jours cet homme : au prix de tout l'or qu'il pourra demander, obtenez de lui son parfum, et venez m'apporter le trésor le plus précieux pour moi, le meilleur moyen pour sortir de la vie.

— Jamais!

— Songez que ma mort fera perdre le souvenir de votre désobéissance au roi et vous rendra au monde.

— Jamais!

La comtesse interrompit Brienne, en étendant la main du côté de la sienne.

— Regardez, dit-elle, au bord de la rivière, quelle est cette lumière suivie d'une longue masse blanche qui semble traverser les ombres?

— C'est la procession des pénitents blancs qui va de l'église Saint-Germain-des-Prés à la chapelle de la butte Saint-Roch.

— Ainsi, reprit tristement Renée, je me suis trompée en vous croyant au-dessus du vulgaire. Vous êtes aussi de ceux qui n'aiment et ne protégent que le corps; vous n'avez nul souci de mon âme à laquelle vous pourriez donner un doux repos.... J'espérais trouver en vous un dévouement plus élevé et qui comprendrait mieux la vraie manière de me servir.

—Oh! madame, demandez-moi ma mort, mais non la vôtre.

— Aimez-vous mieux me voir traîner une existence pleine de remords?

— Je sais qu'il est plus affreux de vivre ainsi que de cesser d'être : mais un sentiment invincible me défend de toucher à l'existence d'une si belle œuvre du ciel.

Alors la procession s'était avancée; on voyait distinctement, à la lueur de la lanterne placée à la tête, les sacs des pénitents qui les enveloppaient en entier, moins les yeux devant lesquels était pratiquée une ouverture; on entendait le bourdonnement de leur psalmodie, et le cliquetis de la discipline et du chapelet de têtes de morts qui pendaient ensemble à leur ceinture (1). Ils défilèrent en longeant la ruine.

— Mettons-nous à genoux devant le passage de ces saints hommes, dit Renée.

— Pas aussi saints que vous le pensez... mais n'importe, écoutez ces chants, priez, cela vous fera du bien.

Comme la procession s'éloignait, deux pénitents, qui marchaient des derniers, quittèrent la bande et entrèrent dans la ruine.

Renée et son confident se cachèrent davantage derrière le pan du mur qui les dérobait à la vue.

— Pourquoi, diable! m'amènes-tu dans cette masure, Altoviti? demanda l'un des pénitents à son compagnon.

— Altoviti! répéta la comtesse, Dieu! mon mari! et elle se pressa contre la muraille qui lui servait d'asile.

—Dis, reprit l'interlocuteur, pourquoi venons-nous dans ce nid de chauves-souris et de revenants, quand la procession va entrer au cabaret?

— C'est que je ne veux pas me griser cette nuit.

— Vraiment! et pourquoi cela, illustrissime Philippe Altoviti, seigneur de Castellane?

— Parce que c'est demain la Toussaint.

— Je ne te croyais pas si bon chrétien.

— Puis, aussi parce que je déjeune avec ma femme et qu'elle pourrait s'en apercevoir.

Je ne te croyais pas si bon mari.

(1) On sait que Henri III, pendant son séjour en Italie, se mêlait aux processions des pénitents qu'il y trouva établis, et rapporta l'usage de ces corporations en France.

— Il y a encore une troisième raison.

— Celle-ci sera sans doute la meilleure.

— Parce que je veux faire une affaire avec le roi, et le moins gris de nous deux sera celui qui dupera l'autre.

— A la bonne heure. Et quelle affaire ?

— J'ai fait monter en aigrette le nœud de diamants qu'il m'a donné l'an dernier, et je veux la lui vendre dix mille écus. J'espère bien que dans peu de temps il en sera dégoûté, et m'en fera présent de nouveau. Alors je ferai monter ces pierres en croix de Saint-Esprit, et je les lui vendrai encore.

— Vous êtes en verve, monsieur le comte ?

Renée, qui entendait cette conversation, fut saisie d'étonnement et de dégoût.

— Mais, mon cher, reprit l'interlocuteur d'Altoviti, on prétend que tu as déjà vendu au roi un diamant plus précieux.

— Lequel ?

— L'honneur.

— Oh ! le pêcheur qui apporte celui-là du fond de la mer est bien sujet à le perdre à la cour.

— Et ne peut plus jamais en pêcher un autre.

— Déshonoré ! flétri ! souillé ! voilà ce qu'ils disent tous ! Et pourtant au lieu de me trouver flétri, souillé, mon miroir m'assure que mon teint n'a jamais été si vermeil, que mes habits sont d'une pureté et d'un éclat à faire envie à tous les muguets de la cour. Déshonoré, disent-ils, et ma poitrine est couverte de signes d'honneur. Je porte la croix de Saint-Michel, celle de Saint-Lazare, l'hermine des pairs : mon écusson abonde de chevrons et de couronnes, mon nom est précédé de vingt titres tous plus retentissants les uns que les autres...... Un galon dédoré n'a plus de dorure, moi, comment puis-je être déshonoré, étant couvert de signes d'honneur ? Répondez-moi, moralistes stupides !

— Nous répondons que, par un contrat passé d'avance entre vous, tu as cédé ta jolie fiancée florentine, et épousé la maîtresse dont il voulait se débarrasser, le tout pour le prix de cent mille écus.

— Eh bien ! c'était un échange de femme.

— Oui, mais tu cédais une jeune fille dans toute sa pureté, que tu n'avais possédée que du regard, et tu prenais les restes du roi, la maîtresse dont il était fatigué, le rebut de sa couche

— Au même prix, j'en épouserais une seconde.

— Tu es un lâche.

— Un lâche !... Sais-tu que j'ai mon épée sous ma robe de pénitent ?

— Et moi la mienne. Mais par le temps qu'il fait, bivouaquant à minuit au milieu de ces décombres, n'ayant depuis deux heures que les brouillards de la Seine pour me rafraîchir le gosier, je n'ai envie ni de discuter, ni de ferrailler.. Veux-tu venir au cabaret, ou non ?

— Non, encore une fois. Je vais de ce pas au Louvre faire la révérence à sa majesté, qui doit être rentrée ; je quitte cette sainte robe, et je reviens à mon hôtel de la rue Saint-Honoré.

— Et tu passeras encore une fois au milieu de ces ruines, seul, sans autre arme que ton épée ? Pour Dieu, ce n'est pas prudent.

— Je ne crains rien : n'ai-je pas mon scapulaire et ma relique bénite ?

Les deux pénitents s'éloignèrent.

Renée les suivit d'un regard d'horreur aussi longtemps qu'elle put les distinguer dans l'ombre ; puis elle sortit de sa retraite, et revint s'appuyer contre le pilier près duquel ces hommes s'étaient entretenus.

— Eh bien ! madame, dit Brienne, d'un air de triomphe, voulez-vous encore mourir pour lui ?

— Il savait ce qu'il faisait en m'épousant, le misérable ! Il m'acceptait pour de l'argent ! Le mépris, l'ironie dont on l'accable sont des charges de l'état qu'il prenait volontairement. Il a raison de ne se trouver ni souillé ni flétri, car les taches du déshonneur n'atteignent que l'âme, et il n'en a point. Sois fier de tes couleurs roses et de tes habits lustrés, corps vil et méprisable !

— Le plaindrez-vous encore d'être uni à une femme telle que vous ?

— Mon âme du moins se rachetait par ses remords, se purifiait dans le repentir qu'on a appelé la seconde innocence ; mais lui, il goûte cette joie et ce repos qui abrutissent le coupable.

— Vous renoncez à votre projet ?

— Peut-être ; mais nous ne pouvons pas davantage rester unis. Tout à l'heure, je me croyais indigne de lui : je voulais mourir. Maintemant c'est lui qui est indigne de moi ; alors...

— Alors il faut qu'il meure, dit Brienne achevant la pensée qu'il voyait prête à sortir de la bouche de Renée.

La comtesse avait les yeux fixes et ouverts; elle dardait dans l'espace un regard farouche qui semblait y voir un spectacle horrible ; sa poitrine était haletante, sa voix oppressée laissait avec peine échapper ces paroles :

— Brienne, *il* va revenir ici même, seul, dans un moment ! Ne voyez-vous rien se passer dans cette ombre? ne sentez-vous rien naître dans votre esprit?

— Non, car la pensée d'un meurtre ne peut y venir.

— Ce ne serait point un meurtre, il a son épée.

— Il a son épée... Oh oui ! c'est vrai, je m'en souviens à présent... Alors c'est un combat où je peux exposer ma vie pour vous sauver; je l'accepte et je le bénis d'avance.

— Tu es un noble cœur.

— Eloignez-vous, Renée, de ce funeste lieu, car dès ce moment j'attends Altoviti.

— Moi, je l'attends aussi pour le voir mourir et te dire merci.

En cet instant, l'enceinte de la ruine, qui avait été jusque là complètement obscure, s'éclaira d'une lueur oblique et vacillante. C'était le gardien de la porte St-Honoré qui venait d'attacher la lampe de nuit à cette limite de la ville. Puis, après quelques minutes, on entendit les pas de Philippe Altoviti, qui revenait en fredonnant une chanson de Marot. Le cœur de Renée fut serré de haine et de crainte; l'homme qui s'avançait était un excellent spadassin, et en y songeant, elle trembla pour la vie de François de Brienne. Elle fit quelques pas pour le retenir; mais il n'était plus temps, il s'était déjà avancé vers Altoviti, lui barrait le passage et le provoquait à un combat à outrance.

Renée venait d'apprendre si subitement la bassesse d'Altoviti. Le fanatisme de l'honneur, longtemps comprimé en elle, par sa position, s'était soudain réveillé avec rage.

Elle avait demandé la mort du misérable qui n'était plus pour elle un mari, pas même un homme... Mais en succédant si vite au désir, la réalité la remplissait d'effroi.

La lumière qui frappait le comte en face, et laissait le visage de Brienne dans l'ombre, ne permit pas à Altoviti de reconnaître le jeune capitaine, ce qui lui donna le désavantage de la surprise et de la froideur, tandis que son adversaire était animé par la passion. Cependant, comme les ennemis secrets des courtisans en faveur étaient trop nombreux pour que le comte s'étonnât longtemps de cette attaque nocturne, il se mit en défense avec courage et tranquillité, se fiant à la force de son épée.

Il avait appris toute sa vie à tirer vaillamment cette épée du fourreau : cette main qui l'agitait et la faisait flamboyer dans l'air contenait tout son génie; chaque mouvement de cette lame était la science de toute sa carrière.

Aussi il eut d'abord l'avantage et blessa profondément son adversaire. Brienne, à la douleur qu'il en ressentit, fit un léger mouvement en arrière. Alors il aperçut Renée, les mains jointes, les yeux levés au ciel, qui priait pour lui avec une ferveur passionnée. Soudain mille forces nouvelles revinrent dans son être, mille ardeurs plus vives fondirent dans son sein, ses coups se succédèrent sans nombre, guidés par les heureuses inspirations de l'enthousiasme. A chaque minute son succès devint plus sûr. Il frappa violemment Altoviti à la poitrine ; le coup se brisa sur le reliquaire d'ivoire, un second coup fut amorti par le scapulaire et les talismans que portait le comte. Enfin la pointe de l'épée au col, pénétra dans la chair, et s'enfonça dans la gorge. Altoviti recula de quelques pas, tomba à genoux, ne se soutenant plus que sur sa main gauche. Brienne, par un mouvement instinctif de générosité, s'approcha pour le relever; l'Italien voyant son ennemi à sa portée lui asséna un coup furieux, mais le coup, porté par une main tremblante, effleura à peine l'épaule. Brienne y répondit par un coup mortel.

Renée, qui s'était avancée précipitamment, vit le corps d'Altoviti tomber sur la dalle, s'agiter de quelques mouvements convulsifs et se raidir dans la mort; elle ne put supporter ce spectacle et s'évanouit près du cadavre de son mari.

Brienne la porta sur la colonne renversée qui leur avait servi de banc quelques instants auparavant. L'air de la nuit, qui venait avec violence s'engouffrer sous les arcades du cloître, la ranima bientôt : elle voulut se lever pour s'éloigner de ce lugubre théâtre, mais elle ne put se soutenir et retomba sur la pierre mousseuse.

Ayez le courage de demeurer ici encore quelques instants, madame, lui dit le jeune homme, je vais vous faire amener une litière. Et il s'éloigna pour s'acquitter de cette tâche.

Renée, seule alors, tenait les yeux attachés sur ce corps qui restait immobile sous les ondulations rouges de la lumière vacillante..... Son regard demeurait fixé là par un sentiment de terreur et de remords.

— Je suis libre, dit-elle, je suis seule maintenant dans la vie : une pointe d'acier, une minute ont coupé le lien qui m'attachait à cet être impur; son contact ne me souillera plus... Plus rien entre nous deux ! Ce mariage est maintenant comme s'il n'avait pas été... Plus rien... Oh ! si ! son nom me reste, je serai toujours la comtesse Altoviti. Quelle affreuse chaîne que ce nom dont on vous charge et qui vous tient à jamais confondue avec un être abhorré; ce nom qui, plus fort que les événements, plus puissant que la mort, prolonge le supplice au-delà de la tombe... C'est un vêtement odieux que rien ne peut arracher, un stigmate que rien ne peut faire disparaître ! Comtesse Altoviti ! j'entendrai ce nom à chaque heure du jour, je verrai ces lettres détestées s'enlacer aux miennes sur mon écusson, sur mes armoiries, sur tous les lambris de ma demeure !

Non, cela ne sera pas; il est un asile plus favorable que la tombe qui peut me délivrer de ce nom; le couvent rompt tous les liens du monde, j'entrerai au couvent; je prendrai un nom d'une des filles du Seigneur, je ne serai plus la malheureuse Renée de Châteauneuf, plus l'infâme comtesse Altoviti; je serai la *sœur Marie de la miséricorde* (1).

En ce moment, la litière qui venait la chercher s'approcha, et comme Brienne allait indiquer son hôtel au porteur :

— Au couvent des Carmélites, dit-elle.

X.

ALTERNATIVE.

Pendant que cette scène se passait dans les ruines de l'ancien monastère, à peu de distance du Louvre, de l'autre côté de cet antique bâtiment, au bord de la rivière, un homme veillait seul en face des fenêtres de l'édifice royal. Il était adossé contre un grand bateau autrefois chargé d'ornements et de dorures, mais que le vent avait fait échouer, et qui gisait sans vie sur le sable. L'étranger, appuyé sur ce débris, serrait les chaînes qui s'y trouvaient encore suspendues, comme pour rafraîchir ses mains brûlantes; il tenait ses yeux, fixes et sombres, attachés sur l'une des croisées du Louvre : la nuit et le silence l'environnaient seuls.

Et ces pensées erraient dans son esprit.

— La troisième fenêtre, m'a-t-on dit, est celle de la chambre de la reine, et cette reine de France est Louise de Vaudemont!..... Non, jamais une même apparence n'a renfermé deux êtres si différents. Louise, jeune fille de la Lorraine, jeune fleur des montagnes, toute de pureté et d'amour; et puis une reine qui a pris si vite les mœurs de la cour où elle a été appelée, qui en respire déjà la licence, l'impudicité; qui a donné à un nouvel amant l'anneau qui nous unissait, l'anneau sacré par l'amour et le malheur; qui a condamné l'ami de son enfance, celui par qui Dieu lui a révélé l'amour, à des tortures aussi cruelles que le plus odieux tyran en ait jamais fait subir.... Et elle dort paisiblement! la veilleuse qui l'éclaire n'a pas une seule oscillation; ces grands rideaux de son lit ne sont pas agités du moindre mouvement; pas une seule secousse du remords ne trouble son sommeil...

L'étranger demeura longtemps plongé dans ces douloureuses méditations : des pensées, plus noires que les masses d'ombre de cette nuit, vinrent une à une assombrir son âme. Pendant ce temps, le jour reparut; il vint éveiller la Grève, y ramener la population et le mouvement; mais rien ne put éveiller le malheureux de sa profonde absorption.

Un jeune homme qui passa près de lui, le regarda, frappé de surprise, et s'écria :

— Dieu! Albert de Salm est ici!

Mais ni la voix de cet homme, ni la rumeur matinale du rivage, ne purent le tirer de sa rêverie. Un seul bruit le frappa, ce fut celui de la cloche de la chapelle royale qui sonnait la première messe. A ce son, il tressaillit, se précipita vers les portes du Louvre qui venaient de s'ouvrir, monta d'un pas ferme le grand escalier, et alla se placer dans la galerie par laquelle le roi et la cour devaient passer pour se rendre à l'office du matin.

(1) En 1587, la demoiselle Rieux de Châteauneuf, ayant fait tuer le comte Altoviti, son mari, se retira au couvent des Carmélites et prit le nom de sœur Marie de la Miséricorde (Voir le *Journal de Henri III*, tome I, page 121; *Brantôme*, etc.).

Albert n'avait pas eu le temps de recevoir la lettre de la comtesse de Chavigny et d'être sauvé par les explications qu'elle renfermait. Il était parti précipitamment, entraîné par la colère, et avait emporté avec lui cette fatale erreur que l'anneau possédé par François de Brienne était un gage d'amour de la reine. Il ne lui restait donc plus, comme il l'avait dit, qu'à reprocher ce parjure à qui l'avait commis et mourir ensuite. En venant dans cette galerie, à cette heure, il allait voir Louise et lui jeter sa parole de malédiction. En se montrant au grand jour, en face du roi, dans cette ville d'où il était banni sous peine de mort, il venait provoquer l'arrêt porte contre lui. Il était donc bien sûr d'accomplir là sa destinée.

Une partie de cette vaste salle était inondée par un rayon de soleil levant; ce fut là qu'il alla se placer.

Il se tint debout, les bras croisés sur la poitrine, la tête haute et tournée du côté par où le roi devait entrer. Des chambellans et des officiers de service, qui erraient déjà dans la galerie, ne le reconnurent point; et il put attendre là le moment décisif. Son cœur ne battait pas plus vite, aucun tressaillement n'agitait ses membres; il avait le calme d'une détermination irrévocable, d'un sort fixé sans retour.

Une vaste porte s'ouvrit à deux battants, le fer d'une hallebarde retentit sur les dalles, et la voix d'un huissier annonça :

— Le roi.

Henri III était seul avec sa suite; Albert jugea que la reine le suivait de près, et il ne se trompait pas. A peine le prince eut-il fait quelques pas que ses regards tombèrent sur le comte de Salm. Son premier mouvement fut la surprise, puis la révolte du jeune chevalier se montra à lui dans toute son audace, et la colère traversa son front et s'y peignit en traits de feu ; puis la pensée de sa puissance souveraine qui allait d'un mot punir de mort l'orgueilleuse désobéissance, se présenta à lui, et il n'eut plus l'accent que d'un maître mécontent pour dire au jeune homme, en tournant dédaigneusement la tête vers lui :

— Est-ce bien le comte Albert de Salm qui est ici ?

— Vous m'avez vu au siege de La Rochelle et sur le champ de bataille de Montcontour, Sire vous devez me connaître.

—Je ne reconnais jamais un membre de la noblesse dans le sujet révolté contre un souverain. N'avez-vous pas reçu l'arrêt qui porte contre vous la peine de mort à votre entrée en cette ville?

— C'est pour la subir que je suis venu.

— Puisqu'il vous plaît d'acheter, au prix de votre vie, la satisfaction de me braver, qu'il en soit fait selon votre désir. Gardes, désarmez cet homme.

La vengeance d'Albert n'était pas accomplie, il n'avait pas rencontré la reine, et il allait être arrêté comme un vil criminel!...

En ce moment, la hallebarde résonna de nouveau sur le pavé, et la voix de l'huissier annonça :

— La reine.

Deux domestiques entrèrent, portant sur un coussin de velours le livre d'heures de sa majesté. Albert fixa un regard de feu sur la porte d'entrée, où il allait enfin voir Louise...

Mais, à la même minute, deux hommes d'armes, exécutant les ordres du roi, portèrent la main sur lui. A ce contact, tout son sang noble bouillonna dans ses veines, et il tira à la fois son épée et son poignard, avec tant de rage, qu'ils flamboyèrent aux yeux des soldats et les firent reculer. Guidé par le seul instinct d'orgueil qui se révoltait en lui, il s'éloigna précipitamment... En sortant de la galerie, il vit flotter la robe blanche de Louise à la porte d'entrée ; mais l'élan de sa fuite l'emportait avec la rapidité de l'éclair. Au pied de l'escalier, il se vit seul, et, comme il était à quelques pas de l'hôtel de Soissons, il se retira dans ce lieu d'asile.

Depuis Louis XII, le droit d'asile dans les églises était aboli; mais les croyances n'obéissent pas aussi vite aux ordres des souverains que les hallebardes des hommes d'armes; les esprits étaient accoutumés à considérer certains lieux comme consacrés et hors de l'atteinte de la justice humaine ; si le droit était aboli, l'usage régnait encore.

L'hôtel de Soissons, habité par Catherine de Médicis, dont la vieillesse portait cette puissance accablante du crime réuni au succès, dont les communications secrètes avec les astres entouraient la personne de mystère et d'effroi, dont la coiffe noire était plus redoutée que toutes les

couronnes, l'hôtel de Soissons qu'ombrageait la redoutable colonne astrologique, était un de ces endroits imposants d'où la force armée n'osait approcher. Et, dans ce temps de troubles où les princes, en guerre avec le peuple, les calvinistes, le parlement, l'étaient surtout entre eux-mêmes, cette demeure de la reine-mère était souvent la retraite des ennemis de Henri III, des seigneurs révoltés contre ses insolents favoris. Ils y trouvaient un asile, non autorisé, mais toléré.

Une salle basse de cet hôtel était toujours ouverte aux fugitifs : ce fut là que le comte de Salm entra. Il y passa la journée, flottant entre le regret de n'avoir pas attendu Louise une minute de plus, de n'avoir pas accompli sa vengeance, et l'horreur que lui inspirait l'idée de devenir le prisonnier, la victime de Henri III, de subir une mort infamante, qui, maintenant qu'il l'avait vue de près, lui apparaissait dans tout son épouvantable aspect. Ces sentiments divers, mais tous de haine et d'amertume, le laissaient en proie à un froid mortel, doutant de ce qu'il avait aimé, détaché de Dieu et de Louise.

La jeune reine, qui entrait dans la galerie au moment de la fuite d'Albert, avait appris la cause du mouvement qui s'y faisait remarquer, l'apparition soudaine du comte de Salm, et l'ordre d'arrestation donné contre lui. On l'avait déposée mourante sur son lit, et ce coup avait porté la dernière atteinte à sa faible existence.

Le soir, quand les rues ne furent plus éclairées que par les cierges qui brûlaient de loin en loin devant les niches des saints, la comtesse de Chavigny, enveloppée d'une mante, le visage couvert d'un masque, et suivie seulement de deux domestiques, sortit à pied, afin que les passants ne la reconnussent point aux armes de son carrosse, et se dirigea vers l'hôtel de Soissons.

Elle entra seule dans la salle basse, laissant ses gens au dehors. Elle trouva Albert, seul, à demi couché sur un des bancs qui meublaient cette sombre enceinte, la tête appuyée contre la muraille, pâle, sans regard, et les membres raidis par un froid qui semblait celui de la mort. Elle eut beau rejeter sa mante, ôter son masque, lui parler des plus tendres accents de sa voix, il ne la reconnut point, il semblait ne pas l'entendre... Elle l'entoura de ses bras et le sentit glacé ; elle le serra sur son cœur, pour le réchauffer de toute sa tendresse d'amie, pour ranimer son front sous ses baisers de sœur, il resta immobile, anéanti Ce ne fut qu'au nom de Louise que son regard se leva et reprit de la lumière. Alors, Alix se voyant écoutée, lui apprit comment était venue la fatale erreur qui l'accablait en ce moment ; elle s'excusa avec franchise, elle rapporta dans tous ses détails la scène mensongère qui avait fait passer entre les mains de Brienne cet anneau sacré que Louise avait quitté un seul instant pour leur malheur à tous. A ce récit, le cœur d'Albert battit violemment, ses yeux jetèrent un éclat plus beau qu'ils n'en avaient eu, le sang circula rapidement dans ses veines, son sein se remplit des sanglots du bonheur, il fondit en larmes.

— Oh ! maintenant, s'écria-t-il, je peux mourir ! je brave Henri et sa vengeance, je défie le ciel même de me faire souffrir !

Il se jeta aux genoux d'Alix, joignit les mains devant elle comme le condamné devant son sauveur ; puis, il appuya sa tête sur les genoux de la jeune femme, et tomba dans l'extase de la délivrance soudaine, inattendue, pleine de surprise et de joies ineffables.

Il avait tant aimé Louise ! Dans cette grande âme, faite pour tout comprendre et pour tout embrasser, l'amour avait si puissamment dominé tout le reste !..... L'union de Louise et d'Albert était un de ces sentiments bien rares où deux êtres, faits tous deux pour aimer éternellement, se rencontrent sur la terre. Amours modèles, jetés de loin dans le cours des âges, pour donner aux autres plus fragiles cette foi en la constance qui du moins les élève, les purifie dans leur passagère tendresse, et consacre, par la belle illusion d'une durée éternelle, leur ivresse d'un moment.

Albert, ainsi ranimé, comblait Alix de ses caresses ; il baisait ses mains, ses genoux, avec cette tendresse passionnée qu'un homme a toujours pour l'amie de la femme adorée ; heureuse messagère ! confidente de l'amour qui en porte une partie avec elle !

Puis, il répétait avec passion :

— Oh ! maintenant, je peux mourir, j'emporterai au tombeau tout mon bonheur, tous mes trésors, l'amour de Louise.

— Non, vous vivrez, parce qu'elle le veut, et parce que c'est moi qu'elle envoie pour vous sauver.

En ce moment, on entendit des pas de chevaux s'arrêter à la porte d'entrée.

Alix jeta sur Albert un manteau de pèlerin qui se trouvait suspendu à la muraille, lui fit un signe de silence et se plaça devant lui.

Alors entrèrent quatre personnages qui montrèrent la plus bizarre figure, à la lueur de la lampe de fer qui éclairait seule cette enceinte.

Ces hommes portaient le froc des moines franciscains, le casque en tête et le sabre au côté. Leur coiffure militaire se dressait sur une figure à l'expression béate, sillonnée de petites grimaces hypocrites et terminée d'une longue barbe monacale; une cuirasse était sur leur robe de bure; le cordon de Saint-François qui passait par dessus portait, d'un côté, le chapelet obligé, et, de l'autre, le grand sabre qui résonnait sur le pavé; au-dessous de cette armure et de cette jupe brune, leurs pieds nus traînaient la sandale empreinte de la poussière du cloître.

Henri III, qui se servait du couvent des capucins pour prison, affublait ces religieux d'instruments guerriers, afin qu'ils pussent exercer la force armée en son nom. Ces êtres amphibies du cloître et de l'armée lui étaient seuls dévoués pour venir arrêter un de ses ennemis à l'hôtel de Soissons.

—Que la paix du Seigneur vous accompagne, dirent-ils à la comtesse de Chavigny.

— Avec vos saintes bénédictions, mes révérends pères; quel sujet vous amène?

— L'ordre d'arrêter, au nom du roi, le seigneur comte Albert de Salm, révolté contre sa majesté très chrétienne.

—Vous l'arrêterez certainement, car Dieu protége le roi et sa justice, mais non pas en ce lieu, attendu que le criminel vient de profiter de la nuit pour s'évader, et chevauche en ce moment vers la porte Saint-Antoine. Je l'ai vu sortir d'ici en me rendant chez la reine Catherine, qui m'avait fait l'honneur de m'appeler près d'elle.

— Que pouvons-nous donc faire? dirent les moines entre eux.

— Vous atteindrez facilement le fugitif, mes pères, reprit la comtesse, car il monte une mauvaise haquenée, et vous êtes venus sur les excellents chevaux de votre couvent, qui abonde en coursiers de choix comme en toute sorte de richesses. Vous connaîtrez facilement le criminel: son cheval est noir, son panache noir, son manteau noir, comme la nuit et comme l'âme des traîtres; ses yeux et son armure lancent de sinistres éclairs.

—Merci, madame, nous allons tâcher de l'atteindre.

—Vous y parviendrez sans peine; seulement, mes frères, vous risquez de manquer l'office des matines.

— Il faut bien aller où les ordres du roi nous envoient, quoi qu'il en coûte de quitter la sainte paix du cloître pour un semblable service.

— Et quoi qu'il en coûte ensuite de quitter les joyeux ébattements militaires pour la sainte paix du cloître, repartit Alix. Je vous salue et vous souhaite bonne guerre, mes frères capucins. Veuillez prier pour moi, mes vaillants hommes d'armes.

Les moines allaient sortir lorsqu'un d'eux se retourna et dit en montrant Albert:

— Quel est cet étranger?

— Un pauvre pèlerin, mes pères, répondit Alix. Regardez comme il dort! il goûte enfin quelques instants de repos après avoir frayé laborieusement la plus pénible route... Vous voyez les palmes de la terre sainte attachées à son manteau. Hélas! jamais on n'a mieux conquis et porté à plus juste titre ces palmes qui veulent dire! *amour et douleur*.

Les religieux s'éloignèrent; Alix et le comte de Salm se trouvèrent seuls.

—Je vous remercie, mon amie, dit Albert, de votre généreux mensonge.

— Ah! vous êtes sauvé.

—Sauvé pour un moment, mais les moines ne trouveront personne, et ils reviendront.

— Les moines trouveront un fugitif à la barrière Saint-Antoine, et, contents de leur proie, ils ne reviendront point.

— Comment?

— Oui, François de Brienne est maintenant à cette porte de la ville.

— Lui, bon Dieu! quel événement.

— Après sa désobéissance envers le roi, qui voulait lui donner en toute légitimité les faveurs de Renée de Rieux, pour le punir de s'être vanté de celles de la reine, il avait seulement cherché un asile secret au couvent des Feuillants, espérant reparaître sous peu à la cour. Mais, la nuit dernière, errant autour de son monastère, il a rencontré justement le comte Altoviti, qui avait

témoigne plus de complaisance que lui, en épousant la maîtresse disgraciée, et, après je ne sais quel démêlé, l'a tué en duel. Ayant ainsi compliqué sa brouillerie avec le roi, par la mort d'un de ses favoris, il a pensé qu'il fallait se soustraire plus sûrement au ressentiment du prince, et s'enfuir en pays étranger. Puis, comme il rentrait au point du jour dans sa retraite, il vous a aperçu, sur la grève, en face du Louvre. Votre présence à Paris lui a fait voir, dans toute leur étendue, les malheurs horribles causés par son extravagance, et, pour ne pas avoir à en supporter le spectacle, il partait ce soir même pour l'Italie.

Mais, juste ciel, les franciscains vont l'arrêter.

— Je l'espère bien. J'espère également qu'ils le prendront pour vous. Lorsqu'on le sommera de se rendre comme révolté contre le roi et cherchant à se soustraire à son autorité, il se reconnaîtra à ce signalement et ne fera aucune résistance. On ne lui demandera pas même son nom, car, une fois arrêté par les ordres d'en haut, un homme n'a plus de nom ni d'individualité, il est prisonnier d'état.

— Le malheureux !

— Ne le plaignez pas, il doit être puni pour sa détestable fatuité.

On va le renfermer dans le couvent des Franciscains.

— Il sort de celui des feuillants, il se retrouvera en pays de connaissance. Il mérite bien d'aller à tous les diables et à tous les moines pour tout le mal qu'il nous a fait, et sa jolie tête doit être condamnée à coiffer le capuchon de moine pour le corriger de sa folle vanité.

— Oh ! ma chère Alix, ne jouez pas ainsi avec le malheur d'un homme et la perte de sa liberté.

— Tranquillisez-vous à ce sujet, la punition de François de Brienne ne sera pas trop longue. Henri III pardonne vite toute faute à ses jeunes seigneurs, et surtout à ceux dont la beauté fait l'ornement de sa cour.... Pensons à vous, Albert. Dans ce moment même, Ruggieri demande pour vous, à Catherine de Médicis, un sauf-conduit qui vous permettra de regagner la frontière sans danger.

— Et la reine l'accordera-t-elle ?

— Ils sont seuls, tous deux, là-haut, au sommet de cette tour, avec la nuit et les astres ; cette reine, devant qui tout tremble, tremble elle-même aux rayons d'une étoile et n'a rien à refuser à leur interprète. En descendant à deux heures après midi, l'astrologue vous remettra le sceau royal ; des chevaux et des domestiques, envoyés par moi, vous attendront à cette porte, et vous consentirez à fuir, pour le salut de vos jours, car ceux de Louise y sont attachés.

Alix et le jeune comte échangèrent un tendre adieu dont la tristesse était mêlée de toutes les douceurs de l'espérance. Le départ d'Albert eut lieu comme la comtesse de Chavigny l'avait espéré, et, peu de jours après, il avait regagné la terre protectrice de la Lorraine.

XI.

DERNIER PARFUM DE LA FLEUR.

Louise de Lorraine au comte Albert de Salm.

« Albert, vous serez courageux parce que je vous aime ; vous serez courageux parce que vous m'aimez : l'amour est la source de toutes les forces de l'âme. Vous avez un malheur bien grand à apprendre, et j'ai voulu vous l'annoncer moi-même, afin que mes paroles en adoucissent un peu les atteintes. Albert, je vais quitter la terre ou vous êtes. Vous n'aurez même plus la douceur de nommer le lieu que j'habite, de recevoir ces faibles bruits de mon existence qui arrivaient jusqu'à vous, de nourrir cette vague espérance qui dure autant que la vie... Le terme de mes jours approche ; une maladie mortelle le fait arriver à grands pas ; chacune des heures où je respire encore m'est comptée pour des années... Au nom du ciel, du ciel qui nous avait unis avant que les hommes vinssent nous séparer, ne vous laissez pas accabler par ce coup terrible ; appelez à vous toute l'énergie d'un grand cœur, vivez pour servir Dieu, pour soutenir la Lorraine, qui s'appuie sur ses nobles chefs, pour protéger vos vassaux qui ont tous besoin d'un père.

« Je n'ai point pensé à vous cacher l'arrêt qui me condamne ; je veux même que vous l'appreniez aussitôt que moi, afin que ces grandes impressions des derniers moments soient communes entre nous. Depuis longtemps je sentais bien mes forces s'éteindre une à une, mon être entier s'anéantir, mon cœur battre plus faiblement, le sang se glacer dans mes veines ; mais j'appe-

lais tout cela souffrance, et c'était l'approche de la mort.

« Hier, j'étais assise devant un balcon qui donne sur la campagne de Saint-Cloud; je contemplais de là ce doux paysage qui me rappelle quelque chose de l'aspect des Vosges, car depuis plusieurs jours je ne pouvais plus descendre pour y marcher sur les bruyères roses et à l'ombre des mélèzes que j'y ai fait planter pour augmenter l'illusion. Au spectacle de ces objets si chers, je ne me sentais pas ranimer, mais souffrir plus doucement : ils ne me retenaient pas sur les bords de l'existence, ils m'envoyaient le doux adieu qui adoucit l'amertume d'un départ. Le soleil s'était dérobé derrière les touffes d'arbres, et c'était de l'ombre et des parfums du soir que me venaient toutes les impressions, douces et tendres, elles avaient la mélancolie qui s'attache à la fin de toute chose.

« Et ramenant les yeux à côté de moi, je vis les vêtements que je portais, étant jeune fille, le costume national des enfants de la Lorraine, la robe de laine, le bandeau de toile. Je les avais fait placer dans une armoire vitrée, afin de les avoir toujours sous les yeux. Je sentis en ce moment le vif désir de les revêtir encore une fois : les malades ont des fantaisies d'enfant. Il me semblait que ces vêtements de la campagne auraient une vertu bienfaisante, comme les simples qui composent de salutaires breuvages. Alix et ma chère Marguerite, qui sont toujours près de moi, m'aidèrent à m'habiller comme j'en avais le désir. Après avoir revêtu cette robe bleue et cette coiffure blanche, je me trouvai devant le miroir de ma toilette. L'émotion que je sentis fut si vive, qu'il m'est impossible de la rendre. Cette glace ne reflétait point mon image, à ce qu'il me semblait, mais elle m'offrait une apparition de moi-même aux jours de ma jeunesse, ce qui est un présage de mort dans les croyances de nos montagnes. Mon faible esprit se troubla, et je parlai à cette ombre de moi-même comme à une étrangère, je murmurai en la regardant, *Louise ! oui, Louise de Vaudemont... vous êtes en Lorraine... auprès du duc Charles... aimée d'Albert... bien heureuse !...* Puis je demeurai immobile et muette, frappée de je ne sais quelle léthargie étrange qui m'ôtait tout mouvement en me laissant la connaissance. Il m'était impossible de faire un signe, de diriger même mon regard, et je voyais, j'entendais encore. On me crut retombée dans l'état d'évanouissement qui est ordinaire pour moi depuis quelques jours, et Marguerite fondit en larmes.

Alix lui dit :

— Du courage, pauvre femme, ne pensons pas combien nous sommes malheureuses; ne nous occupons que d'elle.

— Oh ! madame, comment ne pas avoir le cœur déchiré ! ces évanouissements sont des symptômes mortels, et maintenant ils se renouvellent tous les jours...

— Courez appeler son médecin ! qu'il nous la rende ! Oh ! qu'il nous la rende, ne fût-ce qu'une fois encore !...

« Le médecin que le roi a placé près de moi arriva; il me prodigua tous les secours de son art; sa voix, en donnant des ordres aux personnes qui m'entouraient, avait ce ton sourd et bref qui accuse les moments solennels... Et ces secours, ces ordres, tout ce mouvement qui s'opérait autour de moi, étaient inutiles; je demeurais plongée dans la même torpeur.

— Mon Dieu, n'y a-t-il donc plus d'espérance ? dit Alix, en laissant aussi couler ses larmes.

— Hélas ! madame, il y a longtemps que je vous l'ai dit, répondit l'homme de la science.

« Ces paroles m'apprirent que j'étais frappée de mort.

— Oui, je sais qu'elle est condamnée, reprit Alix; aussi ce n'est que du temps que je vous demande,... qu'un peu de temps encore à la posséder sur cette terre, et j'offre à Dieu toute ma vie en échange ! Oh ! monsieur, ne me promettrez-vous même pas encore quelques jours ?

— Ils seront bien peu nombreux, madame.

« Le roi entra en ce moment. Je revins peu à peu à la vie; je pus tendre la main à Marguerite, regarder Alix; appuyer ma tête sur son sein. Je n'étais point accablée par l'arrêt que je venais d'entendre. Le véritable jour de ma mort, Albert, fut celui où je vous perdis, ce qu'il me restait de vie depuis ce moment ne mérite pas d'être compté... Ma seule pensée fut d'aller rendre le dernier souffle de ma bouche sur la terre qui m'avait donné le premier. Je m'adressai au roi avec confiance, sachant qu'il n'avait plus rien à me refuser; je lui demandai la permission de me faire transporter en Lor-

raine, espérant, lui dis-je que l'air natal me sauverait... Et je pensais en effet qu'il sauverait mon âme; car là, il me serait donné de mourir plus saintement.

» Avant de me répondre, Henri III fit signe au médecin de le suivre dans l'embrasure d'une croisée, et ils échangèrent quelques mots à voix basse. Henri pâlit, et j'entendis qu'il disait :

Mourir, si jeune encore!

» Il prononça ces mots avec une onction si profonde, qu'ils réveillèrent dans mon âme un sentiment de compassion pour mon sort; dans ma faiblesse je me pris en pitié moi-même et je répétais : *mourir, si jeune encore!* Puis, j'eus un moment de vertige, il me sembla que j'étais déjà au jour des funérailles, et que l'enceinte du temple, le chemin du cimetière, la pierre de la tombe, répétaient aussi, en s'ouvrant devant moi : *si jeune encore!*

Henri revint près de moi, et me dit en penchant sa tête sur la mienne, comme s'il eût voulu me pénétrer mieux de ses paroles, qui devaient être bienfaisantes à mon âme.

» Louise, tous vos désirs seront remplis. Je viens de demander au médecin si le voyage que vous désirez ne serait pas dangereux, il m'a répondu qu'il ne pouvait rien changer à votre état. Vous désignerez donc vous-même le jour du départ, et tout ce que l'art peut imaginer, tout ce que les richesses peuvent fournir, sera mis en usage pour rendre le trajet moins pénible et la route plus douce sous vos membres affaiblis...

» Depuis ce moment, la connaissance de l'événement qui se prépare, n'a plus rien eu de pénible pour moi; je sens, au contraire, un calme, un bien-être, une sérénité indicibles. Une mère berce son enfant avant de l'endormir pour qu'il goûte un sommeil plus paisible : il me semble, en sentant ces douceurs d'âme, que la mort, bonne mère, me berce de doux mouvements avant de m'endormir dans son sein...

Je vais revoir la Lorraine, la terre de ma patrie et la terre où vous êtes! trop heureuse d'acheter ce bienfait au prix de ma vie. C'est là seulement que je pouvais mourir en paix. Je vous l'ai dit un jour que nous nous reposions tous deux au sein de nos bois, au bord du ravin qui nous avait un instant séparés du reste du monde, je vous l'ai dit, Albert, je suis formée d'une essence trop faible pour la haute sphère où j'étais appelée à vivre; c'est seulement à la campagne que je trouve des objets en harmonie avec moi-même; je le sens bien mieux maintenant, je suis la sœur des plantes et je dois aller mourir au milieu d'elles, mourir comme une pervenche qui tombe, comme une iris qui se penche sur la sépulture de gazon. Mon âme se mêlera à l'encens de la terre, aux perles du torrent, à la mousse vierge des sommets inaccessibles, à l'air du ciel qui les parcourt.

« Ne me plains pas, Albert, car j'ai parcouru la destinée la plus difficile qu'il ait été donné à une femme de fournir, sans faillir à ma tâche; j'ai conservé l'amour pur et sans atteinte dans le sanctuaire de mon âme, et j'ai gardé la fidélité au mariage qui m'était imposé : je possède encore tout entier l'honneur sans tache et l'amour sans remords. Ne me plains pas, car, enfant, je t'aimais dans l'ignorance, plus tard, dans la crainte et les tourments, à cette heure seule je t'aime dans toute la lumière et la paix de l'amour. Ne me plains pas, car je quitte un monde funeste, où la tendresse est souvent un crime, pour ce monde du ciel où toute tendresse est vertu. Ne me plains pas, Albert, car tu le vois, pour la première fois, j'ose te dire TOI, et il me semble que ce mot, qui renferme pour certaines âmes le dernier degré de douceur et de sainteté, est le sacrement qui nous unit pour l'éternité. »

LOUISE DE VAUDEMONT.

XII.

LE MAL DU PAYS.

Au milieu de tous les amours exigeants qui veulent obtenir autant qu'ils donnent, il en est un qui aime sans demander de retour, sans l'attendre, sans l'espérer, sans y penser : c'est l'amour de la patrie. Les êtres profondément possédés par lui, dans quelque contrée que le sort les jette, de quelque beau climat qu'il les réchauffe, de quelques biens qu'il les accable, languissent de désir pour le pays natal : un besoin dévorant les fait songer sans cesse à aller s'étendre sur sa terre chérie, l'embrasser et pleurer.... Et pourtant cette terre ne les aime pas. Tandis que tant de nobles cœurs battent pour elle, la nature impassible ne donne de préférence à aucun homme,

Celui qui retourne avec tant de bonheur dans la contrée où il a vu le jour, n'y trouvera que l'air et l'ombrage qu'elle offre à tout passant, il n'y aura pas pour lui un rayon de lumière de plus, un frémissement de joie du feuillage; rien ne le reconnaît, rien n'a gardé son souvenir; la mousse a couvert la trace de ses pas; l'arbre a secoué l'écorce où était son nom; il avait laissé la meilleure part de son cœur à ces campagnes, et ces campagnes n'en ont rien gardé. Il n'y retrouve pas la moindre harmonie avec son âme : quand il est triste, ce ciel est riant, quand il souffre, ces rameaux jouent avec le vent, ces oiseaux chantent, ces ondes sourient?... Et cependant il aime, il aime toujours d'un sentiment éternel et infini.

Étrange folie du cœur (que je ne comprends pas; car pour moi, l'air, la lumière, les arbres, les fleurs, l'élément naturel, *la patrie*, c'est le lieu où est un ami); étrange folie du cœur! qui pourtant a tant de puissance et a fait tant de victimes, que cette destruction, par l'amour malheureux de la patrie, a pris un nom, s'est appelé *le mal du pays*.

C'est de ce mal que mourait Louise de Lorraine; l'amour d'Albert s'y confondait comme une force de plus, mais ne le dominait pas. Cette âme aimante et candide s'était si bien imprégnée des premières tendresses de l'enfance, que les distractions les plus puissantes, les plaisirs de la cour, les devoirs du trône, les émotions nombreuses de la vie de souveraine, rien n'avait pu les effacer. Ce seul exemple de la virginité de l'âme, conservée au sein de la royauté, a paru si frappant, que l'histoire s'est toujours plu à le retracer.

La jeune reine quitta la cour par un des derniers beaux jours de l'automne et s'achemina vers la Lorraine. Son départ causa une impression générale d'attendrissement et de doux regrets; mais ne changea en rien la marche des choses. Louise de Vaudemont ne s'était point mêlée au tumulte du palais, n'avait pris part, ni à ses intrigues, ni à ses plaisirs, ne l'avait jamais réellement habité; elle n'y laissait pas de place vide. Le jour où elle s'éloigna, cette cour, qui ne l'avait point connue et l'avait vue passer comme une âme inquiète et rêveuse, continua ses bals, ses festins, où venaient s'asseoir toutes les passions désordonnées, et mena sur le même pied sa vie de licence et d'orgie.

Henri III, avec une suite peu nombreuse, accompagna la reine jusqu'à la frontière de Lorraine, où le duc Charles venait l'attendre. Quelque soin qu'on eût pris pour rendre le transport de la royale malade aussi facile qu'agréable, et quelque luxe qu'on eût déployé dans ce cortége, au milieu duquel elle traversait à pas lents ses états, l'appareil religieux dont le roi aimait toujours à s'entourer, et la lenteur de la marche amenée par la faiblesse de la reine, donnaient à ce convoi une empreinte de triste solennité, tribut payé à la mort qui l'enveloppait déjà. La population, qui avait accueilli d'une manière si tumultueuse l'arrivée de la reine de France, ne lui offrait alors qu'un empressement silencieux, et apportait sur son passage des bénédictions et des prières.

Dans un jour de marche où le cortége se trouvait également éloigné des villes de Reims et de Verdun, et traversait avec peine un défilé sauvage, où nul chemin n'était frayé, ou nulle habitation n'interrompait la solitude, la reine se trouva atteinte d'une de ces crises douloureuses suivies de défaillance, auxquelles elle était sujette. La suite royale, qui emportait avec elle tout ce que le luxe peut offrir de plus recherché pour les haltes de voyage et ses splendides collations, avait oublié la chose la plus simple, et ne possédait pas une goutte d'eau. La comtesse de Chavigny en demanda avec impatience, sachant que c'était la seule boisson qu'elle pût approcher des lèvres de Louise. On battit vainement les alentours pour découvrir une source; partout l'herbe était sèche et le sable aride. Henri III vit de loin un pâtre qui portait une gourde à son ceinturon, et pouvait peut-être leur donner ce dont ils s'enquéraient avec tant de soin. Il lui fit signe d'approcher. Mais plus il l'appelait de son geste, plus le pasteur, qui s'était d'abord arrêté pour examiner le cortége s'éloignait rapidement et montrait l'intention de se soustraire à la rencontre de la troupe royale. Le roi dépêcha près de lui un chambellan pour lui demander d'indiquer au moins la demeure la plus près de cette retraite déserte. L'officier, partant au galop de son cheval, rejoignit bientôt le paysan. Mais lorsque celui-ci eut appris ce dont il s'agissait, il accourut lui-même de toute la rapidité de son

pas, tenant sa gourde à la main. Alors le roi vit arriver François de Brienne, rouge, haletant de sa course, et qui faisait le plus joli pâtre du monde sous cet habit rustique qu'il avait emprunté.

Le proscrit dit avec une franchise charmante:

— Sire, en me présentant devant vous, j'expose grandement ma tête; mais la reine avait besoin de cette eau que j'ai le bonheur de posséder, et le salut de mes jours ne devait compter pour rien devant l'espoir de la soulager.

On se hâta de faire boire la malade, d'inonder son visage de l'eau pure de ces collines, et elle revint à elle.

— Comment vous trouvé-je sous un semblable costume, monseigneur le fugitif, demanda le prince à Brienne.

— Sire, ayant été atteint, à quelques lieues d'ici, par les moines dont votre majesté se sert en guise de force armée, et qui avaient, je ne sais par quel hasard, été mis sur ma trace, j'ai bataillé quelque temps avec les révérends pères, que je respecte fort, excepté quand ils veulent m'arrêter; et comme ils ne sont guère accoutumés à mettre flamberge au vent, je m'en suis débarrassé en quelques coups d'épée. Ensuite, pour me soustraire aux nouveaux envoyés que votre majesté pouvait me faire l'honneur de m'adresser, j'ai mis cet habit de pâtre, et j'ai rempli ma gourde d'eau pour être plus exactement dans le costume, et parce qu'il n'y a pas de vin dans ce pays d'ermites... ce dont je bénis le ciel, puisque la boisson que je portais a pu être favorable à notre chère souveraine.

— Monseigneur, dit Louise à Henri III, Jésus-Christ a dit qu'une goutte d'eau donnée en son nom ouvrirait les portes des cieux. Celle que François de Brienne vient de m'apporter si à propos, ne pourra-t-elle point lui ouvrir les portes de la cour par un généreux pardon de votre part?

Henri III répondit avec courtoisie:

— Madame, le sieur François de Brienne s'est révolté contre mes ordres en refusant d'épouser la femme que je lui destinais; il a tué un de mes courtisans et mis en déroute mes moines; mais, eût-il fait pire encore, votre gracieuse intercession obtiendrait toujours de moi sa grâce.

Ainsi, le dernier pas de Louise de Vaudemont sur la terre de France fut marqué par une œuvre de bonté et de douce miséricorde. Elle rétablit la destinée de celui qui avait concouru à briser la sienne par une de ces légèretés dangereuses dont les hommes se rendent si souvent coupables dans leur folle vanité. Ils détruisent une réputation précieuse, comme un jeune serpent, en se jouant dans l'herbe, renverse et brise un vase antique dont aucune main vivante ne peut réparer le dommage.

Le lendemain, le roi, sa suite, et même la comtesse de Chavigny, que ses devoirs rappelaient à la cour, reprirent la route de Paris, et Louise de Vaudemont, remise entre les mains du duc Charles, entra sur la terre de Lorraine.

La jeune malade cheminait doucement sur une litière molle et légère, que les habitants des campagnes de la Lorraine voulurent porter eux-mêmes pour en rendre les mouvements plus doux à leur chère princesse. Ainsi, en revenant parmi ses compatriotes, au sein de leur contrée, elle y était apportée dans leurs bras.

Le premier clocher qu'elle aperçut portant la croix nationale, la croix à double branche, lui causa l'émotion la plus vive et la plus douce qu'elle eût jamais ressentie. Ce signe, jeté au haut des airs, était le drapeau qui signalait la présence du pays natal. La terre lui répondait en amenant la foule des tendres souvenirs: dans les sentiers de la plaine, on voyait passer le costume national; des voix harmonieuses et lointaines chantaient les chansons aux refrains connus de l'enfance...

A chaque pas apparaissaient des arbres, des produits, des plantes auxquels elle était attachée par des liens intimes, qu'on pourrait appeler des liens de famille. Ailleurs, les campagnes ne lui avaient offert que des bois, des montagnes, des vallées: ici elle disait *mes* bois, *mes* montagnes, *mes* vallées.

Elle reconnut une maison isolée, où elle se rappela avoir porté des secours à deux jeunes époux dans la détresse. Maintenant la maison était riante et parée, la vigne l'entourait, et deux beaux enfants jouaient sur le seuil..... Elle sentit pour eux des émotions maternelles, et elle leur envoya un sourire et une bénédiction.

Après quelques pas, elle passa devant un plateau où peu d'années auparavant, sur la place d'un moulin emporté par les eaux, elle avait fait construire et doté une petite manufacture. Cet

endroit était si changé, que son cœur seul pouvait le reconnaître. Au lieu des terrains incultes et sauvages qui l'entouraient autrefois, ce n'était partout que maisons neuves et frais jardins: l'usine avait aggloméré autour d'elle des industries secondaires, et un village entier s'était élevé, bénissant chaque jour la princesse de Lorraine.

Un peu plus loin encore, elle aperçut, à la crête d'un sommet escarpé entre des touffes de pins, une petite église en grand renom de sainteté, à laquelle, toute jeune enfant, elle était allée faire une neuvaine pendant une maladie de son cousin le duc Charles. Elle croyait voir encore la trace de ses pas enfantins sur le sentier de la montagne où elle allait chercher l'espérance et les violettes.

Partout elle revoyait ces grottes, ces taillis, ces lointains ombreux, ces enfoncements de paysage qui sont faits exprès pour recevoir ces premières émotions de l'amour, timides et brûlantes, que la pudeur d'âme empêche de laisser exhaler dans les lieux habités, et qui s'épanchent au sein de la nature solitaire.. Elle pensait à toutes les rêveries que sa jeunesse aimante leur avait confiées avec le nom d'Albert.

Sur ce chemin, elle retrouvait partout les lieux où sa bourse s'était ouverte à l'aumône, son âme à la prière et son cœur à l'amour; sur ce chemin, l'ombre des jours passés se levait partout gracieuse et tendre.

Mais elle le parcourait sans être ranimée par son heureuse influence, sans espoir de s'y rattacher; elle y revenait comme une ombre à qui la mort permet de sortir un instant du tombeau pour revoir les lieux où elle a vécu... Hélas! sa vie à elle y avait été bien courte et bien incomplète, tandis qu'elle voyait passer sur le bord de la route une noce de jeunes villageois, le bouquet au côté et le ruban au chapeau et commençant une existence qui allait être longue et remplie.

Ces émotions de bonheur étaient aussi funestes pour la jeune reine que les douloureuses angoisses qui avaient assailli les derniers temps de son séjour en France. Ces doux battements de cœur et ces larmes de tendresse, consumaient aussi rapidement les derniers restes de sa vie.

Quand elle arriva au palais de Nancy, on la déposa dans la chambre d'honneur, sur une couche rehaussée par une estrade et décorée de touffes de plumes blanches, de fraîches et transparentes draperies de soie, recouvertes de dentelles comme les vêtements de l'autel: mais ce lit élevé avec des soins paternels et une magnificence royale, était son lit de mort.

Le calme précurseur des derniers moments, et surtout la paix radieuse de cette âme d'ange, qui avait beaucoup aimé et jamais haï, donnaient en ce moment à la beauté de Louise une divine splendeur. On retrouvait tout entière cette délicieuse figure qui avait fait longtemps le charme de la cour de Lorraine, mais rehaussée par les traces des pensées élevées, de l'amour et de la souffrance, par tout ce qu'imprime de fatal et de grand, la science de la vie.

Les ducs de Nancy, les membres de cette noblesse de Lorraine, la plus haute et la plus sainte de l'Europe, vinrent apporter les vœux fervents de leur âme à leur jeune princesse... Et la voyant si pâle, si affaiblie, si près de la dernière heure, ils se prosternèrent dans cette chambre consacrée. Ces nobles vieillards, revêtus de leur tunique somptueuse, de leur couronne ducale, agenouillés dans le respect, penchés dans la tristesse, le visage pâli par les frissons de la crainte, semblaient les degrés de l'autel de douleur dont la jeune mourante était la sainte hostie.

Louise eut encore pour chacun d'eux des regards et des paroles affectueuses; elle leur donna les adieux d'une fille aimante, et pressa leurs mains tremblantes dans sa froide main. Puis ses yeux se couvrirent d'un voile; elle ne vit plus les objets; ses esprits se troublèrent; elle ne distingua plus le temps présent, le lieu où elle se trouvait; elle n'eut plus que ces vagues lueurs de l'esprit qui survivent à la pensée. Une vision nébuleuse et vacillante lui montra le cours rapide de sa vie: une jeunesse de calme et de piété.... puis de mélancoliques amours... puis des années de déception, de souffrance, de contrainte, de liberté perdue, de regrets amers.., puis le retour dans la patrie, les voûtes du palais protecteur encore ouvert pour l'abriter,... puis la nuit sur toute chose, et le froid de la mort dans le sein.

XIII.

L'ÉGLISE DE SAINT-LÉOPOLD.

La nouvelle du retour de Louise de Lorraine ne parvint au comte de Salm que le jour même de l'arrivée de la reine à Nancy. En l'apprenant, Albert monta sur son cheval le plus rapide, qui

l'amena d'un trait aux portes de la ville. Le soir approchait, et le jeune homme, dans la crainte de trouver la cité fermée, redoubla l'ardeur de sa course : il eut le bonheur de franchir le seuil avant la fermeture de la barrière. Pâle, tremblant, la poitrine haletante, les cheveux baignés de la sueur qui coulait de son front, privé de toutes les forces de son être, mais soutenu par une puissance surnaturelle, il monta rapidement les degrés du grand escalier au-dessus duquel régnait la chambre de la jeune reine. Après en avoir franchi la moitié, ses yeux purent pénétrer dans l'intérieur. Il aperçut au fond l'alcôve diaphane et la couche sur laquelle se dessinait une forme blanche, à demi éclairée par les dernières lueurs des flambeaux qui s'éteignaient dans le sanctuaire. Les seigneurs de Lorraine s'étaient retirés, et l'enceinte déserte n'offrait plus que quelques femmes veillant auprès du lit de la malade. Albert, palpitant de crainte et d'espérance, allait franchir l'entrée, lorsque deux officiers de service, placés de chaque côté de la vaste porte, lui dirent que l'heure à laquelle on pouvait voir la reine venait de finir, et que l'état de la malade était trop grave pour qu'on pût, en faveur de qui que ce fût, contrevenir aux ordres donnés à cet égard. En même temps, le malheureux vit les deux battants de la porte se clore lentement devant lui.... Il tomba à genoux, et leva au ciel un de ces regards par lesquels Dieu voit l'abîme de désespoir au fond des âmes.

Le lendemain, au point du jour, Louise de Lorraine n'était plus. Elle n'était plus, et, dans ce pays qu'elle avait tant aimé, tout pleurait sur elle : tout ce qu'il y avait d'âme dans les murailles de Nancy, dans ces campagnes, dans ces bois, dans ces cabanes, dans ces arbres, dans ces pierres, répondait par un soupir à la cloche qui annonçait sa mort.

C'était à deux heures du matin que la sainte avait cessé de souffrir. Elle venait de faire placer au pied de son lit un Christ de Raphaël, qu'elle aimait de préférence, et qui la suivait partout. Sa religion était si tendre, son amour était si pur, qu'ils s'étaient confondus dans son dernier souffle : elle avait tendu les bras vers ce Christ en l'appelant *Albert* !

Les funérailles de la princesse de Lorraine eurent lieu sans aucune pompe. Elle avait demandé qu'on en éloignât les insignes de la royauté ; elle ne voulait pas que cette couronne qui lui avait été si pesante la suivît jusqu'au cercueil. Sa nature modeste et candide s'était encore exprimée dans ses dernières paroles ; elle avait désiré que ses obsèques fussent semblables à celles des simples habitants du pays. Mais une pompe bien plus magnifique, et qui manque aux funérailles des plus grands princes, ornait celles de Louise de Lorraine : on menait après son cercueil celui d'une créature morte de sa tendresse pour elle. La bonne Marguerite avait toujours été le reflet vivant de sa maîtresse : quand Louise était jeune et pleine de vie, elle était jeune et forte pour la servir ; ensuite elle avait souffert avec elle, elle s'était affaiblie de sa douleur, elle avait dépéri de son mal, et elle était morte la même nuit que sa chère princesse.

Le corps de la princesse de Lorraine fut déposé, pour la veille mortuaire, dans l'église de Saint-Léopold, où peu d'années auparavant elle avait reçu la bénédiction nuptiale, ses restes devant être le lendemain descendus dans les caveaux de la cathédrale.

Quand la nuit vint, les prêtres, qui disaient les dernières prières sur le cercueil, et l'assistance qui leur répondait, s'éloignèrent peu à peu, et la garde du corps fut confiée à deux religieuses bénédictines, dont le couvent était voisin de Saint-Léopold.

L'ombre régnait de toute part dans la vaste nef. Une lampe de fer, suspendue à la voûte, répandait dans un étroit espace son cercle de rougeâtre lumière, et venait seulement éclairer les ténèbres. Placés à la tête et au pied du cercueil, deux cierges jetaient sur lui les faibles lueurs de leurs petites flammes blanches. La morte était couchée dans son linceul, le visage découvert, les cheveux déroulés et les mains jointes ; une couronne de roses blanches reposait sur sa tête, et près d'elle, les marches de l'autel et le pavé du temple étaient semés de fleurs. Les deux sœurs bénédictines, agenouillées aux deux bouts de la bière, recueillaient sur leur livre la pâle lumière des cierges, et lisaient dévotieusement les offices des morts. Un peu au-dessous était le cercueil de Marguerite.

Les heures de la nuit passèrent dans cette sombre enceinte sans y éveiller le moindre mouvement, sans que leur course invisible marquât la

moindre trace dans le silence et la solitude. A deux heures après minuit, les religieuses s'étaient peu à peu laissées engourdir dans le sommeil et la fatigue; leur corps s'était affaissé sur la dalle, leur livre était tombé sur leurs genoux, leurs paupières se fermaient par instant, et leurs lèvres murmuraient seules les versets des psaumes que leur esprit ne suivait plus... Des pas se firent entendre dans le fond de la nef... Les sœurs tressaillirent, se réveillant à demi, et se regardèrent avec effroi. Un homme s'avança dans la longue route d'ombre, puis se montra à la lueur des flambeaux mortuaires. Son visage pâle et creusé se détachait seul dans le clair obscur; les bénédictines, l'esprit encore somnolent, crurent voir un des illustres morts qui reposaient dans cette enceinte sortir de son mausolée.

Cet homme tira de dessous son manteau une longue bourse, et dit aux religieuses, d'une voix sourde et entrecoupée :

— Mes sœurs, j'ai fait un vœu qui m'oblige à rester seul quelques instants dans cette église. Si vous voulez bien vous éloigner pour le reste de cette nuit, on ignorera la bonté que vous aurez eue pour moi, et je vous donnerai cette bourse qui fera la fortune de votre couvent pendant de longues années.

Les religieuses prirent l'argent et se levèrent, non par une vénale condescendance, mais pour obéir à un ordre qui leur semblait trop imposant pour pouvoir y résister.

Elles se retirèrent sans bruit et disparurent sous la voûte du sanctuaire.

Albert se plaça debout, les bras croisés devant le cercueil, et contempla celle qui y reposait.

Jamais la beauté et la mort n'avaient si bien confondu ce qu'elles ont de noblesse, d'ineffable grandeur, et produit des harmonies aussi touchantes. L'admirable ovale de la figure de Louise se dessinait dans toute sa pureté sur l'oreiller mortuaire; ses grands yeux fermés traçaient le cercle brun de leurs longs cils sur une orbite de la plus pure blancheur; ses chairs étaient devenues diaphanes et donnaient à toute sa forme légère l'aspect d'une céleste vision; son front était si blanc qu'il semblait rayonner sous sa couronne de roses funèbres, le sourire d'une paix céleste errait sur ses lèvres; son corps svelte, posé sur de blanches draperies, ses longs cheveux déroulés et ses bras étendus, avaient encore une grâce indicible dans cette ligne droite et allongée qui forme l'attitude du cercueil.

— Enfin, il m'est permis de la revoir! dit Albert, en laissant exhaler un long souffle de sa poitrine. Je ne devais la retrouver que dans cette église qui nous a séparés la première fois, et qui me la rend aujourd'hui morte! morte!..... Vivante, il m'a été impossible de l'approcher, de repaître un instant mes yeux de sa présence adorée... Trois fois j'ai tenté de la revoir, j'ai tout fait, tout sacrifié, je me suis traîné sur mes genoux jusque dans les lieux qu'elle habitait; trois fois je suis allé me heurter aux portes de son palais, elles m'ont été impitoyablement fermées.

O destinée! ce temple de toutes les douleurs devait seul nous réunir sur la terre! C'est ici que j'ai été agenouillé près d'elle, dans une cérémonie menteuse, sacrilége, qui l'unissait à un autre; c'est ici que je la retrouve morte. Nous ne devions nous rencontrer que sous ces voûtes terribles pour y laisser une fois la liberté, le bonheur, une autre fois la vie. Il me semble voir sur son front la marque de cette couronne qu'on lui a fait porter, et c'est la blessure profonde par laquelle s'est écoulée toute son existence... Et maintenant, je la retrouve quand elle ne peut plus m'entendre, quand près d'elle je suis seul avec la mort.

Puis il s'agenouilla devant le cercueil.

— Oh! n'importe, je t'aime encore ainsi, ma Louise! ce qu'il reste de toi, ce corps glacé, ces formes sans mouvement, ce sein privé de souffle, ces yeux à jamais fermés, me sont encore plus chers que toute beauté où la flamme de vie rayonne. Ce n'est pas la terreur de la mort qui me retient pour te presser dans mes bras, c'est la divine pudeur qui plane encore sur ta tombe; si je pouvais te presser sur mon cœur, mon amour briserait les marbres du sépulcre. Je t'aime ainsi comme je t'aimais vivante; je donne à ces faibles restes inanimés tout mon cœur brûlant, toutes les larmes de mes yeux, tous les soupirs de mon sein, tout le sang de mes veines. Je t'aime, entends-tu, Louise, je t'aime, je t'aime!

Il prit la main de la morte étendue le long de la bière, et la fièvre qui l'agitait fit trembler la main froide dans la sienne. Le cierge vacilla et il

crut voir un mouvement sur les lèvres de Louise... Il regarda avec fixité et il vit ce mouvement plus sensible... Un faible accent vint apporter à son oreille ce mot : *Albert*. Il colla sa tête brûlante sur la tête qui reposait dans le cercueil ; un léger souffle vint s'imprimer sur sa bouche, les paupières fermées s'entr'ouvrirent, un regard qui sembla le reconnaître dit aussi : *Albert*.

Le jeune homme n'éprouva ni trouble ni commotion violente, mais seulement un immense bonheur. Son âme était si exaltée en ce moment, qu'un miracle lui sembla naturel : il avait, à force d'amour, rappelé Louise à l'existence. Peu à peu, elle leva la tête de l'oreiller funèbre, elle essuya avec la main d'Albert, qu'elle tenait encore, la sueur froide qui coulait de son front, elle en éloigna ses longs cheveux humides ; quelques veines bleues se dessinèrent sous le tissu transparent de sa peau ; le regard des vivants revint dans ses yeux et retrouvèrent des paroles.

— Où suis-je ? dit-elle.

Elle regarda l'autel, les cierges, son cercueil, et dit encore :

— Dans la tombe !...

— Non ! non ! s'écria Albert, c'est un rêve affreux qu'ont fait ceux qui t'entouraient, que j'ai fait moi même... non, tu n'as pas cessé d'être, tu resteras avec moi dans la vie.

Et cette pensée le rappelant au sentiment de la réalité, il se leva pour aller appeler du secours auprès de Louise.

— Reste, lui dit-elle à demi voix, reste, je le veux.

Cet ordre était irrésistible, il retomba à genoux.

— Oui, reprit-elle, oui, je me souviens... j'ai été frappée d'un évanouissement profond... on m'a crue morte, et on m'a rendu les derniers devoirs... Oui, je suis dans l'église de Saint-Léopold, dans le sein de Dieu, et il m'est permis de te revoir Albert ! merci, bonté divine !

Albert regarda du côté qui conduisait au portail de la cathédrale, comme dans l'intention d'emporter Louise dans ses bras, hors de cette enceinte.

— Non, dit-elle, ce serait en vain... Hier, je me souviens d'avoir été atteinte par une défaillance complète ; mais maintenant j'en suis sûr, c'est la mort qui s'approche... dans quelques minutes, je ne serai plus ; je sens mes pieds, mon cœur se raidir, devenir froids et lourds comme du marbre... Je ne vis plus que par le cœur... vivons ensemble ce dernier moment... prends moi dans tes bras, réchauffe-moi sur ton sein pour le prolonger.

Il l'enlaça étroitement, l'appuya sur sa poitrine, mit sa bouche de feu sur la bouche de la pauvre mourante :

— Entr'ouvre tes lèvres, ô ma bien aimée, que j'y verse le souffle de ma vie...

Et ses larmes abondantes mouillèrent le visage de Louise et son sein virginal.

— Ne pleure pas, ami, dit-elle, nous sommes un instant réunis dans ce monde, c'est un bonheur plus grand que nous ne l'avions espéré... Souviens-toi de ce que nous avons dit souvent dans nos tristesses passées : « Oh ! que Dieu prenne toute notre vie pour un moment de liberté et de bonheur ensemble ! » Faut-il pleurer parce que nos vœux sont réalisés, parce que le ciel a entendu nos prières ! Toute une vie d'orage est derrière nous ; devant nous est l'éternel silence de la tombe ; mais ce moment rachète tout le reste.

Cette dernière lueur de l'existence, qui se ranime un instant avant de s'éteindre pour toujours, se montrait plus vive dans cette jeune femme où elle était soutenue par toutes les forces de l'amour et de la jeunesse.

Albert, trompé par ce prestige, pensait qu'elle lui était rendue, que rien désormais ne pourrait la lui enlever... ou plutôt il ne pensait pas : comme elle, il ne vivait que par le cœur.

Elle tournait lentement la tête, et regardant autour d'elle :

— Vois ce temple, dit-elle, tu te souviens du jour où nous étions tous deux si malheureux au pied de cet autel, où tout annonçait une fête autour de nous, tandis que, là-haut, la cloche soulevée par le vent, tintait comme pour une agonie, et que la mort était dans nos âmes.

— Jour horrible ! enceinte détestée !...

— Oh ! ne maudis pas ces murailles, puisqu'elles nous réunissent à cette heure, puisqu'elles nous donnent une vision de l'existence que nous avions tant souhaitée. Nous voulions être séparés du monde : regarde, ami, ce cercueil est une barrière qui m'éloigne de toute la terre et me laisse encore près de toi. Nous voulions vivre au sein de Dieu : eh bien ! les colonnes du temple nous enferment, le saint tabernacle brille

sur nos têtes. Nous voulions demeurer dans le pays natal entourés des plantes et des parfums de nos chères montagnes ; vois, les rameaux des mélèzes, l'iris et la bruyère, sont semés partout autour de nous. Nous voulions la solitude et l'obscurité ; oh ! nous sommes bien seuls, et le monde entier nous oublie.

Albert, tenant toujours Louise appuyée sur son sein, leva les yeux au ciel comme pour lui montrer son bonheur, et lui demander de le prolonger par pitié.

— Cet instant est bien doux, dit Louise, mais hélas ! ce n'est qu'un instant... car je sens... mon Dieu ! mon Dieu ! cette vie eût été si heureuse, pourquoi l'avoir refusée à deux pauvres créatures qui ne demandaient rien à tes genoux, rien que de te servir et de s'aimer en paix !

— Mon amie, ma fille, ma sœur adorée, toi en qui j'ai mis toute ma vie, qui la partages avec moi, qui es un autre moi-même, non tant que j'existe, tu ne peux cesser d'être ! mon cœur brûlant fondrait la glace du cercueil, mes baisers te ranimeraient dans le sein de la mort même !

Et dans un mouvement passionné, il avait effeuillé une des roses blanches de la couronne mortuaire.

— Insensé, dit-elle en lui montrant cette fleur, pourrais-tu seulement rattacher ces feuilles à leur tige.

— O malheur ! malheur !

Des larmes vinrent aux paupières de la malheureuse enfant, mais la mort qui s'approchait les empêcha de couler ; elles demeurèrent étendues sur ses yeux dont l'éclat s'éteignit sous cette teinte pâle et vitreuse.

— Puissances du ciel ! dit Albert avec le cri du désespoir, vous qui menez le cours du temps dans l'immensité et marquez les heures aux sommets de nos clochers, arrêtez leur marche, prolongez la vie de cette infortunée !

Albert, dit-elle en se serrant contre lui, ma poitrine est oppressée.... mon sang se glace.... mon cœur ne bat plus... Écoute !...

En ce moment, la cloche faiblement ébranlée, répandait dans l'air ce lugubre tintement de l'agonie qu'elle avait fait entendre au moment du mariage de Louise.

Albert devint plus pâle et plus froid que la mourante.

Elle s'appesantit dans ses bras.

— Console-toi,... dit-elle d'une voix entrecoupée, je te quitte maintenant pour la liberté du ciel.

Elle lui montra, par l'ogive entr'ouverte, les astres qui brillaient radieux.

Ses lèvres murmurèrent encore :

— Console-toi..., je t'aime !

Et son dernier souffle s'exhala avec cette parole.

Peu après, le soleil dora les sommets de la cathédrale, et la fauvette vint chanter dans les créneaux de ses tourelles.

CLÉMENCE ROBERT.

L'HOROSCOPE.

— Eh bien ! marquis, quelles nouvelles ?

— Je suis très en fonds aujourdhui, répondit un froid, long, sec et verbeux marquis, véritable type du nouvelliste décrit par Labruyère. D'abord, Mme de Lafayette vient d'être victime d'un vol. On lui a pris, ces jours derniers, 500 écus en louis d'or.

— Voilà qui est vraiment fâcheux, dit la comtesse de Villequier ; mais, après tout, ce n'est qu'un vol, et, puisque vous êtes en fonds de nouvelles, ne restez pas en si beau chemin..... continuez.

— Puisque vous le voulez, madame.... reprit le marquis, tout joyeux d'être sollicité de parler (ce qui arrivait rarement). Sans doute, vous n'ignorez pas le résultat du grand combat de la Boyne, donné le 10 juillet dernier. On disait hier à Versailles que, le plus grand ennemi de Jacques II, le prince d'Orange, avait disparu ; on dit aujourd'hui qu'il est mort. J'arrive, à l'instant, de Paris qui est d'une joie.... vraiment extravagante. C'est du délire, c'est de la rage.

—A merveille, dit la comtesse ; mais, de grâ-

ce... quelque chose de plus gai, s'il vous est possible.

— Hélas! comtesse, je n'ai plus à vous offrir que du scandaleux.

— Du scandaleux! s'écria une baronne déjà sur le retour et fardée jusqu'au menton. Marquis, vous m'effrayez.... Allons, soyez franc, cela peut-il s'entendre?

— Oh! parfaitement. Mme la comtesse de Villequier connaît-elle Mme de Harlay, belle-fille de M. le premier président?

— Assez peu; je la vis quelquefois seulement, chez Mme de Grignan.

— Sachez donc, Madame la comtesse, que depuis hier Mme de Harlay est religieuse à Sainte-Elisabeth! Ce matin, on ne parlait que de cela au baise-main.

— Religieuse! et pourquoi? J'ai ouï dire que la vie de Mme de Harlay était fort dissipée. Or, le couvent et les plaisirs mondains, voilà qui ne s'accorde guère.

— Peut-être... jugez-en. Il paraît que Mme de Harlay est extrêmement bonne; elle aime tout le monde....

— Méchant! interrompit en minaudant la baronne fardée.

— Si bien, continua le marquis, qu'après avoir mérité une quantité illimitée de pardons, à la manière de Sainte-Madeleine, Mme de Harlay s'est demandé pourquoi Duménil, le musicien de l'Opéra, ne lui serait pas aussi bien pardonné.

— Marquis, vous êtes un homme affreux, dit la baronne.

— Avez-vous bien entendu, Mesdames, un musicien! Sur ma foi, voilà une idée de l'autre monde. Tous les amis de Mme de Harlay lui ont glissé discrètement, et sous toutes les formes, des représentations à ce sujet. On dit même que le sorcier de Sannois lui a prédit son sort, mais comme dit le fabuliste:

Nous n'écoutons d'instincts que ceux qui sont les nôtres,
Et ne croyons le mal que quand il est venu.

— Le sorcier de Sannois? répéta la comtesse de Villequier, d'un air distrait.

— Oui, Madame, on le dit fort habile, répondit la baronne. Sa réputation, qui a commencé dans le pays, s'étend maintenant jusqu'à la cour et je m'étonne que vous ne le connaissiez pas, au moins, de nom.

— Si fait, je crois me rappeler..... mais confusément.

— Dernièrement, continua la baronne, le marquis de Favière et M. de Berbizy sont allés le voir. Au retour, ils m'ont assuré que c'était un personnage tout à fait extraordinaire.

La comtesse devint pensive; puis, la conversation languissant, chacun se dispersa. Le marquis nouvelliste demanda son carrosse et retourna à Paris. La baronne prit congé de la comtesse et regagna son château.

Maintenant que Mme la comtesse de Villequier est seule, examinez-la en détail.

Mariée fort jeune à un homme déjà mûr, Claire, comtesse de Villequier, est âgée de vingt-deux ans, à l'époque où commence ce récit. Elle est petite, blonde, jolie, élégante, riche et spirituelle. Comme il n'est rien de parfait en ce monde, Claire a un défaut, celui de prendre au sérieux les rêves de son imagination vive et tendre, et de ne vivre, par la pensée, que dans un monde factice, ou à la lecture des romans. Quant à M. de Villequier, il est ce qu'on appelle un homme positif, parce qu'à son âge (40 ans), on a laissé à chaque buisson de la route, à chaque angle du boudoir, à chaque épreuve du cœur, un lambeau des chimères dorées de la jeunesse. Du reste, le comte de Villequier aime sa femme et il se conduit, à son égard, en très galant homme.

Le noble couple passe, en ce moment, la belle saison dans un château magnifique, situé à Saint-Gratien, dans la vallée de Montmorency, recevant, chaque jour, des beaux esprits, toute la bonne société de Paris et quelques gentillâtres des environs.

La soirée se passa sans incident de nature mériter l'attention. Mme de Villequier se coucha de fort bonne heure, dormit mal, et se réveilla à six heures du matin.

Coquettement vêtue, Claire, suivie d'un jeune nègre qui lui tenait lieu de page, descendit aussitôt dans le parc, ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne, et se dirigea vers les buttes de Sannois.

De tous les sites qui rendent célèbres les environs de Paris, il n'en est point de plus remarquables, peut-être, que ceux de la vallée de Montmorency. Végétation puissante, richesse de tons, accidents variés de terrain, bouquets de bois,



Painted by A. E. Chalon, R.A. Imp. de Lemercier, r. St Jacques 55 Paris Engraved by Charles Heath

L'Horoscope.

3e. Année



champs verdoyants, sources au doux murmure; tout y est; tout charme et séduit.

Emue de ce spectacle, éternellement beau, de la nature, la comtesse semblait prendre un vif plaisir à respirer les parfums d'une matinée d'automne, et, cependant, Claire était préoccupée. Son visage indiquait les luttes du cœur aux prises avec la raison. Bientôt elle doubla le pas, et se trouva devant le réduit du sorcier.

Cette mystérieuse demeure, entourée de peupliers et de genêts, située entre deux gorges de la butte élevée de Sannois, ne semblait éclairée que par une étroite lucarne. A en juger par les apparences, le sorcier ne sacrifiait ni au luxe, ni à la mollesse. Quelques pierres superposées presque au hasard et recouvertes d'un ciment boueux; telle était la muraille. Trois ais, grossièrement réunis, affichaient la vaniteuse prétention de passer pour une porte, et mille plantes parasites grimpaient, avec une louable émulation, contre les parois exterieurs de cette misérable cahute.

Il fallait qu'un désir violent combattît la crainte de la comtesse, car elle ne put s'empêcher de reculer à la vue de cette étrange habitation. Néanmoins, relevant la tête, et, s'étant presque aussitôt remise, elle frappa résolument à la porte.

— Qui va là? dit une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre.

— Ouvrez, je vous prie, répondit la comtesse.

La porte s'ouvrit en sifflant. L'intérieur de l'officine cabalistique s'harmoniait en partie avec ses sauvages dehors. On remarquait sur les murs des signes et des figures symboliques. L'inévitable et classique tête de mort, celle-là, brune et terreuse, figurait sur une petite tablette. Au fond de la pièce, on apercevait une petite statue, debout sur un trépied. Une cordelette de soie noire attachée à cette statue pendait, dans un verre, à la hauteur de deux doigts, et laissait voir à son extrémité une petite mouche de fer bien poli.

L'hôte de ce sombre reduit était un vieillard dont la figure accusait quinze lustres au moins. Une magnifique barbe blanche tombait sur sa poitrine, un manteau garni de fourrures l'enveloppait avec une sorte de coquetterie. Assis devant une table recouverte d'un élégant tapis, il avait près de lui le globe du monde, à ses pieds, le livre de l'Enchiridion, et devant lui, l'Oraison des Salamandres.

Lorsque la porte se fut refermée derrière Mme de Villequier, le vieillard appliqua son regard lent, froid, investigateur, sur la jolie comtesse, et dit, après une assez longue pause :

— Que me voulez-vous?

— Vous devez le savoir, puisqu'on dit que vous savez tout.

— On vous a trompée. L'orgueil humain, si grand qu'il soit, ne peut prétendre tout savoir... Je ne sais pas tout.... Le malade qui appelle un médecin, lui dit la nature de ses souffrances; sans cela, point de guérison. Si vous ne parlez, que puis-je?..... Rien. Donnez-moi votre main.

Le sorcier examina la main blanche de la comtesse, qu'il abandonna peu à peu après avoir paru l'étudier avec soin :

— Vous aimez, dit-il sèchement.

— Moi!... balbutia la comtesse.

— Vous aimez. Je ne vois rien de plus. Parlez.

— Puisqu'il le faut, dit la comtesse, en baissant les yeux. J'aime, en effet, quelqu'un, et je viens vous demander le moyen....... de ne plus l'aimer.

— C'est-à-dire la plus difficile de toutes les opérations occultes. Inspirer de l'amour à des indifférents n'est pas chose impossible, mais empêcher d'aimer! Songez-y, empêcher d'aimer!

— Tenez, dit la comtesse, en lui offrant une pièce d'or. Toute peine mérite salaire.

— Merci, répondit le sorcier, dont le visage ridé s'épanouit sensiblement à la vue du précieux métal. Et la pièce d'or disparaissait enfouie dans la poche du vieillard. Il prit alors une baguette magique qu'il éleva à la hauteur de la mouche de fer et prononça d'une voix sépulcrale :

— Esprits infernaux! si les vœux de cette femme doivent s'accomplir, au nom de celui à qui vous devez obéir, je vous commande de faire frapper la mouche trois fois contre le verre.

L'homme aux maléfices, placé à une très grande distance, leva trois fois sa baguette et trois fois la mouche fit retentir le verre.

A cet effet inattendu, la comtesse devint pâle d'émotion, et fut obligée de s'asseoir.

Redevenu impassible, le vieillard lut à mi-voix l'oraison des Salamandres et quelques passages de l'Enchiridion. Ces préliminaires accomplis, il se redressa de toute sa hauteur et dit d'un ton grave et doctoral :

— Prenez une racine de verveine, sortez-la de terre, lundi prochain (la lune sera dans une heureuse constellation). Coupez les extrémités de cette racine et enterrez-la — à minuit — dans un cimetière — au milieu de la fosse d'un mort.

— Jamais, monsieur, s'écria la comtesse.

— Ne m'interrompez pas.... Au sortir du cimetière, arrosez cette racine avec du lait de chèvre dans lequel on aura noyé trois chauves-souris. Enveloppez-la d'un morceau de linceul. Portez-la sur vous.... Vous cesserez d'aimer.

— Jamais, monsieur. J'aime mieux aimer.

— Comme il vous plaira.

— Adieu, reprit la comtesse, en mettant son doigt sur sa bouche. De la discrétion, je vous le demande, je vous en prie.

Et elle remit une nouvelle pièce d'or au devin.

— De la discrétion, répliqua le vieillard; mais c'est mon gagne-pain. Sans elle, à quoi me sert de lire au fond des ténébreux mystères. Mon savoir, qui est l'élixir de toutes les sciences, cesserait de me faire vivre, du jour où je serais indiscret. Comptez sur moi, Madame, comptez sur moi.

Claire répondit à cette assurance par un signe de la main et sortit.

Le contact de ce familier des enfers, son langage, sa demeure, ou plutôt sa tanière, tout cela avait ébranlé les nerfs délicats de la jolie comtesse. En retrouvant la radieuse lumière du jour, elle fut éblouie un moment; mais le grand air et la marche rappelèrent bientôt sur son frais visage le calme et la sérénité.

Il est presque inutile de dire que parmi les personnes qui venaient habituellement au château de Villequier, il y avait un jeune courtisan, aimable, spirituel, plein d'audace et de séductions, que la comtesse n'avait pu s'empêcher de remarquer. M. de Berbizy (c'était son nom) s'en aperçut bientôt; il devint très tendre, très assidu, en un mot, très dangereux. C'est alors que Mme de Villequier entendit parler du sorcier. Nous venons de la suivre et nous savons maintenant qu'un motif vraiment honorable avait dicté sa démarche.

A ceux qui s'étonneraient de la parfaite crédulité de la comtesse, il suffirait de rappeler que Claire vivait en 1690, et qu'à cette époque, les gens du monde, les esprits les plus distingués, les plus réfléchis, croyaient presque tous aux sorciers.

Labruyère, l'un de nos plus grands penseurs, n'était pas éloigné de croire à la magie. En cela, dit-il, chap. XIV, DE QUELQUES USAGES, il y a un parti à trouver entre les âmes crédules et les esprits forts.

Jean-Jacques, l'immortel Jean-Jacques ne nous apprend-il pas qu'un jour, pour s'assurer si d'aventure il ne serait pas damné, il chargea de son salut à venir, une pierre, une simple pierre. Si la pierre touche l'arbre qui est là, devant moi, se dit-il, je suis sauvé. Sinon, le feu éternel.

Ces exemples, entre mille, absoudront, on l'espère, une jeune personne qui n'était pas obligée d'avoir plus de raison que son siècle.

Claire avait dit au sorcier : Jamais.

De retour au château, elle appela son jardinier pour se faire indiquer la place réservée à la verveine.

Dans l'après-dînée, c'est-à-dire vers trois ou quatre heures, une nombreuse et élégante compagnie vint s'abattre sur le somptueux castel de Villequier. M. le marquis de Favière et M. de Berbizy étaient au nombre des visiteurs. Ce dernier fut d'une exquise amabilité. De l'esprit, il en avait beaucoup, et savait, au besoin, le dépenser follement. Il obtint ce jour-là un véritable succès de causeur gracieux, délicat et fin.

Claire ne l'en redouta que plus encore, et résolut de retourner chez le sorcier pour obtenir au moins quelques adoucissements aux formidables pratiques exigées. Elle partit le lendemain de bonne heure. Le sorcier l'accueillit mieux que la première fois; mais, demeurant inflexible, il déclara que le pacte serait anéanti, si la moindre des dispositions prescrites était omise.

J'y suis donc condamnée, dit en soupirant la comtesse, je boirai tout le calice.

Lorsque arriva le lundi fixé par le sorcier, Claire, suivant les rites infernaux, se rendit au jardin, déplanta de sa main la verveine que lui avait désignée le jardinier, et attendit avec une émotion fébrile l'arrivée de la nuit.

Suivant leur coutume, le comte et la comtesse passèrent le reste de la soirée, entourés de voisins châtelains qui se retirèrent vers dix heures, M. et Mme de Villequier rentrèrent chacun dans son appartement, et le silence régna bientôt dans le château.

A onze heures et demie, Claire s'enveloppa de sa mante, prit la branche de verveine et sortit sans lumière de sa chambre à coucher, de crainte d'éveiller ses gens. Quelques minutes s'étaient à peine écoulées, que, franchissant la petite porte du parc, Mme de Villequier se trouvait sur la route qui conduit au cimetière.

La lune, en ce moment, répandait à grands flots sa lumière argentée. Le ciel était pur et étoilé. Le paysage semblait reposer dans un calme délicieux.

L'isolement complet, la nuit, en rase campagne, étaient déjà un aiguillon suffisant à la timidité d'une jeune dame; si l'on joint encore à cette timidité concevable la perspective possible d'obstacles inattendus, la difficulté de n'oublier aucune des prescriptions du sorcier, et l'invincible effroi que doit éprouver une femme à profaner la demeure des morts, on se fera une idée de la disposition d'esprit de la comtesse. Cependant, imposant silence à ses émotions et décidée à tout, elle continua de marcher dans la direction du cimetière.

Lorsqu'elle aperçut enfin les murailles jaunâtres de ce champ du repos, son cœur battit très violemment; mais dans sa superstitieuse confiance, le devoir lui criait d'avancer: elle avança.

Toutefois, un empêchement auquel elle n'avait pas seulement songé, devait bientôt l'arrêter. Le cimetière était clos de murs, et la grille en était solidement fermée. Ce fut en vain que Claire s'efforça d'ébranler cette grille. L'ange de la mort semblait en défendre l'approche.

A l'aide du flambeau de la nuit, on distinguait de blanches pierres tumulaires, entourées de cyprès, deux ou trois cénotaphes élevés pour des gens de qualité, et nombre de croix noires qui semblaient pleurer sur les morts.

Le silence de la tombe régnait dans la funèbre enceinte.

Une indéfinissable terreur s'empara de Claire, augmentant par une étrange bizarrerie son désir de pénétrer dans le cimetière.

Elle était plongée dans un véritable abîme de réflexions, lorsqu'une exclamation se fit entendre à quelques pas d'elle:

Oh! oh! cria une voix perçante.

La comtesse jeta un regard rapide sur tout ce qui l'entourait. Nulle trace humaine n'apparaissait.

Oh! oh! cria encore la voix.

En examinant d'où partait le son, Claire aperçut, à quelques pas d'elle, sur un buisson, quelque chose de scintillant et de bleuâtre qui ressemblait à des yeux flamboyants; puis elle entendit le vol d'un oiseau assez lourd.

C'était un chat-huant.

Rassurée sur la cause de ces exclamations, la comtesse revint s'épuiser en efforts vraiment désespérés contre la grille; mais les mains délicates de la noble dame avaient beau se crisper d'impatience, les barreaux de fer demeuraient inébranlables.

Tout-à-coup, un souvenir revint à Claire. A cent pas de là, à l'extrémité opposée du cimetière, le mur est dégradé. Elle en est sûre, elle l'a vu récemment dans une de ses promenades. En un instant elle franchit la distance et trouve enfin la brèche tant désirée.

Le premier mouvement de la comtesse fut de s'agenouiller.

— O mon Dieu! s'écria-t-elle, toi qui vois le fond de nos cœurs, protège-moi; tu sais pourquoi je vais violer l'asile des morts. Hélas! c'est par vertu...

Oh! oh! fit le chat-huant.

— Oui, par vertu, répéta Claire involontairement. Mon Dieu, assistez-moi.

Elle monta avec fermeté sur les pierres amoncelées et s'élança de là dans le cimetière.

La tâche de la comtesse n'est pourtant qu'effleurée encore; car le sorcier a dit: La verveine sera enterrée dans la fosse d'un mort. Et comment accomplir cet ordre! que faire? Claire pourra-t-elle se résoudre à aller jusqu'au bout.

La comtesse s'arrête. Elle croit avoir entendu marcher. Ce n'est rien... le vent qui agite quelques feuilles; mais, en ce moment, son imagination vivement surexcitée lui représente toute l'imprudence de sa démarche. Le sorcier lui-même pourrait l'avoir suivie pour la voler d'abord, pour lui ôter la vie ensuite.

Elle tremble, une sueur froide lui dégoutte du front.

Néanmoins elle réunit tout son courage et cherche à s'ingénier pour trouver un moyen de défoncer la terre.

Rien ne s'offre à ses regards. La nécessité rend ingénieux. Claire, après y avoir mûremen

songé, imagine d'avoir recours à l'une des croix de bois noir qui s'élèvent autour d'elle.

Pendant qu'elle s'avance vers la croix la plus rapprochée, le chat-huant qui semble s'être constitué le gardien de ces tombes, pousse un long cri funèbre, à faire tressaillir jusqu'aux ombres des trépassés; mais, cette fois, ce n'est pas une illusion, on a marché... elle regarde de nouveau.

Un homme d'une taille qui paraît gigantesque, est debout sur le mur dégradé, et semble épier tous les mouvements de Claire.

La comtesse a usé son courage en refoulant ses émotions; elle ne peut faire un pas de plus, semble clouée à sa place et n'a pas même la force de lever les yeux du côté de l'apparition. Le nouveau venu s'aperçoit qu'elle chancelle. Il bondit auprès d'elle. Claire étend les bras, pousse un cri et tombe évanouie.

Le prétendu géant n'était autre que M. de Villequier, qui accourt auprès de sa femme, cherche à la ranimer, et n'en pouvant venir à bout, se décide à l'emporter dans ses bras.

Le comte rentre au château, exténué de fatigue, mais avec l'importante certitude qu'aucun de ses gens n'est admis dans la confidence.

Claire est déposée dans son lit. M. de Villequier lui prodigue les soins les plus affectueux.

Ce ne fut qu'au bout d'une grande heure que les beaux yeux de la comtesse se rouvrirent à la lumière. Cette scène nocturne avait jeté son esprit dans un trouble inexprimable, et déjà la comtesse avait repris ses sens, qu'elle ne pouvait parvenir à s'expliquer les sourdes commotions qu'elle éprouvait encore. Cependant, M. de Villequier, à force de délicates attentions, rappela peu à peu le calme dans cette pauvre tête affolée à demi.

Quand la comtesse fut revenue à elle, M. de Villequier lui dit avec douceur:

— Ma bonne amie, je savais tout.

— Est-il possible ?

— Oui, écoute-moi. C'est le hasard qui m'apprit ta première visite au sorcier. Ce matin-là, aux prises avec une migraine opiniâtre, je ne pouvais dormir. Je me mis à la fenêtre et je t'aperçus marcher dans le parc. Pardonne-moi ma curiosité, je voulus savoir ce qui t'éveillait de si bonne heure. Je descendis promptement et je te suivis.. Je n'ai rien perdu de ta conversation avec le sorcier.

— Oh! mon ami.

— Eh quoi! es-tu coupable? nullement. Est-ce que le fabricateur souverain ne vous a pas donné un cœur ainsi qu'à nous.

— Merci, mon ami, merci de votre indulgence.

Tout mari que je suis, cependant, je n'ai pas voulu l'être... au grand complet... passe-moi cette bonne vieille plaisanterie, et je me suis efforcé de surprendre ton secret. Je t'ai bien écoutée, bien suivie, bien observée, et je crois que je suis à peu-près sur la trace.

— Ainsi, pendant que je me croyais seule, et quand je fis ma prière à haute voix dans le cimetière, tu étais près de moi.

— Oui, ma bonne amie.

— Ah! si je l'avais su... Eh bien, je crois que j'aurais eu encore plus peur.

— Aimable folle, lis un peu moins de romans, et ton imagination se calmera d'elle-même.

— A mesure que je vous écoute, mon ami, il me semble que cela commence.. Mais, de grâce, dites-moi donc *son* nom...

— Le nom de qui?

— Mais celui de mon séducteur. Vous voyez, mon ami, qu'il n'y a plus de danger, puisque je ris de lui.

— Ah! ton séducteur;.. mais c'est le marquis de Favière.

— Le marquis de Favière!... oui, oui, vous avez raison.

— A propos du marquis, je viens de trouver à l'instant la trame d'une horrible conjuration.

— Qu'est-ce donc?

— Lis toi-même, c'est une lettre écrite par Berbizy à ton séducteur, comme tu dis.

— Voyons:

« Marquis, on veut absolument me persuader
» que vous doutez de moi. Je me vois donc forcé
» de brûler mes vaisseaux. J'offre de gager mille
» louis que la *belle comtesse* est à moi dans
» quinze jours. Oserez-vous tenir la gageure?

» Signé: de Berbizy.»

— Ce Berbizy est un grand fat, reprit le comte.

— Oh, oui.

Claire ajouta tout bas:

— Décidément, je suis guérie.

Mme de Villequier tint parole, et le comte eut lieu de s'applaudir, car il savait au fond toute la vérité; mais il avait pensé qu'en bonne diplomatie conjugale, il était beaucoup plus sage de paraître ignorer un peu.

VIENNOT.
(*La Patrie.*)

LE DOMINO BLANC.

I.

Minuit venait de sonner; toute la population de Gand s'était mise en mouvement pour un but commun, le plaisir; il s'agissait de fêter dignement le jeudi gras, l'un des quatre derniers jours du carnaval.

Un jeune officier allemand, nommé Gustave de Valberg, avait quitté machinalement son hôtel, et, suivant le torrent, venait d'entrer dans la grande salle de la Redoute. Mais, comme il n'était connu de personne dans une ville où il se trouvait seulement depuis huit jours, les masques circulaient autour de lui, le coudoyaient, le heurtaient, sans lui adresser aucun de ces propos frivoles, aucune de ces agaceries qui font tout l'agrément d'un bal.

Fatigué d'errer depuis une heure au milieu de cette joyeuse cohue, dont la gaîté l'importunait plutôt qu'elle ne parvenait à le distraire, il se demandait si c'était là un divertissement, et il se disposait à sortir au moment où deux dames masquées que l'on n'avait pas encore vues, parurent à l'entrée de la salle. Elles avaient toutes deux une taille élancée, beaucoup de noblesse dans la démarche, et leur costume était aussi riche qu'élégant; un seul cavalier les accompagnait. A peine se furent-elles montrées, qu'un murmure flatteur s'éleva autour d'elles; des groupes de masques les suivirent, essayant, par de fines plaisanteries et par des mots spirituels, de les intriguer et de les faire parler.

Quelques phrases allemandes échangées entre les deux dames éveillèrent tout-à-coup l'attention de Gustave :

— Des compatriotes ! s'écria-t-il.

Et, renonçant au projet de se retirer, il se jette de nouveau dans ce pêle-mêle, tout à l'heure importun, qui semble lui offrir maintenant tous les éléments du plaisir et du bonheur.

Dans ce moment, plusieurs masques, dont l'originalité avait attiré un grand nombre de curieux, vinrent à la rencontre de la foule, et il se fit une telle confusion que, l'une des deux dames qui paraissait la plus jeune, et portait un domino blanc noué par une agrafe d'un grand prix, se trouva tout-à-coup séparée de sa société.

Pendant que ses regards se portaient de tous côtés avec inquiétude, Gustave, remarquant son embarras, s'approcha d'elle avec respect et lui offrit ses services; elle parut l'examiner attentivement; puis, se penchant vers lui, et prenant son bras avec un air de confiance dont un fat aurait pu s'enorgueillir :

— Oserai-je vous prier, lui dit-elle vivement, de m'aider à chercher les personnes dont j'ai été si brusquement séparée.

— Commandez, beau masque, et confiez-vous entièrement à moi ; je suis à vos ordres.

Mais toutes leurs recherches furent inutiles; fatigués d'être coudoyés et ballottés, ils sortirent enfin de la grande salle et passèrent dans un des salons voisins, afin de trouver un peu d'air à respirer.

Gustave offrit à sa compagne de s'asseoir sur un sopha, et demanda quelques rafraîchissements. Elle s'assit, mais ne voulut rien prendre, assurant qu'elle se trouvait mieux et qu'elle était presque honteuse de la frayeur qu'elle avait laissé paraître.

— Permettez, dit Gustave, que je m'en félicite comme d'un événement heureux pour moi, puisque c'est à cette faveur que je dois le plaisir de vous accompagner.

— Je crains, monsieur, d'abuser de votre complaisance, et pourtant je voudrais vous prier de ne pas me quitter jusqu'au moment où j'aurai retrouvé ma société. Retournons dans la salle pour la chercher encore une fois.

— Eh quoi ! sitôt ? dit Gustave d'un ton cha-

grin ; me refuserez-vous si, pour toute récompense, je vous demande encore quelques moments ?

— Soit, pour vous récompenser, répondit-elle avec gaîté.

—Pardonnez, si j'ose me permettre une question. Quels sont ces heureux amis que vous cherchez ? Une mère, une sœur ? Un époux aussi peut-être ?

— Un époux ! non, Dieu merci.

— Vous n'êtes point mariée !

— Je suis veuve.

— Déjà !

— Et je suis même une veuve très respectable, car mon veuvage date de sept années.

—Impossible ! on vous maria donc bien jeune?

— A quinze ans.... Mais je vous réponds avec une naïveté !... Pour connaître au juste mon âge, il ne vous reste plus qu'à me demander combien j'ai passé de temps en ménage.

— Oh ! bien peu, j'en suis persuadé, et je ne vous en plains que plus sincèrement.

—Qui vous dit, monsieur, que je sois à plaindre ?

Gustave la regarda avec étonnement.

— Les hommes, reprit-elle, ont-ils donc tant de vertus ou tant d'amour ? En connaissez-vous beaucoup qui méritent les regrets et les pleurs d'une femme ?

— Voilà, Madame, un jugement bien sévère ! Qu'il serait heureux celui qui ferait naître dans votre cœur des sentiments plus justes et plus bienveillants ?

— Pour un homme? le ciel m'en préserve !

—Vous en voulez donc beaucoup à notre sexe? Un soupir fut la seule réponse qu'il put obtenir. Mais Gustave ne laissa pas tomber un entretien qui commençait à intéresser vivement sa curiosité.

— Parce qu'il s'est trouvé un homme qui n'a pas su apprécier le bonheur de vous posséder, avez-vous acquis le droit de nous juger tous d'après lui? Entourée sans doute d'adorateurs, — car vous croyez en vain vous cacher sous ce masque, le son de votre voix, la grâce de vos mouvements, la noblesse de votre maintien, tout en vous révèle les puissants attraits de la beauté — n'en avez-vous jamais remarqué un seul qui vous parût digne de votre estime ?

— Je n'ai point d'adorateurs, je suis à Gand depuis peu de jours, et personne ne m'y connaît.

— Personne !... et votre intention ?...

— Est de demeurer inconnue, même après mon départ de cette ville.

— Suis-je compris dans un arrêt si cruel ?

— Vous ? répondit-elle en le regardant fixement, plus peut-être que tout autre.

Cette réponse, prononcée d'un ton ferme et réfléchi, déconcerta tout à fait Gustave ; cependant son amour-propre en fut piqué.

— Ainsi, reprit-il, malheur à celui que le hasard aura conduit sur votre passage, et dont le cœur sensible et fidèle...

— Fidélité, sensibilité, ne sont que des mots chez les hommes.

— Il en est, Madame, qui mettent leur gloire à prouver qu'ils connaissent la valeur de ces mots-là.

— Bon Dieu ! je vous quitte sur-le-champ si vous continuez sur ce ton.

— Comment ! vous refuseriez de croire ?...

— La sensibilité ne prend naissance dans le cœur de l'homme que de l'amour de lui-même, et ne s'exerce que sur les maux qui l'affectent personnellement ; quant à la fidélité, vous en parlez beaucoup, il est vrai, Messieurs, mais c'est une chaîne que vous feignez de porter, afin d'avoir le droit d'en charger vos victimes. Grâce au ciel, je suis libre et je veux rester libre ; aucun homme ne me fera manquer à cette résolution.

—Pensez-vous qu'un tel dessein soit généreux, si d'autres, en vous voyant, sont exposés à perdre cette liberté que vous voulez conserver ?

— Rassurez-vous ; ma vue n'est peut-être pas aussi redoutable que vous avez la bonté de le supposer.

—Oh ! sur ce point, vous essaieriez vainement de me convaincre ; malgré votre déguisement, le cœur se sent entraîné vers vous par un penchant irrésistible.

—Monsieur voudrait me faire croire à la sympathie !

— Vous m'avez vous-même forcé d'y croire aujourd'hui, Madame, et dussiez-vous me traiter avec cette cruauté, dont vous semblez me faire une loi, je ne puis contenir plus longtemps un aveu...

— Brisons-là, je vous en conjure, ou je cesse de vous écouter.

Elle se leva, mais Gustave lui jeta un regard si suppliant qu'elle se rassit presque aussitôt.

— Vous l'ordonnez, je me tairai ; je serais trop puni, si mon indiscrétion me privait d'un entretien auquel j'attache tant de prix;... et pourtant je ne sais quelle voix intérieure me dit, que je résisterais en vain au sentiment que j'éprouve, et que l'espérance n'est pas encore tout-à-fait interdite.

— Et moi, Monsieur, je ne veux pas que l'on m'aime, je ne veux pas qu'on me le dise, je veux encore moins que l'on puisse espérer.

— Mais que faut-il donc faire pour obtenir au moins votre pitié?

— Il faut n'être ni fou, ni trompeur, ne pas feindre à l'excès des sentiments que souvent on ne connaît que de nom, et surtout ne pas croire qu'avec l'aide de quelques phrases de romans, on parvienne à détruire, dans l'esprit d'une femme raisonnable, des résolutions bien arrêtées ; enfin, on doit attendre, avec patience et discrétion, que les idées se soient fixées, jusqu'à ce que peut-être...

— Peut-être ! répéta Gustave avec feu ; oh ! continuez..... Tout mon bonheur dépend de ce mot précieux... J'obéirai ; j'accorderai tout, le silence, la soumission...

Mais, sans tenir compte du ton passionné de Gustave, elle changea brusquement de conversation.

— Vous portez l'uniforme allemand.... Ce ruban est une preuve de votre courage... Etes-vous encore au service ?

Gustave déconcerté ne put répondre que par un signe de tête,

— Dans quel régiment ?

— Je suis capitaine des hulans, dit-il avec un peu d'humeur.

— Votre famille est établie à Gand ?

— Non, Madame ; j'ai voulu employer à voyager le premier congé dont il m'a été permis de jouir, et le hasard m'a amené ici pour y perdre mon cœur, ma liberté, mon repos...

— Et cela pour une cruelle, une ingrate, interrompit en riant le domino blanc. Eh bien ! moi, je commence, au contraire, à croire que je dois au hasard quelque reconnaissance...

— Oh ! que ne puis-je vous exprimer à genoux tout ce que cet aveu !...

— Cet aveu, dites-vous ?.... Que les hommes sont présomptueux !

— Quoi ! s'écria Gustave stupéfait, ce que je viens d'entendre ?...

— Se rattache tout simplement à une idée qui m'occupe, et à laquelle vous pourriez n'être pas tout à fait étranger...

— C'est aussi vous faire un jeu trop cruel de me tourmenter de la sorte !...

— Si, du moins, il m'était permis de soulever le masque jaloux qui me dérobe des traits ?...

— Divins... dans votre imagination;.. n'est-il pas vrai ?

— Que ne puis-je les contempler un instant, lire dans vos yeux, obtenir de vous un sourire !

— Non, répondit-elle froidement ; vous ne me verrez, ni ne me connaîtrez ; vous ne saurez rien de moi....

— Où donc êtes-vous restée si longtemps ? Depuis une heure, nous vous cherchons au milieu de la foule.

C'était la compagne du domino blanc qui arrivait avec son cavalier.

Les deux dames se racontent leurs démarches, s'adressent quelques plaisanteries à cet égard, et trouvent enfin qu'il est temps de quitter la Redoute.

Gustave demande à son inconnue la permission de la reconduire jusqu'à sa voiture; elle prend son bras sans se faire prier, et lui dit à voix basse :

— Il ne me suffit pas de savoir que vous êtes capitaine de hulans.... Quel est votre nom ?

— Gustave de Valberg.

— Resterez-vous longtemps dans cette ville ?

— Je partirai dans huit jours pour rejoindre mon régiment.

— Adieu, monsieur de Valberg ; j'espère que le souvenir de cette soirée s'effacera bientôt de votre mémoire.

— Jamais !

Il allait ajouter quelques paroles ; mais un équipage venait de s'approcher du péristyle : l'obscurité de la nuit empêchait qu'on pût reconnaître sa couleur et ses armoiries; un nègre se tenait à la portière :

— A l'hôtel ! cria-t-il au cocher.

Et la voiture disparut comme un éclair.

Cinq jours s'écoulèrent pendant lesquels Gustave, en cherchant les meilleures raisons possi

ples pour combattre le souvenir du domino blanc, ne cessa d'en faire l'unique objet de ses pensées.

Le front appuyé sur ses deux mains, suivant du regard les petites flammes bleues qui voltigeaient autour d'un brasier de charbon de terre, il faisait et défaisait cent romans sur son inconnue, lorsque le concierge de son hôtel vint le tirer de ses rêveries, en lui remettant une lettre qu'il s'empressa d'ouvrir; voici ce qu'elle contenait :

« M. de Valberg parut désirer vivement, jeudi dernier, de se retrouver avec la dame dont il fit la rencontre à la Redoute, et il lui promit de se soumettre à tout ce qu'elle exigerait. Si M. de Valberg persiste dans les sentiments qu'il a manifestés, il devra souscrire aux conditions suivantes :

« Demain, à minuit, une voiture s'arrêtera devant sa porte; une personne, qui possède la confiance de la dame au domino blanc, sera chargée de le conduire au lieu du rendez-vous. M. de Valberg consentira à se laisser bander les yeux; il ne fera aucune question à son guide et ne cherchera point à le gagner, ce qu'il serait d'ailleurs inutile de tenter. »

« Il n'exigera point de la dame qu'elle ôte le masque sous lequel elle entend demeurer cachée, ni qu'elle rompe le silence auquel elle s'est résolue. »

« Reconduit à son hôtel, avec les mêmes mesures de précaution, M. de Valberg s'abstiendra de chercher par aucun moyen à pénétrer le secret dont on veut lui dérober la connaissance ; on lui promet en retour de plus amples communications, lorsqu'il en sera temps. »

« Des renseignements précis ont fait connaître que M. de Valberg est un homme d'honneur, capable de tenir sa parole, même envers une femme ; s'il accepte les conditions ci-dessus, il les signera et il aura soin de remettre chez son concierge le papier qui renfermera son acceptation formelle. »

Gustave, après avoir lu ce billet, demeura stupéfait ; les idées les plus opposées assaillirent son esprit. Comment concilier l'excès de circonspection qui avait présidé à la rédaction d'un si singulier traité, avec la promesse de futures révélations? Comment expliquer une telle démarche avec le ton fier, noble et décent qui l'avait charmé dans son inconnue ? Il se disait que la prudence lui ordonnait de se tenir sur ses gardes, que ce serait une témérité, une folie, de souscrire aux conditions qu'on lui imposait, de s'engager dans une aventure mystérieuse dont il ne pouvait calculer les conséquences. Mais, d'un autre côté, venaient se présenter à son imagination les formes célestes que le domino blanc n'avait pu dérober à ses regards; il se rappelait l'entretien qu'il avait eu avec la dame, la douceur et la pureté de sa voix... Gustave était loin encore de l'âge où de pareilles luttes se terminent à l'avantage de la raison.

— Tu l'emportes, s'écria-t-il ; qui que tu sois, être indéfinissable, je te connaîtrai, dût ma vie payer ma curiosité !

Et il écrivit aussitôt ce billet :

« J'accepte toutes les conditions ; je me réserve seulement le droit de garder mon sabre. »

Une heure après, on lui répondait :

« M. de Valberg pourra venir armé, quoiqu'il n'ait rien à craindre pour sa sûreté ni pour son honneur.

Jamais une journée n'avait paru à Gustave aussi longue que celle du lendemain. Déjà, depuis longtemps, il était prêt et se promenait avec agitation dans sa chambre, lorque, au coup de minuit, il entendit une voiture s'arrêter devant la porte de son hôtel ; sa main se porta sur son sabre par un mouvement involontaire ; il descendit, et, apercevant le même nègre qu'il avait entrevu à la soirée du bal, il lui dit avec fermeté.

— Je me livre à vous, conduisez-moi.

Et il s'élança le premier dans la voiture.

—Permettez, dit le nègre en lui présentant un bandeau, que je vous rappelle une condition indispensable...

— C'est juste, répondit Gustave, j'ai promis de les remplir toutes, je me soumets.

Il baissa la tête et laissa le nègre attacher soigneusement le bandeau sur ses yeux.

Après deux heures de marches et de contremarches, la voiture s'arrêta ; le nègre s'empara de la main de Gustave ; le fit descendre et le conduisit, à travers une longue file d'appartements dans un cabinet où régnait l'obscurité la plus profonde.

— Votre bandeau devient inutile, lui dit son guide ; vous pouvez le détacher.

Gustave ne se le fait pas répéter, et son pre-

mier soin est de chercher à distinguer l'endroit où il se trouve. Cependant de douces sensations rappellent dans son cœur la confiance et le désir ; l'air qu'il respire est embaumé des plus suaves parfums ; une porte ouverte attire ses regards, et il entrevoit un élégant boudoir faiblement éclairé par une lampe d'albâtre.

Le nègre indique d'une main cette porte à Gustave, et, appuyant un doigt sur sa bouche, lui dit à voix basse :

— Bonheur et silence !

II.

Forcé de partir le lendemain de son étrange aventure, Gustave n'eut pas même le temps de commencer dés recherches ; mais il emportait avec lui une énigme dont il s'obstina longtemps à chercher le mot, et le Domino blanc vint plus d'une fois disputer sa pensée aux devoirs de tous les instants que lui imposait son grade. Las enfin de s'épuiser en conjectures, il se vit, malgré son peu de penchant à la fatuité, réduit à regarder ce qui lui était arrivé comme le résultat de quelque caprice de grande dame. Il se résigna donc à dépouiller cette courte intrigue du prestige intéressant et romanesque dont il cherchait vainement à l'entourer, et ne l'enregistra plus dans sa mémoire que comme un simple souvenir de bonne fortune.

Une année entière s'écoula sans qu'il se présentât, dans la vie de Gustave, d'autre incident remarquable que deux ou trois changements de garnison ; point d'avancement ; peu d'espérance d'en obtenir ; on était en temps de paix. Notre capitaine ne manquait pas d'ambition, et, en dépit des idées progressives du siècle, il n'eût peut-être pas été fâché de voir le vent souffler à la guerre, lorsqu'il se trouva tout-à-coup, sans l'avoir demandé, lancé sur une route où le chemin s'ouvrait devant lui facile et rapide. Une dépêche du ministre de la guerre le mettait à la disposition du général M... en qualité d'aide-de-camp et lui enjoignait de se rendre immédiatement à Vienne.

Cette faveur à laquelle vingt autres officiers du régiment de Gustave auraient eu également le droit de prétendre, ne causa pourtant pas d'abord une grande surprise au jeune capitaine ; son zèle et son mérite avaient plus d'une fois motivé les éloges de ses chefs, et le hasard, lorsqu'il n'y avait qu'une récompense à donner, avait pu faire tomber le choix sur lui aussi bien que sur tout autre.

A son arrivée à Vienne, Gustave fut reçu par le général avec bienveillance et distinction.

— Vous êtes en beau chemin, Monsieur, lui dit le vieux militaire ; continuez et nous ne tarderons pas à vous voir figurer au rang des premiers officiers de l'armée.

— Général, je ne m'aveugle pas assez pour élever si haut mes prétentions ; déjà même, il n'y a pas huit jours, j'aurais regardé comme une témérité d'aspirer au poste que je viens occuper près de vous ; ce sont de ces coups du sort qui ne sauraient se présenter deux fois.

— Si votre modestie, répondit le général en souriant, vous empêche d'apprécier votre propre mérite, vous avez des amis qui se font un devoir de réparer l'injustice dont vous vous rendez coupable envers vous-même.

— Des amis !

— Je puis vous citer le comte de Felsheim, beau-frère du ministre de la guerre.

— Je vous jure que ce nom m'est tout-à-fait inconnu.

— Il ne vous le sera pas longtemps ; le comte reçoit demain. Je veux vous présenter à lui ; vous devez des remercîments à un aussi zélé protecteur.

Le général tint parole, et le lendemain Gustave fut introduit chez le comte de Felsheim. Une société nombreuse se trouvait déjà réunie dans les salons ; tandis que, d'un côté, se préparaient des quadrilles, que, de l'autre, on s'empressait de prendre place autour des tables de jeu, il se formait, devant la cheminée, un groupe de sept ou huit personnes, parmi lesquelles étaient la comtesse et la sœur du comte, à qui Gustave venait d'être présenté et qui l'engagèrent à s'asseoir auprès d'elles.

La conversation, un moment interrompue, reprit bientôt son cours, soutenue de la manière la plus agréable par quelques amis intimes de la maison, et les occasions ne manquèrent pas à Gustave de prouver qu'il n'était nullement déplacé dans ce petit cercle de personnes spirituelles.

D'abord, on s'occupa des nouvelles du jour ; on discuta les chances de paix ou de guerre, on approuva très haut ou l'on critiqua très bas certains actes du gouvernement, puis, la cour et la

ville furent passées en revue; la littérature eut son tour; enfin, ce qui ne manque jamais d'arriver dans toute réunion où se trouvent de jeunes et jolies femmes, on parla de beauté, d'amour; les dames entamèrent leur thème favori en attaquant l'exigence et la légèreté des hommes; ceux-ci, pour se défendre, se rejetèrent sur les caprices et sur les cruautés des femmes, mais avec un ton si exquis de galanterie, que la critique dans leur bouche aurait pu passer pour un compliment.

La comtesse, pour prouver qu'en général les femmes avaient raison de ne pas prendre au sérieux les passions des hommes, venait d'avancer que ceux-ci les y autorisaient en ne leur accordant sur leur cœur qu'un pouvoir faible et passager.

— Dites plutôt, Madame, s'écria Gustave échauffé par la discussion, que ce pouvoir, vous l'exercez avec despotisme, et que nous essaierions en vain de nous y soustraire une fois qu'il est établi.

— Vraiment, dit la comtesse, à la manière dont vous vous exprimez, on serait tenté de vous prendre pour une de nos victimes.

— Moi, Madame? répondit Gustave avec embarras; je pourrais du moins citer un de mes amis qui sera longtemps troublé par le souvenir d'une femme dont il n'a même jamais pu voir les traits, et à qui il a plu de venir jeter à travers sa vie un de ces épisodes qui peuvent fixer la destinée d'un homme.

— Est-ce une énigme que vous nous donnez à deviner, monsieur de Valberg? demanda en riant la comtesse. J'espère que vous allez nous en dire le mot.

— Je vous jure que cela serait impossible à mon ami lui-même.

— Vous piquez vivement ma curiosité;.. et je crois que ces dames ne seraient pas fâchées d'apprendre ce que vous savez d'une aventure dont les détails ne peuvent manquer de bizarrerie et d'originalité.

Gustave s'était trop avancé pour reculer; il raconta l'histoire du domino blanc.

Ce fut pour la société un long sujet de commentaires. Quelle était cette femme? Pourquoi ce mystère dont elle s'était si soigneusement entourée? quel motif l'avait portée à une action si contraire à sa dignité de son sexe? Etait-ce seulement l'attrait du plaisir? était-ce un intérêt résultant de quelque position exceptionnelle? Du reste, les hommes, naturellement enclins à l'indulgence pour ces sortes de choses, prétendaient que l'inconnue ne pouvait être une femme ordinaire, et qu'elle avait conduit son roman avec autant d'esprit que de fermeté; tous auraient désiré se trouver à la place de l'ami de Gustave; mais ils s'accordaient aussi sur ce point, qu'aucune considération ne les eût empêchés de profiter de l'avantage de leur position pour découvrir le secret de la belle mystérieuse.

— Sans doute elle méritait peu de ménagements, celle qui avait pu se résoudre à mettre de côté toute estime d'elle-même.

Ces paroles furent prononcées d'un ton grave et sévère par une dame de cinquante ans environ.

— J'admets, dit la sœur du comte de Felsheim, qu'il soit impossible de justifier l'inconnue. l'ami de M. de Valberg n'en était pas moins lié par son serment, et je l'approuve de s'être comporté en homme d'honneur même envers une femme qui n'en paraissait pas digne.

La dame qui venait de parler était fort jolie, on ne lui eût pas donné plus de dix-huit ans, bien qu'elle en eût vingt-cinq; ses grâces, sa beauté attiraient tous les regards, sans excepter ceux de Gustave, qui la contemplait avec une admiration mêlée d'étonnement; elle était veuve et se nommait la baronne de Valden.

— Vous conviendrez pourtant, madame, dit un jeune homme à l'air suffisant, qui s'était approché du petit cercle au moment où Gustave avait commencé son récit, vous conviendrez que ce pauvre officier avait bien quelque droit de tirer vengeance du tour sanglant que lui jouait l'inconnue...

— Il en est parmi vous, messieurs, interrompit la comtesse en souriant, qui se seraient peut-être estimés fort heureux d'être les héros d'une pareille aventure, et qui, dans le fond, ne trouvent pas le tour si méchant qu'ils veulent bien le dire.

— Comment, madame, s'écria Gustave, n'est-ce donc pas un supplice cruel pour cet officier d'être sans cesse poursuivi par le souvenir d'une femme des plus aimables et des plus attrayantes, dont l'esprit l'a ravi, qui lui a inspiré l'amour le plus vif?...

— Et dont pourtant il n'a pas vu la figure, in-

interrompit malicieusement la baronne de Valden; vous avouerez que votre ami était d'un caractère bien prompt à s'enflammer...

— Ah ! tant de grâces et d'attraits pouvaient-ils appartenir à une figure commune ? répliqua Gustave avec un enthousiasme que justifiait peu son titre de simple narrateur; oui, les traits de son visage égalaient au moins ses autres charmes; sa physionomie devait être céleste ;.. et ne plus la revoir, ne pas même entendre parler d'elle : voilà ce qui cause le désespoir de mon ami;.. car le temps n'est pas encore parvenu à effacer de sa mémoire l'impression profonde d'un instant de bonheur; et même il est des moments où il croit ne devoir plus se regarder comme maître de lui jusqu'au jour où il plaira à son inconnue de venir réclamer ses droits ou le rendre à la liberté.

— Vous prêtez à votre ami un sentiment de délicatesse qu'il est bien rare de rencontrer, qu'on pourrait à la rigueur traiter d'exagération, mais qui ne lui en assure pas moins toute mon estime... et, j'en suis certaine, aussi celle de ces dames, sans exception.

Cette réflexion, la dernière de la soirée sur ce sujet, fut faite par la baronne de Valden.

Quelques jours après cette causerie de salon, Gustave trouva, dans un paquet de dépêches, et sans timbre, une lettre à son adresse, ainsi conçue:

« Pour des motifs qu'il est inutile d'exposer, » on n'a pas cru devoir cacher plus longtemps » à M. de Valberg un événement que d'abord » on avait résolu de lui laisser ignorer. M. de » Valberg est, depuis quatre mois, père d'une » fille sur le sort de laquelle il n'a aucune in- » quiétude à concevoir, car elle reçoit les soins » d'une mère qui l'aime avec tendresse, et sa » fortune l'appelle à occuper une place brillante » dans la société. Cependant comme il n'est rien » de plus incertain que l'avenir, on a joint par » prévoyance à ce billet la moitié d'une bague » coupée dans son épaisseur, sur laquelle est » gravée la date de la naissance de l'enfant; ce- » lui-ci, dans le cas où cela serait nécessaire, se » fera reconnaître en représentant l'autre moi- » tié.

» LE DOMINO BLANC. »

— Je suis père ! s'écria Gustave en pressant l'anneau contre ses lèvres : puis il repoussa tout-à-coup avec humeur et l'anneau et la lettre.

Il suffira de quelques mots d'explication pour faire comprendre cette brusque transition entre deux mouvements si contraires : un nouvel amour avait trouvé place dans le cœur de Gustave.

Beauté, jeunesse, fortune et liberté, ce sont quatre talismans dont un seul suffit pour attirer sur les pas d'une femme un essaim de prétendants; la baronne de Valden, qui les possédait tous, devait être et était, en effet, suivie d'une foule d'adorateurs; mais pas un n'avait encore acquis le droit de porter la tête haute et de jeter sur ses rivaux un superbe regard de mépris; elle leur faisait à tous un sort égal, c'est-à-dire qu'elle répondait à leurs empressements par une souveraine indifférence, et que, sous ce rapport, nul n'avait à se plaindre d'être moins bien partagé que les autres.

Gustave, dès le soir de son admission chez le comte de Felsheim, avait subi, sans s'en douter, l'influence magique des charmes de la jeune veuve; il s'abandonna sans défiance au plaisir d'admirer un esprit fin et délicat, des grâces qui n'avaient rien d'étudié; sa pensée n'allait pas, il est vrai, au-delà du bonheur de la voir, de causer avec elle; mais ce bonheur lui était si précieux qu'il eût négligé les affaires les plus importantes plutôt que de manquer à une seule des soirées du comte.

Cependant l'idée ne lui était pas encore venue de donner un nom à cette attraction sympathique qui le rapprochait sans cesse de la baronne; ce fut la lettre qu'on a lue plus haut qui vint l'éclairer soudainement sur la véritable situation de son cœur.

Il était père ! Pour un homme comme Gustave, ce titre-là était un engagement sacré; mais la mère s'était dérobée à toutes ses recherches, et elle paraissait résolue à lui refuser jusqu'au plaisir de contempler les traits de son enfant; mais son cœur, à lui, avait parlé pour une autre femme, et il ne l'avait jamais si vivement senti qu'en cette circonstance; consentirait-il à faire le sacrifice de tout son avenir pour demeurer le jouet d'un être dont le but échappe à sa pénétration comme la vue à ses regards ? Ne serait-ce pas une folie ?

Mais cet enfant que le malheur peut amener

un jour vers lui pour demander aide et protection, aura-t-il la cruauté de le méconnaître, de le repousser? Et alors, s'il était marié, quel motif de trouble et de discorde dans son ménage! S'exposer à un pareil danger, ne serait-ce pas une folie plus grande encore?

Telles sont les réflexions qui viennent se croiser et se combattre dans son esprit, le poursuivre jusque dans son sommeil et le jeter enfin dans un profond découragement.

Il ne cessa pourtant pas de fréquenter la maison du comte de Felsheim; c'eût été d'ailleurs se faire remarquer d'une manière fâcheuse; seulement, au lieu de cet abandon et de cette gaîté qui faisaient toujours désirer sa présence, il n'y apporta plus qu'une contenance embarrassée et un silence mélancolique. Rien de plus précaire que les succès de salon, chacun le sait; on faisait cercle autour de Gustave sémillant; Gustave triste se vit bientôt dans l'isolement; une seule personne se rapprocha de lui; ce fut la baronne de Valden; tous les adorateurs de la veuve ne manquèrent pas d'attribuer cette conduite à l'esprit de contradiction si naturel chez les femmes.

Cette fière beauté dont les dédains repoussaient tant d'hommages, rechercha donc Gustave du moment où il sembla s'être imposé la loi de se tenir à l'écart; elle s'occupa de lui exclusivement, pour lui seul se montra aimable et prévenante; mais plus elle lui témoignait d'intérêt, plus il devenait sombre et taciturne. C'était, pour les habitués des réunions du comte de Felsheim, un spectacle tout nouveau et qui les intriguait singulièrement.

Gustave reçut un matin l'invitation de se rendre immédiatement chez le comte de Felsheim. Introduit dans le salon, il n'y trouva que la baronne de Valden.

— Mon frère, lui dit-elle en l'accueillant avec un gracieux sourire, avait oublié, en vous donnant rendez-vous, que son devoir l'appelait ce matin auprès du ministre; mais il m'a chargée de faire, en son absence, les honneurs de sa maison au *commandant* de Valberg.

— Commandant! s'écria Gustave, surpris de ce nouveau titre que lui donnait la baronne.

— Vous ai-je nommé ainsi? reprit-elle en le regardant malicieusement; eh bien! admettons que cela soit et que je ne me sois pas trompée le titre de commandant vous laisserait-il regretter celui de capitaine sous lequel il me semble qu'on vous désigne depuis assez longtemps.

— Non assurément, madame; mais je ne m'aveugle point assez sur mon mérite...

— Monsieur de Valberg, la modestie est une chose trop rare et trop belle pour que je ne lui donne pas toute mon estime! cependant je n'approuve pas qu'on la pousse au point de se refuser justice à soi-même.

— Vous conviendrez au moins qu'un officier, en temps de paix, a trop peu d'occasions de se faire valoir pour prétendre à un avancement aussi rapide.

— Mon frère a, sur ce sujet, une opinion différente, et ce papier vous démontrera, je crois, que le ministre est tout-à-fait du même avis que le comte de Felsheim.

En parlant ainsi, la baronne présentait à Gustave une lettre timbrée du ministère de la guerre dont il déchira vivement l'enveloppe; c'était sa nomination au grade de commandant.

Mais Gustave, loin de donner aucun signe de joie, demeura froid et silencieux. Mme de Valden, surprise, lui demanda l'explication d'une indifférence dont elle ne pouvait deviner le motif.

— Votre frère, madame, répondit-il, a voulu mettre le comble à ses bontés pour moi, et je lui en exprimerai ma vive reconnaissance en même temps que j'aurai le regret de lui annoncer que je ne puis accepter cette nouvelle faveur.

— Vous ne pouvez accepter! voilà une réponse qui n'est pas ordinaire en pareille circonstance; il faut que vous ayez des raisons...

Bien puissantes et que vous approuverez, j'en suis sûr. Lorsque, sur une première démarche de M. le comte de Felsheim, le ministre voulut bien m'appeler comme aide-de-camp auprès du général M...., cette marque d'intérêt que je n'avais point sollicitée, excita les murmures d'un grand nombre d'officiers; j'y fis peu d'attention; l'avancement que j'obtenais, tous mes efforts tendaient depuis longtemps à le mériter; enfin ce n'était pas un passedroit. Mais si j'acceptais un nouveau grade qui ne serait la récompense ni de mon ancienneté ni de quelque action d'éclat, pourrais-je braver un mécontentement qui deviendrait alors légitime? — Que répondrais-je si l'on me demandait quels droits j'ai fait valoir? Quelle confiance inspirerais-je au soldat

qui ne verrait écrit sur mes épaulettes que le mot *faveur?* Non, madame, je ne consentirai jamais à accepter une position qui me forcerait à rougir devant mes inférieurs, aussi bien que devant mes égaux. Mon refus pourra contrarier un moment M. le comte, mais j'ai l'assurance qu'il ne me fera rien perdre de son estime.

La baronne n'insista point, mais son visage ne put dissimuler un dépit assez vif; et Gustave, n'obtenant plus d'elle que quelques paroles froides et insignifiantes, se retira assez mécontent d'un tête-à-tête que, dans un autre moment, il eût acheté au prix d'une partie de son existence.

III.

L'agitation la plus grande régnait dans les salons de Vienne; un observateur ordinaire aurait pu croire qu'il était au moins question d'un bouleversement général dans l'état: il ne s'agissait que du choix de quelques costumes et de l'emploi de quelques heures à consacrer à la folie; le carnaval venait de commencer.

Un soir, la comtesse de Felsheim pria Gustave de l'accompagner au bal masqué. Arrivé dans la salle, le jeune aide-de-camp se sentit vivement ému; mille souvenirs se pressaient dans son esprit: c'était dans une réunion pareille qu'il avait perdu sa liberté.

Après une silencieuse promenade de quelques instants, au milieu de cette foule qu'animaient le plaisir et la gaîté, la comtesse prétendit avoir reconnu son mari, et, sous prétexte d'aller l'intriguer, s'éloigna tout-à-coup de Gustave. Celui-ci, plongé dans une profonde rêverie, resta immobile à la même place où venait de le laisser Mme de Felsheim, s'apercevant à peine qu'il était incessamment coudoyé par les masques dont il gênait la circulation. Une voix qui, bien que contrefaite, le fit tressaillir, vint bientôt le tirer de cette espèce de léthargie.

— C'est elle! s'écria Gustave.

C'était en effet cette même taille, cette même démarche que, deux ans auparavant, il avait, pour son malheur, tant admirée à la Redoute de Gand; le Domino blanc, le masque, l'agrafe en brillants, rien n'était changé.

— Comment! je vous retrouve! dit Gustave en s'approchant de son inconnue; vous n'êtes pas perdue pour moi! Je vous vois! je vous touche!

— Cela vous étonne! répondit-elle en se dirigeant vers un petit salon où l'on pouvait converser plus librement; ne savez-vous pas que je suis une habile magicienne? Mais c'est à présent que mon talent va se déployer entièrement devant vous; vous êtes de nouveau en ma puissance, votre sort et le mien vont être décidés; préparez-vous à quelque chose d'extraordinaire.

Ce ton léger déplut à Gustave; selon lui, l'inconnue avait, depuis deux ans, bien des torts à réparer, et les pensées qui, dans cet intervalle, avaient agité son esprit, n'avaient pas été favorables pour elle.

— Eh bien, Madame, dit-il d'un ton où perçait une certaine aigreur, que voulez-vous de moi? A quelle aventure nouvelle faut-il que je me prépare? Quels moyens emploierez-vous cette fois?...

L'inconnue l'interrompit.

— Quel changement deux années peuvent opérer chez un homme! Est-ce là ce même Gustave si tendre, si soumis, qui me faisait serment de fidélité et promettait une obéissance aveugle à mes moindres volontés.

— Que faut-il accuser, Madame, de ce changement que vous me reprochez? N'est-ce pas vous qui avez dédaigné ma fidélité et ma constance? Après avoir mis en œuvre, pour m'enchaîner, tout ce qui peut entraîner le cœur d'un homme, après m'avoir fait connaître un moment de bonheur, n'est-ce pas vous qui m'avez trompé cruellement, qui m'avez repoussé sans pitié ni regret, qui, depuis si longtemps, me vouez au mépris et à l'oubli?

— Vous êtes sévère, M. de Valberg... Et si j'avais formé le projet de réparer mes torts?

— Puis-je donc ajouter foi à vos paroles? Ne dois-je pas craindre à chaque instant que vous ne disparaissiez de nouveau et que la douleur que vous me ménagez ne soit la seule trace qui me reste de vous!

— Non, répondit vivement l'inconnue, plus d'intrigues, plus de secrets; comme vous, Gustave, j'ai éprouvé bien des tourments! mais oublions les folies et les peines passées, et si votre cœur, libre encore...

— Libre! interrompit Gustave avec trouble; s'il ne l'était pas, Madame, croiriez-vous avoir le droit de m'en faire un crime?

— Il suffit, monsieur de Valberg, je vois

qu'on ne m'avait pas trompée. C'est donc une personne bien séduisante que Mme la baronne de Valden ?

Le ton ironique dont cette question lui fut adressée piqua Gustave ; il employa, pour faire l'éloge de la baronne, des expressions d'une telle vivacité, que l'inconnue essaya plusieurs fois de donner un autre tour à la conversation ; mais il fut impitoyable, et, après avoir épuisé son éloquence sur un sujet qui convenait si bien à ses sentiments, il ajouta :

— Pardonnez, Madame, si je vous ai offensée ; mais il fallait répondre à votre question, et j'ai cru devoir le faire avec franchise.

— C'est bien, monsieur de Valberg ; cette franchise, je vais l'imiter à mon tour dans l'explication que je crois devoir vous donner de ma conduite ; veuillez m'écouter avec indulgence.

Cependant l'inconnue demeura quelques instants silencieuse, baissant la tête comme si elle eût oublié que son masque voilait la rougeur qui colorait ses joues. Le bras qu'elle tenait appuyé sur celui de Gustave tremblait si fort que le jeune homme en fut ému de compassion. Enfin elle parut prendre un peu plus d'assurance et commença ainsi :

— Mariée à quinze ans, je devais d'autant plus m'attendre au bonheur, que ma famille n'avait point forcé mon inclination. Mes espérances furent bien cruellement déçues. L'union que j'avais souhaitée comme devant réaliser tous mes rêves d'avenir, n'avait été, de la part de mon mari, qu'une affaire de calcul ; là où j'espérais trouver de l'amour, je ne rencontrai que de l'égoïsme et de l'ambition.

Je n'entrerai point dans des détails que reproduisent tous les ménages mal assortis ; je vous dirai seulement que, devenue veuve après deux années de souffrances, j'avais conçu pour les hommes tant de haine et de mépris, que je me fis à moi-même la promesse de ne point renouveler une trop funeste expérience. Mais, à mon existence brisée il manquait une consolation ; si du moins j'avais été mère !... Il me semblait qu'un fils, une fille, me rattacherait à un monde que j'avais pris en dégoût, à une vie qui n'avait plus pour moi ni but ni intérêt. Cette pensée se présenta souvent à mon esprit ; elle me poursuivit le jour, la nuit, dans la solitude et au milieu des distractions de la société, jusqu'à ce qu'enfin elle dégénérât en une idée fixe. Alors je conçus un projet bizarre, fou, qui ne pouvait entrer que dans une tête malade. Je voyageai ; le hasard amena notre rencontre au bal masqué de Gand ; le tour que prit notre entretien me rappela mes malheurs mes regrets, et... vous savez le reste.

Il y eut un moment de silence ; Gustave, interdit, ne trouvait pas même une parole pour exprimer son étonnement ; l'inconnue reprit d'une voix émue :

— Il était dit que je me tromperais toujours. Ce que j'avais rêvé comme un dernier espoir de bonheur, devait me rendre plus malheureuse que jamais. Vous ne pouvez savoir tout ce que je souffre, depuis que la naissance de ma fille, a ouvert mon âme à une foule de sentiments nouveaux pour moi. Pauvre enfant ! combien de fois me suis-je reproché la pensée égoïste qui me l'avait fait désirer ! J'avais vu en elle une consolation de tous les instants, et mon premier soin dut être de l'éloigner, afin de la cacher à tous les yeux. Ce n'est qu'à la dérobée que je pus aller la voir et l'embrasser. Comprenez-vous tout ce qu'il y a d'affreux dans un tel supplice, pour le cœur d'une mère ? Renier sa fille, la céler à tous comme une honte ! Ah ! plutôt mille fois mourir ! J'en étais venue, monsieur de Valberg, au point de regretter le temps où mes premiers chagrins m'avaient rendu le mariage si odieux.

— Et vous avez persisté, Madame, à ne point briser la barrière mystérieuse qui vous séparait ! Et, comprenant que vous ne pouviez suffire au bonheur de votre fille, vous n'êtes point venue réclamer pour elle un ami, un protecteur, un père !

— J'aurai le courage de vous dire tout, monsieur Gustave, et ce sera mon expiation. Cette pensée que vous me reprochez de n'avoir pas eue, elle m'est venue plus d'une fois, par amour pour mon enfant, peut-être aussi parce que celui qu'elle concernait, longtemps éprouvé, m'avait amenée insensiblement à concevoir des hommes une meilleure opinion. J'ai même fait une première démarche, et pour rapprocher une distance que les préjugés pouvaient trouver trop grande entre nous, j'ai usé de mon crédit pour obtenir un grade de commandant, que vous avez refusé.

— Quoi! Madame, c'était à votre sollicitation!...

— Vous l'ignoriez; votre refus ne pouvait ni m'offenser ni rien changer à mes sentiments. Lorsque je vous ai retrouvé ce soir, j'ai un moment espéré de vaincre votre résistance; mais nous avons parlé de Mme de Valden, et j'ai bientôt reconnu qu'il me fallait renoncer à mes dernières illusions.

— Mme de Valden! reprit Gustave en soupirant; pourquoi prononcer ce nom?... Parlez-moi de ma fille, madame, parlez-moi de ma fille!

— Quoi! vous oublieriez pour elle?...

— Je n'hésiterais pas entre mon devoir et ma vie, si on la demandait, interrompit Gustave d'un ton ferme.

— Eh bien! demain je vous attendrai. Un de mes gens ira vous chercher.

En disant ces mots, elle s'éloigna brusquement. Les yeux de Gustave la cherchèrent quelque temps en vain dans la foule; elle avait disparu.

Le lendemain, une voiture vint prendre Gustave, et le conduisit à quelques lieues de Vienne dans une petite maison de campagne, située au fond d'une vallée, et d'un aspect tout-à-fait pittoresque. Introduit dans le salon, il y trouva une dame assise près de la fenêtre, dont les regards étaient dirigés vers le jardin, et qui tenait sur ses genoux une petite fille. Celle-ci, en apercevant Gustave, lui tendit joyeusement ses petites mains, et lui présenta la moitié d'une bague; alors la dame retourna la tête, Gustave poussa un cri de surprise et de joie... C'était la baronne de Valden.

— M. de Valberg, lui dit-elle, je vous ai tout sacrifié, les préventions d'une femme victime d'un premier mariage, l'orgueil d'une famille puissante; et maintenant ce n'est plus qu'une mère qui se livre à votre honneur et à votre loyauté.

Gustave, pour toute réponse, se jeta aux pieds de la baronne; tantôt il couvrait de baisers une main qui s'abandonnait bien volontiers à lui; tantôt il serrait contre son cœur l'enfant dont la moindre caresse lui faisait verser des larmes de bonheur; et il s'écriait dans l'excès de son ravissement :

— Si tout ceci devait n'être encore qu'une illusion, faites au moins qu'elle ne cesse qu'avec ma vie!

MOLERI.

La Patrie.)

SIMPLE HISTOIRE.

La voiture de Blanche de la Meilleraye s'arrêta vers dix heures du matin, à deux portées de fusil de Saint-Maur, à la grille de l'élégante maison de campagne de Mme de Lucourt. Un valet en grande livrée parut aussitôt. Blanche leva vivement le store et avança son joli visage, où se lisait une sorte d'inquiétude.

— C'est moi, Jacques; ma tante est-elle ici?

— Mon Dieu, madame, répondit Jacques, Mlle Angèle se marie, et il y a une demi-heure qu'on est parti pour la mairie.

— Aujourd'hui?... il est trop tard!... N'importe... Postillon, à la mairie!

Les chevaux partirent. Il fallut un quart d'heure pour arriver au village et à la grande maison peinte en jaune, qui servait de mairie et de maison d'école. Blanche fit arrêter, descendit; mais tout le monde était déjà à l'église. La jeune femme soupira, ordonna à ses gens de retourner au château, et se rendit à pied dans l'humble temple où se célébrait le mariage de sa cousine, de son amie d'enfance, Angèle de Lucourt.

La modeste église était remplie par un monde fashionable, tout étonné de trouver, au lieu des prie-dieu en velours et des riches tapis de Notre-Dame-de-Lorette, des bancs de chêne brunis par le frottement, des prie-dieu en bois blanc et des dalles sales et usées. Blanche eut beaucoup de peine à s'approcher du maître-autel où elle voyait les époux agenouillés. Cependant, elle se glissa jusqu'à la chaise d'une

dame, qui promenait autour d'elle un regard hautain : c'était Mme de Lucourt, la belle-mère d'Angèle. A l'aspect de Blanche, elle laissa échapper un mouvement de surprise et presque d'humeur, et se baissant sur la jeune femme qui s'était inclinée pour prier :

Comment! vous ici, ma nièce?

— Oui, ma tante, j'arrive d'Italie, et j'arrive trop tard pour empêcher le malheur de ma pauvre cousine.

— Son malheur! dit Mme de Lucourt d'un ton moqueur : vous êtes étrange : mais Angèle est fort heureuse d'avoir trouvé un mari, malgré son infirmité!

— Dites à cause de sa fortune.

Eh! bon Dieu, il y en a bien d'autres à qui il ne manque rien et que l'on n'épouse que pour cela. La voilà bien à plaindre : elle aura un beau nom et le plus joli homme de Paris.

— Elle ne le verra pas! dit Blanche avec douleur.

— Elle le saura et ne s'apercevra jamais des ravages du temps. Combien de femmes gagneraient à être aveugles!

Cette cruelle plaisanterie de Mme de Lucourt fit à Blanche un mal affreux; elle se détourna pour cacher ses larmes et arrêta ses regards sur sa cousine, belle et riche, mais aveugle depuis l'enfance.

C'était une triste histoire que celle-là. Angèle n'avait pas deux ans lorsque sa mère descendait dans la tombe. Au bout d'un an de veuvage, son père se remariait à une femme hautaine, égoïste et dure. Et comme ce n'était pas assez de malheur pour cette pauvre enfant, deux ou trois ans plus tard, un voile épais s'étendait sur ses yeux.

Elle inspira une profonde pitié à tous ses amis: elle inspira à sa belle-mère un éloignement invincible. Mme de Lucourt eut un fils et une fille, et sa haine pour Angèle grandit en raison de son adoration pour ses enfants. Ses premières années furent douloureuses, et elle ne trouva quelque adoucissement à ses chagrins que dans la tendresse de Blanche, sa cousine, qui, pupille de M. de Lucourt, fut élevée près d'elle. Lorsqu'elle eut douze ans, son père mourut, et sa vie eût été une souffrance de tous les instants, si son angélique douceur n'eût vaincu en partie les mauvaises natures qui l'environnaient. On s'occupa peu d'elle, on l'abandonna à des soins étrangers; elle n'entendit point une parole amie, mais on la laissa libre de suivre tous ses penchants. Elle aimait la solitude et la rêverie, on ne la troubla jamais. Elle aimait passionnément la musique, et sa sœur Mathilde consentait quelquefois à en faire pour elle seule. Elle aimait Blanche comme une sœur; Blanche, à tous les plaisirs, préférait une heure passée avec son amie. Mme de Lucourt ne s'y opposa pas, mais Angèle ne devait espérer rien de plus de ces cœurs froids et égoïstes pour qui elle était un fardeau gênant. Tous les trésors de tendresse qui étaient dans son âme, elle les reporta sur sa cousine. Elle la devinait lorsqu'elle était encore loin d'elle; le bruit de ses pas lui était familier, et lorsque Blanche, pour la surprendre, venait bien doucement en retenant sa respiration, Angèle laissait errer sur ses lèvres un sourire gracieux, en disant : — Tu as beau faire, ma Blanche, je sais bien que tu es là.

Malheureusement pour Angèle, son amie, sa sœur lui fut ravie; Blanche se maria. Son mari était envoyé à Rome en mission diplomatique; elle partit avec lui, et, pendant deux années, Angèle resta seule, sans affection, sans bonheur; isolée au milieu du monde qui n'avait pour elle qu'une stérile pitié, au milieu d'une famille qui n'avait rien de sa tendresse et de son cœur.

A cette époque, un jeune homme fut introduit dans la maison de Mme de Lucourt. Max de Valleray avait une très belle figure, de l'esprit, un ton exquis et surtout un noble cœur. Son père, ambitieux pour un fils unique à qui il devait laisser des titres, mais une fortune plus que médiocre, songeait à lui faire faire ce qu'on appelle un mariage d'argent, c'est-à-dire que peu lui importait que la future fût jeune ou vieille, belle ou laide, droite ou bossue, pourvu qu'elle fût riche. Il savait que Mme de Lucourt ne demandait pas mieux que de se débarrasser d'Angèle, qui se trouvait, par l'héritage maternel, un des plus riches partis de la capitale. Pour le comte de Valleray, c'était une excellente *affaire*, mais il craignait que son fils ne refusât de se prêter à ses desseins.

Après deux ou trois visites chez Mme de Lucourt, il s'aperçut que la belle Angèle avait singulièrement intéressé son fils; il hasarda quelques mots touchant ses projets. Max, à sa grande

surprise, ne fit aucune opposition. En quelques jours tout fut terminé, et lorsque Blanche, sur l'annonce de ce singulier mariage, avança son retour, elle arriva pour assister à la cérémonie, qui, selon elle, consacrait le malheur de sa sœur d'adoption, car elle ne pouvait supposer d'autres sentiments à Max de Valleray qu'un intérêt sordide.

Comme nous l'avons dit, ses regards se reportèrent sur les deux jeunes gens qui étaient à l'autel. Angèle, dont la taille élégante et souple n'était qu'à demi cachée par son long voile blanc, était agenouillée et priait. Il y avait dans sa pose, dans l'admirable coupe de ses épaules, quelque chose de chaste et de pur qui faisait comprendre la perfection des anges. Les mains jointes, la tête inclinée, elle priait avec ferveur, et l'on se sentait saisi de pitié et de tendresse pour cette pauvre enfant qui demandait à Dieu la paix et le bonheur.

Lorsque le prêtre adressa aux deux époux les questions d'usage, Max répondit d'une voix grave et solennelle, Angèle d'une voix ferme et douce. Puis, la cérémonie achevée, Max prit le bras de sa jeune femme et traversa l'église. Sa contenance était digne, ses traits réguliers et beaux n'exprimaient ni joie, ni indifférence, il paraissait ému et recueilli. Blanche, qui l'examinait attentivement, se sentit un peu rassurée. Angèle s'appuyait sur le bras de son mari avec un abandon plein de grâce. Elle avait une admirable figure, intelligente et expressive; ses yeux étaient d'une beauté remarquable, et l'égalité de son regard pouvait seul révéler sa cruelle infirmité. Elle souriait, mais son sourire avait une mélancolie pénétrante qui arrachait des larmes.

On monta en voiture, et, arrivé chez Mme de Lucourt, on se rassembla au salon, où la jeune mariée fut aussitôt entourée. Max était près d'elle, et il lui dit à demi-voix : — Vous ferez les honneurs du salon, Angèle; moi, je suis là, près de vous, je ne vous quitte pas, si vous avez besoin de moi, étendez la main; aujourd'hui et toujours vous me trouverez m'occupant de vous seule, comme un ami, comme un frère dévoué.

Angèle ne répondit pas, mais elle pressa la main de son mari, et tous ses traits s'embellirent d'un sourire de bonheur. Les parents, les nombreux amis vinrent alors la féliciter; toutes les paroles étaient douces, tous les vœux avaient une expression de sincérité qui ne pouvait être jouée. Angèle était heureuse. Elle inclinait gracieusement la tête, écoutant ainsi penchée, le sourire aux lèvres, et reconnaissant, au son de la voix, chacun de ceux qui s'adressaient à elle. Comme elle venait de répondre aux bonnes paroles d'un de ses oncles, Blanche s'approcha, et, sans parler, elle prit la main de sa cousine. Angèle tressaillit, laissa échapper un cri de joie, tout son beau visage refléta une vive émotion, et jetant ses deux bras autour du cou de Blanche : — C'est toi! c'est toi!... Ma sœur! ma sœur!...

Elles restèrent un moment ainsi enlacées, les yeux mouillés de larmes bien douces; puis se dégageant doucement, Angèle tendit la main vers son mari :

— Max, votre main dans celle de Blanche; c'est ma sœur, qu'elle soit la vôtre. Ah! je suis bien heureuse aujourd'hui!

Tout le monde était ému. Mme de Lucourt, seule, haussait les épaules à ce qu'elle nommait les sensibleries édifiantes d'Angèle. Mathilde, sa digne fille, reposait aussi un regard moqueur sur cette scène; pauvres femmes qui ne comprenaient rien aux jouissances de l'âme, et qui tournaient en ridicule de saintes joies qu'elles ne devaient jamais éprouver!

— Viens, dit Angèle à demi-voix, viens, Blanche, éloigne-moi de tout ce monde, j'ai tant de choses à te demander!

— Vous voulez bien me la laisser un moment, demanda Blanche en se tournant vers Max.

— Je vous la confie, madame, répondit-il en souriant doucement.

Les deux amies s'éloignèrent. Blanche guidait l'intéressante aveugle, qu'elle entourait de ses bras.

— Nous sommes seules, dit Angèle, lorsqu'elles s'arrêtèrent dans un petit salon qui donnait sur le parc. Asseyons-nous, mets-toi près de moi... bien près, que je sache bien que tu es là, que tu ne me quitteras plus!... j'ai tant souffert en ton absence!...

— Pauvre Angèle!

— N'avais-je pas perdu la moitié de moi-même? n'avais-tu pas emporté toutes mes joies, tous mes bonheurs? mes pensées, mes désirs,

mes vagues tristesses étouffaient mon cœur. Je ne pouvais les dire à personne, tu n'étais plus là pour m'entendre et me consoler, pleurer avec moi, ou me faire partager ta franche gaîté... j'étais seule et je pleurais !... mais te voilà, toutes mes souffrances sont oubliées.

— Mais aujourd'hui tu étais heureuse?

— Heureuse !... Eh bien, oui, je le suis maintenant, parce que tu es là, je puis t'interroger; tu m'expliqueras ce qui se passe en moi... Je suis mariée !... mariée !... comprends-tu ce que ce mot a d'étrange dans ma position? si tu savais quelle terrible émotion j'ai éprouvée lorsqu'on m'a parlé de ce mariage! quelle frayeur il m'a causée! Oui, j'ai eu peur, je n'avais jamais songé à ce changement de position. Je me demandais pourquoi et comment M. de Valleray consentait à m'épouser. On m'avait bien dit qu'il était sans fortune, on n'avait point essayé de m'abuser, on m'avait fait comprendre que mon futur faisait une spéculation, rien de plus. Et alors je me dis qu'il fallait en effet bien de l'ambition, une soif insatiable des richesses, pour qu'un homme noble et jeune, consentît à enchaîner à jamais sa vie à celle d'une pauvre aveugle, qui ne pouvait partager aucun de ses plaisirs, et qui, par conséquent, ne pouvait être pour lui qu'un fardeau inutile et toujours importun. Ces pensées, j'eus le courage de m'y arrêter cent fois, et bien que je ne pusse rien attendre de plus en ce monde, elles me firent un mal affreux !... aujourd'hui, elles ne sont plus les mêmes.

— Pourquoi?

— Pourquoi? Je ne le sais pas bien. Mais, écoute :

Lorsqu'il est venu ici, avant même qu'on parlât de mariage, il s'occupa de moi avec un intérêt touchant. Il m'adressa la première parole amie que j'aie entendue depuis ton départ. Il voyait que personne ne m'aimait, il me prit en pitié sans doute, il eut pour moi une voix affectueuse et douce, car sa voix est bien douce! et puis, un jour, lorsque je fus instruite de ses projets, on le laissa seul avec moi, je tremblais, et il me dit — oh! je n'ai pas oublié ses paroles. — Mademoiselle, on veut nous marier. J'ai donné mon consentement à cette union et je viens vous demander le vôtre. Ce que je vais vous dire justifiera ma démarche et vous prouvera que mon père peut désirer ce mariage dans des vues intéressées, mais qu'elles sont loin d'être les miennes. Il y a quelques années, j'ai aimé, du plus pur amour, une jeune fille, belle comme vous, bonne, aimante et dévouée comme vous. J'allais être son époux : la tombe s'est ouverte et s'est refermée sur elle. J'ai juré qu'aucune autre femme ne la remplacerait. J'ai senti que l'amour était mort dans mon cœur, mais je ne crois pas manquer à mon serment en m'unissant à vous. Vous avez ses charmes, vous avez sa belle âme, et le malheur vous a cruellement frappée, il me semble que j'accomplis un devoir, et que du ciel, où elle est sans doute, celle que je regrette m'approuve et me bénit. Son ombre ne pourrait être jalouse du sentiment que vous m'inspirez. En vous voyant, j'ai éprouvé une amitié toute fraternelle, et j'ai accepté toutes les obligations qu'elle impose. Je me suis dit que ma vie, si triste, si décolorée, aurait désormais un but. Vous serez mon amie et ma sœur, votre fortune me permettra de vous entourer de tous les soins qui peuvent adoucir vos chagrins. Je serai près de vous attentif et dévoué, comme un père qui veille sur son enfant. Je verrai pour vous et je vous ferai partager mes sensations. A deux, la vie est toujours belle. Vous vous appuierez sur moi et je vous soutiendrai. Je serai heureux comme je n'espérais plus l'être. Vous voyez que c'est moi qui recevrai, c'est vous qui donnerez. — Voilà ce qu'il me dit, Blanche.

— Ces paroles s'échappaient d'un noble cœur, mon Angèle.

— N'est-ce pas? dit la pauvre enfant avec joie. Eh bien, c'est ce que je me suis dit : de ce moment, je n'ai plus eu peur et j'ai accepté son dévouement.... puisqu'il le rendait si heureux.

— J'avais besoin de t'entendre, ma sœur, reprit Blanche, car, moi aussi, je m'effrayais de ton avenir, mais me voici, comme toi, tout-à-fait rassurée; M. de Valleray est un digne jeune homme, qui mérite d'être aimé, et que j'aime déjà, moi, pour tout le bonheur qu'il veut te donner.

— Oh! que tu me fais de bien... mais dis-moi, Blanche, reprit Angèle en se penchant sur l'épaule de son amie. Tu aimes ton mari, sans doute.

— Beaucoup, tu le sais bien.

— Eh bien, quand tu entends le bruit de ses pas, quand il te parle, quand sa main tient la tienne, sens-tu ton cœur battre bien fort? trem-

lies-tu? et quand il s'éloigne, sens-tu un froid mortel glisser jusqu'à ton cœur? te trouves-tu isolée et malheureuse à en mourir?

— Pauvre enfant! dit Blanche avec émotion, tu éprouves tout cela.

— Je crois que oui.

— Pauvre enfant! répéta Blanche à demi-voix, tandis que des larmes mouillaient ses yeux, car elle pensait que c'était là de l'amour, un amour passionné, exclusif, tel que devait l'éprouver l'âme impressionnable d'Angèle, l'âme de la pauvre aveugle qui avait été obligée de renfermer en elle-même toutes ses amours, et Blanche tremblait qu'elle ne s'aperçût un jour de tout ce qu'il y avait de froideur dans l'amitié de son mari en comparaison de sa brûlante tendresse.

— Mais réponds-moi donc, dit Angèle surprise de son silence.

— Nous causerons de tout cela plus tard, dit-elle; viens, on s'étonnerait de notre longue absence. Maintenant, nous ne nous quitterons plus ainsi...

— Encore un mot, ma Blanche. Il est une question que je n'ai osé faire à personne, mais, toi,.. tu auras pitié de ta pauvre aveugle, tu ne te moqueras pas d'elle, comme le fait souvent ma sœur Mathilde.... Dis-moi, Max est-il beau.

— Oui! répondit Blanche en souriant, tout à l'heure, à l'église, je vous admirais tous les deux.

— Je suis donc belle aussi? dit Angèle avec une joie naïve. Mais lui, lui?

— Lui, il a des yeux bleus charmants, parce qu'ils sont pleins de douceur et de tendresse. C'est son regard qui m'a rassurée, qui m'a dit que tu serais heureuse.

— Oh! que tu es bonne de réaliser ainsi mes rêves.

Les deux amies rentrèrent au salon, et cette journée se passa rapidement comme toutes celles qui apportent le bonheur.

Pendant deux mois, la vie s'écoula bien douce pour Angèle. Elle était revenue à Paris avec son époux; et Blanche, cédant à ses instances, habitait son hôtel, en attendant le retour de son mari. Angèle, toujours placée entre Max et Blanche, n'éprouvait jamais cette souffrance de l'isolement dont elle s'était sentie si malheureuse chez sa belle-mère. Max se conduisait admirablement. Son père avait cherché à lui ouvrir une brillante carrière, en prêtant la main à ce singulier mariage, et il avait été surpris de voir son fils si bien disposé à lui obéir; il le fut bien plus encore de le voir sans ambition et sans désirs, renoncer à tous les plaisirs, et consacrer tous ses instants à la jeune aveugle. M. de Valleray fit tous ses efforts pour l'arracher à ce qu'il nommait son engourdissement moral; il lui fit envisager, sous les couleurs les plus brillantes, la haute position qu'il pouvait se faire dans le monde avec la fortune de sa femme. Max résista; il tint la promesse qu'il avait faite à Angèle, en ne s'occupant que de son bonheur.

L'amour d'Angèle pour son mari avait quelque chose de religieux, c'était un culte qui occupait toute son âme. Elle n'avait point une pensée qui ne fût pour Max; un moment d'absence lui causait une douleur inexprimable, et tout dans ses gestes et dans sa voix trahissait son anxiété. Mais aussitôt qu'il s'approchait d'elle, son visage rayonnait d'une joie indicible, un céleste sourire errait sur ses lèvres. — C'est lui! — murmurait-elle, et elle donnait à ce mot une expression si profonde et si passionnée, qu'on devinait tout ce qu'elle avait souffert en l'attendant. Max s'asseyait à côté d'elle, prenait sa main et lui racontait ce qui l'avait retenu hors de chez lui, et tandis qu'il parlait, elle l'écoutait avidement sans oser respirer, comme si elle eût craint de perdre quelque chose de cette mélodie qui ne se trouve que dans la voix aimée. De ses douleurs passées, de son égoïste famille, il ne lui restait plus rien, il lui semblait qu'elle n'avait jamais vécu que pour Max.

C'était un bonheur calme, profond, qui aurait pu être durable si Angèle eût apporté moins d'ardeur à en savourer les jouissances; comme toutes les autres femmes elle ne pouvait occuper sa pensée en occupant ses regards, toute sa vie était dans son âme, et l'excès du bonheur même pouvait la briser. Quoique son cœur fût rempli par les sentiments les plus nobles, l'amour et l'amitié, quoiqu'elle vécût bercée pour ainsi dire dans les bras de Max et de Blanche, il vint un moment où la joie divine qui animait ses beaux traits s'effaça fréquemment pour faire place à une sombre tristesse. Quelquefois placée entre son mari et sa sœur d'adoption, elle tombait dans une rêverie profonde, ses joues pâlissaient, et des larmes venaient briller dans ses beaux yeux.

hélas ! sans regards. Elle souffrait sans pouvoir expliquer d'où lui venait cette souffrance. Sans doute elle regrettait l'aspect de la lumière, elle aurait donné dix années de sa vie pour que le voile tombât de ses yeux seulement pendant une heure, dix ans de sa vie pour contempler un seul instant les traits de son Max adoré. Sans doute cette nuit éternelle devait la jeter dans de sombres désespoirs. Mais depuis son mariage elle s'était fort peu appesantie sur ce malheur. Elle voyait Max avec les yeux du cœur, sa voix harmonieuse et tendre vibrait jusqu'à son âme. Il était sans cesse près d'elle, aurait-elle osé se plaindre ? avait-elle jamais tant espéré ? Elle aimait la musique, elle qui sentait vibrer dans son cœur une éternelle mélodie de sentiments, Max était excellent musicien et chantait pour elle. Il la conduisait à l'Opéra, aux Bouffes, il lui expliquait ce qu'elle ne voyait pas ; ils comprenaient et jouissaient ensemble de la riche harmonie des œuvres de nos grands maîtres. N'était-elle pas heureuse d'un bonheur qu'elle n'eût jamais osé rêver ? et pourtant après deux mois de cette douce union, une étrange tristesse envahit son âme, elle souffrit d'une douleur inconnue, inexplicable, elle se dit que le bonheur n'existait pas pour elle. — Pourquoi ?

Une scène étrange vint aggraver cette triste disposition d'esprit. Un jour elle était seule, absorbée par une vague rêverie, à demi couchée sur sa méridienne, ne se doutant ni de la coquetterie de sa pose ni de sa beauté, Max, qui était sorti depuis deux heures environ, rentra, et pour la première fois, elle ne l'entendit pas s'approcher d'elle. — A quoi pensez-vous donc, mon Angèle ? demanda Max d'une voix douce. — La jeune femme tressaillit et se leva vivement. Elle tendit la main à son mari et ses traits s'animèrent subitement : — C'est vous, Max... asseyez-vous près de moi et dites-moi d'où vous venez... vous avez été bien longtemps.

— Plus longtemps que je ne le voulais, mon amie, je viens de voir mon père.

— Votre père, reprit Angèle en appuyant sa tête sur l'épaule de son mari. Il vous a grondé, n'est-ce pas ?

— Grondé ! pourquoi ?

— Ah ! dit Angèle en souriant, il m'a dit beaucoup de choses auxquelles je n'ai rien compris, excepté qu'il vous reprochait votre oisiveté. Il m'a dit, je crois, qu'il appartenait aux femmes qui avaient souci de la gloire de leur mari, de diriger leur esprit vers une honorable ambition. Il m'a engagée à user de mon influence, pour vous faire embrasser une vie active et occupée.

— Et qu'avez-vous répondu ?

— Que je croyais qu'il avait raison, que ses réflexions étaient sages... mais que je n'entendais rien aux affaires ou aux plaisirs d'un monde où je ne vivais pas. Mon ami, je me suis montrée égoïste, je lui ai dit : je n'ai qu'un bonheur au monde, c'est de savoir Max près de moi. Que m'importe qu'il soit député, pair de France, ambassadeur. Je déteste le plus grand honneur s'il doit l'éloigner de moi.... J'ai tort peut-être, mon ami, de penser ainsi, je suis trop exigeante, et je songe trop à mon bonheur sans me préoccuper du vôtre, aussi j'ai réfléchi depuis hier si... vous voulez en effet rentrer dans le monde que vous avez quitté pour moi, je m'y soumettrai sans murmurer, et ne m'accorderiez-vous qu'un instant dans chacun de vos jours, la pauvre aveugle vous en remercierait comme d'un bienfait qui vous sauve la vie.

— Non, non, mon Angèle, je ne veux pas vous quitter : le monde, les succès, l'ambition ne me donneraient jamais ce que j'aurais perdu. Je suis heureux, mon amie, quand je vous vois heureuse ; je suis fier de penser que je suis nécessaire à votre existence ; à quels vains rêves irais-je donc sacrifier ce bonheur que nous nous sommes fait ? Écoutez, Angèle, vous n'avez jamais vu le monde, et votre cœur est trop noble pour comprendre ses vices et sa méchanceté, il assiste chaque jour à tant de marchés honteux, qu'il a peine à discerner le bon du mauvais. Vous étiez riche et je n'avais rien, il est facile de comprendre de quel odieux calcul on m'a soupçonné. Eh bien ! un seul dévouement pouvait m'absoudre, et ce dévouement est la source de mon bonheur. Pensez-vous maintenant que je doive, pour satisfaire l'ambition de mon père, renoncer à cette joie intime qui remplit mon âme, et à l'estime que je me suis acquise en accomplissant les devoirs que je me suis imposés, et qui sont si doux pour moi ? le pensez-vous ?

Angèle l'écoutait avec ravissement.

— Mon Dieu, je ne puis vous aimer davantage, mon ami, et pourtant vous méritez plus de tendresse encore.

— Soyez heureuse, Angèle, voilà la récompense que j'ambitionne et si quelque pensée vous attriste, dites-la moi, depuis quelques jours vous êtes rêveuse... Pourquoi?

— Je ne sais,... il me prend de vagues tristesses sans motifs,... peut-être,... tenez, je pense à un changement étrange qui s'est fait en moi. Depuis longtemps je m'étais habituée à cette éternelle obscurité qui m'environne, je ne regrettais plus le passé; l'avenir n'existait pas pour moi, je n'en attendais rien. Je vivais ainsi calme et sans désirs;... mais maintenant je donnerais bien des années de ma vie pour que ce voile fatal tombât de mes yeux! pour vous voir;... et, s'il le fallait, ne voir que vous, car vous devez être bien beau, Max, si vos traits reflètent votre âme! et quand je pense à l'impossibilité de réaliser jamais ce désir, je souffre et je pleure;... mais, non, je suis faible, ajouta-t-elle en relevant vivement la tête; tenez, en ce moment je vous vois, vous fixez vos yeux sur les miens, vous me regardez avec bonté, vous prenez en pitié, n'est-ce pas, cette pauvre femme qui vous doit tant et dont la seule douleur est de ne pouvoir rien vous donner en échange de votre affection, de votre dévouement.

Max l'écoutait avec émotion, il la contemplait avec amour. Son bras avait entouré la taille de la jeune femme, ils gardaient un moment le silence. Angèle se sentait heureuse de cette douce étreinte. Son cœur était délicieusement troublé. Alors, par un mouvement involontaire, elle prit dans ses deux mains la tête de son mari et ses lèvres se portèrent sur son front. C'était le baiser fraternel que Max lui donnait tous les jours. Elle resta un moment ainsi, caressant de son souffle les beaux cheveux noirs de son mari; mais tout-à-coup Max fit un brusque mouvement en arrière pour dégager sa tête des mains délicates qui la contenaient, il abandonna la taille d'Angèle et se leva vivement. La pauvre aveugle tressaillit, elle ne pouvait voir l'altération des traits de son mari; elle comprit donc qu'il s'était passé quelque chose d'étrange dans l'âme de Max.

— Qu'est-ce donc? demanda-t-elle avec une douloureuse inquiétude, Max,... pourquoi vous éloignez-vous de moi?

— Pardon,.. pardon,.. dit Max en se rasseyant, un malaise subit,... ce n'est rien.

— Ah!... vous souffrez!

Il ne put répondre, il prit la main d'Angèle et une larme brûlante vint la mouiller. Cette larme la jeune femme la sentit tomber. Elle ne prononça pas une parole, elle demeura immobile et et pâle, effrayée de l'émotion de Max, de son trouble, et des battements précipités de son cœur.

Blanche entra en ce moment, elle ne remarqua pas la pâleur de Max. Elle s'approcha de son amie, s'assit près d'elle et se montra rieuse comme toujours pour la distraire, elle y parvenait souvent. Ce jour-là elle échoua, Angèle l'entendait à peine et laissait errer sur ses lèvres un sourire forcé. Blanche s'en aperçut et s'inquiéta, elle profita d'un moment où Max sortit du salon pour dire à Angèle : tu souffres, mon amie, il se passe en toi quelque chose d'extraordinaire!

— Je ne sais, dit Angèle avec découragement,... mais les larmes m'étouffent,... et je ne puis pleurer.

Blanche la contempla un instant et un singulier sourire erra sur ses lèvres, elle se pencha avec mystère vers Angèle et lui dit à voix basse : — Entre femmes, entre sœurs, on peut tout se dire... Max n'est pas là... Cette souffrance t'inquiète-t-elle beaucoup? n'apporte-t-elle pas avec elle des joies infinies?

— Que veux-tu dire?

— Enfant, ne veux-tu pas me comprendre, ne veux-tu pas me dire que bientôt j'aurai à aimer un autre toi-même,... un fils enfin.

— Un fils! un fils, dis-tu. Angèle s'était levée en prononçant ce mot, et Blanche remarquait avec surprise l'agitation de la jeune femme. — Voilà Max, dit-elle vivement. — Angèle retomba assise en murmurant : — Mon Dieu, qui donc m'éclairera? et que veulent-ils dire? hier aussi M. de Valleray me parlait d'un fils!...

Elle s'abandonna alors à une rêverie profonde dont on ne put la distraire, et pendant plusieurs jours elle devint inexplicable pour ceux qui l'entouraient. Souvent elle appelait Blanche près d'elle, une question errait sur ses lèvres, mais une subite rougeur couvrait son front, et elle gardait le silence. Cette tristesse, cette bizarrerie dans toute sa conduite ne pouvaient échapper aux deux êtres qui la surveillaient avec tant de sollicitude. Un jour surtout qu'elle paraissait plus

abattue, Blanche jeta un regard sur Max qui lui répondit par un autre plein d'inquiétude et de douleur. Ils s'étaient compris. Blanche s'approcha de lui et dit à demi-voix — qu'a-t-elle donc, mon Dieu?

— Je ne sais, murmura Max, j'avais trop présumé de mes forces, nous serons malheureux tous les deux.

— Que voulez-vous dire?

— Vous êtes notre amie, notre sœur, venez demain matin à huit heures dans ce salon, je vous dirai tout.

Ils avaient échangé ces mots à voix basse, près du piano : Angèle était loin d'eux et cependant elle entendit. Quand sa cousine et son mari arrivèrent près d'elle, elle releva la tête et sourit; ils ne purent soupçonner l'inquiétude que leurs paroles avaient jetée dans son âme.

Le lendemain matin, un peu avant huit heures, Angèle, qui d'ordinaire se levait fort tard, sortait seule de sa chambre à coucher et traversait une petite salle qui conduisait au salon, où l'on se réunissait chaque jour. Elle marchait sans hésitation, elle connaissait si bien tous les détours de son appartement. Elle s'arrêta devant une petite porte qu'elle ouvrit doucement, et elle entra dans une bibliothèque; elle alla droit à une seconde porte qui conduisait au salon, poussa le verrou et s'assit toute tremblante : de là, elle pouvait entendre.

Elle y était depuis quelques instants, lorsque Max et Blanche entrèrent dans le salon. Elle écouta avec anxiété : ce fut Max qui parla le premier :

—Je vous remercie, ma cousine, d'être venue, car vous seule pouvez me comprendre, lorsque j'ai à parler d'Angèle.

— Angèle est mon unique amie, elle est ma sœur. Elle souffre, et je sais que, comme moi, vous vous inquiétez, vous êtes malheureux. Ignorez-vous le motif de sa souffrance? et pensez-vous qu'à nous deux nous pourrons le deviner et l'adoucir?

— Je crains de l'avoir deviné. Mais, d'abord, il faut que je vous parle de moi. Vous savez quel motif m'a déterminé à cette union, quel intérêt m'avait inspiré Angèle. Ce n'était alors que de l'intérêt, je ne croyais plus pouvoir aimer d'amour. Je vois cette pauvre enfant, haïe de celles qui lui devaient toute leur pitié, toute leur affection, et je voulus remplacer le père qu'elle avait perdu, lui tenir lieu de frère. Mais, en lui donnant mon nom, en me dévouant pour elle, je ne voulus pas lui imposer les devoirs de l'épouse. Je craignis que l'enfant, qui lui devrait le jour, n'héritât du malheur de la mère. Je m'épouvantai des souffrances qui pouvaient l'atteindre un jour, elle, déjà si cruellement éprouvée, et.... elle ne fut pas ma femme.... elle ne fut que ma sœur.

— Votre sœur?

—Sans doute, son cœur chaste et pur n'a rien regretté, car il n'a rien deviné. Son amour, elle le nomme amitié;.. mais ne peut-elle comprendre que sa position est fausse et sa vie incomplète?... et puis, ma cousine, comprenez-vous ce que je souffre, moi? Je me suis fait son frère, et je l'aime comme un amant. Elle a fait jaillir de mon âme cette source d'amour que je croyais tarie; je l'aime et je suis obligé de la fuir. Je n'ose plus laisser sa tête s'appuyer sur mon sein, ni ses lèvres effleurer mes cheveux, car ma raison s'égare! c'est un supplice de tous les instants.

— Oui, dit Blanche avec douleur, vous serez malheureux tous les deux et elle... elle souffre... son amour lui fait pressentir ce que sa candeur ignore.... Ah! vous êtes bien à plaindre!

— Une fois j'avais saisi l'espérance, j'avais entendu parler d'un oculiste célèbre. Je l'ai fait venir à l'insu d'Angèle, il l'a vue, et il m'a avoué que la guérison n'était pas certaine, que ses yeux étaient trop limpides, que, s'il l'essayait, l'opération serait bien douloureuse pour cette jeune femme si frêle, le succès plus que douteux, et, qu'une fois le système nerveux ébranlé, il pourrait y avoir des suites funestes! Ainsi tout espoir m'est ravi, je ne puis supporter cette douloureuse épreuve; il faut que je m'éloigne, ne fût-ce que pour quelques jours,... j'essaierai de l'absence.

— Partir;.. mais que deviendra Angèle?

—Vous lui resterez, vous la consolerez. D'ailleurs, avec sa perspicacité habituelle, bientôt elle devinera mon trouble que je ne puis vaincre, elle croira, lorsque je la fuirai pour imposer silence à mon amour, que c'est froideur ou regret, elle souffrira bien plus. Vous, sa sœur d'adoption, pour son bonheur, aidez-moi à la tromper: quelques jours passés loin d'elle suffiront, non à

eindre ma passion, mais du moins à me rendre plus maître de moi-même. Je prétexterai un voyage pour affaires sérieuses, mais j'irai seulement à notre campagne près de Saint-Germain,.. et, si vous la voyez trop malheureuse de mon absence, alors... écrivez-moi, dussé-je plus souffrir encore je reviendrai. J'ai juré qu'elle serait heureuse, et, avant mon repos, je dois songer au sien.

— Oh ! le ciel est injuste ! dit Blanche en lui tendant la main. Vous méritez tous les deux d'être plus heureux. Je ferai ce que vous voulez. Vous pouvez me la confier, je ne la quitterai pas d'un instant. Puisez le calme dans cet éloignement momentané. — Lui parlerez-vous aujourd'hui de votre départ?

— Je voudrais que vous fussiez là.

— Je ne sortirai pas. D'ailleurs elle va venir, ne disons plus un mot de tout cela; on a beau parler bas, elle entend toujours.

Max la quitta pour donner quelques ordres relatifs à son départ. Elle alla s'appuyer rêveuse sur le bord du balcon, et Angèle ouvrant doucement la porte qui donnait dans la petite salle, sortit de la bibliothèque et rentra dans le salon. Sa belle figure était calme, seulement une vive rougeur colorait ses joues. Elle s'arrêta sur le seuil et appela Blanche qui accourut au-devant d'elle et la gronda doucement d'être venue seule. Max rentra et vint déposer un baiser sur le front d'Angèle, elle sourit et pressa doucement sa main.

On se mit à table pour déjeuner, Max profita d'un moment de silence pour parler de son départ. Angèle l'écouta sans l'interrompre, et lorsqu'il eut fini d'expliquer les motifs sérieux qui l'obligeaient à se séparer d'elle, pendant quelques jours, elle lui dit d'une voix douce et caressante : Sans doute, mon ami, votre absence sera pénible pour moi, mais je trouverai une consolation à penser qu'elle ne sera pas longue et puis je parlerai de vous avec Blanche, ce sera presque comme si vous étiez là.

Max échangea avec Blanche un regard surpris. Il ne s'attendait pas à trouver Angèle si promptement résignée, et peut-être son cœur en fut-il blessé.

— Est-ce que vous partez aujourd'hui, mon ami?

— Aujourd'hui? dit Max en hésitant, oui, si je ne craignais de vous affliger par ce brusque départ.

— Eh bien ! partez, j'aime mieux qu'il n'y ait pas de retard,... parce que vous reviendrez plus tôt, vous penserez que votre Angèle a perdu tout son bonheur et vous terminerez vite ces vilaines affaires qu'elle ne comprend pas.... Vous reviendrez pour ne plus la quitter, n'est-ce-pas?

Max prit la main de sa femme et la baisa. — Oui, oui, Angèle, c'est une expérience que je veux faire ;... j'ai peur qu'elle ne soit inutile,... mais ce sera la seule.... je ne vous quitterai plus.

Deux heures après, Max montait en voiture. Angèle appuyée contre la fenêtre écoutait avec inquiétude le piaffement des chevaux, puis, quand la voiture se fut éloignée, elle se retourna brusquement et dit d'une voix tremblante : — Blanche, ma sœur,.. où es-tu? — Me voilà.

— Viens,... conduis-moi dans le cabinet de Max, il faut que tu écrives sous ma dictée : viens.

Blanche la guida sans comprendre la vive agitation de la pauvre aveugle. Elles restèrent une heure enfermées, et alors Blanche sortit vivement émue, elle remit à un valet de chambre une lettre qu'elle lui ordonna de porter sur-le-champ à l'adresse indiquée, et une heure ne s'était point écoulée, qu'un homme d'une quarantaine d'années descendait de cabriolet à la porte de l'hôtel, et se faisait introduire dans l'appartement d'Angèle.

Il y avait cinq semaines que Max avait quitté Paris et qu'il vivait dans la retraite, occupant son esprit pour distraire son cœur, faisant bâtir, et embellissant cette habitation d'été comme si Angèle avait dû, en y venant pendant la belle saison, voir les élégants changements qu'il aurait fait subir à la maison où elle était née.

Max, quoique fort occupé, était sombre et rêveur. Blanche lui avait écrit plusieurs fois qu'Angèle supportait avec assez de résignation son éloignement. Max voulait sans doute qu'Angèle fût calme et heureuse; mais quel cœur bien épris reste toujours d'accord avec la raison? il s'était effrayé de l'exaltation qu'il avait trouvée dans l'amour d'Angèle et qui lui ôtait à lui la raison et l'énergie qui lui étaient nécessaires. Et dans ce moment il s'effrayait de sa résignation. Il avait cru être indispensable à la pauvre aveugle. Il l'avait quittée presque avec remords, et voilà qu'elle supportait son absence avec un courage qui ressemblait à de l'indifférence. Aussi, loin d'employer les jours d'exil à combattre un amour trop profond, il le laissa prendre plus de force et de puissance. Il souffrait non de ne pouvoir

guérir, mais de ce qu'Angèle ne souffrait point. Il avait tremblé qu'elle n'eût deviné le motif de son trouble, et tout-à-coup il s'offensait qu'elle ne l'eût pas compris. Etranges contradictions du cœur humain, qui nous prouvent, hélas ! que l'homme le plus dévoué, le plus aimant est encore et toujours égoïste.

Un après-dîner il reçu une lettre de Blanche, elle contenait ces seuls mots : « Quoi que vous fassiez, ne perdez pas un instant, quittez tout, montez en voiture et venez ; si vous avez jamais aimé Angèle, n'hésitez pas un seul moment. »

S'il avait jamais aimé Angèle ! — Avec ces mots, on l'aurait fait aller au bout du monde. Il ne consacra qu'une heure aux ordres qu'il voulait laisser à ses ouvriers, encore ces ordres se ressentirent-ils de l'agitation de son esprit ; car il se creusait inutilement la tête pour savoir quel motif engageait Blanche à le rappeler avec tant d'insistance, et comme il ne pouvait espérer nul bonheur, il pensa qu'une nouvelle douleur le menaçait et qu'Angèle, mourante peut-être, l'attendait pour lui adresser un dernier adieu.

En proie à la plus douloureuse inquiétude, il partit et à sept heures du soir il arrivait chez lui. En descendant de voiture son regard interrogea avec anxiété le visage de ses domestiques, il n'y vit aucune trace d'embarras, mais ils pouvaient, par affection pour lui, chercher encore à le tromper pendant quelques instants. Ce qui justifia ses craintes ce fut la contrainte d'un vieux domestique qui avait toujours été dans la maison du père d'Angèle, et qui avait suivi la jeune fille lorsqu'elle s'était mariée. Jacques s'approcha vivement de son maître et baissa les yeux en disant d'une voix un peu tremblante : Allez vite, monsieur, on vous attend. — Max n'osa l'interroger, il monta rapidement l'escalier, traversa l'appartement et arriva dans un petit boudoir qu'Angèle avait toujours affectionné. Une seule lampe recouverte d'un globe masqué jetait une pâle lueur dans la chambre. Blanche tournait le dos à la lumière et se tenait au chevet d'un lit de repos, sur lequel Angèle était à demi couchée.

— Angèle,... c'est lui ! — Blanche prononça ces mots lorsque Max parut. Il s'approcha pâle de terreur et d'émotion. La jeune femme avait tressailli. — Je l'avais entendu, dit-elle d'une voix troublée. C'est bien vous, mon ami ?... et elle lui tendit la main.

— Qu'est-il donc arrivé, Angèle ? dema[nda] Max qui remarquait avec une surprise inqu[iète] que le front et les yeux de la jeune aveugle étai[ent] ceints d'un bandeau.

— Oh ! rien, reprit-elle en souriant et en [se] levant à demi. Venez Max, bien pres de mo[i] et jurez-moi de ne plus me quitter ;... car voy[ez-] vous,... je m'étais résignée à votre absence,... [en] apparence ;... mais elle m'a fait un mal affreu[x].

— Pardon, dit Max en s agenouillant po[ur] être plus près d'elle, pardon, je vous ai impo[sé] une souffrance et j'en ai été puni, car j'ai bi[en] souffert aussi moi...

— Blanche ?... dit Angèle avec l'accent de [la] prière.

— Quoi ! tu ne veux pas le gronder,... le fai[re] un peu languir ?

— Oh ! non ! non !

Blanche se baissa vers son amie, dénoua l[e] bandeau et l'enleva en riant. Angèle se leva vi[ve]ment, joignit les mains, abaissa sur son ma[ri] ses yeux brillants : — Ah ! je te vois !... je te vois que tu es beau !...

— Angèle, s'écria Max en la saisissant dan[s] ses bras avec transport, n'est-ce point un rêve ? Dieu a-t-il donc eu pitié de nous ?...

— Laisse, dit la jeune femme en le repoussant doucement, oh ! laisse que je te voie encore !...

— Ainsi tu as subi une opération terrible, et je n'étais pas là pour te soutenir et t'encourager.

— Oh ! je n'ai pas eu peur,... je n'ai pas souffert : ... je savais que je te verrais !..

— La fuirez-vous encore ? demanda Blanche en souriant.

— Non ! non !... elle est ma femme maintenant, elle est mon bien, ma vie !... car je t'aimais, Angèle, je t'aimais d'amour, comme je n'ai jamais aimé.

— Je le savais, dit Angèle en rougissant et en cachant son beau visage dans le sein de son mari, voilà pourquoi j'ai eu tant de courage. Voilà pourquoi j'ai dit à celui qui m'a sauvée et qui hésitait : je préfère la mort à cette cruelle cécité qui me sépare de lui !...

— A ton tour, laisse-moi te voir, dit Max avec amour. La vie et le bonheur sont dans ton regard.

Blanche jeta un dernier regard d'affection et de joie sur ce couple si heureux, et sortit doucement du boudoir emportant l'inutile bandeau.

CLÉMENCE LALIRE.

UN AMOUR CORSE.

Il y a cent ans, il n'existait point de grande route d'Ajaccio à Bastia : ce n'est tout au plus que depuis un quart de siècle qu'une communication directe et régulière s'est établie entre ces deux villes métropoles de la Corse, Une petite route à peine assez large pour deux mulets de front conduisait autrefois d'Ajaccio au charmant village de Bogognano, à mi-côte de cette longue chaîne de montagnes qui coupe la Corse du nord au sud. De là, un sentier fait plutôt pour des chèvres sauvages que pour des hommes, serpentait capricieusement à travers les flancs de la montagne et longeait le fort de Vizzavona pour s'engager obliquement au milieu de la forêt du même nom et rejoindre par la vallée la route qui conduit à Corte. — Une immense arche de granit enjambe audacieusement aujourd'hui le défilé et couvre de sa voûte imposante le torrent du Vivaro, là où était autrefois périlleusement suspendu un étroit et mauvais petit pont de planches tremblant sous les pas du voyageur. Dans ces temps malheureux, au milieu des guerres incessantes qui ravageaient le pays, il était si difficile et si périlleux de se rendre d'un lieu à un autre, que l'on ne se hasardait que bien rarement à visiter ces contrées, ou bien l'on n'entreprenait un voyage qu'en nombreuse compagnie et en armes comme un parti de guerre; tant on redoutait, non sans raison, les *Génois* et les *Vendetta* !

Une seule chose n'a pas changé dans le cours d'un siècle, — la nature du pays, toujours sauvage, mais toujours admirable dans sa simplicité mêlée de grandeur, dans son imposante nudité pleine de caractère et de fierté. Alors, comme aujourd'hui, s'étendait à six mille pieds au-dessus du niveau de la mer, l'antique forêt de Vizzavona toujours remplie de murmures mystérieux et de bruissements mélancoliques.

Sur le flanc oriental de la montagne couverte ainsi que les montagnes voisines par cette immense forêt d'ormes et de hêtres gigantesques, de larges châtaigniers et de hauts sapins, s'abritaient quelques misérables huttes groupées sous l'ombre comme des sœurs. C'était le petit village de Moreto. Aujourd'hui une seule maison est encore debout ; toutes les autres ont disparu au milieu des guerres et des pillages. — La Corse peut étaler des ruines de tous les âges et écrire son histoire si dramatique avec le sang des siens que chaque siècle a vu couler par torrents. Parmi les chétives cabanes de Moreto, on en remarquait une à ses murs blanchis et à ses étages. Ses propriétaires étaient jadis de riches *possidenti*, mais une *vendetta* de trente ans les avait ruinés complètement. De cette famille, le père et deux de ses fils étaient successivement tombés sous les coups de l'ennemi ; — ses plans de châtaigniers avaient été deux fois coupés dans la saison des pousses, ses troupeaux de chèvres massacrés, ses champs d'orge brûlés impitoyablement. Mais le dernier rejeton mâle de cette famille éprouvée et sa sœur pouvaient se consoler de cette longue suite de malheurs et de scènes sanglantes en se disant : « Nous sommes vengés, complètement vengés !... »

En effet, ce dernier fils avait tué de sa propre main le chef de la famille ennemie, le meurtrier de son père ; de sa propre main il avait mis le feu à ses blés et à sa maison, et vu de ses yeux la dernière pierre crouler dans les cendres ; puis il avait forcé de fuir le dernier des fils avec son enfant tout jeune encore. Pendant trois ans il l'avait poursuivi sans relâche, et l'ayant enfin rencontré un dimanche de Pâques, alors, en plein jour, à la porte d'un bourg, il lui avait trois fois enfoncé son poignard dans le cœur en lui criant dans l'oreille d'une voix de tonnerre : « C'est moi, moi, Ghisoni, ton ennemi mortel ! » — Depuis ce moment, Ghisoni jouissait de la vie avec calme, en paix avec sa conscience. N'avait-il pas rempli le devoir le plus sacré d'un fils et d'un Corse ? La race de ses ennemis était anéantie, le dernier qui pût porter une arme était tombé sur son poignard. Sans doute il existait bien encore un rejeton, ce jeune enfant dont nous venons de parler ; mais on ne l'avait pas revu, et depuis dix ans il etait disparu.

Ainsi vivaient solitaires, sans presque aucune communication avec le monde, Nicolo Ghisoni et sa sœur plus jeune que lui. Il l'aimait comme un cœur de cette trempe peut aimer. Après sa ca-

rabine et la chemise sanglante de son père, sa sœur était ce qu'il avait de plus cher au monde, mais il ne le lui avait jamais avoué. On eût dit, à le voir, qu'il ne voulait lui montrer son amour de frère qu'à travers le voile d'une sévérité sombre et farouche. Il semblait ne penser à autre chose qu'à relever l'éclat de sa maison. Depuis sept ans il y travaillait avec une économie qu'on ne connaît qu'en Corse, avec une activité, une persévérance dont on n'a d'exemple dans aucun autre pays. Par ses soins assidus ses vignes se couvraient de fleurs et de fruits, de nouveaux troupeaux remplissaient ses étables, un nouvel étage s'élevait même au-dessus de sa maison. Ghisoni commença, dès-lors, à passer pour riche. Intérieurement il se trouvait flatté de cette réputation, bien que son extérieur ne pût trahir les sentiments qu'il éprouvait. Ses habitudes, son costume, rien ne changea; la jaquette du Corse des montagnes, la *barretta pinsuta* et les guêtres de cuir ne le quittèrent jamais, et toujours resta vide dans l'église de Vivario la place qu'occupait autrefois son père.

Pour une jeune fille dont les yeux respiraient la gaîté et l'amour de la vie, c'était, il faut l'avouer, une assez triste existence : ne voir jamais autour de soi que la mélancolique figure de Nicolo et sa terrible carabine. Les soins du ménage, que le Corse par fierté ou par paresse abandonne ordinairement à la femme, l'occupaient bien une partie du temps; la lecture remplissait le reste de sa journée ; car son frère, pour un Corse des montagnes, avait reçu une bonne éducation, et ne laissait manquer sa sœur ni de livres, ni de moyens d'instruction. Les soirées seulement lui paraissaient sans fin, surtout dans les beaux jours de l'année, lorsqu'elle voyait les jeunes filles du village, parées de leurs *mezzaros*, d'un blanc de neige, courir après les bergers qui, sous l'ombre des gigantesques sapins, s'exerçaient au tir. Mais elle ne pouvait s'y rendre, car Nicolo, qui était comme le chef de ce petit clan, se faisait une trop haute idée de sa dignité, pour permettre à sa sœur de se mêler à ces réunions. La pauvre enfant vivait ainsi comme prisonnière entre les murs de sa maison, et dans toute la semaine elle n'avait qu'un seul jour de joie, le dimanche. Son frère, et plus souvent encore une vieille tante qui vivait avec eux, la conduisait à Vivario; car Moreto n'avait pas d'église. Cette longue promenade était un bonheur pour Angiolina, toute à ses naïves impressions et sautant de joie dans la route comme une jeune chèvre au milieu des prairies.

Un dimanche donc, au commencement d'avril, Angiolina, tout entière au sentiment de sa liberté et aux douces émotions que faisaient naître en son âme le premier souffle embaumé du printemps, retournait, avec sa tante, de Vivario à sa maison. La vieille Nuccia cheminait d'un pas lent et mesuré; mais la jeune fille, bientôt ennuyée de ces allures, se prit à courir çà et là, tantôt à droite, tantôt à gauche, à travers les arbres de la forêt et dans l'herbe des prairies, cherchant un peu de fraîcheur à l'ombre d'un orme touffu, cueillant quelques fleurs pour s'en faire un bouquet; puis elle revenait vers sa tante, faisant beaucoup rire la vieille par des mots charmants de naïveté, et reprenait de plus belle ses joyeuses et insouciantes échappées. Mais voilà qu'elle aperçoit en courant une de ces innocentes couleuvres si vives et si brillantes que les enfants corses pelotent et se roulent autour du cou comme un collier. Sans crainte, — car Angiolina ne craignait que son frère, — elle se glissa légèrement derrière la couleuvre qui, subitement éveillée, s'enfuit avec agilité sur le gazon et s'alla cacher dans les profondeurs des broussailles. Tout-à-coup Angiolina, saisie de frayeur, jette un cri perçant; la vieille Nuccia se retourne; mais, respirant à peine, pâle comme la mort, la jeune fille se précipitait au même instant dans ses bras. Sur ses pas arrivait un jeune Corse armé, qui venait de sortir d'un buisson. La vieille tante trembla à son tour : cet homme, elle ne l'avait jamais vu, mais à ses traits si fortement empreints de certaine ressemblance, d'une ressemblance de famille, elle reconnut comme d'instinct ce serpent que Ghisoni avait oublié d'écraser dans son œuf. Par un mouvement spontané et presque involontaire, elle tendit ses bras à sa nièce épouvantée; mais la pauvre Angiolina, si fortement troublée, chancela sur une racine et tomba! D'un bond, le jeune homme est près d'elle. Ce qu'il advint, Nuccia n'eût pu le dire, car, perdant la tête et croyant Angiolina morte, elle prit la fuite en poussant un cri d'alarme qui retentit dans la forêt et frappa au loin l'écho de la montagne.

Angiolina et le terrible Corse restèrent ainsi

seuls, Mais celui-ci n'était pas moins surpris de cette rencontre inattendue. Pendant quelques minutes considérant la jeune fille qui, encore étourdie de sa chute, était là sans connaissance; il se mit à genoux et essaya de l'attirer à lui, sans trop savoir quel parti prendre, ni comment lui porter secours, car c'était la première fois qu'il voyait une femme évanouie. Cependant Angiolina ne revenait pas à ses sens: elle était devant lui, raide et pâle, mais plus attrayante meme de cette pâleur qui va si bien à un visage Corse. Le jeune homme cherchait du secours, et voulait découvrir la vieille qui à son approche avait pris si précipitamment la fuite, mais elle avait disparu sans retour. Que faire? Angiolina était toujours étendue sans mouvement. Enfin il prend sa résolution, glisse ses bras autour du corps de la jeune fille, et enlève ce précieux fardeau avec précaution, comme un verre que l'on craindrait de briser, et se dirige à travers les buissons vers une source qui coulait à l'ombre, dans les fentes d'un rocher. La fraîcheur de l'ombre et de l'eau fit ouvrir les yeux à Angiolina: heureusement elle ignorait comment elle se trouvait là. Si elle s'était éveillée dans les bras du Corse, elle en serait morte de terreur. Mais bientôt revenue à ses sens, elle fut saisie d'une indicible frayeur lorsqu'elle se vit ainsi seule, abandonnée dans un lieu désert au pouvoir de ce bandit. Ses craintes se trahissaient à chaque moment: elle fut sur le point de s'évanouir de nouveau: elle ne se sentait soutenue que par la peur d'un second danger. Elle se jeta aux genoux du Corse et lui dit en baissant à terre ses yeux mouillés de larmes; « Ah! ne me faites pas de mal. Je ne suis qu'une pauvre fille qui n'ai jamais offensé personne. Laissez-moi regagner tranquillement ma maison. La sainte Vierge vous récompensera, car chaque jour je prierai pour vous. »

Le jeune homme ne pouvait se lasser de contempler, d'admirer Angiolina; il écoutait sa voix, mais dans l'oreille du banni accoutumée aux bruits des torrents et aux rugissements de la tempête, cette voix se changeait en une harmonie si douce qu'il n'entendait plus ses paroles. Comme elle était belle ainsi, dans son naïf désespoir, et sa pudique douleur!... A travers les boucles de ses cheveux qui s'étaient déroulées sur son front, et voilaient son visage, à peine osait-elle lever vers le jeune Corse ses beaux yeux noirs. Celui-ci, comme fasciné, l'écoutait avec son âme et retenait presque son haleine pour ne pas perdre le plus léger son de sa voix adorée!

— Et pourquoi donc avoir peur de moi? dit-il d'un ton mêlé à la fois de douceur et de brusquerie. Il était fâché de la voir ainsi trembler devant lui; il lui en voulait presque de sa peur, de cette peur qui, chose étrange, lui donnait un attrait si puissant! Quoique bien jeune, Angiolina sentit à cette voix et à ce reproche plein de douceur, se révéler en elle le sentiment de la femme: elle eut conscience de son ascendant sur l'homme. Alors, sans trop trembler, elle regarda son ravisseur: c'était un jeune homme de dix-huit ans à peine, le visage brûlé par le soleil, les traits vifs et pleins de caractère, et les cheveux noirs comme l'aile du corbeau, Sa figure trahissait de sauvages passions; mais en ce moment, sous l'empire des idées qui le maîtrisaient, elle était remarquable de beauté. Son regard de feu semblait vouloir percer l'âme de la jeune fille. Immobile, il regardait cette divine créature dont l'apparition faisait une si étrange et si soudaine diversion à ses pensées de sang et de vengeance. Angiolina troublée, baissa les yeux, peut-être par crainte encore, mais cependant elle ne tremblait pas!...

— Qui es-tu? lui demanda le Corse en la relevant. Elle ne s'éloigna pas, mais lorsqu'ils se touchèrent, elle trembla, comme frappée d'une secousse électrique: ce fut lui qui recula de quelques pas. Angiolina le comprit: il lui sembla que leurs âmes se trouvaient tacitement d'intelligence. « Qui es-tu? répéta-t-il en donnant à sa voix une expression de tendresse. »

— Angiolina Ghisoni, sœur de Nicolo, dit-elle, je demeure tout près d'ici, à Moreto.

— Nicolo Ghisoni! fit-il en rugissant comme un lion, toi, la sœur de celui qui a tué mon père. J'ai juré sa mort sur le cadavre de mon père, je tiendrai mon serment. Conduis-moi vers ton frère, je veux le tuer, je le veux!

La malheureuse Angiolina se jeta à ses pieds, et tendit des mains suppliantes vers l'ennemi mortel de sa maison. Cette femme, qui tout à l'heure avait repris la conscience de sa force et de sa puissance, était soudain redevenue une jeune fille timide, altérée par l'épouvante, et tremblant pour les jours de son frère.

— Grâce! murmura-t-elle d'une voix brisée,

Le Corse se sentit encore une fois désarmé en présence de cette faible créature qui, malgré lui, prenait tant d'empire sur son âme. Ses traits que contractait la fureur s'adoucirent ; il laissa tomber son bras, et fut presque honteux de sa colère.

— Ecoute, lui dit-il, je veux te raconter comme je vis depuis dix ans, alors tu comprendras pourquoi je veux tuer ton frère. Je l'ai vu, je n'étais encore qu'un enfant, mais son image est toujours présente à mes yeux; je l'ai vu quand, de sang-froid, il plongea son poignard dans le cœur de mon père. Quoique sans armes, je me jetai sur lui, je le saisis par les pieds. j'enfonçai mes dents dans sa chair et je bus son sang. Mais lui, me repoussa avec mépris, ne voulant pas même se donner la peine de m'écraser ; c'est sa mort : je l'ai juré de cette main que j'ai trempée dans le sang de mon père. Depuis ce moment, la vie a passé devant moi comme un nuage. Mon fusil m'a préservé de la faim, car rarement la pitié me jetait un morceau de pain. C'est ainsi que j'ai vécu dix longues années, entends-tu ? Dix ans de souffrances et de privations, sans abri, parcourant la Corse d'un bout à l'autre. C'était à peine si mes lèvres prononçaient d'autre mot que le nom de Ghisoni ? A chaque berger je demandais : Connais-tu Nicolo Ghisoni? montre-moi sa demeure, afin que je le tue. On se moquait de moi, car je n'étais qu'un enfant ; mais maintenant je suis un homme et personne ne se moque plus de moi.

— Ah ! grâce, grâce pour mon frère ! s'écria Angiolina, tu auras du pain toute ta vie, c'est moi qui veux te nourrir, et si je ne puis faire autrement, c'est moi qui chaque jour t'apporterai à manger. « Alors une pensée soudaine traversa l'âme du Corse qui sourit avec mélancolie, couvant la jeune fille sous un regard de feu. Angiolina devint d'un rouge pourpre, mais pourtant elle ne tremblait plus.

— Regarde-moi bien, dit-il en s'approchant toujours d'elle de plus en plus, et sa voix était si douce qu'elle allait retentir jusqu'au fond du cœur de la jeune fille, je suis une bête sauvage que jusqu'ici personne n'a pu apprivoiser, dis-moi, jeune fille, le veux-tu, toi ?.... Veux-tu avoir pitié d'un pauvre banni ? Veux-tu rendre une famille, une maison, une patrie à celui à qui ton frère a tout ravi ? Veux-tu être pour moi tout, oui tout, ici et là-haut ? Quand je devrais t'en prier du fond du cœur, comme une jeune fille, comme la mère apprend à son jeune enfant à prier devant la vierge ! Seulement ton amour, jeune fille, peut faire de moi un homme. — Tu ne réponds pas, ajouta-t-il avec tristesse, comme s'il comprenait le silence d'Angiolina, tu as peur de moi, tu veux me fuir, m'échapper, je le vois bien ;.... eh bien ! va, je ne te retiens plus. — Et cependant mon cœur était aussi bon que le tien ; — je ne voulais que t'aimer ! — J'ai tant souffert, et pourtant je suis si jeune encore !... Si jeune et sans cesse poursuivi par une seule, une horrible pensée ; oui, toujours, toujours la même pensée qui m'obsède ! Un souvenir qui me pousse à la folie, à la fureur !

Il s'arrêta, respirant à peine. Il y avait un charme irrésistible dans ce langage, dans ces élans de passion que rien ne saurait rendre. Angiolina avait peine à contenir son émotion. Elle voulait lui répondre ; les yeux humides du Corse demandaient avec tant d'anxiété une parole, une seule parole de consolation. Elle sentait qu'elle pouvait sauver la vie de son frère, mais à quel prix ?

— Tu ne tueras pas mon frère, n'est-ce pas ? murmura-t-elle enfin d'un air à la fois naïf et confiant, et le front couvert de rougeur, car elle devinait presque tout ce qu'il y avait sous ces paroles. Le bandit la comprit : un éclair de bonheur brilla dans ses yeux ; la crainte d'effrayer la jeune fille, qui peu à peu se rapprochait de lui, retenait seule l'explosion de sa joie.

— Comment pourrai-je te prouver autrement toute l'étendue de mon amour ? s'écria-t-il enfin, en cherchant avec peine à se maîtriser ; avec quel bonheur je te sacrifierai mon serment et ma vengeance, mais tu m'aimeras, tu m'aimeras bien, n'est-ce pas ? entends-tu ? Tous les jours tu viendras me trouver et me dire : Ne faites rien à mon frère, car si tu ne venais pas, je pourrais l'oublier, et alors,... mais adieu ! Si dans trois jours je ne te revois pas, si je n'entends pas parler de toi, je vais moi-même à ta maison, et l'un de nous mourra, lui ou moi, peu importe, m'as tu compris ? veux-tu ?...

Émue jusqu'au fond de l'âme, Angiolina ne savait si elle devait accepter ou refuser. Inutile de la contraindre par des menaces, car elle avait du sang corse dans les veines. Mais le bandit était si tendre, si pressant ! « Serait-ce un avertissement de la Providence qui veut se servir de

moi pour apaiser la haine de deux familles? se dit-elle,... et puis tout haut : — « Mais si mon frère *nous* surprenait! »

— Nous! fit le Corse, tout transporté de joie : et dans l'ivresse de son bonheur, il oubliait sa soif de sang. Pour lui, il n'y avait plus de vendetta, plus de Nicolo Ghisoni. — Et s'il venait maintenant, je ne toucherais pas un seul de ses cheveux, dit-il,... par amour pour toi!

— Et s'il te tuait, lui!

— Alors je mourrais dans tes bras!..,

Angiolina ne put rien répondre, et appuyée sur le bras du Corse qui l'accompagnait avec tendresse et respect, elle s'éloigna lentement du fourré pour regagner le sentier, les yeux fixés à terre, les joues rouges, le cœur agité. Elle sentait tout le danger de sa position ; elle ne craignait plus le bandit; elle n'avait plus peur que d'elle-même. Devait-elle enchaîner sa vie au sort d'un être que la fatalité semblait devoir pour toujours éloigner d'elle!

Ils arrivèrent ainsi tous deux à la route. « Au revoir! à demain! dit le Corse; et à l'instant il disparut dans l'épaisseur du bois sans donner même à la jeune fille le temps de lui répondre une seule parole. Quelques centaines de pas plus loin, Angiolina trouva la vieille Nuccia plutôt couchée qu'agenouillée au pied d'une croix, et recommandant, avec des soupirs entrecoupés de sanglots, à la sainte Vierge, sa nièce, qu'elle croyait à jamais perdue. Angiolina fut bientôt remise, et avec cet air de naturel que les plus innocents savent prendre au besoin, il ne lui fut pas difficile de persuader à sa tante qu'elle avait mal vu, et qu'elle s'était effrayée mal à propos. La bonne femme ne demandait pas mieux, tant elle était heureuse de retrouver sa chère nièce saine et sauve. Aucun danger n'était à craindre de la part du sombre Ghisoni ; elle ne lui parlait quequand il la questionnait, et Ghisoni questionnait peu et rarement!

A dater de ce jour, Angiolina vécut comme dans un songe: elle ne se croyait éveillée que lorsqu'elle était près du bandit. Chaque matin, elle sortait pour gagner la forêt. On s'habituait à ses promenades, et personne ne la troublait. Elle passait ainsi tous les jours quelques heures avec un homme que, par une indicible fatalité, elle devait craindre et aimer. Deux mois avaient fui comme des oiseaux de passage, sans qu'elle eût manqué un seul jour d'aller voir son pauvre banni. Sa tendresse, son amour augmentaient chaque jour; mais elle avait avec soin caché aux siens ses sentiments. Elle se sentait vivre avec un inexprimable bonheur. Pauvre enfant! son bonheur était trop grand, trop complet, pour être durable! Le sévère Ghisoni pressentait bien quelque chose, mais n'avait pu rien découvrir! Enfin, je saurai pénétrer ses sentiments, se dit-il, et un matin il entra dans la chambre de sa sœur : son visage était moins soucieux; son regard plus amical que d'habitude.

Angiolina, lui dit-il sans détour, voici le temps de songer à t'établir, je le sens à ta vie rêveuse, à ta passion pour la solitude. J'y ai pensé. Piétro Ricardi, de Vivario, demande ta main; il veut prendre le nom de Ghisoni, afin qu'il ne meure pas avec moi. J'en suis content. Il a ma parole; le mariage aura lieu dans quinze jours, Ainsi, tiens-toi prête. » Ensuite il se retourna et gagna la porte. Il n'y avait pas de réponse à faire, et lui interpréta favorablement le silence de sa sœur. La pauvre enfant fut au moment de perdre connaissance. Elle voulait sur-le-champ porter cette affreuse nouvelle au seul être qui fût encore quelque chose pour elle dans le monde. Malheureusement un sort fatal voulut que son frère restât toute la journée à la maison, et le soir elle fut saisie d'une fièvre violente, au point de ne pouvoir quitter son lit. Ses inquiétudes croissaient à chaque instant. « Que va-t-il penser? Comment lui faire parvenir cette nouvelle? « Et si le Corse pénétrait dans sa maison, et venait se présenter à son frère, en lui disant d'une voix de tonnerre: Elle m'appartient!... O ciel!...

Cette indicible douleur dura trois jours entiers. Malgré le feu de la fièvre qui la consumait, elle eut assez de force pour ne trahir son secret ni par la plus légère imprudence, ni par la moindre parole. Souvent l'anxiété lui faisait oublier sa faiblesse, elle voulait sauter de son lit, et courir à son amant. Mais la vieille Nuccia la veillait assidûment. La pauvre enfant retombait sur son lit anéantie. Au bout de trois jours la fièvre parut se calmer un peu, et après deux nuits sans sommeil, la vieille tante se décida à aller prendre quelque repos. Angiolina resta seule, abandonnée à ses tourments et à son chagrin. « Depuis trois jours déjà dans cet état, pensait-elle, mais demain, que je puisse au moins lui parler! Co-

pendant, quelle longue nuit encore à passer, et entre aujourd'hui et demain, que de choses pourraient survenir!...

Angiolina se leva en tremblant de son lit, et se mit à sa fenêtre pour rafraîchir à l'air qui venait de la forêt son front brûlant du feu de la fièvre. C'était une de ces nuits sereines, tranquilles, sans clair de lune, il est vrai, mais resplendissantes d'étoiles dont le reflet semble envelopper la terre d'une clarté douteuse et qui permet à peine de distinguer les contours des objets. Des millions de vers luisants étincelaient sur le gazon et au milieu des broussailles. De hauts cyprès qui se dressaient devant la fenêtre d'Angiolina augmentaient encore par leur ombre funèbre l'obscurité de cet angle de la maison. C'était enfin une de ces douces nuits méridionales où tout dans la nature est à la fois plein de calme et de vie, où tout, après une longue journée sous les feux ardents du soleil, semble renaître, depuis le rossignol qui chante au fond des bois jusqu'à la jeune fille qui joue sous les amandiers en fleurs, et même jusqu'aux feuilles des arbres qui semblent respirer et parler mystérieusement avec la brise.

Angiolina tomba dans une profonde rêverie: mais bientôt un bruit presque insensible la réveilla, et elle vit une ombre se glisser le long des cyprès. Elle trembla; son cœur battait avec violence!

— C'est le bandit!...

En effet, c'était lui-même. Elle l'avait tout d'abord reconnu à son blanc mezzaro.

Un cri étouffé vint mourir sur ses lèvres. Au péril de sa vie le Corse grimpa le long du mur, et au bout d'une minute d'inexprimable angoisse, il était là, devant elle, à ses genoux, transporté de joie, ivre de bonheur, tantôt couvrant de baisers le bas de sa robe, tantôt pressant sur sa bouche ses mains brûlant encôre des feux de la fièvre. En ce moment on entendit comme un léger bruit, peut-être une fenêtre que le vent agitait. Angiolina retint son souffle et n'osa plus respirer; au dehors, un silence semblable à celui des tombeaux, puis à ses genoux la présence de son bien-aimé la remirent bientôt de sa frayeur. Mais ce moment avait été si terrible que, si douce et si pleine de charmes que fût leur entrevue, les deux amants durent se séparer. Une minute de retard pouvait coûter la vie à l'un ou à l'autre. Enfin l'amant céda aux arde[illegible] tes prières de sa douce amante et s'arracha [illegible] ses bras en lui prodiguant mille serments d'a[illegible] mour. Ne savait-il pas maintenant qu'Angiolin[illegible] vivait et qu'elle l'aimait? — C'était tout pour lu[illegible]

Le bandit se laissa glisser le long du mu[illegible] toucha la terre et s'éloigna rapidement. Angio[illegible] lina se pencha sur la fenêtre, et le suivit d[illegible] yeux jusqu'à ce qu'il eût diparu dant la vapeu[illegible] de la nuit et au millieu des cyprès. Alors il l[illegible] sembla entrevoir comme une forme humaine s[illegible] glisser à son tour dans l'ombre. Était-ce une illu[illegible] sion? On se trompe quelquefois dans la nuit[illegible] Mais quel pressentiment! quelles terribles émo[illegible] tions l'agitaient!... — Angelo! fit-elle à mi[illegible] voix. Point de réponse! Mais soudain un brui[illegible] sourd retentit. Elle resta immobile, prêtan[illegible] l'oreille avec anxiété, quand un rire sauvage e[illegible] convulsif vint interrompre ce silence de mort[illegible] C'était lui, c'était son frère! Pour la premièr[illegible] fois de sa vie, elle venait de l'entendre rire!

N'écoutant plus, n'attendant plus rien, Angiolina descend rapidement et se précipite vers l'endroit d'où venait de partir ce rire féroce. Au même instant la lune se leva tranquillement au-dessus des montagnes du Vivario, et éclaira de sa pâle lumière une scène d'horreur.

Un cadavre sanglant gisait à terre; un homme à côté de lui. Ce cadavre sanglant, c'était celui de son bien-aimé, l'homme qui était à côté, c'était son frère!

Nicolo, éveillé par le bruit, avait deviné le secret de sa sœur, découvert, à ses paroles trop distinctes et trop imprudentes, le fils de son mortel ennemi, et Nicolo venait d'accomplir sa vendetta! La mesure de son bonheur était comble: il n'avait plus sur la terre un seul être à haïr ou à tuer!....

Nicolo avait entendu accourir sa sœur, et cependant il recula devant elle! Cette jeune fille, si douce, si calme, était devenue une furie. Ses grands yeux noirs que la fièvre dilatait encore, lançaient des éclairs: le feu de la colère avait remplacé sur ses joues la pâleur de la maladie, et ses longs cheveux flottaient en désordre sur son sein. On eût dit une Méduse! Semblable non à une femme mais à une lionne à qui le chasseur vient d'enlever ses petits!

— Misérable meurtrier! rends-moi mon bien-aimé, s'écria-t-elle avec fureur, et d'une voix

à faire reculer de terreur cet homme au cœur de fer : Pourquoi l'as-tu assassiné? parce que je l'aimais, n'est-ce pas?

— Je l'ai fait, murmura-t-il, parce qu'il était notre mortel ennemi.

— Oui, tu l'as tué, reprit-elle avec une énergie toujours croissante, tu l'as tué par derrière, dans l'ombre de la nuit, misérable assassin! tu étais trop lâche pour te mesurer avec lui à la clarté du jour !...

— Angiolina, prends garde à toi! dit le Corse, et son poignard brilla.

— Eh bien! tue-moi aussi, reprit-elle, je ne suis qu'une femme, tu ne dois pas avoir peur de moi, n'est-ce pas? Eh bien! tue-moi donc aussi, ajouta-t-elle avec une sorte de joie frénétique; et elle s'approcha si près de Nicolo, que le poignard effleura son sein, et qu'il lui aurait percé le cœur si la main du Corse n'eût tremblé comme celle d'un enfant!

Mais le moment de crise était passé : tout-à-coup la rage de la jeune fille s'apaisa comme une vague gonflée qui retombe sur elle-même et s'affaisse. Sans penser davantage à son frère, Angiolina se précipita sur ce cadavre qui, il y a peu d'instants encore, était si plein de vie et d'amour. Trop forte pour un faible cœur de femme, sa colère se changea en larmes et en sanglots. Le farouche Nicolo lui-même se sentait ému de compassion. Un moment il voulut lui plonger son poignard dans le cœur, afin de la délivrer du fardeau de la vie, mais c'était se condamner lui-même et se vouer au remords de son crime. Puis en vrai corse, il était esclave de sa parole, et tant que Piétro Riccardi ne la lui aurait par rendue, il n'avait aucun pouvoir sur Angiolina.

— Oui! fais la veillée auprès du corps inanimé de ton amant, lui dit-il, en riant de ce rire fanatique qui avait annoncé à la jeune fille le sort fatal d'Angelo : moi, je vais aller à Vivario, raconter à ton fiancé combien tu lui es fidèle. Tu me réponds de ce cadavre jusqu'à mon retour. Tu m'as compris!...

Angiolina ne l'entendait pas, elle ne savait plus ce qui se passait autour d'elle. Elle était sans mouvement, sans pensées; ne songeant pas même à porter secours au malheureux dont elle pressait convulsivement le corps inanimé. Elle pouvait encore bien comprendre toute l'étendue de son malheur, toute l'horreur de cette impitoyable réalité. Elle avait écarté ses cheveux, et laissé tomber sa tête sur son cœur, sur le cœur qui n'avait jamais battu que pour elle. Elle cherchait encore, de toute son âme, à surprendre un de ces battements qu'elle aimait tant à entendre lorsqu'elle reposait mollement sa tête sur son sein. Elle écoutait attentivement : un moment elle crut surprendre une pulsation, mais si faible, si insensible que l'amour seul était capable de reconnaître ce signe de vie. Un cri de joie délirante lui échappa, et son cœur à elle battait avec violence! Mais, hélas! pauvre jeune fille! c'était le dernier adieu de ton amant chéri, c'était son dernier soupir, c'était la dernière lueur d'une lampe qui s'éteint. L'illusion fut rapide comme l'éclair : la mort lui apparut aussitôt dans sa terrible réalité; un sourd râlement lui apprit que son amant avait cessé d'exister.

Ce fut un désespoir horrible : la lune éclairait la figure pâle et immobile du jeune Corse; sur ses lèvres on pouvait encore distinguer les traces de ce mélancolique sourire avec lequel prennent d'habitude congé de la vie ceux qu'atteint une mort aussi rapide qu'inopinée. C'était avec un sentiment mêlé de douleur et d'effroi, qui n'a de nom dans aucune langue, qu'Angiolina attachait ses regards sur ce morne visage. Le jour n'allait pas tarder à paraître : aux premières lueurs du crépuscule du matin, son frère allait sans doute revenir, et avec lui, son fiancé, peut-être même une foule d'autres! La malheureuse se voyait déjà en proie à la honte, montrée au doigt par des enfants sans pudeur. Il fallait fuir : mais aussi le cadavre de son amant, fallait-il l'abandonner aux railleries de la foule, et l'exposer, même après sa mort, aux injures de son frère? — Elle regardait ses bras délicats, amaigris par la fièvre, et riait de sa faiblesse avec une amère et convulsive pitié. « Peu importe, pensa-t-elle, Dieu me donnera des forces, et si je succombe, c'est que je mourrai, et alors je l'étreindrai si ardemment qu'aucune puissance humaine ne pourra nous séparer. » Elle voulut tomber à genoux et prier, mais en vain : elle était en proie à une trop vive agitation. Elle ne trouvait aucune parole. Ses lèvres ne pouvaient prononcer que le nom de Dieu et puis un autre nom! — Mais celui qui protége l'infortune entend une telle prière.

Avec une force surnaturelle, Angiolina chargea le cadavre du Corse sur ses épaules, et avec

son précieux fardeau, marcha devant elle sans savoir où aller. Un instinct irrésistible la poussa vers l'endroit où si souvent, près du pauvre banni, à ses genoux, elle avait rêvé le bonheur sur la terre. Elle déposa son cadavre sur une large pierre couverte d'une mousse verdoyante, où tant de fois tous deux s'étaient assis ensemble. Alors elle se rappela, avec un sentiment inexprimable, toutes les douleurs qui venaient de l'accabler en si peu de temps. Elle reconnaissait très bien ce lieu ; tout y était comme par le passé ; le tapis de verdure, l'épais bouquet d'aulnes, le petit sentier qui serpentait au bord, jusqu'aux fleurs fanées qu'elle avait cueillies avec lui ; rien n'y manquait ! que le soleil qui naguère éclairait ces scènes de bonheur et l'être qui animait pour elle ce lieu doux et solitaire.

La clarté du jour, qui en Corse inonde le paysage d'une si vive lumière, lui eût causé de trop douloureuses émotions : la lueur incertaine et mélancolique de la lune, qui perçait çà et là l'ombre épaisse des arbres, enlevait à la réalité ce qu'elle pouvait avoir de trop saisissant. Le soleil ne devait plus éclairer de ses doux rayons les traits adorés d'Angelo. — De ses mains blanches et délicates la jeune fille creusa dans la terre humide une fosse assez profonde pour y déposer son corps, puis elle le regarda encore une fois, pour la dernière fois ! — Aucun prêtre n'était là pour bénir sa tombe. Elle se mit à genoux, récita avec ferveur toutes les prières qu'elle savait, puis tira de son sein un scapulaire consacré qu'elle lui passa autour du cou. Elle voulut déposer encore un baiser sur son front, comme une dernière consécration de l'amour et de la pitié, lui croisa les mains sur la poitrine, et colla le long de ses tempes les boucles de ses longs et beaux cheveux. Maintenant le moment était venu : Angelo ! il fallait le quitter pour toujours !... Dans cet instant suprême une pensée sinistre, une pensée de mort glissa dans son cœur ; mais Angiolina était pieuse ; cette pensée lui sembla déjà un crime. Ce fut avec un frémissement qu'elle jeta ses regards autour d'elle, et vit, sur les bords de la fosse, le bloc de granit sur lequel, aux jours fortunés, elle avait gravé son nom et celui d'Angelo. Combien de fois, dans ses efforts d'enfant pour remuer seulement cette énorme pierre, elle avait provoqué les rires de son amant ! Mais à cette heure, maîtrisée par une puissance surnaturelle, la faible jeune fille roula la pierre sur le cadavre, et ferma ainsi la tombe de son bien-aimé. Le bruit sourd du granit dans sa chute lui causa une dernière émotion, mais la plus terrible de toutes ! Elle voulut alors s'éloigner de ce lieu de douleur ; mais épuisée, elle tomba sans connaissance au pied d'un cyprès. C'est dans cet état que la trouvèrent Nicolo, son fiancé Riccardi, et quelques parents accourus avec eux. Ses mains meurtries, et la disparition du cadavre trahissaient assez le fatal secret ; mais quand après un long et pénible évanouissement elle eut repris ses sens, ni menaces, ni prières, rien ne put lui faire révéler le lieu de la sépulture de son amant. Nicolo avait tué le dernier de ses ennemis ; mais en faisant un retour sur lui-même, il se jugea cruel et peut-être trop acharné.

Depuis cette nuit fatale, Angiolina vécut comme les veuves corses d'autrefois, seule, entièrement séparée des hommes. Jamais elle ne quitta le deuil. Incessamment renfermée dans sa chambre, elle n'en sortait qu'une fois par jour, et constamment à la même heure, pour aller dans la forêt ; et là, agenouillée sur une grosse pierre, elle priait au pied d'une simple croix qu'elle avait plantée de ses propres mains. Une sainte terreur éloignait de ce lieu les habitants de Moreto. Il y en avait qui disaient avoir vu l'esprit du Corse apparaître au milieu de la nuit, avec sa carabine en main. L'impassible Nicolo lui-même, cet homme au cœur de fer, évitait de passer près de ce lieu sinistre. Environ dix ans après, le dernier des Ghisoni râlait sur son lit de mort. Alors Angiolina vint le voir, et comme chrétienne, lui pardonner. Depuis la nuit du meurtre, ce fut le premier et le dernier mot que Nicolo entendit de la bouche de sa sœur.

L. N.

(Cabinet de Lecture.)

LA SOEUR CADETTE.

Le curé d'une petite ville de Lombardie, où j'ai passé quelque temps, avait trois nièces, toutes trois agréables et parfaitement élevées. Orphelines et sans fortune, elles furent recueillies par leur oncle, et, grâce à leur économie, à leur bon caractère et à leur zèle, elles apportèrent, en même temps que le bonheur et la gaîté, un surcroît d'aisance dans le presbytère. Le bon vieillard, en retour, sut leur inspirer tant de sagesse par ses leçons, qu'elles renoncèrent à l'idée, peut-être un peu caressée jusque-là, de se marier. Il leur fit entendre, qu'étant pauvres, elles ne trouveraient que des maris au-dessous d'elles par l'éducation, ou tellement pauvres eux-mêmes que la plus grande misère serait le partage de leur nouvelle famille. La misère n'est point un opprobre, leur disait-il souvent en ma présence; honte à quiconque ne redoublerait pas de respect pour ceux qui la supportent dignement, et de compassion pour ceux qui en sont accablés. Mais c'est une si rude épreuve que le besoin! N'y a-t-il pas une témérité bien grande à risquer la paix et la soumission de son âme dans un si grand pèlerinage? Il fit si bien qu'il éleva leur esprit à un état de calme et de dignité vraiment admirables. Lorsqu'il voyait un nuage sur la figure de l'une d'elles: « Eh bien! qu'as-tu? disait-il avec cette liberté de la plaisanterie italienne. Nipotina, ôtez-vous de la fenêtre; car si les jeunes gens qui passent dans la rue vous voient ainsi, ils vont croire que vous soupirez après un mari. » Et aussitôt le sourire de l'innocence et d'un juste orgueil reparaissait sur le visage mélancolique de Nipotina. Vous pensez bien que cette famille vivait dans la plus austère retraite. Ces jeunes filles savaient trop bien qu'elles devaient éviter jusqu'au regard des hommes, vouées, comme elles l'étaient, au célibat. S'il y eut des inclinations secrètement écloses, secrètement aussi elles furent comprimées et vaincues; s'il y eut quelques regrets, il n'y eut entre elles aucune confidence, quoiqu'elles s'aimassent tendrement; mais la fermeté et le respect de soi-même étaient si forts en elles, qu'il y avait une sorte d'émulation tacite à étouffer toute semence de faiblesse sans la mettre au jour. L'amour-propre, mais un amour-propre touchant et respectable, tenait en haleine la vertu de ces jeunes recluses. Et il faut croire que la vertu n'est pas un état violent dans les belles âmes, qu'elle y pousse naturellement et s'y épanouit dans un air pur, car je n'ai jamais vu de visages moins hâves, de regards moins sombres, d'aspects moins farouches. Fraîches comme trois roses des Alpes, elles allaient et venaient sans cesse, occupées au ménage et à l'aumône. Lorsqu'elles se rencontraient dans les escaliers de la maison ou dans les allées du jardin, elles s'adressaient toujours quelque joyeuse et naïve attaque; elles se serraient la main avec cordialité. Je demeurais dans le voisinage, et j'entendais leurs voix fraîches gazouiller par tous les coins du presbytère. Aux jours de fête, elles se réunissaient dans une salle-basse pour faire quelque pieuse lecture à haute voix, à tour de rôle, après quoi elles chantaient en partie quelque cantique. Par les fenêtres entr'ouvertes, je voyais et j'entendais ce joli groupe, à travers les guirlandes de roses blanches et de liserons écarlates qui encadraient la croisée. A voir leurs magnifiques chevelures blondes et les bouquets de fleurs naturelles dont se coiffent les jeunes Lombardes, c'était vraiment le trio des grâces chrétiennes.

La cadette était la plus jolie, il y avait plus d'élégance naturelle dans ses manières, plus de finesse dans son esprit, je dirai aussi plus de magnanimité dans son caractère, si je ne craignais de détruire dans mes souvenirs l'admirable unité de ces trois personnes, en n'admettant pas que le trait d'héroïsme que je vais vous raconter n'eût pas été possible à toutes trois également.

Arpalice était le nom de cette cadette. Elle aimait la botanique et cultivait une plate-bande de fleurs exotiques le long d'un mur du jardin qui recevait les pleins rayons du soleil et en conservait la chaleur jusqu'à la nuit. De l'autre côté du mur s'élevaient, à peu de distance, les fenêtres d'une maison voisine, qu'une riche famille anglaise loua pour l'été. Lady C*** avait avec elle deux fils, l'un phthisique, et qu'elle essayait de guérir à l'air pur des campagnes alpestres;

l'autre, âgé de vingt-cinq ans, plein d'espérances, beau de visage et doué d'un esprit fort droit, d'un caractère équitable et généreux. Ce jeune homme voyait de sa fenêtre la belle Arpalice arroser ses fleurs, et, dans la crainte de la mettre en fuite, il l'observait chaque jour, et tout le temps qu'elle demeurait, par la fente des rideaux de la *tendina*. Il en devint amoureux, et tout ce qu'il apprit d'elle et de son entourage le captiva si fort qu'il la demanda en mariage, avec l'agrément de lady C***, laquelle voyant dépérir son fils aîné, et craignant d'éloigner par sa rigueur le second, fit le sacrifice de ses préjugés aristocratiques, et donna son consentement. Grande fut la surprise dans la maison anglaise quand le curé, après avoir consulté sa nièce, remercia poliment et refusa net pour elle l'offre d'un nom illustre, d'une immense fortune, et, ce qui était plus digne de considération, d'un amour honorable. Le jeune lord crut que la fierté du presbytère avait été blessée par la précipitation de sa démarche; il montra tant de douleur que lady C*** se décida à aller en personne trouver Arpalice et lui demanda avec instance de devenir sa bru. La beauté, le grand sens et la grâce de cette jeune personne la frappèrent tellement, qu'elle partagea presque le chagrin de son fils en la trouvant inébranlable dans sa résolution. Le jeune C*** tomba malade, et, au même moment, son frère aîné mourut. Le séjour de la famille anglaise se prolongea dans la petite ville. Le curé alla trouver lady C***, lui offrit de délicates consolations, s'enquit avec intérêt de la santé du jeune homme, et s'efforça, par les soins les plus empressés, d'adoucir leur triste situation. A peine rétabli lord C***, qui avait fait mettre son lit auprès de la fenêtre, afin d'apercevoir de temps en temps Arpalice, se glissa le long du jardin du presbytère, cacha des billets doux dans les fleurs qu'Arpalice venait cueillir, lui en fit parvenir d'autres, la suivit à l'église, et enfin lui fit une cour assidue, mystérieuse et romanesque, dont elle n'avait guère le droit de s'offenser, puisqu'il avait si bien prouvé à l'avance l'honnêteté de ses vues.

Un mois s'écoula ainsi, et un matin Arpalice avait disparu; grand effroi et grande rumeur dans le presbytère; déjà les deux sœurs désolées couraient en se tordant les mains vers la rue pour avoir des nouvelles de la fugitive; le curé, sortant de sa chambre avec un air ému, mais non affligé, leur dit de se tenir tranquilles, de ne montrer aux gens du dehors aucune surprise, et de ne point avoir d'inquiétude. C'était lui-même, disait-il, qui avait envoyé Arpalice à Bergame pour une affaire à lui personnelle, et dont il priait ses chères nièces de ne lui demander compte qu'après le retour de leur sœur. Trois jours après cette matinée, la famille Anglaise partait pour Venise, et de là pour Vienne. Le jeune lord paraissait consterné; mais il ne voulut pas souffrir que sa mère renouvelât ses instances. En même temps qu'ils prenaient, à l'est, la route de Brescia, le curé prit à l'ouest celle de Bergame, et le lendemain Arpalice était de retour au presbytère. Elle était fort pâle et se disait fort souffrante; mais elle était aussi affectueuse et aussi sereine qu'à l'ordinaire. Elle pria ses sœurs de ne pas la questionner, et ce ne fut qu'au bout de six mois, après que les brillantes couleurs de la santé eurent reparu sur ses joues, qu'il fut permis au curé de trahir son chaste secret. Arpalice avait aimé lord C***, mais par tendresse pour ses sœurs, elle n'avait pas voulu se marier.

Voici la lettre que l'oncle avait trouvée dans sa serrure le jour où Arpalice avait pris la fuite. Le bonhomme, en essayant de me la lire, était si ému, qu'il ne put achever, et me la jetant sur les genoux : « Tenez, me dit-il, j'y renonce, quoique je la sache par cœur. » J'ai pris copie de cette lettre avec sa permission, et la voici : « Mon oncle, ne me blâmez pas de la faiblesse qui m'accable; j'ai tout fait pour lutter contre mon cœur. Il faut que *cette passion que l'on appelle inclination* (je traduis textuellement), soit bien plus difficile à gouverner que je ne croyais. Sans doute qu'il plaît à Dieu de m'éprouver pour me ramener au sentiment de la crainte et de l'humilité. Hélas! mon bon oncle, gardez-moi le secret. Rien au monde n'eût pu me déterminer à avouer à mes pauvres sœurs pourquoi j'étais malade; mais vous êtes mon confesseur et mon père en Dieu; je viens vous avouer avec honte que c'est le chagrin qui m'a vaincue. J'ai eu l'imprudence de recevoir plusieurs lettres de ce jeune homme; je vous les renvoie; mon oncle, brûlez-les, que je ne les revoie jamais; elles m'ont fait trop de mal! Elles ont troublé le zèle de mes jours et le repos de mes nuits. J'ai laissé le venin de la flatterie s'insinuer dans mon âme, et, en un ins-

tant, chose étrange et déplorable! l'estime de cet étranger m'est devenue plus précieuse que les bénédictions de ma famille. Tandis que les plus tendres caresses de mes sœurs, tandis que vos bienveillantes paroles me tiraient à peine d'une sécrète mélancolie, les phrases insensées que milord m'écrivait, et que je dévorais avec mystère, me faisaient monter le feu au visage, et mon cœur bondissait comme s'il allait se briser. O mon cher oncle, quelle chose puissante que la louange, quelle chose faible et lâche que notre cœur quand nous en avons ouvert l'accès! Le désordre de mon âme arrivé si subitement lorsque je me croyais si affermie, est un mystère pour moi. Je ne comprendrai jamais comment un jeune homme que je ne connais pas, a pu m'inspirer plus d'attachement, pendant quelques instants, que vous et mes sœurs. Un sentiment si injuste, si aveugle, ne peut être qu'une embûche de Satan.

» Lorsque je l'ai repoussé pour la première fois, vous m'avez dit de bien réfléchir, vous m'avez engagée à suivre mon penchant; vous m'avez répété ces paroles sacrées : *Il est écrit : la femme quittera son père et sa mère.* Je sais que c'est la loi des anciens temps. Mais aujourd'hui qu'il y a tant de filles à marier qui ne demandent pas mieux, je ne crois pas que les hommes soient en peine de trouver à s'établir, et dès ce premier jour, comme j'avais l'esprit calme et que je ne sentais rien pour milord, il m'a semblé que je devais refuser, par amour pour mes deux pauvres sœurs, une fortune si différente de la leur. Madame sa mère m'a bien dit qu'elle les doterait, qu'elle les emmènerait avec moi; vous ne pouvez quitter votre état, vous, mon oncle, et je n'ai pu souffrir l'idée de me séparer de vous et de cette chère petite maison où nous vivons si heureux, pour aller porter de grandes robes et rouler carrosse dans des pays que je ne connais pas ; et puis je me suis dit que comme ce n'était pas la fortune qui pouvait me tenter et me faire épouser un milord, ce n'était pas non plus en faisant part de cette fortune à mes sœurs que je pourrais les consoler si elles ne trouvaient pas le bonheur dans ma nouvelle famille. Et puis, que sait-on? j'aurais peut-être été heureuse dans le mariage, et mes sœurs voyant cela, auraient peut-être souhaité de se marier aussi; et peut-être qu'elles ne l'auraient pas pu. Et si elles s'étaient mariées, peut-être n'eussent-elles pas fait d'heureux ménages, et voilà toutes nos existences si tranquilles bouleversées; voilà notre bonheur changé en soucis, en regrets, en déplaisirs sans remède et sans terme. Enfin mon cerveau n'était pas malade : ce jour-là je vis tout d'un coup et aussi clairement que si j'eusse lu dans un livre tous les inconvénients de ce mariage; je vous démontrai à vous-même, et je vous persuadai de m'affermir dans mon refus, si je venais à changer malheureusement d'avis. Mais, après ce refus, les plaintes de milord devinrent si grandes qu'elles endormirent ma raison; et, quoique je ne lui aie pas donné, par mes actions, mes paroles ou mes regards, la moindre espérance, voilà qu'aujourd'hui, après lui avoir écrit assez durement de me laisser en repos et de ne jamais compter me faire changer d'avis, je me suis évanouie dans ma chambre, et après être revenue à moi-même, je me suis sentie fondre en larmes, comme si l'on fût venu m'annoncer votre mort ou celle d'une de mes sœurs. Epouvantée de me sentir si faible, et ne comprenant rien à la force subtile de cette inclination, j'ai vu qu'il était temps de prendre quelque parti irrévocable, car je n'étais pas sûre de moi. J'ai donc ajouté au bas de ma réponse à milord, en peu de mots, que je m'en allais et ne reviendrais que lorsque lui-même aurait quitté le pays. J'ajoutais que je croyais trop à son honneur pour craindre qu'il laissât ainsi errer longtemps une pauvre fille sans asile, éloignée de sa maison et de ses parents. J'espère qu'il ne me fera pas attendre son départ, et que vous viendrez me chercher, mon cher oncle, aussitôt qu'il se sera mis en route.

« Mais, mon oncle, ne pensez pas que ce sacrifice soit au-dessus de mes forces, et que votre tendresse trop indulgente ne vous porte pas encore cette fois à me faire revenir de ma détermination! Au nom du ciel! si vous m'aimez, si vous m'estimez, si vous croyez que mon espoir n'est pas de ce monde, et que je sois digne d'aspirer à la gloire de Dieu, ne confiez pas un mot de tout ceci à mes sœurs; elles viendraient se jeter à mes pieds, et, sans me fléchir, elles rendraient mon effort plus difficile. Ecoutez, mon cher oncle, mon cher confesseur, je sais ce que je fais. Je souffre, mais je peux souffrir, à présent que j'ai passé une nuit en prières.

Ici le caractère de l'écriture indiquait une inte ruption et une main plus ferme.

« Ecoutez mon oncle, ne me grondez pas. Vous m'aviez fait promettre de ne jamais prononcer un vœu quelconque à notre Seigneur, ou à la Vierge ou aux saints, sans vous consulter à l'avance. Eh bien! pardonnez-moi, j'ai vu que vous étiez plus faible pour moi que moi-même, et je viens de m'engager, au lever du soleil, par un vœu irrévocable, à rester dans le célibat. Je n'ai pas agi à la légère, je vous en réponds. J'ai prié l'Esprit-Saint de m'éclairer; j'ai pris mon temps. L'étoile du matin brillait, et la nuit était encore noire. Je me suis dit : Je méditerai jusqu'à ce que la clarté du jour ait effacé cette étoile; et je me suis mise à genoux devant ma fenêtre en face de l'Orient, qui est la figure de la venue du fils de l'homme sur la terre; j'ai senti que la grâce descendait en moi. Oui, je l'ai sentie : car à mesure que la fraîcheur du matin soulageait mes membres rompus, je sentis comme une brise du ciel qui soulageait mon cœur, et à mesure que l'Orient s'embrasait, mon espérance et ma foi se ranimaient. Enfin, quand le premier bord du soleil a dépassé la haie du jardin, j'ai été saisie comme d'une extase, j'ai cru voir la face du Sauveur rayonner dans ce globe de feu; mon cœur s'est brisé en sanglots de bonheur, et je me suis levée par un mouvement involontaire, en tendant les bras vers lui et m'écriant : Je jure.

« Tout est dit, mon oncle, il ne faut plus me parler de mariage ; depuis un quart-d'heure, je me sens si joyeuse que je vois bien que j'ai pris le bon parti et que j'ai accompli la volonté de Dieu. Que ni vous, ni mes sœurs, ne m'en fassiez un mérite. Vous n'existeriez pas, que je prendrais encore le parti de conserver à Dieu cette âme libre qui, jusqu'ici, n'a adoré que lui, et qui n'a jamais trouvé ni souffrance, ni mécompte, ni effroi dans cet amour.

« Maintenant, je pars pour Brescia. Je descendrai chez notre cousine l'aveugle : je lui dirai que c'est vous qui m'envoyez acheter une devanture d'autel, et je vous attends, mon cher oncle. A bientôt, j'espère.»

Lorsque Giulia et Luigina, les deux autres sœurs, connurent cette lettre, elles voulurent aller se jeter dans les bras d'Arpalice ; mais le curé, qui avait choisi pour la communiquer l'heure à laquelle Arpalice cultivait ses fleurs, les pria, au contraire, de ne point lui en parler. « Redoublez de tendresse et de soins pour elle, leur dit-il, rendez-la plus heureuse encore que vous ne faites, s'il est possible. Aimez-la, estimez-la davantage, si vous pouvez ; laissez-lui de temps en temps entendre, dans les occasions délicates, que vous savez de quelles hautes vertus elle est capable ; mais promettez-moi de ne jamais entrer en explication sur ce sujet.» Elles le promirent et furent fidèles à leur engagement. Et, quand je demandai au curé qui me racontait ces détails, pourquoi il avait exigé si expressément ce silence : « Voyez, dit-il en souriant, tout acte sublime a une explication naturelle, et l'explication naturelle n'empêche pas l'acte d'être sublime: il y a dans Arpalice un immense, un véritable orgueil, si je puis m'exprimer ainsi. En même temps, il y a tant de foi et de droiture, qu'elle regarde son sacrifice comme la dernière chose du monde, tandis que ses hésitations, son entraînement vers ce jeune homme et les regrets qu'elle a étouffés depuis, lui apparaissent comme des faiblesses dont elle rougit; et, je sais, moi qui connais tous les replis de son cœur, qu'en vantant la grandeur de son courage, ses sœurs l'eussent beaucoup plus humiliée que flattée.... Et puis, qui sait si, en lâchant bride à ces conversations dangereuses, la tête des deux autres ne se fût pas enflammée de quelque vaine curiosité? Qui sait si l'amour d'Arpalice ne fût pas sorti de ses cendres? Tout le monde se trouve bien de cet arrangement. J'ai voulu dire à Giulia et Luigina ce qu'elles devaient de reconnaissance et d'admiration à leur sœur. Ne pas le dire, c'eût été frustrer Arpalice de ce redoublement d'amour qui lui était dû, comme la récompense de sa grande action. Mais ces sortes de tragédies doivent se jouer dans le plus grand mystère de la conscience et n'avoir pour spectateur que Dieu.

Au reste, ajouta-t-il, mes nièces *sont restées* unies par un invincible tendresse. Le presbytère n'a rien perdu de sa propreté, ni le jardin de son éclat. Arpalice est plus fraîche que jamais, comme vous voyez ; on chante toujours, on rit toujours, comme devant ; on lit toujours l'Imitation ; on prie avec ferveur, et Dieu bénit ces cœurs simples. Si une personne est plus sereine et plus contente de son sort que les autres, c'est certainement Arpalice.

GEORGES SAND.

JULIE DE FENESTRANGES.

I.

LE DÉPART.

Par un beau soir du mois d'août 1678, une jeune fille, appuyée contre un balcon, promenait de mélancoliques regards sur un parc magnifique, de vastes bois, un lac azuré dont la vue suffisait naguère à son bonheur. Accablée par la chaleur, sa duègne s'était profondément endormie dans un fauteuil de bois de chêne. La jeune fille se retourna instinctivement et contempla avec envie cette femme dont le sommeil était sans rêves et l'âme sans passions. Elle suivait aussi d'un œil distrait les mouvements bizarres des ombres du soir qui se jouaient sur les tentures de la chambre, Tout-à-coup elle tressaillit en apercevant un élégant gentilhomme qui entra doucement et posa mystérieusement un doigt sur ses lèvres. D'un second geste il l'invita à se rapprocher de lui. Alors ils échangèrent rapidement et à voix basse quelques-unes de ces paroles qui se pressaient dans leur cœur:

— Vous ici, monsieur le chevalier! quelle témérité! si ma gouvernante venait à s'éveiller..

— Chère Julie, le ciel nous protégera.

— Je tremble...

— Quoi! vous êtes aimée par Amédée de Candiac, officier aux mousquetaires, et vous manquez de résolution, d'énergie!

— Je l'avoue, on est faible quand on se trouve en face d'un devoir qu'on a toujours respecté.

— Oui, et lorsqu'on n'aime pas...

— O ciel! vous dites que je ne vous aime pas, moi, l'héritière d'un grand nom, moi, la fille du marquis de Fenestranges, l'un des plus nobles et des plus riches seigneurs de Bourgogne, moi qui suis prête à renoncer pour vous à toutes les prérogatives de mon rang!

— Et moi, suis-je donc un manant? N'ai-je pas aussi un château avec sa ceinture de terres et de forêts? Je voulais vous tenir des mains de vos parents, ils m'ont refusé leur trésor. Eh bien, je n'en saurai que mieux si je suis sincèrement aimé.

— Vous en doutez? Seriez-vous ici et vous écouterais-je!

— Donnez-moi donc une preuve de dévouement; une preuve immense, suprême, et sans laquelle tout sera fini pour nous. Bientôt arrivera votre cousin, le vicomte Léonce d'Ortigues; blessé grièvement à l'attaque du pont de Rheinfeld, il a trouvé sa guérison dans le doux espoir d'être uni à vous; vous allez le voir fier du consentement de M. le marquis, et réclamant d'une voix impatiente les promesses d'autrefois. Jadis il fut mon ami, c'est même lui, vous le savez, qui me procura l'entrée de votre maison; maintenant sa présence me serait insupportable, un orage ne tarderait pas à éclater entre lui et moi; et de toute manière, ma belle Julie, nous serions séparés. Il ne faut pas attendre ce jour, il faut fuir...

— Fuir... ensemble... O mon Dieu!

Et la jeune fille cacha son visage entre ses mains comme pour faire un voile à sa pudeur. Le chevalier tira un bon augure de ce trouble. Il reprit d'une voix entrecoupée par l'émotion: Cette évasion n'aura d'autre but que de contraindre le marquis à nous accorder son consentement. Vous pouvez vous fier à mon honneur; dès notre arrivée à Semur, la ville la plus prochaine, nous demanderons à un prêtre de bénir notre union, et le pardon des hommes couvrira bientôt une action purifiée par la prière.

— Oh! laissez-moi, chevalier, vous voulez me perdre.

— Je veux vivre pour toi... par toi.

— Mais Léonce d'Ortigues, il me méprisera, lui qui m'aime tant!

— Que vous importe son opinion, si vous ne l'aimez pas?

— Mais cette fuite jettera le désespoir dans le cœur de mes vénérables parents.

— Ils n'ont pas craint de le jeter dans le nôtre.

— Non, Non, c'est impossible, Amédée, vous ne m'estimeriez plus.

— Cruelle! tu veux ma mort.

— Silence, ma gouvernante a poussé un soupir... elle va s'éveiller... partez vite.

— Adieu. Puis-je dire: Au revoir.

— Oui, sinon sur la terre, du moins au ciel.

Elle lui présenta sa main blanche et délicate qu'il porta respectueusement à ses lèvres. A peine



s'était-il éloigné, que Julie, interrogeant sa conscience et tout effrayée des paroles d'Amédée, laissa échapper d'abondantes larmes. Réveillée au bruit que faisait la douleur de cette jeune fille, la gouvernante s'informa de la cause qui l'avait produite; Julie s'essuya vivement les yeux et répondit : — J'étais triste, j'avais peur.

— Vous êtes une enfant.

— Je voudrais l'être encore, les enfants sont heureux.

De sombres nuages semblaient s'être appesantis sur ce château jadis retentissant du bruit des fêtes. Un matin, le mouvement y revint comme par enchantement. Les laquais traversaient à la hâte les longues galeries. Le maître jardinier avait cueilli de beaux bouquets pour en décorer les vases du Japon. Le majordome faisait tendre de tapisseries neuves les murs d'un appartement. Tout annonçait qu'on attendait la visite d'une personne aimée. Le chevalier, étonné d'abord, se rappela bientôt avoir vu un courrier, et pour connaître la cause de cette agitation, il fit prévenir M. de Fenestranges qu'il comptait avoir l'honneur de déjeuner avec lui. Le marquis s'empressa d'accueillir cette proposition.

Lorsqu'on fut réuni, au moment même où M. de Candiac allait s'informer du sujet qui l'intéressait, le marquis dit d'une voix grave et en appuyant sur les mots :

— Nous avons reçu une lettre qui nous a comblés de joie. Mon neveu est en pleine convalescence. Cédant à une impatience bien légitime, il s'est mis en route... Demain matin il sera dans nos bras.

Le chevalier invoqua tout bas cette impassibilité d'homme du monde qui lui avait si rarement fait défaut. Il essaya un sourire démenti bientôt par le froncement de ses sourcils, et répondit, après avoir consulté d'un regard rapide la teinte pourprée des joues de Julie : — Je suis enchanté, monsieur le marquis, de la prochaine arrivée du vicomte. Mais jugez de ma contrariété : au moment où M. d'Ortigues revient parmi vous, je me vois forcé pour affaires pressantes de quitter ce château, dont les maîtres m'ont offert une si franche hospitalité.

— Ainsi, Monsieur, dit la marquise, vous comptez partir aujourd'hui?

— Ce soir, Madame; j'aime à chevaucher la nuit, — il ajouta en souriant : — comme les chevaliers de la Table ronde.

Pendant le reste de la journée, M. de Candiac montra une liberté d'esprit qui eût détruit tous les soupçons. Mais son cœur était dévoré d'inquiétudes.

Les heures se succédaient rapidement sans rien amener de nouveau, et le timbre sonore de l'horloge du château glaçait l'âme d'Amédée comme s'il eût sonné pour lui le moment du supplice. Les rayons du soleil s'amortirent; l'astre descendit lentement dans l'eau du beau lac aux poétiques souvenirs. Le crépuscule enveloppa les arbres du parc de ses vapeurs diaphanes; la lune se montra dans les plaines du ciel... En ce moment un valet du marquis amena par la bride, devant le perron, les chevaux de M. de Candiac et de Maurice, son page. Le gentilhomme pressa en signe d'adieu la main de M. de Fenestranges, baisa celle de la marquise, et, s'étant placé en selle, il leva les yeux vers les fenêtres de l'appartement de Julie. Elles étaient faiblement éclairées : tout prouvait qu'on avait enjoint à la jeune fille de se retirer de bonne heure. A cet aspect, M. de Candiac poussa un profond soupir, et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il partit au galop, suivi de près par son page.

Dès qu'il fut dans la campagne, il ralentit machinalement sa course et se laissa aller à ses rêveries. Mais il avait à peine fait cinq cents pas, qu'il aperçut au milieu de la route une espèce de fantôme noir, immobile et tenant les bras étendus comme pour lui défendre de passer outre. Effrayé, le cheval d'Amédée s'arrêta brusquement. Déjà M. de Candiac portait la main à son épée... un rayon de la lune, en tombant sur cette étrange apparition, lui fit reconnaître Mlle de Fenestranges.

— Grand Dieu! s'écria-t-il; vous! vous ici! Est-ce mon bonheur, ou bien n'est-ce qu'une ombre?

— C'est celle qui vous aime et qui se perd pour vous.

— Oh! je suis indigne d'un tel dévouement. Mais par quel miracle êtes-vous sortie de votre prison?

— Ma gouvernante me croyait endormie. Je me suis habillée à la hâte; grâce à une double clé, j'ai ouvert la porte de ma chambre, puis, me glissant furtivement jusqu'aux jardins, j'ai

franchi le mur par une brèche qui m'était connue...

— Assez d'explications. Le temps est précieux. Partons.

Et, plaçant la jeune fille sur son cheval, il reprit sa course rapide, en ayant soin de changer de route pour déjouer toutes les poursuites.

Une heure après, un carrosse arrivant par le chemin de Semur entra dans la cour du château de Fenestranges. Un jeune homme, pâle et soutenu par ses gens, en descendit et gravit d'un pied vacillant les degrés de marbre du perron. D'une voix oppressée par l'émotion, il demandait des nouvelles de ses chers parents, lorsque le marquis, entrant avec un empressement juvénile, dit, à travers les caresses qu'il prodiguait à son neveu : — Tout va bien ! chacun t'aime... Tu nous surprends, Léonce, nous ne t'attendions que demain... Pauvre enfant ! comme il est fatigué !... cette blessure était bien grave, à ce qu'il paraît... A-t-on prévenu la gouvernante ? Il faut que Julie vienne aussi saluer le retour de son cousin. Nous voilà donc tous réunis ! il me semble que j'ai vingt ans de moins sur la tête...

Des pas précipités se firent entendre : la duègne parut et, hors d'état de parler, se jeta aux pieds du marquis en élevant un papier. M. de Fenestranges, ne comprenant rien au trouble de cette femme, pria son neveu de lire le contenu du billet qu'elle venait de lui remettre ; c'étaient ces quelques lignes :

« Pardonnez, mes bons parents, à une pauvre « folle qui va vous réduire au désespoir, et près « de commettre une faute irréparable, n'ose pas « en mesurer l'immensité, je vous prive de votre « fille ; le sort le veut, je pars avec celui dont vous « avez repoussé l'alliance... »

Un cri général répondit à ces derniers mots. Sans pouvoir achever sa pénible lecture, le vicomte laissa le papier glisser à terre. L'accablement le plus profond s'était emparé de tous ces nobles cœurs frappés aussi bien dans leur fierté que dans leur tendresse.

Ce malheur imprévu était de ceux qui brisent le courage et ne permettent de chercher aucun remède ; car, en châtiant le ravisseur, on devait atteindre aussi une fille chérie. Julie était pour le chevalier une sorte de bouclier contre sa famille. Cependant cette morne stupeur fit bientôt place chez le marquis à un transport d'indignation que Mme de Fenestranges, non moins désolée, mais plus modérée, essayait en vain de combattre. Quant à Léonce, dont la douleur avait le droit d'être encore plus grande, puisqu'il perdait à la fois une fiancée et un ami, il se répandit en menaces, et jura de poursuivre à outrance le traître qui s'était joué des lois de l'hospitalité.

— Qu'on me donne mes armes ! cria-t-il à son écuyer, qu'on me selle un cheval !... Je veux... j'irai... Ah ! c'est trop, je me meurs.

Et, terrassé par la violence de ses émotions, perdant le peu de forces que lui avait laissées sa longue maladie, il chancela, étendit une main défaillante, et tomba évanoui sur le parquet.

Tandis qu'on s'empressait autour de l'infortuné vicomte, le majordome, s'approchant du marquis, demanda : — Monseigneur, qu'ordonnez-vous ? Faut-il mettre la maréchaussée à la poursuite de... ce chevalier ?

— Non, dit énergiquement le vieillard. Écoutez, mes bons et fidèles serviteurs, vous qui pour la plupart êtes nés dans cette maison et ne voudriez pas la voir abaissée. Écoutez ! que désormais nul d'entre vous ne me parle de cet affreux événement. Il serait au-dessous de moi de faire poursuivre les coupables. Ce n'est pas par la force qu'on renoue les liens brisés. Je ne dois plus me souvenir que j'eus une fille. Nous trouverons un prétexte pour justifier son absence, son absence éternelle, murmura-t-il d'une voix pleine de larmes... — Mais recouvrant aussitôt son énergie, il ajouta : — Vous direz qu'elle est en voyage, ensuite qu'elle est malade, et enfin qu'elle est morte !

— Morte, répéta le vicomte qui venait de reprendre ses sens.

— Oui, car elle n'existe plus pour nous.

— Quoi ! vous voulez, monsieur le marquis, mettre l'abîme du tombeau entre elle et vous ?

— L'honneur le veut... et rappelez-vous, Léonce, que la devise de mes aïeux, des vôtres, c'est : *Tout pour l'honneur* !

II.

LE RETOUR.

Un vieillard, une femme âgée et un jeune homme entouraient une table à jouer, chargée de lourds flambeaux en cuivre doré et de larges jetons d'argent. La cire jaunâtre des bougies je-

tait dans le salon une lueur incertaine. On n'entendait au dehors ni les voix ni les pas des gens de service, et on eût dit, qu'à l'exception de cette pièce, le château était inhabité. Ces trois personnages eux-mêmes semblaient être les hôtes d'un autre monde revenus à l'heure où la terre sommeille, pour reprendre possession de leurs biens, des fantômes de joueurs accoudés encore sur le tapis vert, et comptant leur or d'un regard fixe et terne. Comme les êtres qui ont beaucoup souffert, ils échangeaient à peine une parole, parce qu'ils n'avaient rien à s'apprendre, et que chacun d'eux lisait dans l'âme de ses partenaires: Est-il besoin de répondre à ce qu'on pense soi-même!

Il vint un moment où le marquis, fatigué, laissa échapper les cartes, et se renversa doucement sur les coussins de son fauteuil. Mme de Fenestranges et Léonce quittèrent le jeu, pour éviter de troubler par le moindre bruit l'assoupissement du vieillard. Ils attachaient sur lui des regards pleins de tendresse et de rêverie. Cette tête blanchie, cette barbe de neige longue et épaisse comme celle des serviteurs de Henri IV, ces mains amaigries, coupées de veines bleuâtres, ce costume de gros drap noir, tout cela rappelait bien peu le riche et fastueux seigneur, qui longtemps avait fait de son château un séjour de royale hospitalité.

Alors, il se passa une scène muette et éloquente entre le vicomte d'Ortigues et celle qui eût dû être sa mère. La marquise, se voyant libre de pleurer sans que son époux l'entendît, porta son mouchoir à sa bouche pour comprimer ses sanglots, à ses yeux, pour essuyer ses larmes. Léonce la suppliait par gestes de modérer cette douleur; mais elle lui montrait son cœur, comme pour indiquer le foyer d'un mal éternel, la blessure qui ne peut se cicatriser, et il lui montrait aussi le sien; puis, son doigt indiquait le ciel, et ce double mouvement signifiait: « Je souffre, mais mon espoir est là-haut, et je ne pleure pas, car je crois en la justice de Dieu. » Oh! souvent le foyer solitaire est témoin de drames plus saisissants que toutes ces tragédies de palais, que tous ces chocs d'armées enregistrés avec tant de soin par l'histoire!

Décembre avait étendu sur la nature son aile chargée de brouillards. La lune ne voguait pas dans les cieux, les étoiles semblaient luire pour un monde plus heureux. Le vent déchaîné secouait rudement la cime des arbres, et, poursuivant sa course impétueuse, venait s'engouffrer dans les longs corridors du château, ouvrir et fermer incessamment les volets de chêne, se glisser entre les tapisseries et la muraille, et donner, en quelque sorte, le mouvement et la vie aux figures retracées par l'aiguille. C'était une harmonie mystérieuse et terrible; car tantôt elle rappelait les mugissements de la tempête, et tantôt empruntait la voix d'une jeune fille qui se lamente, ou les sauvages accents que les traditions prêtent aux magiciens d'autrefois. Une rafale ébranla soudain la porte du salon et réveilla en sursaut M. de Fenestranges.

— Qu'y a-t-il? demanda le vieillard.

— Ce n'est rien, mon oncle, un peu de vent.

— Ah! oui, l'hiver de l'année ressemble à l'hiver de la vie. Tous deux sont couronnés de neige, tous deux tourmentés par l'orage, et tous deux font place au printemps et à la jeunesse, aux roses et aux espérances. Pour moi, je serai emporté par ce tourbillon glacé, sans avoir la consolation de laisser, après mon passage, des êtres heureux. Il ne croîtra pas de fleurs autour de mon tombeau. La pluie du ciel baignera le marbre du mausolée, mais jamais les larmes de ma fille ne le mouilleront! Je n'ai plus de fille,... et j'existe encore!........,.. Et je survis à moi-même!

— Vous avez toujours une fille, ô mon digne oncle. Elle reviendra, mon cœur me le dit. La douce enfant rentrera dans son berceau.

— Que jamais son pied ne passe le seuil du manoir, que jamais ses yeux ne me regardent en face! Ce n'est pas moi qui l'ai condamnée, qui l'ai bannie. Elle a été son propre juge. J'en atteste le ciel, j'étais le meilleur, le plus indulgent des pères, je n'avais pas une pensée qui ne fût pour cette ingrate: son bonheur présent me paraissait toujours au-dessous de mes vœux et de son mérite. Elle a tout détruit, elle a fait une ruine irréparable de notre bonheur, de son avenir! Elle a livré mon nom au mépris des hommes et à leurs froides railleries!... Tu te trompes, je n'ai plus de fille!

— Du moins, répondit le jeune gentilhomme d'une voix pleine de modestie, du moins, votre fils vous est resté. Toute son existence vous sera consacrée. Vous entourer de soins, de respect,

d'amour, tel est le besoin de son âme ; pleurer avec vous, puis relever votre courage, tel est son devoir.

— Pauvre Léonce ! s'écria la marquise, vous n'ajoutez pas que, pour nous, vous avez renoncé à la carrière des armes, aux brillantes récompenses méritées par votre bravoure, à la gloire enfin. Vous êtes venu vous reléguer ici, vivre de notre vie, et jamais un mot de regret ne s'est échappé de votre bouche, jamais votre souvenir ne s'est reporté sur les splendeurs de la cour, sur l'éclat d'une noble alliance. Cependant quelle femme ne serait fière de vous accorder sa main ?...

— N'attachez pas tant de mérite à une résolution bien naturelle. Je ne vous ai rien sacrifié. Vous le savez, la guerre ne m'avait pas épargné ; il m'eût fallu plutôt une place à l'hôtel royal des Invalides que dans les galeries de Versailles. Quant à un mariage, autre que celui dont j'avais rêvé les douceurs, l'idée seule m'en serait insupportable. Est-il au monde une femme qu'on puisse aimer, lorsqu'on a aimé Julie de Fenestranges ? Désormais ma seule compagne, ce sera votre douleur.

— Léonce, murmura le marquis, vous me feriez croire à la Providence qui place toujours un appui auprès des mains débiles.

Voyant l'heure s'avancer, et voulant d'ailleurs mettre fin à une scène d'émotion qui pouvait fatiguer ses nobles parents, le vicomte appela et donna des ordres pour le coucher de son oncle ; puis, ayant pris congé du vieillard et pressé la main de Mme de Fenestranges, il entra chez lui. Un instant après, il tirait d'un coffret une clé qui était son plus cher trésor ; car elle lui ouvrait chaque nuit la chambre de Julie.

Cette chambre de jeune fille était, en effet, tout un monde pour Léonce. A la voir parée de ses meubles élégants, de sa glace arrondie, de ses peintures en trumeaux, on eût dit une de ces maisons de Pompéia que surprit le Vésuve dans un jour de colère, et qui, enfouies sous la cendre, ont conservé leurs riches décorations : l'apparence de vie leur est restée, il n'y manque que des habitants. Tout dans ce lieu avait été religieusement respecté, tout jusqu'au désordre inséparable d'une évasion. Ainsi la robe de soie lilas portée par Julie au souper, une heure avant sa fuite, reposait sur le dossier d'un fauteuil où elle l'avait jetée en changeant de costume. Des plumes blanches couvraient la toilette encadrée de crêpe rose. Un livre laissé sur une table contenait un des billets du chevalier, que Julie avait sans doute relu, au moment suprême, pour se donner du courage. Près du lit à baldaquin, se trouvaient deux petites mules en velours brodé d'or. Les fleurs qui garnissaient la console n'avaient pas été changées ; privées d'eau, elles s'étaient desséchées, et penchaient leurs têtes jaunies vers les bords des vases de cristal : pauvres fleurs, épanouies deux printemps auparavant, puis flétries faute d'air et de lumière : triste emblème du sort de celle qui les avait cueillies. Le silence, le calme de cette chambre offraient quelque chose de solennel ; car le luxe de l'ameublement, les détails qui se rattachaient à la vie d'une femme, la profusion d'objets de prix semés sur les tablettes de deux armoires d'ébène, tout semblait annoncer que la divinité de ce temple du goût allait apparaître soudain, rentrer en possession de son séjour favori et ramener avec elle la gaieté et le bonheur. Aussi le vicomte d'Ortigues pouvait-il se faire illusion, après avoir passé deux heures au sein du petit monde jadis habité par la jeune fille ; sa tristesse s'évanouissait alors pour se changer en une poétique mélancolie ; il éprouvait les sensations de l'exilé qui redresse son front courbé et lève vers le ciel des yeux reconnaissants, lorsqu'il pose enfin son pied sur le sol de la patrie ; et, semblable au géant de la fable antique, il reprenait de la force en touchant cette terre..... Le souvenir est la moitié du bonheur. Comment retracer les nuances des pensées qui se succédaient dans l'esprit de Léonce, pensées chastes, patientes, se présentant avec ordre et donnant au jeune homme toute leur sève virginale !... Il n'avait pas besoin de les évoquer, de se marteler le cerveau, comme un rimeur, pour les y réveiller ; elles naissaient d'elles-mêmes et paraissaient sortir des coins obscurs de cette chambre, telles que des phalènes attirées par la lumière. Léonce était heureux, il n'était plus seul ! sa main discrète ne dérangeait rien ; elle avait respecté jusqu'au billet écrit par le chevalier ; car l'amour de Julie protégeait le séducteur contre un juste ressentiment. Enfin, l'existence du vicomte pouvait se partager en deux parties : l'une, triste, décolorée, où il consolait des cœurs désespérés ; l'autre, brillante, exaltée où rendu

à la fraicheur des rêves de la jeunesse, il trouvait des confidents et des amis dans quelques objets inanimés.

Le moment propice, pour ce qu'il appelait en lui-même son voyage au ciel, était arrivé. Revêtu d'un manteau de laine couleur de muraille, le front ombragé par un chapeau noir à larges bords, muni d'une petite lanterne, dont il avait soin d'intercepter les faibles rayons, Léonce sortit de son appartement. Il marchait d'un pas léger, s'arrêtant par intervalles pour écouter. Car il eût craint d'être découvert, et il regardait le secret comme l'une des principales conditions de sa félicité illusoire. Mais cette nuit-là, moins encore que toutes les autres, personne ne songeait à troubler sa promenade. Le fracas de l'orage eût couvert le bruit d'une armée en marche. Quand Léonce côtoyait les fenêtres d'un long couloir, il entendait la pluie se briser et ruisseler sur les vitres; le vent venait agiter les plis de son manteau, on eût dit un esprit invisible et menaçant qui lui défendait de passer outre.

Enfin l'entrée du doux sanctuaire s'offrit à ses yeux. D'une main tremblante d'émotion, le vicomte plaça la clé dans la serrure et tourna.

Au bruit qu'avait fait la porte en s'ouvrant, une femme assise auprès d'une table et appuyant un mouchoir sur son visage inondé de larmes, leva la tête et poussa un faible gémissement.

Léonce la reconnut aux battements de son propre cœur, et s'élançant vers elle, il s'écria :

— Julie !..

III.

L'HEURE DU RENDEZ-VOUS.

La fille du marquis de Fenestranges et M. d'Ortigues se contemplèrent pendant quelques minutes. Une sorte de crispation nerveuse agitait les sourcils et la bouche décolorée de la jeune femme. Julie avait repris son attitude; accoudée sur la table et dirigeant vers son fiancé un regard fixe et troublé à la fois, elle souffrait de ne pouvoir sangloter. Enfin des larmes s'échappèrent de ses yeux, le nom de Léonce effleura ses lèvres. Le vicomte ferma la porte, fit glisser la tapisserie sur sa tringle de fer, et revint se placer à une certaine distance de Julie. Aussi ému qu'elle à l'idée de l'humiliation qu'elle devait ressentir, il affectait d'examiner les tableaux qui décoraient la chambre, et il ne voyait rien qu'une masse d'ombres confuses. Jugeant cependant convenable d'épargner à sa cousine l'effort des premières paroles, il lui dit de sa voix la plus douce: — Vous ici! vous qui n'existiez plus pour le monde.... Vous! telle qu'autrefois, en ces lieux où je ne trouvais que la solitude, où le silence seul répondait à mes plaintes... Rêve enchanteur et triste, oh! ne t'évanouis pas! Reste, reste auprès de moi: il y a si longtemps que je t'invoque, et tu as tant tardé à venir!

Elle répondit d'un accent faible et si bas, qu'à peine semblait-elle parler: — Oui, c'est *moi*; je reviens, non parmi vous, mais près de vous, pour respirer un moment l'air que vous respirez; je voulais vous voir sans être vue, vous entendre sans être entendue. Oh! tout ceci est bien étrange, n'est-ce pas? et vous doutez encore si je suis un fantôme ou une créature humaine? Cette large mante de soie noire qui m'enveloppe de ses plis, ce capuchon qui tombe sur mon pâle visage, me donnent l'apparence d'une vision; mais j'existe, j'existe pour mon malheur, et si vous m'avez rencontrée dans cette chambre, c'est que la mort n'a pas voulu de moi.

— Pauvre Julie! murmura le vicomte en se rapprochant d'elle, vous que j'ai connue folâtre, insouciante et parée comme les duchesses de la cour; vous qu'on servait à genoux et qui ne pouviez former un désir sans qu'il eût été deviné par une tendre mère; vous enfin qui entriez dans la vie comme on entre dans un lieu de fête, avec une couronne au front...

—Hélas! ma couronne de jeune fille est flétrie, ma couronne de marquise est brisée. Autour de moi je n'aperçois que ruines.

—Mais comment avez-vous pu arriver jusqu'ici sans éveiller les soupçons?

— Pendant la soirée je me suis présentée au château, escortée par un fidèle serviteur, un vieil allemand qui possède mon secret et dont le silence m'est assuré. Il a demandé l'hospitalité pour lui et sa fille... J'avais rabattu soigneusement ce capuchon sur mes traits, je tenais mon mouchoir contre ma bouche et pouvais défier l'examen le plus attentif. Puis mon domestique m'avait sauvé l'embarras de parler en disant que je n'entendais pas un mot de français. On m'assigna une petite chambre sous le toit de la tourelle du sud. Dès que je crus tout le monde endormi, je saisis la clé de mon appartement

conservée précieusement par moi depuis le jour où je l'avais emportée en fuyant pour mettre un obstacle de plus aux recherches, et je m'aventurai dans les corridors dont je suivis à tâtons la froide muraille. Mon cœur me guidait, je suis entrée ici, et je pleurais quand vous êtes arrivé.

— Béni soit le hasard qui vient de nous rapprocher! J'avais bien raison de penser que cette solitude s'animerait enfin pour moi.

— Détrompez-vous, je ne fais qu'y poser le pied comme l'oiseau fatigué qui, traversant les mers, s'arrête un moment sur un rocher pour voler ensuite vers des régions inconnues. J'ai voulu me retrouver encore une fois au milieu des souvenirs de ma jeunesse, dans cette chambre où je fus innocente et heureuse, et où, grâce à vous sans doute, rien n'a été changé. En voyant à la même place tant d'objets connus, il me semble que ma fuite date d'hier, et je croirais même n'être jamais sortie de mon devoir, si mes remords ne parlaient plus haut que cette illusion. Le calme n'a pas cessé de régner ici, mais l'orage tourmente mon cœur. Quand j'étais éloignée, je ressentais peut-être moins ces déchirements qu'en présence des lieux où j'ai commencé à vivre. Mais permettez-moi de vous demander des nouvelles de mon père, de ma bonne mère. A peine ai-je pu, depuis mon départ, me procurer quelques renseignements sur leur précieuse santé. Cause de leurs maux, je n'avais ni le droit ni le courage d'en mesurer l'étendue.

— Votre noble père a trouvé dans l'élévation de son âme et dans sa foi religieuse un adoucissement à ses peines; votre excellente mère n'existe que pour le consoler.

— Vous ne parlez pas de vous, Léonce, vous qui avez sacrifié votre carrière pour entourer de soins ceux que leur fille avait délaissés. Mais si dans le présent, cette abnégation porte atteinte à votre fortune, vous serez récompensé dans l'avenir.

— Récompensé! Je le suis déjà, car je vous ai revue.

— Non, vous ne m'avez pas revue; ce qui frappe vos yeux; c'est l'ombre de Julie; la Julie d'autrefois est morte, je le sais, la bouche d'un père a prononcé mon arrêt. Je suis rayée du monde. Nos amis croient que j'ai succombé en voyage à la suite d'une violente maladie; ils m'ont pleurée au lieu de me mépriser. Après tout, peu m'importerait leur estime, si je pouvais avoir encore la mienne. Et cependant j'ai tant souffert, que j'ai le droit de me croire aussi malheureuse que coupable. L'expérience m'a bientôt éclairée, mais cette lueur brille toujours trop tard... C'est dans un moment de vertige que j'ai quitté le château. Une fois hors de l'enceinte de ses murs, il me sembla que c'étaient des rochers à pic, des barrières infranchissables élevées entre moi et mon passé; à mesure que je m'éloignais, je me trouvais seule dans le monde. Une voix pleine de tendresse s'efforçait de me rassurer, le chevalier promettait de me tenir lieu de famille et de patrie: à travers ses douces paroles j'entendais le cri du devoir, et dans le carrosse qui nous entraînait vers la frontière de Flandre, je voyais bien que nous n'étions que deux. Souvent il m'arrivait de regarder au loin par la portière dans le nuage de poussière que soulevait notre voiture, comme si les traits d'un père allaient s'échapper du sein de ce tourbillon. J'avais peur et j'espérais tout à la fois. Peut-être éprouvais-je un secret désir d'être poursuivie, et cependant j'eusse pressé le pas des chevaux si les gens de mon père se fussent offerts à mes yeux. Nous arrivâmes à Amsterdam. En mettant le pied sur le territoire étranger, le chevalier s'était hâté de faire bénir nos liens. Entraîné par une première faute, il en commit malgré lui une seconde; il prit du service dans l'armée hollandaise, chez les ennemis de son pays et de son roi. Ai-je besoin d'ajouter d'autres détails? Vous savez comment se terminent les amours dont l'origine a été coupable. L'isolement amène l'ennui, l'ennui produit la satiété, et l'existence en dehors des règles et des devoirs devient l'image d'une fatigante éternité. N'ouvrant mon salon à personne, craignant de fixer l'attention, je pensais avoir, par la grandeur de mon sacrifice, attaché irrévocablement à moi M. de Candiac; j'espérais m'être relevée dans son estime par mon éloignement pour le monde et les plaisirs. Pauvre insensée! que je jugeais mal cette âme superficielle! Le chevalier était un de ces hommes aux goûts puérils qui se prennent d'admiration pour la splendeur des fêtes, la richesse des habillements, pour tout ce qui brille et annonce la joie; une maison sévère, une livrée modeste, une femme pâle et simplement vêtue ne pouvaient convenir longtemps à son

caractère léger. Afin de se créer une distraction contre l'oisiveté, il recourut au jeu ; ce qui n'avait été d'abord qu'un délassement devint une passion, puis une frénésie. Le front chargé de soucis, le cœur dévoré d'inquiétudes d'argent, le chevalier cherchait vainement en son logis le calme qu'il se plaignait naguère d'y trouver toujours. Après mille serments de renoncer à toucher aux cartes, il sortait sans but et bientôt il retournait par instinct à sa perte, de même que par instinct on cherche son salut. Sa grâce de gentilhomme avait disparu, j'assistais avec effroi à cette décomposition morale; je voyais mon mari descendre vivant dans la tombe que lui creusait sa folie. Tout bas je m'accusais d'avoir causé des malheurs qui ne pouvaient que s'accroître et dont je pressentais l'affreux dénouement. Nous ne tenions plus l'un à l'autre que par la souffrance, et je me demandais sans cesse laquelle de nos deux existences serait le plus promptement tranchée.

— Il est donc mort, puisque vous êtes ici ? s'écria Léonce avec un trouble inexprimable.

Julie porta son mouchoir à ses yeux, et dit d'une voix éteinte : — Il est mort.

— Libre ! vous êtes libre !

La jeune femme hocha la tête sans répondre.

— Pardonnez-moi mon indiscrétion. J'eusse dû comprendre votre pieuse douleur et la respecter.

La veuve de M. Candiac reprit :

— Le dénouement de la vie d'un joueur est toujours tragique. Un soir, l'infortuné chevalier sortit après m'avoir fait des adieux dont la mélancolie m'inquiéta. Il s'était éloigné pour un rendez-vous qu'un de ses prétendus amis lui avait donné à la suite d'un bal masqué, où il avait voulu paraître en costume vénitien. N'oubliez pas, lui avait-on dit, *l'heure du rendez-vous*.

La nuit s'écoula... pleine d'inquiétude, je descendais les marches de mon perron, afin de guetter sur le canal le passage des barques... Soudain j'aperçois un homme frappé d'un coup mortel : c'était le chevalier. On l'avait dépouillé d'une forte somme gagnée par lui au jeu. Il reçut des honneurs funèbres dignes de sa condition ; j'y sacrifiai mes derniers diamants. Dès que mon époux n'eut plus rien à réclamer de moi, je tournai toute ma pensée vers mes parents. Un immense désir de revoir les lieux qu'ils habitent s'empara de mon cœur. Je revins en France. Le reste vous est connu. J'ai revu le manoir de Fenestranges, je sais que ma famille y vit tranquille et honorée. C'est assez pour moi ; maintenant je puis partir : aux premières lueurs de l'aube, je serai loin d'ici.

— Vous exiler encore ! Pouvez-vous y songer sérieusement ?

— Il le faut.

— Vous vous trompez : une pareille résolution serait coupable ; voudriez-vous recommencer à fuir et porter encore le désespoir dans l'âme de vos parents ? Ce que vous avez fait sous l'empire du vertige, le feriez-vous de nouveau avec réflexion ? Il n'est pas de raison qui justifie le retour à une faute que l'on a soi-même déplorée. Enfin, vous ne pouvez être votre propre bourreau et vous condamner à un bannissement éternel ; attendez, du moins, que la bouche d'un père ait prononcé.

Julie soupira profondément et dit en baissant les yeux : — Vous me parlez du pardon de mon père. Connaissez-vous bien la fermeté de caractère de ce noble vieillard ? Jamais il n'a dérogé à ses principes. Peut-être repoussera-t-il même l'idée de me voir.

— Non, ma cousine... non, Madame, il ne saurait pousser l'inflexibilité jusqu'au point de se priver du plus grand bonheur.

— Eh bien... une fois, une fois encore... daignez intercéder en ma faveur. Vous qui êtes devenu le fils du marquis de Fenestranges, présentez-lui celle qui est désormais pour lui une étrangère.

— O Julie ! nos peines sont terminées... Adieu. ....Je vous laisse chez vous, dans cette chambre où j'ai tant rêvé de l'exilée...

Et il sortit doucement, suivi par le regard de Julie, qui était demeurée debout et immobile auprès de la table.

Le lendemain l'orage avait entièrement cessé. Un soleil, aux rayons pâles, mais doux et bienfaisants, semblait vouloir ranimer la terre. Pénétré par un certain bien-être, le vicomte d'Ortigues conçut de secrètes espérances, et n'hésita point à faire prier le marquis et Mme de Fenestranges de descendre au petit salon. Ceux-ci ne tardèrent pas à paraître, un peu étonnés de cette mystérieuse convocation, et cependant ne ressentant aucune inquiétude, car l'influence de la belle matinée avait aussi rendu le calme à leur cœur.


Imp. de Lucdieres, r. St Jacques, 59 Paris

L'heure du rendez-vous.

3e Année.

t-il à aisser ceux qui n'ont jamais manqué à leurs ! — O mon enfant, ma toujours belle ! ajouta le



Léonce, qui s'était préparé, pendant l'insomnie de la nuit, à aborder son grave sujet, sentit les mots manquer à la foule de ses pensées ; il balbutia et ne reprit son assurance qu'en songeant à la grandeur des intérêts commis à son zèle. S'asseyant donc auprès du marquis, et lui pressant la main avec un tendre respect : — Mon honoré oncle, dit-il en respirant à peine, il dépend de vous de ramener le bonheur dans votre maison, de l'y fixer à jamais.

— Est-ce pour plaisanter de la sorte, mon cher neveu, que vous m'avez mandé ici par voie d'ambassadeur?

— Il ne s'agit pas d'un badinage, mais d'une chose très sérieuse. Daignez m'écouter. Vous savez que la chaîne des jours amène sans cesse en se déroulant des faits nouveaux et inattendus. Une solitude peut tout-à-coup se peupler ; ceux qui étaient séparés peuvent se trouver soudainement réunis. Un jour, il y a tout un monde entre eux ; le lendemain à peine y a-t-il un mur. Il faut donc se préparer constamment à soutenir le choc des plus fortes impressions, il faut se cuirasser contre la joie, ainsi qu'on pourrait le faire contre la douleur.

— O mon Dieu ! murmura M[me] de Fenestranges en joignant les mains, je ne sais... Je n'ose deviner, mais je crois, mon cher enfant, que vous avez d'importantes nouvelles à nous apprendre.

Le marquis réprima tout signe extérieur d'agitation, et dit en se penchant vers l'âtre brûlant : — Continuez, Léonce.

Celui-ci reprit : — Ce sujet est bien délicat ; mais, si j'en juge par l'émotion de ma tante, déjà j'ai été compris. Supposez donc que je sois chargé de solliciter votre pardon en faveur d'une personne qui a payé, par deux ans de souffrance, de remords, de pauvreté, d'humiliation, par un martyre de chaque jour, de chaque instant, la faute d'une heure d'oubli.

— Parleriez-vous de celle qui fut ma fille ? s'écria le marquis en se levant et se promenant à pas précipités.

— Et si je parlais d'elle ?...

— J'en aurais déjà trop entendu.

— Non, mon oncle, non ;...... car le pardon doit couronner le repentir, et Dieu l'a inscrit lui-même en tête de son Evangile. Quel mérite y a-t-il à aimer ceux qui n'ont jamais manqué à leurs devoirs ! Vous le savez, quand un coupable verse une larme, les anges se réjouissent.

— Vous avez donc reçu quelque lettre d'elle ?

— Je l'ai vue.

— Elle est ici !

Et le marquis, tout rempli de trouble et d'indignation, voulut se retirer. Mais Léonce, se plaçant aussitôt devant lui, ajouta d'une voix suppliante :

— Consentez-vous à la revoir ?

— La revoir ! Oh ! jamais.

— Faites grâce.

— Non, elle est morte pour le monde, elle doit l'être pour moi.

— Si ma tendresse vous consacra les soins d'un fils, si je partageai vos douleurs, eh bien! que ce pardon soit ma récompense, je n'en veux pas d'autre. Le fiancé a oublié ses injures, le père ne doit plus se souvenir de son ressentiment.

— Qu'elle ne vienne pas, je la chasserais.....

— Chassez-la donc si vous le pouvez.

Et soulevant la tapisserie qui masquait la porte du cabinet, Léonce tira vivement la tremblante Julie qui vint tomber à genoux au milieu du salon en tendant les bras vers ses nobles parents. La marquise poussa un cri de joie et fondit en larmes. Le marquis, dont le visage était bouleversé par les passions les plus opposées, s'était reculé d'abord, mais cédant aussi aux transports de l'amour paternel, il se baissa vers Julie, la releva de terre et la pressa contre son cœur. Deux voix dirent à l'unisson : — Ma fille !

Il y eut un moment de silence coupé par des sanglots. On se regardait avec ravissement, on s'embrassait, on pleurait, on se disputait cette enfant prodigue ; aux baisers succédaient les mots sans suite que l'on jetait pour alléger son cœur. C'était un spectacle doux et triste à la fois : c'était une belle journée après l'orage ; le soleil brille, mais la terre est jonchée de débris. Léonce s'était mis un peu à l'écart afin de ne pas troubler cette scène attendrissante. Ce moment le payait de tous ses sacrifices.

Quand l'émotion permit au marquis de prendre la parole, il dit à Julie : — Sois rassurée, ma fille, tu as souffert, nous le savons, tu as largement payé ta dette au malheur ; il ne serait pas juste que tu fusses punie deux fois.

— O mon enfant, ma toujours belle ! ajouta la

mère, rentre dans ton nid, nos bras seront ton asile, les roses de ton teint refleuriront.

Julie leva les yeux au ciel, poussa un profond soupir, et, faisant effort sur elle-même, répondit d'une voix lente et oppressée : — Hélas! que me proposez-vous ? c'est le paradis, c'est le sort d'une femme pure et qui peut lever le front devant tous. Vous oubliez que j'ai derogé, vous oubliez que, pour amortir l'effet produit par ma coupable fuite, dont malgré vos soins le bruit se répandit au dehors, vous dûtes annoncer que je n'existais plus. Pouvez-vous aujourd'hui anéantir l'arrêt que vous avez prononcé vous-mêmes? Pouvez-vous me ressusciter aux yeux du monde étonné? Et quand vous me rendriez la vie, me rendriez-vous cette bonne réputation sans laquelle on se traîne sous le mépris des hommes? O mon père! on peut douter encore si je fus coupable, ma présence serait une preuve accablante contre la gloire de votre nom.

— Qu'importe! j'ai besoin de toi plus que de leur estime. Reste, reste, ne me brise pas le cœur et t'éloignant.

— Marquis de Fenestranges, reprit Julie d'un ton inspiré, rappelez-vous vos anciens principes si rigides, si inflexibles. Que de fois en me montrant l'écusson qui supporte vos armes, vous m'avez lu la devise dont il est surmonté : *Tout pour l'honneur.* L'honneur! vous y avez été toujours fidèle, et ce n'est pas lorsque vos cheveux sont blancs que vous devez permettre qu'on les souille. Sans oser espérer votre pardon, je savais quelles obligations m'étaient imposées. Entre mon cœur et le devoir, je n'ai pas hésité. Après m'être exilée de la vertu, j'ai voulu m'exiler du bonheur. Des vœux solennels et irrévocables m'appellent loin d'ici.

— Que veux-tu dire? demanda le marquis.

— Ma fille! s'écria Mme de Fenestranges.

— O mon Dieu! murmura Léonce en se couvrant le visage de ses deux mains.

Alors, entr'ouvrant la mante de soie qui l'enveloppait, Julie laissa voir une robe de bure et une croix de bois suspendue à un ruban noir, et elle dit :

— Je suis carmélite!

ALFRED DES ESSARTS.
(*La Sylphide.*)

LE CADET DE NORMANDIE.

ÉPISODE DU TEMPS DE LA FRONDE.

I.

Au commencement du dix-septième siècle le baron Gervais Philibert de Croissi, qui était alors dans la force de l'âge, s'ennuya de la solitude de son manoir et épousa une noble demoiselle, dont la dot ne fut pas inutile pour payer les dettes faites pendant la guerre et réparer son donjon qui tombait en ruines. De ce mariage naquit Albert de Croissi, et cet événement combla d'orgueil et de joie le brave gentilhomme, qui avait craint plus d'une fois que son nom ne s'éteignît avec lui. Mais la naissance d'un fils, si l'on en croyait la tradition du voisinage, fut la seule satisfaction que le baron trouva dans cette union; le bruit courait que le brave soldat d'Henri IV n'avait pas su dompter le caractère impérieux de sa femme, et qu'il avait beaucoup à souffrir de ses hauteurs; quoi qu'il en soit, la baronne ne vécut pas longtemps après la naissance d'Albert, et nul ne put dire si sa mort fut ou non un sujet de chagrin pour son bonhomme de mari.

Il se passa encore vingt années environ pendant lesquelles il continua de mener la vie de gentilhomme campagnard dans son château silencieux, laissant l'éducation de son fils aux soins d'un vieil abbé, fort savant, quoiqu'on l'eût soupçonné plus d'une fois de protestantisme. Nous voudrions pouvoir dire que l'héritier de Croissi avait profité des leçons de son zélé précepteur, mais par malheur il n'en fut rien. Albert n'avait pas plus que son père le goût de l'étude; mais aussi il n'avait pas cette franchise, cette loyauté qui caractérisaient l'ancien soldat du Béarnais; il tenait de sa mère un caractère indomptable et irascible qui s'alliait d'une manière étrange à des instincts de ruse et d'égoïsme

A dix-huit ans cependant un changement notable parut se faire dans la personne d'Albert; il sembla reconnaître le besoin de dissimuler les penchants funestes qui faisaient naître pour lui dans tous ceux qui l'approchaient un véritable sentiment de répulsion; il devint tout-à-coup grave, posé, raisonnable, et il cacha sous une apparence de soumission aux volontés paternelles l'orgueil et l'ambition qui le dévoraient. Le baron était dans le ravissement, et il regardait son fils comme le modèle accompli des jeunes gentilshommes du pays. Cependant le jour vint où cette admiration dut s'éteindre. A peine Albert eut-il atteint sa majorité qu'il exigea le compte rigoureux des biens qui lui revenaient du côté maternel et quitta le manoir pour aller vivre à Paris auprès de quelques parents de sa mère dont le crédit lui promettait un avancement rapide à la cour.

Le baron se trouva donc seul encore une fois dans son triste château, et il put réfléchir tout à l'aise à l'ingratitude de ce fils qui avait ainsi trahi ses espérances. Il avait alors environ soixante ans, et c'est l'âge où l'isolement se fait le plus cruellement sentir. Albert lui donnait rarement de ses nouvelles et ne revenait pas à Croissi; cette indifférence excita le ressentiment du vieillard, et il eut le tort de se marier pour la seconde fois; il épousa une jeune femme charmante, vertueuse et bonne, mais pauvre et d'une noblesse douteuse, car elle était fille d'un ancien procureur qui avait acheté au parlement de Rouen une de ces charges que l'on appelait alors savonnettes à vilain.

L'orgueilleux Albert jeta les hauts cris et refusa de participer à ce qu'il appelait une mésalliance de son père. Mais le baron était un de ces hommes faibles qui, incapables de résister en face, sont opiniâtres et inflexibles à distance. Le mariage eut lieu, bien qu'Albert n'y assistât pas et que la noblesse du voisinage en fît des gorges chaudes; deux ans après, naquit Fabien de Croissi, ce qui ne contribua pas à apaiser les caquets dans les manoirs du pays chartrain sur le chapitre du bon gentilhomme.

Le baron se trouva donc entouré d'une nouvelle famille, et les soins empressés de sa jeune femme, la présence de cet enfant gracieux qui venait embellir ses derniers jours, eussent dû lui faire oublier le fils ingrat qui le reniait; cependant, par une de ces bizarreries qu'on remarque à chaque instant dans le cœur humain, ce qui eût dû effacer de sa mémoire le souvenir d'Albert fut précisément ce qui l'y grava profondément. Malgré tous ses efforts il ne pouvait considérer sa femme que comme une étrangère qu'il avait élevée jusqu'à lui dans un moment de caprice, et dont les vertus roturières faisaient un si frappant contraste avec les défauts aristocratiques de la première baronne de Croissi; quant à l'enfant, il n'était pour lui qu'une espèce d'intrus qui ne devait pas soutenir l'éclat de la famille, et ses idées se reportaient naturellement vers le véritable rejeton de la vieille souche, celui-là seul qui pouvait continuer le tronc de l'arbre généalogique. Aussi il devint sombre, mélancolique, et ses chagrins, peut-être ses regrets, le conduisirent au tombeau.

A son lit de mort il réclama avec tant d'instances la présence de son fils aîné, on employa auprès d'Albert des recommandations si puissantes que force fut au jeune courtisan de quitter un instant Paris, où il poursuivait le cours de ses projets ambitieux, pour venir recevoir la bénédiction paternelle. Son arrivée au manoir adoucit les derniers instants du baron, qui avait besoin de cette réconciliation si longtemps attendue pour mourir en paix; d'ailleurs Albert ne s'était pas montré si hostile qu'on l'avait craint envers cette belle-mère et ce jeune frère qu'il ne connaissait pas; le vétéran les lui recommanda tous les deux chaleureusement et il mourut, confiant dans la promesse que lui fit Albert de veiller sur eux.

La baronne de Croissi et Fabien, alors âgé de quatorze ans, se trouvèrent donc à la merci d'un homme impérieux qui considérait leur existence comme une atteinte à l'honneur de sa maison. Aussi, après la mort du vieillard, voulurent-ils échapper à la tyrannie qu'allait immanquablement faire peser sur eux le nouveau seigneur de Croissi; mais ils s'étaient trompés tous les deux sur les intentions du mystérieux Albert. A leur grand étonnement, il leur annonça gracieusement qu'il désirait que rien ne fût changé dans le manoir, et que sa belle-mère et son frère continuassent à tenir le même état qu'auparavant; que, pour lui, il allait retourner à Paris, leur laissant l'administration de ses biens, dont toutefois on lui rendrait chaque année un compte

fidèle; et il était convaincu, ajoutait-il galamment, que son fief ne pouvait que prospérer entre les mains d'une dame que son père avait jugée digne d'être sa compagne.

Cette générosité, à laquelle la baronne et son fils étaient si loin de s'attendre, excita au plus haut point leur reconnaissance; l'un et l'autre avaient été habitués par le vieillard à ne parler d'Albert qu'avec un profond respect, et cette conduite noble était bien de nature à augmenter la vénération qu'on leur avait inspirée pour lui. D'ailleurs nous savons que la baronne était pauvre, et que si elle quittait le château elle n'avait d'autre parti à prendre que celui d'entrer dans un couvent. D'autre part, Fabien, comme cadet, n'avait aucune espèce de droit sur les biens que laissait son père, et cette loi qui dépouillait entièrement les cadets au profit des aînés était plus sévère en Normandie qu'en aucune autre province; d'où l'on appelait *cadets de Normandie* les pauvres hères qui n'avaient ni sou ni maille. Force donc eût été à la mère et au fils d'accepter par nécessité la proposition du baron Albert de Croissi, lors même que leur respect pour la volonté du nouveau chef de la famille ne leur en eût pas fait une loi.

Pour dire la vérité, cette conduite d'Albert avait une autre raison que les sentiments de bienveillance qu'il pouvait avoir éprouvés tout-à-coup pour la veuve et le fils du défunt seigneur. En arrivant dans ses domaines, qu'il avait laissés autrefois fort délabrés, il avait tout retrouvé dans une prospérité qui l'avait singulièrement satisfait. Son père ne lui avait pas caché que c'était à la gestion sage et prudente de sa seconde femme qu'étaient dus cet état florissant et l'accroissement notable de revenus qui en était la suite, et Albert, qui ne pouvait habiter lui-même ses domaines, n'était pas fâché de les savoir administrés par une personne habile, probe, et dont les peines étaient gratuites. Ainsi donc, sa générosité s'expliquait naturellement, d'autant plus qu'il n'eût pas osé affronter l'opinion de la noblesse en chassant inhumainement sa belle-mère et son frère du toit paternel.

Mme de Croissi et Fabien restèrent donc en Normandie, et le baron retourna à Paris se jeter dans les intrigues à travers lesquelles il espérait atteindre la fortune. Le tranquille château de Croissi, un moment agité par la mort du vieux seigneur et par la présence d'Albert, reprit s[on] aspect accoutumé; la baronne continua d'adm[i]nistrer avec la même sagesse qu'auparavant l[es] domaines de son beau-fils, et Fabien, tout jeu[ne] qu'il était, l'aidait dans cette tâche de tout s[on] pouvoir.

Le second fils du baron fut donc élevé da[ns] une sorte de culte pour son frère aîné, et d[ès] qu'il eut l'âge de raison, il s'habitua à le rega[r]der comme une véritable Providence, arbit[re] de sa destinée; et lorsque sa mère mourut, [ce] qui arriva deux ans environ après la mort d[u] vieux baron, il ne refusa pas de se charger [à] son tour de l'administration des domaines d[e] Croissi, sans songer qu'il n'était ainsi que l'in[]tendant et le premier domestique de son frè[re] aîné.

Livré à lui-même, Fabien avait mené une vi[e] triste et monotone dans le château paternel[;] heureusement pour lui il n'avait aucune ambi[]tion; il n'éprouvait nul désir de suivre l'exempl[e] de ces gentilshommes campagnards qui allaien[t] courir les aventures loin de leur pays, et qu[i] exposaient à chaque instant leur vie dans de[s] querelles de partis lorsqu'ils ne pouvaient expo[]ser autre chose. Il s'ignorait lui-même dans cett[e] profonde retraite, et il ne songeait même pa[s] qu'il lui fût possible de s'élever au-dessus de l[a] position modeste qu'il avait acceptée.

Un événement nouveau vint encore augmente[r] en lui cet amour de la solitude et lui donner pou[r] le monde une véritable aversion.

A quelque distance de Croissi était un vieux château ruiné pendant les guerres de religion, et qui était resté longtemps inhabité. Il appartenait alors à une famille noble qui avait quitté la Normandie et dont tous les membres avaient suivi des fortunes diverses, si bien que son nom s'était presque effacé dans la mémoire des gens du pays dont elle était originaire. Or, en 1648, quelques années avant l'époque où commence cette histoire, ce nom avait été prononcé tout-à-coup de nouveau; on avait réparé une aile du vieux manoir, et sitôt qu'elle avait été habitable, une vieille dame presque octogénaire et une jeune fille d'environ quinze ans, sa pupille, étaient venues se confiner dans cette masure. La vieille dame avait connu de beaux jours à la cour d'Henri IV; mais on supposait qu'elle avait dû bien déchoir de son ancienne splendeur pour

qu'elle eût consenti à se retirer dans ce triste château. Sa jeune compagne était sa petite-fille, l'unique rejeton de l'ancienne souche des Montglat, dont toutes les deux elles portaient le nom.

Fabien ne fit pas d'abord grande attention à ses nouvelles voisines, et quelques mois s'écoulèrent avant qu'il eût visité les deux dames, qui du reste vivaient fort retirées. Un jour cependant que le hasard ou un caprice de son cheval l'avait dirigé du côté de Montglat, il résolut de pousser jusqu'au manoir, et par un sentiment de courtoisie naturel à certains gentilshommes de cette époque, d'aller offrir ses services aux deux nobles solitaires. Qui sait ce qui frappa d'abord le plus vivement le jeune campagnard de l'amabilité, de l'esprit, des connaissances profondes de l'aïeule, ou de la grâce, de la beauté, de la douceur de la jeune comtesse. Quoi qu'il en soit, Fabien trouva un charme infini dans la société de ses voisines, et il revint souvent chez elles. Tout d'abord la vieille dame l'avait mis dans la confidence de leurs projets; elles étaient pauvres, et la terre de Montglat, toute délabrée qu'elle était, formait toute leur fortune; elles désiraient l'améliorer, et pour cela elles croyaient ne pouvoir prendre les conseils de personne qui pût mieux que Fabien les éclairer sur ce qu'elles y avaient à faire. De son côté, le jeune agriculteur ne pouvait refuser ses avis à deux personnes si intéressantes, l'une par son extrême jeunesse, l'autre par son extrême vieillesse, toutes les deux par leurs malheurs; il revint chaque jour, il prit en main la direction de leurs propriétés, et bientôt il ne quitta presque plus l'habitation de ses voisines.

On devine sans peine ce qui arriva de cette intimité; Fabien aima Mlle Élisabeth de Montglat et il fut aimé d'elle. Ce fut un amour doux, modeste, innocent, qui grandit sous les yeux de l'excellente aïeule, sans lui donner de l'ombrage, et presque de son consentement. Fabien trouva dans la fréquentation de ces deux femmes du monde élégant et poli cette délicatesse d'idées, cette urbanité de mœurs qu'il ne connaissait pas jusque là, et il crut longtemps que ses assiduités à Montglat n'avaient d'autre cause que le charme infini qu'il trouvait dans la conversation des châtelaines. Aucun aveu n'avait été échangé, aucun projet n'avait été mis en avant, et cependant ces trois personnes s'entendaient à merveille. Fabien était pauvre, il est vrai, mais les modestes propriétés qui devaient revenir à Mlle de Monglat après la mort de son aïeule ne pouvaient établir entre eux une grande disproportion de fortune; il n'y avait donc à leur union aucun obstacle sérieux, et dans leur jeune imagination ils entrevoyaient tous les deux le plus riant avenir, lorsqu'un coup de foudre vint briser tout-à-coup ces douces espérances.

Mme de Montglat, dans sa profonde retraite, avait conservé des relations suivies avec quelques dames influentes de la cour, qui avaient été pour elle autrefois des amies; inquiète pour l'avenir d'Élisabeth, elle avait sollicité plusieurs fois ses anciennes compagnes de s'intéresser à la jeune fille orpheline. Pendant longtemps on ne répondit pas à ses instances, et la bonne vieille remarquait avec chagrin l'affaiblissement graduel de sa santé, lorsqu'elle reçut enfin une réponse de la duchesse de Chevreuse, à qui elle avait recommandé plus particulièrement sa petite-fille. Cette lettre annonçait que la duchesse avait obtenu pour Élisabeth de Montglat une place de dame d'honneur auprès de la reine.

Que faire en pareille circonstance? Fallait-il, pour le vague espoir de marier plus tard sa pupille à un cadet qui n'avait rien et qui dépendait absolument d'un frère avare, renoncer aux brillants avantages que l'on offrait à Élisabeth? La jeune fille partit donc pour Paris avec son aïeule, et nous laissons à penser quelles promesses, quels serments furent échangés entre les deux jeunes gens avant la séparation; car cette catastrophe avait enfin forcé le timide Fabien à se déclarer.

Dans les premiers temps de l'arrivée des deux dames à la cour, il reçut souvent de leurs nouvelles, et un mot glissé furtivement dans les lettres de son aïeule par Élisabeth entretenait les illusions du jeune campagnard; mais bientôt les lettres devinrent rares, et lorsque la dame de Montglat mourut elles cessèrent tout-à-fait, soit que la jeune fille, par un sentiment de convenance, ne voulût pas continuer ce commerce que l'approbation d'une mère ne sanctionnait plus, soit que dans le monde brillant où elle vivait, elle eût trouvé des distractions qui avaient chassé de son cœur le pauvre Fabien. Ce fut à cette pensée qu'il s'arrêta lui-même lorsque ses dernières missives, qui contenaient l'expression

de ses plaintes et de ses reproches, restèrent sans réponse ; d'abord il se lamenta, il maudit l'ingrate qui oubliait si vite des promesses sacrées, puis sa douleur prit des allures plus calmes et devint un sentiment profond et concentré qui ne se trahissait que par une continuelle mélancolie.

Deux ans encore se passèrent ainsi, Fabien, froissé dans ses plus chères affections, avait repris goût à la solitude, et était tombé dans une sorte d'atonie qui le rendait plus que jamais insensible à toute espèce d'ambition. Il ne désirait plus que de vivre et de mourir obscur et inconnu dans les lieux où il était né, puisque celle pour qui il aurait pu désirer un moment la grandeur et l'opulence ne songeait plus à lui, et il était encore plongé dans cette morne apathie lorsque le baron Albert arriva tout-à-coup au château.

Cette apparition subite dans un temps où Fabien savait que l'état était bouleversé par des intrigues auxquelles le baron prenait une part active, le surprit singulièrement, mais son étonnement redoubla encore lorsqu'il remarqua le changement qui s'était opéré dans les manières de l'orgueilleux Albert de Croissi. Dans les rares occasions où il avait vu son frère aîné, il l'avait trouvé froid et sec jusque dans ses bienfaits, et cette fois il le trouvait affable, simple et même affectueux; autrefois Albert ne s'était montré que son seigneur, maintenant il se montrait son égal et son ami. Dès le soir même de son arrivée ils eurent ensemble une longue conversation.

— Mon frère, dit le baron en donnant à Fabien ce nom pour la première fois, nous vivons à une époque où il n'est pas permis à un jeune et brave gentilhomme, tel que vous êtes, de rester dans ses terres à tuer des lièvres et à planter des choux. Il vous faut un genre de vie plus digne de vous ; j'ai promis à feu M. de Croissi, notre très honoré père, que je prendrais soin de votre fortune, et le moment est venu où je puis enfin dégager ma promesse. Je viens vous chercher pour vous produire à Paris, et si vous voulez suivre mes conseils, vous ne tarderez pas à trouver fortune et crédit à la cour.

Mais Fabien ne reçut pas ces ouvertures comme le baron l'avait espéré.

— Je vous remercie, monsieur, dit le jeune homme avec tristesse, mais je ne suis pas fait pour ce monde éclatant dont vous me parlez, et je désire ne pas le connaître ; je crains bien qu'il ne soit tel qu'après l'avoir vu de près je ne puisse l'aimer.

Le baron de Croissi était trop positif, comme on dit aujourd'hui, pour comprendre le refus que ce jeune et pauvre campagnard opposait à ces offres séduisantes, et il l'attribuait, peut-être dans sa pensée, à une grossière ignorance ; mais ce fut en vain qu'il développa toutes les ressources de son esprit subtil et captieux pour vaincre l'opiniâtreté de son frère, ce fut en vain qu'il passa de l'ordre à la prière, Fabien résistait avec une fermeté respectueuse à tous ses efforts.

Enfin, cependant, le baron parut frappé d'une réflexion subite, et cherchant dans ses tablettes, il en tira une lettre en souriant.

— Je vois, Fabien, reprit-il, que je n'ai pas sur vous tout le crédit sur lequel je comptais ; il ne me reste plus qu'à m'assurer si une autre personne de votre connaissance sera plus éloquente que moi.... Lisez ceci.

En même temps, il présenta la lettre à Fabien, qui, en reconnaissant l'écriture de M[lle] de Montglat, ne put retenir un cri perçant.

— Lisez, répéta le baron.

Fabien ouvrit le papier d'une main tremblante ; il ne contenait que ces mots :

« Croyez votre frère, et venez à Paris.

ÉLISABETH. »

— Elle m'aime encore ! elle pense encore à moi ! dit le pauvre jeune homme en tombant sur un siége, à demi suffoqué par la douleur ; j'obéirai, monsieur, j'obéirai à M[lle] de Montglat !

Dès le lendemain, ils commencèrent ce voyage, et s'approchèrent bientôt de Paris.

La journée avait été très chaude, et les gentilshommes en supportaient le poids depuis le matin ; à cette heure même, bien que le soleil discendît rapidement vers l'horizon, il dardait encore sur eux des rayons ardents, et la poussière blanche et déliée qui s'élevait sous les pieds des chevaux était suffocante. Aussi, voyant que leurs efforts étaient inutiles pour accélérer la vitesse de leur marche, ils cessèrent bientôt de s'épuiser en efforts superflus. Le baron fit signe au postillon de s'éloigner un peu et vint se placer côte à côte de Fabien, qui, par respect, se tenait en arrière. Il dit bientôt, d'un air distrait, en frappant de son fouet la branche poudreuse

l'un orme qui s'élevait sur le bord de la route :

— Allons, mon frère, puisque ces misérables haridelles ne peuvent avancer et nous obligent d'aller du train d'un vieux conseiller qui se rend au parlement sur sa mule héréditaire, ne pourrions-nous pas mettre à profit le temps qui nous reste et causer un peu de vos affaires et des miennes.

— Sans aucun doute, monsieur le baron, répondit Fabien avec abattement, et pour commencer, je vous avouerai que, plus nous avançons vers Paris, plus je sens mon cœur se serrer, sans que je puisse dire pourquoi ; nos bonnes gens du Croissi diraient que c'est un pressentiment et que sans doute quelque grand malheur nous attend au terme de ce voyage. En vérité, monsieur, continua-t-il en souriant, je rougis de vous avouer une pareille faiblesse, mais je ne saurais la surmonter.

Albert le regarda fixement.

— Et que pourriez-vous avoir à craindre avec moi, mon frère ? demanda-t-il d'un ton sec ; ne suis-je pas là pour vous aider de mon expérience et vous garantir de tout péril ? D'ailleurs, il me semble, reprit-il d'un air moqueur, sans que cependant Fabien pût s'en offenser, que vous allez revoir à Paris une personne dont l'image devrait donner à vos idées une tournure plus gracieuse ? Allez, allez, Fabien, quoique j'aie vécu loin de vous, je n'en sais pas moins le joli roman que vous avez commencé à Croissi avec l'aimable bergère de Montglat. Vous ignorez peut-être, mon frère, que je ne vous avais pas entièrement abandonné à vous-même dans le manoir, et qu'il y avait autour de vous des gens qui me rendaient compte secrètement de toutes vos actions ; je veillais ainsi de loin sur un frère qui m'a été recommandé par le défunt baron de Croissi à son lit de mort, et vous pensez bien que dans les rapports qui m'ont été faits, on n'a eu garde d'oublier cette belle passion.

— Je ne sais, monsieur, répondit Fabien en rougissant, qui a pu vous dire....

— Ne cherchez pas à nier le fait, interrompit le baron amicalement ; la rapidité avec laquelle vous vous êtes décidé à partir après avoir lu ce chiffon de papier en serait la preuve la plus certaine, quand je n'aurais pas, pour en être sûr, l'aveu même de Mlle de Montglat.

— Quoi ! s'écria Fabien transporté, elle vous a parlé de ces heureux jours si vite écoulés ! mais à votre tour, mon frère, parlez-moi d'elle, je vous en supplie ; vous la connaissez donc ? vous la voyez donc souvent ? oh ! de grâce, dites-moi tout ce que vous savez de cette chère Élisabeth. Pourquoi donc m'a-t-elle laissé si longtemps croire qu'elle avait oublié jusqu'à mon nom ?

— Je ne puis rien ajouter aux détails que je vous ai donnés déjà. Je vois rarement Mlle de Montglat, que son service retient presque constamment auprès de la reine, et c'est seulement dans une circonstance récente que j'ai eu occasion de me rapprocher d'elle..... Ce nom de Croissi m'a bien vite attiré sa confiance et je n'ai pas eu beaucoup de peine à la faire entrer dans mes vues au sujet de l'importante mission qui doit vous être confiée.

— Une importante mission, à moi ? demanda avec étonnement le jeune gentilhomme, vous m'avez en effet déjà fait entendre, monsieur le baron, que vous comptiez m'employer à Paris dans une affaire de haute gravité ; mais pourriez-vous me dire en quoi je pourrais vous servir, moi, modeste et ignorant campagnard ?

— Il n'est pas temps encore, Fabien, de vous révéler l'entreprise à laquelle vous êtes appelé à prendre part ; qu'il vous suffise de savoir dès ce moment que si, malgré les dangers qu'elle présente, vous y jouez dignement votre rôle, vous ferez une prompte et brillante fortune.

En même temps le baron épiait furtivement les traits de son frère, comme pour s'assurer de l'impression que ces vagues insinuations produisaient sur lui. Fabien parut rêver pendant quelques minutes.

— Excusez-moi, monsieur le baron, reprit-il timidement, mais j'ai souvent entendu dire à feu notre père qu'à la cour il était impossible de faire une prompte et brillante fortune par des moyens honorables....

Le baron se redressa avec fierté :

— Qu'est-ce à dire, monsieur mon frère ? dit-il d'un ton irrité ; croyez-vous donc qu'une entreprise où je suis entré puisse être jamais déshonorante ? Oubliez-vous si vite les égards et la soumission que vous me devez ? Ventrebleu ! je ne sais quelles pensées ridicules, pour ne rien dire de plus, pourraient agiter votre esprit, au point de vous faire suspecter mes intentions et

mes bontés pour vous ? S'il en est ainsi, monsieur de Croissi, il est encore temps de rebrousser chemin et de retourner vous ensevelir dans l'oisiveté et l'obscurité du manoir de mon père... Je n'irai plus vous y troubler, monsieur, et je rendrai compte à Mlle Élisabeth de la foi qu'elle peut faire sur son gentilhomme !

A ces mots le baron retint brusquement la bride de son cheval, comme s'il eût attendu, dans sa dignité blessée, que son frère se séparât sérieusement de lui. Mais Fabien, loin de prendre ce parti, retint sa monture et dit, avec une chaleur pleine de cordialité :

— De grâce, excusez-moi, Albert, si je vous ai offensé par quelque parole inconsidérée. Je ne suis pas habitué à donner à mes pensées cette tournure délicate qu'on emploie à la cour, et je parle peut-être avec la rudesse d'un campagnard. N'interprétez donc pas si mal une réflexion dont je n'ai pu vouloir vous faire une application injurieuse. Me défier de vous, mon frère ! et pourquoi donc ? N'avez-vous pas toujours été pour moi un ami, un protecteur, un second père ? .. Laissons donc ce pénible entretien, monsieur le baron, continua-t-il avec regret ; pour vous prouver combien les soupçons que vous me reprochez sont loin de ma pensée, je vous déclare que je suis prêt à vous obéir en tout ce qui dépendra de moi pour mener à bien l'entreprise dont vous m'avez parlé. Du moment qu'Élisabeth, la comtesse de Montglat, veux-je dire, ou vous, mon frère, avez cru devoir m'y donner part, elle ne peut être que glorieuse et honorable.... Et, pour ce qui est de vous quitter, mon frère, je ne vous quitterai maintenant que lorsque vous me repousserez.

La physionomie du baron avait repris graduellement une expression plus calme.

— Ce ne sera donc jamais, mon cher Fabien, dit-il avec véhémence, car désormais nous devons vivre toujours réunis de cœur et de volonté. Mais j'y consens, ne parlons plus de cette sotte querelle, aussi douloureuse pour moi que pour vous-même.

En même temps ils se remirent en marche, et ils s'avancèrent quelques instants côte à côte, livrés aux réflexions diverses que cette petite altercation avait fait naître dans leur esprit. Fabien, malgré la réconciliation qui l'avait suivie, était plus triste encore qu'auparavant, et Albert plus agité.

— Mon frère, reprit le jeune Croissi après un assez long intervalle de silence, je ne veux rien révoquer de la promesse de soumission que je vous ai faite ; permettez-moi cependant une question,... une seule. Cette entreprise dans laquelle ma place est déjà désignée, doit-elle être faite dans l'intérêt d'un parti politique, tel, par exemple, que celui de M. le prince de Condé dont vous portez les couleurs et dont, m'a-t-on dit, vous êtes un des gentilshommes ?

Le baron examina son frère d'un air de pénétration, pour reconnaître quel degré d'importance il attachait à cette demande.

— Auriez-vous donc, Fabien, dit-il tranquillement, une si forte répugnance à servir le plus grand homme de guerre de notre époque, un prince dont l'histoire doit plus tard célébrer les hauts faits ?

— Personne n'admire plus que moi les qualités militaires du grand Condé, monsieur le baron ; mais je crains bien, si les bruits qui se sont répandus dans nos paisibles campagnes ne sont pas faux, que l'éclat de tant de belles actions ne soit terni par cet amour effréné des factions que le prince montre aujourd'hui.

Le baron ne put retenir un geste de satisfaction.

— Est-ce là votre opinion sur M. de Condé, Fabien ? reprit-il en souriant ; eh bien, mon frère, prenez courage, ce ne sera pas au profit d'un factieux, bien qu'il soit premier prince du sang, que sera employé votre dévouement, et pour vous rassurer, je vous dirai que moi-même, quoique je garde encore quelques apparences, j'ai quitté son parti....

— Quoi ! monsieur le baron, serait-il possible !

— Brisons-là, interrompit le baron d'un ton laconique. Vous saurez toute la vérité quand vous serez à Paris. Mais en attendant il faut que vous me promettiez encore une chose, Fabien : c'est que, quoi que vous me voyiez faire ou dire, vous ne vous étonniez ni de mes actions, ni de mes paroles ; ce qui vous paraîtra mystérieux pendant un moment sera expliqué suffisamment plus tard, et j'espère que mes motifs ne vous sembleront alors nullement blâmables. Donnez-moi donc votre parole de gentilhomme que vous vous abstiendrez de toute réflexion fâcheuse pour moi, et que vous céderez aveuglément à mes avis

sans me demander d'explication, jusqu'au moment où je croirai devoir vous rendre compte moi-même de ma conduite envers vous.

Fabien hésita, mais sa déférence pour son frère était si grande, et sa défiance avait été si peu éveillée sur les projets du baron, qu'il se décida à l'abandon complet qu'on exigeait de lui.

— J'engage ma foi de gentilhomme que je ne vous fatiguerai pas de questions inutiles, dit-il avec simplicité.

— C'est bien, mon frère, reprit le baron, cette docilité nous honore tous les deux; mais, songez-y, votre confiance en moi pourra être soumise à de rudes épreuves.... Heureusement si vous y résistez, je puis vous promettre la récompense qui vous sera la plus précieuse et la plus désirable, la main de Mlle de Montglat.

Le jeune Croissi prit feu à cette parole, et, dans les transports de sa joie, il fut sur le point de s'élancer à bas de son cheval.

— Serait-il possible! s'écria-t-il; oh! mon frère, pour obtenir une pareille récompense, j'affronterais mille dangers, et je risquerais le salut de mon âme! Mais croyez-vous qu'Élisabeth consentira....

— J'en suis sûr, répondit le baron avec vivacité, et elle vous en donnera bientôt l'assurance elle-même. Soyez dévoué et fidèle dans ce qu'on attend de vous, et avant un mois la reine régente signera votre contrat de mariage avec sa fille d'honneur.

— Mon frère, mon frère, s'écria Fabien hors de lui, je vous obéirai, même au péril de ma vie.

Albert lui jeta un sourire de triomphe.

— Voilà où je voulais vous voir, reprit-il, et vous êtes convenablement disposé pour la proposition qui vous sera bientôt faite. Nous sommes donc sûrs de nous entendre, Fabien, et soyez assuré que vos espérances ne seront pas trompées.

En ce moment, au détour du chemin, les voyageurs aperçurent Paris à l'extrémité de l'horizon. Bien que cette capitale n'occupât pas alors cette vaste étendue qu'elle occupe aujourd'hui, Fabien ne put retenir un cri de surprise, à la vue de cet amas confus de tours, de clochers et de palais qui se dressaient d'une manière fantastique dans un brouillard diaphane. Le baron jouit un moment de sa surprise naïve; puis, se rapprochant de lui, il dit d'une voix pénétrante en étendant le bras vers Paris :

— Voyez-vous cette immense ville, mon frère? Eh bien, dans quelques jours, peut-être, vous l'occuperez tout entière, et, par votre moyen, elle rentrera sous la domination légitime qu'elle méconnaît maintenant.... Vous êtes appelé à de grandes choses.

Fabien le regarda avec une surprise muette; mais le baron, comme s'il eût craint d'en avoir trop dit, détourna la tête et piqua son cheval, qui s'était un peu reposé pendant cette conversation. Le jeune Croissi l'imita, et tous les deux disparurent dans le nuage de poussière que soulevaient les pieds de leurs montures.

II.

On était alors en pleine *fronderie* et Paris était déchiré par les factions qui rendirent si malheureuses les dernières années de la minorité de Louis XIV. L'autorité royale n'était plus respectée nulle part, et quiconque prétendait agir publiquement en vertu d'un mandat légal, était traité de *Mazarin*, injurié, frappé, et quelquefois mis à mort. Il n'y avait plus de sûreté pour personne à moins d'embrasser un parti en se donnant à l'un des chefs de la vieille ou de la nouvelle Fronde, et en adoptant ses insignes et ses couleurs.

Cependant Anne d'Autriche, au milieu des dangers qui menaçaient la monarchie, n'avait pas cru encore devoir échapper par la fuite aux factions qui la bravaient sans cesse et la menaçaient jusque dans le Palais-Royal. Soumise aux conseils de Mazarin, qui, de Breuil où il s'était retiré, dirigeait encore les affaires de l'état, au grand scandale des frondeurs vieux et nouveaux; elle attendait le moment où les factions seraient abattues l'une par l'autre pour profiter de leur faiblesse et les écraser toutes à la fois.

Tel était l'état de Paris au moment où les deux Croissi arrivaient à la Porte-Neuve qui s'élevait à l'ouest de la ville. Le soleil était couché et l'on était sur le point de lever le pont-levis lorsque les voyageurs franchirent le fossé et pénétrèrent sous la voûte de la porte. Au bruit qu'ils firent, quelques soldats de la milice bourgeoise se montrèrent sur le seuil d'un corps-de-garde qui était adossé à la muraille, et une sentinelle présenta sa hallebarde au postillon.

— Halte-là, mon beau coureur! dit le milicien d'un air goguenard; avant d'aller plus loin, il faut que ces gentilshommes causent un peu avec

notre capitaine et lui disent qui ils sont et d'où ils viennent... Allons donc! on n'entre pas dans Paris comme ça.

Le baron poussa son cheval avec colère vers le bourgeois:

—Place, manant, cria-t-il d'un ton impérieux; j'appartiens au prince de Condé et je voyage pour son service.

— Cela est fort bien, dit le milicien intimidé, mais j'ai reçu la consigne!..

— Au diable, toi et ta consigne! interrompit l'orgueilleux Croissi, et laisse-nous passer. Crois-tu que j'aie le temps d'écouter toutes les balivernes qu'il plaira à un courtaud de boutique de me débiter?

—Mais, monsieur, nous avons reçu l'ordre de M. le Prévôt...

—Tiens, voici pour toi.

En même temps, le baron impatienté lui appliqua un vigoureux coup de fouet; c'était ainsi que les gentilshommes en usaient volontiers alors avec la garde citoyenne.

Aux cris que poussa la malheureuse sentinelle, ses camarades qui occupaient le poste voisin accoururent en désordre en brandissant leurs hallebardes. Mais tout inoffensive que fût cette milice municipale, le baron ne jugea pas à propos d'attendre les suites de son insolence. Il fit signe à son frère, et ils s'éloignèrent aussi vite que possible; ils prirent la première rue détournée qu'ils rencontrèrent, et furent bientôt hors des atteintes des gardes bourgeoises qui entouraient leur camarade, en proférant d'impuissantes menaces.

A travers mille détours, ils étaient arrivés au Pont-Neuf, qui à cette époque justifiait mieux son nom qu'aujourd'hui, et Fabien, qui depuis son entrée à Paris n'avait vu que des rues étroites, tortueuses et souvent désertes, eut peine à retenir un cri d'étonnement en présence du spectacle qui frappa tout-à-coup ses regards.

Une foule immense, animée, bruyante, encombrait le pont dans toute sa longueur; les boutiques portatives, les étalages des fripiers et des vendeurs d'orviétan étaient renversés et foulés aux pieds. On criait, on se poussait, on riait et on pleurait, et dans cette bagarre les tire-laines trouvaient mainte occasion d'exercer la dextérité de leurs mains. Les passe-volants aux costumes bariolés, les bourgeois vêtus de noir, les basochiens en habit rouge, les femmes aux chaperons de drap ou de velours, les fiers-à-bras de tous les partis aux écharpes isabelles, rouges ou bleues, se mêlaient, se confondaient, et les acclamations les plus bizarres se choquaient en l'air, poussées par mille bouches railleuses ou irritées.

Toute cette rumeur était causée par un carrosse gris à quatre chevaux, qui s'était arrêté au milieu du pont et qui était tellement pressé par la foule qu'il ne pouvait ni avancer ni reculer. Quelques hommes du peuple avaient saisi les rênes des chevaux, ce qui semblait embarrasser beaucoup un grand cocher à longues moustaches et à éclatante livrée qui occupait le siége et qui n'osait employer la force pour se débarrasser de cette canaille. Deux ou trois jeunes pages qui escortaient à cheval la voiture s'enfuyaient à droite et à gauche, poursuivis par des huées, et laissaient exposés aux fureurs de la populace trois dames couvertes du masque de velours noir que portaient alors les dames de qualité, et un gros gentilhomme qui se démenait avec véhémence au fond du carrosse. Cependant, malgré ces actes de violence, la foule ne semblait pas disposée à en venir aux derniers excès envers ses prisonniers; on les regardait insolemment par les portières, on les accablait d'invectives et d'injures, mais personne ne semblait assez hardi pour porter la main sur eux; on eût dit qu'une puissance invisible et mystérieuse les protégeait contre les bras vigoureux qui se dressaient de toutes parts autour d'eux.

Les clameurs étaient si nombreuses et si confuses, que les voyageurs ne purent distinguer aucune parole qui leur donnât l'explication de ce qu'ils voyaient. Fabien ouvrait de grands yeux étonnés, mais le baron, habitué depuis le commencement des troubles aux scènes de désordre qui chaque jour éclataient dans Paris, ne trouva rien de bien important dans cet événement, et il prit la résolution de gagner par un autre chemin le faubourg Saint-Germain, où était son hôtel. Mais au moment où il allait changer de direction, un nouveau coup d'œil jeté sur le carrosse gris l'arrêta tout-à-coup. Il venait de remarquer que le grand cocher aux volumineuses moustaches portait la livrée de la reine, et cette observation sembla faire sur lui une vive impression. Il semblait en proie à une perplexité singulière, comme s'il eût balancé entre deux partis dont il

calculait les dangers et les avantages. Pendant qu'il restait seul, immobile et muet au milieu de cette foule tumultueuse et bruyante, son frère, qui avait eu soin de tenir son cheval près du sien, lui dit à voix basse :

— Je ne sais quelle peut être la cause de cette échauffourée, monsieur le baron, ni au profit de qui elle se fait ; mais il y a dans ce coche des dames qui me semblent en péril, et je crois qu'il serait de notre devoir de leur venir en aide.

—Et que résulterait-il pour nous de nous mêler dans cette bagarre ? répliqua le baron d'un air d'hésitation ; d'ailleurs que feraient deux hommes seuls contre tant de furieux ?

—Ce sont des coquins moins à craindre encore que les miliciens de la porte, répondit d'un air dédaigneux le jeune Croissi, qui ne manquait pas de cette bonne opinion que les gentilshommes d'alors avaient de leur supériorité sur les roturiers ; d'ailleurs, continua-t-il, j'aperçois dans la foule plusieurs cavaliers qui portent comme nous les couleurs de M. le prince, nous pouvons les appeler, et...

—Non pas, interrompit Albert d'un air alarmé, comme si cette proposition eût éveillé en lui des idées un moment assoupies, je ne veux pas, Fabien, que nous nous mêlions de tout ceci, je ne veux pas surtout que des amis de M. le prince nous voient ici ensemble.. Vous ne savez pas de quelle importance il est pour moi que nous n'attirions pas sur nous les regards en ce moment ! Revenons sur nos pas, et veillez à ce qu'on ne puisse examiner vos traits. Maudit soit le carrosse et tout ce qu'il contient ! Suivez-moi, Fabien ; nous sommes peut-être restés trop longtemps ici.

En même temps il enfonça son chapeau sur ses yeux et tourna bride pour prendre un autre chemin. Le jeune Croissi obéit avec répugnance et imita le mouvement de son frère, mais il était déjà trop tard pour revenir en arrière. Pendant les quelques minutes qu'ils s'étaient arrêtés, une grande quantité de chariots et de carrosses s'étaient accumulés à l'extrémité du pont et formaient une barrière infranchissable à l'entrée de la rue de la Monnaie. Force fut donc aux voyageurs de reprendre leur premier projet et de se diriger de nouveau vers la rue Dauphine à travers l'émeute.

— Enveloppez-vous dans votre manteau, cachez votre visage, disait Albert.

Fabien ne cédait qu'avec répugnance à ces injonctions, dont il ne comprenait pas la nécessité ; cependant il ramena, par habitude d'obéissance, un pan de son écharpe sur son visage. Albert semblait lui-même prendre toutes les précautions possibles pour ne pas être reconnu : il baissait la tête et évitait les groupes où se montraient les écharpes isabelles.

Ils avancèrent ainsi pendant quelques instants, à demi portés, eux et leurs chevaux, par la foule qui se pressait aux abords de la rue Dauphine. On criait, on jurait contre leurs montures, dont il est facile de s'expliquer l'importunité dans une presse semblable. Ils se trouvèrent enfin à peu de distance du carrosse qui était l'objet de cette rumeur et en face des portières, dont les glaces étaient baissées. Fabien ne put s'empêcher de jeter en passant un regard de curiosité et de compassion sur les personnes qui en occupaient l'intérieur. Leur position devenait de plus en plus critique : les furieux qui les entouraient se montraient de plus en plus menaçants, on ne se contentait plus de les injurier, on les menaçait du poing, et plusieurs pierres avaient déjà retenti contre le coffre de la voiture. Les pauvres femmes qui étaient ainsi assiégées pleuraient à chaudes larmes et semblaient conjurer à mains jointes leurs persécuteurs d'avoir pitié d'elles ; le cavalier qui les accompagnait, et qui avait sa bonne part dans l'animadversion publique, était pâle de colère et semblait disposé à se jeter sur le peuple l'épée à la main. Or, l'irritation était telle que, dans ce moment, le premier coup porté, la moindre tentative de résistance pouvaient faire mettre aussitôt en pièces et le coche et ceux qu'il contenait.

Fabien sentit sa volonté se révolter contre l'impassibilité qui lui était ordonnée, en voyant le désespoir de ces malheureuses dames : cependant tel était le pouvoir qu'avait sur lui son frère aîné, qu'il allait passer en détournant la tête.

Au moment où son regard était fixé sur la voiture, un cri se fit entendre ; en même temps une des dames que menaçait le peuple se montra à la portière, et, arrachant son masque, elle laissa voir les traits d'une jeune fille d'une pâleur mortelle, mais belle et touchante dans sa terreur. Elle tendit les mains par un geste noble

et animé vers le jeune de Croissi et s'écria d'une voix perçante :

— Fabien... monsieur de Croissi... au nom de Dieu ! venez à notre aide !

Cette dame éplorée était la jeune comtesse de Montglat, la compagne d'enfance de Fabien.

Sans doute il n'entendit pas cette prière au milieu des hurlements de la foule, mais cette voix, ce geste suppliant, ces traits si connus de sa chère Elisabeth, électrisèrent le jeune homme. Il ne songea pas au danger, il oublia les recommandations d'Albert, et, enfonçant ses éperons dans les flancs de son cheval, il se rua sur la foule en disant d'une voix forte :

— A moi, monsieur le baron !

— Arrêtez, Fabien, arrêtez ! s'écria Albert épouvanté, laissez-moi cette besogne, je vous défends...

Mais Fabien n'écoutait pas, et ces recommandations furent étouffées par l'effroyable tumulte que causait son attaque subite. Le jeune Croissi, les yeux étincelants, les narrines gonflées de colère, poussait son cheval en avant, foulant et renversant tout ce qui se trouvait sur son chemin, s'escrimant de son fouet avec une rapidité qui tenait du prodige. On peut facilement se faire une idée de l'effet que produisit cette charge inattendue sur les émeutiers et les oisifs qui encombraient le pont ; des cris de rage et de vengeance s'élevaient de toutes parts, mais on fuyait l'atteinte de ce fouet redoutable qui imprimait des marques sanglantes sur bien des visages, et cette foule qui était si épaisse un moment auparavant s'ouvrit tout-à-coup et laissa un large passage jusqu'au carrosse. Fabien profitant du premier moment de surprise chassa, par quelques bons coups de fouet, les misérables qui s'étaient emparés des rênes, fit signe au cocher, qui, comprenant son intention, piqua ses chevaux, et la voiture partit ventre à terre, sans que les gens du peuple songeassent à autre chose qu'à éviter d'être écrasés par la pesante machine. Quelques secondes avaient suffi pour opérer cette délivrance.

Fabien voulut suivre d'abord ceux qu'il venait de sauver. Au moment où le carrosse s'était mis en mouvement, il avait vu Elisabeth se pencher à la portière et lui faire un signe de la main ; était-ce un remercîment ? était-ce une invitation de l'accompagner, il l'ignorait ; mais la réflexion l'avertissait qu'après une pareille action il avait tout à craindre de cette populace qu'il avait bravée avec tant d'imprudence. Il voulut donc fuir, mais il n'en eut pas la possibilité ; ce fut vainement qu'il enfonça de nouveau ses éperons dans les flancs de sa monture pour la forcer à prendre le galop : le pauvre cheval qu'il montait était épuisé par les prouesses que venait d'exiger de lui le jeune gentilhomme, et, au lieu de partir, il hennit tristement, tourna un instant sur lui-même et s'abattit avec son cavalier.

Fabien n'était pas blessé, mais il ne s'en crut pas moins perdu ; la foule, que sa contenance hardie avait étonnée un moment, s'élança sur lui en rugissant dès qu'elle le vit renversé. Il n'eut que le temps de jeter un regard du côté où le carrosse s'éloignait sans qu'on se mît plus en peine de lui, et il sentit aussitôt mille mains robustes et brutales l'étreindre à la fois ; pendant quelques minutes il fut ballotté de l'un à l'autre avec une violence terrible ; il chancelait comme un homme ivre au milieu des forcenés qui s'étaient emparés de lui.

— C'est un Mazarin ! criait un gros boucher qui portait sur sa figure une large coupure sanglante faite par le fouet de Fabien. Ah ! il veut mener le bon peuple de Paris à coups d'étrivières, le pendard ! Allons, les autres, un coup de main ! à la rivière, le Mazarin ! jetons-le par-dessus le pont.

— Oui, oui ! à la Seine ! répétèrent mille voix, c'est un Mazarin !

— A mort le Mazarin !

Fabien, encore tout froissé de sa chute et tout étourdi par ces tiraillements, fut enlevé de terre avec facilité et emporté vers le parapet du pont. Il ne tenta aucune résistance, il sentait qu'elle était inutile : cependant il jeta un regard rapide autour de lui pour chercher son frère. Son frère avait disparu.

La situation de Fabien était désespérée ; en proie à la rage de la multitude, il ne lui restait plus qu'à élever sa pensée vers Dieu et à mourir chrétiennement. Il lui vint cependant un secours inattendu.

— Arrêtez, malheureux ! s'écria en cet instant une voix sonore. Schelme, qui fera le moindre mal à ce gentilhomme ! je déclare ennemi du roi et de la Fronde quiconque arrachera un seul cheveu de sa tête.

— C'est le coadjuteur ! s'écria un écolier d'une voix éclatante en s'élançant pour retenir Fabien ; place à M. le coadjuteur !

Ce nom produisit un effet magique ; le jeune Croissi fut précipitamment remis sur pieds, et chacun chercha à se donner une contenance tranquille, comme pour faire croire qu'il n'avait eu aucune part à cette scène de désordre. En même temps, la foule s'ouvrit respectueusement et livra passage au personnage important qui calmait ainsi les tempêtes populaires.

Ce personnage, comme nous l'avons dit, était Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris, et si célèbre depuis sous le nom de cardinal de Retz.

On l'eut bientôt reconnu, et aussitôt mille voix s'écrièrent sur tous les tons, mais avec enthousiasme :

— Vive la Fronde ! vive le coadjuteur !

Le chef de parti sourit et s'avança lentement entre les deux murailles humaines que formait la foule à droite et à gauche. Il adressa à l'un un signe de tête, à l'autre un mot amical, et s'approcha de Fabien, qui était resté adossé au parapet du pont, pâle et sans voix, quoique sa contenance n'eût rien de timide et d'humilié ; il était seulement étourdi par l'immensité du péril qu'il avait couru.

Le coadjuteur promena son œil d'aigle sur les assistants, l'arrêta un instant sur celui qu'il venait de sauver d'une mort certaine, et dit en fronçant le sourcil :

— Tout beau, mes amis, je crois que j'arrive à temps pour vous empêcher de commettre une mauvaise action. Savez-vous que c'est offenser Dieu et le roi que de malmener ainsi un pauvre gentilhomme qui vous devient suspect pour une bagatelle ?

— Monseigneur, dit le boucher qui avait été l'un des plus ardents persécuteurs de Fabien, ce cadet-là est tombé sur nous à grands coups de fouet, parce que le pauvre peuple faisait entendre ses plaintes à cette orgueilleuse Espagnole, la reine Anne, et...

— D'abord ce n'était pas la reine qui était dans ce carrosse, dit le coadjuteur avec sévérité et assez haut pour être entendu de la foule attentive : c'étaient de pauvres dames d'honneur qui venaient de faire leurs dévotions aux Carmélites de la rue de Vaugirard, et c'eût été la reine, Leboux, que toi et tes amis vous eussize dû la respecter comme votre souveraine maîtresse.

Un imperceptible murmure courut dans la foule.

— Votre éminence n'a pas toujours dit cela, grommela le boucher d'un air mécontent.

Le coadjuteur rougit légèrement, se détourna d'un air d'aisance et reprit en souriant :

— Allons, c'est assez... dispersez-vous, mes amis, et laissez-moi ce pauvre diable, que vous avez à moitié assommé. J'espère que vous me croyez assez de vos amis pour le confier à ma garde. S'il est coupable de quelque chose, soyez sûrs que l'on en fera justice..... Allons, adieu, adieu, mes enfants ; je reviens d'un petit voyage entrepris pour le bien de l'état, et je suis épuisé de fatigue.

— Vive le coadjuteur ! répéta la foule, qui commença à se disperser.

Cependant, quelques curieux plus obstinés se tenaient encore à distance, pour voir comment cette scène allait finir ; Paul de Gondi les écarta d'un air de pétulance qui allait mal avec les formes graves et modestes qu'il affectait par moments, et il finit par menacer deux ou trois des plus importuns avec le manche de son fouet. Une petite troupe de gentilshommes à cheval qui l'accompagnait, et qui avait jusque-là stationné à une courte distance, vint achever ce qu'avait commencé son influence, et, quelques moments après, la masse compacte de peuple qui s'était arrêtée sur le pont avait fait place aux passants affairés qui, en tout temps, affluent en cet endroit.

Pendant que cette émeute se terminait ainsi tranquillement, comme tant d'autres émeutes plus terribles en apparence, le coadjuteur s'approcha de Fabien, qui, revenu de l'émotion bien naturelle que cet événement lui avait causée, reprenait enfin toute sa présence d'esprit. Il exprima chaleureusement à son libérateur ses remerciments, pour le signalé service qu'il venait de lui rendre ; le coadjuteur l'interrompit en mettant un doigt sur sa bouche :

— Imprudent ! murmura-t-il, que pouviez-vous attendre autre chose de l'action la plus folle, la plus téméraire qui se puisse imaginer ? Jeune homme, ceux qui ont compté sur votre courage ne me semblent pas s'être trompés ; je désire, cependant, qu'ils ne vous trouvent pas entièrement tel qu'ils le voudraient.

Fabien, dans son trouble, ne songea pas à soupçonner dans ces paroles le sens mystérieux qu'elles avaient peut-être.

—Monsieur, reprit-il, vous m'avez rendu un service immense ; je ne craindrais pas une mort honorable sur un champ de bataille, et je n'hésiterais pas à la braver pour le service d'un ami ; mais je vous avouerai que le contact de cette infâme canaille m'a glacé les sens, et...

—Paix, jeune homme, paix, dit le coadjuteur en regardant autour de lui avec défiance, songez que cette canaille est bien au-dessus d'un gentilhomme quand elle est la plus forte, et si elle voulait s'apercevoir qu'elle l'est quelquefois.... Mais, croyez-moi, mon cadet, ne restons pas ici plus longtemps : je n'aime pas à me prodiguer en public, et il a fallu vraiment que votre danger me parût bien pressant, pour que je me sois décidé à me montrer en cet équipage, si contraire à mes goûts et à ma sainte profession continua-t-il en souriant d'un air sournois. Il faut que je rentre au cloître Notre-Dame. Mais vous, mon jeune ami, où voulez-vous que je vous fasse accompagner, car je ne suppose pas que vous veuilliez affronter seul les mauvaises rencontres en retournant chez vous ?

— Je suis étranger, monsieur, dit le jeune Croissi d'un air d'embarras, et je viens aujourd'hui à Paris pour la première fois....

— Oui-dà, reprit le coadjuteur en attachant sur lui un regard inquisiteur, et vous êtes seul ici, vous n'avez ni logis, ni recommandations, ni compagnon de voyage ? Voilà qui est singulier !

—Je n'étais pas seul au moment où cette foule furieuse s'est jetée sur moi, mais...

— Mais celui qui vous accompagnait vous a lâchement abandonné, n'est-ce pas cela ?

— Je n'oserais le dire, monsieur, dit Fabien en rougissant d'un soupçon qu'il ne croyait que trop fondé.

— Et cette conduite, reprit son interlocuteur lentement et en pesant ses mots, est d'autant plus lâche que c'est celle d'un frère, n'est-ce pas, monsieur Fabien de Croissi ?

Le jeune gentilhomme tressaillit et ne put retenir une exclamation de surprise, en voyant sa position si bien connue d'un personnage éminent qu'il voyait pour la première fois. Le coadjuteur sourit de son embarras, et reprit avec une volubilité singulière, en se rapprochant de lui :

— Ecoutez, mon cadet, ne vous tourmen pas l'esprit à deviner des énigmes que vou pouvez comprendre encore, je le suppose. T ce que je puis vous dire, c'est que votre frère a de bonnes raisons pour ne pas se montrer en p blic avec vous en ce moment, et pour ne p prendre sa part du danger que vous avez bra avec tant de témérité..... Du reste, ne vous i quiétez pas son sujet ; il n'est pas loin d'ici, sitôt que j'aurai tourné les talons, il sera près vous. Je vous conseille, dans votre propre int rêt, de ne pas lui parler de notre conversatio mais, si vous croyez me devoir quelque reco naissance pour le service que je viens de vo rendre, n'oubliez pas l'avis secret qui vous a é donné aujourd'hui.

— Un avis secret ! dit Fabien avec étonne ment.

Le coadjuteur posa encore un doigt sur s bouche avec mystère.

— Allons, adieu, mon enfant, reprit-il à voi haute, et, avec bonté, n'oubliez pas de remer cier Dieu de votre délivrance et tâchez de méri ter ses grâces. Nous nous reverrons peut-être bientôt.

En achevant ces mots, cet homme singulier salua Fabien de la main et se retourna pour joindre le groupe de cavaliers qui l'attendaient à l'entrée de la place Dauphine.

A peine le coadjuteur eut-il disparu du côté de la place Dauphine, que le baron de Croissi se montra à l'angle du quai des Orfévres. Arrivé près de son frère, il mit pied à terre en silence, aida Fabien, tout meurtri par la lutte qu'il venait de soutenir, à se mettre en selle, et ils partirent sans prononcer une parole.

Après cette aventure, qui avait été sur le point de tourner si mal pour Fabien de Croissi, les deux frères, au lieu de se diriger vers le faubourg Saint-Germain, avaient descendu le quai des Orfévres et s'étaient engagés dans les rues sombres et fangeuses du quartier Saint-Jacques. Tous les deux gardaient le silence, le baron par un sentiment d'inquiétude et de colère : Fabien, peut-être par un peu de honte de s'être mis imprudemment dans une position cruelle et ridicule à la fois contre l'avis de son frère.

Au moment où l'on arriva à une rue détournée et déserte de ce vieux quartier, le baron rapprocha son cheval de celui de son frère :

— Monsieur, dit-il d'un ton sec et sévère, vous ne pouvez habiter d'ici à quelque temps l'hôtel de Croissi, et il faut maintenant que vous vous logiez dans quelque hôtellerie peu fréquentée. Si vous étiez reconnu pour l'auteur du tumulte qui vient d'avoir lieu, vous pourriez avoir à rendre à la justice des comptes sévères, ou tout au moins vous deviendriez la fable de la ville; il faut vous cacher pour votre sûreté. Vous avez enfreint mes ordres avec une inconcevable folie, il faut que vous en portiez la peine.

— Je me suis du moins exposé seul au danger de cette folie, dit le jeune Croissi avec un peu d'amertume; fallait-il donc, monsieur, laisser insulter et peut-être égorger sous mes yeux une noble demoiselle que je fais état d'aimer plus que ma vie ?

— J'oublie, reprit le baron d'un air d'indulgence, que vous ne pouvez encore comprendre vos torts, ainsi que les motifs qui m'ont empêché de vous venir en aide pour un acte de générosité louable en lui-même peut-être. Vous me connaissez assez, Fabien, pour être sûr que la lâcheté n'est point la cause de mes ménagements envers la canaille qui vous a si mal mené; mais je dois vous avouer que votre témérité a mis en péril l'important projet pour lequel j'avais besoin de votre secours et qui pouvait faire votre fortune et la mienne.

En même temps il poussa un profond soupir. Cette douceur et cette indulgence émurent Fabien, qui s'attendait à de plus graves reproches de la part de son frère.

— Monsieur le baron, dit-il timidement, je suis tout disposé à faire ce qu'il faudra pour réparer mes torts, si je suis réellement coupable à vos yeux.

— Nous essaierons donc, reprit Albert tout pensif, et, pour commencer, voici ce que j'ai décidé : vous allez loger dans une auberge où vous passerez pour un fils de famille qui vient à Paris rétablir sa santé. Je me charge d'arranger une fable; vous, seulement, ne me démentez pas. Vous ne sortirez pas de votre chambre pendant quelques jours, et si vous êtes prudent, si vous prenez les précautions que j'exige de vous, tout n'est peut-être pas perdu.

— Je consens à tout, monsieur, dit Fabien avec humilité, et je désire que ma soumission vous prouve combien je suis fâché d'avoir encouru votre disgrâce.

— C'est bien, dit le baron avec un sourire de satisfaction, je vois avec plaisir, Fabien, que vous êtes aussi prompt à reconnaître vos fautes qu'à les commettre; mais, continua-t-il d'un air d'indifférence, pendant que nous pouvons causer encore seul à seul, j'ai une question à vous faire : Le coadjuteur, ce gentilhomme qui vous a sauvé et vous a fait subir une espèce d'interrogatoire, sait-il votre nom ?

— Je ne le lui ai pas dit, répondit en rougissant le jeune Croissi, qui se souvenait des recommandations pressantes de son libérateur ; il n'a rien appris de ma bouche ni sur vous ni sur moi.

— Allons, tout va mieux que je ne l'espérais, murmura le baron avec joie; continuez d'avoir confiance en votre frère, Fabien, et vous ne vous en repentirez pas.

En ce moment, ils étaient arrivés devant une maison vieille et enfumée de la rue de la Huchette. On n'avait pas encore, à cette époque, l'habitude de déguiser sous des noms pompeux des choses communes, et cette maison, qu'on appellerait aujourd'hui *hôtel garni*, ne prenait alors que le titre modeste d'auberge. Une grande enseigne placée au-dessus de la porte était ornée de trois oiseaux blancs d'une peinture miraculeuse, et afin que le passant ne se trompât pas sur l'espèce de volatilles exposés à ses regards, on avait écrit au dessous *Aux trois Pigeons, bon logis:* rien n'était plus primitif.

L'arrivée de la petite cavalcade produisit une grande sensation dans ce quartier plébéien; mais les voyageurs s'empressèrent de mettre pied à terre, et pénétrèrent dans l'auberge. Au bout d'un quart d'heure le baron sortit seul, laissant son frère confié aux soins de l'hôtelier, à qui il fit de longues recommandations à voix basse, et il s'achemina à pied vers le quartier plus aristocratique où se trouvait son hôtel.

Le lendemain matin, à l'heure où la plupart des habitants de Paris se livraient encore au sommeil, Fabien de Croissi, fidèle à ses habitudes de la campagne, et ne se sentant déjà plus des fatigues des jours précédents, était assis dans une chambre de l'auberge et occupait toutes ses facultés à écrire une lettre pour Mlle de Montglat. La nuit avait été agitée, et il avait re-

gretté bien des fois de n'avoir pas prié son frère de s'informer du sort de la jeune comtesse; aussi dès que le jour avait paru, ne pouvant surmonter ses inquiétudes, il s'était mis à écrire à son amie d'enfance. Bientôt des pas rapides et précipités se firent entendre dans l'escalier. Fabien courut à la porte et se trouva en présence de son frère.

Le baron était vêtu avec une simplicité qui ne lui était pas ordinaire; son habit était tout uni et il n'avait ni écharpe ni panache. En revanche, une grande joie se montrait sur son visage maigre et sanguin, mêlée à une sorte de gravité. Il ne remarqua pas l'air préoccupé de son frère et dit brusquement à l'aubergiste, qui s'inclinait jusqu'à terre :

—A-t-on exécuté mes ordres? Personne n'est-il venu ici?

— Non, monsieur, dit l'aubergiste avec embarras, mais...

— C'est bon, laissez-nous, interrompit brusquement le baron sans l'écouter.

Dès qu'il fut seul avec son frère, Albert se jeta sur une chaise et dit avec vivacité, sans même songer à s'informer de la santé de Fabien après tant de fatigues.

— Tout marche à souhait, mon cher Fabien; votre aventure d'hier fait grand bruit dans Paris, mais personne ne sait le nom de celui qui en est le héros, et mes amis et moi nous pensons que nous pouvons agir de suite.

Le jeune Croissi attendit en silence que son aîné voulût bien lui expliquer ces paroles énigmatiques.

—Vous ne me comprenez pas encore, reprit le baron avec solennité, mais le moment est venu, Fabien, où je ne dois plus avoir de mystère pour vous. Vous allez tout savoir.

En même temps il alla fermer la porte avec les plus grandes précautions, puis il se rassit, et parla si bas qu'un indiscret placé à l'autre extrémité de la chambre n'eût pu entendre une seule de ses paroles.

III.

Le même jour au matin, les courtisans se pressaient dans la grande galerie du Palais-Royal, en attendant le lever de la reine régente, Anne d'Autriche. La cour, à cette époque de troubles et de factions, n'avait pas cet aspect brillant et animé qu'elle prit plus tard sous le fastueux Louis XIV.

La présence de quelques femmes égayait cependant l'aspect un peu morne de cette cour où les factions avaient fait tant de ravages. Parmi celles qui venaient encore rendre leurs devoirs à la reine, on remarquait la duchesse de Chevreuse, grande femme altière et méchante, dont tout l'extérieur annonçait une coquette surannée, et sa fille, jolie personne vive et pétulante, qui avait alors beaucoup de pouvoir sur l'esprit du coadjuteur. Près de la grande porte dorée qui s'ouvrait dans les appartements de la reine, se tenaient les filles d'honneur, attendant que leur service les appelât près de leur maîtresse; quelques officiers aux gardes, en brillants uniformes, de jeunes abbés exhalant le musc et l'ambre coquettaient autour d'elles, et des pages qui passaient et repassaient en éclatantes livrées, riaient en les regardant, de telle ou telle anecdote qui courait sur quelques-unes d'elles.

Il semblait cependant que ce matin-là il y eût pour amuser l'oisiveté des courtisans autre chose que les sonnets de Benserade ou de Voiture; il n'était bruit que de l'émeute causée la veille par un carrosse de la reine sur le Pont-Neuf, et l'événement était raconté de mille manières différentes et contradictoires.

Au milieu du groupe élégant des filles d'honneur, il y avait une personne qui pouvait peut-être mieux que tout autre donner des détails sur l'émeute du Pont-Neuf : c'était M[lle] de Monglat. Elle était vêtue avec tout l'éclat qu'exigeait la nature de ses fonctions auprès de la reine; des diamants ornaient son cou et ses cheveux, mais ses traits pâles et fatigués contrastaient avec cette brillante toilette. Ses yeux étaient rouges de larmes versées pendant la nuit et dont elle n'avait pu entièrement faire disparaître la trace. C'était vainement que quelques oisifs étaient venus l'interroger sur les événements qui faisaient le sujet de la conversation universelle; elle n'avait répondu que par monosyllabes et d'un ton de légère impatience, comme si elle eût eu une répugnance secrète à livrer aux interprétations malignes des courtisans le récit d'une aventure qui la touchait de si près.

La duchesse de Chevreuse, sa protectrice, croyant sans doute être plus heureuse, s'avança vers elle d'un pas lent et majestueux, et lui dit

quelques mots à voix basse d'un air de confiance et en souriant. Mais la jeune fille, en la voyant près d'elle, ne put retenir un geste d'effroi involontaire, et elle répondit d'une voix étouffée :

— Ne m'interrogez pas, madame ; je n'ai déjà que trop répondu à vos questions... C'est vous qui m'avez perdue !

La fière grande dame haussa les épaules et enveloppa la comtesse d'un regard dédaigneux.

— Petite ingrate ! murmura-t-elle ; mais faites la discrète tant que vous voudrez ; il est bien temps ! Je saurai toute la vérité.

Puis elle tourna le dos à Elisabeth et elle regagna sa place du même pas lent et majestueux.

On s'était donc lassé de tourmenter la fille d'honneur, et on se contentait de la désigner du doigt en chuchottant, quand la porte des appartements royaux s'ouvrit, et un joli petit page de douze à treize ans, à l'air éveillé et narquois, entra dans la grande salle. Les assistants se précipitèrent de son côté, pensant bien qu'il était porteur de quelque message dont ils voulaient les premiers pénétrer le secret ; mais l'enfant, se glissant sans façon entre les jambes des curieux, s'avança vers Elisabeth et lui fit un profond salut, en affectant les formes graves et cérémonieuses des courtisans consommés.

La jeune fille sortit de sa rêverie, et elle dit en s'efforçant de sourire au petit page qui la regardait avec des yeux langoureux :

— Eh bien, qu'y a-t-il, monsieur de Bussi? Avez-vous quelque ordre à me transmettre de la part de la reine?

— Il est vrai, dit le page, qui sembla se souvenir de sa mission, vos beaux yeux m'avaient ébloui, belle Monglat ; je suis venu vous annoncer que la reine veut vous voir sur-le-champ.

— Etourdi ! fit Elisabeth toute tremblante en se levant.

Et elle se dirigea rapidement vers la porte des appartements particuliers, sans écouter l'enfant qui voulait à toute force la conduire par la main à la vue de toute la cour.

La reine se trouvait seule dans une vaste chambre dont les lambris étaient couverts de sculptures et de dorures, suivant le goût de l'époque. Elle était occupée à lire quelques dépêches qu'on venait de lui remettre, et dont le contenu ne lui semblait pas très agréable, à en juger par ses sourcils froncés et ses mains convulsivement serrées. Elle froissa plusieurs fois les papiers, en donnant tous les signes d'une colère qu'elle croyait sans témoin. Ces symptômes fâcheux n'étaient pas de nature à rassurer la timide jeune fille, qui devint plus tremblante qu'auparavant ; mais cette inquiétude qu'elle éprouvait se changea en terreur quand la reine, cédant à l'irritation qu'elle éprouvait, rejeta avec force les papiers loin d'elle en disant, d'une voix sourde :

— L'insolent ! oser me braver ainsi ! Allons, puisqu'il le faut, il périra ou je périrai !...

En laissant échapper ces paroles mystérieuses, la reine releva enfin la tête, et elle aperçut Elisabeth qui se tenait debout en face d'elle, et qui avait pu l'entendre distinctement. Son premier sentiment fut une violente colère :

Qui est là ? demanda-t-elle, qui ose ainsi épier mes actions ?

— Madame, dit la jeune fille d'une voix émue, je venais d'après les ordres de votre majesté.....

Mais déjà la reine l'avait reconnue et elle l'interrompit d'un ton caressant :

— Ah ! c'est toi, mignonne ? en effet : je t'ai fait venir pour causer un moment avec toi... Allons ! approche, j'ai quelques questions à te faire.

La comtesse s'avança jusqu'à la balustrade et s'inclina profondément en attendant que la reine lui adressât la parole, mais elle n'était pas encore assez proche, et Anne lui fit signe d'entrer dans l'enceinte où elle était elle-même,

— Allons, assieds-toi, lui dit-elle familièrement en désignant à ses pieds un de ces tabourets que certaines grandes dames de la cour avaient seules le droit d'occuper en sa présence, assieds-toi, petite, et causons comme de bonnes amies.

Elisabeth, habituée par ses fonctions journalières aux rigueurs de l'étiquette, hésitait à obéir ; la reine ajouta avec impatience :

— Assieds-toi donc, petite sotte ; nous sommes seules, et j'ai beaucoup de choses à te demander.

La jeune comtesse se décida enfin à obéir et attendit, les mains jointes et les yeux baissés, que la reine reprît la parole.

Anne d'Autriche examina pendant un instant sa fille d'honneur d'un air distrait, et elle dit enfin, de ce ton de familiarité affectueuse qu'elle avait déjà pris avec la comtesse :

— Ecoute, Montglat, j'ai toute confiance en

toi, parce que je sais que tu es sage, discrète et fidèle... Mes autres filles ne songent qu'à observer mes actions pour aller les redire à leurs galants, qui en font part aux Frondeurs et à mes ennemis. Si tout autre que toi avait entendu les paroles qui viennent de m'échapper, j'en aurais de l'inquiétude, à cause des suppositions à perte de vue qu'on ne manquerait pas de bâtir sur elles.... Mais, quant à toi, je sais que tu n'as pas d'amoureux, et c'est ce qui me rassure.

La jeune fille baissa la tête ; la reine reprit avec un sourire :

— Quand je dis que tu n'as pas de galant, friponne, je me trompe ; il y a ce petit cadet de province, qui doit nous rendre certains services dont aujourd'hui plus que jamais nous sentons le prix.... Allons, ma chère, il ne faut pas tant vous troubler en écoutant ce que je vous dis là ; si ce jeune homme est tel qu'on nous l'a dépeint, et s'il réussit dans l'entreprise qui lui sera confiée, ni vous ni lui ne m'accuserez d'ingratitude.... Mais, continua-t-elle d'un ton différent, laissons cela pour un instant ; je t'ai fait venir, mon enfant, pour que tu me racontes, dans tous ses détails, ton aventure d'hier. M. d'Hocquincourt était si exaspéré de voir des manants insulter des personnes de qualité, et outrager l'autorité royale, qu'il ne se souvient distinctement de rien aujourd'hui. Ces pauvres filles qui étaient avec toi avaient perdu la tête ; toi seule peux donc me dire tout ce qui s'est passé, et si les soupçons que j'ai conçus sont fondés. Voyons, parle avec franchise : n'est-il pas vrai que ceux qui vous ont arrêtées sur le Pont-Neuf portaient l'écharpe isabelle, et qu'ils étaient des partisans du prince de Condé ?

— Madame, répondit Elisabeth avec modestie, mais d'un ton ferme, je croirais manquer au respect que je dois à votre majesté et à la vérité, si je laissais planer vos soupçons sur des personnes qui ne l'ont pas mérité. Je vous dirai donc que j'ai vu, en effet, des gens revêtus de l'écharpe isabelle dans la foule qui entourait le carrosse, mais je puis affirmer que ces gens ne se sont portés envers nous à aucun excès, et n'ont pris aucune part au mauvais traitement qu'on nous faisait subir.

— Tu te trompes ! dit la reine avec agitation : je te dis que tu es seule de ton avis et que tous les rapports qui me sont arrivés sur cette affaire me présentent M. le prince comme l'auteur de cette honteuse tentative.... Oui, répéta-t-elle en frappant du pied, c'est lui qui avait préparé cette émeute, croyant que j'étais moi-même au nombre des dames qui allaient aux Carmélites célébrer la fête de saint Alexis... C'est de lui que me viennent tous les outrages dont la noblesse, le parlement et le peuple m'accablent à l'envi ; c'est lui qui perdra l'état, si je le laisse faire, et qui me reléguera à Breuil avec ce pauvre M. le cardinal !

Elle s'arrêta un moment, et, dès qu'elle se fut un peu apaisée, la jeune fille reprit d'un air assuré :

— Que votre majesté me pardonne de ne pas me ranger à son avis sans lui avoir dit tout ce que je sais. Il ne m'appartient pas de juger les torts que votre majesté reproche à M. le prince ; mais je puis assurer que, dans cette circonstance, je n'ai rien vu qui pût le faire supposer coupable d'un attentat si noir...... La preuve en est, madame, que le cavalier qui nous a délivrées portait l'écharpe isabelle.

— Eh ! ne vois-tu pas que c'était là une comédie ? s'écria la reine avec vivacité ; tout cela avait été concerté entre les meneurs de cette échauffourée ; ils ne pouvaient pas vous laisser égorger par le peuple ; il fallait bien que l'aventure eût une fin, et l'un de ces messieurs s'est fait votre champion, pour détourner les soupçons et se donner dans Paris des airs de grand chevalier.

— Que votre majesté veuille bien excuser ma hardiesse, dit Elisabeth, mais il est à ma connaissance que cette supposition n'est pas encore la vraie...... Je suis certaine, continua-t-elle en baissant la voix et en rougissant, que le gentilhomme devant qui je me suis démasquée, à qui j'ai demandé du secours, et qui s'est jeté avec tant d'ardeur à travers la foule pour nous délivrer, ne pouvait avoir reçu le mot d'ordre de M. le prince ou de quelqu'un de ses partisans.

— Vous le connaissez donc, mademoiselle ?

— Je le connais, madame, et c'est sans doute à cette circonstance qu'est due l'incroyable témérité dont ce pauvre jeune homme est peut-être la victime... On dit qu'il a été massacré par le peuple après notre délivrance, et que son corps a été jeté dans la Seine.

Ici la jeune fille laissa échapper ses sanglots

longtemps contenus, et elle se couvrit les yeux de son mouchoir pour cacher ses larmes.

—Massacré! dit la reine. Consolez-vous, folle, il n'y a pas eu de sang répandu dans cette affaire. J'ai des rapports certains... Celui dont vous parlez a été sauvé par M. le coadjuteur; seulement on ne sait ce qu'il est devenu.

— Serait-il possible! s'écria Elisabeth en joignant les mains avec une indicible expression d'espérance et de joie.

— Mais alors quel est donc cet aventurier? il est fort singulier qu'il paraisse ainsi à point nommé pour vous sauver, et qu'il s'évanouisse aussitôt comme une vision.

—Madame, dit la jeune fille, ou je me trompe fort, ou votre majesté ne sera pas longtemps sans entendre parler de ce gentilhomme.

— Moi? A quoi penses-tu donc, petite?

—Votre majesté a-t-elle oublié ce jeune homme hardi et dévoué dont vous a parlé M. de Croissi et qu'il est allé chercher en province?

— Serait-ce lui? quoi! ce cavalier qui vous a dégagées hier des mains de la populace serait le même que ce cadet...

— Qui doit mourir pour le service de votre majesté, murmura la jeune fille d'une voix étouffée et en sanglotant.

La mère de Louis XIV la regarda d'un air irrité:

— D'où vient cette douleur, comtesse? demanda-t-elle sèchement; mais, je me souviens, continua-t-elle en souriant, tu n'approuves pas ce projet qui peut sauver l'état, parce qu'il expose à quelques dangers ce petit gentillâtre dont tu es éprise! Ce n'est pas ma faute si l'on t'a mise dans la confidence: mais Croissi a prétendu qu'il avait besoin de ton secours. Montglat, Montglat, prends garde; tu portes là un secret bien lourd, et si tu me trahissais...

— Madame, dit Elisabeth avec une douloureuse résignation, vous savez que je n'ai pas balancé à faire ce qu'a ordonné M. de Croissi, et M. de Croissi m'a indignement abusée sur la nature de cette entreprise. C'est moi qui ai écrit à ce jeune homme de se fier à cet homme, son plus mortel ennemi; c'est moi qui l'ai fait venir à Paris, où bientôt peut-être il expiera par une mort honteuse une tentative désespérée... et cependant, madame, si vous saviez combien je l'aime! Si vous saviez quels sacrifices j'ai faits à votre majesté, et combien ils m'ont coûté de larmes!

En même temps, la jeune fille s'abandonna à de nouveaux transports de douleur. La reine en parut touchée.

— Allons, console-toi, dit-elle avec intérêt; si le coup ne réussit pas, et si ce jeune homme est compromis, tu penses bien que je ne l'abandonnerai pas à la vengeance de nos ennemis.... Je te promets que, d'une manière ou d'une autre, je reconnaîtrai son zèle et le tien.

— Madame, murmura la jeune fille avec effort, ne vaudrait-il pas mieux choisir pour cette mission un homme plus capable que lui de la remplir? Je vous ai dit déjà que Fabien..... ce jeune gentilhomme avait passé sa jeunesse à la campagne, qu'il était simple et franc dans ses mœurs et ses idées...

— C'est-à-dire un peu lourd, dit la reine avec un accent légèrement dédaigneux, mais c'est précisément ce qu'il nous faut, ma chère. Croissi, qui l'a choisi pour cette entreprise, et qui est un peu son parent, je crois, me l'a dépeint ainsi. Nous n'avons pas besoin d'un aigle, mais d'un garçon résolu et obéissant qui se laisse conduire sans s'inquiéter où il va.

— Et moi, j'espère que ce jeune homme n'est pas tel que vous l'a dépeint son indigne frère! s'écria Mlle de Montglat avec véhémence.

—Son frère? demanda Anne d'Autriche étonnée. Ce jeune homme est-il le frère de M. de Croissi?

—Il l'est, en effet, madame, comme Abel était le frère de Caïn.

La reine devint pensive.

— En ce cas-là, dit-elle enfin, il est sûr que Croissi nous servira fidèlement. La trahison dont il s'était rendu coupable envers Condé m'avait fait craindre quelque chose de semblable, mais je crois que désormais je puis être sûre de lui...... Ton aventure d'hier prouve du moins qu'il ne m'a pas trompée à l'égard du courage de son frère, et je suis ravie que le jeune drôle ait une telle chaleur pour mon service. Je t'assure, Montglat, qu'il en sera récompensé...

— Madame, reprit la pauvre Elisabeth avec désespoir, veuillez réfléchir encore, je vous prie, au sort affreux auquel vous condamnez peut-être un homme simple et loyal, qui devra choisir en-

tre la colère redoutable de votre majesté ou la consommation d'un crime.

— Mademoiselle !

— D'un crime, madame, répéta la jeune fille sans se laisser effrayer des regards irrités de la reine, oh ! je sais la vérité, à présent ; M. de Croissi l'a laissée échapper tout entière en ma présence ! Et, si maintenant Fabien de Croissi refuse de prendre part à une action qui peut ne pas lui paraître honorable, il me méprisera, moi qui l'y aurai poussé, et son mépris sera pour moi plus cruel que la mort ! S'il l'accepte, ce sera moi à mon tour qui le mépriserai, et lorsqu'il aura réussi, je refuserai sa main avec dégoût.

—Assez, mademoiselle, dit la reine avec force en se levant, vous oubliez que vous-même vous avez consenti à soutenir de tout votre pouvoir un projet qui a été conçu par mes conseillers les plus fidèles.

—Oh ! pardonnez-moi, madame, dit Elisabeth, en tombant aux genoux de la reine ; autrefois je n'avais pas bien compris ce que l'on exigeait de ce malheureux jeune homme ;... mais depuis peu de temps seulement, j'ai vu dans quel abîme il allait tomber, et j'ai senti un regret mortel de l'avoir conduit dans une entreprise où il peut perdre l'honneur et la vie. Oh ! madame, que votre majesté donne à ce brave jeune homme une mission où il puisse noblement verser son sang pour elle, et il courra au-devant du danger, j'en suis le garant : pitié pour lui, madame, pitié pour lui et pour moi !

Anne d'Autriche était impérieuse et opiniâtre dans ses volontés ; mais le désespoir de la comtesse de Montglat, qui se traînait à ses genoux, les yeux baignés de larmes, agit sur son organisation nerveuse et délicate. Elle se radoucit, et, prenant dans ses mains blanches et potelées les mains d'Elisabeth, elle l'attira vers elle, en lui disant d'un ton affectueux :

— Tu l'aimes ! et crois-tu donc que je n'aie jamais aimé, moi, et que je n'aie pas été forcée aussi de sacrifier bien des affections à l'impitoyable tyrannie de la nécessité ? Tu l'aimes ;.... tu es bien heureuse de pouvoir aimer ! Moi, à présent, je ne puis plus que haïr, mais je hais comme tu aimes, avec force, avec passion, et je veux que ma haine s'assouvisse, comme tu veux que ton amour triomphe. Enfin, mademoiselle, continua-t-elle d'un ton plus calme, je consens à ce que ce jeune homme, qui vous tient tant à cœur, ne prenne aucune part à cette entrepri pourvu qu'on trouve de suite quelqu'un po mettre à sa place, et pourvu surtout que M. Croissi ne lui ait parlé de rien ; car, s'il av déjà connaissance de l'affaire dans laquelle comptait l'employer, songez-y bien, il faudr qu'il obéît ou qu'il renonçât pour toujours à liberté.

En même temps, elle se leva comme pour do ner congé à la suppliante, et elle fit quelques p d'un air de fatigue et de mécontentement.

—Merci, madame, merci du faible espoir q me donne votre majesté ! reprit Elisabeth av chaleur ; mais où trouver maintenant M. Fabi de Croissi ?

— Cela vous regarde, dit la reine sèchemen voici l'heure de la grande réception ; allez, m demoiselle, vous pouvez courir Paris à la r cherche de votre paladin. Je vous donne permi sion de vous absenter pour le reste de la journé

Puis, par un retour d'affection qui était natu rel à son caractère capricieux et léger, elle te dit la main à la jeune fille, qui la baisa respe tueusement, et balbutia quelques mots de r connaissance.

—Il suffit, reprit Anne en la saluant du gest pas un mot à personne sur tout ceci, et dites passant à Mme de Chevreuse que je veux la vo ici un instant en particulier avant la réceptio mais non, j'y songe, ajouta-t-elle, elle voudra te questionner sans doute, donne l'ordre à Roche-du-Maine de la prévenir.

Elisabeth sortit avec toute la rapidité que l permettait l'étiquette et en oubliant l'une d trois révérences exigées par le cérémonial. Da la pièce voisine où se tenaient les femmes de se vice, elle transmettait à Mlle de la Roche-du Maine l'ordre de la reine, lorsqu'elle se sent tirer doucement par la robe ; elle se retourna elle aperçut le petit page qui l'avait conduite ch la reine. L'enfant avec un air mystérieux l'en traîna dans l'embrasure d'une fenêtre :

— Eh bien ! qu'y a-t-il encore, M. de Bussi dit-elle avec impatience ; mon service m'appell et je n'ai pas le temps de plaisanter avec vous

— Ecoutez-moi, bonne Montglat, dit l'enfan d'un ton câlin ; si vous voulez me donner u baiser, je vous remettrai quelque chose qui vou fera plaisir.

— Monsieur le comte, je vous répète que le temps me presse, et...

— Allons donc, reprit le page finement, c'est une lettre de votre galant peut-être. Si je croyais...

Cette supposition, sans doute hasardée, de l'enfant, fit rougir Elisabeth.

— Une lettre! Où est-elle? qui l'a apportée?

— Elle est là, dans mon escarcelle, vous l'aurez quand vous l'aurez payée... Elle a été apportée par un singulier laquais, allez... Il a une robe noire, et il est bien laid...... Il causait avec un marmiton au moment où je me glissais du côté de l'office pour dérober des marrons. Ils m'ont vu et ils m'ont appelé. Le cavalier noir voulait à toute force mettre la lettre dans ma poche, j'ai eu envie de corriger le drôle à coups de plat d'épée, mais comme la lettre était pour vous, dont je me fais gloire d'être le chevalier, je m'en suis chargé volontiers.

— Mais cette lettre, où donc est-elle? demanda Elisabeth avec vivacité.

— La voici.

Elle jeta un coup d'œil sur l'adresse et poussa un cri de joie. Elle venait de reconnaître l'écriture de Fabien.

— Et cet homme, le porteur de la lettre, où est-il? demanda-t-elle avidement.

— En bas... à l'entrée des cuisines avec le marmiton.

La jeune fille fit un signe de remerciement au jeune page et s'élança vers une porte dérobée qui conduisait aux cuisines.

— Et mon baiser, friponne? demanda Bussi en courant après elle.

Mais Elisabeth avait déjà disparu, et, en parcourant le dédale compliqué des appartements du Palais-Royal, elle murmurait avec espérance :

— Je vais le voir...... Tout n'est pas encore perdu!

IV.

Revenons maintenant aux deux Croissi, que nous avons laissés dans une hôtellerie, au moment où le baron allait enfin révéler à son jeune frère dans quel but il l'avait conduit à Paris avec tant de promptitude et de précaution.

Ils étaient assis si près l'un de l'autre que leurs vêtements se touchaient. Le baron, après s'être assuré que les cloisons de la chambre étaient trop épaisses pour qu'on pût l'entendre d'une pièce voisine, se pencha vers l'oreille de Fabien et lui dit d'un ton caressant en guise d'exorde :

— Je pense, mon frère, que j'ai toujours rempli envers vous le devoir d'un bon parent et que je n'ai point menti à la promesse que je fis au lit de mort de notre père de veiller sur vous comme sur mon enfant. Je ne veux pas ici vous rappeler les preuves de confiance et d'affection que je vous ai données toute ma vie, à vous et à Mme de Rieul, votre mère; mais vous savez comment j'ai agi au moment où la mort de M. le baron de Croissi me rendait maître de mon bien patrimonial, et ne vous laissait pour toute ressource, à votre mère qu'un couvent, à vous qu'un froc de moine ou une toque de page chez quelque seigneur de Normandie ; je vous ai abandonné la jouissance de tous mes domaines, je vous ai à peine demandé compte de votre gestion, et si, jusqu'ici, Fabien, je ne vous ai pas donné une position indépendante de moi-même, c'est que je cherchais l'occasion qui se présente aujourd'hui pour vous de faire une brillante fortune. J'espère donc, quelle que soit la proposition que j'aie à vous présenter, que vous l'accepterez comme venant d'un frère à qui vous devez, comme à votre aîné et à votre bienfaiteur, affection, respect et reconnaissance.

Nous avons déjà dit que Fabien avait un sens juste et droit qui lui tenait lieu d'expérience ; il comprit que ces paroles insinuantes et cette énumération de bienfaits prétendus, dont il avait été comblé, avaient pour but d'endormir sa pénétration, au sujet des ouvertures qu'on allait lui faire, et il prit le parti de se tenir sur ses gardes et de dissimuler au besoin. Déjà les allures mystérieuses de son frère l'avaient mis en défiance, malgré la promesse qu'on avait eu soin de lui arracher à l'avance. Aussi, sans se lancer dans des récriminations au moins inutiles pour le moment, il répondit, d'un ton de réserve, qu'il n'avait pas oublié les bontés que son aîné avait eues pour lui, qu'il s'en souviendrait toute sa vie, et qu'il était prêt à donner toutes les preuves de reconnaissance qu'il plairait à son frère de lui demander, pourvu qu'elles s'accordassent avec son honneur.

Cette dernière partie de sa réponse ne parut

pas entièrement du goût du baron qui fronça le sourcil :

— L'honneur ! l'honneur ! répéta-t-il avec impatience, il s'agit de savoir, monsieur, en quoi vous le faites consister ! on attache quelquefois de singulières idées à ces grands mots là, quand on est jeune et novice dans la vie. Mais j'espère, Fabien, que vous m'accorderez bien, à moi qui ai l'âge et l'expérience, que je suis aussi bon juge que qui que ce soit en pareille matière, sans en excepter vous-même.

— Monsieur, s'écria Fabien avec une fierté courageuse, je n'ai jamais reconnu à cet égard d'autre juge que ma conscience ; mais continua-t-il avec plus de douceur, il n'est personne au monde dont je recevrais plus volontiers les avis que ceux de mon frère.

— Voilà qui est bien, reprit Croissi d'un ton à demi satisfait, en évitant toutefois d'insister sur ce point délicat, mais venons à ce qui fait l'objet véritable de notre conversation.

Ici le baron s'arrêta comme pour réfléchir aux moyens d'aborder un aveu difficile.

— Fabien, dit-il enfin de ce ton insinuant qu'il savait prendre dans les moments opportuns, hier, sans vous en douter, vous avez donné à mon cœur fraternel une bien douce satisfaction, lorsque, dans cette auberge où nous avons été interrompus par un indiscret, vous avez montré tant de répugnance à porter cette écharpe isabelle que je croyais devoir vous faire prendre pour votre sûreté. Vous savez, maintenant, que nous ne différons pas autant que vous le pensiez d'abord sur le chapitre des affaires de l'état. J'ai pu, un moment, suivre le parti de M. le prince, quand je le croyais juste et modéré ; mais je l'ai abandonné depuis que j'ai vu ses excès. Aujourd'hui, j'appartiens de cœur et de bras à la reine régente, et c'est à son service et au service de l'état que je prétends vous conseiller de vous engager avec moi.

Fabien fut vivement frappé de cette ouverture, à laquelle il ne s'attendait pas.

— Serait-il possible, monsieur le baron, demanda-t-il, au comble de l'étonnement. Je vous avouerai franchement que votre conduite, depuis hier, me semblait contredire vos paroles au sujet de votre rupture avec le parti de Condé. Vous avez refusé de porter secours à des personnes attachées à la reine, qui couraient un grand danger ; vous m'avez semblé au plus mal avec le coadjuteur et son parti, je devais donc supposer que la faction dont vous portez les couleurs, dans laquelle étaient vos amis...

Le baron sourit d'un air de bonhomie qui cachait un peu d'embarras.

— Sans doute ! sans doute ! répondit-il ; mais où avez-vous vu, Fabien, que pour être d'une faction on soit obligé de rompre avec les amis qu'on peut avoir dans la faction opposée, lorsque l'une et l'autre se trouvent réunies dans la même ville ? Mon dieu, chaque jour, dans le parlement, vous en verriez bien d'autres... Les gentilshommes de M. le coadjuteur et ceux de M. le prince peuvent être obligés, d'un moment à l'autre, de s'entr'égorger, et cela ne les empêche pas de se serrer quelquefois la main dans les buvettes, et de vider ensemble un pot d'hypocras. C'est là, mon frère, continua-t-il d'un ton sentencieux, le côté comique de ces discordes civiles. Quant à moi, je n'ai pas rompu en face avec le parti de M. le prince, mais tout le monde sait que je penche vers la cour, et que je suis à peu près devenu ce que l'on appelle aujourd'hui un Mazarin ; vous allez voir des preuves irréfragables de ma sincérité dans mon dévouement pour le parti que j'ai embrassé.

Bien que ces explications eussent paru un peu obscures à quelqu'un qui aurait eu une connaissance parfaite des affaires de ce temps-là, elles parurent sincères à Fabien, et éveillèrent dans son âme le regret d'avoir soupçonné un instant les intentions secrètes de son frère.

— M. le baron, dit-il d'un air de cordialité, pardonnez-moi les mauvaises pensées que j'ai pu concevoir involontairement sur vos projets à mon égard ; je le confesse avec sincérité, le parti envers lequel je vous croyais engagé, malgré vos dénégations, me faisait craindre que vous n'eussiez à m'adresser quelque proposition que réprouvaient ma loyauté et mon respect pour l'autorité légitime...

Le baron ne put retenir un mouvement d'épaules presque imperceptible.

— J'avais pourtant fait tous mes efforts, dit-il avec sévérité, pour vous mettre en garde contre les préventions fâcheuses que ma conduite pouvait vous inspirer ; mais j'excuse votre ingratitude, Fabien, parce que nous ne nous connaissons pas encore, quoique nous soyons unis pa

les liens du sang. J'espère que plus tard je n'aurai plus de pareils soupçons à vous reprocher, et que vous ne méconnaîtrez plus l'affection de votre frère.

Fabien fit un signe d'assentiment, et reprit d'un ton où il n'y avait plus rien de cette froideur et de cette réserve qu'il avait montrées au début de cette conversation.

—Parlez! parlez! Albert; j'ai hâte de savoir comment je puis servir la royale maîtresse de ma chère Elisabeth.

—Et vous pouvez ajouter Mlle de Montglat elle-même, reprit le baron avec empressement; je vous ai dit déjà, Fabien, que vous étiez destiné à de grandes choses; j'ajoute que jamais personne n'aura obtenu de plus grande récompense si vous remplissez dignement votre devoir. Voici de quoi il s'agit: les amis de la reine, au nombre desquels je compte aujourd'hui, ont conçu l'idée d'une grande entreprise qui doit amener [illegible] de nos discordes civiles; mais pour la [illegible] réussir, il fallait un jeune gentilhomme robuste, hardi, inconnu à Paris, étranger à tous les partis, et qui fût disposé à supporter, en cas de non succès, l'emprisonnement, la torture, la mort même, sans trahir ou compromettre personne, dont le dévouement fût complet, et qui sût se contenter au besoin d'avoir obéi à sa souveraine et d'avoir péri pour le salut de tous.

—Et vous avez songé à moi pour cette grande mission.

—C'est à vous que j'ai pensé, répéta le baron avec calme; je me suis dit, Fabien, que vous étiez pauvre et obscur dans votre province, que cette pauvreté et cette obscurité même vous condamnaient à une condition misérable dont mes bienfaits ne pourraient vous tirer; que vous aimiez une noble dame à laquelle votre position dépendante ne vous permettrait pas d'aspirer, et que cet amour ferait le supplice de toute votre vie. Alors il m'est venu dans la pensée que vous seriez homme à jouer le bonheur de votre existence sur un coup de dé, et que vous exposeriez bien votre vie pour acquérir tous les avantages qui vous manquent et que vous désirez si ardemment... Aussi, bien que l'entreprise soit hasardeuse, je dois l'avouer, j'ai fait taire mon affection pour vous, j'ai parlé de vous aux personnages puissants qui dirigent cette affaire comme de l'homme le plus propre à faire réussir leurs desseins. Sans leur dire quel était notre degré de parenté, ce qui eût pu leur faire supposer, de ma part, un intérêt que je n'ai pas, je vous ai dépeint tel que vous étiez, et ils vous ont accepté pour leur champion, tous, même les plus élevés... la reine et le cardinal.

Fabien écoutait avidement ces paroles, dont le baron semblait calculer la portée. Voyant qu'il s'arrêtait, le jeune homme reprit chaleureusement:

—Je suis fier, monsieur, que tant d'illustres personnes aient voulu se fier à moi dans une affaire qui paraît si grave, et je vous remercie de m'avoir offert les moyens d'échanger ma position présente contre une haute fortune, au risque d'une mort honorable... mais vous ne m'avez pas dit encore ce que l'on attend de moi.

—J'allais y venir, dit le baron, vous saurez donc, Fabien, qu'il y a un homme dans Paris, dont l'autorité royale achèterait la disparition par les plus magnifiques dons. Cet homme met l'état en péril chaque jour, chaque heure de sa vie, et peut causer, d'un moment à l'autre, une perturbation affreuse qui livrerait la France à l'étranger. Il outrage la reine par son faste et son insolence, il l'irrite par ses discours hardis ou par les calomnies des libellistes à ses gages; enfin, mon frère, les choses en sont venues à ce point qu'il faut que cet homme cesse d'être dangereux, ou qu'on lui laisse prendre un pouvoir égal à celui de la reine.

—Eh bien, interrompit Fabien impétueusement, la reine n'a-t-elle pas de fidèles serviteurs pour exécuter ses ordres, des prisons pour enfermer les traîtres et les factieux?

—Sans doute, reprit le baron qui devenait plus froid et plus méthodique à mesure que son frère s'exaltait davantage, mais nous vivons dans un temps malheureux, Fabien, et l'autorité légitime n'a plus le degré de force et de grandeur qu'elle avait autrefois; il est tel de ces factieux qui peut lutter avec avantage contre toutes les troupes réunies de la régente, et celui dont nous parlons est du nombre. Il a lui-même un grand nombre de serviteurs et d'amis prêts à tirer l'épée pour défendre sa cause, et l'attaquer ouvertement serait peut-être accélérer la catastrophe que l'on redoute. On s'est donc arrêté, dans un conseil secret tenu par des partisans de la reine,

à un autre projet dont l'exécution vous est confiée ; écoutez-moi. Par des moyens que l'on vous fera connaître plus tard, on vous mettra en présence de ce grand coupable, dans un endroit où il sera à peu près seul avec vous et... vous nous en rendrez bon compte.

— Mais, monsieur, dit Fabien naïvement, une pareille arrestation est l'affaire d'un exempt ou d'un capitaine des gardes.

— Le baron sourit d'une façon singulière.

— Vous ne comprenez pas, dit-il tranquillement : un exempt ou un capitaine des gardes donnerait à cette... arrestation quelque chose d'officiel qu'on veut éviter. Il ne faut pas, entendez-vous bien, que cette entreprise semble dirigée par la cour contre le personnage dont il s'agit, il faut qu'il disparaisse tout-à-coup de la scène politique, sans qu'on sache ce qu'il est devenu. C'est pour cela que l'on a choisi un simple gentilhomme campagnard tel que vous. Si le coup vient à manquer, ceux qui vous auront employé vous désavoueront infailliblement, je vous en avertis, et votre position obscure ne compromettra personne. S'il réussit, un profond mystère couvrira cette entreprise, et vous recevrez au grand jour, sous quelque prétexte plausible, la récompense d'un service que vous aurez rendu dans l'ombre. Vous voyez maintenant à quelles conditions vous êtes redevable du choix que l'on a fait de vous.

Fabien ne s'expliquait pas encore bien clairement ce que l'on exigeait de lui.

— Excusez ma simplicité, monsieur le baron, reprit-il avec insistance, mais manque-t-il donc à Paris de gens forts et résolus pour exécuter une pareille entreprise, sans aller si loin chercher un jeune campagnard tel que moi, dont l'inexpérience dans ces sortes d'affaires pourrait la faire avorter.

— On exige que celui qui sera chargé de cette grave besogne soit bon gentilhomme, et qu'il présente d'incontestables garanties de moralité. Vous sentez, Fabien, que si l'on s'adressait à un ambitieux ou à un homme avide et sans foi, il pourrait aller vendre ce secret à celui-là même contre qui l'entreprise est dirigée, et qui est assez riche pour le payer d'un grand prix. Il faut donc un homme honnête et ferme, qui agisse de conviction et donne, à ceux qui l'emploient, une sécurité parfaite quant à sa discrétion.

— Fort bien, mon frère ; mais y a-t-il do un si grand danger à courir, pour celui qui au exécuté un mandement décerné légalement p une autorité supérieure ?

Croissi le regarda fixement avant de répondi

— Il pourrait arriver, dit-il froidement, q cet ennemi de l'état fit quelque résistance, que, pour en finir avec lui, on fût obligé de l donner quelques bons coups d'épée ou de po gnard...

Fabien pâlit tout-à-coup et une sueur froi coula sur son front.

— Et croyez-vous, demanda-t-il en déguisa à peine le tremblement de sa voix, que ce pe sonnage serait disposé à faire résistance ?

— Cela est sûr, répondit le baron, car il n'e pas d'une race d'agneaux, c'est le prince d Condé.

Ce nom illustre acheva de faire déborder l'i dignation qui avait inondé le cœur de Fabien dè qu'il avait compris la vérité.

— Et c'est le premier prince du sang, c'est l grand Condé que l'on me propose d'assassiner s'écria-t-il avec violence.

— Paix ! au nom du ciel ! dit le baron d'un voix sourde en se levant, on pourrait vous en tendre.

— Et c'est vous, mon frère, qui exigez que j trempe mes mains dans ce sang généreux, que j frappe le héros et le sauveur de la France ?

— Silence, Fabien, ou je vous jure...

— Et vous espérez me faire croire, à moi, pau vre provincial ignorant, que la reine de France donné un ordre aussi horrible ?

— Te tairas-tu, malheureux ! dit le baron en le saisissant par le bras.

En même temps Fabien vit briller un poignard au-dessus de sa tête. Prompt comme l'éclair, le robuste jeune homme s'empare de cette arme menaçante, la dirige à son tour contre son frère ; puis, la rejetant loin de lui, il se laissa tomber sur un siége et se couvrit les yeux avec horreur.

Un silence de quelques instants suivit cette scène rapide.

— Monsieur de Croissi, murmura Fabien d'une voix altérée, qu'eût dit notre pauvre père s'il nous eût vus tout à l'heure dans une pareille posture ?

— Il eût dit, Fabien, reprit Albert avec fe

neté, que vous êtes un fou opiniâtre et ombrageux qui, au lieu de discuter froidement les propositions que l'on vous fait dans votre propre intérêt, allez crier bien haut d'imprudentes paroles qui peuvent nous précipiter l'un et l'autre dans quelque prison d'état !... Voyons, Fabien, continua-t-il avec plus de douceur, en se rapprochant du cadet, qui était tombé dans un morne accablement, oublions ce fâcheux emportement et causons sans passion et sans préjugés. Vous avez pris feu contre une proposition que bien des nobles à Paris eussent acceptée sans hésiter s'ils avaient pu remplir les conditions qu'elle impose. Pour ne citer qu'un exemple, le grand duc de Guise avait rendu à la France bien d'autres services que ce Condé turbulent et ambitieux, et cependant lorsqu'il fut poignardé dans l'antichambre du roi Henri III, il n'y eut personne qui osât blâmer les gentilshommes ordinaires d'avoir obéi à l'ordre de leur souverain; leur blason ne reçut aucune tache de cet acte d'énergie, et je pourrais vous nommer des descendants de plusieurs d'entre eux qui portent la tête haute à la cour, et qui citent cette action de leurs pères comme une preuve de courage et de loyauté. Ce que nous devons tous déplorer, Fabien, c'est que la rage des partis ait mis la reine dans une telle extrémité qu'elle ne puisse sauver la France sans avoir recours à des moyens que son cœur et ceux de ses serviteurs dévoués réprouvent autant que le vôtre.

Ici le baron s'arrêta pour juger de l'effet que ses paroles captieuses opéraient sur l'esprit de son frère. Celui-ci restait toujours sombre et pensif, comme s'il mesurait la profondeur de l'abîme où on voulait le pousser.

— Monsieur, demanda-t-il bientôt avec un calme forcé, je ne suis pas grand casuiste, et je ne puis ni ne veux discuter avec vous sur de pareilles matières; je désirerais pourtant savoir ce qu'il adviendrait de moi si je me refusais absolument à accomplir la tâche que vous me prescrivez?

— Vous devez penser, Fabien, répondit le baron d'un air sombre, que j'ai dû, pour moi et pour ceux qui me font agir, prévoir votre refus et prendre mes mesures en conséquence; si maintenant que vous possédez cet important secret, vous vous croyiez obligé d'aller le révéler à M. le prince, la guerre civile éclaterait de main d'un bout à l'autre de la France, et j'avoue que ce prétexte d'une rébellion ouverte pourrait paraître spécieux à la nouvelle fronde. Ainsi donc, si vous refusez de nous servir, voici ce qui nous mettra à l'abri de vos indiscrétions.

En même temps, il tira de sa poche plusieurs lettres de cachet en blanc, qu'il étala sur la table.

— Que je griffonne seulement votre nom sur un de ces papiers, continua-t-il, et dans une heure les portes de Vincennes ou de la Bastille se refermeront sur vous pour toujours.

— Quoi! monsieur, dit Fabien avec un accent de reproche, vous, Albert de Croissi, vous me laisseriez traîner dans une prison d'état, parce que je refuserais d'accomplir une mission que repousserait ma conscience? Albert, mon frère, vous ne le voudriez pas!

— Je vous y traînerais moi-même, murmura Croissi d'un ton farouche; vous ne savez pas, jeune homme, combien vous êtes peu de chose devant de pareils secrets!

— Mais je suis quelque chose devant vous, dit Fabien en se dressant de toute sa hauteur; nous sommes seuls; je suis plus agile et plus robuste que vous: je puis me soustraire à votre injuste tyrannie.

Le baron secoua la tête d'un air de pitié. Puis, se levant gravement, il retint Fabien par le bras, et, le conduisant vers la fenêtre, il lui montra deux ou trois personnages à mines sinistres qui rôdaient dans la cour.

— Je vous ai dit que toutes mes précautions étaient prises, répéta-t-il. Regardez ces gens-là: ce sont des hommes qui vous tueraient sur un signe de moi, et qui, à plus forte raison, ne se feraient pas le moindre scrupule d'obéir à une lettre de cachet pour vous conduire à Vincennes. Un carrosse est à quelques pas d'ici. D'autres individus affidés cernent la maison et accourront au moindre bruit. Au moment où je vous parle, on peut encore entrer dans cette hôtellerie, mais nul ne peut en sortir sans mon ordre exprès.

— Eh bien! je crierai, je divulguerai votre secret à voix haute, j'ameuterai le peuple....

— Si vous criez, on vous bâillonnera; si vous divulguez le secret à quelqu'un de vos gardes, vous le condamnerez à partager votre captivité, et je vous crois trop honnête homme pour envelopper dans votre malheur un pauvre diable qui n'en peut mais: d'ailleurs, je me suis arrangé de

manière que l'on ne vous croira pas, quoi que vous puissiez dire. Enfin, si le peuple s'assemble lorsque l'on vous conduira en prison, on montrera l'ordre du roi, et tout le monde restera calme.... Pas de folies, monsieur, elles pourraient vous coûter cher !

Un nouveau et profond silence suivit ces paroles; le jeune de Croissi s'était rejeté sur son siége d'un air de désespoir, convaincu que toute résistance était impossible. Le baron restait debout devant lui, calme, sec, inexorable.

— Hâtez-vous, dit-il après une pause, qu'avez-vous décidé ?

— Monsieur, dit Fabien lentement, vous m'avez parlé du crime, pourquoi ne me parlez-vous plus de la récompense ?

Cette demande annonçait déjà que Fabien faisait un retour sur lui-même, et pourrait se décider à céder à la nécessité; cependant cet espoir était si vague encore, qu'Albert n'osa s'y abandonner.

— La récompense ! dit-il, vous savez qu'elle est déjà immense, et on y ajoutera tout ce que vous pourrez exiger; vous aimez Mlle de Montglat, on vous la fera épouser; on lui assurera une dot magnifique, des titres, des richesses....

— Mais, interrompit Fabien avec chaleur, est-il bien vrai qu'Élisabeth ait eu connaissance de cet arrangement, et qu'elle soit prête à le ratifier ? On l'a trompée, j'en suis sûr, ou l'on me trompe moi-même.

— Sur ma foi de gentilhomme, Fabien, elle est du complot et elle s'est engagée à récompenser de sa main et de sa fortune votre dévouement à sa royale maîtresse.

— Ainsi donc, elle aussi, s'écria le jeune homme, elle aussi se ligue avec mon frère pour m'ordonner un assassinat !

En même temps, il appuya son front contre la table et se mit à verser d'abondantes larmes. Le baron profita de cet instant d'attendrissement et déploya tout l'art perfide qu'il avait acquis dans les intrigues de cour, pour arracher le consentement de Fabien; il pria, menaça; il énuméra longuement les maux qui accablaient la France depuis la mort de Louis XIII, et qu'il attribuait tous à l'orgueil et à l'ambition de Condé; il chercha à prouver à son frère qu'en obéissant à un pouvoir légitime, il ne ferait rien contre la justice divine et humaine; enfin il insista encore sur les grandes récompenses qu'il aurait droi d'obtenir après le succès. Fabien ne l'écoutai pas et restait absorbé dans sa douleur; enfin, i se souleva lentement sur le coude, et il demand d'un air accablé :

— Pouvez-vous me montrer un ordre écrit d la main de la reine qui me charge de frapper so ennemi. ?

— Un pareil ordre, Fabien, serait trop dangereux à signer, et il serait absurde de le demander.... Mais, si vous voulez vous contente d'un ordre verbal, je puis vous promettre qu vous verrez la reine, et qu'elle vous le donner de sa bouche.

— Et Elisabeth,... la comtesse de Montglat pouvez-vous aussi me placer en sa présence e me faire entendre de sa bouche son approbatio à cette terrible entreprise ?

— Je le puis.

— Eh bien, dit le jeune Croissi, j'accepte cette double condition.... Je ferai ce qui me sera ordonné par ces deux femmes, l'une à qui je doi tant de respect, l'autre à qui j'ai voué tant d'amour.

Ces paroles furent prononcées avec un peu d'égarement, mais Albert ne vit qu'une promesse qui mettait le comble à ses vœux.

— Serait-il possible ? s'écria-t-il en bondissant de joie; vous ne voulez pas, vous ne pouvez pas me tromper, Fabien, ce serait un jeu trop périlleux ! Oui, je vous le répète, vous entendrez et la reine et Mme de Montglat vous prescrire cette grande mesure, qui doit sauver la France... Mais à votre tour, Fabien, il faut nous jurer discrétion et dévouement à toute épreuve.... Si le coup manque, on vous sauvera sans doute, mais on ne peut répondre des tortures que vous aurez à souffrir, des violences qui vous seront faites. Il faut jurer que vous serez muet comme la tombe; un aveu de votre bouche pourrait perdre la reine, Montglat, moi. votre frère, et beaucoup d'autres encore !

— Ce serment, dit Fabien d'un ton saccadé, en baissant la tête, ce n'est pas à vous que je veux le faire; nul autre n'a le droit de le demander que la reine.

— Vous la verrez... ce soir.

— Et Élisabeth ?

En ce moment on frappa doucement à la porte.

et une voix haletante appela de l'escalier : « Fabien ! Fabien ! »

Le jeune Croissi reconnut sur-le-champ le son de cette voix.

-- La voici elle-même ! s'écria-t-il avec terreur; nous allons voir, monsieur le baron, si vous ne vous êtes pas joué de moi.

En même temps il ouvrit la porte, et Elisabeth, enveloppée dans une mante et masquée, entra précipitamment.

Cette apparition inattendue frappa le baron de stupeur. Cependant il salua d'un air ironique la jeune comtesse, qui venait de se démasquer. Celle-ci pâle et agitée, s'était avancée rapidement vers Fabien, dont l'accueil la glaça. Il restait morne et silencieux en sa présence, et il ne montrait rien de ces transports et de cette joie qu'eût dû ressentir un jeune homme profondément épris, en revoyant, après une longue absence, celle qu'il aimait. La comtesse devina la vérité.

— Fabien, murmura-t-elle en saisissant sa main, j'arrive trop tard, n'est-ce pas? il vous a dit...

— Tout, répondit Croissi en détournant les yeux.

— Et vous m'accusez ! vous me reprochez d'être la cause de votre perte? Fabien, ne me jugez pas sans m'entendre !

— Vous ai-je adressé un mot de reproche, mademoiselle ? dit Fabien d'un air sombre ; ma vie vous appartient ; n'avez-vous pas bien fait d'en disposer ?

La comtesse jeta un regard furtif du côté du baron.

— Soyez calme, reprit-elle précipitamment à voix basse, et ne vous effrayez pas trop de ce que vous m'entendrez dire devant lui.

Ce fut en ce moment que le baron s'approcha d'elle d'un air empressé ; son visage maigre et coloré avait une expression de joie méchante, mêlée à un peu d'étonnement.

— Palsembleu ! mademoiselle, dit-il de ce ton léger et détaché qui était de mode dans les cercles de la cour, est-ce l'usage que les filles d'honneur de notre auguste reine aillent ainsi trouver en plein jour les jeunes cavaliers? Vrai Dieu! ce serait là une plaisante histoire pour divertir les oisifs du Palais-royal, et vous conviendrez, ma toute belle, que vous vous êtes mise à ma discrétion.

— Je vous sais trop prudent, monsieur le baron, et surtout trop homme d'état, répondit Elisabeth avec fierté, pour craindre que vous abusiez jamais contre moi d'une démarche fort innocente, surtout lorsque vous saurez que je suis venue ici d'après un ordre de ma royale maîtresse.

— Un ordre de la reine? demanda Albert tout effrayé ; que signifie ceci? Quelque nouveau caprice, sans doute?... Oh ! bien fous les hommes de cœur qui mettent leur dévouement et leur courage au service d'une femme! la plus sage et la plus résolue manque toujours d'énergie au moment de l'action.

— Arrêtez, monsieur, interrompit la jeune fille avec autorité ; ici comme partout, les volontés de votre souveraine doivent être sacrées pour vous.... Malheureusement, continua-t-elle d'un ton différent, je sais qu'il est trop tard pour que vous puissiez exécuter celles que je devais vous transmettre.

— Que voulez-vous dire ?

— La reine, sur les représentations que je lui ai faites que M. Fabien pouvait avoir de grandes répugnances pour l'entreprise en question, vous ordonnait de ne rien lui révéler et de choisir une autre personne pour l'exécution de ce projet.

Fabien fit un mouvement de surprise.

— Ce n'est que cela? dit le baron tranquillement; eh bien, ma charmante, vous pourrez rassurer sa majesté et vous rassurer vous-même au sujet de M. Fabien ! Il n'a pas trop mal pris la chose, je vous assure ; et, sauf quelques scrupules qui seront facilement levés, il accepte la proposition.

— Il accepte ! répéta Elisabeth en tressaillant.

— Il peut vous le dire lui-même.

— Oh ! vous ne lui avez pas dit la vérité ! reprit la jeune fille avec force ; vous avez égaré sa raison par quelque habile mensonge ! Oh ! je connais, moi, votre horrible adresse, monsieur de Croissi, pour voiler, sous de riantes apparences, l'action la moins innocente !

— Répondez, Fabien, fit le baron en souriant.

— Je sais, dit Fabien d'une voix lentement solennelle, que je suis chargé de verser le sang le plus pur de la France, que je suis chargé de frapper à mort, traîtreusement et dans l'ombre,

le héros qui a sauvé l'état dans vingt batailles et s'est acquis une gloire immortelle!... Mais je sais aussi qu'Elisabeth de Montglat a été la première à m'engager dans une pareille entreprise, et c'est sur la foi de son nom que j'irai jusqu'au bout.

— Fabien, oh! Fabien, ne croyez pas....

— Qu'est-ce à dire, mademoiselle, s'écria le baron en fixant sur elle des yeux ardents; oubliez-vous si tôt les engagements que vous avez pris en ma présence, et allez-vous désavouer maintenant vos actions et vos paroles?

La jeune fille baissa la tête d'un air de honte et de douleur.

— Nierez-vous, reprit Albert, que vous saviez dans quel but je devais amener Fabien à Paris, lorsque vous m'avez chargé pour lui d'un billet qui devait le décider à entreprendre ce voyage?

— Je ne le nie pas, répondit Elisabeth en pleurant.

— N'est-il pas vrai que vous avez promis votre main à mon frère, en récompense du service qu'il est sur le point de rendre à l'état.

— Monsieur, de grâce....

— Répondez, répondez, dit le baron d'un ton menaçant, est-ce vrai?

— C'est vrai.

— Vous l'entendez, Fabien, reprit Albert en se tournant vers son cadet qui observait, d'un air abattu, l'espèce de torture morale que l'on faisait souffrir à Elisabeth; vous voyez si je vous ai trompé. Maintenant l'une des conditions que vous avez mises à votre obéissance a été remplie; l'autre le sera bientôt.

Fabien restait muet et Elisabeth sanglotait à faire pitié. Le baron promena de l'un à l'autre un regard de triomphe.

— Maintenant que nous nous entendons, reprit-il tranquillement après un moment de silence, il faut nous séparer. Ce soir, Fabien, je viendrai vous prendre pour vous conduire en présence de gens qui ont besoin de vous connaître avant que vous agissiez; jusque-là, ne cherchez pas à sortir de cette maison, car il se pourrait que vous n'allassiez pas loin sans faire de mauvaises rencontres. Quant à moi, je vais annoncer sur-le-champ à qui de droit le résultat de ma négociation; je serai fier, mademoiselle, continua-t-il avec une politesse railleuse en se tournant vers Elisabeth, de vous offrir la main jusqu'à votre carrosse.

— Si c'est un ordre que vous me donnez, répondit la jeune fille en faisant trève à sa douleur, je refuse de m'y soumettre; si c'est une invitation telle qu'il convient à un galant homme, je vous avouerai, monsieur, que je désirerais causer quelques instants seule avec M. Fabien de Croissi.

— Oh! oui, oui, restez, murmura Fabien avec égarement; il faut que je vous parle ou j'en mourrai!

— Ce n'est, ce ne peut être qu'une invitation, mademoiselle, reprit le baron avec un sourire sardonique en pesant chacune de ses paroles; je pensais seulement que les convenances que doit observer une noble dame...

— Il est des circonstances bien plus impérieuses que les convenances, monsieur le baron.

— Je vous laisse, reprit Albert d'un air menaçant; roucoulez tant que vous voudrez, mes jolis amoureux, mais prenez bien garde de ne pas oublier vos promesses l'un et l'autre et de ne rien dire de trop... C'est un conseil d'ami que je vous donne... Adieu.

Il jeta un regard significatif à la comtesse et il sortit lentement.

A peine se fut-il éloigné que M[lle] de Monglat, donnant enfin un libre cours à des sentiments longtemps contenus, se rapprocha vivement de Fabien et lui dit avec désespoir :

— Cela n'est pas, Fabien?... N'est-il pas vrai que vous n'avez pas pris cet horrible engagement? Hâtez-vous de me détromper. Oh! non, vous êtes trop noble, trop loyal, trop généreux pour tremper dans cet affreux complot.

A votre tour, Elisabeth, demanda le jeune homme avec véhémence, n'est-il pas vrai que vous n'avez jamais pu l'approuver? n'est-il pas vrai que l'aveu que vous avez fait devant le baron n'est pas sincère; qu'il vous a été arraché par la violence et que vous n'avez jamais désiré me pousser à un assassinat?

— Jamais! jamais! Vous avez raison, Fabien, on a employé avec moi la violence, la ruse, le mensonge, que sais-je! Vous apprendrez plus tard, Fabien, tout ce que j'ai eu à souffrir... Cependant je ne connais la vérité tout entière que depuis peu de temps; si je l'avais connue

tôt, au prix de votre haine et de votre mépris, au prix de l'oubli de nos doux souvenirs d'autrefois, je n'eusse jamais consenti à ce qu'on usât de mon nom pour vous engager dans cette ténébreuse affaire.

— Elisabeth, au nom du ciel, quel est ce secret qui force ainsi votre bouche à démentir votre cœur?

— Je ne puis vous le dire, répondit la jeune fille avec douleur; de grâce, ne m'interrogez pas en ce moment.

— Mademoiselle, prenez pitié de mes mortelles angoisses... ce secret contient-il quelque chose dont vous ayez à rougir vis-à-vis de moi? dois-je craindre que vous ayez manqué à ces engagements solennels pris sous les ombrages de Montlat?

— Non, non; si par légèreté et par ignorance j'ai commis une faute, elle est de nature à exciter votre indulgence, lors même qu'elle attirerait sur moi des inimitiés puissantes! mais, je vous en supplie, laissons ce pénible sujet. Hâtez-vous plutôt de me dire que vous repoussez avec horreur cette infâme proposition.

— Chère Elisabeth! dit le jeune homme d'un ton de reproche, avez-vous pu me croire capable d'une action si noire? n'avez-vous pas réfléchi qu'une nécessité cruelle pouvait aussi forcer ma bouche à démentir mes sentiments secrets?

— Mais quelle est cette nécessité? quels sont les motifs qui vous ont obligé d'accepter cette proposition sans réflexion et sans retard?

— Les réflexions ne m'étaient pas permises, et d'ailleurs elles n'eussent rien changé à ma détermination, qui est de me soustraire à l'indigne action qu'on exige de moi; j'ai voulu gagner du temps et endormir la prudence de mon frère.

— Mais la promesse que vous lui avez faite, il va venir en réclamer l'exécution.

— J'avais mis à cette exécution deux conditions que je croyais impossibles à remplir.

— L'une...

— Etait que vous confirmeriez en personne la part que vous prenez à cette entreprise.

— Hélas! vous voyez bien que je ne suis pas libre de vous en détourner ouvertement... Et l'autre?

— Etait que je recevrais de la bouche même de la régente l'ordre de frapper le premier prince du sang; et celle-là, ou je me trompe fort, le baron, malgré son assurance, ne pourra la remplir.

— Et c'est sur la foi de cette impossibilité que vous avez pris un engagement solennel! s'écria la jeune fille avec désespoir; malheureux jeune homme, il faut rétracter cette parole qui vous a été surprise ou vous êtes perdu!

— Vous croyez donc que la régente...

— La régente est tellement exaltée par la haine, tellement égarée par les mauvais conseils, tellement aigrie par le sentiment de sa faiblesse et de la force de son ennemi, qu'elle ne calculera rien : ce qui serait impossible, monstrueux dans les temps ordinaires, paraît tout naturel dans les temps difficiles. Vous ne savez pas combien est cruel un pouvoir avili par les factions. La reine a reçu des avis certains que M. le prince veut se rendre maître de la personne du roi, qu'il a envoyé des émissaires en Flandre pour traiter avec les Espagnols, qu'il songe à lui ôter la régence et à la traiter comme feu le cardinal a traité Marie de Médicis; enfin elle en est venue à ce point qu'elle achèterait la mort de son ennemi par les plus grands sacrifices. Il ne manque pas de conseillers autour d'elle pour attiser ce feu dévorant, et votre frère n'est pas le dernier; enfin, M. de Mazarin, qui de la frontière dirige tous les sentiments de la cour, a approuvé le plan de la tragédie où vous devez jouer un si triste rôle; jugez maintenant si la reine reculera devant la formalité que vous exigez d'elle. Qu'importe après tout l'ordre verbal qu'elle vous donnera! Si plus tard, quand vous paraîtriez devant des juges, vous laissiez échapper la vérité, on ne vous croirait pas... Songez donc à ce que vous êtes maintenant, à ce que vous seriez lorsque, traduit devant la cour solennelle du parlement, vous viendriez accuser la reine et quelques grands seigneurs de vous avoir poussé à ce crime. Par respect pour le pouvoir royal on étoufferait votre voix au premier mot, tous ceux que vous invoqueriez en témoignage vous désavoueraient, votre frère tout le premier, et quand même je me dévouerais pour vous, que pourrions-nous faire, faibles enfants que nous sommes, contre une autorité qui n'a de supérieure que celle de Dieu? D'ailleurs croyez-vous qu'on ne prendrait aucune précaution pour rendre vos indiscrétions impossibles avant même que vous fussiez mis en jugement? Qui sait ce

qu'il adviendrait de vous dans les profonds cachots du Châtelet lorsqu'on aurait tant d'intérêt à étouffer votre voix ? La reine sait tout cela, Fabien, et, soyez-en sûr, elle ne refusera ni de vous voir, ni de vous donner cet ordre impitoyable. Ignorez-vous donc de quoi est capable une femme orgueilleuse et irritée, qu'on a outragée à la fois comme mère et comme souveraine ?

Fabien resta pensif pendant quelques instants.

— Mademoiselle, reprit-il enfin, vous m'avez dit que la reine était égarée par de mauvais conseils, et cela seul suffit pour me faire persister dans mon projet ; je la verrai, je lui ferai entendre la vérité, et peut-être Dieu donnera-t-il à ma faible voix le don de la toucher et de lui faire comprendre combien une pareille action est indigne de la majesté du trône. Il suffit quelquefois d'une parole franche et partie du cœur pour calmer les esprits les plus violents et les plus obstinés. Ne cherchez pas à me dissuader de mon projet ; de cet instant je fais le sacrifice de ma vie. Je remplirai ce que je considère comme un grand devoir ; qu'importe ensuite ce que l'on fera de moi ? Vous, du moins, Elisabeth, si je succombe dans mon projet, vous ne pourrez ni maudire ni mépriser ma mémoire.

— Oh ! abandonnez cette funeste résolution, Fabien, dit la comtesse d'un ton suppliant ; elle est folle, elle est dangereuse... Écoutez, ajouta-t-elle avec précipitation, il en est peut-être temps encore, fuyez ; cherchez dans Paris quelque retraite ignorée et restez-y caché jusqu'à ce que l'orage soit passé.

— Fuir ! dit Fabien avec abattement ; oubliez-vous que l'on a dû prendre des précautions rigoureuses pour empêcher mon évasion ?

Mlle de Montglat ouvrit la fenêtre et jeta dans la cour un regard avide ; les estafiers du baron rôdaient encore autour de la maison.

— Ils sont encore là ! murmura-t-elle avec désespoir ; que faire, mon Dieu ? Mais, moi, je suis libre, ajouta-t-elle frappée d'une idée ; mon carrosse est à deux pas, et si nous pouvions l'atteindre.

— Ils vous laisseront passer et ils me retiendront de force, dit Fabien.

— Mais ces gens-là ne vous connaissent pas, et si bien que vous ait dépeint le baron, ils hésiteront peut-être à vous arrêter... Or, il ne nous faut qu'un instant pour atteindre le carrosse et nous mettre à l'abri de toute recherche. Essayons, Fabien, peut-être notre assurance leur imposera ; peut-être n'oseront-ils pas en venir aux dernières extrémités ; s'ils nous attaquent, vous vous servirez de votre épée ; si nous n'avons aucun moyen de salut, nous périrons ensemble.

— Elisabeth, je ne dois pas souffrir...

— Je le veux, je le veux !

Fabien allait peut-être céder à ces instances et tenter une entreprise qui pouvait réussir par son audace même, lorsqu'un grand bruit qui se fit entendre dans la maison les arrêta tous deux. Au même instant, on monta rapidement l'escalier et le baron de Croissi, le teint enflammé et les vêtements en désordre, entra précipitamment dans la chambre. Par la porte entr'ouverte, les deux jeunes gens purent voir quelques individus à mines farouches qui l'avaient suivi et qui se tenaient en dehors prêts à exécuter ses ordres. La jeune fille, à cette vue, craignit quelque projet funeste, et d'un élan spontané elle se jeta devant Fabien comme pour le défendre. Albert, sans remarquer ces signes de défiance, s'approcha rapidement de son frère :

— Monsieur, dit-il à voix basse, il faut me suivre et quitter sur-le-champ cette maison... Un carrosse nous attend, et je pense que vous ne m'obligerez pas à employer la violence.

— Où voulez-vous le conduire ? demanda Mlle de Monglat avec terreur.

— C'est ce qu'il pourra vous dire plus tard, dit sèchement le baron.

— Eh bien, que feriez-vous, monsieur, demanda Fabien avec hauteur, si je refusais de me rendre à pareille invitation ? Albert, n'avez-vous pas déjà cruellement abusé de l'autorité que vous avez su prendre sur moi ?

— Ne m'obligez pas à en venir à des extrémités qui me répugnent, dit Albert à demi-voix, et hâtez-vous de me suivre.... Il faut que vous sachiez, ajouta-t-il plus bas, que ces gens qui m'accompagnent obéiront aveuglément à mes volontés ; je ne crains même pas autant que vous le pensez ces indiscrétions dont vous me parliez ce matin. Car, s'il faut vous l'avouer, j'ai répandu dans cette maison le bruit que votre intelligence était faible et que vous étiez sujet à des accès de folie. Votre conduite n'a pas démenti cette assertion, et tout ce que vous pourrez dire sera attribué à la maladie qu'on vous suppose.

— Infâme ! infâme ! murmura Elisabeth.

Fabien était pâle de colère et ses dents étaient convulsivement serrées ; il parut vouloir un moment donner un libre cours à l'indignation qui remplissait son ame. Cependant le baron fit un signe, et les gens qui l'attendaient à la porte entrèrent dans la chambre. En un clin d'œil, les effets de Fabien et ceux que Croissi avait laissés la veille furent mis en paquets et emportés dans le carrosse qui les attendait. Les jeunes gens gardèrent le silence en présence de ces inconnus dont les regards suivaient tous leurs mouvements. Seulement quand, précédés par le baron, ils descendirent l'escalier de l'hôtellerie, Fabien pressa furtivement la main de la fille d'honneur et lui dit à voix basse :

— Adieu, Elisabeth, soyez heureuse.

— Nous ne devons pas nous dire adieu encore, murmura la jeune fille ; Fabien, mon sort sera aussi triste que le vôtre, mais nous nous reverrons ce soir.

Le baron donna galamment la main à la comtesse jusqu'à son carrosse, tandis que ses gens faisaient monter Fabien dans l'autre avec des témoignages de politesse qui cachaient une excessive défiance. Bientôt Albert vint le joindre ; les deux jeunes gens échangèrent encore un triste regard par les portières, et les voitures prirent des directions opposées.

V.

Le soir du même jour, vers minuit, plusieurs personnes enveloppées de manteaux qui les couvraient jusqu'au visage, se glissaient mystérieusement, l'une après l'autre, dans le cloître Saint-Honoré, qui, à cette époque, attenait au Palais-Royal. Il n'y avait, de ce côté, aucun poste de gardes, et le plus profond silence régnait dans une vaste cour où se trouvaient les cuisines du palais. Les visiteurs nocturnes semblaient connaître parfaitement tous les détours de ces bâtiments sombres et muets. Ils se dirigeaient vers la porte basse cachée dans un angle de la cour, frappaient un coup léger, et la porte s'ouvrait. Une sorte de mot de passe était échangé entre les arrivants et un gardien invisible, puis on les prenait par la main, et à travers un dédale d'appartements et d'escaliers, on les conduisait à une salle où d'autres personnes étaient déjà réunies et causaient à voix basse ; rien ne ressemblait davantage à un conciliabule de conspirateurs.

Cependant le jeune Croissi, en quittant l'hôtellerie, avait été conduit dans un hôtel somptueux qui appartenait à son frère, mais on avait eu soin de le dérober à tous les regards. Sur le soir Croissi était rentré et avait invité Fabien à se revêtir d'un costume plus convenable que son costume de voyage ; puis il l'avait fait monter dans un carrosse en lui annonçant brièvement que sa demande allait être satisfaite, et il l'avait conduit au cloître Saint-Honoré sans que le jeune homme opposât aucune résistance.

Or, tandis que le baron annonçait aux conjurés l'arrivée de son frère, celui-ci était resté seul dans l'antichambre pendant quelques moments, et ce court espace de temps avait suffi pour donner lieu à une aventure assez singulière. Cette antichambre était vaste et assez sombre pour que le regard ne pût en sonder complétement tous les recoins ; Fabien s'était jeté, tout pensif, sur un siége, quand il lui sembla entendre près de lui un bruit léger, semblable à celui que produit une petite porte en glissant sur ses gonds. Il tourna la tête distraitement, mais il n'aperçut d'abord que les manteaux suspendus à la muraille, et auxquels la lueur vacillante d'une bougie donnait des formes fantastiques. Il crut s'être trompé, et il allait retomber dans les graves réflexions qui l'occupaient, lorsque l'un des manteaux s'agita tout-à-coup, et une tête, dont Fabien ne put distinguer les traits, se montra au milieu des draperies. On examina un moment l'aventurier, comme pour être sûr qu'on ne se trompait pas, puis on dit d'une voix basse, quoique claire et distincte :

— Bon courage, monsieur. Si vous avez besoin de secours, vous en trouverez de ce côté.

Puis la tête disparut. Un nouveau bruit, semblable au premier, se fit entendre, comme si l'on eût refermé un panneau de la boiserie, et quand le jeune homme, revenu de sa surprise, courut vers l'endroit d'où la voix était partie et souleva brusquement le manteau, il ne trouva personne. Seulement il put s'assurer qu'il y avait là une issue secrète.

Dans l'état d'exaltation où se trouvait Fabien, on lui eût pardonné de voir dans cette aventure quelque chose de surnaturel, surtout si l'on réfléchit qu'il avait été élevé à la campagne, et

qu'à l'époque dont nous parlons, rien n'était commun, même dans les hautes classes de la société, comme la croyance aux visions, aux apparitions d'esprit et aux superstitions de tout genre. Cependant sa pensée ne s'arrêta pas un instant à la supposition d'une intervention surnaturelle dans ses affaires; il jugea plutôt qu'il avait près de lui quelque ami inconnu qui ne l'abandonnerait pas au besoin. Ses soupçons se portèrent d'abord sur Elisabeth, et il se promit de la remercier plus tard de cet avertissement salutaire, qui lui était jeté dans un moment où on pouvait le supposer à bout de courage et d'énergie.

Il était encore tout ému de cet incident bizarre, lorsque le baron parut et le prit par la main pour l'introduire dans la salle; mais avant de rejoindre les conjurés, Croissi se pencha à l'oreille de son frère :

— Fabien, dit-il d'une voix ferme, le moment solennel est venu; souvenez-vous de mes paroles! Pas de ridicules fanfaronnades! une grande fortune ou une captivité éternelle; vous choisirez.

Fabien s'inclina en silence et ils entrèrent.

Aussitôt tous les regards se portèrent avidement sur le nouveau venu; l'examen ne dura pas longtemps, car des courtisans, habitués à juger les hommes à la première vue, n'avaient pas besoin de longues investigations, et presque tous témoignèrent de l'étonnement en trouvant Fabien si différent de ce qu'ils comptaient le trouver.

Le jeune Croissi était vêtu d'un justaucorps de velours vert qui faisait ressortir la richesse de sa taille, et d'un haut-de-chausse de même étoffe, orné de cette profusion de rubans qui était alors de rigueur dans la toilette d'un élégant. Ses belles proportions, son attitude noble et calme n'avaient nullement cette lourdeur grossière que l'on attendait d'un jeune campagnard. Il tenait à la main son chapeau surmonté d'une plume verte, et il laissait voir sa chevelure longue et abondante, dont les boucles se jouaient sur son cou brun et poli. Ses traits réguliers et mâles, sans dureté, n'exprimaient rien aussi de cette simplicité rustique que le baron avait annoncée aux conjurés; seulement une légère rougeur les colorait en ce moment, soit que l'attention dont il était l'objet en fût seule la cause, soit qu'il éprouvât un sentiment de honte en songeant à quel titre il entrait dans cette assemblée.

Il salua avec dignité, mais la plupart des assistants ne lui rendirent pas son salut, peut-être par mépris pour un homme qu'ils croyaient destiné à devenir assassin. Le baron ne songea pas non plus à présenter officiellement son frère aux conjurés; il lui désigna une place à l'extrémité d'une banquette vide, et il rejoignit le groupe que formaient les courtisans.

— Vraiment, Croissi, dit l'un d'eux à voix basse, c'est un cavalier de fort bonne mine, dont vous avez fait choix, et je crois que le gagneur de batailles aura fort à faire dans une lutte corps à corps avec lui.

— N'est-il pas vrai, monsieur de Servien? répondit Albert avec satisfaction; eh bien! je puis vous dire que le jeune galant est aussi brave qu'il est robuste; et je vous assure que si nous le décidons une bonne fois à essayer sa force contre celle du gagneur de batailles, comme vous appelez notre ennemi...

Ici une exclamation du maréchal d'Hocquincourt attira l'attention de tous les assistants, et interrompit les conversations particulières qui s'étaient établies. Le maréchal avait d'abord jeté un regard plein d'indifférence sur Fabien; mais peu à peu son examen était devenu plus sérieux, et enfin il se leva tout-à-coup en s'écriant :

— Mort de ma vie! ne me trompé-je pas? N'est-ce pas là ce gentilhomme qui hier m'a rendu, sur le Pont-Neuf, un grand service, en nous dégageant des mains de la canaille? Parlez, jeune homme, est-ce bien vous qui avez chargé si courageusement cette populace furieuse, avec un fouet pour toute arme, et un mauvais cheval de poste pour monture? J'ai parlé toute la journée de cette prouesse, et j'en ai vainement cherché le héros. Dites-moi donc bien vite si c'est vous?

— C'est moi, en effet, monsieur, dit Fabien avec modestie, mais j'avais un intérêt si puissant à faire respecter ce carrosse...

— Je vous retrouve donc, dit le maréchal avec entraînement! eh bien! je suis ravi de vous voir, mon brave garçon, touchez-là, et je vous jure...

Il tendit cordialement la main au jeune homme, mais une réflexion subite la lui fit retirer aussitôt.

— C'est dommage, dit-il d'un air brusque et chagrin, qu'un bon luron, tel que celui-ci, soit engagé dans une mauvaise affaire! Non pas, jeune homme, que l'entreprise dont on vous a parlé ne soit nécessaire au salut de l'état, mais j'aurais voulu qu'on confiât à quelque autre que vous la vilaine portion de la besogne.

— Monsieur le maréchal! murmura Croissi à son oreille d'un ton suppliant, songez à vos paroles...

— Allez au diable, vous! reprit le vétéran avec colère; je suis dévoué à la reine tout comme un autre, mais s'il faut dire la vérité, je n'aime pas voir un enfant, qui a tout ce qu'il faut pour faire un brave et fidèle soldat du roi, tourner si mal, égaré qu'il est sans doute par de méchants conseils... C'est là un de vos tours, Croissi, et c'est une honte d'en agir avec un jeune frère comme vous l'avez fait avec lui.

Croissi porta la main à son épée, et les assistants durent s'interposer entre le baron et le maréchal, qui, dans sa généreuse indignation, oubliait qu'il avait été le premier instigateur de l'entreprise dont on voulait confier à Fabien l'exécution. On chercha à le calmer, mais Hocquincourt était un de ces hommes que toute tentative pour les apaiser irrite davantage, tant que leur colère n'a pas eu son effet.

— Nous nous retrouverons, Croissi! reprit-il avec force; mais si l'on a employé la ruse pour décider ce jeune homme à faire quelque chose qui lui répugne, je m'engage, moi d'Hocquincourt, à le soutenir vigoureusement, et quand même le complot devrait manquer entièrement...

En ce moment, la grande porte de la salle s'ouvrit à deux battants, et on annonça à demi-voix : La reine!

Hocquincourt se tut et tout le monde se leva. Anne d'Autriche entra suivie seulement de M[lle] de Monglat.

La reine venait de quitter les grands appartements, et elle avait encore le riche costume d'apparat sous lequel elle avait présidé le cercle de la cour.

Fabien n'aurait pas eu besoin d'être averti par la voix de l'huissier, pour reconnaître la reine dans cette imposante personne. En la voyant paraître ainsi fière et majestueuse, étincelante de diamants, dans tout l'éclat de la pompe royale, le pauvre campagnard fut saisi d'un respect qui tenait de la terreur, et il sentit son courage défaillir pour l'accomplissement de ses projets secrets. Il chercha avidement du regard Elisabeth, mais il ne vit rien sur les traits de la fille d'honneur qui pût raffermir son âme. M[lle] de Montglat était plus pâle encore que le matin; sa contenance trahissait un morne et profond abattement; ses yeux rencontrèrent ceux de Fabien, mais ils n'exprimaient que du désespoir. Ce n'était donc pas d'elle que devait lui venir du secours? Mais alors quel était cet ami mystérieux qui avait assez de puissance pour étendre sa protection jusque dans ce palais?

Tous les assistants s'inclinèrent profondément devant la régente.

— Dieu vous garde, messieurs, dit-elle en faisant un signe poli, je vous demande grâce de mes retards... Mais les importuns et les joueurs de la grande galerie ne se doutaient pas que mes plus fidèles et mes plus loyaux serviteurs m'attendaient ici; l'étiquette m'a été particulièrement importune pendant toute cette soirée, vous pouvez m'en croire.

Après ces paroles générales, la reine prit place dans le fauteuil qui lui était réservé et échangea quelques mots à voix basse avec chacun des assistants. Croissi vint le dernier; mais la régente ne sembla l'écouter qu'avec une espèce de dégoût et elle l'interrompit bientôt :

— C'est fort bien, M. de Croissi, reprit-elle à voix haute; je m'en rapporte à vous pour tout ce qui concerne l'exécution de ce projet. Mais où donc est ce beau damoiseau qui doit nous prêter le secours de son bras? On m'avait dit, je crois, que je devais le trouver ici?

— Le voici, madame, dit le baron en prenant son frère par la main pour le conduire en sa présence.

Anne d'Autriche attacha sur Fabien ce regard vif et pénétrant qui la caractérisait et aussitôt elle se tourna vers la fille d'honneur, qui se tenait tremblante et agitée derrière son fauteuil :

— Eh mais, friponne, murmura-t-elle à son oreille en souriant, tu as le goût excellent, il est fort bien ton galant; il s'agit de savoir...

Mais, changeant de ton, elle s'adressa directement à Fabien :

— Approchez, jeune homme, reprit-elle, je serai contente de voir de près un gentilhomme qu'on dit si fidèle à ma cause.

Fabien, sa première impression passée, était parvenu à surmonter son trouble; il s'avança et mit respectueusement un genou en terre devant la reine. Anne parut prendre plaisir à examiner les belles et vigoureuses proportions du jeune homme ainsi prosterné.

— Relevez-vous, monsieur, reprit-elle enfin; on nous a parlé de vous comme d'un cavalier franc et résolu.

— Et je puis affirmer à votre majesté qu'on ne l'a pas trompée, à cet égard, interrompit d'Hocquincourt avec sa brusque franchise, croyez-en quelqu'un qui l'a vu à l'œuvre, pas plus tard qu'hier sur le Pont-Neuf.

— Vous ne pouvez qu'être un excellent juge en fait de courage, monsieur le maréchal, dit la reine gracieusement; et ce jeune homme doit être fier de votre suffrage; mais il ne suffit pas, à l'époque où nous vivons, de ce courage vulgaire qui fait affronter le péril dans une émeute populaire ou dans la mêlée d'une bataille; le salut de l'état en exige quelquefois un autre d'une autre espèce, et c'est celui-là que nous attendons de notre jeune champion. J'espère qu'il ne trompera pas notre espérance.

Fabien s'était levé et restait debout en face d'Anne d'Autriche. Les courtisans faisaient cercle autour d'eux et les regards se fixaient tour à tour sur la régente et sur le jeune aventurier. Celui-ci, dont l'embarras avait cessé pour faire place à une noble hardiesse, répondit en s'inclinant :

— Le devoir d'un sujet n'est-il pas d'obéir à sa souveraine dans tout ce qu'elle a le droit d'ordonner?

— Oh! mes sujets, dit aigrement la reine, savent fort bien se dispenser de ce devoir! demandez à ces messieurs, qui les connaissent, de quels outrages on abreuve chaque jour la mère de leur roi? Mais, continua-t-elle brusquement, venons au fait.... Jeune homme, vous avez désiré, en raison d'un scrupule que j'honore, entendre la régente de France vous donner l'ordre de délivrer l'état de son plus dangereux ennemi par tous les moyens possibles; cet ordre, je vous le donne ;... maintenant vous devez être satisfait; jurez-moi de remplir cette mission même au péril de votre vie, et laissez-nous.... M. de Croissi vous dira plus exactement ce qu'il vous faudra faire.

Toute l'attention se porta alors sur Fabien dont la réponse semblait devoir être décisive. Elisabeth attacha sur lui son œil fixe et hagard, et le baron, aussi pâle qu'elle, attendait avec anxiété ce que son frère allait répondre ; le plus profond silence régnait autour de lui.

— Madame, reprit Fabien d'un ton respectueux mais ferme, que votre majesté me pardonne, si je me tiens en garde contre toute espèce de malentendu, et qu'elle me permette de lui demander si c'est réellement le grand Condé, le premier prince du sang, qu'elle appelle ennemi de l'état?

Un murmure sourd courut dans l'assemblée; la reine rougit.

— Et pourquoi non, monsieur, dit-elle avec véhémence, si celui qu'à votre tour vous appelez le *grand* Condé est un factieux insolent, un ambitieux qui trahit la France et le roi? Que signifie une pareille question? M'aurait-on trompée à votre égard? Refuseriez-vous d'obéir à votre souveraine?

En parlant ainsi, elle frappait du pied avec colère. Tous les assistants tremblaient; Fabien seul ne parut pas ému.

— Ma souveraine? répéta-t-il d'une voix animée, est-ce bien elle que je vois? Est-ce bien la petite-fille de Charles-Quint que je viens d'entendre? Où sommes-nous ici? Doit-on entrer chez une reine de France furtivement, la nuit, en se glissant dans l'obscurité comme un voleur? Où est la majesté du trône? où est la reine? Je ne vois ici qu'une femme qui se cache avec des conspirateurs nocturnes pour comploter un assassinat!

La hardiesse de ces paroles frappa de stupeur tous les courtisans. Aucun d'eux ne songea à fermer la bouche à l'imprudent enthousiaste.

— Audacieux! dit Anne d'Autriche d'un ton foudroyant, en se levant.

Fabien se jeta à ses genoux :

— Oh! écoutez-moi, ma noble souveraine, dit-il avec chaleur. Je suis perdu, je le sais, mais j'ai fait le sacrifice de ma vie pour apporter jusqu'à vous la vérité que l'on vous cache peut-être.... L'affreux moyen qui vous a été conseillé par des hommes passionnés ne pourra sauver

l'état ! Non, quoi qu'on vous dise, le sang du plus brave et du plus noble défenseur de la France ne doit pas être ainsi versé traitreusement, par une main obscure, dans un affreux guet-apens. Ouvrez, ouvrez les yeux, mon auguste reine, Songez à votre aïeul, songez à votre fils, songez à la sainteté du pouvoir que vous tenez de Dieu !

Anne d'Autriche fit entendre un éclat de rire convulsif.

— Qui nous a amené ce ridicule sermoneur? dit-elle avec une profonde ironie. Que nous vent cet écolier présomptueux qui vient ici nous faire de la morale? Est-ce encore quelque nouvelle insulte de mes ennemis? Vrai Dieu ! messieurs, celui qui nous l'a préparée pourrait se repentir de son imprudence !

Puis, passant tout-à-coup à un autre sentiment avec cette légèreté naturelle à certains caractères irascibles, elle reprit brusquement en s'adressant à Fabien :

—Tu crois être ici dans une assemblée de conspirateurs qui méditent une méchante action; eh bien, soit; mais sais-tu où se tient le conciliabule des conjurés? sais-tu où tu es en ce moment? Tu es dans mon oratoire, au Palais-Cardinal. Tu ne me connais pas; regarde-moi, je suis la reine-régente. Ces messieurs, regarde-les aussi : ce sont MM. le Tellier, de Servien et de Lionne, ministres sous-secrétaires d'état; c'est M. de Châteauneuf, le garde-des-sceaux; c'est M. le maréchal d'Hocquincourt, le général en chef des armées du roi; c'est tout le conseil de régence, ce sont les défenseurs les plus zélés de mon fils Louis. Regarde-nous tous..... Peu nous importe que tu saches que le pouvoir royal est tombé si bas, que la régente et ses ministres en sont réduits à conspirer dans l'ombre, comme des citoyens opprimés; qu'ils en sont réduits à supplier un petit gentillâtre de province tel que toi, de sauver l'état par un coup de poignard !

En même temps, la reine ne pouvant modérer la violence de ses émotions, retomba dans un fauteuil et se couvrit le visage avec ses deux mains pour cacher ses larmes. Cette émotion fut partagée par tous ceux de l'assemblée en qui les intrigues politiques n'avaient pas étouffé toute pensée généreuse, toute pitié pour les maux dont la France était alors accablée. Le baron profita de ce moment de trouble pour se pencher vers son frère et lui dire à voix basse :

— Malheureux ! retracte-toi, ou sinon...

Mais Fabien, tout préoccupé de son généreux dessein, ne l'écoutait pas; il resta prosterné aux pieds de la reine et il s'écria dans un élan du cœur en joignant les mains :

—Madame, au nom de Dieu, ne m'accablez pas de votre colère et de votre mépris ! Je n'ai pas cédé à une vaine et ridicule témérité en portant à vos pieds une vérité cruelle; j'ai rempli, au péril d'attirer sur moi votre redoutable vengeance, un devoir que je considérais comme sacré. Je ne suis que le plus obscur, le plus soumis de vos sujets; comme les autres, je vous dois mon respect, mon dévouement, mon amour : je vous ferais sans murmurer le sacrifice de ma vie, mais Dieu me défend de vous sacrifier mon honneur et ma conscience.

Anne d'Autriche parut enfin dominer l'attendrissement qu'avaient provoqué en elle de pénibles souvenirs; elle releva la tête, et elle reprit d'un air hautain :

— Que vous semble, messieurs, de l'insolence de ce jeune prêcheur? S'il n'avait fait que déchirer mon cœur de reine et de mère, en me rappelant dans quel état d'abaissement j'ai laissé tomber le pouvoir de mon fils, je pourrais oublier qu'il s'est exprimé comme il n'est pas permis à un sujet de le faire en ma présence..... Mais il a votre secret et le mien : il ne m'appartient plus de disposer de lui.

Fabien se releva et attendit son sort avec dignité. Les assistants se regardèrent en silence comme pour se communiquer leurs défiances, mais aucun n'avait encore ouvert un avis, lorsque Mlle de Montglat qui, pendant cette scène, avait épuisé toutes les sortes de souffrance morale, s'avança au milieu du cercle qui s'était formé autour de la reine, et elle s'écria avec désespoir :

—Je l'avais bien dit à votre majesté, madame! il ne pouvait accepter un pareil office ! Mais, de grâce, ayez pitié de lui, pardonnez-lui..... Il est fidèle, loyal, généreux; il ne trahira pas votre secret, je vous le jure.

— Allez-vous recommencer vos pamoisons et vos pleurnicheries, mademoiselle? interrompit la reine avec humeur; je suis lasse de tout ce manége, et ce n'est qu'à force d'importunités

que j'ai consenti à vous amener ici.. Vous verrez, ajouta-t-elle avec aigreur, que pour plaire à cette folle, il faudra que ces messieurs et moi nous consentions à ne pas prendre les mesures qu'exige notre repos et celui de l'état! Vous verrez qu'il faudra permettre que ce vaillant paladin aille se vanter dans les tavernes de Paris des belles choses qu'il a dites en face de la reine de France!

Cette inexorable réponse n'arrêta pas l'ardeur généreuse de la jeune fille.

— Que Dieu sauve l'état et donne de longs jours à votre majesté! continua-t-elle avec courage, mais je vous supplie humblement de me permettre de lui représenter qu'il n'est pas nécessaire d'ensevelir cet infortuné jeune homme dans une prison d'état, pour s'assurer de sa discrétion. Il est gentilhomme et on peut se fier à sa parole... Moi, qui sais combien il est noble, réservé, généreux, je puis me porter garant qu'il ne la trahira pas.

Puis, voyant que les seigneurs qui l'entouraient semblaient étonnés de la chaleur qu'elle mettait à défendre Fabien :

— Messieurs, leur dit-elle en fondant en larmes, c'est moi qui, la première, l'ai poussé dans l'abîme où il est tombé... C'est moi qui l'ai fait quitter sa paisible province où il vivait calme et heureux, pour l'engager dans ces sinistres intrigues;.... et cependant je l'aimais, mon Dieu! je l'aimais de toute mon âme! mais j'ai été trompée par un infâme...

Les sanglots lui coupèrent la parole. La reine reprit froidement, avec cette sécheresse de cœur que donne un violent désappointement :

—En vérité, messieurs, je suis fâchée de vous avoir réunis ici pour traiter une entreprise qui intéresse le royaume, et de ne nous occuper que des affaires d'une de mes filles d'honneur et d'un gentillâtre normand; croyez bien cependant que ce spectacle n'est pas plus divertissant pour moi que pour vous, je vous assure.

Plusieurs voix s'élevèrent à la fois pour donner des avis, mais le baron de Croissi, le visage livide, les yeux en feu, s'approcha de la reine et lui dit d'un ton animé :

— Je supplie votre majesté de croire que j'ai été trompé le premier par la feinte simplicité de ce misérable jeune homme. Il a indignement abusé de ma foi, il a menti à ses promesses solennelles. Mais que votre majesté ne désespère pas pour cela du projet que vos fidèles serviteurs ont conçu, je me fais fort de trouver dès demain un gentilhomme qui saura l'accomplir sans conditions et sans difficultés. Quant à présent, je ne chercherai pas à réclamer contre la juste vengeance que votre majesté doit tirer de ceux qui l'ont trahie?

— Me venger de ce malheureux! dit la reine avec dédain, ma vengeance ne peut descendre si bas... Que ces messieurs décident de son sort, je le leur abandonne.

— Madame, s'écria d'Hocquincourt avec empressement, je ne connais ce jeune homme que depuis hier et je le vois aujourd'hui pour la seconde fois... J'avoue qu'il vient d'agir et de parler d'une manière telle que, de la part d'un personnage plus important, il y aurait crime de lèse-majesté; mais ce garçon n'est coupable que d'ignorance et de sottise. Si donc votre majesté fait quelque cas de mes bons et loyaux services, de grâce qu'elle ne souffre pas que ce pauvre diable soit châtié trop rudement pour sa coupable hardiesse. Je suis son obligé, et d'ailleurs ses discours me paraissent inspirés par un sentiment généreux, quoique absurde et malséant. En un mot, madame, je crois qu'il suffit d'exiger de ce jeune gentilhomme une promesse qu'il ne révèlera rien de ce qu'il connaît dans cette affaire, ou, si quelqu'un doit être chargé de veiller sur lui et se porter caution de son silence, je ne crains pas de répondre de lui corps pour corps vis-à-vis de votre majesté et vis-à-vis de ces seigneurs.

— Oh! merci, merci, monsieur le maréchal! murmura Elisabeth.

Le jeune Croissi adressa à son défenseur un signe de respectueux remerciement. Les courtisans se consultèrent à voix basse sur le parti qu'il y avait à prendre pour se mettre à l'abri de toute indiscrétion de Fabien; quelques-uns insinuaient que les murailles d'une prison d'état étaient plus sûres que l'hôtel d'Hocquincourt, pour les protéger contre une parole imprudente; cependant, comme aucun d'eux ne semblait se soucier beaucoup de se brouiller avec le maréchal, et comme la reine, bien qu'elle détournât la tête avec une indifférence affectée, semblait aussi pencher vers le parti de la clémence, on allait peut-être se décider à accorder au protecteur de

Fabien ce qu'il demandait, lorsque le baron de Croissi intervint brusquement :

— Un moment, messieurs ! dit-il avec fermeté; si, par une faveur suprême de la clémence royale, mon frère n'avait pas à porter la peine de ses audacieux discours, je ne reconnaîtrais à nul autre que moi le droit de disposer de lui, et je le réclamerais comme étant son aîné et son tuteur naturel.

— Tous les liens que vous invoquez sont rompus à jamais entre nous, s'écria Fabien d'un air indigné. Tous les bienfaits dont vous avez pu me combler autrefois, sont effacés dès ce moment par votre coupable conduite envers moi... Vous n'êtes plus mon frère, je ne vous connais pas.

— Allons, une scène de famille, maintenant ! dit la reine avec ironie.

— Messieurs, reprit Elisabeth en s'adressant aux courtisans, ne livrez pas ce pauvre jeune homme à l'impitoyable tyrannie de son frère... il a voulu déjà le sacrifier à son insatiable ambition, qui sait ce qu'il lui réserverait dans l'avenir ? Et vous, madame, continua-t-elle en se tournant vers la reine, souvenez-vous qu'hier ce jeune homme s'est bravement dévoué pour votre cause ; souvenez-vous de la pitié que vous avez ressentie déjà pour la jeunesse et le courage de mon malheureux ami. Grâce entière pour lui, madame ! et vous n'aurez pas de serviteur plus fidèle et plus loyal que lui.

La reine, malgré cette insensibilité qu'elle aimait à montrer en public, avait le cœur bon ; sa colère était aveugle, violente, irrésistible, mais elle n'était jamais de longue durée, et, passé le premier moment, jamais redoutable. Les larmes, le ton suppliant d'Elisabeth la touchèrent vivement ; peut-être cette affection si vraie et si hardie d'une jeune fille lui rappelèrent certains souvenirs de jeunesse. Quoi qu'il en soit, elle allait sans doute accorder à Fabien un pardon complet, lorsque l'impitoyable Croissi vint encore changer ses sentiments.

— Madame, dit-il à la reine en désignant la jeune fille par un geste de mépris, votre majesté sait-elle bien quelle est celle qui sollicite une pareille faveur, et qui me prodigue les noms d'infâme et de traître en votre présence ? Sait-elle bien tout ce que cette faible et tremblante fille a pu faire de mal à l'état dans le poste de confiance qu'elle occupe près de votre majesté ?

— Qu'avez-vous à dire d'Elisabeth ? demanda la reine avec étonnement.

— Monsieur de Croissi ! s'écria Mlle de Monglat éperdue, en chancelant.

— Vous n'avez pas tenu votre promesse ! continua Albert avec rage ; au lieu d'engager ce jeune homme à faire son devoir, vous lui avez présenté sous d'odieuses couleurs une action qui pouvait sauver l'état ; à mon tour je suis quitte de la parole que je vous avais donnée ; je puis faire connaître à la reine un secret que le hasard m'a fait découvrir et qui pour un temps vous avait mise à ma discrétion... Sachez donc, madame, que Mlle de Monglat, que vous avez comblée de tant de bontés, trahissait chaque jour votre confiance, que chaque jour...

— Que la paix du seigneur soit parmi vous ! dit tout-à-coup une voix pleine et sonore qui sembla sortir du milieu de l'assemblée.

Il serait impossible de peindre l'agitation que produisit cet incident inattendu parmi les assistants ; tous les regards se portèrent spontanément du côté de la porte et une vague expression de terreur se peignit sur quelques visages. La reine elle-même, malgré l'intérêt qu'elle prenait aux révélations de Croissi, lui fit signe de se taire et elle se leva rapidement. Un nouveau personnage venait d'entrer par la porte du lambris, et à peine eût-il fait quelques pas dans l'oratoire qu'on reconnut le coadjuteur.

Il n'avait plus ce costume de cavalier sous lequel Fabien l'avait rencontré la veille, et les habits dont il était revêtu en ce moment semblaient convenir beaucoup mieux à ses allures. C'était un beau prélat en rochet et en camail, marchant avec dignité et donnant sa bénédiction avec une grâce toute particulière. Sa robe violette semblait allonger sa taille naturellement un peu courte, comme nous l'avons dit, et cachait entièrement ses jambes disgracieuses dont on l'avait raillé plusieurs fois. Mais ce qu'il avait conservé sous son grave équipage ecclésiastique, c'était cet air de pénétration et de malice, ce sourire fin et moqueur qui étaient des indices si vrais de son caractère.

Un clignement d'yeux singulier qui provenait d'une vue basse et fatiguée, donnait en tout temps à son regard quelque chose d'incisif et de pénétrant ; mais lorsqu'il entra dans l'oratoire et qu'il embrassa d'un regard inquisiteur toute l'assem-

blée, le feu qui jaillit de ses paupières, ainsi contractées, sembla embarrasser les courtisans plus particulièrement que de coutume. Plusieurs tournèrent la tête pour n'être pas reconnus, d'autres rougirent, comme s'ils étaient pris en flagrant délit de quelque mauvaise action, tous donnèrent des preuves non équivoques de confusion et d'inquiétude.

Ces observations n'échappèrent pas à Gondi qui se mordit les lèvres malicieusement; mais dissimulant aussitôt cette véléité de moquerie, il vint saluer la reine avec toutes les formes du plus grand respect.

Anne d'Autriche était elle-même tout interdite, et malgré son art consommé à cacher ses sentiments, elle ne put s'empêcher de laisser voir quelque chose de sa surprise.

— Monsieur le coadjuteur est toujours le bienvenu près de nous, dit-elle avec une gaîté un peu forcée, mais j'avouerai que dans ce moment j'étais loin de m'attendre à sa visite.

— Qu'y a-t-il dans ma présence qui doive étonner votre majesté? dit le coadjuteur d'un air de calme et de sérénité parfaite, n'est-ce pas l'heure où votre majesté daigne recevoir ici quelquefois son humble sujet lorsqu'elle désire l'entretenir des affaires de l'état?

— Il est vrai, repartit la reine, mais je ne croyais pas que cette nuit...

— Cette nuit, comme toutes celles où votre majesté me fait l'insigne honneur de m'accorder audience, je me suis présenté à la petite porte du cloître Saint-Honoré. Gabouri, votre chevalier d'honneur, m'y attendait, comme à l'ordinaire, et c'est peut-être par une méprise que je déplore si elle a pu vous offenser, qu'il m'a introduit dans votre oratoire, où je ne comptais pas, je l'avouerai, trouver si nombreuse compagnie. Je supplie humblement votre majesté, s'il y a dans ma présence quelque chose qui lui déplaise, de ne s'en prendre qu'à l'importance des nouvelles que je viens lui apprendre.

— Vous m'apportez une nouvelle importante? dit la régente en le regardant fixement; en ce cas monsieur le coadjuteur, veuillez me suivre dans une pièce voisine.

— Je suis aux ordres de votre majesté; cependant qu'elle me permette de lui faire remarquer qu'il n'y a aucune nécessité de cacher à ces messieurs un événement qui demain matin sera connu de tout Paris. Et d'ailleurs, continua-t-il en souriant, si je ne me trompe, la nouvelle dont je parle touche singulièrement au motif qui a réuni tous ces nobles personnages autour de votre majesté.

Le malaise des assistants augmenta en écoutant cette insinuation: la reine elle-même fut légèrement alarmée.

— Je ne comprends pas, monsieur le coadjuteur, reprit-elle, que le secret d'une délibération de nos conseillers officiels ait pu transpirer jusqu'à vous, à moins d'une trahison.

Gondi ne s'effraya nullement de cette observation, faite d'un ton d'impatience.

— Que votre majesté me pardonne, dit-il avec gaîté, mais est-il dans les usages qu'une jeune fille d'honneur et un petit gentilhomme sans charge à la cour, tel que ce jeune cavalier (et il désignait Fabien), aient place dans le conseil avec les sous-ministres et le garde-des-sceaux?

Et comme ces paroles semblaient redoubler le mécontentement et l'embarras de la reine:

— Madame, reprit-il plus sérieusement, je connais l'entreprise dont s'occupaient ici vos conseillers, et bien que je ne l'approuve pas et que j'aie refusé d'y prendre part, ce n'est pas moi qui songerai jamais à la révéler, quelque contraire qu'elle me paraisse au but que l'on en attend; il me suffit qu'elle ait eu l'approbation de votre majesté. Si donc, contrairement à l'étiquette, j'entre ainsi au milieu des délibérations sans être attendu, c'est que l'événement que je viens annoncer est de nature à faire rompre les projets que l'on agite ici. En deux mots: le prince de Condé a été averti ce soir de ce qui se tramait contre lui, et il vient de quitter Paris avec les princes ses frères et toute sa noblesse.

La foudre tombant en éclats au milieu de l'assemblée n'eût pu produire sur les courtisans un effet plus terrible que la nouvelle du départ de Condé. Chacun d'eux, se croyant nominativement dénoncé à la colère du premier prince du sang, ne pouvait cacher sa frayeur. La connaissance pratique qu'ils avaient de semblables intrigues, leur apprenait que tôt ou tard ils seraient sacrifiés aux rancunes de celui qu'ils avaient voulu perdre, et ils restaient sombres et consternés sans oser même, dans le premier moment, se faire part mutuellement de leurs craintes. Croissi, surtout, qui avait été un des prin-

cipaux meneurs de cette entreprise, et dont la trahison envers le prince aggravait encore la position, se crut perdu sans ressource, et il jeta un regard sinistre autour de lui, comme pour chercher qui il entraînerait dans sa chute. Fabien et Élisabeth seuls se réjouissaient au fond de leur cœur d'un événement qui, en rendant impossible l'exécution du complot, semblait devoir sauver la vie à un des hommes les plus importants de l'État.

La reine était devenue rêveuse, et elle semblait calculer intérieurement si cette nouvelle était fatale ou non à ses intérêts.

— Il est donc parti ? il m'a donc enfin cédé le pas ? dit-elle au bout de quelques instants de réflexion et avec un accent d'orgueil satisfait ; le grand Condé, comme on s'obstine à l'appeler, a donc pris la fuite devant une femme ? Comme M. le cardinal sera joyeux !

Puis remarquant qu'on écoutait avidement ses paroles, elle se retourna vers Paul de Gondi, et lui demanda avec intérêt :

— Il y a du bon et du mauvais dans ce que vous me dites là, monsieur le coadjuteur ; mais, puisque vous avez été si vite et si bien informé, ne pouvez-vous me dire du moins si l'on sait où doit se retirer M. le prince ? Sans doute il se rend en Guyenne pour commencer la guerre civile ?

— J'espère, madame, dit le coadjuteur, que l'État n'aura pas encore à souffrir de ces cruelles extrémités. Si j'en crois des rapports qui sont certains, M. le prince va se retirer seulement à son château de Saint-Maur, près Paris ; de là il pourrait se rendre encore chaque jour au parlement avec une escorte convenable, et demander vengeance contre ses ennemis.

Le malin prélat accompagna ces paroles de ce clignement d'yeux dont nous avons parlé, et qui indiquait qu'elles étaient prononcées à dessein pour augmenter les angoisses secrètes des courtisans. Leur contenance était si morne, que la reine elle-même sembla prendre quelque pitié de leurs souffrances.

— Mes serviteurs fidèles ne doivent pas s'effrayer de ce départ, dit-elle d'un ton froid et distrait qui démentait ses paroles ; il est possible que, forcée par la nécessité, j'en vienne à un accommodement avec le prince rebelle ; mais je ne serai jamais assez faible pour lui sacrifier mes amis ; il a fallu déchirer mon cœur pour me séparer de mon cher cardinal. Mais, reprit-elle avec sévérité, avant de raisonner sur les suites de cet événement, il est important, Messieurs, que nous sachions qui a pu donner l'éveil à M. le prince, et j'ordonne à M. le coadjuteur de me dire tout ce qu'il a pu apprendre à ce sujet.

Paul de Gondi répondit en pesant chacune de ses paroles :

— Madame, avant toute chose, je crois devoir faire connaître à votre majesté un fait qui diminuera sa tendre sollicitude pour ses conseillers, et qui, peut-être, ajouta-t-il avec une ironie grave, contribuera à leur rendre un peu d'assurance : c'est que M. le prince, bien informé de tout le reste, ne connaît pas le nom d'un seul de ceux qui entreprenaient contre lui, et les soupçons qu'il a conçus sans doute ne pourront jamais fournir de base suffisante à une accusation solennelle devant la grand'chambre.

Cet aveu, que le malin prélat semblait avoir fait attendre et prolongé à plaisir, rassura les courtisans ; ils respirèrent bruyamment et redressèrent la tête : la joie brilla sur tous les visages, et la parole leur revint avec la certitude que le danger n'était pas aussi grand qu'ils l'avaient redouté.

— Si cela est, monsieur, dit Croissi d'un ton animé, si sa majesté continue sa confiance à un prétendu ami qui la sert d'une manière qu'il est difficile de caractériser, comment se fait-il qu'il soit si bien informé d'une entreprise qui ne lui a pas été confiée tout entière, à moins qu'il n'ait suborné quelqu'un pour pénétrer les secrets de sa majesté ?

Tout habile que fût le coadjuteur, cette question subite parut l'embarrasser un peu. Il hésita à répondre, et Croissi, qui sentait l'avantage qu'il avait sur lui, tenta de l'achever d'un seul coup.

— Madame, dit-il à la reine avec fermeté, quoi qu'il doive arriver de moi, je veux encore donner à votre majesté une preuve de mon zèle et de mon dévouement. M. le coadjuteur avoue lui-même qu'il est instruit depuis longtemps de toute la vérité, et je dois vous faire connaître enfin de qui il apprend les projets secrets de la cour pour les révéler ou les faire avorter. Que votre majesté veuille bien se souvenir de ce

que je lui disais au moment où M. le coadjuteur est entré... Vous avez réchauffé un serpent dans votre sein, et cette jeune fille, en qui vous aviez toute confiance...

Anne d'Autriche jeta un regard courroucé sur Elisabeth, qui devint toute tremblante.

— Parlez, monsieur, expliquez-vous, dit-elle, se contenant à peine.

—Eh bien! madame, reprit Croissi, souvenez-vous quelle est la personne qui a placé Mlle de Montglat auprès de votre majesté.

— Mais... c'est madame la duchesse de Chevreuse.

— Mme de Chevreuse et Mlle de Chevreuse, repartit Croissi en désignant ironiquement Paul de Gondi, sont, au su de tout Paris, des amies de M. le coadjuteur, et comme Mme de Chevreuse est la protectrice de Mlle de Montglat....

Il s'arrêta encore; la reine frappa du pied.

— Parlez clairement, dit-elle, je le veux, je l'ordonne.

— Eh bien! madame, j'affirme que Mlle de Montglat livrait à sa bienfaitrice, Mme de Chevreuse, tous les secrets de votre majesté, qu'elle pouvait pénétrer, et Mme de Chevreuse, à son tour, en faisait part au coadjuteur... Une conversation que j'ai entendue une fois par hasard entre votre fille d'honneur et la duchesse, ne m'a pas laissé de doute à ce sujet, et c'est la connaissance de ce mystère qui m'a donné sur Mlle de Montglat une autorité dont je comptais me servir pour le succès de notre... de l'entreprise de M. d'Hocquincourt. Maintenant votre majesté peut facilement s'expliquer la clairvoyance de M. le coadjuteur.

— Oh! l'infâme dénonciateur! s'écria Fabien dans un élan d'indignation que le respect ne put contenir.

Croissi ne répondit que par un geste de dédain, et alla se mêler tranquillement aux autres courtisans. Le coadjuteur semblait vouloir prendre la parole; mais la reine se montrait si violemment agitée par cette révélation, qu'il n'osa affronter la colère qui allait éclater contre la malheureuse jeune fille. Celle-ci, pâle et muette, baissait les yeux et restait tremblante comme un paisible agneau, seul en face d'une lionne irritée.

— Approchez, mademoiselle, approchez, dit Anne d'Autriche d'une voix si altérée qu'elle balbutiait, je veux douter encore de ce qu'on vient de me révéler. Dites-moi qu'on s'est trompé, dites-moi que vous, que j'aimais, vous en qui je plaçais ma confiance, vous ne me trahissiez pas, vous n'alliez pas répéter à une amie douteuse... Dis-le, dis-le, misérable femme, ajouta-t-elle en éclatant et en frappant du pied, ou je t'écraserai comme un ver de terre!

L'excès même de cette colère sembla donner à Elisabeth le courage calme du désespoir: elle se prosterna de nouveau au pied de la reine et elle lui dit d'une voix douce et ferme à la fois:

— Je n'aggraverai pas par un mensonge une faute dont j'éprouve un sincère repentir; ce qu'a dit M. de Croissi est vrai.

Toutes les passions fougueuses que renfermait l'âme espagnole d'Anne d'Autriche se réveillèrent à la fois.

— Tu oses l'avouer? s'écria-t-elle d'une voix tonnante; tu oses le dire tout haut, en ma présence! Va-t'en, abominable créature, va-t'en, ou bien je te...

Elle leva la main, mais elle s'arrêta aussitôt, et se rejetant en arrière sur son fauteuil, elle s'écria en sanglotant dans son mouchoir.

— Oh! malheureuse, malheureuse reine que je suis! Trahie par mes proches, par mes amis, par mes domestiques et mes servantes!

L'effet de cette scène était saisissant pour tous les assistants. Les uns par terreur, les autres par respect, n'osaient ouvrir la bouche. Pendant quelques instants on n'entendit dans l'oratoire que les sanglots de la reine. La voix plaintive d'Elisabeth osa seule se mêler aux accents de cette douleur royale.

— Madame, dit-elle toujours prosternée, mon crime est si grand que je ne puis ni espérer ni attendre aucun pardon de votre auguste clémence; cependant, qu'il me soit permis d'expliquer, sinon d'excuser la trahison dont on m'accuse devant vous... Privée de mon aïeule, orpheline, seule au monde, je n'avais pour appui que la noble dame qui m'a placée auprès de votre majesté. Je lui devais une reconnaissance sans bornes, car je n'étais rien que par elle, et je serais tombée si elle eût retiré sa puissante main qui me soutenait.

Elle était impérieuse, hautaine en même temps

que rusée, adroite, et elle était profondément versée dans l'art de chercher la vérité dans les replis les plus secrets du cœur ; lui était-il bien difficile de tromper une pauvre jeune fille simple et sans expérience, qui ne pouvait comprendre la plupart du temps le sens des paroles ou des actions dont on lui faisait rendre compte? D'ailleurs je la croyais toute dévouée à votre majesté, et devais-je lui faire mystère de ce que peut-être vous lui appreniez vous-même? Longtemps ma protectrice abusa ainsi de ma candeur sans que je fusse avertie de ma faute autrement que par un vague murmure de ma conscience que l'agitation de la vie de la cour m'empêchait d'écouter. Mes yeux ne se sont ouverts que le jour où M. de Croissi, qui s'était trouvé à notre insu à portée d'entendre une conversation que j'eus avec Mme de Chevreuse, me révéla enfin quel rôle affreux on me faisait jouer. J'en eus honte, j'en eus peur, et cet homme qui vient de m'accuser ne rougit pas de me proposer un affreux marché que je ne pouvais refuser; il me menaça de tout dire à votre majesté si je ne consentais à le servir dans un projet qu'il méditait alors et auquel un jeune homme sur lequel il me supposait quelque influence devait prendre part... Que pouvais-je faire? j'eusse mieux aimé mourir que de me voir retirer votre confiance et chasser honteusement de la cour; d'ailleurs le projet que l'on me présentait, et qui avait déjà l'assentiment de votre majesté, ne me semblait avoir rien de coupable... J'acceptai donc, et Dieu sait les larmes que m'a coûtées cette odieuse convention. Voilà la vérité, madame, et maintenant je suis prête à subir le châtiment que me réserve votre juste indignation. La vie même m'est à charge après tous les maux qui sont venus fondre sur moi depuis quelques heures, et je ne la regretterais pas si ma mort pouvait expier ma faute aux yeux de votre majesté.

Ce récit, empreint de vérité, ces plaintes touchantes, firent une profonde impression sur quelques-uns des courtisans. Le coadjuteur se détourna comme pour cacher son émotion. Fabien s'approcha d'Elisabeth et lui dit à voix basse :

— Pauvre amie! c'est donc là votre secret? Le même homme nous a perdus tous deux! Elisabeth, Elisabeth, la cour nous a été bien fatale! Que ne sommes-nous restés pauvres et obscurs à Montglat!

Cependant, la reine, pendant que la jeune fille avait parlé, s'était calmée peu à peu, et peut-être n'avait-elle pas entendu la justification naïve d'Elisabeth. Tout-à-coup, elle se leva et dit d'un air distrait, comme si elle fût sortie d'un profond sommeil :

— Que vous semble, messieurs, d'une soirée si bien employée pour le bien de l'État? En vérité, nous l'avons perdue tout entière à nous occuper des affaires galantes d'un aventurier et d'une suivante. Mais en voilà bien assez et trop sur tout ceci.... Messieurs, je ne vous retiens plus; notre entreprise, il faut y renoncer. Vous, monsieur le coadjuteur, restez, je vous prie, j'ai à causer avec vous.

En même temps elle fit un geste majestueux pour congédier les assistants, sans songer qu'elle n'avait pas décidé du sort des deux malheureux jeunes gens qui avaient encouru sa colère. Tel était le caractère mobile et changeant d'Anne d'Autriche, que cet oubli, causé par un moment de trouble, pouvait sauver les coupables; mais trop de personnes étaient intéressées à cette décision, pour qu'on ne fît pas remarquer à la reine cette étrange erreur de sa mémoire.

Ils se taisaient; Croissi se chargea d'exprimer leurs vœux et les siens :

— Madame, dit-il en s'inclinant, ces messieurs, avant de s'éloigner de votre gracieuse présence, attendent les ordres de votre majesté au sujet de ce jeune homme, dont dépend désormais leur tranquillité.

— En effet, dit la reine, dont le visage se rembrunit tout-à-coup, je l'avais oublié... Mais allez en paix, messieurs, je vais charger M. de Croissi de pourvoir à votre sûreté à tous. Vous pouvez être certains, ajouta-t-elle d'un air de mépris en regardant le baron, que ce n'est pas lui qui aura des ménagements pour son téméraire écolier.

Les courtisans vinrent l'un après l'autre saluer la reine et sortirent en silence. Hocquincourt voulut faire encore une tentative pour sauver Fabien; mais Anne lui ferma la bouche par un refus sec, et le maréchal s'éloigna en jetant sur le jeune Croissi un regard de regret. Alors la reine appela le baron et se mit à lui parler à voix basse.

Pendant que les seigneurs prenaient congé,

le coadjuteur s'était rapproché peu à peu des deux jeunes gens, qui occupaient un angle obscur de l'oratoire, près de l'autel; au moment où personne ne pouvait l'observer, il se pencha vers Fabien et murmura rapidement :

— On veut vous envoyer à la Bastille... Sortez sans qu'on vous voie... Dans l'antichambre vous trouverez des amis.

Le jeune Croissi secoua tristement la tête, comme pour dire : A quoi bon?

— Partez, partez, répéta la jeune fille, qui avait entendu l'invitation pressante de Paul de Gondi.

Le coadjuteur devina la cause de son hésitation, et il ajouta avec vivacité :

— La reine pardonnera à cette pauvre enfant. Partez! tout ira bien.

Fabien porta la main d'Elisabeth à ses lèvres, fit un signe de reconnaissance à son protecteur et se glissa en silence dans l'antichambre, alors plongée dans une profonde obscurité, soit à dessein, soit par hasard. A peine eut-il fait quelques pas dans les ténèbres qu'il sentit une main qui s'emparait de la sienne :

— Êtes-vous M. Fabien de Croissi? demanda une voix tremblante.

— Oui, répondit Fabien.

— Suivez-moi donc.

Et on l'entraîna vers le passage secret dont la porte se ferma aussitôt sur lui.

Il était temps. La conversation à voix basse entre la reine et le baron venait de finir dans l'oratoire. Croissi se retourna, et ne voyant pas son frère, une expression d'étonnement se peignit sur ses traits.

— Qu'est devenu, s'écria-t-il, ce malheureux qui tout à l'heure...

— Vouliez-vous donc, dit la reine sévèrement, l'arrêter en ma présence? Ce jeune homme est dans quelque pièce voisine. Allez, et souvenez-vous que si je veux mettre mon secret à l'abri de ses indiscrétions, je prétends toutefois qu'on en use aussi doucement que possible avec lui.

Le baron s'inclina et sortit d'un air inquiet. La reine poussa un soupir comme il arrive au moment où un pénible sacrifice vient enfin d'être accompli; mais en promenant son regard autour d'elle, elle aperçut M[lle] de Monglat.

— Allons! tout n'est pas fini encore! dit-elle avec impatience. Elisabeth de Monglat, approchez.

La jeune fille avança d'un air distrait et préoccupé.

— A partir de ce moment vous n'êtes plus à mon service, dit la reine froidement; votre nom sera rayé de la liste des filles d'honneur, vous en avertirez vous-même M[me] de Motteville. Demain vous serez enfermée pour toujours aux Carmélites.

En écoutant cette terrible sentence, Elisabeth ne donna aucun signe d'émotion, ne demanda aucune grâce, soit qu'après avoir souffert tous les genres de torture elle fût tombée dans une morne insensibilité, soit qu'en ce moment un grand et exclusif intérêt absorbât toutes ses pensées. Cette apparente indifférence fit froncer le sourcil à l'irascible régente, qui s'attendait à quelque preuve de repentir.

— Sortez, lui dit-elle avec force en désignant la grande porte, je n'ai plus besoin pour ce soir, de vos services et de votre compagnie.

Malgré cette injonction si précise et si rigoureuse, la jeune fille restait immobile à la même place, et la tête penchée en avant, l'oreille attentive, elle semblait n'avoir pas entendu l'ordre qui lui était donné. Anne d'Autriche allait éclater lorsque le baron de Croissi rentra pâle et agité dans l'oratoire en s'écriant :

— Madame, il y a quelqu'un ici qui vous trahit... Le jeune homme a disparu, bien que M. Gabouri assure qu'il ne l'ait pas vu sortir avec les autres seigneurs.

— Serait-il possible? demanda la reine.

Un personnage vêtu de noir, qui n'était autre que Gabouri, l'introducteur mystérieux, se montra à la petite porte et confirma l'assertion de Croissi.

— Voilà qui tient du prodige! dit la reine d'un air rêveur. A moins qu'il ne soit magicien, il n'a pu s'évanouir comme une apparition.

— Il est sauvé! s'écria Elisabeth, dont cet événement expliquait ainsi la distraction singulière. Oh! madame, ma noble souveraine, tout le reste est juste, tout le reste est bien, et je souffrirai sans me plaindre le châtiment que vous m'avez infligé.

En même temps, elle fit une profonde révérence, et elle rentra dans l'intérieur du palais, sans que la reine lui eût accordé un signe d'attention.

Un profond silence régna dans l'oratoire après son départ.

— Gabouri, dit enfin la reine à son chevalier d'honneur, plus j'y réfléchis, plus il me semble qu'il est impossible que ce jeune homme soit déjà sorti du palais. On ne peut faire de perquisition en ce moment sans causer une rumeur qui donnerait des soupçons; mais que toutes les portes soient fermées et que personne ne puisse sortir jusqu'à demain matin... Vous entendez ?

Gabouri s'inclina en silence.

— Vous, monsieur de Croissi, continua-t-elle, vous logerez cette nuit chez Gabouri, et demain on vous remettra votre prisonnier dès qu'il aura été retrouvé... Laissez-nous.

Au moment où Croissi allait s'éloigner avec le chevalier d'honneur, la reine remarqua un léger sourire sur les lèvres moqueuses du coadjuteur.

— Vous riez, lui dit-elle ; puis-je savoir ?...

— Je ris, en effet, madame, dit Gondi, en songeant combien ce pauvre Croissi a la main malheureuse ; car si je ne me trompe, voici le second prisonnier qu'il perd aujourd'hui.

Le baron jeta un regard soupçonneux et irrité sur le persifleur.

— Croyez cependant, monsieur le coadjuteur, dit-il d'un ton concentré, que si j'étais maître de rechercher l'auteur des trahisons dont j'ai à me plaindre, je ne serais peut-être pas longtemps sans le découvrir.

— Que veut dire ce modèle des frères, ce tendre ami du pauvre Fabien de Croissi ? demanda Paul de Gondi d'un ton doucereux.

— Je veux dire qu'un prêtre perfide est la seule cause...

— Silence, monsieur, silence! dit la reine avec autorité ; vous appartient-il d'oser élever la voix en ma présence et d'outrager un personnage aussi élevé en dignités et en mérites que M. le coadjuteur ? Votre insolence a été un peu loin ce soir, monsieur de Croissi; parce que j'ai daigné admettre une fois dans mon conseil un gentilhomme obscur et de mince noblesse, tel que vous, vous croyez-vous déjà le droit de parler si haut ?... Allez, monsieur, allez et sachez bien que lorsque des gens tels que vous ne deviennent plus nécessaires, on les désavoue et on les repousse avec dégoût.

Croissi se retira foudroyé par cette terrible mercuriale. Lorsque la reine se trouva seule enfin avec Gondi, elle se laissa aller dans un fauteuil, et elle dit avec un profond abattement :

— Ils m'ont rendue folle, monsieur le coadjuteur; j'ai besoin plus que jamais de vos conseils et de vos services! Ils me trahissent tous!

VI.

Cependant Fabien parcourait avec son libérateur inconnu les vastes dépendances du cloître Saint-Honoré. Malgré sa préoccupation, il ne tarda pas à ressentir une curiosité bien naturelle de connaître une personne qui prenait un si grand intérêt à son sort ; mais au premier mot qu'il prononça on le poussa rudement pour l'obliger à se taire. Réduit au silence par cette étrange et muette injonction, il chercha du moins à apercevoir les traits de son mystérieux ami. La partie du cloître qu'ils traversaient était plongée dans une obscurité complète et l'inconnu semblait avoir besoin d'une connaissance bien exacte des localités pour se diriger sans lumière à travers mille détours. Tout ce que put remarquer Fabien c'était que le guide donnait lui-même des signes d'une grande frayeur ; sa main tremblait, et sa voix, lorsqu'il avertissait tout bas Croissi de monter ou de descendre, de tourner à droite ou à gauche, était profondément altérée. Plusieurs fois il s'arrêta tout-à-coup, croyant entendre un bruit lointain de pas ou voir briller une lumière à l'extrémité d'un corridor. Enfin, après bien des transes, il introduisit Fabien dans une petite chambre assez mal meublée, encore plus mal éclairée et qui paraissait appartenir à un des plus modestes domestiques du palais.

Lorsqu'ils entrèrent dans cette espèce de taudis, un individu qui semblait les attendre se leva brusquement et demanda avec vivacité :

— Eh bien, Boniface, avez-vous réussi ? l'amenez-vous ?

— Le voici, répondit le guide d'un air piteux en se dérangeant pour laisser passer le jeune Croissi.

Fabien observait celui qui venait de parler.

— Ne craignez rien, dit son guide, c'est mon cousin Eustache Vireton, l'un des meilleurs écoliers de la Sorbonne... Au nom de tous les saints, dépêchons nous!... On va s'apercevoir de la disparition de ce jeune seigneur et se mettre à sa poursuite. Jésus, mon Dieu! où en serions-nous

si on venait à nous surprendre avant que nous eussions atteint la porte de l'impasse ? On nous ferait tous mourir à la Bastille.

En même temps ils se mirent en marche, et bientôt ils se retrouvèrent dans une profonde obscurité.

— Nous sommes perdus ! dit Boniface en s'arrêtant tout-à-coup, voici quelqu'un.

En effet, un pas lent quoique léger se faisait entendre à l'extrémité du corridor, et au même instant une femme, dont l'obscurité ne permettait pas de distinguer les traits, glissa comme une ombre le long de la muraille et s'avança vers les fugitifs.

Elle marchait d'un pas chancelant en laissant par intervalles échapper des sanglots et des soupirs, et sans doute elle ne soupçonnait pas que quelqu'un fût à portée d'épier ses actions. Les trois aventuriers restaient dans une parfaite immobilité, osant à peine respirer.

Enfin la dame se trouva si près d'eux que le moindre mouvement pouvait les trahir. Jugez de leur terreur quand Fabien, dans ce moment critique, fit un pas en avant et appela à voix basse : Elisabeth ! Elisabeth !

Mlle de Monglat, car c'était elle, tressaillit et s'arrêta tout-à-coup en jetant autour d'elle des regards effarés.

— C'est moi, Fabien... Ne vous effrayez pas,.. ne poussez pas un cri.... La jeune fille, en le reconnaissant, montra la plus profonde consternation.

— Vous, mon Dieu ! vous encore ici? murmura-t-elle, Fabien, qu'attendez-vous? Pourquoi n'avez-vous pas quitté le Palais ?

— Elisabeth, reprit le jeune homme avec chaleur, je bénis Dieu du hasard qui nous rapproche encore un instant.... J'éprouvais de mortelles angoisses en m'éloignant ainsi, sans savoir ce qu'il doit advenir de vous. De grâce, tirez-moi d'inquiétude, dites-moi que vous êtes hors de tout danger ; que la reine vous a pardonné,... et je partirai sans crainte sinon sans regret.

— Imprudent ! dit Mlle de Montglat, vous laissez passer un temps précieux....

En même temps ses yeux se fixèrent sur les deux compagnons de Fabien qui étaient restés dans l'ombre. Le jeune Croissi devina la cause de sa préoccupation.

— Ce sont des amis, des libérateurs, dit-il rapidement en les désignant du geste ; ne vous effrayez pas de leur présence. Mais, je vous en supplie, Elisabeth, dites-moi ce qui s'est passé dans l'oratoire de la reine après mon départ.

— Si j'ai encore à pleurer sur votre sort, Fabien, répliqua Mlle de Montglat, mon malheur sera sans consolation et j'en mourrai !

— Cette reine a donc été impitoyable ?

— Chassée de la cour !... enfermée aux Carmélites pour le reste de mes jours ! voilà mon sort, reprit la jeune fille d'une voix entrecoupée.

Fabien porta à ses lèvres la main d'Elisabeth, qu'il arrosa de ses larmes. Pendant quelques secondes ils confondirent leur douleur dans un muet épanchement.

Cependant le guide s'impatientait et chaque minute augmentait le danger.

— Mademoiselle, dit-il d'un ton suppliant, si le bonheur de M. de Croissi vous est cher, ne le retenez pas, le temps presse et l'on peut nous rencontrer ici.

— Oui, oui, partez, Fabien, dit la jeune fille en retirant sa main ;.... peut-être plus tard le sort nous sera-t-il moins contraire à l'un et à l'autre, et alors.... Mais adieu, adieu !

En même temps, elle voulut s'éloigner afin de ne donner à Fabien aucun prétexte de rester ; mais Fabien venait de prendre tout-à-coup une résolution énergique.

— Elisabeth, dit-il avec fermeté, je voulais fuir, parce que j'espérais que vous seriez encore libre et heureuse, et que bientôt je pourrais vous revoir.... Mais maintenant que je connais le sort affreux qui vous est destiné, qu'importe ce que l'on fera de moi ! Que m'importe la vie, que m'importe la liberté, maintenant que nous devons vivre à jamais séparés l'un de l'autre ? Je ne veux pas compromettre plus longtemps ces braves gens qui se sont dévoués à me servir. Que l'on m'indique seulement quelque officier du palais à qui je puisse me rendre ; je suis las de lutter contre une invincible fatalité.

La fille d'honneur devint plus pâle encore qu'auparavant.

— Fabien, dit-elle en frissonnant, vous n'avez pu concevoir sérieusement une pareille pensée ! Renoncez-y, partez. Que vous servira ce coup de désespoir ?

— Je reste, dit Fabien, à moins....

Ses yeux s'arrêtèrent sur Mlle de Montglat avec

ne expression étrange. La jeune fille baissa les yeux.

— Elisabeth, reprit-il avec force, le moment des scrupules et des petites convenances est passé;... je vous parlerai clairement : je ne quitterai le palais qu'à la condition que vous m'accompagnerez.

— Fabien, dit la jeune fille en détournant la tête, qu'osez-vous me proposer?

— Ecoutez-moi, Elisabeth, pour vous, comme pour moi, la vie est maintenant un désert, où nous devons errer tristes et malheureux, si nous ne nous aimons, si nous ne nous soutenons l'un l'autre. Tous les deux nous sommes orphelins, tous les deux nous sommes condamnés à une condition misérable, tous les deux nous avons été les jouets d'ambitions égoïstes et coupables, qui nous enveloppaient comme d'un réseau. Elisabeth, résistons enfin à cette tyrannie étrangère qui s'est appesantie sur nous; nous sommes liés de nos affections, nous pouvons trouver, l'un par l'autre, de grandes douceurs à l'existence. Amie, souvenez-vous des beaux jours de Montglat; dès cette époque je vous engageai ma foi et je reçus la vôtre. Aujourd'hui tous les obstacles qui s'élevaient entre nous sont aplanis; la persécution elle-même s'est chargée de nous réunir. Consentez à me suivre, Elisabeth, et dans quelques jours les liens qui nous unissent déjà seront consacrés par la religion et deviendront indissolubles. Elisabeth, Elisabeth, ne me refusez pas, venez.... Le protecteur mystérieux qui veille sur moi doit être un homme généreux; il ne vous refusera pas cet asile qu'il m'accorde à moi qui ne l'ai pas demandé; venez, Elisabeth, je vous en conjure au nom de votre aïeule, qui voyait en souriant notre amour, ne repoussez pas la prière de votre ami, de votre frère,.. de votre époux!

Une lutte violente s'était élevée dans l'âme d'Elisabeth; sa poitrine était oppressée, et un tremblement convulsif agitait tous ses membres. Enfin elle laissa tomber sa main dans celle de Croissi, et elle murmura d'un ton si faible qu'il put à peine l'entendre :

— Allons, Fabien, et que Dieu me pardonne!

Le jeune homme osait à peine croire à son bonheur; mais le danger de la situation présente ne lui permettait pas de se livrer aux transports de cette joie inespérée; il se retourna vers ses deux compagnons et leur dit d'une voix tremblante :

— Nous vous suivrons, messieurs.... Oh! je ne voudrais pas maintenant tomber entre leurs mains!

— Monsieur de Croissi, demanda Boniface d'un air d'embarras, est-ce que cette jeune dame?....

— Elle est persécutée comme moi, repondit Fabien à voix basse; lui refuserez-vous votre secours?

— Cependant....

— Aimez-vous mieux que je reste?

— Non; mais si vous saviez.

— On vient, dit Fabien avec vivacité.

En même temps il entraîna rapidement Elisabeth vers l'extrémité de la galerie.

Il était temps que la petite troupe quittât cette galerie! car à peine eut-elle gagné un escalier qui conduisait à l'étage inférieur, qu'un bruit assez rapproché la força de s'arrêter tout-à-coup de peur que l'écho de leurs pas ne trahît sa marche. Ils restèrent immobiles et silencieux encore une fois.

C'était la reine qui retournait à ses appartements, précédée par un seul domestique qui portait un flambeau devant elle. Elle traversa lentement la galerie, et les fugitifs, cachés dans l'ombre, purent la voir passer à quelque distance, pâle, abattue, écrasée sous le poids de ces préoccupations immenses qui remplissaient ses jours et ses nuits.

Quand le reflet du flambeau que portait le valet eut disparu au détour du corridor, et quand le bruit de ses pas fut éteint au milieu du silence de la nuit, les fugitifs reprirent leur promenade à travers un dédale inextricable d'escaliers et de passages où régnait le calme le plus profond.

La petite troupe se trouva enfin réunie dans la cour, et chacun de ceux qui la composaient aspira avec bonheur une bouffée de l'air pur et frais de la nuit. Cependant on n'était pas encore hors de l'enceinte du cloître; des bâtiments délabrés entouraient la cour, excepté d'un côté, où une porte était pratiquée dans la muraille. Mais cette porte semblait condamnée depuis longtemps; ses ferrements étaient rouillés, et un monceau de grosses pierres en défendait l'approche. Boniface se mit à l'ouvrage, et, aidé par Vireton, il eut bientôt déblayé le terrain; puis, tirant de sa poche une grosse clé, il ouvrit sans

dificulté, et, après s'être assuré que personne ne pouvait les épier du dehors, il fit signe aux étrangers qu'ils pouvaient sortir sans crainte. Fabien et Elisabeth se hâtèrent de déférer à cette invitation. Quant à Eustache, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec son parent, il les rejoignit en silence, et la porte se referma doucement derrière eux. Au même instant ils entendirent Boniface replacer une à une les pierres derrière la porte pour qu'on ne pût pas supposer qu'elle avait été ouverte, car le digne marmiton semblait avoir à cœur de mettre en sûreté le secret de messieurs les officiers de bouche, qui profitaient quelquefois la nuit de cette issue inconnue des surveillants et des gardes du palais.

Fabien eût désiré adresser quelques remercîments à l'humble fonctionnaire qui avait contribué à le tirer d'un si grand danger; mais il n'en eut pas le temps. On se trouvait dans une impasse étroite et fangeuse, dont la porte abandonnée occupait le fond et qui débouchait dans la rue Saint-Honoré. La nuit était assez sombre, et un profond silence régnait dans tout le voisinage; Elisabeth, effrayée, pressa le bras de son cavalier en frissonnant comme si elle eût eu froid, et elle demanda à voix basse :

— Fabien, où me conduisez-vous ?

En ce moment, le sorbonnien, qui était allé un peu en avant à la découverte, se rapprocha d'eux après s'être assuré que la rue St.-Honoré, où quelques lanternes fumeuses jetaient une clarté douteuse, était entièrement déserte.

— Monsieur de Croissi, dit-il avec un certain embarras, à deux pas d'ici se trouve un carrosse qui doit vous transporter dans un lieu où vous serez parfaitement en sûreté; mais je vous ai avoué déjà que mes instructions n'avaient pas prévu le cas....

Il s'arrêta et regarda Elisabeth.

— Le cas où je serais accompagné d'une personne dont la sûreté m'est plus chère que la mienne ? ajouta Fabien. Si vous ne pouvez désormais nous être utile à tous deux, monsieur, parlez sans crainte; je chercherai un asile pour cette jeune dame et pour moi, et je n'en saurai pas moins gré à vous et aux personnes qui vous ont employé du service que vous m'avez rendu... Apprenez-moi seulement le nom de mon généreux protecteur.

— L'ignorez-vous réellement ? demanda Vireton ; ne savez-vous pas encore que c'est le coadjuteur qui a concerté avec moi et qui m'a f[ait] exécuter ce plan d'évasion ? N'avez-vous pas d[e]viné que je suis chargé de vous conduire mai[n]tenant au Petit-Archevêché, chez le coadjute[ur] lui-même ?

— Je n'osais le penser ; c'est la seconde f[ois] que ce noble personnage me sauve d'un gra[nd] danger, sans que je sache ce qui me vaut un vif intérêt de sa part. Mais comment a-t-il [pu] apprendre que ce soir je devais me trouver [au] Palais-Royal, et que j'exciterais peut-être la c[o]lère de la... d'une personne puissante ?

— Vous pourrez le lui demander à lui-mêm[e], reprit l'écolier ; tout ce que je sais, c'est qu'[il] est parfaitement informé de toutes vos dema[r]ches, et que moi-même je lui ai appris... Mais, continua-t-il en s'interrompant, le moment et l[e] lieu ne sont pas bien choisis pour les explica[tions]. Dieu m'est témoin que je voudrais vou[s] rendre service ainsi qu'à cette pauvre jeun[e] dame, mais je crains d'outre-passer les ordre[s] que j'ai reçus.... Cependant il est urgent qu[e] nous trouvions un asile pour elle.

— Vous voyez, Fabien, dit Elisabeth en sou[pi]rant, quels embarras je vous cause déjà ; i[l] valait mieux laisser mon sort s'accomplir ! Mais vous, monsieur, ajouta-t-elle en s'adressant à Eustache, ne connaîtriez-vous pas à Paris quelque honorable famille qui pourrait me donner un refuge pour cette nuit et....

— Elisabeth, interrompit Croissi avec fermeté, je ne consentirai jamais à me séparer de vous; et d'ailleurs pourquoi, dans l'affreuse perplexité où nous nous trouvons, ne nous adresserions-nous pas au prélat bienveillant qui est venu déjà plusieurs fois à notre secours ?... Monsieur Eustache, serait-ce contrevenir aux ordres qui vous ont été donnés que de nous conduire en présence de M. le coadjuteur, afin que nous implorions nous-mêmes sa pitié ?

Eustache réfléchit quelques instants.

— Ma foi, dit-il enfin, nous l'essaierons ; M. le coadjuteur est homme de ressource dans les cas les plus difficiles. Aussi bien, le mal est fait, cette dame vous a suivi, quoique peut-être j'eusse dû m'y opposer avant de sortir du palais. Marchons donc ; monseigneur s'en tirera comme il pourra ; espérons qu'il s'en tirera bien.

On descendit un instant la rue Saint-Honoré,

puis Eustache tourna brusquement à gauche et prit la rue Croix-des-Petits-Champs, où se trouvait l'entrée principale du cloître, celle-là même que Fabien avait franchie quelques heures auparavant avec son frère. Dans un enfoncement de la rue stationnait un carrosse sans armoiries attelé de deux chevaux; le cocher était endormi sur son siége, et tout autour de lui était morne et immobile.

Cependant, lorsque le sorbonnien s'avança pour éveiller le cocher, cette solitude sembla se peupler tout-à-coup; cinq ou six individus enveloppés de manteaux, muets comme des ombres, sortirent de dessous les portes cochères, où ils s'étaient cachés, et s'approchèrent vivement de l'écolier. Elisabeth eut peine à retenir un cri de frayeur et se pressa contre Fabien; tous les deux s'arrêtèrent à quelques pas; mais leur inquiétude ne fut pas de longue durée à l'égard de ces sinistres fantômes. Eustache leur adressa quelques mots à voix basse et ils disparurent aussitôt dans des directions différentes, comme par enchantement. Pendant cette courte conférence le cocher était descendu de son siége et avait ouvert la portière du carrosse; délivré de ses sombres compagnons, Eustache engagea les jeunes gens à prendre place dans le coche; lui-même s'assit à côté d'eux, et l'on partit avec toute la rapidité dont étaient susceptibles les pesants véhicules de cette époque.

Cette mystérieuse apparition avait frappé les deux jeunes gens, elle leur avait laissé une vague défiance que soupçonna sans doute Eustache Vireton.

— Je gagerais, reprit-il d'un ton malin, que je devine ce qui occupe en ce moment M. de Croissi et cette aimable demoiselle? Vous êtes surpris, n'est-ce pas, d'avoir vu tout-à-coup autour de nous ces mauvais compagnons sortir de dessous terre? Eh bien! monsieur, je n'ai aucune raison maintenant de vous faire un secret de cette circonstance, et je vous dirai tout bonnement la vérité. Il paraît, mon gentilhomme, qu'on voulait vous engager dans une entreprise à laquelle M. le coadjuteur s'oppose de tout son pouvoir; il soupçonnait que vous refuseriez de vous charger du rôle qu'on vous y destinait, et c'était pour vous soustraire aux suites de ce refus qu'il avait arrangé avec moi le petit plan d'évasion dont vous voyez les bons effets, grâce à mon digne cousin. Mais je vous avouerai que si, au lieu de refuser comme vous l'avez fait, vous eussiez accepté la mission en question, j'avais ordre de m'emparer de votre personne lorsque vous sortiriez tranquillement du cloître avec votre frère, et j'ose croire que les grands drôles que vous avez vus tout à l'heure n'auraient trouvé aucune difficulté sérieuse à la chose.

Fabien resta un moment pensif.

— Je suis le jouet de passions et d'intérêts que je ne comprends pas, dit-il enfin avec tristesse; et dans le chaos où je suis plongé, j'ai peine à distinguer mes amis de mes ennemis.... Mais vous, monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à Vireton, qui êtes-vous? Quel motif avez-vous de braver des dangers réels pour me secourir, moi qui vous suis inconnu? Je ne puis croire maintenant que vous soyez un simple écolier de Sorbonne.

— Et cependant, *nunquàm magis amica veritas*, dit l'écolier, qui appelait toujours le latin à son secours quand il était dans l'embarras, c'est l'exacte vérité; mais, que voulez-vous! je me suis trouvé par hasard sous la main d'un homme habitué à se servir de tous ceux qu'il rencontre comme d'instruments pour la réussite de ses projets. Le jour de l'événement du Pont-Neuf, monseigneur m'avait ordonné de veiller sur vous et de lui apporter des nouvelles..... de votre santé. Aujourd'hui donc, après avoir échappé à grand'peine aux estafiers de votre frère, je suis allé chez le coadjuteur, ignorant encore de quelle importance pourraient être pour lui les détails que je lui apportais relativement à vous, mais sûr à l'avance de ses bonnes dispositions à votre égard. En effet, ce que je lui ai dit de l'espèce de captivité qu'on vous faisait subir, de ma visite au Palais-Royal, du danger que j'avais couru de coucher en prison, joint à ce qu'il avait sans doute appris d'autre part, a paru l'intéresser au plus haut point. Pendant que j'étais encore près de lui, on a apporté une lettre en chiffres qui annonçait que vous deviez vous trouver ce soir au Palais-Royal, du moins je le suppose, car sur-le-champ monseigneur s'est mis à me questionner sur mon cousin Boniface, sur la possibilite de pénétrer dans le cloître et d'en sortir à volonté. Vous savez le reste, et quoique dans le trouble où vous êtes, monsieur, vous vous trouviez embarrassé pour

reconnaître vos amis, je pense toutefois que vous ne me compterez pas au nombre de vos ennemis.

Ces explications, toutes vagues qu'elles étaient, commençaient à mettre Fabien sur la voie de la vérité ; il lui semblait évident que le coadjuteur, voulant sauver à tout prix le prince de Condé, n'avait pas trouvé de moyen plus sûr que de circonvenir celui qui devait être chargé du crime et de le faire en quelque sorte garder à vue. De là l'obsession singulière dont Fabien avait été l'objet depuis qu'il était arrivé à Paris, et même avant son arrivée. Sans doute aussi un peu de pitié pour son malheur s'était mêlé aux motifs qui avaient fait agir Gondi ; de là ces avertissements bienveillants et ces secours efficaces qui lui avaient été donnés à l'encontre de son frère. Cependant, bien que ces suppositions fussent assez raisonnables, Fabien eût désiré interroger Eustache sur certaines circonstances encore obscures, lorsque le bruit sourd que produisit le carrosse en passant sous une voûte l'avertit qu'ils étaient arrivés au terme de leur course.

Le cloître Notre-Dame était alors, comme aujourd'hui, un assemblage de bâtiments irréguliers, disposés autour de plusieurs cours et qui avaient servi primitivement d'habitation aux chanoines et au clergé de l'église cathédrale. Le corps de logis principal formait ce que l'on appelait le Petit-Archevêché, et était affecté spécialement à l'usage des coadjuteurs des archevêques de Paris. En temps ordinaire rien n'était plus calme et plus silencieux que cette vaste enceinte fréquentée seulement par de paisibles dignitaires ecclésiastiques ; mais, à l'époque dont nous parlons, elle ressemblait plutôt à une place forte qu'à la demeure d'un prélat. C'était là que logeaient en partie ces gentilshommes et ces nombreux laquais qui formaient un train formidable à Paul de Gondi quand il se rendait au parlement chaque matin. Des gardes veillaient à l'entrée, la hallebarde sur l'épaule, et des sentinelles étaient posées chaque nuit autour des murailles. Enfin, toutes les précautions étaient prises pour mettre le cloître à l'abri d'un coup de main, et il eût fallu, pour s'en emparer de vive force, former un siége en règle. De plus, en temps d'émeute le coadjuteur faisait garnir de grenades les tours de Notre-Dame, qui sont voisines du cloître, et, en cas d'attaque, la vieille église métropolitaine de la France eût servi ainsi de citadelle au chef audacieux de la fronde.

Malgré la difficulté de pénétrer dans cette enceinte si bien gardée et fortifiée, le carrosse n'éprouva aucun retard dès que le cocher eut dit quelques mots au gentilhomme qui vint reconnaître les arrivants. Eustache demanda si le coadjuteur était rentré.

— Depuis quelques instants seulement, dit le gentilhomme d'un ton bourru, et ce n'est pas ma faute s'il s'expose ainsi chaque nuit sans escorte à courir les aventures... Enfin, il est maître ! Quant à vous, monsieur l'écolier, je suis chargé de vous dire qu'il vous attend dans le cabinet des livres avec la personne que vous savez... Bonsoir....

En même temps il rentra dans une espèce de pavillon qui servait de corps de garde. Le carrosse roula pesamment à travers une cour sombre et vint s'arrêter devant un perron de pierre. Les voyageurs descendirent, et, guidés par Vireton, à qui les êtres de la maison semblaient parfaitement connus, ils arrivèrent à une grande antichambre où un seul laquais dormait profondément sur une banquette.

— Attendez-moi ici, dit l'écolier à voix basse, je vais prévenir monseigneur, que la présence inattendue de cette jeune dame pourrait indisposer.... Je parlerai pour vous.

— Nous n'avons plus d'espoir que dans la protection puissante de M. le coadjuteur, murmura la jeune fille en se laissant tomber sur un siége.

Eustache leur adressa un sourire encourageant et pénétra dans la pièce voisine sans prendre le temps d'éveiller le valet et de se faire annoncer.

Le coadjuteur était seul dans son cabinet de travail ; assis devant un secrétaire à pupitres encombré de lettres et de papiers, il rédigeait, à la lueur de deux grands candélabres d'argent chargés de bougies, les notes qui devaient lui servir plus tard à composer ses mémoires, et qu'il avait grand soin de mettre en ordre chaque soir. Bien que pendant toute la journée et une partie de la nuit il eût donné carrière à cette activité dévorante qui ne le laissait pas oisif un instant, son extérieur ne trahissait ni abattement ni fatigue, et quand Eustache entra, il montra cette gaîté franche et expansive qui est la preuve de la plus parfaite tranquillité d'esprit.

— Ah ! te voilà, mon digne lieutenant ? dit-il

en rejetant sa plume sur la table et en se renversant dans son fauteuil. Eh bien ! il paraît que nous avons réussi à souhait.... Ah ! ah ! ah ! je ris encore de la mine de ce pauvre Croissi lorsqu'il s'est vu souffler son prisonnier jusque dans le Palais-Royal et presque sous les yeux de la reine ! Le coup est beau et hardi, ma foi ! et toute la gloire doit t'en revenir, mon brave écolier ! Tu me parais avoir de rares dispositions pour l'intrigue !

Ainsi donc monseigneur est satisfait de mes petits services ? demanda Eustache en se frottant les mains. Il faut convenir cependant que monseigneur est bien aussi pour quelque chose dans le succès de cette affaire... *Discite justitiam moniti.*

— Tu veux me flatter, dit le coadjuteur avec une modestie affectée. Le plan est de toi, et tu l'as exécuté presque seul... Mais à propos, où donc est notre homme ? Est-ce que tu ne l'as pas amené avec toi ?

— Si, monseigneur, il est là dans l'antichambre, mais...

— Pourquoi donc ne le fais-tu pas entrer ?

— C'est que, monseigneur, le coup est encore plus beau que vous ne pensiez : il est double. Au lieu d'un prisonnier, j'en ai délivré deux.

— Par Notre-Dame ! que me chantes-tu là ?

— La vérité, monseigneur ; imaginez qu'au moment où nous allions sortir du palais, une charmante fille, désespérée et tout en larmes, est venue se jeter dans les bras de notre gentilhomme. Il a voulu à toute force qu'elle quittât le palais avec nous.

Des rides profondes se creusèrent sur le front du coadjuteur.

— Voilà du nouveau ! dit-il, et cette jeune fille la connais-tu ?

— Eh ! qui pourrait-ce être, monseigneur, sinon Mlle de Monglat, une des filles d'honneur de la reine ?

— A quoi, diable, pensiez-vous, monsieur Eustache Vireton ? s'écria le coadjuteur avec colère ; je parie que pour couronner l'œuvre vous m'aurez amené la donzelle ici, au cloître Notre-Dame ?

— Monseigneur, reprit timidement le sorbonnien, elle n'a pas voulu quitter M. de Croissi, et j'ai supposé qu'avec votre bonté ordinaire...

— La peste soit du maroufle et de ses suppositions ! s'écria Gondi en se promenant dans le cabinet avec agitation ; vous avez bien travaillé, maître Eustache, et vous m'avez mis dans un bel embarras ! Escamoter le jeune gentilhomme à son butor de frère, ce n'était qu'une espièglerie, et un jour que la reine aurait été en belle humeur, j'aurais pu lui conter l'aventure. Mais lui enlever effrontément une fille d'honneur qui l'a gravement offensée, ceci passe la plaisanterie ! La reine sera furieuse quand elle apprendra cette disparition, et si elle venait à savoir que c'est moi qui lui ai joué ce méchant tour, juste au moment où elle vient de me faire cardinal...

— Cardinal ! répéta Vireton en ouvrant de grands yeux.

— Oui, cardinal, continua le coadjuteur, ce soir, après la conférence secrète, elle m'a remis ma nomination en bonne forme ; juge si le moment est bien choisi pour m'empêtrer d'une affaire qui peut me faire perdre ses bonnes grâces. D'ailleurs, où veux-tu que je cache cette jeune fille dans une maison infestée de gens de guerre ? On ne tarderait pas à la découvrir, et où en serais-je si l'histoire venait aux oreilles de la reine ou de certaines autres dames...

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

— Allons ! reprit-il, il n'y faut pas songer, renvoie ces jeunes gens. Qu'on les mette dans un carrosse et qu'on les conduise où ils voudront. J'aurais gardé le garçon, mais il est probable qu'il ne consentirait pas à se séparer de sa belle.. Eh bien ! qu'ils partent ! je ne les verrai pas.

— Mais, monseigneur, de grâce, où voulez-vous qu'ils aillent à cette heure ? Ils sont tous les deux étrangers à Paris et ils ne sauraient trouver de gîte pour cette nuit... D'ailleurs, songez que si vous les abandonnez, ils seront bientôt découverts, et vous savez quel sort cruel leur est réservé.

— Que m'importe ? j'ai déjà assez fait pour ce petit bonhomme, et ce n'est pas ma faute s'il se laisse toujours entraîner dans de mauvais pas. Je l'ai déjà sauvé deux fois ; maintenant qu'il s'arrange. Après tout, je n'ai pas le moindre intérêt qu'il aille en prison ou qu'il n'y aille pas, moi ; je voulais faire manquer l'entreprise contre M. de Condé ; elle a manqué, le reste ne me regarde plus.. Quant à cette jeune fille, j'avoue que j'ai eu pitié d'elle en la voyant pleurnicher devant la reine, je comptais même à la première occasion essayer d'obtenir son pardon, mais ce

n'est pas une raison, vrai Dieu! pour que je me brouille avec sa majesté à cause d'elle! Qu'elle aille aux Carmélites si elle veut, ce n'est pas mon affaire.

— Monseigneur...

— Va-t'en au diable!

—Monseigneur.. au nom des bonnes mœurs..

— Hein! que dis-tu? fit le coadjuteur en se tournant tout-à-coup.

On sait quelle horreur Paul de Gondi avait pour le scandale malgré ses mœurs dissolues; sans doute maître Eustache connaissait cette circonstance.

Je dis, monseigneur, reprit-il avec un accent hypocrite, que c'est un devoir de charité chrétienne, de ne pas abandonner ainsi ces deux pauvres jeunes gens. Songez donc que si personne ne les surveille et n'exerce sur eux une autorité paternelle, ils peuvent devenir un sujet de scandale pour leur prochain.

— C'est vrai, dit Paul de Gondi d'un air pensif; mais que faire à cela? Je te dis que je ne dois pas me créer de nouvelles difficultés en ce moment, je ne le veux pas.

— Eh bien, monseigneur, consentez du moins à les voir un instant.

— Pour quoi faire?

— Mais... pour leur faire un sermon sur le scandale!

Le coadjuteur se mit à rire.

—Tu es un vrai démon! dit-il en se jetant dans son fauteuil; fais-les entrer. Nous verrons avec eux quel est le meilleur parti à prendre dans cette circonstance.

Vireton courut à l'antichambre et il revint un instant après avec ses protégés.

Ils entrèrent à pas lents, et ils adressèrent au prélat un salut silencieux. Elisabeth s'appuyait péniblement sur le bras de Fabien; les émotions et les chagrins de la journée avaient répandu sur son visage pur la plus touchante mélancolie; elle ne pleurait plus, mais l'expression morne de ses regards inspirait plus de pitié que des larmes. Ses mouvements étaient languissants, et on eût dit que ses brillants atours l'écrasaient de leur poids. La douleur de Fabien présentait un caractère plus mâle, et elle ne semblait avoir pour objet que la timide et faible enfant dont il était désormais le seul appui. Sa contenance était ferme, et ses passions violentes qui avaient été récemment mises en jeu n'avaient laissé qu'une faible trace sur ses traits; mais ses yeux suivaient attentivement chaque geste de sa jeune compagne; c'était pour elle qu'il souffrait, c'était pour elle qu'il implorait secours et pitié.

En les voyant paraître ainsi soutenus l'un par l'autre, le coadjuteur, malgré son parti pris, ne put s'empêcher de se sentir ému; il n'ignorait pas tout ce qu'il y avait de fatalité dans le malheur de ces deux jeunes gens nobles et beaux, que l'intrigue et l'ambition avaient ravis à la solitude pour les briser et les flétrir. En présence d'Elisabeth si pâle et si tremblante, il ne put conserver sa colère; il se leva et offrit sa main à la jeune fille avec une exquise politesse, pour la conduire à un fauteuil.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit-il avec douceur, asseyez-vous et reprenez un peu de courage... Dieu, qui tient dans sa main le cœur des rois, ne vous abandonnera pas si vous avez confiance en lui.

Ces consolations religieuses, qui peuvent paraître étranges dans la bouche de Paul de Gondi, n'étaient l'effet ni de la distraction ni de l'hypocrisie. Au milieu des plaisirs et des galanteries, le coadjuteur avait conservé pour la religion un respect profond et une foi sincère; il en donna la preuve plus tard, lorsque, sa carrière politique étant finie, il devint un modèle de ferveur et de charité chrétiennes.

Elisabeth ne répondit que par un signe de tête; mais Fabien, à qui la bienveillance du coadjuteur donnait quelque hardiesse, dit avec l'accent d'une profonde reconnaissance:

— La mesure de vos bontés est comble pour moi, monseigneur; hier vous m'avez sauvé la vie en m'arrachant des mains d'une populace furieuse; aujourd'hui vous m'avez soustrait à la colère terrible d'une souveraine; et cependant j'ose encore implorer votre puissant secours pour cette infortunée jeune fille que j'ai enveloppée dans mon malheur... Comme moi, elle est en butte à des inimitiés redoutables, et elle a moins de force et de courage pour en supporter le poids...

— Non, non, ne le croyez pas, monseigneur, s'écria Elisabeth en joignant les mains, si votre générosité doit s'exercer sur l'un de nous, que ce soit sur ce loyal jeune homme qui a résisté en face à tant de personnes puissantes pour ne

pas se souiller d'un crime. C'est lui, monseigneur, qui a droit à votre générosité et non pas moi, qui dois porter justement la peine de mon ingratitude envers ma royale maîtresse.

Le coadjuteur baissa la tête d'un air de réflexion.

—Mes pauvres enfants, reprit-il avec chagrin, je désirerais bien vivement vous être utile à tous deux, car votre affliction me touche, et vous êtes l'innocentes victimes de cette implacable politique humaine à laquelle je donne, chaque jour, peut-être une trop large part de mes pensées. Malheureusement, je suis dans une position si difficile, que je ne puis suivre les sentiments de mon cœur qui me portent à vous servir... Je ne saurais vous dire jusqu'à quel point il y aurait danger, pour moi, à vous accueillir dans le cloître.

Elisabeth se leva brusquement.

— Monseigneur, demanda-t-elle avec fermeté, n'est-il pas vrai que ma présence seule est la cause de votre embarras, et que, si je m'éloignais, il vous serait possible de donner un asile sûr à M. de Croissi?

— Mademoiselle, je vous avouerai franchement...

— Eh bien donc, monseigneur, veuillez faire mettre à ma disposition le carrosse qui nous a conduits ici; il me ramènera au Palais-Royal, que je n'aurais peut-être pas dû quitter.

— Y pensez-vous, Elisabeth! s'écria Fabien avec angoisse; oubliez-vous que, si vous retournez au palais cette nuit, vous en serez honteusement chassée demain? Oubliez-vous que demain les portes d'un couvent se refermeront sur vous et vous sépareront à jamais du monde et de moi?

— Jeune fille, dit le coadjuteur sévèrement, il y a cruauté peut-être à vous adresser des reproches dans votre malheur, et cependant il faut que je vous ouvre les yeux sur l'imprudence que vous avez commise en quittant ainsi le palais furtivement et de nuit avec un jeune cavalier. Cette action, bien que les circonstances particulières où vous vous trouvez semblent devoir l'excuser, n'est pas moins blâmable en elle-même, et vous voyez que Dieu vous en punit en vous suscitant par elle une foule de chagrins.

— Oh! veuillez m'entendre, monseigneur, s'écria Elisabeth avec chaleur; la situation affreuse où je me suis trouvée ne peut-elle me servir d'excuse? nul ne sait ce que ce pauvre jeune homme a souffert par moi et pour moi; nul ne sait de quels amers reproches il aurait le droit de m'accabler aujourd'hui, si je ne le consolais dans son malheur, dont je suis seule la cause. Avant que l'ambition de ma bonne aïeule pour moi m'eût condamnée aux pompes et aux splendeurs importunes de la cour, j'aimais Fabien, et Fabien m'aimait; notre affection devait être supérieure à toutes les vicissitudes de position et de fortune, nous nous l'étions juré, nous étions fiancés devant Dieu. Cependant, je partis pour obéir à d'impérieux devoirs, et bientôt je parus oublier Fabien, le dédaigner; il ne reçut plus de lettres de moi, il dut m'accuser d'ingratitude et me maudire; oh! il dut bien souffrir, lorsque la femme altière et cruelle que je considérais comme ma bienfaitrice...

Elle s'arrêta; un souvenir venait de la frapper. Le coadjuteur devina sa pensée.

— Continuez, continuez, mon enfant, dit-il en souriant; il est vrai que M[me] de Chevreuse est mon amie, mais je ne me chargerais pas volontiers d'excuser tous ses défauts, non plus que ceux de mademoiselle sa fille;... et, s'il faut vous dire ma pensée, je vous plains sincèrement de vous être trouvée absolument à la discrétion de M[me] de Chevreuse.

— Hélas! monseigneur, il n'est que trop vrai; elle avait pris sur moi un ascendant étrange dont je rougis! De crainte que je ne trouvasse un appui contre sa tyrannie, elle faisait épier mes démarches et mes actions. Mon affection pour Fabien lui donna de l'ombrage; elle me défendit d'écrire en Normandie. Le jour où j'osai enfreindre son ordre, la duchesse me montra ma lettre interceptée...

—Pauvre Elisabeth! murmura Fabien; et moi qui vous accusais!...

—Ce n'est rien encore, continua la fille d'honneur; Fabien souffrait à cause de moi, mais du moins il vivait tranquille et résigné au fond de sa province. Ce monde brillant qui avait fait de la fiancée une fourbe et une ingrate, voulut faire du fiancé un meurtrier. On employa la ruse, le mensonge, et ce fut moi qui attirai dans le piége mon malheureux ami; c'est de mon nom qu'on s'est servi pour exiger de lui une action infâme qu'il a repoussée de toute l'énergie de sa cons-

silence ! C'est donc moi qui l'aurai condamné à une captivité éternelle, s'il est découvert ! Réfléchissez, monseigneur ; ce soir, en le voyant poursuivi, désespéré, fugitif, devais-je l'abandonner, lorsque tous ses maux sont mon ouvrage ? Oh ! je vous le jure, je ne songeais pas, en quittant le palais, à éluder la punition méritée que me réserve la justice de la reine ! mais Fabien me disait que ma présence pouvait seule lui donner la force de supporter la vie...... Je l'ai suivi pour le consoler.

Un silence de quelques minutes suivit ce simple et touchant plaidoyer d'Elisabeth.

— Je vous crois sincère, mon enfant, reprit le coadjuteur d'un air pensif, et, si votre action est blâmable en elle-même, il est possible que les motifs en soient louables. Mais quelque touché que je sois de votre affliction, je cherche vainement les moyens de vous venir en aide...

— Je partirai, monseigneur, dit la jeune fille avec résignation, je retournerai au Palais-Royal.

— J'y retournerai donc avec vous, ajouta Fabien froidement.

— Allons ! puisqu'il le faut, je vous protégerai, dit le coadjuteur, il ne s'agit que de lutter de ruse et de précautions avec vos ennemis, je lutterai. Vous resterez ici, mes chers enfants, et je fais mon affaire de vous défendre envers et contre tous.

— Oh ! monseigneur, que de reconnaissance...

— Un moment, reprit le coadjuteur d'un air malin, je mets à mes services quelques conditions.

— Oh ! parlez, parlez, monseigneur ! s'écrièrent à la fois Elisabeth et Fabien.

— La première, c'est que dès demain vous serez mariés dans ma chapelle particulière ; j'ai besoin de prendre cette précaution pour des raisons... personnelles. Comme vous n'avez ni l'un ni l'autre de proches parents qui aient le droit de s'y opposer, l'affaire se fera sans difficulté ; je me charge des dispenses.

Fabien regarda fixement la jeune comtesse ; elle baissa les yeux en rougissant.

— Fabien, murmura-t-elle, ne suis-je pas déjà votre fiancée ?

— Voilà qui est entendu, reprit Paul de Gondi. La seconde condition c'est que vous vous engagiez à m'obéir aveuglément en tout ce que je vo commanderai pour votre sûreté.

Les deux jeunes gens protestèrent avec empr sement de leur obéissance absolue.

— Eh bien, pour commencer, reprit le co juteur, je vous déclare que vous devez vous co sidérer ici à peu près comme prisonniers ; h de l'enceinte de ces bâtiments, toutes sortes dangers vous attendent. De plus, comme u foule de personnes pénètrent chaque jour da le cloître, et comme parmi elles il pourrait s' trouver qui vous connussent, il faut que vo restiez toujours confinés dans vos appartemen sans cela je ne répondrais pas de vous.

— Nous obéirons, monseigneur.

— Vous le voyez, mes bons amis, dit-il d' air de regret, mon hospitalité ne sera ni bi agréable ni bien splendide..... Mais elle va dra mieux que la Bastille et le couvent des ca mélites.

Puis il les salua d'un signe affectueux, et l sortirent, chacun de son côté, précédés par guide qui leur avait été assigné.

Après leur départ, le coadjuteur resta pens et rêveur, le coude appuyé sur son bureau, san remarquer qu'Eustache Vireton était enco près de lui et l'examinait en silence. Un mouve ment de l'écolier le tira de ses réflexions.

— Ah ! c'est toi, *mon lieutenant*, dit-il e souriant, tu es encore là ? Eh bien, que veux-tu

— Seulement demander à monseigneur si j l'ai dignement servi.

— Trop bien ; et tu viens sans doute me rap peler ma promesse ? Mais avant que je t'accord le bénéfice dont je dois récompenser ton zèle j'aurais besoin encore pour quelque temps d tes services. Tu es aventureux, adroit, plei d'expédients, tu pourras m'être utile. Rest avec moi, Eustache, et tu ne perdras pas pou attendre.

— De tout mon cœur, monseigneur, dit l'écolier tout joyeux ; et, si vous le voulez bien, nous travaillerons ensemble au bonheur de nos jeunes amis.

— Leur bonheur ? répéta Gondi en soupirant, tu crois donc que, passé le danger actuel, ils pourront être heureux ?

— Si je le crois ? Le jeune homme est si brave, si franc, si honnête...

— Et *elle* est si jolie! *elle* l'aime tant! ajouta le coadjuteur d'un air mélancolique.

— Ah! monseigneur, voilà une réflexion qui convient mieux à un jeune galant qu'à un cardinal.

— Que veux-tu? reprit Gondi en poussant un nouveau soupir, j'avais l'âme la moins ecclésiastique de l'univers, et cependant il a fallu me résigner à porter cette robe sacerdotale..... Noire, violette ou rouge, qu'importe! Mais laisse-moi, mon garçon, tu dois aussi avoir besoin de repos.

— Et vous, monseigneur?

L'homme d'état fit à Eustache un signe pour le congédier, et s'enfonça de nouveau dans ces profonds calculs politiques qui occupaient toutes ses pensées.

Un mois environ s'était écoulé depuis les événements que nous venons de raconter; Fabien et Élisabeth étaient restés cachés pendant tout ce temps au cloître Notre-Dame. Dès le troisième jour de leur arrivée, ils avaient été mariés secrètement par l'aumônier du coadjuteur. Ce mariage, comme on le voit, avait été fait sous de tristes auspices; mais Gondi l'avait cru nécessaire pour déjouer la malignité qui pouvait s'éveiller tôt ou tard à propos du séjour d'une jeune et belle personne dans la maison d'un prélat dont les galanteries n'étaient pas un mystère. Du reste cet acte important n'avait apporté aucune modification au genre de vie qui avait été prescrit aux deux jeunes gens; ils vivaient toujours sur le ton de la plus grande réserve, et ils ne se voyaient qu'une fois chaque semaine, en présence de dame Germain la gouvernante, qui les importunait assez souvent de son bavardage et de sa curiosité. Hors ce moment d'entretien journalier, ils restaient, chacun de son côté, confinés dans une profonde solitude. Leur vie était triste, monotone, et les pauvres enfants ne voyaient aucune solution prochaine à tant d'ennuis.

Cependant le plus profond mystère avait couvert l'évasion d'Elisabeth au Palais-Royal; la reine, pour éviter le scandale, avait fait répandre le bruit que la jeune fille s'était absentée par son ordre, et si les courtisans avaient jasé, du moins ils avaient jasé tout bas. Anne d'Autriche, comme on peut le croire, avait bien soupçonné le coadjuteur d'avoir conduit cette évasion presque miraculeuse; mais bien qu'elle le vît chaque nuit dans son oratoire, elle ne lui avait jamais parlé de ce point délicat; de son côté, le chef de parti avait reconnu, à certains signes, qu'il ne serait pas prudent de plaider la cause de ses jeunes amis : il semblait qu'il y eût entre eux une convention tacite pour ne pas évoquer ces faits de nature à les brouiller, lorsque les affaires de l'état exigeaient si impérieusement qu'ils agissent de concert; mais ni l'un ni l'autre n'avaient pris l'engagement, la reine de pardonner à ceux qui l'avaient offensée, le coadjuteur d'abandonner ses protégés.

Le plus dangereux ennemi des jeunes gens était néanmoins le baron de Croissi. Dès le premier moment, il n'avait eu aucun doute sur le lieu de la retraite qu'ils avaient choisi. Bien qu'Albert fût en disgrâce auprès de la reine, il n'était pas moins investi de pouvoirs formidables contre les deux fugitifs, et on savait qu'il était homme à les faire valoir, en dépit de toute considération politique. Aussi l'avait-on vu rôder autour du cloître et tenter de se lier avec quelques gentilshommes frondeurs qui formaient la garde habituelle du coadjuteur. La sagacité merveilleuse d'Eustache Vireton, que Gondi avait chargé spécialement de veiller sur Elisabeth et Fabien, avait toujours déjoué ses manœuvres; mais il n'était pas douteux que si le pouvoir du coadjuteur venait à décliner, l'implacable Croissi chercherait à ressaisir ses victimes de force, et peut-être, en pareil cas, ne serait-il pas désavoué par la reine.

Le sort des jeunes époux se trouvait ainsi intimement lié à la fortune de leur protecteur, qui elle-même subissait l'influence de toutes les fluctuations politiques du moment. A cette époque de troubles et de révolutions, les événements marchaient vite; et depuis le départ de Condé pour Saint-Maur, de grands changements s'étaient opérés à la cour. Au premier avertissement, le prince avait été effrayé de la hardiesse du projet qu'on avait conçu pour se débarrasser de lui, mais bientôt il avait profité de l'indignation que certains bruits vagues du complot dirigé contre lui avaient soulevée en sa faveur pour se rendre plus puissant que jamais; il avait exigé et obtenu le renvoi des sous-ministres Servien, Lionne et Châteauneuf, qu'il soupçonnait d'en être les auteurs; il avait obtenu un sauf-conduit pour venir à Paris sans craindre d'être arrêté;

et enfin, rassuré par toutes ces garanties, il avait quitté Saint-Maur avec un train magnifique et était revenu prendre possession de son hôtel. Chaque jour il se rendait au parlement, comme autrefois, avec une escorte nombreuse, et n'eût été le coadjuteur qui lui tenait tête hardiment, il aurait été plus puissant à Paris que la reine elle-même.

Voilà donc où en étaient les événements politiques et les faits particuliers de cette histoire, le 21 août 1651, un mois environ, comme nous l'avons dit, après l'évasion nocturne du Palais-Royal. Ce jour-là, dès le matin, tout le quartier Notre-Dame était encombré d'une foule immense qui devait accompagner le coadjuteur au parlement. La séance de la veille avait été très-orageuse; les écharpes isabelles s'étaient montrées en nombre supérieur dans la grand'salle, et Condé avait convoqué le ban et l'arrière-ban de ses partisans, afin de montrer que la vieille et légitime fronde ne se laisserait pas humilier par la nouvelle. Gondi, de son côté, se préparait à la lutte, et tout ce qui tenait à sa faction devait se rendre ce jour-là au palais de justice. Aussi on peut croire que tout Paris était en l'air; les artisans, dans leurs boutiques, dérouillaient de vieilles arquebuses qui avaient appartenu à leurs pères, du temps de la ligue; on ne rencontrait à chaque pas que personnages hétéroclites traînant de grands sabres et affublés d'antiques cuirasses, et, à en juger par l'air belliqueux de certains bourgeois naturellement pacifiques, l'affaire paraissait devoir être chaude, si l'on en venait à un conflit.

Ces préparatifs avaient un air plus grave dans le voisinage du cloître. Là on rencontrait beaucoup moins de bourgeois ridicules sous leur harnais militaire et beaucoup plus de soldats et de gentilshommes bien montés, bien équipés et prêts à une résistance sérieuse. Des matériaux étaient placés aux angles des rues afin de faire instantanément des barricades, si besoin était; des hommes étaient postés sur les tours de Notre-Dame avec des grenades; certaines maisons étaient closes et disposées pour servir de forteresses. Mais c'était surtout la cour principale du petit archevêque qui présentait l'image d'un arsenal au moment d'une attaque. Des mousquets, des arquebuses, des hallebardes, étaient rangés contre les murailles; et des cavaliers et des fantassins se pressaient dans cette vaste enceinte devenue trop étroite. Au centre étaient cinq à six carrosses qui devaient transporter jusqu'au Palais-de-Justice les chefs du parti. Des laquais et des pages à la livrée du coadjuteur couraient d'un air affairé au milieu de ces chevaux, de ces armes entassées, de cet attirail guerrier pour porter des ordres; on criait, on se heurtait; des jurons sonores faisaient trembler les échos sanctifiés de cette demeure ecclésiastique; c'était un désordre à faire perdre la tête, un vacarme à rendre sourd, une scène à donner de sérieuses inquiétudes pour la capitale de la France.

Cependant, à l'extrémité de ces immenses bâtiments du cloître Notre-Dame, dans une chambre fort simple, dont les fenêtres s'ouvraient sur une cour écartée, c'était à peine si ce bruit infernal arrivait comme un murmure lointain. Elisabeth et Fabien, tous les deux revêtus de costumes fort simples qui ne pouvaient attirer l'attention sur eux, étaient assis près l'un de l'autre et causaient à voix basse, sans songer aux passions tumultueuses qui s'agitaient si près d'eux. Dame Germain, la gouvernante, se penchait de temps en temps sur le balcon de pierre pour voir ce qui se passait dans cette cour déserte, et sa distraction permettait du moins aux jeunes époux de s'épancher en liberté sans redouter l'oreille indiscrète de la digne femme.

Leur conversation avait pris un tour encore plus triste qu'à l'ordinaire, et un profond abattement était peint sur leurs visages. C'était vainement que Fabien avait cherché à donner à Elisabeth des consolations qu'il ne partageait pas; un profond silence finit par s'établir entre eux, et chacun à part soi se livrait aux plus sinistres réflexions.

En ce moment Eustache Vireton s'élança dans la chambre tout essoufflé et haletant. Il était vêtu de noir et fort simplement, mais une grande rapière, suspendue à son côté par une longue chaîne, lui donnait un air belliqueux qui ne lui était pas ordinaire. Etonnés de cette brusque apparition, les deux jeunes gens se levèrent en tressaillant, et la gouvernante poussa un cri d'effroi. Mais le brave écolier, sans s'inquiéter de l'impression qu'il produisait, dit à Fabien avec précipitation :

— Vite, vite, monsieur de Croissi, allez vous

préparer..... On n'attend plus que vous pour partir.

— Moi? demanda Fabien au comble de l'étonnement; où voulez-vous donc me conduire?

— Au parlement.

— Y pensez-vous, monsieur? s'écria Elisabeth avec effroi; Fabien serait promptement reconnu, arrêté, ou du moins....

— Je ne puis répondre qu'une chose, c'est que monseigneur l'ordonne, et il a certainement des motifs secrets pour cela. Ou je me trompe fort, ou il médite quelques projets pour vous faire sortir de la fausse position où vous vous trouvez maintenant.

— Mais comment? par quels moyens?

— Il ne m'a rien dit de précis à cet égard en me donnant des instructions; seulement il vous ordonne, monsieur Fabien, de vous préparer à le suivre sur-le-champ au Palais-de-Justice, et, ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il faut que vous vous revêtiez exactement du costume que vous portiez le jour de votre présentation à la reine; il me l'a recommandé expressément.

— Voilà qui est étrange! dit Fabien en regardant Elisabeth.

— Obéissez à notre protecteur, reprit la jeune fille avec confiance, obéissez, mon ami, sans chercher à pénétrer quels peuvent être ses desseins.

— J'obéirai, dit Croissi, car le coadjuteur me demanderait ma vie, que je ne pourrais la lui refuser; cependant, il me semble qu'il serait prudent de prendre certaines précautions....

— Vous vous envelopperez de votre manteau et vous pourrez ainsi échapper à tous les regards, si on le juge nécessaire; c'est encore là une recommandation de monseigneur..... Mais, pour Dieu! monsieur de Croissi, dépêchez-vous; j'entends des trompettes qui sonnent dans la grande cour, et l'heure de l'audience est déjà passée.

Fabien déposa un baiser rapide sur le front de sa jeune femme.

— Bon courage, Elisabeth, lui dit-il en souriant, j'ai l'espoir que notre bienfaiteur veut tenter quelque effort pour notre délivrance.... Peut-être vous rapporterai-je de bonnes nouvelles.

— Dieu le veuille, Fabien! murmura la jeune fille qui, au moment de se séparer de lui, ne pouvait s'empêcher de ressentir une sorte d'effroi.

Eustache accompagna Fabien jusqu'à sa chambre afin d'accélérer sa toilette. Le jeune Croissi, comme l'avait exigé le coadjuteur, se revêtit du costume qu'il portait le soir de sa visite au Palais-Royal, s'arma d'une bonne épée, et, enveloppé d'un manteau qui lui couvrait le visage, ce qui ne paraissait pas extraordinaire, même en plein jour, à une époque où les femmes du monde ne sortaient que masquées, il descendit dans la grande cour avec son guide qui s'impatientait de tous ces retards.

Au premier coup d'œil Fabien fut ébloui par l'éclat des costumes des gentilshommes et des domestiques qui devaient composer l'escorte; ce n'étaient que riches broderies, galons d'or, armes étincelantes qui brillaient au soleil. Des panaches de toutes couleurs se balançaient au dessus des frondes de soie qui ornaient les chapeaux des partisans. Croissi et son guide eurent beaucoup de peine à se frayer passage à travers cette masse compacte; ils arrivèrent cependant jusqu'à un carrosse dont un valet, qui faisait en cette circonstance les fonctions de maître des cérémonies, semblait défendre l'entrée à deux ou trois bravaches à longues moustaches qui prétendaient y monter. A peine eut-il reconnu les deux jeunes gens, qu'il leur laissa prendre les places vides, au grand scandale des matadores en moustaches, et après avoir adressé à Eustache un signe mystérieux, il se perdit dans la foule.

Enfin le coadjuteur parut sur le perron de son petit archevêché, et sa présence fut saluée de mille vivats bruyants. Il ne portait pas encore le costume de cardinal: il était en rochet et en bonnet carré, et sa croix d'or étincelait sur son camail violet. Autour de lui était une magnifique compagnie de gentilshommes, parmi lesquels on distinguait MM. de Châteaubriand, de Noirmoutier, de Fosseuse, de Montaigu, d'Argenteuil, de Sévigné, et beaucoup d'autres portant des noms illustres de France.

— Vive le coadjuteur! vive la Fronde! s'écrièrent tous les assistants en battant des mains.

Le prélat salua gracieusement ses partisans et les remercia par un sourire; puis il monta dans le premier carrosse, les gentilshommes se pr-

rent en selle, et tout l'immense cortége sortit lentement de la cour.

Le trajet fut assez long; tout le chemin de Notre-Dame au Palais-de-Justice, les ponts, les quais, les rues étaient obstrués par la population qui s'était portée sur le passage du coadjuteur. Les uns applaudissaient, les autres poussaient des huées, les plus sages restaient silencieux ou déploraient tout bas les maux qui pouvaient résulter pour tous de cette démonstration orgueilleuse d'un parti.

Mais c'était surtout le Palais-de-Justice, le sanctuaire des lois, qui présentait un spectacle nouveau et affligeant à la fois; toutes les approches en étaient gardées par des soldats aux ordres du coadjuteur; des bourgeois en armes remplissaient les cabarets du voisinage et jusqu'aux buvettes du parlement; dans la cour s'agitait une plèbe ignoble, couverte de haillons armée de couteaux, ramassis de vagabonds et de voleurs que l'on payait pour criailler à tant la journée. Le coadjuteur descendit de son carrosse en face du grand escalier de la rue de la Barillerie, et dès qu'il se montra, il fut salué de nouveau par les cris de vive la fronde! vive le coadjuteur! Cependant au milieu de ces acclamations enthousiastes, l'oreille exercée du chef de parti distingua aussi quelques voix importunes qui criaient : au Mazarin! au Mazarin!

En même temps il s'avança vers la grande chambre du parlement, qui est aujourd'hui la salle de la cour de cassation. Eustache eut soin de se trouver sur son chemin avec le jeune Croissi. Le coadjuteur s'arrêta devant eux :

— Tu n'oublieras rien? dit-il brusquement à Vireton.

— Rien, monseigneur.

— C'est bien; et vous, jeune homme, continua-t-il en s'adressant à Fabien, fiez-vous à maître Eustache comme à moi-même.... il s'agit de votre salut. Bon courage.

Il rejoignit ses nobles compagnons, qui l'attendaient à quelques pas en causant, et ils entrèrent tous dans la grand'chambre.

—Vous avez entendu ce qu'a dit monseigneur? reprit Eustache; vous devez vous fier entièrement à moi... du reste, votre rôle se réduira à peu de chose : il ne s'agit que de vous montrer dans le parlement, vos amis feront le reste.

Au parlement! répéta Fabien, mais ni vous ni moi n'avons le droit d'y pénétrer.

— C'est ce que nous allons voir! dit Eustache; sans doute ni vous ni moi ne pouvons nous asseoir sur les fleurs de lys avec Messieurs; mais il y a dans la salle des places plus modestes, et le coadjuteur a pris soin de nous pourvoir. Suivez-moi donc, et avant de prononcer une parole, regardez toujours autour de vous.

Tout en parlant, il conduisait Fabien vers la porte de la grand'chambre, mais au moment de la franchir, ils entendirent un grand bruit qui domina le bourdonnement de la foule déjà réunie dans la salle. En même temps des huissiers les repoussèrent avec leur verge d'argent, en criant d'une voix sonore : — Place à son altesse le prince de Condé! Place à son altesse le prince de Conti.

Les deux jeunes gens se blottirent aussitôt entre deux pilastres et ils virent en effet les deux princes qui montaient l'escalier de la grand'salle, avec un cortége aussi nombreux que celui du coadjuteur et peut-être encore plus brillant. Les gentilshommes, les pages, les laquais portaient tous l'écharpe isabelle, et ils étaient chargés d'une profusion de bijoux, de plumes et de rubans qui produisaient à l'œil le plus bel effet. Leurs manières et leurs allures semblaient aussi plus turbulentes et plus insolentes que celles des frondeurs qui reconnaissaient Gondi pour chef, et à la vue de quelques grotesques bourgeois qui appartenaient à la faction opposée, ils firent entendre de longs et bruyants éclats de rire.

Dès que les princes avaient paru, les frondeurs s'étaient retirés rapidement dans cette moitié de la salle qui longe la rue de la Barillerie, laissant l'autre moitié à la disposition des arrivants. En temps ordinaire, les deux frondes se mêlaient assez volontiers dès que les chefs étaient entrés au parlement, mais ce jour-là on était si convaincu de la possibilité d'un conflit, que les deux partis ne se confondirent pas un instant.

Le prince de Condé s'arrêta au milieu de la salle et examina lentement ses ennemis. Condé était jeune encore et sa taille n'était pas très-élevée, mais il y avait dans ses gros traits et dans sa pose hardie une majesté singulière. Son costume était magnifique; il portait par-dessus son manteau de pair un habit isabelle, de la couleur de sa livrée, tout brodé de perles et de rubis.

Un gros diamant soutenait la plume de son chapeau relevé à la Henri IV; tous les ordres français et beaucoup d'ordres étrangers brillaient à son cou et sur sa poitrine. Son examen ne fut pas long; une profonde expression d'ironie se peignit sur ses traits. Il adressa tout bas quelques paroles au prince de Conti, son frère, petit bossu, vêtu à peu près comme lui et qui paraissait être sa caricature, puis ils entrèrent dans la grand'-chambre en haussant les épaules avec dédain.

— Maintenant! maintenant! murmura Eustache, voyant enfin que l'entrée était libre et que plusieurs conseillers venaient de passer librement.

Mais à son grand étonnement Fabien resta immobile, les yeux fixés vers un groupe bruyant qui était à quelque distance, comme s'il n'avait pas entendu. Vireton suivit la direction de son regard, et il s'expliqua parfaitement sa préoccupation.

Les deux partis avaient tracé une sorte de ligne de démarcation dans la salle et aucun d'eux, par une convention tacite, ne songeait à la franchir avant le moment du combat. Seulement quelques amis de partis différents s'avançaient sur la limite de leurs camps respectifs, échangeaient entre eux de joyeuses plaisanteries ou même des politesses; on se reconnaissait, on s'appelait, mais sans aigreur et sans colère; on allait peut-être s'égorger l'un l'autre dans le moment qui allait suivre; mais on causait familièrement ensemble dans celui-ci; telles étaient les mœurs du temps.

Tout-à-coup un grand tumulte s'éleva du côté des partisans de Condé. Un gentilhomme portant l'écharpe isabelle venait d'entrer dans la salle et s'était mêlé sans façon à la noblesse de ce parti; mais dès qu'on l'eut reconnu, un effroyable hourra s'éleva contre lui. On lui arracha avec violence l'écharpe aux couleurs de Condé, et mille voix irritées l'accablaient d'injures:

— Que viens-tu faire parmi nous, misérable traître? s'écria-t-on; viens-tu donc encore épier nos secrets pour les vendre à la cour ou au coadjuteur? Sus au lâche! sus à l'espion! Il n'est pas digne d'appartenir à son altesse.

Celui à qui étaient adressées ces invectives, et qui, pâle, les vêtements en désordre, se débattait entre les mains qui l'avaient saisi, était le baron Albert de Croissi.

— Ecoutez-moi, messieurs, disait-il d'un ton suppliant, vous vous méprenez.... J'ai toujours été fidèle à M. le prince, et la preuve, c'est qu'en ce moment j'ai un important secret à lui révéler. Vous avez entendu dire qu'un complot a été tramé contre la vie de son altesse, j'en sais tous les détails, je les lui ferai connaître et elle pourra se venger de ses ennemis.

Fabien frissonna d'horreur; il n'avait pu jusque-là croire son frère coupable de tant de bassesse et de lâcheté.

— Encore quelque fourberie! dit d'une voix insultante un gentilhomme qui portait l'uniforme de capitaine des gardes du prince de Conti. Messieurs, chassons cet espion du cardinal, ou plutôt renvoyons-le à ses amis les Mazarins qui sont là-bas.

Et il désignait les frondeurs de Gondi.

— Oui, oui, envoyons-leur ce double traître, s'écrièrent une foule de voix; il déshonorerait la cause de M. le prince.

Le capitaine aux gardes, aidé d'un autre gentilhomme, se saisit de Croissi et le lança brutalement du côté des frondeurs.

— Voici un cadeau que la nouvelle Fronde fait à la vieille! s'écria-t-il d'un ton ironique; gardez tout, nous ne demandons rien en retour.

Des éclats de rire et des applaudissements accueillirent cette grosse plaisanterie.

— Eh bien! soit, s'écria Croissi écumant de rage et en présentant le poing au parti de Condé, vous voulez que je sois votre ennemi, je le serai.. Braves gens, continua-t-il en s'adressant aux bourgeois qui l'entouraient, je suis des vôtres maintenant à tout jamais, et je jure que vous ne serez pas fâchés de m'avoir parmi vous si l'on en vient aux coups avec ces insolents factieux!

Les bourgeois le regardèrent avec un étonnement calme, mais les gentilshommes du parti du coadjuteur se réunirent tout-à-coup et vinrent entourer le baron de Croissi.

Nous ne voulons pas de cet homme! s'écria le chevalier de Laigues, ami intime de Gondi; je déclare qu'il est à ma connaissance que Croissi est personnellement odieux au coadjuteur par ses infâmes menées... Nous ne voulons pas d'un renégat, d'un Mazarin parmi nous... Que la nouvelle Fronde garde ses présents, nous ne pourrions lui en rendre de pareils!

Les frondeurs répondirent par un hourra im-

mense. Croissi essaya vainement de se justifier.

— Nous n'entendrons aucune explication, dit Laigues ; sortez de nos rangs, ou nous emploierons la force pour vous en chasser.

Tout ce que la haine, la fureur et la honte peuvent faire de ravages sur la physionomie d'un homme irascible et orgueilleux se montrait sur le visage du baron. Ses yeux se contournaient dans leurs orbites, il grinçait des dents.

— Allons! allons! laissez-nous, disaient les frondeurs en cherchant à le repousser hors de la ligne de leur camp, nous n'avons pas besoin de vos services.

— Si ce traître approche de nous, il aura les oreilles coupées! dit le capitaine aux gardes.

Croissi se trouvait entre les deux partis comme un sanglier cerné par les chasseurs; il jetait autour de lui des regards étincelants pour chercher duquel de ses ennemis il allait faire sa proie, puis il s'élança vers le capitaine qui semblait le plus acharné contre lui et il lui dit à demi-voix:

—Quoique j'aie été indignement outragé, marquis de Crenan, je suis encore gentilhomme et j'ai le droit de vous demander raison de votre conduite déloyale.

— Vous? allons donc! dit le marquis en ricanant.

— Eh bien! alors, continua Albert d'une voix forte, je déclare tout haut, en présence des deux partis, que vous êtes un lâche qui refuse un combat loyal.

Un effroyable tumulte s'éleva à ce mot; les amis de Crenan voulaient qu'il n'acceptât pas le défi, sous prétexte que Croissi, par ses défections, était déchu de la qualité de gentilhomme; d'autres soutenaient que l'honneur exigeait impérieusement que le capitaine lavât dans le sang du baron l'injure reçue si publiquement. Crenan sembla être de cet avis, car il échangea quelques paroles tout bas avec son ennemi, puis élevant la voix, il dit avec autorité:

— Que personne maintenant n'outrage ni en action ni en paroles M. de Croissi. Je viens de prendre rendez-vous avec lui.

Tout le monde se tut aussitôt, car à cette époque le duel avait de certains priviléges que l'on regardait comme sacrés.

— A ce soir donc, monsieur, reprit Crenan d'un ton grave; vous pouvez sortir sans crainte..

Et par contraste avec sa brutalité d'un moment auparavant il salua poliment Croissi. Celui-ci s'inclina d'un air sombre et il quitta la salle sans que personne lui adressât une nouvelle injure.

Pendant cette terrible scène, Fabien avait souffert toutes sortes de tortures; plusieurs fois Vireton avait voulu l'entraîner, mais le jeune homme semblait cloué à la même place par un pouvoir invisible. De grosses larmes coulaient de ses yeux.

— Voilà donc, murmura-t-il enfin, où l'ont conduit son ambition effrénée et ses profondes intrigues! En proie à la haine de tous les partis, il ne lui reste plus qu'à mourir abreuvé de dégoûts et de fiel... Mon pauvre père, qu'eussiez-vous dit si vous aviez vu votre fils bien-aimé ainsi couvert d'opprobre et de mépris?

— Allons! dit Eustache avec impatience en interrompant ces douloureuses réflexions, songez à vous-même, monsieur Fabien, songez à Elisabeth... Son sort et le vôtre dépendent de vous, et nous laissons passer un temps précieux.

Fabien soupira et ramena son manteau sur son visage; puis il se laissa conduire en silence. Ils traversèrent le parquet des huissiers qui précédait la grand'chambre, et ils s'enfoncèrent dans un couloir étroit et obscur à l'extrémité duquel ils trouvèrent un homme, armé jusqu'aux dents, en sentinelle devant une porte basse. Eustache prononça quelques mots à demi-voix, et cet homme les introduisit aussitôt dans une sorte de tribune vitrée d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait dans la salle du parlement.

A chaque extrémité de la grand'chambre du parlement étaient deux cabinets en légère charpente, qu'on appelait des *lanternes* à cause des châssis vitrés qui les fermaient du côté de la salle, et c'était dans une de ces lanternes que Fabien et Vireton venaient de prendre place. Outre les châssis de verre, elles étaient munies de petits rideaux que l'on abaissait à volonté, de sorte qu'on pouvait à son gré s'isoler de la salle ou voir tout ce qui s'y passait. Aussi ces places étaient-elles occupées d'ordinaire par les grandes dames qui désiraient assister en secret aux séances du parlement.

Lorsque les deux jeunes gens entrèrent, le cabinet était plongé dans une obscurité assez épaisse, et il fallut quelques secondes pour que leurs yeux pussent distinguer ce qui s'y trouvait.

La lanterne était partagée en deux parties par une balustrade assez basse, pareille à peu près à celles des loges découvertes de nos théâtres. Ils étaient seuls dans l'une de ces divisions, mais dans l'autre se trouvait une dame vêtue de noir et masquée qui observait la salle par une légère ouverture laissée entre les rideaux baissés.

Comme on savait à l'avance que cette séance pouvait être troublée par un effroyable conflit, il fallait un grand courage à une femme pour se hasarder en ce moment si près du théâtre de la lutte. Cependant cette inconnue, sans songer à son danger personnel, suivait avec un intérêt singulier ce qui se passait au-dessous d'elle. Elle s'agitait par intervalles, sa poitrine se soulevait d'émotion à chaque éclat de voix qui arrivait jusqu'à elle; et telle était sa préoccupation, qu'elle ne remarqua même pas la présence des jeunes gens séparés d'elle seulement par une mince cloison à hauteur d'appui.

Mais Vireton, qui sans doute n'avait pas les mêmes raisons qu'elle de se cacher dans l'ombre, s'avança vers l'extrémité de la tribune et écarta vivement les rideaux. Un éclat subit pénétra dans la lanterne, et alors les jeunes gens purent remarquer que leur courageuse voisine n'était pas entièrement seule dans la loge; deux hommes, enveloppés de manteaux comme Fabien, se tenaient près de la porte du fond et semblaient prêts à la défendre au besoin.

Vireton examina d'abord l'étrangère avec attention, puis il fit signe à Fabien de s'avancer vers le balcon pour observer ce qui se passait dans la grand'chambre.

L'assemblée avait un air de simplicité et de grandeur, de sévérité et de majesté dont nos assemblées législatives modernes donneraient difficilement une idée. Mais ce qui dans la séance dont nous parlons donnait surtout au parlement une immense autorité, c'était la haute dignité et le mérite supérieur de la plupart des personnages qui le composaient, personnages dont les noms sont restés consignés dans les fastes de notre histoire.

Malheureusement cette illustre compagnie était agitée en ce moment par de violentes passions qui lui ôtaient cet air grave et austère qui lui était habituel. Au moment où Fabien se pencha au balcon de la lanterne, une altercation violente s'était élevée entre le prince de Condé et le coadjuteur. Le premier, irascible, hautain, fruste dans son langage comme tous les hommes d'action, faisait retentir la salle des accents de sa colère; le second, poli, adroit, insinuant, mais ferme et opiniâtre, lui répondait avec des formes respectueuses, mais sans lui céder sur aucun point. Le parlement, et surtout les jeunes conseillers de la chambre des enquêtes, prenaient chaudement parti pour l'un ou pour l'autre, suivant leurs opinions; mais les plus vieux magistrats et les présidents semblaient voir avec une profonde douleur les scènes de désordre dont le sanctuaire des lois était le théâtre.

— Oui, monsieur, s'écriait le prince de Condé d'une voix forte, c'est un grand scandale qu'un ecclésiastique ambitieux ose profaner ainsi le sanctuaire de la justice! Le palais est entouré de troupes apostées par vous; vos gens ont des mots d'ordre et des signes de ralliement, ils ont des armes de toutes sortes..... Vrai Dieu! monsieur le coadjuteur, ceci devient intolérable.

Paul de Gondi s'inclina profondément.

— Je ne nie pas, reprit-il avec une politesse ironique peut-être à cause de son exagération, que je n'aie amené avec moi quelques amis pour maintenir ma liberté de penser, et peut-être pour défendre ma vie... Mais votre altesse daignerait-elle me dire pourquoi, si elle me trouve si coupable, elle est venue ici avec une noblesse de beaucoup supérieure en nombre à mes amis?

Le prince se dressa de toute sa hauteur.

— Morbleu! messieurs, s'écria-t-il avec colère, avez-vous jamais entendu pareille chose? Un coadjuteur de l'archevêque de Paris ose se mettre en parallèle avec moi, Louis de Bourbon! Jusqu'où ira donc son insolence? Est-ce que Paul de Gondi aurait osé concevoir la pensée de disputer le pas au premier prince du sang?

Un profond silence, le silence de la terreur, régna dans toute la salle; mais Gondi ne parut pas terrassé par cette véhémente apostrophe.

— Je n'ai jamais eu la pensée de disputer le pas à votre altesse, reprit-il de sa voix doucereuse, et je crois qu'il n'y aurait pas dans tout le royaume un homme assez insolent pour oser le faire; mais il est des personnes, dans cette

salle même, qui, par leur dignité, ne peuvent et ne doivent céder le pas qu'au roi, et votre altesse n'aurait pas dû l'ignorer ou l'oublier.

Cette réponse modérée, mais vigoureuse, provoqua une explosion de murmures et d'applaudissements dans toute la salle, et le tumulte de l'assemblée interrompit pendant quelques minutes cette lutte de paroles amères; mais quelle que fût l'attention que Fabien et son compagnon donnaient à ce qui se passait au-dessous d'eux, ils ne purent s'empêcher de remarquer en ce moment l'émotion singulière de leur voisine inconnue : le cou tendu, retenant son haleine, elle soulevait légèrement un coin du rideau pour mieux apercevoir les traits et la contenance du chef de parti. Quand Gondi s'arrêta, elle laissa brusquement retomber la draperie, et elle dit avec agitation en se renversant en arrière, comme si elle ne pouvait contenir la profonde satisfaction qu'elle ressentait :

— Bien, bien, il n'a pas fléchi... il n'a pas reculé d'un pouce! et moi qui les accusais d'être d'accord pour me tromper!

Ces paroles, prononcées d'une voix étouffée, n'arrivèrent pas distinctement aux oreilles des deux jeunes gens, mais Eustache, qui semblait mieux connaître cette dame qu'il ne voulait le dire, poussa Fabien du coude d'une manière significative. La dame, ce moment d'agitation passé, se pencha de nouveau sur la balustrade de la tribune et retomba dans l'immobilité de l'attention.

Pendant ce temps, le silence s'était rétabli un peu, et le prince de Condé reprit avec dédain :

— L'avez-vous entendu, messieurs? M. de Gondi pense qu'il y a des dignités qui ne doivent céder le pas qu'au roi? Il serait bon peut-être qu'il nous dît s'il croit que la dignité de coadjuteur de l'archevêque de Paris est de ce nombre.

— Je n'oserais le dire, répondit le prélat; mais si cela était, je crois que peu de personnes trouveraient de la facilité à me faire céder le pas, surtout en ce moment.

— C'est un défi, jour de Dieu! c'est un défi que me porte ce prêtre orgueilleux! s'écria le prince en faisant un mouvement pour s'élancer sur son antagoniste.

Mille cris s'élevèrent de tous les points de la salle. Les assistants se levèrent précipitamment; les présidents, Mathieu Molé en tête, se jetèrent entre les deux rivaux et les supplièrent, les larmes aux yeux, de mettre fin à cette terrible scène qui pouvait causer les plus grands malheurs. C'était un spectacle imposant que de voir tous ces illustres magistrats, avec leur costume majestueux et sévère, leurs longues simarres d'hermine traînant jusqu'à terre, se prosterner presque aux genoux du prélat et du prince en les exhortant à mains jointes de prendre pitié de l'État.

— Songez, monsieur, disait Omer Talon au coadjuteur du ton le plus pathétique, que vous êtes ministre des autels, et que vous ne devez aimer ni le trouble ni le sang... Eh bien! le premier coup d'arquebuse qui partira dans le palais ira retentir au dehors jusqu'aux limites de la France; la première goutte de sang qui coulera ici deviendra un océan qui inondera la patrie!

— Monseigneur, disait le premier président dans un autre groupe au prince de Condé, votre altesse est le plus ferme appui du trône; est-ce à vous de l'ébranler? Vous avez sauvé la France dans vingt batailles; voulez-vous la perdre dans une guerre civile? Prince du sang royal, est-ce à vous de profaner le temple des lois?

Mais ces nobles paroles étaient perdues pour la foule qui s'agitait dans tous les sens. Les pairs se rapprochaient du chef de leur parti pour le soutenir, et se provoquaient déjà. Les jeunes conseillers s'assuraient que les poignards qu'ils cachaient dans leur ceinture ne leur manqueraient pas au besoin. Enfin, cependant, la voix forte du prince de Condé domina le bruit de la foule.

— Messieurs, dit-il d'un ton noble et majestueux, je m'appelle Louis de Bourbon, et, quoi qu'on en dise, je ne veux pas la ruine de l'état; je prie monsieur de Larochefoucault d'aller donner à mes amis qui sont dans la grand'salle l'ordre de se retirer.

—En ce cas-là, repartit le coadjuteur aussitôt, je vais aller moi-même prier aussi les miens de s'éloigner; je suis un homme de paix, et, quoi qu'on en dise, j'ai horreur du sang.

Un murmure de satisfaction accueillit cette sage résolution des deux ennemis; le sourire reparut sur bien des visages austères, et pendant que le coadjuteur et le duc de Larochefoucault sortaient pour aller faire évacuer la grand'salle,

les présidents regagnèrent leur place. Les causeries continuaient, mais les démonstrations menaçantes avaient cessé ; c'était comme un moment de calme entre deux tempêtes.

Pendant ce temps, la dame inconnue, appuyant son visage masqué sur sa main, continuait de se livrer à ses profondes méditations. Eustache se pencha vers Fabien et lui dit à voix basse :

— Monsieur de Croissi, il n'est plus nécessaire de vous cacher maintenant, et vous pouvez rejeter ce manteau qui vous étouffe.... Mais dites-moi, de grâce, si vous ne reconnaissez pas cette dame qui est près de vous et qui semble prendre tant d'intérêt à ce qui se passe ici ?

— Et comment pourrais-je la connaître ? dit Fabien en souriant ; vous savez bien, Eustache, que je n'ai pas eu occasion de fréquenter beaucoup de femmes à Paris ? D'ailleurs...

— Il faut cependant que vous lui parliez ! reprit Vireton d'un air mystérieux, car, à ne vous rien cacher, c'est précisément à cause d'elle que vous êtes venu ici...

Le sorbonnien fut interrompu par un nouvel événement dont la gravité absorba toutes leurs facultés à l'un et à l'autre.

Nous avons dit qu'une espèce de calme relatif s'était rétabli dans la grand'chambre dès que le coadjuteur et M. de Larochefoucault étaient sortis pour renvoyer les gens armés des deux partis. Tout-à-coup des cris épouvantables se firent entendre du côté du parquet des huissiers qui se trouvait entre le parlement et la salle des Pas-Perdus. Il se forma un grand silence, et tout le monde prêta l'oreille ; au même instant un conseiller du parti de Gondi entra dans l'enceinte et s'écria d'une voix lamentable :

— Au secours ! au secours ! on assassine le coadjuteur !

Cette nouvelle fit bondir la salle entière ; des imprécations effroyables, mêlées à des hurlements de joie, s'élevèrent de toutes parts. Molé se redressa, pâle comme un spectre, et leva au ciel ses yeux ardents. On s'élança vers la porte, on se poussait, on s'injuriait ; dans ce moment, on vit briller des poignards et des épées nues.

En entendant annoncer la mort du coadjuteur, la dame masquée parut frappée d'une sorte de délire. Elle se leva brusquement et s'écria d'une voix saccadée en se tordant les mains :

— Ils l'ont tué.... C'est pour moi, c'est pour mon service qu'il est mort ! Allez, messieurs, allez, continua-t-elle en s'adressant à deux hommes qui se tenaient immobiles et silencieux au fond de la loge, allez à son secours ! Vengez-le... Je veux qu'il soit vengé.

Un des inconnus s'approcha d'elle rapidement et lui parla à voix basse avec chaleur.

De son côté, Fabien n'était pas moins bouleversé par l'épouvantable événement dont le bruit venait de se répandre. Il poussa un cri perçant, rejeta son manteau loin de lui, et s'élança vers la porte de la loge en s'écriant avec une indignation terrible :

—Le coadjuteur ! mon ami, mon bienfaiteur ! L'homme qui a tout bravé pour me secourir dans l'infortune ! Ouvrez, ouvrez, continua-t-il en frappant avec violence du pommeau de son épée la porte de la loge qui était fermée.

Eustache courut après lui et le retint par le bras :

— Où allez-vous, imprudent ? lui dit-il à voix basse. Que ferez-vous ? Songez à votre sûreté !

—Ma sûreté ! s'écria Fabien avec véhémence : que m'importent ma sûreté et ma vie, lorsqu'il s'agit de sauver ou du moins de venger mon courageux protecteur ! A-t-il songé à la sienne, lui, lorsqu'il s'est exposé pour me sauver à la colère d'une reine ?

— Silence, malheureux !

— Ouvrez, ouvrez ! répéta Fabien, en attaquant la porte, dont le gardien s'était enfui, effrayé par le tumulte.

—Vous n'avez personne ni à délivrer ni à venger ! s'écria tout-à-coup Vireton en regardant dans la salle, le voici lui-même.

— Qui donc ?

— Le coadjuteur ;.... c'était une fausse nouvelle.

Fabien reprit rapidement sa place à la tribune, et, en effet, il vit le coadjuteur qui rentrait dans la grand'chambre, appuyé sur M. de Champlatreux, fils du président Molé. Il était très pâle, et il avait réellement couru un immense danger ; le duc de Larochefoucault, qui était sorti avec lui et qui était partisan forcené de M. le prince, lui avait pris le cou entre les deux battants de la porte du parquet des huissiers, et il l'eût tué si Champlatreux ne fût venu au secours.

A la vue du coadjuteur sain et sauf, la dame

inconnue poussa une exclamation brève, et Fabien, dans les transports de sa joie, embrassa avec frénésie Eustache Vireton. Mais, de ce moment, la femme masquée ne parut plus concentrer uniquement son attention sur la salle ; elle se tournait de temps en temps, à la dérobée, du côté du jeune Croissi, et plusieurs fois elle attacha sur lui ses yeux perçants, qui brillaient à travers les ouvertures de son masque, comme deux escarboucles.

Cependant le coadjuteur avait regagné lentement sa place, et il fit un geste pour réclamer un peu de silence.

— Monsieur le premier président, dit-il avec un accent pénétré, j'avais cru jusqu'ici que vous étiez mon ennemi ; mais le service immense que vient de me rendre monsieur votre fils me prouve combien je m'étais trompé.... Je déclare publiquement que je dois la vie à M. de Champlatreux, et je vous en adresse, ainsi qu'à lui, mes sincères remercîments.

Molé était profondément ému ; il regarda son fils, puis le coadjuteur, et il fit signe de la main qu'il ne pouvait parler. C'est à partir de cet événement que commença, entre le premier président et Paul de Gondi, cette amitié qui ne se démentit jamais.

Cependant le prince de Condé causait chaleureusement avec les conseillers et les pairs de son parti ; il lui fallait nécessairement faire une réponse convenable aux paroles du coadjuteur, et il ne voulait pas frapper d'un blâme complet l'action de Larochefoucault, un de ses plus dévoués partisans.

— Messieurs, dit-il enfin d'un air affligé, je regrette profondément que le zèle d'un de mes amis l'ait emporté si loin à l'encontre de M. le coadjuteur ; cependant M. le coadjuteur devrait se souvenir peut-être qu'il n'a pas eu toujours autant d'horreur pour ma mort que j'en montre aujourd'hui pour la sienne !

— Je sais à quoi votre altesse veut faire allusion, reprit le prélat avec calme, mais elle se trompe, si elle a pu me croire capable de m'arrêter un instant, sans frémir, à la pensée de sa mort. Avez-vous songé, continua-t-il en dardant son regard du côté des lanternes, que je pourrais avoir ici un témoin, un témoin irrécusable, dont l'aveu vous forcerait vous-même de rendre justice à la loyauté de mes sentiments envers votre altesse ?

— Levez-vous, ne vous cachez pas, murmura Eustache Vireton en s'adressant à Fabien.

La dame masquée s'agita sur son siége et parut mal à l'aise.

— Un témoin ! répéta le prince d'un air de défi, un témoin qui me fournirait la preuve que dernièrement vous n'avez pas voulu attenter à ma vie ? Faites-le venir, monsieur le coadjuteur, faites-le venir, et, s'il me prouve ce que vous dites, je vous tiendrai pour mon véritable ami ; mandez ce personnage, s'il n'est déjà ici, et, je vous jure que s'il me donne des explications nettes sur vos projets, il recevra des marques de ma munificence et du désir que j'ai de vous trouver innocent envers moi des noirceurs dont on vous accuse ! Si ce témoin est ici, qu'il se montre, qu'il parle, je lui promets ma protection et mon appui !

En parlant ainsi, le prince jeta un regard ardent autour de lui, et la dame masquée eut peine à cacher une vive émotion, en voyant ce regard s'attacher sur Fabien. Elle se souleva à demi, comme pour s'élancer sur lui au moindre mot, au moindre signe..... Fabien ne bougea pas. Le coadjuteur sembla, pendant quelques secondes, prendre plaisir à tenir suspendue l'attention générale.

— Votre altesse se trompe, dit-il enfin d'un ton froid, et elle a mal compris le sens de mes paroles. Le témoin dont je veux parler, c'est Dieu, qui voit tout, qui connaît tout, et qui sait bien que je n'ai jamais pu entrer dans un complot dirigé contre les jours de votre altesse.

Cette explication produisit quelque rumeur et même un certain désappointement dans la salle, mais la dame masquée fit un geste de satisfaction, et Eustache remarqua qu'elle parla longtemps à voix basse à l'un de ses mystérieux compagnons.

La séance, après cette violente discussion, ne présenta rien de remarquable qu'une querelle assez vive entre le duc de Larochefoucault et le duc de Brissac, mais ces incidents n'eurent rien de particulier à cette histoire. Enfin dix heures sonnèrent à l'horloge de la salle, c'était l'heure où la grand'chambre se séparait d'ordinaire, et le premier président annonça

d'une voix tremblante de joie que la séance était levée.

Un mouvement général suivit cette déclaration, et on commença à quitter la salle par groupes distincts qui s'observaient sans toutefois se menacer. Fabien et son guide se levèrent pour aller rejoindre le coadjuteur dans la grand'salle, et cette fois ils n'eurent pas de peine à se faire ouvrir la porte de la lanterne, car le gardien était revenu à son poste dès que l'alarme avait cessé. Cependant Vireton regardait d'un air inquiet dans la loge voisine et ne semblait s'éloigner qu'avec répugnance.

Lorsqu'ils arrivèrent dans le couloir, ils trouvèrent la porte de cette loge encore gardée par plusieurs hommes enveloppés de manteaux. Ils allaient passer, lorsqu'un de ces inconnus, celui-là même qui s'était tenu près de la dame masquée pendant toute la séance, posa la main sur l'épaule de Fabien et lui dit d'une voix rude, mais qui n'avait rien d'effrayant.

— Un instant, monsieur de Croissi, il y a ici des personnes de connaissance qui vous réclament.

Fabien reconnut le maréchal d'Hocquincourt et, par l'ouverture du manteau, il put remarquer que plusieurs paires de pistolets étaient suspendues au ceinturon de l'ami de la reine.

— Quoi! c'est vous, monsieur le maréchal? dit le jeune Croissi avec chaleur en lui prenant la main; que je suis heureux de rencontrer enfin un homme généreux, à qui je dois tant de reconnaissance pour la protection qu'il m'a témoignée dans un moment funeste...

— Bien, bien, mon jeune ami, répondit d'Hocquincourt à demi-voix; si vous avez conservé un bon souvenir de moi, croyez que, de mon côté, je n'ai pas oublié tout ce qu'il y a eu de courageux et de chevaleresque dans votre conduite! Mais ne réveillons pas, en ce moment, de pareils souvenirs. Il y a ici, continua-t-il en désignant du geste la loge voisine, une personne qui désire vous voir et qui croit avoir des torts à réparer envers vous.

— Quoi! cette dame masquée...

— Ignorez-vous qui elle est?

Alors seulement Fabien apprit ce que le lecteur a sans doute deviné, que la dame masquée était la reine.

D'Hocquincourt, sans lui donner le temps de répondre, l'introduisit dans la loge obscure. La reine était enveloppée dans sa mante, et elle semblait en proie à une grande émotion. Le jeune Croissi voulut fléchir le genou devant elle.

— Restez debout, dit Anne d'Autriche en lui faisant un signe de la main, je n'ai qu'un instant à vous donner. Jeune homme, ce que je viens de voir m'a fait connaître mes véritables amis. Dites à M. le coadjuteur que sa souveraine est heureuse d'avoir des serviteurs aussi fidèles que lui... J'ai deviné sa pensée en ce qui vous concerne; il savait que je devais me trouver ici et il a voulu me prouver que votre fidélité était aussi inébranlable que la sienne. J'avoue en effet que si vous aviez prononcé un seul mot tout à l'heure, en présence du parlement, sur ce que vous savez, il pouvait résulter de grands malheurs pour moi, pour la France! A partir de ce moment, monsieur, vous n'avez plus besoin de vous cacher; vous êtes libre. Aujourd'hui que ma colère est calmée, je puis apprécier les motifs de votre conduite passée, et peut-être trouverai-je moyen de vous prouver bientôt le cas que je fais de votre caractère!

— Madame, dit Fabien d'un ton pénétré, votre majesté est si pleine de clémence et de bonté, que je la supplie d'étendre son pardon à une infortunée jeune fille qui...

— Ah! Montglat? reprit la reine avec quelque aigreur : ceci est une autre affaire... mais n'importe, je lui pardonne aussi! J'imagine que vous avez les moyens de le lui faire savoir.

— Celle dont parle votre majesté est ma femme.

— Serait-il possible? mais, je reconnais à ce trait l'adresse ordinaire du coadjuteur; il n'a pas voulu qu'on pût pardonner à l'un sans pardonner à l'autre! eh bien, dites à votre protecteur que je vous fais grâce à tous les deux, à cause de lui. Quant à vous, venez ce soir au Palais-Royal avec votre... jeune femme; nous verrons ce que nous pourrons faire pour votre fortune. Monsieur d'Hocquincourt, qui est votre ami, vous introduira près de moi avant l'heure du cercle... Adieu.

Le jeune homme voulut lui adresser d'ardents remercîments, mais elle l'interrompit par un signe.

— Votre bras, monsieur d'Hocquincourt, dit-elle précipitamment.

Et elle sortit aussitôt, suivie des quatre ou cinq

personnages qui lui servaient de gardes. Elle gagna un couloir obscur, et sans doute elle sortit du Palais-de-Justice par des détours inconnus du public.

Fabien était resté comme étourdi sur cet événement inespéré, et Eustache Vireton, qui, caché derrière la cloison de la lanterne, avait tout entendu, l'entraîna dans la grand'salle avant qu'il eût repris ses sens. Ils trouvèrent le coadjuteur debout au milieu d'un groupe animé; dès qu'il les aperçut il vint au-devant d'eux.

— Eh bien? demanda-t-il avec empressement.

— Tout a réussi à souhait, monseigneur, dit Eustache avec gaîté : grâce entière pour tous les deux! M. Fabien a agi comme s'il avait eu lui-même connaissance de nos projets.

— Bravo! dit le prélat en se frottant les mains.

— Et c'est encore à vous que je dois tant de bonheur, monseigneur, dit Fabien avec une vive expression de gratitude, la reine nous accorde notre grâce en reconnaissance du dévouement dont vous avez fait preuve aujourd'hui.

— Ah! elle est contente de mon dévouement, dit le coadjuteur avec malice, en portant la main à son cou, qui était très enflé, par suite de la tentative criminelle de M. de Larochefoucault. Hum! je ne voudrais pas avoir à lui en donner chaque jour de pareilles preuves... Mais il est temps de nous séparer. Allons, messieurs, retournons au cloître.

En même temps il descendit avec ses amis l'escalier de la rue de la Barillerie, pendant que les partisans de Condé se retiraient par l'escalier de la Sainte-Chapelle. « Et ainsi se termina, dit le coadjuteur lui-même dans ses mémoires, cette matinée qui faillit abîmer tout Paris. »

Fabien éprouvait, comme on peut le croire, la plus vive impatience d'apprendre à Elisabeth le résultat si heureux pour elle et pour lui de cette mémorable séance; mais ce qui frappa le plus la jeune femme, ce fut la nouvelle que la reine la recevrait le soir même au Palais-Royal.

— Elle n'est donc plus irritée contre moi! s'écria-t-elle en versant des larmes d'attendrissement. Elle pourra donc me pardonner! Oh! Fabien, vous ne pouvez comprendre tout ce que j'ai souffert de penser que ma bonne et royale maîtresse avait pour moi de la haine et du mépris.

Le reste de la journée se passa pour les jeunes gens à faire des projets d'avenir. Cependant la joie de Fabien était empoisonnée par le souvenir de la manière cruelle dont Albert de Croissi avait été traité le matin dans la grand'salle. D'ailleurs, il n'oubliait pas que le baron devait se battre le soir même avec le capitaine des gardes du prince de Conti, et quels que fussent les torts de son frère aîné envers lui, il ne pouvait s'empêcher d'éprouver de vives appréhensions en songeant aux résultats possibles de ce duel. Elisabeth remarqua qu'il était pensif et rêveur au moment même où elle lui exprimait ses naïves espérances.

Ils ne purent voir le coadjuteur du reste de la journée; il était dans son cabinet, entouré de ses partisans et d'une foule de personnes de qualité, qui accouraient au cloître pour causer des événements de la matinée. Cependant, à la chute du jour, le nombre des visiteurs commença à diminuer, et les jeunes gens allaient se retirer pour se préparer à leur visite au Palais-Royal, lorsque maître Eustache, tout pimpant, en manchettes et en rabat de dentelles, entra en sautillant dans la pièce où ils se trouvaient; il était suivi de deux laquais qui portaient un costume complet de cavalier de la plus grande richesse.

— Quoi! pas encore prêts? dit-il en riant, oubliez-vous que dans une heure vous devez être présentés à la reine! Mais je sais ce que c'est; M. de Croissi ne trouve pas que son habit vert soit une mise convenable dans une circonstance solennelle; eh bien, en voici un nouveau qu'il est prié d'accepter, et dont il faut se revêtir sans perdre de temps.

Les laquais déposèrent les vêtements sur un meuble et sortirent.

— Quoi! demanda Fabien au comble de l'étonnement, ce somptueux costume m'est destiné? Puis-je savoir...

— Oh! ce n'est rien encore, reprit Eustache d'un air joyeux; si cette aimable dame veut bien passer dans la chambre voisine, elle y trouvera la plus magnifique toilette de cour qu'il soit possible d'imaginer.

— Mais enfin, dites-nous.

— Je vous dirai de plus, continua l'écolier,

que l'on ne veut pas que vous alliez au Palais-Royal à pied, comme des solliciteurs et de petites gens... On prépare un carrosse pour vous transporter chez la reine, vous aurez des pages à cheval aux portières et des laquais en avant qui porteront des torches; ce sera royal.

— Mais au nom du ciel, à qui devons-nous tant d'attentions délicates et de si riches présents ?

— Et à qui pourriez-vous les devoir sinon au brave, au généreux, au galant Paul de Gondi, coadjuteur de l'archevêque de Paris et bientôt cardinal de Retz ?

— Y songez-vous? demanda Fabien, monseigneur, accablé de visites, écrasé d'occupations, d'embarras et de soucis...

— A pensé aux parures de Mme de Croissi, à votre pourpoint et à vos fraises, au carrosse que vous devez choisir, au nombre et à la qualité des gens qui doivent vous accompagner; car il pense à tout, voit tout et fait tout... Ceci a été l'affaire de quelques mots qu'il m'a glissés tout en causant avec des grands seigneurs, des princes et des ducs. Il m'a fait porter des ordres à deux ou trois de ses familiers, et il a été obéi comme par enchantement... Mais hâtez-vous; il ne faut pas faire attendre la personne que vous allez visiter... elle n'aime pas cela, je suppose.

Elisabeth, souriant des réflexions du sorbonnien, sortit pour aller se parer. Quant à Fabien, il se mit sur-le-champ à sa toilette. Elisabeth reparut bientôt parée de tout ce qui pouvait rehausser la grâce et la beauté d'une femme à cette époque, son costume acheva de chasser de son esprit des réflexions affligeantes. Eustache s'extasiait sur leur bonne mine et leur élégance à tous deux.

Fabien offrit la main à Elisabeth et ils descendirent dans la grande cour, où un carrosse très riche, quoique sans armoiries, les attendait. Comme l'avait annoncé Vireton, des pages et des laquais à cheval devaient les escorter et porter des flambeaux. Ils prirent place dans le carrosse et on s'avança pour sortir du cloître, mais là un embarras subit les arrêta quelques instants.

Une troupe assez nombreuse de soldats, à la solde du coadjuteur, encombrait la porte. Des laquais et des écuyers écoutaient une vive discussion qui s'était engagée entre le chef des gardes du coadjuteur et un gentilhomme étranger, qui portait l'uniforme et les insignes d'officier Comme la foule ne s'entr'ouvrit que lentement pour laisser passer le carrosse, Fabien put entendre quelques mots de cette altercation.

— Je vous dis que vous ne pouvez voir monseigneur si vous n'avez un ordre exprès signé de sa main! s'écriait le chef des gardes de Gondi; je connais tous les personnages importants qui viennent ici et vous m'êtes inconnu, comme vous l'êtes sans doute à monseigneur. Arrière donc, nous ne laissons pas ainsi pénétrer tout le monde auprès de son éminence, ses ennemis auraient trop de facilités à se débarrasser d'elle.

— Et moi je vous jure, répliqua l'officier étranger, que je suis fort connu du coadjuteur, quoique je ne sois pas de son parti; si je ne vous dis pas mon nom, c'est que j'ai des raisons pour le cacher en ce moment; mais j'ai à entretenir le coadjuteur d'une affaire d'honneur qui ne souffre aucun retard.

En ce moment Fabien se pencha à la portière, et il jeta sur le solliciteur un regard distrait; il pâlit tout-à-coup en reconnaissant le marquis de Crenan, le capitaine aux gardes avec lequel son frère avait dû se battre le jour même. Dès que le carrosse eut franchi la porte du cloître, il ordonna d'arrêter, sauta à bas de la voiture, et revenant sur ses pas, il toucha l'épaule du capitaine, dont la discussion avec le gentilhomme de Gondi s'envenimait de plus en plus.

— Monsieur de Crenan, dit-il à voix basse, un mot, s'il vous plaît.

En s'entendant appeler par son nom, le capitaine se retourna brusquement; mais voyant un gentilhomme bien mis et de bonnes manières, il le suivit sans hésiter sur la place du parvis.

— Monsieur le marquis, lui dit Fabien à voix basse, excusez mon indiscrétion, mais pourrais-je vous demander si l'entrevue que vous désirez avoir avec M. le coadjuteur est relative à un certain duel.

— Qui diable a pu vous dire cela? interrompit le marquis avec étonnement; mais vous étiez sans doute aujourd'hui dans la grand'salle, et vous avez eu connaissance de cette affaire comme tant d'autres... Eh bien, oui, c'est relative-

ment à ce duel que je désirerais voir le coadjuteur.

— Le coadjuteur personnellement?

Crenan garda un moment le silence, comme s'il eût hésité à révéler ses secrets à un inconnu.

— Ma foi, reprit-il, vous pouvez m'aider à sortir d'embarras... Je vous avouerai donc que ce n'est pas personnellement au coadjuteur que j'ai affaire, mais à un jeune gentilhomme qu'il cache chez lui.

— Monsieur Fabien de Croissi?

— Justement. Le connaîtriez-vous?

— C'est moi-même.

— En ce cas-là, dit le marquis d'une voix grave, j'ai un grand devoir à remplir envers vous, monsieur; veuillez me suivre.

— Où donc?

— Auprès de votre frère, qui va mourir.

— Mon frère... Albert... Où est-il?

— Là, dit le gentilhomme en désignant un carrosse qui stationnait sur la place du Parvis, à l'ombre noire et épaisse des tours de Notre-Dame.

Fabien suivit son guide en chancelant; il oubliait en ce moment tous les crimes de son frère et une douleur poignante serrait sa poitrine. Crenan monta sur le marchepied et dit doucement :

— J'ai satisfait à votre vœu, monsieur de Croissi, et je vous amène ce frère que vous avez désiré revoir.

— Mon frère répéta une voix faible et cependant impérieuse encore qui sortait du carrosse, est-ce bien Fabien de Croissi qui vient assister à mes derniers moments?

Le marquis salua, descendit du marchepied et fit signe à Fabien de prendre sa place, pendant que lui-même s'éloignait de quelques pas pour ne point troubler cette lugubre entrevue.

— Oui, oui, c'est moi, monsieur le baron, dit Fabien en sanglotant, c'est votre frère qui vous supplie de lui pardonner ses torts envers vous, comme il vous pardonne les vôtres envers lui!

Le moribond se tut un instant.

— Allons! reprit-il comme s'il se parlait à lui-même, voilà bien à peu près les mots que je désirais entendre de sa bouche avant de mourir, lorsque j'ai supplié mon généreux adversaire de me conduire jusqu'ici!... Eh bien, monsieur, continua-t-il d'un ton différent avec une profonde amertume, le fils de Mme de Rieul, le petit-fils d'un soldat parvenu, va donc devenir par ma mort baron de Croissi! J'ai voulu être le premier à vous saluer de ce titre, et ce désir est sans doute celui d'un bon frère!

Ces paroles furent prononcées avec un accent étrange qui fit frémir Fabien.

- Monsieur le baron, dit-il avec douleur, pourquoi me supposer des sentiments qui sont si loin de mon cœur? D'ailleurs votre blessure n'est peut-être pas mortelle, et si vous voulez permettre qu'on vous transporte dans le cloître, je suis sûr que le coadjuteur vous fera prodiguer toutes sortes de soins.

Albert s'agita péniblement sur le siége où il était étendu.

— Non, non, murmura-t-il en gémissant, la nuit est trop noire pour que tu puisses voir la pâleur de mon front et sonder la profondeur de ma blessure. Mais rassure-toi, dans quelques instants tu pourras disposer de l'héritage... D'un moment à l'autre le sang va m'étouffer, le médecin l'a dit, et j'ai voulu profiter de mes derniers instants pour te voir, te parler encore... Sans doute tu me trouves bien coupable à ton sujet, mais réfléchis à ce que tu devais être pour moi! Je t'avais vu trois fois dans ma vie; je ne te connaissais pas, tu étais le fils d'une femme que je détestais et dont je méprisais l'origine; je t'avais nourri de mon pain, et je devais te considérer comme mon vassal... Juge donc des efforts qu'il m'a fallu faire pour te montrer de l'intérêt, de l'affection, lorsque je te croyais nécessaire à mes desseins! Juge de la colère que j'ai dû ressentir lorsque je t'ai vu résister à mes volontés! Qu'étais-tu, pauvre serf, pour refuser de te sacrifier à la fortune de ton aîné? Juge de ce que je dois ressentir en ce moment où je te laisse cette fortune et ce nom auxquels je n'ai pu donner un nouvel éclat par ton secours!

Ces sinistres paroles furent accompagnées de râlements affreux; Fabien n'osait parler de peur d'irriter la raison égarée de son frère.

— Allons! sois heureux puisque je ne serai plus là pour le voir, reprit le mourant; mon hôtel est prêt, tu peux aller y prendre à l'instant ton logis; va t'emparer de mon château de Croissi, les vassaux te connaissent; ils t'ont vu leur égal et ils te verront leur seigneur. Prends tous mes

biens, mais avec eux je te lègue le désir de les augmenter et l'impuissance de le faire!

Il s'arrêta encore et les râlements devinrent plus déchirants.

— Mais j'oublie, continua-t-il avec une espèce de joie méchante, que tu ne pourras jouir paisiblement de tout cela... Tu es prisonnier dans le cloître Notre-Dame, et tu le seras bientôt dans une prison d'état. Je connais les courtisans, ils t'y oublieront toute ta vie; ton protecteur se lassera de toi ou bien il sera vaincu... Malgré ta farouche conscience, la vie n'est pas pour toi un champ semé de fleurs. Et puis, ta fiancée, celle que tu aimes, tu ne pourras l'épouser : elle est condamnée comme toi. Oui, oui! quoique tu hérites de ton aîné, toi, misérable cadet né pour la misère, tu ne profiteras pas du heureux hasard qui te protége, et cela console.

Fabien restait immobile et silencieux. Que répondre à l'expression de cet affreux délire, signe certain d'une désorganisation prochaine? Il versait des larmes amères.

En ce moment Elisabeth, qui cherchait Fabien et qui s'inquiétait de sa longue absence, accourut précédée des pages qui portaient les flambeaux. L'éclat subit des torches montra alors au mourant les riches habillements des deux jeunes gens; il se souleva en tressaillant et demanda avec une sombre expression de haine :

— C'est donc là cette jeune fille que tu aimais? Elle t'a donc suivi? Que fait-elle ici avec cette brillante parure? Toi-même, qui t'a donné ce costume si différent des habits de drap gris que tu portais au manoir? Prévoyais-tu donc que tu allais devenir baron de Croissi?

La jeune fille se pencha dans l'intérieur du carrosse pour connaître l'interlocuteur mystérieux de Fabien; elle rencontra le regard fauve et ardent du baron.

— Bonjour, mademoiselle, dit Albert avec une ironie terrible, vous allez donc épouser votre fiancé, maintenant que je ne pourrai plus m'y opposer?

— Monsieur le baron, répliqua Élisabeth avec candeur en baissant les yeux, ignorez-vous que nous sommes mariés?

— Mariés! mariés! répéta Albert d'une voix sourde; imprudents! qui se marient lorsque la prison d'état attend l'époux, et le couvent des Carmélites l'épouse!

Elisabeth regarda Croissi avec une expression d'étonnement; elle voyait bien qu'il était blessé et mourant, mais elle ne comprenait rien à cet égarement farouche. Fabien lui fit un signe de la main, mais elle se méprit encore sur le sens qu'elle devait y attacher.

— Êtes-vous si mal, monsieur le baron? dit-elle avec tristesse; nous serions si heureux de consacrer notre vie à embellir la vôtre, maintenant que nous pouvons être heureux!

— On vous a donc pardonné?

— La reine a daigné nous accorder notre grâce, et nous allons la remercier au Palais-Royal.

Au Palais-Royal! reprit le baron en s'agitant convulsivement, vous allez au Palais-Royal! mais sans doute on vous introduira par une porte dérobée, comme les roturiers et les intrigants. Moi, je n'ai jamais pu entrer au palais par la porte d'honneur... Mais ce carrosse, ces flambeaux, cette livrée!... répondez, répondez, continua-t-il d'une voix tonnante où s'étaient réunies ses dernières forces, est-ce par la porte d'honneur que vous entrerez chez la reine?

Les jeunes gens se détournèrent avec horreur.

— Il est donc vrai! s'écria le mourant; tu as obtenu plus d'avantages avec ta grossière vertu que moi avec toute ma raison et ma sagesse! comme ce Jacob dont me parlait mon précepteur dans mon enfance, tu m'as volé mon droit d'aînesse! Tu vas être riche, honoré, puissant, tu vas entrer dans la voie des faveurs, et moi je meurs méprisé, repoussé de tous... Eh bien!... Adieu... je vous...

La voix expira sur ses lèvres, et il ne put achever sa malédiction : il était mort.

Les jeunes gens restèrent un moment glacés de terreur. Crenan et Virelon vinrent les arracher à ce spectacle lugubre. Un moment après les deux voitures se séparèrent et prirent une direction différente : l'une sombre et silencieuse, roula pesamment vers le faubourg Saint-Germain, où était l'hôtel du défunt; l'autre partit rapidement pour le Palais-Royal, à la lueur éblouissante des torches que portaient les valets.

ELIE BERTHET.

(Le Siècle.)

UNE AVENTURE DE GARNISON

A SAINT-GERMAIN.

Verneuil et Juvigny avaient fait dès l'enfance un pacte d'amitié ; rien de plus commun. A vingt-cinq ans, ils l'observaient encore avec une fidélité scrupuleuse ; c'est beaucoup plus rare.

Au collége, où les mêmes études les avaient constamment unis, et dans le 6ᵉ régiment de hussards où ils servaient tous deux avec le grade de lieutenant, on les avait surnommés et on les surnommait encore Castor et Pollux, Oreste et Pylade, Damon et Pythias.

Un jour,—ils pouvaient avoir de quinze à seize ans ; c'est à cet âge que viennent les pensées les plus ingénument exagérées ; plus tard, hélas ! les idées deviennent vraies, positives, et l'on cesse d'être heureux.— Un jour, Verneuil et Juvigny s'étaient dit :

— Amitié jusqu'à la mort !

— Et jurons qu'entre nous tout sera mis en partage ; plaisirs et peines, fortune et misère.

— Mais, si nous venons à désirer en même temps quelque chose qu'il soit impossible de partager ?

— Eh bien ! nous y renoncerons tous deux.

— Pourquoi priver l'un d'un bonheur qui serait encore pour l'autre un motif de joie ?

— Tu as raison ; convenons alors que le sort décidera.

— Soit ; mais non pas le sort dans son entier aveuglement ; nous jouerons, si tu le veux, l'objet en litige.

—C'est cela ; une partie d'écarté, et tout sera dit.

— Accepté. De cette manière, jamais de dispute.

—Jamais de refroidissement dans notre liaison. Un objet te convient et me convient aussi, vite un jeu de cartes, et le gagnant s'empare de la conquête. Une autre circonstance se présente ; nouvelle partie qui devient une revanche ; c'est charmant !

Un serment solennel scella ce bizarre traité.

Bizarre ! Ainsi le trouveront bien des gens ; mais, après dix années d'expérience, on aurait pu le regarder, en conscience, comme le résultat d'une inspiration céleste. A vingt-cinq ans. Verneuil et Juvigny, grâce à une trentaine de parties d'écarté, avaient évité autant de querelles capables de rompre l'amitié la mieux cimentée.

Tout avait donc été à merveille jusque-là, mais !...

Point de traité, si habile qu'en soit la combinaison, dans lequel on ne découvre, tôt ou tard, quelque impossibilité qu'on n'a point prévue ; ce qui prouve qu'il n'est point donné à l'esprit humain d'atteindre en rien à la perfection, et ce qui explique pourquoi, il n'existe pas un seul contrat, où l'on n'ait consacré un nombre plus ou moins grand d'articles à des prévisions de rupture.

C'était après la glorieuse et rapide campagne d'Italie ; un escadron du 6ᵉ des hussards, rappelé en France, tenait garnison dans la petite ville de Saint-Germain, et les officiers, fêtés, accueillis comme autant de héros, s'élançaient au-devant des plaisirs avec autant d'ardeur, qu'ils en mettaient auparavant à braver la mitraille ou à emporter une redoute.

Le château, la terrasse, la forêt, font de Saint-Germain un séjour délicieux ; mais nos deux amis y trouvèrent encore un autre attrait : dans cette ville demeurait le père de Delbois, leur capitaine, avec qui ils avaient formé une liaison assez intime. M. Delbois, heureux de posséder son fils pour quelque temps, n'épargna rien pour lui faire, ainsi qu'à ses frères d'armes, une aimable et joyeuse réception.

Une bonne table à laquelle présidaient franchise et cordialité, un salon où se réunissait tout ce que Saint-Germain pouvait offrir de danseurs élégants et de femmes aimables, c'était certainement plus qu'il n'en fallait pour justifier la présence assidue de Verneuil et de Juvigny dans la maison de leur ami Delbois : mais il faut convenir qu'ils y étaient attirés par un charme plus puissant encore que celui du plaisir.



Drawn by J. M. W. Turner, R. A. — Imp. de Lucadières, r. St Jacques, 91, Paris — Engraved by R. Wallis

Saint-Germain.

3e Année

Il n'était bruit dans toute la ville que d'une jeune italienne arrivée depuis six mois environ. M. Delbois père l'avait présentée dans le monde

là qui ont toujours le plus d'esclaves et qui les conservent le plus longtemps.

Un matin, le capitaine Delbois alla inviter tous

Il n'était bruit dans toute la ville que d'une jeune italienne arrivée depuis six mois environ. M. Delbois père l'avait présentée dans le monde comme la fille d'un ancien correspondant de sa maison, disant aux curieux qu'on la lui avait confiée afin de la soustraire aux horreurs de la guerre qui désolait son pays. Sans nous arrêter à faire le portrait de Bianca Marielli, c'était le nom de l'italienne, nous dirons seulement que sa première apparition dans les cercles de Saint-Germain fut signalée par l'admiration hautement manifestée de tous les hommes, et par la haine de toutes les femmes, qui se déguisa, selon l'ordinaire, sous les dehors d'une amitié vive et empressée.

Bien des adorateurs s'étaient mis sur les rangs pour obtenir la main de Bianca ; mais les demandes avaient été accueillies par autant de refus, et l'on avait pensé, ce qui devait paraître très-vraisemblable, que cette main était un trésor soigneusement gardé pour l'heureux Delbois. Cependant lorsqu'on vit le capitaine, à son retour, papillonner autour de toutes les beautés en renom, sans paraître s'inquiéter aucunement de Bianca qui, de son côté, semblait lui rendre indifférence pour indifférence, on commença à attribuer les refus passés à la maladresse de ceux qui avaient fait les demandes; les soupirants reprirent courage, et la belle italienne se vit de nouveau le point de mire de tous les amours et de toutes les ambitions.

Comme il n'est point de cœur plus inflammable que celui d'un officier de hussards, ce devint une sorte d'émulation parmi tous les camarades de Delbois; nous signalerons comme les plus épris, mais aussi comme les plus timides, Verneuil et Juvigny.

Mais, soit que l'heure d'aimer ne fût pas venue pour Bianca, soit que son cœur enfermât un mystère qu'il lui importait de céler, elle se montrait aimable avec tous et ne donnait à aucun le droit de se croire préféré: elle savait admirablement arrêter une déclaration sur le bord des lèvres, et, coquette ou non, elle était arrivée au point de se donner un singulier relief de coquetterie. Toutefois son amoureux cortége n'en fut pas diminué. Il n'est point de malédictions qu'on n'ait fulminées contre les coquettes; il n'est point de femmes qui aient été plus souvent vouées au mépris et à la haine, et ce sont pourtant celles-là qui ont toujours le plus d'esclaves et qui les conservent le plus longtemps.

Un matin, le capitaine Delbois alla inviter tous ses amis à un grand bal. — Cette journée, leur dit-il, est marquée pour moi au sceau du bonheur; je veux que vous veniez connaître les motifs de ma joie et la partager.

En parlant ainsi, ses yeux étaient rayonnants, et ses invitations furent si pressantes que, cédant à la curiosité plus encore qu'à l'attrait d'un bal, pas un des officiers n'eut garde de manquer à la fête. Verneuil et Juvigny, comme on le pense bien, se montrèrent des plus empressés.

Jamais Bianca n'avait été aussi ravissante que ce soir-là; sur ses traits était répandue une expression de gaîté et de bonheur qui ajoutait à l'éclat de sa beauté, et lui donnait une puissance irrésistible. Il y avait aussi dans son maintien et dans son accueil un gracieux abandon qui, selon l'interprétation qu'on pouvait lui donner, pouvait inspirer de la confiance au plus timide, et même jusqu'à une certaine témérité.

Cette influence agit tout d'abord sur Verneuil qui n'avait encore osé dépasser les limites de la prévenance et du compliment. Accepté par Bianca pour cavalier, il se promit de ne point laisser passer la contredanse sans porter un coup décisif, en donnant enfin une voix à sa muette passion. Pendant la première figure, il parla du regard; à la seconde, il profita de la chaîne anglaise pour hasarder un serrement de main; la troisième finissait à peine, qu'il exprimait en balbutiant, à sa belle danseuse, le désir de lui faire une confidence. Le visage de Bianca devint tout-à-coup sérieux; elle lui répondit:

—Monsieur Verneuil, j'ai aussi, moi, une confidence à vous faire; vous la connaîtrez à la fin de la soirée; attendez jusque-là, je vous en conjure. J'espère qu'alors vous me comprendrez et me rendrez justice.

Puis, reprenant sa première gaîté, elle lui tendit la main en disant:

— C'est à nous.

Et la quatrième figure commença.

Verneuil ne sut d'abord que penser; mais, à la réflexion, il trouva, dans la réponse que Bianca venait de lui faire, plus de motifs d'espérance que de crainte. Enfin il se monta si bien l'imagination que, sans les nombreux témoins qui l'environnaient, il se serait livré immédiatement

à tous les fous transports d'une joie immodérée.

La contredanse était finie, et Juvigny s'approcha de Bianca pour lui rappeler la promesse qu'elle lui avait faite de valser avec lui. Verneuil se hâta de quitter le salon; il descendit au jardin où du moins il ne devait trouver pour témoins de son ivresse que des arbres et des fleurs. Les arbres et les fleurs sont, comme on sait, les confidents favoris des amoureux qui peuvent se permettre en leur présence, sans redouter ni contradiction ni raillerie, les transports les plus absurdes, et les plus ridicules hyperboles.

Dieu sait quel degré de ridicule et d'absurdité avaient atteint déjà les hyperboles et les transports de Verneuil, lorsque Juvigny se trouva tout-à-coup devant lui, dans un état de fièvre non moins violent et dont la cause, nous pouvons le dire dès à présent, était exactement la même.

La joie est de son naturel excessivement causeuse; nos deux officiers qui, par amour-propre peut-être, s'étaient jusqu'à ce moment fait un secret d'une passion dont l'issue était douteuse, furent enchantés de se rencontrer pour se faire part de leurs espérances.

— Verneuil, voici une soirée qui a fixé mon destin.

— C'est justement ce que j'allais te dire, mon cher Juvigny.

— Mon ami, figure-toi un ange; c'est à en perdre la raison.

— Je crains bien d'avoir perdu la mienne aussi; jamais je n'avais rêvé tant de grâces unies à tant de beauté.

— Tu es amoureux?

— Qui ne le serait pas en la voyant?... Des yeux noirs avec une tête de madone; la naïveté de l'innocence jointe à toutes les séductions de la volupté; un regard à bouleverser le cœur, et un sourire qui brille à l'âme comme une espérance!

Pendant que Verneuil parlait, Juvigny éprouvait un sentiment vague d'inquiétude.

— Oh! c'en est fait, continua le premier avec enthousiasme, ma vie à la belle italienne, ma vie à Bianca Marielli!

— Bianca! s'écria Juvigny; mais c'est elle que j'aime!

Il y eut entre les deux jeunes gens un moment d'un terrible silence; ce fut Verneuil qui le rompit.

— Écoute, Juvigny, notre rivalité ne doit pas porter atteinte à l'amitié qui nous lie, c'est à Bianca seule qu'appartient le droit de décider.

— A Bianca de décider, soit,..... Verneuil, il m'en coûte de t'affliger, mais je dois te prévenir que, selon toutes les apparences, la lutte ne peut plus exister entre nous. Après l'accueil que m'a fait Bianca, ce soir, j'ai l'espoir, je pourrais même dire la certitude d'être aimé.

— Tu t'abuses étrangement, mon cher Juvigny, et tu me contrains à te déclarer toute la vérité; oui, c'est à moi, à moi, entends-tu bien, que Bianca donne la préférence; je pourrai t'en donner la preuve ce soir: écoute, et sois juge toi-même.

— Ecoute-moi plutôt, et reconnais ton erreur.

Et quand, au milieu de leur discussion qui s'échauffait de plus en plus, ils se furent mutuellement raconté, pour preuve de leurs allégations, ce que Bianca avait dit à chacun d'eux, ils s'arrêtèrent confondus, cherchant une explication raisonnable à cette bizarre aventure.

— Plus de doute, reprit Verneuil après avoir réfléchi quelques instants; cette confidence que Bianca doit nous faire n'a d'autre but que d'annoncer à l'un son triomphe, à l'autre sa défaite.

Alors le cours de leurs idées changea de direction; après s'être tous deux attribué la victoire, ils se sentirent subitement découragés, et se regardèrent avec envie, chacun pensant être l'amant dédaigné et croyant voir un rival heureux dans son adversaire. A ce premier mouvement succédèrent bientôt les transports du désespoir et de la colère.

— Non, jamais, s'écria Juvigny d'une voix frémissante, jamais je ne te céderai Bianca!

— Et je jure que, moi vivant, Bianca ne pourra t'appartenir.

— C'est ce que nous verrons!

Un éclair brilla dans les yeux de Verneuil qui venait de se rattacher à une dernière espérance.

— Ainsi tu veux, Juvigny, rompre notre amitié et manquer à notre serment?

— Notre serment! le tiendras-tu, toi, Verneuil?

— Oui, oui, et j'exige à l'instant l'exécution de notre traité.

— Mais si la chance du jeu m'est favorable, consens-tu à te retirer franchement et sans ar-

ière-pensée, à ne plus faire auprès de Bianca la moindre tentative?

— J'accepte.

— Allons donc, et que le jeu décide entre ous!

Etait-ce bien la religion du serment qui déterminait leur résolution? Nous n'oserions affirmer u'il n'y eût point au fond de leur cœur un autre motif moins loyal; Verneuil et Juvigny se piquaient également d'être des joueurs de première force.

Les voilà donc assis à une table de jeu; cinq à six personnes les entourent et les considèrent avec étonnement, car l'expression de leur physionomie est étrange, et il n'y a point d'enjeu sur le tapis;... ce qui n'empêche pas les spectateurs d'établir tranquillement leurs paris.

Une demi-heure s'est écoulée déjà, et les parieurs trouvent que la partie marche lentement. C'est qu'en effet les deux joueurs qui donneraient une moitié de leur existence pour connaître sur-le-champ le vainqueur, se conduisent absolument comme s'ils voulaient reculer cette solution jusque dans l'éternité. Ils épient les regards l'un de l'autre, ne touchent une carte qu'en tremblant, ne la jettent qu'après de longues hésitations; enfin ils ont chacun quatre points; le coup décisif est commencé, et la sueur coule à grosses gouttes sur leur visage.

Verneuil a fait deux levées; deux levées sont devant Juvigny; pâles d'anxiété, l'œil hagard, tous deux prêts à se trouver mal, ils laissent tomber leur dernière carte,... *Deux dix de carreau* sont sur le tapis, et les parieurs se mettent à rire.

Un de ceux-ci dit:

— C'est partie nulle; prenez un autre jeu et recommencez.

— Non, s'écria Verneuil; une pareille souffrance ne peut être supportée deux fois!

Et se levant, il s'éloigna brusquement; Juvigny le suivit.

Sortis du salon, ils s'arrêtèrent.

— Il nous faut une décision pourtant.

— Et surtout qu'elle soit prompte.

Un regard et un geste achevèrent l'explication.

— Le jugement de Dieu! s'écrièrent-ils.

Et ils s'élancèrent vers le jardin. Un homme se mit entre eux et les arrêta; c'était Delbois qui avait assisté à la fin de leur partie et les avait suivis.

— Votre cruel projet ne s'accomplira point, leur dit-il; vous ne refuserez pas à ma prière et au souvenir de l'amitié qui vous a unis jusqu'à ce moment, le sacrifice d'une querelle dont le motif est peut-être imaginaire.

— Imaginaire! Il est vrai que tu ne le comprendrais pas, toi, Delbois, qui es incapable d'apprécier comme de ressentir une passion sérieuse.

— Peut-être, mes amis, dit Delbois en souriant; mais je jure sur l'honneur que vous ne vous battrez pas à présent; demain, à la bonne heure, si votre folle animosité n'a pas eu le temps de se calmer; aujourd'hui vous m'appartenez entièrement.

Et les prenant par le bras il les fit remonter, non sans peine, au salon.

Le souper venait d'être servi; M. Delbois père s'avança, tenant par la main la plus jolie des danseuses; et la présentant aux convives qui se groupaient autour de la table, il dit:

— Je vous présente Bianca Marielli, femme de mon fils qui l'a épousée en Italie et dont nous avons été forcés, pour des raisons de famille, de tenir le mariage secret jusqu'à ce jour.

Verneuil et Juvigny étaient un peu confus lorsqu'il leur fallut serrer la main de Delbois pour le féliciter. Quant au duel, il n'en fut plus question.

Voici comment cette histoire est venue à ma connaissance: Je me promenais un jour avec ma femme et mon petit Eugène sur la rive de la Seine qui fait face au Pecq. Eugène s'approcha d'un brocanteur qui avait étalé tout près d'un groupe de laveuses, trois ou quatre tableaux entre autres marchandises. Ma femme suivit Eugène et le trouva considérant un portrait de femme dont la beauté le frappa si vivement qu'elle ne put résister au désir de l'acheter. Pendant qu'elle en débattait le prix, une laveuse s'empressa de me raconter l'histoire de cette femme qui n'était autre que Bianca Marielli.

MOLÉRI.

L'ARTISTE EN PLEIN VENT.

Toute la population de la bonne ville de Bruxelles était en émoi. Talma, le grand tragédien français, devait clore ce jour-là ses représentations par *Léonidas*, dont l'auteur, le jeune Pichat, venait d'être enlevé à la littérature classique avant le temps, et bien près de son premier triomphe.

Les portes du théâtre étaient assiégées presque dès la pointe du jour; la queue des avides spectateurs se prolongeait à midi jusqu'à l'extrémité de la place de la Monnaie; il était évident que la vieille salle de spectacle ne pourrait pas contenir tant de monde, et qu'on verrait à la comédie, comme au séjour des bienheureux, plus d'appelés que d'élus.

Le héros de cette espèce d'ovation, celui qui agitait ainsi ces bons buveurs de bière de l'ancien Brabant, peu enthousiastes de leur nature, était debout derrière une fenêtre de l'hôtel de la Croix-Blanche, occupé prosaïquement à se faire la barbe, regardant, avec assez d'indifférence, cette foule que lui seul attirait, comme s'il avait l'habitude de ces sortes de triomphes, et les acceptant comme un monarque que l'empressement du peuple n'enivre plus.

Il causait familièrement avec un ancien ami, habitant de la ville, grand amateur de tragédie, qui avait même essayé des planches, dans son temps, sans pouvoir s'y soutenir; si bien que, grâce à la protection d'Hamlet, tout puissant sous l'empire, il avait échangé le cothurne, qui lui allait si mal, pour un petit emploi dans les contributions directes, qui ne lui allait pas beaucoup mieux, mais où il était à l'abri des sifflets. La chute du colosse impérial n'avait pas déplacé le protégé du grand artiste : les gouvernements changent, les empires s'écroulent, mais les contributions, directes ou non, sont inamovibles.

— Eh bien! il ne viendra pas, disait le tragédien d'un ton d'humeur qui tenait presque de l'amour-propre froissé; c'est un vieux fou, un misanthrope. Je vous jure pourtant, mon cher monsieur Lesec, que j'ai fait mettre *Léonidas* exprès pour lui, croyant lui faire plaisir et chatouiller un peu ses vieilles idées républicaines. C'est la tragédie la plus ennuyeuse et la plus déclamatoire que nous ayons donnée depuis *Germanicus*; mais j'y produis de l'effet avec quelques vers ronflants et patriotiques, surtout en province; et ce bon David aurait cru voir son tableau mis en scène. Mais il ne viendra pas; il vous a refusé, j'en étais sûr. L'âge, l'exil, les souvenirs du passé, tout cela nous l'a horriblement mutilé; ce n'est plus notre David du consulat.

— J'arrive de chez lui, répondit le percepteur; il m'a reçu presque comme Hermione reçoit Oreste au quatrième acte d'*Andromaque*. C'était aigre-doux, pour le moins.

— Je ne vais jamais au spectacle, s'est-il écrié brusquement; dites à mon ami Talma que je le remercie de ses bonnes intentions, mais que je me couche toujours à neuf heures. Il me fera plaisir s'il veut venir, avant son départ, boire du faro et fumer une pipe avec moi.

— Il est tout-à-fait tourné au flamand, reprit Talma avec un sourire ironique. Pauvre génie! voilà où il en arrive : à fumer du tabac de Hollande et à ne plus croire aux arts. La persécution fait plus de mal que la guillotine, mon cher, ajouta le tragédien d'un ton d'amertume; elle nous fait de grands morts de leur vivant, et et nous prive peut-être de vingt chefs-d'œuvre. Je pardonne à la restauration de s'entourer de nullités; mais elle ne devait pas exiler nos talents : ils ne courent déjà pas les rues par le temps où nous vivons! Mais laissons cela; encore un peu, nous parlerions politique.

Néron acheva sa barbe comme un simple particulier; son partner le regardant avec un silence admiratif, comme s'il paraissait extraordinaire que l'interprète de tant de héros et de demi-dieux daignât se raser lui-même. Et la foule grossissait toujours sur la place, promettant à Léonidas une ample moisson de pistoles et de couronnes.

— Savez-vous, mon cher monsieur Lesec, dit tout-à-coup le grand acteur en s'épongeant le menton avec de l'eau fraîche, et en clignant de l'œil, comme s'il allait se permettre un trait satirique; savez-vous que nos farouches républicains sont parfois aussi enragés d'aristocratie qu

les vieux gentilshommes. Je vous parie dix napoléons que David serait venu au spectacle si j'avais été lui en faire l'invitation moi-même. J'y avais songé, mais le temps m'a manqué : je fais ici un métier de régisseur et de galérien. Les répétitions me tuent : faites donc jouer la tragédie à des poupées parlantes et à des têtes à perruques. Tenez, j'ai environ trois quarts d'heure à moi, je vais aller attaquer ce vieux Romain dans son fort. Voulez-vous m'accompagner?

Très-volontiers, répondit M. Lesec, en secouant la tête comme un homme qui fait une concession, mais qui juge par avance que l'entreprise qu'on lui propose n'aura aucun succès.

Le tragédien, qui n'avait réellement que des allures toutes bourgeoises hors de la scène, endossa sa houppelande et donna familièrement le bras à son ami le percepteur, qui, tout fier d'une pareille compagnie, se redressait de toute sa hauteur en traversant la place de la Monnaie, prenant libéralement sa part des regards de curiosité et d'admiration qui accueillaient les deux promeneurs à leur passage. Ils s'éloignèrent bientôt de la foule en gagnant la rue Pierre-Plate pour se rendre à celle de la Fourche.

— Nous allons essuyer une bourrasque, mon illustre, dit M. Lesec, préparez-vous; quant à moi, je vous laisse tout sur le dos. je ne m'en mêle pas.

— C'est donc tout-à-fait un loup-cervier? reprit l'acteur en doublant le pas. Pauvre exilé! pauvre génie qui meurs! je te plains.

Les voyageurs arrivèrent bientôt au nouveau Louvre du célèbre artiste, qui était encore fort convenable malgré son isolement et son air de vétusté. Une servante, au moins sexagénaire, ouvrit avec effort la lourde porte extérieure, non sans avoir examiné, par la petite grille d'un judas, si elle pouvait recevoir les visiteurs. Enfin, ils furent admis dans un salon assez mal éclairé, passablement en désordre, dont les ornements et le mobilier accusaient, par une singulière anomalie, deux siècles de distance; et le maître de l'école française, l'illustre exilé, sortant en grand négligé d'une pièce voisine, s'avança à leur rencontre d'un pas rapide et presque majestueux, quoique son corps, atteint par l'âge, commençât à se courber un peu.

A la grande surprise de Talma, qui s'attendait à une réception refrognée, David lui sourit et jeta même sur un fauteuil la grosse pipe qu'il tenait, pour presser cordialement les deux mains de son ami.

— Sacrebleu! sois le bien venu, mon vieux camarade, s'écria-t-il brusquement, tu ne pouvais arriver plus à propos; je suis dans une joie que je n'ai pas éprouvée depuis longtemps. Ta présence l'augmente encore. Et le vieux peintre se frotta les mains, ce qui était pour lui un signe de contentement surnaturel.

Talma regarda M. Lesec, comme pour lui dire: Il n'est pourtant pas si diable que vous me l'avez fait noir. L'honnête percepteur ne répondit aussi qu'en pantomime : ses bras écartés et ses yeux grands ouverts signifiaient positivement : — Je n'y comprends rien; il paraît que le baromètre a changé; ce qu'il y a de positif, c'est que j'ai été reçu, pour mon compte, comme un chien dans un jeu de quilles. Vous me direz : Un modeste comptable du gouvernement belge et le Roscius français, cela fait une certaine différence.

— Sarpebleu! il faut que tu me promettes de venir dîner demain avec moi, reprit le peintre en accompagnant sa franche invitation d'un sourire; et le sourire sur la figure austère et grave de David, ressemblait assez à une grimace, d'autant plus que, comme on le sait, il avait dans la bouche une loupe qui lui tirait la joue quand il s'animait en parlant, et embarrassait sa prononciation.

— Je ne puis accepter, mon bon camarade, répondit Talma d'un ton de regret; je joue ce soir pour la dernière fois, et je pars demain pour Paris.

— Tu pars demain?

— Il le faut, Michelet et Damas ont tout le répertoire sur les épaules; le comité presse mon retour. Lemercier n'attend que moi pour nous lire une espèce de *Richard III*.

— Corbleu! sarpebleu! je me moque du comité; tu partiras après-demain, un jour ne fera pas mourir de faim le Théâtre-Français; j'attends mon ami Girodet, et il faut que tu dînes avec nous. Cela me rajeunira de vingt ans, cela me rappellera nos réunions chez Kolliker, à la porte du Louvre.

L'illustre exilé accompagna cette phrase d'un second sourire plus effrayant que le premier. Le comédien en fut légèrement ému; il y avait dans ce sourire amer quelque chose de douloureux;

le regret de la patrie absente s'y laissait deviner.

— Je resterai, je resterai pour toi, mon bon David, reprit le tragédien avec empressement, je manquerai pour toi à mon devoir, je volerai un jour de congé à nos chers sociétaires; mais c'est à condition que tu feras aussi un petit sacrifice en ma faveur, et que tu viendras ce soir me voir jouer *Léonidas*.

— Eh bien!.... je m'en moque, j'y consens, répondit le peintre, que la prochaine arrivée de son ami Girodet rendit joyeux et presque affable, va pour Léonidas; tant pis pour toi, mon compère, si je m'endors un peu,... cela m'est arrivé presque toutes les fois que j'ai mis le nez dans un spectacle.

— Les applaudissements dont Talma sera couvert vous réveilleront, monsieur David, dit le courtisan M. Lesec; et ce galant à-propos lui valut à son tour un sourire et même une invitation pour le lendemain, qu'il accepta avec orgueil, au risque de se compromettre un peu vis-à-vis du prince d'Orange.

— Décidément, il a de bons moments, dit Talma à M. Lesec, quand ils furent hors de la maison. C'est à Girodet que nous devons cela.

— Cette visite lui fait grand plaisir, ajouta le percepteur. Gros est venu aussi, il y a un an à peu près; le pauvre vieillard sautait de joie et pleurait comme un enfant.

— Et pas un d'eux n'a le crédit de le faire rentrer en France! reprit Talma avec un soupir tragique.

Le même soir, entre six et sept heures, le vieux peintre français, baron de l'empire, ayant risqué l'habit noir et laissé mettre un ruban rouge tout neuf à sa boutonnière, faisait, presque timide et confus, son entrée au grand théâtre de Bruxelles, et se blotissait de son mieux dans une loge d'avant-scène que lui avait fait réserver son ami Talma, en compagnie de l'inséparable M. Lesec, plus fier, plus radieux, plus frisé et plus jaboté que s'il eût été nommé premier commis aux finances. Mais, malgré les soins du modeste artiste pour garder l'incognito, le bruit se répandit bientôt dans la salle qu'il était au nombre des spectateurs. Il fut reconnu; tout le monde se leva respectueusement; des bravos multipliés retentirent du parterre jusqu'au cintre. On assure qu'un noble prince, digne descendant des Nassau, accompagné de son jeune fils, ne fut pas des derniers à applaudir l'illustre exilé, qu[i] troublé, ému, ne pouvant retenir quelques la[r]mes, salua assez gauchement l'assemblée en d[i]sant à M. Lesec :

— Eh bien! mon ami, on pense donc enco[re] à moi? On sait donc que j'existe à peu près [de] Bruxelles?

— La patrie de tant de peintres célèbres, r[e]prit le courtisan percepteur, devait bien ce[tte] ovation au grand homme qui lui a demandé asil[e].

— C'est bien, c'est bien, reprit David, q[ui] voulait garder sa bonne humeur, et pour q[ui] ce compliment était un souvenir pénible, n'ou[bliez] pas que je ne viens ici que pour Talm[a]. Léonidas, en effet, parut bientôt et envahit [à] son tour toute l'attention, tous les regards, ju[s]qu'à la respiration de ce nombreux public; cha[que] parole du généreux spartiate faisait crou[ler] la salle sous une triple salve de bravos. L'au[teur] des *Sabines*, de *Brutus*, du *Serment d[u] jeu de Paume*, du tableau du *Sacre*, resta calme, immobile, muet au milieu de ces scène[s] de tumulte et de profond silence qui se succé[daient] continuellement; il n'entendait pas les ap[plaudissements] du public, il n'était pas au spec[tacle]; il oubliait même qu'il voyait et écouta[it] son ami Talma; il était aux Thermopyles, à côt[é] de Léonidas lui-même, il était prêt à mourir ave[c] lui et ses trois cents braves. Jamais il ne s'étai[t] senti si vivement impressionné; loin de se lais[ser] aller au sommeil, comme il avait semblé l[e] craindre, il était animé et couvert de sueu[r] comme s'il eût pris une part active au dévoue[ment] héroïque qui faisait le motif du drame. L[e] rideau s'abaissa enfin, il fut quelques minute[s] encore à se remettre, et ne put articuler que ce[s] mots, quand il fut tout-à-fait revenu sur la terre:

— Mon Dieu! que c'est beau d'avoir du talen[t] comme ça!...

Au sortir de la salle, la foule se pressait encore sur le passage de l'artiste français, qui doublait le pas pour échapper à ce dernier triomphe mais qui se sentait ivre de bonheur, de joie et d[e] souvenirs; c'était le plus beau jour de son exil et il souriait à la pensée que ce jour devait avoi[r] un heureux lendemain, lorsqu'une jeune dam[e] à la taille svelte, à la figure grave et régulière, élégamment parée, s'avance vers lui en lui tendant la main.

— Permettez à la petite-nièce de Franklin,

lui dit-elle, à lady Hobart, de saluer votre gloire.

Le vieillard s'inclina, posa ses lèvres sur le gant de belle Américaine, mais ne trouva pas le moindre madrigal à lui adresser. Un gentleman se présenta à son tour d'un air presque suppliant, tenant à la main un portefeuille ouvert et un crayon.

— Monsieur David, s'écria le jeune Anglais, d'un accent guttural fort prononcé, auriez-vous la bonté de me faire un seul trait, une barre sur ce papier?

— Une barre! reprit le peintre en souriant et ne comprenant pas encore bien clairement le désir de l'insulaire amateur d'autographes: Autant vaut-il en faire deux; et il prit le crayon et traça deux lignes parallèles qui n'avaient pas toute la perfection géométrique désirable. L'Anglais se confondit en remerciements et se perdit dans la foule.

Une douce nuit, bercée de rêves d'or, succéda à cette heureuse soirée, si bien que le pauvre banni, toujours si sombre et si taciturne d'ordinaire, se leva pour la première fois dès le point du jour, dispos et presque guilleret, recommandant à sa vieille ménagère, surprise de le voir debout avant elle, de tenir le déjeuner prêt et de songer d'avance à son dîner, qui devait être digne des hôtes illustres qu'il attendait.

— Comment, vous sortez, monsieur, et de si grand matin! s'écria la bonne femme en remarquant que son maître avait son chapeau sur la tête et sa canne à la main.

— Oui, mère Rébecca, reprit David en souriant et en gagnant la porte extérieure, je me permets de sortir et de marcher tout seul, comme un grand garçon.

— Mais il fait à peine jour, toutes les boutiques sont encore fermées.

— Je ne songe pas à faire d'emplètes.

— Mais, où pouvez-vous aller à l'heure qu'il est, je vous le demande?

— Eh! sacrebleu! reprit le peintre impatienté, ne devines-tu pas, vieille folle, que je vais au devant de mon camarade Girodet, jusqu'à la porte de Flandre.

— C'est différent; mais êtes-vous bien sûr qu'il arrive par cette porte là? Et vous a-t-il marqué l'heure exacte?

— Eh! qu'importe, mordieu! je l'embrasserai quelques minutes plus tôt, et quand je me promènerais une heure à l'avance sur la route, cela me distraira, cela me fera prendre de l'exercice; le docteur Franchomme me l'a recommandé. Allons, va te promener toi-même, et ne fais pas brûler ton rôti.

Et cela dit, l'ancien conventionnel franchit le seuil de sa solitaire habitation, frappant le pavé du fer de sa longue canne, comme s'il venait de faire un coup d'autorité, et riant sous cape de la figure de la vieille servante, qui le regardait s'éloigner d'un air ébahi.

Le vieillard marchait d'un pas assuré; il respirait à pleins poumons l'air frais du matin: il était gai, jeune, heureux; il allait revoir un ami. Mais son empressement l'avait fait devancer de près de deux heures l'arrivée ordinaire de la diligence; il ne s'aperçut de cette faute de calcul qu'après s'être promené assez longtemps dans ce large et maussade faubourg qui aboutit à la porte de Flandre. Sa fidèle compagne d'atelier et d'exil, sa pipe, lui manquait; dans sa précipitation, il l'avait oubliée. Il continua sa promenade solitaire, se renfermant dans ses riantes pensées, n'ayant pour distraction que le passage de quelques ouvriers se rendant au travail, et des herbagères des environs accourant de toute la vitesse de leur embonpoint flamand au marché de l'horloge. Quand on est seul et que l'on flâne, lorsqu'on attend surtout, on est comme un enfant, on fait argent de tout pour tuer le temps et avoir l'air de faire quelque chose: un pot de fleurs à une croisée, une pie dans une cage, une mouche qui vole, nous rendent le service de nous occuper un instant. Notre promeneur eut l'heureuse chance de rencontrer sur son chemin, durant sa flânerie prolongée, un artiste en plein vent, plus vitrier, sans doute, que peintre, qui, monté sur son échelle, s'escrimait de la brosse avec l'aplomb et l'enthousiasme de Gros terminant son admirable coupole de Sainte-Geneviève.

Le peintre de Napoléon passa deux fois devant le barbouilleur, en jetant un coup d'œil furtif sur son travail, admirant avec quelle intrépidité ce brave homme encaustiquait d'outre-mer pur le fond de son paysage pour en faire un ciel; au-dessus de l'enseigne, presque terminée, était écrit en gros caractères: *Au Point-du-Jour*, précaution aussi indispensable, pour indiquer le projet de l'auteur, que l'inscription: *Bière*

flamande et hollandaise, ajoutée à la première pour faire connaître le commerce du marchand, propriétaire de ce chef-d'œuvre.

— Voilà, se dit l'artiste français, un honnête Vander croûte, qui entend la perspective comme un cheval de charretie, et qui, je le parierais, se croit autant de talent que Rubens. Il brosse sa planche comme s'il cirait une paire de bottes, et il est heureux !... La troisième fois que le promeneur passa devant l'echelle, il n'y tint pas; une nouvelle couche d'indigo venait de couvrir la première : c'était à faire frémir. Il s'écria, en continuant sa marche et sans regarder le coupable : — Il y a trop de bleu.

— Hein? plait-il? dit le peintre d'enseignes. Mais celui qui s'était permis cette critique était déjà loin. Deux fois encore, l'ami de Girodet passa et repassa devant le point du jour, et deux fois il ne put s'empêcher de répéter la même exclamation : — Il y a trop de bleu, corbleu ! Le mastiqueur froissé se retourna et haussa les épaules pour toute réponse, se demandant sans doute de quoi se mêlait ce monsieur, qui, d'après sa tournure, ne lui semblait pas un amateur des plus cossus, ni un connaisseur des plus fins. A une quatrième rencontre, le flâneur inconnu répéta encore son éternel refrain : — Il y a trop de bleu. Le rouge monta au visage du Wouwermans bruxellois.

— Monsieur ne voit donc pas que je peins un ciel? dit-il, de ce ton de modération apparente que prend un homme qui commence à se fâcher, et qui veut dissimuler sa colère. Cette fois, l'artiste était descendu de son échelle, et s'était même posté à distance de l'autre côté de la rue, clignant de l'œil gauche, se faisant un abat-jour de sa palette pour s'assurer de son effet... Il s'admirait dans son ouvrage : il était heureux, et l'exclamation du promeneur était venue plus mal à propos que jamais troubler sa jubilation.

— Parbleu! je me doute bien que vous voulez faire un ciel, reprit l'impitoyable frondeur, mais je me borne à vous dire qu'il y a trop de bleu.

— Est-ce que vous avez vu quelquefois faire des ciels sans bleu, monsieur l'amateur?

Je ne suis pas amateur du tout, je vous dis seulement en passant, et pour votre gouverne, qu'il y a trop de bleu, voilà tout. Faites-en ce que vous voudrez, et si vous croyez qu'il n'y en ait pas assez, mettez-en encore.

— Mais, bourgeois étonnant que vous êtes, je me tue à vous dire que c'est un ciel, un ciel pur, sans nuages, qui doit représenter le point du jour.

— Raison de plus, ventrebleu! un ciel de charbon de terre!... Plaisantez-vous, mon cher, d'y mettre du bleu?.. Il faut que vous ayez perdu la tête.

— Par sainte Gudule, c'est trop fort, s'écria le croûton exaspéré; vous n'êtes qu'un vieil entêté et un ignorant en peinture. Je voudrais vous y voir, vous, à faire des ciels sans bleu.

— Je ne dis pas que je suis bien fort sur les ciels, mais, si je m'en mêlais,... je ne mettrais pas de bleu.

— Vraiment! ça serait du joli.

Ça aurait du moins l'air de quelque chose.

— C'est donc à dire que mon tableau n'a l'air de rien?

— Ma foi, à peu près, ça ressemble à un mauvais paravent d'auberge, à un coupon de papier peint, à un plat d'épinards, à tout ce que l'on voudra.

— Un plat d'épinards! un paravent! s'écria l'artiste brabançon hors de lui!... Moi, élève de Ruisdael, moi, arrière petit-cousin de Gérard Dow ! Auriez-vous la prétention d'en savoir plus que moi dans mon art?... art que j'ai honorablement pratiqué à Anvers, à Louvain et à Liége. Un plat d'épinards!.... La fureur du peintre insulté augmenta à un tel point qu'il saisit son observateur par le bras, le secouant avec violence en ajoutant :

— Sais-tu bien, vieux radoteur, que ma réputation est faite depuis longtemps? que j'ai un cheval rouge à Malines, un grand-cerf à Namur et un Charlemagne à Aix-la-Chapelle, devant lesquels tout le monde s'arrête saisi d'admiration.

— Massacre!... méchant fabricant de galette, reprit David poussé à bout et en arrachant la palette des mains du barbouilleur;... donne-moi ça,... tu mériterais que je te misse toi-même au beau milieu de ta croûte avec ta tête d'étude d'imbécile et des oreilles d'âne : et entraîné par l'indignation il était déjà sur l'échelle, effaçant avec le plat de sa main tout le chef-d'œuvre de son confrère, resté sur la place, immobile et stupéfait.

— Arrête!... arrête!... vieux fou! vieux mi-

sérable! s'écria l'infortuné croûton, pâle de terreur. Une enseigne superbe!... un tableau de trente-cinq francs!... Je suis perdu!... Je suis ruiné!... Et il secouait le pied de l'échelle pour en faire descendre le barbare sacrificateur. Mais celui-ci, ne s'effrayant ni des cris de sa victime, ni de la présence de cinquante voisins accourus à tout ce bruit, n'en continuait pas moins à frotter impitoyablement le point du jour, brouillant ensemble le ciel et la terre, le soleil et les arbres, les fabriques et les figures, ou du moins ce qui était destiné à représenter des maisons et des bonshommes; puis, non moins prompt à réédifier qu'à détruire, n'employant que le bout du doigt ou le manche d'une brosse, le nouvel artiste en plein vent ébaucha, en quelques minutes, un ciel en grisaille et la masse esquissée de trois buveurs de bière qui fêtaient le point du jour le verre à la main, et parmi lesquels figurait la caricature du peintre d'enseignes lui-même, reconnaissable à ses sourcils épais et à son nez en forme de truffe.

L'assistance, d'abord inquiète et tumultueuse, disposée plutôt à prendre parti pour le gâcheur, son compatriote, que pour l'étranger, s'arrêta court au bas de l'échelle, ne put retenir un murmure d'approbation quand le chaos de couleurs commença à se débrouiller un peu. Le maître de la maison, attiré hors de sa taverne par cette espèce d'émeute, était venu grossir le groupe des curieux. Il fut le premier à crier bravo et à supposer que le nouvel artiste en plein vent était au moins de la force du premier. L'arrière petit-cousin de Gérard Dow vit soudain sa fureur se calmer et se changer en admiration.

— Oh! s'écria-t-il, vous êtes de la partie, avouez, mon brave homme, que vous êtes de la partie.... Oui, oui, c'est un confrère qui a voulu me faire une farce, dit-il en riant, à quelques voisins qui l'entouraient, c'est un peintre d'enseignes français ou hollandais; mais, je suis franc, j'avoue qu'il a du chic et je le reconnais pour mon maître.

L'auteur du *Serment des Horaces*, son instant de fièvre passé, allait descendre de son échelle, aux applaudissements des spectateurs, quand il en apparut un nouveau parmi eux, monté sur un joli cheval anglais, et qui, croyant reconnaître le grand artiste sur le singulier piédestal où il était juché, avait fendu la presse, au risque d'écraser quelque flamand.

Cette peinture est à moi, s'écria-t-il dans un jargon qui parut bizarre à la populace bruxelloise: je la prends, je l'achète, je la couvrirai de guinées, s'il le faut.

— Comment? dit le peintre brabançon.

— Que voulez-vous dire? continue le brasseur hollandais.

— Je dis que je donne de cette enseigne le prix que l'on voudra, reprit l'étranger, qui était descendu lestement de cheval, et que l'ami de Talma reconnut alors pour le jeune Anglais qui, la veille, au sortir du théâtre, lui avait demandé un coup de crayon sur son portefeuille.

— Ce tableau n'est pas à vendre, jeune homme, dit le croûton avec un orgueil tout paternel, et comme si c'eût été son ouvrage.

— Non, dit le débitant de bière, car il est vendu et même payé en partie d'avance; cependant il y a un moyen de s'entendre, et si monsieur désire s'en arranger, c'est à moi qu'il aura affaire.

— Du tout, du tout, fit le barbouilleur en écartant la foule, c'est à moi que cela appartient; le confrère a bien voulu me donner un petit coup de main d'amitié, mais l'enseigne est ma propriété légale, et je suis libre de la vendre à qui je veux.

— C'est un vol, c'est une escroquerie! exclama le maître de la maison; mon Point-du-Jour est mon bien, il est scellé sur mon mur, et j'ai seul le droit d'en disposer si cela me convient.

— Je te ferai paraître chez le juge, vieux fripon, dit celui qui n'avait pas peint le tableau.

— Je vous attaquerai en abus de confiance, reprenait celui qui l'avait à moitié payé. Pendant ce temps la foule s'augmentait autour des disputeurs, et devenait tellement compacte que le large faubourg de Flandre en était obstrué.

— Ventrebleu! sarpebleu! dit alors, d'une voix tonnante, un troisième interlocuteur qui n'avait pas encore pris la parole jusque là, tant il était stupéfait et contrarié de la tournure que prenait l'événement; il me semble que je suis pour quelque chose dans cette affaire, et que l'on doit me consulter un peu.

— C'est juste, confrère, dit le peintre d'enseignes, il ne s'agit pas de disputer ainsi en pleine rue;... entrons chez maître Martzen et

arrangeons-nous à l'amiable en buvant un pot de bière. David se laissa entraîner dans le cabaret pour échapper à la masse de curieux qui s'augmentait sans cesse. La querelle n'en fut que plus vive à l'intérieur, l'hôtelier et le barbouilleur prétendant toujours à la propriété de l'enseigne en litige, l'Anglais offrant toujours, avec une profusion toute britannique, de la payer au poids de l'or.

— Eh fichtre!... eh mort Dieu! si je ne veux pas qu'elle soit vendue, dit, avec impatience et presque avec colère, celui qui était le véritable auteur de cette peinture.

— Oh! mon cher monsieur, dit le tavernier, vous ne voudrez pas priver de cette occasion un pauvre homme qui a bien de la peine à faire ses petites affaires et à joindre les deux bouts;.... quelques fonds me viendraient fort à propos pour renouveler ma provision de faro et de bière de Londres.

— Ne le croyez pas, confrère, s'écria le peintre, c'est un pince-maille qui pleure misère et qui a plus d'écus que vous et moi; je suis père de famille, et vous me devez la préférence comme artiste. D'ailleurs, nous partagerons ensemble le prix du tableau, ce n'est que trop juste.

— Laissez donc, reprit vivement maître Martzen, c'est un vieux flibustier, un mange tout qui n'a plus de quoi marier sa fille, parce qu'il a mis sa dot dans son ventre.

— Il en a menti par sa gorge d'hérétique, répliqua le confrère de David; ma Lubette est fiancée à un jeune ouvrier français, un ébéniste, bon travailleur, et qui doit l'épouser à la bonne dame de septembre, toute pauvre qu'elle est.

— Une fille à marier, un bon ouvrier français, interrompit brusquement l'artiste étranger! Voilà qui change la chose de face, sarpebleu! Je consens à céder les trois bonshommes esquissés, ce sera la dot du jeune ménage, et je laisse à la libéralité de milord à fixer le prix qu'il veut bien mettre à cette pochade.

— Bien, illustre maître, dit le jeune Anglais, voilà juger avec équité; le sage Salomon n'aurait pas mieux décidé. Quant à moi, je consens de grand cœur au marché. J'ai offert cent guinées de l'ébauche telle qu'elle est, j'en donnerai deux cents si l'auteur consent à la signer et à écrire au bas ces deux seuls mots: PIERRE DAVID. Le baron impérial sourit, c'était un consentement; mais son nom avait été prononcé, il était reconnu.

Un cri de surprise et de joie accueillit cette découverte; ce nom révéré et glorieux se répéta de bouche en bouche avec enthousiasme.

— Quoi! s'écria le croûton interdit... David!.. vous êtes M. David, le célèbre peintre français! Oh! mon maître, mon illustre, pardonnez-moi de vous avoir parlé le chapeau sur la tête, et de vous avoir traité de collègue.... Je ne suis qu'un gueux, un misérable.... Dites-moi que vous me pardonnez, et le pauvre homme se découvrait, des larmes dans les yeux, et était prêt à s'agenouiller quand David lui tendit la main avec une fraternité toute républicaine. La taverne était remplie de curieux et de buveurs; tout le monde se leva par un transport unanime, au cri répété de vive David! puis chacun l'entoura, se disputa la gloire de rapprocher son verre du sien pour trinquer avec lui. Le bon vieillard, ému, attendri de ce nouveau triomphe tout populaire, ne put refuser de prendre sa part d'une topette de lambic, et les vivats et les cris de joie redoublèrent.

Pour compléter cette scène tout-à-fait à la Teniers, la gentille Lubette, la fille du peintre en plein vent, arriva, attirée par le bruit que faisait déjà, dans tout le quartier de la porte de Flandre, l'histoire merveilleuse d'une enseigne qui hâtait son mariage et lui constituait une dot de deux cents louis. Elle se jeta sans façon au cou de son bienfaiteur, qui la reçut à bras ouverts, en faisant remarquer qu'après tout il était bien naturel qu'il embrassât la mariée.

Au même instant, trois étrangers, dont la mise était celle de bourgeois aisés, entraient dans la taverne enfumée du Point-du-Jour avec une précipitation inquiète: c'était le percepteur M. Lesec, conduisant à sa suite Talma et Girodet. Ce dernier, arrivé à Bruxelles depuis une heure, n'avait pas trouvé son ami David à son domicile; le tragédien et le comptable s'étant rendus aussi rue de la Fourche, n'y avaient point rencontré leur hôte, et tous trois, apprenant sa disparition depuis le matin, alarmés, craignant qu'il ne lui fût arrivé quelque accident, couraient à sa recherche et pénétraient dans le bouchon du Point-du-Jour, guidés par la rumeur publique.

— Ah! Apollon soit loué! dit Talma en apercevant le grand peintre au milieu d'un groupe

de buveurs de bière et le verre à la main... Il ne lui est rien arrivé de fâcheux.

— Dieu me pardonne! ajouta le percepteur, ce cher baron embrasse les jolies filles; il n'est pas trop mal inspiré quand il se lève de grand matin.

— Bravo! bravo! mon vieux camarade, reprit l'auteur d'Atala, en courant à lui les bras étendus : tu te mêles donc aussi de changer de genre et d'école?... Bravo! maître, il n'y a pas de mal à finir comme Rembrandt a commencé; mais, par ma foi! je ne me doutais pas que tu faisais aussi des tableaux flamands!

ÉMILE VANDER-BURCK.

FANCHON.

LE CHEVALIER DORAT.

Lorsqu'on vient à relire, aujourd'hui, les feuilletons de Geoffroy, on se demande avec surprise comment cet écrivain a si longtemps conservé son immense réputation de critique. On ne peut guère s'expliquer un semblable phénomène que par le petit nombre des journaux qui paraissaient alors, et surtout par la position puissante du *Journal de l'Empire.* La critique de Geoffroy ne possède rien en effet de large et de vraiment artistique. Brutale, injuste, passionnée, elle consiste à dire en assez bon style des injures sans bon droit. Elle s'attaque à tout ce qui obtient à tort ou à raison du succès; elle aboie, mord, déchire, revient sans cesse à la charge, ne se décourage et ne se lasse jamais, ne tient pas compte d'un échec, enfin, comme Voltaire, s'inquiète peu de frapper juste, pourvu qu'elle frappe fort et souvent. Cet Erostrate, qui brandit une plume au lieu d'une torche, jette son encre corrosive sur tout ce qui brille ou qui s'élève. Il voudrait incendier, et il ne produit que des taches éphémères que le temps et le succès effacent bientôt. En effet, rien de ce qu'il a pris corps à corps n'a jamais succombé. Mlle Duchesnois a laissé un grand nom artistique, malgré la haine de Geoffroy. Talma, qui but de tant d'injures, pouvait, comme Titus, passer sa main sur son visage en disant : Il ne m'a point fait de mal; enfin un vaudeville assez médiocre, contre lequel Geoffroy s'est évertué à douze ou quinze reprises différentes, a obtenu un succès inouï. Joué plus de deux cents fois, son titre seul éveille encore, parmi les contemporains des premières années de l'empire, le souvenir qui passionne tant de vieux visages aux représentations de *Richard*; il n'est pas un des lecteurs de ce feuilleton qui n'ait entendu parler de *Fanchon-la-Vielleuse*, si même il n'en a pas lu la brochure. Et cependant, je le répète, Geoffroy a fait une de ses plus violentes guerres à ce vaudeville. Napoléon, qui réorganisait alors une nouvelle noblesse, avait blâmé une pièce dans laquelle un grand seigneur épousait une chanteuse des rues. Dès que l'opinion impériale eut transpiré, Geoffroy se mit aussitôt à l'œuvre. Il s'en prit à tout, à l'idée, au style, aux couplets et à la pensée *philosophique* de l'ouvrage, pour nous servir de ses propres expressions. Ces cris et cette colère de commande, au lieu de nuire au succès, attirèrent l'attention du public sur la pièce, et dès-lors on se disputa les places au Vaudeville pour applaudir *Fanchon*. Plusieurs duels eurent lieu pour et contre la vielleuse. Mme Belmont, chargée du rôle principal, prit place immédiatement parmi les actrices bien aimées. Enfin Carle Vernet, dont, à cette époque de littérature et de mœurs futiles, la France entière répétait en riant les calembourgs, dit que la pièce nouvelle, avec ses auteurs Pain et Bouilly, ne pouvait jamais avoir fin (faim). Un calembourg de Carle Vernet était alors la consécration suprême de la mode, la plaisanterie du peintre célèbre raviva la vogue de *Fanchon* pour cent représentations nouvelles.

On le comprend, parmi les mille sujets de controverse que fit naître le succès de *Fanchon*, il faut mettre en première ligne les discussions qui s'élevaient, chaque jour, et à chaque moment, sur le plus ou moins d'authenticité et de réalité de l'anecdote à laquelle les auteurs avaient emprunté le sujet de leur pièce. C'était une sorte de tradition vague sur l'origine de laquelle on n'avait rien de précis, et que la révolution et

ses terribles bouleversements rendaient impossible à vérifier. Plus l'énigme restait indéchiffrable, plus on s'obstinait à en chercher le mot.

Un soir, Brazier, assis à l'orchestre du Vaudeville et l'imagination fort loin de ce qui se passait sur la scène, rêvait à quelque scenario de pièce, lorsqu'il fut tiré tout-à-coup de sa préoccupation par un exclamation de son voisin. C'était un homme de cinquante ans à peu près, d'une physionomie fine, et dont les manières aisées annonçaient une grande distinction. Il prêtait au spectacle plus d'attention que n'en accorde d'ordinaire une personne familière avec les plaisirs du théâtre, et semblait attacher aux aventures de la joueuse de vielle un intérêt presque personnel. Quand on eut baissé le rideau, après le premier acte, l'inconnu se pencha vers une personne qui l'accompagnait.

— Pauvre Fanchon! dit-il en soupirant.

— Vous connaissez Fanchon la vielleuse, s'écria Brazier.

— Vous connaissez Fanchon? répétèrent toutes les personnes qui se trouvaient là.

Aussitôt l'inconnu se vit entouré par une foule empressée. On grimpa de toutes parts sur les banquettes pour le voir et pour l'entendre.

— Monsieur se trompe, répondit celui qui se voyait subitement devenu l'objet d'un si vif empressement. Je ne sais rien sur ce que vous désirez savoir.

— Fanchon! dites-nous l'histoire de Fanchon!

L'inconnu se rassit sur sa banquette. Les cris, les interrogations, les interpellations prirent alors un caractère presque hostile. Sans s'émouvoir, sans paraître remarquer le tumulte qui grondait autour de lui, le voisin de Brazier fit tête à l'orage. Sur ces entrefaites, on leva le rideau, le bruit se prolongea quelques instants encore, mais enfin on obtint du silence et la pièce put continuer.

— Monsieur, dit Brazier à la personne qu'il avait jetée dans une si désobligeante position, j'ai des excuses à vous faire : me pardonnez-vous mon indiscrétion?

— La faute en est à moi, monsieur, qui ai parlé trop haut à mon frère, répliqua, avec une exquise politesse, celui à qui s'adressait l'amende honorable du vaudevilliste. Cependant je dois vous avouer que je crains de devenir une seconde fois, après le spectacle, l'objet de nouvelles interpellations. Outre l'ennui d'une pareille scène, j'ai d'autres motifs pour ne point jouer ici un rôle public.

— Je puis vous épargner la contrariété que vous redoutez, monsieur. Voici la pièce qui touche à sa fin ; veuillez me suivre avec la personne qui vous accompagne. Grâce à une petite porte, connue seulement des familiers du Vaudeville, nous nous réfugierons dans l'intérieur même du théâtre. Vous sortirez ensuite par la porte des artistes, et vous n'aurez plus rien à redouter de l'indiscrétion dont je suis le premier coupable.

A quelques minutes de là, Brazier avait, en effet, mis en liberté les deux personnes dont il s'était fait l'Arianne au milieu du labyrinthe des coulisses.

— Monsieur, lui dit le plus âgé, il ne me reste qu'un moyen de vous remercier des bons offices que vous venez de nous rendre avec une si charmante grâce, c'est de vous raconter l'histoire que le public me demandait avec une trop bruyante instance. Cependant l'heure et le lieu ne me paraissent guère convenables pour un pareil récit. Si vous tenez à connaître ce que je sais de Fanchon, veuillez vous trouver demain matin, à onze heures, au Café de Foy. Je vous dirai l'histoire de la vielleuse; mais toutefois à une condition, de laquelle je suis résolu de ne point me départir, c'est que vous déjeunerez avec moi.

— J'accepte vos conditions, monsieur. A demain.

— A demain.

Le lendemain, en effet, tous les deux se trouvèrent exacts au rendez-vous.

— Puisque nous n'avons personne pour nous présenter l'un à l'autre, monsieur, vous me permettrez de décliner moi-même mon nom, dit le vieillard en allant au devant de Brazier. Je suis le comte de C... Durant la terreur, on m'a inscrit sur la liste des émigrés, et l'on m'a condamné à mort. Je me trouve à Paris pour obtenir ma radiation et ma réhabilitation. Quant à vous, monsieur Brazier, je sais que vous êtes un jeune homme plein de talent et d'esprit, dont le public répète déja le nom avec plaisir.

Maintenant il ne me reste qu'à me féliciter du hasard heureux qui me vaut l'honneur de vous connaître, et qu'à vous conter l'histoire de Fan-

chon. Pour cela, il faut que je reporte mes souvenirs à une époque où vous étiez à peine né; oui, monsieur, je vais vous parler de 1773. J'avais à peu près l'âge que vous avez aujourd'hui. Mousquetaire rouge, comme mes camarades, je passais au Cadran-Bleu tout le temps que me laissaient mon service et la galanterie. Le Cadran-Bleu servait alors de point de réunion aux jeunes hommes élégants. On y jouait, on y déjeunait, on y donnait des petits soupers; les abbés et les poètes affectionnaient ce cabaret, et les usuriers ne manquaient pas de s'y trouver assidûment; car, en face d'une table de jeu, d'un repas bien servi, ou d'un joli minois, l'argent allait vite! Pour remplir sa bourse, on signait gaîment, et même sans les lire, les lettres de change les plus fatales.

Parmi les sangsues de cette espèce, qui hantaient le Cadran-Bleu, on remarquait surtout un petit homme frais, rose et poudré, que l'on nommait Blandin. Il était impossible de mettre plus de gaîté et de bonhomie à ruiner les gens, que n'en professait cette bizarre créature. Facétieux et d'un entrain remarquable, il ne manquait pas d'un certain esprit, et prenait sa part de toutes les folies qui se faisaient au Cadran-Bleu; seulement il ne les payait point, il les faisait payer par ses pratiques, comme il disait. Pour cela, il ajoutait toujours aux conditions d'un prêt, la réserve d'un souper en guise de pot-de-vin ou d'épingles. Du reste, ce que je vais ajouter vous le fera mieux connaître encore.

Un soir, Blandin, étendu nonchalamment sur sa chaise, badinait avec un cure-dent et digérait en homme heureux. Tout-à-coup je vis sa face rebondie et empourprée devenir pâle, se décomposer, et donner tous les signes de la peur. Quelqu'un venait de s'asseoir en face de lui et le regardait d'une façon peu rassurante. A la fin, cette personne éclata de rire et tourna la tête de mon côté. Je reconnus le chevalier Dorat.

— Ah! ah! maître Blandin, dit-il, pour avoir une telle peur en me voyant, il faut que vous sentiez en votre conscience avoir bien mérité les coups de bâton que je vous ai promis. Mais rassurez-vous, je ne vous garde pas rancune des quinze jours que vous m'avez fait passer à la prison pour dettes. Mercier n'a point voulu laisser dans vos griffes le fondateur du JOURNAL DES DAMES; il a payé la lettre de change que je vous avais faite, et me voilà prêt à vous en signer de nouvelles.

Tandis que Dorat parlait, les joues de Blandin avaient repris leurs couleurs incarnadines, et son œil brillait de la grosse gaîté qui lui était habituelle.

— Vous ne rougirez donc jamais, monsieur le chevalier, murmura-t-il, d'avoir dissipé une si belle fortune?

— Une pareille morale te sied bien, misérable, qui en as dévoré plus de la moitié avec tes prêts usuraires. Mais je ne me plains pas; j'avais besoin d'argent, tu me l'as vendu cher; s'il l'avait fallu, je te l'aurais payé plus cher encore.

— Cependant, avec de l'économie...

— Ecoute, vieux flibustier, trêve de leçons. Maintenant que me voilà ruiné, je puis vivre comme toi. On n'a pas besoin de richesses pour s'imposer des privations. Ton exemple est celui d'un sot.

— Quoi! prévoir l'avenir, se mettre à l'abri des revers de la fortune...

— A moins d'être un crétin de ton espèce, on sent l'or pétiller dans ses mains: plus on dépense, plus on veut dépenser; l'homme le plus pauvre, s'il lui arrivait tout-à-coup de l'opulence, se montrerait dissipateur.

— Non, monsieur; il se souviendrait de sa pauvreté passée, et se tiendrait en garde contre le retour des souffrances qu'il a déjà supportées.

— Tu es aussi bête que fripon, Blandin. Tiens, regarde cette petite Savoyarde de seize à dix-sept ans, qui serait, ma foi, jolie si elle était débarbouillée. Elle se fatigue la poitrine à chanter en plein vent, durant toute la soirée, pour gagner quelques sous. Je parie que, si elle devenait riche, l'or lui glisserait comme de l'eau dans les mains.

— Vous ne connaissez point les Savoyards. Je suis originaire de ce pays là, monsieur le chevalier. Ils sont économes.

— Veux-tu en faire le pari?

— Mais, que pourrions-nous parier?

— Cent louis.

— Fi donc, vous n'avez plus d'argent.

— Eh bien! je te ferai une lettre de change, tu m'en prêteras?

— Soit? Comment enrichir cette petite fille?

— L'un de nous deux s'en chargera.

— L'un de nous deux! Mais moi seul je le puis, et vraiment je ne m'y sens point disposé... Attendez, si... je connais un moyen. Ohé! petite, viens ici, écoute, je vais te rendre riche.

L'Auvergnate accourut. Blandin la prit par la main et la mena devant chacune des personnes qui se trouvaient au Cadran-Bleu.

— Un louis pour ma protégée, disait-il. Un louis! et que ceux qui ne lui donneront rien prennent garde à eux, car le père Blandin n'escomptera plus leur signature.

Dix minutes après, Blandin et la jeune fille revinrent près de Dorat. La recette, qui s'élevait à une trentaine de pièces d'or, étincelait dans la soucoupe de la Savoyarde.

— Voilà ce que tu appelles faire la fortune de cet enfant, Blandin? s'écria dédaigneusement Dorat. Il y a là trop peu de choses pour qu'elle ne le garde point précieusement. Si tu veux faire une véritable épreuve, il faut la jeter en pleine opulence.

— Oui, n'est-ce pas, dépenser cent mille francs pour gagner cent louis? Merci. Chargez-vous de l'enrichir, puisque vous n'êtes point content de ce que j'ai fait.

— Tu crois me défier et te moquer de moi, vieux avare. Eh bien! j'accepte ton défi. Oui, moi, moi dont tu as si bien rongé le patrimoine, jusqu'à l'os que tu as même croqué; je me charge de faire la fortune de cette enfant. Viens demain matin chez moi, petite, voici mon adresse.

A huit jours de là, Blandin vit arriver au Cadran-Bleu une charmante chanteuse, dans laquelle il eut bien de la peine à reconnaître la Savoyarde de l'autre soir. Un corset de satin écarlate, richement brodé en or, dessinait sa taille élégante et fine; une jupe de taffetas noir à plis habilement tourmentés, laissait voir ses pieds mignons, chaussés de mules charmantes; enfin un petit chapeau se posait avec coquetterie sur sa chevelure poudrée; et ses adorables mains, chargées de bagues, tenaient une vielle de palissandre et d'or. On aurait dit une figure détachée d'un panneau de Watteau.

— Messieurs, dit-elle en mettant la plus piquante mutinerie à avancer vers un groupe de mousquetaires, ne voulez-vous point que je vous chante des couplets de M. le chevalier Dorat, mis en musique par M. le chevalier Piccini?

— Si vraiment, ma jolie fille, s'écria-t-on de toutes parts.

Elle promena sur l'assemblée ses grands yeux noirs, et après un court prélude chanta quelques couplets fort spirituels, qu'elle dit avec une voix qui manquait sans doute de méthode, mais pure, mais étendue, et dont l'expression fine et piquante rachetait l'inexpérience.

Quand elle eut fini, la soucoupe de vermeil ciselé qu'elle présenta à ses auditeurs se remplit jusqu'aux bords. De son petit doigt blanc elle écarta toutes les pièces de menue monnaie, les fit tomber à ses pieds, et appela deux ou trois mendiants qui se tenaient à la porte.

— Voici votre part, leur dit-elle, braves gens. Ramassez cela. Je ne garde que l'or.

Et elle sortit sans chanter davantage. Le lendemain elle revint de nouveau, mais avec un costume plus coquet que le premier. Comme la veille, elle jeta aux pauvres les pièces d'argent de sa recette.

Huit jours après, on ne parlait dans Paris que de la vielleuse du Cadran-Bleu; on s'extasiait sur sa beauté, on voulait la voir, on racontait le goût, l'originalité de sa toilette. C'était à qui lui prodiguerait des louis pour en obtenir un regard ou un sourire.

LES BERGERIES.

Un mois s'était à peine écoulé que Fanchon-la-Vielleuse arrivait au Cadran-Bleu dans un magnifique carrosse avec deux laquais et un coureur. Dès lors on s'étouffa pour la voir; on se disputa, à prix d'or et à coups d'épée les moindres places du restaurant. Il y eut des gens qui passèrent la nuit dans le cabaret pour s'assurer une bonne place le lendemain soir et entendre à l'aise la Fanchon.

Pendant toute une année, rien ne ralentit la vogue de cette jeune fille. Les seigneurs les plus riches et les plus puissants cherchèrent à se faire aimer d'elle, et aucun d'eux ne put se vanter d'avoir réussi. Un pareil phénomène ajouta encore au prestige merveilleux de Fanchon.

Une fois en mouvement, la roue de la fortune court souvent plus vite que ne prévoient ceux mêmes de qui elle a reçu son impulsion. Le ha-

sard voulut qu'un soir l'abbé de Lattaignaut, qui s'en retournait en fiacre au couvent des Pères de la Doctrine chrétienne, fut forcé de prendre la file des voitures dont se trouvaient encombrés les abords du Cadran-Bleu. Un embarras survint et retint si longtemps en présence de Fanchon le chansonnier converti, que le bon prêtre séduit par la grâce et par la beauté de la vielleuse, oublia pour elle le serment de ne plus écrire de couplets, qu'il avait fait à son confesseur, l'abbé Gauthier, chapelain de l'hôpital des Incurables. Le lendemain, la jolie Savoyarde fit annoncer qu'elle allait dire une chansonnette villageoise de l'abbé de Lattaignant. Des cris de surprise et des applaudissements saluèrent cette nouvelle; car non seulement l'abbé jouissait d'une grande réputation, mais en outre, et surtout, son retour à la poésie était une conquête de l'esprit voltairien et philosophique sur ce qu'on nommait alors les idées bigottes. Les couplets n'étaient pas excellents, monsieur, et pourtant j'éprouve, à me les rappeler, une émotion véritable. Il me semble encore voir Fanchon les chanter avec sa grâce ineffable. Cette jeune fille, qui ressemblait beaucoup à madame Saint-Aubin de l'Opéra-Comique, mettait un charme naturel et sans égal dans ses moindres gestes, et personne n'entendait impunément son chant plein d'expression. Sa voix était pure, élevée, d'une adorable naïveté.

Encouragé par un pareil succès, Dorat était toujours à l'affût de ce qui pouvait ajouter à l'auréole romanesque de sa protégée. Il répandit adroitement, sur l'origine de Fanchon, sur sa naissance et sur sa famille, mille bruits contradictoires que le public prenait au sérieux, et pour lesquels les uns se passionnaient aveuglément, tandis que les autres les combattaient avec une sorte de violence. Delà, mille versions bizarres sur la vielleuse: dans les unes, on voulait voir une jeune fille de haute naissance réduite à la pauvreté par des malheurs imprévus, et obligée, pour vivre, de recourir à son talent de chanteuse et de déguiser son origine sous une robe de Savoyarde. D'autres fois, on faisait Fanchon orpheline d'une servante d'auberge, séduite par le maréchal de Richelieu, et on lui donnait ainsi pour père un des grands seigneurs du royaume. Au milieu de tous ces contes voici la vérité sur Fanchon: Comme beaucoup de jeunes savoyardes, elle avait été envoyée par son père à Paris, pour y mendier et jouer de la vielle. Quand la fortune avait commencé à lui sourire, elle s'était hâtée de faire passer au paysan une somme considérable. L'argent était revenu; hélas! depuis six mois le père de Fanchon n'existait plus.

Fanchon ne savait pas lire; son esprit, sans être bien brillant, ne manquait pourtant pas de saillie; une gaîté vive lui donnait un grand charme et beaucoup d'originalité. Elle comprenait avec tact et finesse l'étrangeté de sa position, et savait fournir à son protecteur de nombreux moyens de la mettre en évidence. A peine une anecdote commençait-elle à vieillir et à s'oublier, qu'une seconde ravivait l'attention et fournissait un aliment nouveau à la curiosité.

Un soir, par exemple, en rentrant chez elle, Fanchon aperçut, couchée sous une porte, une vieille savoyarde. Le premier mouvement de la bonne fille fut de descendre de voiture pour porter à sa compatriote les moyens de passer à couvert une nuit plus chaude. L'hiver sévissait alors avec une violence extrême, et le froid avait tellement saisi la pauvre créature qu'il ne lui restait aucune connaissance. Fanchon la crut morte. Elle n'en fit pas moins placer l'infortunée dans sa voiture, l'emmena dans le petit hôtel du Pas-de-la-Mule, envoya quérir un médecin et parvint à ranimer la malade. Mais des symptômes sinistres se déclarèrent presque aussitôt; la fièvre éclata avec son délire et les gens de l'art témoignèrent les plus graves inquiétudes.

Le bruit de la bienfaisance de Fanchon et du danger de sa protégée se répandit le lendemain dans Paris; tout Paris aussitôt se passionna pour celle qu'on avait laissée, la veille, mourir de froid sans lui venir en aide. De cent côtés, on accourait pour savoir des nouvelles de Madelon, c'est ainsi qu'elle se nommait. Il y eut un empressement extrême à lui envoyer des secours d'argent, et lorsqu'on apprit qu'elle se trouvait enfin hors de danger, on s'abordait dans la rue en se félicitant mutuellement d'une si heureuse nouvelle.

Le soir, quand Fanchon reparut au Cadran-Bleu, dont elle s'était tenue éloignée durant le danger de Madelon, des applaudissements enthousiastes l'accueillirent de toutes parts: sa recette s'éleva à plus de deux mille louis; enfin, quand elle voulut rentrer chez elle on détela sa voiture, des gens du peuple prirent la place des chevaux et la remenèrent en triomphe à sa de-

meure, au milieu des bénédictions et des cris de dix mille personnes.

Le bon cœur de Fanchon avait seul commencé ce petit roman ; le chevalier Dorat se chargea de le terminer par un dénoûment ingénieux. Durant son délire, Madelon avait souvent appelé ses enfants et son mari. Un courrier expédié secrètement en Savoie, n'avait point tardé à rapporter les renseignements nécessaires au poète. Le jour où Madelon put se lever et sortir, le chevalier offrit sa voiture pour la promener; il la conduisit dans le faubourg St.-Antoine. Là, le carrosse s'arrêta devant une maison de modeste apparence. A peine la porte se fut-elle ouverte, que Madelon jeta un cri et s'évanouit.... Elle avait reconnu la maison qu'elle habitait en Savoie, et le jardin était disposé de manière à lui rappeler son pays natal. L'émotion de la convalescente devint encore plus vive lorsqu'elle vit sortir de la chaumière son mari et ses quatre enfants, qui se précipitèrent en pleurant dans ses bras. Des applaudissements saluèrent cette scène attendrissante ; car deux ou trois cents personnes cachées derrière les arbres s'étaient disputé la faveur d'y assister.

Madelon, comblée de présents, fut mise en possession de la maison et du jardin achetés pour elle. L'abbé de Lattaignant rima son histoire en couplets que Fanchon chanta au Cadran-Bleu ; les orgues de Barbarie les popularisèrent et les exportèrent en province, si bien que la France entière apprit à s'attendrir sur les aventures de Madelon, et à bénir la bienfaisance de Fanchon-la-Vielleuse.

Pour bien comprendre, monsieur, l'éclat et la popularité d'une pareille comédie, il faut se reporter aux temps où elle eut lieu. Watteau et Boucher avaient remis les scènes pastorales à la mode. Il fallait, à tout prix, des agneaux peignés, frisés, poudrés, avec des nœuds de rubans roses au cou ! Des bergères en paniers et en fourreau de taffetas gardaient ces troupeaux mignons en montrant leur petit pied renfermé dans les contours chinois d'une pantoufle rose; quant aux bergers ceux de l'Opéra réalisaient l'idée que s'en formaient les Parisiens. Jouer de la flûte, passer les journées aux pieds des bergères, leur tenir des propos d'amour, s'affliger de leurs rigueurs et se réjouir de leur tendresse, composaient leur seule occupation. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Madelon, son mari et ses enfants avaient été parés d'habits de velours et de soie le jour de leur entrevue romanesque, et que la chaumière et le jardin avaient été accommodés dans le même goût.

Quoi qu'il en soit, cette aventure mit plus que jamais en vogue les bergeries. La fille de Marie-Thérèse, Marie-Antoinette, voulut avoir un chalet suisse à Trianon. Louis XVI se prêta complaisamment à cette innocente parodie, et il parut, en costume de bailli, dans la ferme de la belle princesse. Celle-ci vint en jupon court lui faire la révérence et lui présenter du lait qu'elle avait trait de ses mains royales ; Mme de Polignac et la princesse de Lamballe représentaient les filles de ferme.

Ainsi le caprice de Fanchon trouva des imitateurs jusque sur le trône même !

Au milieu de ses triomphes et de sa fortune, la belle Savoyarde résistait à toutes les séductions qu'on lui prodiguait. Le comte d'Artois lui-même n'avait pu réussir à se faire aimer de la vielleuse. La calomnie, faute de mieux, s'en trouvait réduite à lui donner pour amant l'abbé de Lattaignant, qui comptait plus de soixante-dix ans, et qui se bornait à venir dîner tous les jours chez Fanchon et à composer pour elle, au sortir de table, des couplets nouveaux.

Ce fut à l'époque où la fortune de Fanchon était arrivée à sa plus grande apogée, que le chevalier Dorat me conduisit chez elle. Elle occupait rue du Pas-de-la-Mule, un petit hôtel magnifiquement meublé ; les plus grands seigneurs de la cour se disputaient la faveur, fort difficile à obtenir, d'être admis au souper dont la vielleuse, en sortant du Cadran-Bleu, faisait les honneurs avec une aisance et une simplicité remarquables.

Un soir, je vis Dorat triste et soucieux. Il me conta le pari qu'il avait fait avec l'usurier Blandin, et ajouta :

— Hélas ! mes prévisions n'étaient que trop fondées ! La pauvre enfant se laisse aller étourdiment à un goût effréné de luxe et de dépense. Déjà les dettes commencent à l'enlacer de leurs rets fatals. Enivrée de son succès, elle ne comprend pas que la fantaisie, qui l'a élevée sur un autel, peut demain la rejeter dans l'oubli et dans la misère ! En vérité cette petite folle, avec sa sagesse, sa beauté et son excellent cœur, me

donne des idées d'ordre et d'économie auxquelles je n'ai jamais songé pour moi !

Ces paroles de Dorat, loin de m'affliger, me causèrent une sorte de joie, car j'avais vingt ans alors, monsieur, et une grande fortune dont je pouvais disposer à mon gré. Eperdument amoureux de Fanchon, comme tous ceux qu' approchaient d'elle, et comme eux également repoussé par une pudeur sans forfanterie, et une dignité calme, qui centuplait ma passion, je résolus de mettre aux pieds de la belle Savoyarde ma fortune, mon nom et ma main; en un mot, d'en faire ma femme.

Monsieur, on a abusé de semblables situations dans les pièces de théâtre: écrites, elles sont devenues aujourd'hui d'insignifiants et vulgaires lieux communs. Mais croyez m'en, on éprouve une grande et profonde émotion lorsqu'on voit une pauvre femme, les yeux pleins de larmes, vous tendre une main tremblante et répondre:

—Si vous étiez de ma condition, je m'estimerais heureuse d'être à vous. Mais bientôt, monsieur, vous regretteriez cette mésalliance. Je ne veux pas punir cette générosité par un repentir.

Ni mes larmes, ni mes protestations, ni mes prières ne purent la fléchir. Désespéré, je partis pour l'Amérique, résolu à me faire tuer pour la cause de l'indépendance ou plutôt pour oublier Fanchon.

L'absence, l'éloignement, la vie des armes, périlleuse et pleine de mouvement, guérissent vite de l'amour. Peu à peu le souvenir de Fanchon devint pour moi une pensée sans amertume; je ne l'oubliais point, mais je ne la regrettais plus. Cependant n'allez pas juger de moi plus mal que je ne le mérite. Jamais je ne songeais à elle sans un vif sentiment de reconnaissance et d'admiration pour son généreux désintéressement.

Bien des années s'écoulèrent avant mon retour en France, et bien des événements étaient survenus. Le chevalier Dorat, l'usurier Blandin et l'abbé de Lattaignant étaient morts; personne ne songeait plus à Fanchon, disparue de Paris; enfin la révolution et son terrible mouvemént commençaient à bouleverser la France et préparaient les échafauds de 93.

J'arrivais d'Amérique avec des idées libérales et républicaines; la république française menaça ma tête; il me fallut émigrer et chercher un asile en pays étranger. Je me réfugiai en Allemagne.

Un soir, monsieur, j'errais dans les rues de Vienne, le cœur plein de cette tristesse qu'on éprouve avec tant d'amertume loin de son pays natal. Jugez de mon émotion et de mon trouble lorsque j'entendis tout-à-coup un des airs favoris de Fanchon. Une voix cassée disait, en s'accompagnant sur la vielle, les premiers couplets composés par l'abbé de Lattaignant pour celle que j'avais tant aimée. Emu jusqu'aux larmes, je m'approchai du groupe où l'on jouait cet air, et je vis, à la clarté de deux lampions fumants, des chiens revêtus de haillons qui exécutaient une danse.

Cependant, la vielle et la voix continuaient toujours les couplets de l'abbé de Lattaignant. Une femme formait à elle seule l'orchestre, qui me rappelait de si vifs souvenirs. Je m'approchai d'elle. La maladie et la misère se lisaient, en déplorables caractères, sur ses traits flétris et dans ses vêtements usés.

— De qui donc avez-vous appris ces couplets? lui demandai-je, en déposant mon offrande dans la soucoupe qu'elle présentait aux passants.

Elle leva les yeux, me regarda, frissonna des pieds à la tête, puis s'éloigna sans me répondre.

Je rentrai chez moi plein d'une tristesse inexplicable. Durant toute la nuit, avec une terreur instinctive, je cherchai à me rappeler où j'avais vu cette femme? Je ne pouvais obtenir de mon souvenir rien de net et de certain. Enfin une horrible clarté traversa mon esprit.

— Fanchon ! m'écriai-je, c'est Fanchon !

Je me levai aussitôt; je parcourus inutilement toutes les auberges; le soir, je visitai chacune des places publiques de Vienne.. Je ne revis plus la joueuse de vielle.

Voilà, monsieur, tout ce que je sais de Fanchon. Etait-ce bien elle que la misère avait jetée si bas? Je ne m'arrête jamais à cette idée sans frémir. Dieu veuille que je me sois trompé, et cependant une voix secrète me crie que je ne me trompe point ! N'est-ce pas affreux, monsieur, de penser que Paris applaudit avec transport à Fanchon, qu'il en fait l'apothéose, et que peut-être, en ce moment, abandonnée de tous, elle succombe à la misère et à la faim.

En disant cela, le comte essuya ses yeux, tendit la main à Brazier, et s'éloigna en silence.

§. III. — Post-scriptum.

Mercredi soir, j'ai trouvé, en rentrant chez moi, une lettre dont le cachet de cire blanche blasonnait des armoiries qui m'étaient inconnues.

Cette lettre, écrite sur un charmant petit papier vélin parfumé, portait, à son aile gauche, le même écusson que le cachet, et contenait ce qu'on va lire :

« J'ai un secret à vous révéler, monsieur. Ma » première pensée avait été de vous prier de passer chez moi; j'ai réfléchi qu'un rendez-vous » dans un lieu public serait plus convenable. » Venez donc, ce soir, à l'Opéra, et montez dans » la loge de la femme qui tiendra à la main, comme » Louise de Chaulieu, de M. de Balzac, un bou» quet de camélias rouges et blancs. »

Deux heures après, à l'aide de ma lorgnette, je cherchais dans toutes les loges de l'Opéra, le bouquet mystérieux. Après des investigations longues et minutieuses, je restai convaincu qu'il ne se trouvait aucun bouquet dans aucune des mains appuyées sur la balustrade de velours rouge.

Une seule loge restait vide, ce fut vers elle que je dirigeai impatiemment mes regards.

Le second acte de la Reine de Chypre se termina sans que personne eût paru dans cette loge.

Persuadé que j'étais victime d'une plaisanterie, je pris le parti de ne m'occuper que du spectacle et je finis par oublier tout à fait, en écoutant le beau duo que chantent si bien Dupré et Baroilhet, le mouvement d'humeur qui fait ressentir à l'homme le plus patient même une inoffensive mystification.

Quand le rideau se baissa, la loge vide n'était pas encore remplie.

Au quatrième acte, tandis que Mlle Maria dansait, avec tant de grâce, le pas cypriote auquel son talent plein d'expression sait donner un caractère si méridional, j'entendis une porte de loge s'ouvrir et se refermer avec un bruit qui domina l'orchestre lui-même. Je ne détournai pas la tête; je ne quittai même pas les yeux de dessus la scène; j'éprouvais trop de plaisir à suivre les bonds hardis et les poses capricieuses de la jolie mime, pour songer encore à mon rendez-vous.

Après le divertissement, je me levai pour partir.

Le bouquet de camélias rouges et blancs resplendissait dans la loge restée si longtemps déserte.

Sans me souvenir de mon long désappointement, de ma mauvaise humeur et de ma rancune, je franchis rapidement les marches de l'escalier et je me trouvai, peu d'instants après, en face de la porte de la loge mystérieuse. Elle s'ouvrit d'elle-même comme la grotte enchantée des Mille et une Nuits.

Une femme se trouvait seule dans le petit boudoir tendu d'étoffe de soie, et dont un riche tapis recouvrait le plancher. Elle me montra en souriant un fauteuil, et m'invitant à m'asseoir.

— Vous vous attendiez à une fée plus jeune, n'est-ce pas? demanda-t-elle. Mais ces fées là, monsieur, ne donnent point, les premières, de rendez-vous aux poètes. Me pardonnerez-vous la petite déception que votre imagination vous a value et que j'ai peut-être un peu provoquée par mes allures de roman?

Il y avait un charme et une bonhomie ravissante dans la voix douce et sonore de la vieille femme : ses yeux brillaient d'un esprit vif, ses manières annonçaient une extrême distinction; elle put lire dans mes regards peu de déconvenue et de regret.

— Voilà vraiment qui est bien, monsieur! Mes cheveux blancs et mes soixante-cinq années, — car j'ai soixante-cinq ans, monsieur, — ne vous font point peur. Pour récompense, je vais vous parler d'une personne à laquelle, s'il faut en juger par moi, vous avez su intéresser vos lecteurs, et dont vous ignorez la destinée véritable. J'ai connu Fanchon, monsieur; elle est morte dans mes bras, et je puis ajouter un troisième chapitre aux deux que vous avez publiés déjà sur la célèbre vielleuse.

Ce n'était point Fanchon, monsieur, que M. le comte de Forceville avait rencontrée en Allemagne. Son amour pour elle, la puissance des souvenirs qu'avaient éveillés en lui le son de la vielle, les couplets de Lattaignant, la nuit, et quelque ressemblance peut-être avaient causé son erreur. Tandis qu'il croyait Fanchon errante, pauvre, et réduite au triste métier de faire danser des chiens savants, Fanchon, sous le nom de Mme Laurent, occupait un joli hôtel dans le faubourg Saint-Antoine : elle menait une existence paisible malgré la révolution qui bouleversait tout Paris, et changeait si cruellement l'or-

ganisation sociale de la France. Grâce à son obscurité et aux abondantes aumônes qu'elle distribuait aux pauvres de son quartier, elle n'eut rien à redouter de la terreur, enfin quand il prit fantaisie à MM. Bouilly et Pain de mettre son histoire en scène, elle put jouir de sa propre apothéose, et rester témoin invisible de l'intérêt qu'excitaient son souvenir et son nom. Le jour où le comte de Forceville assista, près de M. Brazier, à une représentation de FANCHON LA VIELLEUSE, je me trouvais avec l'héroïne de la pièce, dans une des baignoires de côté. Là, je fus témoin de l'émotion qu'éprouva la vieille femme, car elle avait (soixante-cinq ans, monsieur, comme je les ai aujourd'hui), lorsqu'elle reconnut, dans ce vieillard chauve et blanc, que son nom troublait encore, celui qui l'avait tant aimée. Une larme brilla dans ses yeux presque septuagénaires, et sa main serra silencieusement la mienne.

Dès ce moment une activité juvénile s'empara de ma vieille amie. On aurait dit qu'elle se retrouvait à dix-huit ans. Non seulement elle sortit seule, à diverses reprises, ce qui ne lui arrivait jamais, mais encore elle détacha sa vielle du clou auquel elle était restée suspendue depuis tant d'années, et elle se remit à chanter les couplets dont s'était extasiée tant de fois la foule du Cadran-Bleu. Quand on l'interrogeait, elle détournait les questions avec adresse, souriait et paraissait émue.

Fanchon, monsieur, ou plutôt Mme Laurent n'était point restée la créature ignorante que vous avez dépeinte. Quand elle eut cessé de chanter en public, ce qu'elle fit peu de temps après le départ du comte pour l'Amérique, elle songea sérieusement à se donner l'éducation qui lui manquait; elle apprit à lire et à écrire, employa ses loisirs à des études solides, et finit par devenir une femme instruite autant que spirituelle. Chaque soir, mon père, vieux chevalier de Saint-Louis, que le crédit et la popularité de Mme Laurent avaient protégé contre la révolution, venait chez elle faire une partie de reversis, dont les deux autres partners étaient un abbé du voisinage, M. Moreau et moi.

Un soir Fanchon m'apprit que j'allais me trouver affranchie de la fatigue de mes longues séances à la table de jeu. J'avais un successeur. En effet, quelques instants après mon arrivée, je vis entrer, dans le salon, avec l'abbé Moreau, un vieux monsieur que l'ecclésiastique présenta gravement à la maîtresse de la maison. En s'acquittant de ce cérémonial, il échangea avec Fanchon un regard d'intelligence.

Le nouveau venu était le comte de Forceville que nous avions vu au Vaudeville, quelques semaines auparavant, lorsque le nom de la vielleuse produisit sur lui une si vive impression.

Mon amie, inquiète et troublée, semblait craindre et désirer tout à la fois que le comte la reconnût. Hélas! la voix, la démarche, les traits de Fanchon n'éveillèrent en lui aucun souvenir; il ne s'occupa que de la partie de reversis, dans laquelle il déploya un talent de première force. Quand vint le moment du souper, il fit preuve d'un appétit égal à sa supériorité de joueur. En prenant congé de Mme Laurent, il demanda la permission de venir rendre quelquefois visite à son aimable voisine.

— A dater de demain, je vous attends tous les soirs, répondit-elle en souriant.

Quand le comte fut parti, elle m'emmena dans sa chambre à coucher et m'embrassa en pleurant.

— Je suis folle, dit-elle. A mon âge, je devrais avoir oublié les souvenirs et les rêves de ma jeunesse. Eh bien, ma chère enfant, je vous en ai fait l'aveu, j'éprouve une tristesse profonde, un chagrin plein d'amertume, d'avoir passé près de l'homme qui m'a tant aimée, huit heures entières sans qu'il me reconnût; sans qu'un battement de son cœur, sans qu'un pressentiment vînt lui dire : là près de vous, se trouve cette Fanchon pour laquelle vous vous êtes exilé; Fanchon qui vous a sacrifié son bonheur et jusqu'à son amour.

Pendant une année entière, le comte de Forceville vint passer chacune de ses soirées chez Mme Laurent. Quoiqu'il cachât sa pauvreté avec un soin extrême, et malgré la recherche industrieuse qu'il apportait à sa toilette, il ne fallut pas une grande perspicacité pour comprendre qu'il subissait une de ces misères désastreuses dont la révolution avait frappé tant de personnes naguères heureuses et riches. Peu à peu, les bijoux du comte disparurent les uns après les autres; ses doigts se dépouillèrent de leurs bagues. Un soir, sa boîte d'or se trouva remplacée par une tabatière de corne, et à la canne à pomme richement ciselée, sur laquelle il s'ap-

puyait, succéda un jonc simple et sans valeur. Enfin, au lieu du linge fin et soigneusement blanchi qu'il se complaisait à porter, on lui vit des chemises de toile grossière, et renouvelées moins souvent. Du reste, sa sérénité ne semblait altérée en rien; en apparence il garda son humeur joviale, et ne démentit pas son noble orgueil.

Un jour que mon père et l'abbé Moreau n'avaient pu venir, Fanchon dit au comte, non sans baisser les yeux et sans trembler :

— La vie solitaire est une triste chose pour une femme même de mon âge. Il me prend parfois la fantaisie de me marier.

Le comte tressaillit, mais il garda le silence.

— A soixante-six ans, mon cher comte, une femme peut bien faire elle-même, et la première, une déclaration. Monsieur de Forceville, voulez-vous m'épouser? Vous n'aurez plus ainsi la rue à traverser pour venir faire chez moi, le soir, votre partie de reversis.

Une larme coula le long des joues du comte. Il prit la main de Mme Laurent.

— Mon amie, répondit-il, je comprends toute la générosité de vos adorables intentions; j'en éprouve une profonde reconnaissance;.. mais je ne saurais les accepter.

— Vous ne sauriez donc point m'aimer?

— Au contraire : je ressens pour vous un sentiment tendre dont je suis parfois tenté de m'accuser comme d'une faute.

— Je ne vous comprends pas, balbutia l'heureuse Fanchon.

— C'est qu'il existe dans mon cœur un souvenir qui fait toute ma vie, et auquel je ne voudrais pas, même au prix du bonheur, être infidèle. Je n'ai aimé qu'une seule fois en ma vie, madame. Celle que j'aimais, celle dont j'étais aimé m'a montré un dévouement si noble, une abnégation si sublime, que même aujourd'hui je commettrais une ingratitude coupable en donnant mon nom à une autre femme.

Mme Laurent prit le comte par la main et le mena dans un petit cabinet où se trouvaient disposés, le long du mur, une vielle, une jupe de soie et un corset de velours chamarré de paillettes d'or.

— Fanchon! le costume de Fanchon! s'écria le comte. Oh! ne me trompez point. Si vous êtes véritablement Fanchon, ne tardez pas à me dire que mon cœur et mes souvenirs ne commettent point d'erreur.

Il tremblait, il pleurait, il palpitait comme un jeune homme de dix-huit ans qui serre pour la première fois la main d'une femme aimée. Fanchon n'éprouvait pas une émotion moins grande. Le bonheur et l'amour avaient rendu à ces deux vieillards les enivrements et la verdeur de la jeunesse.

— Refuserez-vous encore de m'épouser? demanda Fanchon d'une voix entrecoupée.

Il tomba à ses pieds et couvrit de baisers la main qu'elle lui tendait.

A trois semaines de là, l'abbé Moreau célébra le mariage de Fanchon Laurent avec le comte de Forceville. Mon père signa au contrat, et j'assistai au repas de noces.

Dix années de bonheur s'écoulèrent encore pour les deux vieux époux, qui savaient donner à leur tendresse un caractère vénérable dont le spectacle émut tous ceux qui en furent témoins. Le comte mourut le premier, en 1809. Les amis de la comtesse comprirent aussitôt que la fidèle Fanchon ne tarderait pas à rejoindre au ciel celui qu'elle pleurait sur la terre. En effet, le 11 mai 1810, un cercueil fut déposé dans le cimetière du Père-Lachaise, à côté de la fosse du comte de Forceville.

Fanchon, quand elle mourut, habitait un appartement au premier, rue Ménilmontant, n° 7.

Maintenant que mon récit est terminé, dit la vieille dame en s'interrompant, vous excuserez, n'est-il pas vrai, l'indiscrétion que j'ai commise et la manière un peu sans façon dont je vous ai demandé un rendez-vous. J'ai pensé qu'un peu de mise en scène ne nuirait en rien à l'effet des détails que je voulais vous conter. J'ai cédé au désir d'avoir au moins, une fois dans ma vie, quelque chose qui ressemblât à du roman.

Elle parlait encore quand des salves d'applaudissements saluèrent Mme Stolz et le cinquième acte de la REINE DE CHYPRE.

Un domestique en livrée jeta un manteau de velours, doublé d'hermine, sur les épaules de la spirituelle conteuse. Je lui donnai le bras pour la conduire à sa voiture. Et me voici maintenant à écrire ce POST-SCRIPTUM à l'histoire de Fanchon la Vielleuse.

5 Janvier, minuit.

S. HENRY BERTHOUD.

(*La Presse*).

L'ANGE DE LA RÉCONCILIATION.

Si vous passez à Florence devant une petite église appelée l'église de Sainte-Marie-sur-l'Arno, et située *via dei Bardi*, vous remarquerez sans doute un écusson placé entre deux livres, et représentant les armes du peuple florentin accompagnées de cette devise énigmatique : *Fuccio mi feci.* Si vous demandez alors qui a fait bâtir cette église et ce que signifie cet exergue, on vous répondra que cette église fut bâtie par Hippolyte de Buondelmonte, et l'on vous racontera la légende suivante en explication de la devise.

Vers 1225, c'est-à-dire à l'époque où les premières haines guelfes et florentines régnaient dans toute leur force, il existait à Florence deux familles qui s'étaient juré une haine mortelle. C'étaient les Buondelmonti et les Bardi.

Mais, vous le savez, au milieu de toutes ces haines de famille qui divisent les pères, il arrive toujours que quelque amour secret se glisse entre les enfants, pareil à la colombe de l'arche apportant le rameau d'olivier.

Hippolyte et Dianora se rencontrèrent un matin au baptistère de Saint-Jean.—Le jeune homme, depuis la via Rondinelli, suivait cette jeune fille à la démarche pleine d'élégance aristocratique; elle entra au baptistère, il y entra derrière elle; elle leva son voile pour prendre de l'eau bénite, Hippolyte la vit, elle vit Hippolyte, et tout fut dit. Les jeunes gens lurent dans leurs yeux le sentiment qu'ils éprouvaient; ils ne purent qu'échanger deux mots, leurs noms. Le jour où ils s'étaient rencontrés était le 13 janvier, qu'on appelle à Florence le jour du pardon.

A partir de ce moment, Hippolyte ne songea plus qu'à revoir celle qu'il aimait : sans cesse il passait sous ses fenêtres; partout où elle allait, le jeune homme se trouvait aussi; rien ne lui coûtait en patience, soit qu'il dût la précéder ou l'attendre des heures entières — pour l'apercevoir une seconde; et tout cela sans autre récompense souvent qu'un signe, un coup d'œil, une parole; car Dianora appartenait à une famille de mœurs sévères. et était rigoureusement gardée.

Un jour la duègne de Dianora s'aperçut de ce qui se passait entre les deux jeunes gens : elle en prévint le père de la jeune fille, et Dianora reçut l'ordre de ne plus quitter la maison. Alors, après les espérances, après les rêves dorés, vinrent les véritables douleurs. Pendant quelque temps encore, cependant, Hippolyte ignora son malheur; il crut qu'une absence momentanée, qu'une indisposition subite, l'éloignait de Dianora. Il continua de passer sous ses fenêtres, d'aller où il espérait la rencontrer; mais ce fut inutile, il ne put pas même l'entrevoir.

Enfin une nuit, une main passa à travers les planchettes de la jalousie, et un billet tomba aux pieds d'Hippolyte. Il courut à une lampe qui brûlait devant une madone, et il lut ce qui suit :

« Mon père sait que nous nous aimons; il m'a défendu de vous revoir. Adieu pour toujours. »

Hippolyte crut qu'il allait mourir; il revint au palais Bardi, et demeura jusqu'au jour sous les fenêtres de Dianora, espérant que la jalousie allait se rouvrir; la jalousie resta fermée. Le jour vint; force fut à Hippolyte de rentrer chez lui.

Cinq ou six autres nuits se passèrent dans la même attente, suivies de la même déception. Hippolyte devenait de plus en plus sombre; il répondait à peine aux questions qu'on lui adressait, et repoussait sa mère elle-même. Enfin il ne put supporter cette longue souffrance; les forces lui manquèrent et il tomba malade.

On appela les meilleurs médecins de Florence, personne ne put deviner la cause des souffrances d'Hippolyte. A toutes les questions qui lui étaient faites, il répondait en secouant la tête et en souriant tristement. Les médecins reconnurent seulement qu'il était en proie à une fièvre ardente, et que si l'on ne parvenait à en arrêter les progrès, en quelques jours elle l'aurait dévoré.

La mère d'Hippolyte ne le quittait pas; l'œil sans cesse fixé sur lui, la bouche entr'ouverte par une éternelle interrogation, elle suppliait son fils de lui révéler la cause de son mal. Car avec cette subtilité d'instinct que possèdent les femmes, elle sentait bien que cette maladie n'étai

point une simple affection physique, et qu'il y avait quelque grande douleur morale au fond de tout cela. Hippolyte se taisait ; mais la fièvre se changea bientôt en délire, et le délire parla. La mère d'Hippolyte apprit tout. Elle sut que son fils aimait Dianora.

Elle quitta tout éperdue le chevet du malade. La pauvre femme savait qu'il n'y avait rien à attendre du père de Dianora ; elle connaissait cette haine profonde qui divisait les deux familles ; elle savait cet implacable entêtement des partis politiques. Elle ne songea pas même à s'adresser à son mari ; elle courût chez une amie commune aux deux maisons. Cette amie, qui se nommait Contessa dei Bardi, demeurait dans une maison de campagne à un demi-mille de Florence, appelée la villa Monticelli. Elle était la propre tante de Dianora.

Contessa comprit tout ; elle promit à la pauvre mère désolée qu'Hippolyte et Dianora se reverraient. Elle aussi désirait voir la fin de l'inimitié qui divisait les deux familles.

La mère d'Hippolyte revint au palais Buondelmonte. Son fils était toujours étendu sur son lit de douleur, les yeux fermés par l'abattement, la bouche ouverte par le délire. Le médecin était incliné sur son chevet, et secouait la tête comme un homme qui n'a plus d'espoir. La mère sourit. Puis, lorsque le médecin fut sorti, elle reprit sa place, s'inclina à son tour sur le lit de son enfant, puis baisant son front couvert d'une sueur glacée :

— Hippolyte, dit-elle à demi-voix, tu reverras Dianora.

Le jeune homme ouvrit des yeux hagards et fiévreux ; il regarda sa mère avec cet air inquiet du condamné auquel on annonce sa grâce au moment où il met le pied sur la première marche de l'échafaud. Puis, jetant ses bras autour du cou de la pauvre femme :

— Oh ! ma mère, ma mère ! s'écria-t-il, prenez garde à ce que vous me dites !

— Je te dis la vérité, mon enfant ; tu aimes Dianora, n'est-ce pas ?

— Oh ! si je l'aime, ma mère, si je l'aime !

— Tu t'es cru à jamais séparé d'elle ?

— Hélas ! je le suis.

— Et c'est pour cela que tu veux mourir ?

Hippolyte étouffa un sanglot en serrant sa mère contre son cœur,

— Eh bien ! tu ne mourras pas, dit la mère ; tu reverras Dianora, et si elle t'aime, vous pourrez encore être heureux.

Hippolyte n'eut pas la force de répondre ; il fondit en larmes. Son cœur, si longtemps oppressé par la douleur, semblait se briser au contact de la joie ; puis il se fit tout dire, tout répéter, tout redire encore, ne se lassant jamais d'entendre ces douces paroles, et buvant l'espérance que lui versait sa mère, comme la fleur flétrie boit la brise du soir, comme la terre desséchée boit la rosée du matin.

Enfin, il se souleva sur son coude, regarda sa mère, et, comme s'il ne pouvait croire à tant de bonheur :

— Et quand la reverrai-je ? demanda-t-il.

— Quand tu seras assez fort pour aller jusqu'à la villa Monticelli, répondit sa mère.

— Oh ! ma mère ! s'écria Hippolyte, à l'instant même.

Et il essaya de se lever, mais c'était pour lui un trop grand effort ; il retomba épuisé sur son lit. La pauvre mère se laissa glisser à genoux, et pria tant, qu'il prit patience et parut se calmer.

Le lendemain, le médecin, qui venait avec la crainte de voir Hippolyte mourant, le trouva sans fièvre. Le digne homme n'y comprenait plus rien.

Les forces d'Hippolyte revinrent bien lentement au gré de son impatience ; cependant, le lendemain il se leva, et trois jours après il était assez fort pour sortir.

Dans le même temps, on annonça par la ville une grande fête à la villa Monticelli ; tous les Bardi, qui étaient de la même famille que la maîtresse de la maison, y avaient été invités ; mais, comme on le pense bien, de peur de quelque éclat fâcheux, aucune famille guelfe ne devait se trouver à cette soirée, et surtout aucun Buondelmonte, puisque les Buondelmonti étaient chefs de la faction guelfe.

Dianora dei Bardi avait d'abord refusé de se rendre à cette réunion, car elle aussi était faible et souffrante. Mais sa tante Contessa avait insisté, et Dianora, tout en secouant la tête en signe de deuil, avait accepté. Puis Dianora s'était parée à tout hasard ; car si le cœur de la femme peut être triste, il faut toujours que son front soit beau. Elle vint donc à la villa Monticelli. La fête était brillante. Toutes les grandes maisons gibelines étaient réunies à la villa Monticelli. Dianora

demanda à sa tante porrquoi elle avait tant insisté.

Contessa lui fit signe de la suivre, la guida par un long corridor, et la fit entrer dans une chambre attenant à la chapelle. Ensuite, lui ayant dit d'attendre là un instant, elle referma la porte sur elle et s'éloigna. Il y avait dans cette chambre deux portes : l'une qui donnait dans un petit cabinet, l'autre qui donnait dans la chapelle. Au bout d'un instant, Dianora entendit un léger bruit; elle tourna la tête du côté d'où ce bruit venait; la porte du cabinet s'ouvrit, et Hippolyte parut.

Le premier sentiment de Dianora fut l'effroi; elle jeta un cri et voulut fuir. Mais la porte était fermée à clé; se retournant alors, elle vit Hippolyte, si pâle et si suppliant, que, malgré elle, elle lui tendit la main.

A ce moment, la porte de la chapelle s'ouvrit; c'était le chapelain qui entrait par hasard dans cette chambre pour y enfermer les clés du tabernacle. Les deux jeunes gens, qui ne s'attendaient pas à cette apparition, virent dans le prêtre un envoyé du ciel, et tombèrent tous deux à ses genoux.

La chapelle était là ; l'homme de Dieu connaissait les haines qui séparaient les deux familles; il crut que c'était une porte de réconciliation que la Providence ouvrait aux pères par la main des enfants; et lorsqu'ils le prièrent de les unir, il n'eut pas la force de refuser. Puis, les deux jeunes gens unis, le prêtre disparut.

Alors les deux nouveaux époux arrêtèrent entre eux qu'ils se reverraient trois jours après, à l'entrée de la nuit, en présence de la tante de Dianora et de la mère d'Hippolyte.

La maison qu'occupait Dianora était située dans une des rues les plus écartées et les plus désertes de Florence; sa chambre donnait sur cette rue; elle laisserait pendre un fil de soie à sa fenêtre; Hippolyte y attacherait une échelle de corde; Dianora fixerait cette échelle à la croisée, et, par ce moyen, le mari parviendrait jusqu'à sa femme.

Ces mesures venaient d'être arrêtées quand Contessa revint. Hippolyte avait entendu des pas qui s'approchaient et il était rentré dans son cabinet. Dianora se jeta dans les bras de sa tante en murmurant à son oreille : « Merci, merci! » puis elle rentra dans le bal.

Le jour du rendez-vous arriva. Le jeune Buondelmonte l'attendait avec impatience. Dès le matin, il acheta une échelle de corde; toute la journée, il regarda et baisa cette échelle. Puis, le soir venu, il attendit avec une suprême impatience que huit heures sonnassent : c'était l'heure convenue; à huit heures et quelques minutes Dianora devait ouvrir sa fenêtre.

Hippolyte traversa le Ponte-Vecchio, et s'engagea dans la via del Bardi. La rue était sombre et déserte : pas une âme vivante ne troublait la solitude de la rue, et le bruit seul des pas d'Hippolyte qui effleuraient la terre s'élevait presque insensible dans le silence de la nuit. Le jeune homme arriva sous la fenêtre; quoiqu'il eût devancé l'heure, Dianora l'attendait depuis longtemps; le fil de soie descendit aussitôt tout tremblant, et trahissant ainsi l'agitation de celle qui le tenait. Hippolyte y attacha son échelle; Dianora fixa l'échelle à la fenêtre. Mais à peine Hippolyte avait-il mis le pied sur le premier échelon, qu'une patrouille du Bargello parut; voyant un homme qui s'apprêtait à escalader une croisée, elle cria : — Qui vive!

Hippolyte sauta à terre, arracha vivement l'échelle de corde du clou auquel il l'avait attachée, et s'enfuit vers le Ponte-Vecchio. Malheureusement, à moitié chemin, il rencontra une autre patrouille qui le força de se rejeter en arrière : il se cacha alors sous une arcade qui faisait partie du palais Bardi; mais, pris entre les deux patrouilles qui s'avancèrent simultanément vers l'endroit où il avait disparu, il y fut découvert et arrêté.

Florence n'était point alors cette Florence du seizième siècle, que, durant cent années, les Médicis avaient pétrie sous la corruption et la tyrannie; c'était la Florence antique, pure et sévère, comme Rome au temps des Lucrèce et des Cornélie. Hippolyte, au lieu d'être relâché, comme il l'eût été du temps de Laurent de Médicis ou du duc Alexandre, fut conduit chez le podestat. Là il fut sommé de déclarer ce qu'il faisait par la ville à cette heure avancée de la nuit, et dans quel but il était muni de cette échelle de corde avec laquelle on l'avait vu cherchant à escalader une fenêtre du palais Bardi. Hippolyte répondit qu'il existait, dans le palais Bardi, un morceau de la vraie croix donné aux ancêtres du chef de la maison actuelle par l'empereur Char-

lemagne. Comme il attribuait à ce saint talisman la supériorité qu'avaient eue les Bardi sur les Buondelmonti dans plusieurs rencontres, il avait voulu, assura-t-il, s'emparer de ce palladium.

— C'est donc pour voler que vous vouliez pénétrer dans le palais? demanda le podestat.

— Oui, répondit Hippolyte, inclinant la tête en signe de double aveu.

Mais c'est impossible, s'écria le podestat.

— C'est ainsi, dit Hippolyte.

— Mais vous comprenez à quoi vous vous exposez par cet aveu?

— Oui, répondit Hippolyte en souriant tristement; oui, je sais: à Florence le vol est puni de mort.

— Et vous persistez?

— Je persiste.

— Emmenez le prévenu, dit le podestat. Et les gardes qui avaient arrêté Hippolyte conduisirent le jeune homme en prison.

Le procès d'Hippolyte s'instruisit bientôt, au grand étonnement de toute la ville : on ne pouvait croire que, du jour au lendemain, ce bon et noble jeune homme, dont chacun connaissait le cœur loyal, se fût laissé entraîner à une action déshonorante; mais il fallut bien que les plus incrédules abjurassent leur incrédulité, lorsque, les débats ayant été ouverts, Hippolyte de Buondelmonte répéta en face de tous ce qu'il avait déjà dit au podestat, c'est-à-dire qu'il avait voulu s'introduire dans le palais des Bardi pour s'emparer de ce précieux morceau de la vraie croix. Il n'y avait pas longtemps que pareille chose était arrivée à Rome : une femme, par un sentiment de foi mal dirigé, avait volé le miraculeux Bambino de l'église d'Ara-Cœli. Le désir d'assurer la victoire à sa famille pouvait servir de motif plausible à la tentative d'Hippolyte, surtout dans ces temps de haine exaltée et de croyances profondes. Aussi commença-t-on à croire à Florence qu'effectivement Hippolyte de Buondelmonte avait essayé de commettre ce vol. Comme d'ailleurs, au lieu de nier, il affirmait, comme toutes les questions du juge amenaient sur ses lèvres la même réponse, il fallut bien que les juges portassent leur jugement. Hippolyte de Buondelmonte fut condamné à la peine de mort.

Quoique tout le monde connût le texte de la loi, la sensation fut profonde. On espérait que les juges acquitteraient l'accusé. Les juges hésitèrent en effet un instant : mais devant les affirmations du prévenu, ils ne purent faire autrement que de condamner. En effet, s'ils absolvaient, comment porter la même peine à l'avenir, par exemple, contre un véritable voleur qui nierait?

On pensa qu'Hippolyte ferait quelque aveu au prêtre chargé de le préparer à la mort; mais il ne lui dit rien, sinon qu'il était un grand pécheur, et qu'il le suppliait de prier pour lui.

Sa mère avait demandé à le voir : cette pauvre femme, au désespoir, avait toujours assuré que son fils n'était pas coupable, que, si elle le revoyait, elle saurait bien lui tirer son secret du cœur. Mais Hippolyte se défia de sa faiblesse filiale, et il fit répondre à sa mère qu'ils se reverraient au ciel.

Hippolyte ne demanda qu'une seule chose, c'était que, comme la mort des voleurs était infâme, la seigneurie permît qu'il eût la tête tranchée au lieu d'être pendu. La seigneurie accorda au condamné cette dernière faveur.

La veille du jour où il devait être exécuté, on lui apprit la fatale nouvelle à dix heures du soir. Il remercia le greffier qui était venu la lui annoncer; et comme derrière le greffier était un autre homme plus grand que lui de toute la tête, et vêtu mi-partie de rouge, mi-partie de noir, il demanda quel était cet homme : on lui dit que c'était le bourreau. Alors il détacha une chaîne d'or de son cou et la lui donna, en le remerciant de ce que le tranchant de son épée allait lui sauver l'infamie. Puis il fit sa prière et s'endormit.

Le lendemain en se réveillant, Hippolyte appela le geolier et le pria d'aller chez le podestat pour implorer de lui une grâce, c'était que le cortége mortuaire passât devant la maison des Bardi. Le prétexte qu'alléguait Hippolyte était le désir qu'il avait de profiter des derniers instants qu'il avait à vivre pour pardonner à ses ennemis et recevoir leur pardon. Le motif véritable de sa demande, c'est qu'il voulait voir Dianora une fois encore avant de mourir. Les circonstances dans lesquelles Hippolyte présentait cette requête lui donnaient un caractère trop sérieux pour qu'elle fût refusée. Hippolyte obtint la permission de passer devant la maison des Bardi.

A sept heures du matin le cortége se mit en marche; la foule se pressait dans les rues que le condamné devait traverser; la place sur laquelle

était dressé, l'échafaud regorgeait de peuple depuis la veille au soir. Les autres quartiers de Florence ressemblaient à un désert.

Le cortége traversa le Ponte-Vecchio, qui faillit crouler dans l'Arno, tant il était surchargé de monde ; puis il s'engagea dans la via dei Bardi. Des gardes marchaient en avant pour ouvrir le chemin ; Le bourreau venait ensuite, son épée nue sur l'épaule. puis Hippolyte, tout vêtu de noir, la tête nue et le col découvert, marchait sans faiblesse comme sans orgueil, d'un pas lent mais ferme, et se retournant de temps en temps pour adresser la parole à son confesseur. Derrière Hippolyte s'avançaient les pénitents portant la bière dans laquelle, après l'exécution, son corps devait être déposé.

Tous les membres de la famille des Bardi s'étaient réunis devant le seuil de leur palais pour recevoir le pardon de Buondelmonte, et pour lui rendre à leur tour les paroles de paix qu'il en devait recevoir. Dianora, vêtue de noir comme une veuve, se tenait entre son père et sa mère. Quand le comdamné s'approcha, tous les Bardi tombèrent à genoux. Dianora resta seule debout, immobile et pâle comme une statue.

Arrivé devant la maison, Buondelmonte s'arrêta ; et, d'une voix douce et calme, dit le *Pater*, depuis *Notre Père qui êtes aux cieux* et *pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés*. Les Bardi répondirent *Amen*, et se relevèrent. Buondelmonte alors s'agenouilla à son tour. Mais en ce moment Dianora quitta son père et sa mère, et alla s'agenouiller près de Buondelmonte.

— Que faites-vous, ma fille ! s'écrièrent en même temps le père et la mère de Dianora.

— J'attends votre pardon, dit la jeune fille.

— Et qu'avons-nous à te pardonner ? demandèrent les parents.

— D'avoir pris un époux dans la famille de vos ennemis : Buondelmonte est mon époux.

Tous les assistants jetèrent un cri de stupéfaction.

— Oui, continua Dianora en élevant la voix ; oui, et que tous ceux qui sont ici l'entendent : Hippolyte n'a point commis d'autre crime que celui dont j'ai été la complice. Quand il a été surpris montant à ma fenêtre, c'était de concert avec moi. Il venait chez sa femme, et j'attendais mon époux. Maintenant, sommes-nous coupables, faites-nous mourir ensemble ; sommes-nous innocents, pardonnez-nous à tous deux.

Tout était expliqué : Hippolyte avait mieux aimé se charger d'un crime honteux et mourir sur l'échafaud que de compromettre Dianora. Dix mille voix crièrent grâce à la fois. La foule se rua vers les deux jeunes gens, dispersa les soldats, chassa le bourreau, brisa le cercueil ; puis, prenant dans ses bras Hippolyte et Dianora, elle les porta en triomphe chez le podestat, où se trouvait la pauvre mère sollicitant encore la grâce de son fils.

Il n'est pas besoin de dire qu'à l'instant même la sentence fut révoquée. La seigneurie, s'étant assemblée, députa en même temps deux de ses membres aux Bardi et deux aux Buondelmonti pour les prier, au nom de la République, de se réconcilier, et de consentir au bonheur des deux jeunes gens en gage de réconciliation. Si grands ennemis qu'ils fussent, les Buondelmonti et les Bardi ne purent refuser à la république, qui priait quand elle avait droit d'ordonner. Ainsi s'éteignirent, pour un temps du moins, les haines qui divisaient les deux familles. C'est en mémoire de cet événement qu'Hippolyte de Buondelmonte fit bâtir la petite église de Santa-Maria Sopr'Arno.

ALEXANDRE DUMAS.

(*La Chronicle.*)

ROSALIE.

I.

— Non, Donald, s'écria miss O'Gerthy, non, je vous le répète, je ne serai jamais votre femme ; car je vous connais trop pour vous accorder ma main. Je veux un être tout enveloppé du prestige, de l'illusion, et celui qui partagea mes premiers jeux ne peut devenir le héros de mes rêves. Pour que je vous aimasse d amour, il faudrait que vous eussiez le mérite de m'être inconnu ; que je vous rencontrasse, un jour d'orage,

appuyé sur quelque rocher, et luttant à la fois contre la tempête des éléments et contre celle de votre cœur. Oh! alors, vous captiveriez bien la romantique fille de Macneville-Castle; mais brillant cavalier comme vous l'êtes, il est inutile de songer à me convertir. Quand vous essayez de prendre un air mélancolique, le sourire de vos lèvres dément la tristesse de vos yeux. Quel contraste! d'ailleurs vous êtes trop fat pour occuper une tête romanesque.

— Fat! dit lord Donald en poussant un profond soupir. Vous vous trompez, Glorvina.

— Je ne le pense pas, mon cher cousin. Les années que vous avez passées loin de Macneville-Castle vous ont rendu inconstant et frivole. Longtemps absent des lieux sauvages où s'écoula votre enfance, vous n'avez souvenir d'aucune de ces vieilles mélodies irlandaises qui font battre le cœur; vous avez aimé plus d'une fois; vous dédaignez votre guitare, vous sifflez vos chiens, et, au lieu de laisser votre cravate voltiger au gré des vents, vous l'arrangez selon la dernière mode de Londres. Convenez maintenant qu'il m'est impossible de vous aimer d'amour.

— Impossible! Rien n'est impossible en ce monde. Si vous daigniez m'encourager un peu, je m'efforcerais de devenir cet être que votre imagination a créé... Je suis moins léger que vous ne le supposez... Votre voix sait si bien répéter les vieilles ballades de notre chère Irlande, que je les aurais bientôt apprises... L'homme n'aime véritablement qu'à une heure de sa vie, et cette heure, vous me l'avez annoncée... Ma guitare, oh! Glorvina, qu'elle me semblera mélodieuse lorsqu'elle aura été poétisée par vous!.. Je n'irai plus à la chasse, et j'oublierai d'être dandy pour vous parler d'amour.

Miss Glorvina sourit. L'irrévocable mot *impossible* effleura de nouveau ses lèvres. La rougeur du dépit colora le visage de lord Donald.

— Pourquoi cette continuelle accusation de frivolité, reprit-il amèrement; la frivolité n'est souvent qu'une trompeuse surface sous laquelle se cache un cœur déchiré. Est-il donc difficile de paraître triste, lorsque le bonheur s'efface de notre existence? Oui, ma cousine, le sourire abandonnera mes lèvres, les ombres de la mélancolie couvriront mes traits, mais vous ne serez pas témoin de ma souffrance, mais vous ne direz point: «Je puis l'aimer maintenant que la poésie divinise son front;» car j'irai mourir bien loin d'ici sur un sol étranger.

— Vous partiriez! s'écria Glorvina toute surprise.

— La France me servira de refuge. Depuis longtemps vous repoussez mon amour. Résolu de vous fuir, j'ai formé le projet de m'éloigner pour toujours de l'Irlande. Recevez mes adieux; je quitte demain Macneville-Castle.

— Et vos préparatifs de voyage, répliqua miss O'Gerthy, à peine revenue de son étonnement.

— Ils sont déjà faits. Cependant, si vous m'aviez donné quelque espérance, je ne serais pas parti.

Lord Donald Mac-Ferlane ouvrit alors la porte du parloir où il entra, précédé de sa cousine. Le père de Glorvina les y attendait. Donald, profitant de cette occasion, avertit aussitôt son oncle de son prochain départ. Sir Richard regarda malignement sa fille.

—Eh bien! lady *Fanciful*, s'écria-t-il en riant, vous pourrez encore vous asseoir au pied de la cascade mugissante, ou glisser comme une biche sur la bruyère sauvage, sans que personne vienne troubler vos solitaires loisirs.

—Toujours railleur! en vérité, monsieur, vous êtes un censeur redoutable.

— Non, ma Glorvina, car si je vous attaque, je vous excuse. Votre caractère romanesque ne vous empêche pas d'être souvent la fille la plus folâtre de notre vieille Irlande; vous avez à la fois la gaîté d'une française et la rêverie d'une anglaise. N'est-il pas vrai, Donald?

— Avant de vous répondre, monsieur, dit lord Donald avec un mélange d'ironie et de tristesse, il me faudrait acquérir un talent d'observation que je ne possède guère; je n'ai pas, à Macneville, la réputation d'être un grand penseur.

—Eh! tant mieux pour vous, mon cher neveu; les femmes, qui ne voient jamais plus loin qu'un nœud de gaze ou une couronne de roses, n'aiment point les hommes qui se préoccupent d'autre chose que de la *fashion*.

— Vous le croyez, mon père? demanda miss O'Gerthy en mordant ses jolies lèvres; moi, j'en connais une qui n'épousera jamais qu'un esprit profond.

— Allons, Donald, ne vous ferez-vous pas profond pour devenir mari?

— Je me ferais plutôt mari pour devenir profond ; car il n'y a rien qui donne du sérieux comme le mariage, d'ailleurs, je resterai sans doute célibataire, ou si je me décide enfin à m'enrôler sous la bannière de l'hyménée, je choisirai pour compagne une femme entièrement étrangère à ces petites prétentions féminines qui détruisent également le bonheur des deux époux. Je voudrais qu'en s'unissant à lord Donald, elle ne s'attendît pas à trouver en lui les perfections chimériques d'un héros de roman.

Dès que lord Donald eut achevé ces mots il se leva et se retira dans son appartement. Miss O'Gerthy était rêveuse, elle ne tarda pas à suivre l'exemple de son cousin et souhaita tristement à son père le *Good-Night* accoutumé.

II.

Le lendemain, jour du départ de Donald, Glorvina, s'étant levée de très bonne heure, forma le projet d'aller, avant le déjeuner, visiter une pauvre famille qu'elle protégeait. Elle partit dès qu'elle fut habillée et gagna bientôt la campagne.

Glorvina marchait avec vitesse, lorsque la vue d'un jeune homme à cheval se dirigeant au grand galop vers le manoir de sir Richard attira son attention. Les cheveux bruns de l'inconnu se jouaient, comme une auréole autour de son beau visage, qu'embellissait encore une douce pâleur. Il y avait dans son maintien une nonchalance dont la grâce indéfinissable alla droit au cœur de miss O'Gerthy. Pourquoi Donald lui ressemble-t-il si peu, se dit-elle intérieurement.

Une voix interrompit les réflexions de Glorvina. Le cavalier s'était approché. Elle le regarda et poussa un cri ; cet être inconnu que Glorvina avait paré au même instant de toutes les qualités, c'était... son cousin dédaigné, lord Donald.

— Vous ici, Glorvina ! s'écria-t-il, je ne me croyais pas destiné au bonheur de vous rencontrer.

Glorvina était stupéfaite ; elle ne concevait pas comment une telle métamorphose avait pu s'opérer en l'espace d'une seule nuit ; car elle oubliait qu'il n'est pas difficile de paraître triste, lorsque le bonheur s'efface de notre existence.

Lord Donald inclinait vers la terre son front pensif. Glorvina rougissait. Un profond silence régnait entre eux. Ce fut le jeune lord qui le rompit le premier.

— Oserai-je implorer une dernière grâce de miss O'Gerthy ? murmura-t-il d'une voix émue.

— Certainement, mylord, répondit Glorvina non moins troublée.

— Sir Richard me permettra sans doute de lui donner de mes nouvelles et de recevoir des siennes ; miss O'Gerthy se refusera-t-elle à *recevoir* quelquefois les unes et à *donner* quelquefois les autres ?

— Miss O'Gerthy accorde cette dernière grâce à lord Donald.

— Oh ! merci ! merci et adieu, Glorvina, promettez-moi de ne rentrer au château qu'après mon départ. Votre présence affaiblirait ma résolution. Adieu, priez pour votre ami d'enfance.

Donald jeta sur Glorvina un dernier regard plein de mélancolie, puis il s'éloigna rapidement de la jeune irlandaise qui resta longtemps comme attachée au sol.

Miss O'Gerthy était pensive lorsqu'elle arriva chez ses protégés. Elle se fit une loi de ne retourner au château que vers le soir. Quand elle revint à Macneville lord Donald était parti pour la France.

III.

FRAGMENTS.

Lord Donald Mac-Ferlane à miss O'Gerthy.

PARIS, 12 AVRIL.

Arrivé seulement depuis hier dans cette ville que l'on a surnommée la capitale du monde, je m'empresse de vous écrire, ma chère Glorvina.

La tristesse qui m'accable m'empêche sans doute d'être juste ; mais je vous avouerai franchement que le titre de capitale du monde me paraît un peu erroné. J'y ai remarqué, il est vrai, de vastes places et des monuments majestueux ; mais la ville n'offre pas cette perspective si variée, si fleurie qui charme l'étranger entrant dans Londres. Il n'y a pas ici de ces beaux squares tout parés de statues et de verdure.

Si j'ouvre ma fenêtre, nul objet ne repose ma vue, nul bouquet d'arbres ne vient couper la monotone uniformité des bâtiments. Au lieu de ressembler à nos enfants anglais si roses et si blonds, les enfants français ressemblent à de petites marionnettes bien habillées, bien pomponnées. Les femmes n'ont pas la noble simplicité des irlandaises, et les hommes ont quelque chose

de turbulent, de heurté, qui choque la politesse et la gravité des irlandais.

Veut-on faire une promenade, il faut traverser une file de rues où se meut constamment une populace insolente. On dirait une multitude de flèches vous assaillant de toutes parts; veut-on passer à gauche, parce qu'on est impatienté d'être pressé à droite, on est aussitôt obligé de revenir à droite, parce qu'on ne peut se frayer un chemin à gauche. Enfin, c'est un vacarme perpétuel qui me poursuit comme un insupportable cauchemar. Combien je préfère à Paris la ville de Dublin et sa monotonie puritaine, et surtout Macneville et ses poétiques habitants !

Glorvina ! Que sont devenus nos jours si calmes ? Quel avenir s'offrait à nous, si vous l'eussiez voulu ! Mais vous l'avez foulé aux pieds ce bonheur qui faisait ma vie, et maintenant que me reste-t-il ? Un cœur plein de larmes, une âme désabusée; et vous seule avez jeté des armes au calice, et vous seule avez désabusé mon cœur !

Miss O'Gerthy à lord Mac-Ferlane.

Macneville-Castle, 3 mai.

Mon cher cousin,

Votre spleen vous donne ce talent d'observation que je vous avais refusé jadis, que je vous accorde maintenant. Vous avez exercé votre muse à critiquer nos voisins d'outre-mer : Je suis trop irlandaise pour vous blâmer; mais je suppose que votre misanthropie a répandu une ombre sur le tableau. Vous reconnaîtrez un jour que vous vous êtes trompé. Ce bruit qui vous lasse, parce que vous *croyez* être triste, chassera bientôt les ennuis de votre front, alors vous serez le premier à vous laisser entraîner par le tourbillon.

Comment ! après avoir visité Londres, cette ville que la foule envahit du matin au soir, l'aspect populeux de Paris vous étonne ? Il est vrai que si la foule se presse dans les rues de Londres, de même que dans les rues de Paris, au lieu de ressembler à des flots diversement agités, c'est, chez nos compatriotes-ennemis, une mer dont le flux avance à gauche et le reflux à droite. Ce sont deux processions qui se croisent à une distance respectueuse et semblent s'observer mutuellement. Voilà le contraste qui vous a frappé.

Quant à Dublin, il diffère certainement de Paris. Hélas ! il était moins désert à l'époque où le parlement y résidait. C'était alors pour lui le temps des plaisirs, des fêtes. Ma grand'mère m'a souvent détaillé les mille distractions qu'il offrait autrefois. Dublin n'est à présent qu'une ville de province de l'Angleterre.

Moi qui n'ai jamais connu les plaisirs assourdissants du monde, moi qui ne ressens pas, ainsi que vous, cet ennui qui naît de la satiété. Je recueille du fond de ma paisible retraite les impressions de votre esprit capricieux. Au château, tout le monde vous aime de bonne *amitié*. Je suis, mylord, la très sincère admiratrice de votre *profondeur philosophique* qui, selon l'opinion de sir Richard, n'ira pas plus loin qu'un doux regard.

Lord Mac-Ferlane à miss O'Gerthy.

8 Juin.

Cette lettre est la première que j'écris depuis ma guérison; j'ai été gravement malade et je suis convalescent. Ma main, faible encore, cherche instinctivement la plume pour soulager un peu mon cœur.

Je souffre et je suis dans l'abandon, les soins que je pouvais attendre de ma famille, ce sont des étrangers, des mercenaires qui me les accordent, et leur dévouement se mesure à l'étendue de ma générosité. Ce n'est point une multiplicité d'attentions intéressées qu'il me faudrait. Un mot tendre, un sourire consolateur seraient des baumes plus efficaces, et de pareils secours me manquent totalement.

Au milieu de la douleur, vos plaisanteries m'ont paru cruelles. Je commence à penser que les irlandaises sont moins capables d'aimer que les françaises; elles ont un esprit trop satyrique ou une froideur qui glace l'espérance. Vous, Glorvina, vous n'êtes pourtant ni trop froide ni trop incrédule, mais vous êtes romanesque ! Vous rêvez des êtres dont l'existence est impossible sur notre pauvre terre. Il est des moments où il me vient un désir au cœur : celui d'être aimé d'une française. Pardonnez-moi ce désir passager. Vous avez été si indifférente pour moi !



Imp.r par Chardon... Paris

Rosalie

Miss O'Gerthy à lord Mac-Ferlane.

15 Juin.

Vous avez été malade! Cette fâcheuse nouvelle m'a vivement affligée; mon père vous engage à prendre des précautions. Les convalescents ressemblent aux plantes que l'orage a maltraitées; pour se ranimer, il ne leur faut pas les rayons d'un soleil trop vif.

Que je me sentirais disposée à vous plaindre, sans les dernières lignes de votre lettre! Oui, je vous le répète, mon cher cousin, vous êtes d'une fatuité insupportable. *Etre aimé d'une française*! Comme s'il ne s'agissait que de souhaiter l'amour d'une femme pour l'obtenir. Garde à vous, mylord! Vous allez redevenir le dandy d'Almack et de Regent-Street. Je ne sais si je ne vous aimais pas mieux jadis. Pourquoi cet éloge des françaises et cette critique des irlandaises? Ne parlez-vous pas à une fille de la verte Erine? Puisque vous attaquez mon esprit romanesque, je vous répondrai que je suis *toujours* la romantique châtelaine de Macneville-Castle; que je chéris *toujours* mes extases rêveuses, *toutes* folles qu'elles paraissent au *toujours* léger lord Donald.

J'ai une espèce de ressentiment contre les françaises, depuis que vous êtes devenu leur défenseur. Cette conduite est impardonnable et le ciel vous punira de votre apathie. Il n'est pas étonnant du reste que vous recherchiez ce qui est inconstant et frivole. Les hommes sont trop jaloux des femmes pour vouloir peser moins qu'elles dans la balance. Si vous aviez épousé une irlandaise, elle eût partagé vos chagrins, doublé vos joies, relevé votre courage abattu, capturé votre cœur rebelle? Mais une française, Oh! mylord, ne trembleriez-vous pas d'épouser une française. Quant à moi, je n'ai plus ni pitié ni pardon pour vous, et mon indignation m'entraîne presque à vous souhaiter la femme la plus trompeuse, la plus méchante de l'univers.

Lord Mac-Ferlane à miss O'Gerthy.

25 Juin.

Ne me grondez pas, félicitez-moi, vous qui êtes presque ma sœur; félicitez-moi, je suis bien heureux! Il existe au monde une femme adorable qui a vos traits, votre voix, votre sourire, et dont je suis éperdûment amoureux. Cette femme est un ange d'esprit et de beauté, cette femme est ma vie, mon âme! Je suis tout à elle, Dieu veuille qu'elle soit tout à moi.

Rosalie vous ressemble; elle a comme vous des traits suaves, des yeux noirs et fins. C'est vous que j'aime, que je retrouve en elle! Rosalie! Votre second nom! Celui que je vous donnais aussi quelquefois! Mes deux Rosalie, soyez l'une, mon ange d'amour; l'autre, mon ange d'amitié!

Miss O'Gerthy à lord Mac-Ferlane.

1er Juillet.

Je vous remercie, mylord, de l'admiration que vous inspire mon homonyme. Il est flatteur de s'entendre louer, même dans la personne d'une autre, d'être au moins l'ombre d'une divinité. Après avoir régné sans partage, maintenant j'occupe la seconde place dans votre cœur; savez-vous que c'est une destitution que j'aurais le droit de vous reprocher; mais il serait injuste d'exiger une tendresse éternelle quand on ne veut rien accorder, et c'eût été folie à moi que de compter vous enchaîner constamment aux pieds d'une indifférente. Soyez donc heureux.

Cette étrangère! doit-on lui envier le bien qu'elle a usurpé. Avec vous, être à la veille d'une victoire, c'est être à l'avant-veille d'une défaite. Vous l'encenserez un jour, vous l'oublierez le lendemain, et alors, c'est en vain que sa pensée volera vers vous; c'est en vain qu'elle vous appellera, vous serez déjà loin, vous ne reviendrez pas, ou si vous revenez, ce sera nouvel esclave, nouveau vainqueur d'une nouvelle victime. Ah! Donald! vous passez comme la tempête dont la lueur fatale brûle et détruit chaque objet qu'elle illumine.

Mais ne songeons pas au dénoûment d'un poëme qui commence à peine. J'aurais tort de m'attendrir sur le sort présumé d'une rivale, c'est vraiment trop charitable. Parlons moins gravement. Vous cacherai-je, mylord, que j'ai trouvé votre lettre d'une extrême inconvenance? Je ne suis encore ni assez laide ni assez vieille pour être nommée la confidente des amours d'autrui, et je me félicite de n'être point à Paris en ce moment; car votre intention serait, sans nul doute, de me faire jouer le rôle d'une duègne de comédie espagnole.

Vous me surnommez votre *ange d'amitié*,

souvenez-vous, mylord, que je suis du nombre de ces personnes qui n'aiment point à tenir le second rang. Dites donc à votre huitième merveille du monde que je n'envie pas l'amour et que je lui laisse l'amitié.

Lord Mac-Ferlane à miss Maccarthy.

14 Juillet.

Combien vous êtes injuste de me reprocher la bonne opinion que j'ai des françaises! Les expressions que vous employez pour en parler ne sont-elles pas mille fois plus exagérées que mes éloges? Rosalie vous ressemble tant, qu'il y a des moments où je la crois née sous le ciel de l'Irlande.

Est-il inconvenant d'instruire de notre bonheur une compagne d'enfance. Rosalie est si indulgente qu'elle excusera votre injustice, et je suis même sûr que vous l'aimerez beaucoup lorsque vous la connaîtrez.

Chère Glorvina! Je vous écris auprès d'elle. Rosalie est là, devant moi, ses yeux divins suivent un à un les mots que je trace; la mélancolie, la joie se peignent tour à tour sur ses traits charmants. Je cherche à lui arracher la promesse d'une prochaine union, sa bouche reste muette; mais je devine que j'ai gagné ma cause, et que je pourrai bientôt présenter mon adorable femme à nos amis d'Irlande. Heureux Donald! L'existence de cet ange sera liée pour toujours à la tienne! Rien ne troublera votre mutuelle tendresse; car vos cœurs sont éprouvés; car vous étiez destinés l'une à l'autre, puisque les obstacles et la distance, au lieu d'entraver votre amour, ne faisaient que le préparer. Oui, ma Rosalie, de près, de loin, vous captivez continuellement ma pensée. Absente, je vous vois sans cesse, ce petit tableau, que j'ai peint d'idée, il vous représente tout entière, ravissante comme vous l'êtes, retirée au fond d'un bocage touffu de votre jardin, languissamment appuyée contre quelque vase de marbre, une lettre de votre Donald à la main, inquiète, pensive, et l'appelant vers vous avec l'irrésistible accent de votre cœur. Ce portrait ne me quitte pas, je le considère à chaque minute d'un œil avide, je lui dis toutes ces choses que je voudrais vous dire, et l'illusion est si complète, que je m'imagine souvent m'adresser à Rosalie elle-même.

Mon intention, ma chère Glorvina, est de me fixer à Macneville. Je vais partir, apprêtez-vous à me recevoir. C'est de l'instant où je rentrerai dans le manoir de nos ancêtres que mon bonheur commencera véritablement! Quelles délicieuses soirées nous passerons en famille. Rosalie, Glorvina, votre beauté animera les réunions intimes, votre esprit poétisera nos longues causeries. Et les promenades romantiques d'autrefois, y songez-vous? Non, Glorvina, non, vous ne refuserez pas d'être mon ange d'amitié.

DERNIÈRE LETTRE,

Miss O'Gerthy à lord Mac-Ferlane.

25 Juillet.

C'est en vain, mylord, que vous nourrissez le doux espoir de me faire aimer un *jour la future* lady Mac-Ferlane, qui est bien *votre* et non *notre* Rosalie.

J'ai appris par votre lettre que vous comptiez venir habiter avec nous. Malheureusement, je m'absente aujourd'hui même de Macneville. Vous êtes parti pour courir à la recherche d'une femme accomplie; moi, je pars pour résoudre le problème suivant: Est-il au monde un homme vraiment digne d'inspirer de l'amour. Je crains de voyager longtemps avant de rencontrer cet inconnu.

Figurez-vous d'abord que vous allez vous trouver tous deux au milieu d'un désert. Personne n'attendra le nouveau couple pour lui offrir l'hospitalité. Nos fidèles domestiques nous accompagnent. Les appartements où nous passions, sans votre Rosalie, de *délicieuses* soirées, l'appartement de mon père et le mien seront fermés comme des demeures funèbres que nul n'a le droit de visiter. Devais-je ouvrir à votre lady Donald, ce lieu que vous surnommiez jadis le temple du goût? En réveillant les échos silencieux de ma chambre, par la mélodie bruyante de sa musique française, elle eût rompu sous ses doigts les touches de mon piano. Elle eût feuilleté d'un air railleur les albums remplis de nos dessins, et mes esquisses eussent été les moins épargnées.

- Non, mylord, cet appartement est selon moi le sanctuaire du passé, d'un passé dont les ineffables souvenirs n'existent plus pour vous. Adieu donc, profitez du présent, mais respectez les morts.

—

Miss O'Gerthy se disposait à monter en voiture et à s'éloigner de Macneville-Castle, quand le bruit d'une chaise de poste retentit sur le pavé des cours. Lord Mac-Ferlane en descendit, et s'élançant au-devant de sa cousine:

— De grâce, s'écria-t-il, accordez-moi un seul instant d'entretien.

Et il l'entraîna tremblante jusque dans le parloir.

Lorsque sir Richard, à qui l'on avait annoncé le retour de son neveu, entra dans la pièce, lord Donald était aux genoux de Glorvina.

—Quoi! dit-il, lord Donald aux genoux de ma fille! Et sa femme ?...

— Ma femme! La voici, mon cher oncle, répondit le jeune lord en montrant Glorvina. Donnez la bénédiction à vos enfants.

A ces mots, miss O'Gerthy rassemblant le peu de courage qui lui restait, voulut s'élancer hors de la pièce.

— Non, murmura-t-elle d'une voix déchirante, non je ne suis rien pour vous; c'est *elle* qui est, qui sera toujours votre lady Donald.

—Ma bien aimée Glorvina, reprit Donald en empêchant sa cousine de sortir, vous n'avez donc pas compris que c'était vous que j'adorais en rêve, vous qui m'accompagniez en souvenir! Ne soyez pas au moins assez cruelle pour désavouer votre amour; cet amour, vous m'en avez donné la preuve, car vous avez été jalouse de vous-même. Pardonnez-moi cette dernière présomption, mais j'ose espérer que vous ne refuserez plus de devenir lady Rosalie Mac-Ferlane. N'est-ce pas *mon ange d'amour* ?

Une minute miss O'Gerthy garda le silence; puis s'adressant à lord Donald:

— J'avais, dit-elle avec un doux sourire, une profonde aversion pour les françaises; et je suis si heureuse maintenant de vous voir arriver libre, que je ne saurais mieux vous remercier qu'en vous accordant ma main.

Mme ANNA DES ESSARTS.

LE SECRET DE LA CONFESSION.

I.

LES BURONIERS.

Dans la partie la plus sauvage de la Haute-Auvergne, sur l'un des appendices de cette chaîne effrayante de montagnes qui s'étend entre le plomb du Cantal et le col de Cabre, par une chaude journée de la fin d'août 1710, trois hommes étaient couchés sur l'herbe, à l'ombre d'un bouquet de châtaigniers. Tous trois, abattus par la chaleur, s'étaient endormis. A côté d'eux gisaient étendus sur le sol les débris d'un grossier repas, des galettes de sarrasin, de la bouillie d'avoine, une jatte de lait et un large pain noir, qui servait en ce moment de théâtre aux exercices gymnastiques d'une myriade d'insectes de toutes les espèces. L'atmosphère, embaumée du parfum de la menthe, de la marjolaine, de la gentiane et de toutes plantes qui se plaisent au milieu des pâturages, était si transparente qu'on pouvait voir se fondre sous les ardents baisers du soleil la neige qui couronne presque en tout temps la cime du plomb du Cantal. Tout se taisait sous l'influence de la chaleur du jour, même le grillon.

Pourtant, par intervalles, le mugissement d'une vache venait troubler ce silence et alors on distinguait à travers les hautes herbes une croupe luisante et charnue, puis on voyait se dresser une tête majestueuse qui semblait saluer le soleil. Il y avait dans cet aspect de la nature quelque chose de solennel que rehaussait encore le merveilleux paysage environnant. D'un côté, des monts de basaltes taillés à pic, assez semblables à d'immenses tuyaux d'orgue, dressaient à des hauteurs incommensurables leurs crêtes chenues, tandis que de l'autre, les collines s'abaissant progressivement, laissaient découvrir dans un lointain immense un de ces fertiles vallons que vivifient incessamment les mille ruisseaux descendant des montagnes. En face des dormeurs se dressait, comme une sentinelle gigantesque condamnée à une veille éternelle, le plomb majestueux du Cantal.

Tout-à-coup des sons de cor et des aboiements de chiens retentirent à peu de distance. Les trois dormeurs s'éveillèrent en sursaut et se remirent précipitamment sur leur séant en se frottant les yeux. Alors on vit s'épanouir trois larges et honnêtes figures de montagnards, aux épaules carrées, à l'encolure un peu épaisse, tous trois uniformément vêtus de gros drap brun et les jambes nues, avec des sabots aux pieds. Le plus âgé des trois, qui semblait en même temps commander aux deux autres, s'écria en patois des montagnes :

— Alerte, enfants ! voici la chasse. Madame la comtesse va passer par ici sans doute ; vous qui ne connaissez pas encore votre nouvelle maîtresse ; voilà une bonne occasion de la voir. Alerte ! alerte ! entendez-vous les pas des chevaux qui retentissent dans la gorge prochaine.

En même temps le trio montagnard se leva tout d'une pièce, le cou tendu, l'oreille aux aguets, pendant que les vaches disséminées sur les flancs de la montagne, effrayées sans doute par les sons du cor et les aboiements des chiens, semblaient céder elles-mêmes à un instinct de curiosité, et quittant leur couche de verdure, se rassemblaient en troupeau. Mais l'attente fut vaine ; soit que la bête fauve poursuivie par les chiens eût changé de direction, soit que les chasseurs, en raison de la chaleur du jour, voulussent éviter les hauteurs, où ils n'eussent trouvé aucun abri contre le soleil, bientôt les bruits qu'on avait entendus devinrent plus lointains, puis ils s'éteignirent tout à fait. Le troupeau se répandit de nouveau dans ses gras pâturages. Les trois hommes se laissèrent retomber lourdement sur le sol avec cette indolence qui caractérise généralement leur race.

Ces trois hommes constituaient ensemble l'indispensable trinité attachée de temps immémorial, dans les montagnes de la Haute-Auvergne, à l'exploitation d'un buron, à savoir : le vacher, le boutilier et le pâtre. Le buron, qu'il était assez difficile d'apercevoir à travers le massif de châtaigniers qui le masquait, était une étroite cabane formée de branches d'arbres et de maçonnerie, sorte de métairie dépendant du château de Peyrelade, et habitée, selon l'usage, pendant six mois de l'année seulement, par les trois hommes dont je viens de parler. C'était du fond de ce palais d'été que les triumvirs donnaient des lois à une cinquantaine de vaches, toutes marquées sur le flanc gauche d'un P artistement surmonté d'une couronne comtale, signe de leur vasselage envers la noble et ancienne maison de Peyrelade. Quiconque a voyagé dans les montagnes d'Auvergne ne saurait ignorer toute la différence qui existe entre ces trois fonctions importantes de vacher, de boutilier et de pâtre (1), toutes trois immédiatement dépendantes l'une de l'autre, quoique semblables en apparence ; car le pâtre est soumis au boutilier comme le boutilier lui-même au vacher, le tyran, l'autocrate du buron. L'égalité n'existe même pas sur les sommets de ces monts escarpés, si près de Dieu.

Le vacher dont il s'agit dans ce récit exerçait à plus d'un titre la suprématie sur ses deux compagnons ; car outre qu'il était le plus élevé en grade, il était aussi le plus vieux. Le père Nicoud, c'était son nom, avait passé bien des étés dans les montagnes, fabriqué dans sa vie bien des fromages ; c'était le Nestor des vachers, et j'ajouterai que, comme le bon roi de Pylos, il savait aussi bien des histoires et n'aimait pas moins que lui à les raconter. Ce fut donc avec un vif empressement que l'un de ses deux acolytes, le pâtre, jeune garçon d'environ seize ans, s'étant écrié :

— Vous la connaissez donc, vous, madame la comtesse, père Nicoud ?

Le vieux vacher répondit :

Si je la connais, mon garçon ; oui, certes, je la connais.

Et en même temps il saisit la jarre au lait et en avala quelques gorgées pour s'éclaircir la voix.

— Comment cela se fait-il, reprit le pâtre, puisque nous étions déjà à la montagne lorsqu'elle est arrivée au château ?

— Ah ! voilà justement l'histoire, reprit le vacher en se rengorgeant. Tel que vous me voyez, j'ai fait danser sur mes genoux madame la comtesse de Peyrelade... Cela vous étonne ? Ah ! dame, il est tombé bien de la neige sur le Puy-

(1) Le *vacher* est celui qui fabrique le fromage, le principal revenu des domaines de la Haute-Auvergne ; le *boutilier* fait le beurre ; le *pâtre* est chargé presque exclusivement de surveiller les vaches et de les traire.

Marie depuis lors, et dans ce temps-là on eût encore difficilement trouvé mon pareil pour danser la bourrée.

— Il y a donc bien des années de cela, père Nicoud ? car, sans vous fâcher, vous n'êtes plus jeune.

— Oh ! oh ! il y a comme qui dirait vingt-deux ans. C'était au temps où j'étais vacher dans le Carladez (1), sur les confins de la forêt de Liorant. J'appartenais alors au domaine de Pradines, car madame la comtesse est une demoiselle de Pradines. Son père, M. le baron de Pradines, était mon ancien seigneur, oh ! un bien bon seigneur, allez, quoiqu'il ne fût pas riche.

— Quel âge peut avoir à présent madame la comtesse ?

— Vingt-cinq ans au plus, vienne la Notre-Dame de septembre.

— Oui-dà ! Elle est encore jeune, madame la comtesse. Et est-elle belle ?

— Accomplie. Lorsqu'elle entra dans sa quinzième année, on ne l'appelait plus déjà dans tout le canton que la jolie petite reine Marguerite. Marguerite d'abord c'est son nom de baptême, et puis il faut que vous sachiez qu'il y a dans le voisinage de Pradines un vieux château ruiné qui a été habité, dans l'ancien temps, par une belle reine qu'on nommait la reine Marguerite, et comme M[lle] Marguerite de Pradines se promenait souvent à cheval du côté de ces ruines, je ne sais comment il s'est fait qu'un beau jour tout le monde dans le pays s'est mis à l'appeler la jolie petite reine Marguerite. Et de fait, si les filles devenaient reines par la beauté, nul doute que M[lle] Marguerite de Pradines ne le fût devenue. Car elle était si gentille, si mignonne, si pleine de grâces dans toute sa personne, que c'était une bénédiction rien que de la voir. Aussi, lorsqu'à seize ans elle quitta le pays pour s'en aller à la cour avec défunt monseigneur le comte de Peyrelade, son mari, ce fut une désolation dans tout le Calvados, une désolation que vous ne sauriez vous imaginer. On ne s'abordait plus dans les montagnes qu'en se disant : Eh bien, vous savez la nouvelle, la jolie petite reine Marguerite est partie. Et les hommes soupiraient et les femmes pleuraient. Ah ! c'était à fendre le cœur. Neuf ans se sont passés depuis ce départ, mais je suis bien sûr que dans le Calvados nul de ceux qui l'ont connue n'a oublié M[lle] de Pradines et qu'il ne s'écoulera pas de longs jours sans qu'elle soit aimée et bénie également dans cette contrée, comme elle le mérite.

— Fasse le ciel qu'il en soit ainsi, s'écria le boutilier, qui jusqu'alors avait gardé un modeste silence, mais j'en doute.

— Pourquoi cela ? repartit vivement le père Nicoud en fronçant ses épais sourcils gris.

— Pourquoi, pourquoi ?... reprit le boutilier, parce que madame la comtesse est jeune, parce qu'elle est riche, parce qu'elle est jolie et qu'elle ne voudra pas, avec tout cela, s'enterrer toute vivante dans un vieux château inabordable pendant les trois quarts de l'année et où il n'y a que des corbeaux et des hiboux. Combien voulez-vous gager qu'une fois le mois de septembre venu, l'ennui la prendra et qu'elle retournera à la cour pour y épouser quelque beau seigneur ? Au fait, elle ne peut, en tout cas, que gagner au change ; car défunt M. le comte était vieux et laid, c'est une justice à lui rendre.

— Taisez-vous, boutilier ! s'écria le vacher d'une voix ferme et sonore ! je vous dis, moi, que madame la comtesse ne quittera pas le pays et qu'elle ne se remariera pas. D'abord c'est un vœu qu'elle a fait ; son intendant me l'a dit.

— Est-ce qu'on tient ces vœux-là ! repartit l'incrédule boutilier.

— Ah ! cervelle de bois que vous êtes, continua Nicoud, je vois bien qu'il faut tout vous dire. Pourtant l'heure s'avance, et nous devrions être déjà depuis longtemps à la besogne. C'est égal, je veux vous convaincre. Apprenez donc ce qui s'est passé, il y a neuf ans, au château de Pradines.

A ce préambule, les deux auditeurs du vieux vacher se rapprochèrent instinctivement de lui, et voici le récit qu'il leur fit :

Au nombre des jeunes seigneurs de la province qui recherchaient en mariage la jolie petite reine Marguerite, il y en avait un de ces environs, nommé M. le chevalier de Fontane. C'était le plus beau d'entre tous, mais c'était aussi le plus pauvre, attendu qu'il était cadet de famille. Ce fut lui que M[lle] de Pradines préféra. Il n'y avait guère moyen de songer à marier les deux jeunes gens, M. le marquis de Pradines n'étant pas

(1) On appelle ainsi la partie S.-O. de la province qui avoisine Aurillac.

riche non plus, ainsi que je l'ai déjà dit. Cependant, comme tout le monde dans le pays s'intéressait à eux, parce qu'ils faisaient ensemble le couple le mieux assorti qu'il soit possible d'imaginer, monseigneur le gouverneur de la province voulut bien promettre d'en parler au roi dans un voyage qu'il fit à la cour, et il revint bientôt en effet avec un brevet de lieutenant pour le chevalier. De plus, le roi avait promis de doter Mlle de Pradines sur sa cassette. Tous deux étaient donc bien heureux, car ils s'aimaient tant! Déjà l'on s'apprêtait à publier les bans, lorsque l'on apprit que M. Georges de Pradines, le frère aîné de Mlle Marguerite, mousquetaire dans la garde du roi, allait venir passer quelque temps au pays. Sur cette nouvelle, M. le baron fut d'avis de différer le mariage pour que son fils pût y assister. Hélas! le pauvre vieux seigneur a dû se repentir cruellement d'avoir suivi une pareille idée. C'est qu'il faut que vous sachiez qu'autant M. le baron et sa fille étaient aimés dans le pays, autant son fils Georges y était détesté. Le jour où il l'avait quitté avait été un jour de fête, celui où il devait y rentrer ne pouvait être qu'un jour de deuil. Il arriva au château de Pradines un vendredi soir, il m'en souvient, en compagnie d'un vieux gentilhomme; ce gentilhomme était défunt le comte de Peyrelade, et aussitôt après le souper il entra dans la chambre de son père et s'y enferma seul avec lui. La nuit était déjà fort avancée lorsqu'il en sortit.

Nul ne sait précisément ce qui se passa dans cette entrevue; mais toujours est-il que M. le baron, qui était plein de vie et de santé à l'arrivée de son fils, se trouvait le lendemain dans son lit malade à toute extrémité. Un prêtre fut appelé. Avant de recevoir les derniers sacrements, notre infortuné seigneur manda en sa présence toutes les personnes qui se trouvaient alors dans le château, même ses serviteurs, et s'adressant d'abord à sa fille: « Marguerite, lui dit-il d'une voix déjà brisée par l'approche de la mort, je n'ai plus que peu d'instants à vivre, et avant de me séparer de toi, j'ai une prière à t'adresser. » Et comme mademoiselle lui baisait les mains en pleurant, sans pouvoir articuler une parole, il ajouta: « Ma fille, promets-moi d'épouser M. le comte de Peyrelade. » A ces mots, la pauvre demoiselle poussa un grand cri et tomba à genoux au pied du lit de son père. Alors, M. le baron se tourna vers notre défunt seigneur: « Monsieur, dit-il, je connais ma fille; elle fera ce que je lui demande: vous, promettez-moi de la rendre heureuse. » M. de Peyrelade, fort ému, s'agenouilla à son tour devant le moribond, qui le bénit ainsi que sa fille.

Pendant ce temps-là, M. Georges de Pradines se tenait debout les yeux baissés mais secs, je vous le garantis, car j'avais les miens fixés sur lui. A la fin, son père le regarda aussi et lui dit avec un accent que je n'oublierai jamais. « Eh bien, Georges, êtes-vous content? » Le fils inclina la tête et ne répondit pas. Là-dessus, on apporta le saint sacrement, et M. le baron ne s'occupa plus que de Dieu. Il mourut sur le soir, vingt-quatre heures, heure pour heure, après l'arrivée de son fils. Quelle journée, enfants, quelle journée! La pluie et la neige n'avaient pas cessé de tomber un seul instant depuis cette funeste arrivée. M. le chevalier de Fontane, qui ne savait rien de tout ce qui se passait, entrait à cheval dans la cour du château au moment même où M. le baron venait de rendre le dernier soupir; c'est à moi qu'il parla, c'est moi qui lui appris tout ce qui s'était fait depuis la veille. En m'écoutant, il devint pâle comme un mort, et je le vis chanceler sur la selle; je m'avançais pour le soutenir, lorsqu'il piqua des deux et s'enfuit au galop, par une horrible tempête, sous des torrents de neige et de pluie. Depuis, nul ne l'a revu, nul n'a entendu parler de lui, mais comme il prit en sortant du château le chemin des montagnes, il y a tout sujet de penser qu'il aura été englouti avec son cheval dans quelque abîme. Aussi, tous les ans, au jour anniversaire de ce terrible événement, sa famille fait dire une messe pour le repos de son âme.

Ici, le vieux vacher fit une pause et se signa; ses deux compagnons l'imitèrent. Au bout de quelques instants, il reprit:

— A présent, boutillier, comprenez-vous pourquoi Mme la comtesse de Peyrelade se retire, à vingt-cinq ans, dans un vieux château des montagnes d'Auvergne et pourquoi elle a fait vœu de ne jamais se remarier?

Le boutillier était consterné de toutes les façons, et il avait le cœur si serré qu'il lui fut impossible de répondre; mais le pâtre, qui, comme on l'a déjà vu, était d'un naturel excessivement

questionneur, ne put s'empêcher de revenir à la charge.

— Père Nicoud, dit-il, tout cela est bien triste; mais vous ne nous avez pas dit pourquoi on était si pressé de faire épouser Mlle de Pradines par notre défunt seigneur, au lieu de M. le chevalier de Fontane.

— Là-dessus, répondit le vacher, je ne puis que vous rapporter ce qui a été dit. On assure que M. Georges, actuellement baron de Pradines, ayant contracté des dettes pour beaucoup plus que ce que son père ne pouvait lui laisser, avait vendu la main de sa sœur à M. le comte de Peyrelade. Tout le monde savait dans le pays que ce seigneur en était fort épris et qu'il avait été refusé par elle. On prétend même qu'après avoir annoncé qu'il se ferait sauter la cervelle si ce marché n'était pas ratifié, le fils, se voyant repoussé, aurait osé menacer son père. Le valet de chambre de M. le baron a dit à plusieurs personnes que, dans la nuit qui précéda la mort de son maître, ayant entendu élever la voix dans la chambre, il s'était approché et qu'il avait entendu distinctement d'horribles menaces.

— Seigneur mon Dieu, s'écrièrent à la fois les deux auditeurs de ce funèbre récit, comment permettez-vous de pareilles choses?

Il y eut un silence, puis le pâtre reprit :

— Je ne m'étonne plus maintenant si tous ceux qui ont vu madame la comtesse lui trouvent l'air si triste, bien qu'elle fasse, dit-on, tous ses efforts pour paraître gaie. Je me disais aussi à part moi : Ce n'est pas son vieux mari qu'elle regrette; oh non! c'est que madame la comtesse se souvient, n'est-ce pas, père Nicoud?

— Ah! répondit le vieux vacher en levant les yeux au ciel, si ce n'était que le souvenir encore, ce ne serait rien; mais tenez, enfants, je crains bien que le repos que madame la comtesse est venue chercher ici ne soit pas de longue durée.

— Pourquoi cela, maître? s'écria au-dessus du vieux vacher une voix sonore mais pleine de douceur et d'onction.

Et en même temps les trois buroniers ayant levé la tête aperçurent, debout auprès d'eux, un homme dont les vêtements et tout l'attirail offraient un bizarre compromis entre l'état ecclésiastique et les habitudes séculières du plus déterminé chasseur. Ce personnage, qui pouvait bien avoir trente-six ans, était d'assez haute taille, mais d'une constitution maigre et nerveuse. Il semblait avoir peine à supporter le poids de sa tête et se tenait un peu voûté, ce qui contribuait peut-être à assombrir le feu de deux yeux noirs profondément enfoncés sous leurs orbites et recouverts d'épais sourcils. Il portait la soutane et le rabat avec le tricorne à ailes évasées, costume distinctif et invariable des gens d'églises depuis bien des siècles; mais cette soutane, retroussée jusqu'au-dessus des genoux, laissait apercevoir de grandes guêtres de cuir fauve, et disparaissait elle-même presque totalement sous un large baudrier et une gibecière également en cuir fauve, le tout accompagné d'une luxuriante garniture de poires à plomb et à poudre, de cartouchières, etc. Enfin, il tenait sur ses épaules le mousquet de chasse à canon étroit et allongé, alors en usage, et était escorté d'un magnifique chien de montagne. Il y avait dans toute la personne du nouveau venu un caractère à la fois pittoresque et étrange qui, dans toute autre partie du monde civilisé que la Haute-Auvergne, eût à coup sûr excité une vive attention; mais il n'en fut point ainsi parmi les buroniers du château de Peyrelade, familiarisés sans doute dès longtemps avec le costume de l'homme qui venait de les surprendre de la sorte. Tous trois ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se levèrent avec respect.

Salut à monsieur le curé de Saint-Saturnin, s'écria le vieux vacher, orateur obligé en toute circonstance. Soyez le bien venu au buron, monsieur l'abbé. La chasse a-t-elle été bonne aujourd'hui?

— Pas trop, mes amis, pas trop, répondit le prêtre d'une manière évasive.

— C'est donc cela que votre gibecière est si plate. Vous qui étiez si bon chasseur autrefois, monsieur le curé, m'est avis que vous avez bien du malheur depuis quelque temps.

— Il est vrai, murmura l'abbé.

— Vous semblez fatigué, pourtant; tenez, reposez-vous auprès de nous, voici de quoi vous restaurer et vous rafraîchir, du lait, du pain et des galettes de sarrasin. Ah! dame, vous ne trouverez pas ici la même table qu'au château, mais c'est offert de bon cœur.

— Et je n'en demande pas davantage, reprit le prêtre chasseur en s'asseyant sur l'herbe, à côté des buronlers, mais si j'accepte votre hospitalité, c'est à une condition : vous allez continuer à parler du sujet qui vous occupait, absolument comme si je n'étais pas là.

A ces derniers mots, le père Nicoud baissa le nez et tourna les yeux à droite et à gauche avec un naïf embarras, puis, tout-à-coup, s'armant de résolution :

— Eh bien, s'écria-t-il, je veux être franc avec vous, monsieur le curé, d'abord parce que c'est un péché de mentir, et ensuite parce que vous êtes un saint homme qui faites tous les jours beaucoup de bien dans le pays, et qui ne sauriez vous offenser de la vérité.

A cet exorde par insinuation le prêtre ne put réprimer un sourire.

— Allons! dit-il, père Nicoud, je vous écoute, qu'avez-vous à me reprocher?

— J'ai à vous reprocher, monsieur le curé, d'être trop bon et trop plein de charité pour votre prochain.

— Et quel est ce prochain, s'il vous plait, monsieur le vacher?

— Ce prochain est M. le baron Georges de Pradines, sous votre respect, monsieur le curé; M. le baron de Pradines, qui a été réconcilié par vos soins avec sa sœur, qu'il avait vendue; M. le baron de Pradines, qui est actuellement installé au château de Peyrelade et qui n'en bouge plus, à ce qu'on dit; M. le baron de Pradines...

— Halte-là! père Nicoud, dit le curé, un peu plus de charité à votre tour pour le prochain! M. le baron de Pradines a pu avoir des torts anciennement, mais il s'en est repenti. C'est ce qui fait que j'ai profité de la confiance que Mme la comtesse veut bien avoir en moi, pour la déterminer à cette réconciliation. C'est d'ailleurs M. de Pradines qui a fait les premières démarches, et cela prouve en sa faveur.

— Je le crois bien, reprit l'impitoyable vacher. M. de Pradines est pauvre, pauvre par sa faute, monsieur le curé, car il a dissipé son bien en folies et en débauches; si bien même qu'on dit que si Mme la comtesse n'était pas venue à son secours, il allait être obligé de vendre sa compagnie de dragons, dont il devait encore tout le prix. Les trésors du roi Salomon fondraient entre ses mains, voyez-vous. Maintenant qu'il n'a plus rien, que ses domaines sont engagés, il espère que sa sœur se retirera tôt ou tard dans quelque couvent et lui laissera tous ses biens. Le loup se recouvre de la peau de l'agneau pour mieux dévorer la brebis, et il la dévorera, je vous le prédis. D'abord il y a un fait certain, c'est que la fontaine *Bousdouire*, qui était tarie depuis longtemps, a reparu ces jours passés, et vous savez que son apparition annonce toujours un malheur dans le pays.

— En effet, dit le curé, cédant aussi malgré lui à une influence superstitieuse dont son caractère sacré et l'éducation qu'il avait reçue ne suffirent pas à le rendre maître.

Et il devint rêveur. Tout-à-coup le chien qu'il avait amené avec lui et qui s'était couché paisiblement à ses pieds, tressaillit, et dressant les oreilles se leva brusquement. Presque au même instant le bruit d'un coup de feu retentit à peu de distance et une perdrix blanche, comme on en rencontre parfois dans les montagnes après un hiver rigoureux, vint tomber aux pieds du prêtre. Le chien se précipita d'un seul bond sur la malheureuse volatile, et la déposait toute sanglante sur les genoux de son maître, lorsque le pas précipité de deux chevaux lancés au grand trot se fit entendre, et l'on vit apparaître un cavalier d'assez belle mine, escortant une jeune femme vêtue d'un costume d'amazone dans le goût de celui sous lequel le peintre Rigaut a représenté la duchesse de Bourgogne. Le cavalier riait à gorge déployée, mais la jeune femme paraissait fort troublée. Parvenue auprès du groupe de buroniers, elle sauta lestement à bas de sa monture, un joli cheval gris pommelé, digne en tout point d'une si charmante écuyère, et s'approchant du curé, qui tenait la perdrix entre ses mains, elle la baisa tendrement, puis s'écria en laissant tomber une larme sur le plumage :

— N'est-ce pas, monsieur le curé, que vous ne l'auriez pas tuée, vous, si je vous avais demandé grâce pour elle?

Le prêtre baissa les yeux et une légère rougeur anima ses joues pâles.

— Madame la comtesse, balbutia-t-il, cette perdrix est blessée à l'aile, mais elle n'est pas encore morte. Qui a tiré sur elle?

— Est-il besoin de le demander? reprit la jeune

femme en désignant du manche de son fouet de chasse le cavalier qui l'accompagnait, c'est M. le baron de Pradines.

II.

L'ORAGE.

Le baron de Pradines, ex-mousquetaire du roi et alors capitaine aux dragons d'Auvergne, était, comme sa sœur, d'assez petite taille, mais, comme elle aussi, parfaitement proportionnée et d'une tournure fort élégante. C'était un blondin d'une trentaine d'années, au visage fier et caustique, et qui sentait son gentilhomme. Quant à Mme de Peyrelade, dont il a déja été parlé dans le chapitre précédent, on se bornera à ajouter que telle le père Nicoud l'avait connue à seize ans, telle il la retrouvait à vingt-cinq. En effet, à l'encontre de la plupart des femmes de son pays, dont la beauté consiste surtout dans une grande fraîcheur, avantage physique qui passe si vite, Marguerite de Pradines était remarquable par la régularité de ses traits, régularité qui n'en excluait pourtant ni le piquant ni la grâce. Ce qu'elle avait emprunté au pays natal, c'était une peau d'une extrême blancheur, et un genre d'attraits tout particulier qui se rencontre souvent dans les montagnes d'Auvergne, des cheveux noirs avec des yeux bleus. Si l'on ajoute que la comtesse de Peyrelade avait respiré, durant plusieurs années, l'atmosphère parfumée de la cour de Louis XIV, et qu'elle possédait au suprême degré ce je ne sais quoi de noble et d'aisé dans les manières qui caractérisait alors exclusivement les hôtes du palais de Versailles, on comprendra sans peine combien était frappant le contraste que présentaient ces deux personnages, Georges et Marguerite de Pradines, avec la grossière assistance dont ils étaient entourés. La comtesse surtout était adorable avec sa longue jupe de soie grise garnie de velours noir, à corsage montant, qui dessinait si bien les contours harmonieux de son corps, et avec son petit chapeau surmonté d'une longue plume flottante également noire, car elle portait encore le demi-deuil, et la couleur un peu sévère de ce vêtement ne faisait que mieux ressortir la blancheur transparente de sa peau et la douce animation de son visage. A part la différence des costumes, on eût dit de quelque divinité de l'Olympe, Diane chasseresse, par exemple, descendue sur une montagne de la Phocide et de la Thessalie, au milieu d'un conciliabule de bergers, ou, mieux encore, cette charmante Marguerite de Navarre, dont elle rappelait le poétique souvenir, venant visiter, en compagnie de quelque écuyer, ses bons vassaux de Carladez.

Il y eut quelques instants de silence. Chacun se trouvait dans une position plus ou moins embarrassante, et échangeait par intervalle avec son voisin des regards de doute et de défiance. Un seul personnage semblait étranger à ce qui se passait auprès de lui : c'était M. le curé de Saint-Saturnin. Il se tenait pensif et recueilli dans la contemplation de la perdrix blanche qui venait d'être, de la part de la comtesse, l'objet d'une si tendre compassion. Le bon prêtre semblait comme perdu dans une vague extase. A la fin le baron de Pradines, partant d'un éclat de rire, s'écria :

— Mordieu ! ma sœur, on dirait que, comme dans les contes de M. Perrault, quelque enchanteur, en nous frappant de sa baguette magique, nous a ravi la parole à tous, et je vois bien qu'il faut que je m'exécute le premier. Vous m'avez demandé grâce tout à l'heure pour une perdrix blanche, et je l'ai refusée ; je vous la demande à mon tour pour moi qui vous ai offensée. Userez-vous de représailles ?

La comtesse eut un sourire plein de mélancolie, et tendant la main à son frère, qui la baisa avec une grande affectation de respect :

— Georges, dit-elle, c'est une faiblesse superstitieuse de ma part, je le sais bien, mais je croyais vous avoir dit qu'une personne qui me fut chère jadis m'avait donné un de ces oiseaux que j'ai conservé longtemps et qui s'est échappé un jour. Était-ce un présage ? Je ne sais, mais depuis je n'ai plus revu cette personne.

L'ex-mousquetaire ne put réprimer un froncement de sourcils, et, changeant brusquement de conversation, il s'écria, en désignant du plus méprisant signe de tête les buroniers qui les contemplaient, sa sœur et lui, avec une naïve curiosité.

— Ce nous est beaucoup d'honneur de donner le spectacle à vos buroniers, ma sœur, mais il me semble qu'à cette heure ces fainéants devraient être au buron ; ou bien est-ce donc la mode sur vos domaines, ma charmante Marguerite, que ces gueux-là festinent tout le jour

au lieu de travailler? Si vous m'en croyez, il faut en dire deux mots à votre intendant pour qu'il y mette ordre.

Bien que ces paroles eussent été prononcées en pur français de Versailles ou de Marly, le sens, du moins, n'en échappa pas aux buroniers, qui reculèrent d'un air craintif. La comtesse en éprouva de la peine, car elle était aussi bonne que belle.

— Allons, dit-elle, mon frère, ces braves gens pensaient sans doute qu'ils vous verraient aujourd'hui; et puis, vous voyez qu'ils étaient en compagnie de M. le curé de Saint-Saturnin, qui leur faisait sans doute quelque pieuse exhortation; n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

Et comme le prêtre venait de s'éveiller en sursaut en s'entendant adresser la parole et la contemplait d'un air ébahi, elle ajoutait en se penchant à son oreille :

— Il n'en est rien, peut-être, mais je ne veux pas que ma présence ait porté malheur à ces pauvres buroniers, et il faut absolument que vous soyez de moitié dans mon mensonge, entendez-vous?

Le curé ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles accompagnées d'un signe de tête affirmatif. Alors, pour la première fois, la comtesse se mit à contempler avec attention les personnages au milieu desquels elle se trouvait, et, avisant au milieu du groupe des buroniers le père Nicoud, dont l'attitude pleine de gaucherie indiquait suffisamment un violent combat entre la démangeaison qu'il éprouvait d'adresser la parole à sa dame châtelaine et le respect et la timidité qui lui fermaient la bouche, elle s'écria en patois des montagnes, qu'elle parlait à merveille!

— Eh mais, je ne me trompe pas, voici une ancienne connaissance, c'est le père Nicoud, l'ancien vacher de Pradines, qui me racontait, dans mon enfance, de si belles histoires et qui m'a appris à danser la bourrée. Bonjour, mon vieux maître, je suis vraiment aise de vous revoir.

En même temps elle lui tendit sa petite main blanche et potelée, qu'elle venait de déganter. Le vacher, rempli d'émotion, la saisit et y laissa tomber une grosse larme.

— Ah! dit le montagnard en s'essuyant les yeux et se tournant avec fierté vers ses compagnons : enfants, je vous le disais bien, c'est toujours la jolie petite reine Marguerite.

— Georges, reprit la comtesse en se penchant vers son frère, est-ce qu'il ne vous souvient pas, comme à moi, du père Nicoud?

— Si fait! répondit négligemment M. de Pradines; il me semble à présent reconnaître ce vieux rustre; mais, ma sœur, vous ne tenez pas assez votre rang avec ces gens-là.

— Ah! mon frère, je ne suis plus ici à Versailles, grâce à Dieu! laissez-moi causer avec le père Nicoud. Cela me fera peut-être oublier tout le temps que j'ai passé sur ces montagnes où jadis j'étais si heureuse.

— Et si pauvre! murmura en ses dents l'ex-mousquetaire, puis il ajouta à haute voix : Comme il vous plaira, ma sœur.

En parlant ainsi, le baron de Pradines s'éloigna avec une mauvaise humeur mal dissimulée, et ayant fait signe au pâtre d'attacher son cheval à un arbre, il s'approcha du curé de St.-Saturnin, avec lequel il entreprit de causer tir et vénerie. De son côté, la comtesse s'asseyant au pied d'un châtaignier, se mit en devoir de continuer sa conversation avec le père Nicoud, qui se tenait respectueusement devant elle, escorté de ses deux acolytes, lesquels ne pouvaient se lasser de considérer leur jolie châtelaine.

— Eh bien, père Nicoud, s'écria la jeune femme, vous avez donc quitté le domaine de Pradines? Pourquoi cela?

— Vous n'y êtes plus, répondit naïvement le montagnard.

— Mais je n'étais pas ici non plus.

— C'est vrai, mais je savais bien que tôt ou tard vous y viendriez; et puis, je vous appartenais, je mangeais votre pain, je travaillais pour vous, et le pain me semblait meilleur, et le travail me semblait doux.

— Bon Nicoud! vous vous souvenez donc, vous aussi, des anciens jours?

— Si je m'en souviens! il me semble que c'était hier.

— C'est comme moi : il y a des instants où je m'imagine que tout ce qui s'est passé depuis que j'ai quitté nos montagnes fut un rêve. Oh! un rêve bien long, Nicoud, et bien pénible!

Je m'en doute bien, madame. Si encore, à votre réveil, vous aviez retrouvé... tout ce que vous aviez en vous endormant!

La comtesse poussa un profond soupir, et toutefois, honteuse, comme toutes les femmes, de de laisser lire dans son âme son secret, alors même qu'elle n'avait plus aucun intérêt à le cacher, elle reprit d'un ton distrait :

— Oui, le domaine de Pradines a été vendu, je le sais, et celui qui l'a acheté a fait abattre le château pour en construire un neuf.

— Oh! répondit le vacher en soupirant à son tour, il n'y a pas que le château d'abattu à Pradines : il y a autre chose encore, il y a bien des espérances!

La jeune femme regarda fixement son interlocuteur, puis elle s'écria en hochant mélancoliquement la tête :

— Vous avez raison, père Nicoud, le château, c'est un souvenir, et le souvenir vit toujours au fond du cœur, alors même que l'objet n'en existe plus; mais l'espérance, Nicoud, l'espérance! lorsqu'une fois elle est morte, rien ne saurait la ranimer.

Pendant que la comtesse parlait ainsi, les buroniers l'écoutaient avec stupéfaction et semblaient s'enivrer du son de sa voix comme de la plus douce musique. Ce patois d'Auvergne, si rude et si sauvage dans la bouche des montagnards, acquérait, en passant par celle de Marguerite de Pradines, tout le charme et toute l'harmonie des langues les plus douces du Midi de l'Europe. Il y eut une pause pendant laquelle un violent combat sembla se livrer dans l'âme de la jeune femme, qui, tout-à-coup, fit signe au vacher d'éloigner ses deux compagnons, puis, baissant la voix :

— Deux mots seulement, dit-elle, père Nicoud : le corps a-t-il été retrouvé?

— Non, Madame.

— Quelle mort affreuse! il sera tombé au fond de quelque précipice, et les oiseaux de proie l'auront dévoré.

— Hélas! madame, cela doit être ainsi.

— Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où je le vis pour la dernière fois? Pauvre Philippe!... Prenez ma bourse, père Nicoud, vous la partagerez avec vos compagnons. Seulement, promettez-moi d'en réserver une partie afin de faire dire quelques messes pour lui. Moi, je n'ose... Il y a si peu de temps que M. de Peyrelade est mort! Vous direz que c'était votre bienfaiteur, votre ami; vous ne mentirez pas en parlant ainsi, car il vous aimait; il m'a dit souvent que vous étiez un bon serviteur. Vous me promettez de faire ce que je vous demande?

La jeune femme parlait encore que déjà son frère et le curé de Saint-Saturnin étaient auprès d'elle.

— Ma sœur, dit M. de Pradines, voici que le soleil commence à s'incliner là-bas, sur les sapins, du côté du col de Cabre; nous n'avons plus guère qu'une heure de jour. Croyez-moi, nos gens ne sauraient être éloignés, car j'entends d'ici les chiens qui donnent de la voix. Rejoignons la chasse.

— Pourquoi, mon frère, répondit la comtesse, pourquoi partir sitôt d'ici? On y est si bien à l'ombre sous ces grands châtaigniers! On y jouit d'un si merveilleux coup d'œil! Retournez seul rejoindre la chasse, si bon vous semble, vous me retrouverez à cette place. Je suis lasse, d'ailleurs, et veux me reposer encore.

— Ce serait peut-être imprudent de votre part, madame la comtesse, ajouta timidement le curé, qui venait de porter ses regards vers l'horizon; voyez là-bas comme la cime du plomb du Cantal est chargée de vapeurs. Je serai bien trompé si nous n'avons avant peu un violent orage, et au lieu de rester ici ou de rejoindre la chasse, je vous engage à reprendre le chemin du château.

— Qu'en pensez-vous, père Nicoud? dit Mme de Peyrelade; c'est vous qui étiez mon oracle, autrefois, pour mes promenades. Je ne l'ai point oublié.

Le vieux montagnard dressa la tête, et, aspirant l'air avec un souffle bruyant, comme un chien de chasse qui prend le vent, il s'écria :

— M. le curé a raison : voilà le vent de la nuit qui s'élève; et puis, voyez avec quelle avidité mes vaches se mettent à paître. Tout cela sent l'orage.

— A cheval! à cheval! s'écria M. de Pradines; il n'y a pas de temps à perdre : nous avons du chemin à faire avant d'arriver au château, et la route est fort mauvaise.

En même temps il saisit un cor d'assez petite dimension qu'il portait suspendu par dessus ses vêtements, et fit entendre les premières notes d'un rappel de chasse. A ce bruit, du fond des gorges voisines répondirent aussitôt d'autres sons de cor, et deux minutes à peine étaient écoulées, qu'au sommet du sentier qui, par une pente es-

carpée, conduisant au buron, apparaissait, dans tout son poétique pêle-mêle, une troupe de valets et de gardes-chasse conduisant une meute de chiens. Il était temps de se mettre en route, car déjà l'on entendait dans les montagnes ce rugissement sourd qui annonce l'orage; les chiens haletants fouillaient la terre comme pour y chercher un reste de fraîcheur, et il semblait que les végétaux eux-mêmes, doués d'animation et de sensibilité, cherchassent à se dérober au souffle brûlant dont ils ressentaient déjà l'atteinte, tant on voyait dans les pâturages voisins les plus fières graminées incliner leurs tiges tremblantes à la surface du sol.

— Adieu, mes braves buroniers, s'écria la comtesse en remontant lestement en selle; l'été ne se passera pas sans que je revienne visiter le buron dont je connais maintenant le chemin.

Puis se tournant vers le curé de St.-Saturnin :

— Monsieur le curé, dit-elle, vous allez prendre le cheval d'un de mes gens, et vous ferez route avec nous, n'est-ce pas?

— Oh! répondit le prêtre, j'aurai bien le temps de regagner ma paroisse, et d'ailleurs un chasseur n'a pas peur de l'orage.

— C'est possible; mais faites mieux, venez souper au château.

— Madame, je vous rends grâce, je ne saurais accepter; c'est aujourd'hui pour moi jour de jeûne.

— Eh bien, nous pourrons au moins profiter de votre compagnie jusqu'à l'heure du souper. Venez, et je vous chanterai pour vous récompenser un de ces vieux airs que vous aimez tant.

— Madame la comtesse, excusez-moi, il faut que je fasse réciter aux enfants de la paroisse leur catéchisme.

— Alors, vous viendrez demain prendre congé de mon frère qui retourne à son régiment.

— M. de Pradines a bien voulu déjà recevoir mes souhaits de bon voyage et de prompt retour.

— Après-demain, donc?

— J'y ferai mes efforts, madame la comtesse.

— Et pourtant vous ne promettez rien? Savez-vous que vous me tenez rigueur depuis quelque temps, monsieur le curé; est-ce que vous m'en voulez?

— Moi, vous en vouloir! Oh! madame!

Ces derniers mots furent prononcés avec une expression si profonde que la comtesse ne put s'empêcher de regarder le prêtre avec une naïve surprise. Celui-ci en parut légèrement troublé, mais bientôt la jeune femme reprit, d'un ton plein d'enjouement :

— A la bonne heure! Adieu, monsieur le curé; soyez moins rare.

Puis, remarquant qu'il tenait toujours entre ses mains la perdrix blanche si méchamment atteinte par le baron de Pradines :

— Voyez donc ce pauvre oiseau, ajouta-t-elle, il est encore tout tremblant.

— Eh bien, dit le père Nicoud en s'approchant, je gage que si M. le curé ouvrait la main, cette perdrix serait loin d'ici avant une demi-minute : c'est si rusé!

— Vous pensez donc qu'elle vivra? s'écria la comtesse.

— C'est-à-dire que j'en suis sûr.

— Eh bien, père Nicoud, gardez-là donc auprès de vous deux ou trois jours, et promettez-moi de lui donner ensuite la liberté.

— Ma sœur, s'écria Georges avec impatience, l'orage vient.

Partons donc, dit la comtesse, et adieu tous, ou plutôt au revoir.

En parlant ainsi, la jeune femme s'inclina gracieusement, et, saluant chacun d'un geste affectueux, elle lança son cheval au grand trot. Les assistants la suivirent quelque temps des yeux, puis la perdirent tout-à-coup de vue dans les anfractuosités de la montagne. Le père Nicoud s'écria en se retournant vers le boutilier et le pâtre :

— Qu'elle est douce et bonne, la petite reine Marguerite!

Le prêtre murmura tout bas :

— Qu'elle est belle!

Ensuite il tira de sa ceinture une petite bourse de cuir, et glissant un écu dans la main du vieux buronier, qui demeura tout ébahi :

— Père Nicoud, dit-il, je garde la perdrix, mais n'en dites rien, surtout à Mme la comtesse, lorsque vous la reverrez. Bonsoir, mes amis, et merci de votre hospitalité.

En même temps, il plaça son mousquet sur son épaule, appela son chien et se mit en route. Déjà l'on entendait les sourds grondements du tonnerre, et le plomb du Cantal, tout à l'heure visible encore, avait disparu sous un linceul d'épais nuages noirs.

— Monsieur le curé, s'écrièrent tout d'une oix les trois buroniers, voici l'orage, revenez, evenez vite vous abriter au buron.

— L'orage! répondit le prêtre en levant les eux au ciel, merci, mes amis, merci! c'est Dieu qui l'envoie. Priez Dieu!

Comme il parlait ainsi, un violent éclair vint échirer la nue. Les buroniers tombèrent à genoux et se signèrent dévotement. Lorsqu'ils se elevèrent, la pluie commençait déjà à tomber à orrents, mais ils n'aperçurent plus devant eux le uré de Saint-Saturnin. Il avait disparu à son our derrière un des replis de la montagne.

L'orage venait de se déclarer plus tôt encore qu'on ne l'avait pensé. Il fut terrible. Toute la oirée, cette chaîne non interrompue de montagnes, qui s'étend dans un rayon de près de trois ieues de diamètre entre le plomb du Cantal et le col de Cabre, fut sillonnée en tous sens par les éclats de la foudre. Au milieu des entassements de lave et des rochers de basalte, de nouveaux abîmes s'entr'ouvrirent et l'on put croire, durant quelques heures, que tous ces volcans, éteints depuis la naissance du monde, venaient d'être rallumés par quelque puissance, et que le chaos allait recommencer dans les montagnes de la Haute-Auvergne.

Cependant la comtesse et son frère arrivèrent sains et saufs au château de Peyrelade; et après avoir changé de vêtements, ils s'en vinrent prendre place devant un vaste foyer où l'on avait allumé un grand feu de bois de sapin, car nul n'ignore combien la température est variable dans les pays de montagnes, et avec quelle rapidité le froid succède à la chaleur. Tous deux demeurèrent assez longtemps silencieux au coin de l'âtre. Soit que la réconciliation opérée par les soins du curé de Saint-Saturnin ne fût qu'apparente, soit que des pensées d'un ordre bien différent les agitassent l'un et l'autre, il régnait entre eux une contrainte évidente qui pouvait s'effacer en public, mais qui, dans le for intérieur, reprenait tout son empire. Chez la jeune femme, c'était même plus, en ce moment, que de la contrainte, c'était une tristesse profonde, tristesse ravivée sans doute par les souvenirs pénibles qui venaient de l'assaillir, mais sur laquelle d'autres circonstances, dont peut-être elle ne se rendait pas compte elle-même, avaient bien aussi leur influence. Car, il faut le reconnaître, quelque légitime que puisse être une douleur, il est des occasions où il est impossible qu'elle ne parvienne pas parfois à s'étourdir, et le tourbillon du monde, les furies du luxe, les distractions des fêtes, les hommages mêmes que réveille la beauté, sont de nature, sinon à éteindre de justes regrets, du moins à en diminuer puissamment l'amertume. Mais si tel avait été, durant quelques années, le sort de Marguerite de Pradines, n'avait-elle pas pris soin elle-même de se déshériter de tout sécours, de toute consolation, en venant chercher une retraite si loin de Paris, dans un pays perdu, au fond d'un vieux manoir sombre et démantelé, où l'œil ne rencontrait, au lieu de glaces, de lambris, de panneaux dorés, que quelques boiseries en chêne vermoulu et de sales lambeaux de tapisserie, où quelques grossiers attributs de chasse, appendus à la muraille, tenaient la place des chefs-d'œuvre de Mignard et de Lebrun; où, enfin, l'oreille, habituée à toutes les symphonies de Marly, de Versailles, de Fontainebleau, ne recueillait plus d'autre bruit que le grincement des girouettes sur le pignon féodal, et les brusques rafales du vent des montagnes s'engouffrant dans les vastes cheminées avec de lugubres gémissements? Pauvre comtesse! si jeune, si belle encore, si bien faite pour être heureuse, avait-elle donc besoin d'une expiation? Les âmes tendres se le persuadent aisément.

L'on n'entendait dans la chambre d'autre bruit que celui de la pluie fouettant avec violence contre les vitres, et les fréquents éclats du tonnerre. Bien qu'il restât à peine au frère et à la sœur quelques heures à passer ensemble avant le départ du premier, pas une parole n'était échangée entre eux. Ce fut le baron qui rompit le premier cet obstiné silence : — A quoi pensez-vous donc, ma sœur? s'écria-t-il.

— Je pense, répondit la comtesse, aux malheureux qui se trouvent hors de leurs logis et par un pareil orage. Quelle situation!

— En effet, reprit Georges négligemment. Eh mais, cela me rappelle ce pauvre curé de Saint-Saturnin qui n'a pas voulu être des nôtres. Mal lui en a pris, pardieu! Savez-vous, Marguerite, que je soupçonne quelque peu ce saint homme d'être épris de vos beaux yeux. Allons! heureusement voilà un bon bain, comme

on dit, qui rafraîchira, je l'espère, son amoureuse ardeur.

A ces derniers mots une vive rougeur colora les joues de la comtesse, qui balbutia d'une voix émue :

— Monsieur, vous oubliez que s'il vous est donné de vous exprimer ici sur son compte avec une légèreté... si coupable, c'est à lui-même que vous le devez.

— Pardon! pardon! repartit vivement le baron, qui sentit qu'il avait dit une sottise. Mais c'est attacher trop d'importance à une plaisanterie. Ce cher abbé! il n'a pas de meilleur ami que moi; au surplus, il me paie bien de retour et il vous aura sans nul doute présenté lui-même une requête que je voulais vous adresser avant de vous quitter. Oh! il s'agit d'une bagatelle, trois cents louis au plus dont j'ai besoin pour quelques réparations sur mes domaines; et vous êtes si bonne, jolie petite sœur!...

— Georges, reprit la comtesse avec une certaine solennité, M. le curé ne m'a pas parlé de ces trois cents louis, pourtant je ne vous refuserai pas cette fois encore, mais ne mentez pas; cet or, vous le voulez consacrer à un tout autre usage. Georges, Georges, ne vous souvient-il plus du passé?

— Au diable la morale! grommela Georges entre ses dents; puis il ajouta tout haut : Je veux être pendu si...

— Mon frère, interrompit vivement Marguerite, n'achevez pas, vous êtes gentilhomme. Demain matin, je vous remettrai ces trois cents louis.

Comme elle prononçait ces derniers mots, on sonna avec violence à la porte du château.

— Qui donc, s'écria le baron, enchanté de cette diversion, qui donc peut venir nous visiter à une pareille heure et par un pareil temps? Ce ne saurait être qu'un mendiant ou un voleur.

Quelques instants après, un des serviteurs du château entra dans la chambre et annonça qu'un accident des plus funestes venait de se passer à peu de distance du château. Un voyageur qui traversait les montagnes à cheval, accompagné d'un seul laquais, avait été obligé de s'arrêter sous la voûte formée par un rocher, pour attendre la fin de l'orage; mais au bout de quelque temps, la foudre était tombée près de lui, son cheval s'était effrayé et l'avait emporté jusqu'au bord d'un précipice où tous deux avaient été renversés. Heureusement un épais buisson venait d'arrêter leur chute et de sauver le cavalier et sa monture d'une mort inévitable; mais le voyageur était grièvement blessé et évanoui, et son valet venait demander des secours pour lui.

— Ah! dit la comtesse avec ce généreux instinct de pitié qui à tout âge et dans tous les rangs de la société est toujours l'apanage de son sexe, faites entrer ici ce voyageur et qu'on coure au village voisin chercher le chirurgien.

— Que disais-je? murmura l'ex-mousquetaire, je ne m'étais pas trompé; c'est un mendiant.

— Mon Dieu, reprit la comtesse, j'avais conçu un pressentiment qu'il devait arriver malheur à quelqu'un ce soir. Ce pressentiment ne s'est que trop réalisé. Mon frère, je vous en prie, ranimez le foyer. Ce pauvre voyageur doit avoir besoin de se réchauffer. Il fait si froid dans la montagne!

Mais déjà la porte de la chambre venait de s'ouvrir de nouveau, et le laquais étranger, aidé des gens du château, transportait son maître, toujours évanoui, auprès du feu, dans un grand fauteuil. C'était un jeune homme de vingt-huit à trente ans, au teint basané, d'une physionomie fort intéressante, et qui était revêtu, sous le manteau dont il était couvert, d'un costume militaire étranger. La comtesse n'eut pas plus tôt jeté les yeux sur lui qu'elle devint excessivement pâle.

— Qu'est-ce donc, ma sœur? qu'avez-vous? s'écria le baron, qui la vit près de chanceler.

— Je ne sais... en vérité... balbutia la jeune femme haletante, éperdue; mais... une ressemblance... bien étrange,..

A ce moment le blessé, qui commençait à reprendre ses sens, souleva la tête, et ses regards encore vagues acquirent tout-à-coup un caractère de fixité extraordinaire en s'arrêtant sur la comtesse; puis il se dressa sur son fauteuil par un effort convulsif et se laissa retomber en poussant un grand cri.

Georges de Pradines, qui avait observé avec la plus grande attention tout ce qui se passait, se pencha alors à l'oreille du valet étranger et lui demanda à voix basse le nom de son maître, et

il ne put reprimer un violent tressaillement lorsque ce valet lui répondit :

— Mon gentilhomme, mon maître se nomme le chevalier de Fontane.

— Ah ! s'écria l'ex-mousquetaire en déchirant une de ses manchettes de dentelle, je ne partirai pas demain !

III.

Le presbytère.

André Raynal, curé de la paroisse de Saint-Saturnin, après avoir dit sa messe, était rentré dans son presbytère. Il était assis dans un grand fauteuil de cuir et occupé à fourbir son mousquet qu'il tenait sur ses genoux ; en même temps, pour que l'esprit et le corps exerçassent chacun simultanément ses fonctions, il s'appliquait à réciter dévotement le bréviaire du diocèse de Saint-Flour, placé tout ouvert à côté de lui, sur un escabeau métamorphosé en pupitre. Son chien était couché à ses pieds et dormait. Du côté opposé au bréviaire, et devant une fenêtre ouverte sur le plus maigre des jardins potagers, une vieille femme filait son rouet. On n'entendait d'autre bruit dans la chambre que le clapotement monotone de cet ustensile rustique qui, mêlé au bourdonnement des mouches d'août, eût infailliblement exercé sur tout autre qu'André Raynal la plus soporifique influence. Pourtant, par intervalles, le prêtre retournait un feuillet de son bréviaire, et le bruit strident du papier froissé sous ses doigts se détachait alors d'une façon presque joyeuse sur la basse continue que soutenaient ensemble le rouet et les mouches.

Tout-à-coup la vieille femme qui exerçait dans le presbytère les hautes fonctions de gouvernante et qui, tout en filant son lin, n'avait pas laissé d'adresser, à travers les gigantesques lunettes dont son nez était armé, plus d'un regard inquiet à son maître, s'écria de ce ton aigre-doux qu'enfantent presque infailliblement l'âge et la domesticité d'ancienne date:

— Monsieur le curé, est-ce que vous n'avez pas bientôt fini votre bréviaire ? Voilà tantôt deux heures que vous êtes en train.

L'abbé ne parut pas avoir entendu cette interpellation, car ses mains continuèrent de fourbir le mousquet et ses lèvres de s'agiter, en marmottant tout bas les paroles sacrées. La gouvernante jugea devoir réitérer sa question. Cette fois André Raynal tourna la tête de son côté et la contempla machinalement, mais il était évident que le son de la voix avait seul frappé son oreille et que le sens des paroles lui avait échappé, tant sa préoccupation était profonde. Pourtant il posa la crosse de son mousquet sur le plancher, fit le signe de la croix et s'écria à son tour.

— Marceline, voici un écrou du canon qui ne tient plus, va me chercher de quoi le rajuster.

Cela dit, il tourna la page du bréviaire et reprit le cours de ses oraisons. Marceline leva les yeux au ciel et s'arrachant avec effort de sa chaise basse, elle se mit en devoir de déférer à l'injonction de son maître ; mais on a bien raison de dire que ce que femme veut Dieu le veut ; ni l'âge, ni la différence même des positions sociales n'altèrent la vérité de cette maxime proverbiale. Lorsque la vieille gouvernante revint, tenant à la main une petite boîte d'outils élémentaires à l'usage des arquebusiers, elle en accompagna la présentation des paroles suivantes :

— Monsieur le curé, voici ce que vous m'avez demandé, mais il faut qu'il y ait un sort sur votre mousquet, pour qu'il ait besoin de réparation, car à l'usage que vous en faites, il n'y a pas de danger que vous soyez obligé d'en acheter un neuf d'ici à longtemps. C'est tout comme votre provision de poudre, elle ne diminue pas. Ah ! dame, en revanche, vous ne rapportez pas grand'chose de vos chasses. Aussi le bon Dieu sait que notre cuisine n'est pas grasse, depuis quelque temps.

— Que veux-tu, ma pauvre Marceline ? reprit le prêtre en interrompant cette fois la lecture de son bréviaire, je ne sais comment cela se fait : le gibier me fuit à présent.

— Dites plutôt, monsieur le curé, que c'est vous qui fuyez le gibier. L'autre jour, le maître d'école qui vous a rencontré dans la montagne de Peyrelade m'a dit qu'il avait vu partir devant vous, à trois pas, un lièvre magnifique, que vous l'aviez regardé courir un instant, ni plus ni moins que si c'eût été une personne naturelle, et que vous aviez ensuite tourné le dos.

— Le maître d'école se sera trompé, Marceline.

— Ho que nenni ! monsieur le curé, le maître d'école a de bons yeux. Par exemple, sous le rapport des choses de la religion, on n'a rien à vous reprocher, non. Votre bréviaire est toujours

là près de vous, du matin au soir, et vous en lisez, vous en lisez, que cela fait frémir, rien que d'y penser.

— Marceline, la lecture des livres de piété est d'un puissant secours dans toutes les circonstances de la vie. Leurs saints préceptes donnent une grande force.

— Cela doit être, monsieur le curé, puisque vous le dites, mais pas pour me rapporter du gibier, à ce qu'il paraît. Aussi, sans madame la comtesse, qui a la bonté d'envoyer, de temps à autre, de la chasse de M. le baron, son frère, comment vivrions-nous, mon Dieu? Car pour avoir de quoi manger, il faut de l'argent, et tout votre argent passe en aumônes. Dans les autres contrées, ce sont les paroissiens qui donnent à leur curé, mais ici les paroissiens sont si pauvres qu'il faut que ce soit le curé qui vienne à leur secours.

— Et le curé n'est pas riche, malheureusement. Allons! Marceline, je tâcherai d'être plus habile dorénavant à la chasse.

— Je vous le conseille de grand cœur, monsieur le curé, et surtout de ne plus faire comme hier, de ne plus rentrer à la nuit noire et mouillé jusqu'aux os, pour rapporter quoi? une misérable perdrix.

— Ne te fâche pas, Marceline, cela ne m'arrivera plus.

— Risquer de se rendre malade pour une perdrix? Si c'était pour un lièvre encore, passe. Il y a plusieurs repas dans un lièvre, mais une perdrix, c'est à peine un souper.

— Aussi n'ai-je nullement l'intention d'en faire un souper. Je veux la conserver.

— La conserver, sainte mère de Dieu! conserver une perdrix en vie! et une perdrix qui a l'aile cassée, par-dessus le marché! Pourquoi cela? Pour qu'elle nous mange encore notre grain, comme si nous en avions à revendre; mais vous n'y songez pas, monsieur le curé. Vous ferez tant qu'à la fin, au lieu de faire l'aumône, c'est vous qui la demanderez.

— Allons, Marceline, ma bonne vieille Marceline, calme-toi, nous n'en viendrons jamais à cette extrémité, surtout pour cette perdrix. Et puis, d'ailleurs, c'est un oiseau rare.

— Si l'on veut, monsieur le curé; moi, j'en ai aperçu plus d'une de cette espèce dans ma vie, après que l'hiver avait été rigoureux.

— C'est possible, mais as-tu vu le beau plumage de celle-là? Elle est blanche comme la neige qu'on voit à la cime du plomb du Cantal.

— Ah! je le crois bien, monsieur le curé, que j'ai vu son plumage.

— Eh bien, Marceline, je te recommande d'avoir le plus grand soin de cette petite bête, parce que j'y tiens infiniment. Va me la chercher, Marceline, que je la voie. Je veux lui donner à manger moi-même.

Ici, Marceline qui se tenait debout devant l'abbé, toujours assis dans son fauteuil, commença à tourner les yeux à droite et à gauche avec un trouble évident, mais toutefois sans bouger de sa place.

— A quoi songes-tu donc? dit le prêtre surpris, ne m'as-tu pas entendu? Marceline.

— Oh! si fait, M. le curé. Cette perdrix...

— Eh bien!

— Eh bien... c'est que... vous allez me gronder peut-être... cette perdrix...

— Parleras-tu, enfin?

— Il n'y avait rien au logis pour le souper de ce soir... et...

— Tu l'as tuée!... Ah! malheureuse!

En parlant ainsi, le prêtre se leva pâle comme un mort, l'œil flamboyant, les poings crispés et la menace à la bouche. Marceline eut une telle frayeur qu'elle se laissa tomber à genoux devant lui, en joignant les mains et en demandant grâce. Il n'y eut pas jusqu'au chien qui, réveillé en sursaut par la voix tonnante de son maître, ne se relevât précipitamment. La queue et les oreilles basses, le pauvre animal s'enfuit en tremblant à l'autre extrémité de la chambre. Rappelé sans doute à lui-même par l'effroi de sa vieille gouvernante, André Raynal se rejeta dans son fauteuil, en se cachant le visage entre ses mains, et si l'on eut écarté ses doigts, on eût pu voir deux grosses larmes descendre le long de ses joues amaigries.

A cet instant la porte de la chambre roula sur ses gonds et un homme entra brusquement. Le prêtre tressaillit et se leva précipitamment de son fauteuil, car dans cet homme il venait de reconnaître le baron de Pradines.

—Pardonnez-moi de vous déranger, monsieur le curé, dit celui-ci d'un air soucieux, j'ai à causer avec vous.

— C'est bien de l'honneur pour moi, répondit

le prêtre avec embarras, de vous recevoir dans mon pauvre presbytère. Veuillez prendre la peine de vous asseoir dans mon fauteuil; monsieur le baron..... Je vous croyais parti de ce matin.

—J'ai changé d'avis, monsieur le curé, reprit froidement le jeune capitaine de dragons en s'asseyant sur un escabeau et en faisant signe au prêtre de reprendre la place qui lui appartenait. Puis il ajouta, en désignant du doigt la vieille Marceline qui était demeurée à genoux n'ayant pas la force de se relever: —Quelle est cette femme?

— C'est ma gouvernante, monsieur le baron, dit André Raynal qui, pour légitimer l'attitude assez étrange de Marceline, se vit entraîné à un mensonge et crut devoir balbutier en rougissant: « Elle était en prière lorsque vous êtes entré, c'est ce qui fait qu'elle ne s'est point levée pour vous faire la révérence; veuillez l'excuser.»

Le baron de Pradines eut un imperceptible sourire qui sembla démontrer qu'il avait entendu au moins la fin du dialogue entre le maître et sa servante. Toutefois, il se donna bien de garde d'en rien faire paraître, et se penchant mystérieusement vers le prêtre, il reprit:

— Monsieur le curé, faites éloigner cette femme. Cependant, avant qu'elle sorte, j'ai une prière à vous adresser. J'ai intérêt à ce que la visite que je vous fais en ce moment ne soit connue de personne, et c'est pour cela que j'ai choisi l'heure où tout le monde est occupé aux travaux de la campagne. Je suis entré sans être vu. Puis-je compter sur la discrétion de votre gouvernante?

André Raynal échangea un regard rapide avec Marceline, et lui ayant tendu la main, que la vieille baisa et de l'appui de laquelle elle profita en même temps pour se relever, il répondit:

— Monsieur le baron, vous pouvez y compter.

Marceline étant sortie, Georges de Pradines regarda fixement le prêtre, puis, avec une solennité qui contrastait sensiblement avec sa légèreté et ses airs évaporés d'habitude:

—Monsieur le curé, dit-il, c'est un entretien de la plus haute gravité que je viens avoir avec vous. Veuillez d'abord répondre à la question que je vais vous soumettre. Vous qui êtes renommé dans le pays pour votre piété et votre science, pensez-vous que les vœux soient un engagement sacré et indissoluble?

Ce fut au tour du prêtre de contempler avec attention et surprise son interlocuteur et de se demander si les paroles qu'il venait d'entendre étaient bien réellement sorties de la bouche de ce gentilhomme si mondain, et même, ajoutait-on tout bas, si irréligieux, qui se tenait en ce moment devant lui. Après un silence, il répondit:

— On distingue plusieurs espèces de vœux, monsieur le baron. Il y a d'abord des vœux par lesquels on s'engage au service du Seigneur: ceux-là, dit-il d'une voix profonde, nul ne peut en relever, et Dieu, dans sa justice, serait sans pitié pour celui qui oserait les enfreindre.

— Aussi, interrompit Georges de Pradines, n'est-ce point de ces vœux-là que je viens vous parler.

— Il y a ensuite, reprit le prêtre, les vœux par lesquels la créature, dans un moment de péril, de douleur ou de joie, s'engage envers son Créateur à un sacrifice ou à un renoncement quelconque.

— C'est de ceux-ci qu'il s'agit, dit Georges; avant de répondre, monsieur le curé, réfléchissez bien.

— Sans doute, continua André Raynal, c'est un grand péché de manquer à de tels vœux; mais quelque coupable qu'on puisse ainsi se rendre envers le ciel, je ne pense pas que Dieu, dans sa bonté, condamne à des châtiments éternels la créature qui l'a offensé de cette manière, parce qu'en général ces vœux sont téméraires et insensés, formés qu'ils sont sous l'influence des passions humaines.

L'ex-mousquetaire, en entendant cette réponse, se mordit les lèvres avec un violent dépit.

— Monsieur le curé, lui dit-il, je ne suis pas un prêtre, moi, et pourtant je me permettrai d'avoir un avis différent du vôtre: car, dans mon enfance, mon gouverneur m'apprenait à lire dans les livres saints, et je me souviens parfaitement que Dieu exigea qu'Abraham lui offrît en sacrifice son fils Isaac.

— Oui, mais au moment où il allait obéir, Dieu envoya l'ange qui lui arrêta le bras.

— C'est possible, reprit le baron en frappant du pied, mais je n'en crois rien.

—André Raynal leva les yeux au ciel et recula son fauteuil. Il y eut une pause après laquelle Georges de Pradines se rapprocha du prêtre, et d'un ton incisif:

— Monsieur le curé, dit-il, en ce qui touche Abraham, vous pouvez avoir raison, car il s'agissait d'un homicide, et un homicide ne saurait être agréable au Seigneur; mais il y a des circonstances toutes particulières où Dieu doit exiger l'accomplissement d'un vœu, lorsque ce vœu est chose louable en elle-même. Ecoutez-moi bien, monsieur le curé, et... je suis sûr que vous partagerez mon avis.

— Je vous écoute, balbutia le prêtre, déjà troublé par un instinctif pressentiment.

— Depuis que nous nous sommes quittés, il s'est passé d'étranges choses au château de Peyrelade. Hier soir, au plus fort de l'orage, un hôte dont le nom ne saurait vous être inconnu, y a été accueilli, un hôte dont on n'avait point eu de nouvelles depuis longues années, un hôte qu'on avait cru mort et qui est vivant... Eh quoi! monsieur le curé, n'avez-vous pas encore deviné de qui je veux parler?

— Monsieur le baron, je ne sais, murmura l'abbé.

Mais en parlant ainsi, André Raynal mentait; car déjà bouillonnaient au fond de son cœur d'orageuses pensées dont jusques-là, peut-être, il n'avait pas même soupçonné l'existence.

— Vous ne savez... en vérité, monsieur le curé, vous me voyez surpris de votre peu de pénétration. Eh bien, apprenez-donc que cet hôte est le chevalier de Fontane.

A ce nom qu'il attendait sans doute, mais dont il se plaisait pourtant à douter encore, le prêtre sentit une sueur froide pénétrer son corps jusqu'à la moelle des os, et il baissa les yeux en tremblant. Il y eut un long silence entre les deux interlocuteurs, chacun d'eux évitant de regarder l'autre comme s'il eût craint de lui laisser lire dans son regard les sentiments dont il était agité. Ce fut l'abbé qui rompit le premier ce silence.

— Eh bien, monsieur le baron, s'écria-t-il en affectant un calme qui, à coup sûr, était bien loin de son cœur, en quoi ce retour vous semble-t-il si redoutable?

— Pouvez-vous me le demander? répondit le jeune gentilhomme avec violence. Ecoutez, monsieur le curé, je veux être franc avec vous. Aussi bien le moment est venu de renoncer à une sotte dissimulation. Au diable la réserve! ma sœur est veuve et n'a point d'enfants; j'ai dû compter sur l'engagement solennel qu'elle a contracté de ne se remarier jamais: comprenez-vous maintenant que toutes mes espérances sont ruinées, que tout mon avenir est brisé, si elle change de résolution?

— Pourquoi en changerait-elle, monsieur le baron?

— Pourquoi... pourquoi... parce qu'elle est femme et qu'elle aime toujours ce maudit chevalier.

— Qui vous l'a dit?

— Est-ce que ces choses-là ne se devinent pas sans qu'on les dise. Croyez-moi, j'ai tout observé, son trouble à sa vue, l'émotion avec laquelle elle a interrogé le chirurgien appelé à lui donner ses soins; car, par une inconcevable fatalité, il faut encore qu'il soit blessé, pour le rendre plus intéressant... Une chute de cheval sur un rocher au bord d'un précipice! un autre fût mort vingt fois, mais lui en sera quitte pour passer quelques jours au lit. Ces choses-là ne sont faites que pour moi.

André Raynal demeura quelques instants rêveur, puis comme un homme qui cherche dans des inductions auxquelles il ne saurait lui-même ajouter foi la conclusion qu'il désire:

— Monsieur le baron, dit-il, je comprends vos appréhensions, et cependant il me semble qu'il y a bien des motifs pour qu'elles ne se réalisent pas. D'abord, quand bien même Mme la comtesse se résoudrait à un pareil mariage, pensez-vous qu'elle trouvât M. le chevalier de Fontane dans les mêmes dispositions? Depuis le temps qu'il a quitté le pays n'a-t-il pu former d'autres liens et oublier celle qui avait reçu ses premiers serments?

— Laissez donc, monsieur le curé! Quant à d'autres liens, je n'y crois pas, attendu qu'en sa qualité de cadet de famille il n'aurait pu trouver à se pourvoir qu'en se mésalliant, et ces Fontane sont trop orgueilleux. Pour ce qui est d'oublier ma sœur, apprenez qu'on n'oublie jamais une femme qui est suzeraine de maint et maint château, de mainte et mainte terre, et qui a de la beauté par-dessus le marché.

— Vous avez raison, répondit tristement le prêtre.

— Vous voyez donc bien, reprit Georges de Pradines, qu'il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher ce mariage : c'est de faire parler l'intérêt de la religion, qui ne permet pas qu'on viole une promesse non moins sacrée que solennelle. Ma sœur a de la dévotion et beaucoup de confiance en vous ; elle gémira, ses beaux yeux répandront peut-être quelques larmes, mais elle n'osera pas former une union d'avance réprouvée par vous au nom de l'église.

Et comme André Raynal semblait hésiter, l'ex-mousquetaire ajouta d'un ton hypocrite :

— Au surplus, monsieur le curé, quelque dommage qui doive résulter de cette union pour mes intérêts, croyez bien que je n'eusse fait aucune démarche auprès de vous si je n'avais eu à réclamer de vous, dans cette circonstance, l'accomplissement d'un des plus saints devoirs que votre profession vous impose. C'est à vous d'arrêter ma sœur sur le penchant de l'abîme où elle est prête à tomber, en violant son vœu ; c'est à vous de lui donner à cet effet, par vos conseils, la force qui lui manque.

— En effet, s'écria l'abbé, heureux de trouver dans des considérations purement religieuses l'excuse d'une conduite dont sa conscience commençait à s'alarmer.

— Ainsi donc, dit le gentilhomme, je puis compter sur votre assistance ?

— Oui, monsieur le baron.

— Touchez-là, monsieur le curé, vous êtes un saint homme et vous avez mon estime.

Le prêtre laissa tomber, en rougissant, sa main dans celle de l'ex-mousquetaire. Tout-à-coup l'on frappa discrètement à la porte.

— Qui est là ? dit l'abbé.

— C'est moi, répondit la voix de la vieille Marceline. Un valet du château est là qui vient demander à M. le curé de se rendre à l'instant chez Mme la comtesse.

— Vous le voyez, murmura à mi-voix Georges de Pradines, voilà déjà les scrupules de ma sœur qui commencent. Mon cher abbé, allez vite, et n'oubliez pas quels intérêts sont entre vos mains. C'est une sainte mission que vous allez remplir.

— Une sainte mission ! balbutia le prêtre en hochant la tête. O mon Dieu, mon Dieu ! ne m'abandonnez pas !

IV.

L'OUTRAGE.

Pendant que le curé de Saint-Saturnin s'achemine silencieusement vers le château de Peyrelade, se rendant à l'appel qu'il a reçu de la comtesse, il convient de remonter en arrière de quelques heures pour voir ce qui s'était passé dans le château depuis l'introduction du chevalier de Fontane. Il n'est pas besoin de dire que, nonobstant l'assurance donnée par le chirurgien que le blessé ne courait aucun danger, la jeune Marguerite de Pradines passa une nuit fort agitée. Dès qu'il fit jour, elle appela l'une de ses filles de chambre et la chargea d'aller savoir des nouvelles du voyageur, commission dont elle se fût sans doute acquittée elle-même, si par un sentiment de réserve que toutes les femmes apprécieront elle n'avait jugé devoir se tenir, jusqu'à plus ample informé, sur la défensive.

La personne qu'elle avait envoyée revint bientôt lui dire que le chevalier, grâce à une abondante saignée qu'avait dû pratiquer le chirurgien, était tombé dans un état d'assoupissement complet et qu'il dormait encore ; qu'au surplus, ce même chirurgien, qui, par ordre de la comtesse, était resté toute la nuit dans la chambre du blessé, n'avait aucune inquiétude et que tout allait pour le mieux.

Pleinement rassurée par cette bonne nouvelle, la jeune femme se fit habiller à la hâte et descendit dans le jardin. Il y a certaines situations de l'âme où il semble qu'on se sente étouffé sous le plafond, entre les quatre murs d'une chambre, et où l'on éprouve à la fois un besoin de locomotion, d'air libre et de solitude. Aussi bien, tout, dans cette matinée, invitait à la promenade. Sous l'influence de l'orage de la veille, les arbres avaient repris une verdure plus fraîche et plus belle, les fleurs des parfums plus pénétrants et de plus vives couleurs. Il n'était pas jusqu'au soleil dont les rayons ne dorassent plus amoureusement que jamais tout le paysage, où ils faisaient éclore çà et là sur les feuilles, sur les gazons, sur la tige des plantes, des myriades de diamants, seules traces qu'eût laissées l'orage. L'écho des montagnes prochaines apportait à l'oreille les mugissements des vaches qui, cou-

chées dans les hautes herbes, autour du buron, saluaient le retour du beau temps. Tout enfin était joie et allégresse dans la nature comme dans le cœur de Marguerite de Pradines.

Après s'être promenée pendant quelque temps, la jeune châtelaine s'assit dans un endroit isolé sur de la mousse, à l'ombre d'un châtaignier séculaire, et, comme il arrive souvent dans les circonstances décisives de notre vie, elle se plut à évoquer les fraîches années de sa première jeunesse, alors qu'on l'appelait encore la jolie petite reine Marguerite, et qu'elle rencontrait si souvent dans ses promenades un beau jeune cavalier qui la saluait si gracieusement. Plus tard, ce cavalier ne s'était plus contenté de la saluer, et il avait osé lui adresser la parole, mais sa parole était si respectueuse et si douce! Plus tard encore, il avait été reçu au château de Pradines, et son langage était devenu peut-être un peu moins respectueux, mais sans rien perdre de sa douceur. Plus tard enfin, les plus charmants projets. Ah! pourquoi ne s'étaient-ils pas réalisés? Mais du moins le moment était venu où ils pouvaient se réaliser encore. Ce beau jeune cavalier était de retour; le ciel lui-même semblait avoir aplani les obstacles qui les séparaient l'un de l'autre. Il fallait reconnaître la main de la Providence jusque dans l'événement qui venait de les réunir. Si le passé avait eu tant de sombres jours, combien l'avenir en promettait de radieux!

C'est ainsi que la comtesse de Peyrelade ouvrait son âme aux plus riantes espérances, pendant que la brise du matin venait mollement caresser ses cheveux et lui souffler des pensées d'amour. Tout-à-coup elle tressaillit comme si elle eût ressenti la piqûre de quelque serpent. Plusieurs années s'étaient écoulées depuis sa dernière entrevue avec le chevalier de Fontane. L'aimait-il encore? Ah! s'il ne l'aimait plus, si, à défaut de son cœur, il avait enchaîné sa main, si elle ne l'avait revu un instant que pour être ensuite à tout jamais privée de sa présence! A cette pensée quelques larmes roulèrent dans les yeux de la jeune femme, et elle resta quelques instants la tête baissée, en proie à une sombre rêverie. Ce fut à ce moment que vint à passer près d'elle un homme qui la salua avec un profond respect. D'abord, dans la situation où elle se trouvait, elle ne prêta qu'une attention fugitive à cet incident, et répondit par une légère inclination de tête. Cependant comme les traits de cet homme lui étaient inconnus, elle ne put s'empêcher de manifester quelque surprise de le voir dans l'enceinte du château; puis, en recueillant ses souvenirs, il lui sembla avoir déjà entrevu l'homme dont il s'agit; puis enfin elle tressaillit, car elle venait de reconnaître en lui le valet qui la veille au soir était venu réclamer l'hospitalité pour son maître blessé. Ce valet s'était retourné, elle saisit avec empressement l'occasion qui lui était offerte de s'éclairer sur ce qu'elle avait tant intérêt à connaître, et lui faisant signe de s'approcher: —Eh bien! mon ami, lui dit-elle, comment va votre maître?

— Madame est bien bonne, répondit le valet dans un mauvais baragouin moitié français moitié espagnol, dont nous faisons grâce à nos lecteurs; mon maître repose encore, et il va mieux.

C'est ce que la comtesse savait parfaitement, mais il lui fallait une entrée en matière et celle-là était la plus simple et la plus naturelle.

— Comment vous nomme-t-on? reprit-elle aussitôt.

— Gil Perez, pour servir madame.

— Gil Perez, où allez-vous ainsi?

— Je vais cueillir des simples qu'on m'a assuré que je trouverais dans cette partie du jardin, pour faire de la tisane à mon maître.

— Vous trouvez-vous bien ici, Gil Perez?

— Très bien, car j'étais accablé de fatigue, et cette nuit, passée dans un bon lit, m'a reposé.

— Vous venez de faire un long voyage, sans doute?

— Oh! très long. Nous arrivons de Madrid.

— Ah! votre maître est Espagnol? s'écria la comtesse avec ce merveilleux aplomb pour mentir que, dans une situation donnée, les femmes possèdent si bien.

— Oh! non pas, madame; M. le chevalier est Français, et de ce pays.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes à son service?

— Depuis qu'il est passé en Espagne, il y a tantôt huit ans.

— Vous êtes satisfait de votre condition, Gil Perez?

— Qui ne le serait à ma place? C'est un si bon maître! aussi, je n'ai point hésité à ven

avec lui en France, bien qu'il soit toujours pénible de quitter son pays.

— Votre maître est militaire, si j'en juge par son costume.

— Oui, madame; il est venu en Espagne avec d'autres gentilshommes français qui ont accompagné sa majesté Philippe IV. Il n'était qu'enseigne alors, et aujourd'hui il est brigadier; mais bast! il n'en serait pas resté là, et je suis bien sûr qu'avant peu il fût devenu général s'il eût voulu continuer à servir dans les armées espagnoles. Car il est brave et habile dans l'art de la guerre, mon maître.

— Pourquoi donc a-t-il quitté le service?

— Pour revenir en France.

— Savez-vous quel motif l'y appelle?

— Je ne sais.

— Et... est-il marié, votre maître?

Il serait difficile d'imaginer avec quelle inexprimable anxiété la comtesse prononça ces derniers mots, avec quelle angoisse elle en attendit la réponse. Il y avait alors dans sa physionomie un caractère auquel la plus sublime tragédienne ne saurait atteindre. C'était à la fois du doute, de la confusion, un semblant d'indifférence et de la terreur. Il y a de ces moments dans la vie où toutes les facultés sont en quelque sorte centuplées, et Marguerite de Pradines était dans un de ces moments-là. Gil Perez, qui se tenait debout devant elle, ne put s'empêcher d'être frappé lui-même de l'expression de sa physionomie, et il la contempla quelques instants d'un air ébahi, puis il laissa tomber cette parole :

— Non pas, que je sache, madame.

La poitrine de la jeune femme se dilata, et ce fut avec un ineffable sentiment d'allégresse qu'elle aspira longuement l'air qui l'environnait. Désormais elle ne craignait plus aucune révélation, et ce fut d'un ton presque indifférent qu'elle ajouta :

— Il y a des liaisons que l'Eglise ne consacre pas, que même elle réprouve. Peut-être votre maître a-t-il laissé en Espagne quelque souvenir de ce genre?

Le valet parut étonné de cette question, et il répondit gravement :

— Madame, mon maître ne me l'a point dit.

Puis voyant la comtesse rougir de s'être laissé entraîner jusqu'à ce point par sa curiosité, pour ne pas dire par sa jalousie d'amante, il continua :

— Au surplus, mon maître est très peu communicatif de son naturel. Tout entier aux devoirs du service militaire, je l'ai vu bien rarement prendre un plaisir ou une distraction. Je soupçonne qu'il pourrait bien avoir eu, avant de venir en Espagne, quelque grand chagrin d'amour. Car, dans les rares instants de repos et de liberté que lui laissait son état, il fuyait la société des officiers de son âge et restait seul et triste, occupé à lire ou à méditer.

Pendant que Gil Perez s'exprimait ainsi, la comtesse haletante recueillait avec avidité chacune de ses paroles. Comme la Juliette de Shakespeare, il lui semblait que ce grossier Catalan qui, dans un français à peine intelligible, lui donnait des détails sur son Roméo, avait une éloquence vraiment divine. Lorsque le valet eut cessé de parler, la jeune femme crut devoir hasarder encore une dernière question.

— Gil Perez, dit-elle, est-ce que votre maître ne recevait aucune lettre?

— Si fait, madame, quelquefois il recevait des lettres de France. C'est après avoir lu une de ces lettres qu'il me dit un jour : Gil Perez, je vais retourner en France, prépare mes bagages. J'ai obéi, nous sommes partis le surlendemain, et nous voilà.

— Ah! vous êtes un bon serviteur, reprit la comtesse. Adieu, Gil Perez, ayez toujours bien soin de votre maître et aimez-le.

A ces mots, Marguerite de Pradines se leva, et, incapable de maîtriser davantage son émotion, elle reprit rapidement le chemin du château. Une seule pensée l'occupait désormais, celle d'offrir au chevalier de Fontane sa main et sa fortune pour prix de sa constance et d'une fidélité si bien éprouvée. Mais bientôt un importun souvenir vint la saisir au milieu de tous ses rêves de bonheur et d'amour. N'avait-elle pas fait vœu de ne se remarier jamais? A l'époque où se passe cette histoire, un vœu avait encore une grande puissance. D'ailleurs, dévote crédule et même un peu superstitieuse comme l'était la comtesse de Peyrelade, elle devait plus que toute autre attacher une grande importance à un engagement dont la valeur serait de nos jours à peine comprise. Georges de Pradines, qui connaissait sa sœur à merveille, n'avait que trop bien apprécié la perplexité dans laquelle elle allait se trouver en cette circonstance, et c'était un véritable coup de maître que d'enlever

par avance à cette pauvre âme chancelante l'appui qu'elle espérait rencontrer dans l'indulgente piété du curé de St-Saturnin. Depuis que Marguerite de Pradines était revenue en Auvergne, ce prêtre était devenu en effet son guide et son conseil, non seulement en matière de religion, mais encore pour les affaires ordinaires de la vie. Aussi, comme on l'a vu, s'était-elle hâtée de le faire appeler, avant même de prendre la moindre résolution.

André Raynal arriva au château, non moins troublé à coup sûr que sa belle pénitente, qui donna l'ordre de l'introduire immédiatement auprès d'elle dans son cabinet et lui fit signe de s'asseoir. Le prêtre obéit, et il y eut un long silence. Tous deux hésitaient à prendre la parole, car pour tous deux la question qui allait s'agiter était pleine de solennité. Est-il besoin d'ajouter que de quelque façon qu'elle pût être résolue, ce qui devait faire le bonheur de l'un devait infailliblement entraîner le malheur de l'autre?

Dans un pays perdu, que le manque de routes et la difficulté des moyens de communication rendent, même encore aujourd'hui dans un grand nombre d'endroits, impénétrable à notre civilisation. André Raynal, habitué à vivre au milieu de paysans grossiers, avait, on a pu s'en convaincre déjà plus d'une fois dans ce récit, subi comme tout le monde, et plus que tout le monde, le charme que répandait autour d'elle la jeune châtelaine de Peyrelade. Admis dès l'abord dans son intimité, journellement environné de toutes les séductions qu'exercent l'esprit, la grâce, les talents, la beauté, le pauvre prêtre n'avait pas compris tous les dangers de sa nouvelle position, et il s'y était abandonné avec une imprudente confiance, absolument comme un homme qui, introduit, au milieu de la chaleur du jour, dans une fraîche retraite embaumée par le parfum de mille fleurs odorantes, commettrait l'imprudence de s'y endormir. Le terme d'un tel sommeil serait la mort ou la folie.

André Raynal s'était réveillé; mais était-il encore temps de fuir, et la circonstance pour laquelle il venait d'être mandé au château n'était-elle pas de ces circonstances décisives faites pour déconcerter tous les efforts, toutes les résolutions de la plus austère vertu? Tous les jours il peut arriver qu'un homme épris d'une femme ait assez d'empire sur lui-même pour dissimuler un amour contraire à ses devoirs, pour éviter même les occasions qui pourraient le mettre en présence de l'objet aimé, et pourtant cela s'appelle déjà de la vertu. Mais qui oserait demander à cet homme de jeter la femme qu'il aime dans les bras d'un rival, alors qu'il dépend de lui de faire en sorte que, ne pouvant lui appartenir, elle n'appartienne du moins à personne; alors qu'une telle conduite est non seulement dans le droit, mais encore dans le devoir de cet homme?

Ce fut la comtesse qui rompit la première le silence; mais à peine, confuse et tremblante, elle venait de balbutier quelques mots de préparation, qu'André Raynal lui lança un regard à la fois triste et sévère, un regard qui, il faut bien le dire, sentait plus l'amant que le prêtre, et il s'écria d'une voix ferme :

— Madame la comtesse, épargnez-vous des paroles inutiles. Je sais pourquoi vous m'avez fait mander, et je dois vous dire que le Tout-Puissant, qui a reçu votre vœu, vous ordonne par ma bouche de ne le violer jamais.

La jeune femme jeta sur l'abbé un regard terrifié, et laissant tomber sa tête sur son sein, elle dit avec l'accent de la plus profonde douleur :

— Alors, monsieur le curé, le Tout-Puissant veut donc que je meure!

— Non, vous ne mourrez point, répondit le prêtre; le ciel, qui vous a donné la force de supporter une première séparation, vous aidera bien encore à en supporter une seconde.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria la comtesse, moi qui espérais encore le bonheur!

Et elle se mit à fondre en larmes. Le prêtre n'était point aguerri contre une pareille épreuve.

— Mon Dieu! dit-il à son tour, soutenez-moi pour que je puisse résister à ses larmes. Mon Dieu! prêtez-moi des paroles qui soient un baume pour les blessures de ce cœur que je fais saigner en votre nom!

En même temps, une voix émue murmurait à son oreille : « Cesse d'invoquer l'aide du Seigneur pour une œuvre qu'il réprouve. Cette femme a fait un vœu téméraire, c'est à toi de l'en relever. Jamais tu n'auras plus belle occasion d'exercer les devoirs de ton saint ministère. Cesse donc d'être homme et sois prêtre; c'est à

ce prix qu'est le salut. » Mais bientôt une autre voix reprenait : « Prends garde, prêtre, si tu relèves cette femme de son vœu, tu ne la reverras jamais. Riche, jeune, belle, penses-tu qu'elle consente à s'enterrer vivante avec son jeune époux dans ton pays de volcans et de neiges? Non. Alors tu ne viendras plus t'asseoir à son foyer; alors tu ne la rencontreras plus dans tes promenades; alors tu n'entendras plus sa voix, et tout cela n'est pas pécher: alors tu seras seul, seul! Courage donc! ne faiblis point! A Dieu seul il appartient de délier ce que Dieu a lié. »

Ainsi bourrelé par ce qu'on pourrait appeler ses deux consciences, André Raynal restait immobile et muet. En venant de Saint-Saturnin au château de Peyrelade, il avait fait provision dans sa tête des plus beaux discours, des arguments les plus convaincants, à l'appui de la thèse qu'il se proposait de soutenir; mais maintenant qu'il était face à face avec la comtesse, il ne retrouvait plus une seule phrase dans sa mémoire. Dans cette cruelle perplexité il adressa à Dieu mentalement une fervente prière, puis il s'écria :

— Madame, vous aimez donc bien ce jeune homme?

La comtesse poussa un profond soupir qui eut un douloureux écho dans l'âme du prêtre.

— Et, continua-t-il, si le ciel permettait que vous fussiez relevée de votre vœu, vous en éprouveriez une grande joie?

Pour toute réponse, la jeune femme leva vers le prêtre ses beaux yeux noyés de larmes, et un éclair y brilla.

— Eh bien donc, reprit André Raynal d'une voix brisée et la main posée sur son cœur, comme pour en réprimer les battements, qu'il soit fait ainsi que vous le désirez. Au nom du Dieu vivant, je vous relève de votre vœu, et s'il y a péché dans tout ceci, qu'il ne s'en prenne qu'à moi seul.

Pendant que l'humble desservant d'une petite paroisse des montagnes d'Auvergne prononçait les paroles qui précèdent, son visage, en quelque sorte déifié par le dévouement sublime qui les avait dictées, était empreint d'un caractère de beauté vraiment surhumain; il y avait quelque chose d'inspiré dans son regard, et l'on eût pu croire un instant que la comtesse de Peyrelade ne se trompait pas lorsque, se prosternant à ses genoux, qu'elle étreignit de ses deux bras, elle s'écria :

— Ah! vous êtes mon ange gardien qui s'est fait prêtre!

Quelques minutes après, la porte de la chambre s'ouvrit, et les deux personnages en sortirent. Il y avait sur le front d'André Raynal cette expression de sérénité que donne tout triomphe remporté sur soi-même, mais il s'y mêlait en même temps je ne sais quel reflet de douleur qui témoignait que la lutte avait été pénible et que le cœur en souffrirait longtemps. Quant à la jeune femme, une joie sans mélange illuminait ses traits charmants. Tous deux descendirent en silence l'escalier du château et se mirent en devoir de traverser la cour d'honneur, car M. le curé de Saint-Saturnin avait, malgré les prières de la comtesse, exprimé l'intention de rentrer sur-le-champ à son presbytère. En ce moment, le jeune baron de Pradines rentrait lui-même au château, impatient de connaître le résultat de l'entrevue. Ayant aperçu sa sœur, il vint droit à sa rencontre. La comtesse en éprouva d'abord quelque embarras; cependant elle se remit bientôt, et tendant amicalement la main à son frère :

— Georges, dit-elle, vous arrivez à propos; je viens d'avoir avec M. le curé un entretien de la plus haute importance, et comme il est possible que, d'après cet entretien, il survienne d'un moment à l'autre dans ma position quelque changement, je ne veux point que vous soyez informé, par d'autre que par moi, d'une nouvelle à laquelle vous devez, au surplus, vous attendre un peu.

— Quelle nouvelle? quel changement? balbutia l'ex-mousquetaire en contemplant tour à tour, avec une avide curiosité, chacun des deux personnages. Ma sœur, je ne vous comprends pas. Que voulez-vous dire?

— Mon frère, reprit la comtesse en rougissant, en vérité, vous êtes bien cruel de me forcer à m'expliquer sur une chose qu'il en coûte toujours à une femme de déclarer. Au surplus, il n'y a rien encore de décidé; mais, quoi qu'il arrive, vous pouvez être tranquille sur votre sort. En formant d'autres liens, je n'oublierai jamais ceux qui nous unissent, et je

ferai en sorte que vous vous en aperceviez le moins possible.

— Ah ! s'écria le baron, en dissimulant à grand'peine la vive émotion qu'il éprouvait, c'est, je le vois, un mariage prochain que vous m'annoncez, ma sœur. J'en suis, pardieu, ravi ! Toutefois, ajouta-t-il, en attachant sur André Raynal un regard perçant, je pensais que M. le curé....

— M. le curé, interrompit vivement la comtesse, n'y voit point d'obstacle.

— Ah ! telle est l'opinion de M. le curé ! reprit avec une impitoyable ironie l'ex-mousquetaire. C'est charmant, sur mon honneur !

— Oui, mon frère, ajouta la comtesse, M. le curé est si bon, si indulgent ! Il a eu pitié de ma douleur; il a pensé pouvoir me relever d'un vœu téméraire.

— Il a pensé cela ! dit Georges, dont la voix s'altérait déjà sensiblement sous l'impression de la colère.

Et en même temps, se rapprochant du prêtre, il lui dit à mi-voix et du ton de la plus amère raillerie :

— Monsieur le curé, combien le chevalier vous a-t-il promis pour faire ce mariage ?

—Monsieur le baron, répondit André Raynal, qui devint pâle, c'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Je prends le ciel à témoin que je n'ai point vu M. le chevalier de Fontane et que je ne le connais pas.

—Excusez-moi, en effet, reprit l'ex-mousquetaire avec le rire le plus impertinent, je me trompais, pardieu ! Je suis un grand sot ! De l'argent ? fi donc, vous n'en avez pas reçu, vous n'en recevrez même pas. Ah ! les gens d'église ont diverses façons de se payer de leurs complaisances. Je vous conseille de vous méfier de M. le curé, ma sœur, car je gage qu'il ne se passera pas longtemps avant qu'il vienne réclamer de vous le prix du service qu'il vous rend aujourd'hui. Il y a des Tartufes de robe courte et de robe longue.

— Mon frère ! s'écria la comtesse, qui, surprise et atterrée, n'avait pas encore eu la force de placer une parole, mon frère, vous m'obligerez de cesser un tel langage.

— Monsieur, balbutia André Raynal, dont le sang bouillonnait, dont les mains et les lèvres étaient tremblantes, Monsieur, vous oubliez que je suis prêtre, que je ne puis pas me défendre. Grâce ! pitié ! monsieur le baron, ne me traitez pas ainsi !

— Allons donc, reprit Georges, toujours railleur, toujours insultant; allons donc, l'abbé, soyez franc une fois au moins dans votre vie. N'est-ce pas que vous n'en voulez pas à la bourse de ma sœur, qu'elle est trop jolie pour cela ?

— Monsieur le baron de Pradines ! s'écria le prêtre poussé à bout et d'une voix tonnante, vous êtes un lâche !..

André Raynal n'avait pas prononcé cette parole que le jeune gentilhomme s'élançant sur lui le marquait au visage d'un stigmate d'infamie. L'abbé était de haute taille, nerveux, dans toute la force de l'âge, et il eût écrasé d'une seule main son faible adversaire. En se sentant outragé par lui d'une façon si cruelle, en présence de la comtesse et pour prix de la plus pure et de la plus noble conduite, il frissonna jusqu'à la moelle des os, et se rappela un instant qu'il était homme avant d'être prêtre ; le baron lui-même ne put s'empêcher de frémir. Mais bientôt la physionomie d'André Raynal reprit son expression habituelle de douceur et d'humilité, et s'apercevant que quelques uns des gens du château étaient accourus et témoignaient, au moins par leurs gestes et leur attitude, l'indignation que leur avait causée un tel sacrilége.

—M. le baron a bien fait, dit-il à haute voix; je l'avais offensé et je lui en demande ici publiquement pardon.

Puis il ajouta tout bas :

—Seigneur, mon Dieu, j'ai été bien coupable envers vous ! Est-ce donc déjà l'expiation qui commence ?

Presque au même instant, l'attention que cette scène venait d'exciter se trouva détournée par un incident inattendu. A l'un des angles de la cour, un jeune homme parut en costume de voyage. Il était d'une pâleur mortelle et marchait soutenu par son valet. Ce jeune homme n'était autre que le chevalier de Fontane. Il s'avança en chancelant vers Marguerite de Pradines et la saluant avec une politesse froide et respectueuse :

—Madame la comtesse, dit-il, vous avez bien bien voulu me donner l'hospitalité dans votre château, mais je ne saurais y demeurer davan-

tage. Mon cheval est sellé, le temps est beau, permettez-moi d'en profiter pour prendre congé de vous. Madame la comtesse de Peyrelade, veuillez recevoir mes remercîments et mes adieux.

En parlant ainsi, le voyageur s'inclina profondément, puis, toujours soutenu par son valet, il se dirigea vers la porte du château, où deux chevaux sellés et harnachés les attendaient l'un et l'autre.

V.

UN COUP DE FEU DANS LA MONTAGNE.

Deux mois se sont écoulés depuis les événements qui précèdent. L'automne est venu, l'automne qui ressemble si fort à l'hiver dans la Haute-Auvergne Déjà le plomb du Cantal a repris sa couronne de neige, et à la place des gras pâturages du mois d'août, c'est à peine si l'on voit poindre çà et là, à la surface du sol, quelques pâles graminées, quelques marguerites frêles et tremblantes sur leurs tiges, derniers souvenirs de l'été, incessamment menacés de disparaître sous le blanc linceul qui, pendant sept mois, forme le vêtement de la montagne. Quand le ciel ne serait pas obscurci presque continuellement d'épais nuages; quand les crêtes chenues des rochers voisins n'apparaîtraient plus, comme une image confuse, à travers un voile de brume; quand la bise âpre et glacée du nord-ouest ne viendrait pas s'engouffrer, avec un bruit sauvage, dans les abîmes sans fond au-dessus desquels ces rochers de basalte semblent suspendus par la main de Dieu, il n'en serait pas moins facile de conjecturer que l'hiver est proche, à voir avec quelle mélancolie les grands troupeaux de vaches se pressent autour des burons qu'ils vont bientôt quitter pour descendre dans la vallée et rentrer dans l'étable. Leurs mugissements, rares et comme plaintifs, semblent des adieux au soleil et à l'air libre et pur de la montagne.

Il y a quelque chose de profondément attristant dans cet aspect de la nature, et tout, dans le paysage, concourt à augmenter encore cette tristesse, car la nuit commence à tomber; l'air est froid et piquant; la veille et le matin même il est tombé de la neige, et en maint endroit le sol en est couvert. A peu de distance on aperçoit quelques châtaigniers déjà entièrement dépouillés de leur feuillage; aux dernières lueurs du crépuscule près de disparaître, on dirait des spectres qui étendent leurs grands bras. Puis, quand le vent cesse, on entend dans les gorges prochaines, les hurlements des loups. Entrons dans ce buron dont la toiture laisse échapper une épaisse colonne de fumée, nous glissant furtivement et sans bruit à la suite de l'homme qui vient d'en franchir le seuil. Cet homme nous a laissé apercevoir, à travers la porte un moment entr'ouverte, un foyer éclairé par une flamme joyeuse. Aussi bien, nous allons nous trouver en pays de connaissance, car cet homme est le père Nicoud, le vieux vacher; les deux compagnons accroupis auprès du feu, dans l'âtre, sont ses acolytes obligés, le boutilier et le pâtre; enfin nous sommes au buron de la montagne de Peyrelade.

Le père Nicoud tient à la main un gros bâton noueux; ses pieds, par un luxe inusité, sont chaussés de souliers ferrés au lieu de sabots, et ses jambes sont emprisonnées dans des guêtres de cuir fauve; sa tête est couverte du sombrero montagnard, et une splendide et imperméable *coubertie* d'étoffe de laine rayée protége sa veste de drap brun contre les outrages du ciel, ses épaules et tout son buste contre les atteintes du froid. Que si l'on se demande pourquoi le père Nicoud se présente en si pompeux appareil, nous répondrons qu'en Auvergne comme en tout pays catholique, le jour de la Toussaint est un jour de fête solennelle, et que le père Nicoud a en conséquence revêtu ses plus riches habits et quitté le buron de bon matin, pour aller le représenter dignement à la grand'messe de la paroisse de Saint-Saturnin.

Voici donc le père Nicoud de retour, et la joie éclate sur son front. Est-ce donc parce qu'il a entendu dévotement l'office divin, ou bien parce qu'il a aidé des amis de Saint-Saturnin à vider quelques brocs en l'honneur de la solennité du jour? Il y a peut-être bien dans sa joie quelque chose de ces deux motifs, mais à coup sûr ce ne sont pas les seuls. Voyez-le plutôt jeter son bâton par terre, lancer triomphalement son feutre à larges bords dans un angle de la cabane et se débarrasser lestement de sa coubertie, montrer aux yeux ravis de ses deux camarades, appendus en guise de chapelet à sa ceinture, d'un côté un monstrueux jambon, et de l'autre une gourde d'épaisse encolure qui, selon toute apparence, n'est point remplie d'eau. Ces deux trophées

étant déposés entre les mains du pâtre et du boutilier ébahis, le vieux vacher, désormais alléché, fait une sorte de cabriole; puis il se met, avec une agilité surprenante pour son âge, à sauter quelques pas de bourrée, tout en chantant et frappant des mains en cadence, puis enfin il se laisse tomber à terre devant l'âtre, et, après s'être essuyé le front avec sa manche, il s'écrie :

— Grande nouvelle ! enfants ! grande nouvelle ! holà, tôt ! mettez la marmite au feu ; voilà de quoi faire un souper d'évêque, et ce ne sera pas le dernier, encore.

—Que se passe-t-il donc ? balbutient à la fois le boutilier et le pâtre.

— Ce qui se passe, enfants, ce qui se passe ? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille à deviner.

—Le roi a diminué les impôts? dit le boutilier.

— Qu'est-ce que cela nous fait les impôts ? reprend le vieux vacher d'un air de dédain ; c'est Mme la comtesse qui les paie.

M. le curé est devenu chanoine ? murmura le pâtre.

— Mieux que cela, enfants, mieux que cela.

— Cardinal, peut-être ?

— Eh ! ce n'est pas de M. le curé qu'il s'agit, imbécile ; c'est de Mme la comtesse.

— Ah ! bien, quoi ! elle a hérité peut-être?

— Mieux que cela encore.

Ici le boutilier appuya son menton sur ses deux mains, puis regardant le vacher d'un air narquois :

—Père Nicoud, dit-il, je gage que j'ai deviné, moi, Mme la comtesse se marie.

— C'est vrai, boutilier, c'est vrai. Que ce boutilier est donc rusé !

— Quand je vous disais, père Nicoud, il y a deux mois, que cela finirait ainsi, vous ne vouliez pas me croire, hein ? vous en souvenez-vous maintenant ?

— C'est possible, boutilier, mais vous voilà bien fier, parce que vous avez deviné cela ! Eh bien, voulez-vous que je vous le dise à présent? Cela n'est rien, et c'est le reste qui est tout. Un mariage ! la belle affaire ! Mais avec qui ce mariage ? voilà ce qu'il fallait deviner.

— Dame, je ne suis pas sorcier, moi, père Nicoud.

—A la bonne heure, et moi qui suis bon diable, je ne veux pas vous faire languir davantage. Apprenez donc que Mme la comtesse se marie avec M. le chevalier de Fontane.

— Est-il bien possible ! Celui qui est mort ? s'écria ingénument le pâtre.

— Il est ressuscité, répondit froidement le vacher.

— Comment cela se fait-il ? Racontez-nous donc cela, père Nicoud.

— Volontiers, enfants. Écoutez-moi bien... Mais sentez-vous comme la bise souffle à travers la porte ?

— Ce n'est pas étonnant, dit le boutilier, les ais en sont tout disjoints. Oh ! il est grandement temps de quitter le buron ; l'on y gèle.

Nous aurons encore de la neige cette nuit, c'est sûr, reprit le vacher; il faut étendre ma courberie sur la porte. De cette façon nous sentirons moins le vent.

Ce préliminaire rempli, le père Nicoud par égard pour ses vêtements neufs, se plaça sur l'unique escabeau qu'on eût pu rencontrer dans tout le buron.

Indè toro pater Æneas sic orsus ab alto.

Et du haut de son siége il laissa tomber les paroles suivantes :

— M. le chevalier n'était point mort, comme bien vous le pensez. Seulement il paraît qu'il était passé en Espagne, où l'on se battait fort et ferme ; dans l'intention de s'y faire tuer. Mais l'homme propose et Dieu dispose, comme dit le proverbe. Tant il y a que la mort ne voulut point de M. le chevalier, qui s'en revint un beau jour au pays, il y a de cela tantôt deux mois; c'était le jour du grand orage. Or, voilà-t-il pas que le pauvre cher homme, qui était blessé, à ce qu'on dit, s'en vient demander l'hospitalité justement au château de Peyrelade, ne se doutant guère qu'il allait être reçu par quelqu'un de sa connaissance. Si nous avions été à sa place, vous ou moi, nous en aurions éprouvé une grande joie, n'est-ce pas ? Mais il faut croire que les nobles sont faits autrement que nous.

Bref, dès que M. le chevalier apprend qu'il est dans le château de la jolie petite reine Marguerite, voilà le trouble qui le prend, et il s'écrie qu'il veut s'en aller, sous prétexte que sa prétendue est devenue riche et que lui n'est toujours qu'un pauvre gentilhomme qui n'a pour tout bien que la cape et l'épée, et qu'il ne veut pas qu'il soit dit qu'un chevalier de sa famille

est revenu au pays pour se faire enrichir par une belle dame. Aussitôt dit, aussitôt fait; voilà M. le chevalier qui grimpe à cheval, tant bien que mal, à cause de sa blessure, et qui se met en route; mais bast! il n'avait pas fait dix pas, et au petit trot encore, qu'une défaillance le prend et il tombe sur le cou de la bête. Vous jugez de l'effet. Mme la comtesse, qui était présente, pousse un grand cri; M. le baron, son frère, qui se frottait déjà les mains, vu qu'il s'en croyait débarrassé, fait la grimace. Il n'y a que M. le curé qui reste coi sans rien dire. Pauvre M. le curé! il avait ses raisons pour cela. Si vous saviez ce qui venait de lui arriver! mais je vous conterai cela plus tard. Tant il y a que les choses sont revenues du coup au même point où elles étaient auparavant.

Là-dessus, sans plus tarder on relève M. le chevalier et on le ramène au château, où on le met dans une belle chambre, dans un lit bien chaud, et on lui fait respirer toutes sortes de sels; mais l'étonnant de la chose, c'est qu'il n'a pas plus tôt rouvert les yeux qu'il recommence de plus belle à se démener dans son lit, en criant qu'il veut partir, et qu'il ne restera pas plus longtemps, dût-il mourir en route. Le chirurgien qui était témoin s'en vient raconter cela à Mme la comtesse, laquelle en fut bien affligée; mais comme cette affliction n'avançait guère les choses, la petite femme s'en va en personne dans la chambre de M. le chevalier. Alors elle lui dit (écoutez bien, c'est cela qui est le plus beau de l'histoire), elle lui dit donc d'une voix à attendrir un rocher : « Chevalier, qu'apprends-« je? Vous voulez me quitter lorsque, par un « bienfait du ciel, nous venons de nous retrouver? « Ah! chevalier, vous ne m'aimez donc plus? »

— Et que répond le chevalier? interrompit le pâtre, plein d'impatience.

— Le chevalier, reprit le vieux conteur, il ne répondit rien du tout, mais il se mit à pleurer, mais à pleurer, qu'on dit que ses yeux en étaient comme deux fontaines, puis il tendit ses bras à Mme la comtesse qui s'y précipita. Ce qu'apprenant, M. le baron de Pradines jugea que ce qu'il avait de mieux à faire, c'était de s'en aller, et il s'en retourna à son régiment. Voilà donc M. le chevalier installé au château, bien soigné, bien choyé, bien chéri par Mme la comtesse, mais, à ce qu'on dit, toujours triste. Cependant, lorsqu'il put commencer à marcher un peu, Mme la comtesse sentit bien qu'elle ne pouvait demeurer avec lui plus longtemps, et que cela donnerait à causer. Comme il ne parlait toujours pas de mariage, elle demanda à M. le curé de lui servir d'intermédiaire dans cette circonstance. M. le curé y consentit. Savez-vous quelle fut cette fois la réponse de M. le chevalier? Oh! mon Dieu! encore la même que par le passé, ou peu s'en faut : il dit qu'il aimait Mme de Peyrelade plus que sa vie, mais qu'il ne pouvait, dans son état de pauvreté, songer à devenir son époux, et que sa résolution était bien prise à cet égard. A quoi M. le curé répondit sagement qu'alors il devait quitter le château dès qu'il pourrait supporter la route, afin que la réputation de Mme la comtesse ne souffrît point. M. le chevalier gémit et soupira beaucoup, à ce qu'on dit, mais il ne put s'empêcher de tomber d'accord avec M. le curé.

« Les choses en étaient là, lorsqu'il y a huit jours, un événement inattendu est venu tout changer. Un vieil oncle de M. le chevalier, fort avare, qui vivait dans ces environs et qui n'avait jamais songé à lui jusqu'à présent, ne s'est-il pas avisé, en apprenant qu'il était de retour et sur le point d'épouser une riche héritière, de faire, en mourant, son testament en sa faveur; si bien que voilà M. le chevalier qui va devenir marquis, à ce qu'on assure, et l'un des plus riches seigneurs de l'Auvergne. Jugez de la joie de Mme la comtesse, à cette nouvelle. On était à table, au château, lorsqu'elle l'a apprise. C'est un homme de loi de la *ville noire* (1) qui lui a écrit cela. Elle a tendu la lettre à M. le chevalier, mais il faut croire qu'il aimait bien ce vieil oncle, car il est devenu sur le coup d'une pâleur mortelle et n'a pas achevé de dîner, et comme M. le curé, qui était présent, disait : « Voilà une grande difficulté aplanie, » il a détourné la tête et n'a rien répondu.

Tout cela a rendu Mme la comtesse fort inquiète, et de fait, il y avait bien sujet de l'être. Aussi dit-on qu'elle s'est approchée de M. le chevalier après le dîner et qu'elle lui a dit : « Philippe (il s'appelle Philippe), vous me ca-

(1) Construite et pavée de laves, d'un aspect vraiment lugubre, surtout avant la révolution de 1789, St-Flour n'était autrefois connue en Auvergne que sous le nom de la *ville noire*.

chez quelque chose, bien sûr. » Le chevalier lui a baisé la main et l'a rassurée de son mieux; puis son valet étant arrivé, son valet qu'il avait envoyé je ne sais où, il s'est enfermé avec lui et n'a plus reparu de la soirée. Le lendemain, lorsqu'il est sorti de sa chambre, il paraissait beaucoup plus calme, et il lui est échappé de dire à Mme la comtesse : « Quand nous serons mariés, Marguerite, ne voudrez-vous pas que nous allions ensemble à la cour? » Mme la comtesse en a été bien heureuse, car, jusqu'à ce moment-là elle pensait que le mariage ne se ferait pas.

— Tout cela est bien extraordinaire, murmurèrent à mi-voix le boutilier et le pâtre en échangeant un regard.

— Tout cela est pourtant la pure vérité, dit le vacher : c'est le sommelier du château qui, en me remettant le jambon et la gourde, de la part de Mme la comtesse, m'a raconté tout cela, et le sommelier n'est point menteur. C'est que, voyez-vous, enfants, les nobles ne font pas du tout les choses comme nous autres. Nous, nous voyons une fille ou veuve qui nous plaît, nous lui poussons le coude et nous lui tendons la main. Si elle frappe dans la main, tope! c'est dit, l'affaire est conclue, pas plus de cérémonie que cela. Mais les nobles! c'est bien autre chose! Il faut qu'ils prennent des informations, il faut un tas de formalités qui n'en finissent point. Voilà pourquoi mon récit vous étonne. Au surplus, vous n'êtes pas encore au bout de votre étonnement. Devinez qui s'est montré le plus satisfait du mariage, après Mme la comtesse?

— M. le curé?

— Vous n'y êtes pas, et comme vous ne devineriez jamais non plus celle-là, j'aime mieux vous dire tout de suite que c'est M. le baron de Pradines; oui, M. le baron lui-même, qui est revenu au château tout exprès pour féliciter sa sœur et pour lui dire qu'il ne désirait rien tant que de voir cette affaire se conclure promptement, afin de faire danser sur ses genoux un petit neveu ou une petite nièce. C'est à n'y pas croire! Il a embrassé à plusieurs reprises M. le chevalier avant de repartir, car il n'a fait que passer au château, attendu qu'il se rendait à une partie de chasse dans les environs, et il lui a dit en propres termes, en le quittant, qu'il espérait bientôt faire plus ample connaissance avec lui. On pense que M. le baron fait contre fortune bon cœur, et qu'il agit ainsi pour se faire prêter par M. le chevalier de l'argent qu'il ne lui rendra pas. Quoi qu'il en soit, Mme la comtesse est dans l'enchantement. Oh! tout est bien changé au château, allez! On n'entend plus parler que de plaisirs et de fêtes. Ce sont des visites continuelles de tous les seigneurs et de toutes les dames du voisinage, qui viennent complimenter Mme la comtesse sur son prochain mariage; car bien que l'époque n'en soit pas encore fixée, cela ne saurait tarder beaucoup maintenant, puisque tous les obstacles ont cessé.

Aujourd'hui même, jour de la Toussaint, il y a un grand gala où sont priés je ne sais combien de gentilshommes de ces environs, tous parents ou alliés de Mme la comtesse ou de M. le chevalier. Aussi, cet après-midi, on ne rencontrait sur le chemin de Peyrelade que bêtes et gens, et il m'a fallu ôter trois fois mon chapeau. Tout ce monde-là ne repartira qu'après demain, et sera logé, hébergé, nourri, amusé jusque-là aux dépens de Mme la comtesse. Par malheur, M. le chevalier a été forcé de partir à la veille des Morts pour la ville noire, à cause de cette succession qui vient de lui échoir, mais il a bien promis d'être de retour pour le souper qui sera magnifique, si j'en juge par les apprêts que j'ai vus dans la cuisine. M. le baron de Pradines a fait la même promesse, et ainsi toute la famille se trouvera au complet. Hein! en voilà des nouvelles, j'espère, enfants, et vous voyez que le père Nicoud n'a perdu, depuis ce matin, ni son temps ni ses oreilles.

— Ni sa langue, ajouta le pâtre avec un gros rire.

— Est-ce que tu serais tenté de t'en plaindre, garçon? répondit avec bonhomie le vieux vacher. Allons, apprête le souper, si tu ne veux que je coupe la tienne pour la mettre dans la marmite. Aussi bien, je me sens ce soir un appétit de loup. Il n'y a rien de tel que la marche et le froid pour aiguiser la faim et la soif.

— Quant à la marche, dit le boutelier, je n'en ai guère usé aujourd'hui, pour ce qui me concerne; mais pour le froid, c'est une autre affaire. L'hiver sera rude, si cela continue. Voyez donc comme le vent fait aller la coubertie à tra-

vers les ais de la porte! J'en ai le dos tout perclus.

—Sainte Vierge! je le crois bien, reprit le vieux vacher en se retournant et en apercevant le sol blanchi tout alentour du seuil. Il paraît que la neige tombe furieusement ce soir, car la bise la chasse jusqu'ici. Holà! jette du bois dans l'âtre.

A cet instant, les trois buroniers tressaillirent, car le bruit d'un coup de feu répercuté par les gorges des montagnes voisines venait de retentir à leurs oreilles.

—Quel est le chrétien qui chasse à une pareille heure et par un pareil temps? s'écria le boutilier.

—Ce ne peut être que M. le curé, dit le pâtre; il aura voulu chasser encore après ses vêpres dites. La neige ne l'arrête pas plus que l'orage.

—Tu ne sais ce que tu dis, garçon, reprit vivement le vieux vacher. M. le curé est invité au gala du château avec tout le monde, et à cette heure il endosse sa soutane neuve, c'est sûr, pour aller prendre sa part du festin. — Alors, quel peut être le chasseur?

—Qui sait! M. le baron de Pradines lui-même, qui, en revenant, aura aperçu quelque loup. Il n'en manque pas en ce moment sur les chemins.

—Au fait, c'est possible, dit le boutilier; il me semble entendre en effet le pas d'un cheval. Ecoutez!... le bruit s'approche.

—C'est, ma foi, vrai, s'écria le père Nicoud, et voilà qui est étrange, car le bruit devrait au contraire s'éloigner, puisque le chemin passe au fond de la gorge et s'en va toujours en descendant. Qui donc peut venir nous visiter maintenant? Enfants, allumez la lanterne; je vais voir qui ce peut être.

La lanterne ayant été allumée, les buroniers ouvrirent la porte et malgré le vent et la neige, qui menaçaient à la fois d'éteindre à chaque instant leur maigre luminaire, ils aperçurent distinctement devant eux, à une faible distance, la silhouette d'un quadrupède qui accourait droit à eux, à bride abattue.

—Je vois ce que c'est, dit le vacher : M. le chevalier, avant de retourner au château, n'aura pas voulu passer si près du buron sans venir dire un petit bonjour au vieux père Nicoud.

Comme il prononçait ces derniers mots, un cheval haletant, couvert d'écume, s'arrêtait en effet, hennissant devant lui; mais par une singularité frappante, ce cheval, tout sellé et tout harnaché comme pour un voyage, n'avait point de cavalier. Les buroniers s'en étonnaient, lorsque la lueur de la lanterne se projeta sur une place de la selle qui était tachée de sang. A cette vue, les trois hommes pâlirent.

—Il est arrivé un malheur ici près, dit le père Nicoud, et peut-être un crime. Enfants, faisons le signe de la croix et allons à la recherche.

En même temps, tous trois se munirent de falots, et, laissant le cheval libre dans son allure cheminer devant eux, ils se mirent en devoir de marcher sur ses pas en promenant leurs regards autour d'eux, de tous les côtés. Il y avait quelque chose de lugubre dans cette marche nocturne au milieu des montagnes, sous un ciel menaçant, à travers les rafales du vent et de la neige. Au bout d'un grand quart d'heure, les trois buroniers arrivèrent, toujours à la suite du cheval, au fond d'une gorge étroite et sauvage, l'un des fragments de cette route pittoresque qui, rejoignant le plomb du Cantal, dont elle contourne les flancs, s'en va en serpentant, à travers des précipices sans fond, jusqu'à Saint-Flour. Parvenu au bord d'un ravin qui traverse la route en cet endroit, et qui déjà, sous l'influence des premières pluies de l'automne, commençait à se métamorphoser en torrent, le cheval s'arrêta court, et alors, à la clarté vacillante de leurs falots, les trois hommes commencèrent à apercevoir des traces de sang sur la neige, puis en s'avançant l'un d'eux poussa un cri d'horreur : il venait de heurter du pied un cadavre.

VI.

LE SOUPER DE LA TOUSSAINT.

C'était un usage assez généralement répandu dans l'ancien régime et qui, dans notre siècle d'individualisme, s'en va tombant journellement en désuétude, de réunir, à l'occasion des fêtes de la Toussaint, ses parents, ses amis, ses voisins même, pour passer ensemble ce qu'on veut bien appeler les derniers beaux jours, quoique

rarement ces jours-là soient dignes de cette épithète. On solennisait d'ordinaire ces réunions par des festins dignes de Gargantua, par de grandes chasses et quelquefois, au dix-huitième siècle surtout, par des comédies longuement préparées. C'était aussi l'époque qu'on choisissait de préférence pour les fiançailles, les baptêmes, les présentations, les arrangements de famille. On s'expliquera donc aisément d'après ce préambule, comment le château de Peyrelade, ordinairement si solitaire, se trouvait, le jour de la Toussaint de 1710, peuplé comme par enchantement.

Il y avait d'ailleurs, comme on a peu le voir, un motif tout particulier pour que la réunion fût plus brillante et plus complète que jamais au château. C'était une occasion pour la comtesse de déclarer enfin hautement et officiellement, en présence du ban et de l'arrière-ban de la noblesse des environs, convoqué tout exprès pour cette circonstance mémorable, la grande détermination qu'elle avait prise et le choix qu'elle avait fait dans la personne de M. le chevalier, bientôt marquis de Fontane.

Ce dernier, pour des motifs qui seront plus tard connus, avait même cru devoir réclamer de la comtesse le secret sur cette union projetée; mais Marguerite Pradines lui avait, cette fois, opposé une telle résistance, elle s'était montrée si fort scandalisée d'un mystère dénué de toute raison plausible, que force avait été au chevalier d'autoriser sa bien-aimée à divulguer son bonheur.

Huit heures venaient de sonner à une magnifique horloge de Boule, spécimen glorieux de l'industrie parisienne en 1710, rapporté à grands frais par la jeune comtesse de Peyrelade dans son antique castel. Répété d'échos en échos dans les vastes cours du manoir, le dernier tintement du cuivre s'en allait mourir dans le fossé d'enceinte, au pied de la tour des oubliettes, métamorphosée en glacière. La neige tombait toujours et la bise n'avait pas cessé de souffler, âpre et piquante; mais qu'importaient la neige et la bise à toutes ses ombres joyeuses qu'on voyait, à la lueur des girandoles chargées de bougies, passer et repasser à travers les vitres étincelantes dans leurs losanges de plomb?

Parfois le vent cessait, et alors, au milieu de ce silence solennel que produit dans l'atmosphère la neige qui tombe, on entendait bourdonner au loin ces mille bruits vagues qui accompagnent une fête: on distinguait les voix du cuisinier, du sommelier, du maître-d'hôtel, stimulant ou gourmandant leurs aides, et à travers les larges soupiraux des cuisines on pouvait recueillir jusqu'au fumet des pièces de venaison qui, tout à l'heure, allaient s'épanouir sur la table de la châtelaine. On eût dit, à voir au milieu des montagnes, dans le silence et l'obscurité de la nuit, cette demeure isolée toute flamboyante, toute parée, toute joyeuse, un de ces châteaux dont on parle dans les contes des fées, celui de la Belle au bois dormant, par exemple, dont les hôtes seraient sortis de leur sommeil pour célébrer les noces de la princesse.

Au surplus, l'héroïne du conte de Perrault ne recueillit pas à coup sûr plus d'hommages à son réveil que la jeune comtesse de Peyrelade dans cette soirée mémorable. Il fallait voir se presser autour de son grand fauteuil de chêne armorié toute la fleur de la gentilhommerie de la Haute-Auvergne, tous les rois du bel air et de la galanterie, depuis les montagnes de Salers jusqu'au limites du baillage de Saint-Flour. Les fiers d'Escorails, ces descendants incontestés de *Scaurus Aurelius*, coudoyaient les beaux Fontanges, qui croyaient voir revivre dans Marguerite de Pradines la charmante duchesse qu'ils pleuraient encore; les braves Contades emmêlaient les anneaux de leurs ondoyantes perruques dans les rubans et les dentelles des Rochevert et des Cantoinet; les Dienne dont le nom se rattache à toutes les gloires de l'ordre de Malte et de Saint-Jean de Jérusalem, entrechoquaient leurs rapières bénites avec l'épée de cour des Noailles. Enfin, pour emprunter le langage héraldique, tous les vieux blasons de la province, ces blasons qui, avec ceux de la Bretagne, s'enorgueillissent d'être les plus purs de toute la France, semblaient s'être donné rendez-vous au château de Peyrelade pour s'écarteler.

C'était au milieu de cette cour brillante, et entourée seulement d'une demi-douzaine de dames, les seules qui se fussent montrées assez hardies pour entreprendre la chevauchée jusqu'à son manoir, par le plus détestable temps qu'il soit possible d'imaginer, que trônait la jolie petite reine Marguerite, le front rayonnant sous ses coiffes de dentelle et la joie au cœur. Elle racon-

tait aux pauvres provinciales rangées en demi-cercle à ses côtés les dernières fêtes dont elle avait été témoin à la cour de Louis XIV, alors que, pour plaire à la jeune duchesse de Bourgogne, le vieux roi avait daigné évoquer les féeries éclatantes de Versailles, de Fontainebleau, de Marly. Sa parole vive, enjouée, gracieuse, prêtait à ses souvenirs de la veille un charme tout particulier. C'étaient des souvenirs de bonheur, de plaisir. En ce moment pouvait-elle en avoir d'autres? Pendant ce temps-là, dans un coin de la salle, non loin du manteau de la vaste cheminée gothique, quelques vieux seigneurs, et parmi eux le lieutenant-criminel du bailliage, jouaient à l'hombre ou à la bassette. Tel était l'aspect que présentait le château de Peyrelade, au coup de huit heures, le soir de la Toussaint de l'an de grâce 1710.

A huit heures et un quart, le maître d'hôtel, homme d'une grande ponctualité, qui avait eu l'honneur d'appartenir à M. de Colbert et de travailler, un jour dans sa vie, pour la bouche du grand roi au château de Sceaux, envoya demander s'il fallait faire le souper.

—Oh! quelle énormité! dit le commandeur de Fontane, cousin germain du chevalier, un de ces hommes qui parlent haut en tout temps, en tout lieu, font les honneurs d'une maison, sans y être conviés et ont toujours le mot pour rire. Ce maroufle ne sait donc pas qu'il nous manque encore deux convives, et des plus importants!

—Qui donc, commandeur? reprit la comtesse en souriant.

— Eh mais, simplement votre futur et votre frère, belle dame; si vous en savez d'autres plus importants aujourd'hui, je l'irai dire à Malte.

—Il est vrai, répondit la jeune femme en faisant jouer son éventail entre ses doigts, absolument comme si elle eût été dans le grand salon de Marly; mais si nous attendions ces messieurs pour nous mettre à table, nous courrions grand risque de ne pas souper. D'abord il ne faut plus compter sur M. de Fontane, qui est retenu à Saint-Flour par les affaires de la succession de son oncle; il m'a envoyé un exprès pour m'en prévenir, et quant à monsieur mon frère, bien qu'il m'ait donné sa parole, je n'y compte guère. Le mauvais temps lui aura fait peur.

—Sait-on," dit un des MM. d'Escorailles, de quel côté M. de Pradines est allé à la chasse?

— Je pense, repartit la comtesse, que m'en ayant fait mystère à moi-même, il n'en aura parlé à personne. Seulement, il m'a promis de rapporter de sa chasse une pièce on ne peut plus curieuse, ce sont ses propres paroles, et qui surprendrait fort tous ceux qui seraient ici présents pour la voir.

— Oh! oh! s'écria le commandeur, il faut que M. le baron de Pradines soit bien sûr de son fait pour vendre ainsi la peau de l'ours avant de l'avoir tué.

—Aussi, reprit la comtesse, je n'y compte guère, bien qu'il ait réclamé par avance une place dans la grande salle du château pour son trophée. Nous verrons bien ce qu'il en sera. Au surplus, il nous manque encore un convive, M. le curé de Saint-Saturnin, et son absence m'étonne, car c'est celui qui avait le moins de chemin à faire : un quart de lieue à peine. Il devrait être ici depuis longtemps.

— Un quart de lieue, dites-vous, repartit le commandeur; qu'est-ce que cela? avec un bon cheval et un manteau, eu égard à la neige, c'est l'affaire de cinq minutes aller et retour. Si vous l'ordonnez, comtesse, je cours immédiatement chercher M. le curé et je vous le ramène mort ou vif.

— C'est un beau dévouement, commandeur, et je l'accepte, car un jour de Toussaint, ce serait presque un péché, n'est-ce pas, mesdames, de nous mettre à table sans M. le curé? Allez donc, et s'il fait quelque résistance, vous lui déclarerez de ma part que je lui en voudrai beaucoup de ce manquement à sa promesse; vous l'assurerez en même temps qu'il ne trouvera ici que des visages amis. Il saura ce que cela veut dire.

— M. le curé a donc des ennemis, comtesse?

—Ce ne sont pas vos affaires, commandeur. Voyez seulement s'il vous plait encore d'être mon ambassadeur.

— Ah! comtesse, pour vous servir j'irais en enfer. Holà! un cheval! un cheval!

—Il n'en est pas besoin, s'écrièrent plusieurs voix à la fois.

Et en même temps la porte de la salle, qui venait de s'ouvrir, donna passage au curé de

Saint-Saturnin. Il était horriblement pâle et semblait se soutenir avec peine.

— Eh ! arrivez donc, monsieur le curé, arrivez donc ! lui cria-t-on de toutes parts.

— Pardieu ! ce n'est pas aujourd'hui jour de jeûne, disait l'un.

— Cinq minutes plus tard, ajoutait un autre, je gage que le cuisinier de madame la comtesse se coupait la gorge comme feu Vatel, et M. le curé aurait eu ce meurtre-là sur la conscience.

— Un meurtre ! s'écria André Raynal en promenant sur toute l'assistance des yeux hagards, qui parle ici de meurtre?

— Allons, dit la comtesse, vous frissonnez, monsieur le curé. Il paraît qu'il fait bien froid, ce soir; approchez-vous de la cheminée et chauffez-vous avant de venir souper; vous semblez en avoir besoin.

Oh ! repartit vivement le curé, ce n'est pas le froid !

— A la bonne heure !

La voix du maître-d'hôtel, venant annoncer que le souper était servi, mit un terme à cet incident, et l'on passa en tumulte dans la salle du festin, sur les pas du commandeur de Fontane, car celui-ci avait cru devoir, en sa qualité de proche parent du chevalier, offrir sa main à la comtesse et précéder tout le monde, en s'écriant avec une gaîté quelque peu campagnarde :

—A table ! à table ! qui m'aime me suive, et vive la joie !

Chacun s'étant assis, deux places se trouvèrent vides à la table : c'étaient celles du baron et du chevalier.

— Il faut enlever ces deux couverts, dit la comtesse.

— Non pas ! non pas ! reprit vivement le joyeux commandeur; je m'y oppose. Qui sait si mon cousin et M. de Pradines n'ont pas le projet de venir nous surprendre, pendant que nous sommes à souper ?

— Tous deux ! balbutia le curé, en attachant sur chaque place vide un regard terrifié.

—Et oui, monsieur le curé, tous deux. Qu'y aurait-il d'étonnant à cela? Moi qui vous parle, je me souviens fort bien que dans ma jeunesse, invité à souper chez une de mes parentes qui était fort jolie, je fis vingt lieues à franc étrier, par la pluie, et que j'arrivai au dessert, trempé jusqu'aux os. Ces messieurs sont l'un et l'autre gens à en faire autant, et je suis prêt à gager qu'une de ces deux places au moins se trouvera remplie avant la fin du souper. Qui veut tenir mon pari? Sera-ce vous, monsieur le curé ?

— Moi ! s'écria le prêtre, sur le front duquel un observateur tant soit peu expérimenté eût pu lire l'épouvante. Moi, monsieur le commandeur ! oh ! non, jamais !

— Vous ne refuserez pas au moins de me faire raison et de boire à leur santé. Cela les fera peut-être venir.

A ce titre nous boirons tous ! s'écrièrent en chœur les convives.

— Attention ! dit le commandeur en se levant : tous les verres sont-ils pleins ?... C'est bien. Je porte la santé de mon cousin, le chevalier de Fontane !

— A la santé de M. le chevalier de Fontane ! crièrent gaîment toutes les voix.

A cet instant une dame s'écria étourdiment :

—Je dénonce M. l'abbé comme n'ayant pas ouvert la bouche, même pour boire son vin qu'il s'est contenté d'effleurer du bout des lèvres.

— Fi ! fi ! hurlèrent tous les convives ; à l'amende, l'abbé ! à l'amende !

André Raynal baissa la tête; il était consterné.

— Qu'avez-vous, monsieur le curé? dit la jeune comtesse avec un tendre intérêt ; est-ce que vous êtes malade ? Vous me semblez triste et rêveur ce soir.

— Moi ! en aucune façon, balbutia le prêtre; et sa bouche grimaça un sourire.

— A la bonne heure ! reprit le commandeur. Pardieu ! nous sommes ici pour nous divertir; mais n'oublions pas qu'il nous reste une autre santé à porter. Holà ! qu'on remplisse les verres ! Et maintenant, ajouta-t-il en se levant, à la santé de M. le baron de Pradines !

Il n'avait pas prononcé ces derniers mots qu'on entendit sonner avec violence à la porte du château.

— Que vous disais-je ! s'écria-t-il avec un accent de triomphe ; c'est lui sans doute.

Cette fois, André Raynal tressaillit comme si la foudre fût tombée à ses pieds, et son verre, s'échappant de sa main, alla se briser en éclats sur le plancher. Tous les regards se fixèrent sur lui avec surprise, et le commandeur lui

même ne put s'empêcher de prendre un air sérieux.

— Monsieur le curé, dit-il, vous nous trompez, vous n'êtes point ce soir dans votre état d'esprit ordinaire ; il faut que vous soyez malade, malade ou blessé peut-être, car il me semble que j'aperçois à votre soutane quelque chose comme une tache de sang.

— Du sang ! répondit le prêtre d'une voix altérée, bien qu'en ce moment il s'efforçât évidemment de paraître calme ; vous vous trompez, monsieur le commandeur, c'est le vin qui s'est échappé de mon verre, lorsque j'ai eu la maladresse de le laisser tomber.

Et en même temps il essuya avec une vivacité convulsive une trace rougeâtre empreinte sur son bras.

Tout-à-coup la porte s'ouvrit, et l'on entendit retentir une voix qui troubla fort, à son tour, la jeune comtesse de Peyrelade.

— Eh mais, s'écria-t-elle, il me semble que c'est Gil Perez, le valet de M. le chevalier de Fontane ! Est-ce que son maître revient ?

— Non pas, madame la comtesse, fut-il répondu ; Gil Perez est seul.

— Seul ! seul ! D'où vient cela ? Faites-le entrer.

Gil Perez entra. Il était encore à moitié hors d'haleine, ainsi qu'un homme qui vient de faire une longue route avec une grande célérité, et ses vêtements étaient couverts de neige.

— Madame la comtesse, dit-il dans son mauvais jargon moitié espagnol, moitié français, je croyais trouver mon maître ici. Au nom de tous les saints, où est-il ? Il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant même.

— Il n'est pas ici, murmura la comtesse, dont une pénible angoisse vint torturer le cœur.

— Par la mordieu ! interrompit le commandeur, que la peste étouffe ce maroufle qui vient ainsi troubler notre joie ! Parle, pendard que tu es ! qui te presse si fort de voir ton maître ? Ne sera-t-il pas temps demain ?

— Demain ! répondit le valet. Qui sait ! le message dont je suis chargé pour mon maître est fort pressé.

— Un message, drôle ! Que ne le disais-tu plus tôt ? de qui est ce message ?

Gil Perez tourna les yeux à droite et à gauche avec le plus naïf embarras ; puis il répondit :

— Je ne sais pas.

— Tu ne sais ? Eh bien ! nigaud, puisque ce message est si pressé, voici Mme la comtesse à qui tu peux le remettre, et qui en prendra connaissance.

— J'ai ordre de ne remettre ce message qu'à mon maître, qu'à lui seul.

— Hein ? plaît-il ? Ce butor se permet de raisonner, je crois. Ne sais-tu pas, Bélître, que d'ici à peu de jours Mme la comtesse et mon cousin, ce sera tout un ? Comtesse, voici une bonne occasion de revendiquer dès à présent l'un de vos priviléges. Allons ! sus, faquin ! donne ta lettre à Mme la comtesse si tu ne veux pas être bâtonné sur-le-champ comme tu le mérites !

Le pacifique Gil Perez avait jusqu'à ce moment laissé le commandeur épuiser pour lui le vocabulaire des épithètes alors en usage de maître à valet, et il ne s'était pas permis le plus léger signe de mécontentement ou même de surprise ; mais à cette dernière partie de l'allocution, il porta rapidement la main sous sa souquenille et répondit avec un grand sang-froid :

— Monsieur le commandeur, vous êtes maître et je ne suis que valet ; de plus, il y a bien ici trente personnes pour le moins prêtes à vous soutenir : Eh bien, aussi vrai qu'il y a un bon Dieu et une sainte Vierge, vous n'aurez la lettre que vous me demandez qu'avec ma vie.

— Oh ! Oh ! dit le commandeur, voici qui tourne à la tragédie. Eh ! que veux-tu que j'en fasse de ta vie, maraud ? je n'en ai nul besoin de ta vie ! c'est la lettre qu'il me faut, et pour peu que Mme la comtesse de Peyrelade le désire, il faudra bien, de gré ou de force...

En même temps il se leva en menaçant le valet ; mais la comtesse, qui, pendant le dialogue précédent, était tombée dans une profonde rêverie, s'écria tout-à-coup :

— Arrêtez, commandeur, vous m'obligerez de ne point pousser les choses plus loin. Si M. de Fontane a des secrets, il ne m'appartient pas encore de les pénétrer.

— Il suffit, dit le commandeur en se rasseyant. Puis il ajouta avec un geste tragi-comique : Le bélître vivra, mais qu'il sorte, ou, morbleu ! je ne réponds plus de moi !

Malgré tous les efforts du commandeur et de deux ou trois autres personnes pour ranimer la gaîté que cet incident venait d'éteindre, le reste

du souper fut froid et triste. Mme de Peyrelade était visiblement préoccupée, plus encore peut-être par cette lettre mystérieuse, qui ouvrait un vaste champ à ses conjectures, que par l'absence du chevalier. Quant au curé, malgré le soin qu'il prenait de tenir constamment ses yeux attachés sur son assiette, on eût dit que de son côté il était poursuivi par quelque importun souvenir, et que, semblable au Macbeth de Shakespeare, il s'attendait à chaque instant à voir se dresser, au milieu du banquet le spectre de Banquo. Sur ces entrefaites, le moment du dessert étant venu, le commandeur crut devoir tenter un effort désespéré pour dérider les fronts des convives; et, conformément au vieil usage de nos pères, il proposa que chacun eût à payer son tribut à la compagnie par une chanson. La châtelaine fut naturellement invitée à donner l'exemple, ce dont elle s'excusa en prétextant un rhume merveilleusement improvisé pour la circonstance, et, comme cette excuse trouva un fâcheux écho parmi les convives, le commandeur s'écria :

— Ecoutez, je suis prêt à entrer le premier dans la lice, mais c'est à la condition que celui qui m'y suivra sera M. le curé de Saint-Saturnin.

— Moi! moi! vous voulez que je chante! dit André Raynal avec un accent de surprise et presque d'horreur.

— Oui, mordieu! reprit le commandeur, car je sais que vous avez une très belle voix, monsieur l'abbé, pour vous avoir entendu entonner à vêpres le *Magnificat*. Oh! vous êtes modeste, nous savons aussi cela, mais vous ne l'échapperez pas.

— Appuyé! appuyé! s'écrièrent tous les convives. A vous, commandeur! ce sera ensuite le tour de l'abbé.

Le joyeux commandeur ne se le fit pas dire deux fois et il chanta fort gaîment, sinon fort mélodieusement, une ronde alors en vogue.

— Maintenant, dit-il, c'est à vous, monsieur le curé.

Le prêtre se recueillit un instant; puis, se levant de son siége :

— Je suis prêt, s'écria-t-il, l'êtes-vous tous à répéter en chœur mon refrain?

— Oui, oui, cria-t-on. Commencez, monsieur le curé, commencez!

— Alors, d'une voix solennelle, André Raynal, pâle, les yeux égarés, entonna le psaume des morts :

De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam.

— Qu'est-ce que cela? qu'est-ce cela? s'écrièrent tous les convives stupéfaits et en se signant : monsieur le curé devient-il fou?

Mais au même moment on frappa de nouveau à la porte du château.

— Cela? dit le curé; c'est sans doute un des convives que nous attendions : il fait comme M. le commandeur, il arrive pour le dessert.

A ces paroles, tous les assistants épouvantés se levèrent de table, mus par un funeste pressentiment.

— Qui vient? qui vient? s'écria l'infortunée Marguerite de Pradines, en se précipitant devant la porte de la salle, qu'elle ordonna d'ouvrir.

On entendait en même temps au dehors ces rumeurs confuses qui accompagnent toujours toute catastrophe alors qu'elle devient publique. Un valet entra dans la salle, il avait le visage tout défait.

— Je vous ordonne de me dire qui est là? balbutia la jeune femme d'une voix brisée par la plus cruelle émotion.

— Madame la comtesse, répondit le valet tremblant, ce sont vos buroniers.

— Qu'ils entrent donc, qu'ils entrent sur-le-champ, je le veux!

A cet instant, la porte ayant été ouverte, on vit s'avancer le père Nicoud suivi de ses deux acolytes, et tous trois portant un cadavre enveloppé dans un manteau. La comtesse poussa un grand cri et se cacha le visage entre ses mains. Elle venait de reconnaître dans ce cadavre celui de son frère, le baron Georges de Pradines. Tous les regards, un moment absorbés par ce terrible spectacle, se reportèrent bientôt sur le prêtre, qui était resté immobile et muet, les mains jointes et comme en oraison. L'un des assistants s'approcha de lui : c'était le lieutenant criminel du bailliage de Saint-Flour.

— Monsieur le curé, s'écria le magistrat en lui touchant le bras, pardonnez-moi, mais mon devoir m'ordonne de prendre immédiatement toutes les informations nécessaires, pour éclairer les investigations de la justice, et si vous m'en croyez, vous irez vous-même au devant de ces investigations ; car tout semble indiquer que

M. le baron de Pradines a été assassiné et que vous avez eu connaissance de ce meurtre.

—Oui, M. le baron de Pradines a été assassiné, dit le curé d'une voix sourde.

— Eh bien, nommez donc son assassin!

— Je ne le puis.

— Pourquoi?

Ici le prêtre sembla hésiter un instant, puis il répondit avec un accent plein de solennité :

—C'est un secret que j'ai reçu en confession: ce n'est plus le mien maintenant; c'est celui de Dieu.

VII.

LA MAIN BRISÉE.

Lorsqu'il arrive dans une maison, au milieu d'une fête, une de ces catastrophes imprévues qui viennent porter le deuil dans une famille, soudain chacun s'esquive à petit bruit, comme si en demeurant plus longtemps dans un logis au seuil duquel le malheur vient de frapper, on craignait d'en emporter avec soi la contagion. Il semble que la peste ait fait irruption entre ces murailles, et il ne manque au toit que le drapeau noir. C'est ce qui arriva exactement au château de Peyrelade après qu'on y eut apporté le cadavre du baron de Pradines. Quelques-uns des convives, ceux qui habitaient dans le voisinage le plus prochain, se hâtèrent d'enfourcher leurs montures et repartirent le soir même pour leurs castels. Les autres attendirent bravement l'aube du jour, parce qu'ils ne se souciaient pas d'un voyage nocturne dans les montagnes, par un temps glacial. Tous firent si bien que le lendemain matin, le soleil, en se levant radieux sur la neige de la veille, ne retrouva plus au château que ses hôtes habituels. Ces cuisines, ces salles basses, ces écuries, tout à l'heure si pleines de mouvement, de monde et de bruit, étaient devenues désertes. Le château était morne et silencieux; on eût dit que quelque mauvaise fée l'avait à son tour touché de sa baguette, pour se venger de n'avoir pas été priée du banquet de la Toussaint.

Pourtant, entre tous les convives de la veille, il en était un, un seul qui avait cru devoir prolonger son séjour au château de Peyrelade: c'était le lieutenant-criminel du bailliage de Saint-Flour. Fidèle aux devoirs de sa charge, il avait envoyé sur-le-champ un exprès à Murat, qui est beaucoup plus proche de Peyrelade que Saint-Flour, afin de quérir les cavaliers de la maréchaussée, dès lors appuis ordinaires de toutes les opérations de la justice. De plus, un second exprès était parti pour Saint-Flour, afin de prévenir les juges et les officiers de la police judiciaire. Sans attendre même leur arrivée, dès le lendemain matin de la Toussaint, M. le lieutenant criminel fit proclamer, par le crieur public de la paroisse de Saint-Saturnin, que tous ceux qui avaient quelques renseignements à donner sur des circonstances ayant trait directement ou indirectement au meurtre du haut et puissant seigneur Jean-Georges, baron de Pradines, en son vivant capitaine aux dragons d'Auvergne, étaient sommés de se présenter devant lui.

Bien que cette proclamation eût été faite au nom du roi, de la loi et justice, la population de la paroisse de Saint-Saturnin ne montra aucun empressement à se rendre à l'appel qu'elle recevait dans cette circonstance, soit que les habitants n'eussent en effet rien à dire, soit qu'ils pensassent qu'il ne fait jamais bon avoir affaire à la justice, à quelque titre que ce soit. Les serviteurs du château, que le magistrat se trouva réduit à interroger faute d'autres, répondirent à peu près unanimement et avec une naïveté toute montagnarde, qu'ils ne savaient absolument rien du meurtre, et qu'au surplus ils ne connaissaient à M. le baron de Pradines pas plus d'ennemis que d'amis. M. le lieutenant criminel se trouva donc fort embarrassé pour diriger une instruction quelconque, la seule personne, dont il eût pu attendre des renseignements à cet effet, se refusant à les donner par un motif sacré qu'il ne pouvait s'empêcher de respecter.

Comme en proie à cette fâcheuse perplexité, il se promenait ainsi qu'une âme en peine dans les longs corridors du château, il se trouva à l'entrée d'une petite chapelle où le corps avait été déposé et y entra machinalement. Une personne y était agenouillée et en prière. Cette personne fit un mouvement et il reconnut la comtesse; il l'invita par un signe respectueux à ne point se déranger, et se mit à observer le cadavre avec non moins d'attention que Cromwell lorsqu'il souleva le couvercle du cercueil de Charles Ier, à cette différence près que l'un était absorbé dans la contemplation d'un résultat, tandis que l'autre cherchait une cause. M. le lieutenant

criminel du baillage de Saint-Flour était un homme qui savait parfaitement son métier et qui n'ignorait pas, à ce titre, combien, en justice criminelle surtout, le moindre indice a de valeur, puisqu'il suffit pour mettre sur la voie des plus importantes découvertes.

Georges de Pradines était étendu tout de son long sur une espèce d'estrade, encore revêtu des habits qu'il portait au moment où il avait été frappé à mort. Des cierges, allumés tout autour de l'estrade, illuminaient en plein son visage qui avait conservé ce caractère fier et caustique qui lui était habituel ; il y avait même dans tous ses traits une expression de raillerie plus prononcée encore que de coutume, et d'autant plus étrange que le coup de feu qui avait causé sa mort, ayant porté en plein dans la poitrine, il était naturel d'en conclure qu'il avait dû faire face à son meurtrier, ce qui excluait en même temps toute idée de surprise. Comment ne s'était-il pas défendu ? C'est ce qu'il était impossible d'expliquer ; car, outre son épée, il portait un mousquet de chasse en bandoulière et avait deux pistolets chargés dans les fontes suspendues à l'arçon de la selle de son cheval.

Cependant, on pourrait penser qu'il avait du moins cherché à détourner l'arme dont on s'était servi contre lui ; car sa main droite avait été brisée par la balle qui, ayant ensuite traversé la poitrine, avait dû, suivant le rapport du chirurgien, causer une mort instantanée. La main dont il s'agit avait encore les doigts chargés, suivant la mode de l'époque, de bagues et d'anneaux ornés de brillants et de pierres précieuses, ce qui prouvait surabondamment que le meurtrier de l'ex-mousquetaire n'en voulait qu'à ses jours. On avait d'ailleurs retrouvé dans les poches de la veste une bourse fort convenablement garnie d'or, ce qui était peu ordinaire chez M. le baron de Pradines. Quoi qu'il en soit, cette main brisée parut vivement préoccuper M. le lieutenant criminel, qui se pencha pour l'examiner de plus près. A ce moment, la comtesse de Peyrelade se releva, et, en apercevant à son tour la main sanglante de son frère, elle tressaillit, et, frappée de je ne sais quel souvenir :

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle, cette main avait mérité son châtiment, mais pourquoi n'avoir pas épargné sa vie !

A peine elle avait prononcé ces paroles qu'elle s'en repentit amèrement, car le lieutenant criminel, attachant sur elle un regard scrutateur et pénétrant, lui dit d'un ton sévère :

— Madame la comtesse, lorsque je vous ai demandé ce matin si vous ne saviez point quelqu'un à qui le défunt eût fait tort volontairement ou involontairement, quelqu'un qu'il eût offensé ou qui eût une vengeance à exercer sur lui, vous m'avez répondu négativement. Prenez garde, madame la comtesse, j'ai tout sujet de penser que votre mémoire n'a pas été fidèle.

— Monsieur, balbutia la comtesse, en vérité, je ne sais...

— Recueillez bien vos souvenirs, madame, et songez que votre qualité de sœur de la victime vous impose ici des devoirs qu'en toute autre circonstance vous pourriez peut-être, par délicatesse ou générosité, vous dispenser de remplir, mais que vous seriez coupable d'enfreindre aujourd'hui, en présence de ce cadavre.

— Monsieur, j'ai beau interroger mes souvenirs, je ne vois rien absolument qui puisse vous mettre sur la trace du meurtrier de mon frère. Souffrez donc que je prenne congé de vous.

— Encore un moment, de grâce, madame la comtesse. Si votre mémoire est peu fidèle, me permettrez-vous du moins de lui venir en aide ? Il me semble vous avoir entendu dire hier à M. le commandeur de Fontane que M. le curé de Saint-Saturnin ne trouverait ici que des visages amis. Pardonnez-moi si je relève un propos en apparence indifférent, mais qui, d'après les circonstances dont j'ai été témoin et le refus opiniâtre de M. le curé de donner aucune explication sur un événement qu'il paraît connaître à merveille, enfin d'après les paroles qui vous sont échappées tout à l'heure, acquiert, en ce moment, une grande importance. Serait-ce donc que les relations de M. le curé avec l'un des deux convives absents, M. le baron de Pradines, par exemple, n'avaient pas toujours été parfaitement... amicales ?

— Oh ! si fait, répondit la comtesse avec un peu d'embarras.

Et comme M. le lieutenant criminel ne cessait d'attacher sur elle ce regard froid et pénétrant que le contact perpétuel avec des coupables finit par rendre habituel chez un grand nombre de magistrats.

— Mon Dieu, ajouta-t-elle vivement, est-ce

que vous auriez conçu l'épouvantable idée que M. le curé de Saint-Saturnin a pu.... Oh ! monsieur ! monsieur ! c'est trop horrible ! lui ! un prêtre !...

— Madame la comtesse, reprit froidement le magistrat, je ne saurais avoir à cet égard aucune opinion bien précise ; je ne connais M. l'abbé Raynal que d'hier ; mais il dépend de vous, par un exposé sincère de ce qui a pu se passer entre M. votre frère et lui, de dissiper complétement les soupçons, mal fondés sans doute, qui ont pu se glisser dans mon esprit. Parlez, madame la comtesse, je vous écoute.

Marguerite de Pradines, on a pu s'en apercevoir plus d'une fois dans ce récit, était d'une nature tendre, aimante, facile à dominer et incapable de résistance. Elle avait les défauts de ses qualités ; superstitieuse, parce qu'elle avait de la piété ; faible, parce qu'elle avait de la bonté ; elle était simple et sans méfiance aucune, parce que, n'ayant jamais fait le mal de sa vie, elle ne pouvait supposer aux autres l'intention de le faire. Elle ne crut donc point nuire à André Raynal en racontant à son interlocuteur, qu'à la suite d'une discussion où le beau rôle n'avait pas été pour M. de Pradines, celui-ci s'était emporté jusqu'à donner un soufflet à un prêtre.

Il n'en fallait pas davantage à M. le lieutenant criminel. C'était le filon qui fait découvrir la mine enfouie dans les entrailles de la terre. Il ne put dissimuler une expression de satisfaction qui glaça d'effroi la jeune femme.

— Ah ! s'écria-t-elle toute tremblante, M. le curé de Saint-Saturnin est le plus indulgent, le plus généreux des hommes, et vous ne sauriez le croire coupable !

Le magistrat murmura quelques mots fort peu intelligibles et se retira brusquement ; mais, à peine rentré dans l'appartement qu'il occupait au château, il manda devant lui les deux personnes qui, par leur position, avaient le plus de relations suivies avec André Raynal, à savoir : sa vieille gouvernante et le sacristain de la paroisse.

La déposition de Marceline fut assez insignifiante. Elle dormait au coin de l'âtre, lorsque M. le curé était rentré la veille au soir, avant de se rendre au château, et ne put préciser l'heure de son retour. Seulement, elle se souvint qu'il faisait depuis longtemps nuit noire. M. le curé s'était assis lui-même au foyer, dans un grand fauteuil ; son chien était venu le caresser, il l'avait repoussé. Quelques minutes s'étaient écoulées, au bout desquelles elle lui avait dit : « Eh bien ! monsieur le curé, est-ce que vous n'allez pas souper au château ? il doit être temps.

— C'est vrai, avait-il répondu, mais je ne puis y aller. Là-dessus, elle s'était réveillée tout-à-fait, parce qu'il n'y avait rien pour le souper, et elle l'avait dit à M. le curé, lequel s'était écrié brusquement : « Je ne souperai pas. » Puis, après s'être promené un instant par la chambre, il avait laissé tomber ces paroles, comme s'il se parlait à lui-même : « Marceline a raison ; il vaut mieux que j'aille souper au château ; » et il était sorti.

Interrogée si M. le curé avait une arme apparente sur lui lorsqu'il était rentré, la vieille gouvernante ouvrit de grands yeux, car la pauvre fille ne s'était pas arrêtée un seul instant à la pensée que son maître pût être soupçonné d'un meurtre, et elle répondit naïvement que M. le curé n'allait jamais à la chasse les jours de fête carillonnée.

Ce fut ensuite le tour du sacristain. Sa déposition fut accablante pour André Raynal, justement parce que, pas plus que Marceline, le brave homme ne se doutait du véritable objet de son interrogatoire. Certes, s'il eût pu seulement soupçonner que chacune de ses paroles était un argument contre son digne curé, il eût préféré se couper la langue avec les dents, car André Raynal était aussi aimé qu'estimé dans toute sa paroisse.

Le sacristain commença par déclarer que M. le curé, qui avait l'habitude de faire trois séances à l'église, les jours de grande fête, savoir : une pour la messe, une autre pour les vêpres, et une troisième pour le salut, avait annoncé, le matin même au prône, que le salut serait célébré immédiatement après vêpres. En effet, ce dernier office terminé, M. le curé s'était débarrassé de ses ornements pontificaux, et, prenant son chapeau, il était venu, comme de coutume, au sortir de la sacristie, s'agenouiller devant l'autel et faire sa prière. A ce moment, le sacristain, qui s'occupait à éteindre le dernier cierge, avait vu distinctement M. le curé faire le signe de la croix, se relever et se diriger assez précipitamment vers la porte de l'église, par laquelle il était sorti sans doute ; car lorsque, deux minutes après environ,

le sacristain avait fait sa tournée habituelle dans l'église, sa lanterne à la main, il n'y restait plus absolument personne, et il avait fermé la porte derrière lui à double tour. M. le lieutenant criminel ayant demandé en outre au sacristain si, dans sa tournée, avait été comprise la traversée de l'église où est placé le confessionnal, la réponse fut affirmative.

Après avoir fait minuter exactement ces deux dépositions par l'un des greffiers du bailliage qui venait d'arriver en toute hâte au château de Peyrelade, le lieutenant criminel se rendit chez la comtesse, à laquelle il crut devoir en donner communication préalable.

— Maintenant, madame, lui dit-il, pensez-vous que l'abbé Raynal ne soit pas coupable? Absent de son église et de son presbytère à l'heure où le meurtre a été commis, où pouvait-il être, sinon sur le théâtre du crime? Ne vous souvient-il pas de son trouble en venant prendre place à votre banquet, de cette tache de sang que M. le commandeur de Fontane crut apercevoir sur sa soutane? Allez, j'ai dans ma vie fait condamner bien des gens contre lesquels il n'existait pas le quart des preuves que j'ai déjà recueillies à la charge de cet abbé.

La comtesse demeura atterrée. Fort de tout ce qui précède, le lieutenant criminel aurait pu immédiatement faire procéder à l'arrestation de M. le curé de Saint-Saturnin. Cependant, par égard pour le caractère sacré dont il était revêtu et en considération de l'intérêt que lui portait Mme de Peyrelade, il crut devoir hasarder auprès de lui une dernière démarche.

En conséquence, le lendemain de grand matin, escorté des gardes de la maréchaussée et accompagné de plusieurs officiers de justice, il se présenta en personne au presbytère, et ayant ordonné à tout son monde de rester en dehors, il pénétra seul jusque dans la chambre de l'abbé, qui se disposait à sortir pour aller dire sa messe.

— Monsieur le curé, lui dit-il, avant-hier, vous avez refusé de me révéler le nom du meurtrier de M. le baron de Pradines, et le motif qui vous a dicté cette résolution était tel que je n'ai pas cru devoir insister auprès de vous. Aujourd'hui, les choses ont bien changé, et peut-être jugerez-vous qu'il est temps de renoncer à une résolution funeste, lorsque vous saurez que c'est vous qui êtes accusé de ce crime.

A cette foudroyante nouvelle, le visage [du] prêtre ne subit aucune altération; seulemen[t il] leva les yeux au ciel et répondit avec une r[ési]gnation pleine de douceur.

— Monsieur le lieutenant criminel, vous me surprenez pas; je m'y attendais.

— Eh bien, reprit le magistrat, stupéfait [de] tant de calme, qu'avez-vous résolu?

— De me taire et de garder le secret de Di[eu]. Toutefois, monsieur le lieutenant criminel, [je] n'en suis pas moins reconnaissant de votre d[é]marche, et je voudrais être à même de vous [le] prouver.

— Qu'entends-je? Ainsi, vous ne reculez p[as] devant le scandale que va causer une telle affai[re] dans toute l'église de France? car je ne vous c[a]cherai pas que mon devoir est de vous livrer [au] bras séculier. Faites bien vos réflexions, mon[]sieur l'abbé; songez quelle honte ce sera pour [la] religion qu'un de ses ministres soit appelé à com[]paraître sur la sellette des criminels.

— Qu'importe à la religion, si ce ministre e[st] innocent?

— Innocent, mais prouvez-le donc, alors.

— Je ne le puis.

— Écoutez, monsieur le curé: il est des ci[r]constances où la justice divine, d'accord avec l[a] justice humaine, peut exiger qu'on se départ[e] des règles canoniques. Telle est celle dans la[]quelle vous vous trouvez en ce moment. Je n[e] doute pas que monseigneur l'évêque lui-mêm[e] n'apprécie cette nécessité et qu'il ne soit dispos[é] à solliciter du souverain pontife une dispens[e] pour un cas aussi grave.

— Monseigneur ne le fera pas.

— Il le fera, car la victime dont il s'agit d[e] venger le meurtre appartient à l'une des familles les plus considérables de la province, et, au be[]soin, le roi lui-même interviendra.

— Je veux le croire, répondit l'abbé en ho[]chant tristement la tête, et pourtant, quand bie[n] même il en serait ainsi, je ne pourrais révéle[r] ce secret de la confession.

— Alors, s'écria le lieutenant criminel avec un geste de dépit, il ne me reste plus qu'une chose à penser, c'est que vous êtes coupable.

— Coupable! murmura le prêtre, tout le monde le croit sans doute?

— Jusqu'à présent, une seule personne est ins[]truite de l'accusation qui pèse sur votre tête.

— Et cette personne est....

— Mme la comtesse de Peyrelade.

— Elle! ô mon Dieu! et elle me maudit, n'est-ce pas?

— Mme la comtesse ne peut avoir pour le meurtrier de son frère que des sentiments de réprobation, et, en pareil cas, la haine est légitime.

— Sa haine! s'écria André Raynal en poussant un profond soupir, et il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Ainsi, reprit le magistrat, vous le voyez, il est temps encore de renoncer à une obstination dont les suites doivent être si terribles, car votre presbytère est entouré, et si vous persistez, vous n'en sortirez que pour être conduit dans les prisons de Saint-Flour. Que décidez-vous?

— De ne révéler jamais ce secret qui doit mourir avec moi.

— Inexorable! dit le lieutenant criminel. Monsieur l'abbé, c'est vous qui l'avez voulu, et maintenant nous ne nous reverrons plus que dans la chambre de la question.

En même temps, ouvrant une fenêtre, le magistrat fit au dehors un signe de la main, puis il s'écria :

— Messieurs, faites votre devoir.

Mais au même instant la porte de la chambre s'ouvrit avec fracas, et une femme apparut : c'était la comtesse de Peyrelade. Elle se jeta aux genoux du prêtre.

— Monsieur le curé, dit-elle, je vous en supplie, promettez-nous de faire ce que vous demande M. le lieutenant criminel; ne me laissez pas avec cette affreuse idée que vous pouvez être le meurtrier de mon frère.

C'était le dernier assaut qu'eût à subir le prêtre, ce fut le plus pénible. En voyant la comtesse à ses pieds, il versa un torrent de larmes et l'on put croire un instant que sa résolution était vaincue : mais bientôt repoussant doucement les deux charmantes mains attachées aux plis de sa soutane, il s'écria d'une voix brisée :

— Je dois me taire, madame la comtesse; plaignez-moi. Monsieur le lieutenant criminel, faites de moi ce que vous voudrez. Seulement, j'ai une prière à vous adresser : lorsque vous êtes entré, j'allais dire ma messe. Ce sera peut-être la dernière. Veuillez ordonner qu'on me laisse célébrer encore une fois l'office divin.

Le lieutenant criminel fit un geste d'assentiment, mais sans prononcer une parole, car il n'avait pu s'empêcher d'être ému. André Raynal s'inclina devant lui, attacha sur la comtesse un regard plein d'une ineffable expression de résignation, de douleur, et l'on eût dit même un instant de compassion; puis, ayant embrassé sa vieille gouvernante, qui s'était approchée et pleurait à chaudes larmes, il sortit à pas lents de son presbytère, escorté par la cavalerie de la maréchaussée.

Moins d'une heure après, il partait pour les prisons du bailliage, et suivait, à cheval, les mains liées comme un criminel, ce chemin des montagnes qui conduit à Saint-Flour, ce chemin où l'avant-veille une main inconnue avait frappé à mort le baron de Pradines.

Dans le même moment, une lettre arrivait au château, une lettre du chevalier de Fontane La comtesse la prit avec empressement, en brisa le cachet, et lut avec une avidité convulsive les quelques lignes qui suivent :

« Marguerite, Marguerite adorée, c'est un « grand coupable qui ose vous écrire aujour « d'hui, pour la dernière fois. Oui, Marguerite, « il est un secret que je ne peux plus vous ca- « cher. Tant que j'ai respiré le même air que « vous, tant que je me suis enivré de vos tendres « regards, de vos douces paroles, je n'ai pas eu « la force de vous faire un aveu qui doit rompre « à jamais tous ces liens qui me promettaient « tant de bonheur. Marguerite, ma charmante « fiancée d'autrefois, oserai-je jamais écrire cette « parole? Il le faut pourtant. Heureusement, « j'espère en mourir. Marguerite, je suis marié! »

Ici les yeux de la jeune femme se troublèrent; elle pâlit, chancela et tomba sans connaissance sur le plancher de sa chambre.

VIII.

RÉVÉLATIONS.

Voici la fin de la lettre adressée par le chevalier de Fontane à la comtesse de Peyrelade :

« Marguerite, vous attendez de moi sans doute « quelques détails sur une circonstance environ- « née jusqu'ici du plus profond mystère. Ces dé- « tails je vous les dois et je ne reculerai point « devant cette obligation, quelque pénible qu'elle « puisse être pour moi à remplir. Marguerite, « lorsqu'il y a neuf ans je quittai le château « de Pradines, où je venais d'apprendre votre

« union avec M. le comte de Peyrelade, je partis « le désespoir dans le cœur. Ce fut par une tem« pête que j'abandonnai ces lieux témoins de mon « bonheur ; c'est par une tempête aussi que je « devais vous revoir. Etait-ce donc un avertisse« ment du ciel ? Marguerite, il faut le croire. Ce « jour-là, ce jour dont je me souviendrais quand « je vivrais mille ans, je lançai mon cheval au « galop et le laissai libre de m'emporter où bon « lui semblerait, heureux si dans sa course dé« sordonnée il eût pû m'entraîner au fond de « quelque abîme. Ne me demandez pas quelle « route je suivis, je l'ignore.

« Tantôt à la cime des montagnes, tantôt au « fond des vallées, j'allais toujours, insensible à « l'action du vent et de la pluie qui pénétraient « mes vêtements et me glaçaient le corps. Sur le « soir, j'arrivai à cette gorge longue, étroite et « tortueuse qu'on nomme le Pas de la Cère, et « alors seulement je commençai à me recon« naître. J'entendais bouillonner la rivière à « quatre cents pieds au-dessous de moi ; les tor« rents qui se précipitaient en cascades du haut « des noirs rochers de basalte m'inondaient le « visage d'écume, et devant moi se dressait, sus« pendu sur un précipice d'une profondeur in« commensurable, un pont demi-ruiné. Je sentais « que j'existais alors, car j'eus peur, et mon « cheval, épouvanté lui-même, s'arrêta un ins« tant. Mais bientôt il reprit sa course furieuse, « traversa le pont en bondissant et vint enfin « tomber, épuisé de fatigue, dans un vallon, à « la porte d'une petite métairie isolée où brillait « une lumière. Cette métairie dépendait, comme « je l'appris depuis, du bourg de Thiézac.

« Là, je fus recueilli par de braves gens, moi« tié paysans, moitié bourgeois, qui me firent « asseoir à leur foyer et m'offrirent l'hospitalité. « Il n'était pas en mon pouvoir de la refuser, « Marguerite. Déjà la fièvre m'avait saisi, mes « dents claquaient, mes membres étaient perclus, « et le chirurgien, qui fut mandé pour me donner « ses soins, déclara qu'avant huit jours je n'exis« terais plus. Marguerite, je l'ai éprouvé plus d'une « fois depuis lors, il n'appartient qu'à Dieu seul « de rendre des oracles. Au bout de huit jours « j'existais encore, mais ma maladie s'était chan« gée en un état de langueur contre lequel tous « les remèdes étaient impuissants. Dans cette « pénible situation, il n'est sorte de soins, d'at« tentions, de prévenances qui ne m'aient été « prodigués par mes hôtes et surtout par leur « fille, une jeune enfant de seize ans à peine, « bonne, douce comme vous, Marguerite, et que, « comme vous aussi, j'eusse trouvée belle, si « votre souvenir n'eût été constamment présent « à ma pensée.

« Lorsque le chirurgien venait me voir et qu'il « me trouvait un peu mieux, elle riait et chan« tait toute la journée ; lorsqu'il fronçait le sour« cil et secouait tristement la tête, elle pleurait « à chaudes larmes. Que vous dirai-je de plus ? « Cette jeune fille m'aimait, et je ne tardai pas « à m'en apercevoir. Dieu m'est témoin que j'en « gémis profondément, car mon cœur saignait « encore trop douloureusement pour être acces« sible à un autre amour ; et d'ailleurs, quand « cela eût été en mon pouvoir, aurais-je voulu « apporter le déshonneur dans la maison de mes « hôtes, en échange de l'hospitalité généreuse « que j'y recevais, moi étranger, moi inconnu ? « car ces braves gens, dans leur simplicité, n'a« vaient pas même songé à me demander mon « nom.

« Plusieurs mois se passèrent ainsi. Enfin, un « jour que le chirurgien avait paru plus satisfait « de mon état et m'avait permis de me lever, « Claudine (elle s'appelle Claudine) me dit en « rougissant : Vous nous avez dit souvent que « vous étiez pauvre, et c'est dommage, car si « vous aviez eu seulement en votre possession « une métairie, quelque petite qu'elle fût et si « vous aviez voulu de moi pour votre femme, je « suis bien sûre que mes parents ne s'y seraient « pas opposés, bien qu'ils passent pour riches « dans le village. Tant de candeur et de naïveté « me touchèrent, je l'avoue, et ma résolution « fut prise. Aussi bien, je n'espérais plus guérir, « j'étais sans nouvelles de ma famille qui ne s'é« tait pas même enquise de mon sort, j'étais « orphelin, malheureux ; vous apparteniez à un « autre. Je fis mander le notaire et le curé de « Thiezac, et après leur avoir demandé à l'un et « à l'autre le secret, je les priai de tout préparer « pour mon mariage avec Claudine.

» Vous ne sauriez imaginer quelle fut à cette » nouvelle la joie de la pauvre fille. Peu de temps » après, notre union fut consacrée avec le plus » grand mystère ; peu de temps après, aussi in» capable de répondre à un amour que votre sou-

» venir m'empêchait de partager, triste, inquiet, » mécontent de moi-même, je résolus de passer » en Espagne où Philippe V appelait la noblesse » française à l'aider à conquérir le trône que lui » avait légué le roi Charles II. Je partis, laissant » la douleur et le deuil à une famille que j'ho- » nore, que j'estime, et qui avait mérité d'être » plus heureuse. Je promis de revenir bientôt. » Huit ans se sont écoulés. Vous savez le reste, » Marguerite; vous savez comment, fatigué du » métier des armes, où j'avais cherché vaine- » ment la mort qui semble me fuir partout, je » revins en France. Je voulais revoir Claudine, » Claudine qui m'aimait toujours et ne pouvait » se consoler de mon absence; Claudine, à la- » quelle je devais au moins mon amitié, à défaut » de mon amour. La destinée, toujours sans pitié » pour moi, a voulu que je m'arrêtasse au châ- » teau de Peyrelade, et que là cet aveu, vingt » fois près de s'échapper de mes lèvres, fut vingt » fois refoulé au plus profond de mon cœur; car » cet aveu, Marguerite, c'était notre séparation » éternelle. Et puis, il faut bien le dire, quelque » coupable que puisse vous paraître une pareille » pensée, j'avais appris depuis peu que Claudine » était malade, qu'elle était mourante, et alors... » oh! Marguerite, ne parlons plus de cela! car » c'est ici que commence mon crime, c'est ici » que chaque ligne devrait être écrite avec du » sang, et après m'être privé de votre amour, » j'ai trop besoin de votre pitié pour ne point » terminer ici mon message.»

Il est facile de s'imaginer tout ce qui se passa dans l'âme de Marguerite de Pradines, lorsque ayant repris ses sens il lui fut donné de poursuivre la lecture de sa lettre. Elle versa des larmes amères, et pendant plusieurs jours de suite se refusa à sortir de sa chambre, ce qu'on ne manqua pas d'attribuer à la douleur qu'elle éprouvait de la perte de son frère, ainsi qu'aux circonstances pénibles qui avaient accompagné cette catastrophe. Il ne vint à l'idée de personne que l'absence du chevalier pût être pour quelque chose dans les larmes de la jolie châtelaine, parce qu'on le croyait fort occupé en ce moment des affaires de la succession de son oncle et des préparatifs de son mariage. Ceux-là même qui remarquèrent que cette absence se prolongeait beaucoup plus qu'on ne l'avait pensé, ne manquèrent pas d'attribuer ce fait à un excès de délicatesse de la part de M. de Fontane, dont l'amour respectait les premiers instants d'un deuil si légitime.

Pendant ce temps-là, le procès de M. le curé de Saint-Saturnin s'instruisait en secret et avec une grande rapidité. Car, à une époque où il n'existait pour ainsi dire point encore de journaux, et où, par conséquent, la publicité se trouvait subordonnée aux intérêts des gouvernants, on avait hâte d'étouffer dans son germe une affaire dont le retentissement eût été si funeste pour la religion.

Le seul obstacle qui eût été à redouter à cet égard, celui d'une collision entre la puissance ecclésiastique et la puissance séculière, toutes deux intéressées dans ce grave procès, ne s'était point révélé. Monseigneur l'évêque de Saint-Flour, qui s'était fait rendre compte de l'affaire dans les plus grands détails, avait déclaré que la culpabilité de l'abbé Raynal lui semblait si évidente qu'il ne croyait pas devoir solliciter une dispense du saint-siége, afin de ne pas ouvrir un précédent fâcheux en pareille matière, ce qu'il eût fait de grand cœur, avait-il ajouté, s'il y eût eu seulement doute.

En conséquence de cette réponse, le malheureux André Raynal fut appliqué à la question ordinaire et sommé de proclamer hautement que cette confession prétendue, dont il avait argué pour se taire, n'était qu'un mensonge, et que lui seul était l'auteur du meurtre de haut et puissant seigneur Jean-Georges, baron de Pradines. Le prêtre supporta avec courage cette épreuve terrible, et ne varia pas un seul instant dans sa réponse, prenant Dieu, la Sainte Vierge et tous les saints à témoin qu'il était innocent de ce meurtre, et qu'il avait bien réellement recueilli la confession du meurtrier, mais qu'il ne pouvait ni ne voulait le nommer.

Cependant, comme à la suite de cette première épreuve, il tomba dans une longue défaillance, on jugea devoir lui épargner la seconde, de crainte qu'il n'y succombât et que le peuple ne finît ainsi par être convaincu qu'il avait dit vrai et ne vît en lui un martyr.

Tel était l'état des choses à la fin du mois de novembre 1710. La comtesse de Peyrelade était de retour depuis peu de Saint-Flour, où elle avait été obligée de se rendre pour porter témoignage devant la chambre criminelle; mais, pro-

fondément émue au souvenir des anciennes relations qui avaient existé entre elle et le curé de Saint-Saturnin, elle n'avait pas voulu attendre le jugement, et ayant obtenu la permission de se retirer, elle était revenue se renfermer dans son château, plus triste, plus sombre et plus solitaire que jamais.

Par une de ces rares journées d'automne que ne viennent attrister ni la neige ni la bise, elle se promenait seule, selon sa coutume, sur une esplanade qui s'étendait devant le château, et suivait d'un regard mélancolique le soleil s'inclinant à l'horizon derrière les hauts sapins qui avoisinent le col de Cabre. Rêveuse, elle se plaisait à prêter aux nuages rouges et noirs qui commençaient à obscurcir le disque de l'astre du jour une forme et un visage, et elle était parvenue ainsi à évoquer trois fantômes, qui tous trois, à des titres différents, avaient eu leur part dans ses affections, et auxquels il semblait qu'elle eût porté malheur. A l'un, elle avait donné le nom de Georges de Pradines; à l'autre, celui d'André Raynal; le troisième, elle l'appelait Philippe de Fontane, et elle leur adressait à tous la parole; et, par une hallucination du cerveau que comprendront toutes les personnes qu'une disposition d'esprit beaucoup plus fréquente qu'on ne le pense généralement porte aux idées superstitieuses, il lui semblait que ces trois fantômes se penchaient vers elle et lui tendaient les bras. Tout-à-coup l'un des trois nuages disparut; par une bizarre rencontre, ce fut celui qu'elle avait baptisé du nom de Georges de Pradines; puis un second, qui fut André Raynal; puis un troisième, qui fut Philippe de Fontane, jusqu'à ce qu'il ne restât plus une seule vapeur apparente dans l'azur limpide du ciel. Alors, je ne sais quel prophétique pressentiment s'empara de l'âme de la jeune femme, et elle s'écria à haute voix et en pleurant :

— Tous trois ! tous trois perdus pour moi ! et toi aussi, Philippe !

A cet instant, une voix sembla répondre à peu de distance par une exclamation à l'appel de la comtesse. Etonnée, elle porta ses regards dans la direction de cette voix, et, au milieu des vapeurs du crépuscule, elle vit venir distinctement à elle un homme dont la tournure et la démarche ne lui étaient pas inconnues. Cet homme, qui était revêtu du costume des montagnards, portait à la main un bâton ferré; sa tête était couverte d'un feutre à larges bords; ses jambes étaient emprisonnées dans des guêtres de cuir, et une épaisse coubertie dissimulait entièrement les contours de son corps. D'abord elle pensa que ce pouvait être un des tenanciers du château et le salua légèrement d'un signe de main. Mais tout-à-coup, cet homme s'étant découvert, elle reconnut, sous le grossier accoutrement qu'il avait emprunté, le chevalier de Fontane. A cette vue, tout son sang reflua vers son cœur, et elle resta immobile, haletante, sans pouvoir prononcer une parole. Le chevalier s'approcha d'elle, et, d'une voix étouffée, car il semblait lui-même en proie à la plus vive émotion :

—Marguerite, s'écria-t-il, ayez pitié d'un malheureux qui, prêt à s'exiler pour toujours de son pays, n'a pas voulu quitter ces montagnes sans vous revoir encore une fois, sans obtenir un mot de pardon de votre bouche adorée. Marguerite, je m'étais engagé envers moi-même à ne vous revoir jamais; c'était le châtiment que je m'étais infligé, et il est bien cruel ! Mais, depuis que je suis seul, seul au monde, je n'ai pas eu la force d'accomplir cette promesse, et me voici encore auprès de vous. J'ai mérité vos reproches, Marguerite, et vous pouvez m'en accabler, mais parlez-moi, car votre silence me tue.

— Seul ! seul ! balbutia la jeune femme, que voulez-vous dire par cette parole, Philippe ?

— Hélas ! Marguerite, ne l'avez-vous pas déjà deviné en me voyant ? car je ne vous aurais pas revue, Marguerite; oui, j'aurais eu le courage de renoncer à vous voir, si celle.... dont je vous ai parlé existait encore.

— Morte ! s'écria la comtesse qui tressaillit involontairement et dont le visage sembla s'éclaircir sous l'influence de je ne sais quelle sensation dont elle eut honte.

— Oui, Marguerite, reprit M. de Fontane, elle est morte il y a huit jours. Je suis arrivé assez à temps pour assister aux derniers instants de sa vie, pour recevoir son dernier soupir. Elle était malade depuis plusieurs mois, je vous l'ai écrit; elle était atteinte de ce mal terrible qui, dans nos montagnes, ne pardonne jamais; mais je ne croyais pas que le terme de cette maladie fût si proche. C'était une créature digne d'estime, Marguerite, et son âme a encore plus souffert que son corps. Elle m'avait écrit quelque temps

avant de mourir ; sa lettre ne m'est parvenue que trop tard. Ce fut un grand malheur ! et bien des choses ne seraient pas arrivées, si j'eusse reçu cette lettre à temps !

— Cette lettre ? dit la comtesse ; en effet, il m'en souvient, c'est le soir de la Toussaint qu'elle arriva au château.

— Le soir de la Toussaint ! répéta le chevalier avec une expression profonde.

— Votre valet qui en était porteur, ne vous trouvant pas au château, parut vivement troublé, et, sans vouloir prendre aucun repos, il repartit sur-le-champ. Il vous a rejoint, sans doute.

Oui, Marguerite, mais trop tard, je vous l'ai dit.

—Grand Dieu ! vous m'effrayez ; mais que contenait donc cette lettre ?

— Cette lettre avait été écrite par la plus tendre, la plus dévouée des femmes. Elle avait appris, me disait-elle, que les suites d'une blessure me retenaient au château de Peyrelade, que celle qui m'y avait accueilli avait des droits, avant elle-même, à mon amour, qu'il était question d'un mariage auquel elle seule portait obstacle : mais cet obstacle devait durer bien peu, disait-elle ; pauvre Claudine ! Elle sentait bien qu'elle n'avait que peu de jours à vivre. Elle me demandait de venir l'embrasser une dernière fois, puis je serais libre ensuite, et la mort, ajoutait-elle, lui serait moins pénible, puisqu'elle emporterait au tombeau la pensée que je pourrais encore être heureux après elle. Pardonnez-moi, Marguerite, je pleure,... mais vous auriez versé aussi des larmes, si vous aviez lu cette lettre.

Après un silence, le chevalier reprit :

— Pourquoi ce message ne m'est-il pas parvenu à temps ? Je serais venu à vous, Marguerite, je me serais jeté à vos pieds, je vous aurais confessé toute la vérité, et vous ne m'en auriez point voulu, n'est-ce pas ? et vous m'auriez permis d'aller fermer les yeux à celle qui ne fut jamais votre rivale, et peut-être... ah ! je vous connais, Marguerite, peut-être seriez-vous venue avec moi.

Le comtesse, profondément attendrie, tendit les mains au chevalier, et tous deux confondirent leurs larmes. Au bout de quelques instants, la jeune femme, abaissant sur lui un regard plein de tendresse, s'écria :

— Philippe, je vous pardonne.

— Oh ! soyez bénie, reprit vivement M. de Fontane, car j'avais besoin de votre pardon, Marguerite ; et maintenant, je puis partir, je serai moins malheureux.

— Partir ! s'écria douloureusement la comtesse, pourquoi partir ? Ne sommes-nous pas libres l'un et l'autre maintenant ? Rien ne s'oppose plus à notre bonheur.

— Marguerite, Marguerite, s'écria le chevalier dont les yeux semblèrent s'égarer un instant, ne me parlez pas de mariage, ne me parlez pas de bonheur ! Moi, l'époux de Marguerite de Pradines ! c'est impossible ! Adieu donc, adieu, Marguerite, ma bien-aimée à toujours ; ne m'interrogez pas, pensez à moi quelquefois et priez pour moi.

— Oh ! Philippe, Philippe ! dit la jeune femme qui, pour la première fois, sentit se glisser dans son cœur je ne sais quel affreux soupçon, je vous en supplie, ne me quittez pas ainsi.

— Il le faut, Marguerite, la nuit est venue, et j'ai encore une personne à voir dans ce pays, avant mon départ. Heureusement la lune va se lever, et il n'y a pas loin d'ici à Saint-Saturnin.

— Saint-Saturnin ! qu'allez-vous faire à Saint-Saturnin ?

— Je vais embrasser une dernière fois votre digne curé, ce bon abbé Raynal, la seule personne avec vous qui conserve quelque souvenir de moi dans ces montagnes.

— Philippe, Philippe, n'allez pas à Saint-Saturnin.

— Pourquoi ?

La comtesse allait répondre, lorsqu'un valet du château accourut précipitamment :

— Qu'est-ce ? s'écria-t-elle.

—Pardon, si je dérange madame la comtesse, dit le valet qui semblait tout effaré ; mais le père Nicoud vient d'arriver de la Ville-Noire.

—Eh bien ! reprit Marguerite de Pradines dont une angoisse cruelle vint bouleverser les traits.

— Madame la comtesse, il est condamné à mort.

— Condamné ! dit la jeune femme en laissant tomber sa tête sur sa poitrine.

— Condamné ? murmura le chevalier, qui donc ?

— Dites au père Nicoud que je l'attends ici, repartit vivement la comtesse. Puis, se tournant vers M. de Fontane :

—Mon pauvre ami, dit-elle, ces vêtements de grand deuil que je porte ne vous ont-ils pas averti qu'un nouveau malheur est venu fondre sur ma tête? Mon frère a été assassiné dans la montagne, le soir de la Toussaint, et son meurtrier, ou du moins celui que tout semble accuser, vient d'être condamné à mort, ainsi que vous l'avez entendu.

— Ce meurtrier, quel est-il donc? balbutia le chevalier les yeux hagards et d'une voix à peine articulée.

— C'est M. le curé de Saint-Saturnin.

— Le curé de Saint-Saturnin, dites-vous? s'écria M. de Fontane en se frappant le front de ses deux mains. Condamné! lui! Il ne doit pas mourir, Marguerite, c'est impossible! il est innocent. Un cheval! un cheval! pour l'amour de Dieu, un cheval!

—Que voulez-vous dire? vous m'épouvantez!

—Je veux dire que c'est moi qui suis le meurtrier du baron de Pradines! Vous voyez bien maintenant, Marguerite, que je ne puis pas être votre mari. Oh! venez! venez! faites-moi vite donner un cheval! que je parte à l'instant. Mon Dieu! pourvu que j'arrive assez à temps pour le sauver et prendre sa place, sa place qui m'appartient, car je suis le meurtrier!

En parlant ainsi, Philippe de Fontane s'était mis à courir au château, laissant la comtesse pâle, glacée d'effroi, et presque inanimée. Trois minutes à peine s'étaient écoulées, qu'on le vit ressortir du château sur un cheval qu'il lança au galop dans la direction de Saint-Flour.

A ce moment, le père Nicoud s'approcha de la comtesse et lui dit en pleurant: —Madame la comtesse, je n'ai pu le retenir, mais il n'arrivera pas à temps.

IX.

UNE CONFESSION.

Il fait nuit, il fait froid et la lune s'incline lentement derrière l'une des deux tours quadrangulaires placées en sentinelle de chaque côté de l'église épiscopale de Saint-Flour. Cinq heures viennent de sonner à l'évêché. D'où vient que déjà apparaissent, grimpant d'étage en étage aux vitres des croisées, toutes ces lumières, semblables aux feux follets qu'on voit parfois dans les chaudes nuits d'été s'allumer sur les tombes des cimetières? D'où vient qu'en dépit du givre glacé et de l'air pénétrant du matin, tant de fenêtres s'entr'ouvrent et laissent apercevoir toutes ces figures où domine l'expression de la curiosité. La ville noire est bien lumineuse et bien matinale aujourd'hui, et l'on dirait, à entendre ces bruits sourds qui sortent de ses entrailles, que le volcan éteint sur lequel elle est assise va se réveiller. Voilà les cloches qui entrent en branle et font entendre un glas lugubre; voilà les portes qui s'ouvrent avec fracas; voilà les clameurs populaires qui s'élèvent. C'est l'heure fixée pour le supplice d'André Raynal.

Quelques soins qu'aient pris les magistrats pour donner à l'exécution comme au procès de ce prêtre un caractère presque clandestin, ils n'ont pu y parvenir. Il y a de ces spectacles qui ont pour la multitude un tel attrait qu'on pourrait dire que, comme les animaux carnassiers, elle les sent. Déjà la place du marché, sur laquelle le supplice doit avoir lieu, est encombrée, et le condamné s'avance nu-pieds, n'ayant pour tout vêtement qu'une longue chemise de toile jaune, et tenant un cierge à la main. En même temps, l'huissier de la chambre criminelle du bailliage de Saint-Flour, marchant en tête du cortége, sa baguette noire à la main, fait retentir la sinistre formule: « Celui qui vient après moi » est André Raynal, ex-prêtre du diocèse de St-» Flour, lequel va être mis à mort par le sup-» plice de la roue, comme atteint et convaincu » du crime d'homicide sur la personne de très » noble, très puissant et très excellent seigneur » Jean-Georges, baron de Pradines. Priez Dieu » pour le repos de l'âme d'iceux! »

André Raynal est pâle mais résigné. Affaibli par la torture, il marche avec peine, et ses pieds nus laissent plus d'une fois une empreinte sanglante aux aspérités des laves sur lesquelles ils se posent douloureusement. Bien qu'il tienne ses yeux baissés il semble les détourner par intervalles sur les assistants, comme si entre toutes ces physionomies avides de le contempler il en cherchait une qu'il ne saurait y rencontrer, et ses lèvres murmurent tout bas:

— Mon Dieu, vous qui êtes mort sur la croix pour expier nos péchés, mon Dieu, pensez-vous que j'aie suffisamment expié le mien? et pourtant, mon Dieu, je suis coupable encore, car je ne devrais penser qu'à vous.

Encore trois minutes peut-être, André Ray-

nal aura cessé de vivre, et le chevalier de Fontane ne paraît pas encore ! Le père Nicoud avait-il donc raison en prophétisant que le chevalier n'arriverait pas à temps ? Mourir, dans certaines situations, c'est peu de chose ; mais mourir chargé des malédictions populaires, car elles n'ont point manqué au prêtre durant le cours de son procès, et jusqu'au pied de l'échafaud elles semblent le poursuivre encore ; mourir en laissant une mémoire flétrie, mourir du plus épouvantable supplice qu'eût pu enfanter l'imagination cruellement féconde de ceux qui nous ont précédés dans la vie, et mourir innocent, oh ! voilà ce qui est horrible !

Le condamné est arrivé à sa destination : quelques secondes à peine le séparent de l'éternité. Le grand vicaire du diocèse est là qui l'attend.

— André Raynal, s'écrie-t-il, si vous consentez à dire la vérité et à vous déclarer coupable du meurtre pour lequel vous avez été condamné, je viens ici, au nom de monseigneur, vous apporter l'absolution, et lorsque vous serez sur la roue, le bourreau vous donnera le coup de grâce, afin de vous épargner les souffrances que vous allez endurer. André Raynal, persistez-vous à vous dire innocent ?

A cet instant solennel toute la résolution du prêtre sembla l'abandonner, et il jeta un œil épouvanté sur l'appareil hideux du supplice.

— Écoutez ! écoutez ! murmura la foule, le meurtrier va confesser son crime.

Tout-à-coup un cri s'élève à l'extrémité de la place, un cri déchirant, un cri désespéré.

— Arrêtez ! arrêtez ! laissez-moi passer : c'est moi qui suis le meurtrier, c'est moi qui ai tué le baron de Pradines ! »

Et en même temps le chevalier de Fontane, épuisé, hors d'haleine, se fait jour à travers les rangs de la foule stupéfaite et vient tomber aux pieds du condamné. Alors un grand tumulte éclate sur la place ; ce même peuple, qui tout à l'heure poursuivait André Raynal de ses sourdes imprécations, s'élance et renverse l'appareil du supplice ; vingt bras saisissent le condamné ; on le porte en triomphe, on lui baise les mains ; celui-ci lui jette sa coubertie sur les épaules, car il tremble de froid ; celui-là lui offre du vin pour le ranimer ; une mère veut qu'il touche son nouveau-né, c'est un saint, c'est un martyr !

Pendant ce temps on avait couru en toute hâte prévenir le lieutenant criminel, et le chevalier de Fontane avait été écroué dans la prison du bailliage.

Quand cette nouvelle retentit dans la province, rien ne saurait donner une idée de l'agitation qu'elle y excita ; ce fut au tour de la noblesse de se montrer consternée comme l'avait été l'église. Le crime de M. de Fontane, crime inexplicable, rejaillissait sur elle et faisait tache sur les nombreux blasons auxquels il était allié.

Chacun s'interrogeait sur les motifs qui avaient pu le porter à une action aussi lâche et aussi indigne d'un gentilhomme ; mais ces motifs étaient un mystère, car le chevalier avait demandé et obtenu de ne les faire connaître que le jour du jugement. Aussi, lorsque ce jour fut venu, la salle du bailliage était-elle remplie de toute la noblesse des environs, avide de connaître les détails de ce grand procès. Après que toutes les formalités préalables eurent été remplies, M. de Fontane se leva, un profond silence s'établit, et, d'une voix pleine d'émotion, il laissa tomber les paroles suivantes :

— Dans les premiers temps de l'église, les chrétiens avaient coutume de s'accuser à haute voix de leurs fautes au milieu du temple ; je veux les imiter. J'ai fait ma confession à l'abbé Raynal, je la ferai cette fois devant tous, afin que le châtiment soit plus éclatant et l'humiliation plus grande.

En prononçant ces derniers mots il s'agenouilla et demeura dans cette attitude jusqu'à la fin de son récit.

—Mon Dieu, continua-t-il, seigneur mon Dieu, pardonnez-moi mon crime. J'aimais, j'aime encore de toutes les forces de mon âme une jeune femme, un modèle de grâce et de beauté. Cette femme, je l'avais retrouvée, mais retrouvée pour la perdre. Dieu m'est témoin que j'ai suivi les préceptes des livres saints, j'ai voulu fuir : je ne sais quelle fatalité m'a empêché d'exécuter cette résolution. Cependant, j'avais résolu fortement de quitter le château de Peyrelade dès que je serais en état de supporter la route ; lorsqu'un jour mon valet, que j'avais envoyé devant moi pour prévenir Claudine, ma femme, de mon arrivée, revint et me dit qu'il avait vu le chirurgien, et que le mal dont elle était atteinte était une maladie de poitrine, maladie incurable. Je ne sais quelle vague espérance vint s'éveiller dans mon cœur.

Claudine morte, rien ne s'opposait plus à mon nouveau mariage. Le premier qui le saurait, le vieux curé de Thiezac, m'avait promis le secret.

Cependant je savais, par mon valet, que mon absence inspirait des soupçons à Claudine; je résolus de partir afin de détourner l'attention. J'annonçai au château mon départ pour Saint-Flour, dont je suivis en effet le chemin; mais parvenu au pied du plomb du Cantal, la route se bifurque, la gauche se dirige vers Saint-Flour, la droite va jusqu'à Aurillac, en suivant les bords de la Cère, et n'est fréquentée que par les bergers. J'hésitai si je ne me rendrais pas directement à Thiezac. Plût à Dieu que je l'eusse fait. Mais je craignais d'éveiller les soupçons; j'avais annoncé que j'allais à Saint-Flour, il fallait m'y faire voir; j'y allai. J'y demeurai le temps strictement nécessaire pour régler mes affaires et je partis. Mais comme il n'y a pas de chemin frayé pour se rendre de Saint-Flour à Thiezac, je fus obligé de faire un grand détour et d'aller gagner Aurillac. C'est alors que prévoyant bien que je ne pourrais être arrivé à Peyrelade pour le jour de la Toussaint, j'écrivis à Mme la comtesse.

Je couchai à Aurillac, et, m'étant levé de grand matin, je me dirigeai vers Thiezac par le chemin que j'avais suivi il y a neuf ans, chemin de sinistre mémoire. Déjà j'approchais de Thiezac, j'avais traversé Vic, le cœur me battait horriblement, je reconnaissais ce pont en ruine, j'entendais mugir la rivière. Cette fois pourtant le paysage était calme, point de vent, de la neige seulement. Comme j'allais descendre dans le vallon, je vis devant moi le vieux curé de Thiezac, qui venait de porter le saint chrême à un moribond. J'arrête mon cheval, le prêtre pousse un cri de surprise.

— Vous ici! dit-il; quelle heureuse rencontre! J'ai vu, il y a deux heures, une personne qui m'a assuré que vous aviez succombé aux suites de votre blessure.

— Non, monsieur le curé, répondis-je, le corps se porte bien, grâce au ciel. Mais quelle est cette personne?

— Elle m'a dit être votre ami.

— Un ami! m'écriai-je, déjà pris d'une sueur froide. Mais, de retour ici depuis peu, je n'ai pas eu le temps de nouer de nouveaux liens, et les anciens sont tous rompus.

— Mon Dieu, monsieur le chevalier, reprit le vieux curé avec inquiétude, je crains d'avoir causé involontairement un grand malheur. La personne à laquelle j'ai eu affaire m'a appris que vous veniez d'hériter; que dans cette circonstance il pouvait être avantageux d'assurer à votre veuve votre succession; que vous lui aviez tout confié, et qu'il fallait immédiatement produire copie de votre acte de mariage afin d'établir les droits de votre veuve devant la justice. Sa famille est dans la misère; j'ai cru devoir laisser prendre la copie désirée.

— O mon Dieu! mon Dieu! qu'avez-vous fait? Et il y a une heure, dites-vous? quelle route a pris cet homme?

— Celle du plomb du Cantal. Adieu, monsieur le curé, adieu!

Je lançai mon cheval. J'allais, j'allais toujours. La neige tombait et m'aveuglait. Je ne voyais rien, je n'entendais rien. Cependant, parvenu dans un vallon, il me sembla entrevoir au sommet de la montagne opposée un cavalier. Je redoublai de vitesse; mais il avait de l'avance sur moi. Soit qu'il m'eût aperçu, soit qu'il eût grande hâte d'arriver à son but, toujours il me précédait. J'étais découragé, mon cheval commençait à faiblir lorsque tout-à-coup la monture du cavalier qui me devançait s'arrêta. La nuit venait; mais elle n'était pas encore assez sombre pour qu'au fond d'une gorge je ne distinguasse pas bientôt celui que je poursuivais. C'était le baron de Pradines, qui voulait faire sauter à son cheval un ravin, et ne pouvait y réussir. Au bruit que je fis, il se retourna, et me regardant avec impertinence:

— Oh! oh! s'écria-t-il en ricanant, c'est vous, M. le chevalier de Fontane? Pardieu, je bénis ma rencontre; vous allez m'aider à faire sauter mon cheval. C'est un heureux hasard que celui qui nous réunit.

— Heureux en effet, m'écriai-je, monsieur le baron, puisqu'il me permet de vous demander compte de la déloyauté avec laquelle vous avez toujours agi contre moi. Nous sommes armés tous les deux. C'est un duel, un duel à outrance, entendez-vous, que je viens vous demander.

Le baron sourit dédaigneusement.

Eh! eh! dit-il, la proposition est charmante! Parce qu'à force de recherches je suis parvenu à découvrir un secret fort important, il faut...

Ah ! chevalier, les chances ne sont pas égales en ce moment. Permettez-moi d'aller trouver ma sœur, et demain je serai tout à votre service. Il faut qu'elle vous connaisse. Que diable ! mon cher, de quoi vous plaignez-vous ? Je vous rends service, je vous épargne le gibet. A ces cruelles paroles, je tressaillis. — Monsieur, lui dis-je, je vous somme de me rendre raison ! — Allons donc, vous plaisantez. Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de réserver la production de l'acte pour le dessert. Reculez un peu, chevalier, que je fasse sauter mon cheval. — Monsieur, lui dis-je en m'approchant de lui, écoutez, je sens que j'ai été coupable envers vous, que je n'aurais pas dû vous aborder ainsi ; je vous en supplie, rendez-moi l'acte que vous avez entre les mains, laissez-moi le déchirer. Je vous promets de renoncer à la main de votre sœur, de ne jamais me présenter devant elle. Monsieur, je vous en conjure, épargnez-moi auprès de votre sœur. Que m'importe qu'on sache que j'ai épousé la fille d'un métayer ! Ce n'est point le sentiment de cette mésalliance, croyez-le bien, qui dicte mes paroles. Si vous avez jamais aimé dans votre vie, épargnez-moi cet horrible supplice d'être méprisé par la femme qu'on aime.

Mais lui, toujours insultant : — Chevalier, répondit-il, vous parlez à merveille ; vous auriez pu remplacer l'acteur Baron, qui se fait vieux. Allons, écartez-vous un peu, que je continue ma route.

A ce moment je ne saurais vous dire ce qui se passa en moi : je vis cet homme publier insolemment, devant toute la noblesse d'Auvergne, mon déshonneur. Je me souvins de ses paroles à double sens lorsque nous nous étions quittés. La rage me saisit : « Monsieur le baron, lui dis-je avec emportement, vous ne passerez pas que vous ne m'ayez remis l'acte que vous avez en votre pouvoir ou que vous ne m'ayez tué. — Hé ! mon cher, reprit-il ironiquement, je veux que tout le monde vive, moi, et vous vivrez. » En même temps, il piqua son cheval. Je me tournai vers lui, je saisis mon pistolet dans la fonte de ma selle : « Tu ne passeras pas, te dis-je, ou tu te battras ! — Je ne me battrai point, répliqua-t-il, et je passerai ! » En même temps, comme je me jetais à la bride de son cheval pour l'arrêter, il me coupa le visage d'un coup du fouet de chasse qu'il tenait à la main, piqua violemment des deux, et s'élança en me jetant pour adieu les mots infâmes de lâche et de misérable ! Alors, que Dieu me pardonne ! je ne sais quel vertige s'empara de moi : je fis feu sur lui et il tomba raide mort ! Son cheval se cabra et franchit le précipice. Je m'élançai aussitôt sur le cadavre, et, entr'ouvrant les vêtements, j'en retirai cet acte qui venait d'être refusé à mes prières et à mes menaces, et le broyai entre mes dents. Je restai ensuite quelques minutes sur la place, muet, immobile, mes cheveux se dressant d'horreur sur ma tête. Bientôt les sons peu éloignés des cloches parvinrent à mon oreille : c'était l'angelus qui sonnait à la paroisse de Saint-Saturnin. Ces sons religieux produisirent sur moi un effet que je ne puis décrire. Je franchis à mon tour la ravine, et, m'abandonnant au mouvement de mon cheval, j'arrivai, au bout de quelques minutes, aux dernières maisons du village. Là, j'attachai l'animal à un arbre et me dirigeai irrésistiblement vers l'église ; j'avais besoin de prier Dieu. La prière du salut était finie ; tout le monde était sorti ; le sacristain éteignait le dernier cierge. Je me prosternai sur les dalles à l'entrée du temple.

Comme je me relevais, un homme passa. C'était M. le curé de Saint-Saturnin, c'était le généreux abbé Raynal ; il me reconnut. L'expression de ma physionomie sembla l'épouvanter. — Qu'avez-vous, monsieur le chevalier ? me dit-il. M. le curé, répondis-je d'une voix étouffée, il faut que je vous parle à l'instant même. — Venez, venez, mon fils, reprit-il ; je le vois bien, c'est au tribunal de la pénitence que nous devons nous rendre, c'est là que s'absolvent les fautes. Je le suivis, et quand ma confession fut achevée, il faisait nuit ; nous sortîmes à tâtons. M. le curé avait une clé d'une petite porte donnant sur le cimetière ; il l'ouvrit, nous en franchîmes la clôture et je retournai à Thiezac déterminé à vivre, en pensant que Dieu aurait un jour pitié de mon repentir. Dieu m'a absous par la bouche de son digne ministre, mais la justice humaine ne saurait pardonner. Voilà ma confession, et, devant Dieu, sur mon honneur de gentilhomme, je la déclare franche, sincère et complète, demandant à tous ceux qui sont ici présents de prier Dieu pour moi.

Cette confession fut suivie d'une grande agitation. Chacun se regardait avec anxiété. Le che-

valier intéressait. Néanmoins il fut condamné. Il y avait lutte alors entre la noblesse et l'église. Le père Tellier avait écrit que ce serait souverainement déplaire au roi que d'acquitter le chevalier.

La veille du jour fixé pour l'exécution, il se passa dans la prison du bailliage de Saint-Flour une cérémonie accompagnée de scènes profondément touchantes. Mme de Peyrelade avait pensé que la condamnation du chevalier acquittait suffisamment ses devoirs de sœur. L'amante, si longtemps sacrifiée à des intérêts de famille, voulut avoir son heure dans une vie si constamment malheureuse; elle voulut que, du moins, le chevalier mourût son époux. S'il faut en croire les mémoires du temps, le mariage se célébra tandis qu'on dressait l'échafaud. Les deux époux eussent désiré recevoir la bénédiction nuptiale de la bouche de l'abbé Raynal, mais il avait quitté Saint-Flour depuis quelque temps, et l'on ne savait ce qu'il était devenu. Un autre prêtre fut mandé. Les deux amants se préparaient pieusement à cette cérémonie suprême. Mais quelle fut leur surprise en voyant paraître l'abbé Raynal! Selon l'usage, il demanda à adresser quelques paroles aux nouveaux époux, et tous deux attendirent avec recueillement. Il déploya alors un papier et lut ce qui suit :

« Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, sur le compte qui nous a été rendu du procès du très noble chevalier de Fontane, condamné à mort par arrêt de la chambre criminelle du bailliage de Saint-Flour, accordons par ces présentes grâce pleine et entière à icelui. »

L'abbé Raynal s'était rendu, à l'insu de tout le monde, auprès du père Tellier. Pressé d'indiquer la réparation qu'on lui devait pour la torture qu'il avait subie, il avait demandé pour toute faveur la grâce du chevalier. On n'avait pu la lui refuser. Tel avait été le généreux motif de son absence.

Les deux époux se jetèrent à ses pieds en fondant en larmes ; et lui, les prenant chacun par une main, se prosterna entre eux devant l'autel.

Comme ils lui disaient dans l'élan de leur reconnaissance : — Soyez toujours notre soutien, notre guide, il hocha tristement la tête et répondit :

— Je ne puis, je quitte aujourd'hui même ma paroisse.

— Où donc allez-vous? demanda la comtesse.

—Au monastère de la Trape, répondit-il. Puis il se pencha et lui dit tout bas : Je ne vous verrai plus, je souffrirai moins, et peut-être dans sa bonté Dieu jugera-t-il que l'expiation est complète.

— Ce fut là l'unique et suprême révélation du sentiment involontaire qui s'était glissé dans le cœur d'André Raynal. L'expiation accompagnait l'aveu.

ALEXANDRE de LAVERGNE.

(*Le Siècle.*)

LE BAISE-MAINS.

Au nord de l'Europe, à l'entrée d'un golfe de la mer Baltique, il est une autre Venise formée de quelques îlots épars, que le génie de l'association a réunis en une seule cité, comme un même nom réunit les divers membres d'une même famille. Ne voilà pas moins de six siècles que les quartiers séparés de la Venise du Nord ont franchi leurs limites naturelles, et cependant ils tendent à se rapprocher encore. Heureux seraient les hommes si les liens du sang avaient la durée des liens de pierres!

Cette autre Venise, c'est Stockholm, où régnèrent deux Gustave surnommés le Grand; l'un, parce qu'il brisa d'un coup de son épée les fers cruellement bien rivés de sa patrie; l'autre, parce que, à force de courage et de génie, il éleva son pays au premier rang des nations militaires de l'Europe.

Ce dernier n'était plus, et sur son trône, vacant par sa mort de soldat, le droit de succession avait fait asseoir une reine quasi grand homme, mais folle et capricieuse femme, qui ne devait rien laisser d'elle, après un peu plus de vingt ans de règne, pas un successeur de son sang.

Christine régnait, ou plutôt, le prudent Oxienstiern, s'appuyant auprès d'elle sur de vieux services rendus au grand Gustave, continuait à gouverner sagement l'état. Il prouvait hautement par sa toute-puissance, que le titre de reine ne donne pas toujours la souveraineté absolue; tandis que l'heureux comte de Lagardie, furtivement introduit dans le lit royal, savait bien que penser de ce vœu de célibat qu'un peuple pudibond et crédule, confondait, dans son ignorance, avec celui de chasteté.

Il y eut un jour grande et solennelle réception dans le vieux palais des rois de Suède. Nobles suédois, savants étrangers et philosophes courtisans venaient saluer Christine, au vingt-unième anniversaire de son jour de naissance. Le peuple s'était paré pour la fête de sa reine, et, se pressant en foule jusque dans la cour du palais, il accompagnait de ses *vivat* bruyants les harangues grecques et les discours latins, inspirés par la galanterie suédoise aux grands corps de l'état, jaloux de l'estime d'une souveraine aimée de Descartes et vantée par Saumaise.

Mais, tout-à-coup, voilà le peuple qui s'agite, bourdonne et murmure; les officiers de la garde du palais courent à leurs quartiers respectifs; réunissent leurs troupes et les rangent en bataille dans la vaste cour. Toutes les fenêtres du château s'ouvrent en même temps et se garnissent de femmes et d'hommes en riches habits, en uniformes des grands jours. Tous les yeux, toutes les mains se dirigent sur le même point, et chacun semble dire: « Le voilà. »

Le comte de Lagardie, beau, jeune et fier comme le favori d'une reine, paraît au balcon principal du palais, et du haut de la galerie, il jette ces mots d'ordre au chef de la police, qui l'écoute tête découverte :

« La reine ne veut pas qu'on emprisonne cet homme, dit-il; faites-lui seulement donner à l'instant, sur cette place, vingt coups de canne, et qu'il soit renvoyé libre; tel est l'ordre de sa majesté. »

L'homme, auteur de ce tumulte, est conduit au milieu d'un cercle immense de soldats. Le chef de la police, ce jour-là bourreau par dévouement pour la reine, ordonne au coupable de s'agenouiller, et lentement, et vingt fois, il fait si lourdement tomber sa canne sur les épaules du patient, qu'à chacun des coups qu'il reçoit, un cri rauque sort de sa poitrine et va éveiller un sentiment de compassion dans l'âme des dix mille spectateurs de cette exécution soudaine.

Or, quel était le crime de cet homme si rudement châtié, un jour de fête, et presque sous les yeux de Christine? Pourquoi la voix de Lagardie semblait-elle émue de colère quand il avait dit : « La reine ne veut pas qu'on l'emprisonne? » Pourquoi le sombre feu d'une joie cruelle avait-il animé les regards de l'heureux favori, alors qu'il avait ajouté : « Donnez-lui vingt coups de canne; tel est l'ordre de sa majesté? »

Cet homme n'était rien de plus qu'un jeune ouvrier mineur, venu de Norberg à Stockholm, pour assister aux fêtes brillantes du jour de naissance de la reine. Son crime venait de son ignorance des lois de l'étiquette. On lui avait dit, là-bas, dans sa province de Westmanland, qu'à pareil jour la souveraine puissance aimait à s'entourer de ses derniers comme de ses plus nobles sujets, et que la main royale s'offrait nue aux baisers du peuple suédois.

Baiser la main d'une reine! la main de cette Christine, dont l'image adorée était tout : ornement et joie dans la cabane enfumée de Lambken, l'ouvrier mineur! c'était là un bonheur auquel il ne se croyait pas appelé à prétendre; mais quand il apprit qu'il y avait, dans l'année, une époque où les portes du palais s'ouvraient à qui voulait venir s'agenouiller devant Christine; quand il sut cela, disons-nous, Lambken ne vécut plus que pour arriver à ce jour où, lui aussi, il devait avoir sa part des faveurs royales. Il fit ses journées de travail plus longues, et il les employa si bien, qu'au temps marqué pour les réjouissances populaires, l'ouvrier se trouva assez riche pour acheter un propre et bon costume de fête, qu'il portait avec grâce, car sa taille était belle et sa démarche facile. Comme il eut soin d'effacer cette couleur gris-de-fer, qu'un long travail avait pour ainsi dire incrustée sur son visage! Comme il se fit jaillir le sang des mains pour se les rendre plus douces et plus blanches! Il partit. Son premier soin, en arrivant à Stockholm, fut d'aller dans la grande église de Saint-Nicolas, demander à Dieu de longues années de gloire pour sa bien-aimée, la reine. Enfin arriva le jour où le canon des deux forts de Fridericksborg et de Waxholm annonça au peuple que Christine venait de voir s'accomplir sa vingtième année. Lambken, ré-

veillé au bruit de l'artillerie, pensa que sa vie était belle, à lui ; il aimait d'amour une reine de vingt ans que l'Europe admirait. Quant à vouloir jamais se faire aimer d'elle, l'ouvrier mineur n'y songeait point.

Paré de ses habits de fête, le cœur un peu serré, l'âme singulièrement agitée, il suivit la foule qui montait vers le château royal. Lambken ne s'aperçut pas que le peuple s'arrêtait respectueusement sous le vestibule du palais ; il marcha toujours, heurtant les grandes dames, les brillants officiers et les graves magistrats.

Dès ses premiers pas dans la grande galerie, son simple costume avait fait scandale ; on se rangeait avec surprise pour le laisser passer ; on murmurait hautement autour de lui ; mais Lambken, avançant toujours, ne voyait rien des regards courroucés qui le foudroyaient de toute part, comme il n'entendit rien, non plus, des cris de la noblesse, indignée de se trouver au palais en si chétive compagnie. Il alla ainsi jusqu'à la porte du salon où Christine recevait les hommages de sa cour. L'huissier introducteur lui demanda son nom et voulut l'arrêter, mais l'ouvrier mineur, excité par l'espoir, enivré par le bruit, franchit l'obstacle en jetant son nom d'homme du peuple au gardien de la porte du sanctuaire, et il se précipita sur la main royale, qui se tendait gracieusement vers le président du sénat. A la vue de cet homme, la reine poussa un cri d'effroi, retira sa main, et cent bras se levèrent pour châtier le misérable qui venait insolemment dérober, lui, homme de rien, enfant perdu de la grande famille du peuple, une faveur réservée seulement aux privilégiés de la fortune et de la naissance.

« Christine ! ma bien-aimée Christine ! s'écria-t-il, quand il se vit saisi et entraîné par les valets, je ne voulais que baiser ta main sacrée, fallait-il me refuser ce bonheur ? » Et lorsque dans la cour, le chef de la police exécuta la sentence prononcée par le favori, Lambken, criant sous les coups, interrompit ses plaintes, pour dire encore :

« Christine ! cruelle Christine ! j'en réponds devant Dieu, un jour viendra où, malgré toi, je baiserai ta main royale ! »

Quand le vingtième coup de canne eut sifflé dans l'air, Lambken se releva, regarda fièrement le chef de la police, et se fit jour à travers la foule.

Le lendemain l'ouvrier mineur avait quitté Stockholm, et cependant il ne reparut pas à Norberg.

Cinq ans après, deux prisonniers, l'un jeune homme de seize à dix-sept ans, accusé d'une tentative de rapt, l'autre chef avoué d'une bande de voleurs de grand chemin, s'entretenaient, dans un cachot commun, de la rigueur de leur sort.

« Ah ! disait le jeune homme, ce que je regrette au monde, c'est l'espoir de revoir jamais celle que j'aime.

— Enfant, reprit le bandit, tu en seras quitte pour quelques années de prison et tu te désespères, comme s'il n'était pas reconnu que l'amour vrai ne perd jamais ses droits ! Écoute : Une reine belle, fière et cruelle, fit un jour frapper de vingt coups de canne un pauvre diable, qui s'était pris pour elle d'une invincible passion ; il ne voulait, le malheureux, que poser respectueusement ses lèvres sur la main de sa bien-aimée. On le punit de sa témérité, comme s'il y avait eu crime et non pas amour dans sa folle entreprise. Lui, jura devant Dieu que cette main qui le repoussait viendrait un jour, d'elle-même, se placer sous ses baisers, et que cette bouche qui disait alors : « Frappez le coupable ! » s'ouvrirait pour demander grâce au pauvre diable, si indignement battu par le chef de la police.

Ce jour de vengeance tant désiré se fit longtemps attendre ; mais il arriva cependant. C'était durant une partie de chasse ; la reine, bon cavalier, luttant d'adresse avec les gens de sa cour, lança si hardiment son cheval, que celui-ci l'emporta loin de ses compagnons de chasse et elle se trouva dans la profondeur d'une forêt, soudainement entourée par dix hommes qui ne connaissaient ni la peur, ni la pitié. Christine, car c'était elle, leur dit : Je suis la reine ! Moi, car c'était moi, le chef des bandits, l'homme battu, je lui répondis : Je suis Lambken, celui qui a juré de baiser ta main royale, et depuis cinq ans j'attendais que tu vinsses me l'offrir. Nos pistolets armés et braqués sur elle, la menaçaient de male-mort. Christine hésita, je m'avançai vers elle ; mais que j'étais ému, mon Dieu !

« Prosterne-toi, me dit-elle sans pâlir, ceux

que j'admets au baise-mains, ne m'approchent qu'à genoux.»

Elle me tendit la main, je la couvris de baisers, et puis, heureux d'avoir accompli mon serment, je la laissai partir. Le surlendemain, moi et mes compagnons nous étions pris. Mais que m'importe? je me suis tenu parole. L'expérience m'a prouvé qu'en amour il ne faut jamais désespérer de rien, et qu'auprès d'une femme, fût-elle reine de Suède, il y a toujours pour nous un moment favorable, le tout est de l'attendre et de ne pas le laisser échapper quand il arrive.

Le geôlier ouvrit la porte du cachot et appela Lambken: « Allons mon garçon, il est l'heure! » cria-t-il au prisonnier, ce qui voulait dire:

« La potence est dressée et le bourreau vous attend.»

MICHEL MASSON.

LA MÈRE ET LA FILLE.

Dans une salle, somptueusement ornée, d'un magnifique hôtel de la rue Barbette, une femme, vêtue avec ce luxe élégant qui remplaça, sous Louis XIII, les parures empesées et lourdes de la cour de Henri IV, tenait ses yeux constamment attachés sur une pendule dont l'inexorable aiguille lui semblait marcher avec une lenteur désespérante.

La marquise de Montrevel, c'était le nom de cette femme, pouvait avoir trente-deux ans; on lui en eût donné tout au plus vingt-cinq. Son visage avait acquis, pendant un séjour de six années, au Canada, une pâleur habituelle qui, rehaussée par des cheveux noirs comme l'ébène, flexibles et brillants comme la soie, faisait merveilleusement ressortir la finesse et la régularité de ses traits. Il y avait dans son regard une expression de douceur et de tendresse qui lui donnait un charme irrésistible; mais cette expression ne dégénérait jamais en langueur, et son œil brillait parfois, au contraire, d'un éclat qui, sans rien enlever à la grâce de sa physionomie, lui imprimait alors un caractère bien tranché de courage, d'énergie et de résolution. Un bras aussi blanc que la neige, aussi poli que l'ivoire, une main que Rubens eût ambitionnée pour modèle, une taille irréprochable, complétaient un rare ensemble de beautés, qui devait placer la marquise à l'un des premiers rangs de la cour si galante et si connaisseuse de la reine régente Anne d'Autriche.

Ce n'était pas un amant qu'attendait avec tant d'impatience la belle marquise de Montrevel; c'était mieux. Tout-à-coup un rayon de joie illumina son regard, et sa bouche laissa échapper un cri de bonheur; une jeune fille d'environ seize ans, qu'on eût pu prendre pour sa sœur, tant elle lui ressemblait, venait d'entrer et de se précipiter à ses genoux.

— Ma mère!

— Ma fille!

Et toutes deux restèrent longtemps embrassées, ne trouvant pas d'autres mots pour exprimer le plaisir qu'elles éprouvaient à se revoir.

La marquise pleurait et riait à la fois; elle couvrit de baisers le front candide de la jeune fille; puis elle lui prenait la tête à deux mains et la pressait contre sa poitrine; puis elle l'écartait et se mettait à la contempler avec extase; enfin elle s'écria:

— Ma Louise, ma bonne Louise!... que je suis heureuse d'être de retour,... de te voir là, près de moi!... mais éloigne-toi donc un peu que je te regarde;... comme te voilà grandie!... que tu es devenue belle!... Oh! je ne veux plus te quitter;... plus d'absence, plus de séparation;... si tu savais comme ces six années m'ont paru longues!

— Et à moi, ma mère!...

— Enfant, ne va pas m'accuser! Lorsque je partis, tu étais trop jeune encore pour que je te rendisse compte de mes motifs; je puis te les dire aujourd'hui; tu es d'âge à les comprendre. On t'a souvent conté, Louise, la mort glorieuse que trouva ton père sur le champ de bataille de Rhinfeld; tu n'avais que huit ans alors, et cette perte cruelle, dont tu ne pouvais apprécier toute l'étendue, t'enlevait non seulement ton plus ferme appui, mais encore toute la fortune que tu étais en droit d'espérer. Le marquis de Montrevel

avait fait noblement son devoir de français et de fidèle sujet; après sa mort, ses biens furent vendus, et j'abandonnai moi-même une partie de mon douaire, afin de remplir tous les engagements qu'il avait contractés pendant une longue guerre de sept années. Il ne te resta donc pour appui, pour consolation, pour fortune, que ta mère...

Elle fut interrompue par Louise qui la serra dans ses bras, en lui disant :

— N'était-ce pas assez !

— Oui, reprit la marquise, c'était assez pour ton amour; mais cela ne suffisait point à ton bonheur. A mesure que je te voyais croître et devenir belle, mon regard envisageait l'avenir avec plus d'effroi, et plus d'une fois je me pris à pleurer amèrement sur des progrès qui eussent dû faire ma joie et mon orgueil. Enfin une circonstance inattendue vint m'ouvrir une voie salutaire et dissiper mes inquiétudes. J'avais, dans le Canada, un vieil oncle dont l'immense fortune avait été l'un des premiers éléments de la prospérité de Quebec. Cet oncle avait appris ma ruine et la mort de mon mari; il me fit offrir, si je voulais l'aller rejoindre, de me constituer l'héritière de toutes ses richesses. Je n'hésitai pas un moment; mais je me serais crue coupable de t'exposer aux dangers d'une traversée; je sacrifiai à ta sûreté la consolation de t'avoir auprès de moi, et je te confiai, pour la durée de mon absence, aux soins de notre parente, l'abbesse de Chelles. Je ne te dirai point les ennuis, les souffrances que j'eus à supporter pendant les six années de mon exil; je te revois, et tu seras la plus riche héritière de France! C'est un bonheur que j'eusse payé dix fois plus cher encore, s'il l'avait fallu.

— Excellente mère! fit Louise en lui baisant les mains; mais qu'avais-je besoin de fortune? Ta tendresse n'était-elle pas pour moi le plus précieux de tous les biens ?

— Tu n'as encore que seize ans, Louise; tu n'as appris à connaître de la vie que ce qu'on en sait dans l'intérieur des couvents. Un jour viendra où tu comprendras aussi, toi, qu'aux yeux des hommes il est indifférent qu'une jeune fille soit noble et belle, si le sort ne l'a pourvue d'assez de biens pour soutenir son nom et parer sa beauté. Grâce au ciel, j'ai éloigné de toi cet écueil: ton cœur pourra parler sans crainte : il n'est pas de seigneur, si haut placé qu'il soit, qui ne s'empresse de mettre ses adorations à tes pieds; au lieu d'user ta vie dans les tourments d'un amour méconnu ou dédaigné, c'est toi qui pourras te montrer difficile, qui auras le droit de choisir.

—Mais pourquoi, ma mère, interrompit Louise, ne me parles-tu que de mon avenir? Le tien ne vaut-il donc pas la peine que tu y songes? Et crois-tu qu'il ne m'inspire pas autant d'intérêt que tu en portes au mien? Tu es jeune encore; tu es belle, plus belle que moi; je ne veux pas, entends-tu, que tout le dévouement soit de ton côté, ni que tu renonces pour moi à un bonheur qui ne saurait te manquer et dont tu es certainement plus digne que ta fille.

— Bonne Louise! fit la marquise dont les joues se colorèrent d'une légère rougeur: que me resterait-il à désirer, si je voyais ton cœur satisfait? D'ailleurs, ajouta-t-elle en souriant, tu peux te rassurer; nous sommes assez riches pour que le bonheur de l'une ne soit pas un obstacle au bonheur de l'autre; c'est un sujet sur lequel nous reviendrons plus tard,... bientôt peut-être; je ne veux maintenant m'occuper que de toi. Il me tarde d'être témoin du succès que tu obtiendras dans le monde, de te voir figurer à la cour, parmi les plus belles et les plus fêtées!... Je te présenterai dès demain à la régente.

— Demain !

— Pourquoi cet air effrayé? Crains-tu donc de n'être pas assez bien? Sois tranquille, j'ai tout prévu.

— Oh! ce n'est pas cela, mère, qui m'inquiète.

— Quoi donc?

— A peine j'ai eu le bonheur de te voir, de jouir un moment de tes caresses, et tu veux déjà faire un partage de mon temps entre le monde et toi!

— Comment! tu n'es pas impatiente de connaître ces plaisirs, ces fêtes, ces triomphes que ta jeune imagination a dû si souvent rêver entre les murs silencieux et dans les jardins solitaires de ton couvent?

— Je suis si heureuse, mère, sur ton sein! répondit Louise, dont les bras entouraient le cou de la marquise avec une tendresse expansive; voilà comme je souhaiterais d'être toujours! Tiens, si tu voulais être tout-à-fait bonne pour moi, tu ne me refuserais pas ma première demande.

— Parle, mon enfant, parle; pour que je ne

ne l'accorde pas, il faudra que ce soit une chose impossible.

— Eh bien ! remets à un mois cette présentation.

— Tu le veux absolument ? Soit.

— Cela ne te fâche pas trop ?

— Me fâcher !... mais tu me combles de joie !.. n'est-ce pas moi qui gagne à ce retard, puisque je vais avoir, tout ce temps-là, le bonheur de te posséder à moi seule ?

Louise, transportée, se mit à sauter comme une folle.

Le délai qu'elle venait d'obtenir ne devait pourtant pas s'écouler dans un complet isolement ; deux personnages avaient déjà leur entrée libre dans l'hôtel de la marquise, et y faisaient de fréquentes visites.

Le plus âgé des deux était un homme de cinquante ans, le baron de Danneville, dont la marquise de Montrevel avait fait connaissance à Québec. Témoin des vertus que celle-ci avait révélées journellement, pendant son long séjour auprès du parent qui l'avait appelée, de sa douceur inaltérable dans les soins qu'elle lui prodiguait, de sa patience angélique à supporter les bizarreries d'un vieillard maladif et difficile à vivre, il avait éprouvé d'abord pour elle un sentiment de douce commisération qui s'était peu-à-peu transformé en un attachement profond et solide. Toutefois l'amitié du baron n'était point parleuse, comme le sont tant d'amitiés ; elle se manifestait rarement par des signes extérieurs ; et si ce fut elle qui le décida à passer en France en même temps que la marquise, il se renferma à cet égard dans un silence si absolu, qu'il ne vint à personne la pensée d'attribuer à ce motif sa détermination. Les hôtels à vendre ou à louer ne manquaient pas dans Paris ; celui dont le baron fit choix était trop grand de moitié, mais situé dans le voisinage de la rue Barbette, ce qui lui permettait de ne rien changer à ses anciennes habitudes ; et en effet, à peine installé, il reprit ses visites assidues chez Mme de Montrevel, aussi naturellement, avec le même sans-façon que s'il eût encore habité Québec. Cependant il garda toujours la même réserve dans ses paroles, et si la marquise n'eût été douée au plus haut degré de cet instinct qui fait qu'une femme ne se trompe guère sur les véritables sentiments d'un homme, elle eût sans doute ignoré longtemps ceux que le baron tenait si opiniâtrément cachés au fond de son cœur.

Il est vrai que, depuis le moment où elle avait fait cette découverte, Mme de Montrevel s'était observée avec tant de soin qu'il eût été impossible à M. de Danneville de saisir le plus léger encouragement. Ce n'était pas qu'elle n'eût en grande estime son caractère bon, franc et loyal, mais le baron avait malheureusement un neveu qui possédait, avec les mêmes qualités, l'avantage d'être jeune et bien fait. Si la beauté et la jeunesse ne constituent pas le mérite, on ne peut se dissimuler qu'elles contribuent puissamment à le faire valoir.

Ce neveu, dans lequel le peu clairvoyant baron n'avait point deviné un rival, était le chevalier de Monbrun. Enthousiaste comme le sont les jeunes gens, il avait partagé l'admiration de son oncle pour la marquise, mais en la témoignant à haute voix, et sa voix avait été souvent éloquente. Passionné pour la gloire, persuadé qu'il trouverait en France, plus que partout ailleurs, des occasions de se distinguer et de se faire un nom, il avait sollicité et obtenu avec transport la permission d'accompagner M. de Danneville. Déjà séduite par les éloges intarissables du chevalier, par son empressement à lui être agréable dans les moindres choses, par les prévenances délicates dont il se plaisait à l'entourer, Mme de Montrevel crut voir dans cette nouvelle circonstance une preuve décisive de l'amour qu'il ressentait pour elle. Loin donc de chercher à combattre le sentiment qui commençait à prendre place dans son cœur, elle le laissa croître et se fortifier au point, sinon de dominer sa pensée, au moins d'y occuper le premier rang après l'affection qu'elle portait à sa fille.

Cependant, à Paris comme pendant la traversée, comme à Québec, le chevalier n'allait pas au delà des prévenances et des éloges. C'était toujours la même assiduité, le même empressement, mais il ne paraissait nullement songer à se déclarer. La marquise attribuait à la timidité un silence qu'elle comparait à celui du baron, et elle se disait : l'oncle se tait parce qu'il a trop d'expérience, le neveu parce qu'il n'en a pas assez. Le baron est effrayé de la disproportion qui existe entre son âge et le mien, et comme il ne saurait la faire disparaître, il se taira toujours. Le chevalier est encore tout neuf ; il ignore com-

ment on se tire d'une affaire de cœur; mais il va se produire dans le monde qui l'aura promptement formé, et le moment viendra bientôt où il parlera.

Pendant que la marquise, tout occupée de son amour, se livrait à l'analyse des sentiments de Monbrun, elle n'apercevait point ce qui se passait dans le cœur de sa fille, ni le changement qui s'opérait insensiblement dans ses manières.

Louise, au bout de quinze jours, n'était déjà plus la vive et folle pensionnaire de l'abbaye de Chelles. Son regard, autrefois si sémillant, devenait mélancolique et rêveur; un sourire pensif et distrait avait remplacé sur ses lèvres le rire d'une gaîté franche et communicative; on ne la voyait plus, sylphide, gracieuse et légère, voltiger dans les allées embaumées du jardin, cueillir çà et là les fleurs dont elle parait coquettement sa chevelure et son corsage, agacer et caresser tour à tour les cygnes qui battaient des ailes à sa voix et la poursuivaient en glissant sur l'onde limpide du bassin. Mais sa démarche était languissante; sa tête s'inclinait sur sa poitrine; elle recherchait, dans ses promenades, les massifs les plus épais, les plus sombres, et elle y restait seule, des heures entières, à rêver et à soupirer. Pourquoi soupirait-elle? Quel était le sujet de ses rêveries? Louise eût été fort embarrassée de répondre à ces questions qu'elle ne songeait pas à s'adresser à elle-même. Elle ne se rendait certainement pas compte de l'exactitude avec laquelle elle se trouvait au salon, aux heures où devait venir le chevalier de Monbrun; elle ne s'apercevait pas qu'à son aspect ses joues se coloraient d'un incarnat plus vif, et que sa distraction se changeait, lorsqu'il parlait, en une attention soutenue. Qui l'aurait éclairée sur cette tristesse sans motif, contre laquelle elle n'essayait même pas de lutter, sur cette agitation inquiète qu'elle n'avait jamais éprouvée, sur ces vagues désirs qui soulevaient son sein et qu'elle ne pouvait définir? La marquise devait croire que sa fille, un moment animée par le bonheur de la revoir, revenait graduellement aux habitudes d'une nature rêveuse et mélancolique. Quant au baron, il n'avait fait aucune remarque à ce sujet, ou, s'il en avait fait, il les gardait pour lui, ce qui revenait absolument au même.

Le chevalier de Monbrun subissait une métamorphose non moins étrange que celle de Louise. Dans le salon de Mme de Montrevel, c'était ordinairement lui qui servait de contre-poids à la gravité de son oncle, par l'enjouement et la vivacité de sa conversation; il devint tout-à-coup silencieux et contemplatif; si la bienséance exigeait qu'il se mêlât parfois à l'entretien, il ne saisissait plus, comme auparavant, le côté plaisant des choses, et ne les voyait que par leur côté sentimental; il y avait de l'attendrissement dans ses regards, et, dans sa voix, un accent de douce émotion qui allait jusqu'à l'âme. Mais la marquise se méprit encore sur la cause de ce changement, et comme le chevalier redoublait pour elle de soins affectueux et empressés, elle s'imagina reconnaître, dans ces nouveaux symptômes, les dernières luttes d'un cœur où la passion va l'emporter enfin sur la timidité. Mme de Montrevel s'attendait si bien à un prochain aveu, qu'elle prit un matin le bras de sa fille, descendit avec elle au jardin, sous prétexte d'y faire une promenade, et lui dit, après quelques minutes de recueillement:

— Te souviens-tu, Louise, que, dans notre premier entretien, au moment où je te parlais de mes espérances pour ton bonheur à venir, tu me fis observer toi-même que je n'étais pas d'un âge à oublier tout-à-fait le mien?

— Oui, mère, répondit la jeune fille, et, ce que je t'ai dit ce jour là, je le pense encore.

— Vraiment? tu ne me trompes pas? La pensée que je viendrais à me remarier ne serait pas pour ton cœur un sujet d'affliction?

— Pourquoi donc, mère? mais tu peux être bien sûre que j'aimerai celui qui te rendra heureuse, presque autant que tu l'aimeras toi-même.

— Et ton amitié, ma bonne Louise, ne sera pas mal placée. D'abord, il est très bien de figure, et ses manières sont d'une exquise distinction.

— Tant mieux! fit Louise d'un air joyeux qui n'avait rien d'affecté.

— Il est jeune et porte un nom qui lui permet de figurer dans le monde avec avantage.

— Tant mieux!

— Quant à son caractère, tu ne saurais rien imaginer de meilleur ni de plus noble.

— Oh! tant mieux, tant mieux, mère, car alors il sera tout-à-fait digne de toi.

— Flatteuse!

— Et c'est bientôt que je pourrai me montrer reconnaissante envers lui du bonheur qu'il t'aura donné ?

— Oui... bientôt... j'ai du moins lieu de le croire, répondit la marquise en souriant.

— Comment ! tu n'en es donc pas sûre ?

— Je t'avouerai que j'attends encore un aveu formel ; mais rassure-toi, les hommes qui nous aiment ont des regards, un maintien, un son de voix auxquels nous nous trompons difficilement, nous autres femmes. Je gagerais, vois-tu, que je n'ai pas désormais à compter sur beaucoup de temps pour préparer ma réponse.

— Bonne mère, reprit Louise, avec un petit air de curiosité câline, tu m'as bien parlé de sa figure, de ses qualités, de son amour, mais tu ne m'as pas encore dit son nom ?

— Quoi ! tu ne l'as pas déjà deviné ?... Eh bien ! je veux laisser ta pénétration s'exercer.... à moins pourtant que quelqu'un ne te dévoile le mystère ; et j'ai dans l'idée que ce quelqu'un n'y manquera pas, s'il trouve l'occasion d'être un moment seul avec toi.

— Qui donc ? demanda Louise.

— Le chevalier de Monbrun, répondit Mme de Montrevel.

Au même instant, parut le baron de Danneville accompagné de son neveu ; celui-ci offrit son bras à la fille, tandis que le baron, s'approchant de la mère, avec une gravité toute solennelle, la conjura de lui accorder la faveur d'un entretien particulier.

Nous laisserons les deux jeunes gens s'asseoir sur un banc, à quelque distance de la pièce d'eau sur laquelle se jouaient les cygnes favoris de Louise, et nous suivrons la marquise et le baron dans une magnifique allée de platanes dont ils parcoururent deux fois la longueur, avant de prononcer une parole.

Enfin le taciturne baron parut s'armer d'une grande résolution, et commença ainsi :

— J'implore votre indulgence, madame ; ce que j'ai à vous dire est plus difficile encore que je ne l'avais pensé.

—Mon dieu, que de préparations, monsieur de Danneville ! pour peu que cela continue, vous allez m'effrayer !

— Ce que je crains, c'est bien plutôt d'exciter votre raillerie.

— On ne raille que ce qui est plaisant, et votre air m'annonce une communication tout-à-fait sérieuse.

— Très-sérieuse en effet pour celui dont je voudrais gagner la cause auprès de vous.

— Plaidez, baron, plaidez : le juge est tout disposé à vous ouvrir une oreille favorable.

— Le ciel vous entende, madame la marquise, car vous seule pouvez réparer le mal que vous avez fait !

— Moi, j'ai fait du mal à quelqu'un ! c'est donc bien involontairement !

— C'est avec préméditation ; vous ne vous contentez pas d'être belle, il faut encore que vous soyez aimable, gracieuse, que vous laissiez voir au grand jour la perfection de votre esprit, l'égalité de votre caractère, la bonté de votre cœur !

— Quand tout cela serait vrai, celui dont vous êtes l'interprète m'en ferait-il un crime ?

— Non ; mais il en est depuis longtemps malheureux ; admis dans votre intimité, il vous voit et vous étudie chaque jour, et chaque jour il perd un peu plus de son indifférence, de son repos et même de sa raison ; effrayé de son peu de mérite, il a fait d'abord ce qui était humainement possible, pour triompher d'un sentiment déraisonnable, pour écarter de sa pensée des vœux sans espoir. Mais tous ses efforts ont été inutiles ; le sentiment que vous avez fait naître dans son cœur, y a grandi, au point de devenir une passion violente et insurmontable, et les vœux qu'il se contentait de former en secret, tiennent aujourd'hui son bonheur dans une telle dépendance de leur accomplissement, qu'il lui est désormais impossible de résister au besoin de vous les exprimer.

Malgré le ton pénétré du baron, ses paroles compassées se ressentaient un peu de son caractère habituellement grave, et comportaient tout juste de chaleur ce qu'on en peut raisonnablement attendre de la part d'un homme de cinquante ans. Aussi la marquise n'hésita-t-elle pas un instant à croire qu'il s'acquittait, et même assez peu volontiers, d'une mission dans laquelle ses propres sentiments le mettaient mal à l'aise.

— Je ne me croyais pas douée, dit-elle en riant, d'une puissance aussi grande que vous voulez bien la faire. Je suis, je vous l'avoue, peu convaincue des ravages d'une passion qui s'est tenue si secrète, et dont toute l'explosion consiste

à se réveiller cérémonieusement un beau matin par le secours d'un intermédiaire.

— Ah! madame, une telle réserve prouve seulement chez celui qui vous aime la crainte de n'être pas digne de vous, et vous ne sauriez vous en offenser.

— Eh bien! monsieur de Danneville, conseillez à votre protégé d'être un peu moins modeste, et, de mon côté, je ferai des efforts pour ne pas être d'une sévérité tout-à-fait désespérante.

— Aussi bonne que belle! s'écria le baron avec enthousiasme; oui, je m'expliquerai franchement, puisque vous m'y encouragez, poursuivit-il en fléchissant un genou devant la marquise; je ne me dissimule pas tous mes désavantages, mais soyez assurée que, s'il se présente à vous des prétendants plus jeunes, plus aimables, vous ne trouverez du moins chez aucun d'eux un cœur rempli d'un dévouement plus pur et d'une admiration plus sincère.

A cette déclaration imprévue, Mme de Montrevel fut si stupéfaite qu'elle ne trouva pas un mot à répondre. Surpris de ce silence, le pauvre baron la regarda, tout déconcerté, ne sachant s'il devait se relever ou rester à genoux. Cependant la situation, en se prolongeant, commençait à devenir passablement ridicule; la marquise s'aperçut qu'il était temps d'y mettre fin, et d'une voix qui déguisait mal son dépit, elle dit à son adorateur suranné :

— Vous plaisantez fort agréablement, sans doute, monsieur le baron; mais j'ai le malheur d'avoir, ce matin, l'esprit tourné du côté des choses sérieuses. Permettez-moi donc de vous prier de remettre à un autre jour le petit divertissement que vous vous étiez préparé. Le baron se releva, dans une confusion d'autant plus grande que le début de l'entretien avait été de nature à lui permettre de concevoir quelques espérances. Cependant il ne voulut pas se tenir pour battu dès la première escarmouche, et, se livrant à une exaltation sans exemple dans sa vie intérieure, il se mit en devoir de riposter, par une éloquente et vigoureuse sortie, au froid persiflage de la marquise; mais celle-ci ne jugea pas à propos de faire face à une attaque aussi formidable; dès le premier mot du baron, elle s'esquiva pour aller rejoindre sa fille.

La journée devait être malheureuse pour Mme de Montrevel; en approchant du banc sur lequel Louise et le chevalier de Monbrun s'étaient assis, elle entendit quelques mots qui lui donnèrent la curiosité d'écouter, sans être aperçue, la suite de leur conversation.

— Non, charmante Louise, disait le chevalier, je ne croirai jamais que, parmi les jeunes seigneurs, peu nombreux, il est vrai, auxquels votre mère a bien voulu permettre de vous présenter leurs hommages, il n'y en ait cependant pas un pour qui votre cœur ait éprouvé un sentiment de prédilection.

— Eh! mon Dieu! monsieur de Monbrun, pourquoi cette obstination à vouloir me faire dire une chose dont moi-même je n'ai pas encore songé à me rendre compte?

— C'est impossible!

— En vérité, je ne devine pas ce qui peut vous engager à m'adresser une telle question, ni quel intérêt vous pourriez trouver à ma réponse.

— Quel intérêt? mais un très grand, beaucoup plus grand que vous ne sauriez vous l'imaginer!

— Eh bien! puisque cela vous fait plaisir, admettons la réalité de cette prédilection que vous tenez tant à me supposer.

— Il faut donc, reprit en soupirant le chevalier, qui, après avoir vivement désiré cet aveu, était déjà presque fâché de l'avoir obtenu, il faut donc que j'admette aussi, dans celui que vous préférez, la réunion des qualités les plus brillantes!.... Et pourtant, ajouta-t-il d'une voix émue, prenez-y garde, mademoiselle de Montrevel, ce n'est pas toujours sous les dehors les plus flatteurs que se cache le cœur le plus aimant.

— Je ne crois pas vous avoir nommé personne, répliqua Louise avec vivacité.

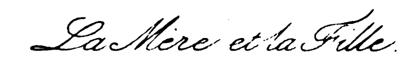
— Si j'essayais de deviner?

— Je ne veux pas, monsieur de Monbrun,... ou si je ne puis vous empêcher de faire des suppositions, soyez certain que je n'y répondrai pas.

— Dites-moi seulement quel nom je dois donner à cette préférence dont vous êtes convenu; lorsqu'une femme distingue un homme, elle peut n'éprouver pour lui que de l'amitié; elle peut aussi être entraînée par cet autre sentiment plus vif, plus passionné, que l'on appelle amour.

Louise baissa la tête en rougissant: elle était évidemment embarrassée; mais, soit timidité,





La Mère et la Fille.

soit que cette conversation ne lui causât pas trop de déplaisir, elle ne parut nullement songer à l'interrompre ou du moins à la détourner sur

apprendre à quel point je vous aime, et combien je redoutais de voir un autre occuper dans votre cœur la place que j'y voudrais obtenir au prix

soit que cette conversation ne lui causât pas trop de déplaisir, elle ne parut nullement songer à l'interrompre ou du moins à la détourner sur quelque autre objet.

— Vous vous taisez! reprit le chevalier d'un air chagrin.

— Mais c'est une tyrannie!.... Exiger que je vous dise, moi-même!...

— Eh bien! permettez-moi de m'en rapporter à un interprète qui, dit-on, ne trompe jamais.

— Quel interprète? demanda Louise, en jetant un regard curieux sur le chevalier.

Celui-ci s'empara d'une belle marguerite blanche que Louise avait enlacée dans ses cheveux, et la lui montra.

— Quel enfantillage! dit-elle; vous croyez à cela?

Monbrun se mit à effeuiller la marguerite, en prononçant les mots consacrés : *J'aime un peu*, *beaucoup*, *passionnément*, *pas du tout*. Déjà il venait de dire *passionnément* pour la troisième fois, lorsqu'il s'arrêta tout-à-coup; une seule pétale restait attachée au calice de la fleur.

Vous voyez bien que c'est une folie de se fier à une telle interprétation, s'écria Louise étourdiment; il y a une feuille de trop.

— Et je n'en sais pas moins ce que je désirais savoir, répliqua le chevalier.

Louise ne put réprimer un mouvement de dépit.

— Oh! n'allez pas vous fâcher! reprit Monbrun d'une voix suppliante; s'il vous était possible de lire dans mon âme, vous verriez combien il est loin de mon esprit de chercher à vous offenser. Ce que vous regardez comme une vaine indiscrétion est peut-être l'acte le plus important de ma vie. Maître d'une partie de votre secret, je tremble d'en apprendre davantage, et je donnerais tout au monde pour le posséder en entier. Louise, ne me le confierez-vous pas?

— A vous moins qu'à tout autre, répondit la jeune fille en se levant.

Elle voulut s'éloigner, mais le chevalier la retint, et, se jetant à ses genoux :

— Louise, lui dit-il en saisissant une de ses mains qu'il couvrait de baisers, Louise, comment dois-je interpréter vos paroles? En essayant de lire dans votre âme, je n'ai pu, moi, vous cacher ce qui se passait dans la mienne; mes regards, mon trouble, mon émotion, ont dû vous apprendre à quel point je vous aime, et combien je redoutais de voir un autre occuper dans votre cœur la place que j'y voudrais obtenir au prix de ma vie! Je vous en conjure, ne me laissez pas plus longtemps dans une incertitude qui ferait mon désespoir!

Mais, au lieu de répondre, Louise poussa un cri; elle venait d'apercevoir la marquise.

Frappée subitement d'un coup d'autant plus cruel qu'il était moins prévu, Mme de Montreve tenait attaché sur sa fille et sur le chevalier des regards où éclataient le dépit et la colère. Elle s'avança entre les deux jeunes gens, commanda d'un geste impérieux à Louise de rentrer, et, se retournant vers Monbrun :

— C'est moi, monsieur, lui dit-elle, qui vous répondrai pour ma fille; mais vous trouverez bon que je prenne le temps de réfléchir sur des sentiments qui me semblent bien prompts, et dont j'aurais dû être instruite autrement que par le hasard.

Puis elle s'éloigna rapidement et courut s'enfermer dans sa chambre où elle donna un libre cours aux larmes qui la suffoquaient.

Alors il s'éleva dans son âme un long et douloureux combat; dominée tour à tour par la jalousie et par l'amour maternel, sa volonté se trouvait brisée entre ces deux puissances également irrésistibles; par moments, elle s'abandonnait tout entière au désir de la vengeance, et presque aussitôt il lui venait des pensées de dévouement et de générosité. Tantôt prête à s'aller jeter au cou de Louise, en lui disant : sois heureuse; tantôt résolue à la foudroyer de sa malédiction, elle resta seule jusqu'au soir, parlant haut et sanglotant, comme si elle eût été en proie au délire d'une fièvre violente.

Enfin elle parut prendre une grande détermination, et sonnant une domestique :

— Faites venir ma fille, lui dit-elle.

— Mademoiselle Louise! répondit la domestique d'un air surpris; est-ce que madame ignore qu'elle est partie?

Partie! s'écria la marquise avec anxiété.

Une femme de chambre vint au même instant lui remettre une lettre qu'elle ouvrit en tremblant : elle avait reconnu l'écriture de Louise.

Voici ce que la pauvre enfant écrivait :

« Bonne mère,

« Ne sois pas inquiète de mon absence ; elle « était nécessaire au repos, au bonheur de toutes « deux. En te voyant, ce matin, si sévère avec « moi qui ne connaissais encore que ton amour « et tes tendres caresses, j'ai d'abord été vive- « ment affligée ; j'ai versé bien des larmes ; et « puis je me suis demandé quelle faute j'avais « commise. Alors je me suis rappelé la confidence « que tu me fis hier, et j'ai tout compris. Ce n'é- « tait pas à ta fille, à ta Louise chérie, c'était à « une rivale que s'adressait le courroux de tes re- « gards. Moi, ta rivale ! moi, m'abandonner à un « sentiment qui, dès sa naissance, a failli me « coûter l'affection si douce, si précieuse de ma « mère ! non, jamais, jamais ! Et j'ai voulu aussi « me mettre en garde contre ton dévouement : « car je connais la bonté, la noblesse de ton cœur ; « ta tendresse, un moment dominée, se serait, je « n'en doute pas, réveillée avec plus de force « encore ; tu te serais exagéré mon chagrin, et « peut-être par le plus généreux des sacrifices, « tu aurais conçu le projet d'assurer mon bon- « heur aux dépens du tien. Le bonheur ! Existe- « rait-il pour moi, s'il devait faire couler une « seule de tes larmes ?

« J'ai, pendant six ans, goûté une vie heureuse « et calme dans l'intérieur paisible de l'abbaye « de Chelles ; c'est là que je vais chercher le re- « pos et l'oubli ; je les demanderai, dans mes « prières, à Dieu qui m'exaucera ; je les deman- « derai aux sages conseils de ma tante qui affer- « miront mon courage, à la douce amitié de mes « compagnes qui versera sur ma blessure un « baume consolant. Mais ne crois pas que je « puisse vivre longtemps séparée de toi que j'aime « par dessus tout ; je veux te revoir bientôt, mère, « et jouir encore de tes embrassements ; ce jour « que j'appelle de tous mes désirs, toi seule main- « tenant peux le hâter ; car j'ai résolu de ne quit- « ter, qu'après ton mariage, le saint asile où je « me réfugie, et plutôt que de faiblir dans ma « résolution, je n'hésiterais pas à dire au monde « un éternel adieu.

Ta fille qui te supplie d'abréger son exil.

LOUISE DE MONTREVEL. »

— Noble cœur ! généreuse enfant ! s'écria la marquise, après avoir lu cette lettre ; oh ! non, tu ne resteras pas longtemps éloignée de moi !

Dès le lendemain, on put remarquer dans l'hôtel de Montrevel un mouvement, une activité extraordinaire, huit jours après, le mariage de la marquise était accompli.

Cependant Louise ne trouvait pas, dans l'abbaye de Chelles, le calme qu'elle avait espéré ; elle reconnut bientôt, à la longue tristesse de ses jours, au supplice de ses nuits sans sommeil, qu'elle avait trop présumé de ses forces. En vain l'abbesse essayait de relever son âme abattue, les pieuses exhortations de la sainte femme ne faisaient qu'accroître le désespoir qui dévorait son cœur. Elle avait compté, pour se distraire, sur la gaîté de ses compagnes, et cette gaîté lui faisait mal. Seule ou entourée de ses jeunes amies, assise sous les arbres fleuris du jardin, ou agenouillée sur le marbre du temple, partout elle portait dans son esprit une pensée qui absorbait toutes ses autres pensées, un souvenir brûlant qui minait son existence. Son visage se couvrait d'une pâleur effrayante, ses regards étaient mornes, sa parole brève, sa démarche mal assurée ; tout annonçait en elle que déjà les forces physiques commençaient à se briser sous l'énergie de la souffrance morale.

On lui dit un soir que des étrangers l'attendaient chez l'abbesse ; cette nouvelle la fit tressaillir involontairement ; elle se hâta de descendre : en ouvrant la porte, elle sentit son cœur battre avec violence ; c'était un pressentiment qui ne devait pas la tromper ; un instant après, elle était dans les bras de sa mère.

Mais la marquise n'était pas seule ; le baron de Danneville et le chevalier de Monbrun l'accompagnaient.

— Méchante fille ! dit Mme de Montrevel en baisant le front de Louise, il a bien fallu céder à tes menaces et t'obéir... je suis mariée.

— Mariée ! s'écria Louise avec un accent de douleur qu'elle ne put d'abord maîtriser ; mais, se remettant presque aussitôt, elle se tourna vers le chevalier et lui dit en s'efforçant de sourire : Oh ! je vous en conjure, monsieur de Monbrun, rendez ma mère heureuse !

— Que fais-tu donc folle ? reprit en riant la marquise ; le souhait que tu formes, ce n'est pas au chevalier que tu dois l'adresser,

Et prenant la main du baron :

— Louise, poursuivit-elle, je te présente mon époux, le baron de Danneville.

Je n'essaierai pas de décrire la scène qui suivit; le lecteur suppléera aisément à cette lacune; je crois également inutile d'ajouter que la santé de Louise revint comme par enchantement, et que son mariage avec Monbrun suivit de près celui de la marquise.

MOLÉRI.

NAPOLÉON EN CAMPAGNE.

On ne savait jamais à l'avance, dans le palais impérial, ni la semaine, ni même le jour où Napoléon quitterait sa résidence pour aller prendre le commandement de ses troupes; il fallait que tous les officiers civils et militaires de sa maison fussent prêts à le suivre à l'instant même, car il n'avertissait ceux qu'il voulait emmener avec lui que quelques heures seulement avant le départ; et comme on ne connaissait pas plus le lieu où l'on se rendait, chacun attendait patiemment que le grand maréchal eût transmis les ordres de l'empereur. Ces ordres une fois donnés, les préparatifs du voyage étaient bientôt faits: on était toujours prêt à suivre Napoléon au bout du monde, s'il l'avait ordonné.

Il partait de préférence, à Saint-Cloud, au milieu de la nuit; une ou deux heures du matin était le moment qu'il choisissait. Il montait alors en voiture, accompagné seulement du grand-maréchal ou du grand écuyer, et franchissait, avec la rapidité de l'éclair, un espace de près de 150 lieues en moins de trente-six heures. Aussi quelques-uns de ceux qui devaient le rejoindre restaient-ils en arrière, ou n'arrivaient-ils souvent au grand quartier général que le lendemain d'une victoire, ou même lorsque la campagne était achevée: « Il est bien temps d'arriver, ma foi! disait alors Napoléon au retardataire; heureusement, monsieur, qu'on a pu se passer de vous. »

Tout ce qui se faisait au quartier général s'exécutait aussi à l'improviste, et cependant tous ceux qui en faisaient partie devaient être sur-le-champ prêts à remplir la tâche qui pouvait leur être imposée par la nature de leurs fonctions ou de leur rang. Des moments de repos inattendus, des départs précipités, le changement des heures fixées, celui des routes et des séjours se succédaient continuellement.

Il arrivait souvent que la marche de l'armée était retardée de plusieurs heures, quelquefois même d'une demi-journée, parce que Napoléon travaillait avec le duc de Bassano ou qu'il dictait à ses secrétaires; mais à ces mots: « Allons, la voiture! à cheval, messieurs! » prononcés par l'empereur d'un ton sec et bref, tout le monde se mettait en mouvement comme poussé par une puissance électrique, et ce n'était que dans cet instant que l'on avait connaissance du lieu où on devait séjourner. Le grand-maréchal, en son absence le grand-écuyer ou le major-général, montait dans la voiture de l'empereur; quelquefois ils s'y installaient tous les trois ensemble. Un des aides-de-camp de service à cheval se tenait à la portière gauche de la voiture, l'écuyer de service à la portière droite; les autres aides-de-camp, les écuyers, les officiers d'ordonnance, les pages, des piqueurs tenant en laisse des chevaux de main, le mameluck Rustan et les domestiques de la suite accompagnaient la voiture. Tout ce monde était immédiatement suivi d'une escorte de vingt-quatre chasseurs de la garde (les guides) commandée par un officier; on se précipitait ainsi comme un ouragan; on allait toujours au grand trot la nuit comme le jour, on parcourait ainsi jusqu'à huit, dix et même douze lieues d'un seul trait. Ceux qui étaient forcés de suivre ce tourbillon, pendant la nuit surtout, étaient, comme on doit bien le penser, assez mal à leur aise. Là où la route était étroite, ils couraient, pour ainsi dire, les uns sur les autres, avec une ardeur, un zèle qui avait quelque chose de brutal et de sauvage; malheur à celui qui n'était pas excellent cavalier ou parfaitement sûr de sa monture, parce que, en tombant, le moindre risque qu'il avait à courir était de se faire broyer sous les pieds des chevaux que leurs cavaliers n'auraient

point arrêtés pour de semblables vétilles. On se pressait, on se précipitait pendant la chaleur, au milieu de la pluie, sur le verglas, à travers la neige, la poussière ou le brouillard, pour être toujours à la portée de la voix du maître ou pour obtenir un de ses regards. Ceux qui se trouvaient le moins gênés étaient l'officier d'ordonnance, le page, le piqueur et les deux chasseurs qui précédaient la voiture de cinquante ou soixante pas environ ; ceux-là, dis-je, n'avaient à craindre que d'être gourmandés, parce que, les postillons réglant leur train sur l'allure de leurs chevaux, Napoléon trouvait qu'ils n'allaient jamais assez vite. « Ils vont comme des poules mouillées ! s'écriait-il en frappant des poings sur les côtés de sa voiture, nous n'arriverons jamais ! » puis, abaissant une des glaces de devant, il passait la tête par la portière et s'adressait lui-même aux postillons : « Allons donc ! allons donc, vous autres ! est-ce que vous dormez ? vous n'avancez pas, allongez donc ! »

Lorsque Napoléon s'arrêtait, toute la suite faisait de même et descendait de cheval, excepté les chasseurs de l'escorte, qui restaient en selle. Si l'empereur descendait de voiture, quatre guides mettaient pied à terre, accrochaient la baïonnette au bout de la carabine, présentaient les armes et se tenaient autour de lui dos à dos ; mais aucun des officiers de la suite ne bougeait de place, à moins que l'empereur ne le permît en disant : « *Hors de selle, messieurs !* » Il sortait de voiture, lorsqu'il voulait respirer le grand air ou monter une côte à pied. Lorsqu'il voulait observer l'ennemi, à l'aide de sa lorgnette, le nombre de guides qui servaient de jalons était doublé, le carré dans lequel Napoléon se tenait s'élargissait d'autant et avançait, avec lui, selon ses mouvements, mais toujours à une distance de vingt-cinq ou trente pas. Lorsque les objets qu'il voulait reconnaître étaient par trop éloignés, le page de service, porteur de la longue-vue, la lui présentait sur sa demande ; l'empereur la posait sur l'épaule de ce dernier, et faisait ainsi ses observations. Cette nouvelle espèce de chevalet ne conservait pas toujours toute l'immobilité désirable, aussi l'empereur disait-il à ce page, d'un ton de gaîté mêlé cependant d'un peu d'impatience : « Tiens-toi donc, ne bouge donc pas.... Ah ça ! monsieur, voulez-vous me faire l'amitié de rester un moment tranquille, si cela se peut. » Et puis, lorsqu'il était las d'avoir fait poser son page, ou fatigué de regarder, parce que le plus souvent il n'y avait rien à voir, il remettait sa longue-vue aux mains du page, en lui donnant sur la joue un petit coup du revers de la main, comme pour le remercier de son obéissance et peut-être bien de la patience qu'il avait montrée.

Dans une circonstance semblable, c'était, je crois, la veille ou l'avant-veille de la bataille de Lutzen, l'empereur poussant une reconnaissance, croit remarquer au loin, quelque chose qui lui semble extraordinaire.

— Monsieur, dit-il à celui des pages qui était le plus près de lui, piquez des deux, allez reconnaître ce que je vois là-bas et revenez vite, je vous attends ici.

Aussitôt le page enfourche son cheval et le presse si vivement que cavalier et monture roulent bientôt l'un sur l'autre. C'était au commencement du mois d'avril, il avait beaucoup plu la veille, le terrain était glissant. L'empereur fit un *ah* ! provoqué par la crainte que le page ne se fût tué ; mais le voyant se remettre en selle aussitôt et courir de plus belle : « Le petit diable ! s'écrie-t-il, un autre se serait cassé bras et jambes ; mais lui, bah ! c'est une balle élastique. »

Il faut qu'on sache que cette syllabe *ah !* prononcée à tout propos par l'empereur, avait, dans sa bouche, une foule de significations. Cette exclamation lui était habituelle, mais il savait la moduler d'une manière si différente, qu'on pouvait reconnaître, à l'accent dont elle était prononcée par lui, si ce qui se passait sous ses yeux lui causait de la joie ou de la contrariété ; si la nouvelle qu'il recevait était bonne ou mauvaise ; il saisissait de même le sens et l'esprit du discours qui lui était tenu en exprimant encore par un *ah !* très significatif sa satisfaction ou son mécontentement.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, après l'exclamation favorite de Napoléon, que le page était de retour ; mais il avait le visage, la poitrine et les bras tellement couverts de boue, que lui et son uniforme étaient méconnaissables. Il rend compte de sa mission : ce que Napoléon avait pris de loin pour un détachement de Cosaques au repos, n'était autre qu'un bouquet de broussailles

que le vent agitait mollement. Un peu confus de sa méprise, il change aussitôt de propos :

— Dans quel état, monsieur, vous présentez-vous devant moi ? dit Napoléon en tâchant de dissimuler le sourire que la tenue de son page provoque sur ses lèvres.

— Sire, répond le jeune homme tout froissé de sa chute, pour mieux exécuter les ordres de votre majesté, j'ai voulu pousser mon cheval, les jambes de devant lui ont manqué, et...

—Et *patatras!* s'écrie Napoléon, vous êtes tombé comme un maladroit; je parie que c'est encore la faute du cheval !

—Sire, je puis assurer à votre majesté que tout à l'heure ce n'a pas été la mienne.

— J'en étais sûr!... Si, monsieur, c'est la vôtre, parce que, cette fois, je ne vous avais pas dit d'aller *ventre à terre.*

Puis laissant un libre cours à sa gaîté, il ajouta avec un ton de commisération et de bienveillance tout à la fois.

— Allons, cela ne sera rien, va te reposer, et demain nous n'y penserons plus ni l'un ni l'autre.

Le page alla se faire saigner, sur le conseil qu'on lui en donna, et force fut à lui de garder le lit pendant plusieurs jours, tant il s'était meurtri dans sa chute; et tout en le voyant s'éloigner, l'empereur hocha la tête, en disant au prince de Neufchâtel d'un ton presque attendri: «Mais voyez donc, Berthier, comme le pauvre enfant est fagotté! risquer de se tuer pour mieux exécuter mes ordres!.. Tous sont de même! C'est égal, j'ai bien fait de n'avoir pas l'air de m'apitoyer ; il ne faut pas gâter ces petits gaillards-là!» Et il répéta encore: *Pauvres enfants!* mais alors il y avait comme des larmes dans sa voix.

Avant une affaire sérieuse, ou lorsque les circonstances obligeaient Napoléon à rester quelque temps en plein air, soit de grand matin, soit le soir, les piqueurs et les domestiques de l'escorte lui préparaient un grand feu, toujours nourri par une quantité de bois extraordinaire : des branches d'arbres tout entières, des bûches énormes, et jusqu'à des poutres, étaient embrasées. Ce feu servait en quelque sorte de signal pour indiquer à ceux qui faisaient partie du quartier général le point où s'était arrêté l'empereur. Pendant ce temps, Berthier, Duroc ou Caulaincourt lui tenaient fidèle compagnie. Il était rare qu'un autre que ces trois personnages se trouvât avec lui, à moins qu'il ne le fît appeler pour lui fournir quelques renseignements, lui donner quelques instructions, ou enfin l'envoyer porter un ordre verbal à un maréchal. Tout le monde se tenait à une distance de cinquante ou soixante pas au moins, formant une espèce de cercle autour du feu de l'empereur. Là, Napoléon se promenait en rêvant, tout seul, ou en sifflant, ou bien il causait en attendant que le bruit du canon ou tout autre signal convenu d'avance se fît entendre de la part des chefs de corps. Lorsqu'il s'ennuyait, il prenait du tabac, lançait çà et là, avec ses pieds, des petits cailloux; le plus ordinairement, il poussait le bois et attisait le feu avec ses bottes, de telle façon qu'il les brûlait toutes par le bout.

Lorsque Napoléon dispensait quelques faveurs, telles que grades, titres, décorations, etc., on devait s'attendre à quelque affaire sérieuse prochaine. Le prélude le plus certain d'une bataille était la revue des régiments récemment arrivés ou les harangues aux troupes. Toujours les paroles de Napoléon produisaient sur le soldat un effet magique; mais de toutes les scènes bruyantes et dramatiques qui se passaient journellement en campagne, celle de la remise de l'aigle à un nouveau régiment laissait dans les esprits une vive impression.

Le jour fixé pour cette solennité, où Napoléon allait en personne, et comme en cérémonie, donner le baptême du drapeau à de jeunes soldats, ce jour-là, dis-je, de grand matin, le régiment se rendait, dans la plus belle tenue, à l'endroit qui lui avait été désigné à proximité du quartier général, se formait en trois colonnes serrées, les trois fronts tournés vers le centre, le quatrième devant être rempli par l'état-major général, et la suite de l'empereur. Aussitôt que Napoléon arrivait, le corps d'officiers se mettait en avant sur un seul rang, tandis que lui s'avançait seul, monté sur une de ses juments couleur chamois. De cette façon, il se faisait distinguer d'autant mieux, par la simplicité de sa mise, que tous ceux qui l'accompagnaient contrastaient singulièrement avec lui par leurs brillants uniformes bariolés de nombreuses décorations et largement brodés d'or et d'argent.

Après avoir pris les ordres de l'empereur, le prince de Wagram, en sa qualité de major-général, mettait pied à terre et faisait déployer le dra-

peau qu'à cet effet on sortait de son étui de peau, devant tous les officiers en ligne, le colonel à la droite, et ainsi de suite, selon les grades. Aussitôt les tambours battaient au champ jusqu'à ce que Berthier eût pris l'aigle des mains de l'officier et se fût approché de quelques pas devant l'empereur. Alors Napoléon, se découvrant, saluait le drapeau, ôtant son gant, élevait la main droite vers l'aigle, et, d'une voix solennelle et accentuée, il prononçait à peu près ces paroles : « Soldats, je « vous confie l'aigle français! Je le confie à votre « valeur et à votre patriotisme ! Il vous servira « de guide et de point de ralliement ! Vous jurez « de ne l'abandonner jamais ? Vous jurez de vi« vre et de mourir pour lui? Vous jurez de préfé« rer la mort au déshonneur de le voir arracher « de vos mains? Vous le jurez tous ?.....» Et Napoléon appuyait surtout sur ces derniers mots: *vous le jurez!* avec un ton tellement énergique, qu'il devenait en quelque sorte un signal auquel tous les officiers agitaient en l'air leurs épées, et tous les soldats, avec un ensemble parfait, s'écriaient : « Oui, oui, nous le jurons! » Après quoi Berthier remettait l'aigle aux mains du porte-drapeau du régiment qui se formait en colonnes, serrait les rangs et défilait devant Napoléon, au bruit de la musique et des cris mille fois répétés de *vive l'empereur!* poussés avec une sorte de frénésie.

Le jour même le colonel invitait à sa table tous ses officiers, double ration de vivres et de liquides était distribuée à chaque homme du régiment. Inutile de dire que, le soir, les trois quarts des soldats étaient ivres d'enthousiasme et d'eau-de-vie, tant ils avaient poussé de *vivat* et bu à la santé de l'empereur.

Il arrivait quelquefois que, pendant le défilé des parades, de simples soldats (après toutefois en avoir obtenu la permission de leur colonel) sortaient des rangs et s'adressaient directement à l'empereur pour demander de l'avancement ou réclamer la croix lorsqu'elle leur avait été promise. Dans ce cas, le pétitionnaire présentait les armes de la main gauche en portant le revers de la droite au front.

— Sire, disait-il, j'ai mérité la croix!

— Comment cela? répondait Napoléon en souriant.

Alors le prétendant racontait avec force détails les affaires auxquelles il s'était trouvé, ce qu'il avait fait, le nombre des blessures qu'il avait reçues. Napoléon ne lui laissait jamais achever sa narration et l'interrompait en lui demandant: *Combien de service? d'années de grade?* Si le solliciteur répondait avec brièveté et catégoriquement. Napoléon faisait approcher le commandant de son bataillon pour lui demander sur-le-champ des renseignements, et s'ils se trouvaient en rapport avec ce que le soldat avait avancé, il disait à un aide-de-camp : « Prenez le nom de cet homme. » Puis, s'adressant au solliciteur, il ajoutait : « C'est bien, mon brave, on y fera droit. » Dans ce cas, le brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur ne se faisait pas longtemps attendre ; dans le cas contraire et lorsque Napoléon jugeait que les droits exposés par le solliciteur n'étaient pas encore assez positifs, sans vouloir le décourager par un refus, il lui répondait avec un signe de tête amical: « C'est bon, c'est bon; nous avons le temps; on verra. »

Dans une circonstance semblable, un vieux capitaine qui avait fait toutes les campagnes de la révolution, et qui n'était pas encore décoré, s'avance et demande à l'empereur la croix en ajoutant, comme avec un ton de reproche: « Sire, on me la doit, je la veux, il me la faut, cette fois! »

— Eh bien, capitaine, ne nous fâchons pas, je verrai cela.

— Sire, vous pouvez voir tout de suite : tenez!

Et entr'ouvrant son uniforme, il présente à l'empereur sa poitrine criblée d'honorables blessures.

— C'est tout vu! s'écrie l'empereur en cherchant à maîtriser son émotion : « Prince de Neufchâtel, le brevet de chevalier de la Légion-d'Honneur à ce brave officier. »

Une heure après cette scène, le vieux capitaine reçoit de la part de Berthier une invitation à dîner pour le même jour. Il s'empresse de s'y rendre. On se met à table; le brave commandant est placé à droite du chef de l'état-major. En dépliant sa serviette, quelque chose s'en échappe : c'est son brevet de légionnaire qui déjà lui a été expédié.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE

UNE VENGEANCE ROYALE.

I.

Il est une figure devant laquelle la postérité passera indécise, tête basse, et la renommée sans oser la juger; un homme dont la vie privée fut marquée par de sanglants épisodes, de ténébreuses amours et des vengeances plus ténébreuses encore; un roi dont la vie politique fut magnifiquement terrible : ce roi, c'est celui des deux Espagnes, du Portugal, des Pays-Bas, de l'Amérique, de l'Inde, l'époux de Marie, souveraine d'Angleterre, l'agent secret de la ligue; cet homme, c'est l'assassin d'Elisabeth de France, si belle, si aimante... son épouse; de don Carlos, si jeune... son fils; de don Juan, si généreux, si chevaleresque... son frère! Celui qui paya Perry pour poignarder l'amante de Leicester, la rivale de Marie Stuart, le bras droit de la réforme, Elisabeth; qui dota de ses munificences le meurtrier du libérateur des provinces-unies, Guillaume-le-Taciturne; qui fit chanter un *Te Deum* en l'honneur de la Saint-Barthélemy et dressa des autels pour Jacques Clément! Ce roi qui eut pour femmes Marie de Portugal, Marie d'Angleterre, Elisabeth de France, Anne d'Autriche; qui eut pour maîtresses tant de puissantes épouses d'hidalgos, et qui enfin appela dans son lit dona Mendoza, princesse d'Eboli! Cet homme et ce roi se cachaient derrière le nom majestueux et redoutable de Philippe II d'Espagne.

Dona Mendoza avait une de ces belles têtes espagnoles, un de ces visages princiers où brillaient l'orgueil et l'amour. Chez elle, le passage de l'adolescence à la puberté avait été instantané. Aussi, quand Philippe II, traînant son mysticisme et son libertinage dans les vastes salles et les bosquets touffus de Buen-Retiro, aperçut Mendoza, un désir effréné, une passion violente, un souhait inouï de possession traversa son âme.

La cour faisait sa rentrée dans les châteaux royaux de Madrid. Le maître sévère qui pesait de tout son poids dans les destinées de l'Europe, le fils de Charles-Quint, veuf depuis quelques mois, avait rappelé autour de lui cette belle et imposante noblesse, la première du monde, les Medina-Cœli, les ducs d'Albe, les Santa-Cruz, les d'Eboli. La capitale de la Castille illuminait ses balcons, accordait sa guitare; l'épée sortait du fourreau, le stylet de sa gaîne, l'Espagne redevenait elle-même, elle était rendue à la vie, à l'amour, aux aventures mystérieuses.

Le soir de la réception au Buen-Retiro, Philippe revint au Palatio-Real, écouta la prière, puis quand ce nouveau Louis XI se fut signé, il dit : — « Mendoza doit être à moi. » — Il appela don Antonio Perez, son secrétaire et plus tard son ministre. Don Perez avait dans le regard autant de chaleur que son maître, dans l'intelligence autant de force; comme lui, il avait un besoin d'aimer qu'un séjour sous le climat brûlant de Venise n'avait fait qu'accroître. Mais ce que Philippe II demandait la menace à la bouche, don Perez le demandait à genoux, comme une grâce.

Nul ne sait ce qui se passa entre le roi et le secrétaire. Seulement, plus tard, l'on disait à voix basse : « La nouvelle maîtresse, la nouvelle reine « se nomme dona Mendoza. — Personne n'ajou- « tait : La princesse d'Eboli n'aime qu'un homme, « ne voit que lui dans son horizon, n'a qu'un bien « sur son autel, ne prononce qu'un nom dans sa « prière : ce nom, c'est celui de don Antonio « Perez. » — Le confident était devenu le rival! Cependant ce secret était connu d'une puissance sombre, effroyable, qui ne frappait et ne prononçait ses arrêts que la figure couverte d'un voile, qui avait fait agenouiller devant elle le vainqueur de François Ier, le pape Sixte-Quint, Philippe II lui-même. Cette puissance était l'inquisition! Don Quiroga représentait ce sanglant tribunal, il connaissait la cause de l'élévation de don Perez, il jalousait sa gloire et peut-être son amour; il voulait faire crouler de son piédestal celui qui siégeait maintenant le premier au conseil, le seul qui ne fût pas dans l'ombre auprès du héros de Saint-Quentin. Un mot, penserez-vous, aurait suffi; un billet adressé au roi! Erreur : écrire ou parler c'était exposer sa tête : c'était dire : — « La tombe « est muette et profonde, jetez-y le délateur et « l'amant; le délateur, pour le punir de connaî- « tre les fautes, les scandales de votre vie; l'a- « mant, pour vous venger. » — Or, Quiroga tenait à ses jours; il voulait les honneurs, mais il voulait les conquérir sans danger : d'ailleurs, don

Perez pouvait lutter d'audace et d'adresse ; et il avait un ange gardien qui veillait sur lui ; c'était son génie. Il fallait donc tracer une embûche bien ténébreuse, creuser un abîme bien invisible : tout cela se fit.

Antonio, blessé à la bataille de Lépante où don Juan avait sauvé la chrétienté, fut transporté à Venise sur les galères d'André Doria. Là, un ange vint s'asseoir à son chevet, faire entendre à son oreille de douces paroles, murmurer de tendres aveux. Là, Lauretta Moncenigo aima son Antonio plus que la madone. C'était avec lui qu'elle glissait la nuit dans la gondole sur les eaux de la Brenta ; qu'elle s'égarait sur le rivage du Lido, sous les allées ombreuses d'orangers où l'on respire amour et parfums tout à la fois. Un soir, la tête appuyée sur l'épaule de son Espagnol, elle lui disait : « Mon Antonio, ta vue est « plus douce que celle de ce beau soleil dont les « rayons nous arrivent brisés par ce feuillage ; « ta voix plus tendre que cette lointaine chanson « du pêcheur... Aussi, une idée me fait souvent « frissonner. Je me dis : s'il redemandait Madrid, « serait-ce pour sa patrie seulement ; n'a-t-il pas « laissé quelque brune Andalouse, qui l'attend « penchée sur la route d'Italie ? » Une main pressa celle de Lauretta ; une voix lui répondit : « à toi, toujours à toi ! » — Puis, des pleurs se firent entendre, des serments de constance, des promesses de retour. Don Perez quittait Venise pour la guerre dans les Alpuxarres. Lauretta la vénitienne fut l'instrument dont se servit l'inquisiteur don Quiroga. Jamais complot ne fut mieux ourdi ; jamais haine ne fut mieux calculée. Opposer l'Italienne à l'Espagnole, jeter entre ces deux femmes, entre leurs deux amours si passionnés, celui qu'il voulait perdre, puis, par-dessus tout cela, faire planer la figure de Philippe II, Philippe II qui n'avait pas reculé, quand il s'était agi de chercher des victimes dans sa propre famille, qui frappait sans pitié, sans remords, qui s'écriait : « Je serais moi-même le bourreau de mon fils ! » c'était se venger hideusement bien.

La guerre contre les maures était finie depuis longtemps. Don Perez était devenu premier ministre. La gloire, cette maîtresse impérieuse, les ambitions réalisées, et, par-dessus tout, l'amour puissant, indicible, de dona Mendoza, avaient chassé de son âme le souvenir de la jeune fille de Venise. La toison-d'or se balançait au cou d'Antonio, le chapeau de grand d'Espagne couvrait sa tête ; le roi lui disait, en mettant sa main dans la sienne :

— Vous êtes un grand homme.

Et le grand homme s'endormait les yeux fixés sur son étoile.

L'envie ne dormait pas. Elle travaillait depuis cinq ans à son œuvre. Le moment de frapper était venu. Elle appela dans Madrid Lauretta Moncenigo.

— Aranguez était paré pour une fête royale. L'or et les cristaux, les lustres suspendus au milieu des allées du parc reflétaient sur leurs angles et leurs faces brillantes des milliers de rayons, qui luttaient victorieusement avec la nuit. Les vents de l'Andalousie apportaient sur leurs ailes les parfums de ses montagnes odorantes et de ses forêts de citronniers. La foule inondait les appartements, elle n'attendait plus que le maître pour se répandre dans les jardins, et donner l'élan à la joie longtemps contenue. Un homme masqué se promenait alors dans le parc ; à côté de lui se trouvait une femme indifférente à ce luxe, et tremblante de colère.

« Ainsi, disait-elle, il me trompe ! — Oui. — « Oh ! quand pourrai-je me trouver face à face « avec lui ? — Plus tard. — Vous verrez alors l'Italienne. — Pas de cris ; ce serait inutile. — J'ai là « mon poignard de Venise, mon poison de Ferrare. — Inutile encore. — Votre vengeance doit « atteindre deux personnes. — L'amante et lui ! « — Vous le pouvez d'un seul coup. — Comment ? « — Parlez au roi. — Pourquoi ? — Sa maîtresse « est votre ennemie. — Ciel ! — Vous reculez ? « — Vous me connaissez mal. — Quand verrai-je « Philippe II ? — Demain. — Où ? — Au Palatio-« Real. — Qui donc êtes-vous ? — Voyez.... »

Et l'homme masqué montra sous son manteau la croix des inquisiteurs : c'était don Quiroga.

—Comme à Venise, murmura la jeune fille ; là-bas le Conseil des Dix ; ici le Conseil de la Suprême !

En ce moment, le roi d'Espagne descendait le perron illuminé de candélabres ; près de lui se tenait une femme ; mais le regard de celle à qui tant de courtisans mendiaient un sourire, cherchait quelqu'un dans la foule. C'était Mendoza cherchant Antonio.

—Voyez ! dit l'homme masqué à celle qu'il faisait sortir par une porte dérobée, voilà....

— Ma rivale !

Et le doigt de Lauretta désignait la princesse d'Eboli; elle avait deviné son ennemie.

Lauretta fut remise entre les mains d'un familier du Saint-Office par le grand inquisiteur, qui rentra dans le palais. Les bosquets étaient pleins d'harmonie ; la danseuse espagnole sautait bondissante et voluptueuse sur le tapis moelleux d'un gazon épais et fleuri. Mendoza, du milieu de son cercle d'adorateurs, avait envoyé pour la nuit même un messager d'amour à don Perez qui, plein d'espérance, avait été rejoindre Philippe II, en son conseil extraordinaire. Une dépêche venait en effet d'être remise entre les mains du roi d'Espagne par un homme tout botté qui, grâce à son nom, à celui qu'il représentait, avait dû d'être admis immédiatement en audience particulière. Cet envoyé se nommait don Escobedo, lieutenant de don Juan aux Pays-Bas. Don Juan demandait de l'argent et des troupes; ses nombreuses victoires, surtout celle de Gemblours, l'avaient épuisé. A cette nouvelle, le front du maître se rembrunit. Depuis longtemps il soupçonnait son frère de vouloir ériger en monarchie indépendante les provinces qu'il rattachait cependant à la couronne. Don Perez, soit vieille haine contre don Escobedo, soit conviction, combattit la demande. Philippe II, du reste, avait sa réponse prête : c'était un refus. L'envoyé, dans sa réplique, accabla d'injures le premier ministre qu'il croyait auteur du mauvais succès de sa mission ; il alla même jusqu'à proférer quelques paroles insultantes pour sa majesté catholique : — « Pas de bourreaux, mais des soldats, » disait-il. Prévoyait-il son sort ? car le roi se conduisit en bourreau ! Une heure après cette audience, le corps d'Escobedo tombait percé de coups non loin de la maison où Lauretta avait été conduite. La colère, l'amour, la jalousie se livraient un rude combat dans son âme, et le sommeil fuyait sa paupière, quand un cliquetis d'épées se fit entendre, puis, un bruit sourd, pareil à celui d'un corps qui tombe à terre, puis des pas précipités, pareils à ceux d'une fuite. La Vénitienne descendit aussitôt, souleva l'agonisant dans ses bras et l'appuya contre la muraille; ce dernier prit alors ses tablettes, traça quelques mots d'une main tremblante; puis, levant des yeux reconnaissants : « Portez ces adieux à sa majesté catholique : c'est la volonté d'un mourant.» — C'était dire : ce que je demande est sacré, courez au palais.

Aranguez était encore étincelant de lumières, le maître paraissait moins sévère, on croyait même, et c'était une nouvelle inattendue, qu'un sourire était venu glisser sur ses lèvres. Un sourire ! et cependant il savait qu'à cette même heure se dénouait un drame sanglant, qu'un homme se débattait sous un poignard qu'il avait payé, et que cet homme était revêtu d'un caractère sacré, celui d'ambassadeur !

La Vénitienne, repoussée par les gardes, insistait pour entrer. N'espérait-elle pas revoir son Antonio, sa rivale ! les passions et le devoir ne parlaient-ils pas à son oreille ! ses cris, son costume, sa beauté, avaient attiré un concours immense, quand le familier, son conducteur, la reconnut. Le grand inquisiteur survint bientôt, il prit les tablettes de don Escobedo, y jeta un regard rapide. Un cri s'échappa de sa poitrine ; dans ce cri il y avait de la joie, de la haine, de l'orgueil; Lauretta crut à de l'indignation, la malheureuse n'avait rien lu ! elle traversa les appartements royaux.

Cette enfant de Venise, dans son magnifique costume, vit les danses cesser à son approche, tout le monde se précipiter sur ses pas, en disant : « Qu'elle est belle ! » Elle l'était aussi : belle de sa beauté, belle de son amour, belle de son désespoir. Quand elle passa devant la princesse d'Eboli, ces deux femmes se jetèrent un regard où il y avait déjà de la haine, et la première lui laissa ces mots pour adieu : « A demain ! » Don Perez était resté dans la chambre du conseil ; le grand homme rêvait à son bonheur ; il ne vit donc pas son ancienne amante s'approcher de Philippe II, et lui remettre l'écrit de don Escobedo. Le roi le lut, Quiroga l'observait; il ne le vit pas seulement pâlir. La vengeance n'en sera que plus éclatante, pensa-t-il. Aussi un éclair de triomphe passa dans ses yeux, quand il vit don Perez s'approcher, et le capitaine de service ranger en bataille la compagnie des gardes wallonnes.

Les instruments étaient muets, on s'interrogeait à voix basse avec anxiété, Lauretta avait été entraînée dehors, don Perez s'étonnait de ces préparatifs inconnus. Dona Mendoza tremblait, sans

pouvoir s'en expliquer le motif. Philippe II s'avança au milieu d'un grand calme; puis, d'une voix forte : « Capitaine, prenez l'épée de don Pe- « rez. » Le capitaine obéit. « Fils du duc d'Albe, « arrachez le chapeau de la tête de don Perez. » Le fils du duc d'Albe obéit. « Monsieur l'alcade-major, allez prendre le blason de don Perez pour qu'il soit brisé aux yeux de notre capitale. » L'alcade obéit. « Monsieur le grand-aumônier, rendez-vous au cachot du Saint-Office, qui va se refermer sur don Perez. » L'aumônier obéit.

Don Perez ne bougea pas. Il vit qu'il était perdu. Pourquoi ? « Don Escobedo vient d'être assassiné. » Un cri d'horreur se fit entendre. « Son assassin, le voilà, reprit le roi en montrant don Perez. — « C'est faux ! c'est faux ! s'écria ce dernier. Puis : Dieu vous garde, sire. » Il sortit avec calme, et l'Espagne compta un grand homme d moins. Les tablettes apportées par Lauretta d saient seulement : « Don Perez est l'amant d dona Mendoza. »

Lauretta disparut depuis. Nous l'avons dit : tombe est muette. Quant à dona Mendoza, el fut reçue au couvent de Los Dolores, où la dou leur.... le poison peut-être vint bientôt termin ses jours.

Et le lendemain de cette funeste journée, le r d'Espagne faisait tendre de riches tentures la c thédrale de Madrid, pour son mariage avec Ann d'Autriche ! (1)

CHARLES FRANCK.

(1) Extrait des *Études historiques*, dédiées à M. général Sébastiani, qui en a agréé la dédicace.

UN ANTONY.

I.

Dans une petite chambre dont la fenêtre donnait sur la rue principale de Corbeil, et dont les rideaux bleus soigneusement fermés ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux et azuré sur un ameublement élégant, mais bizarre, un jeune homme au teint pâle, au front plissé, se tenait accoudé sur une table couverte de papiers, le menton emboîté dans sa main gauche, et de sa main droite caressant, comme par distraction, un portrait de femme.

Une brochure était ouverte devant lui, et sa lecture l'absorbait à tel point qu'il prononçait à haute voix les lignes que son œil parcourait.

« Les autres hommes, du moins, lisait-il, les « autres hommes, lorsqu'un événement brise leurs « espérances, ont un frère, un père, une mère, « des bras qui s'ouvrent pour qu'ils viennent y « gémir ! Moi ! moi ! je n'ai pas même la pierre « d'un tombeau où je puisse lire un nom et pleurer !

« Les autres hommes ont une patrie, moi seul « je n'en ai pas; car, qu'est-ce que la patrie ? le « lieu où l'on est né, la famille qu'on y laisse, les « amis qu'on y regrette.... Moi, je ne sais pas « même où se sont ouverts mes yeux. Je n'ai point « de famille, je n'ai point de patrie ! »

Le jeune homme, à ces mots, s'arrêta. Sa mai laissa tomber le portrait de femme, et des larme semblaient prêtes à s'échapper de ses yeux. Tout à-coup il s'écria : « Mais cette histoire est mo histoire ! ces souffrances sont les miennes ! ce Antony, c'est moi !... Oui, c'est moi ; car moi aussi je n'ai pas de patrie, je n'ai pas de famille pas de mère qui m'ait embrassé. Je n'ai, comm Antony, que l'amour d'une femme. Mais, plu heureux que lui, j'ai cet amour sans partage. Moi Adèle, à moi, m'a aimé sans famille et sans nom et son père n'a point repoussé le bâtard. Elle peut-être, elle sera ma femme. »

Et il baisa le portrait, puis il continua sa lecture :

« Un homme vint et me fit souvenir de tout. I « vous offrit un nom, un rang dans le monde, e « me rappela à moi que je n'avais ni rang, ni nom à offrir à celle à qui j'aurais offert mon sang ? »

Frappé d'une soudaine idée, il se leva brusquement et dit avec agitation :

« Mais si un homme venait aussi près du père de mon Adèle, s'il lui offrait un rang et une fortune, de quel droit voudrais-je traverser de mes prétentions injustes les prétentions fondées de ce rival ? Jusqu'à présent M. Digear m'a traité comme

ı père. Depuis le jour où le hasard le fit se trou-
r sur mon passage, il a été mon seul, mon vé-
table ami. Sa maison m'a été ouverte à toute
ure. Il a vu naître et grandir mon amour pour
dèle, sans que jamais un regard, une parole m'ait
it entendre que je ne pouvais être, moi bâtard,
poux de sa fille. Il sait tout pourtant ; il sait que
secret de ma naissance est impénétrable, et que
ne vis que d'une aumône dont la source me fut
ujours inconnue.

Mais s'il venait s'offrir à lui un jeune homme ri-
e avec un grand nom, ne pourrait-il pas réfléchir
ue, pour m'avoir tiré de mon isolement, il ne m'a
oint livré l'avenir de sa famille, et que, pour m'a-
oir rapproché de sa fille, comme un frère d'une
œur, il ne m'a point nommé son époux ? Ne pour-
ait-il point songer qu'après tout ce serait folie de
e préférer, moi, sans fortune et sans nom, à
elui qui se présenterait avec un nom et une for-
une ?... Dans ce cas, aurais-je le droit de me plain-
re ? Je ne lui suis rien : il ne me doit rien..... Et
ourtant si je perdais Adèle, je perdrais tout ce
ui m'attache à la vie. Je n'aurais plus d'avenir,
oi qui n'ai déjà point de passé... Alors... Alors.. »

La porte s'ouvrit, et M. Digear entra dans la
hambre. C'était un homme de quarante-cinq ans,
la physionomie ouverte, bien qu'un peu sévère.

« Qu'avez-vous, mon cher Gustave, dit-il au
une homme, en lui prenant affectueusement la
ain ? Vous paraissez agité.

— Mais non, je lisais.

— La soirée est belle, mon ami. Venez faire un
our de promenade avec moi. Je désire vous par-
r. »

Gustave frissonna et le suivit sans mot dire.

II.

« Gustave, dit M. Digear à son jeune ami, il
st un sujet sur lequel je ne vous interroge jamais,
oins dans la crainte de paraître indiscret, que
our ne point réveiller en vous une impression pé-
ible. Mais une circonstance dont je vous ferai
ientôt part me force à vous adresser aujourd'hui
ne question.

— Je vous écoute.

— Depuis le jour où votre amitié m'a confié
out ce que vous savez de votre naissance, n'êtes-
ous point parvenu à découvrir de nouveaux ren-
eignements ?

— Non, mon ami, et je ne puis en espérer au-
cun. L'époque la plus reculée dont j'aie gardé le
souvenir me reporte à mon séjour dans une insti-
tution de Saint-Denis. Pendant que tous mes jeunes
camarades avaient une famille au sein de laquelle ils
allaient passer les vacances, seul, je ne me con-
naissais ni parens ni domicile. Je ne communiquais
qu'avec un conducteur de diligences, qui venait
de temps à autre m'apporter un peu d'argent.

« Un jour je l'interrogeai : après quelques hési-
tations, il finit par m'apprendre que le 19 juillet
1810, arrivant de Lille à Paris à cinq heures du
soir, sans voyageurs, il ouvrit la rotonde de sa
diligence pour en retirer quelques paquets, et il
fut très surpris d'y trouver un enfant au maillot, à
demi mort de fatigue et d'inanition. — Cet enfant,
c'était moi.

« Après avoir rempli les formalités d'usage et
fait à l'autorité une déclaration fort incomplète,
puisqu'il ne pouvait même savoir si c'était à Lille
ou le long de la route, ou bien à Paris que j'avais
été déposé dans la diligence, il m'emporta chez
lui. Il était marié, mais n'avait point d'enfants. Il
me confia aux soins de sa femme qui, en défaisant
mes langes, trouva un portefeuille rouge dans le-
quel étaient 40 billets de banque de mille francs.
Du reste, aucune marque sur mon corps ni sur
mon linge, aucune note écrite ne pouvait faire
soupçonner à qui j'appartenais.

« Le conducteur, qui était un honnête homme,
ne négligea pas mon éducation. Dès l'âge de six
ans, il me fit entrer dans le pensionnat de Saint-
Denis dont il connaissait le chef, et où il venait
payer régulièrement le prix de ma pension.

« Voilà tout ce qu'il put m'apprendre.

« J'ai su depuis qu'après avoir perdu sa femme,
et forcé d'aller se fixer en Auvergne, il avait con-
verti mes quarante mille francs en rentes sur l'é-
tat, et rendu un compte fidèle de sa gestion au chef
du pensionnat, en lui remettant non seulement le
capital, mais encore toute la portion des revenus
qui n'avait pas été dépensée. L'honnête homme
partit pauvre et les poches vides, après avoir tenu
dans ses mains une fortune qu'il pouvait si facile-
ment s'approprier ; il partit sans que je pusse le
remercier de ses soins généreux !... Huit jours
après, le chef d'institution m'apprit que la dili-
gence qui le portait avait versé près de la Charité,
et que le malheureux avait été lancé de l'impé-
riale dans la Loire, où il avait péri.

« Depuis ma sortie du pensionnat, j'ai passé trois ans à Paris, suivant un cours de droit, sans avoir de dessein arrêté. Seul au milieu de la foule, perdu dans ce monde que je haïssais d'instinct, je ne vivais qu'avec moi-même : indifférent à tout ce qui se passait autour de moi, j'étais moralement, en face de ma triste destinée, ce qu'est, vis-à-vis la mort, le vieillard en qui l'affaiblissement des facultés physiques a créé une sorte de résignation factice.

« Fatigué de cet état d'atonie, et dégoûté de Paris, dont la vie bruyante et coûteuse ne pouvait convenir ni à la taciturnité de mon caractère, ni à mes faibles ressources, je vins m'établir à Corbeil, où je vous ai connu. Maintenant, vous savez tout.

— Eh bien, à mon tour, mon jeune ami, confidence pour confidence. Ecoutez-moi.

« Je ne suis pas riche, ou, pour mieux dire, je n'ai qu'une modeste pension de retraite en ma qualité d'ancien capitaine de vaisseau. Bien loin d'assurer l'avenir de ma fille, cette faible somme suffirait à peine pour nous faire vivre. Vous voyez cependant que notre train de maison est monté sur un pied qui semble indiquer de plus grandes ressources. Nous devons cette aisance à la générosité d'un riche colon de la Martinique, frère de ma défunte épouse, et dont Adèle est la seule héritière. Sa fortune est considérable ; il est trois fois millionnaire. C'est donc de lui que dépend le sort d'Adèle.

« Telle était notre position au moment où je vous ai rencontré. Ma fille et moi, nous aimions peu le monde, et nous préférions à ses vains plaisirs les tranquilles douceurs du foyer domestique. J'appréciai vos excellentes qualités, et je vous reçus chez moi. Bientôt vous devîntes notre seul ami, et je vous regardai comme un fils. Je m'aperçus bien que vous aimiez ma fille ; mais je ne m'en étonnai pas : elle est si douce et si jolie ! Elle vous aima aussi, et je n'y mis point obstacle : je ne connaissais personne plus digne que vous de son amour. Vous le dirai-je ? En vous voyant tous deux autour de moi, je ne rêvais point d'autre bonheur pour mes vieux jours que celui de vous unir et de vivre au milieu de vous. Vous n'aviez point de famille ; eh ! que m'importait ? vous ne m'en aimeriez que mieux. Vous n'aviez point de fortune ; que m'importait encore ? Celle de mon beau-frère nous suffisait et de reste. Voilà pourquoi j'ai encouragé par mon silence, imprud peut-être, un amour qui peut nous causer à t bien des larmes. »

Gustave tressaillit.

« Hier j'ai reçu de la Martinique une lettre p laquelle mon beau-frère me mande qu'il veut n sa nièce auprès de lui. « Je lui ai choisi un épou « me dit-il ; c'est le fils d'un colon mon voisi « c'est un mariage fort convenable. Je leur céd « rai mon exploitation qui, réunie à celle du pè « d'Alfred, deviendra la plus vaste plantation « nos colonies. Libres de tout souci, nous vivro « ensemble, mon cher beau-frère, toi vieux m « rin, et moi vieux planteur. Je vous attends sa « retard. Sans retard, entends-tu bien ? Tu sa « ce que cela veut dire. »

« Hélas ! je ne le sais que trop. Cette derniè phrase équivaut à un ordre formel de dépar Mon beau-frère est absolu, comme tous les pa venus. La moindre contradiction l'irrite, et si j'hé sitais à lui obéir, je causerais peut-être à mon en fant un tort irréparable.

« Vous tremblez, mon jeune ami. Ce n'est pa sans une vive douleur, croyez-le bien, que je vo fais un pareil aveu. Dieu m'est témoin que si j pouvais assurer à ma fille une fortune indépen dante, ou si vous étiez vous-même assez riche pou qu'elle pût se passer des bienfaits de son oncle je n'aurais point d'autre gendre que vous. Je jug assez bien Adèle pour croire qu'elle préférerait à la position brillante qu'on lui prépare, une position plus humble qui ne la séparerait point de vous Mais je suis père, Gustave, et mon devoir est de ne point sacrifier l'avenir de ma fille à l'amitié que vous m'avez inspirée, ni à l'amour encore indéci qu'Adèle pourrait avoir pour vous. Après moi que lui restera-t-il ? La misère avec vous ou la richesse avec son oncle. Gustave, choisissez vous-même pour elle. »

Gustave ne répondit pas. Il était debout, immobile, les bras croisés, et la tête penchée su sa poitrine. On eût dit une statue.

« Si vous n'étiez que pauvre, reprit M. Digear, après une courte pause, je vous emmènerais avec moi, et je dirais à mon beau-frère : « Voici mon « fils d'adoption et l'époux du choix de ma fille ; » peut-être il se laisserait fléchir ; mais vous n'ête pas seulement pauvre, vous êtes aussi.....

— Je suis bâtard ! s'écria Gustave avec un accent terrible.

— Calmez-vous, mon cher Gustave. C'est un bien cruel sacrifice que la nécessité nous impose à tous trois, et nous avons besoin pour l'accomplir de toute notre force et de toute notre raison. Eh bien, oui ! vous êtes bâtard, puisque vous avez vous-même prononcé ce mot. Je connais mon beau-frère ; il est fier d'une famille qu'il dit ancienne et de la particule qui précède son nom. Quand il saurait la triste vérité, il vous repousserait en prononçant même en votre présence des paroles que ni vous ni moi ne pourrions entendre de sang-froid. Evitons ce malheur.

— Je vous comprends, mon père. Mais, la quitter ! la quitter ! oh, jamais !

— Du courage, mon fils, fiez-vous à moi, et ne perdez pas tout espoir....

— Si vous partez, Adèle est perdue pour moi... Elle ne partira pas ! Je vous le dis, elle ne partira pas !

— Insensé ! et qui pourra l'empêcher ?

— Moi, s'écria Gustave avec une exaspération toujours croissante. Je lui dirai de choisir entre les millions que lui promet son oncle, au prix de son bonheur, et l'amour d'un homme qui n'a que sa vie à lui donner. Elle ne partira pas ! N'espérez pas qu'elle parte !

— Gustave, au nom de l'autorité que mon âge et mon amitié me donnent sur vous ; au nom de Dieu, à qui je dois compte de l'avenir de ma fille, de Dieu que vous devez aimer, vous qui ne connaissez pas d'autre père, je vous défends de dire à mon Adèle un seul mot à ce sujet. »

Gustave courba la tête et dit d'une voix sourde : « J'obéirai. »

— Espérez, mon ami, reprit M. Digear avec douceur et en lui serrant la main. Je reculerai mon départ le plus possible, afin de vous donner le temps de faire de nouvelles recherches. »

En ce moment, un voisin de M. Digear, qui revenait de la promenade, l'accosta, et le vieux marin, qui n'était pas fâché de trouver un prétexte pour quitter Gustave, suivit le voisin, en répétant tout bas au jeune homme : « Espoir et courage ! »

III.

Gustave rentra dans sa chambre, l'œil humide et le front brûlant. Cette révélation inattendue venait de briser violemment le seul lien qui l'attachait à la vie. Une fois séparé d'Adèle et de son père, il n'avait plus personne qui l'aimât et qu'il pût aimer. Il retombait tout entier dans cet isolement funeste d'où l'avait retiré M. Digear, isolement rendu plus insupportable encore par le souvenir du bonheur qu'il perdait.

Toutes ces idées se heurtaient confuses dans son esprit. Il aperçut *Antony* ouvert encore sur sa table, ouvert à cette page fatale où son œil égaré put lire de nouveau les lignes suivantes :

« J'avais perdu mon malheur dans votre amour.
« Les jours, les mois s'envolaient comme des ins-
« tants, comme des songes. J'oubliais tout près de
« vous... Un homme vint et me fit souvenir de
« tout... Il vous offrit un rang, un nom dans le
« monde... Et me rappela, à moi, que je n'avais
« ni nom ni rang à offrir à celle à qui j'aurais offert
« mon sang. »

« La voilà donc réalisée, s'écria-t-il, la triste prévision que ces lignes m'avaient inspirée ! J'étais heureux et calme ce matin. J'ai lu quelques pages, et cette lecture a suffi pour m'éclairer... Insensé que j'étais ! Je rêvais le bonheur, sans avoir rien de ce qui le donne ici-bas ! Je ne possède ni or, ni amis, ni famille, et je croyais pouvoir être heureux, heureux à vingt ans, lorsque tant d'autres, qui ont tout cela, usent leur vie à chercher le bonheur ! »

Gustave, dans sa rage, froissait la brochure ; il allait la déchirer lorsque son regard tomba sur une page où il lut les mots qui suivent :

« Mes pensées se heurtent, ma tête brûle... Où
« y a-t-il du marbre pour poser mon front ? Et
« quand je pense qu'il ne faudrait pour sortir de
« l'enfer de cette vie que la résolution du moment ;
« qu'à l'agitation de la frénésie peut succéder, en
« une seconde, le repos du néant ; que rien, même
« la puissance de Dieu, ne peut empêcher que ce-
« la soit, si je le veux !... Pourquoi donc ne le vou-
« drais-je pas ? Est-ce un mot qui m'arrête ?... sui-
« cide ! »

Gustave rejeta le livre et saisit, par un mouvement convulsif, un pistolet suspendu près de sa cheminée. Il l'arma, appliqua la bouche du canon sur sa poitrine. « Mais non, s'écria-t-il, ce n'est point là la mort qui me convient. L'explosion attirera du monde ; on s'approchera de mon corps encore chaud et l'on dira : « C'est M. Gustave. »

La nouvelle se répandra de proche en proche, et mon suicide fera jaser la ville comme l'eût fait jaser mon mariage. Ce qu'il me faut à moi, c'est une fin solitaire et mystérieuse comme ma naissance. Je veux que l'homme qui me trouvera froid sur la grève ne puisse pas appliquer un nom à mon cadavre, de même que celui qui m'a trouvé dans mes langes n'a pu en appliquer un à mon corps de nouveau-né. Je veux qu'il me jette inconnu dans ma sépulture, comme l'autre m'a jeté inconnu dans la vie. Un tombeau sans nom, à moi dont le berceau n'eut point de nom! Voilà ce qu'il me faut. »

Gustave sortit précipitamment.

Il marchait à grands pas dans la rue, et bientôt, guidé par l'instinct plutôt que par sa volonté, il se trouva sous les fenêtres de M. Digear. Il s'arrêta un moment: la fenêtre du salon était fermée, mais les rideaux ouverts lui permettaient de voir, à la lueur d'une lampe, Adèle assise près de son piano. Il chercha à distinguer les sons de l'instrument: c'était le galop du *bal masqué* de *Gustave* que jouait la jeune fille. Quelques secondes après les dernières notes, Gustave entendit un éclat de rire. C'était Adèle... Adèle qui riait.

« Elle rit, s'écria-t-il; elle rit tandis que je souffre, tandis que je la pleure. Elle est heureuse à l'idée peut-être qu'un jeune époux et plusieurs millions l'attendent au delà des mers. Elle rit sans songer à moi, à moi, qui pour elle vais... Mais qui m'empêche d'être heureux aussi? Ne puis-je pas l'arracher à l'époux qui me l'arrache? Elle est à moi avant d'être à lui.

Il repassait dans sa mémoire le troisième acte d'*Antony*. « Mais non, reprit-il, que me servirait de flétrir toute son existence? Non! je ne trahirai pas la confiance de son père, qui s'est ouvert à moi, et, devant la violence de mon amour, a fait appel à la force de ma raison. « Espoir et courage, a-t-il dit. » L'espoir ne dépend pas de moi; je n'en ai plus, je n'en puis avoir; mais je puis avoir du courage, et j'en aurai. »

Il s'éloigna précipitamment, et se trouva bientôt assez loin de la ville. Comme il marchait à pas rapides, sans regarder autour de lui, il passa près de deux femmes du peuple qui revenaient d'un marché voisin, et dont la plus âgée dit à sa compagne, habitante de Corbeil:

« Quel est ce jeune homme qui se promène comme un pompier qui va au feu?

— On n'en sait rien, ma chère. Voilà déjà près d'un an qu'il est dans la ville, sans qu'on lui connaisse plus de parents qu'à Pierre, le garçon du boucher Hiroux. Il ne voit qu'un vieux monsieur de la marine avec sa fille, qu'il doit épouser. Il y en a qui disent comme ça que c'est un neveu de l'empereur Napoléon, à qui le gouvernement a permis de rester en France, à condition qu'il n'irait jamais à Paris, et qu'il ne dirait son nom à personne... Ça c'est un fait qu'on ne l'a pas vu aller une seule fois à Paris; et quant à son nom, il se fait appeler M. Gustave.

— M. Gustave tout court?

— Tout court. D'autres cancannent que c'est un fils de Louis XVII dont le gouvernement n'ose pas le garder à Paris de peur des carlistes, et qu'il n'ose pas le mettre en prison de peur des journaux; c'est pourquoi qu'il le tient ici sous la surveillance de M. Prudhomme, le commissaire de police, et que ce vieux monsieur de la marine serait un procureur du roi déguisé pour être son gardien. Il y a aussi la mère Durand qui dit que c'est un forçat libéré; mais j'en crois pas un mot, et je laisse dire les langues, ça ne me regarde pas.

— Un forçat libéré? il est trop jeune et trop gentil pour ça; car il a l'air bien gentil, ce monsieur! C'est dommage qu'il se promène en courant comme un évaporé..... Tiens, Marianne, c'est peut-être le Juif errant. »

Tandis que ces femmes devisaient ainsi à son sujet, Gustave était arrivé sur un pont. Il faisait trop nuit pour qu'on pût voir au delà de cinq ou six pas. Sûr de n'être pas aperçu, Gustave monta sur le parapet, et se précipita dans la Seine!

IV.

Gustave fut arrêté dans sa chute par un crampon de fer fixé au-dessus d'une des arches du pont, et qui saisit au passage le pan de son habit. La secousse fut violente; mais l'étoffe ne céda point complétement, et bientôt le malheureux jeune homme se vit suspendu à quelque trente pieds au-dessus de l'eau.

Dans cette position critique, il ne songea plus à la mort qu'il invoquait une seconde auparavant, et dont il n'était plus séparé que par un fil peut-être. Toutes ses pensées furent dirigées vers un seul but, à savoir de s'arracher le plus vite possible à ce pressant danger.

Il sentait déjà s'engourdir ses jambes pendantes. A la lueur incertaine de la lune, il distinguait bien à quelques pouces de son tibia gauche une pierre en saillie. sur laquelle il aurait pu reposer ses pieds ; mais il aurait fallu, pour l'atteindre, retourner un peu son corps, et le moindre mouvement pouvait rompre le lien fragile.

La situation commençait à devenir intolérable, lorsqu'au milieu de l'obscurité, Gustave vit poindre une lumière sur la Seine. Ce ne pouvait être qu'une embarcation. Le pendu s'arma de force et de patience, en attendant que la lueur lui permît de distinguer l'objet qui s'avançait.

C'était le bateau à vapeur de Montereau. Ce bateau se dirigea précisément vers l'arche au-dessus de laquelle était fixé Gustave. Au moment où il passait sous lui, Gustave agita son corps, et quelques mouvements le détachèrent du crampon. Il tomba sur le pont du bâtiment, à trois ou quatre pas de la chaudière.

Comme il était déjà tard, que la soirée était humide et froide, les voyageurs étaient tous renfermés dans les chambres. Il n'y avait sur le pont que le capitaine et un chauffeur, qui ne s'aperçurent point de la chute de Gustave, heureusement amortie par des ballots de laine que son pied avait rencontrés.

Gustave descendit dans la chambre, et prit place sur la banquette auprès de deux voyageurs qui terminaient une partie d'échecs. Bien que son imagination, qui repassait tous les incidents de cette étrange soirée, fût bien loin de l'échiquier où se concentrait toute l'attention de ses deux voisins, il ne put s'empêcher cependant d'y jeter un coup d'œil, lorsqu'un des joueurs s'écria : « Je vous défie de m'échapper cette fois. Dans cinq coups, vous êtes mat.

— C'est vrai, répondit l'autre joueur, après un assez long examen. »

Gustave, qui se piquait d'être fort au jeu d'échecs, dit en souriant : « Avec le jeu de monsieur, toute désespérée que soit sa partie, je parierais de vous forcer à me faire seulement pat.

— Ah ! pardieu ! je vous en défie.

— Permettez-vous, monsieur ?

— Bien volontiers. Je suis curieux de voir le coup. »

En moins d'une minute, Gustave eut sauvé la partie, et son adversaire désappointé quitta son siége en disant : « Je croyais le coup immanquable. »

Resté seul avec le second joueur, Gustave se disposait à le quitter, mais celui-ci continua la conversation en lui demandant : « Sommes-nous bien loin encore de Corbeil ?

— Nous y arrivons.

— Connaissez-vous cette ville ?

— Je l'habite.

— Avez-vous entendu parler d'un jeune homme qui se fait appeler M. Gustave ?

— C'est moi-même. »

Le voyageur tressaillit, serra la main de Gustave et se perdit au milieu des groupes, laissant son interlocuteur ébahi devant cette brusque retraite.

Ce serrement de main avait produit sur Gustave une impression extraordinaire. Le lendemain, il se demandait encore quel pouvait être ce personnage mystérieux, lorsqu'on lui remit une lettre, il y lut ce qui suit :

« Monsieur,

« Le hasard seul nous a réunis hier un instant. Je ne devais point vous voir, bien que j'eusse une communication importante à vous faire. Voici :

« Vous ne verrez jamais vos parents ; moi seul je possède le secret de votre naissance, qui est honorable, illustre même ; mais il ne peut vous être révélé que lorsque je serai séparé du continent européen par l'immensité des mers. Dans deux mois j'aurai dit à la société un adieu éternel ; c'est alors que vous serez instruit. Le 17 janvier prochain, une lettre sera mise à la poste de Paris par une main sûre ; cette lettre, qui vous parviendra le 18, vous révèlera un curieux et grave mystère d'où dépend votre position sociale et votre fortune. Cette feuille de papier sera le seul lien qui pourra vous rattacher à votre famille ; c'est elle seule qui vous indiquera les moyens de retrouver un nom et une existence brillante. Si elle venait à vous manquer, vous retomberiez pour jamais dans les ténèbres qui vous environnent aujourd'hui ; car, je vous le répète, je m'éloigne pour ne plus revenir, et nulle puissance humaine ne pourrait retrouver mes traces en ce monde. Or, il n'y a que moi qui sache ici bas qui vous êtes.

« Adieu ! Je souffre d'être séparé de vous pour toujours ; mais je suis content de vous avoir vu une fois, et je me console à l'idée que vous, du moins, vous serez heureux.

« Le joueur d'échecs. »

Le cœur de Gustave battait avec violence. « Le secret de ma naissance révélé ! Un nom ! une fortune !... Oh, oui ! un nom honorable sans doute... Une fortune loyale... Ça ne peut pas être autrement, puisque la lettre dit que je serai heureux.

« J'épouserai Adèle... pour être heureux. Il me la faut. Son père me l'a promise ; je serai riche ; je ne serai plus un... » Gustave était en proie à un violent désir, et dans l'excès de sa joie il sautait comme un enfant.

Il se rendit immédiatement dans l'appartement de M. Digear pour lui faire part de cette heureuse nouvelle. Adèle était avec son père, et ses doigts essayaient encore, sur le clavier du piano, le galop de *Gustave* ; mais alors Gustave entendait avec plaisir ces vifs et joyeux accords qui se trouvaient en harmonie avec la pétulante gaîté qui débordait dans son âme.

« J'ai quelque chose de grave à vous communiquer, dit-il en souriant à son vieil ami. » Et tous deux passèrent dans le cabinet de M. Digear.

L'officier de marine lut la lettre du joueur d'échecs, et il embrassa Gustave : « Tout cela, dit-il, est bien mystérieux ; mais tout est mystère autour de vous. Qui peut d'ailleurs avoir intérêt à vous tromper ? Ce n'est pas le seul roman qui se soit mêlé à la vie réelle... Quant à moi, j'augure bien de cette lettre, et je vous offre mes félicitations.

— Mais... partirez-vous pour l'Amérique ?

— Pas avant le 18 janvier. J'attendrai la révélation qu'on vous annonce. Puisse-t-elle amener un résultat conforme à vos désirs, et, je vous le répète, à mes plus chères espérances !

— Merci, mon père... » Des larmes mouillaient les yeux de Gustave.

Les deux mois s'écoulèrent trop lentement au gré du jeune homme, dont les angoisses redoublaient à mesure qu'approchait le jour solennel. Une autre personne attendait cet instant avec une impatience non moins vive ; et tous les soirs un vœu secret se trouvait mêlé à la candide prière qui s'élevait au ciel, du pied d'une couche virginale.

VI.

Le 18 janvier était une sombre et pluvieuse journée d'hiver.

A neuf heures, trois personnes étaient réunies autour du feu, dans la petite chambre que vous a fait connaître le commencement de cette histoire. C'étaient M. Digear, Adèle et Gustave.

Ils attendaient tous trois, avec la même anxiété, la lettre fatale. A les voir, on n'aurait pas deviné qu'ils étaient sur le point de recevoir une nouvelle heureuse et désirée. Leurs fronts étaient soucieux et sombres comme le temps. Gustave surtout était pâle et défait : le pauvre garçon n'avait pas fermé l'œil depuis trois jours.

Ce jour, pourtant, doit combler son espoir ; ce jour, il l'a désiré de toutes ses forces, il l'a appelé de tous ses vœux. Il doit décider de sa destinée, et cette destinée sera probablement heureuse... Eh bien, c'est précisément pour cela qu'il tremble. Quand bien même il en serait sûr, il tremblerait encore.

L'aiguille de la pendule marquait déjà neuf heures et quart, et le facteur, qui vient ordinairement à neuf heures, n'est point encore arrivé. Nul ne fait cette remarque tout haut ; mais tous les visages se rembrunissent.

Gustave s'approche de la fenêtre et regarde dans la rue. Dieu ! voici le facteur !... Un embarras de voiture l'arrête à vingt pas de la maison... Le front de Gustave est mouillé de sueur.

Le facteur approche ; il touche la porte... Malédiction ! il a continué son chemin sans s'arrêter... Tout est perdu ! Gustave est anéanti.

Mais non ; voici le facteur qui revient ; il remet quelque chose au domestique de M. Digear. Gustave, dans son agitation, va se précipiter sur l'escalier ; mais ses jambes fléchissent, et il retombe sur son fauteuil près de la cheminée.

Le domestique entre... « Une lettre pour M. Gustave et une autre pour M. Digear. »

Tous les yeux se fixèrent sur la lettre de Gustave, que le jeune homme avait vivement saisie. Quant à celle de M. Digear, personne n'y prit garde au milieu des graves préoccupations qui tourmentaient tous les esprits, et elle resta oubliée sur le bureau où M. Digear l'avait placée après l'avoir reçue des mains de son domestique.

« C'est bien l'écriture du joueur d'échecs ! » Un éclair de joie a brillé sur les trois visages ; le

feu lui-même, jusque-là presque éteint et délaissé, se ranime tout-à-coup et lance une flamme pétillante qui dore la chambrette d'une riante clarté.

Gustave a déjà décacheté la lettre, mais il est trop ému : en vain il essaie de lire ; un nuage épais couvre ses yeux.

« Lisez vous-même, dit-il à M. Digear, et il lui tend la lettre. Au moment où le marin croit la saisir, elle s'échappe de la main tremblante de Gustave et tombe dans le foyer. Adèle et M. Digear se précipitent... Effort inutile ! La flamme a déjà tout consumé... Le précieux document auquel est attaché une fortune, une existence, le nom de Gustave, l'avenir de Gustave, le bonheur de Gustave, tout cela n'est plus qu'une gaze noire et légère que l'air soulève, et qui s'envole par la cheminée. Tout est fini !

VII.

Gustave avait perdu connaissance. Huit jours on désespéra de sa vie ; un mois après il était sauvé, mais jamais il n'eut de nouvelles ni de sa famille, ni du joueur d'échecs.

. . . .

. . . .

Mais une lettre, pour le vieux marin, était arrivée en même temps que la lettre de Gustave.

Lorsque l'émotion causée par cette scène fut un peu calmée, M. Digear retrouva la missive oubliée. Elle était datée des États-Unis, et lui annonçait que son beau-frère venait de succomber à une attaque d'apoplexie. Comme Adèle était sa seule héritière, il n'y eut plus d'obstacle à l'union des deux amants. Gustave n'avait pas de fortune ; il se laissa enrichir par sa femme. Gustave n'avait pas de nom ; il s'appela Gustave Digear, avec l'autorisation du Garde-des-Sceaux.

Nos trois personnages, sans compter deux petits enfants, sont heureux aujourd'hui ; et Gustave, l'époux fortuné, relit encore avec attendrissement les pages d'*Antony*, mouillées des larmes de Gustave le bâtard.

ALTAROCHE.

LA TASSE CASSÉE.

Jamais soubrette de comédie ne fut plus vive, plus agaçante, plus spirituelle que Mlle Julie. Elle a toujours l'œil éveillé, le sourire aux lèvres et l'humeur enjouée : bien différente en cela de Mme Blainval, sa maîtresse, silencieuse, mélancolique et sombre comme il convient de l'être dans les premiers temps du veuvage.

Debout au milieu du salon, Mlle Julie tient d'une main un plumeau et de l'autre un billet ouvert. Inutile de dire ce qui l'occupe le plus de ces deux objets. Le billet renferme une déclaration fort tendre que Mlle Julie relit pour la dixième fois, tout en agitant machinalement le plumeau, sans regarder ce qu'elle fait. Double imprudence ! d'une part trop d'attention, de l'autre trop de négligence, voilà ce qui peut amener deux malheurs. Mais on songe à cela seulement lorsque le danger se réalise : — Une tasse de porcelaine tombe et vole en éclats sur le parquet. Le mal est déjà à moitié fait ; l'autre accident arrivera peut-être dimanche prochain.

Arrachée aux douceurs d'une intéressante lecture, Mlle Julie contemple le désastre que vient de causer sa coupable distraction. — Que dira Madame ? Un magnifique déjeuner de vieux Sèvres dépareillé ! La chose est d'autant plus grave, que ces porcelaines précieuses avaient été données à Mme Blainval par son mari ; et Mlle Julie sait combien sa maîtresse tient à tout ce qui lui rappelle le défunt.

— Je serai grondée, renvoyée peut-être, dit la piquante soubrette qui a perdu pour un moment son frais sourire et sa douce gaîté. Mais le naturel revient bientôt, et Mlle Julie ajoute avec malice : — Si je mettais cette maladresse sur le compte d'autrui ?

L'intention n'était pas charitable, et c'était là son moindre défaut. Encore fallait-il savoir sur qui faire retomber la faute. Personne n'était entré au salon, personne ne devait y entrer avant Mme Blainval.

C'est dans de pareils embarras qu'il est bon

d'avoir de l'imagination. Mlle Julie réfléchit pendant deux ou trois minutes, puis tout-à-coup son regard brilla, le sourire revint épanouir ses lèvres, et elle s'écria gaîment :

— J'ai mon idée !

Chez Mlle Julie, l'exécution était aussi prompte que la pensée. Descendre au jardin, ramasser une pierre, remonter au salon, casser un carreau de la fenêtre et placer la pierre au milieu des débris de la tasse fut pour elle l'affaire d'un moment.— Ainsi l'accident sera venu du dehors.

Oui, mais on ne casse pas les vitres à propos de rien, et Mme Blainval avait assez d'esprit pour deviner la ruse. L'idée demandait à être perfectionnée ; la pierre ne valait rien si elle n'était revêtue d'un prétexte plausible.

— Voici de quoi l'habiller, reprit l'ingénieuse soubrette qui tenait toujours à la main le fatal billet. Il n'y avait ni signature ni adresse à cette galante missive ; c'était une déclaration passionnée, mais vague et sans désignation. Mlle Julie pouvait faire le sacrifice d'une lettre qu'elle savait par cœur. La pierre fut donc enveloppée dans l'amoureux papier, et la ruse s'arma ainsi d'une complication qui devait assurer son succès.

Tout était disposé depuis une demi-heure environ, lorsque Mme Blainval entra dans le salon, seule et triste comme à l'ordinaire. Elle portait de longs habits de deuil qui ne gâtaient rien à l'élégance de sa taille et aux grâces de son visage. Du premier coup d'œil elle aperçut le dégât, et bientôt le regret que lui inspira la tasse brisée fut effacé par la colère qu'elle ressentit à la lecture du billet.

— Est-il possible qu'on m'écrive de pareilles choses ? s'écria-t-elle... Mais je n'en saurais douter, la lettre est bien pour moi, puisqu'elle est chez moi.

Ce qui l'offensait surtout dans cette déclaration, c'était le style qui lui semblait de la dernière impertinence. Écrit dans des termes plus convenables, le billet aurait produit beaucoup moins d'effet. Une femme du monde, attaquée comme une soubrette, ne peut accorder à cette injure l'amnistie de l'indifférence et du dédain : il faut à tout prix connaître l'insolent qui la connaît si mal...

— Mais, pensa Mme Blainval, ce ne peut être qu'un voisin.

La fenêtre qui avait donné passage au billet s'ouvrait sur des jardins. En face, s'élevait une belle et grande maison, dont les habitants n'avaient jamais occupé l'oisive curiosité de Mme Blainval. Pour la première fois, la jeune veuve se mit en observation derrière un rideau et passa en revue les hôtes du voisinage.

Au rez-de-chaussée, logeaient une dame anglaise et ses deux filles, vivant seules et dans une retraite absolue.

Au premier étage, un vieux général qui avait renoncé depuis longtemps au service militaire et aux orages des passions.

Au second, une honnête famille composée d'un père, d'une mère et de sept enfants, dont l'aîné était âgé de onze à douze ans.

Au troisième, pas de locataires ; c'était un appartement à louer depuis plusieurs termes.

Au quatrième.... Qui donc habitait le quatrième ? Les regards de Mme Blainval ne s'étaient jamais levés jusque là.

Tout-à-coup, à une des croisées de ce quatrième étage parut un jeune homme. Mme Blainval se cacha dans les plis du rideau ; mais le jeune homme ne regarda pas de son côté ; après s'être accoudé sur le bord de la fenêtre, il passa la main dans ses longs cheveux blonds et ses yeux se fixèrent sur l'azur du ciel.

— Il veut dissimuler et cacher son jeu, pensa la belle veuve, mais il finira bien par se trahir.

Cependant le jeune homme regardait toujours le ciel, et un quart d'heure se passa dans cette contemplation que Mme Blainval aurait trouvée toute naturelle si elle avait su que le voisin était un poète occupé pour le moment à chercher une rime rebelle.

Oui vraiment, un poète, et rien de plus ; un pauvre poète qui se nommait Adalbert et dont le monde entier ignorait le nom. Mme Blainval eut tout le loisir de voir sa figure, pleine d'agrément et d'expression. Puis, soit qu'il eût enfin trouvé sa rime, soit qu'il désespérât de la rencontrer dans les espaces du firmament, le poète se retira sans laisser tomber un regard sur la fenêtre d'où l'on épiait tous ses mouvements.

— C'est étrange, pensa Mme Blainval en oubliant un peu son ressentiment.

Elle attendit un autre quart d'heure, le jeune

homme ne reparut pas. L'inspiration était sans doute venue.

— Pourtant, dit la belle veuve, ce ne peut être que lui ; je n'ai pas d'autre voisin capable d'une telle témérité.

Elle examina le carreau brisé ; il lui parut évident que la fracture était faite de haut en bas. La lettre n'était donc venue ni des étages inférieurs ni des jardins.

Mme Blainval venait d'atteindre le onzième mois de son veuvage. L'instant était propice. Au milieu de la douleur et des regrets qui avaient rempli son âme, un petit coin s'ouvrait à la consolation. Heureux le premier occupant ! s'il sait profiter de ses avantages, il sera bientôt maître de la place tout entière.

Le hasard, qui avait tout fait en cette affaire, faisait arriver le poète Adalbert au bon moment. Tout devait lui servir de passeport, jusqu'à l'insolence de l'épître, jusqu'à son ignorance qui donnait à sa conduite l'attrait d'un problème que la charmante veuve voulait absolument résoudre.

Un adorateur ordinaire, arrivant par les chemins battus, aurait été infailliblement éconduit ; il se serait vainement signalé par des prodiges d'amabilité, par des miracles d'inventions délicates et de petits soins fleuris. Mais l'homme qui faisait sa déclaration à coups de pierres, qui cassait les vitres et les porcelaines pour se faire écouter, — celui-là méritait quelque considération.

Et puis, ce qui ajoutait du piquant à l'aventure c'était le contraste qui existait entre la douce figure du jeune homme et le ton cavalier de sa lettre ; c'était l'étrange contradiction de son attitude si timide avec la hardiesse de son procédé. Mme Blainval s'était montrée à la fenêtre, et il avait à peine osé lui lancer un regard furtif, lui qui expédiait un billet doux avec effraction et autres circonstances aggravantes.

Adalbert n'était pourtant pas absorbé par la poésie au point de rester insensible aux choses de la terre. Il abandonnait quelquefois ses contemplations célestes pour s'occuper un peu de ce qui se passait dans les régions inférieures. L'inspiration pouvait se trouver là-bas tout aussi bien que là-haut, surtout lorsqu'il apercevait sa belle voisine. — « Voilà, disait-il, la muse que j'aimerais à invoquer ! Mais voudrait-elle m'écouter, moi pauvre rimeur inconnu ? Il y a tant de distance entre nous deux !.... » Et Adalbert, attristé par ces réflexions, remontait vers les cieux.

S'il avait su où il en était avec sa voisine !

Mme Blainval fit placer son piano près de la fenêtre. Le printemps était venu et la croisée restait ouverte. La jeune veuve passait là de longues heures, et quelquefois impatientée, elle fermait les rideaux et restait un jour ou deux sans se montrer. Adalbert ne comprenait rien à ce manége, à ces bouderies, à ces encouragements.

Chaque fois qu'elle entrait dans son salon, madame Blainval regardait s'il n'y avait pas une seconde tasse cassée. Mais Julie prenait tant de précautions que l'accident ne se renouvela pas.

Le roman se prolongeait sur ce premier chapitre, lorsque Mme Blainval fut obligée de quitter Paris pour aller prendre les eaux de Bade. Les médecins l'avaient ainsi ordonné pour sa santé et pour sa douleur. — Les eaux de Bade calment merveilleusement les chagrins d'une jeune et jolie veuve. Il fallut donc céder aux prescriptions de la Faculté et aux sollicitations d'un oncle qui s'était fait une fête de ce voyage.

On partit. Le jour même où Mme Blainval monta dans sa chaise de poste, Adalbert, qui s'inquiétait peu de ce départ, reçut une visite à laquelle il était loin de s'attendre.

— Monsieur, lui dit le visiteur, vous êtes poète ?

— J'essaie de l'être, répondit modestement Adalbert.

— Je connais votre talent, je l'estime, et la preuve, c'est que je viens vous demander des vers. Oui, Monsieur, je suis éditeur et je veux publier, pour le jour de l'an, un album intitulé : *Bade et ses environs*. La poésie et la peinture composeront ce livre : un de nos premiers artistes s'est chargé des vignettes, voulez-vous vous charger de la description poétique ? Si vous acceptez, il n'y a pas de temps à perdre ; il faut partir sans retard ; mais j'ai songé à tout, et pour subvenir aux frais du voyage, je vous avancerai deux mille francs que voici sur les quatre mille qui doivent être le prix de votre travail.

Adalbert accepta, et, tout en faisant à la hâte ses préparatifs, il se demandait comment son mérite inconnu et son talent en portefeuille avaient pu lui valoir une pareille aubaine ? — Comment se serait-il douté que le secret de sa renommée était tout entier dans une tasse cassée ?

L'occasion était belle pour un début littéraire. Un livre magnifiquement orné et paraissant sous les auspices des étrennes, devait avoir un grand débit. Le poète pouvait donc ouvrir ses ailes et prendre son vol.

— Oui ! s'écria-t-il dans un noble élan d'enthousiasme, je me révèlerai ! le monde s'occupera de moi, la gloire et la fortune viendront, et je rencontrerai peut-être alors cette muse que mon cœur demande !

Les méditations d'un poète s'accommodent mal du mouvement et du bruit qui remplissent un séjour fréquenté par ce que le monde a de plus brillant et de plus animé. L'Europe entière s'était donné rendez-vous à Bade ; les plaisirs et les fêtes prenaient toutes les heures du jour et de la nuit ; la promenade, le concert, le bal, le jeu, se disputaient les baigneurs. Adalbert comprit que sa place n'était pas au milieu de ce tumulte. Deux ou trois jours lui suffisaient pour voir Bade et pour prendre ses notes ; dès que l'observateur eut fait sa besogne, le poète alla se renfermer dans une retraite isolée qu'il quittait de temps en temps pour visiter les environs et explorer ce divin pays si riche de beaux sites, si abondamment pourvu des trésors de la nature.

M[me] Blainval aperçut son jeune voisin un soir au bal ; il passa devant elle sans la voir, puis il disparut comme une ombre.

De retour à Paris, au bout de six mois d'un travail assidu, Adalbert rassembla ses amis, — deux ou trois compagnons de ses mauvais jours, — deux ou trois confidents de ses beaux rêves. Il leur lut son ouvrage, et ils battirent des mains. Heureux et fier de ce loyal suffrage, le poète alla trouver son éditeur.

Celui-ci ne le reconnut pas et lui demanda ce qu'il voulait.

— Je vous apporte mon manuscrit, répondit Adalbert.

— Un manuscrit ?... Ah ! Monsieur, les affaires vont mal ; les temps sont durs pour la librairie !

— J'espère que vous serez content de mes vers.

— Des vers, dites-vous ?

— Mais oui ; la description de Bade et de ses environs.

— Que voulez-vous que j'en fasse ?

— Mais ce sont, pour votre album du nouvel an, les vers que vous m'avez demandés.

— Moi !... Je vous ai demandé des vers ? Mais, Monsieur, je n'édite que des ouvrages de jurisprudence.

— Cependant je ne me trompe pas. C'est bien vous qui êtes venu chez moi et qui m'avez payé d'avance deux mille francs !

— Ah ! c'est juste ! Pardonnez-moi.... C'était un oubli, une distraction ! dit le libraire qui se souvint de la commission dont il s'était acquitté au mois de mai précédent.

L'éditeur reçut le manuscrit et paya le reste du prix convenu. Le volume parut sans vignettes et eut un très grand succès. Encouragé par les premiers rayons de sa gloire naissante, Adalbert osa fixer ses regards sur la jeune et belle femme qui se montrait souvent à la fenêtre depuis son retour comme avant son départ.... Mais l'ingrat ne devinait rien, et songeait déjà à quitter son quatrième étage pour prendre un logement plus digne de lui.

M[me] Blainval, qui ne portait plus qu'un demi-deuil très pâle, donna un bal pour célébrer le mariage d'une de ses parentes. Adalbert fut invité. En voyant de plus près la belle veuve, en remarquant son trouble lorsqu'il lui adressa la parole, le poète se dit :

— Voilà peut-être la muse que je cherchais !

Séduit par cette gracieuse idée, il fut empressé, galant, tendre, passionné. On l'aidait si bien, qu'il parcourut en quelques heures tout le chemin que M[me] Blainval croyait avoir fait avec lui depuis plusieurs mois.

— Enfin, dit-elle, il a parlé ! c'est bien heureux !

Elle lui répondit par un doux aveu qui surprit singulièrement Adalbert. Il ne s'attendait pas à un bonheur si prompt, et il en fut effrayé.

— Il faudra voir, pensa-t-il, et prendre des informations. Il y aurait peut-être imprudence à épouser une veuve qui glisse si vite sur la pente du sentiment.

Cependant il avait sollicité la faveur de se présenter le lendemain. On l'attendait : M[me] Blainval était seule.

Adalbert, en saluant, s'approcha d'une petite table sur laquelle étaient placées des porcelaines que le pan de son habit effleura.

— Prenez garde, lui dit la charmante veuve en souriant, vous allez encore casser une de mes tasses.

— Encore? reprit Adalbert étonné.

— Mais oui : ignorez-vous donc que vous en avez déjà cassé une?

— Je ne vous comprends pas, Madame.

— Cherchez dans vos souvenirs. Il y a six mois, lorsque vous avez osé m'envoyer une lettre à travers les carreaux de cette fenêtre?...

L'explication démontra qu'il y avait eu méprise. La lettre n'était pas de l'écriture d'Adalbert, et Julie n'était plus là pour avouer la vérité. La piquante soubrette ne voulant pas suivre sa maîtresse à Bade, avait changé de condition. Mais à quoi bon chercher qui a fait le coup et écrit le billet? Les deux cœurs s'étaient parlé, s'étaient entendus. Adalbert devait avoir tout le bénéfice de l'erreur, et il fallait à la belle veuve un second mari en remplacement de la tasse cassée.

EUGÈNE GUINOT.

NIVETTE.

NOUVELLE CEVENOLE.

Je connais un jeune homme que j'aime parce qu'il souffre et m'a choisi pour être le confident de ses peines; Paul est une de ces organisations tristement et noblement privilégiées qui passent pour faibles, car, aux yeux du vulgaire, rien ne ressemble à la faiblesse comme la force qui se domine. Élevé par une mère qui unissait aux grandeurs du cœur toutes les distinctions de l'esprit, et dont il était presque la seule pensée, Paul fut nourri des plus saines doctrines; ces nobles semences trouvèrent en lui un sol digne de les recevoir, mais leur développement fut arrêté par l'oisiveté d'une enfance passée dans les champs : elles restèrent donc à l'état de germe. Ce sont de merveilleux instincts; pleinement cultivés, ils eussent fait la gloire de celui qui les possède et le bonheur de son entourage; ignorant l'art de se produire au dehors, ils ne sont pour mon ami qu'un tourment. De là résulte dans le monde une gêne, un malaise, car le monde a peu de sympathie pour ce qu'il ne comprend pas au premier abord. Paul revient souvent froissé, triste et découragé des brillantes réunions où sa naissance et sa fortune lui assignent une place distinguée. Comme la défiance de soi-même est un des caractères qui distinguent les belles âmes, il s'exagère alors ce qui lui manque. Je l'ai vu ainsi vraiment malheureux pour des causes bien futiles et qui ne méritaient certes pas d'être un seul instant la préoccupation d'un esprit tel que le sien. Dans ces crises, sa mère le consolait et l'encourageait en lui apprenant à se mieux apprécier et en lui montrant les faiblesses et les vices de ceux dont il redoutait les jugements. Lorsqu'il eut perdu sa mère, il vint se confier à moi dans ses heures d'angoisse; cette confiance augmenta mon affection, car Paul grandit dans mon estime à mesure que son âme me fut mieux connue. Je m'efforçai de remplacer auprès de lui les consolations, les encouragements de sa mère, autant du moins qu'il est possible de suppléer à ce qui vient d'une mère.

Lorsque je cherche à distraire Paul de ses tristes pensées, je fais souvent intervenir dans nos entretiens des questions d'art pour lesquelles je sais que son imagination se passionne. Excitée par les chocs de la discussion, son intelligence secoue alors ses entraves et déploie des lumières dont je me réjouis pour son bien-être, car, lorsque notre âme trouve à se manifester avec supériorité, il en résulte une conscience de notre mérite, une satisfaction intérieure qui nous rend plus forts pour l'avenir.

Nous nous entretenions ainsi un soir de printemps, au pied d'un de ces grands vases de marbre blanc dont le galbe élégant se dessine avec tant de grâce sur la verdure qui ombrage la fontaine de Nîmes; bien que les marronniers élevassent et inclinassent au-dessus de nos fronts leurs masses touffues chargées de fleurs pyramidales; bien que la soirée fût calme et limpide, et que l'air, en se jouant sur des parterres émules des pompes de Versailles, s'imprégnât du parfum des lilas et des iris, ou de celui qu'exhalent les grappes dorées de l'acacia, les boutons purpurins de l'arbre de Judée, et apportât de la colline pro-

chaine les senteurs agrestes et salubres des pins et des lavandes; malgré l'antique prestige des ruines, le chant du rossignol, le murmure des eaux et leurs reflets étincelants sous les colonnades où se baignaient jadis les voluptueuses Romaines; malgré tant de charme et de majesté, le jardin était presque désert. Aux rayons mystérieux de la lune, des lis sans nombre resplendissaient autour des plates-bandes, comme une moisson d'argent; et, quand la lumière pénétrait l'épaisseur du feuillage, elle éclairait dans les allées de jeunes couples qui se promenaient à pas lents, les mains entrelacées, semblables à ces ombres heureuses que Virgile ou Dante nous peignent enveloppées d'une merveilleuse atmosphère.

Des poésies que l'art et la nature étalaient autour de nous à celles que formule la parole humaine, la transition était facile. Tel fut bientôt, en effet, le sujet de notre conversation; nous passâmes en revue les divers systèmes littéraires que notre siècle avait vus se produire. C'était l'époque où de hardis novateurs voulaient faire table rase de tout ce qui les avait précédés, et s'annonçaient comme devant élever, sur le sol littéraire ainsi déblayé, un monument d'une originalité complète. Parmi d'incontestables vérités, bien des théories puériles ou bizarres étaient proclamées, soutenues par eux : ainsi, j'avais toujours regardé comme peu digne d'un esprit sérieux, l'emploi systématique des accidents, des circonstances matérielles dans la conduite et le dénouement du drame moderne. Je développai longuement cette opinion et les motifs sur lesquels je l'appuyais.

Paul me combattit avec une persistance, une chaleur et une lucidité qui m'étonnèrent. — Si la soirée était moins avancée, ajouta-t-il, je vous raconterais un événement dont je peux garantir l'authenticité et qui vous convaincrait que les catastrophes les plus terribles sont déterminées par ces hasards, par ces circonstances matérielles dont vous niez l'influence. — Je ne nie pas cette influence, lui répondis-je, seulement je proteste contre l'abus. Racontez-moi, du reste, votre histoire; la nuit est belle, à quoi pourrais-je mieux la passer qu'à vous écouter, surtout si l'événement vous est personnel?

A ces mots, le front de Paul se rembrunit, sa tête se pencha; je me repentis de mes dernières paroles, car je compris qu'elles avaient remué, fait saigner peut-être, un des souvenirs les plus profonds de son cœur.

— C'est en effet ma propre histoire, reprit-il enfin; pardonnez si, pendant ce récit, je me laisse aller à des descriptions, à des détails qui vous paraîtront peut-être superflus. Lorsqu'elle revient par le souvenir sur un passé plein de bonheur et d'infortune, l'âme a besoin de s'épancher et ne sait pas se borner dans ses épanchements.

Je suis né dans les montagnes des Cévennes aux environs de Valleraugue; là nous possédons un domaine que ma mère affectionnait à cause de la sauvage beauté du site : l'habitation s'élève au sommet d'une pente couverte d'une herbe longue et touffue. Elle doit son nom de Nochéniers aux grands chênes qui la couronnent. Malgré leur noir feuillage et la majesté druidique de leurs troncs noueux, ces beaux arbres ne sont pas l'ornement le plus imposant de ce vallon : il est surtout remarquable par sa cascade. Profondément encaissée dans un ravin, la rivière se précipite soudain d'une effrayante hauteur avec de grands mugissements. Son lit est hérissé de roches, débris des bouleversements orageux; ce sont des masses de granit arrondies et polies par le flot qui les roule depuis des siècles, ou des entassements semblables à ces gigantesques autels que les Celtes élevaient à leurs divinités sauvages. Le plus énorme de ces blocs se dresse contre la cascade qui la divise; il se termine en aiguille comme ces masses qu'étale au désert Balbek en ruines. Au pied de ces roches s'épanouissent de grandes fougères; de noires excroissances végètent contre leurs flancs, et des lierres suspendent à leur sommet de funèbres guirlandes. Les ormes, les châtaigniers, les chênes et les noyers aux troncs blanchâtres comme des fantômes, y projettent de larges ombres, et le vent qui s'engouffre sous leurs voûtes, roule et prolonge lugubrement le fracas de la cascade. Cette description vous fera comprendre la prédilection de ma mère pour ce site dont l'isolement et le caractère sombre eussent épouvanté une imagination moins poétique.

Mon père avait confié la ferme de Nochéniers à une famille qui, pendant la tourmente révolutionnaire, montra pour lui le plus héroïque dévouement. Du souvenir de ces services résulta une inti-

mité qui, dans les rapports journaliers, était presque comme d'égal à égal. Un enfant naquit aux fermiers de Nochéniers, le jour même où je vins au monde. Mon père et ma mère présidèrent à son baptême et voulurent que, par une touchante réciprocité, ses parents présidassent au mien. Pouvaient-ils en effet me choisir un patronage meilleur que cette foi rustique éprouvée par tant de tempêtes. Nés presque à la même heure, régénérés le même jour par l'onde sainte, nous grandîmes ensemble, et les doux noms de frère et de sœur n'exprimaient qu'imparfaitement notre affection : car si Nivette ne pouvait vivre sans moi, je n'étais heureux que lorsque je me roulais avec Nivette sur les pentes gazonnées, ou quand nous courions ensemble, au grand effroi de nos mères, sur la margelle étroite et escarpée du Béal, sentier périlleux où les chèvres osaient seules s'aventurer et se suspendre. Je n'imaginais rien d'aussi beau que les grands yeux bleus de Nivette, ses fins cheveux blonds et l'éclat de son visage auprès duquel la pomme de nos montagnes me paraissait pâle et chétive : tout en elle me donnait des ravissements infinis, tout jusqu'à l'humble vêtement de serge rayée dont elle se parait le dimanche pour m'accompagner au service divin. Dès que l'usage de l'argent me fut connu, je consacrai tout celui dont je pus disposer à lui acheter des jouets et des parures. Je la décorais comme une madone et m'agenouillais devant elle ; mais Nivette interrompait mes extases en embrassant son petit frère. Ma mère se prêtait en souriant à mes naïves fantaisies et voyait avec plaisir se développer cette affection.

A mesure que Nivette devenait plus forte, elle prenait part aux travaux de la famille. On lui confia la garde du troupeau. Je la suivis aux pâturages, et passai avec elle la plus grande partie de mes journées. Nous cueillions et tressions ensemble es cloches pourpres de la digitale et les grappes dorées du genêt; à ces pompeux calices Nivette préférait une petite fleur étoilée dont le nom veut dire : *Ne m'oubliez pas*. C'était la seule dont elle voulût se parer le sein et qu'elle ne livrât pas au courant de l'onde, lorsque nous jetions à la cascade nos guirlandes et nos couronnes pour voir bondir et flotter leurs brillants débris parmi la neige de son écume. Au pied de cette cascade, l'eau s'amasse dans un profond bassin de roche, et s'étend sur le gravier, limpide et souriante. Souvent, armé d'une ligne, je faisais voltiger à la surface un insecte trompeur : lorsque la truite s'élançait à sa poursuite et mordait à l'hameçon, je venais tout fier offrir à Nivette l'hommage de ma pêche. Quelquefois, lassé d'une attente infructueuse, je plongeais dans le bassin et allais saisir ma proie sous les profondeurs du roc : alors c'étaient de la part de Nivette des cris, une pâleur et un effroi qui ne s'apaisaient que lorsque je reparaissais à la surface, élevant dans l'air et jetant à ses pieds, sur le gravier, la truite frétillante. Nivette me grondait et m'essuyait avec ses petites mains qui tremblaient encore, et me faisait promettre de ne plus lui causer de pareilles épouvantes.

Un jour Nivette perdit un chevreau noir : elle pleurait, se désolait et n'osait rentrer à la ferme. Je me souvins d'avoir rencontré dans le voisinage un chevreau tout semblable au sien : je dis à Nivette que j'allais mieux chercher, et lui fis promettre de m'attendre.

Avoir ce chevreau n'était pas chose facile; il appartenait à un petit pâtre fort laid et dont la vie était, disait-on, fort étrange. Fils d'un des plus riches fermiers de la contrée, il avait abandonné sa famille. Poussé par un instinct mélancolique et sauvage, il était venu avec son troupeau habiter une gorge presque inaccessible et toute couverte de buis, de houx et de chênes, dont la verdure sombre l'avait fait nommer la *Gorge-Noire*. Là, vêtu de la dépouille d'une bête fauve, il vivait seul avec un gros chien, sinistre comme lui. Les enfants du voisinage le désignaient sous le nom de *Cabrol*; ils évitaient son approche, car autour de lui planait une terreur superstitieuse entretenue par les récits les plus extraordinaires. Rien ne troublait donc sa solitude. Souvent, tandis que je jouais avec Nivette, je l'avais vu passer sur les crêtes du ravin. Quelquefois, en relevant la tête, j'avais aperçu la sienne à travers les feuillages qu'il écartait avec précaution pour contempler nos jeux. Il disparaissait dès qu'il se voyait découvert ; mais je tressaillais à son aspect subit, comme frappé d'un sinistre pressentiment ; et le souvenir de ses cheveux rouges, de sa face stupide, et de ses yeux où luisait un éclair qui ressemblait à la démence, me poursuivait dans mon sommeil. Cependant, rien de superstitieux ne se mêlait à cette impres-

sion, car les enseignements de ma mère avaient fortifié mon esprit contre les vaines terreurs. C'était une de ces répugnances instinctives que Dieu nous envoie quelquefois comme avertissement, au premier aspect de ceux qui doivent exercer sur notre destinée une funeste influence, problème qui étonne le présent, mais dont la terrible solution nous est révélée par l'avenir. Désirant apaiser le chagrin de Nivette, je surmontai cette répugnance et m'enfonçai parmi les noirs végétaux où se cachait le Cabrol. Le site était digne d'un pareil habitant : des vignes sauvages couraient comme des serpents, s'entrelaçaient aux rameaux des chênes, et me barraient à chaque instant le passage. Des oiseaux de proie y croisaient leur vol; les roches étaient salies de leurs excréments, et le sol jonché des restes de leurs cruels repas. Après une ascension longue et quelquefois douloureuse, j'aperçus enfin l'antre du Cabrol : Un bloc, précipité par l'orage et arrêté entre les pointes de deux roches, formait la toiture de cette demeure noircie par la fumée. L'agencement de ces roches vous eût fait rêver à ces constructions primitives dont les masses superposées constatent l'existence d'un peuple géant. Sur ce toit le Cabrol était assis, les jambes pendantes; il sifflait un air bizarre, et contemplait avec une stupide insouciance l'horizon rougi par les approches du soir; à côté de lui broutait le chevreau que je désirais. Mon aspect ne parut point émouvoir ce singulier solitaire : seulement il cessa de siffler. Je formulai ma demande en l'accompagnant d'une offre qui dépassait de beaucoup la valeur du chevreau. Le Cabrol rêva longtemps sans répondre; il me regardait par intervalles, et des lueurs sinistres passaient alors dans son regard. Enfin, il saisit son chevreau, me le présenta d'une main, sans prononcer une parole, et tendit l'autre main pour recevoir le prix offert. Je le quittai, heureux d'emporter l'objet désiré, mais fort peu disposé à renouveler cette visite. Telle était la ressemblance des deux chevreaux que Nivette ne s'aperçut pas de ma supercherie. En voyant les transports naïfs de sa joie, en recevant les caresses par lesquelles elle me témoignait sa reconnaissance, je fus bien récompensé de mon aventureuse expédition à la Gorge-Noire. Depuis lors, ce chevreau pour lequel Nivette n'avait montré jusqu'à ce jour aucune prédilection, devint l'objet de ses soins les plus empressés; c'était une manière détournée de me remercier; je le compris et mon attachement s'en augmenta.

Cependant l'adolescence, en développant la taille et les forces de Nivette, multipliait ses occupations champêtres et agrandissait le cercle de nos plaisirs. Tantôt j'escaladais les pommiers, détachais de la branche leurs fruits vermeils, et les faisais pleuvoir dans les corbeilles que Nivette me tendait; et tantôt je suivais avec une curiosité enfantine l'éducation de ce ver industrieux auquel notre luxe doit de si brillants tissus, je disposais avec Nivette les étagères et le lit de roseaux où devaient se développer ses fécondes transformations, je cueillais comme elle la feuille dont il se nourrit et les rameaux de bruyère où il monte lorsqu'il veut se filer un riche linceul. J'aidais les petites mains délicates de Nivette à dépouiller le fruit du châtaignier de sa coque épineuse. Dans nos heures de loisir je faisais part à Nivette des connaissances que je devais aux enseignements de ma mère. J'éprouvais une grande jouissance en voyant sa jeune intelligence se développer sous l'influence de la mienne; c'était surtout aux longues soirées d'hiver que je goûtais pleinement ce bonheur..... En multipliant ces détails, j'abuse de votre patience. Soyez indulgent : cette époque est la seule qui m'ait laissé de riants souvenirs; et, dans la suite de cette histoire, il faudra que j'évoque tant de fantômes douloureux, tant de sinistres images!...

J'aimais Nivette, et je ne comprenais pas que ma vie pût jamais être séparée de la sienne : ce fut donc pour moi un grand chagrin de voir mon père, qui jusqu'alors n'avait pas semblé prendre garde à nos rapports, les blâmer soudain, et y mettre obstacle en m'imposant de fréquentes absences. Je souffrais sans oser me plaindre; ma mère comprenait ma souffrance et y compatissait, mais ne me le témoignait pas; car, pour elle comme pour nous tous, les volontés de mon père étaient sacrées et n'admettaient aucun commentaire, aucune opposition. Un jour, mon père m'annonça que mon départ était arrêté pour Paris; je devais, disait-il, y travailler à mon éducation beaucoup trop négligée jusqu'alors, et soigner les dernières années d'un parent qui me désirait auprès de lui. Je n'essaierai pas de vous peindre mon désespoir; c'est une de ces choses qu'on se

figure plus facilement qu'on ne les décrit; il n'eut d'égal que celui de Nivette... Je me trompe, car celui de ma mère, pour se montrer moins expansif, n'en fut pas moins violent; il eut même une profondeur que ne pouvait avoir le nôtre : l'expérience et la réflexion donnent aux peines de ceux que la vie a mûris, une consistance, une étendue que ne peut connaître l'adolescence : c'est un bonheur pour cet âge, car si l'intensité de ses douleurs égalait la vivacité de ses impressions, il serait sans force contre le moindre choc. Bien des larmes furent répandues, bien des baisers, bien des serments échangés, et je partis emportant la mort au fond de mon âme!... »

—

Ici Paul suspendit son récit. Autour de nous le jardin était complétement désert; des nuages passaient dans le ciel comme de noirs escadrons; ils voilaient et dévoilaient tour à tour les splendeurs nocturnes. L'air était lourd, le mistral le traversait par rafales; à ses plaintes se mêlait le cri monotone du hibou caché dans les ténébreuses profondeurs du temple de Diane.

Paul rêva un moment; il semblait se pénétrer de ces tristes harmonies de la nuit, conformes au deuil de sa pensée, et recueillir autour de lui de sombres couleurs pour la dernière partie de son récit. Je respectai son silence, il reprit en ces termes :

—

—La première année que je passai à Paris fut pleine de tristesse et de désolations intérieures; le bruit de la grande ville, l'éclat factice de ses plaisirs n'était pour moi qu'une fatigue et rendait plus vifs les regrets d'une félicité calme et vraie; je n'éprouvais quelque soulagement qu'en écrivant à ma mère et en recevant ses lettres : les miennes n'étaient qu'une longue plainte entremêlée de questions sur Nivette. Un jour ma passion se déchaîna soudain avec toutes ses fougues : ce fut en apprenant, par une lettre de ma mère, que Nivette venait de se marier. Je relus cette lettre avec rage et douleur; j'accusai mon père, j'accusai surtout Nivette; un instant je voulus partir pour aller lui demander compte de l'amour qu'elle m'avait juré; les ordres formels de ma mère me retinrent; la réflexion me calma; le tourbillon des plaisirs frivoles vint bourdonner autour de moi; je me laissai entraîner par lui, car j'avais besoin d'oublier. Je connus donc les émotions fébriles de l'orgie, et ces faciles intrigues que le vice doré ose appeler du nom d'amour... Honte et profanation! car rien ne ressemble moins aux chastes extases, aux tendres épanchements du véritable amour que ces grossières et décevantes erreurs. Plusieurs années furent ainsi perdues.

La mort de mon vieux parent m'ayant laissé libre, je pensai aux montagnes qu'habitait ma mère, car mon âme était lasse et sentait le besoin de se reposer dans une affection sincère, pure et dévouée, loin de toutes ces faussetés égoïstes et corrompues parmi lesquelles elle fut trop longtemps ballottée. Je préparai mon retour et l'annonçai à mon père qui l'approuva.

Chaque pas qui m'emportait loin de Paris, rompait un de mes liens frivoles et ouvrait mon âme à des émotions plus sérieuses et plus douces. A mesure que j'avançais vers nos montagnes, les bruits tumultueux s'éteignaient dans mon souvenir, et je sentais s'y renouveler tout un monde riant de bienfaisantes pensées. Lorsque les Cevennes apparurent à l'horizon, leur aspect évoqua en moi un passé de tendres émotions et de plaisirs champêtres; je me sentis inondé d'un bien-être ineffable... Mais bientôt cette volupté devint cruelle : le nom de Nivette s'échappa de mes lèvres; mon cœur se serra et ne fut soulagé que par d'abondantes larmes. Arrivé au confluent de l'Hérault et de la rivière de Nochéniers, je voulus remonter à pied cette dernière; je marchais d'un pas rapide; il me semblait qu'une vie nouvelle circulait dans mes veines. Oh! ce fut pour moi un bien doux moment que celui où j'aperçus tourbillonner, monter en blanche colonne et se confondre parmi les touffes noires des chênes, la fumée du toit où m'attendait ma mère, et celle de la ferme où naquit Nivette.

Après les premiers épanchements, dès que je me trouvai seul avec ma mère, je l'interrogeai en tremblant sur Nivette et sur son mari. J'appris alors, avec un étonnement accompagné d'un secret malaise, que ce dernier était ce même petit Cabrol, à qui j'avais acheté le chevreau noir. Quelque temps après mon départ, sa mélancolie habituelle avait redoublé; on le voyait souvent rêver immobile pendant de longues heures sur les crêtes d'où l'on apercevait le vallon et la ferme de Nochéniers. Il négligeait son troupeau, ne se

nourrissait qu'à peine et dépérissait de jour en jour : une fièvre ardente le saisit, et ses parents l'emportèrent dans leur habitation.

A quelques mots qui lui échappèrent pendant les accès du délire, sa mère comprit que la cause de son mal était une violente passion pour Nivette, passion aigrie dans l'isolement par la difficulté de se révéler et le peu d'espoir d'être agréée, car le malheureux Cabrol n'ignorait pas le sauvage prestige qu'exerçait sa présence; son orgueil s'en était souvent applaudi, mais dans cette circonstance il n'y trouvait plus qu'un obstacle et un tourment. La vie étrange adoptée par le Cabrol chagrinait ses parents; ils résolurent de saisir cette occasion pour l'y arracher, et lui offrirent d'épouser Nivette, s'il voulait renoncer à ses sauvages habitudes. Vaincu par sa passion, Pierre Vellat (c'était le nom du Cabrol) promit tout ce qu'on voulut. Sa famille était riche, celle de Nivette ne possédait que son industrie; elle ne vit dans la fantaisie agreste de Vellat qu'un écart de jeunesse sans conséquence pour l'avenir, et le mariage se fit malgré l'opposition de Nivette.

En me donnant ces détails, ma mère devenait triste ; je compris que cette union n'avait pas été heureuse, et je n'osai point lui en demander davantage.

Je revis Nivette; sa beauté s'était pleinement développée ; mais elle avait pris un caractère de gravité qui ressemblait beaucoup à de la tristesse. Dans les moments où Nivette ne s'observait pas, son regard annonçait une âme profondément désolée. Elle rougit, pâlit à mon aspect, m'embrassa, non plus comme autrefois avec l'abandon d'une sœur, mais avec la réserve d'une jeune femme qui veut être respectée. L'accueil de Vellat eut la politesse obligée du fermier, mais sans cordialité. Il lui était resté, de sa vie de Cabrol, une allure brusque et quelque chose de sauvage qui éloignait toute sympathie. Son œil faux avait toujours par intervalle ces éclairs délirants, dont le souvenir troublait le sommeil de mon enfance. Lorsque je me trouvai seul avec Nivette, je l'interrogeai sur sa position, elle me répondit qu'elle avait lieu d'en être satisfaite ; mais ces paroles étaient démenties par la pâleur fatiguée de son visage et par le dépérissement général que j'avais remarqué dans la ferme autrefois si florissante.

Ne pouvant obtenir de Nivette aucune explication, j'interrogeai ma mère. J'appris d'elle que le caractère sauvage et bizarre de Vellat, un moment endormi par les premières douceurs d'une passion satisfaite, s'était bientôt réveillé. Habitué à l'existence contemplative du gardeur de chèvres, il n'avait pu se plier aux travaux assidus de la ferme ; de là, le dépérissement qui m'avait frappé. Ce dépérissement allait toujours croissant, malgré la peine que Nivette se donnait pour suppléer à l'oisiveté de son mari. Elle se livrait sans relâche aux travaux les plus durs ; sa santé en souffrait sans que la position du ménage fût beaucoup améliorée. Malgré tant de douceur et de dévouement, Nivette était journellement en butte à de violents reproches. Quelquefois les regrets de sa vie passée venaient saisir le Cabrol; alors il s'éloignait sombre et silencieux, disparaissait dans la Gorge-Noire, et ne revenait que plusieurs jours après, apportant un redoublement d'âpreté et d'ombrageuse tristesse. D'autres fois il s'abrutissait par l'abus des liqueurs fortes, car il n'avait adopté de la civilisation que le côté vicieux, le seul du reste qu'il pût comprendre.

Ces détails me navrèrent ; j'y réfléchis longuement. Je me dis que Nivette devait en souffrir plus que toute autre femme de sa condition, car elle avait puisé dans la fréquentation de ma mère ces facultés exquises de penser et de sentir, qui rendent nos impressions plus intenses et plus vives. Je résolus d'améliorer sa position par le dévouement d'une amitié fraternelle ; mais, avant d'en venir là, j'eus à soutenir bien des combats contre moi-même : j'appris ce qu'il faut d'abnégation et d'énergie morale pour réduire une passion aux saintes limites d'une affection. Si je souffris pendant cette lutte, je fus bien dédommagé par l'ineffable satisfaction qui se répandit dans mon âme, et que je vis se peindre sur les traits de Nivette, lorsque, sûrs de nous-mêmes et pleins d'une mutuelle confiance, nous pûmes nous livrer, sans crainte et sans remords, au charme d'une amitié partagée. Conscience, flambeau divin, voix suprême, c'est par toi que l'éternel se révèle et parle au fond de nous ! Ta voix juge ici-bas nos actions, comme Dieu lui-même les jugera dans le ciel ; tu les juges, et, dès cette vie, tu les punis ou récompenses ; fortifiés par ton témoignage, nous traversons des ouragans qui nous écraseraient, des flammes par lesquelles nous serions dévorés, si

ous t'avions contre nous. Conscience, c'est toi ui fus mon guide et mon soutien pendant cette érilleuse épreuve; et, malgré les calamités dont lle fut suivie, c'est encore toi qui viens mêler ujourd'hui d'austères douceurs à l'amertume de nes souvenirs!

J'allais souvent visiter Nivette. D'abord elle me eçut avec une extrême circonspection. Je compris qu'elle craignait le retour des habitudes familières de notre enfance; ma respectueuse affection a rassura. Alors elle se montra plus confiante et plus expansive; comme autrefois, je l'aidais dans es travaux; elle me remerciait, mais non plus comme autrefois. Cependant les affaires de la ferme allaient toujours de plus en plus mal; la misère était imminente. Je le savais de ma mère; car, par un sentiment de délicatesse exagérée, Nivette refusait obstinément de me confier ses peines. Vainement j'offris mes services, il me fut impossible de faire accepter l'aide la plus légère. Les parents de Vellat pouvaient seuls remédier à cette détresse, mais leur avarice croyait avoir assez fait en dotant médiocrement leur fils.

Plusieurs mois s'écoulèrent ainsi. Malgré ce qu'elle avait de triste pour le présent et d'alarmant pour l'avenir, cette vie n'était pas cependant sans quelques doux intervalles. Je devais à ces malheureuses circonstances de plus fréquents rapports avec Nivette, qui, touchée par mon dévouement, me témoignait plus de confiance; mais ce douloureux bonheur me fut lui-même bientôt retiré. Soudain, Nivette reprit avec moi toute sa réserve: loin de chercher ma présence, elle semblait au contraire l'éviter; si je la rencontrais, je pouvais à peine en obtenir quelques mots; et lorsque je la visitais, son regard exprimait une crainte subite à mon arrivée, de l'inquiétude pendant tout l'entretien, et de la joie, du soulagement, lorsque je prenais congé d'elle. Étonné autant qu'affligé de ce changement, je cherchais dans mes souvenirs; n'y trouvant aucune faute qui pût le motiver, je me promis bien de saisir la première occasion pour éclaircir ce mystère. Plusieurs fois j'essayai de faire naître cette occasion, mais avec l'adresse que les femmes possèdent si bien, et qui doit être inhérente à leur nature, car la plus novice la pratique de manière à dérouter nos plus habiles tentatives, Nivette éloignait toute explication. Je restai donc livré à mes perplexités et dévoré par mes craintes.

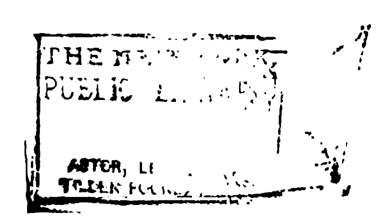
Un matin, en passant devant la ferme, je m'arrêtai, frappé par les fougueux éclats de Vellat: je compris qu'il querellait brutalement sa femme et j'entrai vite pour m'interposer. Pâle, appuyée contre la muraille, la tête penchée et voilée à demi par sa chevelure en désordre, les joues ruisselantes de larmes, Nivette, semblable à l'ange de la résignation, subissait en silence les invectives que vociférait contre elle Vellat écumant de rage et livré au plus farouche emportement. Lorsque l'injure et la menace éclataient avec une brutalité féroce, un éclair de vertueuse indignation passait dans l'œil de la jeune martyre. Elle fixait sur le bourreau son regard plein de reproche, puis l'élevait au ciel, et ses lèvres tremblantes demandaient sans doute au Rédempteur cette patience surhumaine que lui-même implora de son divin père. Navré à ce spectacle, je m'avançai; mais, au lieu de s'apaiser à mon aspect, Vellat s'exaspéra, et la querelle devint plus orageuse. Dans le mouvement de cette scène, Nivette se pencha à mon oreille: « Laissez-nous, me dit-elle, vous me perdez!.... » Ces mots furent prononcés d'une voix suppliante, mais qui avait cependant quelque chose de si profondément impérieux que, malgré les murmures de mon cœur, j'obéis sans chercher à comprendre. Je sortis donc, mais mon aveugle soumission pour cette injonction mystérieuse n'alla pas jusqu'à m'éloigner; je me tins au contraire à portée de la voix, afin de pouvoir secourir Nivette, si des cris m'annonçaient que Vellat s'oubliait jusqu'à la frapper. La querelle se prolongea. Ne pouvant distinguer les paroles, je suivais pourtant le cours de l'altercation d'après le ton des deux voix. Par intervalle, celle de Nivette s'élevait douce et pure parmi les sauvages intonations de Vellat; on eût dit le gémissement d'un alcyon dans le fracas de la tempête. A mesure que cette parole angélique devenait plus fréquente, celle de Vellat perdait graduellement son âpreté. Il vint un moment où Nivette parla seule; ce qu'elle disait devait être plein d'une haute et solennelle raison et d'une touchante éloquence; car, moi qui ne pouvais en recueillir qu'un lointain et vague murmure, je me sentis frappé de respect et profondément remué. Vellat répondit encore par de sourds grondements; mais c'étaient

les derniers frémissements de l'ouragan près d'expirer. Comprenant que tout danger était passé, je remerciai Dieu et m'éloignai d'un pas rapide; car, d'après les paroles mystérieuses de Nivette, si j'eusse été surpris aux écoutes, cela aurait pu troubler encore la paix du ménage si fatalement compromise.

Ces paroles m'oppressaient; je les retournais de mille manières, j'en sondais toutes les profondeurs, sans pouvoir découvrir, sans pouvoir faire jaillir un sens qui me rassurât. Ce travail douloureux du cœur et de la pensée m'absorba jusqu'au soir. Épuisé de mes vaines recherches, je vins m'asseoir sous un noyer, au bord du Béal que suivait Nivette en revenant à la ferme, après ses travaux du jour. Que de fois je m'étais assis au pied de cet arbre, sur cette même roche couverte de mousse, diaprée de fleurs et bordée d'élégantes fougères! Mais combien alors mes pensées et mes émotions étaient différentes! Du plus loin qu'elle m'apercevait, Nivette me saluait d'un fraternel sourire; arrivée devant moi, elle s'arrêtait, déposait à ses pieds son fardeau rustique, me racontait les épisodes de sa journée, et consultait pour le lendemain ce qu'elle appelait ma sagesse, avec cette franchise, cette simplicité d'esprit et de cœur, charme adorable d'un heureux naturel que n'ont point vicié les conventions sociales. Vellat, dont le caractère bizarre et non méchant avait de calmes intervalles, venait quelquefois prendre part à ces entretiens, et souvent notre causerie commencée aux lueurs du jour expirant durait encore à la clarté des étoiles. Nous nous apercevions en riant de cet oubli et reprenions ensemble le chemin de la ferme, où notre épanchement amical se prolongeait jusqu'à l'heure du repos. Rien n'égalait pour moi le charme de ces soirées; le sommeil qui les suivait était plein de songes heureux, et j'en savourais encore au réveil le calme et riant souvenir.

De cette place, et caché par cette oseraie, je fus un jour témoin d'une scène que le pinceau de Greuze eût enviée; suivie de sa chèvre favorite, Nivette descendait le sentier qui conduit à la rivière; ses bras nus s'élevant avec grâce, comme les anses d'un vase d'albâtre, soutenaient sur ses épaules son enfant qu'elle allait baigner dans les eaux fraîches et limpides. Les mains folâtres de l'enfant jouaient avec le linge destiné à lui ménager un plus doux appui, et qu'un caprice de hasard faisait ressembler au voile dont se parent les femmes d'Albano ou de Tivoli. Nivette le contemplait, et tout ce que l'extase maternelle a de plus touchant et de plus passionné se peignait dans son regard et sur ses lèvres qu'entrouvrait le sourire. Elle ne posait que lentement et avec précaution sur les aspérités du chemin ses pieds nus ordinairement si agiles; tant elle craignait qu'un mouvement irréfléchi ne compromît l'existence de ce trésor en effet bien fragile; car, peu de jours après, un mal subit le ravit à sa tendresse.

Fantômes du passé, pourquoi venez-vous toujours apparaître dans les émotions du présent! Oh! si le ciel vous envoie, c'est en sa colère qu'il vous suscite, car lorsque vous avez le front sombre et l'âme désolée, vous attristez, vous empoisonnez nos joies actuelles; quand la joie vous couronne, votre sourire ajoute à nos souffrances et répand dans nos regrets plus de flamme et d'amertume!... Fantômes du passé, laissez au moins l'oubli à ceux qui ne peuvent avoir le bonheur!... L'approche de Nivette interrompit cette douloureuse méditation. Elle avançait sur l'étroite margelle, non plus d'un pas ferme et léger, mais lentement et comme si elle eût craint de trébucher sur un sentier qui lui était cependant bien connu. Le fagot de bois mort qu'elle portait à la ferme pour les besoins journaliers de l'âtre semblait accabler sa faiblesse, et les penseurs qui discutent aujourd'hui le problème social, auraient cru voir en elle la personnification de la classe indigente fléchissant sous le fardeau du travail. A mon aspect, au lieu de sourire, son regard s'abaissa; un crispement convulsif parcourut tout son corps; elle chancela, je poussai un cri et fus sur le point de m'élancer.... L'abîme grondait à côté d'elle! Mais Nivette se raffermit; son pas devint même plus rapide, car il est des crises où une force factice jaillit soudain de notre accablement : fatale et passagère énergie dont la fièvre de l'âme et du corps fait seule tous les frais! Étonné, effrayé de ce changement subit, j'étais debout, immobile sur l'autre bord du Béal; Nivette passa devant moi sans s'arrêter, sans même lever les yeux sur moi, mais en laissant tomber ces mots : « Demain matin, sous les chênes, au pont de mousse. » Ainsi les actions, les paroles de cette femme deve-





Nivette

... notre chance. Nous aimions cette retraite à cause de l'abondance des eaux, de l'ép[a]is-

... et rassurée par la solitude, ... seoir à côté de moi. Un tel bouleversement l'agitait

naient pour moi de plus en plus énigmatiques.

J'essayai vainement de reposer pendant cette nuit; trop de pensées, trop de pressentiments s'agitaient au fond de moi. Le lendemain, les premières lueurs de l'aube me trouvèrent au rendez-vous, car mon impatience n'avait pu attendre jusqu'au jour.

L'endroit indiqué par Nivette était une prairie qui, au delà de la cascade, se creusait et se resserrait en un étroit vallon. Pour que ses deux flancs participassent également aux bienfaits de l'irrigation, un pont aquéduc la traversait. Les gramens, la mousse, les végétations parasites que développe l'humidité couvraient si complétement toutes les parois de ce pont qu'il en reçut le nom par lequel Nivette me l'avait désigné. Je m'assis sous des massifs de chênes et de châtaigniers qui ombrageaient la pente occidentale du vallon, et rêvai longtemps, le front dans mes mains. Les événements de la veille s'entre-choquaient dans mon souvenir; je me perdais en suppositions. Cependant, je dois le dire, quoique ce fût la première fois que le mystère intervenait dans nos relations, et bien qu'à l'âge où nous étions tous les deux, le mystère soit ordinairement l'indice et le prélude d'une intimité passionnée, malgré cet épanouissement des sens qui excite l'âme aux premières splendeurs d'un beau matin, telle était ma vénération pour le caractère de Nivette, la pureté de mes intentions et la gravité solennelle des circonstances, qu'il ne me passa dans l'esprit aucune profane conjecture. D'autres images préoccupaient ma pensée : à mesure que la croissante lumière du jour me dévoilait successivement, dans leur matinale jeunesse, les beautés du site auquel se rattachaient mes premières, mes plus heureuses impressions, de riants souvenirs venaient tourbillonner autour de moi comme ces brillantes nuées de papillons et de libellules qu'un bruit imprévu soulève en été sur le gazon des prairies. Les brins d'herbe à l'extrémité desquels pendaient les pleurs de l'aube, les fleurs que balançait la brise, avaient pour moi des sourires qui me rappelaient celui de Nivette; dans les murmures de l'air sous la feuillée, le gazouillement des oiseaux, le bruit lent ou vif des cascatelles, je croyais entendre les chants, les douces causeries, les joyeux éclats de notre enfance. Nous aimions cette retraite à cause de l'abondance des eaux, de l'épaisseur du gazon et de la richesse des fleurs; nous l'aimions aussi à cause de son mystère; car, à tous les âges, le vrai bonheur s'isole; le bruit des indifférents, les regards étrangers l'importunent, et rien n'est doux comme cet égoïsme à deux, lorsqu'il a pour théâtre et pour confident un site favorisé par la nature. Je l'ai su plus tard, la douleur aussi cherche l'ombre et le silence; et tandis que ces deux extrêmes se cachent au grand soleil, au grand fracas de la publicité, il ne reste que ce milieu banal qu'on nomme bien-être. Est-ce donc là l'état normal de l'homme? Mon cœur et ma raison refusent également de le croire : car, entre l'égoïsme et la dépravation qui s'étalent complaisamment dans ce prétendu bien-être, et les joies exquises, les nobles angoisses qu'enveloppe le mystère, ma raison et mon cœur ne sauraient hésiter. J'aime mieux croire à l'existence d'une loi d'en-haut et me fortifier ainsi dans l'espoir d'une vie meilleure où s'accomplira la parole divine, d'après laquelle ceux qui se cachent seront mis en lumière, et ceux qui se manifestent seront plongés dans les ténèbres!

Que de fois, à la voix de Nivette, pour saisir le chevreau récalcitrant, je m'aventurai sur ces roches ardues qui s'avancent dans la prairie, semblables à de noirs bastions, et du sommet desquelles l'onde s'épanche comme une lumineuse chevelure! Que de fois encore n'escaladai-je pas cette arche verdoyante pour cueillir la campanule aux tremblantes urnes ou les étoiles bleues du myosotis que m'avait désignées le désir de Nivette!... Dans ce moment même, Nivette enfant ne m'apparaissait-elle point là-bas, sur le sentier où les ormes se courbaient en berceaux?... Mais pourquoi donc n'avait-elle plus son allure ferme et légère? Pourquoi ce pas lent et craintif, cette pâleur, ce front penché, cet affaissement de tout son être?... Pourquoi?... Malheureux! parce que celle que l'illusion de la distance te fait prendre pour Nivette enfant, c'est Nivette changée comme toi par les années! Pourquoi? parce que chaque pas dans l'existence est un pas dans la douleur! parce que, selon l'expression trop vraie d'un poète, lorsque nous commençons à vivre, nous commençons à mourir!

Interrogeant du regard les profondeurs du vallon, et rassurée par la solitude, Nivette vint s'asseoir à côté de moi. Un tel bouleversement l'agitait

et se peignait sur ses traits amaigris, que je n'osai pas la questionner, et ce fut d'elle-même qu'elle me donna les explications que m'avait annoncées et fait pressentir son mystérieux rendez-vous. Je ne vous répéterai point les paroles de cet entretien, bien que toutes vibrent encore à mon oreille comme à l'heure où Nivette les prononça, car la vie humaine a des crises décisives dont les moindres circonstances se gravent dans la mémoire avec une profondeur, une solidité qui défie les secousses des événements et la succession des années. Je ne vous redirai point ces paroles, parce qu'elles font revivre le souvenir de ma plus grande désolation, et le courage me manquerait pour les reproduire. Qu'il vous suffise donc de connaître ce qui fut révélé pendant cette solennelle et déchirante entrevue :

Hélas! j'aurais dû le prévoir. Malgré la pureté de mes intentions, j'ajoutais moi-même aux douleurs de Nivette. Aigri par les circonstances qui le pressaient, Vellat devenait de plus en plus ombrageux : il suspecta le but de mes visites que l'affliction où je voyais Nivette rendait plus fréquentes. Il querella donc et maltraita sa femme à cause de moi. Nivette désolée avait voulu m'avertir de ce nouveau malheur. Elle me supplia de ne plus venir à la ferme. Chacune de ses paroles entrait dans mon cœur comme un poignard. Cesser de la voir dans un pareil moment!... Je m'y résignai cependant, car ce que je désirais avant tout, n'était-ce pas le bien-être de Nivette? Je promis en pleurant tout ce qu'elle me demandait; mais telle fut la stupeur dont me frappa cette révélation inattendue, j'eus à faire sur moi-même un tel effort pour triompher des passions qui se soulevèrent dans mon âme, que Nivette était déjà loin avant que je me fusse aperçu de son départ. Lorsque je me retrouvai seul en présence de cette nature dont la splendeur sereine semblait me railler, accablé par la pensée du malheur qui d'un moment à l'autre pouvait éclater sur une tête si chère, malheur dont j'étais la cause imprudente, je me sentis pris d'un immense découragement. Je suffoquais, Dieu me vint en aide : d'abondantes larmes me soulagèrent, et mon esprit se fortifia en s'élevant vers le ciel.

Depuis ce jour seulement, je compris combien j'aimais Nivette; mes journées, mes nuits se passaient à errer autour de la ferme, à parcourir les sites qui me rappelaient les scènes de notre enfance. Mais la volonté de Nivette fut religieusement respectée.

Un jour, le vent qui vient du Rouergue avait soufflé toute la matinée chargé de pluie et de frimas; la cime de l'Aigual se couvrit vers le soir d'un noir manteau de nuages. Quoique l'atmosphère pesante et la nuit sinistre annonçassent l'approche d'un grand orage, quoique des vapeurs pendissent des montagnes comme ces voiles que l'on drape autour des catafalques, j'escaladai le bloc de granit qui divise la cascade et m'assis au sommet. Étonnés de la présence d'un corps étranger sur cette roche qu'eux seuls fréquentaient à pareille heure, les oiseaux nocturnes venaient rôder autour de moi en me frôlant de leurs ailes humides. Mille pensées, mille projets s'entre-choquaient dans mon esprit. Lorsque nous voyons souffrir ceux que nous aimons, l'âme se replie avec douleur et se demande en tremblant si elle n'est pour rien dans cette souffrance. Quand la conscience peut nous répondre par de favorables témoignages, le poids de notre angoisse se trouve allégé; mais malheur à nous, si cette réponse est un reproche! Chaque infortune, chaque plainte de notre ami se change alors en accusation, et pénètre dans notre cœur comme un trait enflammé. Tel fut mon tourment pendant cette nocturne rêverie. Évoquant le passé, je fis comparaître au tribunal de ma conscience les jours vécus près de Nivette; je leur demandai compte des événements qui se développaient d'une manière si fatale; la réponse fut accablante, car elle me rappela des paroles, des démarches irréfléchies et quelques-uns de ces regards, étincelles involontaires qui s'échappent d'une passion mal comprimée et par lesquelles l'âme se révèle avec ses émotions les plus secrètes. La pureté de mes intentions ne me justifia pas : je me reprochai comme imprudente la confiance que j'avais cru pouvoir fonder sur elle. Exagérant mes torts, je me dis que mes visites, mes services d'ami, au lieu d'être inspirés par le dévouement, l'étaient peut-être par l'intérêt personnel, car leur véritable but que je me dissimulais, c'était le bonheur dont je me sentais plein en voyant Nivette, en l'écoutant, en respirant l'air qu'elle respirait, en vivant, en un mot, par elle et pour elle. Je me dis encore qu'en m'obstinant dans une situation où j'étais si peu sûr de moi-même et où il suffisait d'un

regard, d'une parole pour allumer un si terrible incendie, j'avais agi comme un insensé, comme un égoïste. N'était-il pas plus sage de m'éloigner? Nivette qui n'avait sans doute pour moi qu'une de ces calmes affections dont les racines ne sont pas bien profondes, aurait peu souffert de mon absence, et Vellat n'aurait eu aucune occasion, aucun prétexte pour concevoir d'odieux soupçons et se porter à de cruelles extrémités. Mon devoir me commandait donc la fuite, et cependant j'étais resté! et, par une coupable imprudence, j'avais détruit la paix du ménage, à tout jamais peut être, car, une fois en éveil, le soupçon ne s'endort plus! J'avais accumulé l'orage sur le front de Nivette; j'étais, en un mot, le bourreau de Nivette, moi, qui aurais donné pour elle avec tant de joie ma fortune, mon bonheur et jusqu'à la dernière goutte de mon sang!... Ainsi grondait au fond de moi cet ouragan des regrets, retentissement du passé, désolation du présent, pressentiment funèbre de l'avenir, voix intérieure qui absout ou condamne, et dont les arrêts n'ont point d'appel. Hélas! pour moi, c'est une condamnation, l'heure sombre en augmentait le poids; l'aspect du site la rendait plus formidable, et je l'entendais formulée avec menace par les bruits sauvages qui grondaient ou sifflaient autour de moi. Épuisé, terrifié, j'étais près de m'écrier, comme le Rédempteur pendant sa veillée funèbre: « Seigneur, éloignez ce calice! » Mais ce cri du découragement et du désespoir, ce n'était point pour moi qu'il s'échappait de mon âme. Que m'importait à moi la souffrance? que m'importait la vie ou la mort? La vie ne pouvait être un bien, puisqu'elle devenait impossible près de Nivette! La mort eût été acceptée comme un bienfait, car elle m'aurait délivré du plus intolérable de tous les supplices, celui que l'âme s'inflige à elle-même par le remords!... Non, ce n'était point de mes lèvres, mais des lèvres de Nivette que je voulais détourner le calice amer, sanglant peut-être!... Puis, dans ces intervalles de calme que l'épuisement entremêle aux agitations d'une grande crise, je cherchais par quel moyen pouvait être dénouée sans catastrophe cette situation si fatalement compliquée. Je pensais à m'éloigner comme Nivette me l'avait demandé. Ce parti eût été sans doute le plus sage; mais, malgré l'héroïsme de mes intentions, des liens trop forts attachaient mon sort au sort de Nivette, pour qu'il m'eût été possible de m'en séparer. Je me dis qu'après l'avoir compromise, je lui devais au moins de veiller sur elle pour protéger sa vie incessamment menacée; m'éloigner d'elle quand de pareils dangers l'environnaient, n'était-ce pas l'action d'un lâche? A force de me le dire, je finis par me le persuader, car nous ne manquons jamais d'arguments spécieux pour persuader à notre raison ce que notre passion désire. La crainte des sanglantes extrémités auxquelles pouvait se porter la violence de Vellat lançait mon esprit dans la voie des pensées fougueuses, des projets désespérés. Je voulais enlever Nivette, l'entraîner dans quelque région lointaine, et là, entourant sa jeunesse de toutes les nobles jouissances, à force de soins, à force de dévouement respectueux, lui faire oublier le passé et lui donner enfin ce bonheur élevé que méritaient si bien l'exquise délicatesse de son cœur, la distinction de son esprit... Puis, je me répondais que, pour une âme délicate comme celle de Nivette, l'accomplissement du devoir jusqu'en ses limites les plus douloureuses serait toujours préférable à un bien-être criminel... Alors, serrant ma tête avec désespoir, je maudissais, je repoussais cette faculté funeste de la réflexion qui ne savait me conduire qu'à d'insurmontables impasses, et je tombais dans l'anéantissement de la pensée, seul refuge terrestre des grands désespoirs. Bientôt mes larmes coulèrent avec abondance et une rêverie vaguement douloureuse se répandit dans tout mon être. Je sentais avec délice mes pleurs s'échapper goutte à goutte et tomber dans l'eau du torrent. La fraîcheur de l'air, le roulement sourd et continu de la cascade assoupissait mes esprits; je me penchai pour le mieux écouter et me sentis comme attiré par lui. Un instant je fus tenté de céder à cette hallucination, mais la pensée que je pouvais encore être utile à Nivette, le souvenir de mes parents me retint au bord de l'abîme. Soudain un coup de feu retentit dans la direction de la ferme; il fut suivi d'un cri de détresse que répétèrent et multiplièrent funèbrement les échos du vallon. Pressentant un malheur, je bondis de roche en roche et volai vers la ferme. Comme j'en approchais, un homme passa près de moi avec la rapidité de la foudre et disparut dans le ravin.

La porte était ouverte; je courus à la chambre de Nivette; mais, sur le seuil de cette chambre, je fus arrêté par le corps de Nivette. Son san

ruisselait sur le pavé; près d'elle gisait un fusil déchargé.

Je surmontai mon désespoir pour la secourir; j'étanchai, j'arrêtai son sang. Aidé par quelques voisins accourus comme moi au bruit de l'explosion, je parvins à la ranimer. Lorsque nous la vîmes assez forte pour parler, nous l'interrogeâmes.

Pour que vous compreniez bien ce qu'elle nous raconta, il faut que je vous explique un de ces accidents matériels dont nous parlions au commencement de cet entretien. Par un vice de construction, la porte de la chambre où couchait Nivette, au lieu de s'ouvrir en dedans, s'ouvrait dans le sens opposé. Cette circonstance qui vous eût paru indifférente, causa cependant la mort de l'infortunée.

Ce soir-là, de plus en plus exaspéré par la gêne de ses affaires, Vellat était allé s'étourdir au village voisin. Il revint au milieu de la nuit, le cerveau troublé par les vapeurs de l'ivresse, et poussa violemment la porte de sa chambre. Trouvant de la résistance et trop peu maître de ses facultés pour s'en rendre compte par le souvenir, il s'imagina que sa femme était enfermée là avec moi et s'éloigna en proférant d'épouvantables imprécations. Cependant, à la voix de son mari, Nivette s'était levée; elle ouvrit la porte. Comme elle venait d'ouvrir et attendait sur le seuil, Vellat revint armé d'un fusil. Du plus loin qu'il aperçut sa femme, il l'ajusta avec rage: le coup partit, Nivette tomba. La commotion du coup, le cri et le sang de Nivette dissipèrent les vapeurs de l'ivresse. A l'aspect de son crime, le misérable s'enfuit épouvanté.

Ce récit épuisa les forces vitales de Nivette; nos soins ne prolongèrent que de quelques instants son agonie. Elle expira en me pressant la main, et je compris à son dernier regard que son cœur, bien que comprimé par le devoir, avait constamment répondu au mien. Cette conviction fut à la fois pour mon âme une douceur et une amertume.

Pendant qu'on enveloppait l'infortunée de son dernier vêtement, l'orage se déchaînait avec violence. Le craquement des arbres qu'il déchirait se mêlait aux éclats de la foudre. Une trombe d'eau envahissait le ravin et se précipitait du haut de la cascade comme une montagne liquide roulant, chassant devant elle rocs et chênes déracinés. Le vent nous apportait ses épouvantables mugissements et la ferme où nous accomplissions un devoir funèbre, frémissait ébranlée. En la sentant trembler autour de moi, je formai le vœu qu'elle s'écroulât sur nos têtes, car l'excès de la douleur égarait mes esprits.... Pourquoi ce vœu ne fût-il pas exaucé? La pensée de suivre dans la tombe la seule femme que j'eusse aimée, de vivre avec elle d'une meilleure vie où je la verrais enfin, dans une gloire éternelle, jouir du bonheur que méritaient ses vertus si méconnues sur la terre, cette pensée d'un céleste avenir m'eût rendu fort contre les désolations du drame sanglant qui venait de s'accomplir ici-bas. Emporté pendant l'aveugle exaspération de mes douleurs, je n'aurais pas connu le supplice de survivre à mon affection, de me survivre à moi-même, et de traîner de crainte en crainte, de déception en déception, un corps sans âme, un esprit qui n'ose plus se prendre à rien, un cœur qui ne sait où se reposer et au fond duquel pèse comme un plomb brûlant, et pèsera jusqu'au dernier jour, un souvenir qui est presque un remords!

—

Ici Paul s'arrêta. — Et ce misérable, m'écriai-je, a-t-il subi la peine de son crime? — On le chercha, soit dans sa retraite de Cabrol, soit dans les profondeurs les plus cachées de nos montagnes; mais il fut impossible de découvrir ses traces. J'étais mourant pendant ces recherches, car, à l'énergie du désespoir qui m'avait soutenu dans cette crise, succéda l'accablement, puis le délire de la fièvre. Depuis cette époque, ma mère me tint éloigné de nos montagnes; je n'y revins que bien longtemps après, non pas à Nochéniers que je ne me sentais plus le courage de revoir, mais à une autre ferme située dans le voisinage.

C'était pendant le printemps. Un jour, je me promenais, et, par un retour aux habitudes de mon enfance, je cueillais machinalement des fleurs. Un pauvre vint me demander l'aumône; il était tout courbé et paraissait vieux et épuisé de maladie. Sa grande barbe, ses longs cheveux pendants, les larges bords de son chapeau montagnard laissaient à peine entrevoir un visage stupide. J'eus pitié de cette créature décrépite; ne trouvant sur moi aucune monnaie, je lui dis de me suivre et m'acheminai vers ma mère. Pendant ce

trajet, je me tenais loin du mendiant, car, malgré mes intentions charitables, je me sentais pour lui une inexplicable répugnance. Ma mère s'entretenait avec sa fermière ; je m'avançai vers elle et lui demandai sa bourse. Mais, à mon grand étonnement, elle ne répondit pas. Son regard brillait ; ses lèvres tremblaient ; une agitation extraordinaire ébranlait tout son être. — Vellat, le misérable ! s'écria-t-elle enfin, qu'on l'arrête !.... Je me retournai ; le vent avait fait tomber le chapeau du mendiant et écarté sa chevelure ; je reconnus en effet Pierre Vellat, l'assassin de Nivette. Mais, au lieu de s'enfuir en se voyant découvert, il souriait stupidement ; le malheureux était idiot ; la justice de Dieu l'avait châtié à défaut de celle des hommes.

On le saisit ; il fut mis en jugement ; mais, comme on prouva que le crime avait été commis sans préméditation et dans un état d'ivresse, le coupable fut absous. Seulement, sa démence étant bien constatée, on l'enferma dans une maison d'aliénés. »

Pendant ce récit, la nuit avait accompli son cours ; le jour commençait à paraître, mais ses rayons pâles traversant avec lenteur les brouillards amoncelés dans l'atmosphère, effleuraient à peine les bancs de marbre, les statues et les balustres du jardin endormi. Quelques larges gouttes de pluie tombaient par intervalles. Nous nous levâmes et nous éloignâmes sans échanger une parole, car les douloureux souvenirs qu'il venait de me raconter avaient profondément ému mon malheureux ami : des larmes roulaient dans ses yeux et sillonnaient lentement ses joues.

Lorsque nous nous séparâmes, je lui serrai la main d'une étreinte qui dut lui révéler combien mon affection s'était accrue en écoutant l'histoire de sa vie ; mais jamais, depuis cette nuit, je n'ai prononcé devant lui le nom de Nivette.

Ecrit près de Nochénlers, en mai 1840.

JULES CANONGE

L'ARCHIPRÊTRE.

I.

LA PETITE-CHANAAN.

Non loin du bourg de Saint-Andéol-de-Clerguemot, situé dans les Basses-Cevennes, sur les confins orientaux du diocèse de Mende (1) en Languedoc, s'étendait une plaine assez considérable, abritée des vents glacés du nord et des brises humides de l'ouest, par les croupes boisées de l'Aygoal, une des plus hautes montagnes de la chaîne des Cevennes.

Cette vallée, baignée à l'est par le Gardon d'Anduze, et exposée à la vivifiante chaleur du midi, était d'une telle fertilité qu'on l'appelait, dans le patois du pays l'*Hort-Diou* (le *jardin de Dieu*). Les protestants, qui formaient la grande majorité des habitants de ce diocèse, avaient depuis longtemps donné à l'Hort-Diou le surnom biblique de *la Petite-Chanaan*.

Par une belle soirée du mois de juin 1702, deux enfants de treize ou quatorze ans étaient assis au bord de la rivière, sous une petite grotte de verdure, formée par des branches de saules entremêlées de lierre et d'aubépine en fleurs.

Une large éclaircie pratiquée sur la lisière du bois permettait de voir au loin une partie de la Petite-Chanaan.

Épars dans la vallée, un grand nombre de moutons paissaient une herbe verte et touffue.

Ces prairies s'élevaient en pente douce jusqu'au sommet d'une colline formée par une des dernières ondulations du mont Aygoal. Une sombre forêt terminait l'horizon ; de son sein, s'élevait, triste et solitaire, la haute tour du château du *Mas-Arribas*.

Gabriel Cavalier, le plus âgé des deux enfants dont on a parlé, était un petit pâtre d'environ quatorze ans ; une ceinture de cuir serrait à sa taille, sa casaque de toile blanche, vêtement ordinaire des Cevenols. Près de lui, on voyait son bissac, son large chapeau de paille, sa houlette

(1) Aujourd'hui département de la Lozère.

ferrée, quelques lignes, des hameçons, et un panier contenant plusieurs belles truites pêchées dans le Gardon.

Ses traits, d'une beaute rare, avaient une expression douce et rêveuse, ses longs cheveux étaient blonds et bouclés, ses yeux bleus, sa peau brune et hâlée par l'air des montagnes.

Une petite fille de douze ou treize ans, habillée d'une longue robe de toile blanche, était assise à côté de Gabriel. Elle avait un de ses bras passé autour du cou du petit pâtre. Elle lui ressemblait tellement, quoiqu'elle eût des traits plus fins, une peau plus délicate, des cheveux plus soyeux, qu'on la reconnaissait facilement pour sa sœur.

Céleste et Gabriel avaient, en se jouant, couronné leurs têtes blondes de violettes et de narcisses sauvages. Ils baignaient leurs beaux pieds nus dans le courant limpide et frais de la rivière; ses eaux transparentes s'arrondissaient en plis argentés autour de leurs jambes, d'une forme et d'une pureté antiques.

Non loin de ce groupe charmant, une colombe privée, blanche comme la neige, lustrait, du bout de son bec rose, son plumage encore humide.

Les deux enfants avaient l'air pensifs et mélancoliques; ils ne se parlaient pas : ils semblaient absorbés dans la contemplation naïve et profonde du délicieux payage qui se déroulait à leur vue.

— A quoi songes-tu, ma sœur? dit enfin Gabriel en regardant Céleste avec tendresse.

— Je songe à la rencontre que le jeune Tobie fit de l'ange Raphaël; quand donc rencontrerons-nous aussi un ange qui nous donnera le secret de guérir la mère de notre mère? ajouta Céleste en soupirant.

— Et moi, ma sœur, dit Gabriel, je pensais à la joie de Joseph lorsqu'il retrouve son frère Benjamin, qu'il aimait tant, et qu'il croyait perdu.

Par ces paroles, on peut juger de l'esprit et de l'éducation de ces deux petits Cevenols.

Ils entendaient chaque soir lire la Bible en famille, selon la coutume protestante. Ils passaient de longues heures dans cette solitude, véritable terre promise.

Le soleil commençait à s'abaisser lentement derrière la noire forêt de pins et de châtaigniers. qui couronnait la montagne, lorsque les deux enfants entendirent, dans l'éloignement, les abois de plusieurs chiens.

— Ce sont les chiens du garde des bois d'Aygoal! dit Céleste effrayée en se rapprochant de son frère.

Tout-à-coup, les enfants pâlirent.

Un loup énorme parut sur le sommet de la colline où paissaient leurs troupeaux; il boitait très bas et semblait grièvement blessé.

Aussitôt, les moutons épouvantés prirent la fuite du côté de la rivière, et deux grands chiens à pelage gris qui les gardaient, hérissant leurs poils, baissant la queue, partagèrent la terreur du troupeau et le suivirent au lieu de s'apprêter à le défendre.

Céleste et Gabriel enlacèrent leurs bras, se serrèrent l'un contre l'autre avec effroi. Les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes, ils restèrent immobiles.

A ce moment les abois se rapprochèrent, deux grands chiens-courants arrivèrent sur la voie de la bête féroce qui, les reins brisés d'un coup de feu, laissait une trace sanglante sur son passage, et suivait en boitant la crête de la colline.

Le loup fit un dernier effort pour s'échapper; mais, après avoir couru pendant quelques minutes avec assez de vitesse, il tomba épuisé. Pourtant il se releva, et, assis sur ses robustes hanches, la gueule ouverte, les yeux rouges, ardents, les lèvres retroussées, montrant ses dents formidables, il attendit bravement les chiens, en poussant des hurlements sourds et menaçants.

Quoiqu'ils fussent éloignés du lieu du combat, les deux enfants étaient terrifiés, leurs troupeaux se pressaient, en bêlant, sur les bords du Gardon, et les deux chiens des petits pâtres, emportés par la crainte instinctive que leur espèce éprouve à l'approche des loups, avaient traversé la rivière à la nage, et s'étaient réfugiés, tout tremblants, aux pieds de Céleste et de Gabriel.

Au contraire, les deux chiens du forestier, hardis et dressés à l'attaque, allaient se jeter intrépidement sur le loup, lorsqu'une voix retentissante, accompagnée de claquements de fouet, s'écria : Arrière, chiens, arrière! Ici, *Raab* (1), ici, *Balak*!

(1) En hébreu, *Raab* signifie *fort détruit*.

Au même instant un cavalier parut sur la crête de la colline.

C'était le *religionnaire* (1) Éphraïm, garde des bois d'Aygoal.

A la voix retentissante d'Éphraïm, ses chiens s'étaient arrêtés à quelques pas du loup contre lequel ils aboyaient avec fureur.

Éphraïm les rejoignit, sauta à bas de son cheval qui, loin de s'éloigner de son maître, le suivit d'un air intelligent.

Le garde prit son fusil, l'arma et s'approcha résolument du loup qui, d'un dernier bond, voulut s'élancer sur lui. Mais Éphraïm, tenant son fusil d'une seule main, mit le bout du canon dans la gueule ouverte de la bête féroce. Elle mordit le fer avec furie. Le coup partit, elle tomba.

« *Ainsi périssent les loups ravisseurs* ! » cria Éphraïm avec une exaltation farouche. Après avoir prononcé ces paroles de l'écriture, il brandit son fusil d'un air menaçant.

Le soleil avait tout-à-fait disparu derrière la forêt d'Aygoal.

Céleste et Gabriel, rassurés par la mort du loup, rassemblèrent leurs troupeaux à la hâte pour les ramener au bourg de Saint-Andéol. La colombe privée vint se percher sur l'épaule de Céleste, et le frère et la sœur regagnèrent la ferme de leur père.

II.

LA FERME DE SAINT-ANDÉOL.

Saint-Andéol, situé à mi-côte, dans une position ravissante, dominait la Petite-Chanaan. Céleste et Gabriel entrèrent bientôt avec leur troupeau dans la métairie de leur père.

Ce fermier, Jérôme Cavalier, un des habitants les plus vénérés de Saint-Andéol, était un homme de mœurs graves et simples, d'un caractère rigide. Comme tous les protestants, il gouvernait sa nombreuse famille avec une autorité patriarcale.

Très respecté, très aimé dans le bourg, il avait toujours usé de son extrême influence pour calmer les esprits que les nouvelles persécutions irritaient davantage de jour en jour.

Lorsque ses deux plus jeunes enfants, Céleste et Gabriel, ramenèrent le troupeau, Jérôme Cavalier était assis sur un banc de pierre, à l'abri d'un énorme châtaignier qui ombrageait la porte de sa métairie. La figure de ce vieillard, fortement accentuée et brunie par les travaux des champs, avait une expression à la fois douce, ferme et sérieuse. Il était âgé de cinquante ans environ. Ses longs cheveux gris tombaient sur ses épaules. Il portait une veste et un justaucorps de *cadis* brun (1), fabriqué avec la laine de ses moutons, et de grandes guêtres de toile blanche. A côté de lui, on voyait sa femme, vêtue d'une robe de serge noire.

Elle tenait sur ses genoux un grand sac de cuir rempli de monnaie, dans lequel Jérôme Cavalier puisait de temps à autre, car ce jour-là était un samedi, et, selon l'usage du pays, le fermier donnait à chaque laboureur sa paie de la semaine.

Une femme d'un grand âge, dont la figure vénérable semblait altérée par la souffrance, était assise dans un fauteuil en dehors de la métairie; elle contemplait avec une sorte de mélancolie douce les derniers rayonnements de ce jour si paisible.

La paie des laboureurs terminée, Mme Jérôme Cavalier s'approcha de cette femme âgée, et lui dit, avec une vive sollicitude : — Comment vous trouvez-vous, ma mère ?

— Toujours bien faible, ma fille; mais cette belle journée me ranime un peu. — Puis elle ajouta : Où sont donc mes petits enfants ? Ils me manquent là, près de moi.

Bientôt, appelés par leur mère, Céleste et Gabriel vinrent s'asseoir aux pieds de l'aïeule, qui promenait avec amour ses mains tremblantes sur leurs jolies têtes blondes.

Jérôme Cavalier, debout près de sa femme, qui s'appuyait sur son bras, souriait à ce tableau. Une servante, vêtue de noir comme sa maîtresse, vint prévenir le fermier que le souper était prêt.

A cette époque, les protestants observaient scrupuleusement la communion des repas.

Le vieillard, aidé de Gabriel, transporta doucement le fauteuil de l'aïeule dans l'intérieur de la maison, les laboureurs suivirent leurs maîtres.

Au haut bout de la table, un fauteuil de bois de chêne marquait la place du fermier. Lorsqu'il fut devant son siége, chacun se mit devant le sien; Jérôme Cavalier allait commencer à dire *le Bene-*

(1) On appelait indistinctement les protestants *religionnaires*, *calvinistes*, *fanatiques*, *huguenots*.

(1) *Cadis*, sorte de drap fabriqué en Languedoc.

dicite, lorsqu'il s'aperçut que la première place à sa droite était vacante.

— Où est mon fils aîné ? demanda-t-il à sa femme.

Celle-ci fit un signe à une servante, qui disparut, et revint bientôt en disant : Voici M. Jean.

A peine le nouveau venu fut-il entré, et placé à la droite du fermier, que celui-ci récita le *Benedicite*, après avoir dit toutefois :

— Mon fils ne doit pas se faire attendre ainsi.

Il régnait dans les familles religionnaires une telle subordination, une telle déférence domestique, que le repas, déjà silencieux, devint d'une morne tristesse, lorsque chacun remarqua la mauvaise humeur du vieillard.

III.

JEAN CAVALIER.

Avant de poursuivre ce récit, nous devons dire quelques mots des antécédents de Jean Cavalier, un des principaux acteurs de cette histoire.

Il était né en 1680, à Ribaute, village du diocèse d'Alais, où son père possédait une métairie qu'il abandonna pour venir plus tard habiter la ferme de Saint-Andéol, près de Mende.

Jean Cavalier, comme son frère Gabriel, avait d'abord gardé les troupeaux ; mais bientôt appelé à Anduze par un de ses oncles, riche et sans enfants, qui exerçait la profession de boulanger, le jeune Cevenol, alors âgé de dix-sept ans, partit pour ce bourg.

La vie des champs lui plaisait peu. Son imagination était vive, mobile, ardente ; son caractère enjoué, hardi, résolu, et peut-être plus orgueilleux que véritablement fier.

Quoique élevé au sein de sa pieuse et austère famille, Jean Cavalier n'avait ni la foi rêveuse de Céleste et de Gabriel, ni le rigide puritanisme de son père. Assez exact à remplir les devoirs de sa religion, il ne manquait aucune occasion de se divertir.

Deux ans se passèrent ainsi. A dix-neuf ans, Cavalier, beau, brave, joyeux, bien fait, parlant facilement, fut bientôt le héros des artisans d'Anduze.

Un événement, futile en apparence, changea la carrière de Cavalier.

C'était en 1699 ; les édits contre les réformés, qui s'opiniâtraient dans leur religion, devenaient d'une effrayante sévérité.

Louis XIV donna ordre d'envoyer des garnisaires dans les villes et dans les villages où le *fanatisme*, ainsi qu'on appelait la religion protestante, était le plus enraciné. Le bourg d'Anduze fut compris dans cette exécution ; une compagnie de dragons du régiment de Saint-Sernin, commandée par le jeune marquis de Florac, s'y établit militairement.

Le jour de la Saint-Jean, une des fêtes du Languedoc les plus fêtées, Cavalier quitta la jupe du boulanger, revêtit son plus beau justaucorps, et se rendit chez le vieux capitaine huguenot qui lui avait donné des leçons d'escrime. Ce bon homme, appelé Dominique Pompidou, avait une fille d'une beauté si remarquable, qu'on la connaissait sous le nom de la *belle Isabeau*. Elle aimait Cavalier, et Cavalier l'aimait. Nous reparlerons plus tard et longuement de ce chaste amour qui joue un si grand rôle dans la vie du jeune Cevenol.

On allumait le feu de Saint-Jean sur la place d'Anduze. Cavalier devait conduire à cette cérémonie le capitaine et sa fille.

Au moment de partir, la belle Isabeau offrit à son amant une jolie branche de grenadier en fleur qu'elle avait cueillie dans son jardin. Cavalier mit fièrement ce bouquet à son feutre. Le capitaine, sa fille et le jeune boulanger arrivèrent devant le feu de joie.

M. le marquis de Florac, commandant les dragons, se trouvait sur la place du village ; il parut fort sensible aux charmes de la belle Isabeau, et deux ou trois fois il passa devant elle en la regardant avec l'attention la plus provoquante.

Malgré la moustache grise du vieux capitaine qui semblait se hérisser de fureur, malgré les yeux menaçants de Cavalier, malgré la froideur dédaigneuse de la belle Cevenole, M. de Florac continua de suivre la jeune fille de ses œillades.

Cavalier, exaspéré, quitta le bras d'Isabeau, et se campant fièrement devant le marquis, lui dit :

— Monsieur le capitaine, je...

Mais M. de Florac l'interrompit et lui dit durement : — Le pain que ton maître m'a fourni hier pour mes dragons était mauvais ; celui de demain sera tout aussi détestable, ce qui n'arriverait pas, fainéant, si tu restais à surveiller ton four, au lieu de venir à la fête.

Malgré le respect et la frayeur qu'inspiraient les dragons, malgré le rang et le grade du mar-

quis, Cavalier, furieux de se voir ainsi traité devant la belle Isabeau, s'écria :

— Si j'avais une épée et le champ libre, monsieur, cette insulte ne serait pas impunie.

— Et que ferais-tu d'une épée, manant? dit M. de Florac d'un air méprisant; c'est une pelle à enfourner qu'il te faut. Allons, va mettre ton jupon et retourne à ton four.

A ce nouvel outrage, le jeune boulanger ne se contint plus; il tira l'épée du bonhomme Pompidou, et se précipita sur M. de Florac; mais celui-ci, montrant Cavalier à plusieurs dragons qui s'étaient approchés, leur dit : — Arrêtez ce fou.

Cavalier était vigoureux; une lutte s'engagea; ses compagnons vinrent à son secours; il parvint à échapper aux soldats, et la nuit même il quitta Anduze.

Craignant les suites de cette rixe, il accompagna quelques religionnaires qui, fuyant les édits, s'expatriaient à Genève; il resta dix-huit mois dans cette ville.

En Suisse, il fit connaissance avec un gentilhomme protestant nommé Du Serre, qui exerçait l'état de verrier dans le château du *Mas-Arribas*, situé au faîte de la montagne d'Aygoal, au milieu de la position la plus sauvage et la plus isolée.

Des bruits étranges couraient sur ce gentilhomme. L'art de fabriquer le verre, de le teindre, de le colorier, était trop du ressort de la chimie, science que le vulgaire regardait alors comme occulte, pour que le verrier, qui vivait très retiré avec ses *gentilshommes souffleurs*, ne fût pas soupçonné d'alchimie et même de magie par les esprits faibles. Les catholiques considéraient donc Du Serre à peu près comme un sorcier; beaucoup de protestants de la classe du peuple voyaient, au contraire, dans le verrier un homme assez recommandable par son austère piété, pour que Dieu daignât quelquefois se manifester à lui. C'est à ces communications surnaturelles que ceux-ci attribuaient les lueurs étranges qui éclairaient parfois les tours du *Mas-Arribas*. D'autres y reconnaissaient des présages funestes.

Le gentilhomme verrier reconnut dans le jeune Cevenol du courage, une volonté énergique, de l'esprit, de l'orgueil, et surtout les germes d'une ambition démesurée. Pensant à l'avenir, il usa de son expérience pour diriger et pour former Cavalier selon ses vues. Pendant les deux années qu'il passa à Genève, celui-ci, par les conseils de Du Serre, acquit quelques connaissances mathématiques, suivit avec assiduité les manœuvres des milices, apprit le maniement des armes, et fréquenta beaucoup les réunions de protestants. Le caractère entreprenant de Cavalier s'exalta singulièrement dans ces entretiens, où le sort des calvinistes et la cruauté de leurs persécuteurs étaient peints sous les plus justes et sous les plus noires couleurs. Il devint bientôt un des membres les plus ardents du parti *militant*.

Pour entretenir, pour augmenter encore l'exaltation du jeune Cevenol, il lui montra dans la réforme, la question religieuse liée, subordonnée peut-être à la question politique; les biens, la liberté des protestants, attaqués comme leurs consciences.

En parlant ainsi, Du Serre dénaturait complétement les vœux et les principes de la majorité des protestants, qui n'envisagèrent jamais la question religieuse sous le point de vue politique. Mais Du Serre avait ses raisons pour agir de la sorte.

Après deux ans d'exil volontaire, le motif qui avait obligé Cavalier à s'éloigner, paraissant oublié, Du Serre l'engagea à revenir en France.

Souvent le jeune Cevenol et le gentilhomme verrier se concertaient avec quelques autres gens du pays, mais la nuit, dans les lieux écartés et dans le plus profond secret. D'après les avis de Du Serre qui, sans laisser pénétrer ses projets, ne semblait pas éloigné de croire à la possibilité d'une prochaine révolte, Cavalier fréquenta beaucoup les jeunes gens de son âge et de sa condition.

On a parlé de son amour pour la fille d'un vieux capitaine protestant. La belle Isabeau aimait aussi tendrement Cavalier. Après sa querelle avec le marquis de Florac, obligé de s'exiler, il avait entretenu une correspondance suivie avec cette jeune fille.

Elle et Cavalier n'attendaient que des jours meilleurs pour demander à leurs parents la permission de s'unir. Au bout de quelque temps, Isabeau cessa tout-à-coup d'écrire à son fiancé. Cavalier inquiet, malheureux de ce silence, allait peut-être rentrer imprudemment en France, lorsque Du

Serre arrivant à Genève lui remit une lettre de la jeune fille. Elle lui annonçait qu'obligée de partir avec son père pour le Rouergue, elle ne pourrait désormais lui donner de ses nouvelles qu'à de longs intervalles, mais que rien n'était changé, que rien ne changerait dans ses sentiments pour lui.

La douleur de Cavalier fut d'abord vive et cruelle. Peu à peu, sans oublier Isabeau, il supporta son chagrin avec plus de courage. Il avait la promesse de la jeune fille; de temps à autre il en recevait une lettre remplie de protestations d'un éternel amour; il attendit donc assez patiemment la fin de son exil.

Depuis son retour le vieux Jérôme Cavalier observait attentivement la conduite de son fils aîné; il n'avait pas pénétré le secret de ses entretiens avec Du Serre; mais à l'exaltation qui se manifestait parfois dans les idées de Jean, à son allure plus délibérée, au dégoût qu'il manifestait de jour en jour davantage pour les travaux des champs, à l'orgueil qui perçait malgré lui dans ses discours, le fermier pressentait que son fils, entraîné par la fougue de son caractère aventureux, allait peut-être s'engager dans une voie fatale.

Longtemps il réfléchit sur ce qu'il avait à faire pour arracher son fils à l'oisiveté, pour lui créer une vie active, occupée, et pour éloigner de lui des tentations dangereuses. Le fermier résolut de le marier. Il jeta les yeux sur la fille d'un riche fermier de Mende, proposa son fils, le fit accepter. Tout se trouvait à peu près convenu entre les deux familles, que Jean Cavalier ignorait encore ces arrangements.

Habitué à voir tout ployer devant son inflexible volonté, le vieux protestant ne douta pas que son fils ne lui obéît. Il s'attendait bien à quelque difficulté à l'endroit d'Isabeau, mais il connaissait un moyen sûr d'écarter cet obstacle.

C'était donc au moment d'avoir avec son fils cette conversation importante, que le fermier entra d'un air sévère et mécontent dans la chambre où l'attendait Cavalier.

IV.

LE PÈRE ET LE FILS.

Le protestant s'assit; Jean resta debout devant son père; son air était à la fois respectueux et inquiet.

— Mon fils m'a répondu tout à l'heure, au souper, comme il ne convient pas à un enfant respectueux, dit le vieillard d'une voix grave.

Cavalier remarqua, non sans émotion, que son père lui parlait à la troisième personne, formule qu'il n'employait que dans les circonstances solennelles; aussi répondit-il avec soumission :

— Pardon, mon père, je m'en repens.

— C'est bien. Qu'à l'avenir mon fils ne prononce jamais de folles paroles devant nos laboureurs et devant nos domestiques. C'est à nous à leur donner l'exemple de la soumission aux lois, aux volontés du roi, notre seigneur, notre maître.

—Notre maître! répéta Jean avec une hautaine impatience.

Après avoir jeté un regard sévère sur son fils, le fermier lui dit :

— L'orgueil de mon fils est bien grand; mais il faudra qu'il s'abaisse...

— Que voulez-vous dire, mon père?

Le vieillard continua, sans paraître avoir entendu cette question.

— J'userai fermement du pouvoir que le Seigneur donne aux pères sur leurs enfants, pour arracher mon fils de la voie dangereuse où il marche.

Il y avait un calme si froid, si résolu, dans l'accent du vieillard, que Jean se sentit à la fois blessé, effrayé de cet exorde, où se révélait la volonté paternelle dans tout son majestueux despotisme.

—Je ne sais de quel danger vous voulez parler, mon père, reprit-il d'un ton un peu moins humble.

Mais le vieillard poursuivit, sans paraître faire attention à ce que disait Jean :

— Depuis qu'il est revenu de Genève, mon fils s'occupe de vanités. Je lui avais confié la surveillance de mes champs, il ne les a pas surveillés. Il court les fêtes, il passe ses jours dans l'oisiveté, il rougit, je crois, de notre laborieuse condition; l'orgueil, l'orgueil qui le perdrait, si son père ne veillait sur lui d'un regard sévère, l'orgueil le domine : il se révolte à la pensée d'avoir un roi, un maître; cela est bien fatal. Celui qui nie aujourd'hui l'autorité de son souverain, niera demain l'autorité de son père, ensuite celle de son Dieu....

— Pouvez-vous penser cela? Vous ai-je jamais manqué de respect, mon père?

— Mon fils ne peut pas me manquer de respect; mais il ne suffit pas qu'il soit respectueux, il faut qu'il soit utile aux siens, utile à son pays; il faut qu'il travaille, il faut que, comme moi, il cultive péniblement la terre, pendant l'ardeur du jour, afin de pouvoir le soir se reposer calme et satisfait, à la porte de sa maison, au milieu de sa famille.

— J'honore les travaux des champs, mon père, mais il est plus d'un moyen de servir son pays; j'ai étudié à Genève, et......

— Mon fils n'a rien appris à Genève, et, eût-il appris beaucoup de sciences, il sait qu'il ne peut être ni avocat, ni médecin, ni notaire, ni scribe, ni clerc, ni procureur, ni marchand. Il sait qu'il ne peut remplir aucune fonction publique; les édits du roi ne le veulent pas.

— Et ces édits infâmes me révoltent! s'écria violemment Cavalier. Pourquoi cette honteuse exclusion? Pourquoi sommes-nous un peuple d'opprimés au milieu d'un peuple d'oppresseurs? De quel droit nous met-on hors la loi? de quel droit?

— Et de quel droit voulez-vous échapper au martyre, si Dieu vous l'inflige? Et qu'est-ce qu'aujourd'hui auprès de l'éternité? Et qu'est-ce qu'une oppression passagère auprès d'une réhabilitation éternelle? demanda le vieillard avec une chaleureuse indignation.

— Mais l'injustice?

—Je ne discute pas avec mon fils, dit le fermier en faisant de la main un geste impérieux; je lui donne des ordres. Il servira donc son pays comme je l'ai servi; il sera laboureur comme je le suis. J'ai fait ma part de travail, je suis vieux, j'ai besoin de me reposer. Lui est jeune, robuste; qu'il prenne ma place à la charrue et qu'il continue le sillon que j'ai commencé. Un jour, si Dieu le bénit, comme il m'a béni, il verra son fils le remplacer à son tour. Ainsi, vienne la Saint-Jean, mon fils exploitera cette ferme sous ma surveillance; comme il est en âge de prendre une compagne, il épousera la fille aînée d'Antoine Alais de Mende. Tout est convenu entre moi et Antoine, j'en ai prévenu ma femme. Demain mon fils m'accompagnera à Mende.

Ces phrases courtes, heurtées, dont l'allure grave et un peu parabolique révélait la lecture habituelle de la Sainte-Écriture, furent accentuées par le vieillard avec une telle autorité; il ressortait si évidemment de l'inflexion de sa voix, du caractère de sa physionomie qu'il ne supposait même pas une objection possible à sa volonté, que Jean Cavalier demeura stupéfait. Il ne revint à lui que lorsque son père dit, en se levant et se dirigeant vers la porte:

— Allons, voici l'heure de la prière.

— Mon père! un moment, dit Jean en prenant la main du vieillard qui s'apprêtait à sortir; pardonnez-moi, mais j'ai mal compris, sans doute. Vous m'avez parlé d'un mariage?

—J'ai annoncé à mon fils son prochain mariage avec la fille d'Antoine Alais de Mende.

La figure de Jean exprima l'étonnement le plus profond, et il s'écria:

— Mais vous savez bien, mon père, que cela ne se peut pas!

Le fermier jeta sur son fils un regard sévère, impassible; sans lui répondre, il fit un pas vers la porte.

— Écoutez-moi, mon père; par pitié, écoutez-moi! Je ne puis pas épouser la fille d'Antoine Alais, vous ne voudriez pas que je sois malheureux, que je sois parjure; vous savez bien qu'Isabeau a ma foi comme j'ai la sienne, vous savez bien que je l'aime et qu'elle seule sera ma femme!

—Mon fils ne prononcera plus le nom d'Isabeau devant moi, et épousera la femme que je lui ai choisie.

Jamais! s'écria Cavalier, outré de l'inébranlable fermeté de son père.

Le fermier, réfléchissant que son fils pouvait raisonnablement s'étonner de cette défense de penser désormais à Isabeau, défense que rien ne semblait motiver, revint au milieu de la chambre et dit à Jean avec un accent moins sévère:

— Mon fils ne peut pas penser que j'exige de lui rien de contraire à son bonheur, rien de contraire à la foi jurée. Quand je lui dis qu'il ne doit plus prononcer le nom d'Isabeau devant moi, c'est que ce nom ne doit plus être prononcé; quand je lui dis qu'il est délié de sa parole, c'est qu'il en est délié.

Jean Cavalier avait pour le caractère de son père une profonde vénération; ces mots l'épouvantèrent. Il se sentit d'abord chanceler sous ce coup si imprévu; puis, poussé par une terrible curiosité, pâle, hagard, il dit au fermier:

— Sans doute, je vous crois, mon père ; mais enfin, pourquoi suis-je délié de ma parole envers Isabeau ? Pourquoi ne plus prononcer son nom devant vous ?

Les traits de Jean exprimaient une anxiété douloureuse ; le fermier qui, malgré sa froideur apparente, chérissait son fils, se sentit péniblement affecté. Changeant tout-à-coup de langage, il tendit la main à Jean et lui dit : — Ne m'interrogez pas, mon enfant.

Ce mouvement, ces simples paroles, l'émotion que son père ne pouvait contenir, firent pressentir à Cavalier quelque horrible malheur; se rappelant aussitôt que, depuis deux mois, il n'avait pas reçu de nouvelles d'Isabeau, il s'écria désespéré :

— Elle est donc morte ?

— Elle n'est pas morte, répondit le vieillard.

— Mais elle est malade, mais elle est mourante peut-être !

— Elle se porte bien.

— Elle vit.... et je suis délié de ma parole envers elle ? elle vit... et je ne dois jamais prononcer son nom devant vous, mon père ? dit Cavalier lentement, et comme s'il eût voulu pénétrer le sens de cette énigme fatale. — Mais elle est donc infâme alors ! Mon père, mon père, répondez-moi, elle est donc infâme ?

Après un long silence, pendant lequel Jean Cavalier attachait sur son père des regards avides, le vieillard répondit d'une voix solennelle et éclatante, comme s'il eût prononcé une malédiction : — Elle est infâme !

Cavalier resta d'abord écrasé sous ces paroles. Le premier vertige de la stupéfaction passé, le doute vint, et avec lui l'espoir; il aimait tellement Isabeau, qu'il ne pouvait croire aux paroles de son père.

— Mon père, on vous a trompé, reprit-il ; ce que vous dites là est impossible. Depuis deux ans Isabeau m'écrit qu'elle m'aime ; elle est loyale, elle est courageuse, elle ne s'abaisserait pas à mentir. Non, non, mon père, on vous a trompé.

Le fermier comprenait tout ce que devait souffrir son fils; au lieu de lui répondre sévèrement, il lui dit avec douceur : — Mon enfant, croyez-moi, on ne m'a pas trompé. Si j'ai longtemps gardé le silence sur cette indigne trahison, c'est que l'heure n'était pas venue de vous l'apprendre, c'est qu'il était inutile de vous causer une peine violente. En cela peut-être j'ai été faible ; j'aurais dû tout vous dire à votre retour de Genève ; mais maintenant ne m'interrogez pas.... croyez ma parole. Mon enfant, je n'ai jamais accusé un innocent... Pour toujours oubliez cette infâme... songez à l'union que je vous ai préparée. vous y trouverez le bonheur et la paix.

Cavalier se méprit sur les sentiments de son père; pour la première fois de sa vie, il crut que le vieillard avait recours à la ruse pour lui faire contracter le mariage qu'il projetait et qu'Isabeau était indignement calomniée.

— On accuse Isabeau pendant son absence, dit-il fermement à son père, on ne me dit pas quel est son crime ; eh bien, moi, je ne me marierai pas avant de savoir ce qu'on lui reproche, avant de l'avoir entendue se défendre.

Mon fils ! dit durement le vieillard, rappelé à ses habitudes sévères par le doute qu'exprimait Cavalier.

— Et d'ailleurs, reprit celui-ci, qui me dit que vous ne sacrifiez pas Isabeau à votre désir de me faire faire un mariage qui vous convient ?

— Malheureux insensé ! s'écria le vieillard avec indignation, tu oses soupçonner ton père. Apprends donc tout; apprends donc ce que par pitié je voulais te cacher! Lorsque tu as quitté Anduze, cette misérable s'est laissé séduire par le marquis de Florac, capitaine des dragons de Saint-Sernin, celui-là même qui a causé ton exil. Maudite partout, elle a été obligée de quitter le pays. Me croiras-tu maintenant ?

— Ah ! mon père, c'est horrible ! ayez pitié de moi ! dit le malheureux en tombant agenouillé devant le vieillard et cachant sa figure dans ses mains pour étouffer ses sanglots.

Deux heures après cette révélation, à minuit, Jean Cavalier sortit de la ferme avec précaution. Afin de n'être entendu de personne, il se dirigea rapidement vers le pied de la colline où le garde d'Aygoal avait tué un loup.

A cet endroit, une croix de pierre, appelée dans le pays la *Croix-du-Sang*, en mémoire sans doute de quelque tragique événement, s'élevait au milieu d'un carrefour où se croisaient les quatre principaux chemins de l'*Hort-Diou*.

V.

LA CROIX-DU-SANG.

Jean Cavalier, en se rendant à la Croix-du-

Sang, où il savait trouver Éphraïm et Du Serre, était en proie aux sentiments les plus désespérés. Sa rage contre Isabeau, contre celui qui l'avait séduite, était d'une ardeur presque féroce. Il avait été jusqu'alors si aveuglément confiant dans l'amour de cette jeune fille, il se le croyait si absolument acquis pour l'avenir, que cette brusque déception, que cette ruine de toutes ses espérances lui était doublement affreuse.

Tantôt il accusait seulement Isabeau de cette infâme trahison, tantôt il faisait au contraire retomber tout le poids de sa haine sur M. de Florac.

Mais quand il songeait à l'odieuse duplicité de la jeune fille, qui récemment lui écrivait de nouvelles protestations d'un amour éternel, il la trouvait peut-être encore plus digne d'exécration que le marquis.

Ainsi que cela arrive presque toujours, la question personnelle absorba la question générale; dans sa furie contre le marquis de Florac, Cavalier enveloppa tous les catholiques. Si d'un signe il avait pu faire soulever la population protestante pour marcher en armes contre la classe noble et papiste, la révolte eût été déclarée à l'instant.

Son rendez-vous avec Éphraïm et Abraham-Du Serre, qu'il n'avait pas oublié au milieu de ses douloureuses agitations, lui était donc précieux comme la vengeance.

Après avoir marché quelque temps, Cavalier se trouva sur les confins d'une vaste plaine de bruyères qui séparait la forêt d'Aygoal des collines de l'Hort-Diou. Quatre chemins coupaient cette plaine; à leur point de section s'élevait une haute et gothique croix de pierre.

La nuit était claire et étoilée.

Cavalier, voyant quelqu'un au pied de la croix, s'approcha avec circonspection.

— *Sonnez du cor à Gabaa*, dit d'une voix sourde celui qui l'avait devancé au rendez-vous.

Cavalier répondit à ces mots de ralliement par cette phrase empruntée au même verset de la Bible: *Faites retentir la trompette à Rama.*

Puis s'approchant, il dit, selon la formule usitée par les religionnaires: Bonsoir, frère Éphraïm. Frère Abraham n'est-il pas venu?

— Pas encore, dit Éphraïm.

Cavalier, absorbé par ses pensées, alla s'asseoir sur le piédestal de la croix, mais quand il s'en fut approché, il s'écria:

— Éphraïm, qu'y a-t-il donc de pendu à ce pilier? la carcasse d'un chien?

Le garde se leva silencieusement, prit un briquet dans sa gibecière, fit du feu, arracha une poignée de bruyères sèches, l'alluma, et sautant d'un bond vigoureux sur le piédestal, il éclaira la croix.

Sur ses bras de pierre, au-dessus du loup qui y était pendu à moitié dévoré, on lisait ces mots écrits au charbon.

Ainsi périra l'archi-prêtre de Baal. Ainsi périront les loups ravisseurs!

Cavalier frissonna en voyant la physionomie farouche de cet homme, et en lisant aux lueurs de sa torche cette sentence de mort, tracée dans un moment de sauvage enthousiasme.

La lumière s'éteignit, tout retomba dans l'obscurité.

Le profond silence de la nuit fut interrompu par un bruit de pas.

Éphraïm et Cavalier se levèrent, prêtèrent l'oreille avec attention; un homme parut bientôt.

— *Poussez des cris à Bétharon*, dit Éphraïm.

— *Et vous, Benjamin, sachez que l'ennemi est derrière moi*, répondit le nouveau-venu.

— C'est frère Abraham! dirent à la fois Cavalier et Éphraïm en s'avançant vers lui.

Absorbé par son idée fatale et dominante, lorsque Cavalier vit Du Serre, malgré l'importance des intérêts qu'ils avaient à traiter, il ne pensa qu'à s'informer d'Isabeau.

— Frère Abraham, lui dit-il d'une voix tremblante d'émotion, en le prenant à part, mon père m'a tout dit sur Isabeau: il m'a dit qu'elle m'avait indignement trahi. — Il m'a dit qu'elle avait été séduite! ajouta Cavalier avec une fureur croissante! Encore une fois, cela est-il vrai? Est-ce vrai?

Depuis quelques moments Du Serre regardait Cavalier d'un air à la fois dédaigneux et étonné. Tout-à-coup il s'écria avec indignation:

— Frère Éphraïm, viens ici, brave lion d'Israël, viens entendre cet homme se lamenter à propos de je ne sais quelle infâme! On se prépare à égorger ses frères, et il ne pense qu'à pleurer un fol amour perdu! Crois-tu donc, frère Jean Cavalier que ce soit pour entendre de pareilles indignités

que l'heure sacrée de minuit nous rassemble dans le désert?

— *Pleurez sur un mort, parce qu'il a perdu la lumière! pleurez sur un insensé, parce qu'il a perdu la raison!* dit Éphraïm d'un air sombre. Puis il ajouta: — Je te l'ai dit, frère, cet enfant est trop faible, il est trop jeune, il est trop vain, pour travailler comme nous à la vigne du seigneur. Que le mal qu'il fera à notre cause retombe sur sa tête!

Soit qu'il sentît la justesse des reproches de Du Serre, soit qu'il en fût blessé, Cavalier n'y répondit pas; mais s'adressant à Éphraïm, il lui dit avec orgueil:

— Si d'un son de ta trompe tu peux rassembler autour de toi les chevriers de la montagne et les bûcherons de la forêt, ma voix est connue du laboureur de la plaine et des artisans du bourg. Qu'on appelle Israël hors des tentes! et on verra si celui-là était trop faible et trop jeune qui a enseigné à la jeunesse de Saint-Andéol, d'Anduze et du pont de Mont-Vert, à manier les armes!

Du Serre, craignant de voir une dangereuse mésintelligence s'élever entre Cavalier et Éphraïm, dit au premier: Frère Cavalier, tu es courageux, je le sais, c'est pour cela que j'ai été étonné de ta faiblesse. Le temps presse: convenons de nos faits; de nouveaux malheurs nous menaçent. J'arrive de Montpellier, le maréchal de Montrevel rassemble un corps de troupes considérable, on lève des milices de toutes parts, pour faire exécuter les nouveaux édits qui nous considèrent tous également comme relaps.

— Contre qui destine-t-on ces forces, puisque nos frères ne savent que se résigner à mourir? dit Cavalier avec amertume.

— Ce martyre muet et impassible effraie Baville, dit Du Serre. Indigne de comprendre la sainte abnégation des victimes, il croit qu'elle cache un piége, et il se met sur ses gardes. Hier, en passant par Alais, j'ai rencontré l'archiprêtre Du Chayla; il s'approche de nous à grands pas, en traînant nos frères dans les ceps (1); ce sont des femmes, des enfants, des jeunes filles, des vieillards.

— Et où conduit-il ces malheureux? demanda Cavalier.

— A l'ancienne abbaye du Mont-Vert, où il va s'établir avec une forte garnison, jusqu'à ce qu'il ait complétement extirpé l'hérésie de nos montagnes, comme disent les catholiques. Poul, le féroce partisan Poul, accompagne l'archiprêtre avec ses miquelets, ainsi que deux compagnies de dragons de Saint-Sernin, commandées par le marquis de Florac.

Du Serre, soit qu'il ignorât le nom du séducteur d'Isabeau, soit qu'il l'eût oublié, était loin de s'attendre à l'impression que ce nom devait causer à Cavalier; celui-ci, quoiqu'il se sentît pâlir, se contint, et songeant aux derniers reproches de Du Serre, il lui dit d'une voix sourde:

— Le marquis de Florac commande les deux compagnies de dragons qui accompagnent l'archiprêtre.

— Oui. On dit ce capitaine plus insouciant que méchant; il est brave, mais dissolu, hautain, impie, comme tous ces missionnaires bottés qu'on nous envoie pour nous convertir.

— C'est bien le jeune marquis de Florac qui commande les deux compagnies de dragons de Saint-Sernin, n'est-ce pas? demanda Cavalier une seconde fois.

— Lui-même; il a vingt-cinq ans au plus, il est blond et a une figure de femme, dit Du Serre sans savoir quel intérêt Cavalier attachait à ces renseignements.

— C'est lui! dit Cavalier, et il resta pensif.

— L'archiprêtre de Baal arrive dans ce diocèse! dit Éphraïm en se parlant à lui-même. La vision s'accomplit donc!

— Quelle vision, frère? lui demanda Du Serre.

— Cette nuit, j'ai été ravi en esprit, dit Éphraïm avec une sombre exaltation. J'ai vu le cheval pâle de l'Apocalypse monté par la Mort. Il était pâle dans la nuit noire. Une voix forte comme le rugissement d'un lion m'a dit: «Le loup qui doit dévorer l'agneau sans tache paraîtra demain dans le champ de Dieu. Tu égorgeras le loup, tu le pendras à la croix maudite, et sa vue effrayera les loups ravisseurs.» Ce matin, le loup a paru; je l'ai tué; il est là.

Et Éphraïm montra la croix. Puis il ajouta avec un accent féroce:

(1) On appelait *cep* une sorte de poutre fendue dans sa longueur, et dans le milieu de laquelle on mettait les pieds des prisonniers.

—Quand cet autre loup, ravisseur d'âmes, l'archiprêtre des Cevennes, aura été pendu là, toute la vision sera accomplie. Toute vision est double, ajouta Éphraïm; et il retomba dans un silence farouche.

En ce moment, Cavalier saisit vivement Du Serre par le bras, et lui dit : Écoutez! écoutez!

Tous prêtèrent l'oreille avec attention.

La bruyère, qui couvrait la plaine, formait, sur le sol, une sorte de tapis si épais qu'un peloton de dragons avait pu s'approcher très près des trois Cevenols sans être entendu.

Mais, arrivés à une petite distance, le cliquetis de leurs armes les trahit.

—Les dragons! s'écria Cavalier.

—Le secret de nos rendez-vous est découvert, dit Du Serre à voix basse; tâchons de fuir à travers les haies. Et samedi, ici.

— Je vois des casaques blanches au pied de la croix! dit une voix rude. Holà, canailles! ne faites pas un pas, mordieu! ou nous tirons.

Éphraïm, Du Serre et Cavalier, au lieu d'obéir aux ordres des dragons, franchirent d'un bond une épaisse haie de genêts, qui entourait le carrefour, et se mirent à fuir à travers champs dans des directions différentes.

—Feu! feu! s'écria le brigadier qui commandait cette petite troupe.

Deux ou trois coups de feu brillèrent dans l'obscurité, mais aucun des Cevenols ne fut atteint.

VI.

L'INTERROGATOIRE.

Se cachant, tantôt au milieu des haies de genêts qui forment la clôture des champs du Languedoc, tantôt gravissant les escarpements des ravins, Cavalier, qui connaissait parfaitement le pays, échappa aux poursuites des dragons. Il arriva au bourg de Saint-Andéol, vers minuit.

Il entendit, en s'approchant de la ferme de son père, un bruit inaccoutumé. Il vit avec une surprise extrême les chevaux, les bœufs de labour, sans doute chassés de leur écurie, errer ou paître dans la prairie. Les lumières paraissaient et disparaissaient aux fenêtres. Tout annonçait qu'une grande activite régnait dans la maison. D'épais tourbillons de fumée sortaient de la cheminée. Une vive clarté, dont le foyer semblait être dans la cour, jetait ses reflets tremblants sur les bâtiments et sur les arbres.

Cavalier, de plus en plus inquiet, allait entrer chez son père, lorsqu'il entendit le galop de plusieurs chevaux.

Pour ne pas être surpris, il n'eut que le temps de monter sur un banc de pierre et de grimper dans la cime touffue d'un énorme noyer dont les branches touchaient aux murailles de l'habitation.

A peine y était-il caché que cinq dragons, ceux sans doute qui l'avaient poursuivi, descendirent de cheval à la porte de la ferme.

Le désordre et la confusion régnaient dans cette habitation toujours si régulièrement calme.

Un parti de dragons bivouaquait autour d'un grand feu allumé au milieu de la cour : car, dans ce pays de montagnes, la rosée des nuits est glaciale, même au cœur de l'été.

Des cavaliers, assis sur des herses et sur des charrues qu'ils avaient apportées auprès du brasier, fumaient, causaient, ou chantaient quelques refrains de caserne; d'autres, ayant ôté leurs justaucorps, finissaient de panser leurs chevaux attachés aux clous des murs par leurs longes; leurs harnachements étaient dispersés çà et là.

Ces soldats appartenaient au régiment de Saint-Sernin.

La cuisine offrait aussi une scène très animée. Un grand feu brillait dans l'âtre; les servantes du fermier servaient en tremblant les dragons attablés. Quoique ce jour fût un samedi, un jour maigre, ces soldats catholiques, fort insouciants des règles de l'abstinence, faisaient bravement honneur aux restes substantiels du souper du fermier. Un quartier d'agneau qui rôtissait pour le souper des chefs, annonçait que ceux-ci étaient aussi peu scrupuleux que leurs soldats.

Les cinq cavaliers dont nous avons parlé, en entrant dans la cuisine, furent accueillis avec curiosité.

—Eh bien! Larose, dit un des dragons au brigadier qui paraissait le chef des nouveaux venus, as-tu fait bonne chasse? As-tu attaché quelqu'un de ces corbeaux enroués à la queue de ton cheval?

—Eh non, mille diables! Avertis par le bruit, ces vilains oiseaux avaient pris leur volée, mais en laissant une charogne qu'ils étaient sans doute

occupés à béqueter, et, qui pis est... — Mais Larose s'interrompant : — Où est monsieur le marquis?

— Il est là-haut avec le capitaine Poul.

— Le capitaine Poul! mais ces brigands de miquelets vont donc arriver? s'écria Larose; j'espère bien qu'on ne fera pas bivouaquer les dragons de Saint-Sernin avec de pareille vermine.

— Non, non, par le diable! ils nous voleraient jusqu'aux clous de nos bottes. On les enverra camper au dehors.

— Ah çà, j'ai faim; attendez-moi, vous autres, dit Larose; je reviens après avoir parlé à M. le marquis.

— Va, il est là-haut, dit le dragon.

— Où diable est-ce, là-haut? reprit Larose. Mais, avisant une des servantes de la ferme, il la prit par la taille, lui donna un baiser sur le cou, et lui dit : Vous voilà payée d'avance; maintenant, dites-moi où est mon capitaine, ma jolie damnée?

Malheureusement pour la galanterie du dragon, il s'était adressé à une vénérable matrone. Vivement choquée de l'impertinence du soldat, elle se retourna et montra un visage pâle, austère et ridé.

— Au diable l'obscurité de cette caverne! on n'y distingue pas une chouette d'une tourterelle, s'écria Larose en s'essuyant la bouche avec dégoût. Puis il ajouta en poussant brutalement la pauvre femme du bout de son sabre : Allons, allons, marche, vieille huguenote; conduis-moi auprès de M. le marquis de Florac, mon capitaine.

La servante prit une lampe, précéda le dragon dans un escalier assez obscure, arriva sur le palier, et ouvrit la porte d'un appartement où se trouvaient le fermier, sa femme, son fils Gabriel et sa fille Céleste.

Cette famille répondait aux questions inquisitoriales du révérend père Rouleau, capucin, et secrétaire de l'archiprêtre des Cevennes l'abbé Du Chayla. A cet interrogatoire assistaient le marquis de Florac, capitaine des dragons de Saint-Sernin, et Denis Poul, chef d'une bande de miquelets.

La chambre où siégeait ce redoutable tribunal était appelée, dans la famille Cavalier, *la chambre de Dieu*; depuis deux générations, cette partie de l'habitation était consacrée aux hôtes que le hasard amenait à la ferme. Tous les étrangers qui demandaient asile, pauvres ou riches, étaient, selon cette pieuse tradition, accueillis avec les mêmes soins, avec les mêmes égards, et logeaient dans cette pièce, où le fermier, par un touchant sentiment d'hospitalité, avait réuni le peu de meubles de luxe qu'il possédât.

Une lampe de cuivre à trois becs éclairait la scène que nous allons décrire.

Le marquis Tancrède de Florac, beau jeune homme de vingt-cinq ans environ, vêtu d'un justaucorps vert, galonné d'argent, était à demi couché sur le lit. Il appuyait nonchalamment sa tête sur une de ses mains; de l'autre, il jouait avec le bout de ses aiguillettes de satin blanc brodées d'or. En balançant une de ses jambes par un mouvement machinal, il déchirait avec les éperons de ses bottes fortes la belle courte-pointe de toile de Perse, conservée intacte depuis tant d'années. La jolie figure de ce capitaine annonçait l'ennui, la fatigue et l'impatience.

Denis Poul occupait le grand fauteuil de cuir réservé aux hôtes; fort indifférent à l'interrogatoire des protestants, il étudiait un plan de marche et d'occupation militaire d'après une carte topographique du Languedoc qu'il avait étalée sur le coin de la table.

Ce partisan, d'une férocité reconnue, d'un courage à toute épreuve, avait servi plusieurs états de l'Europe; récemment il avait fait la guerre en Hongrie contre les Turcs. On eût dit qu'il cherchait, par son costume étrange, à rendre sa physionomie, déjà si farouche, plus terrible encore. Presque toutes les parties de son costume ou de son équipement militaire provenaient de la dépouille des vaincus qu'il avait tués.

Denis Poul avait alors environ cinquante ans; il était grand, osseux, d'une maigreur effrayante : à l'une de ses larges mains velues, nerveuses, il manquait l'index. Poul avait perdu ce doigt par les suites d'une affreuse torture. Prisonnier des Turcs, ceux-ci voulurent l'obliger à leur donner des détails sur la position de l'armée impériale : il s'y refusa. Pour le forcer à parler, les Turcs lui entourèrent le doigt avec des mèches souffrées, qui consumèrent lentement les chairs jusqu'à l'os, sans que cet homme, d'un caractère indomptable, laissât échapper un signe de faiblesse. Frappés de

tant d'héroïsme, bien convaincus que les tourments n'arracheraient rien au partisan, les Turcs lui rendirent la liberté.

Sans foi, sans frein, impie, d'une férocité implacable, mais d'un courage aveugle, d'une volonté de fer, dominant sa troupe de bandits par l'ascendant de son intrépidité, tel était le capitaine Denis Poul, chargé, conjointement avec le marquis Tancrède de Florac, d'appuyer l'exécution des nouveaux édits, qui appliquaient à tous les protestants les peines décrétées contre les relaps.

Le capucin Rouleau portait le costume de son ordre; il était jeune, pâle; une barbe noire et claire ombrageait son menton.

Devant ce moine étaient rangés debout Jérôme Cavalier, sa femme et ses deux enfants.

Les traits du fermier protestant ne révélaient pas la moindre crainte; ils exprimaient un calme digne et résolu.

Sa femme ne partageait pas son assurance; tremblante, les yeux baignés de larmes, elle le tenait par la main, tandis que Céleste et Gabriel se pressaient contre leur mère avec épouvante.

Lorsque Larose entra, son capitaine lui dit :

— Eh bien! les as-tu pris?

— Non, monsieur le marquis; ils nous ont entendus venir, et se sont sauvés comme une volée de chauves-souris; mais ils étaient rassemblés au pied de la Croix-du-Sang, comme on l'avait dit à monsieur le marquis. Pendant que Pierre Loriffet et Leroux leur donnaient la chasse à travers la bruyère, j'ai mis pied à terre avec le Lorrain, et nous avons trouvé pendue à la croix la carcasse d'un loup à moitié dévoré.

— Sacrilége! s'écria le capucin avec horreur.

— Après? dit sèchement le jeune capitaine.

— Après avoir trouvé la carcasse du loup, monsieur le marquis, le Lorrain me dit : « Brigadier Larose, la nuit est si claire qu'il me semble voir de l'écriture sur la croix. « Pour nous en assurer, je bats le briquet, j'allume un brin de fougère, et je lis écrit au-dessus du loup, sur le bras de la croix : « *Ainsi périsse l'archiprêtre de Baal!*

— Il y avait cela? ces mots étaient écrits sur la croix : *Ainsi périsse l'archiprêtre de Baal?* demanda le capucin avec indignation en interrompant le dragon.

— Oui, mon révérend; mais je crois monsieur l'abbé bien incapable de...

— Assez, assez, dit le capucin en imposant silence au soldat.

Puis, se retournant vers le protestant, il lui dit :

— Vous entendez, vous entendez! Et c'est pour se rendre complice de ce crime abominable et sacrilége que votre fils s'est sans doute absenté cette nuit?

— Il est vrai que mon fils est absent, monsieur; mais rien ne prouve qu'il soit complice de cette action.

— Alors, où est-il? Pourquoi, à notre arrivée, nous avez-vous affirmé qu'il était dans sa chambre?

— C'est que je l'y croyais, monsieur.

— Depuis longtemps, M. l'intendant a les yeux ouverts sur votre fils et sur vous, dit le capucin.

— Mon âme est pure de toute lâcheté, mes mains sont pures de sang, monsieur. Quand le roi notre maître a révoqué les droits qui nous avaient été reconnus par son aïeul, quand on a fermé nos temples, j'ai été entendre les paroles de nos ministres dans les bois ou sur la montagne. Si c'est là un crime, je l'avoue et je m'en glorifie.

— L'édit rendu cette année par sa majesté proclame qu'*il n'y a plus de protestants dans son royaume*, dit le capucin; tous sont considérés comme convertis; ceux qui depuis cet édit ont continué l'exercice de leur religion, sont considérés comme relaps, et conséquemment soumis aux châtiments décrétés contre les relaps.

— J'ai supporté toutes les persécutions sans me plaindre, répondit le vieillard; jamais elles n'ont ébranlé ma croyance. Le roi me considère comme converti : je ne le suis pas, je n'ai jamais abjuré ma religion; je le dis hautement, je veux mourir et je mourrai dans la foi de mes pères.

Le capitaine Poul avait, depuis le commencement de cette scène, donné de fréquentes marques d'impatience; frappant sur la table avec violence, il s'écria d'une voix creuse et enrouée :

— Envoyez-moi donc ce bavard aux ceps, mon révérend, et serrez-lui les chevilles jusqu'à ce

qu'il dise où est son fils. Finissons, car le souper tarde, et j'ai faim.

Le capucin implora d'un geste la patience du capitaine, et reprit l'interrogatoire.

— Vous êtes-vous conformé aux édits qui ordonnent aux religionnaires nouvellement convertis d'élever leurs enfants dans la religion apostolique et romaine?

— Je vous répète, monsieur, que je ne suis pas converti; mes enfants n'auront jamais d'autre religion que celle de leurs pères.

— Une bonne potence ou les galères, voilà ce que tu mérites! s'écria Denis Poul.

— Vous persistez à pervertir, à corrompre ces jeunes âmes, en les plongeant dans l'odieuse hérésie de Calvin? demanda le capucin.

— Je persiste à vouloir élever mes enfants dans la religion de mes pères.

— Vos enfants vous seront donc retirés, dit le capucin.

— M'enlever mes enfants! s'écria la malheureuse mère en les serrant près d'elle avec un mouvement d'épouvante. Puis elle reprit d'un air à la fois incrédule et suppliant : Mais non, cela est impossible!

— L'édit est formel, reprit le capucin.

Mme Cavalier, pâle, égarée, ne pouvait croire ce qu'elle entendait; elle se jeta aux pieds du capucin.

A ce moment la porte de la chambre s'ouvrit brusquement; une servante entra en criant :

— Madame! madame! votre mère se meurt! l'arrivée des dragons lui a causé une révolution terrible.

— Ma mère! ma mère! s'écria la femme du fermier en se relevant et en se précipitant vers la porte, suivie de ses enfants.

— Arrêtez! dit le capucin d'une voix imposante, monseigneur l'archiprêtre doit essayer d'arracher encore cette âme à l'impénitence finale, et de la ramener dans le sein de la véritable église. — Alors, se retournant vers le capitaine, il lui dit :

— Veuillez ordonner, monsieur le marquis, que personne ne sorte de cette chambre; je vais trouver monseigneur l'archiprêtre.

— Ah! Chamillard! Chamillard! quel ignoble métier tu me fais faire! s'écria le marquis avec impatience; si tu me donnes enfin ce guidon dans les mousquetaires, je l'aurai, je crois, payé assez cher.

Puis s'adressant à Larose, il lui dit :

— Fais mettre deux factionnaires à cette porte, et que personne ne sorte d'ici.

Larose disparut.

— Monsieur! s'écria le fermier avec une douloureuse indignation, c'est au nom de notre mère mourante, c'est au nom des droits les plus sacrés parmi les hommes, que je proteste contre ces violences!

— Mais, mon Dieu! on vous dit que ma mère se meurt, s'écria Mme Cavalier avec un accent déchirant; vous voyez bien qu'il faut que nous allions près d'elle!

Le marquis sortit vivement, comme s'il eût été révolté de cette scène. Denis Poul le suivit, en disant avec une impitoyable brutalité :

— Enfin, je sens l'odeur du souper.

A ce moment deux dragons parurent à la porte de la chambre.

Le capucin sortit à reculons en faisant un geste impérieux à Jérôme Cavalier.

Celui-ci voulut le suivre; mais les dragons croisèrent leurs mousquets, l'empêchèrent de sortir, et refermèrent la porte.

— Oh! ma mère! ma mère! à cette heure suprême peut-être tu appelles ta fille! s'écria Mme Cavalier en sanglotant et en tombant à genoux au milieu de la chambre.

— Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de nous! dirent ses deux enfants en se jetant à son cou!

Seul, Jérôme Cavalier resta debout au milieu de sa famille éplorée.

Sa figure austère trahissait les émotions les plus douloureuses. Voyant tout-à-coup son fils aîné, Jean Cavalier, paraître à la fenêtre ouverte et sauter dans la chambre, il ne put retenir un cri de surprise.

VII.

L'ÉVASION.

L'énorme noyer au faîte duquel était monté Jean Cavalier pour échapper aux dragons, s'élevait jusqu'à la hauteur des fenêtres de la *chambre de Dieu*. Cavalier avait pu facilement sauter des branches de l'arbre dans l'appartement; les croisées, restées ouvertes, lui avaient permis de tout voir et de tout entendre.

Après avoir verrouillé la porte en dedans, il dit tristement à son père :

— Pardon, mon père. Mon absence de cette nuit a aggravé le mal ; mais, avant de vous tout dire, pensons au présent. Il n'y a pas un moment à perdre.

— Ma mère se meurt loin de moi ! Ils veulent nous enlever votre frère et votre sœur ! s'écria Mme Cavalier en se tordant les mains avec désespoir.

— Je sais tout, ma mère, dit Cavalier. Il faut empêcher cet enlèvement.

— Par quel moyen, mon Dieu ! dit la mère éplorée.

Cavalier montra la fenêtre.

— Céleste et Gabriel sont tous deux légers et adroits ; ils me suivront sur l'arbre, d'où nous descendrons près du mur ; la porte extérieure n'est pas gardée ; bientôt nous serons dans les bois.

— Dans les bois ! dit Mme Cavalier. Et où mènerez-vous ces pauvres enfants ?

— Chez M. Du Serre,. au château du Mas-Arribas.

— Oh ! non, non, pas dans ce château ! s'écria Mme Cavalier avec terreur. On dit qu'il s'y passe des choses étranges, sinistres. Encore une fois, je ne confierai pas mes enfants à cet homme !

Cavalier regarda sa mère avec étonnement.

— Mais mon père vous dira que M. Du Serre et sa femme sont de bons calvinistes. Je vous en conjure, ma mère, n'hésitez pas ; les moments sont précieux ; ces gens peuvent revenir. N'est-il pas vrai, mon père ?

Le vieillard réfléchit quelques instants, et dit à sa femme avec un accent d'autorité qui n'admettait pas de réplique :

— Jean a raison ; son frère et sa sœur seront en sûreté chez le verrier ; il n'y a pas d'ailleurs à balancer. Ces hommes impitoyables nous arracheraient nos enfants. Ces hommes ont pour eux la force et la volonté du roi. Nous ne pourrions que nous résigner, que protester par notre silence et par nos larmes.

— Nous résigner ! s'écria Cavalier avec un élan impétueux qu'il ne put vaincre, et qui lui attira un regard sévère de son père. Puis il reprit : Oui, il faut nous résigner ! encore nous résigner !

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ne plus les voir ! dit Mme Cavalier en sanglotant. Mon Gabriel (et elle le couvrait de baisers) ! ma Céleste (et elle l'entourait de ses bras en la pressant contre son sein) !

Les deux pauvres enfants, pâles, épouvantés, répondaient en pleurant aux caresses de leur mère.

— Vous les reverrez, ma mère ; vous les reverrez ! s'écria Cavalier. Une fois les dragons partis, M. Du Serre vous les ramènera. Mais le temps presse !

Malgré son calme apparent, le fermier faisait de douloureux efforts pour conserver son sang-froid au milieu de cette scène déchirante ; ses enfants s'approchèrent de lui pour l'embrasser, il leur dit d'une voix imposante et profondément émue :

— Approchez-vous, pauvres petits, que votre père vous bénisse. S'il ne vous revoit plus, il mourra moins alarmé sur votre avenir, car Dieu n'abandonne pas ceux que leur père a bénis.

— Que dites-vous ! s'écria sa femme.

— Mon père ! s'écria Cavalier.

Mais le vieillard, commandant le silence d'un geste impérieux, étendit ses mains tremblantes sur la tête de ses enfants : puis, relevant Céleste et Gabriel, il les serra sur son cœur à plusieurs reprises, pendant que deux grosses larmes coulaient sur ses joues vénérables.

Cavalier, qui s'était penché à la fenêtre pour examiner si tout était tranquille au dehors, s'écria :

— Il pleut, le temps est sombre et favorable ; ma mère, il faut partir.

Après des adieux déchirants, Céleste et Gabriel, guidés par Cavalier, s'élancèrent légèrement sur les branches du noyer, et descendirent bientôt à terre.

La pluie tombait à larges gouttes sur le feuillage ; le ciel était noir, la nuit obscure. Le feu que les dragons avaient allumé dans la cour ne jetait plus qu'une pâle clarté. Les soldats dormaient.

Cavalier, Céleste et Gabriel quittèrent la ferme sans être entendus, et s'engagèrent dans un chemin creux qui conduisait aux bois d'Aygoal ; le château du gentilhomme verrier était construit sur les hauteurs de cette montagne, un des volcans éteints du Languedoc.

Après une heure de marche, les trois fugitifs arrivèrent au pied des escarpements où commençait la lisière du bois. L'obscurité était profonde; Cavalier, craignant de s'égarer avant d'avoir atteint le château, prit un chemin qui conduisait à la cabane d'Éphraïm, afin de demander au forestier de le guider jusqu'à la porte de Du Serre.

— Courage. mon Gabriel ! courage, ma petite Céleste ! dit Cavalier à son frère et à sa sœur ; nous arriverons bientôt à la cabane d'Éphraïm, il nous conduira au château, là vous vous reposerez de tant de fatigues, pauvres enfants !

— Nous vous reverrons bientôt, n'est-ce pas, mon frère ? ainsi que notre mère et notre père ? demanda Gabriel en retenant ses larmes prêtes à couler.

Oui, oui, mon gentil Gabriel, bientôt.

— Mon frère, dit Céleste à voix basse, mon frère, j'ai bien froid ; j'ai peine à marcher.

— Oh ! le jour de la vengeance viendra peut-être ! murmura Cavalier avec rage ; puis, prenant sa sœur dans ses bras, il lui dit doucement : Viens, viens, Céleste ! pauvre petite, nous arriverons tout à l'heure.

Les fugitifs aperçurent dans le lointain un point lumineux, souvent caché par les branches d'arbres que le vent agitait en tous sens.

Arrivé près de l'habitation du garde, Cavalier laissa les deux enfants au pied d'un chêne et s'avança seul.

Éphraïm était assis près de la cheminée, un bloc de chêne lui servait de siége, ses trois chiens dormaient à ses pieds ; il lisait avec recueillement une vieille Bible posée sur ses genoux.

Non loin de la cheminée était son lit, longue caisse de sapin remplie de bruyère fraîche, dans laquelle il voulait être enterré.

Cet homme, exalté par le fanatisme et par la solitude, croyait détacher encore davantage son âme des liens terrestres en ayant toujours sous ses yeux le cercueil où il espérait être enseveli pour l'éternité.

Un violent coup de vent ébranla la masure jusque dans ses fondements.

Cavalier heurta à la porte en criant : — Frère Éphraïm, ouvrez, c'est moi.

A cette voix, les chiens s'éveillèrent et aboyèrent avec furie ; le cheval hennit, Éphraïm s'assura, par un coup d'œil jeté à travers la meurtrière, que c'était Cavalier qui demandait asile, il ouvrit sa porte.

Les deux enfants entrèrent avec leur frère. La terreur que leur inspirait Éphraïm était grande ; ils se serraient l'un contre l'autre, en regardant autour d'eux avec effroi.

En peu de mots, Cavalier apprit au forestier l'arrivée de l'archiprêtre à Saint-Andéol et les menaces du capucin, qui voulait emmener Céleste et Gabriel dans un couvent.

Éphraïm, approuvant les résolutions de Cavalier, lui proposa de partir à l'instant, afin d'arriver au château du gentilhomme verrier avant le jour.

L'aurore commençait à poindre lorsque les fugitifs atteignirent la dernière rampe du labyrinthe de rochers où s'élevait solitairement le château du Mas-Arribas.

Le château n'était accessible que par un pont-levis jeté sur un profond précipice.

Éphraïm sonna une grosse cloche placée à un poteau ; un domestique vêtu de noir parut à une étroite fenêtre, il demanda ce qu'on voulait. Éphraïm et Cavalier se nommèrent, le pont-levis s'abaissa, et Du Serre vint recevoir ses hôtes.

Lorsque Cavalier lui eut appris le sujet de sa visite, une indéfinissable expression de joie illumina les yeux du gentilhomme verrier.

Pour rassurer sans doute les enfants, il envoya chercher sa femme.

Quoiqu'elle eût, comme son mari, un air d'austérité remarquable, elle parvint à dissiper un peu la frayeur de Céleste et de Gabriel, qui après avoir beaucoup pleuré et embrassé tendrement leur frère, le virent s'éloigner avec une douleur navrante.

Avant de retourner à la ferme, où les dragons ne se sont pas encore aperçus de l'évasion des deux jeunes Cevenols, nous devons donner quelques détails sur l'archiprêtre des Cevennes, un des personnages les plus importants de cette histoire.

VIII.

L'ARCHIPRÊTRE DES CEVENNES.

L'archiprêtre des Cevennes, auprès duquel se rendait le capucin pour l'informer de l'agonie de la mère de Cavalier et du résultat de l'interrogatoire qu'il avait fait subir à la famille protestante, était retiré dans une petite chambre de la ferme.

Une lampe de cuivre placée dans une niche éclairait à peine les murs blancs et nus de cette retraite. Dans un coin, on voyait une natte de paille, que l'archiprêtre emportait toujours avec lui en voyage, et sur laquelle il couchait tout vêtu.

Cet homme austère, vêtu d'une longue soutane noire, priait, agenouillé devant une petite croix de bois placée dans la niche au-dessus de la lampe.

Le large front de l'abbé était chauve et proéminent; sa figure pâle, ses traits durement accentués, semblaient taillés dans le marbre; ils avaient quelque chose d'inanimé, de sépulcral, de mortuaire. Le jeûne et les mortifications avaient imprimé sur ce visage les traces de souffrances profondes; son caractère de tristesse imposante et de majesté terrible rappelait les inspirations du sombre génie de Michel-Ange.

Quelquefois, lorsqu'il était seul, l'archiprêtre semblait accablé par une douleur infinie. Ce n'était plus un apôtre impitoyable armé d'un glaive fulgurant, c'était un pécheur demandant au ciel grâce et pitié.

Alors ses grands yeux noirs se voilaient de larmes, ses joues blanches se coloraient faiblement, il portait ses mains à son front, et s'écriait : Mon Dieu! mon Dieu! ayez pitié de moi, car ma douleur est grande, grande comme mon effroi!

François de Langlade Du Chayla, prieur de Laval, inspecteur des missions du Gévaudan, archiprêtre des Cevennes alors âgé de cinquante-trois ans, appartenait à une famille noble et guerrière du Languedoc.

Puîné de sa maison, il avait été, contre son gré, destiné à l'église. D'un tempérament inflammable, doué d'un de ces esprits inquiets, ardents, qui ne goûtent une sorte de satisfaction amère qu'au milieu des difficultés et des dangers, l'abbé Du Chayla, en entrant au séminaire, dut concentrer en lui cette soif de grands événements qui le consumait.

Le courage, la volonté opiniâtre, l'inflexibilité qu'il montra toujours dans le cours de ses missions évangéliques, son indifférence profonde à mettre en œuvre les moyens les plus terribles pour faire triompher sa foi religieuse, prouvent que le caractère héroïque et essentiellement militant de l'abbé Du Chayla se fût magnifiquement développé dans l'atmosphère enflammée des batailles.

Lorsqu'il eut atteint vingt-cinq ans, ne pouvant combattre avec les armes terrestres, mais plus que jamais avide de périls, l'abbé Du Chayla, agrégé au séminaire des missions étrangères, fut envoyé missionnaire à Siam.

Les conversions furent rapides et nombreuses, son austérité et son courage excitèrent l'admiration des Indiens. Des traîtres livrèrent l'abbé aux soldats du gouverneur de Bankam; malgré sa qualité de missionnaire français, qui devait le garantir de tout mauvais traitement, l'abbé fut torturé de la manière la plus exécrable.

Toute sa vie il porta les cicatrices de ces terribles blessures; on l'avait morcelé avec des tenailles rougies au feu, pour le forcer à renier son Dieu; l'intrépide missionnaire lassa la férocité de ses bourreaux.

Abandonné aux soins d'un paria, l'abbé recouvra la santé; avec la santé son ancien zèle s'enflamma de nouveau. M. le chevalier de Chaumont, envoyé en ambassade à Siam par Louis XIV, y arriva sur ces entrefaites.

Le roi indien désavoua les persécutions qu'avait souffertes le missionnaire français, en rejeta tout l'odieux sur le gouverneur, et, pour apaiser le ressentiment de M. de Chaumont, il fit livrer aux éléphans le bourreau de l'abbé.

M. Du Chayla, mandé à Siam, y reçut une lettre du supérieur des missions étrangères, qui l'engageait à revenir en France. Louis XIV pensait alors à promulguer les édits qui suivirent la révocation de l'édit de Nantes.

Le père Lachaise sentait la nécessité de réunir en France tous les prêtres doués d'un esprit ferme et résolu, afin de les employer à l'accomplissement de cette œuvre formidable. L'abbé Du Chayla avait donné trop de preuves de courage et d'énergie pour n'avoir pas fixé l'attention du confesseur du roi. A son arrivée en France, il fut nommé inspecteur des missions du Gévaudan, et archiprêtre des Cevennes.

Investi d'un pouvoir presque arbitraire, il déploya un zèle et une activité non pareilles. Après avoir eu de longues conférences avec M. de Bâville, intendant du Languedoc, et avec M. de Broglie, qui commandait les troupes, il fit, si cela se peut dire, le plan d'une campagne spiri-

tuelle contre le *fanatisme*, comme on appelait alors la religion réformée.

Les différents diocèses plus ou moins infectés de calvinisme furent signalés ; les curés de chaque ville, de chaque bourg, de chaque village, durent envoyer des notes secrètes sur les opinions et sur les tendances religieuses de leurs paroissiens.

Muni de ces renseignements, l'archiprêtre des Cevennes commença sa terrible mission ; revêtu des pouvoirs les plus absolus, il révoqua les curés dont le zèle lui parut tiède. Dans les diocèses où il n'existait pas de couvents, il établit, sous la direction de religieuses et de moines de son choix, des écoles destinées à l'instruction des enfants huguenots qui, selon le dernier édit du roi dont on a parlé, devaient être élevés dans la religion catholique. Il fit rigoureusement exécuter les terribles ordonnances du roi concernant les ministres et les assemblées. Un pasteur, surpris prêchant, fut envoyé à Montpellier par l'abbé Du Chayla, et il fut brûlé vif. Beaucoup d'autres exécutions capitales atteignirent les protestants établis dans le ressort de son archiprêtré. Il les livra lui-même au pouvoir séculier, et se montra toujours partisan déclaré des mesures les plus sévères.

Quelquefois pourtant, cet homme d'une intelligence élevée, d'une irréprochable moralité, d'un dévouement héroïque à la cause de Dieu, descendait dans son âme.

Alors, songeant à l'impitoyable sévérité qu'il avait toujours déployée, il se demandait si la mansuétude n'aurait pas été préférable à la rigueur. Alors il se sentait écrasé sous le poids des terreurs effroyables. Les flots du sang huguenot versé sur la roue, dans les bûchers, lui semblaient remonter vers lui. Il entendait le cri des victimes. Effrayé comme un juge qui croit avoir condamné des innocents, il tombait à genoux ; dans sa prière ardente, il suppliait Dieu de l'éclairer.

L'abbé Du Chayla était plongé dans une de ces sombres méditations, lorsque le capucin entra respectueusement dans sa chambre.

— Monseigneur, lui dit-il, une hérétique se meurt dans cette maison.

— Est-elle instruite des nouveaux édits concernant les relaps ? reprit l'archiprêtre d'un air sombre.

— Je ne sais, mon père.

— Allez en instruire elle et les gens de cette maison.

Le capucin sortit.

Il se fit conduire dans la chambre où se mourait la mère de Mme Cavalier. Il y appela solennellement les servantes et ceux des laboureurs qui étaient restés dans la ferme ; alors il lut à voix haute le passage de l'édit du 29 avril 1686, que les nouveaux ordres du roi rendaient applicable à tous les protestants.

« Quant aux malades qui auront déclaré qu'ils persisteront dans leur religion et refusé les sacrements de l'église, et qui seront morts dans cette malheureuse disposition, nous ordonnons que le procès sera fait à leurs cadavres ou à leur mémoire, et qu'ils soient traînés sur la claie et jetés à la voierie, et leurs biens confisqués. »

Les servantes et les laboureurs accueillirent la lecture de ce terrible édit par un sourd murmure de terreur et de désespoir.

La mourante eut la force de se lever sur son séant et de s'écrier d'une voix éclatante :

— Ces menaces ne m'ont pas effrayée ; je mourrai fidèle au Seigneur. — Puis, retombant sur son oreiller, elle appela sa fille avec angoisse et repoussa énergiquement les instances du capucin qui lui offrait les sacrements.

Le révérend père retourna rendre compte à l'archiprêtre du résultat de sa mission.

A ce moment les miquelets du capitaine Poul entrèrent dans le village.

IX

LA CLAIE.

Il était midi.

Jérôme Cavalier et sa femme, toujours enfermés dans la *chambre de Dieu*, à la porte de laquelle était un dragon, avaient passé une partie de cette malheureuse nuit à prier pour leurs deux enfants.

L'anxiété de Mme Cavalier ne se pouvait concevoir ; sa mère était-elle morte ? vivait-elle encore ?

Pauvre femme ! si elle savait que sa mère, épuisée par l'agonie et par la lutte terrible qu'elle avait si courageusement soutenue pour rester fidèle à sa foi, que sa mère était morte en appelant encore sa fille ; morte au bruit des terribles

malédictions de l'archiprêtre et du moine, forcés d'être sans pitié pour un tel endurcissement; morte ainsi, elle, bonne et vénérable aïeule, qui espérait finir sa vie par un beau jour, au milieu de sa famille assemblée, qu'elle aurait pieusement bénie?

Plusieurs fois Jérôme Cavalier s'était en vain adressé au dragon qui gardait la porte, pour savoir des nouvelles de l'aïeule.

La fenêtre était restée ouverte, la cime touffue d'un noyer ne permettait de voir qu'une partie du chemin qui longeait la ferme.

Quelques dragons y passèrent pour mener leurs chevaux à l'abreuvoir; le protestant et sa femme les interrogèrent: leurs questions furent accueillies par des plaisanteries grossières.

Ces angoisses navrantes durèrent jusqu'à une heure: alors les hautbois et les tambours des dragons résonnèrent; beaucoup de mouvement régna dans la maison. Les sons aigus et sauvages de la trompe des miquelets retentirent au loin, tandis qu'on entendait, dans l'intérieur de la métairie, la voix des bas officiers, qui rassemblaient leurs cavaliers et en faisaient l'appel.

Un moment, les deux protestants pensèrent que les troupes allaient quitter Saint-Andéol.

Curieux et inquiets, ils se mirent à la fenêtre; le son de la trompe des miquelets se rapprocha de plus en plus; le piétinement sourd d'une troupe d'infanterie annonça que les partisans entraient dans la cour de la ferme, par la grande porte, que ni Jérôme Cavalier ni sa femme ne pouvaient apercevoir.

Au bruyant tumulte qui régnait dans la maison depuis une heure, succéda le plus profond silence.

Ce silence parut effrayant à Jérôme Cavalier et à sa femme; ils sentirent leur cœur se serrer sous l'étreinte d'une affreuse angoisse.

Tout-à-coup, une voix basse, émue, tremblante, qui paraissait sortir d'une fenêtre située au-dessous de la croisée qu'occupaient ces infortunés, fit entendre ces mots:

—Monsieur, madame, est-ce que vous êtes là?

— C'est la voix de Marthe! dit Mme Cavalier, Dieu soit loué! nous allons avoir des nouvelles de ma mère.

Elle s'écria: Comment va ma mère? Est-elle mieux?

Les deux époux, avidement penchés en dehors, attendaient la réponse de Marthe avec une anxiété profonde.

Après un moment de silence, la servante reprit d'une voix entrecoupée de sanglots:

— Au nom du ciel! ne restez pas là à la fenêtre!

— Mais ma mère, comment est ma mère? répéta Mme Cavalier.

— Monsieur, pour l'amour du ciel! faites que madame s'en aille de là... Mon Dieu! mon Dieu! ne restez pas à la fenêtre, répéta Marthe avec l'accent de la plus profonde terreur

— Et pourquoi cela? demanda Jérôme Cavalier pendant que sa femme, qui commençait à soupçonner quelque chose d'horrible, le regardait d'un air épouvanté.

— Ah! la fenêtre! fermez la fenêtre! voilà qu'ils partent! s'écria la servante.

Et on entendit les volets de la croisée, où se trouvait la servante, se fermer précipitamment.

Au même instant, avant que le fermier et sa femme, stupéfaits, eussent pu faire un mouvement, la grande porte de la ferme cria sur ses gonds, le tintement des grelots d'une mule retentit, et les deux protestants virent rapidement passer devant la fenêtre, comme une effroyable apparition, une longue claie d'osier attelée avec des cordes, et emportée au galop d'une mule montée par un miquelet d'un extérieur repoussant.

Sur cette claie, ils reconnurent le corps de leur aïeule; ses cheveux blancs, déjà souillés de sang, traînaient dans la fange.

— Ma mère! s'écria Mme Cavalier en poussant un cri terrible et en se précipitant les bras étendus vers le cadavre.

Par désespoir, ou par hasard, la malheureuse femme, emportée par cet élan de douleur, tomba par la fenêtre et se tua au pied du banc de pierre où, la veille encore, elle était si paisiblement assise, entourée de ses enfants.

A ce moment les dragons et les miquelets, qui avaient assuré l'exécution de la sentence, passaient lentement en ordre de bataille.

Au milieu d'eux, on voyait l'archiprêtre.

Il était monté sur sa haquenée et vêtu d'un justaucorps de ratine noire et d'un manteau, noir aussi, qui cachait presque sa monture. Son pâle

visage, rendu livide par les émotions profondes qui l'agitaient, avait un caractère d'intrépidité menaçante. Une sueur froide coulait de son front chauve; tantôt il jetait un regard d'aigle sur les habitants de Saint-Andéol qui, muets, consternés, s'étaient rassemblés autour de la ferme; tantôt il semblait baisser involontairement les yeux, comme s'il eût été troublé par un remords secret.

L'abbé Du Chayla n'avait pas ordonné cet acte barbare, en tout conforme aux édits et aux ordres du roi, sans de longues, sans de cruelles hésitations. Il croyait devoir frapper les populations d'épouvante par ce terrible exemple; il avait trouvé dans l'aïeule de cette famille infectée d'hérésie, un fanatisme si indomptable, une aversion si décidée pour l'église romaine, une résolution si impie de braver les peines éternelles, que tout sentiment de pitié s'éteignit en lui.

Mais lorsqu'il eut vu Mme Cavalier se précipiter par la fenêtre, il crut à un suicide.

Ce nouveau crime l'exaspéra; dans sa religieuse indignation, il ordonna, encore conformément aux édits, que le corps de la fille serait, comme celui de la mère, traîné sur la claie.

Cette nouvelle sentence fut exécutée.

Les protestants de Saint-Andéol se rassemblèrent à la porte de la ferme; tous, femmes, enfants, hommes, vieillards, s'agenouillèrent tête nue devant la métairie dans un morne et lugubre silence; lorsque la claie fatale sortit de la cour, ils entonnèrent le psaume des morts d'une voix forte et retentissante.

Il est impossible de rendre l'effet majestueux et profondément désolé de ce cantique : de l'accord de toutes ces voix, des plus faibles jusqu'aux plus graves, des plus fraîches jusqu'aux plus tremblantes, il résultait une harmonie grandiose, calme, menaçante. C'était le premier cri de douleur et de sourde indignation d'un peuple opprimé.

En vain le marquis de Florac commanda à ses bas officiers de *faire taire ces criards*. Les menaces, les coups de plat de sabre furent inutiles; fidèles au courage d'inertie et d'impassible résignation qu'ils déployaient dans leurs assemblées, les protestants, malgré ces violences, restèrent agenouillés et continuèrent leur psaume.

Les dragons firent tout aussi vainement une charge au trot pour les disperser. Foulés aux pieds par les chevaux, les Cevenols, meurtris ou blessés, ne firent pas entendre une plainte, mais ils restèrent à la place où ils étaient agenouillés; ceux qui n'étaient pas atteints continuèrent le cantique avec un intrépide sang-froid.

Le psaume terminé, ils se dispersèrent.

. . . .

Revenons à Jérôme Cavalier.

Toujours prisonnier malgré ses instances, malgré l'horrible mort de sa femme, le fermier, resté seul dans la *chambre de Dieu*, était tombé à genoux, accablé par ce nouveau coup.

Sa piété fervente ne murmura pas contre la volonté du Seigneur; il envisagea d'un œil ferme et résigné l'avenir désolé que cette mort lui léguait; il courba la tête, il pria pour l'âme de la mère de ses enfants, il pria pour l'âme de la femme qu'il avait tant aimée.

Vers les trois heures, le capucin vint chercher Céleste et Gabriel; les troupes et l'archiprêtre allaient quitter le bourg.

Ne voyant pas les deux petits Cevenols, le premier mouvement du moine fut de courir au lit; il leva les rideaux, et ne trouva rien.

— Les enfants! où sont vos enfants? Vous en répondez, demanda-t-il à Jérôme Cavalier

Le vieillard ne parut pas l'entendre.

— Vos enfants, vos enfants! répéta le capucin.

Jérôme Cavalier, sans regarder le moine, récita ces versets de la Bible qu'il prononça d'une voix sourde, pendant que ses joues étaient baignées de larmes :

« De tous ses enfants, il ne s'en trouve aucun qui le soutienne, et nul ne lui prend la main pour le secourir. Une double affliction va fondre sur nous; qui compatira à notre douleur? Le ravage est suivi du meurtre; qui nous consolera? »

Désespérant d'obtenir aucun renseignement du fermier, le capucin s'adressa au dragon.

— Les enfants sont donc sortis? lui dit-il. Comment les avez-vous laissés passer, malgré l'ordre qu'on vous a donné?

Si les enfants sont sortis, c'est par la fenêtre, car ils ne sont pas sortis par la porte, répondit le soldat d'un air bourru. Il fallait, pour ne pas les perdre, en mettre un dans chacune de vos manches; elles sont assez longues pour ça, mon révérend,

— Misérable! dit le moine avec indignation,

te me répondras de l'évasion de ces enfants.

— J'en répondrai? Alors, mon révérend, vous me répondrez du premier faux pas que fera mon cheval. Ça sera aussi juste, dit le soldat en haussant les épaules, et sans doute insensible à la menace du moine, il lui tourna le dos sans dire un mot de plus, et se mit à siffler insolemment l'air du *Prince d'Orange*, qu'il accompagnait en battant la mesure avec ses talons éperonnés.

Le capucin s'adressa de nouveau à Jérôme Cavalier, d'un air courroucé : — Vous ne voulez pas dire où sont vos enfants; alors vous irez dans les ceps jusqu'à Montpellier; le tribunal saura bien vous faire parler.

Malgré les plus minutieuses recherches, on ne trouva ni Céleste, ni Gabriel.

Leur père infortuné fut donc mis aux ceps par ordre de l'archiprêtre, et placé sur une des charrettes qui transportaient les religionnaires prisonniers.

Les uns devaient rester sous la surveillance de l'abbé, dans le cloître du Pont-de-Montvert, siége central de sa mission des Cevennes; les autres devaient être dirigés sur Montpellier pour y être jugés selon leurs crimes.

Ces prisonniers étaient en assez grand nombre : ils se composaient de gentilshommes ou de négociants huguenots, convaincus d'avoir voulu sortir de France malgré la rigueur des édits du roi, qui défendait cette évasion sous peine des galères ou de mort pour la récidive. Les femmes et les jeunes filles, coupables du même crime, étaient envoyées dans les maisons de force, et confondues avec le rebut effronté de leur sexe. Elles y étaient publiquement fouettées par la main du bourreau. Une jeune Cevenole, nommée Catherine Doux, accusée d'avoir prêché, devait être et fut pendue.

Les charrettes qui transportaient ces malheureux étaient longues et étroites; une poutre, fendue dans toute son étendue, recevait entre ses deux parois les pieds des prisonniers qui, ne pouvant de la sorte se tenir ni debout, ni couchés, s'adossaient aux côtés de la voiture qu'on avait charitablement garnie de paille.

Hommes, femmes, enfants, étaient jetés pêle-mêle dans ces charrettes traînées par des bœufs.

Il était environ quatre heures, lorsque cette longue file de voitures se trouva rassemblée sur la place de Saint-Andéol; sur la première charrette était placé Jérôme Cavalier

Malgré son héroïque fermeté, le vieillard semblait accablé; des larmes inondaient ses joues, surtout lorsqu'il jetait un dernier regard sur cette ferme jadis si calme, sur ce pays enchanteur qu'il laissait dans la désolation.

Sa femme venait de périr d'une mort affreuse; il était incertain sur le sort de ses enfants; vieux, faible, isolé, on le traînait dans les noires et formidables prisons de Montpellier. Tant de secousses l'écrasaient; pourtant il trouva une légère consolation dans l'affection touchante d'un de ses laboureurs nommé Castanet, qui, le bissac sur le dos, son bâton et ses sabots à la main, s'approcha timidement de la charrette et dit à son maître :

— Quand vous aurez besoin de quelque chose. monsieur, vous n'avez qu'à appeler Castanet, s'il vous plaît. Je serai là, près de la voiture.

— On ne vous laissera pas là, mon ami, dit Jérôme Cavalier; restez à la ferme. En me suivant, vous courez des dangers. Je vous en prie, restez à la ferme.

— Oh ! voyez-vous, je ne veux pas rester à la ferme quand vous allez en prison, M. Cavalier, dit Castanet avec une fermeté respectueuse.

Puis, sans attendre la réponse de son maître, il se rangea près de la charrette, afin de pouvoir être prêt à obéir aux ordres du fermier.

A cinq heures, les hautbois des dragons sonnèrent le boute-selle, et la colonne quitta le bourg.

Le brigadier Larose et quatre cavaliers formaient l'avant-garde; quoique le pays fût encore tranquille, on craignait de jour en jour quelque mouvement insurrectionnel.

Venait ensuite l'archiprêtre, monté sur sa haquenée. Il répondait d'un air sombre et préoccupé aux questions du brillant marquis Tancrède de Florac qui, toujours insouciant et léger, faisait caracoler le genet d'Espagne qu'il montait pour la route; ses chevaux de guerre étant conduits en main par ses palefreniers.

La compagnie de dragons de Saint-Sernin suivait son jeune capitaine, et précédait la file des charrettes qui contenaient les prisonniers; enfin le capucin, le capitaine Poul et son sergent, tous trois à cheval, à la tête des miquelets, fermaient cette colonne. Funèbre et lente comme un con-

voi mortuaire, elle se mit en marche au milieu des pleurs et de la consternation des habitants de Saint-Andéol qui virent s'éloigner, enchaîné comme un criminel, celui qu'ils avaient toujours si profondément vénéré.

Pendant deux heures environ, les troupes parcoururent les plaines fertiles de la Petite-Chanaan; à cette nature si féconde et si cultivée, succédèrent bientôt les escarpements arides et déchirés des montagnes volcaniques de la Lozère, qui encaissent au nord cette vallée enchanteresse, comme l'Aygoal l'encaisse à l'ouest.

Le soleil commençait à jeter des rayons plus obliques; la colonne s'engagea dans un chemin creux bordé de chaque côté par des rochers à pic. Sur leur faîte croissaient des touffes de genêts rabougris et épineux.

Les ombres de la nuit commençaient à envahir cette gorge profonde, la colonne s'enfonçait de plus en plus au milieu des rochers. Tout-à-coup une voix retentit dans les airs; cette voix sonore et puissante ne fit entendre que ces mots, au milieu de la solitude de la nuit :

– Mon père, le sang de ma mère sera vengé, c'est moi qui vous le dis. Marquis de Florac, dans peu tu me verras, c'est moi qui te le dis, moi, Jean Cavalier le boulanger d'Anduze, le fiancé d'Isabeau!

Puis tout retomba dans un morne silence, et la colonne continua sa route.

X.

PRODIGES.

Nous laisserons l'archiprêtre, son escorte et les prisonniers, s'avancer lentement dans l'ouest, vers l'ancienne abbaye du Pont-de-Montvert, et nous retournerons au château du *Mas-Arribas*, où Céleste et Gabriel ont été si brusquement conduits par leur frère Jean Cavalier.

Céleste et Gabriel, éveillés en sursaut par les dragons, conduits au milieu de la nuit chez Éphraïm, qui leur avait toujours inspiré une grande crainte, et laissés seuls enfin dans le sombre château du verrier, Céleste et Gabriel se croyaient sous l'influence d'un mauvais rêve.

L'appartement dans lequel ils se trouvaient devait, pour eux, devenir un nouvel objet de terreur.

C'était une vaste pièce formant un carré long, éclairée à l'une de ses extrémités par une seule et étroite fenêtre en ogive, très élevée au-dessus du sol.

Les vitraux coloriés de cette fenêtre représentaient, en exagérant encore sa laideur, la bête de l'Apocalypse.

Les teintes foncées de ce vitrail ne laissaient parvenir dans l'appartement qu'une lumière sombre et douteuse. Les murailles étaient boisées de chêne; pour tout lit on voyait, par terre, deux bières remplies de fougère; à côté, une table et un banc.

Assis sur ce banc, Céleste et Gabriel se tenaient étroitement serrés l'un contre l'autre, comme ils se tenaient la veille au bord du frais ruisseau de l'Hort-Diou, sous leur verte tonnelle de lierre et d'aubépine en fleurs.

Le matin, sitôt après le départ de leur frère, et sans leur dire un seul mot, le gentilhomme verrier avait conduit les deux enfants dans cette chambre sinistre.

Depuis, personne n'était venu les voir.

Malgré eux, ils attachaient un regard fixe, presque fasciné, sur l'effroyable bête aux sept gueules béantes, aux yeux ardents.

Un effet de lumière, dont ils ne se rendaient pas compte, augmentait encore l'effroi des deux petits Cevenols. Le ciel était nuageux; selon que le soleil paraissait ou disparaissait, la transparence des couleurs devenait plus ou moins vive, et les yeux du monstre semblaient ainsi, tantôt s'illuminer et lancer de vifs éclairs, tantôt s'obscurcir et se voiler.

Au dehors on n'entendait aucun bruit.

La terreur des enfants atteignit son paroxisme, ils cachèrent leur tête dans le sein l'un de l'autre, en criant d'une voix déchirante:

— Ma mère! ma mère

Tout resta silencieux.

— Mon père! mon frère!

Même silence.

Après quelques minutes de nouvelle angoisse, Gabriel, s'arrachant des bras de sa sœur, voulut courir à la porte pour frapper et pour appeler du secours. En vain il fit le tour de la chambre; il ne vit aucune issue, aucune apparence de porte: partout la boiserie était jointe et unie.

Épouvanté de cette découverte, il revint auprès de sa sœur, l'embrassa dans un élan de désespoir infini, et tous deux, se croyant à leur moment

suprême, tremblants, éplorés, appelèrent encore une fois leur mère, leur père, leur frère, au milieu des sanglots.

Rien ne leur répondit.

Alors ils se jetèrent à genoux, détournèrent leur vue du monstre qui semblait les menacer, et prièrent avec ferveur.

Un peu calmés par la bienfaisante influence de la prière, ainsi distraits de leur terreur, les deux enfants cherchèrent à se consoler par une vague espérance.

— N'ayons pas peur, ma sœur, dit Gabriel en essuyant ses yeux encore baignés de larmes; vois-tu, il ne faut pas regarder la fenêtre où est le monstre qui nous effraie. Regardons-nous, regarde-moi: cela me rassure; et puis pourquoi craindrions-nous? Nous n'avons jamais fait de mal; c'est notre frère qui nous a emmenés ici; notre père nous a bénis. N'ayons pas peur.

— Mais, mon frère, nous sommes dans le château du ver....— Et la pauvre petite, n'osant pas prononcer le mot terrible, se cacha la tête dans ses deux mains.

— Mais pourquoi veux-tu que le verrier nous fasse du mal, ma sœur? Et puis le bon Dieu ne nous abandonnera pas; il est toujours avec nous, il nous secourrait. Quand Azarias et ses compagnons ont été jetés dans la fournaise, l'ange n'a-t-il pas écarté les flammes en soufflant un vent frais comme la rosée, de sorte que le feu ne fit aucun mal à Azarias qui bénissait Dieu?

— C'est vrai, mon frère, dit Céleste en cherchant à vaincre sa terreur; Azarias a été sauvé des flammes.

— Et Daniel? te souviens-tu, lorsqu'il a été mis dans la fosse, avec sept grands lions. Comme le Seigneur était avec lui, les lions l'ont respecté; car vois-tu, ma sœur, les anges du Seigneur sont toujours avec les enfants pieux et bénis. Allons, n'aie plus peur; tiens, moi, je n'ai plus peur, j'ose regarder.... là....

Et l'enfant montrait le vitrail d'un air résolu.

— Je tâcherai de n'avoir plus peur, dit Céleste; tu as raison, mon frère; on ne peut vouloir nous faire du mal.—Puis, frissonnant légèrement, elle ajouta en croisant les bras sur sa poitrine: J'ai froid.

Cette chambre haute, privée d'air et de soleil, était glaciale au milieu de l'été.

— Et puis tu as peut-être sommeil ma sœur? toute cette nuit tu n'as pas dormi.

— Oui, dit l'enfant, ma tête me fait bien mal.

— Couche-toi... là... dans cette caisse; je mettrai de la bruyère sur toi, dit Gabriel.

—Si je dors, tu resteras seul, et tu auras peur, mon frère; je ne veux pas dormir, dit Céleste avec une résolution charmante.

— Non, non, je t'assure, pourvu que je sois près de toi, que j'aie une de tes mains dans les miennes, je n'aurai pas peur; dors, dors, ma sœur.— Et il se mit à arranger le lit de fougère le mieux qu'il put.

Céleste s'y étendit. Gabriel approcha le banc de la caisse, s'y assit, prit la main de sa sœur dans les siennes, et se penchant vers elle avec tendresse: Comment te trouves-tu?

— J'ai plus chaud, je suis mieux, mon frère. — Puis elle ajouta avec un soupir: Maintenant, quand reverrons-nous notre mère?

Leur mère! malheureux enfants!

— Peut-être demain, ma sœur; lorsque les soldats et les prêtres seront partis de la ferme, sans doute notre frère reviendra nous chercher.. Mais tâche de dormir, d'avoir chaud, et surtout rassure-toi.

Et Gabriel, pour donner d'heureux songes à sa sœur, et pour chasser les idées pénibles qui l'assiégeaient, chercha dans sa mémoire quelque riant passage de la Bible, et récita de sa voix enfantine ce charmant passage d'une prophétie d'Isaïe, qui commence ainsi:

— « Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le lion et la brebis demeureront ensemble, et un petit enfant les conduira tous... »

Épuisée par la fatigue, par les cruelles émotions de la nuit et de la journée, Céleste, doucement bercée par la voix de son frère, qui rappelait à sa pensée des tableaux pleins de calme et de sérénité, ferma peu à peu ses grands yeux bleus et s'endormit.

Le jour baissait, l'ombre du soir commençait à envahir cette grande chambre déserte; Gabriel eut peur; il serra dans ses mains la main que sa sœur lui avait abandonnée en s'endormant.

Il lui fallut un grand courage pour ne pas éveiller Céleste.

Quelques moments après, une idée terrible l'épouvanta.

Le plus profond silence régnait toujours dans le château; personne n'avait paru depuis le matin; on n'avait apporté aucune nourriture aux deux enfants; Gabriel se crut oublié ainsi que sa sœur.

La nuit, car c'était bien la nuit, devenait noire; les teintes du vitrail, de plus en plus vagues, se décolorèrent peu à peu. On eût dit que la bête effrayante disparaissait dans l'obscurité, qui fut bientôt profonde.

Délivré de cette affreuse vision, mais épouvanté de se trouver au milieu des ténèbres, Gabriel ne put surmonter sa frayeur, il se rapprocha de sa sœur et lui dit à voix basse : Ma sœur, ma sœur, dors-tu?

Céleste ne répondit pas; son frère n'entendit que son souffle, égal et doux.

Par un effort héroïque, l'enfant ne l'appela plus; il cacha sa tête dans ses deux mains, et, dans une angoisse terrible, il ferma les yeux pour ne pas voir l'obscurité.

Au bout d'une demi-heure, il entendit un bruit sourd, confus, étrange.

Tantôt on eût dit les roulements lointains de la foudre, tantôt le froissement des chaînes, tantôt des psaumes lugubres chantés dans l'éloignement par des voix d'enfants qui n'avaient rien d'humain.

Ces voix ressemblaient plutôt à un grand cri de douleur qu'à une religieuse prière.

De temps à autre tout se taisait. Au milieu du profond silence qui succédait à ce tumulte, une autre voix, mais formidable, mais terrible, mais retentissante comme le tonnerre, prononçait ce mot bizarre : *valedabber* (1).

Après une nouvelle pause, ce mot était répété en chœur par la voix des enfants.

Mais en prononçant cette parole étrange, ces voix prenaient un accent si pénible, qu'on eût dit que ce mot brûlait les lèvres de ceux qui le disaient.

Le front de Gabriel se mouilla d'une sueur froide; une seconde fois il dit d'une voix tremblante : Ma sœur, dors-tu?

Céleste dormait toujours.

Ne pouvant vaincre sa frayeur, Gabriel se jeta dans les bras de sa sœur en criant : — Entends-tu, entends-tu?

Céleste s'éveilla en sursaut.

De nouveaux sujets de terreur vinrent suspendre toutes les facultés des deux malheureux enfants.

La privation de sommeil, le jeûne, les événements qui s'étaient succédé depuis la veille, commencèrent à réagir sur leurs cerveaux ébranlés.

Presque soumis aux phénomènes du rêve, une puissance mystérieuse allait les forcer de regarder fixement des objets que, dans leur épouvante, ils auraient voulu fuir.

Le bruit des voix d'enfants s'était de plus en plus rapproché.

Une lueur d'abord imperceptible et bleuâtre commença de poindre au milieu d'un des panneaux de la boiserie.

Peu à peu cette pâle lueur s'étendit en s'arrondissant, et devint de plus en plus lumineuse.

Lorsqu'elle eut atteint une circonférence de deux ou trois pieds, elle n'augmenta plus.

A travers cette ouverture, jusqu'alors cachée par un panneau mobile, et fermée par une mince glace, légèrement teinte d'azur, qui s'éclaira progressivement, Céleste et Gabriel furent témoins d'une scène extraordinaire.

Vue à travers cette vitre d'un ton morne et blafard, cette scène semblait se passer au clair de lune; les sons affaiblis par l'interposition du verre arrivaient aux oreilles des enfants, aussi voilés que les couleurs.

Ils virent une vaste salle circulaire, éclairée sans doute par un dôme, car ils n'aperçurent aucune lumière apparente.

Un squelette d'homme s'élevait au milieu de cette pièce. Il tenait une faux étincelante dans ses phalanges desséchées, un casque noir recouvrait son crâne, du fond de ses orbites jaillissait une lueur phosphorescente; il était monté sur un simulacre de cheval dont la tête disparaissait sous un chanfrein d'acier, et dont le corps était caché par une longue housse noire.

— Mon frère, mon frère, dit Céleste d'une voix éteinte, en se pressant contre Gabriel, c'est la mort.

— Mon Dieu, mon Dieu, ne nous abandonnez pas! dit l'enfant en entourant sa sœur de ses deux bras, mais en attachant toujours un regard de terreur avide sur cette scène effrayante.

(1) *Vaiedabber* (commencement des nombres) signifie en hébreu : *Et il a parlé!*

Les panneaux de la salle mystérieuse au milieu de laquelle se dressait le squelette, représentaient des sujets sanglants empruntés à l'Écriture; ils étaient grossièrement, mais largement peints à fresque: on voyait le sacrifice d'Abraham, la mort d'Holopherne, le martyre des Machabées, etc.

Tout-à-coup le chœur lointain que Gabriel et Céleste avaient déjà entendu, chanta de nouveau ce psaume de Théodore de Bèze sur un rhythme lugubre :

> Dieu, pourquoi m'as-tu rejeté ?
> Pourquoi me cacher ton visage ?
> Las, je languis dès mon jeune âge,
> Par mille douleurs tourmenté.

A chaque vers du psaume, les voix s'étaient de plus en plus rapprochées.

Un panneau de la salle du squelette s'ouvrit silencieusement, deux files d'enfants s'avancèrent à pas lents, la tête baissée, les bras croisés sur la poitrine. Garçons et jeunes filles portaient de longues robes blanches traînantes; leurs cheveux flottants tombaient sur leurs épaules, leurs figures étaient d'une maigreur effrayante; leurs joues étaient livides, leurs yeux caves; leur regard était terne et fixe; toute leur physionomie révélait enfin une expression de souffrance habituelle.

Au lieu d'être pure et argentine, leur voix était stridente et convulsive.

On eût dit une procession de fantômes s'ils n'avaient repris en chœur ce dernier verset avec un accent de désolation profonde :

> Des beaux jours adieu la clarté,
> Déjà ma vie est mise en terre,
> Et parmi ceux-là qu'on enterre,
> Mon nom est déjà récité.

Après ce verset, les enfants se turent de nouveau.

En entendant ces chants funèbres et voilés, en contemplant ces visages si pâles, ces regards si éteints. Céleste et Gabriel crurent voir des spectres. Le rapprochement de leur âge et de celui de ces malheureuses créatures leur rendait ce spectacle plus saisissant encore.

Les enfants se rangèrent circulairement dans la salle en jetant autour d'eux des regards sombres et égarés.

Deux nouveaux personnages parurent :

Un homme de haute stature, vêtu d'une longue robe rouge à manches très longues : c'était Du Serre ;

Une femme, aussi de haute stature, aussi vêtue de rouge, aussi d'une physionomie dure, imposante et ascétique : c'était sa femme.

A leur aspect tous les enfants manifestèrent une grande épouvante, leurs genoux tremblèrent, ils se pressèrent les uns contre les autres avec effroi.

Du Serre s'approcha du rang des jeunes garçons ; — sa femme s'approcha du rang des jeunes fille.

Ils prenaient chaque enfant par les deux mains, et les regardaient longtemps... longtemps en silence.

Sous le coup d'œil fixe et pénétrant du verrier et de sa femme, la victime semblait livrée à une obsession douloureuse ; elle donnait tous les signes d'une agitation violente, elle tremblait convulsivement.

Après quelques minutes d'examen, Du Serre et sa femme disaient à chaque enfant : *L'esprit ne te visitera pas aujourd'hui.*

Puis ils passaient à un autre.

Arrivé à l'avant-dernière victime du rang des jeunes garçons, Du Serre lui dit : *L'esprit va te visiter* ; et il lui souffla sur le front.

Sa femme dit les mêmes mots à l'avant-dernière jeune fille ; elle lui souffla aussi sur le front.

Alors tous les enfants, à l'exception du jeune garçon et de la jeune fille que Du Serre et sa femme tenaient par les mains, tombèrent à genoux en criant : *Vaïedabber ! Vaïedabber !*

Les deux élus que Du Serre et sa femme avaient désignés pour être visités de l'esprit, commencèrent à éprouver les symptômes d'une violente attaque de catalepsie : leurs yeux s'agrandirent d'une manière effrayante, leurs pupilles se dilatèrent, leurs lèvres frémirent et se séchèrent.

— L'esprit vient ! l'esprit vient ! dit Du Serre d'une voix éclatante en s'adressant à la jeune victime qu'il tenait par les mains.

— L'esprit... vient..., répéta l'enfant d'une voix sourde et faible, en se sentant déjà agité d'un léger tremblement nerveux.

— Que sens-tu ? que sens-tu ? dit Du Serre en s'approchant de lui.

— Oh ! je sens l'esprit m'oppresser ; il me brûle là, là.

Et l'enfant, les yeux hagards, appuyait avec force ses deux mains sur sa poitrine haletante ; sa

tête se renversait en arrière, ses joues se coloraient,

La jeune fille éprouvait progressivement les mêmes symptômes, et la femme du gentilhomme verrier répéta : L'esprit vient ! l'esprit vient !

Les autres enfants agenouillés, les yeux ardemment fixés sur leurs compagnons, semblèrent prêts à éprouver les mêmes symptômes : les uns tremblaient, d'autres éclataient en sanglots ; ceux-ci se raidissaient, ceux-là se tordaient les mains, et tous à voix basse répétaient : *L'esprit vient ! l'esprit vient !*

Du Serre, qui suivait d'un œil attentif les progrès de la crise chez la victime qu'il tenait par la main, s'approcha de nouveau de l'enfant, et lui souffla encore sur le front en disant : L'esprit va parler.

— L'esprit va parler ! répéta l'enfant d'une voix étouffée.

Il ferma les yeux, une légère écume colora ses lèvres livides, sa respiration s'embarrassa, son larynx, en se gonflant, rendit sa voix sifflante et aiguë.

La victime se tenait debout et avait ses deux mains dans les deux mains de Du Serre.

La crise parut être à son paroxisme. Après un assez long silence, l'enfant s'écria d'une voix entrecoupée, et toujours en demeurant les yeux fermés : L'esprit est venu !...., il est là...., il me ravit..., il m'ouvre la porte des visions.

— Que vois-tu ? Que vois-tu ? lui demanda Du Serre.

— Je vois sept chandeliers d'or, et au milieu quelqu'un qui ressemble au Fils de l'Homme ; il est vêtu d'une longue robe, il est ceint d'une ceinture d'or.

— Que vois-tu encore ? dit Du Serre.

— Sa tête et ses cheveux ont la blancheur de la neige ; ses yeux paraissent comme une flamme de feu.

— Que vois-tu encore ?

— Ses pieds ressemblent à de l'airain rougi dans une fournaise, sa voix égale le bruit des grandes eaux.

— Que vois-tu encore ?

— Il a dans sa main droite sept étoiles ; de sa bouche sort une épée à deux tranchants ; son visage est aussi brillant que le soleil...... Il parle, il parle.

A ce moment, l'enfant éprouva une agitation intérieure si douloureuse, que, se rejetant violemment en arrière, et se raidissant par un mouvement épileptique, il voulut échapper aux mains de Du Serre qui le contint avec force en s'écriant : Et l'esprit, que dit-il ?

— Je n'entends pas encore, répondit l'enfant, et il sembla prêter l'oreille ; puis, il fit un soubresaut et s'écria, comme s'il eût souffert une vive douleur : Il parle !..... il parle ! Ses paroles sont de feu, elles me brûlent là...., toujours là...., au cœur !

— Que dit l'esprit ? Que dit l'esprit ? reprit Du Serre.

— Il dit : Je suis celui qui vit, et j'ai été mort ; je suis le premier et le dernier ; maintenant, je suis vivant dans les siècles des siècles, et j'ai les clés de la mort et de l'enfer.

— Que dit-il encore ?

— Il me dit : Mon enfant, ne craignez rien de ce que vous devez souffrir ; Satan va mettre quelques-uns de vous en prison, afin que vous soyez éprouvés, et vous aurez à souffrir pendant dix jours. Soyez fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie....

Puis, comme s'il eût été épuisé par cette vision intérieure, par cette hallucination de son cerveau malade, le malheureux enfant chancela, Du Serre le fit asseoir au pied du squelette, l'abandonna aux soins de sa femme, et interrogea la jeune fille qui avait offert les mêmes phénomènes de somnambulisme.

— Que vois-tu ? que vois-tu ? lui dit-il.

— Je vois le soleil devenir noir, la lune devenir couleur de sang, les étoiles du ciel tomber sur la terre comme les figues vertes tombent du figuier qui est agité par un grand vent, j'entends la voix dire que le grand jour de la colère du ciel est venu.....

— Que vois-tu encore ? dit Du Serre.

— Je vois un ange ; il a un arc-en-ciel pour couronne, ses pieds sont comme deux colonnes de feu....

Et la jeune fille trembla, ses yeux fermés s'ouvrirent par deux fois ; ses mains tenues par le verrier se contractèrent violemment, sa voix sembla plus oppressée.

— Que vois-tu encore ? dit Du Serre.

L'enfant ferma les yeux, et dit :



— L'ange me parle d'une voix semblable au rugissement d'un lion....

— Que dit-il ?

— Il me dit : Mon enfant, il faut que vous prophétisiez devant les nations... devant les hommes de diverses langues et devant plusieurs rois.

— Que dit-il encore ?

— Il me dit : Mon enfant, les temps de la colère de Dieu sont arrivés..., le temps de juger la cause des morts, et de donner la récompense aux serviteurs du Seigneur,.. c'est-à-dire aux prophètes, aux saints et à ceux qui craignent le nom du Seigneur, aux petits et aux grands, et d'exterminer ceux qui ont corrompu et corrompent la foi.

— Qui sont ceux-là que Dieu ordonne d'exterminer ?

— Les papistes, les adorateurs de Baal...., ceux-là qui persécutent nos frères.

Le gentilhomme verrier laissa respirer l'enfant qui paraissait accablée ; une sueur froide inondait son front, ses lèvres écumaient, sa poitrine s'élevait et s'abaissait précipitamment. Tout-à-coup, la jeune fille poussa un grand cri, tomba, se raidit, et resta agenouillée, les deux bras étendus vers Du Serre, dans un état d'immobilité complète.

— L'esprit s'en est allé, dit-il ; puis il continua d'interroger le jeune garçon qui semblait de plus en plus agité.

— Que vois-tu ? lui dit-il.

— Je vois un ange qui vole au milieu de l'air portant l'évangile éternel, pour l'annoncer à ceux qui habitent sur la terre, à toute nation, à toute tribu, à tout peuple. Il va parler... il parle....

— Que dit-il ?

— Il dit : Elle va tomber Babylone, cette grande ville ; elle va tomber, parce qu'elle a fait boire à toutes les nations le vin empoisonné de sa corruption : je la vois.... je la vois !

— Qu'est-ce que Babylone ?

— C'est l'église catholique, c'est son clergé enivré du sang de nos frères. Comme la grande Babylone, ils vont tomber ; je les vois, ils tombent.

— Que dit la voix ? Que dit la voix ?

— Elle dit : Voici ce que veut le Dieu des armées ! Que vos mains s'arment de force, vous qui maintenant écoutez les paroles de la bouche de ses prophètes, en ces jours où le vrai temple de Dieu se rebâtit. Écoutez-les.... écoutez-les.... CAR DE VOS ENFANTS JE ME SUIS FAIT DES PROPHÈTES ! Combattez donc les Philistins ; vous vous jetterez au travers des épées et vous ne serez pas blessés. AUX ARMES, ISRAEL ! HORS DES TENTES, cria l'enfant d'une voix retentissante ; et il se dressa sur ses pieds, éleva ses bras au-dessus de sa tête, et ouvrit démesurément ses yeux qui parurent ternes comme ceux d'un cadavre.

Puis il tomba à la renverse dans un état d'immobilité complète.

Tous les enfants poussèrent alors des clameurs douloureuses, en répétant : VAÏEDABBER !....... VAÏEDABBER !

Et tout disparut.

Gabriel et Céleste se retrouvèrent dans l'obscurité.

La secousse avait été trop forte pour ces deux frêles créatures.

Pendant la durée de cette vision effrayante, leur attention violemment tendue leur avait donné une force fiévreuse factice, presque surnaturelle.

Mais, lorsque la vision cessa, ils tombèrent anéantis par tant d'émotions écrasantes, et perdirent tout sentiment.

XI.

L'ENTRETIEN.

Huit jours après la scène que nous venons de raconter, Du Serre devisait paisiblement un soir avec un de ses amis récemment arrivé au château du Mas-Arribas ; tous deux étaient assis devant une table assez splendidement servie.

A travers les fenêtres ouvertes, on voyait au loin, éclairés par la lune à son levant, les pics déchirés du mont Aygoal, qui s'élançaient d'un océan de sombre verdure, argenté çà et là par les doux reflets de l'astre des nuits.

La projection d'une aile du château du Mas-Arribas laissait apercevoir le vitrail qui avait si fort effrayé Céleste et Gabriel, mais éclairé cette fois par une lumière intérieure.

Du Serre était commodément vêtu d'une longue robe de chambre ; sa physionomie ordinairement dure et caustique était presque souriante.

Son convive, petit homme replet, vêtu de noir, à l'air doux et naïf, à la figure épanouie, aux joues colorées, offrait un contraste parfait avec le verrier.

Cet homme, un des meilleurs médecins de Ge

nève, se nommait le docteur Claudius. Il avait ôté sa perruque pour être plus à son aise.

— Écoute-moi, Claudius, dit Du Serre de cet air à la fois dur et caustique qui lui était particulier, nous nous connaissons depuis l'enfance, tu es mon ami. Les circonstances sont graves, je ne dois plus rien te cacher, le grand moment approche.

— Le grand moment approche ? Et quel grand moment ? demanda Claudius.

— Je vais être clair. Résolu à ne pas souffrir plus longtemps la persécution, certain que nos populations ne s'insurgeraient qu'à la voix de Dieu, sachant que le temps des prodiges est passé, et voulant pourtant que cette voix sainte appelât nos frères aux armes, puisque notre résignation ne lasse pas les fureurs de Louis XIV ; il y a trois mois, j'ai imaginé le plan que je vais te dire, et cela grâce à toi, car c'est à la suite d'une de nos longues conversations sur l'exaltation cérébrale que cette idée me vint.

— Je me rappelle très bien cette conversation, dit Claudius d'un air de plus en plus étonné ; c'était à mon dernier voyage de Genève, à propos de la lettre de Pascal sur les visionnaires et sur les enthousiastes.

— C'est cela même ; le lendemain, j'allai à Mende ; à mon retour, je te fis un mensonge, je te dis qu'encore sous l'impression de notre entretien, j'avais parié, avec le chevalier de Verteuil, qu'il était scientifiquement possible d'exalter quelques jeunes imaginations jusqu'à l'enthousiasme prophétique.

— Mais alors, Abraham, si cette gageure était un mensonge, à quoi t'ont servi toutes ces notes que je t'avais données sur les moyens à employer pour opérer ce triste phénomène ? Je t'avais presque rédigé un traité complet sur l'enthousiasme réel et artificiel, puisque c'était sur ces renseignements que tu devais établir ton pari.

— Je t'ai fait ce mensonge, ô simple et naïf savant, pour tirer de toi, sans éveiller tes soupçons, la science nécessaire à l'accomplissement de mes projets, et j'ai atteint mon but, dit Du Serre avec une fière exaltation ; car maintenant, vois-tu, il me sera aussi facile de faire retentir, dans nos montagnes, la voix divine qui doit appeler les Cevenols aux armes, qu'il me serait facile de sonner du clairon

— Abraham, tu m'épouvantes ! dit Claudius en pâlissant.

Il commençait à soupçonner une partie de l'affreuse vérité.

— Voici comment j'ai fait, reprit le verrier. D'après le nouvel édit du roi, tous les enfants religionnaires sont enfermés dans des couvents pour y être préparés à l'abjuration. Cet ordre cruel a jeté la désolation chez nos Cevenols. Ma femme, dont la charité a toujours été éprouvée....

— Il n'en est pas de plus pieuse ni de plus pitoyable, dit Claudius.

— Ma femme, reprit Du Serre, a parcouru nos paroisses dans le plus profond mystère ; elle a proposé aux parents, qui redoutaient de se voir enlever leurs enfants, de les lui abandonner sous le sceau du secret. Ils n'hésitèrent pas à nous les livrer. Une fois les enfants en notre pouvoir, j'ai mis en œuvre tes rares enseignements, Claudius ; ils m'ont réussi ; voilà pourquoi je te dis que j'ai fait des prophètes.

Le bon docteur regardait Du Serre avec stupeur.

— Abraham, c'est impossible, tu n'as pas fait cela ? lui dit-il ; tu n'as pas fait cet abus sacrilége de la science que je t'ai confiée ; tu n'as pas fait, sur des créatures de Dieu, une si terrible expérience ; tu n'as pas...

— Silence ! dit Du Serre en interrompant le docteur. Ils chantent leur psaume du soir. Écoute-les.

En effet, on entendit le même chœur de voix d'enfants, ce même chant lugubre et souterrain qui avait si fort effrayé Céleste et Gabriel.

— Si ton oreille était comme la mienne, accoutumée à leurs accents, reprit le verrier, tu distinguerais les voix encore fraîches et argentines du fils et de la fille du vieux Jérôme Cavalier dont la femme et la belle-mère ont été traînées sur la claie ; lui est, à cette heure, prisonnier au Pont-de-Montvert ; ces enfants sont mes deux derniers élèves.

— Tes deux dernières victimes, Abraham.

Le verrier continua sans paraître avoir entendu le docteur.

— Jamais je n'ai rencontré d'organisations moins rebelles à mes enseignements, jamais je n'ai trouvé d'imaginations plus rêveuses, plus mélancoliques, plus accessibles aux impressions de la

terreur. Seulement il est arrivé une chose bizarre : en vain nous leur avons appris comme aux autres enfants les passages les plus sanglants des écritures ; dans leur extase cataleptique, car ils sont déjà arrivés à l'extase, ils ne prononcent jamais que des paroles de commisération et de douceur. Alors ils sont beaux comme deux archanges !

Le docteur se leva brusquement, porta ses mains à son front et dit avec terreur :

— Mon Dieu, mon Dieu ! est-ce que je veille? Est-ce que je rêve ? Ne suis-je pas le jouet d'un songe infernal ?

— Tu veilles, tu veilles, Claudius ; mais assieds-toi, et redouble d'attention.

— Mais savez-vous que cela est plus affreux encore qu'un meurtre ! s'écria Claudius en levant les mains au ciel avec indignation. C'est attenter à la partie la plus éthérée de notre être ! C'est dénaturer avec cruauté un des plus précieux dons de la Divinité ! C'est un sacrilége !

— Tu es un vieil enfant, répondit le verrier d'un air impassible. J'ai fait aussi apprendre par cœur, à mes élèves, tous les passages des écritures où il est question de l'antechrist, de Babylone, de son empire et de sa fin, en leur expliquant comment Babylone était l'église de Rome, comment le pape était l'antechrist, et comment le jour de la justice du Seigneur approchait. Enfin tous les passages de l'écriture où il s'agissait d'appeler les peuples du Seigneur aux armes, furent gravés en traits ineffaçables dans la mémoire de ces jeunes enthousiastes. A cette heure, ils se croient choisis par Dieu pour dire à son peuple : *Aux armes, Israël !*

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! pourquoi avez-vous donné la science à l'homme ! Ah ! l'arbre du savoir est un arbre de mort et de perdition ! s'écria le docteur.

— Maintenant tu conçois mon projet, reprit Du Serre avec exaltation sans répondre au docteur. Par la première nuit d'orage, je déchaîne mes prophètes ; ils descendent la montagne et se répandent dans la plaine, en criant : *Aux armes, Israël !* Pour nos Cevenols, cette voix ne sera-t-elle pas la voix de Dieu, qu'ils attendent depuis si longtemps? Quelle autre puissance que celle de Dieu aurait inspiré ces enfants? Et ces visions étranges, effroyables, qu'ils raconteront, ces peuples grossiers iront-ils les attribuer à des moyens humains ? Non, non ; les plus incrédules ne pourront pénétrer le mystère de ces enthousiasmes et de ces prophéties. Le vulgaire y verra le souffle de Dieu. Bientôt nos populations, qui n'attendaient que la voix du Seigneur pour se révolter, prennent les armes ; le Languedoc se soulève du Gévaudan jusqu'à la Lozère, et nous tirons pour longtemps l'épée du fourreau !

Et voilà encore la guerre civile et toutes ses horreurs ! s'écria Claudius. Mais vous serez écrasés, mais un mouvement partiel n'aura aucun retentissement ; mais les troupes royales sont nombreuses !

— Toutes les Cevennes se soulèveront ensemble, reprit Du Serre ; mes précautions sont prises. Les gens de la plaine auront pour chef Jean Cavalier, jeune partisan, résolu, intrépide, aimé de la jeunesse. Les montagnards auront pour chef Éphraïm, garde du bois d'Aygoal, fanatique impitoyable.

— Qu'entends-je? dit Claudius en l'interrompant ; quels sont ces cris ?

— Quelque enfant dans sa crise...

— Oh ! cette maison me semble maudite ! s'écria Claudius d'un air égaré. Abraham, quoique la nuit soit noire, faites seller ma mule et celle de mon valet ; je ne puis pas rester une minute de plus ici ; je ne le puis pas, j'ai peur.

— Mais attends à demain, au jour.

— Non.

— Jusqu'à demain seulement, jusqu'à demain.

— Non, non, vous dis-je !

— Tu es fou, Claudius ; reste... il le faut.

— Je veux partir à l'instant.

— C'est impossible.

— Je vais moi-même ordonner mon départ, dit Claudius en se levant.

— C'est impossible, et Du Serre le prit par le bras.

— Abraham, qu'est ceci ? dit Claudius en pâlissant.

— Tu ne sortiras pas d'ici ! tu ne le peux plus !

— De la violence !

— N'as-tu pas mon secret ?

— Votre secret, Abraham ! Mais il ne fallait pas me le livrer ; et, d'ailleurs, vous savez bien que, quelque horrible qu'il soit, je n'en abuserai pas. Adieu.

— Impossible, te dis-je ! Est-ce que je t'aurais

fait de pareilles confidences, si nous avions dû nous quitter si tôt?

— Que voulez-vous dire, Abraham? s'écria Claudius.

— Je veux dire que dans peu de jours nous serons en armes; les balles, les épées des troupes royales ne nous épargneront pas, et nous n'avons aucun médecin pour soigner nos frères. Tu te résigneras donc à ne nous quitter qu'à la fin de l'insurrection.

— Vous oseriez me retenir malgré moi?

— Il le faut, te dis-je! Dès demain, nous irons ensemble parcourir les Cevennes, afin de reconnaître dans quels lieux inaccessibles nous pourrons établir les endroits de refuge pour nos blessés, comme pendant la guerre du grand-duc de Rohan.

— Abraham, au nom de notre amitié, je vous somme de me laisser libre!

— Tes soins sont trop précieux à notre cause; il n'y faut pas songer, dit Du Serre d'un air résolu.

XII.

LA VOIX DE DIEU.

Il y avait peu de jours que Du Serre avait révélé au docteur Claudius les terribles mystères du château du Mas-Arribas.

Il faisait sombre, l'atmosphère étouffante annonçait un prochain orage. Sur les sept heures du soir, Éphraïm regagnait sa cabane solitaire, située, on le sait, au milieu des bois de la montagne d'Aygoal.

Lorsque le forestier fut à quelques pas de sa demeure, ses deux chiens commencèrent à gronder et aboyèrent bientôt avec furie.

Le garde arma son fusil; au même instant Jean Cavalier parut devant lui.

Ses vêtements poudreux et en lambeaux, sa longue barbe, sa chevelure négligée, témoignaient qu'il venait de faire une longue route plutôt en fugitif qu'en voyageur.

— Que Dieu soit avec toi, frère Éphraïm, dit Cavalier.

— Que Dieu soit avec toi, frère Jean, dit le garde en remettant son fusil sur son épaule; et ton père?

— Il est prisonnier au Pont-de-Montvert. J'arrive de l'Abbaye.

— Beaucoup de nos frères sont captifs comme lui? demanda Éphraïm.

— On en compte plus de trois cents dans les ceps, dit Cavalier avec un soupir.

Les deux Cevenols entrèrent dans la cabane d'Éphraïm.

Lepidoth hennit à sa vue. Le garde, après avoir fait quelques caresses à son cheval, fit signe à Cavalier de s'asseoir sur un billot de bois qu'il lui montra, et l'entretien continua.

— Depuis que cet archiprêtre de Baal a emmené ton père, il y a un mois, qu'es-tu devenu, frère Jean? dit Éphraïm.

— Quand je t'ai quitté sur les hauteurs du chemin creux de Calvières, j'ai continué de suivre de loin l'escorte jusqu'au Pont-de-Montvert. Arrivé là, je me suis caché dans les environs pour tâcher de trouver le moyen de pénétrer jusqu'à mon père, et de le faire évader. Impossible! L'abbaye est maintenant fortifiée; ils ont établi un pont-levis, et personne n'y entre sans avoir été fouillé et interrogé.

— Ainsi, tu renonces à ton projet?

— Écoute-moi, frère Éphraïm, dit Cavalier d'une voix brève; ma grand'mère a été traînée sur la claie, ma mère est morte, mon père est prisonnier, mes frères sont fugitifs, nos biens sont confisqués (et Cavalier ajouta mentalement: Isabeau est séduite). Tout ce mal, ce sont les papistes qui l'ont fait. — Après une pause, Cavalier dit d'une voix sourde: Il me faut une vengeance! une vengeance terrible! et je l'aurai!

Éphraïm, secouant la tête d'un air sombre, répondit:

— Dieu a infligé de dures épreuves à ses serviteurs: ils doivent les supporter sans se plaindre. Ce ne sont pas nos haines, c'est sa cause qu'il faut être prêt à venger s'il en donne le signal.

— Oh! à cette heure, vois-tu, je suis mauvais chrétien, frère, je te l'avoue, dit Cavalier avec impatience, ton prêche est perdu. Cette nuit j'irai trouver mes compagnons. Quand nos jeux, quand nos exercices de guerre nous rassemblaient, ils me répétaient sans cesse: Cavalier, nous te sommes dévoués... Cavalier, ordonne, et nous obéissons. Eh bien! je leur dirai: Mon père est prisonnier. Prenez vos armes et allons l'arracher des mains des papistes.

— Une révolte armée! s'écria Éphraïm; l'heure n'est pas venue.

— S'ils me disent comme toi, frère Éphraïm.

que l'heure n'est pas venue, reprit Cavalier après un moment de silence, je retournerai seul au Pont-de-Montvert.

—Et que feras-tu?

— Je tuerai l'archiprêtre et le marquis de Florac.

— Tu ne seras qu'un homicide; si tu avais attendu, tu aurais été le glaive de Dieu.

— Attendre ! attendre ! s'écria Cavalier avec une profonde amertume; eh ! tes cheveux et les miens seront blancs, Éphraïm, que la voix du Seigneur n'aura pas parlé, tandis qu'avant dix jours la mienne aura dit : *Meurs!* à ce prêtre et à ce soldat.

— Tu me fais pitié, tu me fais honte, dit Éphraïm avec un froid mépris ; tu n'es qu'un enfant colère. Va, renonce à la gloire de servir le Seigneur pour servir ta haine; va, tu te lamenteras, mais il sera trop tard; car, je te le répète, si les temps ne sont pas venus, ils sont proches; la moisson est mûre et n'attend plus que la faux tranchante. Pourquoi devancer le signal ?

— Et qui te dit que le signal va paraître, insensé ?

— Tout me le dit, reprit Éphraïm; tout me le dit : le bruit du vent dans la forêt, le bruit du torrent dans les rochers, les grandes voix de la solitude, les craquements de la montagne pendant le silence des nuits, les flammes qui brillent sur son faîte durant les ténèbres. Tout me dit que les temps sont proches, tout jusqu'aux hennissements de Lepidoth qui sont plus farouches, tout jusqu'aux abois de mes chiens qui sont plus sinistres; tout jusqu au nuage rouge comme un flot de sang qui me passe souvent devant les yeux!

En parlant ainsi, Éphraïm s'était dressé de toute sa hauteur, ses yeux étincelaient, ses narines se gonflaient, ses cheveux et sa barbe semblaient se hérisser ; il était beau d'un sombre et sauvage enthousiasme.

Cavalier le considérait en silence. Quoique frappé de l'énergie des paroles d'Éphraïm, il n'y voyait qu'une exaltation superstitieuse, qu'il maudissait, parce qu'elle contrariait ses projets.

— Écoute, écoute, dit Éphraïm.

C'étaient les roulements lointains de la foudre, répétés par les échos de la montagne et de la forêt.

Éphraïm se leva et poussa la porte de sa cabane. De la plate-forme sur laquelle elle était bâtie, on voyait au loin le sommet de la montagne couronné par le château du verrier. Un sentier tortueux y conduisait à travers les pics déchirés de l'Aygoal. Le jour se voila; bientôt les ténèbres devinrent épaisses, la nuit arriva rapidement.

Des nuages noirs, marbrés de pourpre, s'amoncelaient pesamment au-dessus des tours du château qui se dressaient blanches et blafardes comme des spectres.

Les coups de tonnerre, sourds et prolongés, devenaient de plus en plus fréquents; d'éblouissants éclairs sillonnaient l'horizon.

— L'orage sera terrible, dit Cavalier.

— Peut-être une voix sortira-t-elle enfin de la nuée, répondit Éphraïm, et il retomba dans un silence méditatif.

Lorsque la nuit fut entière, la tempête se déploya dans toute son imposante fureur.

Les deux Cevenols considéraient ce spectacle grandiose avec des pensées bien différentes.

Cavalier, atterré par la trahison d'Isabeau, par les malheurs affreux qui s'étaient si rapidement appesantis sur sa famille, presque certain que les populations continueraient à se dévouer au martyre, Cavalier se sentait profondément découragé.

Le moindre revers devait l'abattre, le plus léger succès devait le relever et le grandir. Tel était ce caractère, plus entreprenant qu'opiniâtre, plus vertueux que ferme, plus intrépide que réfléchi.

Si la jeunesse cevenole refusait de s'armer et de le suivre au Pont-de-Montvert, Cavalier comptait demander au meurtre une stérile vengeance et s'abandonner à la fatalité. Ses rêves de gloire avaient déjà fui comme de vains songes; poussé par des sentiments personnels, manquant de foi dans la divinité de la cause qu'il défendait, Cavalier ne pouvait se retremper chaque jour à cette source héroïque de confiance inébranlable, d'espérance invincible, qui seule donne aux croyants une puissance surhumaine.

Éphraïm, au contraire, n'avait jamais douté du triomphe que la religion réformée devait remporter sur le papisme.

Du Serre, qu'il avait vu récemment, et pour lequel il professait une grande vénération, lui avait fait mystérieusement part de quelques sor

ges, de quelques visions étranges, qui semblaient annoncer la prochaine délivrance du peuple du Seigneur.

L'esprit du forestier était ainsi préparé à accepter comme surnaturels et divins tous les fantômes évoqués par l'infernal génie du verrier. Éphraïm, désintéressé de tout orgueil, de toute ambition, était de plus en plus dominé par cette pensée fixe, éternelle, *que le jour allait venir où il serait ordonné d'exterminer les ennemis du Seigneur.* Prenant pour inspirations du ciel les ardeurs féroces de sa cruauté, qui le poussait à ces idées de massacre, il aurait commis des forfaits effroyables avec une tranquillité farouche. Mais, martyr ou bourreau, et toujours aveugle instrument d'une toute-puissante et mystérieuse volonté, jamais Éphraïm ne devait ressentir un moment de faiblesse, d'hésitation, d'accablement.

L'orage augmentait encore; il ne pleuvait pas, l'obscurité était profonde.

Tout-à-coup un singulier phénomène attira l'attention de Cavalier et d'Éphraïm.

Les tours du château du verrier, que depuis quelque temps ils ne distinguaient plus, rayonnèrent soudain au milieu des ténèbres.

Des jets de flammes sulfureuses sortirent des fenêtres comme autant d'éclairs gigantesques. Des lueurs bleuâtres, agitées par le vent, coururent sur les toits du bâtiment.

—Le château de Du Serre flamboie, dit Éphraïm avec une émotion profonde et presque craintive.

— Il travaille sans doute à ses verreries, dit Cavalier qui ne voyait là rien de surnaturel.

— Et à quelles verreries travaillait le Seigneur lorsque la montagne d'Horeb fut entourée d'éclairs et de tonnerre? lui demanda Éphraïm avec une sainte indignation. Tu désires, dis-tu, que les temps soient venus, et tu fermes tes yeux à la lumière qui te montre qu'ils viennent! tu fermes tes oreilles aux bruits qui te disent qu'ils viennent? Ces flammes, n'est-ce pas Dieu qui les allume sur la maison de son digne serviteur, frère Abraham, qui par la sainteté de sa vie est autant au-dessus de nous que le cèdre est au-dessus de l'herbe de la prairie? Ne dit-on pas qu'il est visité de l'esprit de Dieu? Les prophètes n'ont-ils pas annoncé que le jour de la colère du Seigneur serait un jour de nuages et de tempêtes! un jour de ténèbres! un jour où les plus hautes tours trembleraient au son de la trompette.

A ce moment, par une coïncidence bizarre dont Cavalier fut lui-même troublé, pendant un des profonds silences qui entrecoupaient les roulements de la foudre, un grand bruit de clairons, apporté du château par le vent, fit retentir les bois.

C'était un son formidable et solennel.

Par trois fois il éclata en fanfares de guerre, graves, sonores et prolongées; par trois fois elles furent répétées à l'infini par les mille voix des échos de la montagne.

— Entends-tu! entends-tu! s'écria Ephraïm dans un radieux enthousiasme; puis, s'agenouillant, il dit d'une voix basse et concentrée: Seigneur! Seigneur! le jour de ta colère est enfin venu.

Sans attribuer cet étrange incident à un divin miracle, Cavalier ne put vaincre son émotion en entendant les clairons invisibles retentir de nouveau entre deux coups de tonnerre, au milieu de cette nuit d'orage.

Éphraïm priait toujours agenouillé sur le seuil de sa porte.

Cavalier, cédant à la fois à un instinct religieux et à un indéfinissable pressentiment d'espoir, se mit à genoux à côté du garde.

De nouveaux prodiges apparurent.

Une immense colonne de feu clair et brillant s'élança du sommet d'une des tours du château.

Malgré cet orage épouvantable, il régnait à peine une faible brise, la flamme éblouissante sembla s'élever jusqu'aux nues, ses reflets éclairèrent le château, les bois, les montagnes, l'horizon, en jetant ses rouges lueurs jusque sur les deux Cevenols.

L'Aygoal ainsi éclairé offrait un spectacle à la fois effrayant et magnifique.

Tout-à-coup un grand nombre de points mobiles, lumineux et bleuâtres comme des feux follets, coururent avec rapidité, soit à travers la forêt et les flancs escarpés de la montagne, soit le long du sentier qui conduisait au château.

A la clarté de la colonne de feu qui brillait toujours, les deux Cevenols virent paraître dans le lointain plusieurs figures vêtues de blanc; une sorte d'auréole phosphorescente rayonnait autour de leurs têtes échevelées.

Éphraïm était frappé de vertige; tout ce qu'il voyait lui semblait autant de manifestations de la volonté divine.

La colonne de feu s'éteignit, les fanfares des clairons cessèrent : l'orage redoubla de tonnerre et d'éclairs. Pourtant, on entendait çà et là, par intervalles, des cris vagues et lointains.

Dans sa pente rapide, le chemin qui conduisait au château contournait la cabane du forestier.

A la lueur presque continuelle des éclairs, Éphraïm et Cavalier virent descendre précipitamment du haut du chemin une des figures qu'ils avaient aperçues dans l'éloignement.

C'était un enfant de quinze ans environ; sa longue robe flottait, sa chevelure brillait dans l'obscurité : il était pâle comme un spectre.

Il passa rapidement et s'écria d'une voix retentissante, en levant ses bras au ciel : « Aux armes, Israël !.... hors des tentes ! »

Puis il disparut, toujours courant dans les défilés de la montagne qui menaient à la plaine.

D'autres passèrent encore, sans s'arrêter.

Les uns criaient avec égarement : « J'exterminerai dans la vallée de l'Idole ceux qui l'habitent; c'est Dieu qui l'a dit ! »

D'autres : « Forgez des épées du soc de vos « charrues, des lames du fer de vos hoyaux ; que « le faible dise : Je suis fort, c'est Dieu qui le « dit ! »

Ceux-ci : « Que les peuples se réveillent, qu'ils « montent sur les lieux les plus élevés ! je les at- « tends dans la vallée de Josaphat ! »

Ceux-là : « Tuez, tuez, sans qu'aucun n'é- « chappe : vieillards, jeunes hommes, vierges, en- « fants. »

« — Le pape est l'antechrist, voici l'heure de « la ruine de Babylone ! » disait un autre.

« — Frappez ! frappez les papistes... que votre « œil ne se laisse pas fléchir, » criait celui-là.

Éphraïm, les yeux étincelants, semblait aspirer le carnage.

— Tu l'entends, tu les entends, Israël ! s'écria-t-il ; tu vas te soulever à leurs voix prophétiques. L'Aygoal est un nouvel Horeb. L'esprit de Dieu a passé sur la demeure de frère Abraham ; des langues de feu brillent sur le front des prophètes ! — Et dans son enthousiasme, Éphraïm récita d'une voix retentissante ce verset des *Juges* qui se trouvait d'un étrange à-propos : *Aussitôt il sonna de la trompette sur la montagne d'Éphraïm, et les enfants d'Israël descendirent avec Aod à leur tête.*

Pendant cette nuit d'orage, Du Serre avait ouvert la porte de son château à ses victimes. Presque ivres d'opium, éperdus, fous d'enthousiasme, les cheveux ardents d'une composition phosphorescente, les petits prophètes descendirent ainsi de tous les côtés de la montagne et se répandirent dans la plaine.

Cette scène tenait tellement du prodige, que Cavalier, malgré son incrédulité, fut bientôt saisi de la même exaltation qu'Éphraïm. Ces cris de guerre et de révolte secondaient trop ses vœux les plus ardents pour qu'il cherchât d'ailleurs à pénétrer la cause de ces miracles, au lieu de se jeter aveuglément dans la nouvelle voie que le destin lui ouvrait.

— Tu disais vrai, frère Éphraïm, les temps sont venus ! s'écria Cavalier. Rassemble les bûcherons et les chevriers de l'Aygoal, je vais rassembler la jeunesse de la plaine, et demain au point du jour les Cevennes seront en armes !

A ce moment, à la lueur des éclairs, deux nouveaux prophètes parurent au sommet de la route qui dominait la cabane du forestier; ils se tenaient par la main, et arrivèrent en courant vers les deux Cevenols.

Les plis ondoyants de leurs longues robes blanches se déployaient derrière eux, une auréole de lumière entourait leurs beaux cheveux blonds ; leurs yeux brillaient d'enthousiasme, la pourpre colorait leurs joues. Ils resplendissaient enfin d'une beauté si divine, qu'on eût dit deux radieux archanges descendant à grands pas de la montagne sainte.

Cavalier pâlit, c'étaient Céleste et Gabriel.

— Mon frère ! ma sœur ! s'écria-t-il en tendant ses bras vers les deux enfants au moment où ils passèrent rapidement devant lui.

Mais Céleste, mais Gabriel, emportés par leur extase, ne le reconnurent pas.

Ils jetèrent sur lui un regard étincelant; puis, sans lui répondre, ils crièrent d'une voix sonore et prophétique, en montrant impérieusement le chemin de la plaine :

— *Aux armes, Israël! tes guerriers descendent dans la vallée, comme le torrent des montagnes. Aux armes!*

Puis, toujours courant, ils disparurent dans les sombres profondeurs du ravin.

— Aux armes! aux armes! répéta Cavalier étourdi, épouvanté, mis hors de lui par tant d'événements étranges.

Et il se jeta sur les traces de Céleste et de Gabriel.

— Aux armes! les chiens dévoreront la chair des Moabites! les chevaux nageront dans le sang jusqu'au poitrail. A moi Lepidoth, à moi Raab! à moi Balak! s'écria Éphraïm.

Et il sauta sur son cheval sans l'avoir bridé, il appela ses deux chiens qui poussaient des abois sauvages, prit d'une main son long mousquet, de l'autre sa torche de résine, et s'aventurant sur la pente escarpée de la montagne, avec une effrayante intrépidité, il galopa sur les pas des prophètes, en répétant d'une voix retentissante : Aux armes, Israël... aux armes!...

A ce moment l'orage redoubla de violence, et la foudre tomba sur le château du verrier.

XIII.

TOINON LA PSYCHÉ.

Pendant que l'insurrection religieuse soulève la population cevenole, nous allons conduire le lecteur à une modeste hôtellerie d'Alais, ville située à dix lieues environ du théâtre des scènes que nous venons de retracer.

Cette auberge, dont la pieuse enseigne représentait une *croix pastorale*, était tenue par Thomas Rayne, bon catholique.

Sans doute des voyageurs de distinction venaient d'arriver, car on voyait à la porte de l'hôtel une chaise de poste dételée, des chevaux écumant de sueur, un postillon comptant l'argent qu'il venait de recevoir, et un laquais vêtu en courrier qui aidait une suivante accorte et égrillarde, véritable *Marton* de comédie, à déballer quelques cartons.

Un jeune homme très petit, très gros, à figure commune, suffisante, vêtu d'un habit de voyage ridiculement chargé de broderies, surveillait cette opération.

A ce moment une voix d'un timbre charmant fit entendre ces mots accentués avec une impatience croissante :

— Monsieur Taboureau! monsieur Taboureau! monsieur Taboureau!

Au premier appel, l'heureux possesseur de ce beau nom de Taboureau avait vivement levé la tête vers la fenêtre d'où semblait sortir la voix; au second appel, il s'était écrié : Me voici, belle *Psyché*...

Lorsque M. Taboureau entra dans la plus belle chambre de l'auberge, Toinon *la Psyché*, car c'était elle, s'irritait déjà très fort de la lenteur de son gros chevalier.

Toinon avait vingt ans au plus; sa taille petite et mignonne était d'une grâce juvénile, d'une perfection tellement idéale, que le roi Louis XIV, devant qui Toinon avait représenté *Psyché* dans l'intermède de Molière, qui porte ce nom, n'avait pu s'empêcher de dire en voyant danser cette adorable créature :

— *Voilà assurément Psyché.*

Depuis ce jour, les gens de la cour et du bel air n'appelèrent plus Toinon que la *Psyché*, et bientôt elle éclipsa les fameuses danseuses *Pécourt* et *Desmâtins*, jusque-là sans rivales dans la danse des sylphides de la *Statue d'Or*, ballet du temps.

Son dernier amour, ou plutôt la seule et la première passion qu'elle eût ressentie de sa vie avait été pour le marquis Tancrède de Florac, que nous avons vu à la tête des dragons de Saint-Sernin, servant d'escorte à l'archiprêtre. Le marquis Tancrède était de tous points capable d'inspirer un tel attachement. Nul n'était plus renommé pour l'ampleur ébouriffée de ses perruques blondes pour l'audace cavalière de son débraillé à la gourgandine, pour la magnificence de ses équipages, de ses habits et de ses dentelles.

Toinon avait bien des fois en soupirant lorgné le beau Tancrède, lorsqu'il venait étaler ses canons, ses rubans et sa perruque sur les banquettes de la scène, d'où il interrompait effrontément les acteurs. Mais le marquis était resté de marbre aux coquettes agaceries de la Psyché.

Une si dédaigneuse insouciance devait exaspérer une tête ardente et folle comme celle de Toinon. Elle se piqua au jeu, tant et si bien, que le beau Tancrède fut heureux à peu près malgré lui. Le bonheur ne changea rien aux airs méprisants dont il continua d'accabler la pauvre créature. Soit dépit, soit esprit de contradiction, soit véritable amour, malgré les insolences, malgré les duretés du marquis, cette fille qui n'avait jamais eu d'autre loi que ses changeantes fantaisies, éprouva pour ce gentilhomme un sentiment profond, jaloux, mais humble et résigné. Elle ressentit enfin

tous les violents symptômes d'une première passion. Les gens de cour qui formaient sa société habituelle furent peu à peu éloignés. Assez riche pour quitter le théâtre, Toinon vécut dans la retraite, heureuse, éperdument heureuse, lorsque Tancrède daignait lui donner une heure sans la railler trop cruellement sur ses goûts de *Madeleine repentante*.

Cette liaison insouciante et presque brutale du côté de Tancrède, timide et dévouée du côté de Toinon, dura trois mois. Au bout de ce temps, le marquis fut obligé d'aller rejoindre son régiment dans les Cevennes.

Le désespoir de la Psyché fut d'autant plus amer, que le marquis Tancrède riait comme un fou, lorsque la pauvre fille parlait du chagrin affreux qu'elle éprouvait à le quitter.

Le marquis parti, Toinon souffrit d'affreuses douleurs; son amour s'exalta tellement, qu'au risque de se faire impitoyablement chasser, elle résolut d'aller rejoindre Tancrède. Ce qu'elle fit.

Voici à quel propos elle avait pris pour chevalier Claude Taboureau.

Ce dernier, fils d'un fermier des aides et gabelles, avait hérité d'une fortune énorme. Voulant trancher du grand seigneur, le Taboureau, d'abord éperdument amoureux de Toinon, avait commencé par lui offrir tout un Potose; aussi Toinon l'avait-elle fait mettre à la porte comme un petit bourgeois qu'il était.

Pourtant, au moment de partir pour les Cevennes, trouvant la route dangereuse pour deux femmes seules, car elle emmenait sa suivante Zerbinette, la Psyché avait fait venir Taboureau, et lui avait dit :

– Monsieur Taboureau, vous m'aimez, dites-vous?

— Plus que mon âme, belle Psyché! Aussi vrai qu'il n'y a que vous au monde pour faire le pas de *Sissone* et le pas *Tortillé* (1), je vous suis dévoué corps et âme.

— Prouvez-le moi : je vais en Languedoc retrouver M. le marquis de Florac; seule dans ma chaise avec Zerbinette, j'ai peur; accompagnez-moi.

— Cruelle tigresse! que me proposez-vous là?

C'est oui ou c'est non, monsieur Taboureau : je vous parle avec franchise, décidez-vous.

(1) Pas du temps. Voir la chorégraphie de Feuillet.

Après les réflexions les plus mortifiantes pour son amour-propre, Taboureau avait fini par accepter la proposition de Toinon, pensant que rien ne serait de meilleur air que de pouvoir dire à ses amis, en se promenant aux Tuileries dans l'allée du *Contrôle* (1) : Je pars demain avec la Psyché!

Il consentit donc à servir de sigisbé a Toinon, et se mit en route avec elle, emmenant son grand laquais Mascarille qui courait devant la chaise, et qu'il avait à prix d'or débauché de la maison de M. le duc de Nevers.

Enfin les trois voyageurs arrivèrent à Alais où Toinon comptait avoir les renseignements nécessaires pour retrouver le marquis, car elle avait appris à Montpellier que les dragons s'étaient déjà dirigés vers les montagnes des Cevennes.

Telle était Toinon la Psyché qui venait d'appeler si impatiemment Taboureau.

Le sigisbé entra précipitamment dans la chambre de l'auberge et trouva Toinon plus jolie, plus séduisante que jamais, avec sa longue robe de voyage de taffetas gris perle, et ses coiffes de même étoffe et de même couleur.

XIV.

LA NOUVELLE.

— Mais, monsieur Taboureau, vous êtes insupportable; voilà plus de dix fois que je vous appelle, dit Toinon en frappant du bout de son petit pied avec colère.

— Tigresse! répondit le sigisbé tout essoufflé. A moins d'être un oiseau, un sylphe, il est impossible d'être plus prompt.

— Un miroir, un miroir, s'écria Toinon avec inquiétude.

Ce fut en vain que Taboureau chercha une glace dans cette chambre d'auberge nue et déserte. Il allait descendre pour prendre dans la chaise le nécessaire de voyage de Toinon, lorsqu'une rumeur assez prolongée se fit entendre sur la place. Taboureau se mit à la fenêtre, écouta un moment, et s'écria : Belle tigresse, voici qui nous intéresse, écoutez.

Toinon courut à la fenêtre.

Un assez grand nombre de paysans et de bourgeois étaient rassemblés sur la place d'Alais, et paraissaient dans une grande agitation. Presque tous appartenaient à la religion catholique, et l'on

(1) Maintenant l'allée du bord de l'eau.

entendait sourdement bourdonner ces mots : Au diable les chanteurs de psaumes ! — Encore la guerre civile ! — Que n'écrase-t-on une bonne fois ces fanatiques maudits ?

Quelques religionnaires, remarquables par leurs vêtements noirs ou bruns, écoutaient sans se troubler ces manifestations hostiles, et parcouraient les groupes d'un air calme et grave.

Tout-à-coup les bourgeois crièrent avec acclamation : Vivent les dragons de Saint-Sernin !

— Le régiment de Tancrède ! dit Toinon, et elle écouta avec la plus vive attention.

A ce moment on vit arriver, par une des rues qui donnaient sur la place, un cavalier suivi d'un trompette ; tous deux portaient l'uniforme des dragons de Saint-Sernin. Ils pouvaient à peine frayer un chemin à leurs montures au milieu de la foule qui les entourait en les accablant de questions.

— Monsieur le dragon, est-il vrai que les montagnards se sont revoltés dans l'ouest ? disait l'un.

— Brave trompette, reprenait l'autre, on dit qu'il y a eu d'effrayants miracles sur la montagne d'Aygoal ? En savez-vous quelque chose ?

— Digne brigadier, est-il vrai que les réformés de la plaine de l'Hort-Diou aient brûlé les églises catholiques du bas pays ? demandait celui-ci.

— Allez au grand diable ! s'écria le brigadier Larose pour toute réponse, et il éperonna sa monture pour la décider à ruer ou à se cabrer, afin de se faire faire place.

Voyant l'inutilité de ses efforts, car la foule augmentait de moment en moment, et paraissait résolue à user de sa force d'inertie pour contraindre le brigadier à donner des nouvelles de l'insurrection, Larose dit à son trompette de sonner quelques appels afin de commander l'attention des habitants.

— Le dragon va parler ; silence, silence, dirent ceux qui entouraient le cavalier.

— Ah ! ah ! répondit la foule avec un murmure de satisfaction croissante ; quelques cris de : Vivent les dragons de Saint-Sernin ! se firent entendre de nouveau.

Larose, se dressant sur ses étriers, fit un geste impératif, et dit d'une voix forte : Bourgeois et manants, je vous somme de me livrer passage, au nom du roi et de mon capitaine, M. le marquis de Florac, qui m'envoient en toute hâte à Montpellier auprès de monseigneur l'intendant.

— Mon cher Taboureau, dit Toinon, descendez vite prier ce soldat de monter ici. Tenez, vous lui donnerez ce louis. Bonheur du ciel ! je vais avoir des nouvelles de Tancrède.

Taboureau descendit en soupirant, et s'aventura dans la foule pour s'approcher du dragon, qui continuait à réclamer en vain le passage.

— Il faut que le dragon nous dise ce qui est arrivé dans l'ouest et dans les montagnes, s'écriaient les plus opiniâtres en se pressant autour du cavalier, qui s'escrimait du bout de ses bottes fortes et de ses talons éperonnés pour repousser les curieux. N'y pouvant parvenir, et souverainement impatienté, il ordonna à son trompette de sonner un nouvel appel.

— Il va parler ! il va parler ! s'écria la foule avec un frémissement de curiosité satisfaite.

— Bourgeois et manants, dit Larose en découvrant ses fontes et en prenant un pistolet à son arçon, puisque vous vous obstinez à vous presser autour de moi comme un troupeau de moutons égarés, quoique je vous aie sommés, au nom du roi et de mon capitaine, de me laisser passer, je vais essayer d'envoyer devant moi la balle de mon pistolet en manière de sentinelle perdue, pour voir si elle me fera faire place.

Et le brigadier arma son arme, après avoir ordonné à son trompette d'en faire autant.

L'effet de cette menace fut soudain et prodigieux, le flot du peuple reflua violemment du centre vers la circonférence, car les voisins du brigadier craignirent d'être les premiers atteints ; les deux dragons ainsi dégagés traversèrent facilement la place.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de l'auberge, Taboureau s'approcha de Larose, lui mit un louis dans la main, et lui dit : Mon brave dragon, il y a là haut une jolie dame qui veut vous parler au sujet de votre capitaine, et qui espère que vous et votre trompette accepterez quelques rafraîchissements, dont vous devez avoir besoin.

— Mon trompette n'éprouve pas d'autre besoin que celui de garder mon cheval, dit Larose en jetant ses rênes à son compagnon de route, et en descendant de sa monture. Ainsi, conduisez-moi vite à cette jolie dame, mon brave monsieur, car il faut que je sois à Montpellier cette nuit même.

Et Larose se redressa galamment dans son uniforme, épousseta son justaucorps du bout de son gant de buffle, secoua la poussière de ses bottes fortes, passa sa longue moustache blonde entre le pouce et l'index de sa main gauche, et suivit Taboureau.

Lorsque le dragon entra dans la chambre, il vit, non sans un certain émoi sensuel, sur une petite table fort bien servie, un pâté à croûte dorée, un pain blanc comme la neige, et une poudreuse bouteille de vin de Bourgogne, que Zerbinette, la brune suivante, essuyait de ses blanches mains.

Ces provisions avaient été empruntées, par Psyché, à la cantine dont Taboureau garnissait toujours prudemment un des coffres de la chaise.

Le sigisbé fit une moue épouvantable en voyant l'unique espoir de son souper exposé à la voracité du soldat.

— J'ai à parler seule à ce soldat, dit Toinon; allez, je vous en prie, allez...

Zerbinette ouvrit la porte, et Taboureau sortit courroucé.

Le brigadier regarda sortir Claude en fronçant le sourcil, et dit à Toinon :

— Sachez donc que les chanteurs de psaumes se sont soulevés, tous les Cevenols sont en armes, c'est-à-dire sont en bâtons, en fléaux et en fourches, car les révoltés n'ont pas, dit-on, cent mousquets à eux. Mais c'est égal, ces rustres-là sont si sauvages, qu'ils viennent sur vous tête baissée, avec une faux emmanchée au bout d'un bâton, et qu'ils vous l'enfoncent bctemfent à travers le corps, avec autant de satisfaction que si c'était une véritable arme de guerre, comme qui dirait une hassegaye ou une pertuisane! c'est-à-dire, voyez-vous, ma petite dame, que ça fait rire, ajouta le brigadier en haussant les épaules avec un geste de mépris.

Sainte Vierge! c'est à donner la chair de poule, dit Zerbinette en frissonnant.

— Mais M. de Florac court donc risque d'être attaqué par ces misérables? s'écria Toinon avec une inquiétude croissante.

— Mon capitaine ne court pas de risques pour ça, ma jolie dame; mais il peut être d'un moment à l'autre invité à écharper ces lourdauds, vu qu'il est au Pont-de-Montvert avec l'archiprêtre des Cevennes et une kirielle de prisonniers huguenots dans les ceps. Or, en comptant ces vermines de miquelets, il n'y a pas cinq cents hommes de troupes dans l'abbaye; et on dit que les fanatiques sont déjà plus de deux mille révoltés, et qu'ils ont l'idée de venir mettre le feu à l'abbaye, délivrer leurs camarades, massacrer l'archiprêtre et en faire autant à mon capitaine et au vieux Poul qu'ils prennent pour le diable en personne. A part ça, il n'y a pas ce qu'on appelle de danger; mais, par prudence, mon capitaine m'a envoyé à Montpellier, auprès de M. de Bâville et de M. de Broglie, pour demander du renfort.

— L'abbaye du Pont-de-Montvert est-elle très éloignée d'ici? dit Toinon d'un air absorbé.

— Elle est à douze lieues, ma jolie dame; mais quels chemins! absolument comme pour aller chez le diable.

Quant aux chefs de huguenots révoltés, il y a parmi eux un drôle que M. le marquis connaît bien, un certain Jean Cavalier, qui était boulanger à Anduze et que mon capitaine a manqué de faire fusiller il y a trois ans. Celui-là commande la jeunesse du plat pays et des bourgs; l'autre chef de ces brigands, qui commande les montagnards, est un vieux forestier surnommé l'ours d'Aygoal.

— Où pourrai-je trouver un guide qui puisse me conduire à l'abbaye du Pont-de-Montvert? demanda tout-à-coup Toinon.

— Aller au Pont-de-Montvert! vous, ma jolie dame! s'écria Larose; vous n'y pensez certainement pas.

— Où pourrai-je trouver un guide, encore une fois?

— Aller au Pont-de-Montvert! répéta Larose; mais songez donc, ma jolie dame, que c'est presque un miracle qu'en venant de l'abbaye ici, moi et mon trompette, nous n'ayons pas été attaqués et massacrés.

— C'est ce soir, c'est à l'instant qu'il faut que je parte, dit Toinon, puisque les communications sont encore libres.

Zerbinette regardait sa maîtresse d'un air à la fois incrédule et effrayé.

— Mais vous ne savez pas ce que c'est que ces brigands-là, ma jolie dame, dit Larose stupéfait de la résolution de Toinon; vous ne savez pas....

Toinon l'interrompant prit une nouvelle pièce d'or, la lui donna et lui dit :

— Merci, bon soldat, je ne veux pas vous retenir plus longtemps et augmenter ainsi vos dan-

gers; adieu. — Puis se ravisant, elle ajouta : — Puisque vous dites la route peu sûre, il serait possible que je ne revisse plus M. de Florac; mais vous, assurément, vous le reverrez : eh bien! alors, dit-elle en tirant une petite boîte de sa poche, vous lui remettrez ceci; vous lui direz que vous m'avez vue au moment où j'allais partir pour tâcher de le rejoindre. Vous lui direz bien, surtout, que si je n'ai pu y parvenir (elle essuya une larme qui roula dans ses grands yeux), ça n'a été ni la volonté, ni le courage, qui m'ont manqué.

Larose, ému malgré lui, prit la boîte des mains de Toinon, et regardant la jeune femme avec une compassion mêlée de respect, il lui dit gravement :

— Madame, il faudra, voyez-vous, que Larose soit cul-de-jatte et manchot tout ensemble pour ne pas obéir aux ordres que vous lui donnez pour son capitaine.

Après avoir fait un salut militaire, le brigadier sortit tellement troublé, qu'il n'adressa pas même à Zerbinette un galant distique en manière d'adieu.

Montant aussitôt à cheval, et voulant regagner le temps qu'il venait de perdre, il prit au galop la route de Montpellier, suivi de son trompette.

XV.

LE GUIDE.

Le brigadier sorti, Zerbinette dit à sa maîtresse : Vous ne pensez pas, j'espère, madame, à faire véritablement cette folie?

— Quelle folie, mademoiselle?

— Mais, madame, la folie d'aller à cette abbaye, pour y retrouver monsieur le marquis. Vous exposer à tant de dangers, c'est vouloir tenter Dieu; et si nous tombions entre les mains des hérétiques!... Mascarille me racontait tout à l'heure des choses à faire frémir!

La Psyché haussa les épaules, et répondit très sèchement à sa suivante :

— Dites à l'hôte de monter sur-le-champ.

Zerbinette descendit d'assez mauvaise grâce, et fit part des ordres de sa maîtresse à l'hôte de la Croix Pastorale, au digne Thomas Rayne, alors occupé à recevoir les instructions compliquées de Taboureau pour le souper.

Thomas Rayne monta aussitôt chez la Psyché.

— Je voudrais avoir un guide qui pût me conduire au Pont-de-Montvert, et partir à l'instant, dit Toinon.

Thomas Rayne tourna son bonnet dans tous les sens, se gratta l'oreille et finit par dire :

— On a tellement peur des fanatiques, madame, depuis qu'ils se sont rassemblés en armes, que, ni pour or, ni pour argent, vous ne trouverez personne qui veuille mettre le pied hors de la ville.

— Mais le postillon qui m'a amenée... ne peut-il pas me conduire au Pont-de-Montvert.

— Le postillon! sortir d'ici! et voilà la nuit qui vient! Ah! madame, on voit bien que vous êtes étrangère. On couvrirait leurs selles de pièces d'or qu'ils ne bougeraient pas, les postillons! Et les hérétiques! vous ne savez donc pas que la vue d'une voiture les attire comme le miel attire les mouches!

— Quelle lâcheté! s'écria Toinon en frappant du pied avec colère; ne pas trouver un homme de cœur et de résolution!

— Après avoir réfléchi quelque temps, l'hôtelier se frappa le front et s'écria : Peut-être que la pauvre jeune femme noire, qui se dit aussi bien pressée d'arriver dans l'ouest, consentira à vous accompagner, madame.

— Quelle est cette femme?

— Une pauvre fille vêtue de deuil, qui voyage à pied. Elle est arrivée il y a tantôt une heure; elle se repose maintenant, mais elle veut se remettre en route au coucher du soleil, malgré tout ce qu'on a pu lui dire. Par saint Thomas, mon patron! elle a l'air de ne craindre ni Dieu, ni diable, ni fanatique, ni prophète... Quelle fille, Jésus-Dieu! un corselet d'acier lui irait mieux qu'une gorgerette!

— Et où va-t-elle?

— A Saint-Andéol-de-Clerguemot; c'est à deux lieues du Pont-de-Montvert. Vous voyez, madame, que si elle veut vous conduire où vous avez affaire, cela ne la dérangera pas beaucoup.

— Et où est cette jeune fille? Puis-je la voir? Envoyez-la moi, dit vivement Toinon; je la paierai ce qu'elle voudra, si elle consent à me servir de guide.

— Elle est dans la petite chambre près du pressoir, dit Thomas Rayne. Le chemin est obscur; si madame veut me suivre, je vais la guider.

Toinon suivit l'hôtelier. Après avoir traversé une cour, elle arriva dans un assez long corridor,

Thomas s'arrêta et dit à voix basse à la Psyché, en lui montrant une porte entr'ouverte :

— Voici sa chambre, madame.

Et il disparut.

XVI.

LA CEVENOLE.

Toinon, trop occupée de sa résolution pour se sentir intimidée, poussa doucement la porte et entra.

Sans doute accablée par les fatigues de la route, la jeune fille dormait.

Elle était si belle, malgré la pauvreté de ses vêtements, sa beauté avait un caractère si énergique et si grand, que Toinon resta un moment stupéfaite d'admiration.

Les manches de sa robe, relevées pendant son sommeil, laissaient voir ses bras nus, ronds et nerveux : l'un pendait presque jusqu'à terre, l'autre soutenait sa tête.

Ses mains et ses beaux pieds, quoique un peu hâlés, témoignaient par l'élégance de leurs formes qu'elle ne se livrait habituellement ni à de longues fatigues, ni à de durs travaux.

Toinon examinait en silence, avec une curiosité mêlée de crainte, cette beauté sauvage; tout-à-coup la jeune fille fit un mouvement, et sa figure, au lieu de rester de profil, se trouva de face.

Sous ce nouvel aspect, l'expression de sa physionomie parut à la Psyché sombre, violente, presque menaçante.

La jeune fille rêvait, un sourire amer et douloureux agitait ses lèvres. Elle plissait ses noirs sourcils, deux ou trois fois elle secoua la tête sur son oreiller; puis, toujours songeant, elle dit à voix basse et entrecoupée ces mots sans suite : *Jean... non je ne suis pas coupable... Cavalier, je te le jure... mon père... mort... le marquis de Florac... infâme... oh! infâme... infâme...*

Elle prononça ces dernières paroles avec une énergie si croissante, avec tant d'exaltation, que lorsqu'elle dit le mot *infâme* pour la troisième fois, elle s'éveilla en sursaut.

Jamais Toinon n'avait vu cette jeune fille, mais en entendant ces mots *le marquis de Florac infâme!* la Psyché fut convaincue par une révélation occulte, véritable prodige de l'amour, qu'entre cette femme et Tancrède il y avait quelque secret fatal.

Toinon avait écouté le récit de Larose avec une attention, avec une anxiété dévorantes; les moindres circonstances de cette narration s'étaient gravées dans son esprit, et le nom de *Cavalier*, l'un des chefs rebelles, lui était surtout resté présent à la mémoire comme le nom d'un des ennemis les plus dangereux de M. de Florac.

Or, cette jeune fille avait aussi prononcé ces mots pendant son sommeil : *Cavalier, je te jure...* Quel lien mystérieux pouvait donc exister entre ces trois personnages, la jeune fille, Cavalier et Tancrède?

La Psyché ne pénétrait pas encore ce secret. Mais au coup douloureux qui venait de retentir dans son cœur, mais à l'ardeur de sa haine, de sa jalousie, de sa curiosité poignante, mais à sa terreur instinctive, elle sentit de ce moment qu'Isabeau (car c'était elle) devait être la plus mortelle ennemie de Tancrède.

En présence de ces craintes, Toinon devait tout tenter pour décider Isabeau à lui servir de guide, espérant l'épier pendant la route, et pouvoir détourner de Tancrède les malheurs qu'elle redoutait pour lui.

Isabeau, voyant à son réveil une étrangère près de son lit, se leva brusquement. Elle parut à Toinon plus grande encore debout que couchée.

— Que voulez-vous? lui dit durement Isabeau en fronçant ses sourcils d'ébène et en attachant sur la Psyché un regard noir et profond comme la nuit.

— Vous parler, répondit résolument Toinon dont les grands yeux gris clairs et brillants ne se baissèrent pas devant le sombre coup d'œil d'Isabeau.

Ces deux femmes de naturels si différents s'examinèrent en silence, l'une fière, grande et forte, l'autre petite, souple et nerveuse. On eût dit une lionne prête à rugir contre une couleuvre.

Après ce premier moment involontairement donné à l'expression d'une haine sourde et mal contenue, Toinon réfléchit qu'il s'agissait de lutter de ruse et non de violence avec cette femme, et que ce n'était pas en la bravant qu'elle la déciderait à lui servir de guide.

La Psyché appela donc à son aide toutes les ressources, toutes les hypocrisies de son art; comédienne exercée, elle baissa timidement ses beaux yeux, qui éteignirent bien vite leur étincelle de courroux passager dans une larme d'une

angélique tristesse ; sa bouche enfantine modela le sourire le plus touchant, le plus ingénu, ses deux petites mains s'élevèrent suppliantes, elle plia ses genoux à demi et dit d'une voix douce et tremblante d'émotion :

— Pardon, mademoiselle, mais, hélas ! je viens vous demander un grand service.

— Je suis seule, je suis pauvre, je ne puis rendre service à personne, répondit sèchement Isabeau.

— Si vous daigniez y consentir, vous pourriez pourtant tout pour moi, mademoiselle, dit la Psyché en tombant à genoux.

Je suis protestante, dit Isabeau en se reculant d'un pas, et croyant, par cette déclaration, couper court à l'entretien.

— Et moi aussi ! dit Toinon à voix basse, en faisant un signe mystérieux.

La Psyché avait risqué ce mensonge, sans trop en prévoir les conséquences, mais elle ne songeait qu'au moment présent, et son esprit exalté par la difficulté de sa position lui suggérait à l'instant une fable assez vraisemblable.

— Vous êtes de la religion réformée ? reprit Isabeau d'une voix moins rude, en attachant sur Toinon un regard pénétrant.

— Hélas oui, ma mère et mes sœurs sont prisonnières au Pont-de-Montvert. J'arrive de Paris pour les rejoindre, mais le postillon qui m'a amenée refuse de marcher, dans la crainte des révoltés, comme ils disent. Personne ne veut me servir de guide. L'hôtelier m'a dit que vous alliez du côté du Pont-de-Montvert. Par pitié, laissez-moi vous accompagner. Si vous avez une mère, des sœurs, un père, mademoiselle, vous comprendrez tout ce que je souffre, tout ce que je désire ! — Et la Psyché embrassait en pleurant les genoux d'Isabeau.

— Relevez-vous, relevez-vous, dit celle-ci d'un air attendri ; puis elle ajouta : Je n'ai pas de sœur, je n'ai plus de mère, je n'ai plus de père ; mais vous êtes de notre religion, et je dois faire pour vous tout ce que je ferais pour ma sœur. — Puis, après un moment de silence, elle dit à Toinon : On voit à votre accent que vous n'êtes pas de ce pays.

Psyché, avec la présence d'esprit que donnent quelquefois les circonstances dangereuses, reprit vivement : Non, nous sommes de l'Artois. Ma mère et mes sœurs voulaient fuir à Genève, elles ont été arrêtées en Languedoc et conduites prisonnières au Pont-de-Montvert. Apprenant ce malheur, je suis partie de Paris où je demeurais chez une de mes tantes avec mon frère ; une suivante et un laquais m'ont accompagnée, et je viens partager le sort de ma mère et de ma sœur, être prisonnière avec elles, ou libre avec elles.

— Pauvre petite ! dit Isabeau en la contemplant avec émotion ; et prenant les deux mains blanches de Toinon dans ses mains brunes et nerveuses, elle ajouta avec un douloureux sourire : Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, sans doute, et déjà malheureuse ! déjà !...... Puis, comme si elle eût chassé un souvenir pénible, Isabeau reprit : Mais vous n'aurez peut-être ni la force, ni le courage de m'accompagner ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne faut pas songer à voyager en voiture, vous ne trouverez ni un cheval, ni un postillon pour vous conduire. La route que je vais prendre s'enfonce dans les montagnes, dans des solitudes affreuses, mais cette route abrège beaucoup le chemin, elle est déserte, et nous sommes presque sûres de n'y rencontrer personne.

— Et quand arriverez-vous au Pont-de-Montvert ?

— Demain au coucher du soleil.

— Et vous partirez ce soir ?

— A l'heure même, dit Isabeau.

— Je pars avec vous. Demain j'embrasserai ma mère, reprit résolument la Psyché.

— Votre mère a une noble fille, dit gravement Isabeau.

— Je pourrai emmener mes deux domestiques et mon frère, n'est-ce pas ? demanda Toinon, craignant de se trouver seule avec Isabeau pendant la route.

— Il vaudrait mieux m'emmener que votre frère ; mais faites comme bon vous semblera. Votre frère est intrépide, capable de vous défendre en cas de danger, sans doute.

Ce prétendu frère était Taboureau ; Toinon n'osa risquer un mensonge si facile à découvrir, et répondit : Sa profession est une profession de paix et de mansuétude, et...

— Serait-il ministre de notre sainte religion ? demanda Isabeau avec étonnement.

La Psyché allait changer Taboureau en méde-

in ou en procureur; elle crut faire merveille en ne démentant pas Isabeau, et répondit : Oui, mademoiselle....

— Il est ministre ! s'écria Isabeau avec une respectueuse admiration; comment, ce serait un de nos saints pasteurs si dévoués à leurs troupeaux, et que les lois proscrivent sous peine de mort ! il ose paraître au moment où nos frères se soulèvent ! Il ose braver ainsi le bûcher ou la roue ! O courageux martyrs de notre foi, votre sang a été fécond ! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux au ciel par un mouvement plein d'enthousiasme.

Toinon frémit de son imprudence, mais il était trop tard; voulant néanmoins atténuer un peu son étourderie, elle dit à voix basse à Isabeau : Silence ! silence ! si on vous entendait ! mon frère a été obligé de prendre un costume mondain, et de cacher ainsi qu'il était ministre de la religion réformée, afin de pouvoir voyager en sûreté.

—Il va donc rejoindre nos frères dans les montagnes, pendant que vous irez retrouver votre mère et vos sœurs ? dit Isabeau à voix plus basse et en faisant un signe d'intelligence à la Psyché.

— Oui, oui, mais silence.

— Alors partons....., partons, reprit Isabeau ; c'est maintenant un double devoir, pour moi, de vous conduire ; car les nôtres depuis bien longtemps sont privés de pasteurs; ils recevront a sainte parole de votre frère, comme la terre ardente et brûlée attend et reçoit la rosée céleste.

Toinon, ajustant ses coiffes à la hâte, dit à Isabeau :

— Attendez-moi ici, je ne puis me mettre en route sous ce costume, je vais demander à l'hôte de me procurer des habits de paysans pour moi et pour mon frère.

— Mais ce déguisement éveillera peut-être les soupçons de l'hôte ? dit Isabeau.

— Il nous croit catholiques; à la nuit nous partons; d'ailleurs, s'il le faut, j'achèterai son silence à prix d'or.

Isabeau réfléchit un moment, et dit : A la nuit donc, vous viendrez me prendre ici.

— Ici, dit Toinon ; et puisse un jour le ciel vous rendre ce que vous faites pour moi !

— J'ai bien à expier envers le ciel, avant que mes bonnes actions me soient comptées, dit Isabeau avec une tristesse solennelle.

La Psyché disparut enveloppée dans sa mante.

XVII.

LE DÉPART.

Lorsque la Psyché rentra dans sa chambre, elle y trouva Taboureau qui présidait aux préparatifs du souper.

La sirène prit son plus mélancolique sourire, voila ses beaux yeux de tristesse, et s'approchant du fauteuil au fond duquel était plongé Taboureau, elle s'accouda sur le dossier de ce meuble avec une grâce infinie ; dominant ainsi le malheureux sigisbé, elle lui jeta un adorable regard de tendresse câline et suppliante, en lui disant de sa plus douce voix : Écoutez, mon cher Claude, il faut que vous soyez assez bon, assez aimable pour me faire un grand sacrifice.

Taboureau, épouvanté, se sentit défaillir; il connaissait si bien la Psyché, qu'en entendant ces paroles caressantes, il soupçonna quelque nouvelle et horrible trame contre sa faim, ou contre sa tranquillité.

Il eut des vertiges et un moment d'hallucination; il lui sembla voir mille fantômes de dragons qui ouvraient des bouches énormes en guignant son souper d'un œil vorace ; sortant de sa première surprise, il s'écria en se redressant : Ah çà, j'espère bien, morbleu ! qu'il ne s'agit pas de donner encore une part de notre souper à quelque *pauvre* soldat ?

— Non, non, mon ami, reprit Toinon; voici seulement ce que j'attends de votre amitié : vous resterez ici pendant huit jours avec Zerbinette et votre valet Mascarille; si je ne suis pas revenue à cette époque.... vous remettrez un papier que je vais écrire au bonhomme Feuillet, mon premier maître de l'hôtel de Bourgogne. C'est un don du peu que je possède : je lui dois tout; il n'est pas heureux; je n'ai pas de famille, il est juste que je pense à lui. Quant à vous, mon ami, je vous destine ce petit cabinet en marqueterie dont je me servais habituellement à Paris. Ce sera un souvenir de la pauvre Psyché.

— Ah çà, vous avez juré de me rendre fou ! s'écria Taboureau. Mais quel diable de projet avez-vous donc en tête, que vous songez à faire votre testament ?

— Je pars à l'instant, à pied, avec une jeune fille du pays qui consent à me servir de guide jusqu'à l'abbaye du Pont-de-Montvert où je compte retrouver M. de Florac.

— Mais vous avez perdu la tête! Pourquoi ne pas au moins partir en voiture?

— Aucun postillon ne voudra sortir de la ville; on craint les hérétiques.

— Et vous ne les craignez pas, vous, avec une mendiante pour escorte?

— Je n'ai pas le choix de voyager autrement, Zerbinette a peur et refuse de m'accompagner; d'ailleurs cette jeune fille est courageuse, elle connaît le pays; nous devons arriver demain soir à l'abbaye. Ce n'est qu'une nuit à passer; et d'ailleurs quel mal voulez-vous qu'on fasse à deux femmes?

— Et vous allez courir les champs en mules de velours, en mante de taffetas, sans doute?

— Je vais faire venir l'hôte, et lui acheter des habits de servante.

— Allons, un déguisement! rien n'y manque, l'équipée est complète! Ah çà, et vous croyez que moi, votre ami, je consentirai à cette folie; que je vous laisserai partir ainsi? Mais, malheureuse femme que vous êtes, songez donc que vous ne savez pas seulement si votre Tancrède voudra vous recevoir! Vous penseriez à faire cette énormité pour l'amant le plus épris, le plus tendre, le plus passionné qui vous attendrait à deux genoux et les mains jointes, comme on attend son bon ange, pour moi, par exemple, que je vous dirais encore: ne partez pas! à plus forte raison, je vous dis, je vous répète, je vous crie: ne partez pas, morbleu! ne partez pas! quand il s'agit d'aller trouver un homme, qu'est-ce que je dis un homme? un tigre qui vous repoussera peut-être, s'écria Taboureau furieux.

— Au moins je lui aurai prouvé combien je l'aime! et un jour, quand il comparera mon amour au froid et pâle amour des femmes qu'il me préfère, il me regrettera peut-être, dit la Psyché avec un regard, avec un accent d'exaltation impossible à rendre.

— Et vous serez bien avancée d'être regrettée, folle opiniâtre, tête perdue que vous êtes! s'écria Taboureau en se promenant dans la chambre à pas précipités.

Après quelques minutes de réflexions, Claude vit bien que rien au monde ne pourrait retenir Toinon; il se livra un combat acharné entre la poltronnerie naturelle du sigisbé et l'intérêt profond que lui inspirait la Psyché par la sincérité du sentiment irrésistible qui la dominait.

Enfin la Psyché l'emporta, et Taboureau lui dit avec un reste de mauvaise humeur:

— Que je devienne chèvre à l'instant, si, quand j'ai quitté Paris, je m'attendais à prendre le costume d'un paysan languedocien.

— Que dites-vous? s'écria Toinon.

— Eh! tête-bleue! dit-il en jetant un regard sur son habit doré, croyez-vous que je vais vous accompagner accommodé de la sorte, aussi brillant qu'un ver luisant?

— Vous m'accompagneriez?

— Vous m'accompagneriez! fit Claude en contrefaisant la Psyché; et puis-je, s'il vous plaît, faire autrement que de vous accompagner? Puis-je vous laisser à la garde d'une mendiante, dans un pays de loups, de sauvages?

— Ah! Claude, Claude! que ne puis-je vous aimer! s'écria Toinon en jetant ses bras autour du cou de Taboureau en appuyant deux baisers retentissants sur les joues rebondies du bon sigisbé.

— Au diable! s'écria celui-ci en la repoussant doucement, tout à l'heure elle me glaçait d'effroi, et voilà maintenant qu'elle va me mettre en flamme avec ses infernales caresses.

— Dam..... je n'savais pas..... Excusez-nous, m'sieu Claude, dit la malicieuse fille en faisant une petite révérence à la paysanne, bien gauche et bien naïve, mais remplie de grâce.

— Ah! serpent maudit! démon incarné! reprit Claude en la menaçant du poing, je te reconnais; c'est ainsi que tu m'es apparue dans l'intermède du *Médecin malgré lui*.

Une demi-heure après, Toinon, grâce aux vêtements d'une des servantes, était complétement travestie en paysanne languedocienne. Taboureau portait les habits du digne Thomas Rayne.

Mascarille et Zerbinette devaient attendre les ordres de leurs maîtres, et dans le cas où ils auraient à les rejoindre au Pont-de-Montvert, ils ne partiraient pas sans une escorte.

A dix heures, Isabeau, Toinon et Taboureau sortirent silencieusement d'Alais par une belle nuit étoilée, et se dirigèrent vers l'ouest.

XVIII.

LE VOYAGE.

Après avoir suivi quelque temps la route d'Alais au Pont-de-Montvert, et traversé plusieurs plaines fertiles, nos trois voyageurs s'engagèrent bientôt dans les défilés de la chaîne des Cevennes.

A mesure que le chemin remontait vers le nord-ouest, il devenait de plus en plus difficile. Tout, dans ces immenses solitudes, offrait l'image du bouleversement et du chaos; les grandes secousses et les grandes irruptions volcaniques avaient entassé rochers sur montagnes; de loin en loin, de vastes cratères éteints formaient autant d'abîmes sans fond.

A minuit, la lune se leva claire et brillante: sa lumière douce et veloutée ne put adoucir l'aspect sauvage d'une gorge étroite que gravissaient Isabeau, Toinon et Tabonreau.

Jusque-là, Toinon n'avait pas jugé à propos de confier à Taboureau les soupçons et la terreur que lui inspirait Isabeau relativement à Tancrède, non plus que la fable qui avait décidé la jeune fille à leur servir de guide. La Psyché avait aussi jusqu'alors caché au sigisbé qu'il passait, aux yeux de la Cevenole, pour un ministre protestant.

Craignant qu'Isabeau n'interrompît le silence qu'elle avait presque toujours gardé depuis le départ d'Alais, et que Taboureau ne répondît maladroitement, Toinon le mit en peu de mots au fait de ce qu'il ignorait.

Dans son ingénuité, Claude approuva fort Toinon de l'avoir fait passer pour ministre de la religion réformée. La seule mauvaise rencontre à redouter étant, selon lui, celle d'une bande d'hérétiques, il se regarda dès lors comme revêtu d'un caractère inviolable aux yeux des protestants.

La Psyché et son sigisbé avaient un peu ralenti le pas, pour pouvoir causer librement: Isabeau les précédait.

Un incident rapprocha les trois voyageurs, et noua leur entretien.

Un bloc de rochers, sans doute depuis longtemps miné par le temps, se détacha de la crête d'une des deux montagnes qui encaissaient le chemin, roula sur la pente de l'escarpement avec le bruit de la foudre, et vola en éclats au milieu de la route.

A ce fracas retentissant, Toinon et Taboureau pâlirent.

– Nous sommes perdus! s'écria Taboureau.

Isabeau s'arrêta un moment, fit signe à ses deux compagnons de rester immobiles, et prêta l'oreille en se penchant vers la terre.

Après quelques minutes d'attention, la Cevenole se redressa et dit à Taboureau: C'est un ébranlement de rochers assez commun dans nos montagnes, saint pasteur; continuons notre route.

Le sigisbé, étourdi par la frayeur, avait oublié son rôle; aussi, s'entendant appeler saint pasteur, il regarda Isabeau avec étonnement.

— Songez donc que vous passez pour un ministre, lui dit Psyché tout bas en se remettant en marche.

— Ah! fit Claude en se frappant le front.

Après quelques minutes de marche, Isabeau, employant les allégories bibliques, et le langage figuré familier aux protestants, dit au sigisbé, d'une voix triste et grave:

— Les prophètes ont commandé à tous ceux qui demeuraient vers Esdrelon, de se saisir des montagnes par où l'on pourrait aller à Jérusalem; et les enfants d'Iraël ont exécuté cet ordre.

Tout-à-coup, elle s'arrêta devant une tombe grossièrement élevée dans un enfoncement de rochers.

Toinon et le sigisbé crurent prudent de l'imiter:

— C'est ici que fut massacré le ministre Candomergue, dit Isabeau d'une voix sombre.

— Ah! ah!...... le ministre Candomergue a été...... massacré au milieu de ces rochers? dit Claude avec une certaine émotion.

— Massacré au milieu de ses frères, auxquels il donnait la parole de Dieu, comme vous allez la donner à nos frères, saint pasteur! Ah! le courage des combattants, armés du glaive, n'est rien auprès de votre courage à vous, religieux organes du Seigneur! l'ardeur de la bataille emporte les soldats; tandis que vous, impassibles au milieu du carnage, vous n'avez que des chants d'allégresse à élever vers le Seigneur, vous n'avez que votre précieux sang à lui offrir en holocauste!

Taboureau se rapprocha de Toinon, en regardant Isabeau avec beaucoup de répugnance; il commençait à regretter fort d'avoir accepté légèrement le rôle de ministre, en voyant à quels dangers il pouvait se trouver exposé. Aussi dit-il tout bas à la Psyché: Décidément j'aime mieux passer pour un simple protestant; cela n'est peut-être pas si brillant que ministre, mais cela me paraît infiniment plus sûr.

— Impossible, dit Toinon, vous perdriez tout; mais qu'importe, demain soir nous serons arrivés au Pont-de-Montvert.

Puis, voulant sans doute rassurer Claude, elle dit à Isabeau :

— Mais le nombre des ministres que nous avons à regretter, depuis quelque temps, est heureusement peu considérable ?

— Peu considérable ? reprit Isabeau avec un sourire amer. Oui, sans doute, parce que le bourreau a manqué de victimes ; parce que le plus grand nombre de nos ministres a péri dans les flammes et sur la roue. Si les Moabites ne massacrent plus de pasteurs, c'est qu'il n'en reste plus ; vous ne le savez que trop, digne ministre, vous, le dernier peut-être de ces saints proscrits qui viennent se dévouer héroïquement au martyre. Mais qu'importe le martyre ? les palmes en sont vertes et immortelles, dit Isabeau avec une sombre exaltation.

Le sigisbé, se sentant de plus en plus inquiet, grâce aux couleurs effrayantes dont la Cevenole venait de peindre la pieuse mission qu'il était censé remplir, il s'approcha de la Psyché et lui dit d'une voix basse : Tenez, entre nous, je déteste cette grande fille-là ; avec son air hommasse, il y a quelque chose de sinistre dans sa figure. Hum ! je la trouve encore singulière avec ses palmes vertes et son martyre. — Ah ! Psyché, Psyché ! ajouta-t-il d'un air chagrin, tout ceci finira mal. Que le diable emporte M. de Florac et tous les marquis du monde !

— Sans doute les palmes du martyre sont glorieuses, reprit Toinon pour tirer Taboureau d'embarras, mais notre digne conductrice permettra à la sœur du saint ministre de désirer ardemment que son frère vive longtemps, pour répandre la parole de Dieu.

— Sans doute, sans doute, reprit Taboureau ; je tiens à répandre la parole de Dieu le plus longtemps possible. C'est parce que les ministres sont rares, qu'il faut conserver très précieusement ceux qui restent, continua-t-il d'un ton d'oracle. J'ai mes raisons pour parler ainsi, je ne m'appartiens plus. — Puis, il ajouta : Mais, dites-moi, ma chère demoiselle, il n'y a aucune chance pour que nous rencontrions quelqu'un d'ici au Pont-de-Montvert, n'est-ce pas !

— Cela n'est pas probable, à moins que nos frères n'aient attaqué les Moabites. On le dit dans le plat pays ; alors il se peut qu'ils s'étendent de ce côté pour occuper ces montagnes.

— Heureusement, avec vous, nous n'avons rien à craindre ? dit Toinon à Isabeau.

— Craindre ! et que craindriez-vous ? C'est avec des bénédictions, c'est avec des cris d'allégresse, je vous l'ai dit, que nos frères nous accueilleront ; car ce saint pasteur est avec nous. Et les fils d'Israël n'auront pas assez de voix pour lui demander un prêche, pour le supplier de leur faire entendre à l'instant la voix du Seigneur.

— Vous voyez à quoi vous m'exposez avec votre maudite équipée, dit tout bas Claude à Toinon d'un air désespéré. Je puis être d'un moment à l'autre obligé de faire entendre la voix du Seigneur à ces malheureux-là, et de leur chanter la messe… Que diable voulez-vous que je leur dise ? — Et il reprit aussitôt, au risque de tout perdre : Mais heureusement, ma chère demoiselle, que les troupes royales serrent de près les rebelles, et que nous pouvons tout aussi bien rencontrer un détachement de braves dragons qu'une bande de protestants.

Isabeau regarda Taboureau avec la plus grande surprise.

— Mon frère, que dites-vous ? reprit Toinon effrayée de la tournure que prenait la conversation.

Heureusement Isabeau, préoccupée de sa prochaine entrevue avec Cavalier, n'apportait pas une complète attention à l'entretien, lorsque Toinon, qui depuis quelques secondes semblait écouter avec anxiété, dit tout-à-coup :

— Écoutez, écoutez, j'entends un grand bruit de voix.

XIX.

LE PRÊCHE.

Au moment où ce bruit de voix se fit entendre, les trois voyageurs se trouvaient dans une gorge tellement sombre, tellement encaissée, tellement couverte, qu'on s'apercevait à peine du léger crépuscule qui commençait à poindre.

Après avoir attentivement écouté le bruit lointain qu'on entendait toujours, Isabeau s'écria :

— C'est la voix d'Israël ! ce sont nos frères ! ils chantent le psaume de la délivrance.

— Nous sommes perdus ! dit Taboureau à Toinon d'une voix basse et tremblante. Certainement je ne vous reproche pas ma mort, ma chère amie, mais vous êtes une furieuse écervelée.

— Marchons, marchons, saint pasteur, re-

prit Isabeau ; nos frères sont sans doute rassemblés sur le Rhan-Jastrie. Ce défilé nous y mène.

Toinon et Taboureau hésitaient à doubler le pas, lorsqu'une voix rude, semblant sortir d'une des excavations de ce chemin creux, cria : Qui va là ?

Au même instant une figure, dont on ne pouvait distinguer que la noire silhouette, tant l'obscurité était encore profonde, parut brusquement devant Isabeau. Cet homme brandissait une faux, dont la lame, attachée à un long bâton, étincelait dans l'ombre.

La voix reprit de nouveau : qui va là ?

— Deux filles d'Israël qui rejoignent leurs frères, et un saint pasteur, dit Isabeau.

— Que le Seigneur soit avec vous ! dit l'homme en relevant sa faux. Nos frères sont assemblés en armes sur le Rhan-Jastrie ; la parole d'un ministre de Dieu leur sera douce.

Puis le protestant révolté poussa un cri rauque, suivi de ce mot : *Ezriel* (secours de Dieu) !

Le cri et le mot furent répétés par deux autres sentinelles, sans doute aussi échelonnées dans le chemin creux, et chargées, ainsi que l'homme à la faux, de donner, par des mots de guet, les signaux d'alarmes et de ralliement aux religionnaires.

Toinon et Taboureau n'avaient d'autre parti à prendre que de suivre Isabeau ; ils s'y résignèrent.

Le sigisbé se mourait d'effroi ; la Psyché, insensible aux dangers qu'elle pouvait courir, songeait avec désespoir que de longtemps peut-être elle ne reverrait pas Tancrède.

Le jour s'avançait rapidement.

Lorsque les trois voyageurs furent arrivés à l'extrémité du chemin creux, les premières lueurs du soleil levant commençaient à colorer l'horizon.

Le spectacle qui s'offrit alors à la vue de Toinon et de Taboureau était d'une majesté à la fois si imposante et si désolée, si sauvage et si terrible, que tous deux restèrent frappés de terreur.

Le défilé qu'ils venaient de quitter aboutissait à un des plateaux supérieurs du Rhan-Jastrie, un des volcans éteints de la chaîne des Cevennes.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'un sol gris, encombré de masses de basaltes volcaniques, d'éclats de schorl noirâtre et dur, dont les parties aiguës hérissaient le sol.

Une grande multitude de religionnaires agenouillés remplissait cette vaste esplanade naturelle ; presque tous appartenaient à la classe des montagnards ou des bûcherons. Les uns étaient vêtus de casaques de grosse toile blanche, qui leur firent donner dans la suite le nom de *Camisards ;* d'autres étaient couverts de peaux de bêtes. Quoique à genoux, ils n'avaient pas quitté leurs armes ; quelques-uns portaient des mousquets, mais le plus grand nombre était armé de faux, de piques, de haches, de houes, sur lesquelles ils s'appuyaient, et dont le fer, fraîchement aiguisé, étincelait au soleil.

Depuis que les sentinelles avaient crié *Ezriel !* le chant des religionnaires avait cessé ; le plus profond silence régnait dans cette solitude. Les rebelles, réunis en demi-cercle, semblaient examiner les nouveaux venus avec une attention farouche.

L'observation muette et sombre de cette masse d'hommes avait quelque chose d'effrayant.

La Psyché pâlit, Taboureau ne put faire un pas, Isabeau allait s'avancer vers ses frères, lorsque ceux-ci, sans doute choqués de l'irrévérence de ces étrangers qui restaient debout, commencèrent à murmurer sourdement, et finirent par s'écrier avec un horrible accord : A genoux, à genoux !

Isabeau et ses deux compagnons s'agenouillèrent ; aussitôt les chants interrompus continuèrent, et le verset suivant termina le psaume :

Peuples trembleront en crainte
Devant ta majesté sainte,
Et de tous rois l'excellence,
Craindra le fer de ta lance.

La sauvage et puissante harmonie de la voix de ces hommes, ce site effrayant, bouleversé, tout donnait à cette scène un caractère majestueux, terrible.

Après le psaume tous les Cevenols se relevèrent. Ceux-ci se formèrent en groupes animés ; ceux-là s'étendirent pour dormir à l'ombre ; d'autres, assis par terre, se mirent à aiguiser la pointe ou le tranchant de leurs armes sur quelque bloc de granit.

Éphraïm, chef de ce rassemblement, s'appuyait sur un morceau de rocher ; à côté de lui on voyait un jeune garçon d'environ quinze ans, maigre, hâlé, aux cheveux épars et hérissés, à l'œil roulant et égaré, à la physionomie sombre et presque toujours contractée par un tic doulou-

reux et convulsif. Il marchait pieds nus, et portait une longue robe d'étoffe rouge en lambeaux, attachée autour de ses reins par une corde de joncs.

Cet enfant, un des petits prophètes de Du Serre, avait été surnommé *Ichabod*, par Éphraïm. Parmi toutes les victimes des funestes expériences du verrier, aucune, peut-être, n'avait été plus complétement exaltée. Dans un état d'hallucination presque continuel, hagard, presque frénétique, Ichabod, déjà sans doute d'un méchant naturel, éclatait en prophéties de massacres, en inspirations impitoyables. Son imagination, égarée par sa monomanie furieuse, ne lui offrait que des tableaux de meurtre et de carnage; aussi sa voix grêle, stridente, citait-elle à tout propos les passages les plus sanglants des saintes écritures.

Éphraïm, le croyant possédé de l'esprit du Seigneur, avait pour ses ordres ou pour ses conseils un respect d'autant plus religieux, qu'ils étaient presque toujours dignes de la férocité de l'ancien garde des bois d'Aygoal.

Lorsque la prière fut terminée, Isabeau, suivie de Toinon et de Taboureau, s'était résolument approchée d'Éphraïm qu'elle connaissait.

— Que vois-je! s'écria ce dernier en reculant avec un mouvement de dégoût, la fille de Dominique Astier? celle qui a été parjure à notre frère Cavalier! celle qui s'est laissé séduire par le langage doré d'un de ces Moabites!...

— Vous devez m'accuser, Éphraïm, répondit Isabeau avec fermeté, l'heure de ma justification n'est pas arrivée. Où est Cavalier?

— Ne désire pas sa venue, elle te sera fatale! Malheureuse, va-t'en, va-t'en avec ta honte. Les filles perdues de Tyr et de Sion ont été chassées d'entre les filles d'Israël, s'écria Éphraïm.

Ichabod, sans doute fatigué, s'était laissé couler au pied d'un rocher, et sommeillait à demi, jetant de temps à autre sur les étrangers et principalement sur Taboureau, un regard inquiet et farouche.

Un assez grand nombre de rebelles s'étaient approchés du groupe en entendant Éphraïm parler à haute voix, leurs figures sombres, animées d'un sauvage enthousiasme, avaient une expression menaçante.

La Psyché et son sigisbé voyant avec terreur le mauvais accueil qu'on faisait à leur compagne, se tenaient timidement derrière elle.

Isabeau, sans doute forte de son innocence, répondit fièrement à Éphraïm : le juste n'attendra pas le jour du jugement avec plus de confiance que je n'attends le moment de paraître avec Jean Cavalier.

— Malheur à toi si tu blasphèmes! dit Éphraïm d'un air incrédule et bourru. Puis il ajouta en montrant Toinon et Taboureau :

— Quelles sont ces gens?

— Celui-ci, dit Isabeau, est un ministre de notre sainte religion; sa mère est prisonnière au Pont-de-Montvert.

— Et mon frère et moi nous allons la rejoindre pour partager son sort, seigneur capitaine, se hâta de dire Toinon, en faisant au farouche Éphraïm sa plus charmante révérence.

Mais le garde d'Aygoal répondit par un sourire de mépris à cette coquetterie, et dit durement : ce sont les moabites qui se traitent entre eux de seigneurs et de capitaines; dans le camp de l'éternel nous ne connaissons pas ces vanités, et nous sommes tous frères. Puis adoucissant sa voix, et s'adressant à Taboureau : — Que le seigneur soit avec vous! saint pasteur. Hélas! il y a bien longtemps que nous sommes privés de la parole de Dieu.

Depuis le commencement de cette scène, l'effroi de Taboureau allait toujours croissant; lorsqu'il vit Éphraïm, dont l'extérieur était si terrible, attacher sur lui un regard clair et perçant, il perdit la tête, oublia son rôle, et pressentant qu'il risquerait davantage encore en profanant le caractère de pasteur dont on le croyait revêtu, il s'écria en joignant les mains et en tombant à genoux : Grâce! grâce, mon brave et digne monsieur, je ne suis pas ce que vous pensez.

— Qu'es-tu donc? dit Éphraïm en faisant sauter du revers de sa main le chapeau rabattu du sigisbé, pour mieux examiner ses traits.

— Pardon de ne m'être pas découvert, mon cher monsieur, mais l'émotion... la vue de ces messieurs, vos respectables amis...

— Qui es-tu? qui es-tu? reprit Éphraïm d'une voix tonnante, pendant que le cercle des révoltés se resserrait autour de lui.

— Claude-Jérôme-Boniface Taboureau, bourgeois de Paris, le plus humble, *le plus dévoué* de vos serviteurs, et qui a de quoi, Dieu

merci, vous payer une bonne rançon si vous l'exigez.

— Es-tu de notre religion? dit le garde d'Aygoal.

— Non, je suis catholique, mes braves messieurs; j'aime mieux être franc.

— Catholique! s'écrièrent tous les religionnaires.

— Mais je ne tiens pas le moins du monde à cette qualité, et je me ferai protestant si ça peut vous faire le moindre plaisir, mes braves messieurs; je me ferais même Turc si vous le vouliez, et cela du plus profond de mon cœur, se hâta de dire Claude, croyant se concilier les révoltés.

Ceux-ci, trouvant cette vocation trop soudaine, firent entendre des murmures d'indignation; quelques-uns même prononcèrent le mot espion.

Isabeau, stupéfaite, regardait la Psyché d'un air aussi étonné qu'irrité. La prenant par la main et la dominant de toute sa haute taille, elle s'écria : vous m'avez donc menti?

— Eh bien! oui, répondit résolument la Psyché, en sentant toute sa haine se réveiller contre Isabeau, et en regardant avec fierté les révoltés qui l'entouraient, car ils étaient les ennemis mortels de Tancrède, eh bien! oui, je vous ai menti. Je voulais aller au Pont-de-Montvert, je ne trouvais pas de guide, et, pour vous décider, j'ai fait ce mensonge. — Puis, s'adressant aux rebelles, la Psyché dit d'un air ferme : Maintenant faites de moi ce que vous voudrez.

— Et qu'alliez-vous faire au Pont-de-Montvert, à cette nouvelle Babylone? s'écria Éphraïm.

— Vous ne le saurez pas, reprit audacieusement Toinon, en jetant un coup d'œil significatif à Taboureau, qui, voyant sans doute le peu de fruit qu'il avait tiré de sa franchise, répéta en se relevant :

— Il nous est malheureusement impossible, à la Psyché et à moi, d'avoir l'honneur de vous dire ce que nous allions faire au Pont-de-Montvert, mes chers messieurs. Mais si une rançon de deux mille, de quatre mille louis pouvait vous être agréable, je me ferais un plaisir de vous l'offrir... ma signature vaut de l'or, et...

Après avoir réfléchi un moment, Éphraïm fit un signe, et deux révoltés s'approchèrent. — Emmenez, dit-il, ce philistin et sa compagne près du puits noir; l'esprit de Dieu va décider de leur sort.

La résistance étant impossible, Toinon et Taboureau furent conduits à l'abri d'un énorme bloc de rochers, près d'un cratère éteint, sombre abîme dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur.

— Ah! Psyché! Psyché! dit le pauvre Claude, ce n'est pas pour vous reprocher votre folle escapade, mais vous nous mettez dans une épouvantable position. Ils m'ont appelé philistin; quand je leur ai parlé de rançon, ils ne m'ont pas écouté. Nous voici auprès d'un abominable trou dont on ne voit pas le fond; ils disent que l'esprit de Dieu va décider de notre sort. Qu'est-ce que tout cela va devenir?

— O Tancrède! Tancrède! s'écria Toinon avec une exaltation désespérée.

A ce moment, les sentinelles poussèrent un nouveau cri de ralliement suivi de ces mots : Frère Cavalier et sa troupe!

XX.

RECONNAISSANCE.

Lorsqu'Isabeau entendit prononcer le nom de Cavalier, son cœur défaillit; elle s'appuya sur un rocher dont l'angle la cachait à demi, et contempla le jeune chef Cevenol avec une expression de mélancolie profonde.

Celui-ci était arrivé, suivi des siens, par un des nombreux défilés qui conduisaient des rampes inférieures au vaste plateau du Rhan-Jastrie.

L'extérieur de Cavalier et de la plupart des religionnaires qui composaient sa troupe offrait un contraste frappant avec celui d'Éphraïm et de sa bande.

Agiles, robustes, rappelant par leur tournure les milices urbaines, ils semblaient animés d'un enthousiasme aussi ardent, mais moins sauvage, que celui qui exaltait les rudes montagnards d'Éphraïm.

Cavalier, avec sa milice d'artisans et de bourgeois, devait faire une guerre plus régulière, plus militaire et plus humaine qu'Éphraïm. Les sauvages montagnards du forestier, armés de faux, de haches et de couteaux, devaient servir en partisans, et se montrer d'une impitoyable férocité.

Enfin, bien qu'il n'y eût aucune mésintelligence entre les deux corps, on remarquait faci-

lement que les dehors plus recherchés des gens de Cavalier excitaient l'austère dédain d'Éphraïm et de ses montagnards, presque tous vêtus comme lui de peaux de bêtes.

— Que le Seigneur soit avec toi, frère Éphraïm, dit Cavalier, pendant que sa troupe s'arrêtait à quelque distance.

— Que Dieu te garde de toute tentation, frère Cavalier, dit Éphraïm en jetant un regard de pitié méprisante sur le costume du jeune Cevenol; tu es exact au rendez-vous; sont-ce là tous nos frères des paroisses de la plaine?

— Tous. Et sont-ce là tous nos frères des montagnes?

— Tous. Le camp de l'éternel est maintenant formé; maintenant la vigne va retentir de voix lamentables; car le Dieu des armées a dit qu'il passerait à travers comme une tempête.

— Notre émissaire est-il revenu de Pont-de-Montvert? sait-on si les renforts de soldats ont paru dans l'est? car il est bien important, frère, d'empêcher la jonction de ces troupes avec celles que commande le marquis de Florac.

— L'émissaire n'est pas revenu du Pont-de-Montvert, et depuis hier, on ne sait rien de l'est, mais nous ne pouvons tarder à en être instruits, Éphraïm.

Tout-à-coup Cavalier pâlit et rougit tour à tour, ses yeux étincelèrent de fureur; il ne pouvait proférer une parole : il venait d'apercevoir Isabeau qui s'avançait vers lui.

Par un mouvement involontaire, il porta la main à son poignard, le tira à demi du fourreau, puis l'y replongeant aussitôt, il s'écria avec autant d'étonnement que de rage :

— Éphraïm! Éphraïm! qui aurait cru que cette infâme aurait osé se montrer encore parmi nos frères?

— Elle dit qu'elle n'est pas coupable. « La femme vraiment pure demeure ferme sur ses pieds comme des colonnes d'or sur des bases d'argent. » Éprouve-la : la fournaise éprouve le vase du potier, comme l'affliction éprouve les justes, dit Éphraïm; et il s'éloigna en haussant les épaules, comme si de pareils débats étaient indignes de lui. Isabeau s'était approchée de Cavalier à pas lents, avec timidité, mais sans honte. Son attitude est celle de la douleur, non du repentir.

— Va-t'en, va-t'en, misérable! s'écria Cavalier en frappant du pied, j'avais oublié ton infamie! ta vue renouvelle ma fureur! va-t'en, encore une fois, va-t'en, ou je te démasque sans pitié à la face de tous nos frères!

— Ce que j'ai à vous dire, je le dirai à la face de tous nos frères! je ne vous demande pas pitié, mais justice! seulement justice! dit Isabeau avec une dignité triste et calme.

— La justice que tu mérites, c'est ma haine, c'est mon mépris! Encore une fois, va-t'en.

— Justice! rien que justice! dit Isabeau en joignant les mains d'un air suppliant, et en s'approchant de Cavalier.

— Ah! tu m'y forces, dit celui-ci; — et élevant la voix, il s'écria de manière à être entendu par un assez grand nombre de camisards qui s'étaient rapprochés peu à peu : — Mes frères, mes frères! vous voyez bien cette fille! Elle est belle, son air est haut et fier, n'est-ce pas? Son front et son regard commandent le respect. Elle est de notre religion; son père est un vieux soldat qui a vaillamment servi sous le grand duc de Rohan.

— Mon père est mort, dit Isabeau en poussant un profond soupir.

— Vous l'entendez, reprit Cavalier, son père est mort, mort sans doute de honte et de désespoir; car vous ne savez pas toute la noirceur exécrable, toute la bassesse de l'âme qui se cache sous ces dehors? Vous ne savez pas qu'il y a trois ans son père et le mien nous avaient fiancés. Alors j'aimais cette fille; oh! je l'aimais passionnément, parce que je la croyais la plus noble et la plus vertueuse de nos sœurs. Un jour, à Anduze, je me promenais avec elle et son père; à cause d'elle, je suis insulté par un papiste, par l'officier qui maintenant commande les troupes royales au Pont-de-Montvert, par le marquis de Florac! Je suis insulté, misérablement insulté; que faire? j'étais artisan, hérétique : vous comprenez, un artisan, un hérétique, c'est quelque chose qu'on outrage, et qu'on envoie ensuite aux galères ou à la potence. Mais moi, tout artisan, tout hérétique que j'étais, comme cet homme m'avait frappé au visage, je voulais le tuer; je saute sur l'épée du père de cette misérable, les soldats du marquis tombent sur moi, mes compagnons me dégagent, je fuis et je m'expatrie à Genève. Eh bien! pendant que son fiancé est proscrit, quelle est la conduite infâme de cette fille? le savez-vous? dit

Cavalier en s'interrompant et jetant un regard de mépris écrasant sur Isabeau.

Celle-ci l'avait écouté avec une douceur profonde et croissante, car les Cevenols qui assistaient à cette scène semblaient par leurs murmures accuser aussi la jeune fille. Sentant sa conscience indignée se révolter en elle, Isabeau, forte de son innocence, interrompit à son tour Cavalier, et la joue animée, l'œil étincelant, le geste impérieux, la parole superbe, au moment où le camisard répétait ces mots : savez-vous quelle a été sa conduite ?

— Sa conduite? je vais vous la dire, moi, s'écria la jeune Cevenole. Dieu m'entend, Dieu me voit, il sait si j'ai jamais menti. Lorsque Jean Cavalier fut forcé de s'enfuir à Genève, à force de prières, je décidai mon père à aller rejoindre mon fiancé en Suisse. Une nuit, nous partons; mais cet homme qui avait épié Cavalier nous faisait sans doute épier par ses soldats. A deux lieues d'Anduze, moi et mon père, nous sommes arrêtés. Mes frères savent à quelles peines sont condamnés les fugitifs qu'on arrête: les hommes vont aux galères, les femmes en prison. Je fus au désespoir d'avoir engagé mon père dans cette fuite, non pour moi, mais pour lui. Il était si vieux, si souffrant de ses blessures, et puis pour un soldat, les galères ! oh ! c'était horrible ! Alors cet homme qui avait insulté mon fiancé vint nous voir dans notre maison où il nous faisait garder prisonniers. De là on devait nous conduire à Nîmes; je crus qu'il venait insulter à notre malheur. En apparence, il n'en fut pas ainsi. Il nous plaignit, même accusa de notre arrestation le zèle aveugle de ses soldats. Il s'accusa lui-même d'avoir oublié sa dignité, d'avoir manqué à l'honneur en insultant Cavalier, qui ne pouvait se venger. Malgré les regrets qu'il exprimait, je dis à cet homme tout le mépris que je ressentais pour lui; je lui dis que sa méchanceté seule avait causé tout le mal, et je lui demandai en expiation la liberté de mon père. Il me la devait; il ne pouvait pas laisser traîner ce vieillard aux galères : le premier jour il ne me répondit pas; le lendemain il vint de nouveau où j'étais. — Vous pouvez, me dit-il, empêcher votre père d'aller aux galères. — Que faut-il faire ? — Me permettre de venir vous voir chaque jour. — Mais je vous hais, mais je vous méprise; mais, à cause de vous, mon fiancé est proscrit; mais mon père est prisonnier, et nous sommes sous le coup d'une peine infamante, lui dis-je. — Vous me haïrez, vous me mépriserez, mais laissez-moi vous voir chaque jour, me répondit-il et votre père est sauvé. — J'atteste le ciel que telles furent ses paroles, dit Isabeau en levant la main d'un air solennel.

Cavalier fit un geste de sombre incrédulité.

Isabeau continua : — Ce que cet homme me demandait m'était odieux, sa vue m'était affreuse; en vain je le suppliai; il fut inébranlable, alors je me résignai. Je sacrifiai ma répugnance, mon aversion, au salut de mon père... à qui je ne cachai rien. Pendant quelques jours, cet homme vint ainsi. Il était noble, jeune, riche, il fit tout pour vaincre l'éloignement qu'il m'inspirait, comme s'il n'avait pas su qui j'aimais.

Et Isabeau jeta sur Cavalier un regard de tendresse et de dignité. — Cet homme, ajouta-t-elle, redoublait aussi de prévenances envers mon père, qui fut toujours pour lui froid et dédaigneux. Eh bien! tout cela n'était qu'un calcul d'épouvantable hypocrisie. Cet homme voulait faire de moi sa victime, et sans doute faire de moi sa complice.

A ces mots, la voix d'Isabeau s'altéra, et elle continua rapidement, comme si chaque parole eût brûlé ses lèvres :

Une fois il vint le soir comme d'habitude; il nous annonça qu'il partait le lendemain avec ses troupes : il nous fit ses adieux. Au moment de nous quitter, il se cacha dans une pièce obscure; il avait gagné une femme qui nous servait; je l'ai su depuis. J'ignore quel philtre ils avaient mis dans mon breuvage, mais je tombai dans un sommeil de mort. Le lendemain, j'étais déshonorée.

Les Cevenols qui écoutaient Isabeau poussèrent un cri unanime d'indignation. La voix, l'expression des traits de la jeune fille avaient trop l'accent de la vérité pour qu'on pût douter un instant de ce qu'elle affirmait.

Cavalier se précipita vers elle, l'œil étincelant de rage, la figure bouleversée par mille émotions contraires. Prenant ses deux mains dans les siennes, il s'écria : tu dis vrai, n'est-ce pas, tu dis bien vrai ?

Dieu m'entend, dit Isabeau en levant ses yeux au ciel.

— Continue, continue, pauvre femme, dit Cavalier d'une voix brève; je te crois.

— Quand je m'éveillai, cet infâme était là! Folle, éperdue, j'appelle mon père à grands cris; il vient armé, un combat s'engage. Mais mon pauvre père était faible; il était vieux; son épée fut brisée; on lui fit grâce de la vie, s'écria la jeune fille, avec une sanglante amertume. On lui fit grâce! Et le vieillard désarmé resta vaincu auprès de sa fille déshonorée!

Quant à l'infâme, il était parti. Quelques mois après, moi et mon père nous partions aussi pour échapper à la honte, ajouta Isabeau en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Et ton père, ton père? s'écria Cavalier.

— Il est mort de désespoir. Lorsqu'il fut mort, je voulus vous revoir, Jean Cavalier, vous dire tout, me défendre des calomnies qui ne m'avaient pas épargnée, car les apparences étaient contre moi. En route, j'ai appris que nos frères révoltés occupaient ces montagnes; Dieu m'a guidée vers vous pour me justifier, et je ne sais pas si mon but est atteint.

— Oh! je te crois, je te crois, mais nous serons vengés, dit Cavalier en soutenant Isabeau, qui, abattue par une secousse si violente, se sentait défaillir.

XXI.

L'ÉMISSAIRE.

Les Camisards avaient écouté avec une sombre indignation le récit d'Isabeau. Leur haine, depuis si longtemps contenue, éclatait en imprécations.

Tout-à-coup, le mot d'ordre *Ezriel* fut répété plusieurs fois par les sentinelles.

Un homme vêtu d'une casaque blanche en lambeaux, chaussé d'espardilles, couvert de poussière, arriva précipitamment, et après avoir demandé où étaient Éphraïm et Cavalier, s'avança près du premier de ces chefs.

— Quelles nouvelles? dit celui-ci.

— Les miquelets se séparent des dragons, dit l'émissaire qui arrivait du Pont-de-Montvert. L'archiprêtre reste à l'abbaye avec les prisonniers et le capitaine Poul, tandis que le marquis de Florac est allé avec ses troupes au-devant des forces qui viennent, dit-on, de Nîmes.

— Béni soit le seigneur! s'écria Éphraïm.

Les Moabites se séparent des Philistins, les courriers se rencontreront pour se dire que Babylone a été saccagée d'un bout à l'autre. Frère Cavalier... frère Cavalier.

Le jeune Cevenol, encore étourdi de la funeste révélation d'Isabeau, tour à tour agité par la rage, par la douleur, par la pitié, regardait, tantôt avec stupeur, tantôt avec une angoisse déchirante, cette pauvre créature, qui, éclatant en sanglots longtemps comprimés, venait de s'asseoir au pied d'un rocher, et inondait ses mains de larmes.

Tout-à-coup, la voix d'Éphraïm vint le rappeler à lui-même.

Le garde d'Aygoal s'entretenait avec Esprit-Seguier, bûcheron aussi féroce que lui, et qu'il avait, pour cela sans doute, distingué des autres partisans.

Lorsque Cavalier s'approcha d'Éphraïm à pas lents, en se retournant de temps à autre pour jeter un regard désolé sur Isabeau, Esprit-Seguier se retira discrètement, et les deux chefs restèrent seuls.

— L'émissaire est arrivé, l'archiprêtre reste à l'abbaye avec les miquelets, et le marquis de Florac va au-devant des troupes qui viennent de Nîmes, dit Éphraïm.

— A moi le marquis! à toi l'archiprêtre! s'écria Cavalier avec une rage triomphante. Dieu me l'envoie enfin!.... Puis il ajouta: Où est l'émissaire?

Éphraïm tourna la tête, fit un signe, et le montagnard parut.

— As-tu vu, en effet, les dragons sortir de l'abbaye et prendre la route de Nîmes? dit Cavalier précipitamment.

— Oui, frère Cavalier, je les ai vus avec leurs tambours, leurs hautbois et leur capitaine à leur tête.

— A quelle heure?

— Ce matin, au lever du soleil, je les ai rencontrés à une lieue de Saint-Maurice-de-Ventalon.

— Par le glaive de Dieu! si nous sommes au col de Saint-André d'Ancize avant les dragons, pas un d'eux n'échappera! s'écria Cavalier après quelques minutes de silence, car il connaissait mieux que pas un la topographie des Cevennes.

Éphraïm resta quelques moments pensif, et dit d'un air sombre:

— Ma vision va être accomplie. AINSI PÉRIRONT LES LOUPS RAVISSEURS, a-t-elle dit. Il se peut que cette nuit l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'âmes, soit crucifié à la croix du car-

refour, après que son sang aura fumé dans la bruyère.

— Peut-être, dit Cavalier avec hésitation, devrions-nous réunir nos forces pour attaquer l'abbaye ou les dragons. Notre ennemi est divisé, rassemblons-nous pour l'écraser; viens avec moi au col de Saint-André, frère Éphraïm, et les dragons exterminés, nous reviendrons tous deux sur l'abbaye.

— Et si les dragons nous ont dévancés? et si nous ne les trouvons pas au col de Saint-André? et s'ils rencontrent les renforts de Nîmes? ne peuvent-ils pas revenir avant nous sur le Pont-de-Montvert? Et le moment de délivrer nos frères, de délivrer ton père sera passé.

— Mon père! Mon père!.... tu as raison..... tiens, Éphraïm, laisse-moi l'expédition de l'abbaye. La haine m'aveugle en effet: n'est-ce pas à moi à aller délivrer mon père?.. Toi, tu iras exterminer les dragons et tuer Florac.... et encore... non... non.. tu ne le tueras pas; il faut que tu me jures de ne pas le tuer...... *il m'appartient*. Tu as entendu Isabeau; ainsi, Éphraïm, recommande à tes gens de l'épargner; car il me faut cet homme, entends-tu? il me le faut.

— La vision que le Seigneur m'a envoyée doit s'accomplir avant tout. Elle m'a dit que l'archiprêtre périrait par l'épée du Seigneur..... il faut qu'il périsse...... A moi l'archiprêtre! ajouta-t-il avec un sourire féroce.

— Tu le veux?

— Je le veux.

— Soit donc... Partons, il est temps.. le soleil dépasse la cime du Rhan-Jastrie.

A ce moment un nouveau cri de ralliement se fit entendre, un habitant du plat pays parut. Sa figure était pâle et bouleversée; il portait un mousquet et un sac rempli de provisions. Apercevant Jean Cavalier, il courut à lui:

— Ah! frère, frère Cavalier, s'écria-t-il, il n'y a plus de pitié; plus de merci pour nous.. dans la plaine... on nous égorge.. on rase nos maisons... on met le feu à nos moissons sur pied....

— Que veux-tu dire?

— Hier, Poul, l'infernal Poul est sorti de l'abbaye, à la tête d'un détachement de ses féroces miquelets. Dix des siens sont entrés dans la ferme de Bienaimé Frugeires, et lui ont demandé son argent. Frugeires a dit qu'il n'en avait pas. Alors ils ont attaché Frugeires et sa femme sur un banc, et ils leur ont mis des mèches de mousquets allumées entre les pouces, pour les forcer à dire où était leur argent.

Les misérables! s'écria Cavalier.

— Comme Bienaimé Frugeires et sa femme n'avaient pas d'argent et qu'ils s'opiniâtraient à le dire, les miquelets furieux les ont massacrés... à coups de sabre.... deux vieillards... si bons.... si vénérés dans le pays.

— Et tu as vu cela? dit Éphraïm.

— Hélas! oui, frère; moi et les autres voisins de Frugeires nous sommes entrés, après le départ des miquelets, et nous les avons trouvés morts.... lui et sa femme.... hachés de coups de sabre. Ce soir, on les enterre. Moi, j'ai quitté ma demeure, et je viens me joindre à vous, frères: car j'aime mieux, comme les loups, errer dans les montagnes, que de vivre dans une plaine où coule chaque jour le sang des nôtres.

Ceux qui purent entendre ce récit l'accueillirent avec une explosion de fureur.

Éphraïm était resté pensif; tout-à-coup un éclair de joie féroce illumina son regard, et il dit:

— Abraham a offert le sang de son fils en holocauste au Seigneur, nous aurons à lui offrir le sang de deux Philistins, en représailles du meurtre de Bienaimé Frugeires et de sa femme.

— Que veux-tu dire?

— Un homme et une femme Moabites, qui se rendaient au Pont-de-Montvert, sont nos prisonniers.—Et Éphraïm raconta à Cavalier l'histoire du déguisement de Toinon et de Taboureau, toujours gardés à vue, près du puits noir, par deux montagnards.

— Et tu veux tuer ces gens là? dit Cavalier.

— Le sang des sacrifices est agréable au Seigneur, dit Éphraïm.

— La voie des représailles est quelquefois terrible, reprit Cavalier avec répugnance, et le plus souvent, frère, songes-y, ce sont des cruautés inutiles.

— Il ose parler de clémence.... au moment où le sang de nos frères fume encore, s'écria Éphraïm d'une voix tonnante, en montrant Cavalier. Et son père est dans les ceps, et sa mère, et la mère de sa mère ont été traînées sur la claie!

Un sourd murmure d'approbation suivit les paroles du garde d'Aygoal.

Le jeune partisan baissa les yeux. Éphraïm venait de raviver une douleur affreuse, dont Cavalier avait été souvent distrait par l'activité de la vie qu'il menait depuis quelques jours. Le souvenir de l'atroce violence dont le marquis de Tancrède s'était rendu coupable, vint encore exalter les furieux ressentiments du Cevenol ; avec horreur, il songea qu'Isabeau n'était plus pour lui, Cavalier, qu'un objet de pitié douloureuse, elle autrefois si saintement aimée. Avec horreur, il songea que cet avenir d'amour si plein de confiance, de calme et de sérénité, qu'il avait si souvent rêvé, était à jamais perdu.

A ces pensées, Cavalier se sentit transporté de rage, et, tendant la main à Éphraïm, il lui dit :

— Tu as raison, Éphraïm ; c'est à flots que le sang de nos frères a coulé jusqu'ici. Que l'expiation commence.

— Avant d'aiguiser la hache du sacrifice, consultons l'esprit de Dieu. Que l'enfant-prophète parle. — Et il montra Ichabod, qui sommeillait au pied d'un rocher.

— Qu'il parle donc, dit Cavalier ; mais hâtons-nous, car le soleil monte.

— Qu'on amène le Moabite d'abord, et la Moabite ensuite, dit Cavalier à Esprit-Seguier.

Et deux montagnards allèrent chercher Toinon et Taboureau, jusqu'alors gardés à vue derrière l'énorme bloc de roche qui surplombait le puits noir.

XXII.

PROPHÉTIES.

L'espèce de confession publique faite à Cavalier par sa fiancée, expliquait à Toinon le sens de ces paroles mystérieuses qu'Isabeau avait laissées s'échapper à Alais, pendant son sommeil : LE MARQUIS DE FLORAC, INFAME !

La Psyché ressentait contre cette jeune fille une jalousie mêlée de haine. Encore exaspérée par le dédain avec lequel Isabeau parlait du marquis, Toinon lui eût pardonné d'aimer Tancrède, mais non de le mépriser.

Taboureau était entre la vie et la mort. Quoiqu'il maudît intérieurement sa fatale condescendance aux caprices de la Psyché, cet excellent homme, loin de lui faire des reproches, tâchait de la calmer, car elle ne pouvait se consoler d'avoir entraîné Claude dans une si funeste aventure.

Les deux montagnards emmenèrent donc Claude qui les suivit en tremblant, après avoir jeté un regard désespéré sur la Psyché en lui disant : Adieu, tigresse, adieu, Toinon ! Le pauvre Claude n'était ni beau, ni noble, ni brave, mais, pour sûr, il vous aimait bien, toujours !

Le Sigisbé arriva bientôt auprès de Cavalier et d'Éphraïm.

Ceux-ci, ayant auprès d'eux Ichabod, se tenaient au milieu du grand cercle formé par les rebelles.

Les montagnards et les gens de la plaine, parmi lesquels s'était répandue la nouvelle du meurtre de Bienaimé Frugeires, attendaient l'issue de la condamnation du catholique avec une farouche impatience.

Claude, pâle, hagard, écrasé par la terreur, pouvait à peine se soutenir ; tremblant de tous ses membres, il s'appuyait sur les bras de ses deux gardes. Ces symptômes de frayeur profonde furent loin de disposer en sa faveur ces hommes d'une intrépidité sauvage.

Éphraïm jeta sur lui un sourire de mépris et dit à haute voix : — Ce Moabite a osé profaner le titre de ministre du Seigneur ; il avoue qu'il est catholique ; il avoue qu'il se rend à l'abbaye de Montvert ; c'est de cette abbaye, de cet antre de perdition, de cette succursale de Babylone, où va ce Moabite, qu'hier Poul est sorti, comme un loup furieux, pour massacrer deux pauvres vieillards ; le sang appelle le sang. Le jour de la colère du Seigneur est arrivé. Assez longtemps Israël a répondu aux coups par des gémissements.

Oui ! oui ! qu'il meure, le philistin, qu'il meure ! s'écrièrent les camisards en agitant leurs armes. Sa mort expiera la mort de Bienaimé Frugeires et de sa femme.

Cette scène horrible, agissant puissamment sur le cerveau malade d'Ichabod, exaltant son imagination délirante, avait déterminé les phénomènes d'hallucination auxquels il était devenu sujet ainsi que les autres victimes de Du Serre. Déjà il ressentait les approches d'une crise d'enthousiasme qui devait se terminer nécessairement par une attaque de catalepsie.

— L'esprit vient, voilà l'esprit, voilà l'esprit, dit enfin l'enfant. Il parut écouter un moment ; et comme s'il eût répété des paroles qu'il entendait intérieurement ; il continua d'une voix rauque,

stridente et entrecoupée : « Mon enfant, mon ensant, je te le dis, voici la journée de l'Éternel; l'Éternel va rugir sur le mauvais peuple, il va exterminer l'idolâtrie, il va déchirer comme le lion qui va en proie. Mon enfant, mon enfant, j'appellerai les oiseaux du ciel à dévorer le sacrifice sanglant qu'on m'apprête, ils dévoreront la chair du moabite, comme ils ont dévoré la chair de mes enfants, des mes élus. Les aigles et les vautours en porteront des lambeaux dans le nid de leurs petits. Mon enfant, je te le dis, il faut que le moabite meure, que les petits oiseaux de proie aient leur pâture. Babylone! Babylone! détruisez Babylone. Que pas un n'échappe, mon enfant, pas un. Voici le tourbillon de ma tempête qui s'allume aux quatre coins du monde. Ainsi soit faite ma volonté, mon enfant, je te le dis. »

En prononçant ces derniers mots, la respiration d'Ichabod devint de plus en plus oppressée, l'écume blanchit ses lèvres, ses membres se raidirent, sa voix s'étrangla, son larynx se gonfla outre mesure, son front devint livide et violacé, et bientôt il tomba à la renverse dans un état d'immobilité cataleptique absolue.

Les Cevenol, émus, épouvantés par ce spectacle, croyant entendre la voix de Dieu demander du sang, s'écrièrent avec une fureur enthousiaste :
— Mort à l'idolâtre!

Taboureau s'affaissa sur lui-même, et perdit toute perception.

— Amenez sa complice, dit Éphraïm; qui condamne le loup condamne la louve. La voix de Dieu a parlé pour la moabité.

La Psyché parut au milieu de ce cercle immense, amenée par deux montagnards.

Elle marchait d'un pas ferme, et puisait une force factice dans l'excitation de la haine et de la fièvre. Son grand œil brillant et hardi cherchait Isabeau, qu'elle aurait voulu braver à ce moment terrible. Ne voyant pas la Cevenole, elle jeta un regard étincelant de courroux sur Cavalier, autre mortel ennemi de Tancrède.

Cavalier, au contraire, voyant cette figure jeune, charmante et résolue, cette taille svelte qui déployait si bien sa souplesse et sa grâce sous le costume languedocien, en voyant enfin cet ensemble d'une élégante exquise et nouvelle pour lui, Cavalier sentit la rougeur lui monter au front; il reçut au cœur une commotion profonde, électrique, inexplicable.

Presque épouvanté de cette impression si soudaine, il l'attribua au profond et douloureux sentiment de pitié que lui inspirait le sort affreux de cette jeune femme; il reconnaissait avec terreur l'impossibilité de l'arracher à la mort, maintenant que le prophète avait parlé.

Et pourtant il lui semblait horrible de laisser périr cette charmante jeune fille!

Éphraïm et presque tous les montagnards, insensibles à l'attrait de la beauté, regardaient la Psyché avec une impatience farouche; parmi les gens de la plaine, quelques-uns auraient peut-être éprouvé un sentiment pitoyable; mais le souvenir du meurtre de Frugeires, mais leur foi aveugle dans la volonté exprimée par le prophète, étouffaient cette bienveillance.

— Tu vas mourir avec ton complice. La voix de Dieu a prononcé sur ton sort; dépêche-toi, fais ta prière, dit Éphraïm.

Les couleurs fiévreuses de la Psyché firent place à une pâleur de marbre; elle trembla, et tout son courage, toute sa vie, semblèrent se concentrer dans ses yeux, qui brillaient d'un éclat incroyable.

— Eh bien! dit la Psyché avec un accent désespéré et en pleurant, avant que la terre couvre mon corps, quand je vais être morte, qui m'ensevelira? vous êtes plus généreux que les miens, dites-vous; eh bien! accordez-moi une grâce dernière. Que la femme qui m'a accompagnée soit chargée de ce triste soin. Laissez-moi lui dire quelques mots.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le demandes, dit Éphraïm en cherchant Cavalier des yeux.

Cavalier avait disparu.

— Isabeau! dit Éphraïm.

Isabeau parut.

— Cette moabite veut te parler, elle va mourir; écoute-la.

Isabeau regarda la Psyché avec étonnement et s'approcha d'elle.

Éphraïm s'éloigna.

Le cercle était assez grand pour que les deux femmes pussent parler sans être entendues.

— Je vous ai trompée pour vous engager à me servir de guide, lui dit la Psyché; à ce moment suprême je vous en demande pardon.

— Je vous pardonne, dit Isabeau tristement.

Car moi aussi, d'ailleurs, en vous amenant ici, involontairement j'ai causé votre mort.

— Eh bien, dit Toinon, si vous avez quelque pitié pour moi, vous pouvez me rendre un grand service... le dernier qu'on me rendra sur cette terre.

— Parlez, parlez, malheureuse femme.

— Promettez-moi... qu'après ma mort... vous m'ensevelirez... que vous seule toucherez mon corps.—Et Toinon, à cette horrible pensée, mit la main sur ses yeux baignés de larmes.

— Je vous le jure.

— Promettez-moi encore que vous couperez une tresse de mes cheveux... que vous attacherez avec ce collier de velours, et que vous porterez le tout... à... Ici la Psyché s'arrêta.

— A votre mère?... pauvre petite! demanda la Cevenole avec intérêt.

— Jamais je n'ai connu ma mère.

— A votre père?

— Jamais je n'ai connu mon père.

— A un de vos parents?

— Je n'ai pas de parents.

Isabeau regarda Toinon avec un triste étonnement.

Celle-ci reprit d'un air solennel :

— Avant de vous dire à qui vous devez porter ce dernier gage de ma tendresse, il faut que vous me juriez d'accomplir ma prière et de remettre ce legs à la personne que je vous indiquerai. Songez-y, c'est le dernier vœu d'une mourante.

— Par la mémoire de mon père et de ma mère, je jure d'exécuter vos ordres, dit Isabeau.

— S'il vous était impossible, à vous, de remplir ce devoir, vous ne le confieriez qu'à une personne dont vous seriez aussi sûre que de vous-même.

— Je vous le jure.

Les yeux de la Psyché brillèrent d'espoir.

— Eh bien! lorsque vous m'aurez vue mourir, lorsque vous m'aurez ensevelie, vous irez vers celui pour qui je meurs! Oui, c'était pour aller le rejoindre que je vous avais demandé de me servir de guide. Oh! par pitié!... qu'il sache au moins combien je l'aimais... La mort me semblera moins affreuse, si j'espère avoir un regret de lui, si je suis sûre que ce dernier gage de l'amour le plus passionné, de la pensée la plus constante lui sera remis.

— Mais cet homme... quel est-il? demanda Isabeau en essuyant ses yeux, car elle se sentait profondément touchée du désespoir de Toinon.

La Psyché allait prononcer le nom de Tancrède, lorsqu'un grand cri, poussé par les camisards, l'arrêta.

Isabeau et Toinon tournèrent la tête, et ils virent arriver Cavalier.

Il marchait d'un pas lent et majestueux, tenant par la main Céleste et Gabriel, tous deux vêtus de longues robes blanches.

XXIII.

LES OTAGES.

Les camisards accueillirent Céleste et Gabriel par de nouveaux murmures de respect et d'admiration.

Toinon et Taboureau eurent une lueur d'espoir, en voyant arriver ces deux jeunes et belles créatures, dont les traits charmants étaient à la fois d'une douceur et d'une mélancolie indéfinissables.

Pendant leur séjour au château de Mas-Arribas, Céleste et Gabriel avaient beaucoup souffert, ainsi que les autres victimes sacrifiées à l'infernale combinaison du verrier.

Ils portaient tous deux un nom trop vénéré parmi les Cevenols, leurs prophéties devaient avoir trop d'influence sur les protestants, à l'heure de la révolte, pour que Du Serre eût hésité à les soumettre à son terrible régime.

Jamais d'ailleurs il n'avait trouvé de natures plus favorables au développement de ses funestes expériences; habituellement mélancoliques et rêveurs, Céleste et Gabriel, marchant d'épouvante en épouvante, furent bientôt dans un état d'hallucination presque continuel.

Seulement, dans les moments d'extase et de somnambulisme, leurs prophéties se ressentaient toujours de l'ineffable bonté de leur caractère; on l'a dit, ces tendres intelligences s'étaient dès l'enfance tellement assimilé la poésie enchanteresse de certains passages de l'Écriture, que l'exaltation factice qu'on imprimait à leur cerveau rendait plus adorables encore les suaves images dont il était rempli.

En vain Du Serre et sa femme avaient fait apprendre à ces enfants les plus sanglants versets des prophètes et de l'Apocalypse; une fois le moment de l'enthousiasme venu, oubliant ces lugu

bres leçons, au lieu de menaces vengeresses, effrayantes, ces deux voix pures et enfantines faisaient entendre de divines inspirations de pardon, d'amour et d'espérance.

La beauté, la douceur et l'enthousiasme prophétique de ces deux enfants, les faisaient religieusement respecter par les gens de Cavalier, qui partageaient la superstition générale à l'égard des petits prophètes.

Cavalier lui-même, quoiqu'il fût en apparence et politiquement aussi croyant, aussi fanatique qu'Éphraïm, flottant sans cesse entre son incrédulité secrète et l'évidence des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer, regardait, malgré lui, son frère et sa sœur avec une sorte de vénération craintive.

Voulant essayer de sauver Toinon, Cavalier avait été trouver Céleste et Gabriel; il savait par expérience que les émotions profondes et soudaines provoquaient souvent leurs crises prophétiques.

— On va égorger un homme et une femme, tout à l'heure, devant vous, car l'esprit du Seigneur parlant par la voix d'Ichabod, a voulu ce sanglant sacrifice, avait dit Cavalier aux deux enfants.

Céleste et Gabriel s'étaient regardés avec effroi en s'écriant.

— Nous ne voulons pas voir ce meurtre!

— Il le faut pourtant, pauvres enfants, si vous voulez l'empêcher...

— Non, non, avait dit Céleste en cachant sa figure dans ses mains; ces corps sur la claie.. cela me rappelle.... Oh! ma mère, ma mère!.... — Et notre aïeule... notre aïeule! avait repris Gabriel, déjà presque égaré à la seule pensée de cet affreux événement. — Dieu est bon et miséricordieux, son esprit inspire aussi la paix et le pardon, avait dit Céleste. — Mon frère... mon frère... ce meurtre... pourquoi ce meurtre?... Hélas!... trop de sang a déjà coulé!... L'esprit, le doux esprit du Seigneur l'a dit, ajouta Céleste en regardant autour d'elle d'un air hagard.

Lorsque Cavalier vit ces enfants sous cette impression puissante, il espéra que l'aspect des préparatifs du supplice de Toinon et de Taboureau, exalterait peut-être assez la pitié des deux petits prophètes, pour leur suggérer quelques paroles de commisération.

Tel fut le motif de leur présence sur le lieu de l'exécution.

Les camisards, croyant que les deux enfants venaient, comme Ichabod, assister au meurtre des catholiques, redoublèrent leurs cris de mort.

A cette nouvelle explosion de fureur, Taboureau, la face cadavéreuse, les traits renversés, à genoux, les mains jointes, fit un dernier effort pour crier : grâce! grâce!... toute ma fortune... pour sauver ma vie!

Éphraïm sourit de pitié, et dit: — Esprit-Séguier, fais charger les mousquets de nos frères. Ces moabites auront une mort de soldats. Il est temps que la main du Seigneur s'appesantisse sur eux.

A la voix d'Éphraïm, quelques montagnards chargèrent leurs armes.

— Avez-vous fait votre prière? demanda le forestier d'une voix tonnante aux deux patients.

Cavalier, les yeux ardemment fixés sur Céleste et sur Gabriel, était dans une cruelle angoisse, n'osant prévoir l'effet que cette scène effrayante produirait sur eux.

Les deux enfants se tenaient par la main; leurs angéliques figures étaient pâles et contractées, l'effroi arrondissait leurs grands yeux bleus. Ils tremblaient en se serrant l'un contre l'autre.

Six montagnards s'approchaient, la mèche de leur mousquet fumait.

Les révoltés s'écartèrent, se rangèrent sur deux lignes : à l'extrémité de cette haie, on voyait Toinon, Taboureau et Isabeau.

— Bandez-leur les yeux, frères, ils ont peur, dit Éphraïm, avec un sourire de mépris féroce.

Taboureau n'avait plus la force de crier grâce. Il tendit son front au bandeau fatal.

Le bourreau s'approcha de la Psyché. Elle chercha Isabeau, elle n'était plus là; elle n'avait pas eu la force d'assister à cet épouvantable spectacle. Ne la voyant pas, Toinon dit, avec désespoir : — Oh! cela... pas même cela... pas même un dernier souvenir! — Puis, saisissant la main de Claude, elle la baisa respectueusement, en lui disant: — Adieu, mon ami; à cette dernière heure, pardonnez moi votre mort...

— Je vous la pardonne Que Dieu ait pitié de mon âme! murmura le signbé d'une voix faible.

Toinon tendit à son tour son front de neige au bandeau; puis elle porta ses deux mains à ses

lèvres, et sembla envoyer des baisers dans le vide, en disant d'une voix basse : « Tancrède, mon Tancrède, c'est pour toi ! » Puis Toinon se recueillit et pria.

— Frères, dit Éphraïm d'une voix solennelle, chantons le psaume des morts. Que leurs âmes en soient consolées, puisque leurs corps vont périr.

Et tous entonnèrent, d'une voix lugubre et voilée, ce verset du psaume mortuaire :

Je vais entre les morts, transi,
Hélas ! et je quitte la vie
Comme une personne meurtrie,
Dont Dieu n'a cure ni souci,
Et qui, par sa main retranchée,
Est dans le sépulcre couchée.

Ces chants de mort furent répétés à l'infini par les échos de Rhan-Jastrie.

Les montagnards apprêtèrent leurs armes, les physionomies de Céleste et de Gabriel, jusqu'alors pâles et glacées, s'animèrent tout-à-coup, leurs joues se colorèrent; de timides et effrayés, leurs regards devinrent brillants et inspirés. Ils semblèrent grandir en redressant fièrement leurs belles têtes blondes.

A ces symptômes d'enthousiasme, Cavalier ressentit une joie indicible; il fit remarquer à quelques-uns des siens l'air prophétique des enfants.

Éphraïm allait donner l'ordre du supplice, lorsqu'on entendit un murmure croissant.

— L'esprit du Seigneur va encore parler, disaient les camisards en montrant respectueusement les deux jeunes Cevenols, dont l'exaltation devenait de plus en plus visible.

— Il faut suspendre leur supplice jusqu'à ce que la voix de Dieu se soit fait entendre encore une fois pour l'ordonner, s'écria Cavalier.

Le forestier d'Aygoal, ne pensant pas que la sentence d'Ichabod fût contredite par cette nouvelle manifestation de la volonté divine, ne s'opposa pas à ce qu'on sursît à l'exécution, et dit : — La voix du Seigneur est toujours sainte et précieuse à nos oreilles; la trompette a sonné plus d'une fois les massacres des Philistins !

— L'esprit va parler, mes frères, s'écria Cavalier, à genoux ! à genoux !

Tous s'agenouillèrent.

Céleste arrivée la première au paroxisme de l'enthousiasme, dit d'une voix douce et harmonieuse, en fermant ses beaux yeux : — Mon enfant, je te le dis.... aujourd'hui.... mon enfant, de sang, je ne veux pas;... de sacrifices, je ne veux pas;... de victimes, je ne veux pas.... Les fleurs des champs, voilà l'offrande que je veux;.... les chants des oiseaux, voilà le cri des victimes que je veux. Si le loup méchant dévore les brebis,.... tue-le sans pitié;.... mais je te le dis, mon enfant, je te le dis cette fois, grâce et miséricorde pour ceux qui sont faibles et désarmés; grâce et miséricorde pour les femmes et pour les enfants.., Israël sera sans pitié, mais pour les guerriers armés de la lance et de l'épée.. Bientôt un grand combat sera livré,.... et puis après, la vigne portera son fruit, la terre produira ses graines, les cieux verseront leur rosée, et la paix fleurira sur la terre... En attendant,... pitié,... grâce et miséricorde....

En disant ces derniers mots, la respiration de Céleste s'oppressa; l'enfant pencha sa tête en arrière, par un mouvement convulsif, et tomba à genoux dans un état d'immobilité complète, ayant ses deux mains jointes, et sa figure à demi tournée du côté du soleil levant, qui semblait l'entourer d'une auréole d'or. A voir cette adorable créature ainsi agenouillée, on eût dit une de ces statues d'anges qui prient sur les tombeaux.

Ephraïm, frappé de surprise, regardait Céleste avec un étonnement farouche; mais son respect pour l'expression de la volonté divine était si profond, qu'il se contenta de dire : le seigneur seul nous guide, sa voix est mystérieuse.

A ces paroles de clémence, Toinon et Taboureau, toujours les yeux bandés, crurent entendre une voix du ciel; une nouvelle espérance vint jeter quelques lueurs dans le noir abîme où leur âme était plongée.

Les Camisards, interdits, hésitants, se regardaient entre eux; leur esprit grossier ne leur rendait pas compte de cette contradiction apparente entre la volonté exprimée par les deux prophètes.

Tout-à-coup Gabriel, qui n'avait pas encore parlé, offrit les mêmes symptômes d'exaltation que sa sœur, et s'écria en étendant la main vers l'ouest, avec un geste à la fois impérieux et attentif :

— Mon enfant, je te dis, mon enfant, qu'un grand bruit résonne de ce côté, les chariots de guerre sonnent comme des armes, les coursiers hennissent... Israël ! Israël ! voici l'heure de prier

le Dieu des armées... voici l'heure de te préparer à combattre ; mais je te dis, je te dis d'épargner les faibles et les enfants.... je te dis qu'une vie sauvée peut sauver une autre vie.. Courage, mon enfant! après les souffrances la joie.... tu verras un verger verdoyant porter des fruits en toutes saisons; sa verdure fera l'ornement de ta maison; il fleurira toujours, le fruit se cueillera avec la fleur; Jérusalem! Jérusalem! réjouis-toi; voici le vigneron qui vient travailler à la vigne, voici celui qui vient relever tes murailles; mais prends l'épée sans tarder; l'heure passe, et avec elle les chariots de guerre passent; et ce soir, le soleil couché, les Moabites t'auront échappé.... Aux épées! aux épées! mon enfant, je te dis aujourd'hui: frappe les forts, épargne les faibles! Ma tempête arrache les moissons, déracine les arbres, abat les tours, soulève les grandes eaux; mais je te dis, je te dis, elle épargne l'herbe des champs.

En disant ces mots d'une voix de plus en plus affaiblie, Gabriel tomba près de sa sœur.

Cavalier, voyant l'impression profonde que ces paroles avaient produite sur les Camisards, s'écria:

— Le Seigneur vous le dit par la voix de ses enfants: aux armes! Israël! aux armes! les Philistins nous échapperont, si nous tardons encore; le Seigneur, dans sa miséricorde, a été touché de notre obéissance ; il avait dit : frappez, nous allions frapper.... Et Cavalier montrait les deux patients agenouillés ;—puis, il a eu pitié. Lorsque Abraham eut levé le coutelas sur la tête de son fils, Dieu fut satisfait, et dit: Assez. Le Seigneur nous commande de les épargner, épargnons-les, gardons-les pour otages; si l'un des nôtres tombait entre les mains d'un Moabite, le Seigneur l'a dit: une vie sauve une autre vie. Mais la voix du Seigneur nous appelle... Aux armes! Cevenols! à moi les gens de la plaine! à nous les dragons de Saint-Sernin! aux armes les montagnards! à vous l'abbaye du Pont-de-Montvert! le Seigneur est avec nous; il nous dit que l'heure passe; courons aux armes! aux armes!

— Aux armes! s'écrièrent tout d'une voix les gens de la plaine avec enthousiasme, en entourant Cavalier.

Les montagnards, exaltés aussi par cet appel martial, y répondirent. Éphraïm, persuadé que le Seigneur voulait la grâce des deux victimes, dit à Esprit-Séguier: La volonté de Dieu est infinie; fais garrotter ces deux Moabites, ils nous suivront. Puis il reprit d'une voix retentissante: aux armes, frères de la montagne; aux armes!

A la voix de leurs chefs, les Camisards se pressèrent en tumulte autour d'eux, pour les suivre sur les deux rampes opposées du Rhan-Jastrie; l'une descendait vers l'ouest où était située l'abbaye du Pont-de-Montvert, l'autre vers l'est où se trouvait le défilé du Col d'Ancize.

Toinon et Taboureau, si inespérément délivrés, furent mis sous la garde de deux vigoureux montagnards, et, pour ainsi dire, entraînés dans ce formidable tourbillon.

Cavalier, tout à l'ardeur de la guerre, de la haine et de la vengeance, cria à Éphraïm d'une voix éclatante au moment de descendre la rampe de Rhan-Jastrie : — Frère Éphraïm, à moi le marquis!

— Frère Cavalier, à moi l'archiprêtre! répondit Éphraïm.

— Marchons, cria Cavalier, et il se mit à la tête de ses gens, non sans avoir jeté un dernier et long regard sur Toinon, en disant: Elle est sauvée! Qu'elle est belle!

. . . .

Bientôt les deux chefs révoltés et leur troupe eurent abandonné le plateau du Volcan, et un silence de mort régna de nouveau dans cette solitude.

XXIV.

L'ABBAYE.

Pont-de-Montvert était un assez gros bourg situé sur les bords du Tarn, rivière qui prend sa source dans la chaîne des Cevennes.

A l'extrémité occidentale de ce bourg, du côté de la route de Fressinet de Lozère, s'élevaient les ruines d'une ancienne abbaye.

Cet édifice, d'un caractère à la fois militaire et monastique, avait été en partie détruit pendant les guerres civiles et religieuses du siècle passé; il était bâti dans une sorte de presqu'île, formée par la courbe d'un des bras du Tarn, dont les sinuosités baignaient le pied des hautes murailles de l'abbaye au nord, à l'est et à l'ouest.

Une seule porte, à laquelle on arrivait par un pont, s'ouvrait au sud, non loin de la route de Fressinet.

Il restait à peine quelques vestiges de la cha-

pelle et des principaux bâtiments de ce monastère. La cour intérieure du cloître, avec ses quatre galeries cardinales à lourds arceaux romans, avait seule été respectée. Sur ces galeries s'ouvraient les portes des cellules, alors occupées par l'archiprêtre, par les gens de sa suite, par le capitaine Poul et par les miquelets destinés à la garde des prisonniers protestants renfermés dans les vastes caves de l'abbaye.

Le nombre de ces derniers était alors très considérable; l'abbé Du Chayla n'avait pas osé les diriger sur Nîmes avant l'arrivée des renforts qu'il avait demandés à M. de Basville, dans la crainte que ce convoi ne fût délivré par les religionnaires.

Le jour même de l'assemblée des camisards sur le plateau de Rhan-Jastric, vers quatre heures du soir, le capitaine Poul, après avoir passé la revue de ses miquelets, rentra dans la cellule qu'il occupait, suivi de son sergent, maître Bon-Larron.

Le capitaine Poul portait, en guise de robe de chambre, une vieille pelisse turque, provenant de ses prises pendant la guerre de Hongrie; un chaperon écarlate couvrait ses cheveux ras. Cette coiffure bizarre donnait à ses traits, naturellement farouches, une expression plus sinistre encore. En entrant dans sa cellule, il se jeta d'un air sombre dans une chaire de bois de noyer richement sculptée, qui avait sans doute appartenu à un des anciens dignitaires de l'abbaye.

Maître Bon-Larron, voyant la mauvaise humeur de son capitaine, attendit respectueusement que ce dernier lui adressât la parole.

Enfin Poul s'écria, en frappant sur une table avec colère: — Au diable le métier que nous faisons ici. Depuis six semaines nous ne sommes pas sortis de cette abbaye, si ce n'est pour cette tournée dans le plat pays; et, par Mahom! elle a eu un beau résultat: le massacre de ce vieux fermier et de sa femme!

— Ne m'en parlez pas, capitaine, dit le sergent en haussant les épaules. Ça été une sotte imagination de cet entêté de Robin-le-Morisque; il se figurait trouver dans cette ferme la poule aux œufs d'or. L'imbécile! Il aurait usé, je crois, toutes les mèches à mousquet de la compagnie sur la peau du fermier, en manière d'interrogatoire, qu'il n'en aurait pas été plus avancé. Pourtant, tout n'a pas été perte dans cette occasion, nos gens se sont nippés en linge de corps, et Dieu sait qu'ils en avaient un furieux besoin, car ça n'a jamais été leur luxe.

Le capitaine allait répondre à son sergent, lorsque une bruyante rumeur se fit entendre dans la cour. Poul sortit, et vit le brigadier Larose entouré de miquelets; il descendait de cheval. Il était pâle, couvert de sang et de poussière; son uniforme en désordre, son mousquet noirci, qui pendait à l'arçon de sa selle, annonçaient assez qu'un engagement venait d'avoir lieu entre les révoltés et les dragons.

Le brigadier semblait soucieux et irrité.

Le capitaine Poul, s'avançant à travers les miquelets, demanda au brigadier quelles étaient les nouvelles.

— C'est ce que je vais dire à monseigneur l'archiprêtre, répondit brusquement Larose. Si vous voulez le savoir, capitaine, suivez-moi.

— Ne sais-tu pas à qui tu parles? s'écria violemment Poul, choqué de l'irrévérence du brigadier.

— Je sais bien mieux encore à qui j'ai à parler pour obéir aux ordres de mon capitaine, repondit le dragon en se dirigeant du côté de la cellule occupée par l'abbé Du Chayla.

Poul, malgré sa colère, sentit qu'il n'obtiendrait rien d'un homme aussi opiniâtre que Larose. Il le suivit chez l'archiprêtre.

L'abbé Du Chayla travaillait avec le capucin son secrétaire, lorsque le brigadier entra suivi du partisan.

— Monseigneur, s'écria Larose, mon capitaine, M. le marquis de Florac, est mort ou prisonnier. Le cornette est tué pour sûr. Il ne reste pas vingt dragons de notre compagnie! Avant une heure peut-être, vous serez attaqué ici par les fanatiques.

— Ils se montrent enfin! s'écria Poul avec une joie farouche.

— Oui, oui; et vous ne les verrez peut-être que trop tôt! reprit le brigadier, comme s'il eût encore été sous l'impression d'une grande terreur.

Malgré son impassibilité habituelle, l'abbé parut frappé de cette nouvelle.

— Que dites-vous? Expliquez-vous, dit-il au dragon.

— Vous savez, monseigneur, que d'après les ordres de mon capitaine, j'étais parti pour Montpellier avec des lettres de lui et de vous, desti-

nées à monseigneur le maréchal de Montrevel.

— Eh bien ! dit l'abbé avec anxiété.

— Je ne fis en route d'autre mauvaise rencontre que celle d'une jolie dame qui me demande des nouvelles de mon capitaine, et....

— Et ces troupes ? demanda l'archiprêtre.

— Ces troupes ? Il y en a les trois quarts de tués, et le reste s'est débandé, fuit de tous côtés, et sera sans doute égorgé en détail par les fanatiques.

— Les rebelles vous ont donc attaqués ? ils ont donc des forces considérables !

— Eh ! quand ils seraient dix mille, vingt mille, s'écria Poul d'un air méprisant, ce ne serait toujours que vingt mille paysans ou gardeurs de vaches. Je voudrais, mordieu ! en leur montrant seulement les casaques de mes partisans, les voir fuir comme une nuée de moucherons.

Larose allait vertement relever cette forfanterie de partisan, mais l'abbé reprit :

- Où avez-vous été attaqués ?

— A cinq lieues d'ici, sur la route de Nîmes, à l'endroit qu'on a appelé le Col de Saint-André-d'Ancize ; nous y avons rencontré M. le marquis de Florac, mon capitaine, qui venait au-devant de nous avec sa compagnie.

— Le marquis est-il mort ? est-il prisonnier ?

— Je ne sais, monseigneur.

— Mais vous êtes blessé ! dit l'archiprêtre au brigadier en remarquant le sang qui souillait son uniforme.

— Oui, monseigneur, à l'épaule, je crois, mais c'est peu de chose, car je ne le sens pas. Ah ! monseigneur, quelle guerre ! quelle guerre ! J'ai fait celle de Hollande, celle du Palatinat ; mais je n'ai jamais rencontré des forcenés pareils ! j'en ai vu qui, n'ayant pour toute arme qu'un morceau de rocher dans chaque main, se précipitaient tête baissée dans nos rangs et achevaient nos blessés à coups de pierre. On tuait ces enragés sur le corps de leur victime, c'est vrai ; mais c'est égal ; ah ! c'était atroce à voir.

— Que pensez-vous, capitaine ? dit l'archiprêtre à Poul avec son calme habituel. Quelles dispositions jugez-vous convenables pour assurer la garde de nos prisonniers, dans le cas où les rebelles viendraient attaquer l'abbaye ?

— Je vais aller donner un nouveau coup d'œil au dehors et faire pour le mieux, monsieur l'abbé. Quant à vous, mon garçon, ne dites pas un mot de ceci à mes miquelets, vous leur feriez peut-être partager votre panique.

— Je compte sur vous, capitaine, pour assurer la défense de l'abbaye et la garde de nos prisonniers, dit l'archiprêtre à Poul ; et vous, Larose, allez trouver le frère lai qui m'accompagne ; il a quelques connaissances en chirurgie et pourra vous donner les premiers soins.

Le partisan et le brigadier se retirèrent ; l'abbé Du Chayla resta seul avec son secrétaire.

XXV.

L'ATTAQUE.

La nuit était claire, étoilée, calme ; les bâtiments de l'abbaye se détachaient en noir sur le bleu foncé du firmament. Quelques vives lueurs, sortant des fenêtres, brillaient dans l'ombre et se reflétaient au milieu des eaux du Tarn, en légers sillons de feu. De rares points lumineux scintillaient aussi au milieu de la masse sombre et lointaine des maisons du bourg bâties à droite du cloître ; à sa gauche, une montagne boisée se dessinait vaguement dans les ténèbres. La route de Fressinet de Lozère, qui aboutissait à la porte de l'abbaye, se distinguait, malgré la nuit, par sa couleur calcaire.

Après avoir traversé de vastes plaines brunes et désertes, cette route allait se perdre à l'horizon, entre deux collines.

Peu à peu, les lumières du bourg s'éteignirent, onze heures sonnèrent, les fenêtres de l'abbaye restèrent seules éclairées.

Tout-à-coup le profond silence de la nuit fut troublé par un bruit sourd et éloigné.

Ce bruit se rapprocha, devint plus distinct ; c'était le piétinement d'un grand nombre d'hommes ; une masse noire parut à l'horizon sur la crête de la colline ; la blancheur crayeuse du chemin de Fressinet disparut bientôt sous les flots sombres, silencieux, précipités, de cette foule qui inonda rapidement la plaine comme un torrent débordé.

Tout-à-coup une voix forte, éclatante, s'écria :

— *Frères, arrêtez !*

La foule s'arrêta muette à cinq cents pas environ de l'abbaye ; Éphraïm, c'était lui, à la tête de deux mille bûcherons et montagnards armés qu'il

avait rassemblés sur le Rhan-Jastrie, Éphraïm monta sur une éminence, du haut de laquelle il dominait l'assemblée. Ichabod, son jeune prophète, était debout près de lui, toujours pâle, toujours hagard, et haletant de cette longue course.

Pendant la route, Éphraïm ne l'avait pas quitté; le farouche enfant subissait de plus en plus l'influence du forestier, comme il lui imposait de plus en plus la sienne.

Les religionnaires, groupés autour d'Éphraïm et d'Ichabod, attendaient en silence les ordres de leur chef.

— Frères, dit le forestier, en montrant l'abbaye du bout de sa hache, vos pères, vos sœurs, vos mères, vos femmes, vos enfants sont là dans les ceps. Le loup, ravisseur d'âmes, l'archiprêtre de Baal est celui qui les y enchaîne. Il est entouré de miquelets, de ceux-là qui ont massacré Bienaimé-Frugeires et sa femme. Le sang demande du sang. Ichabod! Ichabod! Que te dit l'esprit? Ordonne-t-il le sacrifice?

Et Éphraïm attendit les paroles du prophète; celui-ci prononça bientôt d'une voix saccadée ces phrases heurtées empruntées au livre d'Isaïe : « Mon enfant, je te dis, mon enfant, de lever mon étendard sur une haute montagne, de hausser la voix pour appeler mes soldats;

« J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma fureur.

« Poussez des hurlements, parce que le jour du Seigneur est proche, la grandeur de la ruine répondra à la force du Tout-Puissant...

« Voici le jour venu, le jour cruel, plein d'indignation, plein de fureur, plein de colère, pour dépeupler la terre, pour en exterminer tous les méchants...

« On sera plus avide du sang des hommes que de l'or! Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. »

Plus Ichabod parlait, plus son agitation augmentait, plus sa voix devenait aiguë et vibrante; la sueur lui coulait du front. Son exhortation terminée, il s'appuya sur Éphraïm, comme s'il eût été brisé de lassitude.

Aussitôt le forestier s'écria d'une voix solennelle et éclatante : — Frères, l'esprit saint le dit a parole de ses prophètes : « Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. » Qu'est-ce que l'abbaye? N'est-ce pas Babylone?

— A Babylone! à Babylone! crièrent les montagnards les plus voisins d'Éphraïm, en agitant leurs armes; tue, tue, les papistes!

— Que la volonté du Seigneur soit faite, dit le forestier; frères, marchons!

Et il s'avança d'un pas rapide vers l'abbaye. Il tenait Ichabod d'une main et de l'autre brandissait sa hache.

Toute cette multitude à peine armée, sans discipline, sans plan de combat, sans tactique, mais exaspérée par un fougueux et brûlant enthousiasme, se précipita en tumulte sur les pas de son chef aussi aveugle qu'intrépide.

La distance qui séparait les révoltés de l'abbaye fut bientôt franchie; ils arrivèrent près du pont sans éprouver la moindre résistance, et s'aperçurent seulement alors qu'une haute et forte palissade avait été établie à son extrémité et sur ses côtés pour défendre le passage.

Les rebelles, rassemblés en masse compacte près de cette palissade et le long de la rive du Tarn, se consultaient à voix basse sur ce qu'il y avait à faire pour forcer cet obstacle imprévu, lorsque Éphraïm leva le premier sa lourde hache et en donna un coup terrible sur un des troncs d'arbres qui formaient la palissade, en s'écriant comme le prophète : — J'ébranlerai jusqu'au ciel même!

Les bûcherons imitèrent le forestier. Leurs haches entamaient l'écorce des chênes, lorsqu'une fusillade bien nourrie, sortant à bout portant à travers les interstices de la palissade, mit quelques religionnaires hors de combat.

Les travailleurs s'arrêtèrent un moment; les blessés et les morts furent transportés sur le bord de la rivière, à l'abri d'une rangée de saules qui pouvait les garantir du feu.

— Frappez, frappez sans relâche à la porte du temple, elle s'ouvrira, s'écria Ichabod que la vue du sang paraissait mettre hors de lui; et, le premier ramassant une hache, il attaqua de nouveau la palissade. Par hasard, plusieurs nouveaux coups de feu partirent sans l'atteindre.

— Le Seigneur est avec nous! s'écria Éphraïm; il protége celui qui a sa parole.

Ces mots redoublèrent l'ardeur des assiégeants; malgré la fusillade meurtrière qui éclaircissait leurs rangs, ils travaillaient avec rage à la destruction de la palissade, ne parlant qu'à voix basse, afin de ne rien perdre des paroles du prophète ou des ordres d'Éphraïm.

Ce morne silence, seulement interrompu par les coups de feu ou par le sourd retentissement des haches et des leviers, était plus effrayant que les plus furieuses clameurs.

Deux camisards venaient encore de tomber sous le feu des miquelets, lorsqu'Éphraïm s'écria :

— Frères, que quelques-uns de nous se jettent à genoux et travaillent à saper ce retranchement; les coups des philistins ne pourront nous atteindre. Nos frères se retireront à l'abri des saules, jusqu'à ce que le passage soit forcé.

Les fanatiques obéirent; Esprit-Séguier, Ichabod et cinq ou six camisards armés de haches restèrent avec le forestier, et la palissade, ainsi attaquée par sa base, fut vigoureusement ébranlée.

Les meurtrières de cet ouvrage, pratiquées à hauteur d'homme, devinrent à peu près inutiles; les miquelets ne pouvaient que très difficilement tirer de haut en bas sur les rebelles agenouillés au pied du retranchement.

Enfin ceux-ci, après les plus grands efforts, parvinrent à se frayer un passage. Les arbres tombèrent avec fracas, aux cris frénétiques d'Israël! Israël! poussés par les camisards. Éphraïm à leur tête, ils escaladèrent aussitôt les débris de la palissade et se précipitèrent sur le pont.

Ce pont, long de vingt pieds et large de dix, était encombré de rebelles qui attaquaient la porte de l'abbaye solidement barricadée en dedans par les miquelets qui venaient de se retirer dans l'intérieur du cloître.

Tout-à-coup une vive lueur éclaira les bâtiments de l'abbaye, la plaine, l'horizon, le ciel; une effroyable explosion se fit entendre, l'eau du Tarn reflua sur ses rives en bouillonnant. Le pont miné par les ordres de Poul sautait avec un bruit terrible en mutilant et en tuant un grand nombre de camisards.

Malheureusement la commotion fut si violente que la lourde porte de l'abbaye, ébranlée par cette affreuse secousse, tomba du côté des assiégeants en entraînant avec elle les deux pans de vieilles murailles où étaient scellés ses gonds.

L'explosion avait déchiré le pont au milieu de son cintre; les religionnaires, remis de leur première terreur, franchirent cet intervalle, large au plus de quatre pieds, en se servant de la porte comme d'un pont volant qu'ils jetèrent pour réunir les deux ruines de l'arche; alors ils se précipitèrent en foule dans l'intérieur du cloître.

A leur grand étonnement, les camisards trouvèrent cette cour déserte.

L'effet de la mine avait été si terrible, qu'un moment ils redoutèrent une explosion nouvelle. Ils s'arrêtèrent indécis, interrogeant du regard Éphraïm et le prophète.

Le forestier, inaccessible à la crainte, s'écria :

— Frères, à genoux! Remercions Dieu d'avoir béni nos armes.

— Frère, dit tout bas Esprit-Séguier à Éphraïm, pourquoi ne pas mettre à mort les philistins, et offrir leur sang à Dieu? S'ils nous échappaient?

— Pour sortir de l'abbaye, ne faut-il pas qu'ils traversent cette cour et le pont? Le fleuve rapide et profond ne cerne-t-il pas ses bâtiments de tous les côtés? Le seul bateau qui pourrait aider leur fuite n'est-il pas détruit? Prions, prions, frère; que nos voix retentissantes portent l'épouvante dans l'esprit de ces fils de Baal cachés et tremblants derrière les murailles de cette nouvelle Babylone! Que nos chants soient pour eux la trompette éclatante du jugement dernier! « Je mettrai le feu dans la maison de Hazaël, et le palais de Banadad sera consumé. Je mettrai le feu aux murs de Gaza, et il réduira ses palais en cendres, a dit le Seigneur. »

— Le feu! s'écria Esprit-Séguier avec une joie féroce; oui, oui, frère, qu'il ne reste pas pierre sur pierre de cette Ninive.

— Et les eaux rougies engloutiront ce que le fer et le feu auront épargné, ajouta Éphraïm.

Puis, se mettant à genoux, il entonna d'une voix forte le psaume de la délivrance, que les camisards, agenouillés comme lui, répétaient en chœur d'une voix formidable.

XXIV.

LE MARTYR.

Pendant l'attaque de l'abbaye, l'archiprêtre s'était tenu renfermé dans sa cellule: agenouillé, il priait.

Une lampe jetait sa vacillante clarté sur son front de marbre et sur ses pommettes décolorées,

tandis que ses orbites profondes et le reste de son visage amaigri disparaissaient dans l'ombre.

Au premier bruit du combat il était tombé dans ses habituelles et formidables angoisses; il frissonnait d'épouvante en songeant à l'implacable rigueur qu'il avait toujours déployée. D'un courage trop indomptable pour craindre la vengeance mortelle des religionnaires, ce n'était pas le martyre qu'il redoutait, c'était l'heure du jugement de Dieu.

Quelquefois l'ardeur belliqueuse de son caractère toujours comprimée l'emportait malgré lui. Il voulait combattre, il voulait prendre la croix d'une main, une épée de l'autre, et se jeter au milieu des assaillants. Mais bientôt il se reprochait ces velléités guerrières comme un sacrilége, et il retombait dans un abîme de doutes et de terreurs.

Tout-à-coup la fenêtre de sa cellule se brisa.

Poul y parut: sa barbe et sa moustache étaient noircies de poudre; il portait un corcelet de fer par-dessus son buffle, sur sa tête une calotte de fer à mailles d'acier. A la main il tenait un mousquet encore fumant.

— Le radeau est prêt; venez, dit-il d'une voix basse et brève; venez vite.

— Vous abandonnez l'abbaye et les prisonniers! s'écria l'archiprêtre avec indignation.

— J'ai fait tout ce qu'un soldat peut faire, rien de plus, rien de moins. Venez, venez. — Mais voyant que l'abbé ne bougeait pas, le partisan ajouta: Chaque seconde perdue vous coûte une année de votre vie. Oui ou non, venez-vous?

— Jamais je n'abandonnerai les ames que j'ai mission d'arracher à l'hérésie.

— Tout à l'heure vous serez vous-même une âme, si vous ne venez pas.

— Je vous ordonne de rester, et....

— Au diable! tant pis pour vous! s'écria le chef des miquelets, et il disparut.

Sachant que la barricade du passage retiendrait quelque temps les camisards, Poul fit placer tous ses gens dans un large radeau construit de planches, exécuté en quelques heures, avant l'attaque, et qui devait assurer sa fuite en cas de défaite. L'archiprêtre ayant refusé de l'accompagner, le partisan s'embarqua quelques toises au-dessus d'une des brusques sinuosités du Tarn; le courant, par l'angle qu'il formait avec la courbe du rivage, poussa le radeau sur le bord opposé. Poul et ses miquelets gagnèrent la campagne

Lorsque les rebelles eurent chanté leur psaume, ils tinrent un moment conseil. Le profond silence qui régnait dans l'abbaye les inquiétait: ils craignaient de tomber dans une nouvelle embuscade.

Éphraïm s'aperçut le premier que la porte du passage souterrain était barricadée. Après d'assez longs efforts, cette issue fut praticable, les camisards s'y précipitèrent en foule. Arrivés dans le jardin, ils le parcoururent sans rien découvrir. La lumière qui rayonnait à travers la fenêtre de la cellule de l'abbé attira leur attention.

Cette croisée était presque de niveau avec le sol; Poul l'avait laissée ouverte en se retirant. Éphraïm s'en approcha, vit l'archiprêtre, bondit, rugit comme un tigre, et d'un saut fut dans cette chambre.

Ichabod et quelques camisards l'avaient suivi. Le forestier, comme s'il eût voulu prouver que la vie du prêtre lui appartenait, mit sa large main sur l'épaule de l'abbé, et s'écria avec un accent de farouche triomphe et de dérision cruelle, en faisant allusion à la fuite des miquelets: « Tes braves, ô Thaman, seront saisis de terreur, parce « qu'il y aura eu un grand carnage sur la monta- « gne d'Ésaü.»

L'archiprêtre restait assis, tenant ses deux mains appuyées sur les bras de sa chaire. Il était aussi digne, aussi calme, aussi souverainement imposant, que s'il eût, du haut de son siége abbatial, présidé son chapitre de Laval, en assemblée solennelle; il tourna lentement la tête, et, sans répondre à Éphraïm, il lui jeta un regard si majestueux, si empreint d'une résignation intrépide, que le forestier baissa les yeux.

— Mort! mort au fils de Bélial! crièrent les camisards en se précipitant dans la cellule.

— Frères, justice sera faite; il faut que ma vision s'accomplisse, dit Éphraïm; mais, avant tout, il faut découvrir les soldats, qui nous tendent peut-être quelque embûche, et délivrer nos frères. La mort de l'archiprêtre de Baal sera douce à leurs yeux. Esprit-Séguier, ajouta le camisard en s'adressant à son lieutenant, garrotte ce satan, je reviens.

Les perquisitions d'Éphraïm furent vaines, il ne découvrit pas les miquelets. Lorsqu'il descen-

dit dans les caves pour délivrer les protestants prisonniers, quelques-uns lui apprirent qu'ils avaient vu par les soupiraux les soldats s'embarquer sur un radeau.

Rassuré sur ce point, Éphraïm remonta, suivi des malheureux que l'archiprêtre retenait dans les ceps.

Lorsqu'ils apprirent que leur persécuteur était au pouvoir des rebelles, presque tous poussèrent des cris de meurtre et de vengeance. Jérôme Cavalier, des femmes, des jeunes filles et quelques religionnaires aussi humains que le fermier, essayèrent en vain de s'opposer aux projets sanguinaires du plus grand nombre; ils ne furent pas écoutés. Ne voulant pas assister à la scène effrayante qui allait se passer, ils se réfugièrent dans une des cellules abandonnées.

L'archiprêtre, assis et garrotté dans sa chaire, les mains attachées derrière le dos, fut apporté par deux Cevenols au milieu de la cour du cloître.

Quatre piques furent plantées en terre; à leur manche on attacha quatre torches de bois résineux, qui jetèrent une clarté rougeâtre sur ce terrible tableau. Les arceaux du cloître semblaient teints de sang et se découpaient sur l'ombre noire des galeries,

Les étoiles brillaient au ciel; on entendait au loin le murmure de la rivière, car les camisards gardaient un silence farouche, presque solennel. Ils croyaient punir un coupable et non assassiner un innocent.

A la droite de l'archiprêtre enchaîné était Éphraïm, appuyé sur sa hache; à sa gauche Ichabod, vêtu de sa tunique rouge, les yeux levés au ciel, les bras croisés sur sa poitrine, et le corps agité d'un tremblement nerveux.

L'abbé promenait sur cette foule menaçante un regard rayonnant de sérénité; il espérait que son martyre serait peut-être accepté par Dieu en expiation de la trop grande sévérité qu'il avait déployée.

— Frères, dit Éphraïm d'une voix retentissante, que ceux qui ont été traînés dans les ceps prennent place au premier rang, il leur appartient. Que ceux d'entre les soldats de l'Éternel qui ont été frappés dans leur famille prennent aussi place au premier rang, il leur appartient.

Les ordres d'Éphraïm furent exécutés avec un recueillement funèbre. le garde d'Aygoal présidait aux apprêts de ce sanglant sacrifice avec un effrayant sang-froid, avec une régularité lugubre: on eût dit un pontife ordonnant une cérémonie religieuse.

L'archiprêtre fut entouré d'un cercle étroit, resserré, composé de ses ennemis les plus acharnés, qui attachaient sur lui des regards pleins de vengeance.

— Tu as tué par l'épée, tu seras tué par l'épée, dit Éphraïm à l'abbé Du Chayla. « Tu seras couvert de confusion à cause des meurtres que tu as commis et de la violence dont tu as usé a l'égard de Jacob, ton frère.... Tu périras pour jamais.»

— Mon frère, dit l'abbé, vous profanez la parole du Seigneur. Ne commettez pas un nouveau meurtre, un nouveau sacrilége. Oh! ce n'est pas ma vie que je vous dispute, elle appartient à Dieu. C'est votre âme que je veux sauver. Abjurez votre fatale hérésie, revenez à la véritable église. La clémence du Seigneur est inépuisable. Je vous le dis à ce moment suprême, abjurez, abjurez: vous serez pardonnés, ô mes frères, ne vous perdez pas à jamais!

L'abbé prononça ces mots d'une voix ferme et douce, avec un accent rempli de tendre pitié. Les approches de la mort, l'ineffable espoir que ses douleurs lui seraient comptées par la divine miséricorde détendaient cette âme inflexible. La sublime charité du christianisme lui faisait prendre ses bourreaux en une commisération profonde.

Les camisards, indignés, poussèrent de violents murmures en entendant l'archiprêtre les engager à abjurer leur foi.

Éphraïm domina ces rumeurs menaçantes, et s'écria: — Frères, frères, écoutez! la voix de Dieu va parler. Ichabod, Ichabod, que dit l'esprit?

L'enfant prononça, d'une voix brève et stridente, ces versets de l'Écriture, dont on pouvait faire l'application à l'archiprêtre:

« Tu ne devais pas prendre plaisir à considérer l'affliction de ton frère, au jour où il était livré à l'étranger, ni te réjouir de voir la ruine des enfants d'Israël, ni te glorifier insolemment lorsqu'ils étaient accablés de maux; tu périras pour jamais. »

— Qu'il meure! qu'il meure! crièrent les camisards en brandissant leurs armes.

Ichabod continua: « Tu ne devais ni entrer dans

la ville de mon peuple au jour de sa ruine, ni lui insulter comme les autres dans son malheur, au jour où on l'exterminait ; tu périras pour jamais. »

Ichabod se tut et tomba épuisé, haletant, aux pieds d'Ephraïm.

—Une dernière fois, mes frères, abjurez, abjurez votre damnable hérésie ! s'écria l'archiprêtre. Ah ! que ma mort ne peut-elle, comme celle du Christ, vous sauver au lieu de vous perdre à jamais ! Je bénirais mon martyre. Mes frères, il en est temps encore, abjurez et revenez au culte du vrai Dieu.

A ces mots, la rage des camisards fut à son comble ; il fallut toute l'autorité d'Ephraïm pour les empêcher de massacrer à l'instant l'archiprêtre.

— Mes frères ! s'écria le forestier, coup pour coup, sang pour sang. Que ceux qui pleurent un parent tué par les Philistins frappent d'abord ce fils de Bélial ! *que chaque blessure ait un nom !*

Cette proposition fut accueillie avec une sauvage ivresse. Les religionnaires qui avaient à venger la mort d'un des leurs s'avancèrent. Une marche lente et funèbre commença.

Ephraïm remit un poignard à Esprit-Séguier, qui était à la tête de cette lugubre procession.

Le protestant frappa le premier l'archiprêtre d'une main ferme, en lui disant : — Voilà pour mon frère, que tu as fait massacrer à l'assemblée de l'Alte-Fage, à la porte d'Alais. Sois maudit !

Et il remit le poignard à un camisard nommé Laporte.

Le coup n'était pas mortel. L'archiprêtre ne poussa pas un cri, il leva les yeux au ciel, et dit d'une voix haute et ferme avec un accent de résignation profonde ce verset du psaume de la pénitence :

— *De profundis clamavi ad te, Domine ; Domine, exaudi vocem meam.*

Laporte s'avança ensuite, et frappa l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon fils, que tu as fait rouer vif à Montpellier. Sois maudit !

Et il donna le poignard à Cadoine d'Anduze.

L'abbé perdit beaucoup de sang à cette seconde blessure ; il pencha la tête sur son épaule, et eut encore le courage de dire d'une voix suppliante et affaiblie :

— *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis meæ, et exultabit lingua mea justitiam tuam......*

Cadoine d'Anduze frappa ensuite l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon père, ministre du Seigneur, que tu as fait brûler à Nîmes. Sois maudit !

Ce dernier coup fut mortel.

L'archiprêtre ferma les yeux, murmura ces dernières paroles :

— *Miserere mei Deus........ secundum magnam.... misericordiam tuam.*

Et il mourut.

Malgré la mort de l'abbé, la procession homicide des religionnaires ne s'arrêta pas.

Tous ceux qui avaient quelques représailles à exercer contre l'archiprêtre frappèrent son cadavre avec la même solennité, en prononçant les mêmes paroles de récrimination et de malédiction.

Son corps reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles. Après cette épouvantable exécution, les religionnaires quittèrent l'abbaye sous la conduite d'Éphraïm. Ils portèrent le cadavre de l'archiprêtre au carrefour des quatre routes.

Il y fut pendu à la Croix-du-Sang.

Ainsi s'accomplit la vision d'Ephraïm, qui s'écria une dernière fois d'une voix retentissante :

Ainsi périssent les loups ravisseurs ! Ainsi a péri l'archiprêtre de Baal !

Presque tous les huguenots qui avaient pris part à ce meurtre se retirèrent dans les montagnes inaccessibles des Cevennes, sous la conduite d'Ephraïm, et s'y organisèrent en partisans.

La guerre civile était désormais déclarée.

L'assassinat de l'archiprêtre des Cevennes par les gens d'Ephraïm, le massacre des dragons de Saint-Sernin par les gens de Cavalier, tels furent les premiers et sanglants défis que les camisards jetèrent au pouvoir royal et religieux de Louis XIV.

Le grand roi, par les persécutions monstrueuses, par les cruautés inouïes qu'incessamment il exerça sur ces malheureux peuples depuis la révocation de l'édit de Nantes, a dû compte à Dieu, et doit compte à l'histoire des flots de sang et des horreurs sans nom qui ont épouvanté l'Europe pendant cette terrible guerre.

—

(Ici se termine l'épisode de l'archiprêtre. Dans la 2ᵉ partie du roman, on voit les principaux personnages périr en différentes rencontres. Quant à Cavalier, il finit par trahir son parti et traite avec le maréchal de Villars, dans l'espoir de gagner les bonnes grâces de la Psyché, qui se joue de ses poursuites. Désespéré, il passe en Angleterre où il vit à peu près oublié jusqu'en 1740.)

EUGÈNE SUE.

LA VENGEANCE D'UN TRIBUN.

Un jour, vers la plus belle, c'est-à-dire, la plus sanglante époque de la république, tandis que régnait ce rude comité, qui, d'une main, chassait grand train l'ennemi hors des frontières, *organisait la victoire*, comme on l'a dit; de l'autre, hélas! remplissait les prisons et dressait des échafauds, une jeune fille s'arrêta près des portes de la Convention : elle était vêtue de noir et très simplement mise. En présence de ce spectacle nouveau pour ses yeux, de toute une foule effarée et tumultueuse qui se répandait aux environs, elle ne put s'empêcher de montrer son anxiété; la pauvre enfant faisait là ce que bien d'autres n'eussent osé, elle laissait éclater ses agitations publiquement, aux yeux de tous, et l'extérieur n'était rien encore; — si on avait vu dans son âme! Mais qui donc eût songé à une pauvre étrangère? Pourtant elle se remit peu à peu, et prit plus d'assurance, comme il convenait, pour ne point attirer les regards. La foule continuait de s'écouler; ceux-ci passaient sans s'arrêter, plus d'un même sans détourner la tête; d'autres s'engouffraient à grand bruit vers les portes de l'assemblée. Bientôt invinciblement attirée, emportée, comme dans un rêve, pêle-mêle avec ce pâle troupeau de patriotes à l'œil sombre, de *tricoteuses* à la voix rauque, la jeune fille suivit. Elle était au sein de la Convention nationale! D'abord elle se mit à l'écart, sourde à toutes les rumeurs qui grondaient; que lui importait cela? Son âme était ailleurs, loin de cette enceinte, au chevet d'un prisonnier, près de mourir peut-être! C'était là la pensée qui faisait venir parfois des larmes dans ses yeux.

— Oh! je le sauverai! disait-elle tout bas en son cœur, je veux le sauver!... Pourquoi le tuerait-on? ce serait affreux!... d'ailleurs, il n'a rien fait, j'en suis sûre; le sauver! mais comment faire?

Triste énigme éternellement posée devant tous ceux qui ont quelque tête aimée à arracher au couteau!

En ce moment, le bruit confus qui se faisait commença à s'apaiser; on commandait le silence de tous côtés; une voix retentit dans la salle : en entendant cette voix, la jeune fille tressaillit tout-à-coup, passa la main sur ses yeux, écouta de nouveau :

— Cette voix! cet homme! s'écria-t-elle; oh! mon Dieu! qui est ça?

— Ça!.... répondit une grosse femme à la face couperosée; ça c'est le citoyen Barrère qui chante une antienne aux Prussiens, et qui leur flanque un bulletin dans le ventre, et vive la République!...

— Lui!..... Bertrand!...... je l'avais oublié, en effet!...

— Hé! hé! reprit la vieille en ricanant, et tournant vers son interlocutrice un regard de satyre, est-ce que le salut public et la petite pie grièche?.... enfin, suffit. Vois-tu, reprit-elle avec un ton bouffonnement protecteur, si tu veux t'instruire tout-à-fait, ça! comme tu dis, toi, Barrère, c'est des bons, mais c'est égal, il faut qu'il se tienne droit, on le surveille! ça n'a pas plus de cœur qu'un poulet; il a fait le doucereux avec l'autre : (l'autre, c'était sa majesté le roi Louis XVI).

La jeune fille frémit d'horreur en entendant cela et fit un mouvement involontaire : pourtant dans ces mêmes paroles, n'y avait-il pas quelque motif d'espoir?

— Oui! se dit-elle, il est bon!.... il est généreux!...... peut-être tous les doux souvenirs ne sont pas effacés de sa mémoire. Autrefois il m'aimait! La parole expira sur ses lèvres et sa tête se pencha douloureusement. Oui!...... mais ce passé même n'est-il pas un obstacle? reprit-elle un peu après, et tout ce passé se remontrait à ses

yeux ; qui sait s'il a oublié, ou s'il voudra ne se souvenir que pour pardonner ; pourtant lui seul pourrait me rendre la vie, en le sauvant ; mon Dieu ! mon Dieu ! si j'osais !...

Un violent combat paraissait se livrer dans son cœur : combat de l'espoir et de la crainte, de la confiance et du désespoir !... La séance continuait tantôt bruyante et agitée, tantôt terriblement silencieuse ; mais au milieu de toutes ces choses et de tous ces hommes, elle ne voyait qu'un but et qu'un homme : tout le reste disparaissait ; enfin, s'arrachant à ce songe plein de trouble, et, comme sous le coup d'une résolution décisive, la jeune fille se souleva et sortit ; elle alla se poser au seuil de la porte de l'assemblée, et attendit longtemps ; rien ne pouvait échapper à ses yeux ardemment fixés sur chaque personne qui sortait ; mais rien ! les instants passaient. Tout-à-coup son regard s'illumina : Bertrand Barrère passait là, à côté, frôlant sa robe, mais sans l'apercevoir ; elle le suivit pas à pas, de loin ; bientôt, le voyant entrer dans une maison, elle se glissa furtivement après lui ; des pas retentissaient dans l'escalier, elle monta à son tour ; une porte se ferma, elle était là sur le seuil ; ses jambes tremblaient ; la crainte brisait toutes ses forces ; un moment encore, et peut-être l'avenir allait apparaître plus joyeux ; peut-être n'était-ce que le désespoir qui l'attendait ; c'est ainsi qu'on a hâte de savoir le dernier mot d'une destinée, et qu'on tremble lorsque ce mot suprême est près de frapper l'oreille ! Tous les courages faiblissent à cette heure !

Sur un léger coup, la porte s'ouvrit ; Barrère était encore là :

— Citoyen !... monsieur... dit la jeune fille en s'agenouillant devant lui.

— Marguerite Jonzac !.... s'écria celui-ci en la relevant aussitôt.

Malgré le ton d'étonnement, il y avait une bienveillance extrême dans l'accent de Barrère ; sa figure rayonna d'un contentement inaccoutumé ; on eût dit que, chassant les sombres préoccupations du moment, bercé dans un nuage inaperçu, venait de lui apparaître quelque doux fantôme de la jeunesse ; un calme sourire errait sur ses lèvres ; il prit la main de la jeune fille dans les siennes :

— Vous ici, Marguerite ! reprit-il, vous, à qui j'ai bien souvent songé avec tendresse.

— Oh ! merci, dit Marguerite ; merci, monsieur Bertrand ! Je ne sais comment vous nommer maintenant ; je craignais de n'être plus reconnue ;... il m'a fallu bien du courage pour vous suivre, pour venir à cette porte !

— Qui ! moi, ne pas me souvenir de vous ? reprit Barrère..... Quoique de plus graves devoirs soient venus m'occuper, ne craignez pas cela ; non ! je me souviens qu'il y a quelques années, — des siècles dans le temps où nous vivons, — il y avait tout près de Tarbes une jeune enfant douée de toutes les grâces, belle comme un ange, qui avait nom Marguerite Jonzac. Bientôt je l'aimai, je ne songeai plus qu'à elle ; j'aurais tout donné pour elle, et son père eût peut-être vu avec joie notre amour ; mais que faire ? le cœur de Marguerite était déjà tout à un autre. De là, de vives querelles, des luttes ; il n'y a que cela que j'ai oublié, ma pauvre enfant ; toutes ces haines dorment en moi ; tant d'autres pensées les ont refoulées au fond de mon cœur ! En ce moment, un léger nuage passa sur son front. Et M. Louis de Liron ? ajouta-t-il avec plus de gravité.

— Il est ici, répondit la jeune fille d'un ton bas.... en prison, près d'être jugé, et condamné peut-être.

— En prison !....

— Mais il est innocent, j'en suis sûre, reprit Marguerite avec vivacité. Hélas ! je n'ai plus que lui au monde maintenant : mon père est mort en maudissant notre amour, Louis est venu à Paris, et à peine arrivé, il a été arrêté. Que pouvais-je faire en apprenant cela ? Je suis partie désespérée, la mort dans l'âme ; j'ai voulu le revoir, le sauver s'il se pouvait ; mais une pauvre femme isolée, étrangère, que peut-elle ?..... Le hasard vous a fait apparaître à moi, et je l'ai béni ; en face d'un tel danger, me suis-je dit, les vieilles inimitiés disparaissent : je suis venue vers vous.

— Et vous avez bien fait, Marguerite !... Il est vrai, reprit le conventionnel, un peu après et poussé par un ressouvenir amer ; j'ai bien haï cet homme à cause des humiliations de mon cœur, parce qu'il a toujours su dans ma jeunesse se poser entre ce que j'appelais mon bonheur et moi ; je l'ai haï comme on hait lorsqu'on est jeune, c'est-à-dire... avec tout l'emportement de l'irréflexion ; mais, je vous l'ai dit, tout cela est éteint, que

pouvaient être de petites querelles d'enfants auprès des luttes plus sérieuses où j'ai été mêlé ? Et si je n'avais pas pardonné, depuis le dernier jour où nous nous sommes vus face à face, chacun une arme à la main, quel moment plus heureux que celui-ci pour étouffer toute haine ! Mais lui !.. a-t-il oublié aussi ? Je connais ses vieilles rancunes, et peut-être,...

— Hélas ! reprit Marguerite, sauvez-le, et j'embrasserai vos genoux. Comment pourrait-il encore vous haïr lorsqu'il vous devra la vie ?

— Oui, nous le sauverons, dit Barrère, nous le sauverons pour vous, Marguerite, pour lui, pour moi ! Pour moi, dis-je ; on ne sait pas ce qu'il y a de joie en mon âme quand je puis sauver la tête à un innocent. Qu'est-ce donc lorsqu'il s'agit d'un enfant de mon pays, de quelqu'un qui est né où je suis né, qui a grandi où j'ai grandi ?

— Si je pouvais le revoir un instant d'abord ! dit avec timidité la jeune fille.

Barrère réfléchit, songeant à ce qu'il pourrait faire.

Mais dans quelle prison l'a-t-on mis, reprit-il ?

— Je me suis bien informée, répondit Marguerite ; c'est à Saint-Lazare qu'il est.

— Eh bien ! plus de retards !..... Venez, mon enfant ! venez, Marguerite ! vous le verrez, et nous le sauverons ! Je répondrai de lui devant tous comme de moi-même....... Que puis-je de plus ?... Venez donc !

— Oh ! mon Dieu ! merci d'abord, reprit Marguerite, merci à vous, monsieur Bertrand ; je ne sais que dire pour vous exprimer ma reconnaissance ; mais je sens déjà plus de joie, mon bonheur peut renaître, et c'est à vous que je le devrai !

Ils sortirent tous deux ; Bertrand Barrère et Marguerite Jonzac, ce tribun et cette jeune fille, et ils coururent vers la maison Saint-Lazare ; ils brûlaient le chemin sans mot dire, tous deux émus mais remplis d'espoir. Les portes s'ouvrirent devant le membre du comité de salut public ; à ce bruit de grilles refermées, de verrous rentrant dans leur gaine, Marguerite frémit ; quelque chose de triste l'agita comme un fâcheux pressentiment. Si ces portes allaient ne se rouvrir jamais !

— Le prisonnier Liron, dit Barrère au geôlier.

— Citoyen, attendez donc, reprit celui-ci : où faut-il prendre ça, Liron ; il n'y a pas bien longtemps.... Ah ! j'y suis ; c'est égal, poursuivit-il en s'en allant, mauvais signe pour celui-là, mauvais signe ! son affaire est faite ; bah !

La jeune fille tremblait et sentait ses jambes fléchir sous elle, en voyant ces murs sombres, humides, où pas un rayon de soleil ne semblait éveiller quelque idée de vie et d'espérance... Tandis qu'ils attendaient, un homme passa, qui semblait venir de l'intérieur des prisons ; il avait une mine sèche et insolente, la parole haute.

— Ah ! ah ! le citoyen Barrère, dit-il du plus loin qu'il aperçut celui-ci.

— C'est vous, Fouquier ! et où allez-vous donc ainsi ?

— Porter les listes de ceux qui doivent être jugés.

— Et condamnés sans doute !... Voyons donc. Il prit un papier et lut un instant.

—Liron ! s'écria-t il tout-à-coup. Il était temps ! Qu'a donc fait cet homme ? ajouta Barrère en se tournant vers son interlocuteur, qui n'était autre que Fouquier-Thinville, l'accusateur public

— Suspect ! répondit celui-ci.

— Et si je répondais de lui ?

— Ce serait voler la république ; prenez garde ! — Puis ils parlèrent bas.

Tandis qu'ils étaient ainsi, Marguerite s'était tenue à l'écart dans l'attente, écoutant chaque bruit de pas pour distinguer l'approche de son amant. M. de Liron était arrivé, surpris et défait, comme lorsqu'on a dit adieu à toute espérance ; la jeune fille s'était jetée aussitôt dans ses bras.

— Toi ici, Marguerite ! s'écria le prisonnier ; toi que je revois, que je serre sur mon cœur !... Oh ! ce n'est pas possible !

— Oh ! mon ami ! Louis, c'est bien moi ! reprit Marguerite. Comment ne serais-je pas accourue ? J'avais besoin de te voir ! Va, tu ne mourras pas ! tu es à moi !...

Le jeune homme sourit, Marguerite continua :

—Non ! pourquoi t'enlèverait-on à mon amour ? Tu n'as rien fait qui mérite la mort ; quelques mots imprudents peut-être !...... quelques paroles légères....

— Oui, c'est bien cela ! ou plutôt... qui le sait ? quelque vengeance.... peut-être.

— Et qui se vengerait de toi ? Louis !... Non, ce n'est pas possible ! Mais ces portes se rouvri-

ront bientôt, et nous repartirons sans regarder seulement derrière nous...... sinon pour rendre grâce à celui qui t'aura sauvé !

— Mais, j'y songe, repartit Louis de Liron, qui donc a pu me procurer cette joie suprême de te revoir? qui donc a pu mettre en toi ces folles idées du salut prochain?

Avant que Marguerite eût pu répondre, Barrère, qui venait de quitter Fouquier, s'était approché, tendant la main au prisonnier. A son aspect, le jeune homme se redressa, sa figure flamboyait : il garda un instant de silence, sans répondre aux avances amicales de Barrère. En présence de la jeune fille, il avait paru triste et presque abattu; en présence du tribun, toute sa fierté se réveilla, son âme bondit sous une vieille haine. Involontairement ses sentiments s'étaient montrés dans un éclair de ses yeux; chacun attendait avec crainte.

— Ainsi, dit M. de Liron avec une sanglante ironie, c'est vous qui voulez me sauver? c'est cet homme, Marguerite, que vous avez choisi pour m'ouvrir ces portes?... O misère!

— Louis! s'écria la jeune fille stupéfaite.

— Et à quel prix vend-on mon salut? reprit le jeune homme; je veux le savoir!..... Voilà peut-être encore un de ces mystères de corruption et de honte!

— Monsieur, dit Barrère frémissant et se contenant mal; songez qu'il y va de votre vie. Si on vous entendait! Moi, j'oublie tout en face de vos dangers.

— Oublier! et moi je n'oublie pas, reprit M. de Liron : sauvé par vous, mieux vaut encore la mort.

— Malheureux! dit la jeune fille en sanglotant.

Barrère était ému, inquiet : que faire devant l'insulte d'un homme qui va mourir demain peut-être? La générosité l'emporta encore en lui; il s'approcha de M. de Liron, et presque suppliant :

— Votre main, monsieur, lui dit-il, voici la mienne!

M. de Liron croisa ses bras, et avec une fierté hautaine dans le regard :

— La dernière fois que nous nous sommes rencontrés, répondit-il froidement, ce n'est point avec une parole d'amitié et en serrant nos mains que nous nous sommes quittés : il ne devait plus rien y avoir de commun entre nous; nous ne devions plus nous revoir. Mais, ajouta-t-il avec une amertume ironique, nous n'avions pas prévu le cas où l'on pourrait se retrouver face à face, vous étant le bourreau, moi la victime!

— C'en est trop! s'écria Barrère.

La jeune fille se tourna vers lui avec un ton de prière qui arrêta la parole sur ses lèvres.

— Qu'est donc cela? dit le geôlier qui entrait en ce moment.

— Cela veut dire, citoyen geôlier, répondit M. de Liron, que tu vas me ramener entre mes quatre murailles, jusqu'au moment... Il n'acheva pas et sortit lançant un regard plein de dédaigneuse pitié.

— Louis! s'écria encore une fois la jeune fille épouvantée.

— Malheureux! murmura Barrère.

Ils se regardèrent tous les deux un instant avec des yeux désolés, songeant que cette fois peut-être tout était dit; que ce jeune homme qui s'en allait ainsi était une proie assurée pour la mort; ni l'un ni l'autre n'osait parler; après un moment de silence contraint, ils sortirent pourtant; déjà la nuit se faisait, une nuit froide, brumeuse, humide; il tombait un épais et menu brouillard qui glaçait; de loin en loin, quelques pâles lanternes se balançaient dans la brume, jetant une lueur triste et blafarde; ils s'en allaient silencieux; la jeune fille avait l'âme perdue et contenait toutes ses larmes. A quelques pas, on entendit un grand bruit au milieu duquel on pouvait distinguer le nom de Barrère.... C'étaient les cris de haine des prisonniers qui venaient d'apprendre sa venue; mais ces hurlements s'éteignaient déjà, et le dernier bruit serra l'âme du tribun; il pressa involontairement le pas, et entraîna Marguerite. Triste destinée! cet homme, qui était venu pour une bonne action, pour sauver une tête du couteau, ne recevait qu'imprécations et haine! Et, au milieu de cette nuit sombre et froide, il marchait, sentant un attendrissement inconnu dans son cœur, croyant toujours entendre quelque nouvel anathème lancé sur sa tête.

Quand ils furent rentrés, Barrère se laissa tomber sur un siége, tantôt contemplant la tristesse profonde de Marguerite, qui n'osait ou ne pouvait parler, tantôt paraissant réfléchir : il ne voyait rien autour de lui des choses qui l'occu-

paient habituellement... la douleur seule de ce qui venait de se passer l'accablait; que faire pourtant?... Ce qui le déchirait surtout, c'était l'affliction naïve de cette jeune fille; tout-à-coup il se releva :

— Eh bien ! s'écria-t-il, il sera sauvé malgré lui ! Oui, pour toi ! pour vous, Marguerite !... Je répondrai à sa haine par un oubli obstiné; je fermerai mes oreilles à ses cris, pour ne point concevoir de rancune à mon tour.

— Se peut-il ? oh mon Dieu ! reprit Marguerite tremblante, et ouvrant ses yeux brillants déjà d'un nouvel espoir.

— C'est de la folie, continua Barrère, que cet aveuglement furieux ! cela n'a été qu'un emportement passager qu'il regrette peut-être à cette heure ! Pourvu qu'il soit encore temps ! va, mon enfant, je te le répète, je le sauverai.

— Et comment faire ? dit la jeune fille.

—Je te le dirai plus tard; je n'ai pas un instant à perdre, et quand il sera hors de sa prison, hors de Paris même, il faudra bien qu'il vive alors !....

Barrère sortit en disant ces mots, laissant Marguerite incertaine encore et inquiète, comme elle l'était la veille, comme elle l'était le matin même. Seule alors, la jeune fille put jeter les yeux autour d'elle et voir ce que c'était que le palais de ce membre du comité de salut public. Tout était simple, sans ornements superflus, arrangé avec une régularité bourgeoise; il n'y avait rien au delà du nécessaire. Et quel nécessaire encore pour un membre du gouvernement, pour un homme qui tenait de sa main le sceptre de la France et avait sa part de cette terrible royauté collective ! Où donc était la richesse et la profusion abondante des gouvernants ? C'était presque de la pauvreté qui régnait là, et ce tribun, Bertrand Barrère, au nom duquel les bandes républicaines couraient de victoire en victoire, se voyait, pour vivre, forcé à emprunter quelques milliers d'écus. Marguerite ne savait point cela, mais elle avait entendu sonner haut le nom de son protecteur, et elle restait étonnée, pleine de respect en même temps pour une simplicité si digne. Une heure environ s'était passée, quand un bruit de pas se fit entendre : Barrère parut sur le seuil, elle courut vers lui.

— Eh bien ! mon enfant, dit celui-ci, espère ! Je viens du comité.... le nom de M. de Liron est rayé des listes. J'ai donné des ordres pour qu'il fût extrait aussitôt et comme je le désire... Maintenant, si tu veux le revoir, dans quelques heures peut-être... cela sera possible; d'ici là, il faut me suivre !

— Dites un mot, je vous suivrai partout !.... Mais avant, comment puis-je vous remercier dignement ?

— En vous souvenant parfois de moi, dit Barrère avec une calme mélancolie; ce sera mon paiement le plus doux; le souvenir d'un cœur ami porte toujours bonheur, Marguerite !

Une voiture attendait à la porte; cette voiture les emporta rapidement, d'abord à travers Paris, puis dans la campagne, et ne s'arrêta qu'à quelque distance, pour les laisser dans une maison assez isolée. Ils avaient déjà attendu assez longtemps, lorsque Barrère frémit tout-à-coup en entendant un roulement rapproché. Bientôt des voix retentirent; la porte s'ouvrit...

— Louis ! s'écria Marguerite dans l'exaltation de sa joie.

— Encore vous ! dit le jeune homme en jetant un coup d'œil sur Barrère. Que dois-je donc attendre ? Sans doute une mort plus lente, plus cruelle....

Barrère ne répondit pas.

— Oh ! pas d'insulte ! reprit la jeune fille avec une fierté digne; écoutez-moi d'abord : Cet homme que vous insultez est votre sauveur; Louis, c'est le mien ! C'est le sauveur, ajouta-t-elle plus bas, de l'enfant que je mettrai au monde, et qui est à vous, Louis !

Le jeune homme tressaillit.

—Vous voyez bien qu'il faut m'entendre. Quand j'ai su que vous étiez arrêté, je suis partie voulant vous revoir encore, parce que je vous aimais, parce que je voulais mourir avec vous, s'il le fallait. Je suis venue sans savoir ce qu'on pouvait faire pour vous sauver. Si j'avais dit moi seule que vous étiez innocent..... qui donc eût écouté ma voix ? Le hasard, ou Dieu, bien plutôt, m'a montré M. Barrère. Alors je n'ai plus écouté que l'instinct qui me poussait vers lui. J'ai oublié qu'autrefois il y avait eu des haines entre vous, — des haines terribles qui m'ont coûté bien des larmes.... — Et il s'est trouvé que lui, généreux et bon, avait oublié aussi..... qu'il a voulu vous arracher à la mort. Une fois, vous l'avez insulté;

il pouvait se venger de cette injure... mais non... il vous sauve malgré vous...... A vos paroles de haine, il répond par l'amitié la plus noble ; à votre dédain, il répond par le dévouement, et vous l'insultez de nouveau ! Vous le voyez bien, vous n'aviez pas songé à tout cela. C'était un éclat d'un moment, n'est-ce pas ? Oh ! vous m'avez brisé le cœur, mon ami, quand j'ai vu tant de colère pour un bienfait. Louis, voyez, je pleure, et ce sont des larmes de reconnaissance pour lui autant que d'amour pour vous !

La jeune fille s'arrêta, suffoquée en effet par les sanglots et épuisée par son émotion. M. de Liron était pâle et triste. Chaque mot de Marguerite avait jeté le trouble dans son âme ; toute sa haine se fondait au souffle de cette parole aimée et chaleureuse. D'ailleurs ne voyait-il pas à son tour toute la générosité de celui qu'il avait regardé comme son ennemi ? Barrère les regardait avec une douce tranquillité ; la joie sur le front, comme lorsqu'on a bien fait, il s'approcha d'eux :

—Eh bien ! monsieur de Liron, refuserez-vous de serrer cette main à présent ? lui dit-il. Je ne me serais point défendu, mais j'accepte tout ce qu'a dit Mlle de Jonzac.

M. de Liron prit sa main, et, humiliant sa fierté jusqu'à se laisser tomber à genoux :

— Pardon ! monsieur, dit-il, pardon de vous avoir méconnu. Oui, Marguerite l'a dit, c'était un aveugle emportement...

— Pas de pardon ! dit vivement Barrère en le relevant, mais de l'amitié ; c'est ce que je veux.

En même temps, il serra dans les siennes les mains des deux jeunes gens avec une effusion paternelle, et s'arrêta un instant à fixer sur eux un regard rêveur ; puis, ayant appelé celui qui avait accompagné M. de Liron de sa prison jusque-là :

— Jacques, mon ami, lui dit-il, tu m'as prêté cette chambre pour ma vengeance ; aie soin de ces deux enfants jusqu'à demain, où je viendrai pour les voir et préparer leur départ ; car l'air de Paris n'est pas bon à présent ! Et vous, mes enfants, ajouta-t-il, si cela se peut, songez à moi ; que mon souvenir ne s'éteigne pas tout-à-fait !

— Jamais ! s'écrièrent ensemble M. de Liron et Marguerite. Désormais l'époux et l'épouse se souviendront qu'un homme les a fais heureux sur la terre !

—Et maintenant, reprit Bertrand Barrère avec une amère tristesse, reprenons mon vieux harnais de bataille. Qui sait si quelque jour je pourrai me sauver moi-même ?...

Puis, il sortit, et tandis que le matin naissait déjà, il rentra lentement à Paris où l'attendaient les orages et la lutte. — Ici reprend la politique ; où elle recommence, abstenons-nous.

CH. DE MAZADE.

(*Courrier français.*)

LE CHEVALIER LUZZI.

Pendant les premiers mois de mon séjour à Rome, je fus témoin d'un de ces drames palpitants d'intérêt, dont cette ville est assez souvent le théâtre.

Un cavalier napolitain, nommé Luzzi, était venu se fixer à Rome depuis l'année 1770. Sa naissance, son esprit, ses manières distinguées et surtout la beauté de son visage et l'élégante noblesse de sa taille, lui avaient, dès l'abord, facilité l'entrée des premières maisons de Rome. Parmi celles où il était accueilli avec le plus de faveur, on citait le palais du marquis de Caraglio, homme riche, libéral et fort adonné aux plaisirs.

Le marquis s'était marié dès l'âge de vingt ans (et il en avait alors trente-six), à Julia de Staroli issue de l'une des premières familles de Ravennes. Cette union était heureuse malgré l'énorme différence qui existait entre le caractère des deux époux. En effet, autant le marquis était avide de voluptés, de faste et de bruit, autant Julia paraissait aimer la solitude, le calme et la simplicité. L'esprit et la beauté de la marquise de Caraglio lui auraient assigné un rang fort élevé parmi les plus belles et les plus spirituelles femmes de Rome : elle préféra les douceurs de la retraite, le calme et la paix des champs aux vaines pompes du

monde, et se retira à Albano, bourg situé à quelques lieues de Rome, avec ses enfants et quelques domestiques. — Monsieur, dit-elle à son époux, vous vous amuserez pour moi, et je ménagerai pour vous. Quand vous serez fatigué du monde et de ses fausses délices, vous viendrez à Albano, et vous serez certain d'y trouver constamment des cœurs pleins d'amour et de respect pour votre personne.

Le marquis ne s'opposa que faiblement au départ de sa femme. Il aimait cependant Julia; mais l'austérité des mœurs de la marquise, son éloignement, son dégoût même pour tout ce qui ressemblait à une fête, à une saturnale, à une orgie, lui faisait considérer cet exil volontaire comme un surcroît de liberté.

—J'irai vous voir souvent, madame, répondit le marquis, non pas comme vous semblez le croire, pour échapper au tourbillon d'un monde dont je suis idolâtre; mais pour tâcher de puiser auprès de vous quelques-unes de ces bonnes pensées qui rafraîchissent l'âme et qui la ramènent par une pente insensible dans le sentier de la vertu.

Julia alla donc s'établir à Albano, et le marquis continua à résider dans son palais de Rome, se livrant avec plus d'entraînement que jamais à la fougue de ses passions.

Un soir, le marquis se rendit à Albano. — Madame, dit-il à Julia, vous avez toujours été pour moi bonne et indulgente, mes erreurs, mes égarements, n'ont pu depuis seize ans affaiblir la tendresse que vous me portez. Je viens vous faire une confidence, et j'hésite d'autant moins à vous la faire, que vos intérêts y trouveront peut-être leur compte.

— Parlez, Monsieur, parlez, répondit la marquise.

— Vous avez sans doute entendu célébrer, poursuivit le marquis, le talent et la beauté de la signora Broggia?

— Cette cantatrice, qui a brillé d'un si vif éclat aux théâtres de Saint-Charles et de la Scala, fit la marquise.

— Précisément. Depuis six semaines, cette charmante personne habite Rome, et je me suis empressé, avec quelques-uns de mes amis, avec Luzzi, avec Colonne, avec Chigi, avec Borghèse, de m'atteler à son char. Sans vanité, de tous mes rivaux, je crois être le moins maltraité.

— Monsieur, interrompit Julia avec dignité, épargnez-moi des détails qui feraient rougir la mère de vos enfants.

— Ah! pardonnez, pardonnez-moi, madame, reprit le marquis, je n'ai point, je ne puis pas avoir l'intention de vous affliger. Je supprime donc toute espèce de préambule, et je vous dirai qu'hier j'ai été profondément surpris en voyant briller au cou de la Broggia cette riche croix de diamants que je suis sûr de vous avoir offerte, il y a seize ans, le jour de nos fiançailles.

Et le marquis tira de sa poche le merveilleux crucifix de pierreries qui scintilla à la lueur des bougies comme le labarum de Constantin.

La marquise devint pâle, ses yeux se fermèrent malgré elle; elle tremblait de tous ses membres. Cependant cette effroyable émotion dura peu; Julia rouvrit les yeux, prit d'une main mal assurée le resplendissant joyau, et dit en s'efforçant d'imprimer à ses lèvres sèches et décolorées un sourire de joie et de satisfaction :

C'est bien ma croix de fiancée! oui, c'est bien elle!.... Me pardonnerez-vous à votre tour, monsieur, de vous avoir caché sa perte.... Ce cher gage de notre union m'a été dérobé quelques jours avant mon arrivée à Albano. L'auteur du larcin a su échapper à toutes mes recherches.....

—Et vos soupçons se sont-ils arrêtés sur quelques-uns de vos domestiques, madame?

—Sur aucun, monsieur, sur aucun. Mais maintenant il me sera facile de connaître le coupable; je vais vous suivre; je pars avec vous pour Rome, et nos efforts réunis parviendront à mettre le voleur sous la main de la justice.

— Evitons le scandale d'un procès criminel, madame. Cette croix remise en votre possession n'en sortira plus. Je suis convenu avec la Broggia de lui en faire faire une pareille. C'est une perte de quelques milliers d'écus, qu'importe! Ne vaut-il pas mieux en faire le sacrifice que de nous embarquer dans les ennuis d'une procédure sans fin et sans but. Permettez-moi, au contraire, madame, de me féliciter d'un événement qui me met à même de vous offrir une seconde fois l'emblème de la chasteté et de la fidélité conjugale. Hélas, ajouta le marquis en riant et en passant au cou de Julia le précieux bijou, c'est le démon en personne qui pare un ange du signe sacré de la rédemption!

La figure de Julia n'était plus pâle; ses yeux

n'étaient plus mornes. Son front et son regard rayonnaient alors d'un éclat surnaturel.

— Savez-vous au moins de la Broggia le nom de l'homme qui lui a donné cette croix? dit Julia.

— Elle n'a pas voulu me le dire, mais je le saurai.

— Elle vous le dira, reprit vivement Julia?

— Elle me le dira, repartit le marquis d'un air triomphant.

— Monsieur, je pars avec vous pour Rome; c'est une chose décidée. Je ne veux point faire de procès; non, je n'en ferai pas, mais... la curiosité, vous comprenez, monsieur, la curiosité d'une femme ne tient pas contre de semblables tentations. Laissez-moi partir avec vous; rendez-moi doublement heureuse, monsieur.

Le marquis ne sut pas résister aux prières de sa femme, il l'emmena à Rome. Le lendemain de leur arrivée dans cette capitale, on trouvait sur le bord du Tibre, à quelque distance des jardins du palais Caraglio, le cadavre du chevalier de Luzzi.

Ce meurtre fit grand bruit. La police romaine se mit en campagne, et un pêcheur ayant fait quelques révélations à la justice, on arrêta dans le palais même de Caraglio une jeune négresse qui était au service de la marquise depuis son enfance.

Mika (c'était le nom de cette jeune fille) avoua le crime dont elle était accusée et détailla les circonstances qui l'avaient précédé et suivi.

J'aimais, dit-elle dans son interrogatoire, le chevalier de Luzzi et je croyais en être aimée. Pour lui j'ai dérobé à ma maîtresse, à ma bienfaitrice, une croix de diamants de grande valeur. Quand j'ai su qu'il avait donné à la Broggia ce joyau, qui me coûtait déjà tant de remords, quand j'ai appris surtout que le chevalier m'était infidèle, je n'ai plus pensé qu'à la vengeance. Le lendemain de mon arrivée à Rome avec Mme la marquise, je lui ai assigné un rendez-vous sur le minuit, dans un des pavillons du jardin, et là, après lui avoir reproché son infidélité et son manque de foi, je l'ai poignardé. J'ai traîné ensuite son corps jusqu'au Tibre, où je croyais l'ensevelir pour jamais; mais Dieu n'a pas permis que ce nouveau crime restât impuni; je suis prête à mourir.

Des témoignages d'un grand poids venaient donner à ce récit tout le caractère de la vérité. On avait trouvé dans l'habit de la victime le billet qui indiquait le funeste rendez-vous; il était de l'écriture de Mika et signé par elle; le pêcheur reconnaissait également la moresque pour la personne qu'il avait vue traînant le cadavre du chevalier Luzzi.

Les juges condamnèrent la jeune fille à la mort, et elle entendit son arrêt avec un calme et une résignation extraordinaires.

Le pape fut vivement sollicité de faire grâce à cette malheureuse. Je le voudrais bien, répondit le pontife, dont la perspicacité n'était jamais en défaut, mais je ne le puis pas. J'espère cependant que Dieu attendrira le cœur des vrais coupables, et que la moresque sera sauvée, car il y a dans tout ceci un mystère que la justice des hommes ne peut pas expliquer. Laissons ce soin à la providence, elle ne nous manquera pas.

Les espérances du pape se réalisèrent. Le jour même où l'on conduisait la moresque à l'échafaud, et au moment où elle montait les fatals degrés de l'instrument de mort, des sbires accoururent en criant : Grâce! grâce! grâce! Ces cris, répétés par le peuple, suspendirent l'exécution.

Or voici ce qui était arrivé au palais Caraglio.

La marquise ayant échoué dans toutes les tentatives qu'elle avait faites pour sauver sa caméristе, ne put supporter l'idée d'abandonner à l'infamie du dernier supplice la fille généreuse qui s'était dévouée pour elle. Avec un courage et un sang-froid dignes d'une romaine, elle fit ses préparatifs de mort et convoqua au chevet de son lit deux protonotaires apostoliques, son confesseur et son époux.

— Monsieur, dit-elle à ce dernier, Dieu, dans quelques instants, va me juger; il me pardonnera, sans doute, car je meurs repentante. Serez-vous plus inflexible que Dieu et me refuserez-vous une absolution que l'Église a déjà accordée à mes prières, à mes remords et à mes larmes.

Le marquis serra la main défaillante de sa femme pour toute réponse.

— Monsieur, poursuivit Julia, je vous ai été quinze ans fidèle. Quinze ans! Le jour où vous avez introduit le chevalier Luzzi dans notre maison, j'ai cessé de l'être... Cet homme fascina mes yeux, mon esprit, mon cœur, tout mon être et me rendit coupable... Je fus adultère... Cet homme était pauvre; il ne possédait rien que son nom

sans éclat peut-être; je voulus lui assurer une existence digne de mon amour; je devins voleuse... oui, voleuse... pour lui. La croix de diamants que vous m'avez si noblement rendue n'est qu'une bien faible partie des richesses qu'il me coûte. Ce fol et honteux amour vous explique, monsieur, mon séjour à Albano. Je voulais goûter le plaisir du vice sans abdiquer les apparences de la vertu. Je voulais continuer à paraître pure, austère, économe, et j'étais moins pure, moins austère que vous, monsieur, dans mes mœurs, plus prodigue que vous dans mes dépenses. Cet homme m'avait rendue hypocrite; j'aurais dû me douter alors qu'il n'était qu'un misérable, car un amant reflète sur l'âme d'une femme bien éprise ses qualités et ses défauts. Mais mon aveuglement était si grand!!

Votre arrivée l'autre soir à Albano a déchiré le voile qui me couvrait les yeux. J'appris que j'avais une rivale, et je résolus de me venger · et je me suis vengée, monsieur. Luzzi a été poignardé de ma main; cette main que vous sentez si froide et si lourde, a seule enfoncé le fer vengeur dans ce cœur de boue!

— Ma fille, dit le confesseur en élevant un christ sur la tête de Julia, que dites-vous?

— Laissez, laissez, mon père, repartit la marquise, ce sera mon dernier blasphème.

Mika, ma chère Mika, qui, par un dévouement sublime, s'est accusée des crimes que j'ai commis, ignorait tout, continua la marquise. Je la laissai assumer sur sa tête cette responsabilité effroyable; je croyais la sauver et par conséquent me sauver moi-même. Mes efforts ont été inutiles: on veut qu'elle périsse; mais elle ne mourra pas, puisque je m'accuse. Sauvez-la donc, monsieur; sauvez-la, et que cette déclaration suffise pour briser les fers qu'elle ne mérite pas. Quant à moi, le glaive de la loi ne peut plus m'atteindre; je suis hors de la justice des hommes. Cher époux, pardonne-moi; mon père, bénissez-moi.

Le marquis allait déposer le baiser du pardon sur le front de Julia, quand le prêtre le repoussa en lui disant: — Vous n'avez plus devant vous qu'un cadavre; priez pour votre femme et songez à votre salut, monsieur.

— Quoi, ma Julia! exclama le marquis. — Est morte, repartit le prêtre; elle s'est empoisonnée! Les crimes ne marchent jamais seuls.

Le marquis de Caraglio fut si terrifié de cette mort qu'il se retira dans un couvent des Camaldules où il mourut quelques années après. J'assistai à sa prise d'habit qui eut lieu vers la fin de 1773.

BERRYER père.

(*Le Droit*).

LA VILLA JULIANA.

Le jour allait finir, le soleil se débattait à l'horizon dans une mer de feu et, au moment de s'éteindre, le roi de l'espace jetait sur toute la nature les plus splendides couleurs. C'était, au ciel, une éblouissante gradation de nuances qui commençait au cramoisi le plus foncé pour finir au rose le plus diaphane; et sur la terre, au sommet des forêts et à la superficie des fleuves, de magiques reflets d'or, de pourpre et d'azur. Immense et prodigieux mirage où se faisait sentir la main toute puissante du créateur.

A quatre lieues de Florence, au sommet d'une montagne d'où l'œil pouvait embrasser ce merveilleux spectacle, un jeune cavalier montant un cheval noir d'une robe éclatante et lustrée, était arrêté, immobile et rêveur, en face de ce tableau sublime, et à l'ampleur de son front, à ses traits fortement accentués, au feu sombre et inspiré qui roulait au fond de son œil noir, on voyait que cet homme comprenait toute la grandé et magnifique poésie qu'il avait sous les yeux.

Lui-même, sans s'en douter, ajoutait quelque chose de mystérieux et de bizarre à ce tableau grandiose. Avancé sur la pointe de cette montagne agreste, avec son cheval noir, son pourpoint et sa toque de velours, dont la couleur d'un cramoisi foncé semblait un reflet de l'horizon, on eût pu le prendre, à son immobilité, ainsi qu'à sa pose

d'une noblesse et d'une gravité sculpturales, pour une belle statue équestre.

Il resta dans cette attitude contemplative jusqu'à ce que le soleil se fût englouti tout entier dans les vagues de flamme qui l'entouraient, jusqu'à ce qu'il eût vu pâlir et s'éteindre peu à peu les couleurs magnifiques qui flamboyaient au ciel et sur la terre; puis quand le crépuscule vint jeter sur toute la nature sa teinte uniforme, si vague et si rêveuse, il secoua son engourdissement et en une seconde, cheval et cavalier disparurent comme un songe.

Après avoir dévoré l'espace d'une lieue environ avec une rapidité fantastique, franchissant les haies, les ravins et les fondrières, comme s'il eût compté sur la protection de quelque génie tout-puissant pour le garantir de la mort qu'il bravait à chaque pas, il s'arrêta tout-à-coup devant un château dont un large fossé et un formidable pont-levis défendaient l'entrée.

C'était autrefois un château fort dont on avait fait une villa telle que l'eût pu rêver la riante et féconde imagination de Bocace. Le jeune homme en fit le tour au pas de son cheval, et à l'aspect des merveilleux points de vue qui se déroulaient sous ses regards, il murmura involontairement les beaux vers où le Tasse décrit les jardins d'Armide, car l'admirable poème du sublime et infortuné Torquato était déjà dans toutes les bouches, et tout en récitant ces vers, il se demandait s'il devait en croire ses yeux et si la puissance de la poésie ne faisait pas jaillir à ses regards des tableaux imaginaires.

C'est qu'en effet il semblait que la baguette d'une fée eût pu seule produire et réunir dans un même lieu des aspects si divers et si enchanteurs. D'un côté se déroulait, comme un éblouissant tapis, une prairie toute diaprée de fleurs rouges et bleues, et au bout de la prairie s'étendait une immense nappe d'eau parsemée de petites îles qui s'étalaient là comme un écrin d'émeraudes sur un manteau de satin. Après cette vue qui rappelait au jeune homme les frais et calmes paysages du nord, venait tout-à-coup une large fondrière avec un amas de roches calcinées, d'où s'élançaient çà et là des bananiers, des mélèzes, des aloës, des palmiers et beaucoup d'autres de ces arbres si riches et si vigoureux, que peut seul produire le sol de l'Amérique. La nudité aride de ces roches pittoresques, sur lesquelles le soleil avait étalé de belles teintes brunes et dorées, remua dans l'âme du jeune homme la chaude et large poésie dont elle débordait; il y avait une affinité intime et mystérieuse entre son organisation et la grandeur sauvage de cette nature abrupte et vivace, entre les passions qui dévoraient son cœur et cette végétation luxuriante. Il s'oublia longtemps devant ce torrent désolé, et lorsqu'il le quitta, ce ne fut pas sans retourner souvent la tête pour le voir une fois encore.

Mais un tableau délicieux captiva surtout son attention; c'est alors qu'il put fermement se croire transporté en face du jardin de quelque magicienne, tant ce spectacle était étrange et pour ainsi dire impossible. Au milieu d'une grande pelouse, que coupait en deux une arcade de verdure, jaillissait un château d'eau, retombant en cascades dans un large bassin de marbre blanc; de grands arbres entouraient cette pelouse de toutes parts, et à travers quelques percées habilement ménagées entre leurs longues files de panaches verts, se montraient çà et là, dans un lointain brumeux, soit une vieille tourelle aux arrêtes ébréchées par le temps, soit, au sommet de quelque obscur labyrinthe, un belvédère cachant sa vétusté sous des guirlandes de liserons aux clochettes bleues. Et puis des daims apprivoisés s'élançaient du fond de ces bois et venaient jouer sur la pelouse; de beaux oiseaux au bec recourbé, au gosier sonore, au plumage éclatant, se balançaient au haut des arbres, poursuivis de branche en branche par des sapajous, dont les cris perçants retentissaient dans la forêt chaque fois qu'ils voyaient ceux-ci s'envoler à leur approche et fendre l'air à tire d'aile.

Une vingtaine de personnages des deux sexes, portant tous des vêtements aussi somptueux qu'élégants, étaient réunis autour du bassin; la liberté la plus douce et la familiarité la plus intime semblaient régner dans cette société; ceux-ci couraient après les daims, qui se laissaient approcher et jouaient avec eux; ceux-là riaient et causaient en se promenant bras dessus, bras dessous; la plupart étaient étendus sur l'herbe, les uns prenant, parmi les fleurs, un repas champêtre, les autres jouant aux dez ou chantant en s'accompagnant de la mandoline, tous paraissaient sous l'influence d'une joie pure et sans mélange; leur front ra-



Drawn by T. Stothard. Imp. de Lauderer r. St Jacques en Paris. Engraved by F. Engleheart

La Villa Juliana

dieux, leur bouche souriante et épanouie ne tra-

dieux, leur bouche souriante et épanouie ne trahissaient aucun chagrin du passé, aucun souci du présent, ni de l'avenir, et c'était quelque chose de délicieux et d'enivrant que de les voir ainsi s'ébattre avec l'ingénuité insoucieuse de l'enfance, sous ce beau ciel d'azur, à l'ombre de ces grands arbres verts et aux fraîches émanations de cette magnifique cascade dont le murmure était si mélodieux à l'oreille.

Une seule personne tranchait vivement dans cette joyeuse réunion et jetait, par sa présence, quelque chose de mystérieux et d'étrange sur cette scène d'un si charmant aspect. C'était une jeune fille, plus jeune et plus jolie que toutes celles qui l'entouraient, sa démarche était parfois brusque et saccadée, parfois lente et mélancolique, et son regard errait tantôt çà et là, vif et distrait et tantôt se fixait à terre sombre et morne. Il y avait en elle tous les signes de la folie, cependant nul ne paraissait s'intéresser à sa position, nul ne semblait même s'apercevoir de sa présence, et les jeux, les rires, les chants continuaient devant elle sans que pas un de ces individus s'inquiétât de la pauvre insensée.

Une indifférence si profonde pour une infortune si touchante, surtout dans un âge pareil, une joie si calme et si franche en face de la folie, c'était là quelque chose de bizarre et d'inexplicable qui parut agir violemment sur l'imagination du jeune cavalier témoin de cette scène, car il souffrait pour cette jeune fille, cependant il resta toujours, fixé là, par un sentiment irrésistible.

La pauvre folle était arrivée près du bassin, là, elle s'agenouilla, cueillit autour d'elle des pâquerettes et des boutons d'or, les réunit en bouquet et les ayant trempés dans l'eau, elle se leva, s'approcha à pas lents de ceux qui mangeaient, étendus sur l'herbe, et dispersa ses fleurs sur leurs mets, en murmurant quelques mots d'un air triste et grave. Ceux-ci ne levèrent même pas la tête pour la regarder, ils jetèrent loin d'eux les pâquerettes et les boutons d'or, et continuèrent leur repas comme si rien ne l'eût interrompu. Alors la jeune fille ramassa une à une ses pauvres fleurs dédaignées, devant chacune d'elles elle s'agenouilla et lui adressa quelques mots en l'inondant de ses larmes, et, lorsqu'elle les eut toutes réunies, elle les porta à un jeune paon, qui les mangea dans sa main. Quand il n'en resta plus une seule, elle dénoua un cordon d'or et de soie qui entourait sa taille, et l'attacha au cou du paon, avec lequel elle disparut dans la forêt.

A peine était-elle partie, que ceux qu'elle venait de quitter furent tous debout en un clin d'œil, immobiles et stupéfaits comme si la foudre eût éclaté sur leurs têtes. C'est que le jeune cavalier qui avait suivi avec tant d'intérêt tous les gestes de la folle, avait fait franchir à son cheval le large fossé qui entourait le château, et d'un seul bond, il se trouvait au milieu d'eux. Pendant quelques instants ils restèrent confondus d'un pareil trait d'audace; mais le premier moment de surprise passé, tous les hommes s'élancèrent avec indignation vers cet inconnu qui venait si imprudemment exciter leur colère, et l'un deux, le saisissant à la gorge, le jeta à bas de son cheval.

Le jeune homme se releva si brusquement, qu'à peine s'aperçut-on qu'il avait touché la terre, et se dressant en face de celui qui venait de le terrasser, il lui jeta un regard terrible et tira à moitié son poignard du fourreau. Cependant il ne tenta pas de mettre à exécution la menace très significative que contenait ce geste énergique. L'homme qui l'avait si grièvement insulté était d'une haute taille, et si vigoureusement constitué, qu'il semblait de force à le broyer dans ses mains; ses tempes dégarnies par le frottement du casque, son front élevé, calme et intrépide, les larges moustaches qui lui couvraient la moitié du visage, et puis son air froid et ironique, son attitude imperturbable en face de ce poignard qui menaçait sa poitrine, tout cela lui donnait un aspect singulièrement imposant, et soit que son adversaire fût atterré par ces dehors peu encourageants, soit qu'une autre pensée, traversant tout-à-coup son esprit, eût changé sa résolution, il renfonça son poignard, releva tranquillement sa toque, qui avait roulé loin de lui, et revenant à l'homme dont il avait reçu un si sanglant affront:

—Comment vous nomme-t-on, lui dit-il?

—Je veux bien vous le dire, répondit celui-ci, mais je vous donnerai auparavant un petit avis qui probablement refroidira votre curiosité.

—Voyons l'avis.

—Il y a un an environ, un particulier que j'avais un peu brutalisé, ... comme vous, me demanda mon nom, ... comme vous, et le lendemain, le pauvre diable avait laissé mon épée lui

passer au travers du corps; et celui-là était le huitième que je guérissais du péché d'indiscrétion. Tenez-vous toujours à savoir mon nom ?

–Toujours.

—Eh bien, mon pauvre ami, apprenez donc que je suis le capitaine Hector Fiaramonti.

—Je ne l'oublierai pas.

—C'est bien le diable si, en vingt-quatre heures, vous en perdez le souvenir, car j'ai pour habitude d'agir grandement avec mes adversaires, je leur accorde toujours vingt-quatre heures d'existence avant de les envoyer savoir des nouvelles de Satan.

—C'est une générosité que je veux reconnaître en vous donnant un avis à mon tour.

—Ce doit être quelque chose de curieux.

—Vous en jugerez: voyez-vous ceci?

Il montra du doigt deux cicatrices profondes qu'il avait reçues, l'une à la tempe, l'autre au-dessus du sourcil gauche.

— Un homme presque aussi robuste que vous, reprit-il, et peut-être aussi habile au maniement des armes, m'offensa un jour grièvement, il y a de cela deux ans. Je l'appelai sur le terrain, et il y vint en me raillant, car alors j'étais plus frêle et plus délicat qu'aujourd'hui; mais je ne calculais ni ma force, ni ma science à l'escrime. Il arriva ce qu'on devait prévoir naturellement: je restai sur le pré avec cette blessure à la tempe, qui me mit à deux doigts de la mort et me cloua au lit pour une année entière. Ma première pensée, dès que je fus guéri, fut de me remettre à la recherche de mon vainqueur; et après avoir parcouru toute l'Italie, je le rencontrai à Milan. Nous nous battîmes une seconde fois, et je reçus encore une blessure presque mortelle, celle dont vous voyez la marque au-dessus du sourcil. Ces deux échecs, dont les conséquences avaient failli m'être si funestes, n'avaient cependant pas apaisé la soif de vengeance qui me dévorait; et dès que j'eus recouvré la force et la santé, je courus à Rome, où j'avais appris que se trouvait mon ennemi. Il se mit à me rire au nez quand je lui demandai un troisième combat; mais une heure après, il ne riait plus.

— Vous l'aviez blessé ?

— Je l'avais tué. Capitaine Hector Fiaramonti, rappelez-vous cette histoire, je vous en ferai bientôt souvenir. Et maintenant, messeigneurs, le prince Viraldi est-il parmi vous ?

— Il est devant vous, répondit un vieillard dont la barbe blanche et la figure grave et triste inspiraient le respect.

— Prince, consentez-vous à m'accorder un moment d'entretien ?

— La manière dont vous vous êtes présenté chez moi, signor, serait un motif suffisant pour que je me crusse en droit de vous refuser, cependant je vous trouve déjà trop puni par la leçon que vous a infligée le capitaine Hector, c'est pourquoi je ne veux pas me montrer rigoureux à votre égard; je vous écouterai donc, mais devant ces seigneurs et ces dames, qui sont mes amis, et lorsque vous m'aurez dit votre nom.

— Je me nomme... Fiorentino.

— Et vous êtes dans les armes, sans doute, autant que j'en puis juger par votre extérieur ?

— Non, j'exerce une autre profession.

— Et qu'avez-vous donc de si important à me communiquer ? qu'êtes vous venu faire chez moi ?

— Je viens guérir votre fille, si vous voulez me confier sa santé.

— Vous ! s'écria le prince, en jetant un regard stupéfait sur ce jeune homme dont l'extérieur ne réunissait aucune des qualités qu'on a exigées de tout temps dans un médecin.

Il dit un mot à l'oreille d'un autre vieillard au visage austère et imposant; celui-ci lui répondit par un sourire d'incrédulité, et jeta sur Fiorentino un regard plein du plus profond mépris.

— Je vous remercie, répondit enfin le prince; mais voici messire Pezzolini, dont la réputation est répandue par toute l'Italie, qui s'est chargé de cette guérison.

Il montra du doigt le vieillard auquel il venait d'adresser la parole.

— Et depuis un an que messire Pezzolini a entrepris cette tâche, dit Fiorentino, à quoi a-t-il abouti ? à rien : il n'est pas plus avancé aujourd'hui que le premier jour. Eh bien ! moi, si vous voulez vous en rapporter à mon talent, je m'engage à la guérir en trois jours.

— Ce jeune homme est fou, dit dédaigneusement messire Pezzolini.

— Il est fou, répéta le capitaine Fiaramonti en lui tournant le dos.

Le prince jeta un regard de commisération sur

Fiorentino et s'éloigna, suivi de toute sa société.

Mais le jeune homme courut à lui, et lui barrant le passage :

— Prince, lui dit-il, pardonnez-moi d'insister encore, mais c'est que j'ai la conviction profonde de réussir dans la guérison que je veux entreprendre. Je ne puis vous proposer ma vie en garantie, puisque je dois la jouer avec le capitaine Fiaramonti; mais je vous offre Uzelin, mon fidèle coursier, auquel j'attache plus de prix qu'à ma vie.

Le prince Vivaldi jeta un regard irrésolu sur ceux qui l'entouraient; une volonté si tenace l'ébranlait malgré lui.

— Remarquez bien, reprit Fiorentino, que depuis un an qu'elle est devenue folle, votre fille en est toujours au même point, et que plus sa maladie se prolonge, plus la guérison en devient difficile. Que cette folie dure un an encore, et, sans vouloir mettre en doute le talent de messire Pezzolini, je réponds qu'elle sera incurable.

— Et vous prétendez faire ce qui serait au-dessus de la science du signor Pezzolini?

— Je le prétends, et je demande trois jours pour en donner la preuve.

— Que dites-vous de cette assurance, signor? dit le prince au vieillard.

— Je dis, prince, que voici la première fois que je vois un fou guérir la folie. Si cependant vous voulez en faire l'épreuve, j'avoue que je n'en suis pas moins curieux que vous-même.

— Ainsi, c'est entendu, dit Fiorentino, la santé de votre fille m'appartient dès ce moment, et pendant trois jours j'en prends sur moi la responsabilité.

— Eh bien, soit, j'y consens.

— Et si, dans trois jours, je n'ai pas rempli mon engagement, mon pauvre Uzelin est à vous. Un mot encore, tous les moyens qu'il me plaira employer pour arriver à mon but, pourvu que le signor Pezzolini les reconnaisse sans danger, seront laissés à ma disposition?

— Cela va sans dire.

— Au surplus j'agirai toujours sous vos yeux et sous ceux de toutes les personnes ici présentes. Et maintenant que vous m'avez accepté, prince, j'ai plusieurs renseignements à vous demander; il serait bon que je connusse la cause de cette folie et les moyens qui ont été employés pour la guérir.

— Asseyons-nous sur cette pelouse, mon jeune signor, et je vais vous satisfaire.

Toute la société, hommes et femmes, s'assit sur l'herbe, et Fiorentino prit place au milieu d'eux, soutenant, avec un sang-froid impassible, les regards railleurs qu'on lui jetait de toutes parts.

— Signor, je vous écoute, dit-il au prince.

Le prince commença.

— Lorsque je perdis la princesse, dit-il en étouffant un soupir, j'envoyai cette pauvre enfant à ma sœur, au petit village de V...., voulant l'éloigner, pour quelque temps, du lieu où venait de mourir sa mère. Je la laissai là six mois, au bout desquels j'écrivis à ma sœur de me la renvoyer, attendu que j'étais décidé à conclure le mariage qui était déjà résolu, avant son départ, entre elle et le capitaine Fiaramonti. Le serviteur que j'avais chargé de porter cette lettre revint quelques jours après avec une réponse de ma sœur, qui me priait de lui laisser Vannina quelque temps encore, se sentant malade, et trouvant dans sa société un grand soulagement aux souffrances qu'elle endurait. Je ne pouvais refuser sans cruauté; je lui laissai donc ma fille, malgré les instances du capitaine, que ce nouveau délai désespérait, et j'attendis patiemment qu'elle fût entièrement rétablie pour me la renvoyer.

Cependant ne la voyant pas revenir après deux mois d'attente, je me décidai à l'aller chercher moi-même et je partis avec le capitaine, qui voulut absolument m'accompagner pour revoir quelques jours plus tôt celle qui allait devenir son épouse. Mais nous étions loin de prévoir, l'un et l'autre, ce qui nous attendait au bout du voyage. Nous arrivâmes chez ma sœur après deux jours de marche : elle était morte! je voulus embrasser ma fille, elle jeta un cri perçant à notre aspect et tomba sans connaissance sur le carreau; et lorsqu'on la releva, elle était folle! Fallait-il attribuer cette catastrophe à la douleur que lui avait causée la mort de sa tante? ou bien notre apparition subite en était-elle la cause? c'est ce que j'ignore encore. J'interrogeai tous ceux parmi lesquels elle avait vécu, sur ses plaisirs, sur ses habitudes, sur les personnes qu'elle fréquentait, recueillant les plus petits détails, dans l'espoir d'y trouver quelque circonstance qui pût m'éclairer; je n'appris rien, sinon que, pendant la maladie de sa tante, Van-

nina allait souvent passer une partie de ses journées dans un château voisin où elle s'était liée d'amitié avec une jeune fille de son âge. Je me rendis à ce château, il n'était plus habité depuis quelques jours.

Nous revînmes ici avec elle, le cœur désolé, et j'appelai aussitôt messire Pezzolini, le priant de ne rien ménager et d'employer, pour guérir mon enfant, tous les moyens qui seraient en son pouvoir, quoi qu'il pût m'en coûter. Messire Pezzolini me dit qu'il fallait que ma fille eût sans cesse devant les regards des tableaux gracieux, autour d'elle une société enjouée, enfin qu'elle reçût souvent des impressions nouvelles et toujours douces. Il était très important surtout, me dit-il, qu'on lui laissât sa plus grande liberté et que nul ne parût s'inquiéter de ses mouvements, quelque insensés qu'ils fussent. Toutes ces instructions ont été scrupuleusement suivies, j'ai fait en sorte que les regards de ma pauvre Vannina pussent reposer sur une nature toujours belle et variée; j'ai réuni autour d'elle cette société d'amis dévoués qui secondent mes efforts de tout leur pouvoir, et enfin personne ne paraît entendre ses paroles incohérentes, ni voir ses gestes insensés. Voilà tout ce que nous avons tenté, et jusqu'à présent tous ces moyens sont restés sans résultat, aucune lueur de raison ne s'est fait apercevoir en elle.

— Eh bien, signor Fiorentino, dit ironiquement messire Pezzolini, approuvez-vous ce que j'ai fait?

— Je l'approuve fort, ce qui ne m'empêchera pas d'adopter une marche tout opposée. C'est un plan que j'ai combiné d'après les remarques que j'ai faites sur la nature humaine.

— Nous allons voir quelque chose de curieux, je pense?

— Vous verrez s'accomplir une guérison que vous n'aurez pu opérer; je ne crois pas qu'il y ait rien là de rare, ni de nouveau pour vous.

— Ce que je vois de plus clair dans cet arrangement, dit le capitaine Fiaramonti, c'est que le signor Fiorentino y gagne deux jours d'existence sur lesquels il ne devait pas compter, ce qui prouve que c'est un habile homme.

— Vous n'avez plus aucune particularité à m'apprendre sur votre fille? dit Fiorentino au prince, sans répondre à cette insolence.

— Vous me rappelez que j'en oublie une assez bizarre. Parmi les amis qui ont bien voulu venir s'enfermer ici avec moi, il se trouve un jeune sculpteur, le signor Gabuzzi, que voici là, assis à votre côté. Comme il ne pouvait renoncer à son art, il s'est fait un atelier dans mon château; ma fille y va souvent et paraît éprouver le plus vif plaisir à considérer, l'une après l'autre, les productions de son ciseau. Il s'est trouvé surtout un vase de bronze pour lequel elle a montré un goût si vif, que mon jeune ami a voulu le faire placer dans sa chambre, et elle passe souvent des heures entières à l'admirer, le couvrant quelquefois de baisers ou l'inondant de larmes.

— Et y a-t-il ici quelque personne qu'elle paraisse affectionner particulièrement.

— Oui, elle montre une prédilection très marquée pour le capitaine Fiaramonti.

— Très bien, voilà qui s'arrange parfaitement avec mon plan. Il ne me manque plus qu'une chose et la guérison de votre fille est infaillible; il faudrait que l'une de ces jolies signore consentît à me considérer, pendant une heure seulement, comme un amant aimé. — Belle signora, dit Fiorentino à une jolie personne assise à quelques pas de lui, refuserez-vous de vous prêter à cette petite comédie?

— Je le ferai, au contraire, très volontiers, signor.

— Le sacrifice que j'ai à demander au signor Gabuzzi et au capitaine Fiaramonti est un peu plus dur, mais je ne doute pas cependant qu'ils ne soient assez généreux l'un et l'autre pour me l'accorder.

— Que puis-je pour votre service, dit l'artiste?

— Il me faut votre vase de bronze.

— Et moi, dit le capitaine?

— Il me faut votre vie. Quand j'aurai brisé l'un et l'autre, la princesse ne sera plus folle, et dans trois jours, capitaine, elle aura recouvré la raison.

II.

Le lendemain, dès le point du jour, tous les hôtes de la Villa Juliana, hors Fiorentino, étaient réunis autour du bassin. On causait de cet étrange personnage et la conversation était fort animée, car l'engagement audacieux qu'il avait pris la veille et dont il allait tenter la première épreuve, trouvait autant d'enthousiastes que d'incrédules. Les femmes surtout, toujours amateurs du mer-

veilleux, le défendaient avec chaleur contre les attaques du capitaine Fiaramonti, qui le représentait comme un méprisable aventurier.

— Si c'était un homme de cœur, disait le capitaine, eût-il supporté de sang-froid, comme il l'a fait hier, le plus sanglant outrage que puisse subir un homme?

— Mais vous n'avez donc pas remarqué, capitaine, observa le sculpteur Gabuzzi, de quelle fureur étincelait le regard qu'il vous a lancé en se relevant et avec quelle rapidité il a porté la main à son poignard pour tirer vengeance de cet affront?

— Au contraire, répliqua le capitaine, j'ai très bien remarqué tout cela, mais j'ai vu aussi, et vous l'avez tous vu comme moi, que cette grande colère s'est apaisée subitement dès qu'il s'est aperçu à qui il avait affaire.

— C'est égal, je ne puis croire que cet homme soit un lâche; il y a quelque chose en lui qui dément trop complétement une pareille opinion.

— Vous pensez donc qu'il ne cherchera pas à s'esquiver pour éviter de se battre avec moi?

— Je le crois fermement.

— Et avez-vous la même confiance en sa science que dans sa bravoure?

— Non, et cependant je ne la nie pas; je ne puis me résoudre à porter un jugement à ce sujet avant d'assister à la première épreuve, dont nous allons être témoins tout à l'heure.

— Si toutefois il ose la tenter, car je ne le vois pas venir.

— Le voici, capitaine.

Fiorentino arriva en effet parmi ceux qui l'attendaient si impatiemment et avec des sentiments si divers; il avait l'air ferme et décidé, grave et réfléchi.

— Prince, et vous signora, dit-il au prince Vivaldi et à la jeune femme qui devait le seconder dans sa tentative, la princesse Vannina est en ce moment dans la prairie, au bord de la grande pièce d'eau, veuillez me suivre de ce côté.

Ils partirent tous trois, et tout le monde les suivit à quelque distance jusqu'au milieu de la prairie.

Là, Fiorentino les pria de s'arrêter, ainsi que le prince Vivaldi, et s'avançant seul avec la jeune signora; ils allèrent s'asseoir tous deux sur l'herbe, à quelques pas de la pauvre insensée, qui regardait l'eau clapoter à ses pieds.

— Votre nom, ma belle signora, dit Fiorentino à la jeune femme? ou celui qu'il vous plaira me donner?

— Mon nom est Giulia.

— Eh bien, ma charmante Giulia, veuillez vous imaginer un moment que vous m'avez donné toute votre âme et me laisser prendre, sans vous fâcher, les légères faveurs qu'on accorde à un amant aimé.

— Allez, signor, dit en riant Giulia, je ne m'y oppose pas.

— Et mettez-vous bien dans l'esprit, divine signora, qu'il est très important, pour le succès de ce que nous allons tenter, que vous exécutiez tout ce que je vais vous dire avec la plus rigoureuse ponctualité.

— Commandez, j'obéirai.

— D'abord il faut que je m'asseoie un peu plus bas que vous, comme cela, bien; puis ma tête reposera à moitié sur vos genoux et ma bouche effleurera votre main tout en vous parlant.

— Je présume que c'est tout.

— C'est tout, quant à la pantomime, ô ma Giulia! mais j'ai à vous adresser des paroles d'amour et il faut que vous m'en répondiez.

— Cela me paraît un peu singulier.

— Ce n'est qu'un jeu; et puis ne m'avez-vous pas promis de m'obéir en tout avec la docilité d'un enfant.

— Eh bien, soit, murmurez à mon oreille vos paroles d'amour, et je ferai tous mes efforts pour ne pas demeurer en reste.

— Je commence, car voici la princesse qui se retourne de notre côté.

La pauvre fille en effet venait d'apercevoir les deux jeunes gens dans la position indiquée par Fiorentino, et à leur aspect elle éprouva comme un saisissement subit; puis elle s'avança lentement vers eux, la bouche souriante et le front radieux. Dès qu'il la vit approcher, Fiorentino pencha tout-à-fait sa tête sur les genoux de la belle Giulia et se mit à lui tenir le langage dont ils étaient convenus.

A ce moment décisif, nul ne songea plus à plaisanter, l'anxiété la plus vive s'empara de tous les esprits, et le prince Vivaldi surtout, le cœur

palpitant, le regard fixé sur son enfant, se sentit défaillir sous le poids de l'émotion.

Vannina s'approcha tout-à-fait de Fiorentino et elle se pencha un peu de côté pour mieux entendre les paroles qu'il adressait à Giulia.

— Vois-tu, ma Giulia, disait le jeune homme, vois-tu ces eaux si calmes, ces îles si vertes, cet horizon d'un azur si pâle et si doux? vois-tu, là-bas, ces grands peupliers à moitié perdus dans la brume du fleuve? vois-tu cette barque qui descend si lentement le long de la rive fleurie? eh bien, ma Giulia, si tu veux venir en France avec moi, avec moi qui t'aime plus que Dieu, plus que mon frère et ma sœur, voilà les beaux sites que nous aurons sans cesse sous les yeux et que nous parcourrons ensemble, car alors nous serons unis.

— Eh! pourquoi donc, mon Fiorentino, répondit Giulia, abandonnant sa main aux lèvres du jeune homme, pourquoi irions-nous chercher si loin des plaisirs que nous trouvons ici, dans cette belle Italie où nous sommes nés tous deux?

— Mais ne sais-tu pas, Giulia, qu'en restant ici nous ne serons jamais unis? ne sais-tu pas qu'on t'a déjà choisi un autre époux? pourras-tu vivre heureuse loin de Fiorentino? veux-tu qu'en te voyant au pouvoir de son rival, il meure de douleur à tes pieds? ô ma Giulia, ton cœur est pur et calme comme l'onde de ce lac immobile, mais le mien est mobile et orageux comme une mer en furie, ne soulève pas les tempêtes qu'il sent déjà bouillonner en lui.

— Il est donc bien vrai que tu m'aimes, mon Fiorentino?

— Si je t'aime!

Il fut interrompu par Vannina qui, posant sa main sur l'épaule de Giulia, lui dit, en lui jetant un regard voilé de larmes :

— Bonjour Vannina.

Giulia tressaillit.

— Voici la première fois qu'elle prononce son nom, dit-elle à l'oreille de Fiorentino.

— Je ne pousserai pas l'épreuve plus loin aujourd'hui, répondit celui-ci à voix basse, c'est assez pour un jour.

— Te voilà donc revenue près de moi, Vannina, reprit la folle? je te croyais morte; il y a si longtemps que je ne t'ai vue?

— Tu te souviens donc de moi, lui dit Giulia?

— Oh! oui, je me rappelle bien t'avoir vue, il y a longtemps, dans une belle prairie avec ton fiancé.

— Mon fiancé?

— Oui, ton fiancé, le signor....

Elle passa sa main sur son front, comme pour rappeler ses souvenirs.

— Le signor Fiorentino, dit Giulia?

— Non, non, c'était le capitaine... le capitaine Hector Fiaramonti; on vous avait mariés et tu étais bien malheureuse... oui, bien malheureuse, murmura-t-elle d'un ton distrait.

Et elle tomba dans une rêverie profonde.

— Laissons-la seule, dit Fiorentino à Giulia.

Ils se levèrent tous deux et s'éloignèrent sans que la jeune fille s'aperçût de leur départ. Elle resta assise à la même place, immobile et les yeux fixés à terre.

— Eh bien, dit le prince à Fiorentino?

— Demandez à la signora Giulia, répondit le jeune homme, elle vous dira que j'ai déjà fait plus en une heure que le signor Pezzolini en une année.

— Je ne sais ce que j'en dois penser, dit la belle Giulia, mais votre fille a prononcé son nom, et quoique ses paroles fussent incohérentes comme toujours, son esprit a pu retrouver quelques vagues souvenirs du passé.

Ce léger progrès transporta de joie le malheureux père qui, dès ce moment, vit sa fille sauvée.

— Ne vous laissez pas aller si vite à la joie, lui dit le signor Pezzolini, il serait cruel pour vous de voir s'évanouir un espoir trop tôt conçu.

— Mais ne m'avez-vous pas dit vous-même, répliqua le prince, que le jour où ma fille prononcerait son nom, sa guérison deviendrait presque assurée?

— Oui, prince, mais dans le cas où j'eusse dirigé seul sa maladie, parce que alors j'aurais eu la conviction que ce résultat était dû bien réellement à mes soins et non au hasard; mais nous verrons la seconde épreuve du signor Fiorentino, qui nous l'a promise pour demain, je crois.

— Oui, signor, pour demain, et je puis vous répondre d'avance que demain, comme aujourd'hui, le hasard me sera toujours favorable.

— Toujours? dit le capitaine Fiaramonti, jetant à Fiorentino un regard ironique.

— Je l'espère, répondit celui-ci en toisant le capitaine avec sang-froid.

Le lendemain le sculpteur Gabuzzi était dans son atelier, lorsqu'il vit entrer Fiorentino. Les deux jeunes gens se mirent à causer aussitôt sur un ton amical ; une secrète sympathie les attirait l'un vers l'autre.

— Savez-vous, dit l'artiste, que vous avez soulevé ici bien des haines contre vous?

— Je m'en inquiète peu, dit Fiorentino, mon seul but et mon seul souci sont d'arracher cette jeune fille au sort affreux qui pèse sur elle.

— Tenez, il est une chose qui me chagrine, c'est de penser que vous allez vous battre avec le capitaine Fiaramonti qui, je vous le jure, est un adversaire fort dangereux.

— Vous ne me croyez donc pas de force à me mesurer avec lui?

— Franchement, non ; outre sa supériorité physique, il a encore sur vous l'avantage de manier l'épée avec une adresse sans égale, j'ai donc toute raison de craindre pour vous les suites de ce combat, et je vous estimerai heureux si vous en êtes quitte pour une blessure, si grave qu'elle soit.

— J'espère en être quitte à moins. Mais c'est assez parler de moi ; causons un peu de vous, signor. Vous avez donc voué votre vie à l'art de la sculpture et, autant qu'en peut juger un ignorant comme moi, vous y êtes fort habile, car voici un torse admirable, et votre vase de bronze, que je viens de voir dans la chambre de la princesse, m'a paru du plus beau travail.

- Diable ! signor, vous n'êtes pas dégoûté. Savez-vous de qui sont ces deux morceaux?

— De vous, je pense.

— De moi ! ah ! je donnerais de bon cœur dix ans de ma vie pour les avoir faits.

— Quels en sont donc les auteurs ?

— Le torse est de Michel-Ange et le vase de Benvenuto Cellini.

— Je ne m'étonne plus s'ils ont attiré mon attention.

— Ah ! c'est qu'il n'est pas un homme, artiste ou non, qui puisse rester froid devant les produits de pareils hommes.

— Vous paraissez éprouver pour eux un enthousiasme bien ardent ?

— Après Dieu et la nature, il n'est rien que j'admire à l'égal de leur génie.

— Vous êtes leur ami ou leur élève, peut-être ?

— Plût à Dieu ! ce fut là, de tout temps, mon vœu le plus cher, mon rêve de prédilection, mais il m'a fallu y renoncer.

— Eh ! pourquoi ?

— Michel-Ange est un esprit sombre qui ne se plaît que dans la solitude et l'isolement. Quant à Benvenuto Cellini, il mène une vie trop vagabonde pour trouver le loisir de former un élève. Il me faut donc renoncer à étudier sous aucun de ces deux grands hommes, et je vous le dis, c'est pour moi un chagrin de tous les instants, car je ne doute pas que sous leur habile direction, et en m'inspirant tous les jours de leur génie, je ne fisse de rapides progrès, tandis qu'abandonné à mes seules inspirations, je resterai médiocre, et mon nom ne sortira jamais de l'obscurité

— Admirant si fort ces deux hommes, vous devez attacher beaucoup de prix à ce qui sort de leurs mains.

— Beaucoup plus que vous ne pourriez le croire, signor ; ce torse et ce vase étaient pour moi un trésor inestimable, et ce n'est pas sans une cruelle souffrance que je vous en abandonne la moitié ; mais vous assurez que ce sacrifice est nécessaire pour rendre la raison à la fille de mon vieil et malheureux ami, je me résigne.

—Vous êtes un noble cœur, dit Fiorentino avec une expression qui remua vivement le jeune artiste, et je serai fier de votre amitié si vous voulez me l'accorder.

— De tout mon cœur, dit l'artiste, car, je ne sais pourquoi, je me suis senti attiré vers vous dès la première vue, et lorsque vous excitiez dans tous les cœurs la colère et la haine, j'étais tenté de courir à vous et de vous presser la main.

— Il en est encore temps, dit Fiorentino.

Et il présenta sa main ouverte à l'artiste, qui la pressa avec l'expression de la plus franche amitié.

— Et maintenant, dit Fiorentino, avec le sentiment énergique qu'il apportait dans ses actions comme dans ses paroles, maintenant, signor Gabuzzi, c'est entre nous jusqu'à la mort. Que vous soyez riche ou pauvre, que votre nom reste ignoré ou qu'il resplendisse au-dessus de la foule, ma main a pressé la vôtre, désormais vous me trouverez toujours prêt à me dévouer pour vous, mon poignard et ma bourse sont à votre disposition.

En ce moment un serviteur entra avec le vase de Gabuzzi, qu'il déposa dans un coin de l'atelier.

— C'est moi qui fais apporter ce vase ici, dit Fiorentino, car c'est ici, signor Gabuzzi, que doit être consommé le sacrifice.

— Et quand cela, dit l'artiste?

— Dès que la princesse sera entrée dans cet atelier.

— Mais comment fera-t-on pour l'engager à diriger ses pas de ce côté?

— Rien de plus facile; elle s'est prise depuis hier d'une amitié subite pour la belle Giulia, elle la suit partout et va l'accompagner d'elle-même, lorsque la charmante signora viendra ici, comme c'est convenu.

— Eh! quand viendra-t-elle?

— Dans quelques minutes.

— Sitôt! dit Gabuzzi, en jetant sur son vase un regard ému.

—Pauvre jeune homme! murmura Fiorentino.

— Tenez, signor, dit tout-à-coup l'artiste, je vais sortir, car je l'avoue, je ne pourrais assister à ce spectacle sans sentir mon cœur se briser.

— Venez me rejoindre sur la pelouse, quand tout sera fini, et surtout ne m'en parlez pas.

Il sortit, et peu d'instants après son départ, Fiorentino vit entrer la princesse et la signora Giulia, suivis du prince Vivaldi et de tous ses hôtes.

Fiorentino ne laissa entrer que Giulia et la folle.

— Placez-vous là, près de cette fenêtre, dit-il à voix basse à Giulia, et faites en sorte que pas un de mes mouvements ne lui échappe.

Alors il prit le ciseau et le marteau de Gabuzzi, s'approcha du vase de bronze, le regarda longtemps, immobile et rêveur, et posant enfin le ciseau sur une des figurines du vase, il frappa un coup léger, comme s'il l'eût sculptée. Puis il s'éloigna brusquement et se mit à marcher de long en large dans l'atelier, se frappant le front avec tous les signes du désespoir, et s'arrêtant quelquefois d'un air sombre et réfléchi devant l'œuvre qu'il semblait exécuter.

D'abord tout entière à Giulia, devant laquelle elle était sans cesse en adoration depuis la scène de la prairie, Vannina finit par accorder quelque attention à Fiorentino et peu à peu son intérêt s'accrut au point que lui seul bientôt l'occupa tout entière. Lorsqu'il approcha le ciseau du vase, elle tressaillit, et lorsqu'il le considéra, immobile et sombre, son regard devint triste et elle imita l'expression de ses traits et l'attitude de son corps. Mais elle se mit à trembler tout-à-coup, quand elle vit son désespoir, et, saisissant vivement le bras de Giulia:

— Vannina, lui dit-elle d'une voix brève et atterrée, est-ce que tu n'as pas peur?

— Pourquoi aurais-je peur, répondit Giulia?

— Tu ne vois donc pas sa douleur? tu ne pressens donc pas quelque catastrophe?

— De quelle catastrophe parles-tu?

Vannina parut chercher dans sa mémoire.

— Quelle catastrophe, dit-elle? mais tu sais bien... il veut mourir à tes pieds; il veut descendre avec toi le fleuve aux rives fleuries..... je ne sais plus ce qu'il veut encore. Viens, ma Vannina, nous irons en France, où il y a de beaux lacs bleus et de belles îles vertes, viens.....

Elle se tut et ses regards se fixèrent de nouveau sur Fiorentino.

— Vannina, reprit-elle, quel est donc cet homme? n'est-ce pas le capitaine Hector Fiaramonti?

— Oui, répondit Giulia, c'est lui.

— Je le reconnais bien, mais il est bien changé. Il a l'air désespéré, que lui est-il donc arrivé?

En ce moment Fiorentino se rapprocha du vase avec un geste plein de colère et Vannina se mit à trembler.

— Tais-toi, dit-elle à l'oreille de Giulia, retiens jusqu'à ton haleine; vois-tu comme il est désolé? il va nous arriver quelque malheur, tais-toi.

Elle poussa Giulia jusqu'à la muraille, se colla contre elle et suivit tous les mouvements de Fiorentino, pâle, atterrée, et n'osant plus respirer.

Après quelques minutes de silence et d'immobilité, elle jeta tout-à-coup un cri perçant et tomba sans connaissance dans les bras de Giulia.

— Il l'a brisé, murmura-t-elle d'une voix éteinte, j'avais bien dit qu'il le briserait.

Fiorentino en effet venait de mettre en pièces le beau vase de bronze de Gabuzzi.

Au cri de sa fille, le prince Vivaldi se précipita dans l'atelier, où le suivirent tous ses amis, accourus pour voir l'effet de cette seconde épreuve. Lorsqu'il la vit évanouie dans les bras de Giulia l'épouvante s'empara de lui.

— Mon Dieu! qu'avez-vous donc fait, dit-il à Fiorentino.

— Ce que j'ai fait, répondit Fiorentino, j'ai donné à votre fille la perception et le sentiment. Au lieu de vous désespérer, réjouissez-vous de

la voir dans cet état, car c'est ce qui pouvait lui arriver de plus heureux, je n'espérais pas tant. Elle a compris ce qui vient de se passer sous ses yeux, puisqu'elle s'en est affectée au point que vous voyez, n'est-ce pas là la preuve la plus évidente que l'ordre et la clarté commencent à renaître dans son intelligence? Ne vous effrayez pas, je vous le répète; demain, une secousse plus violente que celle-ci la fera tomber dans un évanouissement plus prolongé, et lorsqu'elle en sortira, sa raison, encore plongée dans le chaos en ce moment, sera aussi claire et aussi lucide que la vôtre.

— Vous prophétisez avec la conviction d'un apôtre, signor Fiorentino, dit en riant le capitaine Fiaramonti.

— Capitaine, répondit Fiorentino avec le calme imperturbable qui ne le quittait jamais, quand j'ai entrepris de guérir cette jeune fille, j'ai dit qu'il me fallait ce vase et votre vie à briser; vous voyez, par ces débris, que j'ai déjà exécuté l'une des conditions que je m'étais imposées; demain, à pareille heure, l'autre sera accomplie.

III.

Le capitaine Hector Fiaramonti achevait de s'habiller lorsque Fiorentino se présenta chez lui, portant sous son bras gauche une de ces longues épées à coquille dont on se servait alors pour les duels.

— Salut au plus brave des capitaines, lui dit Fiorentino en s'inclinant profondément.

— Mon jeune signor, lui dit le capitaine sans répondre à son salut, savez-vous comment autrefois les gladiateurs saluaient les empereurs romains, au moment de s'entr'égorger pour leur bon plaisir.

— Il ne m'en souvient pas bien, capitaine; que disaient-ils donc?

— *Cesar imperator, morituri te salutant!* Si vous compreniez bien votre position, c'est ainsi que vous m'auriez salué.

— C'est un oubli, je ne tarderai pas à le réparer. Capitaine, je suis venu vous demander votre avis sur un objet que vous êtes à même de connaître mieux que personne.

— Je suis tout à votre service, mon pauvre signor, exprimez-moi vos dernières volontés.

Fiorentino tira son épée du fourreau.

—Voyez cette lame, le sculpteur Gabuzzi me l'a prêtée en m'assurant qu'elle était d'une excellente trempe, qu'en dites-vous?

Fiaramonti prit l'épée et la fit ployer dans ses doigts nerveux.

—Dans une main habile et puissante, dit-il, cette lame serait d'un prix inestimable.

—Croyez-vous qu'elle puisse rencontrer une poitrine comme la vôtre, par exemple, sans s'y briser.

Fiaramonti se mit à rire.

—Quant à cela, dit-il, n'en prenez nul souci, votre épée n'atteindra jamais jusque là.

—Si, par hasard, cette petite lame y parvenait, dit Fiorentino, lui montrant la lame de son poignard, croyez-vous qu'elle soit assez longue pour aller jusqu'au cœur?

—Ce serait dommage de la rouiller en la trempant dans le sang, répondit le capitaine, car elle est fort jolie, et le manche surtout, en est admirablement travaillé; aussi, mon jeune signor, nous ferons en sorte qu'elle reste vierge, car je présume bien qu'elle n'a rien encore sur la conscience.

—Vous la jugez trop favorablement, capitaine, elle a déjà quelques petites bagatelles à se reprocher.

— Vos armes sont magnifiques, signor, dit Fiaramonti; mais dites-moi, les croyez-vous d'assez vigoureuse complexion pour lutter contre celles-ci?

Il montra à Fiorentino une épée et un poignard à peu près de même dimension que les siens, mais dont la lame était beaucoup plus large et plus épaisse.

— Vous trouvez ces armes un peu lourdes pour votre bras, n'est-ce pas, dit Fiaramonti avec orgueil?

—Je les trouve grossières et bonnes pour un soudard, répondit Fiorentino, en les regardant avec mépris.

Pour la première fois, le capitaine se trouva piqué des paroles de Fiorentino au point de ne pouvoir contenir la fureur qu'elles soulevèrent en lui. Cet affront adressé à ses armes bouleversa tout son sang-froid et les arrachant brusquement des mains de celui qui osait en médire:

— Misérable aventurier! s'écria-t-il, pourpre de colère, sache que ces armes que tu méprises, tu n'es pas digne de les toucher, car je les ai tremp

pées dans le sang de vingt ennemis, tandis que les tiennes n'ont jamais été dans tes mains qu'un ridicule hochet.

— Vous plaisantez parfaitement quand vous voulez, capitaine, dit Fiorentino avec un sang-froid dédaigneux, mais vous ne savez pas plaisanter longtemps ; c'est dommage.

— C'est un avantage que vous avez sur moi, je l'avoue, répondit le capitaine, s'efforçant de reprendre son ton ironique, vous m'avez donné une preuve éclatante, qu'il n'est pas d'affront si sanglant que vous ne puissiez supporter sans sourciller et je conviens que je ne saurais pousser la philosophie jusque-là.

— Mon pauvre capitaine, vous n'avez donc pas compris une chose, c'est que je n'ai qu'une seule manière de répondre à qui m'outrage, je le tue ou il me tue, je ne suis pas plus bavard que cela.

Le capitaine ne répondit rien, il regarda son épée et resta longtemps en contemplation devant cette arme, qui lui rappelait tout ce qui composait sa vie, tout ce qui renfermait ses joies dans le passé, dans le présent et dans l'avenir; enfin tout ce qui enivrait son âme et enflammait son imagination, des luttes et du sang.

— Quand nous battons-nous? dit-il tout-à-coup à Fiorentino, fixant sur lui un regard altéré de vengeance.

— De suite, car tout le monde nous attend au grand torrent du midi ; c'est le lieu que j'ai choisi, si toutefois vous le trouvez bon.

— Pourvu que nous nous trouvions face à face et les armes à la main, que m'importe le lieu? êtes-vous prêt?

— Je vous attends.

— Partons.

— Vous m'avouerez, capitaine, dit Fiorentino, prenant un des étroits sentiers de la forêt qui conduisaient à la pelouse, vous m'avouerez que j'ai employé, pour guérir la princesse, un procédé beaucoup plus simple, plus rapide et moins onéreux que celui du signor Pezzolini.

— En vérité, votre assurance me confond, dit le capitaine, vous parlez de cette guérison comme d'un fait accompli et cependant la princesse est encore folle.

— Oui, mais les nuages qui couvraient son intelligence se sont éclaircis à chaque épreuve, c'est ce que vous ne pouvez nier et c'est ce que j'avais annoncé. Vous voyez donc bien que je ne suis pas un faux prophète, et si vous ne jouiez pas un rôle si important dans la troisième épreuve, vous pourriez juger que ma prédiction s'accomplira tout entière.

— Est-ce qu'il est absolument nécessaire, pour la guérison de la princesse, que ce soit moi qui succombe, dit le capitaine d'un ton railleur? est-ce que le même résultat ne serait pas produit si j'avais le malheur de vous passer mon épée au travers du corps.

— Hélas! mon brave capitaine, ce ne serait plus la même chose, il faut donc absolument vous prêter à la circonstance?

— Vous n'avez plus longtemps à plaisanter, mon jeune signor, vous faites bien d'en profiter. Mais quel chemin nous faites-vous donc prendre? nous sommes dans une direction tout-à-fait opposée au torrent.

— C'est vrai, capitaine, encore quelques pas et nous sommes sur la pelouse.

— Pourquoi donc nous avez-vous amenés là ?

— Je vais vous le dire, maintenant que nous y voici arrivés.

— Voyons.

— Capitaine, dit Fiorentino, dont le visage quitta tout-à-coup son expression moqueuse pour reprendre la gravité et l'énergie qui lui étaient habituelles, reconnaissez-vous cette place?

— Parfaitement, mais je m'étonne que ce soit vous qui preniez la peine de m'y amener aujourd'hui; car c'est là que vous êtes tombé quand je vous ai précipité à terre.

— Oui, capitaine, et c'est là que je vous ai dit, en vous montrant ces deux cicatrices, que l'homme qui me les avait imprimées sur la face était mort de ma main. Au moment de jouer notre vie l'un contre l'autre, j'ai voulu vous ramener à cette place, qui a gardé le témoignage de ma honte et de votre triomphe; car cette empreinte que vous voyez là est celle de mon éperon : j'ai voulu vous y ramener pour vous prouver qu'il faut que, dans une heure, l'un de nous deux ait cessé de vivre. Je ne sais le sort que me réserve aujourd'hui la fortune, mais j'ai toujours vécu, et jusqu'à ce que l'événement démente ma confiance, je vivrai toujours dans la conviction que je dois invinciblement anéantir tous mes ennemis. J'ai été

outragé trois fois, capitaine, et j'ai laissé trois cadavres sur la terre. Je n'ai jamais rencontré, il est vrai, d'adversaire aussi redoutable que vous, j'en fais l'aveu, mais je n'en ai pas moins la certitude que celui de nous deux qui va laisser sa vie dans cette lutte, c'est vous. Si je ne devais être vengé du plus honteux affront que j'aie reçu en ma vie, éprouverais-je cette joie immense dont, en ce moment, je sens déborder mon cœur?

— Mais, mon pauvre signor Fiorentino, pour me parler ainsi, vous ne voyez donc pas que votre tête me vient juste à la poitrine et que votre taille tiendrait dans mes deux mains? Enfin c'est assez causer, rendons-nous au torrent et nous saurons bientôt ce qu'il faut penser de vos pressentiments.

Comme ils s'éloignaient, ils aperçurent Gabuzzi, qui fit signe à Fiorentino qu'il avait à lui parler.

— Veuillez aller devant, dit celui-ci au capitaine, je vous rejoins de suite. Que faites-vous par ici? dit-il à l'artiste, et pourquoi n'êtes-vous pas avec les autres au lieu du combat?

— Mon cher Fiorentino, dit l'artiste avec émotion, tout le monde est convaincu, et moi comme les autres, que vous allez tomber sous les coups du capitaine Fiaramonti, c'est pourquoi ils sont tous au torrent, et c'est pourquoi je suis ici.

— Ne vous effrayez pas tant d'avance, dit Fiorentino, le capitaine est un terrible adversaire, j'en conviens, mais il n'est pas invincible.

— Si vous voulez suivre mon conseil, dit Gabuzzi du ton du plus vif intérêt, vous vous tiendrez d'abord sur la défensive, sans risquer la moindre attaque, vous attendrez prudemment que le capitaine vous livre quelque belle occasion, soit par suite de fatigue, soit par la fureur qui s'emparera de lui quand il verra le combat se prolonger sans résultat; car il est impatient et irascible au dernier point; de cette façon, peut-être éviterez-vous le sort que je redoute pour vous.

— Je ferai mon possible pour m'en tirer avec honneur, dit Fiorentino; mais je voudrais et, à la rigueur, j'exige, au nom de cette amitié que nous nous sommes jurée mutuellement, que vous assistiez à ce combat; que je me sente au moins soutenu par la présence et les vœux d'un ami.

— J'irai puisque vous le désirez, dit Gabuzzi, et je n'ai pas besoin de vous dire que vous pouvez compter sur tous mes vœux, puisque malheureusement je ne puis rien de plus pour vous dans cette circonstance.

— Partons donc, je tiens à ne pas me faire attendre.

Au bout de quelques minutes, ils étaient arrivés tous deux au torrent dont nous avons parlé au commencement de cette histoire. Le prince Vivaldi et tous ses hôtes masculins y étaient déjà réunis autour d'un palmier; mais aucune femme, hors Giulia, n'avait voulu assister au spectacle sanglant qui se préparait. Vannina y était venue, ignorant, la pauvre insensée! ce qui allait se passer sous ses yeux, mais suivant toujours, par un instinct machinal, la belle signora Giulia qui resta, non sans beaucoup d'effroi, jusqu'au commencement du combat.

Le prince pressa en silence la main de Fiorentino, et ses regards se tournèrent avec douleur vers sa fille, assise sur une pierre à quelques pas de lui. Fiorentino comprit sa pensée.

— Prince, lui dit-il, lorsqu'il y a trois jours, je vous priai de me confier la tâche difficile que j'ai entreprise, je pouvais avoir quelques doutes, quoique dès lors cependant le succès me parût infaillible; mais aujourd'hui et après ce que j'ai déjà fait, j'engagerais mon âme qu'à l'heure même où finira le combat, la princesse recouvrera toute sa raison. Mais on l'a placée beaucoup trop loin, il est indispensable qu'elle ne soit éloignée de nous que de quelques pas.

— Si près! dit le prince, ne craignez-vous pas pour elle une émotion trop violente?

— C'est plutôt le contraire qui serait à craindre.

— Savez-vous, signor Fiorentino, dit Pezzolini, que vous êtes un rare génie, vous qui donnez aujourd'hui des leçons à un soldat et à un médecin, quoique vous ne soyez ni médecin ni soldat? Ce sera un fort beau triomphe, et j'attends impatiemment que vous nous ayez vaincus l'un et l'autre, moi et le capitaine Fiaramonti, pour vous en faire mon compliment.

— Signor Pezzolini, répondit Fiorentino, admettons que ma méthode soit bonne et que je vous en donne la preuve tout à l'heure, vous sentez-vous capable de la mettre en pratique dans toutes ses parties?

— Pourquoi pas, signor Fiorentino?

— C'est que, sans vouloir mettre en doute votre courage, il me semble que si vous vouliez

vous mesurer avec un homme tel que le capitaine Fiaramonti, son épée vous aurait bientôt traversé la poitrine.

Fiorentino quitta le prince pour aller prier la signora Giulia de le suivre avec la folle, et ayant appelé le capitaine, ils s'avancèrent tous quatre vers la roche la plus élevée du torrent.

— Voyez cette belle table rase, dit-il au capitaine, vous avouerez qu'elle est on ne peut mieux disposée pour la petite conversation que nous allons avoir ensemble, c'est à donner envie de tirer l'épée, quand on n'aurait aucun sujet pour le faire. Elle a justement deux fois la longueur de notre épée, ce qui m'empêche de reculer, comme vous pouviez le craindre; elle se trouve en vue de tout le monde, ce qui nous dispense de prendre des seconds, et enfin elle est jetée comme un cap sur cette belle et pittoresque fondrière, ce qui fait un tombeau tout trouvé pour celui qui succombera. Allons, capitaine, commençons la fête.

Il fit signe à Giulia de diriger de leur côté les regards de la princesse, assise à quelques pas d'eux, puis il prit son épée de la main droite, son poignard de la main gauche, et le combat commença.

Alors tous les regards se portèrent sur eux avec anxiété, tous, excepté ceux du prince, qui se fixèrent sur le visage de sa fille.

Fiorentino ne suivit pas le conseil que lui avait donné Gabuzzi, il se mit à attaquer le capitaine avec une telle furie, à le harceler avec tant de vivacité et d'acharnement, que celui-ci, qui s'attendait à beaucoup de prudence de sa part, en fut comme ébloui. Comme c'était cependant un spadassin fort habile, il ne tarda pas à reprendre le sang-froid qui l'avait abandonné un moment, et honteux de s'être laissé devancer par un adversaire qu'il jugeait si peu digne de lui, quoiqu'il commençât à en faire un peu plus de cas, il voulut prendre à son tour l'offensive pour ne plus la quitter. Mais Fiorentino le força bien vite à renoncer à ce parti, en lui frisant la moustache avec la pointe de son épée, dès qu'il voulut cesser de se défendre pour attaquer. Alors Fiaramonti se décida à accepter ce rôle, quoiqu'il s'en sentit humilié, convaincu que l'ardeur furieuse que déployait son ennemi dès le début, allait bien vite épuiser ses forces et le livrer à sa merci; mais il semblait que Fiorentino eût une poitrine de fer et des nerfs d'acier : plus il frappait, plus il redoublait de vigueur et d'agilité, et le capitaine Fiaramonti fut tout surpris de voir qu'il avait besoin de toute sa science et de toute sa force pour parer les coups multipliés qui menaçaient sa poitrine à chaque instant.

Vannina suivit d'abord, d'un œil attentif, mais sans aucun effroi, les évolutions rapides des deux combattants; quant à la signora Giulia, elle s'était enfuie dès qu'elle avait vu les fers se croiser. La folle resta quelque temps indifférente à ce qu'elle voyait; souriant quelquefois en face de ce duel à mort, ou le regardant d'un œil sec. Mais ce sang-froid ne dura pas longtemps : peu à peu son regard s'anima, ses traits pâlirent, son front se contracta, et la pauvre insensée, s'agenouillant sur la pierre où d'abord elle s'était assise, joignit les deux mains sur la poitrine, et l'œil toujours fixé sur les combattants, ses lèvres murmurèrent quelques paroles à voix basse.

Le prince Vivaldi, qui ne l'avait pas quittée de vue un seul instant, se sentit défaillir, car il vit que le moment critique était arrivé.

— O mon dieu ! murmura-t-il, d'une voix tremblante, protége ma pauvre enfant.

Et il jeta un coup d'œil sur le duel dont dépendait peut-être la destinée de sa fille.

Le capitaine Fiaramonti était à bout, il sentait ses forces l'abandonner, tandis que Fiorentino n'avait rien perdu des siennes. Il vit que décidément il était perdu s'il continuait cette lutte et qu'il ne lui restait plus que la ressource de saisir son ennemi entre ses bras d'hercule et de le poignarder ou de l'étouffer contre sa poitrine. Alors bien convaincu que c'était là son seul moyen de salut, il réunit ce qui lui restait de vigueur pour un dernier et suprême effort, et écartant violemment l'épée de Fiorentino, il se précipita sur lui et l'étreignit entre ses bras.

— A toi la fondrière ! s'écria-t-il, levant sur lui son poignard.

— *Morituri te salutant!* répondit Fiorentino.

Et se dégageant lestement de l'étreinte du capitaine, il lui enfonça son poignard dans la poitrine jusqu'au manche.

Le capitaine Fiaramonti tomba sans pousser un soupir, il était mort.

Alors un cri terrible retentit aux oreilles de Fio-

rentino, et il vit la princesse Vannina se dresser devant lui, pâle comme un spectre.

— O ciel! s'écria la jeune fille, je ne me trompe pas, c'est bien lui.

Elle s'approcha du jeune homme, et lui posant la main sur l'épaule, comme si elle eût craint d'être la dupe d'un rêve.

— Oh! mais parle-moi donc, lui dit-elle, dis-moi donc que c'est bien toi, toi, Cellini.

— Grand Dieu! s'écria le prince, accouru avec ses amis pour secourir le capitaine, elle est toujours folle.

— Non, dit Fiorentino, non, votre fille n'est plus folle, car elle m'a reconnu.

— Quoi! vous êtes.....

— Benvenuto Cellini.

Au même instant, la princesse tomba évanouie dans les bras de son père, qui la transporta au château.

IV.

Dès que le grand artiste se fut nommé, il se fit tout-à-coup un revirement complet dans les sentiments de ceux qui, jusqu'à ce moment, lui avaient montré tant d'animosité; tous l'entourèrent aussitôt avec l'expression du respect et de l'admiration; car, à cette époque, les arts excitaient l'enthousiasme dans tous les esprits. Benvenuto se montra sensible aux témoignages flatteurs dont on l'entourait; mais parmi tous ces personnages éminents, son regard chercha le plus jeune et le plus obscur, le sculpteur Gabuzzi. Lui seul ne s'était pas jeté au devant de l'artiste; loin de chercher à attirer son attention, il s'était réfugié au contraire derrière la foule, le regardant à la dérobée et se sentant confus des familiarités qu'il avait prises avec lui. Benvenuto s'approcha du jeune homme, lui frappant amicalement sur l'épaule.

— Eh quoi! signor Gabuzzi, lui dit-il, on croirait que vous me fuyez? est-ce qu'il ne vous souvient déjà plus de nos sentiments d'amitié?

— Signor, dit Gabuzzi, quand je croyais avoir affaire au signor Fiorentino, je pouvais en agir avec vous sans cérémonie et d'égal à égal, comme je l'ai fait, mais...

— Mais maintenant vous refusez de voir en moi un ami?

— Ah! signor!...

— Voyons, signor Gabuzzi, vous m'avez dit hier que votre vœu le plus ardent serait d'étudier sous Benvenuto Cellini, eh bien, voici une excellente occasion de lui en parler, si vous êtes toujours dans les mêmes intentions.

— Quoi! signor, vous consentiriez...

— A prendre pour élève celui que j'ai jugé digne de mon amitié; qu'y a-t-il d'étrange à cela? Allons, votre main, ou je croirai que vous avez changé d'avis.

— Oh! de grand cœur! dit Gabuzzi, pressant avec transport la main que lui présentait Cellini.

— Et maintenant, allons savoir des nouvelles de la princesse.

Ils se dirigèrent tous deux vers le château, et toute la société suivit l'artiste à quelque distance, comme s'il eût été le grand duc de Médicis lui-même.

Ils rencontrèrent en route le prince Vivaldi.

— Eh bien? lui dit Cellini.

— Ah! vous êtes mon sauveur, s'écria le vieillard, le visage inondé de larmes de joie, ma fille vient de reprendre connaissance, elle m'a reconnu aussitôt, et s'est jetée dans mes bras; elle est sauvée.

— J'en étais convaincu. A présent que vous n'avez plus aucune crainte de ce côté, peut-être êtes-vous curieux d'apprendre la raison des singuliers moyens que j'ai employés pour guérir la princesse.

— A dire vrai, signor, je n'y ai rien compris, je m'en suis rapporté aveuglément à vous.

Et vous voyez, prince, que je n'ai pas fait trop mauvais usage de votre confiance. Mais je vais vous dire en quelques mots le secret de mon système.

Quand vous m'avez appris que la princesse Vannina avait demeuré quelque temps au village de V..., je le savais déjà, car j'habitais, à cette époque, le château voisin de celui de votre sœur, où elle venait souvent passer ses journées. Votre fille a tout ce qu'il faut pour plaire, prince, les charmes de l'esprit et les grâces du corps, je ne pus donc m'empêcher de l'aimer, et bientôt je crus m'apercevoir que je ne lui étais pas resté indifférent. Voici comment je m'y pris pour en acquérir la conviction: Un jour que j'étais dans le parc avec la fille de mon hôte, je vis venir de loin la princesse Vannina; alors je dis à Maria, qui m'aimait comme un frère, car je l'avais vue naître: Voici votre amie qui vient vers nous, nous allons l'intriguer. Je la fis asseoir près de moi et me mis

a lui parler d'amour comme eût pu le faire un homme passionnément épris; elle se prêta parfaitement à cette plaisanterie, que je prolongeai quelque temps encore après avoir entendu derrière nous les pas légers de la princesse. Enfin je me retournai de son côté pour juger de l'effet qu'avait produit sur elle l'aspect de cette passion imaginaire; jugez de mon effroi, la princesse était tombée évanouie au pied d'un arbre!

Tandis que Maria était allée chercher des secours au château, votre fille reprit ses sens et je lui avouai la ruse dont je m'étais servi pour savoir si j'étais aimé. Elle ne répondit rien, mais au regard qu'elle arrêta sur moi, je vis que mes vœux étaient comblés.

A quelque temps de là, ne pouvant venir à bout de ciseler à mon gré la figurine d'un vase qu'attendait depuis longtemps le duc de Médicis, la colère s'empara de moi et, d'un seul coup, je mis mon œuvre en pièces. Au même instant un cri retentit à mon oreille; c'était la princesse qui, à l'aspect de ce désastre, resta quelques minutes pâle et glacée comme une morte.

Une autre fois, un homme, se croyant le droit d'insolence, parce qu'il était d'une naissance illustre, m'insulta devant plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvait votre fille. Malheureusement pour lui, cet homme manquait de courage, et le lendemain, après deux minutes de combat, je l'étendis mort sur le pré.

Comme je détournais la vue de ce cadavre, j'aperçus la princesse derrière moi, muette d'horreur et d'épouvante. Arrivée sur les lieux quand les épées étaient déjà croisées, elle avait eu la force de se dominer et de retenir le cri prêt à lui échapper, dans la crainte que, la sachant là, je ne perdisse le sang-froid dont j'avais besoin. Mais cet effort, joint à la frayeur qui s'était emparée d'elle, l'avait brisée, et les premiers mots qu'elle m'adressa exprimaient un trouble si étrange, que je la crus folle. Elle ne tarda pas cependant à revenir à elle, mais elle m'avoua alors, et me répéta plusieurs fois, qu'après les trois secousses qu'elle avait successivement éprouvées en si peu de temps, elle sentait que la moindre émotion suffirait pour lui faire perdre la raison.

Maintenant, prince, vous savez le secret de ma conduite; j'ai quelques torts à me reprocher envers vous, mais je crois les avoir réparés en vous rendant une enfant qui, sans moi, était perdue pour vous à jamais. Si je ne suis pas venu plus tôt, c'est que j'ignorais le malheur arrivé à la princesse; c'est qu'ayant appris son départ sans en connaître la cause, sans recevoir d'elle un mot d'avis ou de consolation, j'attribuai cette conduite au dédain; et n'écoutant que les conseils de mon orgueil blessé, loin de chercher à me rapprocher d'elle, j'accompagnai mon hôte dans un voyage qu'il fit précisément à cette époque vers la Romagne. Ce n'est qu'à mon retour à Florence, c'est-à-dire il y a trois jours, que le hasard m'apprit tout, et deux heures après j'étais ici.

— Signor Cellini, dit le vieillard en pressant la main de l'artiste, je serai franc avec vous. Je vous aurais volontiers offert la moitié de ma fortune, si je ne connaissais la noblesse de votre caractère, mais je n'eusse jamais consenti à vous donner ma fille, si cela eût été en mon pouvoir; non que je ne trouve votre alliance très honorable pour ma maison, mais votre caractère turbulent me paraît peu propre à assurer le bonheur d'une femme. Je vous accorde ma fille cependant, car je ne vous le cache pas, le premier nom qu'elle ait prononcé, après le mien, en reprenant ses sens, c'est le nom de Benvenuto.

— Je ne puis m'offenser de ces craintes partant du cœur d'un père, répondit l'artiste; mais rassurez-vous, en la recevant de vos mains, je prends l'engagement sacré de rendre votre fille heureuse et vous savez que je ne m'engage pas à la légère.

Un an après les événements que nous venons de raconter, deux cavaliers, l'un montant un beau coursier isabelle, l'autre, un cheval noir comme l'ébène, sortirent de la villa Juliana par une belle soirée d'été. L'un était le sculpteur Gabuzzi, l'autre était son maître, le grand Benvenuto Cellini.

Lorsqu'ils eurent passé le pont-levis, celui-ci se retourna et jetant vers le château un regard empreint de la plus profonde tristesse :

— Hélas! murmura-t-il, qui m'eût dit, lorsque je rendis à l'infortunée Vannina l'intelligence qu'elle avait perdue, lorsque son malheureux père me fit l'arbitre de sa destinée, qui m'eût dit qu'un an après, je quitterais ce château, l'âme brisée et le cœur désolé! car dans ce château, où

je comptais passer de si longues années de bonheur, je laisse deux tombes, l'une où repose le vieillard, l'autre où dort la jeune femme.

Il resta longtemps absorbé dans les plus tristes oensées, puis jetant au ciel, où brillaient déjà quelques étoiles, un regard étincelant du feu de l'inspiration.

— Il n'est plus pour moi qu'une consolation, dit-il : la gloire !

Et se tournant vers le jeune artiste :

— Gabuzzi, toi, mon élève et mon ami, es-tu prêt à me suivre partout où me guidera mon caprice ?

— Partout, dit Gabuzzi, fût-ce au bout du monde.

— Eh bien, partons pour la France, c'est là que sont les nobles cœurs, c'est là que sont les grandes et sublimes intelligences, c'est là que l'auréole du génie étincelle de tout son éclat. Partons pour la France, j'ai renoncé au bonheur, mais il me faut la gloire, il me la faut.

Il piqua son cheval et ils disparurent tous deux comme un éclair.

C. Gueroult.

L'ÉGLISE DU VERRE D'EAU.

Par une brillante soirée de l'année 1815, le vieux curé de San-Pietro, village à quelques lieues de Séville, rentra bien fatigué dans sa pauvre maison, où l'attendait la senora Margarita, digne et septuagénaire gouvernante. Quelque misère que l'on soit habitué à voir chez les Espagnols, on ne pouvait s'empêcher de remarquer le dénûment qui régnait au logis du bon prêtre, d'autant plus que je ne sais quelle prétention au bien-être y faisait ressortir encore davantage la nudité des murs et la pénurie des meubles. Dona Margarita achevait de préparer, pour le souper de son maître, une assez petite assiette d'olla-podrida, où ne se trouvaient, à vrai dire, malgré la sauce et le nom pompeux du ragoût, que les restes du dîner, assaisonnés et déguisés avec le plus de talent possible. Le curé huma de toutes ses narines le mets alléchant, et dit :

— Dieu soit loué, Margarita ; voici un olla-podrida qui fait venir l'eau à la bouche. Par San-Pietro ! mon camarade, tu dois réciter plus d'un chapelet en actions de grâces de trouver un pareil souper chez ton hôte.

A ce mot d'hôte, Margarita leva les yeux et vit un étranger qu'amenait le curé. Le visage de la gouvernante se décomposa subitement et prit une étrange expression de colère et de désappointement. Le regard qu'elle jeta sur l'inconnu brilla comme un éclair et se reporta sur le curé, qui baissa les yeux et dit à voix basse, avec la timidité d'un enfant qui redoute les semonces de son père :

— Bah ! quand il y en a pour deux, il y en a toujours pour trois. Et tu n'aurais pas voulu que je laissasse mourir de faim un chrétien qui n'a pas mangé depuis deux jours.

— Sainte Vierge ! quel chrétien ? c'est plutôt un brigand !

Et elle sortit en murmurant des paroles bourrues.

L'hôte du curé, durant cette scène peu bienveillante, demeurait debout et immobile près du seuil de la porte. C'était un homme de haute taille, à demi vêtu de haillons, couvert de vase, et dont les cheveux noirs, les yeux étincelants, et la carabine, ne devaient inspirer en effet qu'un intérêt médiocre et des suppositions peu rassurantes.

— Faut-il m'en aller ? dit-il.

Le curé répondit par un geste emphatique :

— Jamais celui que j'abrite sous mon toit n'en sortira chassé ; jamais il n'y sera le mal venu. Mettez là votre carabine. Disons le *benedicite* et à table. — Je ne quitte jamais ma carabine. Comme dit le proverbe castillan : *Deux amis c'est un ;* une carabine est ma meilleure amie ; je vais la garder entre mes jambes. Car si vous voulez me laisser dans votre maison et ne m'en faire sortir que poliment et lorsque je le voudrai, il en est d'autres qui peuvent songer à m'en faire sortir

contre mon gré et peut-être les pieds devant. Or sus, à votre santé et mangeons.

Le curé de San-Pietro était certes un homme de bon appétit, mais il demeura en extase devant la voracité de l'étranger, qui, non content de humer plutôt que d'avaler l'olla-podrida presque entière, vida l'outre et ne laissa rien d'un énorme pain qui devait bien peser dix livres. Tandis qu'il mangeait voracement, il jetait autour de lui des regards inquiets; on le voyait tressaillir au bruit le plus insignifiant, et le vent ayant tout-à-coup fermé violemment une porte, cet homme sauta sur sa carabine et l'arma, comme prêt à vendre chèrement sa vie. Remis bientôt de cette alerte, il reprit sa place à table et recommença son repas.

— A présent, dit-il, la bouche encore pleine, il faut mettre le comble à votre bonne réception. Je suis blessé à la cuisse, et voilà huit jours que ma plaie n'a pas été pansée. Donnez-moi quelques vieux chiffons, ensuite je vous débarrasserai de moi.

— Je ne cherche point à me débarrasser de vous, répliqua le curé, que son hôte malgré le qui-vive où il se tenait, avait trouvé moyen d'amuser par ses propos joyeux. Je suis un peu chirurgien, et vous n'aurez pour vous panser, ni la maladresse d'un barbier de village, ni des linges insuffisants et malpropres. Vous allez voir.

Disant cela, il tira d'une armoire un trousseau où rien ne manquait; il s'apprêta, les manches relevées, à remplir les fonctions de chirurgien. La plaie de l'étranger était profonde; une balle avait traversé la cuisse du malheureux, et pour qu'il continuât à marcher, il lui fallait une force et un courage plus qu'humain.

— Vous ne pourrez jamais vous remettre en route aujourd'hui, dit le curé en sondant la blessure avec une satisfaction d'artiste-amateur. Il faut passer ici la nuit; une nuit de repos réparera vos forces, diminuera l'inflammation, permettra aux chairs de se désenfler....

— Il faut que je parte aujourd'hui, sur l'heure, interrompit brusquement l'étranger. Il y en a qui m'attendent, ajouta-t-il avec un soupir douloureux, et il y en a qui me cherchent, fit-il avec un sourire farouche. Voyons, avez-vous achevé votre pansement? Bon! me voici à l'aise et léger comme si je n'avais pas de blessure. Donnez-moi un pain; payez-vous de votre hospitalité avec cette pièce d'or, et adieu.

Le curé repoussa la pièce avec mécontentement.

— Je ne suis pas un hôtelier et je ne vends pas mon hospitalité.

— Comme vous voudrez, et pardon. Adieu, mon hôte.

Disant cela, l'inconnu prit le pain que, sur l'ordre de son maître et en rechignant, avait apporté Margarita, et l'on vit bientôt sa haute taille disparaître à travers le feuillage du bois qui entourait la maison, ou plutôt la cabane du curé.

Une heure après, une vive mousqueterie se fit entendre, et l'étranger reparut sanglant, blessé à la poitrine, et pâle comme un mourant.

— Tenez, dit-il en présentant au curé quelques pièces d'or; mes enfants..... dans le ravin...... proche la petite rivière....

Il tomba; des gendarmes espagnols entrèrent la carabine au poing, et n'éprouvèrent aucune résistance de la part du blessé qu'ils garrottèrent étroitement; après quoi ils permirent au curé de poser un appareil sur la large plaie du malheureux. Mais en dépit de toutes les observations qu'il allégua sur le danger d'emmener un homme si gravement blessé, ils ne placèrent pas moins leur prisonnier sur une charrette.

— Bah! bah! dirent-ils, qu'il meure de cela ou de la corde, son affaire n'en est pas moins assurée; c'est le fameux brigand José!

José remercia le curé par un léger signe de tête; ensuite il demanda un verre d'eau, et comme le curé se penchait vers lui pour approcher le verre de ses lèvres:

— Vous savez, lui dit-il d'une voix mourante.

Le curé répondit par un signe d'intelligence.

Quand le convoi se fut éloigné, le vieux curé, malgré les observations de Margarita, qui lui représentait longuement les dangers et l'inutilité de sortir ainsi la nuit, traversa une partie du bois, se dirigea vers le ravin, et y trouva, près du cadavre d'une femme, tuée sans doute par quelque balle perdue des gendarmes, un enfant à la mamelle, et un petit garçon de quatre ans, qui tirait le bras de sa mère pour l'éveiller, car il la croyait endormie....

Vous pouvez juger de la surprise de Margarita, lorsqu'elle vit le curé revenir avec deux enfants.

— Saints et saintes du Paradis ! que voulez-vous faire de cela, monsieur,... la nuit? Nous avons à peine de quoi vivre, et vous ramenez deux enfants ! Il faudra donc que j'aille mendier de porte en porte pour vous et pour eux. Et qu'est-ce que ces enfants? des fils de vagabond, de bohémien, de brigand, de pis, peut-être? Je suis sûr qu'ils ne sont pas seulement baptisés.

En ce moment l'enfant au maillot se mit à crier.

— Et comment allez-vous faire, monsieur le curé, pour nourrir cet enfant, car nous n'avons pas le moyen de payer une nourrice. Il faudrait employer le biberon, et vous ne savez pas les mauvaises nuits que cela va donner; vous, vous n'en dormirez pas moins à votre aise. Sainte Vierge! il ne paraît pas avoir plus de six mois! Heureusement que j'ai un peu de lait ici, il n'y aura qu'à le faire chauffer.

Et, oubliant son mécontentement, elle prenait l'enfant de dessus le bras du curé, elle le berçait, elle lui donnait des baisers, et, s'agenouillant près du feu, tandis qu'elle caressait l'enfant d'une main, de l'autre elle attisait les charbons et faisait chauffer un vase plein de laitage.

Une fois le plus petit garçon rassasié, couché et endormi, l'autre eut son tour. Tandis que Margarita le faisait souper, le déshabillait et lui préparait une espèce de lit provisoire, à l'aide d'un manteau du curé, le brave homme racontait à sa gouvernante où et comment il avait trouvé les enfants, et de quelle façon on les lui avait légués.

— Cela est bel et bon, fit Margarita; mais le tout est de savoir comment nous les nourrirons eux et nous?

Le curé ouvrit l'évangile, et lut à haute voix :

« Quiconque aura donné seulement à boire un « verre d'eau froide, à l'un des plus petits, « comme étant de mes disciples, je vous le dis et « je vous en assure, il ne perdra pas sa récom- « pense. »

— *Amen*, répondit Margarita.

Le lendemain, le curé fit enterrer le corps de la femme trouvé près du ravin, et récita pour elle la prière des morts.

Douze années après, le curé de San-Pietro, qui n'avait pas moins de soixante-dix ans, se chauffait au soleil devant la porte de son logis. On était en hiver, et c'était pour la première fois, depuis deux jours, qu'un rayon de soleil se montrait à travers les nuages. Près du curé, un jeune garçon de onze à douze ans lisait à haute voix le bréviaire du curé, et portait de temps à autre un œil d'envie sur un jeune homme de seize ans, robuste, grand, nerveux, et qui travaillait activement à la culture d'un petit jardin dépendant de la pauvre maison du curé. Margarita, devenue aveugle, écoutait.

En ce moment, le bruit d'une voiture se fit entendre, et le petit garçon jeta un cri de joie.

— Oh! le beau carrosse, le beau carrosse!

En effet, une voiture magnifique venait de Séville. Elle s'arrêta devant la maison du curé. Un domestique richement vêtu s'approcha de la maison du vieillard, et lui demanda un verre d'eau pour son maître.

— Carlos, dit le curé au plus jeune des petits garçons, donne un verre d'eau à ce seigneur, et joins-y un verre de vin, s'il veut bien l'accepter. Va donc vite.

Le seigneur fit ouvrir la portière de sa voiture, et descendit; c'était un homme d'une cinquantaine d'années.

Ces enfants sont-ils vos neveux? demanda-t-il au curé.

— C'est bien mieux : ce sont mes enfants,.... mes enfants d'adoption, bien entendu.

— Comment cela?

— Je vais vous le conter, car je n'ai rien à refuser à un grand seigneur comme vous; et puis, pauvre et vieux, inexpérimenté du monde, j'ai besoin d'un bon conseil, pour savoir de quelle manière assurer le sort de ces deux jeunes garçons.

Et il conta l'histoire des enfants; histoire que l'on a lue plus haut.

— Que me conseillez-vous d'en faire? de manda-t-il, après avoir terminé ce récit.

— Des enseignes aux gardes du roi; et pour qu'ils tiennent leur état de maison convenablement, il faudra leur assigner une pension de 4000 ducats.

— Je vous demande un conseil et non des plaisanteries, senor.

— Et puis, il faudra faire rebâtir votre église, et à côté de l'église nous mettrons une jolie cure. Une belle grille de fer viendra fermer tout cela. Tenez, j'en ai le plan dans ma poche, vous con-

vient-il? On donnera à l'œuvre complète le nom d'*Eglise du Verre d'Eau*...

— Que signifie?.... Que voulez-vous dire? Quels souvenirs vagues.. Ces traits,.. cette voix...

— Cela veut dire que je suis don José della Ribeira, et que j'étais, il y a douze ans, le brigand José; je me suis évadé de prison. Les temps de révolution amènent de grands changements, et de chef de voleurs, je suis devenu chef de parti. Me voilà puissant aujourd'hui; vous avez été mon hôte, et vous avez servi de père à mes enfants. Qu'ils viennent m'embrasser; qu'ils viennent donc, ajouta-t-il, en tendant les bras aux jeunes gens, qui s'y jetèrent.

Et quand il eut fini de les embrasser, longuement, étroitement, à diverses reprises, avec des larmes, des mots confus, des exclamations entrecoupées, il tendit la main au vieux curé. — Eh bien! n'acceptez-vous pas l'Eglise du Verre d'Eau, mon père?

Le curé se tourna vers Margarita, et, vivement ému, il dit:

« Quiconque aura donné un verre d'eau froide « à l'un des plus petits, comme étant de mes dis- « ciples, je vous le dis et je vous en assure, il ne « perdra pas sa récompense. »

Amen, dit la vieille femme, qui pleurait alors de joie du bonheur de son maître et de ses enfants d'adoption, et qui pleura ensuite du chagrin de les quitter.

Un an après, don José della Ribeira et ses deux fils assistaient à la bénédiction de l'église de San-Pietro du *Verre d'Eau*, l'une des plus jolies églises des environs de Séville.

Henri Berthoud.

LA FILLEULE DE JEANNE DE NAPLES.

I.

Vers le milieu d'une des premières nuits du printemps de l'année 1350, un pêcheur venait d'amarrer sa barque au rivage, et, ses filets vides sur l'épaule, s'avançait silencieusement vers une petite hôtellerie, située à l'une des extrémités du port de Naples. Une femme, assise devant la porte, cria en l'apercevant:

— Est-ce toi, Giacomo?

— C'est moi, répondit brusquement le pêcheur, en se débarrassant des filets, qu'il jeta sur la grève avec humeur.

— Tu ne rapportes rien; cela se devine à ton air.

— La pêche va comme les affaires du royaume, Margarita: de mal en pis.

— C'est peut-être bien parce que tu songes un peu trop aux affaires du royaume que la pêche va si mal. Tu passes tout le jour sur la place et dans les marchés; tu te mêles aux groupes, tu écoutes, tu dis ton mot, tu te montes la tête....

— Et le soir, quand je suis sur l'eau, tout seul dans ma barque, je me rappelle ce que j'ai dit et entendu; je m'indigne de ce qui est arrivé; je souhaite d'être puissant et d'avoir de l'influence... Cela me rend distrait et maladroit, c'est vrai.... Est-ce un reproche que tu me fais, Margarita?

— Dieu m'en garde, Giacomo! J'aimerais autant mourir en péché mortel. Notre pauvre reine est si malheureuse!

— Et tout le monde l'abandonne!... cela me révolte. Sais-tu, Margarita, ce qu'on disait ce matin? Que notre saint-père le pape, lui-même, avait menacé de l'excommunier!

— Sainte Vierge! préservez-la d'un si grand malheur! fit Margarita en se signant. Mais tu dois être fatigué, Giacomo; va reposer. J'étendrai tes filets; cela me distraira, puisqu'il faut que je passe la nuit.

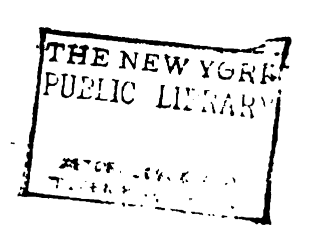
— La nuit! Pourquoi donc? demanda Giacomo.

— Les pélerins du Saint-Sépulcre doivent se réunir à deux heures dans notre maison.

— Encore! dit le pêcheur d'un ton mécontent.

— Plains-toi, je te le conseille! Des hommes dont la présence chez nous suffirait pour y faire descendre toutes les bénédictions du ciel, et qui paient avec une générosité de grands seigneurs! Tiens, écoute.

Margarita fit sonner aux oreilles de Giacomo


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY



Jeanne de Naples



une bourse dans laquelle il y avait de l'or. Celui-ci se contenta de répondre en hochant la tête :

— Femme, le diable est bien fin ; ce ne serait pas la première fois qu'on l'aurait vu se revêtir d'un habit d'ermite.

En ce moment, un personnage, enveloppé d'un manteau qui lui couvrait la figure jusqu'aux yeux, accourait d'un pas précipité vers l'hôtellerie ; quand il fut arrivé auprès du pêcheur et de sa femme, il les prit tous les deux par la main, et leur dit :

— Giacomo, Margarita, entrons vite dans votre maison ; j'ai à vous demander un service important, et je n'ai pas une minute à perdre.

Une lampe brûlait dans la pièce d'entrée ; l'inconnu laissa tomber son manteau et découvrit une de ces admirables têtes de vierge dont Raphaël devait immortaliser le type deux siècles plus tard.

— Eh bien, qu'avez-vous à me regarder ainsi tout stupéfaits ? Ma voix n'avait-elle pas suffi pour me faire reconnaître ?

— Sainte patrone, c'est Térésa ! s'écria Margarita ; eh, mon enfant, que venez-vous faire si tard dans cet endroit retiré ? Pourquoi ce déguisement ?

— Bonne nourrice, tu m'interrogeras demain tant que tu voudras ; maintenant il est question d'agir.

— Parlez, signora, dit Giacomo, disposez de ce que nous possédons, de notre bras, de notre vie ; tout cela vous appartient.

— Je n'ai pas douté un instant de votre amitié, de votre zèle... Giacomo, vous devez savoir qu'une flotte génoise est entrée hier dans la rade de Naples...

— Douze galères, signora ; je les ai comptées, il n'y a pas deux heures.

— Combien de temps vous faudrait-il pour les atteindre avec votre barque ?

— Ma barque est légère ; mes bras n'ont rien perdu de leur vigueur ; une demi-heure, signora.

— Il faut que vous me conduisiez sur-le-champ au vaisseau amiral.

— Vous, chère enfant ! interrompit Margarita ; pendant la nuit ! Et si la mer allait devenir mauvaise !

— Dieu me protégera ; c'est un devoir sacré que je vais remplir ; celui de la reconnaissance.

— Je suis prêt à vous conduire, signora, dit Giacomo.

— Ce n'est pas tout, reprit Térésa ; deux personnes auxquelles je m'intéresse vivement vont venir attendre ici mon retour ; tu les recevras, Margarita ; tu ne les questionneras point et tu veilleras à ce que personne ne puisse les voir ni les déranger, car il est essentiel qu'elles demeurent inconnues.

— Je suis désolée, mon enfant, mais ce que vous me demandez est impossible ; ma maison est louée pour la nuit.

— Eh ! qu'importe ? fit Giacomo ; tu rendras l'argent qu'on t'a donné. Pour être agréable une seule minute à la signora, je n'hésiterais pas à envoyer au diable tous les pèlerins du Saint-Sépulcre.

— Qu'avez-vous dit ? s'écria Térésa ; est-ce donc chez vous que ces pèlerins se réunissent ? J'ai entendu parler de leurs séances nocturnes ; ne savez-vous rien de ce qui s'y passe.

— Je suppose, dit Margarita, qu'ils se préparent par la prière au saint voyage de la Palestine.

— Leurs prières ressemblent furieusement à des disputes, objecta Giacomo ; il m'a semblé, la dernière fois, entendre de mon lit des cris auxquels se trouvait mêlé le nom de la reine. Ces pèlerins-là ne m'inspirent pas grande confiance.

— A quelle heure doivent-ils se réunir ? demanda Térésa.

— A deux heures.

— J'espère qu'alors votre maison sera libre. Sois tranquille, Margarita, tu pourras recevoir les pèlerins du Saint-Sépulcre ;... il sera peut-être même très important pour moi que tu les reçoives. Maintenant, Giacomo, partons ; les moments sont précieux.

Le pêcheur obéit ; Margarita resta seule, se livrant aux mille conjectures que lui suggérait sa curiosité vivement aiguillonnée, et cherchant à deviner le nom, le rang, les desseins des nouveaux hôtes que lui avait annoncés Térésa.

Ces hôtes ne se firent pas longtemps attendre : ils étaient deux, Margarita les conduisit avec empressement dans la plus belle pièce de son hôtellerie ; mais, à son grand regret, ils répondirent à ses offres de service par un désir formellement exprimé d'être seuls. A peine la porte se fut-elle refermée sur la femme du pêcheur, qu'ils s'empressèrent d'ôter leur masque et de jeter sur le lit leur manteau, dont la pesanteur paraissait incommoder surtout le plus petit de ces deux personnages.

Celui-ci était une femme âgée d'environ vingt-

cinq ans ; sa figure assez régulièrement belle, ses yeux noirs et brillants révélaient l'intelligence et l'énergie ; sa bouche devait être infiniment gracieuse ; mais la disposition actuelle de son esprit ne permettait pas au sourire de s'arrêter sur des lèvres peut-être un peu trop prononcées, et leur donnait en ce moment une expression à la fois triste et sévère. Son front, sur lequel se dessinaient, entre les sourcils, deux ou trois plis fortement accusés, attestait que les tourments des passions avaient plus d'une fois porté leurs ravages dans son cœur et dans son esprit. Cette femme, simplement vêtue, qui venait la nuit, sans suite, s'abriter mystérieusement sous le toit d'une modeste hôtellerie, c'était Jeanne Ire, reine de Naples.

Les traits de l'homme qui l'accompagnait n'offraient ni la même distinction, ni les mêmes caractères d'intelligence et de fermeté. Ce n'était pas qu'il manquât, à l'occasion, d'une certaine justesse de coup d'œil, ni d'une résolution capable de mener à bien une entreprise ; mais à voir son regard vaniteux et son maintien plein d'arrogance, on était porté tout d'abord à lui refuser précisément les qualités dont il affectait de faire étalage. Il y avait, en outre, dans les lignes anguleuses de son visage, dans le son rauque et saccadé de sa voix, dans la brusquerie de son geste, une expression singulière de dureté et de brutalité. On pouvait soupçonner déjà dans Louis de Tarente, l'époux grossier qui, plus tard, se fit un amusement journalier de maltraiter Jeanne et de la souffletter avec aussi peu de cérémonie qu'eût pu le faire, à l'égard de sa moitié, un lazzarone dans une querelle de ménage.

Cependant, Louis, au moment où s'ouvre la scène dont nous nous sommes fait l'historien, n'avait pas encore atteint le but réel de son ambition ; il n'était que le *mari de la reine*, et le désir d'amener Jeanne à lui abandonner un jour le pouvoir avec la couronne, tempérait alors quelque peu son humeur difficile et la violence de ses manières.

— Votre esprit paraît singulièrement troublé, madame, dit-il à Jeanne, qui ne s'était pas encore assise, et qui parcourait la chambre en tous sens avec une agitation extraordinaire ; je ne reconnais plus en vous ce calme que j'ai tant de fois admiré dans les occasions les plus critiques.

— Pensez-vous réellement que ce soit la peur qui me domine ? répondit Jeanne en s'arrêtant devant Louis, que l'ironie de son regard contraignit à baisser un moment les yeux ; êtes-vous si peu habitué à lire dans mes sentiments que vous n'y puissiez reconnaître plutôt du dépit et de la colère ?

— Et pourquoi cette colère ? pourquoi ce dépit ?

— Vous me le demandez ? au moment où, pour assurer le salut de ma personne, je viens de signer en faveur de Gênes la cession d'une des meilleures places de mon comté de Provence !

— Que faire ? avions-nous le choix des moyens ? Et cependant chaque jour l'horizon s'assombrissait de plus en plus ; la tempête menaçait à chaque instant d'éclater.

— J'aurais dû la braver.

— Etait-ce possible ? Voyez avec quelle rapidité s'accroît et se propage l'irritation parmi le peuple. Il y a un mois, quelques voix osaient à peine glisser mystérieusement à des oreilles amies de vagues et timides insinuations. Aujourd'hui c'est au milieu des places publiques et des marchés que vos accusateurs vous proclament hautement complice du meurtre d'André votre premier époux ; la foule les entoure, les écoute et leur bat des mains.

— Je n'avais pas besoin de cette épreuve pour apprendre à connaître l'inconstance du peuple.

— La noblesse est-elle d'une amitié plus sûre, elle qui soudoie ces orateurs de carrefour, tandis qu'elle se réunit clandestinement pour conspirer ? Les rapports de nos espions ne nous laissent aucun doute à ce sujet.

— Qui plus que moi pourtant s'est dévoué à la défense des priviléges de la noblesse ? Mais j'ai une mémoire qui ne le cédera point à son ingratitude.

— Et quand le roi de Hongrie, pour venger la mort de son frère André, s'avance à marches forcées sur Naples, était-ce parmi cette noblesse et ce peuple que vous comptiez trouver des défenseurs ?

— Mais démembrer mon royaume ! Recourir à des forces étrangères !

— Et la vengeance, madame !

— Oh ! oui, la vengeance ! s'écria Jeanne, dont les yeux s'allumèrent, à ce mot prononcé froide-

ment par Louis; la vengeance! Voilà ce qui me soutient et m'anime; c'est pour elle que je suis ici, moi, reine de Naples, cachée dans une misérable cabane de pêcheurs; c'est pour elle que je vais me jeter dans les bras d'une puissance que je devrais traiter en ennemie; oui, vous avez raison, Louis, elle sera douce, la vengeance, le jour où je rentrerai triomphante au milieu de ce peuple oublieux qui m'abandonne et de ces ingrats courtisans qui me trahissent!

— Il en est un surtout.... Mais, pour celui-là seul, vous fermez les yeux et ne voulez rien voir...

— Louis, interrompit Jeanne avec impatience, j'ai bien voulu, par égard pour vous, et malgré l'exagération évidente de vos soupçons, ne pas accorder, dans ces derniers temps, toute ma confiance au comte d'Avellino; que cette condescendance vous suffise.

— Le comte était l'ami du roi André, qui l'avait fait son premier ministre.

— Je lui ai conservé ses titres, son rang, son pouvoir; en a-t-il mésusé? Avez-vous à lui reprocher quelque action contraire à la gloire et à l'honneur du royaume?

— Que le comte soit ami de son pays, cela prouve-t-il qu'il soit le vôtre?

— Il est le père de Térésa qui, dans cet instant même, expose sa liberté, sa vie peut-être, pour nous servir.

La manière dont Jeanne prononça ces dernières paroles ne permettait pas à Louis d'insister, lors même qu'il en aurait eu le temps; mais la porte s'ouvrit et la présence de Térésa vint bientôt donner un autre cours aux pensées des deux fugitifs. Leur regard se porta avec anxiété sur la jeune fille; ils cherchaient à deviner sa réponse avant de l'avoir interrogée. Frappés ensemble de l'expression de découragement empreinte sur tous ses traits et jusque dans son maintien, ils s'écrièrent en même temps:

— Plus d'espoir!

— Plus d'espoir, répéta tristement Térésa, confirmant ainsi l'exclamation de Jeanne et de Louis.

— Eh quoi! reprit Jeanne, cette cession de Vintimiglia, souhaitée depuis si longtemps et avec tant d'ardeur, cette cession que j'ai signée d'une main aussi tremblante que si j'avais commis un crime, les Génois aujourd'hui la dédaignent et la repoussent!

— Non, madame, ils l'acceptent, répondit Térésa.

— Ils l'acceptent! Mais alors ils sont prêts à me recevoir, à combattre pour moi, dès demain, si je l'exige.

— Ils ne vous recevront pas; ils ne combattront pas, madame.

— Enfant, explique-toi; tes paroles sont des énigmes. Que t'a répondu l'amiral?

— Qu'une escadre de dix galères provençales venait d'entrer dans le port, sous les ordres de votre grand amiral Renaud-de-Baux; qu'il voyait dans ce fait une violation du traité conclu entre votre majesté et la république, et qu'il gardait en son pouvoir l'acte de cession comme une garantie de votre loyauté, jusqu'à ce que de nouveaux ordres lui soient arrivés de son gouvernement.

— C'est une trahison infâme dont j'exigerai une éclatante réparation.

Mais, rappelée bientôt par la réflexion à la triste réalité de son impuissance, Jeanne laissa retomber sa tête sur sa poitrine avec tous les signes d'un profond abattement.

— Ainsi, dit-elle, tout m'abandonne, tout me manque à la fois; la fuite même ne m'est plus permise! Prisonnière de mes sujets ou du roi de Hongrie, je sais trop quel sort m'est réservé..... Être traînée devant des juges qui se prosternaient hier encore à mes pieds, subir leurs insultants interrogatoires, être dégradée, jetée dans l'obscur cachot de quelque couvent! Non, non; à tout prix, j'éloignerai de moi cette coupe d'amertume et d'humiliation... La mort! plutôt mille fois la mort!..... Oui, continua-t-elle en se levant et d'un ton résolu, je rentrerai dans mon palais. Je compte encore dans la noblesse quelques serviteurs fidèles; je les appellerai auprès de moi, j'attendrai l'ennemi de pied ferme, et, s'il faut mourir, je mourrai du moins en reine.

Louis, depuis l'arrivée de Térésa, n'avait pas fait un mouvement ni proféré une parole; il paraissait plongé dans la stupeur. Tout-à-coup, sa physionomie s'éclaircit; il se leva, fit quelques pas dans la chambre, en murmurant, à intervalles, ces mots:

— Oui, oui, je réussirai;.. il est impossible que je ne réussisse pas.

Puis, se posant en face de la reine, un poignet sur la hanche, la poitrine tendue en avant, avec

cet air fanfaron qui gâtait presque toujours l'effet de ses inspirations, bien qu'il en eût de bonnes quelquefois :

—Reprenez courage, dit-il à Jeanne ; vous êtes sauvée.

Jeanne leva les yeux sur Louis avec une expression de doute qu'il feignit de ne pas comprendre, quoiqu'il en eût pu trouver aisément le commentaire dans l'ironique sourire qui vint effleurer les lèvres de la reine.

—Vous êtes sauvée, reprit-il avec un imperturbable aplomb, et c'est à moi que vous serez redevable de votre salut... N'avez-vous pas dit, signora, continua-t-il en tournant la tête du côté de Térésa, que le grand amiral Renaud-de-Baux était dans le port avec dix galères de Provence ?

—Térésa fit un signe affirmatif.

—Et c'est un malheur de plus, dit la reine ; Renaud-de-Baux n'est-il pas un de mes ennemis les plus ardents ?

—Il n'est pas le mien, madame.

—Vous comptez sur son dévouement ?

—Je compterais sur son dévouement, surtout s'il m'était permis d'intéresser son ambition ;.... mais que puis-je faire ? ajouta-t-il en prenant le ton d'une hypocrite humilité ; la main qui tient le sceptre a seule le droit de dispenser les faveurs et les grâces.

—Promettez en mon nom ce qu'on vous demandera.

—Ainsi que vous l'avez dit, Renaud est votre ennemi personnel ; il n'acceptera rien de vous.

—Je crois comprendre... Il refuserait les dons de la reine Jeanne ; ceux du roi Louis trouveraient grâce à ses yeux : n'est-ce pas là ce que vous avez voulu dire ?

—Si je ne me trompe, madame, vous aviez consenti à faire couronner roi votre premier mari, un enfant de vingt ans, sans énergie, sans expérience : auriez-vous pour moi moins d'affection ou moins d'estime ?

Jeanne ne jugea pas à propos de répondre directement à cette question. Ce fut probablement aussi cette allusion à sa condescendance pour André, qui l'empêcha de s'offenser d'une proposition toujours accueillie jusque là avec dédain ou colère. Peut-être pensa-t-elle, forcée de composer avec sa situation, que la mort qui avait mis obstacle au couronnement de son premier mari, était du nombre de ces événements dont il n'est pas défendu à une volonté forte de renouveler le hasard.

Loin donc de s'emporter, comme Louis paraissait s'y attendre, elle lui dit avec le plus grand calme :

—Si j'en juge par votre assurance et par le prix que vous stipulez, vous devez avoir conçu un plan infaillible ; ne puis-je en avoir connaissance ?

—Le voici, madame : Vous allez rentrer au palais ; l'issue secrète qui nous a permis de sortir sans être aperçus, favorisera votre retour ; demain, afin d'éloigner les soupçons, vous recevrez, comme à l'ordinaire, les grands du royaume à votre lever. Moi, je pars à l'instant ; la barque dont s'est déjà servie votre filleule me conduit à bord de la galère de Renaud-de-Baux ; je vais avec lui trouver l'amiral génois ; je flatte l'ambition de l'un, la cupidité de l'autre ; et, demain, à la tête des forces réunies de Gênes et de la Provence, je dicte des lois à Naples, trop heureuse de se soumettre ou d'implorer son pardon. Vienne ensuite le roi de Hongrie, je lui ferai une telle réception que de longtemps, je vous jure, il ne lui prendra fantaisie de quitter ses états pour se mêler de nos affaires.

— Et si vous échouez dans vos négociations ?

— Ce n'est possible qu'avec les Génois ; je réponds de Renaud-de-Baux.

— Que ferez-vous alors ?

— Alors un messager sûr viendra vous en prévenir ; vous sortirez secrètement du palais ; Giacomo vous prendra dans sa barque ; vous me rejoindrez, et, trop faibles pour entamer immédiatement une lutte dans laquelle les Génois pourraient embrasser le parti de nos adversaires, nous ferons voile pour Gaëte, où nous nous mettrons en mesure de négocier des secours et de parer aux événements.

Jeanne se recueillit quelques instants.

— Ce plan est sagement conçu ; je l'approuve ; il faut l'exécuter sans retard.

— Madame, reprit l'opiniâtre Louis, Renaud-de-Baux convoite depuis longtemps le comté de Nice.

— Il l'aura.

— Au nom de qui le lui promettrai-je ?

— Au nom du roi Louis.

La barque de Giacomo, portant le futur roi de Naples, s'éloigna pour la troisième fois de la rive

et nagea silencieusement vers les galères de Provence, tandis que Jeanne, escortée par le fils de Margarita, regagnait son palais où elle rentra avant qu'aucun de ceux qui l'habitaient eût pu concevoir le moindre soupçon de cette royale escapade.

Quant à Térésa, elle était restée auprès de Margarita, à qui elle avait dit d'un ton caressant :

—Bonne nourrice, on ne rencontre point, dans les rues de Naples, les pèlerins du Saint-Sépulcre pendant le jour, et je meurs d'envie de voir leur costume.

Et Margarita lui avait répondu avec le sourire d'une mère qui gâte son enfant :

—Restez avec moi, curieuse ; pourvu que vous me promettiez de ne pas troubler ces saints hommes dans leur pieuse conférence, votre envie sera satisfaite.

II.

Il n'y a peut-être pas dans l'histoire un personnage qui ait été jugé plus diversement que Jeanne 1re. Si l'on en croit quelques historiens, c'était une femme souillée des plus honteuses débauches et des crimes les plus horribles. Suivant d'autres, c'était une reine à donner en exemple à toutes les têtes couronnées ; son activité, sa vigilance, son habileté dans la politique, et sa fermeté, qu'on eût admirées dans un homme, ne faisaient que mieux ressortir sa piété, sa bienfaisance et les douces vertus qui sont ordinairement l'apanage de son sexe.

Mais si ses apologistes sont parvenus à réfuter la plupart des imputations de ses détracteurs, il est cependant un fait qui suffirait seul à ternir la plus belle mémoire, et dont ils n'ont pas même osé entreprendre de la justifier. Tout ce qu'ils ont pu faire a été d'y trouver un adoucissement, et, lorsque leurs adversaires affirmaient qu'elle-même avait *ordonné* le meurtre d'André, de prétendre qu'elle était seulement coupable d'y avoir *consenti*.

Au milieu d'une population qui l'accusait hautement d'assassinat, Jeanne avait pourtant encore quelques amis fidèles qui repoussaient avec une généreuse indignation jusqu'au soupçon d'un tel crime. De ce nombre était la fille du comte d'Avellino. Térésa, filleule de Jeanne, avait retrouvé plus tard en elle la mère qu'elle avait perdue au berceau. Attachée de bonne heure à la personne de la reine, comblée par elle de bienfaits et de caresses, la gratitude et l'innocence de son cœur ne lui permettaient de voir que des vertus dans sa bienfaitrice. Plus d'une fois, surmontant la timidité naturelle à son sexe et à son âge, elle osa prendre la défense de Jeanne en présence de son père ; elle déplora comme une erreur criminelle l'opinion de celui-ci sur la mort d'André dont il avait été le confident et l'ami. Des témoins qui eussent assisté à ces scènes d'intérieur fréquemment renouvelées, n'eussent pas manqué de penser que Térésa s'était imposé une sorte d'expiation de la faute paternelle, en voyant avec quelle ardeur elle redoublait alors d'affection et de dévouement pour sa marraine.

Cet amour ne régnait pas toutefois d'une manière exclusive dans le cœur de Térésa ; il s'y trouvait une place encore pour un autre sentiment dont la reine n'était plus l'objet, et qui, pour être plus secret, n'en était pas moins vif.

Le comte d'Avellino avait pour secrétaire un jeune gentilhomme français nommé Philippe de Ravignan. Celui-ci, recueilli dès l'enfance dans la maison du comte, avait été élevé par lui avec autant de soins et de tendresse que s'il eût été son fils. D'un esprit vif, d'une intelligence rapide, d'une application opiniâtre, il avait acquis de bonne heure des connaissances, une pénétration et un jugement qui eussent distingué, à cette époque surtout, un homme d'âge et d'expérience, tandis qu'il ne le cédait, ni par la beauté du visage, ni par la bonne grâce de la tournure et des manières, aux jeunes gens les plus remarquables de la cour de Naples. Sa taille, souple et dégagée, n'avait point ce lourd caractère de force matérielle dont s'enorgueillissaient les chevaliers de ce temps ; mais elle n'offrait pas non plus cette molle délicatesse qui est le signe d'un tempérament efféminé. Ses traits, sans être d'une régularité parfaite, formaient un ensemble agréable, et ils étaient doués par moments d'une animation pleine de charme. Son teint, quoique moins basané que celui des Napolitains, ne manquait pas d'une certaine virilité ; seulement le feu de ses yeux noirs était fréquemment voilé par une expression de mélancolie qu'on aurait pu attribuer à une langueur naturelle, et qui n'était alors chez lui qu'un résultat de l'ambition découragée : car Philippe était ambitieux ; plus avancé, morale-

ment, à vingt ans que ne l'étaient dans la maturité de l'âge les seigneurs qu'il voyait briller dans les emplois éminents, autour du trône de Jeanne, il s'indignait de la nullité de sa position; impatient d'arriver, il sentait fléchir ses forces dès l'entrée d'une carrière dont le but ne lui apparaissait que dans le lointain de l'avenir.

Elevés ensemble, Philippe et Térésa s'aimèrent d'abord comme s'ils avaient été frère et sœur; mais ce premier sentiment s'était modifié, à mesure que l'âge, développant à la fois leur corps et leur esprit, était venu agrandir en eux le champ de la pensée. Térésa se montra peu à peu plus réservée, Philippe plus timide; tous deux semblaient s'étudier à renfermer de plus en plus en eux-mêmes cette amitié dont les élans avaient été si naïfs dans les jeux de leur enfance. Ils ne s'évitaient point; mais, s'ils se trouvaient ensemble, ce n'était que par hasard, sans avoir osé se rechercher; ils devenaient alors rêveurs, distraits, et, dans leur entretien, les réponses ne concordaient pas toujours parfaitement avec les questions. Térésa n'était pas moins bienveillante pour Philippe; Philippe n'était pas moins ardent à servir Térésa dans ses moindres caprices; seulement, il régnait entre eux une gêne, une contrainte que n'eût point suffisamment justifiée la différence du rang et de la fortune, s'il eût été question d'une amitié ordinaire.

Nous avons cru devoir, avant de poursuivre, faire connaître, autant qu'il était en notre pouvoir, le caractère et la situation des principaux personnages qui doivent figurer dans cette histoire; cette tâche remplie, nous allons reprendre notre récit au point où nous l'avons laissé dans le chapitre précédent.

Deux heures venaient à peine de sonner que, de différentes parties de la ville, arrivèrent successivement sur le port plusieurs individus portant bourdons couverts de chapes. Ils se réunirent en groupe, mais sans se parler, auprès de l'hôtellerie de Margarita, jusqu'à l'arrivée d'un pèlerin qui, allant de l'un à l'autre, prononça quelques paroles à l'oreille de chacun d'eux et reçut en échange d'autres paroles prononcées avec le même mystère; cette mesure ne pouvait avoir d'autre but que de s'assurer, au moyen d'un mot d'ordre, s'il ne s'était point glissé quelque faux frère dans la troupe. Après une inspection dont le résultat lui parut sans doute satisfaisant, le nouveau venu introduisit les pèlerins dans l'hôtellerie, et les conduisit dans une salle basse où les pêcheurs du port avaient coutume de se réunir pour boire pendant le jour.

Les tables avaient été entassées dans un coin, les unes sur les autres; une seule était restée devant la fenêtre, et les contrevents de celle-ci, soigneusement fermés, ne laissaient point percer au dehors la faible lueur d'une lampe qui éclairait à peine l'intérieur. Les pèlerins prirent place sur des bancs rangés le long des murs, ou se promenèrent par petits groupes, conversant à voix basse et tournant souvent leurs regards vers la porte avec des signes manifestes d'inquiétude et d'impatience. Ils attendaient évidemment quelque membre en retard; et comme aucun d'eux, bien qu'ils parussent regretter la perte d'un temps précieux, n'osait proposer d'ouvrir la séance, il fallait croire que le retardataire était leur chef, ou tout au moins un personnage d'une haute importance.

Enfin la porte s'ouvrit. deux hommes parurent. Ceux-ci n'avaient ni chappe ni bourdon; ils étaient enveloppés d'amples manteaux dont ils se débarrassèrent en entrant. Un profond silence s'établit aussitôt et tous les yeux se portèrent sur ces deux figures, dont l'une, creusée par l'âge, attestait une longue expérience des déceptions de la vie, tandis que l'autre brillait de tout l'éclat que donnent la vigueur et les illusions de la jeunesse. Le vieillard alla gravement prendre possession du siége qui lui avait été réservé devant la fenêtre; le jeune homme s'assit à l'un des bouts de la table, se préparant à écrire s'il en était besoin; l'autre bout était occupé par le pèlerin qui avait servi d'introducteur aux membres de la réunion.

Ce fut celui-ci qui se leva le premier pour prendre la parole.

— Tout déguisement, dit-il, est désormais inutile; nous touchons au moment d'exécuter le plan que nous avons longuement conçu. Hier encore il pouvait avorter si un seul de nous avait été découvert; aujourd'hui nous n'avons plus de surprise à redouter, car, à peine sortis d'ici, ce n'est plus dans l'ombre mais au grand jour que nous allons agir. Loin de nous donc ces pacifiques vêtements si peu d'accord avec l'état de nos esprits, et qui semblent comprimer dans nos

poitrines l'énergie de nos sentiments ! L'heure est venue de nous montrer le casque en tête et l'épée au poing comme il convient à de bons et braves gentilshommes.

En parlant ainsi, il dénoua le capuchon qui lui enveloppait la tête et rejeta en arrière sa chape et son bourdon. Tous les pèlerins en firent autant, et le vieillard put reconnaître l'élite de la noblesse napolitaine. Se levant alors avec une ardeur toute juvénile, il promena ses regards satisfaits sur l'assemblée, faisant signe de la main à un ami, souriant à un vieux compagnon d'armes, les électrisant tous par l'assurance et l'inspiration de son attitude, exalté bientôt lui-même par ce cri qui s'éleva d'un accord unanime :

— Vive notre digne chef! vive le comte d'Avellino !

Le vieillard était en effet le comte d'Avellino, et le jeune homme qui l'accompagnait n'était autre que son secrétaire Philippe de Ravignan.

Après avoir répondu par un salut courtois à cette flatteuse acclamation, le comte réclama de la main un moment de silence et s'exprima ainsi :

— Nobles seigneurs, bien que je paraisse en ce lieu pour la première fois au milieu de vous, nous nous sommes rencontrés souvent déjà, soit sur le champ de bataille, soit dans les conseils du prince; nous savons ce que nous valons réciproquement; nous pouvons mettre notre confiance les uns dans les autres. Un saint devoir nous a appelés ici ; en avez-vous tous calculé la portée ? Êtes-vous tous résolus à l'accomplir au péril de votre fortune et de votre vie ?

— Oui, oui ! répondirent les conjurés.

— Est-il un seul de vous qui hésite sur la bonté de notre cause, un seul qui révoque en doute le crime dont nous nous sommes constitués les vengeurs ? Qu'il se retire à l'instant; nous respecterons sa conviction; il sortira sain et sauf de cette enceinte.

Pas un des conjurés ne bougea de sa place.

— Je ne chercherai point, reprit le comte à exalter vos sentiments par le tableau des vertus de la victime dont nous allons poursuivre enfin les meurtriers trop longtemps impunis. Je lis dans vos yeux que vous avez hâte de prononcer sur le sort des coupables.

— Des coupables ! interrompit un conjuré; nous n'en connaissons point d'autre que Jeanne.

— Oui, Jeanne est la seule coupable, poursuivit le comte, car ce fut elle qui mit le fer aux mains des assassins et qui leur dit : « Allez et tuez ! » Retombe donc sur Jeanne la justice des hommes, jusqu'au jour où une autre justice l'appellera à comparaître devant le tribunal de Dieu !... Duc de Sessa, faites la lecture du serment qui doit, en nous liant, faire de nos volontés une seule volonté, de nos bras un seul bras.

Le duc de Sessa était celui que nous avons vu recueillir le mot d'ordre et qui était assis à l'un des bouts de la table. Il se leva et déplia un parchemin. Tous les conjurés se levèrent, sortirent leur épée du fourreau et écoutèrent dans un recueillement religieux la formule suivante de serment :

« Moi, etc..., convaincu que la reine Jeanne s'est rendue coupable de félonie et de meurtre sur la personne d'André, son premier mari, je jure aujourd'hui devant Dieu de poursuivre par toutes les voies le châtiment de son crime, me déclarant délié à son égard de tout devoir d'obéissance et de fidélité. Je jure de ne point déposer les armes avant d'avoir accompli cette œuvre de justice, et d'y consacrer mes biens et ma vie, ainsi que la vie et les biens de mes sujets et vassaux. Que, si je manque à cet engagement solennel, la honte et le mépris soient ma punition en ce monde, et dans l'autre, la damnation éternelle de mon âme ! »

Après avoir fait cette lecture, le duc de Sessa déposa le parchemin sur la table. Chacun des conjurés vint à son tour le toucher de son épée, et prononcer d'une voix haute :

— Je le jure !

Lorsque cette formalité fut remplie, le comte d'Avellino réclama de nouveau la parole :

— Il est temps de nous séparer, nobles seigneurs ; le jour approche, et voici le moment où chacun de nous doit se rendre au poste qui lui a été assigné, afin d'activer ses préparatifs et de concourir à un ensemble d'action qui assure le succès de nos efforts. Mais je dois auparavant vous annoncer une nouvelle qui augmentera votre confiance. Un message secret du roi de Hongrie m'a prévenu que, demain vers le milieu du jour, il serait avec son armée aux portes de Naples. C'est donc à midi que devra commencer le mouvement dans la ville. Comte d'Alifi, duc de Sessa,

comte de Prignano, vous vous rendrez au palais, à cette même heure, qui est celle du lever de la reine; je vous y rejoindrai. Maintenant, à notre poste, et que le bras de Dieu nous soit en aide!

Les conjurés formèrent un cercle au milieu de la salle, le duc de Sessa fit circuler le mot d'ordre pour le lendemain; puis ils se retirèrent deux à deux, afin de ne pas éveiller de soupçons dans la ville.

L'obscurité les empêcha de distinguer, en sortant de la salle, un curieux qui se blottissait contre le mur derrière la porte, retenant à grand'peine sa respiration, tant il était ému et tremblant.

Le comte d'Avellino était resté seul avec son secrétaire.

—Philippe, lui dit-il, te voilà initié au plus important de mes secrets; ton sort est désormais inséparable du mien; tu vas apprendre ce que j'attends de toi; écoute-moi avec attention.

—Nul plus que vous, seigneur, n'a droit à mon respect et à mon dévouement.

—Tu étais bien jeune, Philippe, lorsque ton père, pauvre gentilhomme de France, fut pris avec toi par un corsaire algérien. Rachetés par des prêtres napolitains, vous fûtes amenés tous deux à Naples où ton père, épuisé par les fatigues et les tortures de sa captivité, ne tarda pas à succomber, te laissant orphelin et sans appui. Le ciel te mit un jour sur mon passage et je te recueillis dans ma maison.

—Le souvenir de ce bienfait, seigneur, est trop profondément gravé dans mon cœur pour s'en effacer jamais.

—Je n'avais point de fils; je te traitai comme si tu avais été le mien. Je mis tous mes soins à former ton esprit, à développer ton intelligence; tu reçus sous mes yeux une éducation telle qu'il n'est pas un jeune seigneur de la cour qui puisse se vanter d'en posséder une aussi solide et aussi complète.

—Le plus tendre père n'aurait pu faire pour moi plus que vous n'avez fait.

—Fier de tes succès et sentant croître de jour en jour l'attachement que tu m'inspirais, je résolus de te préparer les voies d'un avenir honorable et brillant; je te fis mon secrétaire; je t'initiai aux mystères de la politique; je te confiai le secret des affaires les plus graves du royaume...

—Puissent mes faibles talents justifier tant de bontés! Soyez persuadé, du moins, que personne ne saurait me surpasser en zèle et en reconnaissance.

—Il faut bien que j'aie cette conviction, Philippe, puisque je t'ai fait cette nuit le témoin d'une scène qui te livre ma vie. Mais il ne me suffit pas cette fois de ta discrétion. Je vais mettre à une forte épreuve ta reconnaissance et ton zèle.

—Ah! parlez, seigneur.

Le comte reprit après un moment de silence:

—Philippe, il y eut au monde un seul homme que j'aimai à l'égal de ma fille et de toi: ce fut André. Si le fer d'un assassin eût ravi à ma tendresse toi mon orgueil, ou Térésa ma joie et mon bonheur, j'aurais poursuivi le meurtrier jusqu'au bout de la terre; je n'aurais respecté, pour l'atteindre, ni palais, ni lieu saint, et l'eussé-je vu à mes pieds, suppliant et sans défense, je me serais fait moi-même son juge et son bourreau. Me comprends-tu maintenant?

—Vous voulez que j'assassine la reine! s'écria Philippe en reculant d'effroi.

—Non, si nous sommes vainqueurs. La justice alors suivra son cours pour elle comme pour le dernier de ses sujets, afin d'apprendre aux rois que le trône même ne saurait être une garantie d'impunité pour le crime. Mais si la fortune trahissait nos efforts, je ne veux pas que ma vengeance puisse m'échapper. Demain donc je te confierai la garde de Jeanne, prisonnière dans son palais, et tu la livreras vivante à ses juges ou morte à ses défenseurs.

—Moi, seigneur, lever mon épée sur une femme!

—Cette femme est condamnée par Dieu et par les hommes: il n'y a point de lâcheté à exécuter l'arrêt des hommes et de Dieu.

—Je vous en conjure, plutôt que de m'imposer cette horrible mission, laissez-moi vous suivre demain au combat; assignez-moi le poste le plus périlleux; que mon bras puisse se mesurer avec un bras d'homme; que mes armes, en protégeant vos jours, ne se teignent de sang qu'au prix du mien!

—Philippe, répondit le comte d'un ton froid et sévère, je vous ai dit ce que j'espérais du dé-

vouement que vous inspiraient tout à l'heure de si chaudes protestations; vous hésitez; je ne chercherai pas maintenant à discuter et à vaincre vos scrupules. Prenez jusqu'à demain pour réfléchir; demain, nous nous retrouverons au palais, et là vous me ferez savoir si je dois vous traiter en ami ou en ennemi.

Le comte sortit. Philippe resta comme cloué à sa place, regardant s'éloigner l'inflexible vieillard, et ne se sentant la force ni de le rappeler pour lui promettre obéissance, ni de lui donner un refus formel pour adieu.

Cet avenir que, dans ses rêves, il ne pouvait parer d'assez de gloire et de grandeur, cet avenir, si lent à poindre au gré de son impatience, le voilà donc qui s'est enfin révélé! Pour prix de son ingratitude, l'abandon et la misère, ou le stygmate d'assassin au front pour prix de sa reconnaissance!

Cependant il fallait choisir; la lutte qui s'engagea dans son âme fut si violente, que, croyant voir revenir le comte, ce fut avec l'égarement d'un fou qu'il s'écria :

— J'obéirai!

— Calmez-vous, Philippe, dit une voix qui le fit tressaillir.

Il était devant Térésa.

— Vous, signora! grand Dieu! qu'êtes-vous venue faire ici?

— Entendre et voir.

— Que dites-vous?

— J'ai vu des hommes que l'ambition dévore donner la justice pour prétexte à l'assouvissement de leurs insatiables désirs.

— Signora!

— J'ai entendu un homme dont le cœur est noble, mais que la douleur aveugle, user de son ascendant sur un autre homme pour lui prescrire la lâcheté et l'assassinat.

— Plus bas! plus bas! au nom du ciel! s'écria Philippe dans un trouble inexprimable.

Térésa lui prit la main et d'un ton solennel :

— Philippe, vous m'aimez.

— Signora...

— Vous m'aimez... je le sais... je l'ai deviné.

— Si je vous aime!... oh! pardon, signora... pardon d'avoir osé lever les yeux sur un bien dont je n'étais pas digne... Oui, le trouble de mes regards et de mes paroles a dû vous révéler mille fois ce secret, que le respect tenait renfermé dans mon cœur... Mais ne m'accablez point de votre colère; ayez pitié de moi comme vous auriez pitié d'un pauvre fou, d'un insensé!

— Philippe, je vous aime.

— Qu'entends-je? oh! ne vous faites pas un jeu cruel de jeter le désordre dans ma faible raison!

Térésa répéta :

— Je vous aime, Philippe.

Il tomba à genoux sans proférer une parole; ce bonheur si imprévu semblait lui avoir ôté l'usage de la voix, et ses yeux étaient fixés avec extase sur Térésa, comme si le ciel se fût ouvert tout-à-coup devant lui.

— A présent, écoutez-moi, poursuivit Térésa. Vous devez penser qu'une considération bien puissante a pu seule me forcer à rompre la première un silence que m'imposait la dignité de mon sexe; il a fallu un intérêt bien grave pour que je vinsse de moi-même vous dire; Philippe, voulez-vous que votre existence m'appartienne comme la mienne vous appartient?

Philippe se releva vivement et portant la main à la garde de son épée :

— Ma vie et mon épée sont à vous, signora, disposez-en.

— Puis-je compter sur une entière abnégation de vos opinions et de vos sentiments?

— Vos sentiments seront les miens; je ne veux avoir d'autre opinion que la vôtre.

— Vous braveriez même la volonté de mon père, si je l'exigeais?

— Quoi que vous ordonniez, je le ferai.

— Sans restriction?

— Sans restriction.

— Vous le jurez?

— Je le jure.

— A demain, Philippe; mon père vous a donné rendez-vous au grand lever de la reine; j'y serai.

III.

Le plus profond silence régnait encore dans le palais des rois de Naples, lorsqu'un officier, suivi de quelques soldats, vint sans bruit relever les sentinelles posées aux entrées principales. Ce renouvellement du service, à une heure insolite, surprit grandement les gardes dont on suspendait la faction; ce ne fut pas avec un étonnement moins

vif qu'ils remarquèrent combien était longue la consigne donnée à ceux qui les remplaçaient, surtout aux deux soldats chargés de veiller à la porte de la grande salle d'attente, à laquelle communiquaient les appartements de la reine.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que, dans cette même salle, une petite porte, figurant un lambris de l'embrasure d'une fenêtre, s'ouvrit et donna passage à la fille du comte d'Avellino. Pressée de se débarrasser du costume qui lui avait servi de déguisement, elle traversa précipitamment la salle, pour se rendre à la chambre qu'elle occupait dans le palais; mais elle se trouva arrêtée à la porte par les deux gardes qui, sans dire un mot, baissèrent devant elle leurs piques croisées l'une sur l'autre. Surprise d'une mesure aussi extraordinaire, elle insista pour en connaître le motif; elle ne put obtenir de réponse. Il lui fallut renoncer à se faire expliquer un incident dont elle ne soupçonnait que trop la portée; elle revint, pensive, sur ses pas, et se décida à entrer immédiatement dans l'appartement de Jeanne.

Jusqu'à l'heure du lever, il ne se passa plus rien qui mérite de fixer l'attention.

La consigne, qui fermait aux sortants la porte de la salle, n'en défendait probablement pas l'entrée; les gardes se rangèrent, laissant respectueusement le passage à une foule de seigneurs qui semblaient s'être donné le mot pour arriver tous à la fois. L'affluence fut considérable; depuis le jour de l'avénement de Jeanne, on ne se rappelait pas avoir vu une aussi nombreuse réunion de noblesse. Ce qui lui donnait surtout un caractère inaccoutumé, c'était le silence, l'air grave et réfléchi de ceux qui la composaient. Cependant, au milieu de tous ces visages sérieux, on en pouvait compter une douzaine dont les traits s'épanouissaient, et quelques jeunes gens qui se livraient à d'insouciantes railleries.

Cette situation fut brusquement changée par l'entrée de la reine. Au grand scandale de trois ou quatre vieux courtisans, cette entrée ne se fit pas suivant les formes ordinaires de l'étiquette; Jeanne, sans être annoncée, sans être accompagnée de ses pages, suivie seulement de Térésa, ouvrit elle-même la porte de son appartement et parut tout-à-coup au milieu des seigneurs, qui, à sa vue, se rangèrent sur les côtés de la salle, dans un morne silence. Elle était pâle de colère, et le peu d'harmonie qui régnait dans son costume révélait suffisamment l'impatience ou la préoccupation qui avait présidé à sa toilette.

—Qu'est-ce donc, Messeigneurs? dit-elle d'une voix émue, et que vient-on de nous apprendre? Des gardes refusent le passage aux gens de notre maison! Qui s'est permis de donner à notre insu un pareil ordre? pourquoi ne voyons-nous pas ici le capitaine de nos gardes? Baron d'Ornano, veuillez le prévenir que nous attendons ses explications sur cet étrange oubli du respect qui nous est dû.

Ornano se disposait à sortir pour exécuter l'ordre de la reine; les deux gardes lui barrèrent la porte, en croisant leurs piques avec un imperturbable sang-froid.

—Que signifie ceci? demanda Jeanne, en promenant sur ceux qui l'entouraient un regard où se peignaient à la fois l'indignation et l'anxiété.

Le comte d'Avellino parut en ce moment à l'entrée de la salle; il était accompagné de Philippe de Ravignan et des principaux officiers du palais.

— Eh bien! vous vous taisez, Messeigneurs? reprit Jeanne dont la voix perdait de son assurance, à mesure que ses yeux découvraient une physionomie suspecte.

— C'est à moi de vous répondre, Madame, dit en s'avançant le comte d'Avellino; cette entrée est gardée comme il convient que le soit l'entrée d'une salle de justice, et, dans la foule qui vous entoure, vous ne devez plus voir des courtisans mais des juges.

Jeanne frémit; tous ses doutes venaient d'être éclaircis. Le péril qui la menaçait lui apparut dans sa grandeur, dans son imminence. Alors elle se redressa fière et digne, et, devant l'orage prêt à éclater, retrouva son courage et son énergie.

— Étrange cour de justice! dit-elle avec un dédaigneux sourire; vous nous apprendrez sans doute, comte d'Avellino, par qui et au nom de qui elle a été convoquée?

— Au nom de notre juge à tous, et par moi, madame.

— Nous ferez-vous la grâce de nous indiquer l'accusateur et le coupable!

— L'accusateur, c'est moi; le coupable c'est vous!

A ce mot tous les assistants tirèrent leurs épées; Jeanne, appelant à elle toutes ses forces, fit un mouvement vers le comte, et, le désignant du doigt, s'écria :

— Qu'on arrête ce traître !

Mais celui-ci, calme et immobile, regardant Jeanne en face, se contenta de répondre froidement :

— Vous n'avez plus d'ordre à donner ici, madame.

— Duras, Ornano, Spinello, Léoni, dit vivement Jeanne en se tournant vers les seigneurs dont elle prononçait les noms, nous laisserez-vous ainsi braver et insulter dans notre propre palais ?

A cet appel, une douzaine de gentilshommes coururent se ranger autour de la reine. Avellino, d'un pas lent et majestueux, alla se placer à l'extrémité opposée de la salle.

— A moi, dit-il, les vengeurs d'André !

Tout le reste des seigneurs se rangea derrière le comte. Il y en avait plus de deux cents.

Un seul était resté au milieu, ne sachant pour quel parti il devait opter. C'était Philippe de Ravignan. Un signe impératif de Térésa lui indiqua le côté du comte, et, affranchi de toute hésitation, il alla prendre rang parmi les conjurés.

Avellino, d'une voix forte, prononça ces paroles :

— Jeanne de Naples, en vertu des pouvoirs qui m'ont été conférés par la majorité des grands du royaume, je te déclare, comme parricide, déchue dès à présent du trône, et je te constitue prisonnière dans ce palais jusqu'au moment où la voix du peuple aura décidé de ton sort.

—Par San-Gennaro ! s'écria Charles de Duras, en brandissant son épée, serons-nous donc témoins impassibles de cette indigne trahison ? Faisons à la reine un rempart de nos corps, et périsse jusqu'au dernier de nous, avant qu'une main sacrilége puisse approcher de sa royale personne !

Mais Jeanne, abaissant d'une main l'épée de Duras, et de l'autre écartant, pour se faire un passage, le petit nombre de défenseurs qui s'étaient precipités devant elle :

— Non, Duras, dit-elle d'un ton ferme, non, nobles seigneurs, nous ne permettrons pas que le fer soit croisé en notre présence. Le bon droit succomberait sous le nombre et la force; nous ne voulons pas voir couler, pour une défense inutile, le sang le plus pur de notre royaume. Obéissez pour la dernière fois à notre commandement, rentrez dans le fourreau vos épées impuissantes et retirez-vous....

Puis, faisant quelques pas vers les conjurés :

— Comte d'Avellino, poursuivit-elle, nous cédons à la violence, mais en vous déclarant traître et infâme, et nous vous rendons responsable de notre personne devant le peuple et devant Dieu.

L'insurrection était triomphante dans l'intérieur du palais ; sa tâche n'était pas achevée dans la rue. Un bruit confus d'hommes et de chevaux, de cris et de cliquetis d'armes, s'approchait grossissant, et faisait résonner les vitraux de la salle. Avellino, comprenant l'urgence de porter rapidement le dernier coup, se hâta de faire désarmer Duras et les siens, qu'une bonne escorte conduisit au château de l'Œuf ; puis, ayant confié à Philippe la garde de la reine, il courut se jeter dans la mêlée, à la tête de la noblesse.

Il ne resta, dans la salle où venait de s'accomplir une si grande révolution, en moins de temps qu'il ne nous en a fallu pour la raconter, que Jeanne, Térésa, Philippe et les deux gardes qui veillaient à la porte. Le moment de l'énergie était passé pour Jeanne ; sentant ses forces épuisées, elle s'assit, sans laisser échapper une seule expression, soit de colère, soit de douleur ; la tête inclinée sur sa poitrine, elle se laissa absorber complétement par les sombres réflexions que lui inspirait sa position désespérée.

Cependant le bruit extérieur diminuait graduellement ; on ne l'entendit bientôt plus que comme un lointain murmure ; Térésa, la figure collée aux vitrages, suivait les mouvements de l'insurrection, et attendait avec impatience le moment où elle aurait tout-à-fait disparu du port. Enfin, au tumulte succéda le silence le plus complet ; alors elle entr'ouvrit avec précaution l'issue secrète que nous connaissons déjà, appela quelqu'un à voix basse et parut écouter comme si on lui adressait une réponse ; elle s'approcha ensuite de Philippe :

— A quoi bon ces gardes ? lui dit-elle, et pourquoi cette porte ouverte ?

Philippe s'éloigna sans répliquer, alla relever les gardes de leur faction, et parcourut la

galerie dans tous les sens, afin de s'assurer qu'elle ne renfermait aucun curieux importun.

Les gardes s'étaient à peine retirés que Térésa se jeta aux genoux de la reine :

— Grâce ! madame, s'écria-t-elle, grâce pour mon père !

Jeanne releva la tête et la regarda avec surprise :

— Es-tu devenue folle, pauvre enfant ?

—Les instants sont précieux, madame ; je vous en conjure, ne me refusez pas !

— Rappelle ta raison et regarde autour de toi, tu me demandes la grâce de ton père, à moi qui suis sa prisonnière !

— Vous ne l'êtes plus, dit Térésa, et voici votre libérateur, ajouta-t-elle en montrant Philippe qui rentrait et fermait la porte de la salle.

—Que dis-tu ? Je serais libre !... Prends garde, Térésa, prends garde de m'abuser par de folles espérances... Tu ne sais pas de quel prix je paierais la réalité du mot que tu viens de prononcer !

Et Jeanne s'était levée, comme en délire, et elle marchait avec agitation, interrogeant du regard tantôt Térésa, tantôt Philippe, et elle répétait :

—Je serais libre ! je serais libre !

Térésa courut à la porte secrète.

—Entrez, Giacomo, dit-elle, et rendez compte de votre message à la reine. Giacomo entra.

— Qui t'envoie ? demanda Jeanne.

— L'époux de votre majesté.

— Louis a réussi,.. le ciel soit loué !

—Non, madame ; les Génois ont refusé d'agir; ils se sont engagés seulement à rester neutres.

— Et les Provençaux ?

—Ils se jugent trop faibles pour attaquer. Dans quelques heures, ils appareilleront pour Gaëte.

— Et tu me disais sauvée, Térésa !

— Vous l'êtes, madame ; votre époux vous attend. Cette porte secrète, dont M. de Ravignan s'est procuré la clé, communique par une issue au canal qui conduit au port, désert en ce moment. L'obscurité favorisera votre fuite.

—Mais Louis, où est-il ? demanda Jeanne avec anxiété.

—Votre époux ? dit Giacomo ; caché dans les ruines de la vieille chapelle, il vous attend pour vous conduire au vaisseau amiral. Avant une heure, vous serez à l'abri de toute poursuite.

— Philippe, dit Térésa, sortez par la porte principale et rendez-vous au port, pour assurer le départ de la reine et du roi sauvez-les, et ma reconnaissance éternelle vous sera acquise.

— Sans doute nous nous reverrons dans des temps meilleurs, répondit Philippe ; et il sortit.

Après le départ de la fugitive, Térésa alla épier derrière les vitraux, et, quand elle crut voir que la barque atteignait le rivage, elle se jeta à genoux pour remercier le ciel d'avoir donné cette heureuse fin à son entreprise.

Jeanne, en effet, rejoignit bientôt son époux ; une rose blanche lancée dans la barque avait dissipé ses inquiétudes ; car c'était pour elle un signal qui indiquait que rien ne devait plus s'opposer à sa fuite.

Tout-à-coup, il se fit un grand tumulte aux portes du palais ; une foule d'hommes du peuple et de soldats se précipitèrent dans l'intérieur et envahirent les appartements ; de toutes parts s'élevait le cri : *Mort aux assassins d'André !* Au même instant, le comte d'Avellino, suivi des principaux chefs de l'insurrection, se présenta à l'entrée de la salle d'attente. En la voyant dépourvue de gardes, il recula de surprise ; mais quels furent son désappointement et sa fureur, lorsqu'il aperçut sa fille seule et priant ! Il s'élança vers elle et la saisit violemment par la main ; il ne pouvait parler, tant il était suffoqué par la colère.

—Rassurez-vous, mon père, dit Térésa, dont la figure avait en ce moment une expression de sérénité angélique : la reine, avant de partir, vous a pardonné.

Le comte demeura comme foudroyé, et il ne retrouva quelques instants après la parole que pour se livrer aux plus terribles imprécations.

Cependant les rues de Naples retentissaient d'éclatantes acclamations auxquelles se mêlaient des fanfares guerrières et un bruit régulier d'armes et de chevaux. C'était l'armée du roi de Hongrie qui faisait son entrée dans la ville, escortée d'un immense concours de peuple.

Mais la nouvelle de l'évasion de Jeanne, courant de bouche en bouche, fut bientôt répandue dans tous les quartiers ; aux cris de triomphe succédèrent ceux de l'indignation et de la fureur ; la

population tout entière courut sur le port : il était trop tard.

Deux galères de Provence venaient de lever l'ancre, et, debout sur la poupe de l'une d'elles, Jeanne lançait à Naples un dernier regard dans lequel pouvait se lire cette terrible menace :

— Je reviendrai !

IV.

L'évasion de Jeanne porta un coup fatal à l'insurrection ; le peuple crut reconnaître dans cet événement un signe de protection divine ; cette idée se propagea et s'affermit d'autant plus que les partisans de la reine ne manquèrent pas d'y joindre le récit de circonstances merveilleuses. Il se fit dans les esprits une réaction si complète, que les principaux fauteurs de la conjuration, portés d'abord en triomphe, se virent bientôt accueillis par un silence glacial, puis salués par des murmures, et enfin poursuivis par les huées de la populace.

Le roi de Hongrie ne s'aperçut pas ou ne voulut pas s'apercevoir de ce revirement d'opinion ; forcé d'ailleurs de remédier à l'épuisement de ses finances, et d'obéir aux exigences d'une armée à laquelle il avait promis monts et merveilles, il acheva de s'aliéner les habitants en les frappant d'une contribution extraordinaire. Un peuple se laisse aller aisément à faire bon marché de son souverain ; il devient indomptable et féroce pour la défense de ses deniers. Les Napolitains, menacés dans leurs propriétés, ne tardèrent pas à remarquer que les troupes hongroises étaient épuisées par des marches pénibles et de longues privations, et que leurs chevaux, faibles et décharnés étaient pour la plupart hors d'état de porter leurs cavaliers. Ils s'indignèrent de ce que des hôtes si méprisables avaient la prétention de leur faire la loi et de les traiter en peuple conquis, et ils résolurent de s'en débarrasser par un coup de main. Les Hongrois, informés de ces dispositions hostiles, furent saisis d'une terreur panique ; ils sortirent brusquement de Naples au milieu de la nuit et se réfugièrent dans la Pouille.

Cette retraite acheva la ruine du parti du comte d'Avellino. Contraints de plier devant le caprice populaire, les chefs de l'insurrection songèrent à aviser à leur propre salut ; ils résignèrent le pouvoir dont ils s'étaient emparés ; ceux qui s'étaient mis le plus en évidence et dont les noms ne pouvaient manquer de figurer plus tard en tête des listes de proscription, s'exilèrent volontairement du royaume ; des hommes plus modérés, ou d'un caractère plus facile, prirent en main la direction provisoire des affaires.

Le comte d'Avellino, grâce au dévouement de sa fille et au serment de Jeanne, pouvait, en quittant Naples, se retirer dans une de ses terres et y attendre tranquillement une amnistie qui ne pouvait lui être refusée. Mais ni les prières ni les larmes de Térésa ne parvinrent à fléchir l'héroïque vieillard. Outre qu'il eût regardé comme une tache indélébile d'infamie jetée sur son nom un pardon accordé par Jeanne, la noblesse de son caractère ne lui eût pas permis de s'affranchir du sort commun à ses frères ; c'était lui qui avait été l'âme du complot, qui leur avait mis les armes à la main ; il n'entrait pas dans son esprit qu'ils pussent être condamnés aux misères et aux tortures du bannissement, tandis qu'il resterait, lui, dans la paisible jouissance de son pays, de ses biens et de ses dignités. Il se sépara donc avec une fermeté stoïque de toutes les choses qui ont tant de prix à cet âge, n'emportant d'autre regret que celui de n'avoir pas réussi. Térésa, nouvelle Antigone, l'accompagna partout, lui prodiguant les plus tendres soins ; mais elle ne réussit point à lui faire oublier sa participation à la délivrance de Jeanne ; le comte revenait même souvent sur ce sujet, qui paraissait occuper toutes ses pensées. Enfin la mort vint, au bout d'un an, mettre fin à cette triste existence, et la pauvre Térésa eut la douloureuse conviction que les jours de son père avaient été abrégés par le chagrin de n'avoir pu accomplir la mission de vengeance qu'il s'était imposée.

Jeanne, délivrée de ses ennemis, rappelée par les Napolitains avec autant de ferveur qu'ils avaient mis d'enthousiasme à la chasser, était rentrée dans sa capitale ; mais il s'en fallait beaucoup qu'elle pût se livrer en sécurité aux douceurs de la victoire. La guerre était loin d'être terminée ; le roi de Hongrie, quoique rebuté intérieurement par la lenteur d'une expédition dont il n'avait encore retiré ni gloire ni profit, ne pouvait cependant, sans s'exposer à être taxé de lâcheté, reculer devant la tâche qu'il avait entreprise.

Refaites par un long repos, ses troupes n'étaient plus à dédaigner, et s'il se décidait à quelque dé-

monstration vigoureuse, il avait assez de chances de succès pour effrayer son ennemi. Ainsi, malgré les vœux que, des deux côtés, on formait pour la paix, l'attitude n'en continuait pas moins d'être menaçante, et la reprise des hostilités devenait inévitable, si le pape Clément VI n'eût terminé la lutte en se posant comme intermédiaire. Des légats du saint-père se rendirent auprès des deux parties ; on noua des conférences qui aboutirent à un traité définitif solennellement consenti. Une trève d'une année fut convenue, pendant laquelle le procès de Jeanne devait se poursuivre devant des cardinaux délégués à ce sujet. Si, à l'issue du procès, Jeanne était reconnue coupable, le pape remettrait alors le royaume de Naples au pouvoir du roi de Hongrie ; si, au contraire, l'innocence de la reine était démontrée, le roi de Hongrie se retirerait avec son armée, et restituerait à Jeanne toutes les places qu'il lui avait enlevées.

Ce fut avec une vive répugnance que Jeanne donna son assentiment à ce traité ; elle s'était jusqu'alors constamment refusée à comparaître devant le tribunal commis par le saint-siége ; il ne fallut rien moins pour l'y résoudre que la nécessité de mettre fin à une guerre dont les probabilités n'étaient pas en sa faveur. D'ailleurs les légats du pape lui avaient donné à entendre que les cardinaux chargés de la juger ne seraient pas de difficile composition.

Cependant plus l'instruction avançait, plus il devenait évident que Jeanne avait pris part au meurtre de son époux, et la situation était embarrassante pour le pape lui-même, qui avait à cœur de renvoyer d'Italie les Hongrois, et de maintenir la reine dans la possession de ses états. On eut recours, pour trancher la difficulté, à un expédient bien digne de cette époque. D'accord avec ses juges, Jeanne avoua qu'elle ne s'était jamais senti pour André un amour sincère, attribuant ce fait à la vertu d'un maléfice. Des témoins officieux vinrent par leurs dépositions confirmer cette circonstance, et il fut établi que la reine, en conspirant contre la vie de son époux, avait insciemment obéi à la pussance d'un sortilége. La conséquence était naturelle ; Jeanne ne pouvait pas plus être reconnue coupable des suites du maléfice que du maléfice lui-même ; elle fut absoute, et le roi de Hongrie n'osa plus rien entreprendre contre elle.

Devenue maîtresse paisible du trône, Jeanne chercha dans l'amour l'oubli de ses disgrâces passées. Elle avait été frappée de la bonne mine de Philippe de Ravignan ; bientôt elle conçut pour ce jeune homme une passion d'autant plus vive que Philippe, tout plein de la mémoire de Térésa, n'y répondit longtemps que par une froide et respectueuse indifférence. Mais autant l'absence, dans les premiers moments, donne à l'amour de force et d'exaltation, autant elle le calme et l'affaiblit à la longue, jusqu'à ce qu'elle l'ait réduit à n'être plus qu'un vague et insignifiant souvenir. Et puis, il y avait, nous l'avons dit, dans le cœur de Philippe, une seconde passion bien souvent fatale à la première : l'ambition. Or, quelle limite pouvait être assignée à la carrière du favori d'une reine ?

Ignorant ce qu'était devenue Térésa, Philippe se persuada qu'elle était à jamais perdue pour lui, et son esprit, s'habituant peu à peu à cette pensée, il finit par se dire qu'il était bien jeune pour sacrifier son avenir à sa douleur. Insensiblement, il se tourna du côté où la fortune lui souriait ; dès qu'il eut mis le pied sur cette route, son chemin fut rapide.

Quelque soin que Jeanne eût pris de choisir pour son amant les emplois qui lui donnaient le plus d'accès auprès de sa personne, la cour tout entière ne tarda pas à être dans le secret de cette nouvelle intrigue ; il ne manqua pas non plus de s'y trouver des amis complaisants pour ouvrir les yeux de Louis, à qui la vanité les eût tenus longtemps fermés. Cette même vanité lui rendit encore plus sensible l'affront qu'on lui faisait ; mais, au lieu de se livrer aux transports qu'on devait naturellement attendre de la violence de son caractère, il dévora son ressentiment et alla jusqu'à redoubler pour la reine de soins et de prévenances. Celle-ci avait jusque alors, sous différents prétextes, éludé l'accomplissement de sa promesse de le faire couronner roi. Louis tenait, avant toutes choses, à ce que le but de ses désirs les plus ardents ne pût lui échapper ; il prit donc le parti de la dissimulation ; il repoussa avec colère les donneurs d'avis, affecta une tranquillité parfaite sur tout ce qui touchait l'honneur conjugal, et se conduisit de manière à inspirer aux coupables une pleine sécurité.

Cette fois, la perspicacité de Jeanne fut en dé-

faut; elle crut à la bonne foi de Louis, et, charmée d'avoir un mari d'une humeur si accommodante, elle se résolut enfin à lui accorder une satisfaction qu'il réclamait avec tant de bonne grâce, que d'ailleurs les Napolitains souhaitaient vivement et que le pape lui-même demandait avec instance. Un soir que Louis s'était montré plus facile et plus enjoué encore que de coutume, elle lui annonça cette détermination et fixa un jour très prochain pour la cérémonie de son couronnement.

V.

Depuis la porte du marché par laquelle le nouveau roi devait, selon l'usage, faire son entrée dans la ville, jusqu'à la cathédrale où les prélats du royaume l'attendaient pour le couronner, une foule immense se pressait dans les rues; les maisons étaient ornées de feuillage et de fleurs; les balcons et les terrasses luttaient de richesse et d'éclat par leurs tentures, leurs pavois et la parure des dames qui les encombraient. Toute la cité respirait un air de fête et de bonheur; les Napolitains étaient satisfaits dans leur amour-propre; ils allaient être enfin gouvernés par une main d'homme. Quelques personnes, pourtant, dont le souvenir se reportait à la catastrophe d'André, ne pouvaient s'empêcher de remarquer que Louis faisait, en cette circonstance, un acte d'une bien grande témérité.

Celui-ci, à la tête d'une magnifique cavalcade, venait de franchir la porte, après avoir écouté les harangues des magistrats de la ville et des chefs de corporation; il se dirigeait lentement à travers les flots d'une population si compacte qu'elle avait peine à se séparer pour lui ouvrir un passage; enfin, il arriva, au milieu des acclamations et sous une pluie de bouquets, devant cette église de San-Gennaro, qui conserve encore aujourd'hui si religieusement le sang de son patron. Lorsqu'il entra sous le porche, les cris d'allégresse retentirent avec un tel éclat que, dans l'intérieur même de la cathédrale, ils couvrirent et étouffèrent la voix du clergé qui allait, en chantant des psaumes, à sa rencontre.

La reine, entourée de seigneurs et de dames, occupait une tribune somptueusement décorée; mais Louis captivait tellement l'attention qu'il ne se trouva pas dans la foule des spectateurs un seul regard pour elle. Blessée profondément d'une pareille marque d'indifférence et d'oubli, Jeanne voulut en vain essayer de faire bonne contenance; l'orgueil offensé l'emporta; et, se laissant entraîner par un mouvement de dépit, elle se retira, afin de protester par son absence contre cette manifestation d'une préférence humiliante.

Rentrée dans son palais, elle soulagea son cœur oppressé, en laissant éclater sa colère devant Philippe qui l'avait suivie :

— Quelle indignité! s'écria-t-elle; que je reconnais bien là ces Napolitains sans âme, à qui, chaque jour, il faut un nouveau Dieu! Vous les avez vus, vous les avez entendus, Philippe : toutes les acclamations, tous les regards pour lui! Pour moi, pas un cri, pas un souvenir! Et Louis, comme il paraissait triomphant! A-t-il daigné, au moment de son entrée dans la cathédrale, me chercher des yeux pour m'adresser seulement un signe de gratitude? Lui, si humble, qui m'accablait hier de ses hypocrites protestations! Ah! je ne le vois que trop, j'ai été le jouet de son ambition et de sa vanité.

— Je vous l'avais prédit, madame, dit Philippe, et si vous avez cédé, c'est contre mon avis.

— J'étais liée par ma promesse; que pouvais-je faire? gagner du temps? voilà dix-huit mois que Louis m'obsède, que la cour de Rome me presse, que la noblesse napolitaine me sollicite; il ne m'était plus possible que de refuser ouvertement; mais, pour cela, il fallait un prétexte, et Louis ne m'en fournissait pas.

— Votre époux savait ce qu'il faisait; pourvu qu'il devînt le maître, que lui importaient les moyens? Il l'est aujourd'hui; nous n'avons plus qu'à baisser la tête.

— Comme vous me dites cela, Philippe! me croyez-vous sans force et sans résolution?

— Il vous en faudra beaucoup, madame, seulement pour défendre la part de pouvoir qui vous est réservée,.. et, dans cette position, me préserve le ciel d'aggraver vos embarras et vos périls!

— En vérité, je ne vous comprends pas! Je devais croire que vous partageriez mon indignation, que votre énergie viendrait en aide à ma colère, et c'est au contraire vous qui êtes triste et découragé! Vous ne trouvez à me dire que des paroles sombres dont le sens mystérieux m'échappe!

— C'est que je vois se préparer pour vous un avenir difficile ; mais il est temps encore de le conjurer. Jeanne, il est urgent que je m'éloigne de Naples.

— Qu'entends-je ! me quitter ! vous, Philippe ! Ce n'est pas possible.

— Votre repos, votre sûreté, m'en font une loi ; vous vous êtes abandonnée avec confiance à l'apparence d'un beau ciel et vous n'avez pas vu poindre le grain qui peut le couvrir bientôt et se résoudre en un orage terrible. Jeanne, nous sommes environnés d'espions, vos anciens serviteurs sont devenus vos ennemis, et Louis est roi. Et puis, vous le dirai-je ? moi-même je souffre de cette position que vos bontés m'ont faite et que, dans l'aveuglement de la jeunesse, j'avais si ardemment souhaitée. Quand je vois sur mon passage étinceler la haine et l'envie dans les yeux de vos courtisans, ma fierté s'émeut, mon sang bouillonne ; mais j'incline la tête et mon regard se baisse, car je ne puis m'empêcher de penser qu'ils ont raison et que mon élévation n'est pas le prix de mon mérite. Reprenez vos bienfaits, je vous en conjure ; laissez-moi me retirer de cette cour où ma présence ne tarderait pas à vous être fatale. Je n'ai plus besoin d'autres biens que de mon cœur pour aimer votre souvenir et de mon épée pour me réhabiliter.

Philippe était sincère en s'exprimant ainsi ; la chaîne que lui avait fait accepter un moment d'ambition lui était devenue pesante, odieuse même ; il rougissait d'une position qui n'avait pas été le prix de ses talens.

Jeanne, s'obstinant à ne pas voir le danger de sa propre situation, donna aux paroles de Philippe une interprétation toute différente.

— Ces scrupules vous sont venus bien subitement, lui dit-elle avec ironie, et vous vous êtes pris tout-à-coup, pour ma tranquillité, d'une bien étrange sollicitude !

Puis attachant sur Philippe un regard où le mépris se mêlait à la colère :

— Va, je t'ai bien compris, poursuivit-elle ; ce n'est pas pour moi que tu crains ; ce n'est pas ton élévation non méritée qui te pèse !

— Madame interrompit Philippe, au nom du ciel, veuillez m'écouter avec plus de sang-froid...

— Du sang-froid ! quand je suis humiliée, insultée, trahie ! quand je me vois lâchemen abandonnée par le seul homme en qui j'avais foi ! Qu'y a-t-il de changé, depuis un jour, si ce n'est que mon astre pâlit et qu'un autre se lève ? Oh ! tu as raison, Philippe de Ravignan, repousse du pied les biens dont je t'ai comblé, et va t'en faire un mérite auprès du nouveau maître ; cours joindre tes acclamations à celles de ses admirateurs : tu dois être impatient de faire acte d'enthousiasme !

Ces derniers mots firent monter le rouge de l'indignation au visage de Philippe ; mais il ne chercha point à se justifier ; il se contenta de répondre avec calme à la reine :

— Oui, madame, je vais à la rencontre du roi Louis ; avant une heure, vous vous serez repentie de vos injurieux soupçons !

Et il s'élança hors du palais.

Philippe n'était pas sorti, que déjà le courroux de Jeanne s'évanouissait pour faire place à d'autres sentiments ; tout ce qu'elle n'avait pas permis qu'il dît pour sa justification ; elle se mit à le penser ; bientôt ce fut contre elle-même qu'elle s'irrita ; puis, dépourvue, dans l'isolement, de cette fermeté de caractère, de cette force d'esprit qui lui donnaient, dans les grandes occasions, une énergie toute virile, elle fit comme toutes les femmes, elle pleura.

Elle était dans une de ces crises de sombre désespoir où l'âme découragée se prend à souhaiter le néant, lorsqu'on vint lui annoncer qu'une jeune fille lui demandait audience ; au nom qu'on lui prononça, Jeanne sortit tout-à-coup de sa léthargie ; un éclair de joie brilla dans ses yeux ; oubliant sa dignité de reine, elle se leva, courut jusqu'à la porte de son appartement, et, se jetant dans les bras de la jeune fille au moment où celle-ci allait fléchir le genou, elle s'écria :

— Térésa, mon bon ange, c'est le ciel qui t'envoie pour me consoler !

— Quoi ! vous, madame ! vous aussi, vous êtes dans l'affliction !

Frappée de l'air triste avec lequel Térésa venait de prononcer ces paroles, Jeanne alors remarqua son costume auquel d'abord elle n'avait pas fait attention.

— Ah ! je comprends, dit-elle ; ces habits de deuil... Pauvre enfant !

Elles gardèrent toutes deux un moment le silence ; puis Térésa reprit, alarmée de la pâleur et de l'abattement de la reine :

— Comme vous êtes changée, madame ! Il faut que le ciel vous ait bien cruellement éprouvée !

— Ah ! Térésa, puissent ta jeunesse et la candeur de tes pensées te mettre longtemps à l'abri des tourments qui me dévorent ! Mais quand tu aurais une âme brûlante comme la mienne, quand ton cœur se sentirait emporté comme le mien par la fougue d'une passion irrésistible, jamais tu n'auras à subir les mêmes agitations ni les mêmes souffrances. Si des paroles d'amour venaient doucement murmurer à ton oreille, tu les écouterais avec bonheur, avec confiance; tu ne douterais point de leur sincérité; tu pourrais te croire aimée pour toi-même, car il n'y a point sur ta tête l'éclat d'une couronne, et ta main ne peut répandre ni les richesses ni les honneurs. Il t'est permis d'aimer où tu veux, car tu as le droit de donner ta main à celui qui aura su toucher ton âme, et la froide politique ne te contraindra point à séparer ton devoir de ton inclination.

— Vous aimez ! dit Térésa, avec une tendre expression d'intérêt.

— Oh ! oui, j'aime, répondit Jeanne, et je l'avoue. Jusqu'à ce jour, je n'avais pas soupçonné l'existence d'un sentiment aussi impérieux que celui qui me domine. J'aime avec l'énergie d'une femme exigeante et jalouse; j'aime avec la faiblesse d'un esclave. Pour celui qui m'a ainsi fascinée, je voudrais sacrifier mon rang, ma puissance, tout ce qu'il ne m'est pas permis de partager avec lui... Oui, Térésa, je donnerais mon trône pour recouvrer ma liberté, je donnerais ma vie pour être sûre de son amour !

Jeanne fut brusquement interrompue par une explosion de cris et d'applaudissements; c'était le cortége de Louis qui approchait du palais.

— Eh quoi ! fit-elle avec un mouvement de dépit et de rage, ce bruit viendra-t-il partout me poursuivre et insulter à mon abandon ?

Mais tout-à-coup aux exclamations joyeuses du peuple succéda un effroyable tumulte; Jeanne et Térésa coururent regarder à travers les vitraux et toutes deux s'écrièrent en même temps :

— Philippe !

La reine, troublée, hors d'elle-même, fit appeler un de ses pages et lui ordonna d'aller immédiatement prendre des informations sur le lieu même du désordre. Le page revint, après quelques instants, rendre compte de sa mission. Voici ce qui était arrivé :

Pendant que Louis chevauchait, au milieu de sa brillante escorte de seigneurs, la tête non moins haute que celle du noble animal qui le portait, répondant de la main aux acclamations de la foule, et souriant aux dames qui jonchaient de fleurs son passage, un cavalier s'était présenté à la rencontre du cortége, et s'efforçait à surmonter de sa voix la voix de la multitude. Ce cavalier était Philippe de Ravignan; il criait : *Vive la reine!*

Ce cri, proféré dans une telle circonstance et avec une affectation si marquée, ne pouvait être considéré par le peuple que comme un insolent défi jeté au héros de la fête. Il se trouva tout près de Philippe un artisan qui lui répondit en accolant au nom de Jeanne une épithète injurieuse. Transporté de fureur, Philippe, au grand galop de son cheval, s'élança sur l'artisan, et, le frappant de son épée, lui creva un œil. Aussitôt, l'épouvante se mit dans la foule; les gardes du prince, accourant pour réprimer le désordre, y ajoutèrent encore en renversant tout ce qu'ils rencontraient.

Au milieu de ce conflit, le cheval de Louis, effrayé, se cabra; les barons qui le conduisaient essayèrent en vain de le contenir; les rênes se rompirent entre leurs mains. Le roi était bon cavalier; il sauta lestement à terre; mais, dans ce moment, il laissa tomber sa couronne.

Cet accident répandit la consternation parmi le peuple, qui le regarda comme un mauvais présage. Louis, quoiqu'il eût affecté d'en rire, ne put lui-même se soustraire à un sentiment de crainte superstitieuse. Il se préparait, d'un air assez morne, à monter un autre cheval, lorsque ses gardes amenèrent devant lui le perturbateur.

A la vue de Philippe, de cet homme contre lequel il nourrissait une haine d'autant plus forte qu'elle avait été plus longtemps dissimulée, les idées de Louis prirent un tout autre cours; il ne vit plus dans l'incident qui l'avait un moment attristé, qu'une occasion magnifique de se venger et de débuter dans sa carrière royale par un coup d'éclat.

Mais une prompte réflexion lui fit réprimer la colère qu'il sentait bouillonner dans son cœur; il s'efforça de se composer un visage sur lequel on ne pût lire que la sévérité du juge; et, donnant à sa voix un volume en rapport avec l'air de dignité

qu'il essayait de faire ressortir dans toute sa personne :

— Philippe de Ravignan, dit-il, vous avez, en portant atteinte à notre sûreté et en compromettant le nom de notre auguste épouse, commis un double crime de lèse-majesté. Notre devoir, si nous nous arrêtions à la stricte observation des lois, serait de vous envoyer à la mort. Mais ne voulant pas qu'un jour comme celui-ci soit souillé par un souvenir de sang, nous vous faisons grâce de la vie, et nous nous tenons satisfait de la privation de vos emplois, de la confiscation de vos biens et de votre bannissement immédiat du royaume.

Louis, en rendant cet arrêt, se donnait auprès du peuple un vernis de clémence qui devait fortifier le zèle et accroître le nombre de ses partisans.

Peut-être aussi pensa-t-il que c'était bien peu d'une seule victime pour son ressentiment, et n'eut-il en vue que de se ménager les chances de faire mieux une autre fois. Un divorce et la déposition de la reine pouvaient lui assurer le trône sans partage : une preuve authentique d'adultère suffisait pour amener ce résultat, et il comptait assez sur Jeanne pour la lui fournir, et sur sa vigilance pour ne la pas laisser échapper.

A mesure que le page lui retraçait les détails que nous venons de raconter, la physionomie de Jeanne s'éclaircissait. Elle était joyeuse de reconnaître qu'elle s'était trompée sur les sentiments de Philippe; elle se rappelait avec attendrissement la menace qu'il lui avait faite de la forcer à se repentir, et elle se repentait, en effet, de n'avoir pas su mieux apprécier un si noble cœur; mais quand on lui eut rapporté le jugement que le roi avait rendu contre son favori, elle entra dans une telle exaspération, que le page et Térésa en furent effrayés.

— Déjà ! s'écria-t-elle; l'hypocrite a, dès le premier jour, levé le masque ! Et, sur qui a-t-il osé faire l'essai de son autorité ? Sur un homme qui, en proclamant mon nom devant une foule oublieuse, faisait acte de dévouement à ma personne ! Louis, Louis, tu veux une lutte ouverte ! tu l'auras.... Constanzo, continua-t-elle en s'adressant au page, qu'on fasse mettre tous mes gardes sous les armes; que tous les officiers de ma maison se réunissent autour de moi; je veux aller moi-même recevoir le roi, à son entrée dans le palais... Non, Constanzo, restez... Imprudente, qu'allais-je faire ?... Choisir le jour où les Napolitains sont dans l'enivrement de la nouveauté! oh! non, je compromettrais ma vengeance, et je veux qu'elle frappe sûrement... Mais, laisser partir Philippe !... Je ne le puis; il faut que je le voie, que je me concerte avec lui... Jeune homme, vous allez monter à cheval, vous rejoindrez Philippe, vous lui remettrez cette clé...

Térésa reconnut aisément dans la clé que Jeanne donna au page celle du passage secret qui conduisait à la salle d'attente.

— Que dirai-je au seigneur de Ravignan ? demanda le page.

— Vous lui direz seulement ces deux mots : A minuit !

Constanzo sortit pour exécuter les ordres de la reine.

— Eh bien, ma chère Térésa, reprit Jeanne, n'avais-je pas raison de te dire que tu étais plus heureuse que moi ?... Mais, grand Dieu ! qu'as-tu donc? Comme tu pâlis !

— Ce n'est rien, madame... la fatigue... l'émotion...

— Tu as besoin de repos... Va, mon enfant.

Et comme Térésa se disposait à sortir :

— Non, dit-elle en la retenant, je ne veux pas que tu t'éloignes du palais. Dès ce moment, tu reprends auprès de moi la place que tu avais avant notre séparation; tu occuperas cette pièce qui donne dans mon appartement; nous pourrons ainsi nous voir à toute heure du jour et de la nuit. Si tu savais comme j'ai souffert de n'avoir pas une amie à qui confier ma joie ou mes chagrins! Mais te voilà revenue, ce sera pour ne plus me quitter.

Jeanne baisa au front Térésa, qui eut à peine la force de gagner la chambre que la reine venait de lui indiquer.

Comme elle souffrait, la pauvre enfant ! Elle si aimante, si dévouée ! Elle qui revenait à Naples dire à Jeanne : Me voici pour vous servir encore; — à Philippe : Je t'ai promis mon cœur, sois-en le maître ! Dans l'une elle trouvait une rivale, dans l'autre peut-être un infidèle !

Peut-être ! Ce doute seul soutenait encore son espoir, mais en la torturant. L'amour ne veut point d'incertitude; il lui faut le désespoir ou le

bonheur. Térésa, au lieu de se livrer au repos, resta jusqu'au soir à pleurer, à s'irriter, à faire mille raisonnements dont la conclusion était : vivre pour Philippe ou mourir dans un cloître. Enfin, se rappelant la mission dont la reine avait chargé son page Constanzo, elle s'écria frappée d'une pensée soudaine :

— Cette nuit, je saurai tout; cette nuit, mon sort sera décidé.

VI.

Au milieu de la foule qui encombrait le port de ses jeux et de ses danses, deux hommes se promenaient, s'arrêtant devant les groupes comme les autres curieux, mais beaucoup plus occupés au fond de surveiller une certaine partie des murs du palais que de suivre l'intéressante complication des aventures du *signor Pulcinello*. Peu à peu les danses cessèrent, les jeux perdirent de leur animation, *Pulcinello* s'enroua au point d'en être réduit aux insuffisantes ressources de la pantomime; enfin le peuple se dispersa, rassasié de spectacles et de fêtes, il ne resta sur le port que nos deux infatigables promeneurs.

— Par St-Antoine! dit l'un d'eux, la faction commence à me paraître furieusement longue, et j'envie le sort de ces bonnes gens qui vont paisiblement se reposer chez eux des fatigues de la journée.

— Tu te plains, fainéant! répondit l'autre; que dirai-je donc, moi qui ai failli tantôt crever un cheval à la suite d'un damné page dont j'avais ordre de surveiller les mouvements? J'avais, ce me semble, après avoir rendu compte de mon exploration, suffisamment acquis le droit de me réconforter par quelques heures de sommeil; il ne m'en a pas moins fallu venir partager avec toi cette faction que tu me parais bien leste à envoyer au diable.

— Pour peu que la suite réponde au début, la besogne ne manquera pas, avec notre honoré souverain.

— Ni l'argent. Quoiqu'on prétende que les finances sont épuisées, nous avons eu la preuve aujourd'hui qu'il reste encore assez de médailles à l'effigie royale pour payer convenablement nos services. Prenons donc notre mal en patience. Nous avons l'ouïe fine et des yeux capables de démêler un écu d'or au fond de la mer; Louis est généreux; tout ira bien.

— Silence! j'aperçois, si je ne me trompe, quelqu'un qui se dispose à abréger notre promenade nocturne.

Un homme arrivait, en effet, sur le port; il longea le mur du palais; parvenu à l'endroit où l'un des pavillons, faisant saillie, formait un angle rentrant avec le principal corps de logis, il s'arrêta un instant, ouvrit une petite porte et disparut.

Aussitôt un des deux espions se dirigea vers la porte principale du palais, tandis que l'autre alla rouler devant la petite porte une grande quantité de pierres qu'il disposa en forme de muraille. Quand il eut donné à son travail une épaisseur et une solidité satisfaisantes, il se retira en disant :

— Que le drôle cherche à s'échapper, et, fût-il satan lui-même, je le mets au défi de sortir par où il est entré.

Cependant Philippe, que nos lecteurs ont déjà deviné, était arrivé sans obstacle dans la chambre à coucher de la reine. Jeanne l'attendait avec anxiété; son esprit avait, tout le soir, été tourmenté par de funestes pressentiments; mais rassurée par la présence de celui qu'elle aimait, elle oublia bien vite toutes ses appréhensions pour s'abandonner au bonheur de le voir.

— Depuis ce matin, lui dit-elle, je me suis reproché bien des fois l'exigence qui vous amène ici; je frémis encore en songeant aux dangers qui vous menaçaient, si le roi vous eût fait surveiller; vous les avez bravés pour venir auprès de moi : Philippe, je vous en remercie.

Vous ne m'aviez pas délié du serment d'obéissance, madame. Vous m'avez appelé, j'ai dû venir. Êtes-vous menacée de quelque péril? Ma place est au milieu de vos serviteurs; et, tant que mon bras aura la force de soutenir une épée, je combattrai pour votre défense.

— Non, Philippe; grâce au ciel, je n'en suis pas réduite encore à disputer ma liberté, ni ma vie. Mais, pouvais-je vous laisser partir avec la pensée que je vous avais méconnu? Ne vous devais-je pas pour adieu d'autres paroles que celles qui vous ont affligé dans notre dernière entrevue?

— Ces paroles, madame, j'emportais l'assurance que vous les rétracteriez.

— Et cela vous suffisait! et vous obéissiez à l'ordre qui vous éloignait de moi, sans murmure,

sans délai ! Philippe, vous ne m'aimez pas, vous ne m'avez jamais aimée !

— Dieu m'est témoin, Jeanne, répondit Philippe avec tristesse, que je vous aime autant qu'il m'est donné de pouvoir aimer désormais en ce monde. Mais, vous l'avouerai-je ? Il y a au fond de mon cœur, depuis quelque temps surtout, comme un remords qui me glace et me décourage. Je ne saurais expliquer pourquoi, mais je suis inquiet, chagrin, mécontent des autres et de moi-même ; tout me fatigue, me pèse ; il y a des moments où je voudrais être anéanti !

— Je te comprends, Philippe, dit Jeanne en souriant, car, ce que tu me dis là, je l'ai ressenti comme toi. Oui, seule avec mes pensées, dans mon oratoire, j'étais, quelques instants avant ton arrivée, dans un de ces accès de noire mélancolie dont tu me parles. Je songeais à l'audace et à l'hypocrisie de Louis, à l'inconstance du peuple, à l'éloignement de mon plus ferme soutien, et je me prenais à maudire le passé, à douter de l'avenir. Mais tu es venu, comme un astre bienfaisant, dissiper tous ces nuages par ta seule présence. Ne te laisse donc pas abattre par un premier revers ; souviens-toi que la fortune a des retours bien prompts et bien inattendus.

- Elle porte aussi des coups terribles, Jeanne, des coups dont on ne se relève jamais.

— Et alors, répliqua vivement la reine, plus d'ennemi, plus de lutte pour le vainqueur.... Philippe, continua-t-elle d'un ton significatif, c'est demain que Louis va prendre le commandement de l'armée ; il a promis à la noblesse de signaler par quelque action vigoureuse le début de son règne ;... et dans la guerre, il se présente de grands hasards : ne le penses-tu pas ?

— Philippe tressaillit ; il eut peur d'avoir compris la pensée de Jeanne. Mais celle-ci poursuivit sans prendre garde à ce mouvement :

— Oh ! si tu savais tout ce qu'il y a dans mon cœur de haine pour cet homme ! si tu savais tout ce que j'ai rêvé pour toi, mon Philippe !... Oui, j'accueillerais avec transport l'événement qui me ferait libre, qui me rendrait une couronne extorquée par la ruse et le mensonge ; et cette couronne, cette liberté, ne devines-tu pas pour qui je voudrais les ravoir ?...

Mais la parole s'arrêta tout-à-coup sur les lèvres de Jeanne ; Philippe se leva, portant la main à son épée, comme un homme attaqué à l'improviste : tous deux se regardèrent et pâlirent.

Trois coups venaient d'être frappés distinctement à la porte de la reine, et une voix bien connue prononçait ces mots :

— Ouvrez au nom du roi !

Il se fit un moment de silence, après lequel la même voix reprit :

— Songez-y, madame, il faut que cette porte soit ouverte de gré ou de force.

Philippe parcourut la chambre d'un coup d'œil rapide ; pas une seule issue par laquelle il pût se dérober !

Jeanne comprit sur-le-champ que sa position était désespérée :

— Nous sommes perdus, dit-elle avec un profond abattement.

— Vous êtes sauvés ! répondit une autre voix.

Et les rideaux d'une croisée s'entrouvrant, laissèrent apercevoir Térésa. Il serait impossible de peindre l'étonnement de Jeanne et surtout celui de Philippe. Mais Térésa, sans leur laisser le temps de revenir de leur surprise :

— Ne m'interrogez pas, dit-elle ; occupons-nous du péril qui vous presse.... Vous, Philippe, à genoux devant la reine !

Puis elle alla ouvrir la porte que des coups redoublés commençaient à ébranler fortement.

Louis entra ; il était suivi du grand chambellan du royaume et de quelques autres seigneurs. La vue de Térésa parut le faire hésiter un instant ; mais, apercevant Philippe qui, en présence de tous, demeurait aux genoux de Jeanne, il reprit son assurance, et, d'un ton solennel :

— Voyez, messeigneurs, dit-il ; grand chancelier, faites votre devoir.... Au moins, continua-t-il en se posant devant la reine, les bras croisés sur la poitrine, n'aura-t-on pas à vous reprocher la dissimulation, madame ? vous n'avez pas voulu nous laisser le moindre doute, et il est inutile de demander pour qui ce cavalier est ici.

— Il y est venu pour moi qui suis sa fiancée, dit Térésa d'une voix ferme.

— Pour vous ! prenez garde, signora ; vous vous avancez bien imprudemment, ce nous semble, et le témoignage que nous avons devant les yeux...

Térésa l'interrompit :

— Avant de juger, sire, vous devez m'enten-

sire... Philippe, relevez vous ! Le roi nous écoute; ce n'est plus la reine qu'il vous faut implorer.

— Il implorait la reine ! s'écria Louis avec ironie.

— A qui donc, reprit Téréša, pouvait-il demander une intercession plus puissante auprès de votre majesté !

— Et moi, interrompit Jeanne, qui saisit avidement cette occasion de prendre l'offensive, je lui répondais qu'il n'y avait pas au monde une intercession qui ne valût mieux que la mienne. N'est-ce pas pour avoir pris trop de souci de ma gloire et de mon honneur qu'il s'est attiré votre courroux ? Et pourtant, Louis, sa noble protestation aurait dû vous faire rougir de honte plutôt que de colère; mais, gonflé de ce que vous êtes aujourd'hui, vous avez bien vite oublié ce que vous étiez hier; vous vous êtes essayé sur une victime secondaire, en attendant que vous ayez le courage de broyer la main qui vous a donné la couronne.

— Madame, s'écria Louis avec impatience, faites-nous grâce de vos reproches; votre rôle ici n'est pas d'accuser, mais bien de vous défendre. Quel message portait ce matin votre page au seigneur de Ravignan ?

— Sire, dit Téréša, ai-je commis un crime pour avoir souhaité de revoir Philippe après dix-huit mois de séparation ?

— J'admire, signora, comme vous avez réponse à tout !

Louis n'était rien moins que convaincu; mais, en interrogeant la physionomie des seigneurs dont il s'était fait accompagner, il reconnut qu'ils étaient frappés de la vraisemblance des réponses de Téréša, et il comprit que le moment d'éclater n'était pas encore venu. Cependant, au milieu de ce désappointement, son visage s'illumina d'une lueur subite de satisfaction, et, sur ses lèvres, s'épanouit un sourire plein de moquerie et de méchanceté.

— Madame, dit-il, en s'adressant à Jeanne, je ne suis pas d'une nature si opiniâtre que je ne puisse revenir aisément d'une erreur, lorsqu'elle m'a été démontrée. Le ciel me garde aussi de porter l'orgueil au point de refuser une réparation, si je me suis rendu coupable d'une injustice ! Je tiens à vous prouver qu'il n'y a en moi ni ingratitude ni oubli, et je saisirai avec empressement l'occasion qui m'est offerte de vous être agréable; j'irai même, je l'espère, au delà de ce que vous pourriez désirer. Je reconnais donc que, ce matin, par son zèle, le seigneur de Ravignan a bien mérité de vous et de moi. Je lui restitue les biens qu'il tenait de votre munificence, et, jaloux de m'attacher un si brave et si dévoué serviteur, je lui réserve un poste important dans l'armée, où je l'invite à se tenir prêt a me suivre dès demain; mais, comme une telle réparation serait incomplète, si je ne faisais la part à un amour qui m'a vivement touché, je permets, en outre, que Philippe de Ravignan et Téréša d'Avellino soient unis à l'instant même et en notre présence.... Qu'on fasse venir le chapelain de la reine !

Le coup frappait juste; il fut d'autant plus accablant pour Jeanne, que, dans sa position, elle n'avait ni objection à faire, ni résistance à opposer.

Téréša était consternée; par un dernier et sublime effort de générosité, elle avait voulu sauver Jeanne et Philippe, et pour prix de son dévouement, il lui fallait épouser l'homme qui l'avait oubliée et trahie !

Quant à Philippe, il était comme privé de la parole et de la pensée ! tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait lui semblait un songe.

Le roi ne se retira pas avant d'avoir vu ses ordres ponctuellement exécutés. Lorsqu'on prit congé de la reine, il avait l'air triomphant.

— Louis, pensa Jeanne en le suivant d'un regard terrible, c'est aujourd'hui ton tour; demain ce sera le mien.

VII.

La cour avait quitté Naples; Jeanne, profitant de l'absence de Louis, s'était retirée dans la petite ville d'Aversa, dont la population lui était entièrement dévouée. Elle y occupait, dans le couvent de Saint-Piétro de Majella, ces mêmes appartements où le malheureux André avait payé de sa vie la velléité d'être roi. Ce souvenir, qui peut-être aurait dû jeter l'effroi dans son esprit et calmer l'effervescence de son cœur, semblait au contraire, donner à ses désirs de vengeance un caractère plus impatient et plus farouche.

Elle était un jour seule avec Téréša, lorsque son page Constanzo vint lui apporter un anneau qu'un

inconnu l'avait mystérieusement chargé de remettre à la reine.

— Enfin ! s'écria Jeanne, et le sombre voile qui obscurcissait ses traits disparut aussitôt pour faire place à une vive expression de bonheur et de joie.

— Chère Térésa, reprit-elle, sèche tes larmes ; l'heure approche où tu pourras te réjouir aussi, toi. La main qui, pour t'unir à un homme que tu n'aimes pas, t'a violemment arrachée à d'autres rêves de bonheur, peut-être ; cette main qui, d'un même coup, a frappé le cœur de trois victimes, se débat à présent et se dessèche dans l'impuissance.

— Quoi qu'il arrive, Madame, répondit tristement Térésa, il ne peut y avoir désormais pour moi que peine et douleur en ce monde

— Mais tu ne comprends donc pas que d'un mot je vais pouvoir briser le nœud qui enchaîne ton avenir ?

— Je me soumettrai, madame, à tout ce que vous exigerez.

— Qu'entends-je ? Tu te soumettras ! Quand je t'annonce ta liberté, voilà tout ce que tu trouves à me répondre !

— C'est que cette liberté ne me sera pas moins pesante que le lien qui m'attache aujourd'hui.

— Que dis-tu ? Je crains de te deviner, Térésa !

— J'essaierais en vain de vous le cacher plus longtemps ; j'aime Philippe, madame.

— Toi ?

— Je l'aimais avant de quitter Naples ; je l'ai aimé dès l'enfance.

— Ah ! mes yeux s'ouvrent maintenant, dit Jeanne en jetant sur Térésa un regard qui la fit frémir ; je comprends pourquoi tu te trouvais cachée, cette nuit là, chez-moi, épiant notre entretien... Je comprends ton dévouement, non pour moi, mais pour lui, et je m'explique ta résignation lorsque Louis décida que tu serais la femme de Philippe !

— La passion vous rend injuste, madame ; le ciel m'est témoin que j'aurais en ce moment là repoussé Philippe lui-même, si votre salut ne m'eût commandé l'obéissance. Mais plus calme ou plus faible aujourd'hui, je me rappelle moins sa trahison que l'amour qu'il eut autrefois pour moi. Je suis résolue à ne me point délier la première du serment que j'ai prononcé devant l'autel ; mais, dans l'intérêt de son bonheur, je suis prête à le délier du sien, s'il le veut.

— Il le voudra ! s'écria Jeanne.

Ce mot, si cruellement égoïste dans la bouche d'une femme à qui elle avait tout sacrifié, alla briser le cœur de Térésa : elle se hâta de sortir ; son visage était inondé de larmes.

Jeanne, restée seule, devint pensive et triste à son tour ; non qu'elle se reprochât d'avoir été injuste et sans pitié, mais parce que le doute venait d'entrer dans son âme. Confiante en sa puissance, elle avait dit : il le voudra ! mais, en voyant les pleurs de Térésa, elle craignit qu'ils ne fussent plus irrésistibles qu'un ordre de reine ; en songeant à la jeunesse, à la beauté de sa rivale, elle comprit que les séductions du trône pouvaient être sans force sur un cœur de vingt-deux ans. Enfin, elle se rappelait ces inégalités d'humeur, ces accès de tristesse, ces découragements de Philippe, qui ne lui semblaient plus une énigme aussi inexplicable qu'autrefois, et elle se demandait avec anxiété : le voudra-t-il ?

En sortant de l'appartement de la reine, Térésa rencontra Constanzo qui l'attendait.

— Signora, lui dit-il, un soldat m'a confié cette lettre avec recommandation de vous la remettre secrètement.

Térésa prit la lettre, reconnut l'écriture de Philippe et courut s'enfermer dans sa chambre pour la lire.

Philippe reconnaissait franchement sa faute et implorait son pardon. Il avait pu, aveuglé par l'ambition, être un moment parjure à l'amour ; mais l'image de Térésa avait toujours régné en souveraine dans sa mémoire. Il sentait plus vivement que jamais qu'elle était l'unique bien dont la possession pût assurer son bonheur, et il maudissait son fatal égarement. Irrité contre Louis, prenant Jeanne en haine, il avait résolu de quitter immédiatement leur service, et il venait d'en informer le roi par une lettre dans laquelle il lui manifestait son désir de retourner en France. Il allait donc dire un éternel adieu à l'Italie, et chercher les moyens de passer dans son pays natal. Il suppliait Térésa de venir l'y rejoindre et de le réconcilier avec lui-même en lui prouvant ainsi qu'elle avait pardonné son erreur.

Après avoir lu cette lettre, dans laquelle le repentir parlait avec noblesse et dont les expressions

portaient le cachet de la sincérité, Térésa pleura encore, mais ce fut de joie.

Cependant une agitation extraordinaire troublait le silence accoutumé des paisibles rues d'Aversa et se communiquait jusque dans l'intérieur du couvent. Un détachement de troupes venait de traverser la ville ; les officiers qui le commandaient s'étaient dirigés aussitôt vers la demeure de la reine. Des bruits confus circulaient parmi le peuple ; une grande bataille avait été livrée, disait-on. La victoire avait-elle favorisé les armes napolitaines? On l'assurait, mais les soldats étaient loin d'avoir des physionomies de triomphateurs.

Jeanne, entourée de sa noblesse, reçut les officiers dans la plus grande salle du couvent, et, par une faveur spéciale, on y laissa pénétrer tout ce qu'elle put contenir des principaux habitants d'Aversa.

Les regards étaient fixés curieusement sur les officiers ; on cherchait à deviner dans l'expression de leurs traits les nouvelles qu'ils étaient chargés d'annoncer ; ils avaient l'air morne, abattu. L'un d'eux s'approcha de la reine, fléchit le genou et lui remit une dépêche scellée d'un ruban noir.

Jeanne, depuis la réception du mystérieux anneau, avait eu le temps de se préparer à son rôle ; elle le joua parfaitement.

— Messeigneurs, dit-elle avec émotion, lorsquelle eut pris connaissance de la dépêche, le ciel a couronné les efforts de nos braves soldats ; l'ennemi a été vaincu et dispersé.

Le cri de : vive la reine ! retentit aussitôt dans tout le couvent. Jeanne fit signe qu'elle n'avait pas achevé ; le silence se rétablit.

— Cessez vos cris de joie, reprit-elle d'une voix défaillante, en s'appuyant sur le bras d'un de ses pages : cette victoire, par le prix qu'elle nous coûte, est aussi fatale qu'une défaite. Le roi, notre époux, a payé de sa vie son noble courage et son dévouement à la patrie...

Mais, se redressant bientôt comme si, par un effort magnanime, elle imposait silence à sa douleur :

— Napolitains, pardonnez à la faiblesse de l'épouse ; la reine n'en saura pas moins remplir son devoir et se féliciter avec vous d'un succès qui assure la tranquillité du royaume. Mais, avant de remercier Dieu de ce qu'il a bien voulu nous prêter l'appui de son bras puissant, nous irons ensemble au-devant des restes glorieux du héros dont nous pleurons la perte, et nous lui rendrons avec le recueillement du deuil les honneurs qu'il nous aurait été si doux de lui rendre au milieu des acclamations de la joie et du triomphe.

Au moment où la reine finissait de parler, une escorte de soldats amenait devant elle un gentilhomme désarmé. Jeanne, qui ne s'attendait pas à ce nouvel incident, recula de surprise : c'était Philippe de Ravignan.

— Madame, dit l'officier qui avait présenté la dépêche, j'accomplis un devoir pénible, en faisant paraître comme transfuge devant V. M. un jeune seigneur dont j'aimerais mieux avoir à signaler la fidélité et le courage. Disparu du camp quelques heures avant le combat, nous l'avons arrêté au milieu d'un corps d'ennemis en déroute.

— Périsse le traître ! s'écria l'assemblée d'une voix unanime.

Jeanne pâlit.

— Philippe de Ravignan, dit-elle en essayant de surmonter son trouble, et dans l'espoir que la réponse de l'accusé calmerait l'indignation générale, la haute estime que nous avons eue pour vous ne nous permet pas de croire que vous n'ayez rien à dire pour votre justification.

— J'avais à me plaindre du roi, répondit Philippe d'une voix ferme, et j'ai cru que, en ma qualité d'étranger, j'avais le droit de me refuser à combattre sous ses ordres. Mais je proteste que le hasard seul m'a fait tomber au milieu des ennemis, et que je n'ai jamais eu l'intention de tourner mes armes contre un pays qui m'a longtemps et généreusement adopté.

Cette explication, qui ne pouvait être comprise que de la reine, ne parut pas satisfaisante au reste de l'assemblée. Les murmures et les cris éclatèrent plus vifs et plus menaçants encore que la première fois. L'effroi de Jeanne fut au comble. Dans cette perplexité, une seule chance de salut se présenta à son esprit.

— Napolitains, s'écria-t-elle en dominant de sa voix le tumulte, si le seigneur de Ravignan est coupable, il faut que le châtiment soit proportionné au crime. C'est au milieu de notre capitale que justice se fera, afin que la sentence ait du

retentissement, et qu'elle frappe de terreur tous ceux qui seraient tentés à l'avenir d'entrer dans la voie de la trahison. Je vous confie la garde du prisonnier, continua Jeanne en se tournant vers l'officier; vous m'en répondrez sur votre tête.

La foule se retira dans un respectueux silence, pendant que l'on conduisait Philippe dans une cellule destinée à lui servir de prison jusqu'au départ de la cour. Jeanne respira; ses amis les plus dévoués avaient failli, par un excès de zèle, lui ravir tout le fruit d'une trame habilement ourdie et heureusement conduite à sa fin.

VIII.

Il y avait, dans le couvent de Saint-Piétro de Majella une chambre où l'on n'avait pénétré qu'une seule fois depuis l'assassinat d'André. Ce fut lorsque le roi de Hongrie, après avoir reçu au baiser de paix Charles duc de Duras, et quelques autres seigneurs venus avec lui pour faire leur soumission, témoigna le désir d'être conduit au lieu où son frère avait succombé. Amené devant la fenêtre par laquelle on avait jeté le corps du malheureux prince, le roi se retourna brusquement du côté de Charles de Duras, et lui dit, le regard enflammé de colère :

— Traître, il faut que tu meures dans l'endroit où tu as fait mourir mon frère.

Au même instant, un soldat hongrois frappa le duc d'un coup d'épée, le renversa, et, après l'avoir achevé, lança son cadavre dans le jardin, au lieu même où avait été précipité celui d'André.

Cette chambre qui, depuis ce jour, était restée complétement fermée, s'ouvrit pour recevoir, au milieu de la nuit, quatre hommes masqués. Ceux-ci en conduisaient un cinquième soigneusement garrotté et dont un masque couvrait également la figure. Celui qui paraissait être le chef de la troupe, après avoir placé ses trois affidés en sentinelle, à l'extérieur, referma la porte, alluma une lampe et débarrassa le prisonnier de son masque et de ses liens.

Ce prisonnier était Louis de Tarente.

— Où m'a-t-on conduit? demanda-t-il d'un ton bref, après avoir jeté autour de lui un coup d'œil rapide.

— A Aversa, dans le couvent de Saint-Piétro.

— Qui es-tu?

— Marco Stromboli.

— L'assassin aux gages de la reine! misérable!

Stromboli repoussa d'une main vigoureuse Louis, qui venait de s'élancer sur lui.

— Doucement, mon maître; mes hommes ne sont pas loin, et voici des liens dont la solidité vous est déjà connue. Restez donc en repos, ou nous serons forcés de sortir de la bénignité de notre caractère.

Louis, que le geste de son gardien avait fait chanceler, comprit la nécessité d'une prompte soumission; il s'assit tranquillement, et, après avoir réfléchi durant quelques minutes :

— Stromboli, reprit-il, combien la reine t'a-t-elle promis pour cette expédition?

— Dix mille écus d'or..., ce n'est pas trop s'emparer d'un guerrier armé de toutes pièces, au milieu d'une bataille, la tâche était rude!... Et puis, il faut vous rendre cette justice que vous vous êtes vaillamment défendu.

— Si je te promettais, moi, vingt mille écus d'or?

— Si nous étions à Naples, je ne serais pas si sot que de les refuser.

— Le premier usage que je ferai de ma liberté sera de m'y rendre.

— Il y a trop d'yeux qui veillent aux portes d'Aversa, et je me trouverais, entre votre or et celui de la reine, le cou pris dans une cravate de chanvre. Je m'en tiens à mon premier marché.

— Sais-tu ce qu'on veut faire de moi?

— Je n'ai pas reçu d'ordre; mais s'il faut en juger par la prison qu'on vous donne...

— Où suis-je donc ici?

— Dans une chambre ou madame la reine a eu l'avantage de se faire veuve une première fois.

Louis frissonna.

— Elle n'osera pas, dit-il, en cherchant à se rassurer; elle sait que l'armée tout entière est pour moi.

— L'armée pleure en ce moment la perte de son chef.

— Que dis-tu?

— Vos insignes et vos armes jetés sur le cadavre le plus défiguré de la bataille...

— Jeanne a tout prévu, s'écria Louis avec l'accent du désespoir. Oh! mais qu'elle ne se ré-

jouisse pas encore : le crime laisse des traces et j'aurai des vengeurs.

— Il y a sous cette fenêtre, dit tranquillement Stromboli, un puits dont la discrétion est à l'épreuve.

L'emportement et la violence ne pouvaient remédier à rien ; Louis baissa la tête et tomba dans une profonde rêverie. Mais, résigné enfin à accepter sa destinée, il voulut du moins essayer de se soustraire au martyre de succomber longuement sous des coups mal dirigés. Il sortit de son doigt un diamant d'une grande valeur, et le faisant étinceler aux yeux de son geôlier :

— Stromboli, dit-il, ce joyau pour le poignard que je vois briller à ta ceinture ?

— A quoi bon ? ce joyau m'appartiendra tôt ou tard.

— Mais il faudra que tu en partages le prix avec tes affidés.

— C'est juste.

— Tu peux en devenir seul possesseur.

— Pourquoi mon poignard en échange ? Nous sommes quatre, nous avons des épées, et sa lame se briserait mille fois avant d'entamer nos cuirasses.

— Ce n'est pas pour défendre ma vie ; mais, Stromboli, s'il faut que je périsse, je souhaite que tes hommes ne portent pas la main sur moi : je veux mourir en gentilhomme et non d'une manière honteuse, par le fer des assassins.

— Je vous comprends, cette résolution est d'un brave, votre joyau ?... Voici mon poignard.

Cet échange était à peine terminé que la porte s'ouvrit de nouveau ; un moine entra, s'avança vers Louis à pas lents, et, levant son capuce, lui montra le visage de son plus mortel ennemi, le frère Bonifacio, confesseur de la reine.

— Que veut ce moine du roi de Naples ? demanda Louis, en toisant Bonifacio d'un regard farouche.

— Le roi de Naples n'est plus, répondit le moine.

Et, prenant la main de Louis, il le conduisit devant les vitraux de la fenêtre.

Un cortége funèbre défilait en ce moment dans le jardin, à la lueur des torches. Des seigneurs, des officiers et des soldats suivaient silencieusement un cercueil devant lequel deux longues files de moines psalmodiaient d'une voix lugubre le *De profundis*.

— Qu'est ceci ? s'écria Louis.

— C'est, dit Bonifacio, le convoi de Louis de Tarente, roi de Naples, dont on va déposer le corps dans les caveaux du couvent.

— Et cette fiction, reprit le prince avec amertume, sera bientôt sans doute une réalité ?

— Cette fiction, mon fils, devrait au moins appeler vos méditations sur le néant des choses de ce monde.

— Moine, interrompit Louis avec impatience, qu'ai-je besoin de tes hypocrites sermons ? Ne sais-je pas bien que tu me hais et qu'il n'y a pour moi que fiel dans ton cœur ?

— Il en serait ainsi, mon fils, si je n'imposais silence à de trop justes ressentiments ; car, plus d'une fois, poussé par le démon de la cupidité, vous avez audacieusement dépouillé le temple du seigneur, et vos mains sacriléges ont partagé entre vos soldats le pain des serviteurs de Dieu. Mais le juge souverain nous ordonne le pardon et l'oubli, et je viens à vous avec des paroles de paix et de consolation.

— Tu viens !... tu viens me signifier la volonté de Jeanne ; explique-toi sans préambule ; veut-elle ma mort ? Je suis prêt.

— La clémence de la reine vous ouvre une voie pour fléchir sa colère.

— Qu'exige-t-elle ?

— Voici ses conditions : une galère vous prendra secrètement à son bord pour vous conduire en Espagne ; là, vous serez reçu dans un couvent de Franciscains dont vous revêtirez l'habit, et, comme garantie de vos intentions dans l'avenir, vous signerez avant votre départ cet acte formel d'abdication dans lequel vous affirmerez que tout a été fait selon votre volonté.

Louis parut méditer un moment.

— Et si je refuse ?

— Alors, mon fils, dit le moine, je suis chargé de vous réconcilier avec Dieu.

Louis marcha quelque temps avec agitation, puis il s'arrêta tout-à-coup devant Bonifacio.

— Dieu voudra-t-il pardonner à un aussi grand pécheur que moi ?

— Devant sa miséricorde, mon fils, il n'est point de crime qu'un repentir sincère ne puisse effacer.

— Mais, vous-même, consentiriez-vous à me recevoir au saint tribunal de la pénitence ?

— C'est mon devoir, et je m'en acquitterai avec joie.

— Écoutez-moi donc, mon père, car je refuse les offres de Jeanne.

— A genoux, mon fils ! s'écria le moine.

— Mais cet homme ? dit Louis en désignant son geôlier.

— Respectez le secret de la confession ! répondit Bonifacio en faisant signe à Stromboli de se retirer.

Une heure après, un moine, ayant son capuce rabattu, traversait les galeries solitaires du couvent, se dirigeant vers la porte principale, qu'un frère lui ouvrit avec les marques de respect dues au confesseur de la reine.

Stromboli et les siens rentrèrent dans la prison de Louis. Ils n'y trouvèrent plus qu'un cadavre qu'ils jetèrent dans le puits du jardin.

IX.

Quinze jours s'étaient écoulés ; Jeanne et sa cour étaient revenues à Naples. La nouvelle de la mort du roi, accueillie avec défiance, y donnait lieu à des suppositions qui n'étaient rien moins que favorables à la reine. On allait jusqu'à dire qu'il n'était pas plus difficile de tuer sur un champ de bataille que dans un couvent ; et les esprits, passant par degrés du doute à la conviction, laissaient entrevoir des dispositions peu rassurantes. Mais Jeanne ne prenait pas garde à ces symptômes de mécontentement et de désaffection ; elle était trop fortement préoccupée d'une affaire qui intéressait son cœur de plus près et plus vivement.

Le procès de Philippe s'instruisait et marchait vers une heureuse solution ; l'accusation faiblissait à chaque nouvel interrogatoire. Une seule question restait à résoudre : Philippe s'était-il joint à l'ennemi pour combattre les troupes napolitaines? Des témoins seuls, et il ne s'en présentait pas, pouvaient éclairer sur ce fait la conscience des juges, et ceux-ci, en l'absence de preuves, étaient tout disposés à se laisser convaincre par l'assurance et l'air de bonne foi qu'ils remarquaient dans les réponses de l'accusé.

Pourquoi donc l'acquittement n'était-il pas encore prononcé ? C'est que derrière la scène publique, il se passait une scène secrète, et que Philippe avait à subir une autre inquisition que celle du tribunal commis pour le juger.

En vain Jeanne avait essayé sur lui toutes les séductions ; en vain elle avait fait briller à ses yeux l'éclat de la souveraine puissance ; elle n'avait obtenu, pour prix de ses efforts, que des refus humiliants. Sa fierté offensée s'indigna ; elle jura de triompher ou de sacrifier Philippe. Il lui fut aisé d'avoir des témoins tout prêts à confirmer devant les juges le crime ou l'innocence de l'accusé, suivant le choix que ferait celui-ci entre sa colère et sa clémence.

Elle fit venir Térésa, et l'accueillant, non plus avec ces témoignages de reconnaissance qu'on donne à une libératrice, mais avec cette expression de haine qu'inspire la vue d'une rivale, elle lui dit :

— Térésa, la cour de Rome m'a fait connaître ses dispositions ; elle consent à prononcer ton divorce avec Philippe de Ravignan.

— Mais moi je n'y consens pas, madame.

— Songe que, pour la dernière fois, je m'abaisse à solliciter une obéissance que je puis commander

— Oh ! vous êtes bien cruelle, car vous savez aujourd'hui combien j'aime Philippe ; vous savez que, me séparer de lui, c'est vouloir ma mort !

— Et tu prononces la sienne, si tu lui restes unie.

— Grand Dieu !

— Ce matin même, son arrêt sera prononcé.

— Mais Philippe ne peut être condamné ; il n'est pas coupable.

— Il y a des témoins qui prouveront qu'il l'est. Moi seule ai retenu leurs dépositions ; si je dis un mot, il est perdu.

— Madame, s'écria Térésa en tombant à genoux, grâce, je vous en conjure !

— Je puis te l'accorder encore, c'est à toi de l'obtenir.

— Mon Dieu, mon Dieu, donnez-moi du courage !

— Philippe va venir. Cachée derrière cette tapisserie, je ne perdrai pas une seule de tes paroles ; songe qu'il y va de sa vie.

Un bruit de pas réguliers retentit dans la galerie. Jeanne, écartant de la main une draperie, fit, avant de la laisser retomber sur elle, un dernier signe à Térésa.

Quatre gardes amenaient Philippe. C'était la première fois qu'il revoyait Térésa depuis la nuit

où la vengeance de Louis les avait unis d'une manière si imprévue. Il courut à elle avec transport, et, la serrant dans ses bras :

— Que Jeanne vienne maintenant, s'écria t-il, qu'elle vienne t'enlever à mon amour ! Je la braverai dans sa colère comme je l'ai méprisée dans son avilissement.

— Tais-toi, tais-toi, Philippe ! dit Térésa, dont les regards se tournèrent avec effroi du côté où était la reine.

— Me taire ! lorsque mon cœur est ulcéré, brisé par cette femme qui me rendit un jour coupable envers toi ! Misérable insensé que j'étais, je faisais alors des rêves de grandeur et de gloire ; alors elle trouva de flatteuses paroles pour endormir ma mémoire et éveiller ma vanité ; elle se farda, pour me fasciner, de tous ces nobles sentiments qui ont tant de pouvoir sur l'âme d'un jeune homme ; je te croyais perdue pour moi, je succombai... O Térésa ! Térésa ! que je la hais.

— Malheureux ! je t'en conjure, ne parle pas ainsi.

Et les yeux de Térésa ne quittaient pas la tapisserie, qui était seulement agitée comme si un vent léger en eût fait onduler les plis.

— Et pourquoi ? que craindrais-je ? que ses satellites ne lui reportent mes discours ? Mais c'est mon désir le plus ardent ! Tu ne sais pas, Térésa, toutes les tortures qu'elle me fait subir depuis qu'elle me tient en son pouvoir... tu ne sais pas tout ce qu'elle a employé de ruse, d'hypocrisie, de basses prières pour me résoudre à renoncer à toi ! Ta générosité, ton dévouement tant de fois éprouvé, rien ne l'arrête : elle n'a souvenir de rien : c'est une âme égoïste et sèche, c'est un monstre d'ingratitude et de cruauté.

La draperie s'agita plus fort ; mais elle ne se leva point.

— Philippe, au nom du ciel, écoute-moi. Nous n'avons qu'un moment peut-être à rester ensemble.

— Oui, tu as raison ; laissons cette femme et ses persécutions impuissantes ; ne songeons qu'au bonheur qui nous est réservé dans l'avenir....

— Du bonheur ! pour nous ! Philippe, il y faut renoncer.

— Dissipe tes craintes, Térésa ; Naples est-il donc un séjour nécessaire à notre existence ? Je n'ai à t'offrir dans ma patrie ni un rang élevé, ni une fortune brillante ; mais nous y pourrons vivre tranquilles, et rien n'y troublera notre amour. Refuseras-tu de m'y accompagner ?

— Tu oublies, Philippe, qu'il y a là des gardes qui veillent sur toi, et que, dans un instant, tes juges vont prononcer ton arrêt.

— Je ne suis pas coupable ; ils m'acquitteront.

— Folle confiance ! ne sais-tu pas qu'il y a des gens qui vendent leur témoignage ? tu seras condamné.

— C'est impossible !

— Il ne te reste qu'une voie de salut....

— Assez, Térésa ! je n'en veux pas entendre davantage. Ah ! je comprends tout à présent ; cette entrevue qui me comblait de joie, que j'avais tant sollicitée, qu'on me refusait impitoyablement, c'est Jeanne qui l'a exigée aujourd'hui ; c'est Jeanne qui a payé ces faux témoins dont tu me parles, et tu vas me proposer de sa part un odieux marché que je n'accepterai jamais.

— Philippe ! Philippe ! je t'en supplie à genoux, rétracte cette parole..... Toi, mourir si jeune, avec tant d'avenir ! mais, c'est une horrible pensée !.... Non, tu ne mettras pas la reine au défi d'une action qu'elle accomplirait sans hésitation et sans remords..... Qu'importe notre amour, nos rêves de bonheur ! C'est toi, c'est ta vie qu'il faut sauver.

— Tu me renierais donc pour sauver la tienne, Térésa ?

Térésa ne répondit point.

— Eh bien ! s'écria Philippe, porte ma réponse à Jeanne ; dis-lui qu'elle tienne prêts ses bourreaux.

Cette fois, la tapisserie se releva ; la reine parut ; ses regards étaient furieux. Elle repoussa de la main Térésa qui se jetait à ses pieds ; et, d'une voix tremblante de colère :

— Philippe, dit-elle, tu vas être satisfait, l'heure de la sentence a sonné.

Quelques instants après cette scène, la galerie se remplissait de soldats et d'hommes du peuple ; les juges, placés dans une enceinte réservée, a l'une des extrémités, étaient entourés de gentilshommes et d'officiers ; devant eux était Philippe, debout, les bras croisés, avec une attitude fière, mais sans arrogance. La reine, assise sur un siége élevé, que surmontait un dais, dominait toute l'assemblée ; elle avait voulu présider elle-

même cette séance, afin de lui donner un caractère plus imposant et plus terrible. Térésa avait refusé d'abandonner son époux dans ce moment suprême; elle se tenait auprès de lui, les yeux inondés de larmes : sa douleur avait une expression si vraie et si touchante que tous les assistants se sentirent émus; un seul cœur demeura insensible.

On procéda, pour la forme, à un dernier interrogatoire de l'accusé; puis les témoins furent appelés; il se fit un moment de silence solennel.

Alors un moine sortit de la foule, s'avança dans dans l'enceinte des juges, et s'arrêta en face de la reine; là, il releva son capuce, et dit d'une voix forte :

— Avant que les témoins soient entendus, il faut que le chef du tribunal soit à sa place.

Jeanne poussa un long cri d'effroi, comme si une horrible vision lui était apparue. Le moine était Louis de Tarente.

— Je conçois votre étonnement, madame, reprit-il en tenant Jeanne courbée sous la puissance de son regard; vous ne vous attendiez pas à me revoir, car il n'y a pas d'exemple que des morts soient sortis du tombeau. Mais, qui peut se flatter de connaître les desseins secrets de Dieu, et par quelles voies il lui plaît d'éprouver et de récompenser la vertu conjugale? Touché des larmes vraies que vous répandiez sur Louis mort, il vous permet de manifester aujourd'hui, à la vue de Louis vivant, une joie non moins sincère.

Pâle, tremblante, fascinée par le regard que son époux tenait impitoyablement attaché sur elle, Jeanne descendit lentement de son siége. Louis laissa tomber à ses pieds le froc dont il était couvert; et, franchissant les degrés du trône, s'assit à la place de la reine, salué par les bruyantes acclamations de l'assemblée.

— Napolitains, poursuivit le roi, lorsque le silence se fut rétabli, il n'y a pas d'événement, si grand qu'il puisse être, qui doive interrompre le cours de la justice. Juges, faites votre devoir; on appelait les témoins, que les témoins soient entendus.

Pas un n'osa se présenter. Le tribunal prononça à l'unanimité l'acquittement de Philippe.

— Seigneur de Ravignan, vous êtes libre, dit Louis en se levant; vous nous avez exprimé le désir de passer en France avec votre épouse Téresa d'Avellino; nous vous en octroyons l'autorisation, et nous ajoutons à cette faveur le droit d'y transporter votre fortune.... Quant à vous, madame, continua-t-il en s'adressant à Jeanne, notre retour est une preuve si manifeste de la faveur où vous êtes auprès de Dieu, que nous vous engageons à vous rendre au couvent de la Miséricorde, ou vous aurez tout le loisir de le remercier d'un si miraculeux événement.

—

L'expiation de Jeanne fut longue et cruelle; l'histoire nous a transmis le détail des mauvais traitements dont Louis l'accabla durant dix années.

Nous avons aussi lu quelque part qu'un vieux gentilhomme, nommé Ravignan, se fit remarquer avec ses trois fils aux premiers rangs de l'armée française, dans la bataille de Rosbecq, en 1382. Nous avons tout lieu de croire que ce Ravignan était le héros de notre chronique.

MOLÉRI.

MARGUERITE LAMBRUN.

C'était en 1587, dans une misérable maison de Church-Hill, à Londres; sur un grabat placé dans le coin d'une chambre étroite et pauvre, un homme se mourait. Au milieu des dernières convulsions de son agonie, cet homme se leva sur son séant, et regardant au pied de son lit comme si quelque chose d'extraordinaire s'y était montré, il appela à voix basse une femme agenouillée devant un crucifix.

— Marguerite, Marguerite, dit-il, voilà les deux comtes de Shrewbury et de Kent qui arrivent; empêche-les de pénétrer jusqu'à la reine; ils viennent lui apporter sa condamnation.

A ces paroles, Marguerite Lambrun, qui avait été l'une des suivantes de l'infortunée Marie Stuart, s'approcha du lit où se trouvait son mari; elle remarqua l'éclat extraordinaire de ses yeux si ternes un moment avant, et reprit un espoir

qu'elle avait perdu depuis longtemps; mais à peine fut-elle près du lit qu'il continua :

— Marguerite, tu n'as pas fait ce que je t'avais dit : les deux comtes ont vu la reine, et la voilà qui se prépare à mourir; mais puisqu'il faut qu'elle meure, ferme la porte pour que nul ne vienne troubler ses dernières prières.

Marguerite se pencha vers son mari, et voulant lui épargner les tortures d'une si funeste vision, elle lui plaça la main devant les yeux, espérant détourner ainsi son attention; mais ce n'était pas hors de lui-même que le mourant voyait l'horrible scène, et il ajouta avec colère :

— Marguerite, Marguerite, tu n'as pas fait ce que je t'ai dit, et voilà le doyen de Peterborow et le comte de Kent qui viennent tourmenter l'âme avant que le bourreau s'empare du corps. Vois-tu le comte qui veut arracher le Christ des mains de la victime? entends-tu l'hérétique qui maudit l'âme de la sainte?

Marguerite recula, car son mari désignait du doigt les personnages dont il parlait, comme s'il les eût vus à travers la main qui voilait ses yeux. En même temps, un singulier étonnement se mêla au désespoir sur le visage de la malheureuse femme.

— Ah! s'écria soudainement le moribond, personne n'a tenu parole : Ballington ne vient point comme il l'avait promis; c'est le bourreau qui entre. Marguerite, il a laissé sa hache derrière la porte; va la cacher bien loin pour qu'il ne puisse la retrouver quand viendra le moment fatal.

Marguerite recula encore à cette nouvelle parole de son mari, qui reprit après un assez long silence :

— Marguerite, tu n'as pas fait ce que je t'ai dit; il a retrouvé sa hache, et la tête de la reine est sur le billot...

Il s'arrêta, et un frémissement convulsif l'ayant saisi, il s'écria :

— Sauve la reine! sauve la reine! il a frappé un coup et la tête n'a pas été abattue.

Il s'arrêta de nouveau, et son regard se baissa rapidement comme s'il suivait l'instrument du supplice; alors sa figure se contracta horriblement, ses mains s'attachèrent à la muraille, et en arrachèrent une épée et des pistolets qui s'y trouvaient suspendus; alors, les tendant à sa femme, qui les prit par un mouvement machinal, il s'écria d'une voix furieuse :

— Marguerite, tu n'as pas fait ce que je t'ai dit, et la tête est tombée. Jure-moi maintenant de faire ce que je vais t'ordonner; tiens, prends mes armes;..... tue,..... tue le bourreau qui a frappé le second coup; car un autre bourreau est entré pendant que tu cachais ton visage sur la muraille, et ce bourreau, c'est Élisabeth.

A cette parole, le malheureux serviteur de Marie Stuart retomba mort sur le lit où il souffrait depuis un mois, si toutefois on souffre quand la raison est absente; car, il faut le dire, ce qui avait prêté à cette scène un caractère encore plus terrible, c'est que le jour même où Marie Stuart avait été condamnée, Lambrun était tombé dans un tel état de folie, qu'il ne comprenait plus rien de ce qui arrivait autour de lui, et qu'on avait dû l'enfermer dans une chambre éloignée de l'appartement de la reine. Il n'avait donc pas été témoin de l'exécution; il ne s'était pas même aperçu qu'on lui avait rendu la liberté, ainsi qu'à sa femme, et, jusqu'à cette heure suprême, aucune parole n'avait pu faire soupçonner qu'il eût la moindre connaissance de ce qui s'était passé.

On doit donc comprendre la stupéfaction de Marguerite en entendant son mari préciser des circonstances qu'un pouvoir surhumain avait pu seul lui révéler dans le misérable état où il se trouvait.

Cependant, entre ces circonstances réelles et l'apparition d'Élisabeth en bourreau, apparition enfantée par un mourant en délire, il y avait tout un ordre d'idées infranchissable; mais si l'on considère que cette scène s'adressait à un esprit exalté à la fois par le désespoir, par la prière et par l'aspect de deux morts si extraordinaires, on peut comprendre que les faits réels et les faits imaginaires s'y confondissent facilement dans une même pensée. Non point que nous voulions dire que Marguerite crût à la réalité du rôle que son mari attribuait à Élisabeth; mais du moment que Marguerite put supposer par une raison probable qu'une révélation divine avait appris à son mari des détails qu'il devait humainement ignorer, elle pensa que la vision céleste avait de même voulu véritablement désigner Élisabeth comme le bourreau de Marie, en la montrant au moribond frappant elle-même de la hache, et elle ne douta pas

que son époux n'eût été l'organe du ciel en lui recommandant le meurtre d'Élisabeth, et en lui remettant les armes avec lesquelles elle devait l'exécuter.

Ce fut là sans doute le sujet de la longue méditation de Marguerite Lambrun après la mort de son mari, méditation si profonde qu'elle dura plusieurs heures, pendant lesquelles elle garda entre ses mains les armes qu'elle avait reçues du mourant, sans faire un mouvement ni changer de position. Ce dut être aussi la pensée que son époux lui avait légué un fatal devoir à remplir qui la sauva de ce désespoir plein de larmes qui éclate au moment où arrive une mort, qu'on a quelquefois prévue, mais dont l'aspect n'en est pas moins déchirant.

Ainsi, Marguerite Lambrun enveloppa elle-même d'une main ferme le cadavre de son époux dans le suaire des morts; elle présida à ses funérailles, et abandonna la misérable maison qu'elle occupait après avoir fait argent des meubles et des bijoux qu'elle possédait, sans qu'aucun signe eût trahi la douleur qu'on eût dû lui supposer.

A partir de ce jour, personne ne put dire ce qu'était devenue Marguerite Lambrun, car personne ne la reconnut sous l'habit d'homme qu'elle portait sous le nom d'Antoine Sparch qu'elle avait pris. En effet, Antoine Sparch, depuis quelques mois qu'il habitait les abords de Saint-James, passait pour un jeune gentilhomme écossais venu à Londres pour tenter la fortune, et l'assiduité avec laquelle il cherchait à s'approcher d'Élisabeth toutes les fois qu'elle sortait, donnait lieu de croire qu'il espérait attirer les regards de la reine sur son beau visage et sur sa taille élégante. Mais, disait-on, le temps était passé où la reine aimait à récompenser par une faveur royale l'admiration amoureuse qu'on semblait éprouver pour sa personne, et on conseillait à Antoine Sparch de chercher d'autres moyens de réussir.

— Non, non, répondait Sparch, si jamais je puis approcher la reine d'assez près pour que personne ne se trouve entre elle et moi, je suis sûr d'avoir d'elle ce que je veux.

Plusieurs mois se passèrent ainsi, lorsqu'un matin, la reine étant descendue d'assez bonne heure dans le parc pour que la foule n'exigeât pas une surveillance très active, Antoine Sparch put franchir la ligne de soldats qui accompagnait la promenade royale. Un garde se prêta même au passage de Sparch, en disant à l'un de ses camarades :

— Tiens! voilà ce petit gentilhomme écossais qui suit la reine depuis si longtemps sans pouvoir lui demander la faveur qu'il en espère. Détourne-toi un peu, fais semblant de ne pas le voir, pour que le pauvre diable lui remette le placet qui commence probablement à moisir dans sa poche.

En disant ces paroles, il suivit du regard le jeune homme qui avançait rapidement vers Élisabeth; mais, au moment où il pensait que l'obstiné solliciteur cherchait quelques papiers sous son manteau, il vit avec épouvante, tomber un pistolet à ses pieds, et entendit une violente détonation.

Le second pistolet était parti dans la main tremblante du meurtrier pendant qu'il cherchait à l'armer.

On se précipita sur lui au moment où il ramassait celle de ses armes qu'il avait laissée tomber, et on la lui arracha.

— C'est inutile, dit Antoine Sparch, celui-ci était pour moi.

Cependant Élisabeth était rentrée dans son palais sans qu'aucune altération se fût montrée sur son visage. Elle adressa quelques questions à ses officiers sur l'assassin, sur son nom, sur sa personne : et ayant appris que c'était un jeune homme d'un visage doux et d'une stature frêle, elle fut curieuse de le voir. Elle le fit donc venir devant elle malgré les représentations de Walsingham, son plus habile ministre. Dès que le meurtrier fut en présence de la reine, celle-ci lui dit :

— Tu as déclaré à nos officiers être un gentilhomme écossais et te nommer Antoine Sparch?

— Madame, répondit le coupable, je ne suis pas un gentilhomme écossais; je suis une femme. Je ne me nomme point Antoine Sparch; je m'appelle Marguerite Lambrun.

— Bonté divine! s'écria Élisabeth, une femme! une femme assassin!

— C'est extraordinaire, en effet, repartit Marguerite; mais sans doute Dieu l'a voulu ainsi: le bourreau a été une femme, la victime une femme, et le vengeur devait être une femme.

Élisabeth demeura fort étonnée de cette ré-

ponse, mais lorsque Marguerite Lambrun lui eut expliqué qu'elle avait été longtemps au service de Marie Stuart; lorsqu'elle lui eut rappelé la mort de son infortunée maîtresse, et qu'elle eut raconté la terrible agonie de son mari, le front d'Élisabeth devint plus pensif qu'irrité; elle s'approcha de Marguerite et lui dit, avec un accent de tristesse :

— Ainsi, en m'assassinant, vous avez cru faire votre devoir envers votre reine et votre mari. Mais dites-moi, que pensez-vous que soit aujourd'hui le mien à votre égard?

Marguerite demeura un instant silencieuse, puis elle ajouta :

—Pour que je vous réponde, il faut que je sache à quel titre vous m'interrogez : est-ce en qualité de reine ou de juge?

— C'est en qualité de reine, répliqua fièrement Élisabeth.

— En ce cas, répondit froidement Marguerite, votre Majesté doit me faire grâce.

Les courtisans qui entouraient Élisabeth sourirent de mépris et d'indignation, et Walsingham voulut faire emmener la coupable; mais un geste de la reine prévint cet ordre, et Élisabeth, s'adressant de nouveau à Marguerite Lambrun, lui dit avec une douceur extraordinaire en un pareil moment :

— Mais si je vous fais grâce, quelle assurance me donnerez-vous que vous n'en abuserez pas, et que vous n'entreprendrez pas une seconde fois une action semblable, dans quelque autre occasion?

— Madame, repartit Marguerite avec fierté, la grâce qu'on veut accorder avec tant de précaution n'est plus une grâce; et ainsi vous pouvez agir envers moi comme juge.

Tous les courtisans et quelques ministres, accourus près de la reine firent éclater leurs murmures à cette imprudente réponse, disant qu'il fallait envoyer au supplice la misérable qui, non contente de son crime, osait encore braver la reine. Mais Élisabeth se retourna de leur côté, en leur jetant un de ces regards hautains qui imposaient silence aux plus hardis, et s'écria avec un accent d'ironie très marquée :

— Il y a trente ans que je suis reine, messieurs, mais je ne me souviens pas d'avoir jamais trouvé un ministre qui m'ait donné une pareille leçon, ni dit une si rude vérité.

Puis, sans vouloir entendre les remontrances de ses ministres, et particulièrement les observations du président de son conseil, qui voulaient absolument faire périr Marguerite Lambrun, elle lui accorda sa grâce entière et sans condition. Il lui fallut aller plus loin, et protéger la coupable contre le zèle de ses ministres, en la faisant conduire, sur sa demande, hors du territoire du royaume, et ne l'abandonnant que lorsqu'elle fut en sûreté.

FRÉDÉRIC SOULIÉ.

LA PEAU DU LION.

I.

Entre Compiègne et Verberie, on aperçoit au bord de la route une maison isolée bien connue des riverains de l'Oise et de la forêt royale, car c'est là qu'ils trouvent un abri, moyennant finances, lorsque, attirés hors de leurs pénates par quelque fantaisie vagabonde, ils viennent attendre au passage les voitures publiques.

En 1838, à la fin d'une belle soirée de septembre, un homme vêtu d'une blouse bleue et coiffé d'une casquette de fausse loutre jouait ainsi le rôle de voyageur expectant. L'arrivée d'une diligence allant à Paris mit fin à la faction qu'il montait depuis plus d'une heure à la porte du cabaret, où l'état de sa bourse lui avait probablement défendu de demander l'hospitalité. Une des personnes qui occupaient l'intérieur de la voiture étant descendue, il prit sa place, échange qui fit froncer le sourcil à deux femmes encore jeunes entre lesquelles il dut s'asseoir, et dont la mauvaise humeur était facilement expliquée par le contraste qu'offraient le remplacé et le remplaçant.

A l'arrivée de la diligence, la maîtresse du cabaret avait paru sur le seuil de son établissement.

En reconnaissant à la lueur des lanternes de la voiture le voyageur qui venait d'en descendre, elle s'avança vers lui d'un air empressé.

C'est vous, monsieur Servian, lui dit-elle avec la volubilité particulière aux femmes de sa profession; qu'il y a longtemps qu'on ne vous a vu dans notre pays! Vous venez sans doute chez le colonel Herbelin? Vous y trouverez votre neveu. M. Cambier. Cette année, je dis monsieur, car c'est un homme maintenant, et l'on peut dire un joli garçon.

— Félix fait bien de profiter de ses vacances, répondit le voyageur en souriant; il vous a sans doute dit, madame Ribois, qu'il entre à Saint-Cyr dans six semaines?

— En attendant, reprit la cabaretière, je vous réponds qu'il s'en donne à cœur joie et qu'il fait prendre de l'exercice aux chevaux du colonel. Hier encore il a passé sur la route avec madame Caussade....

— Mme Caussade est chez son père? interrompit Servian avec une vivacité qui démentait son sang-froid habituel.

— Elle y a demeuré presque tout l'été. C'est là une aimable femme, et qui aurait fait un fameux hussard! Depuis la mort de ce pauvre M. Caussade, qui était bien vieux pour elle, le cher homme, elle n'engendre point de mélancolie. Elle tire des coups de fusil, elle monte à cheval, elle saute les haies et les fossés à vous faire dresser les cheveux. Enfin, c'est son idée, ça l'amuse. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle est toujours de si bonne humeur que, si l'on ne se retenait, ça donnerait l'envie d'être veuve.

— Vous l'avez vue hier avec mon neveu? dit le voyageur en affectant un air d'indifférence; ils se promenaient à cheval?

— Ventre à terre; c'est toujours ainsi qu'ils se promènent.

— Ils étaient seuls?

— Seuls! d'où venez-vous donc? Est-ce que depuis deux mois Mme Caussade peut faire un pas sans être accompagnée de M. Tonayrion?

— Qu'est-ce que c'est que ça? dit Servian avec une sorte de dédain.

— Vous ne connaissez pas M. Tonayrion? répondit vivement la cabaretière : un superbe homme qui doit être au moins commandant de cuirassiers, tant il a l'air crâne; un grand brun à moustaches qui a toujours une cravache à la main, un cigare à la bouche, et qui fait sonner ses éperons en marchant? Vous ne connaissez pas M. Tonayrion?

— Est-il jeune? demanda le voyageur.

— C'est un homme d'une trentaine d'années, un bien bel homme, on ne peut pas dire autrement; et si fier, avec ça! Je crois qu'il ne ferait pas bon lui marcher sur le pied ou le regarder de travers.

— Demeure-t-il chez le colonel?

— C'est tout comme, car il y vient à chaque instant depuis Paris, en attendant qu'il s'y établisse tout-à-fait.

— Tout-à-fait? répéta Servian avec un accent de surprise.

— Qu'y aurait-il d'étonnant? répliqua Mme Ribois; le colonel Herbelin devient vieux; si ce M. Tonayrion épouse sa fille, comme tout le monde le dit, ne feraient-ils pas bien de vivre ensemble?

Servian fronça le sourcil en se mordant les lèvres. Pendant ce dialogue, la diligence s'était remise en marche; il la suivit quelque temps des yeux comme s'il eût regretté d'en être descendu et baissa ensuite la tête d'un air pensif.

— J'espère que vous allez passer la nuit chez nous, reprit la maîtresse du cabaret avec l'accent insinuant qu'emploient pour amadouer leurs pratiques les entrepreneurs d'hospitalité.

Distrait par ses réflexions, le voyageur ne répondit pas.

— Il est près d'onze heures, poursuivit Mme Ribois d'une voix doucereuse; vous ne songez pas à aller aujourd'hui chez le colonel? Sa maison est à plus d'une demi-lieue d'ici; on ne voit ni ciel ni terre; il faut passer par la forêt, et à pareille heure on peut y faire de mauvaises rencontres. Je vais donc, avec votre permission, préparer votre lit. Vous souperez sans doute avant de vous coucher? Nous avons du gibier magnifique.

— Merci, Mme Ribois, répondit Servian, enfin arraché à sa rêverie par les prévenances intéressées de son interlocutrice; une autre fois je serai votre hôte; en ce moment je ne puis m'arrêter.

— Mais la nuit est si noire; vous vous égarerez pour sûr.

— Je connais le chemin. Gardez, je vous prie, mon bagage; demain je l'enverrai chercher.

— Ne prenez pas cette peine, M. Servian, on vous le portera, répondit la cabaretière, qui, malgré son désappointement, crut devoir montrer de la complaisance à l'égard d'un homme dont elle connaissait la générosité.

S'éloignant aussitôt, le voyageur quitta la route et entra dans la forêt de Compiègne par un chemin fermé aux voitures, mais où les piétons pouvaient circuler à toute heure : il y marcha quelque temps d'un pas rapide, sans que l'obscurité profonde dont il était entouré diminuât l'assurance de son allure. Bientôt Servian se trouva dans un petit chemin bordé d'un côté par la lisière de la forêt, et de l'autre par un fossé couronné d'une haie qui servait de clôture au parc du colonel Herbelin. Avec la souplesse d'une couleuvre, il se glissa par une étroite ouverture qu'une connaissance parfaite de la localité pouvait seule lui faire distinguer au milieu des ténèbres, et se trouva presque aussitôt dans l'enceinte du parc.

Le lieu où Servian venait de pénétrer sans façon jouissait dans le pays d'une célébrité lugubre, due à un tragique événement qui s'y était passé vingt-quatre ans auparavant, et dont ce quart de siècle écoulé n'avait pas encore effacé le souvenir. Pendant l'invasion de 1814, un soldat d'un détachement russe logé dans la maison du colonel s'étant rendu coupable d'un de ces délits pour lesquels le code militaire de son pays trouve le knout trop doux, avait été fusillé précisément à cette place, puis enterré dans un trou creusé d'avance, sans plus de cérémonie que n'en exigent les obsèques d'un chien ou d'un cheval. Un étroit renflement du sol, deux ou trois cicatrices imprimées par les balles dans l'écorce d'un platane au pied duquel s'était agenouillé le patient, formaient les seuls vestiges de cette sanglante exécution. Loin d'offrir un aspect funèbre, la *fosse du Cosaque*, recouverte d'un frais gazon et ombragée par un arbre séculaire, semblait inviter les promeneurs à venir s'asseoir sur son tertre verdoyant.

Un Parisien, en plein jour surtout, eût abordé sans émotion cette tombe inoffensive, mais la superstition villageoise, ce tenace brouillard que les lumières du siècle n'ont pas encore dissipé, en éloignait comme d'un lieu redoutable la plupart des habitants du voisinage.

Passer après le coucher du soleil dans le chemin au bord duquel se trouvait la *fosse du Cosaque* semblait donc un acte de témérité qu'à deux lieues à la ronde bien peu de personnes se fussent hasardées à commettre, à moins d'une nécessité absolue.

Quoiqu'il ne marchât plus qu'avec précaution, à cause des arbres dont le terrain était planté irrégulièrement, il dévia de la ligne qu'il s'était tracée et vint se heurter assez rudement contre un platane.

—Voici la fosse du Cosaque, pensa-t-il en sentant l'écorce de l'arbre s'écailler dans sa main et la terre se bomber sous ses pieds ; j'ai mal pris mes mesures ; l'allée qui mène à la maison est plus à droite.

Tout-à-coup il aperçut un point lumineux agité par une espèce de fantôme. Mortel, spectre ou peut-être démon, ce singulier personnage était habillé d'un long vêtement de couleur de sang dont le capuchon relevé laissait apercevoir une figure d'une blancheur si extraordinaire, que près d'elle la pâleur qui couvre les joues des cadavres eût paru fraîche et animée. Ce fantôme en robe rouge tenait un miroir où il regardait attentivement sa physionomie sépulcrale à l'aide d'une lanterne sourde qu'il portait à la main droite, et dont la clarté frappait la glace d'aplomb. Absorbé dans cette contemplation, qui paraissait prouver que la coquetterie n'est point étrangère aux habitants de l'autre monde, il marchait d'un pas rapide sans jamais tourner les yeux à droite ni à gauche. A mesure qu'il approchait, ses mains agitées d'un tremblement convulsif de plus en plus marqué, semblaient près de laisser échapper le miroir et la lanterne dont elles étaient chargées, et sa face blafarde offrait une expression si lamentable qu'on eût dit qu'il éprouvait lui-même à la vue de son image la terreur qu'il était fait pour inspirer aux autres.

Moins effrayé que surpris à l'aspect d'une créature si étrange, Servian se tint caché derrière l'arbre contre lequel il s'était heurté, et il attendit avec une curiosité muette la fin de cette aventure. Le lugubre promeneur vint droit à la fosse du Cosaque. Arrivé au pied du platane, il posa sa lanterne sur le gazon, et arracha une des plaques écailleuses que forme en se desséchant l'écorce de cette espèce d'arbre. Il reprit alors la

lanterne et resta immobile, les yeux béants, l'air effaré et regardant avec un trouble visible la place où reposait le soldat fusillé. Après un instant de cette contemplation silencieuse, il ouvrit lentement la bouche, et d'une voix étranglée qui paraissait sortir d'un gosier décharné par le séjour de la tombe, il chanta : *Requiem œternam dona eis, Domine.*

— *Et lux perpetua luceat eis*, répondit Servian avec un accent sépulcral.

Le fantôme fit un bond en arrière, comme si le Cosaque, subitement ressuscité, eût répondu à sa prière par quelque effroyable coup de lance. Pendant une dizaine de secondes, il trembla si fort que dans ses mains la lanterne et le miroir s'entrechoquaient convulsivement. Tout-à-coup il lâcha l'une et l'autre, et, un instant après, il tomba lui-même à la renverse aux yeux de Servian, fort surpris d'un semblable dénouement.

II.

En voyant tomber comme une masse inanimée le fantôme à la robe rouge, Servian sortit de sa cachette et ramassa la lanterne qui, dans sa chute, ne s'était pas éteinte. Sans paraître éprouver d'autre émotion que celle de la curiosité, il s'approcha du personnage mystérieux qui restait étendu sur le gazon. D'une main il toucha ses vêtements et s'assura que le corps qu'ils recouvraient, quoique d'apparence très fantastique, était de chair et d'os en réalité; de l'autre main il mit la lanterne sous le nez de l'inconnu, à qui l'éclat soudain de la lumière ne fit pas ouvrir les yeux, et dont la figure, aussi blanche que si on l'avait fardée avec de la céruse, conserva l'immobilité funèbre qui caractérise le visage des morts.

— Pardieu! le revenant est évanoui, se dit Servian; il paraît qu'il ne s'attendait pas à ma réplique. Je voudrais bien pourtant qu'il reprît connaissance; je suis curieux de savoir s'il parle mieux qu'il ne chante.

Après avoir réfléchi un instant aux moyens de terminer une pamoison qui semblait vouloir durer indéfiniment, Servian se rappela qu'à quelques pas de là coulait un petit ruisseau dont les méandres capricieux n'étaient pas un des moindres agréments du parc de M. Herbelin. Il y courut aussitôt, en s'éclairant de la lanterne, et plongea dans ce frais courant un foulard qu'il avait dans sa poche. Revenant aussi vite qu'il était allé, il appliqua ce remède improvisé sur la figure de l'homme évanoui. A l'instant même, celui-ci frissonna, ouvrit les yeux à demi et fit un effort pour se soulever.

Encouragé par ce premier succès, Servian détacha le mouchoir qui, grâce à l'eau dont il était imbibé, s'était plaqué sur les traits de l'inconnu. Il vit alors, avec une surprise voisine de la stupéfaction, que la surnaturelle pâleur de celui-ci avait miraculeusement disparu, en laissant seulement çà et là quelques taches blanchâtres. Sans se laisser déconcerter par ce nouveau prestige, Servian frotta rudement avec le foulard mouillé le visage du fantôme qui, bientôt ranimé par cette friction glaciale, fit un brusque soubresaut et se mit sur son séant; dans ce mouvement, le capuchon rouge qui lui enveloppait la tête s'abattit sur ses épaules, et découvrit une chevelure brune et touffue dont les boucles soyeuses eussent mérité d'orner le front d'une jolie femme.

— Mais c'est cet étourdi de Félix, s'écria Servian en approchant de nouveau sa lanterne des yeux de l'ex-revenant dont la face blême et effrayante était devenue soudainement le visage plein de santé d'un beau garçon de dix-huit ans.

Et lux.... perpetua... luceat eis, murmura le jeune homme d'une voix entrecoupée.

— Es-tu somnambule ou fou? reprit Servian, qui, en remarquant l'expression de terreur empreinte sur les traits de son neveu, perdit toute envie de rire et ne put se défendre d'une sorte d'inquiétude.

— ...... *Luceat eis*, balbutia une seconde fois Félix Cambier en promenant autour de lui des yeux égarés et contrefaisant l'accent sépulcral dont s'était servi son oncle; le mort a parlé..... Quelles affreuses ténèbres..... Le Cosaque.... Je suis donc un spectre.... Otez ce miroir... que je ne voie plus cette figure effroyable...... Fusillez-moi plutôt comme le Cosaque...... Oh! ma tête! ma tête!...... Mon Dieu! est-ce que je vais devenir fou?

A ces mots Félix porta les mains à son front, qu'il pressa fortement comme pour y étouffer la démence dont il croyait sentir les premières atteintes, puis il se laissa aller en arrière et fut près de retomber évanoui. Servian, dont ce sa-

gage incohérent et cette pantomime convulsive avaient redoublé l'anxiété, le soutint dans ses bras, et, d'une voix douce comme celle d'une mère qui parle à son enfant :

— Reviens à toi, mon ami, lui dit-il ; tout ceci n'est qu'un cauchemar, et maintenant te voilà éveillé. Allons, parle-moi et m'explique ce que signifie cette mascarade....... Mais regarde-moi donc.

Le jeune Cambier entr'ouvrit les yeux et les referma aussitôt d'un air d'effroi.

— Est-ce que tu ne me vois pas? continua Servian ; ne reconnais-tu point ton oncle?

— Cosaque... miroir... *Lux perpetua*, balbutia Félix en claquant des dents.

— Mais, Dieu me pardonne ! tu trembles, reprit Servian, qui crut devoir essayer de la moquerie. Comment, un grand garçon ! un bachelier-ès-lettres ! un guerrier qui va entrer à Saint-Cyr ! trembler comme une petite fille à qui l'on parle de croquemitaine ! Ce n'est pas notre sang qui coule dans tes veines. Rodrigue, n'as-tu point de cœur ? Es-tu donc un poltron?

Ce dernier mot produisit un effet magique sur le futur officier qui, d'un bond, se trouva debout. Après avoir regardé un instant autour de lui de l'air d'un homme qui s'éveille d'un songe, il arrêta les yeux sur son interlocuteur, qui se baissait pour ramasser le miroir et la lanterne.

— M. Tonayrion, dit-il d'une voix altérée par la colère et non plus par la terreur, la plaisanterie peut être excellente, mais pour moi je la trouve stupide. Je prouverai, quand vous voudrez, que je ne suis pas un poltron et que vous n'êtes qu'un sot.

— Bravo ! Félix, répondit Servian en relevant la tête ; je retrouve mon Cid. Il est heureux pour moi que je ne sois pas M. Tonayrion, car je vois que tu me ferais passer un mauvais quart d'heure.

— Comment, c'est vous, mon oncle ! s'écria le jeune homme stupéfait de cette rencontre ; c'est donc vous qui tout à l'heure m'avez fait.....

— Une si belle peur: c'est moi-même.

— Peur ! vous ne me croyez pas si enfant, dit Félix, devenu rouge jusqu'aux oreilles.

— Pourquoi t'en défendre? Les plus grands héros ne sont pas exempts de cette faiblesse, et il n'y a que les fanfarons qui prétendent n'avoir jamais eu peur. Mais à présent que te voilà remis de ta panique, m'expliqueras-tu enfin ce que signifie la scène que tu viens de jouer? Est-ce du somnambulisme ? est-ce un pari ? ou bien y a-t-il un bal masqué chez le colonel ?

Pendant ce dialogue, Cambier avait achevé de recouvrer ses esprits. Il baissa la tête avec confusion ; quand il la releva, des gouttes de sueur humectaient son front et deux larmes tremblaient aux cils de ses paupières.

— Mon oncle, dit-il d'un ton pathétique, vous avez toujours été pour moi d'une bonté paternelle, et je suis sûr que vous ne voudriez pas me faire un chagrin mortel.

— Pas même un petit chagrin, répondit Servian avec affection.

— Eh bien! alors donnez-moi votre parole d'honneur de ne jamais dire, à qui que ce soit au monde, un seul mot de ce qui vient de se passer. Songez que si vous me refusez ce que je vous demande, je me sens capable de tout.

— De tout! c'est un peu vague ; de quoi te sens-tu capable en particulier?

— De me brûler la cervelle, dit Félix d'un air tragique.

— Peste ! rien que cela. Et pourquoi, s'il te plaît, veux-tu te brûler la cervelle ?

— Pourquoi? reprit l'élève de Saint-Cyr, dont les yeux, semblables à un ciel d'orage, versaient à la fois des éclairs et des larmes ; vous me demandez pourquoi ! Parce que je suis indigne de vivre ; parce qu'à mon âge je n'ai pas plus de cœur qu'un gamin ; parce que j'ai mérité d'être traité par vous de poltron ; parce que je suis une poule mouillée, un lâche, UN ENFANT ! s'écria enfin Félix qui, pour dernier soufflet à s'appliquer, ne trouva rien de plus énorme que ce mot ENFANT, le terme le plus ignominieux de la langue française aux yeux d'un homme de dix-huit ans.

— Fi donc ! est-ce qu'un soldat doit pleurer ! répondit Servian en retenant un sourire. Allons, essuie tes yeux ; je te promets de ne rien dire qui puisse compromettre ta réputation.

— C'est que, voyez-vous bien, mon oncle, reprit le héros en herbe, un peu calmé par l'assurance qu'il venait de recevoir, si Mme Caussade savait que j'ai eu peur, elle se moquerait de moi du matin au soir, et j'aimerais autant recevoir une balle dans la cervelle.

Le sourire qui errait sur les lèvres de Servian disparut soudain.

— Tu tiens donc beaucoup à l'opinion de madame Caussade ? dit-il à son neveu en le regardant fixement.

—A moins d'être sans âme, comment n'y pas tenir ? répondit le jeune homme avec une sorte d'exaltation ; elle est si belle, si spirituelle, si moqueuse, si charmante quand elle vous sourit, si redoutable quand elle vous persifle ! Elle a de si grands yeux noirs, des dents si blanches, un air si vif et si noble à la fois, une taille si séduisante, tant de grâce dans tout ce qu'elle dit, dans tout ce qu'elle fait ! tant...

— Mme Caussade est une femme charmante, je sais cela depuis longtemps, interrompit Servian d'un ton sérieux ; ainsi donc trêve d'enthousiasme. Il faut gagner la maison, car je ne crois pas que tu aies, non plus que moi, le dessein de prendre pour lit la fosse du Cosaque. En marchant, tu vas me raconter à quel propos je te rencontre au milieu de la nuit et en un lieu pareil, dans ce burlesque équipage, qui a dû faire mourir de peur toutes les chouettes du parc.

—Vous savez que chez le colonel on veille assez tard, répondit Félix en se mettant à marcher à côté de son oncle ; tantôt on joue au whist, tantôt on fait de la musique. Ce soir, on parlait de revenants. Le colonel racontait une aventure qui lui était arrivée dans un cimetière, en Allemagne. M. Tonayrion, un grand fat que je déteste à cause de ses airs insolents, le beau M. Tonayrion s'attribuait également un rôle dans deux ou trois scènes du même genre, plus incroyables les unes que les autres. Moi seul, qui n'ai pas l'imagination si prompte à inventer des fables, je n'avais rien à raconter ; mais comme il ne me convenait pas de paraître ébloui des prouesses fantastiques de M. Tonayrion, j'ai pris la liberté de tourner en ridicule tout ce prétendu merveilleux, bon seulement pour effrayer les petits enfants. Là dessus, on m'a défié de soutenir par des actes l'incrédulité absolue que je manifestais. Mme Caussade me regardait avec son malicieux sourire dont j'ai si peur ; elle avait l'air de douter de ma fermeté ; je voyais qu'elle avait envie de la mettre à l'épreuve. Vous pensez bien, mon oncle, que dans cet état de choses, eussé-je dû affronter une batterie chargée à mitraille, il m'était impossible de ne pas accepter le défi.

— Quel défi ? demanda Servian avec un peu d'impatience.

— Voici ce que c'est. Je devais, dans le costume que vous voyez....

— Cette effroyable robe rouge ? où as-tu déterré un pareil épouvantail ?

— C'est une magnifique robe de chambre, façon moyen-âge, que j'ai fait faire à Paris il n'y a pas un mois, répondit Félix un peu piqué de la manière irrévérencieuse dont on traitait son vêtement favori ; il a donc été convenu que, revêtu de cette robe qui, lorsqu'on relève le capuchon, a une physionomie réellement formidable, le visage couvert de blanc, une lanterne d'une main et de l'autre un miroir où je devais me regarder constamment, je traverserais le parc qui, d'ici à la maison, a au moins un demi-quart de lieue de longueur, et viendrais chanter un verset du REQUIEM sur la fosse du Cosaque. Pour prouver que j'ai accompli l'épreuve jusqu'au bout, je dois rapporter un morceau de l'écorce du platane planté à cette place. Il n'y a pas dans tout le parc un seul arbre de cette espèce ; aussi la preuve a-t-elle été jugée décisive.

— Et c'est Mme Caussade qui a réglé les arrangements de cette aimable plaisanterie ? demanda Servian d'un ton où perçait un vif mécontentement.

— Mme Caussade, le colonel, M. Tonayrion, tout le monde a donné son avis pour rendre mon personnage le plus effrayant possible. Voulant faire la chose de bonne grâce, non seulement j'ai consenti à tout, mais même j'y ai mis du mien ; c'est moi qui ai eu l'idée de me barbouiller de blanc le visage. Bref, ma toilette achevée, je me suis mis en route. D'abord tout est bien allé. J'entendais derrière moi la grosse voix du colonel, le rire moqueur de Mme Caussade, et moi-même, en voyant dans ce maudit miroir ma figure enfarinée comme celle de Debureau, j'avais peine à garder mon sérieux ; plus d'une fois j'ai été sur le point d'éclater. A mesure que je marchais, les plaisanteries qu'on m'adressait depuis le salon m'arrivaient d'une manière moins distincte. Peu à peu je n'ai plus rien entendu, et je me suis trouvé seul, au milieu d'une nuit profonde et d'un silence solennel. Vainement je prêtais l'oreille dans l'at

tente de quelque bruit : pas un souffle d'air, pas un chant d'oiseau, pas une feuille sèche. Le parc entier était muet comme la tombe.

Malgré moi, la tristesse de ce repos absolu et l'épaisseur des ténèbres dont je me voyais enveloppé m'ont fait éprouver alors une inquiétude indéfinissable. Honteux de cette émotion naissante, j'ai voulu m'en moquer, et de nouveau je me suis mis à rire au nez de ma figure, que je n'avais pas cessé un seul instant de regarder de la manière la plus consciencieuse. Mais probablement ma gaîté n'était pas très franche, car cet infernal miroir m'a renvoyé, au lieu de sourire, une effrayante grimace. Alors, que vous dirai-je! une sorte de vertige s'est emparé de mon imagination ; toutes les histoires des revenants que j'ai lues dans mon enfance se sont présentées à mon esprit. Je me suis rappelé les endroits les plus terribles des romans de Mme Radeliffe.

Les apparitions surnaturelles dont je venais d'entendre le récit ont perdu leur invraisemblance. Ma tête s'est montée de plus en plus. J'ai fini par oublier qu'il s'agissait d'un pari, d'une épreuve, d'une plaisanterie en un mot, et il m'a semblé que j'étais le jouet d'une de ces visions dont on m'avait attesté la possibilité. L'horrible visage dont, par un charme diabolique, je ne pouvais plus détourner ma vue, me dévorait des yeux et prenait à chaque instant une expression plus terrible. Sans doute, l'émotion que je ne pouvais vaincre altérait ma physionomie qui, en se réfléchissant dans le miroir, devenait pour moi-même quelque chose d'inconnu, de surhumain, d'épouvantable. A moitié fou, j'ai pourtant continué mon chemin, poussé par je ne sais quelle puissance étrangère à ma volonté. Je ne pensais plus, je n'agissais plus, le spectre du miroir que je voyais marcher à reculons devant moi me traînait à sa suite, sans que j'eusse la force de me soustraire à son étreinte invisible.

Ce qui s'est passé dans ma tête pendant le reste du trajet est un rêve comme on en doit faire à Charenton, et qui me briserait le cerveau si j'essayais d'en retrouver les détails. Arrivé devant la fosse du Cosaque, j'ai accompli machinalement ce qui m'avait été prescrit. J'ai arraché le morceau d'écorce, j'ai entonné le REQUIEM ; je m'en souviens à merveille. Puis, tout-à-coup une voix effroyable a répondu à la mienne et m'a fait perdre le peu de bon sens qui me restait encore. Vous avouerai-je ma faiblesse, ma stupidité ? il m'a semblé que je venais de commettre un sacrilége et que le Cosaque sortait de sa fosse pour me punir. J'ai senti que la tête me tournait et j'ai eu froid au cœur ; après cela, je ne me rappelle plus rien.

Servian avait écouté son neveu d'un air distrait.

— Elle est toujours la même, dit-il en se parlant tout bas quand Félix eut achevé son récit ; irréfléchie, volontaire, exigeante, ne reconnaissant d'autre loi que son bon plaisir et d'autres règles que ses caprices. Comme les sauvages dont parle Montesquieu, elle couperait l'arbre pour avoir le fruit. Quel dommage !

Les deux hommes gardèrent quelque temps le silence ; tout-à-coup, au fond de l'allée où ils marchaient, ils aperçurent une lumière qui venait à eux.

— Est-ce encore un revenant? dit Servian en sortant de sa revêrie.

— C'est moi qu'on cherche, répondit Cambier avec inquiétude ; on aura trouvé que je restais longtemps, et peut-être croit-on que je n'ai pu accomplir le pari. Mon oncle, vous vous rappelez ce que vous m'avez promis?

— Sois tranquille, répondit Servian en souriant ; si l'on m'interroge, je rendrai bon compte de ta valeur.

— Moquez-vous de moi tant qu'il vous plaira, mais que ce soit entre nous, reprit Félix d'une voix pressante ; devant elle surtout, pas une raillerie, pas un mot, je vous en conjure.

— *Devant elle*....... L'écolier est sans façon, pensa l'homme de quarante ans, à qui son neveu déplut considérablement sans s'en douter ; elle l'a ensorcelé. Mais de quel droit lui ferais-je une leçon ? A son âge plus qu'au mien il est permis d'être fou.

Pendant ce temps, la lumière qu'ils avaient aperçue s'était rapprochée, et bientôt ils purent entrevoir un groupe qui s'avançait vers eux. En tête se trouvait un domestique armé d'une lanterne. Derrière lui, le colonel Herbelin marchait d'un pas militaire en conservant régulièrement la distance, comme fait un officier de ronde à l'égard du porte-falot qui le précède. Sur la même ligne, Mme Caussade, enveloppée d'un long châle

qu'elle avait frileusement relevé au-dessus de sa tête, s'avançait appuyée sur le bras de M. Tonayrion, qui, si l'on en croit de fréquents éclats de rire, faisait des frais nombreux pour entretenir la gaîté de sa compagne.

—Halte-là ! qui vive ? cria le colonel d'une voix de Stentor, lorsque les deux groupes furent assez près l'un de l'autre pour pouvoir se parler.

— Deux revenants au lieu d'un, répondit Servian en prenant une intonation non moins formidable.

— Eh ! je ne me trompe pas, c'est notre ami Servian, reprit M. Herbelin, lorsqu'à la lueur des deux lanternes réunies il eut pu considérer les traits du nouvel hôte qui lui arrivait, et par un mouvement empressé il lui prit la main, qu'il secoua cordialement.

Servian rendit au colonel cette étreinte amicale, puis il s'inclina en silence devant Mme Caussade, qui, en le reconnaissant, avait rougi légèrement, et finit par échanger avec M. Tonayrion un salut également bref des deux parts.

— Qui diable se serait attendu au plaisir de vous voir ce soir ? dit le colonel en prenant le bras de son ami ; je vous croyais encore en Italie. Ah ça ! j'espère que voilà vos voyages finis ? Savez-vous qu'il y a plus d'un an que vous courez les grandes routes ? Mais nous parlerons de ça plus tard. En ce moment, nous avons un fantôme à confesser. Allons, Félix, avancez à l'ordre.

Le jeune Cambier obéit à cette injonction, et portant militairement le revers de la main à son front, il présenta le morceau d'écorce qu'il avait arraché au platane.

— Bravo, la jeune France ! s'écria le colonel en riant avec bonhomie ; j'étais sûr qu'il s'en tirerait avec honneur.

— Est-ce bien véritablement du platane ? demanda Mme Caussade avec une incrédulité railleuse.

— Madame,... dit Félix d'un air offensé.

— Allons, soit ; ne vous fâchez pas, reprit la jeune femme ; je veux croire que vous avez scrupuleusement accompli la gageure ; mais avouez du moins que vous avez eu bien peur.

— Peur ! madame, répondit Cambier en se déconcertant malgré lui ; vous ne croyez pas ce que vous dites là.

— Je le crois d'autant plus qu'en ce moment-ci vous rougissez, repartit Mme Caussade avec une inexorable moquerie.

— Je rougis, moi ! dit l'élève de Saint-Cyr, dont le visage sembla vouloir lutter d'éclat avec sa splendide robe de chambre ; je vous jure, madame, que vous vous trompez.... Pour ôter mon blanc, j'ai été obligé de me frotter longtemps la figure... Voilà pourquoi je parais plus rouge que de coutume.... Mais quant à avoir eu peur,.... je ne suis pas un enfant,.... demandez plutôt à mon oncle...

Servian répondit par un malicieux signe d'intelligence au regard suppliant que lui jetait son neveu. Prenant ensuite le sérieux solennel d'un témoin qui dépose devant la justice :

— Pour rendre hommage à la vérité, dit-il, je dois déclarer que Félix s'est bravement comporté dans son rôle de spectre. Je crois que peu d'hommes de son âge auraient gagné leurs éperons d'une manière aussi intrépide.

— Puisque M. Servian se porte garant du courage de son neveu, ce sera pour nous désormais un article de foi, repartit vivement Mme Caussade ; M. Servian est trop expert en matière de bravoure pour que son opinion ne fasse pas autorité.

Ces paroles furent accentuées par une telle expression de persiflage, qu'un homme, sans être trop susceptible, devait y voir une intention offensante. Au lieu de paraître blessé, Servian sourit.

— Vous me flattez, madame, répondit-il avec une sorte de modestie ironique, mais je ne puis accepter sérieusement vos éloges. Loin de me piquer d'une héroïque intrépidité, je dois avouer qu'en apercevant Félix, j'ai été sur le point de battre prudemment en retraite.

— Vous l'avez pris sans doute pour un voleur ? dit Mme Caussade, qui articula ce dernier mot avec une affectation singulière, comme si elle avait fait allusion à quelque circonstance connue seulement de l'homme à qui elle s'adressait.

— Je ne crains pas les voleurs tous les jours, répondit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui changea sans doute en mécontentement la disposition moqueuse de Mme Caussade, car, au lieu de continuer cette conversation, elle reprit le bras de M. Tonayrion et affecta de ne plus causer qu'avec lui.

Il était plus de minuit lorsqu'on fut de retour à la maison. Le colonel ne tarda pas à donner le signal de la retraite en allumant un bougeoir; tandis que les autres en faisaient autant, Servian s'approcha de Mme Caussade, qui fermait le piano.

— Madame, lui dit-il a demi-voix, d'un ton sérieux où perçait une émotion involontaire, ayez assez bonne opinion de moi pour croire que je ne serais pas venu ici si j'avais cru vous y rencontrer. Puisque ma présence vous déplaît, dites un seul mot; demain, avant votre lever, je serai parti.

— Je suis chez mon père et non chez moi, répondit Mme Caussade avec une froideur un peu apprêtée; ici je n'ai d'ordre à donner à personne; c'est à vous, monsieur, de juger du plus ou moins de convenance de votre visite.

Elle termina aussitôt ce dialogue par une légère inclination de tête; et prenant congé de son père ainsi que de ses hôtes, elle sortit du salon, où, un instant après, il ne resta plus personne.

III.

Le lendemain, avant que la cloche eût sonné le déjeuner, M. Herbelin, à qui la pluie n'avait pas permis de faire dans le parc sa promenade quotidienne, se trouvait assis dans sa chambre à coucher, où il prenait le mauvais temps en patience, à l'aide d'une longue pipe d'écume de mer. Deux ou trois petits coups rapidement frappés contre la porte interrompirent cette agréable occupation. Le colonel se leva de l'air d'un écolier surpris en faisant l'école buissonnière; sans prendre le temps d'éteindre sa pipe, il la cacha dans un des tiroirs du bureau, et alla ensuite ouvrir la porte; sur le seuil, il aperçut sa fille dans le coquet appareil d'une fraîche toilette du matin.

— Je l'aurais parié, dit Mme Caussade, qui, en entrant, commença par ouvrir les fenêtres pour livrer passage au nuage odorant dont la chambre était pleine; vous ne voulez donc jamais vous corriger de cette vilaine habitude? Vous mériteriez d'être mis aux arrêts forcés.

— Aux arrêts forcés pour avoir fumé un pauvre petit cigare! répondit le colonel avec l'accent de soumission familier aux pères qui gâtent leurs enfants.

— Un cigare! croyez-vous que je ne reconnaisse pas votre affreux tabac de caporal?... N'est-ce pas ainsi que vous appelez ce poison? Mais prenez-y garde, si jamais je parviens à mettre la main sur votre pipe....

Par un geste furtif, M. Herbelin ôta la clé du tiroir où il avait enfermé le corps du délit, et il la glissa dans sa poche.

— Allons, Estelle, ne gronde pas, dit-il ensuite d'une voix calme; je te promets de ne plus me servir que des cigares de M. Tonayrion; ceux-là, tu les tolères: ainsi lève mes arrêts et viens m'embrasser.

— Je vous embrasserai quand vous ne fumerez plus, répondit Mme Caussade avec une mutinerie boudeuse qui, à l'égard de tout autre qu'un père, eût ressemblé à de la coquetterie.

— Comme il vous plaira, madame, reprit le bon colonel en affectant un air fâché; mais je ne pense pas que vous soyez venue ici uniquement pour me faire un sermon. Puis-je savoir ce qui me procure l'honneur de recevoir votre visite?

— J'allais vous le dire, répondit Estelle, dont la charmante figure prit une expression de gravité; je viens vous faire mes adieux.

— Qu'est-ce que tu me chantes là? interrompit M. Herbelin, qui regarda sa fille avec étonnement.

Mme Caussade prit une chaise et se vint asseoir près de son père. En voyant cette manœuvre, prélude ordinaire des conversations confidentielles, celui-ci devint sérieux à son tour, et il attendit en silence que la jeune femme s'expliquât.

— Mon père, dit alors Estelle, je vous demande seulement cinq minutes d'attention. Il y a dix-huit mois, quand je devins veuve, un homme que vous connaissez beaucoup, et qui avait été également l'ami de M. Caussade, me demanda en mariage..... Quoique ce parti me convînt sous beaucoup de rapports, je le refusai. Un voyage lui servit de prétexte pour s'éloigner de moi, et pendant plus d'un an nous ne nous sommes pas revus. Aujourd'hui, un hasard qu'il m'est difficile de ne pas croire un peu prémédité nous réunit de nouveau. Ce rapprochement me contrarie, me gêne, me déplaît en un mot, et je suis décidée à y mettre fin le plus tôt possible; mais il n'est pas juste que ceci vous cause le plus petit désagrément; je ne veux pas vous priver du plaisir de recevoir chez vous un de vos amis. C'est donc moi qui m'éloignerai cette fois. Je vais partir aujourd'hui pour Paris, et je reviendrai dès que sa vi-

site sera finie: j'espère qu'il aura l'esprit de ne pas la faire longue.

— Mais c'est donc de Servian que tu veux parler? dit M. Herbelin en regardant sa fille d'un air ébahi.

— De lui-même, répondit Estelle d'un ton froid.

Le colonel se leva impétueusement, fit plusieurs tours dans la chambre, au pas accéléré, et s'arrêtant enfin en face de la jeune veuve.

— Servian t'a fait l'honneur de te demander en mariage, et tu l'as refusé! lui dit-il d'une voix brusque; si j'étais sûr de cela, je crois que je te déshériterais.

· Déshéritez-moi donc, car c'est l'exacte vérité, répondit Mme Caussade avec un sourire qui semblait braver le courroux paternel.

— Mais quelle objection as-tu à lui faire?

— La moindre des choses! une bagatelle! une misère! dit Estelle en laissant éclore sur ses lèvres un sourire d'ironie et de dédain.

— Mais quoi donc? sabre de bois! s'écria le colonel en proférant, dans son impatience, le plus gros juron dont sa fille lui permît l'usage.

Mme Caussade rapprocha la chaise du fauteuil où son père venait de se rasseoir, et baissant la voix comme si elle eût craint qu'on ne pût l'entendre depuis le dehors:

— Je ne connais à votre ami Servian qu'un seul petit défaut, dit-elle: c'est d'être...

— D'être?

— Un lâche.

— Un lâche! répéta M. Herbelin avec autant d'emportement que si ce mot outrageant lui avait été adressé à lui-même. Estelle, je sais bien qu'en votre qualité d'enfant gâtée vous avez le droit de dire toutes les sottises qui vous passent par la tête; mais ceci casse les vitres... Mordieu! Servian un lâche!

— Un poltron, si vous aimez mieux, reprit Mme Caussade, sans paraître émue le moins du monde du courroux de son père. Si vous voulez m'accorder encore deux minutes, je vous prouverai ce que j'avance. Quand une vitre est fêlée, on fait bien de la casser; or, le courage de M. Servian est à mes yeux plus que fêlé.

— Parle, je t'écoute, dit le colonel d'un ton grondeur.

— Vous savez qu'il y a deux ans, six mois environ avant la mort de M. Caussade, les médecins, en désespoir de guérison, l'envoyèrent aux eaux de Vichy. M. Servian, depuis quelque temps, se montrait fort assidu près de moi, et d'ailleurs il connaissait intimement mon mari. Il fit donc le voyage avec nous, prétextant des affaires qui l'appelaient à Lyon, mais en réalité pour ne pas me quitter. Entre Nevers et Moulins....

— Je sais ce que tu veux dire, interrompit M. Herbelin; il vous arriva une aventure de roman; la diligence fut attaquée par des voleurs, tu m'as conté cela.

— Oui, mais ce que je ne vous ai pas raconté, c'est le rôle que joua votre M. Servian dans cette belle équipée. Nous étions dans le coupé; il pouvait être une heure après minuit. Tout-à-coup un grand bruit se fait entendre; la voiture s'arrête, la portière s'ouvre, et plusieurs hommes en blouse, la figure noircie ou couverte d'un masque, je ne sais lequel des deux, nous ordonne de descendre. Je ne suis qu'une femme, M. Caussade était vieux et malade, notre obéissance était donc naturelle; mais M. Servian! un homme dans toute la vigueur de l'âge! un homme enfin! Figurez-vous, mon père, qu'il est descendu le premier, sans essayer la moindre résistance et en recommandant seulement aux voleurs de ne pas me faire de mal. L'attention n'était-elle pas galante et placée à propos?

— Ces voleurs étaient sans doute armés? observa le colonel en essayant de justifier son ami.

— Jusqu'aux dents. Mais qu'importe?

— Qu'importe? Diable! comme tu y vas! Et si Servian lui-même n'avait pas d'armes?

— Il avait deux pistolets chargés dans les poches de la voiture, deux pistolets longs comme le bras, et qu'il a laissé prendre paisiblement par ces messieurs, au lieu de leur en casser la tête.

— Ecoute, ma bonne amie, dit le colonel, avec l'embarras qu'éprouve un avocat consciencieux et plaidant une cause qu'il croyait bonne, mais dont la discussion lui a révélé les côtés faibles; il y aurait beaucoup à dire sur la conduite de Servian en cette occasion, et je suis sûr que si tu n'étais pas prévenue contre lui tu verrais la chose d'un autre œil.

— Je vous en prie, ne cherchez pas à l'excuser. interrompit Estelle avec impatience. Mon opinion est irrévocable.

— Tu sais, méchante enfant, que je ne te contrarierai pas, répondit le colonel en lui frappant légèrement la joue du revers de la main; ton mariage avec Servian m'eût fait un grand plaisir, car c'est un honnête homme, et je crois qu'il t'aurait rendue heureuse; mais puisqu'il ne te convient pas, n'en parlons plus. Quant à ton projet d'aller à Paris, tu penses bien que c'est un enfantillage auquel je ne puis consentir. Servian a de l'esprit, tu l'avoues toi-même; il comprendra que sa présence ne doit pas t'être agréable, et avant deux ou trois jours, sois-en sûre, il prendra congé de nous. Tout ce que je te demande d'ici là, c'est d'être polie envers lui. Brave ou non, songe qu'il est mon ami et notre hôte.

— Passe pour deux jours, dit Estelle en se levant; mais je vous préviens que s'il est assez indiscret pour rester plus longtemps, je lui cède la place. Maintenant que nous sommes d'accord, continua-t-elle avec un sourire plein de charme, promettez-moi de jeter par la fenêtre votre vilaine pipe; M. Tonayrion vous donnera des cigares et moi je vous embrasserai.

Le colonel prit entre ses deux mains la jolie tête d'Estelle et lui baisa le front et les yeux en dépit d'une feinte résistance.

— Ça ne compte pas, dit-elle en s'élançant d'un bond vers la porte.

— J'ai encore quelque chose à te dire, reprit M. Herbelin.

La jeune femme revint près de son père.

— Puisque c'est aujourd'hui ton tour de confession, dit le colonel d'un air fin, autant vaut que ce soit une confession générale. Voyons, sois franche : aimes-tu M. Tonayrion ?

— Ah! ah! fit Estelle en riant malignement, vous avez donc remarqué que M. Tonayrion me fait la cour.

—Parbleu! j'ai eu les oreilles gelées en Russie, mais non pas les yeux. A quoi veux-tu que j'attribue la fréquence de ses visites, si ce n'est au désir et peut-être à l'espoir qu'il a de te plaire?

— Vous pouvez dire l'espoir, répondit Estelle d'un ton confidentiel.

— Tu lui permets donc d'espérer ?

— Les hommes ont-ils besoin de cette permission-là ? Ils sont si présomptueux!

— Lui surtout, je crois.

— Lui comme les autres; il a du moins le mérite d'y mettre de la franchise, et je sais qu'il serait homme à faire partager aux autres, de gré ou de force; la bonne opinion qu'il peut avoir de lui-même.

— Tu crois cela?

— J'en suis sûre.

— Tout ceci veut-il dire que tu aimes M. Tonayrion? demanda le colonel, qui regardait sa fille d'un air scrutateur.

— Pas tout-à-fait, mon père, répondit Mme Caussade en hochant la tête par un mouvement assez orgueilleux; nous n'en sommes pas là. Mais si, dans la suite (je ne parle pas d'aujourd'hui ni même de demain), si plus tard pareille chose arrivait, ce choix vous déplairait-il?

—Je suis fâché que tu aies tant tardé à me faire cette confidence, reprit le colonel d'un ton sérieux; j'aurais pris des renseignements officiels sur lui avant de le laisser s'établir ici d'une manière si intime. Si tu es décidée à l'épouser, je ne t'en empêcherai pas; mais je t'en prie, ne précipite rien et réfléchis mûrement avant de dire oui. De mon côté, je vais écrire à Paris; tu comprends qu'avant de te donner mon consentement il faut que je sache à quoi m'en tenir à son sujet.

— Ecrivez, répondit Mme Caussade avec assurance; Raoul, j'en suis sûre, ne craint aucune espèce d'enquête, il est de ces hommes qui se présentent également bien à leurs amis et à leurs ennemis.

La cloche qui annonçait le déjeuner mit fin à cette conversation et le colonel Herbelin prenant le bras de sa fille descendit avec elle à la salle à manger, où leurs trois hôtes se trouvaient déjà réunis.

IV.

L'indiscret bavardage de Mme Ribois avait porté ses fruits. En apercevant pour la première fois Raoul Tonayrion, Servian lui avait voué à l'instant même la haine qu'inspire toujours à un homme amoureux le rival qu'il croit préféré. Toutefois, habitué à contenir son émotion, il s'était efforcé de couvrir d'une politesse irréprochable la violente antipathie dont il ne pouvait triompher. De son côté, l'élégant et superbe Tonayrion n'avait pas trouvé digne de son attention un individu vêtu simplement, circonspect dans ses manières, s'exprimant avec modestie, et qui, pour dernier ridi-

pule, était arrivé par la diligence. Au lieu de se traiter avec l'abandon familier qu'autorise le séjour de la campagne, les deux rivaux, l'un par orgueil, l'autre par jalousie, se tinrent donc mutuellement sur la réserve lorsque l'annonce du déjeuner les eut réunis dans la salle à manger. Laissant le soin de soutenir la conversation au jeune Félix, qui s'acquittait de cette tâche avec la vivacité de son âge, ils avaient à peine échangé deux ou trois paroles froides et banales quand l'arrivée de Mme Caussade vint donner de nouveaux prétextes au mécontentement de l'homme qui avait recherché sa main et à la présomption de celui qui y prétendait en ce moment.

Malgré les efforts du bon colonel pour rendre la conversation inoffensive, Estelle ramenait obstinément dans l'entretien le sujet le plus propre, selon elle, à humilier Servian. Dans sa bouche, l'éloge emphatique de la bravoure devenait la plus mortifiante des personnalités pour l'homme qu'elle avait une fois trouvé sans courage.

— Il est des défauts qui méritent de l'indulgence, disait-elle avec l'accent d'une conviction énergique. Je comprends qu'on pardonne à un homme d'être étourdi, prodigue, emporté. La perfection n'existe pas sur la terre, et l'on doit excuser les faiblesses lorsqu'elles n'ont rien de honteux; mais la lâcheté est si dégradante qu'on se souille à son contact, et que la tolérer c'est s'avilir. Un dissipateur, un mauvais sujet, un joueur même peuvent se corriger; un lâche, jamais!

Tandis que Mme Caussade développait cette sévère opinion, à laquelle l'éclat de son regard, la fierté de son sourire et le timbre vibrant de sa voix donnaient une sorte d'agrément chevaleresque, la physionomie de ses auditeurs offrait une variété d'expression qu'un peintre n'aurait pu désirer plus tranchante. Compatissant à l'humiliation que devait éprouver son ami, M. Herbelin toussait, se mouchait, essuyait ses lunettes, se remuait sur son siége, essayait en un mot, mais sans succès, toutes les contenances à l'usage des gens embarrassés. Félix Cambier, les yeux errant çà et là et le front couvert de rougeur, se trouvait encore plus mal à son aise que le colonel, car chaque parole de la jeune veuve mordait comme un caustique brûlant la blessure faite à son amour-propre par la frayeur qu'il avait éprouvée la veille.

M. Tonayrion, au contraire, se caressait complaisamment une moustache en portant la tête un cran plus haut que de coutume. Servian enfin, loin de paraître déconcerté, ainsi qu'on aurait dû s'y attendre, écoutait d'un air calme et souriait de temps en temps avec un mélange de tristesse et d'ironie.

— Mes paroles vous font rire, monsieur, lui dit brusquement Estelle en fixant sur lui ses yeux étincelants; vous trouvez sans doute fort ridicule qu'une femme estime le courage et méprise la lâcheté.

— Cela, madame, me paraît au contraire fort naturel, répondit Servian avec sang-froid; une femme doit priser dans un homme les qualités viriles, de même que nous autres hommes nous aimons de préférence dans une femme la douceur, la réserve, la bienveillance, en un mot toutes les vertus aimables et indulgentes.

Piquée de la leçon indirecte renfermée dans ces paroles, Mme Caussade détourna la tête d'un air hautain, et s'adressant à M. Tonayrion:

— Si vous étiez attaqué par des voleurs, que feriez-vous? lui dit-elle.

— Ce que j'ai déjà fait en pareil cas, répondit le beau Raoul avec une sorte de négligence héroïque.

— Et qu'avez-vous fait? reprit-elle curieusement.

— La première fois, dit Tonayrion, c'était à Paris. Je rentrais chez moi à deux heures après minuit, et par un hasard qu'il serait trop long de vous expliquer, j'étais à pied. A l'angle de la rue Chantereine trois hommes se jettent sur moi; je n'avais pour arme qu'une canne, mais elle était fort agréablement plombée, en dépit des ordonnances de police. Je me mets en défense et commence un moulinet digne d'un professeur bâtoniste. Au bout d'une demi-minute de ce salutaire exercice, j'aperçus un de mes adversaires étendu au milieu de la rue et un autre se traînant le long des maisons: le troisième court encore.

— Et l'autre fois? demanda Estelle avec l'accent d'un vif intérêt.

— L'affaire fut sur le point de tourner pour moi au tragique; il n'y a que six mois de cela, et c'était pendant mon séjour en Afrique. A quelque distance d'Alger, je fus attaqué, un soir que je revenais de la chasse, par deux Bédouins assez fé-

roces. J'en fus quitte pour une balle dans mes habits et un coup de yatagan au bras gauche.

— Et les Bédouins ? dit Félix qui écoutait le narrateur avec une admiration mêlée d'envie.

— Je ne crois pas que depuis cette époque nos Algériens aient eu à s'en plaindre.

— Vous les avez donc tués tous deux ? demanda Mme Caussade.

— Du moins ils m'ont donné le droit de le croire ; quoique mon fusil ne fût chargé que de petit plomb, comme nous étions à brûle-pourpoint, mon double coup les abattit l'un à droite, l'autre à gauche ; la crosse fit le reste.

— Et dans ces deux rencontres vous n'éprouvâtes aucun sentiment de peur ? repartit la jeune femme dont les yeux rayonnants attestaient le plaisir que lui causaient les prouesses de son adorateur.

— Peur ! madame, s'écria Tonayrion en partant d'un éclat de rire ; est-ce qu'on a peur ?

— Quelquefois, observa le colonel Herbelin, dans le but généreux d'adoucir la torture que Servian lui semblait devoir endurer ; moi qui vous parle, dans ma carrière militaire, j'ai éprouvé à deux ou trois reprises une émotion qui ressemblait diablement à la peur : à Eylau, entre autres, au moment où tombé de cheval, toute une division de cuirassiers russes me passait sur le corps, j'ai eu peur d'être écrasé, positivement peur.

— Allons donc, colonel, s'écria Raoul avec un rire d'incrédulité.

— Vous ne connaissez pas la nouvelle prétention de mon père, dit la jeune veuve d'un air moqueur ; par amour pour son prochain, il veut absolument être un homme sans courage ; par malheur sa réputation est faite, et personne ne le croit : n'est-ce pas fâcheux ?

Servian était assis à côté de M. Herbelin, et, le mot *prochain* s'appliquait à lui par une allusion si transparente que le colonel ne sachant comment arracher l'aiguillon de ce sarcasme se leva brusquement pour mettre fin à une conversation de plus en plus inhospitalière.

— Il ne pleut plus, messieurs, dit-il en s'approchant de la fenêtre : allons faire un tour sur la terrasse.

Les trois hôtes de M. Herbelin se levèrent en même temps ; Mme Caussade en fit autant, mais au lieu de sortir avec eux du salon elle se mit à son piano ; en remarquant la vive expression de mécontentement empreinte sur les traits de son père, elle craignit de le pousser à bout si elle continuait de harceler de ses railleries l'homme qu'elle avait choisi pour victime. Elle accorda donc une trêve à ce dernier, sauf à reprendre plus tard les hostilités.

Servian, du moins en apparence, avait supporté avec un calme imperturbable l'attaque dont il venait d'être l'objet ; Estelle avait épuisé contre lui tout un carquois d'ironie sans parvenir à le faire sourciller ; toutefois, les flèches de la jeune femme n'avaient pas été perdues. Dans une mêlée, souvent il arrive qu'un coup porté à un adversaire le manque mais en atteint un autre ; de même, en cette circonstance, Félix Cambier se trouva percé de pied en cap par les traits destinés à son oncle. Jaloux à outrance, comme on l'est à dix-huit ans, le timide adorateur de Mme Caussade ne remarqua pas sans un dépit furieux les petites faveurs prodiguées par elle à Raoul Tonayrion ; à cette blessure du cœur s'en joignit une autre non moins cuisante dont l'amour-propre devint le siége.

Je suis sûr qu'elle croit que cette nuit j'ai eu peur, pensa l'élève de Saint-Cyr en rougissant de confusion à cette idée ; toutes ses railleries sur le peu de courage de certains hommes sont évidemment à mon adresse. Damnation ! Si je savais qu'elle me prît pour un lâche, je me brûlerais la cervelle à ses pieds afin de lui prouver que j'ai du cœur.

Selon les respectueux usages des adolescents, Félix Cambier n'osa pas donner un libre cours au ressentiment que lui inspirait la conduite de la dame de ses pensées, mais il montra moins de retenue au sujet de l'heureux rival qui déjà plus d'une fois lui avait fait éprouver les amertumes de la jalousie.

— Mon oncle, dit-il en prenant à part Servian, lorsqu'ils furent descendus sur la terrasse, ne trouvez-vous pas, comme moi, que ce M. Tonayrion abuse de la permission d'être fat, impertinent et insupportable ?

Servian partageait l'opinion de son neveu, mais il ne se crut pas obligé d'en convenir.

— M. Tonayrion est un fort beau garçon, répondit-il, et il a le droit de se montrer assez content de lui-même.

— Vous le trouvez beau ! reprit Cambier avec

une moue dédaigneuse; en ce cas un tambour-major doit vous paraître superbe.

— Il te déplait beaucoup, à ce qu'il paraît ?

— Superlativement, et j'avoue que j'aurais un plaisir tout particulier à lui donner une leçon de politesse et de modestie.

— Toi, mon pauvre Félix, dit Servian en considérant son neveu d'un air un peu moqueur, toi, lui donner une leçon ! Je te conseille d'attendre pour cela que tu lui viennes à l'épaule.

— Six pouces de plus ou de moins ne font rien à l'affaire, répondit le jeune homme d'un ton piqué ; je sais bien que je ne suis pas grand et qu'en sortant de Saint-Cyr je n'entrerai pas dans les carabiniers ; mais n'oubliez pas que David était petit aussi et qu'il a tué Goliath.

— Allons, mon brave David, ne te fâche pas et, à ton tour, souviens-toi que Goliath avait mérité son sort en étant le provocateur. Voici notre Philistin ; qu'il soit fat ou non, reste poli. Songe que les ridicules d'autrui n'excusent jamais les nôtres.

Après cette courte leçon qu'autorisait son titre d'oncle, Servian prit familièrement le bras de Félix, et ils attendirent le colonel qui etait resté en arrière avec M. Tonayrion.

Tandis qu'ils se promenaient tous quatre sur la terrasse, Mme Caussade se vengeait sur son piano du peu de succès de ses railleries, et tout en torturant les touches elle réfléchissait aux moyens de percer l'armure dont Servian semblait cuirassé.

— Son sang-froid n'est que du calcul, se disait-elle ; il est impossible qu'il soit devenu complétement indifférent. Il est vrai qu'envers moi il s'est montré d'une dissimulation achevée. Les mots les plus piquants glissaient sur lui comme sur une statue de bronze. En deux heures j'ai été plus méchante qu'il ne serait permis de l'être en deux ans : peine perdue. Je le croirais vraiment insensible si les deux ou trois regards en-dessous qu'il a jetés à M. Tonayrion ne m'apprenaient ce que je dois penser de cette insensibilité. Peut-être est-il un peu susceptible, mais à coup sûr il est encore jaloux ; cela suffit.

Déterminée à tourmenter son ancien amant, Estelle trouva que le meilleur moyen d'atteindre son but était de donner à l'élégant Raoul l'occasion de remporter un de ces triomphes frivoles en apparence, mais qui en réalité suffisent pour désespérer un rival. Après avoir quelque temps réfléchi, elle se leva, cueillit la plus belle rose d'une corbeille de fleurs posée sur une étagère, ouvrit une des fenêtres donnant sur la terrasse et se montra subitement, rayonnante de coquetterie, aux yeux des hommes qui s'y promenaient.

Pour dissiper le déplaisir qu'avait dû lui causer la conduite de Mme Caussade, le colonel avait pris Servian par le bras et il l'accablait de questions au sujet de son voyage d'Italie. A quelques pas en arrière, Félix Cambier marchait d'un air mélancolique, le front penché et les mains dans les poches, comme il convient à un jeune amoureux ; plus loin enfin, superbement isolé à la manière du lion, Raoul Tonayrion fumait un cigare et de temps en temps jetait à son compagnon le regard dédaigneux de l'homme à la mode qui se trouve en bourgeoise compagnie.

Au bruit que fit la fenêtre les quatre promeneurs levèrent la tête et s'arrêtèrent à la fois. Estelle s'accoudant sur le balcon, leur adressa un salut souriant et montra par un geste mutin la rose qu'elle venait de cueillir.

— Qui la veut? dit-elle après l'avoir sentie comme pour lui donner plus de prix.

— Moi, madame ! s'écria Félix, qui tendit les deux mains avec une naïveté d'écolier.

— Moi ! dit en même temps le beau Raoul en s'approchant impétueusement.

— Croyez-vous donc que j'aille vous la jeter ? reprit la jeune veuve d'un air moqueur ; il me semble que ceux qui en ont envie peuvent bien prendre la peine de la venir chercher.

Tonayrion et Félix s'élancèrent à l'envi l'un de l'autre vers le perron, qui de la terrasse conduisait dans le vestibule où se trouvait l'escalier du premier étage. Un éclat de rire d'Estelle les arrêta en route.

— Par l'escalier ! leur dit-elle ; quoi ! sérieusement vous voulez monter par l'escalier ?

— Et par où veux-tu qu'ils montent ? demanda le colonel avec un accent grondeur.

— Mon père, répondit Mme Caussade en le cajolant du regard ; à l'âge de l'un ou de l'autre de ces messieurs, au lieu de m'adresser une question pareille, vous auriez déjà escaladé la fenêtre.

Il n'est point de vieillard qui, à l'exemple de Nestor, ne se laisse prendre aux flatteries adressées à ses jeunes ans.

— Au fait, dit M. Herbelin, le balcon n'est guère qu'à une dizaine de pieds de la terrasse ; pour mes voltigeurs, c'eût été un jeu de la franchir.

Le colonel avait à peine achevé que déjà Félix bondissait contre la muraille ; malgré la vigueur de son élan, il ne put atteindre à la corniche où était posé le balcon et il retomba lourdement. Mécontent de se voir devancé, Tonayrion à son tour s'élança de toute la force de ses jarrets, et il ne fut pas plus heureux. Les deux rivaux recommencèrent à plusieurs reprises, mais sans succès, cette joûte d'un nouveau genre, qu'Estelle encourageait du regard et du sourire.

— Vous n'êtes donc pas tenté de disputer cette rose ? demanda le colonel à son ami.

— Je n'ai pas fait une étude chez Mme Saqui, répondit Servian assez haut pour qu'Estelle pût l'entendre.

La jeune veuve se mordit les lèvres. Comptant sur l'aveuglement qu'on dit inséparable de l'amour, elle avait projeté de ridiculiser l'homme de quarante ans, en l'engageant dans une de ces luttes hasardeuses qui ne conviennent qu'à la jeunesse, mais l'ironie avec laquelle Servian déjoua cette provocation perfide, changea en dépit l'amusement qu'elle se promettait.

Aiguillonnés par l'espoir du triomphe, les deux concurrents redoublaient d'efforts. A les voir bondir alternativement sous la fenêtre, on les aurait crus piqués de la tarentule, et plus d'un danseur de l'Opéra eût envié la vigueur de leurs élans. Tonayrion, à qui l'élévation de sa taille donnait un avantage marqué, parvint le premier à saisir la barre inférieure du balcon ; mais le taillant du fer, en lui meurtrissant la main, lui fit presque aussitôt lâcher prise. A la vue de ce dernier succès obtenu par son adversaire, Félix avait éprouvé plus d'émotion que ne sembait en comporter une lutte aussi puérile. Rassemblant toute la vigueur dont l'avait doué la nature, il s'élança d'un bond désespéré, et cette fois atteignit à son tour au balcon.

Loin d'imiter alors la conduite de son rival, Félix se cramponna au fleuron de fer, qui lui déchirait les mains, avec un courage comparable à l'héroïsme de ce jeune Spartiate dont un renard rongeait le ventre sans que sa figure en dît rien. Le point d'appui trouvé, le reste de l'escalade n'était qu'une bagatelle pour un adolescent tout frais émoulu du gymnase de M. Amoros. En moins de temps que nous n'en mettons à l'écrire, Cambier s'enlevant à la force des poignets, posa les pieds où étaient ses mains et remonta celles-ci jusqu'à la hauteur du balcon, qu'il franchit presque au même instant par une leste enjambée.

Il n'était pas venu à l'esprit de Mme Caussade qu'un autre que Raoul Tonayrion pût mériter le prix. C'est pour lui qu'elle avait cueilli la rose, pour lui qu'elle réservait son plus charmant sourire, pour lui que d'avance elle avait ôté son gant, décidée qu'elle était, la coquette, à lui laisser baiser sa main pour mieux désoler Servian. En voyant subitement devant elle l'élève de Saint-Cyr, qui, loin d'affecter la glorieuse contenance d'un vainqueur, paraissait troublé de son triomphe, elle fit deux pas en arrière avec une mauvaise humeur visible.

— Quoi ! c'est vous, lui dit-elle d'un ton bref; comment avez-vous fait pour monter si haut ?

— Je vous ai regardée, madame, répondit Félix en levant sur elle un regard timide.

— Et maintenant il vous faut votre prix, reprit Estelle, dont le sourire sardonique éteignit soudain toute joie au cœur du jeune victorieux. Je regrette de ne pouvoir vous offrir à la place de cette fleur quelques beaux livres comme vous en avez obtenu l'an dernier à votre concours de rhétorique.

— Il y a deux ans que j'ai fait ma rhétorique, madame ! En ce moment je suis un soldat et non un collégien ! — A ces mots accentués par un secret courroux, Cambier prit la rose que lui présentait Mme Caussade et il en passa la tige dans une des boutonnières de son habit, en affectant un air dégagé qui contrastait avec la rougeur de son visage.

A part Servian, dont l'impassibilité ne se démentait pas, et le colonel, qui se trouvait en dehors de cette scène, chacun semblait également mécontent de son résultat. Sous les yeux de la femme que l'on courtise il n'est pas de petite défaite : aussi, malgré les efforts de Tonayrion pour faire bonne contenance, devinait-on à son rire affecté qu'il souffrait dans son amour-propre de lion en se voyant éclipsé par un écolier. D'autre part, le vainqueur n'était guère plus satisfait que le

vaincu, car il avait trouvé plus d'épines que de feuilles à la rose conquise par sa légèreté, et il s'était piqué à son triomphe.

V.

Quelques heures après la scène du balcon, Raoul Tonayrion et Felix Cambier se trouvèrent brusquement face à face au détour d'une des allées du parc. Cette rencontre imprévue d'une part était préméditée de l'autre. L'élève de Saint-Cyr avait cherché l'ombrage des hêtres et des marronniers dans le seul but d'y promener sa rêverie, selon l'usage immémorial des adolescents enamourés; mais l'intention du beau Tonayrion était moins pastorale et moins tendre. En voyant son jeune rival s'enfoncer mélancoliquement sous la futaie, il l'avait suivi du pas d'un loup qui aperçoit un mouton séparé du troupeau, et se dit entre les dents : Voici mon dîner.

A la vue de l'homme qu'il détestait, Félix ne put réprimer un mouvement d'impatience, et il pressa le pas pour se soustraire plus vite à cette déplaisante rencontre. Au lieu de l'imiter, Tonayrion se campa fièrement au milieu de l'allée.

— Je suis bien aise de vous rencontrer, dit-il d'un air arrogant; j'ai deux mots à vous dire.

Surpris de cette interpellation et plus encore du ton dont elle était faite, Félix s'arrêta.

— Je vous écoute, monsieur, répondit-il froidement. Que voulez-vous?

— Vous donner un conseil, reprit Raoul en toisant le jeune homme du haut en bas; la rose que vous portez est flétrie, vous ferez bien de la jeter.

Félix examina la fleur qui ornait sa boutonnière, et reportant ensuite sur son rival un regard assuré :

— Vous vous trompez, lui dit-il; cette rose est fraîche comme la bouche de celle qui me l'a donnée, et avec ou sans votre permission, je la garderai.

— Elle est fanée, vous dis-je, et je vais vous le prouver.

En prononçant ces mots, Raoul appliqua une chiquenaude à la rose épanouie, dont les feuilles s'éparpillèrent soudain au milieu de l'allée.

A cette insulte inattendue, l'élève de Saint-Cyr pâlit et resta muet, tandis qu'un frisson visible le parcourait de la tête aux pieds. Le provocateur le regarda un instant fixement comme pour lui donner le temps de parler, puis il sourit d'un air railleur et pirouetta sur le talon.

— Monsieur, dit alors Félix en sortant de sa stupeur, je me respecte trop pour vous donner un soufflet, mais tenez-le pour reçu.

— Peste! répondit Tonayrion avec un accent méprisant. Si vous ne parlez pas vite, en revanche vous parlez bien. N'étant pas assez grand pour souffleter les gens en réalité, vous montrez de l'esprit à le faire verbalement.

— Si je ne suis pas assez grand pour appliquer ma main sur votre figure, du moins le suis-je assez pour vous mettre six pouces de lame dans le ventre.

Le beau Raoul examina, non sans une sorte de surprise, son adversaire, dont les yeux lançaient des éclairs.

— Ainsi donc, monsieur, vous me provoquez? lui demanda-t-il en prenant un ton sérieux qui contrastait avec la légèreté dédaigneuse qu'il avait montrée jusqu'alors.

— Je ne vous provoque pas, répondit Cambier, je ne fais que répondre à une insulte aussi brutale que stupide.

— Mais enfin, c'est vous qui m'appelez sur le terrain?

— Assurément, et le plus tôt possible.

— En ce cas j'ai le choix des armes, et je vous préviens que je me bats au pistolet.

— Au pistolet soit, dit Félix.

Les deux adversaires convinrent de se rencontrer à Paris le jeudi suivant, afin de se donner le temps de motiver leur départ, dont la brusquerie eût pu éveiller les soupçons de leur hôte. Ils se séparèrent ensuite avec une gravité mutuelle. Félix, qui marchait plus lentement que Tonayrion, se retourna tout-à-coup, et le voyant déjà loin, il revint sur ses pas. Avec un soin minutieux que comprendront tous les cœurs bien épris, il se mit alors à ramasser les feuilles de rose éparses dans l'allée. Au milieu de cette amoureuse occupation il fut interrompu par son oncle, qui, de loin et sans être aperçu, avait vu la scène que nous venons de raconter.

— Quel démêlé viens-tu d'avoir avec M. Tonayrion? demanda Servian.

— Aucun démêlé, mon oncle, répondit Félix, qui s'efforça de prendre un air calme; nous nous

sommes rencontrés par hasard, et nous avons échangé deux ou trois paroles de politesse ; voilà tout.

— Et c'est sans doute par politesse qu'il t'a arraché la rose dont tu ramasses maintenant les feuilles ? reprit Servian d'un ton incisif.

— Vous avez été témoin de l'outrage, s'écria Cambier avec une explosion dramatique : eh bien ! alors vous le serez aussi de la vengeance. Vous comprenez, mon oncle, qu'il ne s'agit pas de me faire un sermon comme à un enfant. Je suis un homme maintenant ; j'appartiens à Saint-Cyr, à l'armée ; j'ai une épée enfin, et quand on m'insulte, je dois m'en servir. Ainsi, je vous en supplie, pas de morale, pas de réprimande, il faut que je me batte et je me battrai.

— Je ne t'en empêcherai pas si l'offense est sérieuse et que tu n'aies toi-même aucun tort. J'ai tout vu, mais sans rien entendre ; raconte-moi donc ce qui s'est passé.

Félix rapporta mot à mot le colloque orageux qu'il venait d'avoir avec M. Tonayrion. Servian écouta ce récit sans sortir de son calme accoutumé.

— Il y a là en effet matière à duel, dit-il, quand son neveu eut achevé la narration ; je suis de ton avis, à moins que M. Tonayrion ne t'adresse des excuses satisfaisantes.

Félix promit à son oncle de se laisser diriger par lui, et ils se séparèrent afin de rentrer à la maison par des chemins différents.

— Surtout, dit Servian pour dernière recommandation, pas un mot à M. Tonayrion qui lui apprenne que je suis instruit de votre querelle.

Le reste de la journée s'écoula sans incident digne d'être rapporté. Le lendemain, Mme Caussade, décorant du nom de migraine l'invincible maussaderie dont elle se sentait atteinte, se retira dans son appartement après le déjeuner. Servian vit avec plaisir cette absence momentanée qui lui laissait le champ libre. Lui aussi avait une épreuve à faire, et sans délai il la commença.

— Colonel, dit-il à M. Herbelin, qui venait de proposer à ses hôtes une partie de billard, vous pouvez vous passer de moi et je vous demande la permission d'aller à votre tir. En passant à Liége, j'ai acheté des pistolets que je serais bien aise d'essayer.

Nous allons avec vous, répondit le colonel ; nous jouerons au billard après dîner.

Le maître du logis conduisit ses compagnons dans une petite cour située derrière les écuries. Contre un des murs se trouvait une plaque de fer peinte en noir, au centre de laquelle on apercevait une figurine blanche embrochée sur une tige de laiton. Le colonel chargea lui-même les pistolets de Servian, et se plaçant à une trentaine de pas du but, il tira le premier coup. Une moucheture sur la plaque, à six pouces au-dessus de la poupée, en fut le résultat.

— Pistolets de pacotille, mon cher, dit-il en examinant avec dédain l'arme qui avait trompé son attente.

— Etes-vous bien sûr, colonel, que la faute en soit au fabricant et non au tireur ? demanda Tonayrion d'un air goguenard.

— Essayez vous-même, répondit M. Herbelin, qui sourit d'avance de l'échec auquel s'exposait son hôte.

Le beau Raoul arma le second pistolet, en laissant tomber sur Félix un regard lugubrement prophétique. Se mettant ensuite de profil, la tête altière, les épaules effacées, la main gauche sur la hanche, il abaissa négligemment l'avant-bras au lieu d'ajuster son arme de bas en haut, et pressa la détente sans presque avoir eu l'air de viser. Au même instant le coup partit et la poupée vola en éclats.

— Pour des pistolets de Liége je les garantis passables, dit-il alors en se tournant vers les spectateurs comme pour jouir de leur étonnement.

Servian s'attendait à ce trait d'adresse : aussi n'en témoigna-t-il aucune surprise, mais il regarda Félix. Observé à la fois par son oncle et par son adversaire, l'élève de Saint-Cyr se raidit contre l'émotion que lui avait causée ce coup de feu de fatal augure, et il parvint à conserver une physionomie insouciante.

— A mon tour, dit-il en prenant le pistolet que le colonel venait de recharger.

— Attends qu'on ait mis une autre poupée, lui dit Servian.

— A quoi bon, tant qu'il reste un morceau de celle-ci ? répondit Félix d'un air d'assurance.

Le futur officier ajusta son coup avec le plus grand soin ; un instant après le tronçon de la

poupée rejoignit le reste du corps parmi les débris amoncelés devant.

— Bravo ! sabre de bois ! s'écria le colonel, un peu piqué de se trouver moins adroit que ses hôtes ; voilà un joli coup ; mais je parie que vous ne le recommencez pas une fois sur dix.

— Vous perdrez, colonel, répondit Cambier en souriant ; je le recommencerai tant qu'il vous plaira une fois sur deux.

Ajoutant aussitôt l'effet à la parole, le jeune homme prit un autre pistolet et mira la nouvelle poupée qu'un domestique venait de placer au but.

— Je vise à la tête, dit-il résolument.

Docile à l'intention du tireur, la balle écrasa contre la plaque de fer la tête de la statuette, qui, sauf cette décollation, demeura intacte et glissa jusqu'à terre le long de la broche.

En ce moment, au lieu d'examiner son neveu, dont la conduite délibérée rendait toute inquiétude superflue, Servian interrogea d'un regard pénétrant la physionomie de Tonayrion, qui essayait de sourire.

— A vous, monsieur, dit-il poliment en lui présentant un pistolet ; je tire fort mal ; le colonel me semble un peu rouillé, et je ne vois que vous qui puissiez disputer la victoire à cet apprenti sous-lieutenant.

Le beau Raoul prit avec une sorte de contrainte l'arme que lui offrait l'oncle de Félix. Cette fois, loin d'affecter un laisser-aller magistral, il mit à viser une attention scrupuleuse ; mais sa main atteinte d'un frémissement inaccoutumé, démentit l'adresse dont il avait fait preuve un instant auparavant. A la vue de l'étoile grisâtre qui parut soudain sur la noire surface de la plaque de fer, à deux pieds au moins de la poupée, Servian et Félix échangèrent un regard expressif.

—Eh bien ! Tonayrion, dit le colonel empressé de prendre sa revanche, ces pistolets vous semblent-ils toujours aussi bons ?

— Oui, certainement, répondit Raoul en affectant un air dégagé ; mais en ce moment je manquerais un bœuf à cinq pas. Chaque fois que j'ai fait des armes, il me reste dans le bras droit un tressaillement nerveux qui ne me permet pas de tenir la main immobile.

—Où diantre avez-vous pu faire des armes aujourd'hui ? demanda M. Herbelin.

— Dans ma chambre, répliqua Tonayrion ; tous les matins, je tire le mur une heure ou deux.

— Vous avez là une excellente habitude, reprit le colonel avec chaleur ; outre que c'est un exercice salutaire à la santé, on peut avoir un duel, il est bien de s'entretenir la main. L'escrime est beaucoup trop négligée dans l'éducation des jeunes gens d'aujourd'hui. On leur farcit la tête de grec et de latin, d'histoire et de mathématiques, et c'est à peine si on leur apprend à tenir un fleuret et à se placer en garde. Si j'avais un fils, je l'élèverais autrement. Peu m'importerait qu'il devînt un docteur, pourvu que Pellier et Grisier m'en rendissent bon compte.

Servian mit un doigt sur sa bouche et montra du coin de l'œil son neveu qui venait de casser une troisième poupée.

—Colonel, dit-il en baissant la voix de manière à n'être entendu que de son hôte et de Tonayrion, vous avez sans doute raison de trouver l'éducation actuelle un peu trop savante et pas assez virile, mais, je vous en prie, ne parlez pas de cela devant Félix.

— Pourquoi donc ? demanda M. Herbelin.

— Parce qu'il n'est déjà que trop disposé à déserter la salle d'études pour la salle d'armes. Qu'il ne soit jamais un docteur, soit ; mais je ne voudrais pas non plus qu'il devînt un sabreur. Vous voyez son adresse au tir. Le fleuret à la main, il est plus fort encore. A son âge, il a six ans de salle, et Grisier, dont vous parliez tout à l'heure, m'a dit qu'il le regardait comme un de ses meilleurs élèves. Vous comprenez qu'en ma qualité d'oncle et de tuteur, ce genre de succès ne me charme que médiocrement.

— Qu'y trouvez-vous à dire ? demanda le colonel d'un air surpris.

—Félix a une mauvaise tête, reprit Servian en prenant une physionomie soucieuse ; il est irritable, emporté ; il n'a peur de rien. Vous vous rappelez toutes les inquiétudes que son père a causées à ma famille ? Eh bien ! je crains que Félix ne marche sur ses traces et ne devienne à son tour un bretteur.

— Eh ! laissez-le faire, dit M. Herbelin : un officier n'est pas un séminariste. Puisque la carrière qu'il embrasse l'expose à se battre, tant mieux s'il est en état de se défendre. Autrefois

nous avions des *tâteurs* qui faisaient métier d'éprouver les débutants; s'il y en a encore, en arrivant à son régiment, il passera par leurs mains, et alors...

— Alors, interrompit Servian, tant pis pour les *tâteurs*, car il ne les ménagera pas plus que vos poupées.

— Il est certain qu'il est fort adroit, répondit le colonel en regardant Félix, qui, pendant ce temps, avait encore fracassé deux ou trois figures de plâtre.

Tonayrion avait écouté ce dialogue sans y prendre part, en cachant sous une indifférence apparente l'impression qu'il pouvait en ressentir. Il ne montra aucune envie de disputer le prix du tir à son futur adversaire, et celui-ci ne tarda pas à mettre fin à un exercice auquel l'absence de concurrents était son principal attrait.

—Je suis content de toi, dit Servian à son neveu en le prenant à part, lorsqu'ils rentrèrent à la maison. Non seulement tu as du courage, mais, ce qui est plus rare, tu as du sang-froid.

— Bien vrai, mon oncle? vous ne vous moquez pas de moi? répondit Félix sans chercher à dissimuler le plaisir que lui causait une pareille approbation.

—Je t'observais quand il a tiré; ta contenance a été parfaite.

— Ne trouvez-vous pas que M. Tonayrion a l'air bien pensif? Est-ce que ma manière de tirer le pistolet lui aurait donné à réfléchir?

— Peut-être, répondit Servian; c'est ce que nous saurons bientôt.

VI.

Le beau Raoul, d'ordinaire, se taillait dans la conversation une part royale. Pendant le reste de la journée il demeura, contre son habitude, silencieux, rêveur et distrait; à peine répondait-il par monosyllabes aux paroles qui lui étaient adressées; les sourcils joûtant l'un contre l'autre, l'œil sévère, le front chargé d'un nuage, il semblait rouler dans son esprit quelque terrible dessein, et la manière seule dont il tortillait ses moustaches en clignant les paupières était faite pour intimider les gens pacifiques; auprès de cette physionomie farouche, la face d'un lion eût été trouvée gracieuse et débonnaire.

Selon l'usage d'un assez grand nombre de femmes aimables, Mme Caussade tolérait fort peu chez les autres l'inégalité d'humeur qu'elle-même se permettait sans scrupule. La conduite de Tonayrion lui parut un caprice, et à ce titre lui déplut comme un empiétement sur ses priviléges personnels.

— Daignerez-vous, lui dit-elle, m'initier à vos méditations? elles doivent être fort intéressantes; puisqu'elles vous font si complétement oublier que vous avez une réputation d'homme aimable à soutenir.

Tonayrion s'attendait à cette interrogation, et même, il faut le dire, sa conduite n'avait d'autre but que de la provoquer. Au lieu d'y répondre catégoriquement, il affecta un embarras propre à redoubler la curiosité d'Estelle.

— Je ne pense à rien qui soit digne d'exciter votre attention, dit-il d'un air contraint.

—N'éludez pas ma question, repartit Mme Caussade; quelque chose vous préoccupe. J'ai la prétention de croire que je n'y suis pas tout-à-fait étrangère, et alors je désire savoir ce que c'est.

— Vous ne pouvez être étrangère à aucune de mes pensées, reprit galamment le beau Raoul.

— Ce n'est pas un compliment que je vous demande, c'est une réponse.

— En vous obéissant, madame, je crains de vous déplaire.

— Vous avez juré de lasser ma patience. De quoi s'agit-il? Parlerez-vous? Il s'agit...

— De la chose la plus étonnante, la plus surprenante, la plus merveilleuse, répondit Tonayrion en prenant avec une emphase ironique le style de madame de Sévigné; en un mot, il s'agit d'un duel entre votre serviteur, et..... devinez qui?

— Monsieur Servian, dit étourdiment Estelle.

—Monsieur Félix Cambier, reprit le beau Raoul avec un accent solennel, qui avait l'intention d'être prodigieusement comique.

— Vous voulez vous battre avec M. Félix? dit la jeune femme après un instant de silence.

—C'est lui au contraire qui veut se battre avec moi, répondit Tonayrion en riant avec affectation.

— Vous vous êtes donc disputés?

—Hélas! oui, madame, et c'est ici que je dois me frapper la poitrine en disant *meâ culpâ*. Mais

qui aurait supposé que l'enfant fût si pointilleux? Voici l'histoire : hier, lorsque, grâce à une espèce d'entorse que je me suis donnée à la chasse il y a quelques jours, ce belliqueux adolescent eut reçu de votre main la rose que j'aurais voulu obtenir, au prix de mon sang, j'éprouvai, je vous l'avoue, un accès d'humeur pour lequel j'ose solliciter votre indulgence. Quelques heures plus tard, ayant rencontré dans le parc mon jeune et beau vainqueur, qui se promenait triomphalement votre rose à la boutonnière de son habit, je ne sais quelle hallucination m'a pris, mon imagination a bénévolement gratifié M. Félix d'une dizaine d'années qui lui manquent pour être de quelque conséquence ; au lieu d'un enfant j'ai cru voir un homme, et dans cet homme un rival : c'est assez vous dire ce que j'ai fait.

— Vous l'avez provoqué ? dit Estelle avec anxiété.

— Je ne me rappelle pas exactement mes paroles ; mais sans doute elles auront paru trop peu respectueuses au rhétoricien ; car il est monté sur ses grands chevaux, et m'a proposé fort héroïquement de nous couper la gorge.

— Et vous avez accepté ce défi ?

— Pouvais-je faire autrement ?

—Puisque vous aviez tort, vous deviez en convenir sur-le-champ et adresser des excuses à M. Cambier.

Le beau Raoul avait atteint son but ; mais loin de le laisser voir :

— Y songez-vous, madame ! s'écria-t-il, on dirait que j'ai eu peur de mon terrible adversaire.

— Vous savez fort bien que personne n'aura une idée si ridicule.

—Il m'en coûte de vous résister ; mais une pareille démarche est tellement en dehors de toutes les règles...

— Que me font les règles ?

— Je vous assure que cela n'est pas possible.

— Possible ou non, cela sera, car je le veux.

Tonayrion s'inclina profondément.

— Ce mot me ferme la bouche, dit-il d'une voix soumise.

— Quel empire n'ai-je pas sur lui ! se dit-elle ; c'est le lion muselé.

Estelle éprouva une sorte d'impatience en voyant que la soirée était trop avancée pour qu'il fût possible d'entamer le jour même une négociation que lui inspirait le plus vif intérêt.

Le lendemain, après le déjeuner, au moment où M. Herbelin, selon son usage, conviait ses hôtes aux plaisirs du billard, Mme Caussade s'approcha de Servian.

— Je désire vous parler, lui dit-elle à demi-voix ; vous me retrouverez au jardin.

— Malgré ses quarante ans et le sang-froid dont il avait contracté l'habitude, Servian se sentit presque aussi ému qu'eût pu l'être un adolescent amoureux pour la première fois. Il se contraignit cependant, suivit ses compagnons dans la salle de billard, et laissa s'engager une partie entre le colonel et Tonayrion ; mais après avoir feint pendant quelques instants de regarder le jeu des deux adversaires dont Félix marquait les points, il s'esquiva furtivement et descendit au jardin.

Estelle se promenait dans une allée de marronniers qui liait le parc à la maison, en bordant d'un côté un tapis vert, et de l'autre un mur de clôture. A la vue de son ancien amant qui s'avançait d'un pas empressé, elle prit un air froid propre à faire évanouir les folles illusions qu'il avait pu concevoir. Servian remarqua ce changement de physionomie ; le sourire qui errait sur ses lèvres disparut aussitôt, et sa figure n'exprima plus qu'une gravité polie, mais impassible.

— Je me rends à vos ordres, madame, dit-il en s'inclinant.

—Pour prévenir toute fausse interprétation de ma démarche, répondit Mme Caussade, je dois vous dire, avant tout, que la chose dont je veux vous parler ne concerne ni vous ni moi.

Je savais cela d'avance, reprit Servian avec une respectueuse fierté ; il est donc inutile de m'interdire une espérance que je n'ai pas.

— Il s'agit de M. Félix, répliqua la jeune veuve ; savez-vous qu'il doit se battre avec Tonayrion ?

— Je le sais, madame.

— En ce cas, je n'ai rien de plus à vous dire, car bien certainement vous empêcherez ce duel.

—Pourquoi l'empêcherais-je ? demanda l'oncle de Félix avec le plus grand calme.

— Pourquoi ? s'écria Mme Caussade ; un duel où votre neveu peut être tué !

—C'est un danger qu'il courra sans doute plus d'une fois dans sa vie ; en ce moment il le subit

sans l'avoir cherché. Si Félix avait le moindre tort, j'userais de tout mon pouvoir pour qu'il le reconnût au lieu de l'aggraver; mais bien loin de là, c'est lui qui se trouve insulté. Il a raison alors d'exiger une réparation, et je n'ai pas le droit de m'y opposer.

— Insulté ! dites-vous. Un enfant peut-il être insulté ?

— Félix n'est plus un enfant, madame.

— Enfant ou non, il est impossible qu'il songe sérieusement à se battre.

—Je puis vous assurer, au contraire, que rien n'est plus sérieux que sa résolution. C'est inutilement que j'essaierais de la combattre, et vous-même, c'est tout dire, n'auriez, je crois, pas plus de succès.

— C'est ce que nous verrons, dit Estelle avec un sourire orgueilleux; en attendant, je veux bien comprendre que M. Félix se laisse emporter par la présomption naturelle à son âge; mais vous, monsieur, qu'on ne saurait accuser d'imprudence ni de témérité, n'êtes-vous pas effrayé de l'inégalité monstrueuse d'un pareil combat?

— Pour en être effrayé, il faudrait la reconnaître.

— Vous croyez donc qu'entre M. Tonayrion et votre neveu la partie est égale ?

— Je la crois inégale, au contraire.

— Expliquez-vous, dit Estelle avec humeur.

Servian la regarda d'un air pénétrant.

— Permettez-moi de vous adresser une seule question, lui dit-il; comment savez-vous que M. Tonayrion et Félix doivent se battre ?

—C'est lui-même qui me l'a dit, répondit avec vivacité la jeune femme.

— Félix ?

— Eh ! non; M. Tonayrion.

Servian sourit en silence.

— Et sans doute, reprit-il, M. Tonayrion connaît et approuve la démarche dont vous daignez vous charger en ce moment ?

Estelle regarda son ancien amant d'un air de hauteur.

—Je n'ai besoin de l'autorisation de personne, dit-elle, pour accomplir ce qui me semble humain et juste. Il est vrai qu'après avoir arraché à monsieur Tonayrion l'aveu de cette déplorable querelle, j'ai réussi à lui faire entendre raison; si je n'obtiens pas le même succès près de vous, savez-vous ce que je croirai ?

— Que croirez-vous, madame ?

Mme Caussade, se rappelant à temps son titre d'ambassadrice, parvint à retenir le sarcasme qui venait d'éclore dans sa pensée.

— Que vous importe ? dit-elle tout-à-coup en armant son regard du dédain qu'elle ne voulait pas exprimer.

— Puisque vous refusez de me répondre, permettez-moi de le faire à votre place, reprit Servian avec le calme le plus imperturbable; si vous ne réussissez pas dans votre mission pacifique, vous penserez que M. Tonayrion m'est aussi supérieur par son savoir-vivre et sa docilité, qu'il l'est déjà par son courage et ses vertus chevaleresques.

Un peu confuse de se voir si bien devinée, Estelle cacha son embarras sous une affectation de moquerie.

— Puisque vous êtes sorcier, reprit-elle, dites-moi qui vient derrière vous.

Servian se retourna et aperçut Félix qui s'avançait d'un air d'hésitation.

VII.

— Vous arrivez fort à propos, dit-elle à Félix dès qu'il fut près ; justement nous parlions de vous.

— De moi, madame? répondit Cambier en la regardant avec étonnement.

— Nous nous occupions de votre grave querelle avec M. Tonayrion, reprit Estelle d'un air de plaisanterie; sachez que vous voyez en moi la colombe chargée du rameau d'olivier. Je n'entends pas qu'une discussion frivole détruise la bonne harmonie qui a régné jusqu'à ce jour entre deux hommes faits pour s'estimer. J'ai déjà grondé comme il faut M. Tonayrion, qui, je le sais et lui-même en convient, a eu tous les torts; j'espère, en revanche, n'avoir que des éloges à vous donner. Il est bien entendu que votre adversaire vous adresse par ma bouche les excuses les plus formelles et les plus complètes; vous voyez donc qu'il ne manque plus au traité de paix que votre signature : donnez-la moi.

Elle tendit sa main à Félix qui, au lieu d'y signer la paix avec ses lèvres, porta la tête en arrière comme s'il eût craint de succomber à la tentation.

—Madame, dit-il gravement, en toute autre circonstance je m'estimerais heureux de vous obéir; mais ici, cela m'est impossible; j'ai été insulté.

—Mais non; vous vous trompez; vous attribuez à M. Tonayrion une intention qu'il n'a jamais eue.

—Mais vous ignorez donc, madame, que cet homme a eu l'insolence d'arracher de ma boutonnière la rose que vous m'aviez donnée?

—N'est-ce que cela? dit Mme Caussade avec un charmant sourire, l'action est fort blâmable assurément, mais le mal n'est pas sans remède; il reste encore des roses.

A ces mots, elle s'approcha d'une plate-bande qui régnait le long de l'allée, et cueillit sur un rosier nain une fleur dont elle décora Félix, sans qu'il eût la force de repousser autrement que par les battements précipités de son cœur la main blanche et satinée qui, pour ajuster la tige dans la boutonnière, lui effleura un instant la poitrine.

—Vous pouvez la porter en toute assurance, lui dit-elle en même temps; personne je vous le jure, n'aura la hardiesse d'y toucher.

—Il faudrait auparavant m'arracher la vie, répondit-il d'une voix à peine distincte.

En remarquant l'émotion de l'adolescent, Estelle se crut victorieuse.

—Voilà donc ce grand malheur réparé, reprit-elle avec une douceur insinuante; maintenant me refuserez-vous encore ce que je vous ai demandé?

—Que m'avez-vous demandé, madame? répondit Félix, qui eut l'air de sortir d'un songe.

—La paix! dit-elle en lui tendant la main une seconde fois.

—Avec M. Tonayrion? jamais! s'écria-t-il d'un ton véhément; votre bonté ne saurait effacer son insolence. Quand je songe.....

—Songez que je suis une femme; un enfant peut n'avoir aucun égard aux sollicitations d'une femme, mais un homme, —et vous êtes un homme, —ne saurait les repousser sans manquer de courtoisie.

—Mais, madame, quand M. Tonayrion.....

—Il ne s'agit plus de M. Tonayrion, mais de moi; c'est moi qui vous parle, moi qui fais un appel à votre raison, moi qui vous adresse une prière, moi qui vous tends la main; vous déciderez-vous enfin à me donner la vôtre?

Ne sachant plus comment résister à cette voix pressante et à cet éloquent sourire, Félix avança une main qu'Estelle saisit aussitôt.

—Vous me donnez votre parole d'honneur, lui dit-elle, d'oublier cette querelle puérile et de vivre avec M. Tonayrion, comme par le passé.

—Qu'exigez-vous, madame! répondit-il d'une voix mal assurée, en essayant faiblement de retirer sa main.

—Je n'exige rien, mais je vous en prie, reprit Mme Caussade, qui pour dernier argument arrêta sur lui des yeux faits pour rendre les anges jaloux.

Félix ne put supporter cet irrésistible regard; il pencha timidement la tête et répondit si bas qu'à peine fut-il possible de l'entendre:

—Madame, j'obéirai.

—Très bien, dit Estelle en lui serrant la main pour le récompenser; c'est agir en homme. Vous êtes aussi bien élevé que brave, et je suis contente de vous. Maintenant, M. le chevalier de la Rose, nous ne vous retenons plus; vous pouvez continuer votre promenade.

Cette conclusion imprévue acheva de déconcerter l'élève de Saint-Cyr. Il s'inclina sans trouver un mot à répondre et s'éloigna d'un air assez gauche en évitant les regards de son oncle, ainsi qu'il l'avait fait durant le cours de cette conversation.

Dès que Félix se fut éloigné, Mme Caussade se tourna vers l'homme de quarante ans.

—Eh bien! monsieur! lui dit-elle d'un air de persiflage.

Servian s'inclina en souriant.

—Je reconnais que j'ai eu tort de douter de votre empire, répondit-il; c'est la première fois que cela m'arrive; ce sera aussi la dernière. Maintenant je crois que tout vous est possible; tout, même...

—Même? répéta Estelle en voyant qu'il n'achevait pas sa phrase.

—Même de douer en réalité M. Tonayrion de l'héroïsme que votre imagination lui a prêté jusqu'à ce jour.

La jeune veuve éprouva un mélange de dépit et de satisfaction qui fit éclore sur ses joues une rougeur soudaine. Ce double sentiment est facile

à expliquer. N'arrive-t-il pas souvent qu'une femme placée entre deux adorateurs souffre des attaques dont l'un est l'objet sans que pour cette raison la jalousie de l'autre lui soit désagréable?

— J'ai remarqué déjà que M. Tonayrion n'a pas le bonheur de vous plaire, dit-elle avec un sourire équivoque. Il est vrai qu'il a eu des torts envers votre neveu, mais ces torts sont réparés; quant à ce qui vous regarde, je ne vois pas que vous ayez à vous en plaindre; et cependant vous avez l'air de ne pouvoir le souffrir! Que vous a-t-il donc fait?

D'un regard sérieux et profond Servian apprit à Mme Caussade qu'il ne voulait pas, ne fût-ce que pour un instant, se prêter aux subtilités de la controverse hypocrite où elle cherchait à l'engager.

— Écoutez-moi, madame, dit-il avec une affectueuse gravité qui semblait participer de la tendresse d'un père plutôt que de la passion d'un amant; je n'ai pas sollicité cet entretien, mais puisque vous avez bien voulu me l'accorder, souffrez que j'en profite pour vous offrir un conseil. Oubliez que je vous ai aimée et que je vous ai demandée en mariage; ne voyez en moi qu'un ancien ami de votre père, un homme dont le dévouement vous est acquis pour toujours, quoique vous affectiez de le méconnaître. Je vais vous en donner une preuve, au risque d'accroître encore l'aversion que vous paraissez éprouver aujourd'hui pour moi. Vous devez, m'a-t-on dit, épouser M. Tonayrion?

— Qui vous a dit cela? interrompit Estelle avec curiosité.

— Peu importe. Votre riche imagination verse l'or et la pourpre sur les plus ternes objets qui viennent à l'occuper; c'est ainsi qu'aujourd'hui M. Tonayrion est pour vous un héros. Mais êtes-vous sûre que cet héroïsme ne soit pas dans votre tête un peu plus que dans son cœur? Etes-vous sûre que les plumes de ce paon dont vous admirez la roue soient si bien attachées que l'épreuve du mariage ne les arrache pas une à une; aujourd'hui l'esprit, demain la bonté, après demain le courage....

— Ici je vous arrête, interrompit Estelle; aucun homme n'étant parfait, je ne vous garantis pas l'excellence de M. Tonayrion. D'un autre côté, vous avez trop d'esprit pour que, sous ce point de vue, je me permette de le comparer à vous; mais quant à son courage, cette plume-là, pour me servir de votre métaphore, tient trop bien pour qu'on puisse l'arracher.

— Et si je l'arrachais?

— Vous! s'écria la jeune veuve en partant d'un éclat de rire.

— Moi. Si je renversais votre héros de son piédestal?

— De tout ceci, je dois conclure, je suppose, que vous me conseillez de ne pas épouser M. Tonayrion.

— Si vous marchandiez une parure de diamants et qu'une personne amie vous dît: « Les pierres que vous admirez ne sont que du strass, » achèteriez-vous cette parure sans en vérifier la valeur?

— Vous ne parlez aujourd'hui qu'en paraboles, dit Estelle avec un accent railleur; tout à l'heure c'étaient les plumes du paon; nous voici maintenant aux pierreries. Je suis encore obligée de traduire. Vous voulez dire que le mariage est une chose grave qui ne doit pas se conclure légèrement, et que parmi les maris les diamants sont rares, tandis que le strass abonde. Je sais cela depuis longtemps, monsieur. Votre conseil est donc superflu; je vous en remercie cependant, car je ne doute pas qu'il ne soit dicté par une intention bienveillante. Mais rassurez-vous: je vous promets d'apporter au choix d'un mari au moins autant d'attention qu'au choix d'une parure. Quelque idée que vous ayez conçue de ma légèreté et de mon étourderie, vous pourriez vous rappeler qu'au besoin je sais réfléchir. Je ne vous ai pas, je crois, donné le droit de supposer qu'obtenir mon consentement était une chose si facile.

Allusion mordante au refus que Servian avait naguère essuyé, ces dernières paroles terminèrent l'entretien. Mme Caussade prévint la réponse de son ancien amant par un salut aussi bref que réservé; et s'éloignant aussitôt elle rentra dans la maison.

— L'aime-t-elle? se demanda Servian lorsqu'elle eut disparu; tant de beauté, d'esprit et de grâce deviendra-t-il la conquête de ce fanfaron? Non! je le démasquerai, dussé-je, pour prix de ce service, ne recueillir que l'ingratitude!

A l'instant où il prenait cette résolution, Estelle,

en dépit de la calme assurance qu'elle venait d'affecter, sentait s'insinuer jusqu'au fond de son âme un doute jusqu'alors inconnu.

— Quoique la jalousie de M. Servian rende son opinion suspecte, se disait-elle, il faut avouer cependant qu'il y a de la raison dans ce qu'il vient de me dire. Ce qui me plaît de M. Tonayrion, c'est une intrépidité de caractère élevé jusqu'à l'héroïsme. J'y crois fermement, mais quelle preuve en ai-je?

Enfin, dans le même moment, Félix Cambier ruminait de la sorte au fond d'une allée du parc:

— Cette femme-là, si elle voulait, me ferait sauter du haut des tours de Notre-Dame. L'amour est une belle chose, mais il ne doit pas aller jusqu'à la faiblesse, et tout à l'heure j'ai été faible, très faible! Mon oncle, qui aime autant que je ne me batte pas, se gardera bien de me rien dire; mais au fond, j'en suis sûr, il trouve que j'ai manqué de caractère. C'est bien; j'ai juré de ne pas donner suite à cette querelle, je tiendrai parole. Mais que M. Tonayrion marche droit! sinon, à la première occasion, je lui fais payer à la fois intérêts, capital et arriéré.

L'héroïsme du beau Raoul se trouvait donc menacé d'une triple épreuve; dès le lendemain un hasard assez étrange fournit à Estelle l'occasion de commencer la sienne.

VIII.

Nous avons dit que le parc de M. Herbelin touchait à la forêt de Compiègne par un fossé couronné d'une haie en assez mauvais état. Derrière cette clôture régnait un cordon de trappes et de piéges destinés à punir les dégâts que commettaient journellement, dans la propriété du colonel, les lièvres, les lapins, et quelquefois même le gros gibier de la forêt.

Ce jour-là, Félix, accompagné d'un chien d'arret, était sorti dès le matin. Après avoir longtemps battu le bois sans succès notable, il revenait au logis, assez mécontent, lorsqu'en passant le long de la haie, il aperçut au fond d'une des trappes, un objet qui le consola soudain du maigre résultat de sa chasse: c'était un loup d'assez belle taille, le poil rude, l'œil farouche, le museau carnassier; éperdu, comme le sont d'ordinaire les animaux pris au piége, il tournait, il virait, se dressait, s'élançait, se démenait à outrance sans parvenir à sortir de la fosse où il avait eu le malheur de se laisser choir. L'épagneul n'eut pas plus tôt flairé ce gibier redoutable, qu'il poussa un plaintif hurlement et s'enfuit à toutes pattes, la queue et les oreilles basses. Le loup, de son côté, redoubla d'efforts et se mit à bondir d'une si furieuse façon, que Félix, qui s'était avancé jusqu'au bord du trou, se jetta involontairement en arrière.

— Encore cet infernal battement de cœur! se dit le jeune chasseur avec dépit; il est écrit que je n'aurai jamais de courage impromptu; l'instinct de la conservation est développé chez moi d'une manière réellement odieuse et ignoble.

Outré de son émotion, il glissa deux balles dans chaque canon de son fusil et coucha en joue le mangeur de moutons; à cette démonstration menaçante, celui-ci cessa ses soubresauts et s'accroupit en grinçant les dents. Félix alors examina mieux la profondeur de la trappe et reconnut que l'évasion du captif était impossible. Rassuré sur ce point, il lui parut peu généreux de tuer un ennemi sans défense; il lui fit donc grâce de la vie et revint en toute hâte au logis. Le déjeuner touchait à sa fin lorsqu'il entra dans la salle à manger.

— *Tardè venientibus ossa,* lui dit le colonel.

— Nous vous avons attendu plus d'un quart d'heure, dit à son tour Mme Caussade; sans doute vous n'avez pas voulu quitter la chasse avant d'avoir rempli votre gibecière?

— Pour contenir le gibier que j'ai trouvé, répondit Félix d'un air important, il faudrait un sac et non une gibecière.

— Quel gibier? demandèrent plusieurs voix à la fois : un chevreuil, un renard, un sanglier?

— Un loup! un loup énorme qui est tombé dans une trappe près la fosse du Cosaque.

— Un loup! s'écria Mme Caussade; vous ne l'avez pas tué, j'espère?

— La vie d'un prisonnier n'est-elle pas sacrée? répondit l'élève de Saint-Cyr.

— Parbleu! dit M. Herbelin, je ne m'attendais pas à entendre citer le droit des gens à propos d'un loup. Qu'en faire, à moins de le tuer?

— Le garder, mon père, reprit Estelle avec vivacité; on le mettra dans une cage vis-à-vis de la loge de Mustapha. M. Félix, déjeunez bien vite;

Il me tarde de voir votre loup. A-t-il l'air bien féroce ?

— Je lui ai trouvé la physionomie assez débonnaire, mais Pyrame, je crois, n'a pas été de mon avis : dès qu'il l'a eu flairé, le poltron s'est sauvé sans respect humain.

— Est-ce sérieusement que tu as envie de le conserver ? dit le colonel à sa fille ; que t'a fait cet honnête Mustapha pour que tu lui veuilles donner un pareil voisin ?

— Mustapha devient pesant et dormeur ; ça le réveillera, répondit Estelle ; on a bien des bengalis, des singes, des perroquets, pourquoi n'aurait-on pas un loup ? c'est moins vulgaire.

— Soit ; mais crois-tu que le susdit loup se laissera tirer de la trappe et mettre en cage sans jouer des mâchoires ?

— On le musellera, dit Tonayrion d'un air dégagé.

— Est-ce vous qui le musellerez ? reprit le colonel avec un accent d'incrédulité.

— Pourquoi pas ? Un loup n'est pas plus méchant qu'un ours.

— Vous avez donc muselé des ours ? demanda en riant Mme Caussade.

— Je me suis passé cette fantaisie, répondit le beau Raoul d'un air de badinage. C'était à une fête champêtre : le propriétaire d'une ménagerie devant laquelle s'émerveillait la race villageoise laissa échapper un de ses pensionnaires, ours brun de son métier. Aussitôt le bal se change en déroute. Hommes, femmes, enfants, garde nationale et même gendarmerie, tout le monde se sauve.

— Excepté vous ? interrompit Estelle.

— Excepté moi, reprit Tonayrion avec un sourire aimable ; montrer les talons à un vil animal me parut, j'en conviens, un peu trop ridicule... Je l'attends donc de pied ferme. A quelques pas il se dresse et ouvre les bras pour me presser sur son cœur ; j'esquive son accolade et lui emboîte brusquement le museau dans un shako qu'avait laissé tomber, en s'enfuyant, un caporal de la garde nationale. Voilà mon ours métamorphosé en soldat citoyen. Il trouve le métier mauvais, il renifle, il gambade, il cherche à se décoiffer ; vains efforts ! je tenais le shako par les gourmettes et je ne lâchai cette muselière d'un nouveau genre que lorsque l'animal eut été réinstallé dans sa cage. Il est probablement le premier de sa race qui ait porté la cocarde tricolore.

— Craqueur ! se dit Félix, qui avalait à la hâte une tranche de pâté ; je ne crois pas plus à cet ours qu'aux revenants, aux voleurs et aux Bédouins dont il nous a régalés ces jours derniers.

— Dépêchez-vous donc, monsieur Félix, dit Estelle d'un air d'impatience ; ne voyez-vous pas que nous vous attendons ?

Le jeune homme obéit au risque de s'étrangler. Un instant après, les convives se levèrent de table, et à l'exception du colonel, que retenait au logis un accès de rhumatisme, ils sortirent tous ensemble pour aller rendre visite au loup prisonnier.

A l'aspect du groupe curieux qui entoura subitement la trappe où il était enfermé, le loup cessa ses inutiles bondissements et se blottit dans un coin avec inquiétude.

— Voilà donc ce féroce animal, dit Mme Caussade en examinant l'attitude effarouchée du captif ; le moindre dogue a l'air plus redoutable et Mustapha l'étranglerait en une minute.

— J'en doute, madame, observa Servian.

— De quoi ne doutez-vous pas ? reprit la jeune femme avec un accent de moquerie.

— Pour moi, madame, dit Tonayrion, je suis de votre avis ; le loup m'a toujours paru jouir d'une réputation usurpée. Qu'est-il, après tout ? Un chien sauvage ; rien de plus. Qu'il fasse trembler les moutons, à la bonne heure ; mais les hommes, c'est ce que je ne comprends pas.

— Armé d'un sabre ou même d'un poignard, dit Félix d'un ton sentencieux, l'homme ne doit reculer devant aucune bête féroce.

— Un sabre ! un poignard ! reprit en ricanant le beau Raoul ; s'il s'agissait d'un tigre ou d'un rhinocéros, je comprendrais l'utilité d'un pareil arsenal, mais pour assommer un si chétif animal qu'est-il besoin de tant de cérémonies ? le premier coup de pied le mettrait hors de combat.

— Vous auriez dû naître berger, dit Estelle ; votre troupeau eût été bien gardé. Ainsi donc, même sans armes, vous ne craindriez pas d'attaquer un loup ?

— Il ne faut jurer de rien, madame, répondit Tonayrion d'un air de fatuité ; qui sait ! je me sauverais peut-être. Une fois, il est vrai, je me suis battu contre un lion ; mais on n'est pas également bien disposé tous les jours.

— Vous vous êtes battu contre un lion! dirent en même temps Mme Caussade et Félix.

— Sans armes? ajouta Servian d'un air d'admiration supérieurement joué.

— Il est inutile de dire que la scène se passait en Afrique, reprit Raoul avec un accent de simplicité propre à donner de la vraisemblance au récit le plus fabuleux; quelques officiers de spahis, plusieurs colons de la Mitidja et moi nous avions organisé une partie de chasse qui nous entraîna jusqu'au pied de l'Atlas. A la fin du troisième jour nous nous trouvions à l'entrée d'une vallée déserte et brûlante. Tout-à-coup, un rugissement affreux se fait entendre dans le lointain: — Un lion! tel est le cri général. Jugez si la fatigue est oubliée, si la soif s'éteint, si l'ardeur se ranime! Chacun prépare ses armes, et nous voilà tous lancés au galop. Grâce à la vigueur de mon cheval et peut-être aussi aux pointes de mes éperons, je ne tarde pas à prendre la tête et à me trouver à deux ou trois cents pas en avant de mes compagnons.

Que vois-je soudain entre deux rochers? le lion en personne; un maître lion, ma foi! qui du loup d'aujourd'hui n'aurait fait qu'une bouchée. M'apercevoir, rugir, hérisser sa crinière et fondre sur moi, n'est pour lui que l'affaire d'une demi-seconde. Deux balles que je lui envoie dans le corps ne l'arrêtent pas un seul instant. Le poitrail déchiré par les griffes du monstre, mon cheval se cabre, se renverse et tombe sur le sable en m'entraînant dans sa chute. Le lion alors, qui probablement juge ma chair de meilleur goût que celle de ma monture, bondit sur moi en ouvrant une gueule, qui, je dois l'avouer, me parut aussi large, aussi profonde, aussi enflammée que l'entrée d'un four. J'avais une jambe sous le cheval et la position devenait critique; toutefois, je dégaîne mon yatagan et le plonge à poing perdu dans cette gueule près de me dévorer. Que le lion fermât la mâchoire, j'étais manchot sans aucun doute; par bonheur, en frappant je comprends le danger, et par un mouvement de poignet assez intelligent, au lieu d'enfoncer le fer dans la gorge de mon adversaire je le tourne verticalement. Le lion mord, ainsi que je m'y attendais, et s'enferre lui-même la langue dans la pointe et le palais dans la poignée du yatagan. Tandis qu'il cherche à cracher cette espèce d'hameçon, je retire la main, saisis un pistolet dans les fontes de ma selle, l'applique sur le crâne de l'animal et lui brûle tranquillement la cervelle. Voilà l'histoire de mon combat avec sa majesté léonine.

— Cette manœuvre de yatagan me semble profondément ingénieuse, dit Servian avec une gravité impassible; si j'ai bonne mémoire, Roland employa un artifice de ce genre pour vaincre l'orque de l'île d'Ébude.

— Peu importe! répondit Raoul d'un ton sec: je ne réclame pas le prix de l'invention. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'en ce moment la peau de mon lion figure comme tapis de lit dans ma chambre à coucher.

Pendant le récit de cette aventure digne des contes arabes, Estelle avait éprouvé l'espèce de malaise que causent parfois à un auditeur bienveillant les tours de force d'un chanteur désordonné.

— Il raconte trop, s'était-elle dit; et ces histoires extraordinaires n'arrivent qu'à lui seul. Il est évident que M. Servian ne croit pas un mot de celle-ci, et ce petit Félix se mord les lèvres pour ne pas rire.

Sans le vouloir, la jeune veuve se sentit elle-même atteinte de l'incrédulité qu'elle croyait lire sur la physionomie de l'oncle et du neveu. L'engouement irréfléchi que lui avait inspiré jusqu'à lors l'héroïsme réel ou imaginaire de M. Tonayrion, fit place à une défiance qui, depuis la veille, n'attendait qu'une occasion pour se manifester.

—De deux choses l'une, se dit-elle: ou il ment, et alors il faut que je m'en assure; ou il dit la vérité, et, en ce cas, l'incrédulité de M. Servian est une impertinence qui mérite d'être confondue.

Depuis qu'elle avait reconnu la nécessité de jeter au creuset l'héroïsme de Raoul pour voir s'il était d'or ou de plomb, la jeune femme était demeurée silencieuse et distraite, selon l'usage des gens qui roulent dans leur esprit quelque dessein extraordinaire. Penchée au bord de la trappe, elle agaçait le prisonnier par une sorte de taquinerie machinale, en secouant au-dessus de sa tête un mouchoir de batiste tel que les loups ont rarement l'occasion d'en voir de pareils. Tout-à-coup elle feignit d'être effrayée par un mouvement brusque de l'animal, et lâcha le fin tissu, qui tomba dans la fosse.

-- Mon mouchoir ! s'écria-t-elle ; cette vilaine bête va manger mon mouchoir !

En même temps elle regarda Tonayrion de l'air dont la belle Angélique dut regarder l'amoureux Roland, lorsqu'elle l'envoya détruire les jardins de Falerine. Il n'y avait qu'une seule manière de comprendre un semblable regard et d'y obéir : c'était de sauter dans la trappe, et le beau Raoul n'en fit rien, soit que son intelligence, soit que son courage fût en défaut. Au lieu d'aller héroïquement arracher au loup le mouchoir sur lequel celui-ci venait de se jeter avec fureur, il promena les yeux de tous côtés, aperçut une perche appuyée contre la haie et courut la chercher.

En voyant à quel expédient plein de prudence avait recours son amant, Estelle sentit une aversion subite remplacer la faveur qu'elle lui avait accordée jusqu'alors.

—L'épreuve est faite, pensa-t-elle ; encore un masque qui tombe, encore un héros qui s'évanouit !

Involontairement elle se tourna vers Servian. Habitué à lire dans le cœur de la jeune veuve, celui-ci avait tout deviné et il souriait malignement, car la déconvenue d'un rival est toujours agréable, lors même qu'on n'espère pas en profiter.

— Il paraît, dit-il avec une traîtresse bonhomie, que ce monsieur, qui prend les lions à l'hameçon, a aussi envie de pêcher les loups à la ligne !

Au lieu de rire de cette plaisanterie, Mme Caussade laissa échapper un geste de dépit, et tourna le dos au railleur. Ce mouvement la mit en face de Félix qui, depuis quelque temps, la contemplait d'un air passionné sans qu'elle y prît garde. Tant de flamme brillait dans les brunes prunelles du futur officier, sa physionomie exprimait un dévouement si absolu, son maintien une si fière résolution, que la jeune veuve qui, la veille encore, l'avait traité en enfant, pour la première fois vit en lui un homme.

— Qu'il a l'air déterminé ! se dit-elle ; ce n'est pas lui, j'en suis sûre, qui aurait besoin d'un bâton pour me rendre mon mouchoir.

Sans réflexion, Estelle arrêta sur Félix un regard dont l'expression douce et splendide à la fois donnait l'idée d'un velours lumineux ; puis, cédant à une tentation irrésistible, d'un coup d'œil rapide et incisif comme un éclair, elle lui montra la fosse.

C'était la seconde fois que l'élève de Saint-Cyr était regardé ainsi par une femme. Frappé d'un éblouissement subit, oppressé, palpitant, éperdu comme au choc d'un fluide électrique, il crut voir les cieux ouverts et fléchit les genoux. Cette extase se changea aussitôt en frénésie. Sous la fascination de ce puissant regard, qui de page venait de le faire chevalier, Félix se sentit la taille d'un géant, le cœur d'un lion, le bras d'un Hercule, et, dans un transport d'amoureux fanatisme, il sauta dans la trappe.

— Félix ! s'écria Servian avec colère, tandis qu'Estelle, déjà repentante, poussait un cri de terreur.

La chute de la foudre n'eût pas plus surpris le féroce animal que ne fit cétte brusque invasion. Lâchant le mouchoir qu'il avait mis en pièces, il s'accula dans un coin et s'y tint immobile en montrant au téméraire agresseur une double rangée de dents aiguës qui, faute d'une chair à dévorer, s'entre-mordaient avec un grincement convulsif. A l'aspect de cet effrayant museau, qui semblait le flairer en attendant qu'il le déchirât, Félix perdit les trois quarts de son exaltation. A l'héroïque ivresse qui lui avait rempli le cerveau succédèrent les fumées d'une émotion beaucoup plus prosaïque. Au lieu d'agir, il resta en face de son farouche adversaire, le dos appuyé contre une des parois de la fosse, la respiration suspendue, les jarrets énervés, l'œil fixe et le cœur palpitant.

— Donne-moi la main, dit Servian, qui, en le voyant pâlir, s'agenouilla au bord du trou pour l'aider à en sortir.

— Si je ne rapporte pas ce mouchoir, je suis un homme déshonoré, se dit l'adolescent, dont le courage presque éteint se ralluma au souffle de la vanité. — On croit que j'ai peur : dussé-je être dévoré, je prouverai le contraire.

Les yeux fixés sur la bête fauve, qui, de son côté, le couvait d'un regard flamboyant, il se baissa lentement pour ramasser le mouchoir ; à peine y eut-il posé la main que le loup, s'élançant sur lui avec furie, le mordit coup sur coup au bras et à la poitrine ; vainement Félix essaya de se défendre : en un instant il fut terrassé, et, malgré sa cravate, il sentit s'enfoncer dans son cou les dents de son terrible vainqueur.

Avant que Mme Caussade eût poussé un cri, Servian s'était jeté dans la trappe. Avec une incroyable vigueur, il saisit le loup par la nuque, l'arracha de dessus Félix et le jeta sur le flanc. S'agenouillant alors de manière à lui enfoncer les côtes, il l'étreignit à la gorge des deux mains et le serra si énergiquement, que bientôt il lui fit montrer plus de langue que de dents.

Au lieu de s'évanouir, comme une femme pusillanime, Estelle détacha la cordelière qui nouait son peignoir et y fit un nœud coulant avec une merveilleuse promptitude.

— Tenez, dit-elle en la jetant à Félix, qui venait de se relever, aidez votre oncle à l'étrangler.

Pour exécuter un pareil ordre, il eût fallu le comprendre, et Félix, étourdi par la lutte qu'il venait de soutenir, écoutait sans entendre et regardait sans voir. Servian, que le sang-froid n'abandonnait jamais, contint le loup d'une main et de l'autre ramassa le cordon. Avec une dextérité qui eût fait honneur à un muet du sérail, il le passa autour du cou de l'animal déjà étouffé à demi et le tira sans miséricorde, en pressant du pied la tête du patient. L'agonie de celui-ci fut courte; en moins d'une minute, râle et convulsions, tout fut fini. Le loup rendit son âme de loup, qui s'enfuit indignée dans le Tartare réservé aux croqueurs de moutons, et son corps, cadavre désormais, demeura immobile au fond de la trappe, le cou décoré du lacet de soie qui sert quelquefois de cravate funèbre aux pachas à plus ou moins de queues.

L'exécution achevée, Servian s'approcha de Félix, qui semblait près de tomber en défaillance, et entr'ouvrit avec inquiétude son gilet taché de sang. A travers les déchirures de la chemise il aperçut une morsure large, mais sans profondeur, qu'il étancha aussitôt avec le mouchoir d'Estelle.

— Tu n'as qu'une égratignure, lui dit-il; allons! de la fermeté, on te regarde.

Le jeune homme leva la tête et aperçut Mme Caussade dont les yeux étaient fixés sur Servian avec une expression d'étonnement indicible. Près d'elle le beau Raoul, une perche à la main, paraissait assez embarrassé de son rôle, quoiqu'il affectât une contenance plus que jamais superbe et triomphale. Honteux de laisser voir son émotion à de pareils témoins, Félix rassembla toute son énergie et essaya de s'élancer hors de la fosse, mais ses forces le trahirent et il retomba.

— Laissez-moi sortir d'abord, lui dit son oncle.

D'un élan vigoureux Servian atteignit au rebord de la trappe. Il se trouva presque aussitôt sur le gazon et tendit alors la main à Cambier. Grâce à ce secours, le jeune homme, cette fois, parvint à sortir de l'étroit champ de bataille où il avait failli trouver la mort. Mais à peine fut-il debout qu'il lui prit une faiblesse. Son oncle, qui veillait sur lui avec une sollicitude paternelle, le soutint, au moment où il tombait.

— Mon Dieu! est-il dangereusement blessé? demanda la jeune veuve d'une voix émue.

Servian arrêta sur elle un regard glacial, et lui présentant la batiste en lambeaux dont il avait essuyé la blessure de Félix:

— Madame, lui dit-il, vous devez être contente: il y a du sang sur ce mouchoir.

A ce reproche sévère mais juste, Estelle éprouva une confusion que sa fierté avait ignorée jusqu'alors. Au lieu de répondre, elle rougit et baissa les yeux; elle releva enfin la tête d'un air contrit, mais Servian, qu'elle chercha du regard, avait déjà pris Félix dans ses bras, et, chargé de ce fardeau, qu'il portait aussi légèrement que si l'élève de Saint-Cyr eût encore été un enfant, il marchait à grands pas du côté de la maison.

— Qu'a voulu dire ce petit monsieur? fit Tonayrion en fronçant tragiquement les sourcils; il s'est permis, je crois, de vous faire une leçon de morale. Qu'il prenne garde que je ne lui en donne une de politesse.

— Laissez en paix ce petit monsieur, dit-elle avec un sourire sardonique; il n'est pas digne de votre colère; rendez-moi plutôt un service.

— Parlez, madame, répondit-il avec empressement.

— Allez chercher ma cordelière qu'on a oubliée.

Avant qu'elle eût achevé sa phrase, Tonayrion avait sauté dans la trappe. Tandis qu'il soulevait la tête du loup pour en détacher le cordon de soie qui venait de remplir un office si contraire à sa destination gracieuse, Estelle se pencha vers lui.

— Veux-je vous avouer une mauvaise pensée qui me vient en ce moment? lui dit-elle gravement.

Raoul releva la tête.

— Avouez-la, madame, répondit-il en riant;

les mauvaises pensées sont généralement assez agréables.

- Je souhaite que la mienne vous plaise : la voici. Je crois que, si le loup ressuscitait, vous vous trouveriez fort mal à votre aise dans cette fosse.

— Charmant! charmant! dit Tonayrion avec un rire forcé.

— Je crois même que vous auriez légèrement peur.

— Ravissant! parole d'honneur!

— Je crois enfin que vous avez une imagination merveilleuse, et j'ai envie de vous dire, comme Dinazarde à Shéerazade : Puisque vous ne dormez pas, contez-moi donc une de ces belles histoires d'ours et de lion que vous contez si bien.

— Madame,.... la plaisanterie est fort spirituelle,.... assurément; mais j'avoue que je ne la comprends pas.

— Vous l'allez comprendre, répondit Mme Caussade d'un ton décidé; jusqu'à présent je vous ai cru sur parole un héros; à dater d'aujourd'hui, je vous jugerai sur des actions et non plus sur des phrases.

Sans attendre la réponse de Tonayrion toujours enterré jusque par dessus la tête dans la fosse où gisait le loup, la jeune veuve s'éloigna d'un pas rapide et disparut bientôt à travers les arbres du parc.

IX.

Après le départ d'Estelle, Tonayrion déchargea sa colère sur le loup défunt en lui allongeant un énorme coup de pied dans les reins.

Cependant Félix Cambier se trouvait en proie à une fièvre violente dans le lit où son oncle l'avait forcé de se coucher afin qu'on pût examiner ses blessures. Grâce à la prompte intervention de Servian, les dents du loup n'avaient laissé que des traces superficielles. Mais si les morsures n'offraient aucun danger, et si la douleur physique était presque nulle, le blessé, en revanche, subissait une torture morale qui changeait sa couche en un lit de charbons ardents.

— Pas plus de cœur qu'un poulet, disait-il lamentablement dans un accès de délire; je serai un couard toute ma vie.... Qu'on me donne une quenouille au lieu d'épée.... C'était si facile cependant; je n'avais qu'à faire comme mon oncle, prendre le loup à la gorge et l'étrangler; point du tout, je me laisse culbuter et saigner comme un vil mouton... Comment veut-on après cela que j'entre à Saint-Cyr?... Et Mme Caussade qui me voyait :.... qu'elle doit me mépriser! Poltron! femmelette! canaille que je suis!

Vers le soir, la fièvre de Félix diminua et son agitation parut se calmer. Servian qui le vit plus tranquille le quitta dans l'espoir qu'une nuit de sommeil achèverait de rétablir l'économie de cette jeune et ardente organisation. Le lendemain, dès le matin, il revint pour voir si la fièvre avait reparu; mais à son grand étonnement il trouva le lit vide. Félix était parti. Une lettre posée sur la cheminée et adressée à Servian apprit à celui-ci la cause de cette escapade.

« Mon cher oncle, disait l'adolescent, ne concevez aucune inquiétude de mon départ. Si je ne vous ai pas prévenu, c'est que je redoutais vos observations et surtout vos railleries. Sans doute vous auriez traité d'enfantillage le chagrin profond que me cause le souvenir de ma faiblesse d'hier. Plus j'y réfléchis et plus je sais qu'il m'est impossible de reparaître devant Mme Caussade et devant vous avant d'avoir prouvé que je ne suis pas indigne de votre estime. Cette preuve, je l'espère, ne se fera pas attendre; mais, je vous le répète, n'ayez aucune inquiétude, et croyez à mon inaltérable et respectueux attachement.

« FÉLIX. »

— Que prétend faire cet écervelé? se dit Servian après avoir lu ce billet, quelque sottise! Mais comment l'en empêcher? D'après le soin qu'il prend de me rassurer, je vois que son projet n'a rien de bien funèbre; il est donc inutile de courir après lui; dès demain, peut-être, il sera revenu; à vrai dire j'aimerais autant qu'il n'en fît rien. Au moment d'entrer à Saint-Cyr, la société d'une femme aussi séduisante qu'Estelle lui donne des idées romanesques tout-à-fait incompatibles avec des études sérieuses.

Cependant Servian ne chercha pas à dissimuler l'impression fâcheuse et triste que lui avait causée ce qu'il nommait l'inhumanité d'Estelle, et lorsqu'ils se rencontrèrent au salon, son regard froid et perçant apprit à la jeune femme qu'en ce moment elle avait en lui un juge sévère plutôt qu'un débonnaire adorateur.

Jeu bizarre de l'amour! à l'instant où Servian, révolté contre son idole, se promettait d'abjurer

un culte que condamnait sa raison, Mme Caussade sentait se réveiller dans son âme une affection assoupie depuis deux ans et qu'elle croyait anéantie. Servian, exposant sa vie pour sauver son neveu, avait pris inopinément à ses yeux les proportions martiales sans lesquelles l'homme le plus honnête, le plus vertueux, le plus spirituel même lui semblait indigne d'être aimé. La prudente conduite de Tonayrion et la faiblesse nerveuse de Félix donnaient un nouveau lustre à cet acte de courage que rendaient presque incroyables les souvenirs de la diligence attaquée. En rapprochant ces deux faits si dissemblables, Estelle ne savait plus à quelle opinion s'arrêter.

Par un de ces revirements simultanés dont les annales de la passion offriraient plus d'un exemple, l'homme de quarante ans et la jeune veuve avaient changé de rôle. A lui maintenant la froideur, la fierté, l'ironie; à elle la mansuétude, la retenue, la patience. Pour un observateur c'eût été un amusant sujet d'études que cette contre-partie, où la dignité masculine, longtemps subjuguée par le caprice féminin, prenait une éclatante revanche. Prévoyant peut-être un prochain retour de son amoureuse faiblesse, Servian se hâta de mettre à profit son mécontentement. Attaqué jusqu'alors, il devint agresseur à son tour. Tous les sarcasmes lancés par Estelle aux hommes efféminés furent renvoyés par lui aux femmes viriles. Il passa aux verges d'une moquerie impitoyable ces créatures amphibies qui abdiquent la grâce d'un sexe pour parodier l'énergie de l'autre; écuyères et chasseresses, nageuses et fumeuses; et celles qui ont une *armeria* pour boudoir, et celles qui assistent aux courses un carnet à la main, et celles qui s'intitulent lionnes, ne pouvant se donner pour tigresses; toute la race des amazones, en un mot, depuis l'Anglaise qui tente l'ascension du Mont-Blanc, jusqu'à l'Andalouse, qui crie: *Bravo toro!* quand le picadore tombe sanglant sur l'arène.

— Sans doute, Mars en jupon est ridicule; mais que dire de Vénus en bottes?

Ainsi conclut Servian.

Chose étrange, mais non inexplicable: au lieu de blesser Mme Caussade, le courroux de Servian lui plaisait. Depuis qu'elle le voyait irrité et prêt à la révolte, elle désirait son amour, et il lui paraissait attrayant de le ranger à l'obéissance. A mesure qu'il épanchait une ironie longtemps contenue, elle sentait se raviver son penchant pour lui, comme verdoie le gazon qu'arrose une pluie d'orage. Jamais elle ne lui avait trouvé le regard plus expressif, la voix si pénétrante, le maintien si fier, la parole si pleine d'énergie et d'autorité. Patient, doux et respectueux, naguère elle l'avait maltraité; moqueur et provoquant, elle l'écoutait avec une soumission qui ressemblait à de la tendresse.

Pendant deux jours continua cette réaction, à laquelle M. Herbelin et Tonayrion assistaient sans y rien comprendre. Le colonel était mieux au courant des manœuvres de l'art militaire que de celles de l'amour. A ses yeux la prise d'armes de Servian et le désarmement d'Estelle étaient deux énigmes également inexplicables.

Quoiqu'il eût promis à sa fille de la laisser libre dans le choix d'un mari, le colonel n'avait pas renoncé au désir d'avoir Servian pour gendre, et il ne se fit aucun scrupule de le tirer de la mauvaise voie où il le voyait engagé.

— Ah ça, sabre de bois! à quel jeu jouons-nous? lui dit-il en le prenant à part; avez-vous bientôt fini de mitrailler les amazones? C'est de l'adresse et de l'à-propos! vous pouvez vous en vanter. Ignorez-vous donc qu'Estelle n'a pas de plus grand plaisir que de monter à cheval et qu'elle tue un pigeon au vol?

— Je sais cela, répondit Servian.

— Et pour lui plaire, vous n'imaginez rien de mieux que de tirer sur elle à boulets rouges? La galanterie est nouvelle.

— Je n'ai pas la prétention de plaire à Mme Caussade.

— Mais du moins vous en avez le désir?

— Je ne l'ai plus, dit Servian d'un air froid.

— En êtes-vous certain? demanda le colonel avec un rire de bonne humeur; l'amour, si je m'en souviens, part moins vite qu'il n'arrive.

— Qui vous a dit que je fusse amoureux? Est-ce Mme Caussade?

— C'est elle-même, répondit M. Herbelin: pourquoi n'aborderais-je pas franchement la question? Entre d'anciens amis comme nous, toute diplomatie est de trop. Vous avez demandé ma fille en mariage?

— Et votre fille m'a refusé.

— Ce n'est pas là son dernier mot, je le parie.

rais d'après ce qui se passe depuis deux jours. Pour ce qui me regarde, je n'ai pas besoin de vous dire que je préférerais votre alliance à toute autre.

— Mon cher colonel, répondit Servian avec un sourire empreint de tristesse; je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. Croyez qu'il m'eût été bien doux de resserrer l'amitié qui nous unit en devenant votre gendre ou plutôt votre fils; mais cet espoir est une chimère dont je ne me berce plus. Vous dirai-je toute ma pensée? Oui, car manquer de franchise ce serait mal reconnaître la vôtre. Je trouve aujourd'hui que Mme Caussade a bien fait de refuser ma main.

— Bah! fit M. Herbelin d'un air étonné.

— Douée de qualités supérieures, Mme Caussade a le droit d'exiger de son mari futur un mérite éminent dont je me sens dépourvu. Elle rêve un idéal héroïque près duquel un homme de quarante ans, réfléchi, positif et peu enthousiaste, doit faire, j'en conviens, une triste figure. Il lui faudrait un amadis et non un prosaïque propriétaire campagnard qui n'a pas le moindre goût pour la chevalerie errante. Je cède donc la place à M. Tonayrion. Comment essaierais-je de joûter contre cet irrésistible paladin? Si vous avez des commissions pour Paris, préparez-les; je partirai demain soir. J'espère, colonel, que nous n'en serons pas moins bons amis.

— Diable! il est blessé au vif, se dit M. Herbelin lorsque Servian l'eut quitté; quel ton de persiflage! quel air d'ironie! Elle l'a poussé à bout; et ma foi je le comprends: bien d'autres à sa place n'auraient pas eu tant de patience.

Sans délai, le colonel chercha sa fille, qu'il trouva seule dans le jardin.

— Tu n'auras pas besoin de congédier Servian, comme tu en avais l'intention, lui dit-il d'un air bourru.

— Pourquoi cela? dit Estelle.

— Parce qu'il part demain.

Mme Caussade baissa la tête avec une expression de rêverie; elle la releva au bout d'un instant et regardant malicieusement son père:

— Êtes-vous bien sûr qu'il parte demain? lui dit-elle.

— Est-ce toi qui l'en empêcheras?

— Me le défendez-vous?

— Réponds-moi d'abord. Est-ce toi qui l'empêcheras de partir?

— Si je veux.

— Mais voudras-tu?

— Oui, dit Estelle d'un ton si résolu, que le colonel, à la tête de son régiment, n'eût pas trouvé pour commander un accent plus ferme et plus impérieux.

— Ah! madame la capricieuse, répondit-il après être resté muet un instant, il paraît que nous nous ravisons. Je te préviens qu'il est un peu tard, et que Servian, que je quitte, m'a paru sentimental comme un boulet de douze.

— Ne suis-je pas votre fille? dit-elle, et croyez-vous qu'un boulet me fasse peur?

— Tachez de vous accorder, reprit le colonel en la regardant d'un œil de complaisance; tu sais bien que je ne demande qu'à signer le contrat.

— Le contrat! comme vous y allez! C'est la paix qu'il faudrait signer avant tout, et je ne suis pas même sûre d'y être décidée. S'il s'humiliait bien, nous verrions; mais il est si orgueilleux avec son air modeste!

— Le voici précisément qui entre dans le jardin.

— Qui? le boulet de douze? dit Estelle en riant; j'ai bien peur, je vous assure, et bien envie de me sauver.

— C'est-à-dire que tu as bien envie que je m'en aille?

La jeune femme sourit d'un air fin et ne répondit pas.

— Allons! allons! je comprends, reprit le colonel en hochant la tête avec bonhomie; vous n'êtes pas des enfants et l'on peut vous laisser seuls. Je vais chercher Tonayrion et le mener jouer au billard. Vois si je suis un bon père!

M. Herbelin s'éloigna en disant ces mots. Un instant après, Estelle et Servian se rencontrèrent par un de ces hasards qui n'arrivent qu'à ceux qui les cherchent.

X.

Pour donner à son ancien amant le temps d'approcher, sans compromettre toutefois sa dignité de femme, Estelle s'était arrêtée devant un massif de dahlias, dont elle examinait les variétés avec une attention qui eût fait honneur à un amateur d'horticulture. Servian, à qui elle affectait de tourner le dos, se trouva près d'elle sans qu'elle se fût retournée au bruit de ses pas.

— Ah! c'est vous! dit-elle en jouant l'étonne

ment; vous cherchez mon père? Il était ici tout à l'heure.

— Je l'ai quitté moi-même il y a peu de temps, répondit Servian; ce n'est pas lui que je cherchais, c'est vous, madame.

— Moi! vous me surprenez, en vérité, reprit la jeune femme. Que me voulez-vous?

— Prendre vos ordres pour Paris.

— Vous partez?

— Demain, madame.

— Et quand reviendrez-vous!

— Le jour de votre mariage avec M. Tonayrion, si toutefois vous daignez m'y inviter.

Estelle appuya son coude droit sur sa main gauche, et pinça la fossette de son menton entre deux doigts mignons et potelés. Dans cette attitude coquette, les épaules gracieusement arrondies et la tête penchée en avant, elle arrêta sur son ancien amant un de ces regards à fond de cœur, contre lesquels il n'est point de parade efficace.

— C'est avec cette froideur que vous parlez de mon mariage! lui dit-elle d'un air de reproche.

— Aimeriez-vous mieux m'en entendre parler avec douleur, comme j'ai eu la faiblesse de le faire l'autre jour?

— Peut-être, reprit-elle avec un sourire frère de son regard.

— Permettez-moi de vous refuser cet amusement; je ne doute pas que le chagrin d'un cœur qui vous fut dévoué ne vous parût un agréable accompagnement à votre bonheur, mais, pour jouer le rôle d'amant malheureux, il me manque aujourd'hui une chose essentielle.

— L'amour?

— Peut-être, dirai-je à mon tour.

— Vous n'en êtes pas sûr? fit-elle en souriant.

— Je ne le sais plus quand vous me regardez ainsi; mais loin de vous, — et bientôt je serai loin de vous, — le charme se dissipe et fait place à la raison.

— Que vous dit-elle de moi, cette belle raison? demanda Mme Caussade avec une provoquante mutinerie; c'est un miroir où nous autres femmes nous n'avons guère l'habitude de nous regarder. Ne me flattez pas. M'y voyez-vous bien laide, bien affreuse, bien abominable?

En parlant ainsi, Estelle parut si charmante à Servian, qu'au lieu de répondre, il s'oublia au plaisir de la regarder.

— Mais parlez donc! reprit-elle; votre silence me ferait croire que vous n'osez pas me dire ce que vous pensez de moi.

— Je ne l'ose pas en effet, répondit-il en souriant d'un air mélancolique.

— Eh bien! alors c'est moi qui vais faire mon portrait. Je suis une femme étourdie, capricieuse, extravagante, méchante, cruelle et barbare; tout cela, parce que l'autre jour ayant eu peur du loup, il m'est arrivé de ne pas bien tenir mon mouchoir.

— Péché avoué est à moitié pardonné, dit Servian d'un ton froid.

— Un demi-pardon ne me suffit pas, répondit Estelle avec un irrésistible accent de douleur; je veux votre pardon tout entier, le vôtre, entendez-vous? peu m'importe l'opinion des autres. Oui, j'ai eu tort; je me suis conduite comme une enfant, comme une folle! J'aurais mérité qu'on me jetât dans la fosse après mon mouchoir. Mais pour reconnaître ma faute, je n'avais pas besoin que vous me la fissiez si durement sentir. La blessure de M. Félix et le danger auquel vous vous êtes exposé ne m'avaient-ils pas assez punie? Parce que je n'ai pas toujours une très bonne tête, s'ensuit-il que j'aie un mauvais cœur? Que vous avez été sévère pour moi! Vous m'avez dit des mots si mordants, si amers, que plus d'une fois j'ai eu peine à retenir mes larmes.

— Est-ce que vous pleurez quelquefois? dit Servian, qui, pour fermer son cœur à l'indulgence près d'y entrer, essaya de le cuirasser d'ironie.

— Mais quelle idée avez-vous donc de moi? reprit Mme Caussade avec impatience; parce que j'ai de la gaîté, ou si vous aimez mieux, de l'étourderie dans le caractère; parce que me portant à merveille, je ne parle jamais de ma migraine, de mes gastrites, ou de mes maux de nerfs; parce que je ne passe pas ma journée sur une causeuse à faire les petites minauderies des femmes qui cherchent à se rendre intéressantes; parce que j'aime l'exercice, le grand air, le mouvement, toutes choses nécessaires à ma santé; car, s'il me fallait vivre dans une boîte à coton, je mourrais; parce qu'enfin je monte à cheval quelquefois, et c'est là, je crois, mon grand crime à vos yeux, vous vous figurez que je suis une es-

pèce de hussard en jupon. Savez-vous que vous êtes bien hardi et qu'à mon tour j'aurais le droit de me fâcher? Apprenez, monsieur, que je n'ai aucun des défauts que vous tournez en ridicule depuis deux jours. Vous vous êtes cru bien méchant, vous n'avez été qu'injuste. Pas une de vos railleries ne saurait m'atteindre. Je ne fume pas, je ne nage pas, je ne sais pas faire des armes, je n'ai jamais parié aux courses; en un mot, je ne suis pas lionne le moins du monde; je suis une femme, entendez-vous, tout ce qu'il y a de plus femme.

— Vous êtes un ange quand vous voulez, dit Servian avec une moquerie où perçait la tendresse; pourquoi ne le voulez-vous pas toujours?

— Ce serait ennuyeux à la longue, repartit Estelle en riant; les vertus mêmes ont besoin de variété, et d'ailleurs je connais trop la faiblesse de mon mérite pour viser à la perfection. Mais il me semble que nous avons fait bien du chemin sans nous en apercevoir. De quoi parlions-nous? De votre départ? Vous êtes donc décidé à nous quitter demain?

Le regard qui accompagna ces paroles acheva de vaincre Servian.

— Dites-moi la vérité, répondit-il d'une voix émue : est-il possible que vous épousiez M. Tonayrion?

—Lui ou un autre, qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Un autre serait peut-être digne de vous; mais lui! comment, douée d'une pénétration si vive, n'avez-vous pas encore deviné la déplorable indigence cachée derrière ces dehors fastueux?

— Propos de rival. Avouez que vous êtes jaloux de M. Tonayrion, et, à mon tour, je répondrai franchement à votre demande.

Jusqu'alors, au lieu de provoquer l'éclaircissement qu'il désirait obtenir, Servian avait suivi l'entraînement de la conversation; les dernières paroles d'Estelle le remirent sur la voie.

— Il ne peut exister de rivalité que là où il y a des espérances, et comment pourrais-je encore en avoir? dit-il avec un accent de résignation; n'ai-je pas commis un forfait terrible qui m'a perdu pour toujours à vos yeux?

— Ah! mon père a fait des siennes, dit vivement la jeune femme; il me le paiera. Voyons que vous a-t-il dit?

—Une énigme dont je venais chercher le mot. Je suis coupable, voilà tout ce que j'ai appris; mais en quoi! mais comment? je l'ignore. Pourtant, dans aucun pays civilisé, on ne condamne un accusé sans lui laisser les moyens de se défendre; permettez-moi d'invoquer ce principe de justice. Que me reprochez-vous, madame? quel est mon crime? qu'ai-je fait?

Depuis deux jours Mme Caussade désirait cette explication autant que pouvait le faire Servian lui-même; mais en se trouvant interpellée à l'improviste d'une manière aussi précise, elle éprouva un sentiment d'embarras qui la rendit muette un instant.

—Vous avez raison, dit-elle enfin, en reprenant son assurance; il n'est rien de tel que la franchise. D'ailleurs, voilà bien longtemps que nous sommes au chapitre de mes défauts; à votre tour d'être sur la sellette. Sachez donc.....

En ce moment Estelle aperçut à peu de distance Tonayrion qui venait à eux.

— Quel ennui! dit-elle en interrompant sa phrase; mon père ne l'a donc pas mené jouer au billard?

—De grâce, s'écria Servian, un mot encore! vous avez le temps avant qu'il soit ici.

—Un mot ne suffirait pas; mais nous reparlerons de cela.

—Bientôt, n'est-ce pas? aujourd'hui?

—Il est trop tard : il faut rentrer, et au salon ce sera impossible.

—Demain, alors? je vous en supplie, demain.

—Ne savez-vous pas que je vais tous les matins me promener dans la forêt, près de la fosse du Cosaque?

L'importun était à deux pas et Servian ne put répondre que par un regard.

Le lendemain matin Mme Caussade, fidèle à sa promesse, se dirigea d'un pas léger et d'un cœur ému vers le lieu fixé pour le rendez-vous. Par un sentiment de vague inquiétude qu'une femme en pareil cas éprouve presque toujours, quelle que soit son innocence, elle se retourna souvent en traversant le parc. Au moment d'en sortir par un petit pont jeté sur le fossé non loin de la tombe du Cosaque, elle regarda en arrière une dernière fois et crut reconnaître Raoul Tonayrion dans un

homme qui disparut aussitôt à travers les arbres. Vivement blessée de cette espèce d'espionnage, elle fut sur le point de retourner sur ses pas, afin de donner une leçon de convenance à l'indiscret qui se permettait ainsi de la suivre; mais elle réfléchit que pendant ce temps Servian pourrait l'attendre et croire qu'elle manquait à sa parole. Cette considération fit taire son mécontentement; elle essaya de se persuader qu'elle s'était trompée et que l'homme qu'elle avait aperçu était un des domestiques de la maison; à demi rassurée, elle traversa rapidement le fossé et se trouva bientôt dans une clairière tapissée d'un doux gazon et parsemée de quelques arbres séculaires, lieu agreste et retiré qu'elle choisissait ordinairement pour le but de ses promenades.

Depuis près d'un quart d'heure Mme Caussade marchait dans la clairière. Deux fois elle en avait fait le tour, en plongeant au fond de tous les sentiers qui venaient y aboutir un regard où commençait à s'allumer l'impatience. Déjà elle accusait Servian d'inexactitude, péché impardonnable, car il blesse l'amour-propre.

—Je lui ai cependant bien dit derrière la tombe du Cosaque, pensait-elle, il est impossible qu'il n'ait pas compris. Aurait-il la présomption de vouloir se faire attendre?

Au moment où elle méditait sur cette pensée avec un courroux naissant, derrière elle un bruit soudain attira son attention.

—Le voici, dit-elle.

Au lieu de Servian, Estelle aperçut à quelques pas trois hommes en blouses, armés de gourdins et terriblement barbus, trois figures patibulaires dont la rencontre en un lieu si désert eût fait rebrousser chemin à l'homme le plus intrépide. Malgré ses inclinations chevaleresques, Estelle éprouva une frayeur horrible et essaya de fuir; mais aussitôt les trois brigands se précipitant sur elle la retinrent dans leurs bras, et pour étouffer ses cris lui appliquèrent sur la bouche un foulard en fort bon état, qu'ils avaient sans doute volé. A demi morte d'effroi, Mme Caussade se débattit comme l'agneau sous la dent d'un loup, mais en dépit de ses efforts elle se sentit entraînée ou plutôt emportée par ces audacieux malfaiteurs.

En ce moment, un homme que la providence semblait amener là tout exprès pour empêcher ce rapt odieux, Raoul Tonayrion en personne, sortit du taillis et accourut, fier comme le dieu Mars. Quoiqu'il fût sans armes, et qu'outre leurs bâtons les brigands, à sa vue, eussent tiré des poignards, il se jeta sur eux avec une admirable furie, arracha le gourdin du premier qui lui tomba sous la main, et, seul contre trois, engagea une lutte que l'inégalité rendait héroïque. Pendant quelques instants la forêt retentit du cliquetis des bâtons qui s'entrechoquaient, frappaient, se relevaient, retombaient dru et menu comme la grêle; mais bientôt les malfaiteurs, roués de coups en apparence, commencèrent à reculer devant leur terrible adversaire; puis, leur retraite se changea en déroute; ils lâchèrent pied honteusement en rengainant leurs poignards.

Après les avoir un instant poursuivis, Tonayrion revint près de Mme Caussade, qui, pendant le combat, était demeurée sans mouvement, sans voix et presque sans haleine.

—Ne craignez rien, madame, lui dit-il en s'essuyant le front par un geste fort noble; ces misérables ne reviendront pas, c'est moi qui vous le jure. Si vous n'étiez pas là je les aurais châtiés un peu plus vertement. Mais cette scène vous a effrayée; vous êtes pâle et tremblante, souffrez que je vous ramène chez vous.

Estelle accepta machinalement le bras de Raoul, qui reprit d'un air d'exaltation:

—Ah! ce jour est le plus beau de ma vie! il y a longtemps que je brûle du désir d'affronter un péril qui vous prouve mon amour! Non que je fasse à ces brigands l'honneur de les compter pour un danger sérieux! Pourquoi n'étaient-ils que trois? pourquoi n'avaient-ils que des bâtons et des poignards? que n'ai-je été blessé, tué sous vos yeux! peut-être alors regretteriez-vous de m'avoir si cruellement traité l'autre jour!

Le courage de Tonayrion venait d'éclater d'une manière si manifeste que Mme Caussade fut forcée de reconnaître qu'elle avait été injuste à son égard. Offensée d'ailleurs de l'inexplicable conduite de Servian, elle sentit que le meilleur moyen de le punir était de recevoir en grâce son rival. Sous l'influence d'un secret courroux, elle établit entre ses deux amants un parallèle qui selon l'usage tourna au désavantage de l'absent. Auprès de trois brigands vaincus, quoique armés jusqu'aux dents, quel exploit vulgaire, en effet, qu'un loup étranglé! Servian manquait au ren-

dez-vous, Tonayrion redevint un héros comme devant.

— Vous m'avez sauvé la vie! lui dit-elle en s'appuyant sur son bras avec un abandon où le penchant avait moins de part que le dépit.

— Madame, répondit Raoul du ton le plus pathétique, après un pareil mot, c'est ma vie qu'il faut prendre si vous ne me permettez pas de vous la consacrer!

— Je donnerais tout au monde, se dit Estelle, pour qu'il nous vît en ce moment. Et, sur cette réflexion charitable, elle mit dans sa démarche un redoublement de coquetterie propre à désespérer, en cas de rencontre, le cœur de son ancien amant.

Il, c'est-à-dire Servian, était beaucoup plus près que ne croyait Mme Caussade. Il était arrivé à l'entrée de la clairière au moment où finissait le combat. En voyant revenir Tonayrion près d'Estelle, pour qui le danger n'existait plus, il se mit à la poursuite des malfaiteurs, et comme ils fuyaient dans des directions différentes, il s'attacha aux pas de celui dont il se trouvait le plus rapproché. Le voleur courait bien, mais Servian courait mieux. Sur le point d'être atteint, le premier se retourna tout-à-coup et levant son gourdin :

— Un pas de plus, je t'assomme! s'écria-t-il d'une voix essoufflée.

Au lieu de tenir compte de cette menace, Servian fondit sur le brigand et lui porta en plein visage un coup de poing si rudement appliqué qu'il l'envoya tomber à six pas en arrière. Sans lui laisser le temps de se relever il lui arracha son bâton, s'empara d'un poignard qui sortait à demi d'une poche de sa blouse et pour s'assurer de sa personne le saisit par la barbe. Coup de théâtre imprévu! cette barbe rousse et touffue lui resta dans la main, et il aperçut un visage qui eût été complétement imberbe sans une mince moustache rougie par le sang qui sortait des narines et de la bouche du voleur.

— Sacrebleu! dit celui-ci en revenant de son étourdissement, vous auriez pu frapper moins fort. Me prenez-vous pour un bœuf?

— Lève-toi, répondit Servian, qui mit dans sa poche comme pièce de conviction le poignard et la barbe postiche.

L'homme en blouse obéit.

— Maintenant marche devant moi, reprit Servian; surtout n'essaie pas de t'échapper; au premier mouvement à droite ou à gauche, je te casse la tête avec ton bâton.

— Ah çà! expliquons-nous, dit le voleur en tirant de sa blouse un foulard dont il essuya le sang qui inondait son menton; pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît?

— Pour un brigand dont les prochaines assises feront justice.

— Les assises! rien que ça! merci. Sachez que je ne suis pas plus voleur que vous.

— C'est bon. Tu t'expliqueras devant le juge d'instruction; en attendant, marche!

— Mon cher monsieur, vous commettez l'erreur la plus déplorable. Faites-moi le plaisir de me regarder, et dites si j'ai l'air d'un voleur.

En parlant de la sorte, le jeune homme en blouse mit sous les yeux de son interlocuteur deux mains dont la netteté attestait des soins de toilette que dédaignent assez généralement les détrousseurs de grand chemin. Loin de désarmer Servian, ce mode de justification alluma son courroux.

— Si vous n'êtes pas un voleur, il s'agissait donc d'un rapt, répondit-il en fronçant le sourcil; je ne crois pas qu'une pareille excuse améliore votre position devant la justice.

— Ni rapt ni vol, je vous jure; mais une de ces plaisanteries qu'entre hommes...

— Assez. Je ne suis pas votre juge mais votre gardien... Voleur ou non, marchez!

Au même instant il le saisit au collet et le poussa en avant. L'homme à la blouse essaya de résister, mais une secousse vigoureuse qui le renversa net une seconde fois lui fit comprendre que sous la main de son rude adversaire, il était l'étourneau sous la griffe de l'épervier.

— Ne m'assommez pas, gendarme que vous êtes! s'écria-t-il à la vue du bâton levé sur lui; puisqu'il est clair que vous êtes le plus fort, je m'exécute; mais, foi d'homme d'honneur, vous paierez cher cette avanie. Si jamais je vous rencontre sur le trottoir du boulevard, je vous promets une paire de soufflets de première qualité.

Au lieu de répondre à cette menace, Servian aida le voleur équivoque à se relever, et le tirant d'une main ferme, il le contraignit de prendre, fort à contre-cœur, le chemin de la maison du colonel.

XI.

Dans d'autres circonstances, l'étrange attentat dont Mme Caussade venait d'être l'objet, eût captivé son imagination romanesque. Le danger passé, elle y eût songé longtemps avec émoi et peut-être avec plaisir; mais en ce moment l'impression qu'elle avait éprouvée au pouvoir du ravisseur inconnu, s'évanouit dès qu'en eut cessé la cause. Aux angoisses de la terreur succédèrent immédiatement les perplexités du doute le plus embarrassant.

— Vous autres, hommes, vous êtes bien extraordinaires, dit-elle tout-à-coup à Tonayrion qui, debout devant le fauteuil où elle s'était assise en rentrant dans le salon, profitait de la position admirable que lui avaient conquise ses récents exploits, pour tenter une attaque décisive contre le cœur de la jeune et riche veuve.

— Qu'y a-t-il d'extraordinaire à ce qu'on meure d'amour pour vous? répondit le beau Raoul, déterminé à ne laisser rompre par aucune digression incidente le fil de sa harangue passionnée.

— Vous ne me comprenez pas, reprit Estelle avec impatience, je veux dire que les hommes me paraissent avoir bien peu de suite dans le caractère. On parle de notre humeur variable, mais qu'est-ce que c'est que cette mobilité auprès de leur inconséquence! Braves un jour, poltrons le lendemain, que croire d'eux en définitive?

—Dois-je prendre pour moi cette observation? dit Raoul en riant d'un rire un peu forcé.

— Prenez-en la moitié.

— Pourquoi la moitié?

— Parce que vous êtes le second en qui je remarque ces contradictions inexplicables.

— Le second... c'est-à-dire qu'il y a un premier; puis-je le connaître?

— C'est inutile, répondit Mme Caussade en inclinant la tête d'un air rêveur.

Tonayrion se mordit les lèvres avec un certain dépit, puis il se dit que le moment serait mal choisi pour éprouver ou manifester de la jalousie, et il reprit sa péroraison sentimentale au point précis où elle avait été interrompue.

— Oui, madame, je vous aime, dit-il en tirant de sa poitrine les accents les plus pathétiques, la passion que vous m'avez inspirée a pris un degré d'ardeur et d'intensité qui ne me permet plus de vivre dans l'incertitude; c'est que je souffre trop, voyez-vous, dévoré que je suis, nuit et jour, par les flammes de cette torture si chère! Oh! oui, je souffre trop, continua le beau Raoul les yeux au plafond et la main droite sur le cœur; de grâce, ayez pitié de votre victime! décidez de mon sort par un seul mot... Madame... Estelle... un mot, je vous en supplie... je vous le demande à genoux... Si vous avez encore la cruauté de vous taire, du moins tournez vers moi vos beaux yeux, qu'un regard m'apprenne ce que votre bouche refuse de me dire... Estelle! un seul regard. Oh!...

— Levez-vous donc, monsieur, répondit tranquillement Mme Caussade; n'entendez-vous pas qu'on vient?

Avant que Tonayrion eût obéi, la porte du salon fut ouverte et Servian parut. Un instant arrêté sur le seuil, il examina d'un regard perçant la contenance de la jeune femme et celle de son rival. Le calme de l'une contrastait tellement avec l'ébouriffement de l'autre, qu'il se sentit rassuré presque aussitôt qu'ému.

— Madame, dit-il en s'approchant, à voir votre air serein, on ne se douterait pas que vous venez d'échapper à un infâme guet-apens.

— Grâce à monsieur, répondit Estelle en désignant Raoul par un regard qui s'arrêta ensuite sur Servian avec une expression de froide indifférence.

— Un de ces misérables a été arrêté, reprit ce dernier.

— Arrêté! s'écria Tonayrion.

— Par qui? demanda la jeune femme.

— Par moi.

— Vous étiez donc là? reprit Mme Caussade dont la physionomie s'adoucit aussitôt.

— Oui, madame, dit Servian en accompagnant ces paroles d'un regard qui acheva de lui obtenir son pardon.

— Et au lieu de venir à mon secours, repartit Estelle avec enjouement, vous vous êtes amusé à poursuivre ces voleurs?

— Ils se sauvaient, vous ne couriez donc plus aucun danger.

— Vous avez amené ici votre prisonnier?

— Oui, madame, et je viens voir si vous êtes assez bien remise de l'émotion que vous avez dû éprouver, pour qu'il puisse être, sans inconvénient, amené en votre présence.

— A quel propos cette confrontation? dit le beau Raoul d'un air singulier.

— Cet homme demande instamment à être con-

duit devant madame. Il est sûr, dit-il, qu'elle lui accordera sa grâce.

— Quelle absurdité! reprit Tonayrion; il est impossible que madame se retrouve en face de ce misérable. Je vais lui parler.

— En quoi cette entrevue est-elle impossible? dit Estelle, dont la curiosité et l'intérêt s'étaient soudain éveillés à l'idée de voir comparaître devant elle un des brigands qui lui avaient causé une si belle terreur; mon père est sorti; c'est moi, ne vous en déplaise, monsieur, qui suis ici le pouvoir, et je ne vois pas pourquoi je me refuserais le petit plaisir de faire acte d'autorité en mandant cet homme devant mon tribunal. Qu'il vienne.

— Mais, madame, objecta Tonayrion, ne craignez-vous pas que la vue de ce coquin ne vous fasse éprouver une émotion?...

— Que pourrais-je craindre entre vous et M. Servian? reprit la jeune veuve. Non, c'est décidé, faites-le venir; j'ai toujours désiré de voir en face un voleur, et dans la forêt j'avais trop peur pour bien voir.

Sans égard pour l'opposition manifestée par son rival, Servian sortit du salon, où il revint un instant après suivi de l'homme en blouse que gardaient à vue deux domestiques. En entrant, le voleur échangea un rapide regard avec Tonayrion, s'inclina poliment devant Mme Caussade, et se tournant ensuite vers Servian, il lui désigna de l'œil les domestiques arrêtés à la porte.

— Ces messieurs me semblent de trop, dit-il d'une voix assurée : j'ai l'habitude de ne jamais rien dire devant la livrée. Faites-moi le plaisir de les renvoyer à l'antichambre. Je ne suis pas malfaisant le moins du monde, je vous jure; d'ailleurs, ne savez-vous pas qu'à vous seul vous valez au moins six gendarmes?

Servian fit un signe aux domestiques, qui sortirent du salon et en fermèrent la porte.

Le voleur salua de nouveau Mme Caussade avec un air d'aisance qui contrastait singulièrement avec son costume et sa condition présumée.

— Madame, lui dit-il, la manière dont je me présente devant vous est si extraordinaire, que je dois d'abord vous prier d'agréer mes humbles excuses pour cette violation manifeste de toutes les lois du décorum.

— Mais cet homme n'est pas un de ceux qui m'ont attaquée, dit Estelle, qui, depuis l'entrée du brigand, l'examinait avec une sorte de désappointement; ils avaient tous trois des barbes effroyables.

— Voici celle de monsieur, dit Servian en tirant de sa poche la barbe postiche.

Cet incident inattendu rendit plus vif encore l'intérêt qu'Estelle prenait à cette scène.

— Un déguisement, s'écria-t-elle; mais c'est donc un roman?

— Un vrai roman, madame, dit le brigand avec un sourire aimable; le rôle que j'y joue ne s'annonce pas, j'en conviens, sous des couleurs très avantageuses, mais l'héroïne a tant d'attraits que j'ose attendre d'elle un peu d'indulgence. Il est impossible qu'on ne soit pas bonne lorsqu'on est si belle!

Mme Caussade regarda tour à tour, d'un air émerveillé, ce voleur au langage académique, Servian, dont la physionomie annonçait une application pénétrante, et Tonayrion, qui, malgré ses efforts pour paraître impassible, semblait éprouver une inquiétude inexplicable.

— Y comprenez-vous quelque chose? dit-elle en s'adressant à Servian.

— Si je disais oui, je me vanterais, répondit-il; mais M. Tonayrion pourrait peut-être vous donner le mot de cette énigme.

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, monsieur, fit le beau Raoul en piétinant sans s'en apercevoir, comme si le parquet lui eût brûlé la plante des pieds.

— Monsieur a raison, dit le voleur; à quoi bon prolonger un imbroglio qui désormais n'a plus de but? Pour ma part, je le déclare, je suis ami dévoué, mais jusqu'au cachot exclusivement. Ma barbe est déjà tombée, au masque maintenant. Allons! Tonayrion, exécute-toi de bonne grâce et commence par me présenter à madame d'une manière un peu moins irrégulière.

— Ce misérable est fou! s'écria Tonayrion en lançant au voleur un regard foudroyant.

— Fou! répéta celui-ci sans s'émouvoir; c'est toi, mon cher, qui me parais étonnant. Sais-tu que monsieur, qui pense à tout, a envoyé chercher des gendarmes, et prétends-tu que je me laisse traîner en prison les menotes aux mains? Pylade eût à peine souffert cela pour Oreste, et quoique tu sois près de tomber en convulsion

comme Oreste, sache que je ne suis point Pylade.

— Vous voyez bien que ce malheureux a perdu la tête, reprit le beau Raoul en s'adressant à Estelle d'un air effaré; permettez que je le fasse sortir.

— Il n'est pas fou le moins du monde, répondit Mme Caussade, dont la curiosité se trouvait portée au plus haut degré; expliquez-vous librement, continua-t-elle en se tournant vers l'homme en blouse.

— Tu as beau me lancer des regards exterminateurs, reprit celui-ci sans se laisser imposer par la pantomime furieuse de Tonayrion; il y a force majeure; les gendarmes arrivent et une plus longue discrétion serait une stupidité. Veux-tu me présenter à madame, oui ou non? Non, n'est-il pas vrai? Eh bien! voici une petite lettre qui va me servir de recommandation.

Le voleur tira de sa poche un papier qu'il présenta respectueusement à Estelle. En apercevant ce billet Tonayrion se précipita pour le saisir; mais Servian, qui suivait ses moindres mouvements, le prévint par un geste rapide.

— Tout beau, monsieur! dit ce dernier en remettant le papier à Mme Caussade.

Le beau Raoul laissa échapper un sifflement de rage et leva le poing comme pour pulvériser tout ce qui se trouvait devant lui; ce geste frénétique aboutit sans effusion de sang à la casquette qu'il avait posée sur une table au moment le plus chaud de la déclaration.

— Cluzel, tu es un infâme! s'écria-t-il en s'adressant au voleur; mais rappelle-toi que tu auras ma vie ou que j'aurai la tienne.

Cela dit, il se précipita hors du salon.

- Depuis quand te bats-tu? lui cria Cluzel en haussant les épaules.

Estelle et Servian s'entre-regardèrent en silence, elle fort émue, lui souriant.

— Lisez-moi cette lettre, lui dit-elle enfin; tout ceci me tourne la tête.

Servian prit le billet dont il lut d'abord l'adresse :

— M. Frédéric Cluzel, 26, rue Chantereine, Paris.

— C'est moi-même, dit le voleur qui salua gravement.

— « Mon cher Cluzel, poursuivit Servian, en passant de la suscription au corps de la lettre; au reçu de la présente tu convoqueras Ballard et Salvetat, aux termes de l'article 4 de notre association don-juanique et méphistophélitique. Pour le quart d'heure, c'est à moi qu'il faut faire la courte échelle, toute autre affaire cessante. Voilà la chose. J'ai découvert depuis quelques mois, par devers la forêt de Compiègne, une jeune, spirituelle et charmante veuve qui, ces qualités à part, possède, à peu de chose près, le million de rigueur. Je destine cette aimable personne à l'honneur de devenir Mme Tonayrion, mais pour cela il est indispensable que je lui sauve la vie ou l'honneur, quelque chose enfin dans ce goût-là; c'est son idée! En sa double qualité de veuve et d'héritière, elle est capricieuse en diable, et j'ai vu le moment où pour me permettre d'aspirer à sa main, elle exigerait que j'apprisse à danser sur la corde raide; enfin j'espère en être quitte pour la sauver une bonne fois de quelque danger bien épouvantable. Or, comme les dangers sont rares, il s'agit d'en arranger un qui me porte tout droit dans le port du *conjungo*. Le drame est écrit, il n'y a plus qu'à le lire aux acteurs. Or, écoutez et applaudissez. — Mercredi prochain, à neuf heures du matin, toi ainsi que les susdits Salvetat et Ballard vous vous trouverez au carrefour du Trieul, à un quart de lieue de la route de Compiègne; Ballard, qui est chasseur, connaît la place. — Costume: blouses déchirées, barbes formidables, physionomies de Robert-Macaire, gourdins et poignards. — Je parie que tu as déjà deviné. — Entre autres habitudes guerrières, ma future épouse se promène tous les matins dans la forêt, et passe invariablement au lieu indiqué. Vous voilà tous trois à l'affût; le gibier en cornette arrive; vous vous précipitez sur lui de l'air le plus brigand qu'il vous sera possible d'imaginer. si vous avez perdu la veille à la roulette, votre jeu n'aura que plus de naturel. Je me trouve là providentiellement, et je fonds sur vous sans armes; l'un de vous aura la bonté de se laisser désarmer. Ici grand combat, à outrance! *On ne tape pas sur les doigts*, comme dit la caricature de Charlet. Surtout n'oubliez pas de dégaîner vos poignards et de me les mettre sous la gorge; les femmes estiment singulièrement le poignard! Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'à la fin vous êtes vaincus ignominieusement, chacun son tour. Vous fuyez, le drame est joué et le reste me regarde. A trois

mois la noce; vous y êtes invités d'avance. La présente n'étant à d'autres fins, je prie Dieu, mes chers dévorants, qu'il vous ait en sa sainte garde. — *L'union fait la force.* TONAYRION.»

Pendant cette lecture, Mme Caussade avait rougi à plusieurs reprises; à la fin, au lieu de faire aucune observation, elle demeura silencieuse, la tête baissée et l'air confus.

— Cette lettre vous a été adressée par M. Tonayrion? demanda Servian en regardant fixement le faux voleur.

— C'est bien son écriture, dit Estelle sans lever les yeux.

— Pour détruire les soupçons qui pèsent sur moi, répondit Cluzel, il est nécessaire que j'explique plusieurs passages de cette lettre qui ont pu vous paraître obscurs. Nous avons formé, quelques-uns de mes amis et moi, une association du genre de celle dont parle Balzac dans l'*Histoire des Treize*.

— Les dévorants! interrompit Mme Caussade, qui, bien qu'elle n'eût pas encore trente ans, savait par cœur les ouvrages du célèbre écrivain.

— Précisément, madame, Tonayrion est un dévorant, je suis un dévorant; il est vrai qu'à ce métier nous n'avons guère dévoré l'un et l'autre que notre fortune. Tonayrion, à ce que vous venez de voir, avait trouvé un moyen fort agréable de rétablir la sienne; soumis aux règles de notre association, j'ai dû le servir, et j'avoue que je l'aurais fait jusqu'au bout, si le soin de mon honneur ne m'eût forcé de rompre le silence; mais, je vous prends pour juge, madame, pouvais-je me résigner à passer plus longtemps devant vous pour un misérable voleur?

Au lieu de répondre, la jeune veuve regarda Servian, qui comprit le sens de ce signe muet.

Vous pouvez vous retirer, dit-il à Cluzel d'un air sérieux, madame veut bien ne voir dans votre conduite qu'une étourderie que votre jeunesse rend excusable, mais qui en se renouvelant mériterait un châtiment sévère. Les exploits de Lovelace ne sont pas de notre âge; aujourd'hui leur moindre punition serait le ridicule, ne l'oubliez pas.

Il ouvrit la porte, et s'adressant aux domestiques qui étaient restés en faction dans la pièce en avant du salon:

Laissez sortir monsieur, leur dit-il.

Au lieu de s'empresser de profiter de la liberté qui lui était rendue, Cluzel regarda Mme Caussade d'un air assez ému.

— J'accepte la qualification d'étourdi, lui dit-il, mais je serais désespéré que vous me prissiez pour un malhonnête homme. Quand je pense que je vous ai fait peur, j'ai envie de me battre. Je vous en prie, madame, au nom de votre beauté, soyez généreuse; dites-moi que vous me pardonnez et que si le hasard me rapproche de vous dans le monde vous ne me traiterez pas en paria.

— Je vous pardonne, répondit Estelle, qui, en voyant l'air humilié de l'ex-brigand, ne put s'empêcher de sourire; tenez, reprenez votre vilaine barbe et partez bien vite avant que les gendarmes arrivent.

Cluzel la remercia d'un regard reconnaissant, et se tournant ensuite vers Servian:

— Réflexion faite, lui dit-il, ce n'est pas un soufflet, c'est un coup de poing que vous m'avez donné; or, dans un combat, et il y avait combat, les coups n'ont rien d'injurieux. Si ça vous est égal, nous en resterons là.

— Comme il vous plaira, dit Servian en souriant; vous devez avoir assez de votre querelle avec Tonayrion.

— Est-ce qu'il se bat? lui! répondit le jeune homme avec un air dédaigneux.

Saluant alors une dernière fois Mme Caussade, il mit sa fausse barbe dans sa poche et sortit du salon de l'air aisé qu'il avait montré en y entrant.

Restés seuls, Estelle et Servian gardèrent un instant le silence. A la fin il vint s'asseoir près d'elle.

— Eh bien, lui dit-il avec une douce moquerie, quand je vous parlais des plumes de paon!

— Je vous en supplie, répondit la jeune femme; ne me parlez pas de cet homme, ni aujourd'hui, ni jamais. Ne suis-je pas assez humiliée? Votre ironie est redoutable; ne m'en accablez pas. Ce qui me console un peu, c'est que je ne l'ai jamais aimé, je vous le jure. J'étais dupe de ses fanfaronnades, voilà tout. Encore une fois n'en parlons plus. Que disions-nous hier quand il est venu nous interrompre?

Servian entendait trop bien ses intérêts pour ne pas obéir sur-le-champ à ce changement de conversation.

— Vous alliez, répondit-il, me nommer le crime affreux qui m'a perdu dans votre esprit.

— C'est cela ; je vais tout vous dire. Surtout tâchez de vous excuser bien ou mal, je me sens si désenchantée, que pour me ranimer le cœur, je voudrais ne plus penser de vous que du bien. Vous rappelez-vous notre voyage de Vichy ?

— Depuis que je vous connais, je me rappelle tout.

— C'est de là que date mon changement à votre égard.

— De grâce, expliquez-vous !

— C'est difficile à dire, poursuivit Estelle avec embarras ; comment vous faire comprendre cela? Quand les voleurs ont arrêté la diligence, il m'a semblé.... j'ai cru voir.... peut-être me suis-je trompée... mais enfin il m'a paru...

— Quoi donc ? au nom du ciel !

— Que vous aviez peur, dit la jeune femme, qui prononça ces paroles tout bas et rapidement, comme au confessionnal on articule les péchés mortels.

— Et voilà votre grief contre moi ? s'écria Servian, dont la physionomie inquiète s'éclaira d'un sourire plein de sérénité.

— C'est bien assez, je crois, reprit-elle en le regardant à la dérobée.

— Votre unique grief? A part cela, vous n'avez rien à me reprocher ?

— Rien. Mais, répondez-moi, me suis-je trompée ?

Non, dit-il avec un accent passionné; non, car j'ai eu peur, il est vrai, et le souvenir seul de ce moment me fait encore frissonner. Quoi, vous êtes femme et ne comprenez pas? Vous étiez là, ces misérables étaient armés, au premier essai de résistance une balle pouvait vous atteindre, et vous ne comprenez pas que j'aie eu peur ?

Mme Caussade avait penché la tête en arrière en fermant les yeux à demi comme pour mieux approfondir la justesse d'un pareil argument ; tout-à-coup elle déploya le velours de son regard, et contemplant son amant :

— Je n'avais pas deviné, lui dit-elle d'un accent naïf; et l'on dit que j'ai de l'esprit.

Servian prit la main qu'elle lui tendait avec abandon, et la garda tendrement dans la sienne.

— Et quand même j'eusse éprouvé l'accès de faiblesse que vous avez supposé, lui dit-il d'un air de doux reproche, ne m'auriez-vous pas trop cruellement puni ?

Ne vous plaignez pas de ma méchanceté, vous devriez plutôt m'en remercier. Qui sait, peut-être avait-elle la même cause que votre peur?

L'amour ! s'écria Servian.

— Ce n'est pas vous que l'on pourrait accuser de ne rien deviner, répondit-elle en souriant finement ; d'un mot que je cherche à rendre bien obscur vous faites tout de suite un aveu.

— Le rétractez-vous, cet aveu qui serait mon bonheur ?

— Vous saurez cela plus tard. Tout ce que je veux vous dire aujourd'hui, c'est qu'un indifférent n'aurait pas, selon toute apparence, si violemment excité mon courroux.

Les deux amants étaient assis devant une fenêtre ; en jetant les yeux au dehors, Estelle aperçut M. Herbelin qui traversait la terrasse d'un pas rapide et d'un air fort animé.

— Voici mon père, dit-elle en retirant la main dont Servian s'était emparé : reculez votre fauteuil, donnez-moi ma broderie et prenez un air bien raisonnable. Mieux que cela, reprit-elle avec un sourire aussi tendre que l'était le regard de son amant.

— Savez-vous où est M. Tenayrion ? demanda le colonel en ouvrant brusquement la porte.

— Dans sa chambre, je suppose, répondit Estelle ; avez-vous quelque chose à lui dire ?

— Beaucoup de choses, reprit M. Herbelin d'un ton bourru, et d'abord bon voyage !

— Bon voyage ! dit Servian, vous savez donc qu'il part ?

— Je sais qu'il partira, sabre de bois ! Voilà, j'espère, assez longtemps qu'il nous honore de sa compagnie.

— Vous avez reçu des lettres de Paris ? dit Estelle avec vivacité.

— Oui, madame, j'ai reçu des lettres de Paris, répliqua le colonel sans quitter son accent grondeur, des lettres instructives et édifiantes. Margeron a tardé longtemps à me répondre, mais il avait ses raisons. Voulez-vous connaître son style? écoutez.

Le colonel tira de sa poche une papier assez mal plié, et, d'une voix accentuée par la mauvaise humeur, il lut ce qui suit :

« Aussitôt la lettre reçue, mon vieux camarade, je me suis mis en campagne pour l'affaire en question. Voici les renseignements que j'ai obtenus, je t'en garantis l'authenticité. —Tonayrion (Jean-Raoul), âgé d'environ trente ans, fils d'un parfumeur de Bordeaux, ancien clerc de notaire, maintenant sans profession; — fortune, néant: son père lui avait laissé une centaine de mille francs, mangés à l'heure qu'il est; —connu dans les maisons de jeu clandestines, et qui plus est à Sainte-Pélagie; — l'an dernier, relancé à outrance par ses créanciers, il est allé à Alger dans l'intention d'y établir une industrie quelconque, c'est-à-dire d'y plumer les colons, mais il a trouvé plus malin que lui; c'est là sans doute ce qu'il appelle sa campagne de Constantine.—Quant à son courage, il est plus qu'équivoque. C'est un de ces casseurs d'assiettes comme nous en avons rencontré plusieurs fois, qui, au rebours du proverbe, ne hurlent qu'avec les moutons. On lui connaît cependant deux duels : l'un au pistolet, à trente-cinq pas, avec un pauvre diable aux trois quarts aveugle; l'autre à l'épée avec un enfant de dix-sept ans qui n'avait jamais mis le pied dans une salle d'armes; il les a blessés l'un et l'autre! Si ta charmante fille, que tu embrasseras pour moi sur les deux joues, était assez folle pour épouser un drôle de cette espèce, ce que tu aurais de mieux à faire serait de mettre ton bien à fonds perdu, à moins que tu ne te sentes assez vert-galant pour tâter une seconde fois du mariage, ce qui, mon vieux grognard, est diablement scabreux à notre âge.

« Tout à toi, MARGERON. »

— Eh bien! qu'en dites-vous? demanda le colonel en ôtant violemment ses lunettes, je vais de ce pas signifier à mon Tonayrion qu'il ait à déguerpir au plus vite. Je n'ai pas besoin d'un pareil matamore chez moi; et qu'il ne m'échauffe pas la bile, sinon...

— Mon père, c'est inutile, dit Estelle doucement; selon toute apparence, Tonayrion fait sa malle en ce moment, et avant le déjeuner il sera parti.

— Tu lui as donc donné son congé? En ce cas, viens que je t'embrasse!

La jeune veuve raconta les événements de la matinée. Au récit de la scène de voleurs organisée par Tonayrion, le colonel sentit redoubler sa colère; mais cet emportement s'apaisa bientôt lorsque Estelle, à la fin de sa narration, eut avoué, non sans rougir un peu, qu'elle était réconciliée avec Servian.

— Tu vois bien que j'avais raison, dit alors M. Herbelin en se frottant joyeusement les mains; j'étais sûr que notre ami était aussi franc du collier que moi-même. Ah ça! je suis de la vieille école, j'aime les romans qui finissent par le mariage. Puisque tu ne veux pas que j'aille couper les oreilles à cet intrigant de Tonayrion, je t'obéirai, mais c'est à condition que tu vas donner ta main à Servian devant moi et tout de suite.

Les deux amants échangèrent un sourire.

— De quoi riez-vous? dit le colonel.

— De ce que vos ordres arrivent un peu tard, répondit Estelle qui, par un geste plein de grâce, mit sa main dans celle de Servian.

— Sournoise! dit M. Herbelin en baisant le front de sa fille, tandis qu'il serrait avec la plus vigoureuse cordialité les doigts de son futur gendre.

Au même instant, la porte s'ouvrit et Félix Cambier se précipita dans le salon, la figure rayonnante et le bras gauche en écharpe.

— Félix! dirent trois voix à la fois.

L'élève de Saint-Cyr ôta sa casquette et la jeta négligemment sur un canapé. Il s'inclina ensuite devant Mme Caussade avec une galanterie cavalière, et prit un air de maturité en saluant à l'anglaise son oncle et le colonel.

— C'est extraordinaire! dit Estelle en le regardant attentivement, le loup vous a mordu au bras droit, et vous êtes blessé au bras gauche!

— Tu t'es battu? s'écria Servian.

Félix redevint sérieux et fit signe à son oncle de se taire.

— Vous croyez qu'il s'est battu! dit M. Herbelin. On a raison de dire qu'il n'y a plus d'enfants. Allons, Félix, ne rougissez pas et contez-nous ça; vous voyez bien que nous sommes en famille.

Malgré son embarras, l'élève de Saint-Cyr ne demandait qu'à parler.

— Mon oncle, dit-il en prenant un ton modeste vous a peut-être raconté dans quelle triste disposition d'esprit je me trouvais en partant. J'étais à peu près décidé à me jeter à l'eau; car figurez-vous, colonel, que je m'étais mis dans la tête une

idée peu récréative ; je croyais être un poltron ! rien que cela ! J'arrive donc à Paris la mort dans l'âme. Par un bonheur inouï, la première personne que je rencontre sur le boulevard, c'est Daligny, un jeune homme de ma promotion, un brave garçon, bon tireur, et qu'il ne faut pas regarder de travers. Ce jour-là, il était de mauvaise humeur, moi j'avais du chagrin, pour nous distraire, nous dînons ensemble chez Véry, et nous allons ensuite à l'Opéra. A l'Opéra, nous nous disputons. Il prétend que Duprez chante mieux que Rubini, je prends le parti de Rubini, bien entendu. La querelle s'échauffe, les personnalités remplacent les raisonnements ; bref, nous convenons de nous battre, et le lendemain, qui était hier, nous nous trouvons sur le terrain.

— Eh bien ! comment cela s'est-il passé ? dit Servian qui suivait avec un vif intérêt le récit chaleureux de son neveu.

— Miraculeusement bien ! répondit Félix d'un air de jubilation : en tombant en garde j'ai encore éprouvé ce petit frisson que vous savez, mais ça été l'affaire d'une seconde. Les fers une fois engagés, je n'ai plus songé qu'à ma besogne ; elle était rude, car Daligny tire au moins de ma force. Nous avons donc ferraillé noblement. Pour en finir, il passe un faux dégagement et au moment où je veux parer tierce, il m'allonge une botte dans le bras, en criant : Ut de poitrine ! — Sol sur aigu ! dis-je aussitôt en ripostant par un coup de seconde qui lui laboure les côtes. Blessés tous deux, on nous sépare : nous nous embrassons et voilà....

— Et votre blessure ? dit Estelle en souriant malgré elle.

— Ce n'est qu'une écorchure ; maintenant je sais à quoi m'en tenir sur la solidité de mes nerfs, et je vois que le danger, qui de loin est quelque chose, de près n'est rien du tout.

— A présent que tu es aguerri, dit Servian avec gaîté, il faut tâcher de t'en tenir à cette épreuve. Tous les coups d'épée n'ont pas pour résultat une écorchure.

— Je joins mes conseils à ceux de votre oncle, reprit Mme Caussade, il faut être brave, mais prudent.

— Peste ! s'écria le colonel ; vous voilà devenue furieusement raisonnable, madame l'héroïne, qui méprisiez tant les hommes prudents. Est-ce que le mariage fait déjà son effet ?

— Le mariage ! dit Félix d'un air stupéfait.

— Oui, mon lieutenant, reprit gaîment M. Herbelin ; sachez qu'en votre absence et sans même avoir eu la politesse de demander votre consentement, nous avons arrangé un mariage où vous serez garçon d'honneur, morbleu ! Allons, au lieu d'ouvrir les yeux comme si je vous racontais la retraite de Moscou, baisez la main de votre tante.

— Ma tante ! répéta le jeune Cambier qui se tourna tout interdit du côté d'Estelle.

— Oui, mon ami, dit Servian en s'efforçant d'amortir le coup que portait au romanesque adolescent cette déclaration si brusque et si imprévue ; madame veut bien consentir à devenir ta tante. Ce titre ne peut qu'accroître encore le respectueux attachement que tu lui as voué, et j'espère que tu te montreras digne de sa bienveillance.

En voyant la consternation du jeune homme et ses efforts pour ne pas fondre en larmes, Mme Caussade éprouva la compassion affectueuse qu'éveille toujours dans le cœur des femmes la douleur d'un enfant aimable.

— Vous aurez en moi une bonne vieille tante, lui dit-elle d'une voix caressante ; je vous gronderai le plus rarement possible. Lorsque vous aurez fait quelque trait bien noir que vous n'oserez pas avouer à votre oncle, c'est à moi que vous viendrez vous confesser. A votre sortie de Saint-Cyr, je vous donnerai une belle dragonne pour votre sabre. Et puis quand vous serez en âge de vous marier, nous vous chercherons une petite femme, aimable, jolie, spirituelle, que vous aimerez bien et qui vous rendra aussi heureux que vous méritez de l'être. .

Ces paroles, dont Estelle cherchait à rendre l'enjouement communicatif, accrurent le chagrin de Félix au lieu de le consoler. Hors d'état de répondre un mot, le cœur gonflé et les yeux baignés de larmes que l'orgueil seul empêchait de couler. il s'éloigna et vint s'appuyer sur le balcon. Servian le suivit sans avoir l'air de remarquer sa douleur et pour lui donner le temps de se remettre, il lui raconta les aventures de la matinée et la complète déconfiture de M. Tonayrion. Ce récit produisit la diversion salutaire qu'en espérait le narrateur ; en dépit de son chagrin, Félix devint de plus en plus attentif et à différentes reprises il laissa échapper des exclamations de mépris.

Au moment où Servian achevait sa narration, le beau Raoul, que suivait un domestique chargé de ses bagages, traversa la terrasse devant la fenêtre; pour sortir de la maison, il n'y avait pas d'autre chemin, sans cela il est permis de croire que le héros déchu ne fût pas venu de la sorte passer sous le feu de ses ennemis. A sa vue, le désespoir de Félix se tourna en colère, ce qui est déjà un commencement de consolation.

— M. Tonayrion! s'écria l'adolescent d'une voix éclatante, quand vous aurez envie d'un coup d'épée, faites-moi donc le plaisir de venir me trouver à Saint-Cyr.

Au lieu de se retourner pour répondre, le beau Raoul baissa la tête et continua son chemin d'un pas plus rapide.

— On ne doit pas frapper un homme à terre, dit Servian en mettant la main sur la bouche de son neveu, qui s'apprêtait à réitérer son apostrophe; c'est ce qu'on appelle le coup de pied de l'âne.

— Pour que la citation soit juste, dit Estelle en riant, il faudrait que M. Tonayrion fût un lion véritable au lieu de n'être que l'âne vêtu de la peau du lion.

Charles DE BERNARD.

(Le Siècle.)

GASPARD DE BESSE.

I.

L'ITINÉRAIRE DU VOITURIER.

Sortis de Marseille par la grande et belle rue du chemin de Rome, nous nous rendions à Toulon pour saluer le *Suffren* et visiter l'arsenal de la marine.

Depuis Aubagne, la ville des potiers de terre et la patrie du vénérable abbé Barthélemy, l'auteur du *Voyage d'Anacharsis*, la route se prolongeait large et droite comme l'allée d'honneur d'un parc royal. Elle allait étalant, dans l'étendue de ses deux lignes parallèles, de vastes champs de blé et de garance, de délicieux jardins d'amandiers, de câpriers et d'azeroliers en fleurs, souvent bornés çà et là par d'abrupts coteaux, aux flancs desquels de vigoureux plants de vigne, symétriquement étagés, composaient une riche et joyeuse couronne pour ces frileux enfants de la terre et du soleil.

Commodément assis dans une légère cariole ouverte à tous les vents, mais d'où l'on pouvait embrasser, dans un seul regard, l'ensemble de ce spectacle magique des magnificences du ciel, et des trésors multipliés d'un sol généreux, nous étions là quatre voyageurs, bien Parisiens, c'est-à-dire chaudement émotionnés, la bouche et les yeux béants, aspirant les paroles du conducteur de la cariole, et surtout attentifs à ne rien perdre de l'admirable tableau où les aspects du terrain, où toutes les nuances de la végétation, tous les bruits mystérieux de l'air et des champs se confondaient dans une immense harmonie.

C'était un triste marcheur, le cheval qui nous voiturait de Marseille à Toulon! Il cheminait sur la route, parfaitement unie, comme s'il avait eu à gravir une montée rapide. En revanche, son guide était un infatigable causeur; à chacune des plus pauvres habitations que nous dépassions lentement sur la route, il nous fallait subir, non seulement la notice biographique de celui qui l'avait fait bâtir et de ceux qui l'habitaient, mais encore la généalogie du maître maçon qui s'était constitué architecte pour l'édifier au rabais.

La loquacité monotone de notre conducteur prenait cependant un certain degré d'intérêt à mesure que nous approchions d'un village ou d'une bourgade. Itinéraire vivant de cette route qu'il avait si souvent parcourue, le père Merceau nous détaillait longuement les moindres particularités du pays, si bien que nous avions fini par ne plus consulter notre routier, quand la flèche d'un clocher ou les battements des lourds marteaux de la forge nous annonçaient que nous allions atteindre aux limites d'une nouvelle commune.

— Ah! ah! voici Aubagne, avait-il dit, en traversant la grande rue de cette petite ville; c'est

ici qu'il faut venir pour acheter les bons vins muscats de Cassis et de la Ciotat. Les pauvres gens comme moi n'en boivent guère, à moins d'être dans la manche du sacristain de Sainte-Marthe ou dans les bonnes grâces de mademoiselle Dorothée, la servante à M. Formy le notaire ; pour ceux-là, c'est différent ; ils ont quasi les clés des meilleures caves du pays, et voilà pourquoi j'ai choisi le compère Loubier le sacristain, et la Dorothée pour parrain et pour marraine de mon dernier. On avait recommandé à ma femme de boire du bon vin, et j'étais bien aise de goûter un peu de tout.

Il nous dit encore comme quoi, du baptême du petit Mercereau, il advint un mariage fort avantageux pour maître Loubier le sacristain, qui trouva 900 fr. de dot en épousant la servante du notaire, et comme quoi, aussi, la Dorothée se félicite tous les jours de son mariage avec un galant homme, qui ne la bat régulièrement que tous les dimanches, à moins qu'il ne fasse un *extrà* dans la semaine. Le récit était coupé de temps en temps par une exclamation comme celle-ci :

— Ah ! saint Dieu ! voici la papeterie qui fait vivre deux ou trois bonnes centaines d'ouvriers; tous crânes solides, qui font une guerre à mort aux savonniers de la ville. Il faut voir comme ils s'en donnent les uns les autres, le jour du marché aux chevaux et aux mulets ! Ils descendent par douzaines sur les bords de l'Huveaume, et là, c'est des Waterloo à faire trembler les saints du Paradis.

C'est ainsi que nous apprîmes qu'Aubagne, ville manufacturière d'environ sept mille âmes, commerçait en vins muscats, en chevaux et en mulets, et renfermait des fabriques de savon et une papeterie.

— Ah ! ah ! dit-il à quelques milles plus loin, voilà Cujes, le village de la Croix ; car, voyez-vous, c'est facile à reconnaître qu'on est en pays chrétien, quand on voit ces deux rangées de maisons, dont l'une file tout droit son chemin, comme la tête, le corps et les pieds de Jésus crucifié, tandis que l'autre figne la coupe en travers et s'étend comme une paire de bras.

Le père Mercereau parla longtemps encore ; mais je ne remarquai dans son discours que cette description grossière d'un symbole divin. En effet, le village de Cujes me parut avoir la forme d'une croix régulière : à l'extrémité d'un bras, j'aperçus le château nouvellement réparé ; en regard, à l'autre bout du village, était une chaumière de chétive apparence. L'image était complète : les mains de Dieu s'étendaient également pour protéger l'héritage du pauvre et la demeure de l'homme puissant.

— Ah ! ah ! fit de nouveau notre conducteur, interrompant un récit auquel nous prêtions peu d'attention, c'est ici le Bausset, le grand bourg des tanneurs ; il n'y a rien à en dire, sinon que j'y suis venu prendre femme, il y a de cela vingt-cinq ans. Continuons notre chemin.

Et, en parlant ainsi, le père Mercereau activa d'un coup de fouet bien sec et bien appliqué la marche un peu trop ralentie de sa vieille jument.

Pour moi, je saluai ce bourg qui, en 1745, a vu naître l'un de nos plus savants jurisconsultes, le comte Jean-Étienne-Marie Portalis, que Napoléon nomma successivement conseiller d'état et ministre des cultes, et à la mémoire duquel il fit élever une statue, quand l'empire fut privé des lumières de ce grand citoyen.

Nous avions traversé le Bausset, alors le pays changea d'aspect. A ces collines chargées de ceps, à ces riants jardins, à ces habitations tantôt élégantes, tantôt agrestes, qui jalonnaient la route, succéda une nature nue et morte ; nous n'apercevions qu'un ciel rare à travers les déchirures de deux rochers qui, resserrés comme pour se réunir, ne laissaient plus, d'espace en espace, qu'un passage presque insuffisant à notre cariole. Le jeu de la mine paraissait avoir frayé ce chemin tortueux, où deux masses de rochers crevassés, calcinés par le soleil, s'élevaient à une hauteur prodigieuse et menaçaient de combler l'intervalle en se détachant par blocs de leurs bases poudreuses. Nous étions dans les gorges d'Ollioules. Je me crus transporté dans un autre monde, ou plutôt j'eus la pensée que je commençais à me séparer du monde vivant, tant il y avait de triste silence dans ce long défilé de pierres amoncelées. Quelquefois une éclaircie s'ouvrait sur le côté de la route ; mais le sol était semé de debris de rochers qui figuraient une ville en ruines, sur laquelle avait passé d'abord la guerre, et puis une longue suite de siècles ; car, dans cette échappée de terrain et de lumière, on croyait voir à la fois

l'image de la dévastation brutale et celle de la marche destructive du temps.

A chaque nouvelle déviation de la route, la décoration changeait, ainsi qu'elle change sur nos théâtres, au bruit du sifflet d'un machiniste. Nous avions devant les yeux comme un long escalier de rocs superposés qui descendaient de la cime des gorges, ils fuyaient en s'engouffrant dans des profondeurs où les regards plongeaient sans rencontrer le fond. Tout-à-coup les lignes brisées de l'escalier disparaissaient; il n'y avait plus d'anfractuosités ni de déchirures, le roc s'élevait lisse et droit comme le mur infranchissable d'une forteresse; c'était, plus loin, comme les restes d'un château gothique ou d'une vieille chapelle; plus loin encore, on croyait voir les derniers débris d'un aqueduc romain, ou les gradins mal conservés d'un amphithéâtre antique; car ces rochers, diversement rongés par le feu du ciel et par l'eau des orages, affectaient toutes les formes et se prêtaient à tous les caprices de l'imagination.

— Ah! ah! dit le père Mercereau, en faisant passer adroitement sa cariole sur une large pierre qui paraissait avoir servi de porte à un caveau naturel, creusé dans l'un des bas côtés de la route, nous voilà devant le fossé de Gaspard de Besse. Bien vous a pris, messieurs, de ne pas avoir voyagé par ici dans un temps où l'on n'allait guère de Marseille à Toulon sans faire un vœu à Notre-Dame de la Garde, pour être préservé de la rencontre de Gaspard.

—Et qu'était-ce donc que ce Gaspard, demandai-je : un bandit, sans doute?

—Oui, et surtout un bien bon frère, reprit-il; je ne l'ai pas positivement connu, mais comme mon grand-père en a beaucoup entendu parler, personne n'est plus à même que moi de vous raconter son histoire.

Et sans attendre notre permission, le père Mercereau se mit en devoir d'entamer l'histoire de Gaspard.

Je n'espère pas, en la rapportant ici, conserver à cette tradition de la grande route toute sa naïveté primitive; et d'ailleurs, quand je parviendrais à reproduire les propres expressions de maître Mercereau, il me manquerait encore cet accent de parfaite conviction qui ajoutait tant au piquant de son récit; surtout je n'aurais pas, comme lui, pour auxiliaires cette lune pâle qui nous éclairait, et cet imposant théâtre si merveilleusement disposé pour préparer l'âme à toutes les émotions de terreur.

II.

LE FRÈRE ET LA SOEUR.

A Besse, dans l'arrondissement de Brignolles, il y avait, en ce temps-là, un frère et une sœur qui étaient liés de cœur comme les cinq doigts de la main sont unis entre eux. Lui, se nommait Gaspard; elle, Marie-Marthe; lui était grand et fort; elle était petite et jolie. Ils étaient bien pauvres tous deux; mais Gaspard trouvait toujours le moyen d'économiser sur ses gages de berger pour acheter à sa sœur, soit un ruban frais pour les jours de fête, soit de sabots fins pour suivre la procession du dimanche. Gaspard n'avait pas l'amitié des filles du pays, car il était laid et brutal; les garçons non plus ne l'accueillaient pas bien, car il n'avait jamais dans son gousset de quoi payer sa quote-part du tir au fusil ou son écot au cabaret; il n'y avait que sa sœur qui l'aimât; il n'était pas laid pour elle, et jamais elle n'avait eu à se plaindre de sa brutalité.

Les années se passaient : Gaspard avait trente ans et Marie-Marthe vingt-deux. Le pauvre garçon voyait tous les jeunes gens prendre femme; la pauvre fille voyait chacune de ses compagnes devenir la choisie de quelqu'un, et pas une fille ne songeait à Gaspard, et pas un garçon ne se présentait pour épouser Marie-Marthe. J'ai dit qu'ils s'aimaient bien, Gaspard et Marie! pourtant ils se sentaient seuls au milieu de leur bourg populeux; lui ne s'apercevait pas de leur solitude, mais elle y pensa, soupira, s'en plaignit, et c'en fut assez pour qu'il prît leur pauvreté en horreur.

Un jour que Marie-Marthe, bien désolée, préparait le souper de son frère, et frémissait par secousse au bruit des violons du pays, qui chantaient au loin le mariage de Pierre de Flassans-sur-Issole avec Catherine du Thoronet, Gaspard rentra. Je ne dirai pas qu'il était plus gai que de coutume, où aurait-il appris à sourire? Cependant les plis de son front étaient moins profondément creusés, et ses épais sourcils ne tendaient plus à se rapprocher comme dans ses jours de grand chagrin.

— Allons, Marie-Marthe, dit-il, essuie tes yeux et regarde-moi en face; demain nous serons riches, et le mois prochain tu pourras, tout

comme les autres, faire jouer du violon à ta noce..

Marie-Marthe eut peur : elle le crut fou. Et, comme une bonne sœur qui cache ses peines pour que son frère ne souffre pas en les partageant, elle répondit du ton le plus gai qu'elle put prendre :

—Ah! bah! les noces, j'y pense bien, ma foi! Qu'est-ce que ça me fait donc de rester fille ? je n'en aurai que plus d'honneur. Me voilà la plus ancienne de la confrérie de la Vierge, à présent: c'est à mon tour de porter la bannière, ça vaut bien autant que d'être mariée.

Gaspard hocha la tête, car il n'était pas sot, et il voyait bien que la pauvre enfant se mentait à elle-même pour le rassurer. Il ajouta :

— Porte la bannière qui voudra, car tu seras mariée et bien heureuse encore ! Nous pourrons choisir celui qui te plaira davantage : on a le droit d'être difficile en fait d'épouseurs, quand on peut y mettre le prix.

—Décidément, se dit Marie-Marthe, il a perdu la tête.

Elle parla d'autre chose, lui ne souffla plus un mot pendant la durée du souper; mais comme il s'étendait sur son lit de paille pour dormir, elle l'entendit murmurer :

—Demain, plus riche que M. le maire; demain, millionnaire !

Et il s'endormit. Marie-Marthe ne dormait pas, les cadences du violon de la noce arrivaient toujours à ses oreilles et faisaient mal à son cœur.

Le lendemain, Gaspard se revêtit de ses pauvres habits du dimanche, laborieusement rapiécés par la patiente Marie-Marthe, et, sans dire son secret à sa sœur, il se rendit à Draguignan, le chef-lieu de la préfecture du Var. On ne sait pas au juste ce qu'il dit au préfet, mais voilà pourtant ce qu'on raconte de leur entrevue.

« Monseigneur le préfet, je suis Gaspard de Besse, berger de mon état et chercheur de trésors à mes moments perdus. Voilà un an que je fouille la terre pour trouver une fortune, et voilà deux jours que j'ai découvert le pot aux roses. Avec votre permission, je peux être riche demain à plusieurs millions, si vous m'y autorisez; sans votre permission, je ne peux rien faire. C'est la volonté de Dieu qui m'oblige à venir auprès de vous. »

Le préfet, qui se crut l'objet d'une raillerie inconvenante, eut le dessein de faire chasser le berger ; mais il avait l'air si convaincu de ce qu'il disait, que le magistrat voulut bien l'écouter encore.

« Monseigneur le préfet, continua Gaspard de Besse, j'ai une sœur à établir; je ne prendrai sur le trésor que ce qu'il nous faudra pour être les plus riches du pays, et le reste sera pour le gouvernement; voyez si vous voulez que je fasse la fortune de l'état, car il faut qu'il consente à partager avec moi pour que je puisse entreprendre l'affaire. Si vous me refusez, vous ne saurez pas mon secret. »

Bien certain qu'il perdait son temps à écouter un fou, le préfet congédia Gaspard, qui revint à Besse reprendre ses habits de berger; mais son absence lui avait fait du tort auprès du fermier, et celui-ci venait d'engager un autre valet de ferme pour garder ses moutons.

III.

LE CHIEN DU BERGER.

Depuis longtemps Gaspard avait perdu sa place et Marie-Marthe ignorait ce nouveau malheur. Il sortait le matin, il revenait le soir; mais quelquefois dans la journée le vieux chien du fermier, abandonnant son troupeau, venait rôder autour de la chaumière, et les visites du fidèle Brignol intriguaient fort Marie-Marthe.

—Où est ce maître ? disait-elle au vieux chien.

L'animal, en la regardant, semblait lui répondre :

— Je viens te le demander.

Un jour Marie-Marthe eut la pensée de retenir Brignol à l'attache jusqu'au soir.

— Je saurai bien, dit-elle, si Gaspard est encore berger dans la même ferme.

Le soir, Gaspard ne revint pas; puis deux autres jours se passèrent sans nouvelles du berger; enfin il reparut un matin après quatre jours d'absence.

— Sœur, dit-il à Marie-Marthe, tu dois savoir que j'ai perdu ma place à la ferme; mais tranquillise-toi, j'appartiens maintenant à un bon maître : six-vingts écus de gages par an, et voilà ma première demi-année d'avance, ajouta-t-il en jetant sur la table une bourse de cuir qui contenait cent quatre-vingts francs en or, en argent et en menue monnaie.

Marie-Marthe, toute joyeuse, sauta au cou de son frère, et lui avoua que depuis trois jours elle avait avec elle le vieux Brignol pour compagnon d'inquiétude.

« Pauvre bête! dit Gaspard ; délie-le que je le caresse, et puis renvoyons-le à son maître ; car il ne faut pas garder ce qui ne nous appartient pas ; on dit que cela porte malheur. »

Si Marie-Marthe avait pu interpréter à mal la conduite mystérieuse de son frère, ces dernières paroles étaient bien de nature à détruire tous ses soupçons.

Ils caressèrent Brignol, Gaspard le renvoya, et puis, quand le soir arriva, le frère de Marie-Marthe sortit de sa chaumière en disant à sa sœur :

— Comme il me faut demain être de bonne heure auprès de mon nouveau maître, et que je n'ai pas moins de dix lieues à faire, bonsoir, petite sœur, je reviendrai dans quelques jours ; ne te fais faute de rien, et attife-toi bien dimanche.

Le lendemain de cette seconde absence, Brignol était revenu. Marie-Marthe, à son réveil, le trouva couché auprès de la corde à laquelle il avait été attaché pendant trois jours. Deux fois elle le reconduisit à la ferme, et deux fois il revint à la chaumière, pleurant à la porte quand Marie-Marthe refusait de la lui ouvrir, et pleurant encore, mais de joie, lorsqu'enfin elle lui disait :

— Allons, entre, puisque tu le veux.

A quelque temps de là, arriva le jour de la Sainte-Marie d'août. Marie-Marthe attendait son frère ; elle ne le vit pas venir ; mais un homme se présenta à sa place, et dit à la sœur inquiète :

— Voilà ce que Gaspard de Besse m'a remis pour vous.

Elle prit des mains de l'inconnu une petite boîte soigneusement fermée : elle renfermait une croix d'or et deux anneaux d'oreilles.

Un mois après, Gaspard vint voir sa sœur.

— Mon maître est mort, dit-il ; j'hérite de ma demi-année et de cinquante autres écus que voilà ; prends tout, car je viens de trouver une meilleure place encore : six cents livres de gages, des profits, et une dot pour toi si je mords bien à l'ouvrage.

—Mais où demeure ce maître? demanda Marie-Marthe.

Gaspard hésita un moment, puis il reprit :

— A Roquevaire.

Marie-Marthe raconta à son frère comment elle avait en vain essayé de renvoyer le chien du fermier, et l'inutilité de ses efforts. Gaspard caressa Brignol et dit :

— Allons, qu'il reste ici, puisqu'il n'y a pas moyen de le chasser ; cependant, je le répète, c'est mal de garder ce qui ne nous appartient pas.

Les mois se succédaient, Gaspard ne revenait plus chez sa sœur qu'à de longs intervalles ; cependant la fortune de la jeune fille augmentait à mesure que son frère changeait de maître, et il en changeait régulièrement tous les trois mois : c'était toujours une mort, un départ, une cessation de commerce qui le privaient de sa place, et peu à peu il faisait si bien son chemin, qu'à la fin de la première année, Marie-Marthe se trouva assez riche pour épouser le fils du maître d'école, qui ne demandait pas moins de douze cents francs comptant pour donner son nom à la sœur de Gaspard.

Le bon frère fut de la noce ; il ne se montra pas plus gai que de coutume. Cependant un rayon de joie illumina ses yeux lorsqu'il passa au doigt de Marie-Marthe une bague d'or sur laquelle brillait un joyau blanc : les gens du pays dirent que c'était tout simplement un diamant de verre ; mais le curé, qui se connaissait en pierres précieuses, assura que c'était un diamant en diamant vrai.

Trois ans se passèrent encore. Le fils du maître d'école de Besse était un ambitieux ; il voulut acheter un champ attenant à ses pièces de terre : Gaspard paya le prix de ce champ désiré ; le fils du maître d'école voulut faire rebâtir sa maison : Gaspard acquitta les frais de construction. De près ou de loin, il entendait les vœux du jeune ménage, et, dès qu'ils étaient formés, le bon frère s'empressait de les réaliser.

Comment cette fortune arrivait-elle à Gaspard pour passer dans les mains de Marie-Marthe? Celle-ci l'attribuait à la bonne conduite de son frère et à la générosité de ses maîtres ; les autres disaient : « Il a du bonheur ! »

IV.

LE VŒU.

En ce temps-là, la maréchaussée faisait un service des plus actifs dans toute l'étendue de la val

lée d'Ollioules ; mais les gendarmes avaient beau multiplier leurs patrouilles, le riche voyageur ne passait pas dans ces gorges sans payer un tribut au hardi voleur, qui s'y était retiré pour guetter sa proie sans défense. C'était tous les jours une nouvelle attaque, c'étaient toutes les nuits de nouveaux coups de main. Le voyageur dépouillé portait plainte, la terreur était dans le canton ; mais personne encore n'avait pu ni donner le signalement du bandit, ni deviner quelle était la crevasse de rocher qui lui servait d'asile.

Marie-Marthe était donc devenue riche, mais elle était triste encore ; elle voyait sa fortune augmenter, et désespérait de la léguer jamais à un héritier de son sang et de son amour. Trois ans s'étaient écoulés depuis son mariage, et la jeune femme n'était pas mère. Elle résolut d'aller en pèlerinage à Notre-Dame-de-Bon-Secours, la patrone des marins et la protectrice des jeunes ménages. Son mari voulut l'accompagner.

— J'irai seule, dit-elle, j'irai marchant pieds nus le jour et la nuit, pour que mon vœu soit mieux entendu et plus tôt exaucé.

— Au moins, ajouta-t-il, tu peux emmener Brignol avec toi.

— Soit, répondit Marie-Marthe.

Elle alla allumer un cierge à l'église paroissiale de Besse, pria pour son frère et pour son mari, appela Brignol, qui n'attendait qu'un signal pour la suivre, et se mit courageusement en route.

Espérant, croyant et faisant l'aumône sur son chemin, Marie-Marthe ne s'apercevait pas des fatigues du voyage. Il était nuit close, quand elle s'engagea avec Brignol dans l'étroit défilé de la vallée d'Ollioules. Marie-Marthe priait; Brignol allait flairant çà et là, puis trottant devant sa maîtresse, s'arrêtant pour l'attendre et reprenant sa course comme pour lui servir de guide et de défenseur. Tout-à-coup le chien s'arrête ; il tend l'oreille, tourne autour d'un monceau de pierres ; il gratte la terre, il aboie, et ne pouvant expliquer à Marie-Marthe le motif qui le retient à cette place, il s'y couche, grattant et grognant toujours.

Alors la sœur de Gaspard se souvient du bandit de la vallée d'Ollioules ; un saisissement arrête sa voix et fait trembler tous ses membres ; l'effroi presse sa marche ; elle va, elle va, arrive au Bausset haletante, sans force, et le front couvert d'une sueur glacée, elle ne peut dire que ces mots :

« Le brigand de la vallée, il est où vous trouverez mon chien. »

Les gendarmes partirent accompagnés d'une foule d'hommes et d'enfants du village, armés de fourches et de faux. On n'eut pas de peine à se saisir du bandit ; il était assis sur le monceau de pierres ; il caressait Brignol, et attendait Marie-Marthe, sa sœur.

On dit qu'il n'y avait pas pour moins de trente millions d'argent et de bijoux dans le caveau de Gaspard de Besse ; mais voyez-vous, Messieurs, je crois qu'il y a quelque petite chose à rabattre là-dessus, observa le père Mercereau, attendu qu'en fait d'histoires on fait toujours des contes.

— Et que devint le voleur ?

— Il fut pendu, et sa sœur mourut de chagrin : c'est bien naturel, il lui avait fait tant de bien ! Aussi, pourquoi le gouvernement de ce temps-là n'avait-il pas voulu partager avec lui la moitié du trésor ?

—Vous croyez donc à la découverte du trésor, père Mercereau ?

— Sans doute ; il faut bien croire un peu de tout.

Pendant ce long récit la cariole avait marché, et nous nous retrouvâmes bientôt au milieu de ces riches campagnes dont le plan incliné fuyait jusqu'à Toulon.

Michel Masson.

MARCELLO.

La chapelle du couvent des Augustins, à Pise, venait d'être complétement restaurée, elle rivalisait avec l'admirable église du Dôme. Des marbres de nuances diverses avaient remplacé le simple revêtement de chêne. Une rampe de pierres précieusement évidées protégeait le maître autel. Aux bas-côtés de la nef, des fresques rappelaient les passages principaux des saints Évangiles. Les pi-

ers extrêmement variés, s'élançaient avec grâce
ers la voûte où des frises sculptées et chargées de
élicates figurines attestaient le soin pieux qui
vait présidé à cette restauration. Rien n'avait été
pargné non plus pour que les vitraux jetassent
ans l'intérieur du lieu sacré un jour prismatique.

C'était une brillante église que cette chapelle de
ouvent! Là s'agenouillaient chaque jour les nobles
eigneurs de la république, et, au retour des
randes fêtes, l'entrée en était accordée à la multude, qui franchissait avec joie le portique.

Midi avait sonné; la chapelle se trouvait déerte. Un homme, cependant, placé derrière les
iliers s'occupait à peindre une fresque; cet homme
vait un de ces visages pâles, allongés et profonément tristes, qui accusent tout un passé pénible.
es yeux noirs se portaient souvent vers le ciel.
Une pensée, sans doute amère, contractait ses
èvres. La pauvreté avait-elle produit chez l'artiste
et air de souffrance? On eût pu le présumer, à
oir son surcot de serge noire fatiguée, ses chauses de drap commun et son chaperon de grosse
aine. Son pinceau n'avançait que lentement, et se
osait sur la muraille avec une sorte d'indécision...
Il vint un moment où, accablé par ses pensées, il
ut forcé de quitter sa palette et de descendre de
on échafaudage. Il parcourut l'église à grands
as; mais enfin le calme et la sainteté du lieu le
appelèrent à lui-même. Il vint s'asseoir près du
utrin sur lequel une bible se trouvait alors plaée.... Soudain l'artiste releva la tête, le coloris
evint sur son pâle visage: Oui, dit-il, Dieu m'a insiré un sujet éclatant, admirable... Ce sera la
ainte Bible dans toute sa majesté, dans toute sa
orce...—Les anges, les démons, lutte immense;
— le ciel et la terre réunis... — Je le sens, mon
ras ne fera point défaut à mon inspiration. Que
mon passé et sa lutte fatigante soient oubliés, ouliés à jamais, car je vais travailler pour l'avenir,
et j'espère le fonder avec une œuvre mémorable,
malgré l'envie et l'injustice des hommes. »

Une sorte de rire amer tira Marcello Pia du
êve d'or qu'il formait. Se retournant d'un air
hagard, il vit un religieux au visage austère, aux
eux caves, à la longue barbe blanche, qui le
ontemplait avec intérêt. Il reconnut dans ce moine
e digne Fra-Eusebio, qui l'avait souvent regardé
peindre, mais sans jamais lui adresser la parole.

— Pardonnez-moi, mon frère, de vous avoir écouté. Il me semblait, à entendre le cri tumultueux de vos passions, que du fond du couvent j'assistais encore aux scènes d'ici-bas, et que de nouveau j'avais devant moi le spectacle des angoisses et des agitations mortelles. Pardonnez-moi. Vous souffrez beaucoup, mon frère?

— Plus que je ne saurais le dire, plus que l'homme ne semble pouvoir souffrir.

— Et cependant vous avez invoqué Dieu? vous avez la foi?

— J'ai la foi, non l'espérance; et sans l'espérance, les jours nous deviennent si longs, que nous les comptons un à un et en appelons le terme. Que faire de la vie, quand elle n'a pas même donné l'ombre des biens qu'on lui demandait? Sol infertile, arbre maudit, et dont les fruits ne contiennent que de la cendre.

— Allons, allons, mon frère, dit le religieux en adoucissant son regard et en essayant de sourire; songez que l'avenir vous garde peut-être de belles heures, sachez les attendre.

— Vous me croyez jeune; détrompez-vous: l'homme a l'âge qui sonne à son cœur. J'ai tant désiré, tant murmuré, tant gémi, que je me trouve à présent épuisé, enfant de corps et vieillard d'esprit; je suis comme l'instrument usé d'un ménestrel, dont les cordes ne rendent plus que des sons faux et criards. J'avais bien rêvé une dernière œuvre qui consacrerait mon nom; mais aurai-je le courage de l'exécuter? Oh! si, simple pêcheur comme mon père, j'eusse, toute ma vie, jeté mes filets dans les flots!... Un homme vint, par un jour d'orage, demander un coin à notre foyer. Cet homme avait un coffre à demi ouvert; j'eus la témérité d'y glisser mes regards; une invincible curiosité s'empara de moi quand j'eus aperçu des dessins, des ébauches de peinture. J'admirai surtout une madone aux traits célestes. Dans mon extase, j'étais tombé à genoux... Il me semblait que l'homme assez inspiré pour traduire ainsi l'image de la Divinité, égalait le prêtre qui l'adore à l'autel et l'attire par ses prières. Je vis donc un sacerdoce dans l'art; et quand le voyageur rentra, je courus à lui et baisai le pan de sa robe. Mon enthousiasme m'entraînait irrésistiblement vers ce grand peintre. Il sourit: « Je comprends, enfant; tu veux me suivre; tu veux, toi aussi, connaître ce mystère de l'assemblage de quelques couleurs qui suffisent pour retracer un monde. Mais, écoute:

te sens-tu au cœur bien du courage, bien de la constance? sauras-tu endurer le froid, manger un pain noir, boire dans un vase grossier, vouer enfin ta jeunesse à un martyre sans trève et sans palme? — Je l'oserai, répondis-je. » Aussitôt l'étranger alla me demander à mon père. Pauvre père! il fut sublime d'abnégation: il écarta de lui l'appui de sa vieillesse; il se priva des deux bras actifs qui eussent conduit sa barque, ou ramené ses filets. Il n'avait qu'un fils, et il ne garda rien pour lui. Mais mon maître avait dit vrai: « Le pain de l'artiste est noir et trempé de l'ar- « mes. » Je ne l'ai que trop éprouvé quand mourut mon bienfaiteur; assez instruit alors des règles de l'art pour m'élever tout seul, je dus cependant me mettre à la solde d'un peintre célèbre, et d'artiste devenir artisan. Le public, habitué à me voir endosser ainsi une livrée étrangère, ne voulut pas croire à mon talent lorsque je travaillai pour moi. L'expérience précoce que j'avais déployée dans les œuvres signées d'un autre nom, fut taxé d'ignorante hardiesse dès que je cherchai à fonder ma réputation. Que mes efforts furent nombreux pour m'ouvrir un passage! et comme toujours le cercle des envieux, obstacle vivant, se resserra autour de moi! Eh bien! l'espoir fleurit si naturellement au cœur de l'homme, qu'il m'inspirerait encore. Oui, je crois à la gloire!

— La gloire! répéta le religieux.... » Et, sans s'arrêter à combattre les vaines idées que renferme ce mot, Fra-Eusebio montra du doigt au peintre une pierre sépulcrale scellée dans un pilier de l'église et portant cette inscription: « *Hic jacet Capperoni, pictor.* » Les lettres étaient presque effacées. Bientôt on ne distinguera plus ce lieu de sépulture des autres tombes plus modestes et plus ignorées qui l'environnent. » Marcello regarda; mais, tout entier à son dernier rêve, à ses dernières illusions, il ne comprit pas.

Rentré en son logis, — petite maison attenant au rempart, — Marcello prit le saint livre des Évangiles, et relut le passage où Jésus se plaint de l'injustice des hommes, en disant: « Vous ne « serez jamais prophète dans votre pays. » Un moment, le peintre sentit le besoin d'obéir à la lettre même du verset, et de quitter Pise en secouant contre cette ville la poussière de ses pieds; mais un regard qu'il jeta sur tant de monuments, sur tant d'objets qui lui étaient familiers, le retint aux lieux où il avait souffert. Tel est l'empire de l'habitude, que l'homme finit par aimer même sa prison: la douleur est aussi une amie!

Le lendemain, Marcello fit emplette d'une grande toile chez maître Matteo; ce marchand, croyant le connaître, dit à part: « Encore une erreur que va commettre le *poveretto!* » Muni de tout ce qu'il lui fallait pour entreprendre son œuvre, Marcello ne sortit dès lors que rarement. Le dimanche on ne le rencontrait plus à la messe, et cependant la piété ne lui manquait pas; car des enfants du peuple, ayant grimpé au mur de son jardin pour y prendre des figues, le virent agenouillé devant une croix de bois qu'il avait élevée sur un tertre gazonné. Ils racontèrent le fait à leurs parents: on épia le peintre vers le soir, et voici ce dont on fut témoin:

Marcello se promenait à grands pas, l'air égaré, un manteau jeté sur l'épaule et traînant comme le linceul d'un fantôme. Sa main droite agitait des pinceaux qu'elle jeta avec force: « Malheur! s'écria-t-il, malheur à moi! mon art me trahit.... Je ne triompherai point de cette difficulté!... Ne saurai-je donc jamais donner mon âme à cette figure insignifiante?... J'ai douté longtemps de la justice des hommes; j'aurais dû douter de mon talent. » Ce transport dura peu, les larmes et les sanglots lui succédèrent.

Un autre soir, Marcello se promenait calme et vint enfin plier un genou devant la croix. Au pied du signe révéré gisait une tête de mort qu'il considéra longtemps. Il semblait, lui si désireux d'arracher ses secrets à la vie, demander au néant la révélation d'un autre mystère, ou juger par cette froide dépouille de ce qu'il serait peut-être bientôt lui-même. Ces gestes, ces paroles, cette conduite bizarre, donnèrent à penser que Marcello avait perdu la raison. Les uns le plaignirent, les autres le bafouèrent, et l'on ne prit que plus de soin encore à le fuir. Mais il méprisait cette ironie vulgaire. Celui qui marche vers un but élevé voit haut et loin, et ne s'occupe pas des ronces de la route. En deux occasions seulement, pendant une année entière, le peintre eut besoin de chercher assistance et sympathie au dehors. Vers la semaine de Pâques, Marcello vint se placer tous les jours à la porte du couvent des Augustins. Il considérait attentivement les frères qui allaient quêter en ville; enfin Fra-Eusebio étant sorti, l'artiste con-

rut à lui, se courba respectueusement et le supplia de le suivre en son logis. Le religieux hocha la tête et dit : Avez-vous conservé vos rêves de gloire ? — Vous le saurez bientôt ; voici toute une année que j'ai passée à veiller avec la même idée. Cette idée m'a pris mon âme, mes forces, le plus pur de mon sang ; mais j'arriverai, oh ! oui, j'arriverai ! semblable au coureur du Cirque, je ne sens plus la souffrance en approchant du stade. Je vais vous admettre au secret de mon œuvre, car je vous connais, et je sais bien que vous respecterez ce secret.

Fra-Eusebio daigna lui prêter son austère visage et sa magnifique barbe blanche pour représenter le type de Dieu. Cette tête rayonnait tellement dans le tableau, que Marcello, à la voir achevée, faillit devenir fou de joie. Une place était vide encore. « J'ignore, dit le peintre au bon moine, où je pourrai jamais trouver un modèle assez parfait pour l'image de la sainte Mère du Sauveur ; sans cette difficulté, j'aurais eu déjà le bonheur d'offrir mon tableau à mes concitoyens. — En vérité ? dit Fra-Eusebio ; cependant oubliez-vous, mon fils, les plaintes que vous m'avez fait entendre sur la justice humaine ? — Sans doute ; mais il est des occasions dans lesquelles l'envie elle-même est désarmée ; j'espère de l'avenir. — Bon signe, dit le religieux en le quittant ; car le talent croît dans le champ de l'espérance. »

A quelque temps de là, Marcello courait par la ville avec une sorte de préoccupation : il apportait une extrême attention à regarder les femmes qu'il rencontrait, mais ne paraissait pas satisfait du résultat de ses recherches. Une exclamation de joie s'échappa de ses lèvres lorsqu'un soir il aperçut une mendiante appuyée contre un chapiteau de colonne antique et allaitant un petit enfant. La pose de cette femme était ravissante, son galbe divin ; la misère avait jusqu'alors glissé sur elle sans que la faim, les privations ni le hâle eussent bruni cette peau blanche et satinée, ou terni cette prunelle d'un bleu transparent. Telle était la Vierge-Marie qu'il fallait à Marcello. Pas de *villa*, pas de palais de marbre qui recélât une créature aussi charmante. Elle s'ignorait cependant, et parut toute surprise en entendant l'artiste lui demander de le suivre, de quitter son bon rayon de soleil couchant et sa douce immobilité, et, plus tard, en recevant de lui une poignée de baïocchi, après lui avoir prêté ses traits, sans savoir ce qu'il faisait.

Juin répandait ses fleurs et ses parfums. Pise avait un air de fête. Partout on entendait des luths et des voix ; de beaux seigneurs, richement parés, chevauchaient par les rues : d'autres, suivis de leurs pages, le faucon au poing, s'en allaient à la chasse. Partout enfin, nobles, bourgeois, soldats et peuple se livraient au plaisir et au repos, second plaisir des Italiens.

Il fallait bien cependant que le Sénat s'assemblât à la maison de ville pour régler les intérêts du pays. Dans une de ces séances on lui apporta une lettre évidemment écrite d'une main tremblante. Elle était signée *Marcello Pic*, et conçue en ces termes :

« Illustres seigneurs,

« Un humble peintre, dont le nom n'est peut-être jamais arrivé à votre connaissance, vous supplie, à l'heure de sa mort, de lui accorder un peu d'attention. Voici plus d'une année qu'il s'est plongé au fond de la retraite, seul avec l'art, avec son cœur... Il avait à lutter contre une opinion rigoureuse, à abattre, comme des épis, les sévères critiques dirigées contre lui. A partir de ce jour, il ne prit plus un moment de relâche, si ce n'est pour s'agenouiller et demander à Dieu la force de poursuivre et d'achever son œuvre.

« J'ai été exaucé ; ma main, je crois, n'a pas trahi ma pensée. Mais épuisé par le travail, par la tristesse, par le besoin de la gloire, je sens que je vais bientôt trépasser. La prière d'un moribond est sacrée. De grâce, que le Sénat daigne envoyer quelques-uns de ses membres pour juger mon œuvre et déclarer si elle est digne d'être placée dans l'église des Saints-Augustins, à qui je la lègue. »

Cette bizarre missive devint, à l'instant même, un texte de controverse, qui agita toutes les fortes têtes de l'assemblée. La veille, on eût regardé l'artiste avec dédain ; et maintenant qu'il n'était presque plus de ce monde, on se sentait déjà de l'estime pour lui. Deux ou trois sénateurs qui protégeaient le couvent des Saints-Augustins dirent y avoir remarqué des fresques de Marcello où éclataient, à côté de défauts notables, les qualités des grands maîtres. Ces éloges produisirent beaucoup d'effet.

Une heure après, les premiers seigneurs de la

république descendaient de litière ou de cheval à la porte du peintre. Ils se rangèrent pour laisser passer une file de moines; ceux-ci, guidés par Fra-Eusebio, venaient a la fois contempler le tableau donné à leur couvent, et assister de leurs prières la pauvre âme qui allait s'en retourner à Dieu. Les moines psalmodiaient une hymne de deuil, les nobles seigneurs les suivaient en silence. Cette maison, éclairée faiblement par des vitraux peints, avait un calme poétique, impression dont furent encore plus saisis les visiteurs à l'aspect de la chambre mortuaire. Celle-ci n'était séparée de l'atelier que par un ample rideau, espèce d'ikonastas tiré dans toute la largeur du lieu. Sur un lit à baldaquin en vieux damas, soutenu par quatre colonnes torses, était étendu Marcello. Une pâleur fatale faisait présager son sort. Il donnait encore des signes de vie, et déjà il n'appartenait plus à ce monde. Seuls, ses yeux brillaient, et même leur éclat était extraordinaire. A travers ses souffrances, il balbutia quelques paroles presque inintelligibles. On crut comprendre qu'il remerciait les nobles sénateurs d'avoir bien voulu honorer son humble logis d'une visite, et qu'il implorait leur indulgence. Fra-Eusebio lui donna l'espérance que son œuvre serait couronnée d'éloges. » N'est-ce pas de l'orgueil? lui demanda le mourant. — Non, mon fils; mais un juste et beau sentiment. » Marcello parut retrouver une force nouvelle; car, étendant le bras, il saisit un cordon qui était à portée de sa main et fit glisser le rideau sur sa tringle de fer. Un seul mot s'échappa de toutes les bouches : « Admirable! »

Cette toile résumait la religion entière avec ses mystères, ses austérités et ses pompes. C'était, d'une part, le ciel; de l'autre, la terre; en bas, la règle sévère; en haut, la récompense éternelle. Ainsi, l'on voyait sur un sol aride et montueux des solitaires occupés aux rudes labeurs de la vie des Thébaïdes : l'un essayant de déchirer avec une bêche le sol ingrat, l'autre creusant un ermitage dans le roc, un troisième préparant sa fosse, un autre encore en méditations devant une croix et une tête de mort : double activité de l'âme et du corps dans un lieu où tout est silence, sépulcre d'êtres animés. Un ange, les ailes croisées, veillait sur ces pieux solitaires, et semblait avouer qu'il enviait presque leurs vertus. Au dernier plan, le Génie du mal apparaissait penché vers l'abîme et embrassant avec rage un chapiteau romain, débris d'un temple païen.

Dans le ciel tout est rayon et auréole. Au centre de cette gloire se manifeste Dieu le Père; ses regards imposants, son geste grave, sa majestueuse attitude, annoncent la puissance, la création, l'éternité. A sa droite est le Fils, dont le sein garde encore la trace du fer de la lance, et dont le sang paraît devoir ruisseler éternellement sous sa couronne d'épines. A sa gauche, Marie, la reine des vierges, le lis du monde; Marie, si heureuse et si calme dans son bonheur. Autour des Évangélistes, les Pères de l'Église, les premiers martyrs et les légions séraphiques.

Telle était l'œuvre dont les représentants de Pise admiraient le vaste ensemble. Ce fut d'un accord simultané qu'ils se retournèrent en s'écriant : « Gloire à toi, Marcello! »

Le peintre remua la tête, ouvrit les yeux, murmura « Merci! » et, s'affaissant ensuite sur l'oreiller, il s'endormit du sommeil des bienheureux.

Le lendemain, Pise fut témoin d'une imposante, d'une touchante solennité.

Vers quatre heures du soir et lorsque la chaleur commençait à baisser, de grandes volées de cloches ébranlèrent soudain les airs. Toutes les tours des églises et des couvents de la ville semblèrent engager dans le ciel un sublime dialogue où des voix argentines se mariaient à des voix graves, ainsi que des hommes parlant avec des enfants.

A ce signal, une procession immense, qui remplissait la principale rue de Pise, se mit en marche. La ville entière rendait hommage à un peintre. Elle avait pensé que ce n'était pas trop des plus grands honneurs et de la pompe la plus solennelle pour glorifier une toile sublime et une mort de saint.

On arriva à la chapelle des Augustins. Le tableau fut placé au-dessus du maître-autel, et le corps déposé sur un catafalque magnifique entouré d'une forêt de cierges ardents. En un instant la foule eut envahi l'église et fait retentir les voûtes d'un chant solennel parti de toutes les bouches. Des nuages d'encens montèrent bientôt en spirales diaphanes; à travers ces vapeurs le tableau sembla prendre vie; les solitaires qu'il représentait para-

rent se mouvoir, et les saintes légions du ciel descendre dans la stérile Thébaïde.

Le lendemain seulement, le peintre devait recevoir les honneurs de la sépulture.

La nuit enveloppait la ville; l'église, libre enfin de curieux, rentrait dans son silence accoutumé; la vive lumière qui l'éclairait s'éteignit par degrés; il n'y eut plus que les cierges étagés autour du catafalque qui donnassent quelque clarté. Près du corps veillait un moine, c'était Fra-Eusebio; il avait sollicité cette pieuse fatigue. Agenouillé et tenant sa tête entre ses mains, le vieillard songeait au néant des choses de ce monde; là, près de lui, était l'être misérable qui avait eu soif d'hommages, et ces hommages n'avaient été accordés qu'à son cadavre! Avoir appelé la gloire de ses vœux les plus ardents, et être tombé au seuil même de son temple! avoir senti se glacer la main qui allait saisir la couronne de lauriers! Quel abîme!.... Alors le bon religieux, reportant sa pensée sur lui-même, rendait grâces au ciel de s'être à temps séparé de la communauté frivole des hommes. Marcello avait été si agité pendant sa vie, que le moine ne pouvait pas imaginer que le malheureux fût calme même après sa mort.....

Comme il était plongé dans ces réflexions, un bruit léger, celui d'un soupir, attira son attention. Il se retourna, mais sans voir personne. Il avait trop de sagacité pour croire que ce bruit provînt des maléfices de quelque puissance occulte. Aussi, pleinement rassuré, le religieux recommença ses prières ferventes pour le repos éternel du seul ami qu'il eût voulu conserver sur la terre; à force de défiler les grains de son rosaire, il vint un moment où le vieillard prononça moins distinctement, où sa tête somnolente s'affaissa sur sa poitrine, où enfin il s'endormit complétement.....

Au plus fort du sommeil du moine, et la nuit étant avancée, un second soupir s'éleva dans l'église. Le cercueil s'agita. Celui qui y était renfermé parut reprendre le mouvement..... Est-ce bien lui qui se soulève avec effort comme accablé encore par une influence magnétique? Ses yeux fermés tout à l'heure se sont-ils bien rouverts? Cette bouche, qui semblait condamnée à l'éternel silence, ne prononce-t-elle pas quelques mots inarticulés, vagues, sans suite? Oui, c'est lui, lui qui existe, lui qui respire, lui qui sent! C'est le Marcello d'autrefois! Un instant il hésite, il frissonne; l'immensité de l'église, et, par souvenir, l'immensité de la vie, pèsent sur lui. Il voudrait sortir du cercueil et il n'en a pas le courage; à cet instant solennel d'une espèce de résurrection, quand il peut, par un faible effort, se dégager de tout cet appareil funèbre, il éprouve autant de difficulté à passer de la mort à la vie que l'agonisant en éprouve à passer de la vie à la mort.....

« Mon Dieu! » murmure-t-il; premier mot distinct qui s'échappe de ses lèvres. Il est si naturel, ce mot!....

L'artiste écoute ensuite le silence qui règne autour de lui. Bien rassuré, il franchit les degrés du cénotaphe en ayant soin d'éteindre les flambeaux.

A peine debout sur les dalles, il se dirigea doucement, un cierge à la main, vers son tableau, son cher tableau, que les fidèles avaient, on le sait, placé au-dessus du maître-autel pour y recevoir, pendant des siècles peut-être, l'hommage des générations. Que sa toile lui parut belle et imposante, à la voir se dresser derrière la table consacrée où Dieu descendait chaque jour!.... Frappé de respect en contemplant l'œuvre de ses mains, dans laquelle il vénérait le Créateur, son regard embrassait avec amour cette peinture comme s'il y eût découvert un monde inconnu, ou comme s'il eût cherché à comprendre pourquoi un peuple entier l'avait glorifiée.

Tout éperdu, l'âme pleine d'anxiété, et semblable au Christ lorsqu'au jardin des Oliviers il gémit sur son sort, Marcello s'agenouilla au pied de l'autel et pleura. Outre les peines du passé, que son triomphe devait cependant lui faire oublier, il semblait avoir devant les yeux les peines de l'avenir; une sorte de remords l'oppressait également; et bien, que forcé de garder le silence pour ne pas éveiller le moine, il ne put s'empêcher de s'écrier: « Mon Dieu! un ardent besoin de gloire m'a poussé à employer la ruse, à m'attirer une pitié que je ne méritais point. Je n'ai pas craint de feindre la mort, comme si l'on devait jouer avec cette terrible messagère de vos volontés, comme s'il était permis de mettre la comédie dans le cercueil; peut-être, ô Seigneur redouté, ne m'avez-vous pas marqué du sceau de votre

colère, quand vous m'avez vu pénétrer dans votre temple sacré, moi vivant, avec l'appareil d'un pauvre trépassé. Les hommes étaient si injustes pour moi!... J'ai dû leur arracher de l'admiration, recourir à un breuvage soporifique,... et les couronnes auxquelles ma main n'avait pu atteindre descendirent et s'accumulèrent sur mon cadavre animé. Je me reveille, et c'est pour vous remercier et vous bénir, ô mon Dieu! c'est pour te remercier aussi, ô ma patrie! ma patrie, que je ne verrai plus. Il me faut fuir vers d'autres climats, où n'arrivera peut-être jamais à mes oreilles l'écho de mon nom; je vais vivre en dehors de moi-même et comme étranger à mes travaux et à ma récompense. Mais qu'ici du moins on ne m'oublie pas! »

Le jour venait de renaître. Marcello comprit qu'il serait dangereux pour lui d'attendre plus longtemps. Il s'approcha doucement du moine endormi et détacha une clé que celui-ci, comme gardien de l'église, portait à sa ceinture. Déjà les premiers rayons du soleil irisaient les vitraux coloriés et faisaient pâlir l'éclat des bougies; encore une heure, et la foule allait envahir l'église. L'artiste, guidé plus sûrement par la lumière du jour, trouve enfin la porte, qu'il avait cherchée en tâtonnant. Il tourne la clé avec précaution, s'arrêtant plusieurs fois pour regarder le moine immobile... Il a ouvert, et l'air frais du matin frappe son visage fatigué : aussitôt Marcello se couvre la tête de son capuchon brun, ramène ses cheveux sur son front, se courbe, descend rapidement les marches du portail, et, traversant à la hâte la ville encore endormie, sort de Pise comme un coupable, comme un banni, lui dont le nom est dans toutes les bouches, lui triomphateur hier, et condamné aujourd'hui à fuir misérablement!

. . . .

Il est dans les Apennins de sauvages retraites où l'on se retrouve avec soi-même, où n'arrivent pas les bruits des villes, les clameurs de la foule; où tout se tait, hors les torrents et les oiseaux de proie qui passent à tire d'ailes. Marcello alla s'y établir. D'abord, il crut avoir trouvé la paix et le calme, et il attribua ce premier temps de quiétude à l'influence des objets qui l'environnaient; il ne se disait pas qu'il portait en lui un volcan, foyer inextinguible. Bientôt l'ennui le gagna, un secret, un long ennui; l'ennui non de l'inaction, mais du silence. Après sa fièvre de renommée et les sacrifices qu'il avait faits à cette pompeuse chimère, il ne pouvait goûter le bonheur de la solitude et de l'obscurité. Un pâtre lui signalait-il quelque voyageur aperçu la veille au fond de la vallée, Marcello courait aussitôt sur les traces de l'étranger pour lui offrir gracieusement l'hospitalité; jamais proposition de cette nature n'est repoussée. A peine attablés, le peintre s'enquérait avec sollicitude des noms en réputation dans les arts : il était rare que le sien ne fût pas prononcé. Aucun honneur n'avait manqué à sa mémoire, car, ne le trouvant plus dans son cercueil le lendemain de l'ovation, le peuple répandit le bruit que des anges avaient emporté au ciel le corps de l'artiste dont l'œuvre avait été agréable à Dieu : de là une nouvelle vénération pour le tableau devant lequel se prosternaient avec piété les fidèles, avec admiration les peintres.

Oh! comme ces louanges pénétraient au fond du cœur de Marcello, comme il les savourait, et combien en même temps elles lui faisaient mal à entendre!... Eh quoi! être célèbre, et ne pouvoir jouir de sa gloire! ne pouvoir être là, au milieu de ses partisans, ne s'être pas vu adresser à soi personnellement un salut d'estime;... se savoir grand par ouï-dire! Malheur, malheur! L'artiste creusa tellement cette idée, il en souffrit tant, qu'il finit par en être accablé;... son visage reçut l'empreinte d'une morne tristesse, son front se chargea de rides, ses cheveux blanchirent. Il devint vieux en un an!

Le besoin de se voir honoré finit par s'emparer de toutes ses facultés et lui inspira un dessein hardi, celui de reprendre le pinceau : une œuvre de premier ordre sortit encore de ses mains... Mais peut-être cette peinture se ressentait-elle de l'affaissement physique de son auteur. Il faut la force au génie; sinon, ce n'est qu'un délire qui embrase le cerveau.

A peine la toile put-elle être transportée, que le peintre dit adieu à la montagne et s'achemina vers Pise. Son premier soin, en approchant de la ville, fut de demander à un passant si la mémoire de Marcello était toujours aussi respectée; sur les éloges qu'il entendit, il répliqua : « Peut-être celui dont on pleure la perte n'est-il pas loin de vous. » Le passant sourit, haussa les épaules, et continua son chemin.

Ce jour-là, un voyageur couvert de poussière et épuisé de fatigue, se présenta aux portes du Sénat et insista pour être admis devant leurs nobles seigneuries. « La communication qu'il avait à faire était, dit-il, d'une haute importance. » Enfin, il peut entrer. A la vue des hommes puissants qui ont consacré sa gloire et à qui il vient demander d'honorer sa personne, Marcello tremble; son émotion l'oblige à s'appuyer contre une statue; il est aussi pâle que ce marbre glacé;... cependant, pressé de s'expliquer, il parle ainsi : « Messeigneurs, il y eut naguère un peintre nommé Marcello; d'humble et ignoré, vous le fîtes grand et célèbre. Mais il ne put jouir de sa gloire, car sachant, d'après le saint Évangile, que justice n'est jamais rendue au bon droit et que nul n'est prophète parmi les siens, il se fit passer pour défunt. Un breuvage soporifique, d'un effet certain et calculé d'avance, lui donna le sommeil qui ressemble le plus à la mort. On le porta ainsi en triomphe derrière son tableau, puis on le déposa dans une église... Le lendemain matin, le peintre s'enfuit de la ville. Nul ne sut ce qu'était devenue sa dépouille. Hélas! son âme ne l'avait point quitté, il ne l'a que trop senti à ses angoisses, à sa profonde tristesse... Ce qu'il a souffert de son isolement, nul ne le comprendra jamais. Mais il revient enfin pour occuper parmi les hommes la place qu'on n'avait donnée qu'à son souvenir... Il sort vivant du sépulcre... Ce Marcello, il est ici, reconnaissez-le, c'est moi! »

Et, jetant son bâton de voyage, le peintre releva le front et se redressa. Il n'y eut qu'un cri : « A l'imposteur! à l'imposteur! » L'indignation générale était telle, que l'assemblée en perdit sa gravité habituelle, et que de tous côtés partirent des interpellations contre l'homme assez hardi pour s'emparer du nom et de la gloire d'autrui. A la menace succéda l'effet : des archers reçurent l'ordre de surveiller le nouveau-venu. On lui demanda sur quel titre il appuyait ses prétentions. « Sur quel titre? dit-il; sur un tableau qui, je l'espère, vaudra bien la peinture du Ciel et de la Terre, qu'on admire au-dessus du maître-autel de la chapelle des frères Augustins. » Cette réponse souleva un orage d'exclamations; les sénateurs quittèrent leurs siéges, et, se précipitant vers l'étranger : « Montre-nous ce chef-d'œuvre! — Volontiers. Mais ma toile est roulée...— Tu la dérouleras... — Où donc, Messeigneurs? — Sur la place.

Marcello dut obéir, et, avec l'aide de quelques varlets, fixer son tableau à une colonne. Cependant le peuple, que le bruit de l'événement avait attiré, et la plupart des sénateurs, coururent à cette exposition d'un nouveau genre. Un rire de mépris éclata sur les lèvres des patriciens, qui rentrèrent dans la salle des délibérations en répétant : « Imposteur! Imposteur! »

Le peuple, cette bête féroce à qui il suffit d'un signal pour mordre et déchirer, commença à gronder, à menacer, et bientôt se mit à rugir.

Marcello sentait venir la tempête, mais il ne la craignait pas : calme, immobile, les bras croisés, il attendait. Elle fut effrayante l'éruption de la colère du peuple! Tandis que les moins emportés se contentaient de huer le malencontreux artiste, d'autres lui adressaient les reproches les plus sanglants. On avait d'abord crié : « A bas l'imposteur! vive le vrai Marcello, notre grand peintre. » On cria bientôt : « A mort le plagiaire et le traître! » Mille mains se disputent le tableau exposé sur la place : ce tableau n'existe déjà plus; les fragments en sont divisés à l'infini et jetés au vent. Une fois l'œuvre détruite, le peuple éprouva un autre besoin, celui de faire partager le même sort à l'auteur. La foule impitoyable s'apprête à le saisir; il périra, peut-être,... lorsqu'un moine, qui avait observé toute cette scène d'un œil morne, s'élança au-devant des furieux. Son geste imposant, sa voix ferme, commandent à l'émeute, et donnent le temps à un détachement de soldats, qui traversait la place, de s'approcher et de délivrer le peintre. La foule avait été dispersée à grands coups de hampes de hallebarde. Marcello était libre! Son libérateur lui dit : « Frère, vous semblez souffrant. — Oui, bien souffrant, » répondit l'infortuné, et il laissa couler ses larmes, des larmes amères. Le moine reprit :

« Votre âme surtout est malade. Voulez-vous me suivre dans un lieu où cessent toutes les douleurs, où n'entra jamais la pénible inquiétude, où le sombre désenchantement se transforme en une douce mélancolie? — Je vous suivrai partout, mon père, ne fût-ce que pour me fuir moi-même; et puissiez-vous, par vos sages leçons, m'apprendre à oublier tout, jusqu'à cette gloire qui a été pour moi une demi-réalité et un demi-rêve. Je me jette dans vos bras. — Dans les bras de Dieu, mon

fils! » Puis, rejetant son capuchon en arrière : « Me reconnais-tu? demanda le vieillard. — Juste ciel! Fra-Eusebio! — Oui, Fra-Eusebio, qui désormais veillera sur ton âme comme il a veillé sur ton corps; Fra-Eusebio, qui t'avait *vu* et *entendu* dans la chapelle lorsque tu te relevas du sein des ombres de la mort... Viens! je te sauve de la tourmente de ton cœur, je te sauve de toi-même. »

Une heure après, le couvent des Augustins avait reçu un nouveau frère que les hommes appelaient autrefois Marcello, et qui, en mémoire de la peinture, voulut être appelé frère Luc. Nul n'entendit plus parler de sa vie ni de sa mort. La vie du monastère n'est-elle pas une mort continuelle? Seulement on aperçut quelquefois dans l'église des Augustins un religieux pâle et mélancolique, agenouillé au pied du maître-autel, et levant sur l'immense tableau qui le décorait des regards de vénération, de mélancolie et d'amour. — Ce tableau, c'était celui que Pise entière avait porté en triomphe devant le corps de Marcello!.....

ALFRED DES ESSARTS.

(*L'Artiste.*)

LES PINCETTES ET LE SOUFFLET.

— Mon cousin, vous serez sur mon testament.

On comprendra toute la valeur de ce peu de mots, quand on saura que celle qui les prononçait était vieille et riche, et que celui qui les entendait était avare.

Mlle Agnès Duperron n'avait guère moins de 40,000 francs de revenu. Elle était septuagénaire et paralysée de tout le côté gauche. Jugez si elle devait avoir des amis!

L'un des plus assidus, des plus empressés, des plus attentifs, était son cousin Gigandet. Ce jour-là même (c'était le vingt janvier, veille de la sainte Agnès), il avait tenu à offrir le premier ses vœux et son bouquet à sa *respectable cousine*; il s'était présenté avant qu'elle fût levée; il avait attendu pendant une heure qu'elle pût le recevoir, tenant son bouquet dans une main et son chapeau dans l'autre, et répétant tout bas son compliment. Touchée d'un zèle aussi ardent, Mlle Agnès avait invité son bon cousin à partager son déjeuner : — un petit pain grillé et beurré qu'elle trempait dans un café à la crême, — et Gigandet, au comble de l'enthousiasme, avait déclaré solennellement que c'étaient la meilleure crême, le meilleur café, le meilleur beurre et le meilleur pain qu'il eût mangé de sa vie.

L'effet que produit un acteur tient en partie à ce que, dans l'argot du théâtre, on appelle son *physique*; je ne puis donc me dispenser de donner à mes lecteurs une idée exacte du *physique* de M. Gigandet. C'était un homme maigre, pâle, et dont le visage, armé d'un long nez pointu, et percé de deux petits trous où brillaient deux petits yeux toujours en mouvement, frappait l'imagination par une ressemblance bizarre avec le museau d'une belette. Il y avait d'ailleurs entre la partie supérieure de son corps et la partie inférieure une disproportion étrange : c'était le torse d'un nain sur les jambes d'un géant; c'était un enfant monté sur des échasses. Le déjeuner fini, il s'était assis près de la cheminée dans le coin opposé à celui qu'occupait Mlle Duperron, et ce fut en observant ces deux jambes longues et minces, qui, sortant parallèlement d'un fauteuil, barraient le foyer dans toute sa longueur, que la vieille dame lui peignit sa reconnaissance par ces paroles touchantes :

— Soyez tranquille, mon cousin, vous serez sur mon testament.

Il jaillit une étincelle des petits yeux du cousin; mais il réprima de son mieux sa joie, sourit niaisement, et, d'une voix légèrement émue :

— Oh! ma cousine! dit-il, vous avez bien le temps de penser à cela!

— Eh! mais, pas trop. A quoi bon se faire illusion? Je sais bien que mon jour approche, et quand il viendra, je n'aurai aucun droit de me plaindre : voilà tantôt soixante-quatorze ans que je suis au monde, et, entre nous, je ne les ai pas perdus.

— Je le sais, ma cousine, et une vie si pleine de bonnes œuvres, si agréable à Dieu....

— Ne parlons point de cela, interrompit Mlle Duperron avec modestie. Mais enfin, il n'en est pas du notaire comme du médecin : jamais notaire n'a tué personne, et je ne vois aucun danger....

La porte s'ouvrit en ce moment, et Mlle Duperron eut à essuyer un second cousin, un second compliment, un second bouquet, une seconde accolade. Quand le cérémonial usité en pareil cas fut accompli :

— Vous voilà donc, cousin Baculard? dit Gigandet, de ce ton mystérieusement railleur d'un homme qui sent son avantage.

— Oui, répondit l'autre, qui ne put dissimuler tout-à-fait son dépit. Ce n'est pas la bonne volonté qui m'a manqué pour arriver aussitôt que vous; mais je demeure bien loin d'ici, ma cousine le sait, et d'ailleurs mes jambes ne sont pas aussi longues que les vôtres.

Après le chagrin de perdre de l'argent, ce que Gigandet craignait le plus au monde, c'était d'entendre parler de ses jambes. Son visage était naturellement trop blême pour que la colère pût le faire pâlir; mais son front se plissa, ses lèvres tremblèrent, et, adressant à son antagoniste un coup d'œil superbe et un sourire dédaigneux :

— Mon Dieu! cousin Baculard, je n'ai aucune envie de nier votre empressement : vous soufflez trop fort pour qu'on puisse sans mauvaise foi le révoquer en doute!

Pour comprendre cette réplique, on a besoin de savoir que M. Baculard était de tout point l'opposé de Gigandet : gras, rubicond, et portant sur de très courtes jambes l'abdomen le plus volumineux. Fort jeune encore, il était devenu asthmatique. A trente ans, il s'était cru amoureux d'une héritière aussi laide que riche : malheureusement, au milieu de la déclaration la plus passionnée, la respiration lui avait manqué tout-à-coup, et la jeune impertinente ayant profité de cette interruption pour placer un violent éclat de rire, Baculard furieux s'était résolu à rester garçon, et n'avait pas plus de philosophie pour son asthme que Gigandet pour ses jambes.

Mlle Duperron, enfoncée dans sa bergère, s'amusait en secret de cette altercation, comme un gamin, — passez-moi le mot, il est devenu classique, — comme un gamin s'amuse dans la rue d'un duel entre deux chiens pour un os qu'il ne leur donnera pas; cependant elle craignait le bruit, et jugea prudent d'intervenir.

— Cousin Baculard, dit-elle, je crois autant à votre affection qu'à celle du cousin Gigandet, et j'en suis également reconnaissante.... Oui, mes amis, mes bons amis, ajouta-t-elle avec effusion et en leur tendant la seule main dont elle eût conservé l'usage, vous m'êtes tous deux également chers, et vous serez tous deux sur mon testament.

Cela dit, Mlle Duperron crut avoir acquis le droit de rester seule, et fit comprendre à ces messieurs qu'elle désirait user de ce droit. Ils descendaient l'escalier côte à côte, silencieux, pensifs et se demandant, chacun à part soi, s'il leur conviendrait mieux à l'avenir de rester ennemis ou de devenir alliés, lorsqu'un incident inattendu vint tout-à-coup les décider pour ce dernier parti.

Comme ils arrivaient sous le vestibule, une jeune fille passa devant eux d'un pas rapide, et s'élança sur l'escalier qu'ils venaient de quitter. Sa robe d'indienne, son bonnet de simple tulle, ses souliers de cuir n'annonçaient pas l'opulence, et si l'on avait conservé quelques doutes sur sa position sociale, il suffisait du carton qu'elle tenait à la main pour les dissiper. Mais ce soulier renfermait un pied si mignon, cette robe s'arrondissait autour d'une taille si souple et si gracieuse, il s'échappait de ce bonnet des cheveux si fins et d'un reflet si brillant, que personne, en la voyant, n'eût désiré pour elle une plus riche parure. Pendant qu'elle montait lestement l'escalier, découvrant à chaque pas la moitié d'une jambe ronde et fine, dont un bas blanc et bien tiré dessinait exactement les contours, les deux cousins semblaient avoir pris racine sur le paillasson qui précédait la première marche, et Gigandet qui avait à sa vue froncé le sourcil, interrompant brusquement d'un coup de coude la contemplation muette de Baculard :

— Comme vous la regardez, cousin! Entre nous, on ne se douterait guère que vous avez juré une haine éternelle à tout ce damné sexe-là.

— Eh! eh! cousin, ne dit-on pas que l'exception confirme la règle? Quel mal y aurait-il donc

à confirmer la règle que je me suis imposée par une petite exception?

—En faveur de cette péronnelle! Vous ne l'avez donc pas reconnue?

—Reconnue? Je vous jure, cousin, que si je l'avais déjà vue une seule fois...

—En ce cas, je vous pardonne. Vous ne savez pas que cette petite pécore est l'ennemi le plus dangereux que nous ayons?

— Cette enfant-là, cousin Gigandet?

—Oui, cette enfant-là. car c'est la fille de Guillaume Duperron, propre neveu de notre respectable parente.

— Miséricorde! cria Baculard en tressaillant...

—Et vous comprenez bien que ce n'est pas sans motif qu'elle monte chez sa grand'tante d'un air si fringant le jour de la sainte Agnès. Moi qui croyais qu'elle ne la connaissait pas! C'est une trahison, cousin Baculard! et vous avez bien raison de détester les femmes! je sais comme vous de quoi elles sont capables, et celle-ci en particulier. Je la vois d'ici, minaudant autour de sa tante, prenant une voix flûtée pour lui parler, la cajolant, l'adulant, faisant mille bassesses pour la séduire... Les vieillards ont l'esprit si faible!... Elle ne manquera pas de faire valoir qu'elle est sa nièce! Comme si c'était une raison!... Une fille de boutique!... Une petite coureuse, j'en suis sûr!... Et nous nous laisserions voler de la sorte une si belle succession, cousin Baculard!

—Non, certes, s'écria Baculard, à qui Gigandet àvait enfin communiqué son indignation, et plutôt que de nous laisser ainsi dépouiller..... Voyons: savez-vous quelque moyen?...

—Peut-être. Mlle Duperron est une personne pieuse, craignant Dieu, et sans doute d'une morale très austère, puisqu'elle a soixante-quatorze ans. Si elle venait à apprendre que sa nièce...

— Compris! interrompit Baculard, tout fier d'avoir donné cette preuve d'intelligence. Je vais faire prendre des informations...

—Et, pendant que vous prendrez des informations, le testament se fera, et cette seconde attaque de paralysie que nous espérions, et que je commence à craindre... Il faut gagner du temps, cousin! Dieu sait combien je hais le mensonge! Mais que risquerions nous avec une fille si jeune, si pauvre et si jolie? Toutes n'en sont-elles pas au même point? D'abord, et sans perdre un moment, dénonçons les faits; plus tard, les informations que vous prendrez nous fourniront les preuves.

Baculard ne trouva rien à objecter à cette conclusion. Avec plus de sang-froid, tous deux auraient pu se demander s'il était bien certain que leur jeune cousine montât au premier, chez mademoiselle Duperron, plutôt qu'au second ou au troisième; mais l'avarice est une passion si ardente qu'elle trouble quelquefois la raison autant que l'amour. Mlle Duperron reçut deux jours après une lettre sans signature, écrite par une main inconnue et d'un style cafard, et dont l'auteur anonyme déclarait ne pouvoir, malgré sa répugnance, se dispenser de l'éclairer sur la conduite scandaleuse de Louise Duperron, sa petite nièce, qui déshonorait le nom qu'elle portait, par ces erreurs pour lesquelles la vieillesse jalouse a communément si peu d'indulgence.

Il faut que nous jetions rapidement un coup d'œil en arrière sur les antécédents de Mlle Agnès Duperron.

Elle était de Bourges, et fille de l'imprimeur privilégié par l'archevêque. Son père l'avait élevée avec soin, et d'ailleurs avec toute la piété qui convenait à sa position dans le monde et au monopole qu'il exploitait. Elle avait reçu de la nature, avec une beauté remarquable, une de ces voix étendues, timbrées, puissantes, qui produisent de si grands effets quand le travail les a assouplies. L'organiste de la cathédrale, intime ami du libraire, enseigna la musique à la jeune Agnès, et avec tant de succès, qu'il n'y eut bientôt plus une solennité religieuse où sa voix ne fît retentir des louanges de Dieu ces voûtes sonores, les plus hardies peut-être que l'art gothique ait jamais suspendues au milieu des airs. Mais le diable est bien fin. Vers l'année 1785, vint à passer à Bourges une troupe d'opéra-comique dont le premier ténor fit tant de tort à l'organiste dans l'esprit d'Agnès, qu'au bout de six mois il y eut un premier sujet de plus dans la caravane chantante, et dans le Berry une cantatrice de moins. Agnès, qui avait reçu du ciel les dispositions les plus heureuses et le goût le plus délicat, se lassa du chant français plus vite encore que du chant latin, et s'enfuit en Italie. Là, sous le nom de signora Brambilla, elle acquit en peu de temps une réputation éclatante, et ne reprit son véritable nom que lors

qu'elle revint en France, jeune encore, mais dégoûtée du théâtre, et satisfaite de sa fortune. Elle avait trouvé à Bourges son père mort, dont son frère aîné avait pris la place; mais n'ayant pas eu la prudence d'annoncer qu'elle avait fait fortune, ce frère déclara qu'il ne reconnaîtrait jamais pour sa sœur celle qui avait déshonoré sa famille. Elle jugea ne pouvoir se mieux venger de cet arrêt un peu sévère qu'en s'y soumettant sans répliquer, s'établit à Paris, et oublia si bien tous les Duperron de Bourges que, le jour où lui parvint la lettre anonyme élucubrée par MM. Baculard et Gigandet, elle n'avait jamais entendu parler ni de la mort de son frère, ni de la ruine de son neveu, ni de la situation précaire de sa petite nièce. Nous devons à ses deux cousins, que le hasard avait récemment rapprochés d'elle, la justice de reconnaître que jamais ils ne lui en avaient dit un mot.

On comprend maintenant pourquoi Mlle Duperron, parvenue à cet âge où l'on regrette tant de choses, n'avait pas du moins à regretter le temps perdu. Vers cinquante-cinq ans, sentant le besoin de suppléer par de la considération à la beauté qu'elle n'avait plus, elle delibéra pendant trois semaines si elle se marierait, ou se ferait dévote; mais elle jugea que maître pour maître, Dieu serait toujours préférable à quelque homme que ce fût. *Il vaut mieux*, disait-elle avec ce bon sens dont elle avait déjà donné tant de preuves, *il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints*. Et réellement sa dévotion était facile et commode à porter : *c'était*, pour me servir encore une fois de ses expressions, *une bonne pelisse, qu'elle mettait sur elle pour sortir, mais qu'en rentrant elle laissait dans son antichambre*. Malheureusement pour la combinaison de nos deux amis, quand elle reçut leur épître, elle était dans sa chambre à coucher.

Une Duperron, fille de boutique! s'écria-t-elle, en levant à la fois la main et le pied dont elle pouvait disposer; que leur est-il donc arrivé?..... Celle-ci du moins n'est pas comme son grand-père, et ne refusera peut-être pas de me voir. Où la trouver?... Une lingère de la rue Neuve-des-Petits-Champs!... Marcel!... prenez ma voiture, et vous entrerez chez toutes les lingères de la rue Neuve-des-Petits-Champs, jusqu'à ce que vous en trouviez une qui ait Mlle Louise Duperron pour apprentie; quand vous aurez découvert cette jeune personne, vous me l'amènerez, avec un paquet... de ce que vous trouverez, mouchoirs ou fichus. peu importe.

Marcel avait souvent mené à bien des entreprises plus difficiles, et ne tarda pas à revenir.

—La jolie figure! dit Mlle Agnès. Ne trouvez-vous pas, Marcel, qu'elle me ressemble un peu?

—Moi? Madame, s'écria la jeune fille épouvantée.

—Marcel, dit en souriant la vieille, allez chercher la miniature qui est à la cheminée du salon.

Marcel apporta le portrait de la signora Brambilla, dans tout l'éclat de sa jeunesse, de ses charmes et de sa gloire.

—Voyez, mon enfant, si vous avez tant à vous plaindre, et si je vous ai fait un mauvais compliment! On peut se ressembler de plus loin, après tout. Vous vous appelez Duperron, Louise Duperron?

—Oui, Madame.

—Votre père était de Bourges?

—Il y est encore, Madame.

—Et vous êtes à Paris, toute seule!...

—Hélas! Madame, nous sommes si pauvres!

—Avec ce visage-là!... Vous devez avoir bien des amoureux.

—Moi! Madame; je n'en ai qu'un, je vous jure.

—Un seul! Voyez un peu les méchantes langues, ou plutôt les méchantes plumes! Un seul amoureux! pauvre petite! Et c'est à lui que tu donnes tous ces rendez-vous dont on m'a parlé?

—Des rendez-vous! s'écria Louise toute rouge. Madame, je ne lui en ai jamais donné qu'un, hier soir : j'avais tant de choses à lui dire!

—Un seul rendez-vous! que le monde est méchant! adieu, petite; je suis charmée de t'avoir vue. Ah!..... il ne faut pas que je t'aie fait venir pour rien, cela ne serait pas juste. Essaie un peu ce fichu.

—Moi, Madame?

—Oui, je verrai mieux ce qu'il est... Pas mal, en vérité... Elle est charmante ainsi! garde-le, petite; et en échange, viens m'embrasser; et si on te demande d'où tu viens, tu diras : De chez ma vieille tante Agnès.

—Quoi! ce serait vous, Madame?..

-Dis ma tante... et reviens dîner avec moi dimanche... et n'oublie pas de m'amener ton amoureux!

Quelques semaines s'écoulèrent, et la seconde attaque de paralysie vint enfin, comme Gigandet l'avait prévu. Huit jours après, et les funérailles terminées, les deux cousins, dûment convoqués par le notaire de la défunte, changèrent de couleur en apercevant au coin de la cheminée *leur plus dangereuse ennemie*, Louise Duperron.

—Messieurs, dit le notaire, de sa voix la plus grave, et revêtu de son plus bel habit noir, M[lle] Duperron, ma cliente, avait déposé entre mes mains un testament dont je vais vous donner lecture.

Il s'assit, déploya lentement le précieux papier, toussa trois fois et lut ce qui suit :

« Je soussignée, etc., désirant donner à tous les membres de ma famille que j'ai connus un gage de l'affection qu'ils m'ont inspirée, désire que mon bien soit partagé entre eux de la manière suivante :

« 1° Je lègue à mon cousin Gigandet, les pincettes de ma chambre à coucher. Ce sont les plus longues et les plus minces de ma maison ;

« 2° Je lègue à mon cousin Baculard le soufflet de mon salon ; c'est le plus gros que je possède.

« Le reste appartiendra à ma chère nièce, Louise Duperron, qui sera spécialement chargée de l'exécution des legs ci-dessus. »

—Messieurs, dit Louise en se levant.....

Mais Gigandet n'en avait déjà que trop entendu.

Allez au diable, cria-t-il, vous et votre comédienne de tante!

Baculard soufflait avec plus de bruit encore qu'au moment de sa déclaration d'amour.

—Messieurs, dit le notaire, en mesurant de l'œil les jambes de l'un et l'abdomen de l'autre, soyez sages, et l'on vous promet le secret.

J'ai lieu de croire qu'ils n'ont pas été sages.

Gustave Héquet.

(Courrier Français.)

LA PEINE DU TALION.

Un soir d'été, en 1817, M. Lambert, juge d'instruction dans une ville que nous ne nommerons pas, rentra chez lui à 11 heures et finit gaiement sa soirée auprès de sa femme et de sa fille. Madame Lambert, âgée de trente-huit ans à peine, était belle encore, et le juge était jaloux. Il y avait dans la ville qu'il habitait un homme plus jeune que lui de quelques années et célibataire, qui avait demandé avant lui la main de madame Lambert, et qui n'ayant pu obtenir la femme qu'il aimait, n'avait jamais songé à se marier. M. le juge savait aussi que, si madame Lambert eût été maîtresse de suivre son inclination, elle aurait porté un autre nom. Il surveillait donc sa femme avec un soin infini. Sa fille, mademoiselle Hortense, était pour lui un autre objet de soucis et d'embarras ; elle avait seize ans, une jolie figure, une assez belle dot, et je ne sais quel penchant indéfinissable pour un officier en demi-solde, beau garçon, aimable, assez riche, d'une famille recommandable, mais qui pensait mal, un bonapartiste! Cet attachement qui naissait à peine et que son œil scrutateur avait découvert, était intolérable. En 1817, un juge d'instruction donner sa fille à un bonapartiste! C'était se fermer toute voie d'avancement, se brouiller avec le château, la noblesse, le clergé, les jésuites et tout ce qu'il y avait alors de puissant. Sauf ces deux chagrins de ménage, M. Lambert était heureux, jeune encore, bien portant, et remplissait ses fonctions judiciaires avec une liberté qui laissait d'ailleurs son esprit dans un calme parfait ; il faisait son métier sans se laisser aller à des préoccupations sentimentales qui auraient nui à sa santé. Si le médecin s'affectait vivement de l'état de ses malades, il dépérirait et ne vivrait pas trois mois : ainsi du juge.

Laissant de côté toute pensée fâcheuse, M. Lambert fut galant avec sa femme et caressant avec sa fille ; enfin, lorsque, comme dit le poète, l'aiguille eut posé sur les douze heures son pied sonore et vigilant, mademoiselle Hortense passa dans

sa petite chambre de demoiselle, et M. et madame Lambert, étant entrés dans leur appartement, gagnèrent bientôt le lit nuptial. Tout était tranquille dans la maison, lorsque la porte de la chambre s'ouvrit brusquement ; deux hommes se précipitèrent sur M. le juge d'instruction, le lièrent, le bâillonnèrent et l'enlevèrent de son lit, tout cela en si peu de temps, qu'à peine si madame Lambert eut le loisir de se réveiller et de demander de quoi il s'agissait.

« Taisez-vous, lui dit une voix rude, ou vous êtes morte ; au moindre cri, vous êtes perdue. »

La pauvre femme cacha sa tête dans ses couvertures et recommanda son mari à tous les saints du paradis. M. Lambert, bien garrotté et un tampon enfoncé bien avant dans la bouche, fut chargé sur les épaules du plus vigoureux des assaillants, descendu avec précaution et mis dans une voiture qui attendait à la porte et qui partit au galop ; les stores furent baissés, on roula toute la nuit, on changea de chevaux, ou du moins on fit la simagrée d'en changer ; enfin, après douze ou quinze heures de route, on jeta un voile noir sur la tête du juge, et on le transporta dans un cachot ou une cave ; on le débâillonna, on rendit à ses membres leur liberté, et on l'abandonna à ses réflexions, en fermant sur lui une porte ferrée, dont la moitié des verroux entraient dans de gros murs ; une lampe de fer veillait auprès de lui et lui permit de reconnaître sa prison. L'inventaire en fut bientôt fait : un grabat, un gros pain noir, une cruche remplie d'eau, tel était son mobilier et son garde-manger ; il avait le vivre et le couvert. Il se demanda d'abord quel ennemi pouvait se venger aussi cruellement de lui, et à quel supplice il était réservé ; il ne se connaissait point d'ennemi ; il avait toujours rempli ses fonctions sans faiblesse, mais sans haine, interrogeant les prévenus avec adresse, il est vrai, mais sans jamais dépasser les pouvoirs que lui donnait la loi. Peut-être l'avait-on volé et les voleurs ne s'étaient-ils emparés de lui que parce qu'ils avaient reculé devant un homicide ; alors, au bout de quelques jours, on lui rendrait sa liberté. Une semaine s'écoula, puis un mois ; une main invisible renouvelait l'eau et le pain, et sa position ne changeait pas, alors il donna créance dans son esprit à une idée qui était venue d'abord, et à laquelle il n'avait pas voulu s'arrêter :

« C'est l'homme qui aime ma femme, se dit-il, et qui en est aimé ; le coup vient de là ; on me laissera mourir ici dans un cachot pour satisfaire une passion adultère. O ciel ! peut-être ma femme, madame Lambert, est la complice du misérable dont je suis le jouet ! »

Il rappelait à son esprit toutes les circonstances de son enlèvement ; sa femme était couchée auprès de lui, et à peine si elle avait poussé un cri, elle s'était tue à la première menace ; lui qui était juge d'instruction, savait combien le crime est quelquefois habile à se ménager les moyens de tromper la justice des hommes. Si madame Lambert n'eût pas été d'accord avec ceux qui l'avaient fait ainsi disparaître, elle aurait agi autrement qu'elle n'avait fait ; elle aurait poussé des cris, mis la maison en rumeur, et fait courir après la voiture qui l'enlevait. Un juge d'instruction ne disparaît pas ainsi sans que toute la police du royaume soit en émoi, et madame Lambert, si elle voulait, devait trouver auprès des autorités, et surtout au sein de la magistrature, des secours puissants ; la longueur de son emprisonnement venait donc de la complicité criminelle de sa femme.

Dans d'autres moments c'était sur l'officier bonapartiste que tombaient ses soupçons. Cet officier était jeune, ardent, amoureux, habitué à une vie aventureuse ; il savait d'ailleurs que jamais il n'obtiendrait mademoiselle Hortense, il avait donc pu prendre un parti extrême, nouveau, négligé jusqu'ici par le vaudeville et l'opéra comique, mais qui lui livrait celle qu'il aimait. Madame Lambert, en effet, voyait de bon œil le jeune officier, et ne semblait pas éloignée de ce mariage. Cette version paraissait vraisemblable au prisonnier, qui pensait que les ravisseurs avaient fait assez de bruit pour que sa fille pût les entendre. Il est vrai que dans un cas pareil un amant trouve plus naturel et moins dangereux d'enlever celle qu'il aime ; mais monsieur Lambert, aigri par la douleur, l'isolement et le régime qu'il suivait, s'attachait à toutes les suppositions, et ne raisonnait pas toujours juste. Il essaya de parler à la personne qui lui apportait le pain et l'eau ; impossible : le geôlier était plus impitoyable que ceux des prisons.

« Je vous donnerai, disait-il, quand il soupçonnait qu'on pouvait l'entendre, dix mille francs, vingt, trente, si vous voulez me tirer d'ici, si vous voulez seulement indiquer ma retraite à un

préfet, quel qu'il soit, à un procureur du roi, à un substitut, à un commissaire de police, à un gendarme, je vous souscrirai une lettre de change de la valeur qu'il vous plaira....... Je vous ferai donner un million par le garde des sceaux..... »

Mais ces offres, ou n'étaient pas entendues, ou ne tentaient personne ; il maudissait alors la société, s'irritait contre l'impuissance des lois, et donnait au diable sa femme, sa fille et la nature entière. Neuf mois s'écoulèrent ainsi ; neuf mois dans une cave, sans voir personne, sans manger ou boire autre chose que du pain et de l'eau, sans savoir s'il reverrait jamais le jour, s'il serait rendu au monde, à la société, à sa famille ! Enfin, un jour, la porte de son cachot s'ouvrit, des hommes masqués se jetèrent sur lui à l'improviste, le garrottèrent et le bâillonnèrent, comme ils avaient fait neuf mois auparavant, on le porta dans une voiture qui partit au galop et roula sur le grand chemin pendant douze ou quinze heures. La voiture s'arrêta à sa porte : on le monta chez lui et on le déposa sur son lit.

« Faites un léger effort, Monsieur, lui dit-on et vos mains seront libres ; le reste vous regarde. »

Ses ravisseurs disparurent; il suivit leur avis officieux, et en effet, ses liens tombèrent, alors il dégagea ses pieds de leurs entraves, enleva le tampon qui remplissait sa bouche et se mit sur son séant. Il était chez lui, sur son lit, il reconnut le timbre de sa pendule, qui sonna onze heures. Malgré l'obscurité, il reconnut les lieux; étendant la main vers la place qu'occupait ordinairement sa femme, il la trouva vide.

Madame Lambert n'est pas couchée, se dit-il, c'est tout simple, il n'est que onze heures.

Il se leva et se mit en devoir de descendre au salon; il trouva bientôt l'escalier et arriva en tâtonnant jusqu'à la porte du salon, qu'il ouvrit; il était vide; il se dirigea alors vers la cuisine, où il apercevait de la lumière.

— Victoire ! Victoire ! cria-t-il.

Victoire arriva, une chandelle à la main, et dès qu'elle le vit, elle jeta un cri.

— C'est moi, Victoire, c'est votre maître, M. Lambert.

Victoire ne revenait pas de sa frayeur, M. Lambert n'était pas reconnaissable; il était pâle, défait, ses habits étaient en lambeaux, sa barbe avait deux pieds de long ; cependant, sa voix n'était pas changée, et Victoire finit par comprendre que c'était bien son maître qui était devant elle.

— Monsieur, monsieur, lui dit-elle, vous n'êtes pas mort ? Nous l'avons tous cru, au logis, et madame comme les autres ; que vous est-il donc arrivé, monsieur ? Où vous avait-on caché, que ni juge, ni commissaire, ni chrétien, ni mouchards n'ont pu vous trouver ?

— Où est ma femme ? demanda M. Lambert.

— Madame est à la campagne depuis huit jours.

— Chez qui ? je n'ai pas de campagne.

— Chez M. Durand.

M. Durand était un amant fidèle qui, depuis vingt ans, vivait dans le célibat, par amour pour les beaux yeux de Madame Lambert.

— Malédiction ! j'espère au moins, s'écria M. Lambert, qui se rattachait aux circonstances atténuantes, que sa fille est avec elle.

— Madame Richard ? Non, monsieur ; madame Richard est avec son mari.

— Madame qui ? dit Lambert, je vous parle d'Hortense, de ma fille.

— Ah ! c'est juste, répondit Victoire, vous ne savez pas..... mademoiselle est mariée, elle a épousé cet officier en demi-solde qui lui faisait la cour, vous savez bien, M. Richard, un joli garçon..... Ça fait un beau couple, il s'aiment comme deux tourtereaux.

— Comment mariée ! mariée avec un homme que le gouvernement regarde comme un ennemi, comme un conspirateur ! Je resterai toute ma vie juge d'instruction.

— Vous ne l'êtes plus, monsieur, du moins il y a quelqu'un ici qui remplit votre place, un monsieur qui va au palais pour vous et qui dans quelques jours viendra occuper votre maison.

— Occuper ma maison, et pourquoi, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il l'a achetée.

— Ma maison est vendue ?

— Sans doute ; depuis votre disparition et le mariage de votre fille, la maison était trop grande pour madame, elle l'a vendue. Nous allons demeurer dans la rue N.

— Vis-à-vis de M. Durand, remarqua en pâlissant M. Lambert.

— La maison à côté ; les deux cours ont une porte de communication, dit ingénument la cuisinière.

Le juge d'instruction désespéré, prit un bain, e fit raser, changea de linge et d'habit, puis se t servit à souper. Après neuf mois d'abstinence, l était bien agréable de manger une aile de pouet et de boire un verre de Bordeaux, dont la ouleur purpurine riait dans le cristal du verre. Mais sa femme à la campagne chez un rival, sa ille mariée contre son gré et à un homme qui rendrait sa famille odieuse au gouvernement, sa maion vendue, et mille autres malheurs qu'il ne manquerait pas d'apprendre sans doute plus tard; que de sujets de chagrins! Comment trouver le poulet bon et le bouquet du Bordeaux savoureux, quand on est frappé par de tels coups? Encore s'il pouvait se venger, s'il connaissait l'auteur de sa ruine! mais l'audace de ses ravisseurs prouvait combien ils étaient sûrs de leur impunité. Il rendait justice à sa femme, si elle l'avait fait enlever, du moins ce n'était pas elle qui l'avait rendu à la liberté; si, en effet, elle y eût été pour quelque chose, il l'aurait trouvée chez elle, seule et loin de tout ce qui aurait pu le mettre sur la voie d'une liaison adultère. Il passa la nuit sans sommeil, et le lendemain il était encore couché, lorsqu'un inconnu entra dans sa chambre et s'assit sans façon auprès de son lit, c'était un homme jeune encore, d'une figure agréable, mais résolue.

— Monsieur, lui dit-il, regardez-moi bien; ne me reconnaissez-vous pas?

— Non, monsieur, dit l'ex-juge d'instruction, après avoir regardé attentivement l'inconnu.

— Je me nomme Marchand. J'avais un petit commerce de tabletterie qui prospérait; il y avait vis-à-vis de chez moi une jeune fille que j'aimais et que j'allais épouser, lorsque je fus arrêté comme complice de la conspiration de l'*épingle noire*; le dossier qui me concernait vous fut confié : c'est vous qui fûtes chargé de l'instruction de mon affaire.

— Ah! M. Marchand, dit M. Lambert, je me rappelle parfaitement. Vous n'avez pas à vous plaindre de moi: je fis un rapport qui vous était tout-à-fait favorable. Vous aviez été victime d'une erreur, et vous devez vous souvenir que vous sortîtes de mon cabinet comblé des éloges que méritait un citoyen aussi honorable que vous l'étiez alors.

— Parfaitement, mais votre indifférence pour la liberté des citoyens en général et en particulier pour celle des citoyens tels que je l'étais, votre négligence, me firent subir neuf mois de prévention et de secret; aujourd'hui seulement vous savez ce que j'ai souffert. Quand l'erreur dont j'étais victime fut reconnue, mon commerce était perdu, ma fiancée mariée à un autre; mon propriétaire, ses quittances à la main, exigeait trois termes échus. Si vous eussiez écouté la loi, rien de tout cela ne me serait arrivé; interrogé dans les vingt-quatre heures, j'aurais été libre le lendemain de mon arrestation; vous m'avez ruiné, mon cœur a été brisé par le mariage de celle que j'aimais: eh bien! je me suis vengé, je vous ai rendu le mal que vous m'aviez fait, j'ai joui de ce bonheur pendant neuf mois, pas un jour de plus ni de moins; j'ai payé cher ma vengeance, il est vrai, mais elle a été complète, j'ai fait retomber sur vous tous les maux dont vous m'avez accablé... Adieu, M. le juge.

Il sortit à ces mots. M. Lambert se leva, et courut faire sa déposition chez un magistrat; il apprit que M. Marchand était riche depuis un an de l'héritage d'un oncle mort aux Etats-Unis, et qu'il devait partir à l'instant même sur un navire américain. On courut au port; le navire avait levé l'ancre, et à peine si on apercevait à l'horizon le bout de ses mâts. Le juge voulait bien envoyer la justice en pleine mer; mais, depuis Molière, cela ne se fait plus.

M. Lambert reprit sa place, et, instruit par la leçon qu'il avait reçue, il obéit désormais à la loi.

Marc Perrin.

(*Temps.*)

PIERRE LE BAIGNEUR

C'était à Dieppe. L'orchestre jetait aux vents les *Dentelles de Bruxelles* jolie valse de Jean Strauss, gracieuse harmonie qui se répandait sur la grève toute fraîche des brises de la mer. Dieppe étincelait de luxe, de toilettes et d'illuminations, dans la soirée du 15 août 184.. Il y avait là des gens de toutes les nations civilisées : des Anglais, des Allemands, des Russes, des Espagnols, une assez jolie collection d'Italiens, et quelques Portugais et Brésiliens mélangés. A moins d'être polyglotte, il eût été assez difficile de saisir au vol un mot de la conversation de chaque groupe de promeneurs. Mais il y avait de si jolies figures de femmes, et ces figures avaient de si beaux yeux, parlant une langue tellement commune à tout l'univers créé, qu'un Chinois, à toute rigueur, eût pu conserver l'espoir de trouver avec qui s'entendre. En ce moment surtout il semblait y avoir un point commun pour tous les esprits, et duquel l'attention générale ne pouvait se détacher. Depuis une heure en effet que durait la promenade, on entendait au passage, çà et là, un nom voltiger de bouche en bouche.

La Marchesina ! tel est le nom magnifique que les hommes disaient avec une vivacité et un éclat qui ressemblait à de l'enthousiasme ; et les femmes répétaient aussi le nom de *la Marchesina* ! mais avec une certaine contrainte, une petite moue inexprimable, à peine visible et qui pourrait bien ne pas différer beaucoup du dépit.

La Marchesina est, si je ne me trompe, un diminutif de convention du titre aristocratique italien *la marchesa* ; il équivaut, je pense, en Français, à cette traduction : la petite marquise. Mais *la Marchesina* a quelque chose de gracieux et de coquet que notre langue ne saurait rendre ; c'est de l'euphonie ultramontaine.

Il y avait, au fond de la promenade, le long de la grève, quelques planches posées sur des pieux, et ainsi arrangées afin de recevoir les filets des pêcheurs, tant pour y être séchés que pour y être remmaillés. En ce moment tous les filets étaient secs, il faut le croire, et sans accrocs, car leur place ordinaire était occupée par un jeune homme de cette bonne et active classe de la ville de Dieppe, qu'on appelle la classe des Poletais. Il avait la chemise bleue, le pantalon blanc large et flottant, la ceinture rouge et le petit chapeau de paille du marin, qui remplace aux beaux jours le bonnet de laine des temps froids. Ce jeune homme était à moitié couché sur la planche aux filets, la tête appuyée sur une de ses mains, et dominant de cette espèce d'estrade l'allée et le retour du flot des promeneurs. C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, au visage brun et mâle, ayant la barbe et les cheveux très noirs ; d'une taille ordinaire, du reste, et de forme un peu grêle pour un homme de sa profession. La foule élégante qui allait et venait incessamment à ses pieds n'avait probablement pas pris garde à sa présence, et, quant à lui, ses regards froids et vagues, errant à l'aventure, témoignaient assez de leur insoucieuse réciprocité. Tout-à-coup une rumeur s'éleva à l'entrée de la promenade, du côté de la ville. Les têtes se tournèrent vers ce point. Une agitation nouvelle anima les groupes ; les curieux trop éloignés se dressèrent sur la pointe des pieds. Le jeune marin, du haut de la grève, jeta lui-même un regard perçant dans l'éloignement : son œil brilla peut-être d'un éclat un peu plus vif, mais il reprit si vite son attitude nonchalante du moment précédent, qu'il eût été difficile d'assurer que même il l'eût quittée.

L'objet de l'attention universelle était une jeune femme de vingt-six à trente ans, d'une taille tellement en harmonie avec sa figure, que l'on ne songeait pas à se demander si elle était petite ou grande ; un ensemble de grâce et de perfection qui troublait la vue au premier coup d'œil, ne permettait l'examen qu'aux gens assez sûrs d'eux-mêmes pour ne pas y laisser leur raison. Ce n'était pas une beauté grecque ou romaine, un type du nord plus que du midi, une tête de l'Orient plus que de l'Occident ; c'était elle ! *la Marchesina* ! Elle avait les cheveux de ce châtain clair si élégant pour un teint de blonde ! Son front large et uni comme un front de déesse, son visage de l'ovale le plus pur, s'encadraient de ses boucles soyeuses et sans apprêt, à faire le désespoir de Dubuffe et de tous les maîtres en beautés idéales. Ses sourcils plus bruns se dessinaient avec vigueur au-dessus de ses yeux, auxquels ils n'ôtaient rien

de leur langueur rêveuse. Ses yeux étaient bleus, son visage pâle, sa bouche petite et fine, quelque peu fière dans ses lignes, mais avec tant d'esprit et de caprices, que l'expression de son sourire restait toujours un problème qu'on n'avait jamais résolu.

La Marchesina était accompagnée d'un grand monsieur que l'on ne pouvait dire ni jeune ni vieux ; elle ne donnait pas le bras à ce monsieur ; elle marchait seule, et avec sa simple robe blanche et sa mantille noire, on eût dit une infante de Castille ou une grande duchesse de l'empire romain. Elle ne semblait pas s'apercevoir de la fatigante obsession des regards dont elle était l'objet depuis son arrivée. Son œil distrait cherchait peut-être un voile à l'horizon, une forme dans les nuages ; elle fit ainsi deux fois le tour de la promenade, et puis au troisième, en revenant vers la mer, son regard s'arrêta sur un jeune marin que nous avons laissé sur la planche aux filets, et elle fit un signe de tête charmant et puis sourit avec une de ces expressions que personne ne savait traduire. Le jeune marin tressaillit et se souleva à demi pour saluer, mais la Marchesina avait déjà disparu et continué sa promenade. Le grand monsieur à qui elle avait dit un mot s'arrêta seul, et regarda le marin avec étonnement :

— Eh ! *per Bacco !* s'écria-t-il, c'est le baigneur de la Marchesina !... Puis il lui jeta une pièce d'or, et reprit son poste et son allure accoutumés.

Le baigneur ne parut pas avoir aperçu la pièce d'or qui restait devant lui sur la planche aux filets, mais un de ses camarades, qui venait d'arriver, le tira par la manche joyeusement.

— En voilà une aubaine !... dit-il, je viens, moi, de traîner dans le port la barque d'un patron, au risque de me briser les pieds sur les galets, et je n'ai gagné que trente sous, tandis que toi, Pierre, tu gagnes de l'or pour dormir au soleil. Paieras-tu une chopine de cidre au moins ?

— Soit, dit Pierre froidement, prends la pièce et tu boiras tout le vin qu'elle pourra payer.

— Du vin !... s'écria le marin en jetant son chapeau en l'air.

— Ah çà ! mais tu boiras aussi, toi ?...

— Je boirai !... répondit Pierre.

Et il descendit de son estrade qu'entouraient déjà quelques curieux. Ceux-ci se hâtèrent de livrer passage aux deux camarades qui paraissaient, chacun de son côté, pressés d'en finir d'une manière ou d'une autre avec l'argent de la Marchesina.

La belle étrangère venait de rentrer dans la salle de bal où les baigneurs se réunissaient tous les soirs. La promenade resta vide et silencieuse quelques minutes après.

Le lendemain, la mer était dans un de ses jours de caprice où elle est aussi difficile à deviner que la coquette la plus dissimulée. Le ciel était beau, le soleil resplendissant ; pas un souffle dans l'air : un vrai jour de bain. Et cependant cette surface verte et unie frémissait par intervalles, bouillait, s'enflait et venait se heurter contre la jetée. Les marins se regardaient entre eux et se disaient :

— La méchante !... elle fera des siennes aujourd'hui !

Les préposés en surveillance à l'établissement des bains avaient prévenu les habitués ; et les garçons baigneurs, dans l'eau jusqu'à mi-jambe, s'appuyaient, oisifs, le long des câbles destinés à servir de rampes aux femmes, aux enfants, ou à quelques Parisiens timides qui n'ont jamais su nager que dans la soucoupe d'eau chaude de la pompe à feu de Chaillot.

Deux ou trois Anglais s'étaient seuls hasardés, et le service ordinaire des bains se disposait à se retirer dans l'espoir d'un meilleur lendemain, lorsqu'un bruit de chevaux se fit entendre. C'était la Marchesina, en amazone, arrivant au galop sur un cheval anglais, ruisselant de sueur et d'écume, et suivie, d'un peu loin, par le grand monsieur du jour précédent, qui semblait avoir quelque peine à conserver des rapports de bonne intelligence avec le coursier que sa mauvaise étoile lui avait imposé. Un valet en livrée suivait plus lentement et à distance, monté sur un coursier de prix. La Marchesina s'arrêta devant les tentes de bains, et aussitôt le valet s'approcha pour maintenir son cheval ; elle ne fit que s'appuyer du doigt sur le pommeau de sa selle, sauta sur la grève, légère comme une alouette, jeta la bride au hasard, sans s'inquiéter de si peu, et courut vers la mer. Le grand monsieur descendit à son tour, mais avec plus de précaution ; il rajusta ensuite son chapeau que la rapidité de la course avait trop aventureusement incliné sur le derrière de sa tête ; et prenant une nouvelle décision, il marcha assez résolument sur les traces de la Marchesina. Il ar-

riva juste au moment où celle-ci entrait dans son cabinet réservé pour y prendre son costume de mer.

— Marchesina ! Marchesina !... s'écria-t-il avec une sorte d'angoisse, *ricordate-vi un poco !...*

Mais la Marchesina ne se souvenait de rien, bien évidemment, car elle lui ferma la porte au nez : et le digne monsieur restait-là, demi penché, dans son attitude de soumission quotidienne, le chapeau à la main, le regard suppliant et presque désespéré.

— *Oimé !...* dit-il en se relevant et avec un soupir profond ; à quelle heure dinerons-nous ?...

Cependant un dernier marin était resté pour le service des bains. Ses regards, qui depuis longtemps n'avaient pas quitté l'entrée des baigneurs sur la mer, venaient de s'en détourner par lassitude, ou peut-être par un sentiment de l'inutilité de leur muette interrogation ; ses yeux plongeaient maintenant dans l'immensité de cet horizon de ciel et de vagues, lorsqu'à quelques pas de lui, dans la mer et sous l'écume, il entendit une parole humaine qui le fit tressaillir.

— *Pietro !...* dit une seconde fois la même voix. — Aussitôt les traits du marin exprimèrent un mélange de joie et de crainte indéfinissable. Il quitta brusquement la corde qui lui servait d'appui, et fit deux ou trois pas en avant. Mais alors, du milieu des flots, à peu près calmes en ce moment, se leva une tête, rieuse et jeune, enveloppée d'un réseau noir. On eût dit d'abord un enfant de douze ans, espiègle et mutin, avec cette tunique de fine laine brune qui lui serrait la taille et ne laissait voir qu'un cou plus blanc que le cou d'un cygne, des bras nus jusqu'à l'épaule, chef-d'œuvre de forme élégante et suave, et de petites mains de reine. Ensuite venait un pantalon juste, de même étoffe, serré à la cheville par deux agrafes d'or.

— Vite rentrons, madame, dit le marin ; je vous attendais pour vous dire cela.

— Vraiment ! Pietro, pour me dire cela ? Et moi, je suis venue vous chercher pour aller en mer !... Allons, Pietro, je me sens forte et vaillante aujourd'hui...

— Il faut rentrer, madame, répliqua Pierre avec véhémence ; la mer est mauvaise, voyez-vous... il y aura danger avant une heure...

— Danger avant une heure ! Pietro, mon bon ami ; la Marchesina n'a même pas peur du danger présent.

— Les plus braves et les plus expérimentés ne sortiraient pas en ce moment, hasarda Pierre avec anxiété.

— Ce qui veut dire que vous avez peur ?... riposta la Marchesina en souriant de son sourire de sphinx ; — adieu donc, Pietro !... la mer est de mon sexe... elle m'épargnera !

Et ayant dit, la Marchesina s'élance en avant. Les vagues qui commençaient à bondir autour d'elle semblaient lui livrer passage et lui creuser un sillon sans obstacle ; et si, parfois, le flot passait au-dessus de sa tête, elle ressortait si fraîche et radieuse, à quelques pieds plus loin, qu'on eût dit un jeu d'enfant convenu entre l'onde grondante et cette ravissante créature qui bravait en riant ses fureurs. La Marchesina, ainsi que les bons nageurs, avait presque toujours la poitrine hors de l'eau ; puis, quand venait un instant de fatigue, il fallait la voir nonchalante et renversée, presque immobile à la surface, suivant le balancement des flots et bercée doucement comme l'indien dans son hamac.

Cependant quelques nuages commençaient à apparaître à l'horizon ; et la Marchesina n'en continuait pas moins d'avancer avec autant d'ardeur que s'il se fût agi de rentrer au port. Tout-à-coup l'air, jusque là tiède et lourd, fut un peu rafraîchi par une brise passagère, et la jolie baigneuse respira avec délice et sentit ses forces se raviver. Cette brise fut bientôt suivie d'un vent plus décidé. D'un autre côté, les nuages montèrent, montèrent rapidement et tendirent à couvrir le sol. La Marchesina nageait toujours en avant. Enfin, un bruit sourd se fit entendre dans l'air ; les vagues, jusque-là moutonneuses et vagabondes, se pressèrent tumultueusement, puis elles grandirent. On eût dit, en commençant, un champ de blé agité par les vents ; puis des genêts à haute tige ; maintenant c'était une forêt aux cîmes gigantesques ployant et se relevant sous les souffles de l'air. Des lueurs encore vagues et indécises percèrent les nuages qui noircissaient. — La Marchesina s'arrêta.

— C'est impossible !... ce n'est pas le tonnerre, dit-elle avec le doute le plus tranquille et se parlant à elle-même, comme si elle eût été à la fenêtre de son boudoir, dans quelque fraîche et riante villa.

— C'est le tonnerre, madame! dit une voix à côté d'elle; dans une minute, vous l'entendrez parler distinctement.

— C'est vous, Pietro!... répondit la Marchesina, sans se retourner.—Pouvons-nous aller plus loin sans danger?

— Non, pas sans danger, madame!

— Quel risque courons-nous?...

— Celui d'être écrasés par la mer contre la jetée ou sur les galets, avant une demi-heure.

— Avons-nous le temps de rentrer?

— Je ne le crois pas, répondit Pierre avec une parfaite tranquillité.

Alors seulement la Marchesina regarda le jeune marin qui résistait froidement à la vague et qui attendait une parole pour avancer ou pour reculer. Pierre tourna les yeux dans une autre direction. Un éclair éblouissant sillonna le ciel en ce moment, et un coup de tonnerre des plus violents retentit au-dessus des flots.

— Pietro, dit la Marchesina, retournons... Mais pourquoi m'avez-vous suivie, puisque vous saviez le danger?

— Oh! parce que... — Le bruit des vagues, qui allait croissant, empêcha le marin de continuer ou emporta la fin de sa réponse. La mer roulait alors des montagnes et entraîna vers la côte la Marchesina et son compagnon avec une rapidité qui ne leur laissait guère d'autre perspective que celle qu'avait prédite Pierre : la perspective de mourir broyés contre la jetée ou contre les galets de la plage.

Le rivage était couvert d'une foule de curieux qui se pressaient à l'envi, pour écouter les dires des maîtres-nageurs. Deux Anglais venaient de rentrer à grand'peine, roulés et meurtris sur la grève. L'un deux avait perdu connaissance en touchant la terre; l'autre, qui était bleu de lassitude et de froid, laissait échapper par intervalle des exclamations de terreur et de colère contre la mer des côtes de France. Quand on lui demanda s'il avait rencontré la Marchesina, il assura qu'il ne l'avait point vue, et qu'à coup sûr elle devait être noyée : il fallait être poisson ou dieu marin pour résister à une mer de cette nature, extravagante et sans retenue.

Le grand monsieur noir de la Marchesina survint au milieu de cette perturbation, et en apprenant son imprudente sortie, il poussa des cris de lamentation. Puis l'Anglais qu'on avait recueilli évanoui ouvrit les yeux et demanda où était son frère, jeune blondin, parti en mer avec lui. On lui répondit qu'un autre Anglais s'était aussi sauvé, mais que celui-là était brun et avait une longue barbe. Le pauvre homme donna alors tous les signes du désespoir le plus touchant. Il fallut sérieusement employer les forces de quatre marins vigoureux et déterminés pour le retenir à terre : le bon Anglais voulait sauver son frère ou mourir. Il luttait avec fureur contre ceux qui le retenaient; il les accablait de malédictions; ou bien il leur offrait sa fortune et sa vie, et les marins, tout endurcis qu'ils étaient aux plus dures misères, n'entendaient pas l'expression de ce chagrin sans une profonde émotion.

Tout-à-coup un cri s'éleva et il fut répété par cent voix aussitôt :

— Un homme à la mer!...

Tout le monde courut sur la grève, l'Anglais et ses gardiens comme les autres; on attendit avec anxiété. C'était bien, en effet, un être vivant, un homme sans doute, balloté par les flots, en vue de tous, à quelques pieds du rivage, alternativement sur la vague ou dessous, reculant et avançant, mais semblant plutôt reculer qu'avancer. Enfin la mer furieuse fit un nouvel effort, tout disparut sous une montagne blanchissante qui s'affaissa ensuite, et au milieu de l'écume on vit debout, bien distinctement, ce qui n'était d'abord apparu que comme une forme vague et bizarrement agencée.

C'était un homme tenant à son cou un enfant ou un autre homme dont les jambes étaient croisées sur ses reins. Encore quelques pas, et un nouveau cri s'éleva :

— Pierre le baigneur!...

Et puis un autre :

— La Marchesina!...

Cependant Pierre avançait avec précaution, soutenant son fardeau comme une mère eût soutenu son enfant. La Marchesina, que la mer avait anéantie, leva sa belle tête languissante et la mit sur l'épaule du marin, ainsi qu'un enfant qui s'endort. Pierre, malgré la fatigue, malgré le danger si récent, malgré l'eau de la mer dont il ruisselait; ivre, en délire, effleura de ses lèvres l'épaule si blanche de cette femme; la Marchesina bondit sur elle-même, fit un saut en arrière et resta sur

ses pieds, fière et dédaigneuse, devant le malheureux pêcheur tremblant.

Elle sourit ensuite de son sourire que vous savez, et sans paraître s'apercevoir qu'elle fût l'objet de l'intérêt ou de la curiosité de tant de gens, elle rentra rapidement dans l'établissement des bains.

Pierre restait là sombre et foudroyé; au même instant vint tomber à ses pieds un homme à la figure égarée, aux cheveux en désordre en criant:

— Sauvez mon frère!...

C'était l'Anglais qui, témoin du sang-froid et du courage du jeune marin, se prenait à espérer de nouveau en lui; il poussait des plaintes et des cris à navrer le cœur. Les marins se regardaient, et tout le monde observait le plus profond silence, Pierre comprit tout cela; un éclair de sombre joie illumina son visage.

— J'y vais! dit-il à l'Anglais.

Et il retourna vers la mer qui présentait l'image d'un effroyable chaos.

— Pierre, n'y va pas! dirent les marins épouvantés; n'y va pas; tu y resteras!

Pierre se retourna et leur jeta un regard qui les glaça tous; — puis il se précipita dans l'abîme et disparut.

— Il ne pouvait faire autrement! dit un vieux pêcheur, à voix basse; il a un sort! Je l'ai vu dans ses yeux, quand il a ramené la jeune dame.

— Il a un sort!... dirent tous les marins avec une secrète terreur.

Le vieux curé, qui était parmi ses paroissiens, leur imposa silence.

— C'est un chrétien. dit-il, qui risque sa vie pour un de ses frères!... Et, faisant le signe de la croix, il étendit ensuite la main et bénit au loin la mer et le pauvre Pierre.

Presque aussitôt la voix du jeune marin se fit entendre: Dieu, sans doute, avait fait un miracle.

— A moi!... cria Pierre.

Un seul homme se jeta en avant pour le secourir; c'était l'Anglais. Ils remontèrent sur la grève ensemble; ils portaient un corps meurtri et sanglant. Un chirurgien s'avança, et, après un assez long examen, il s'écria:

— Nous le sauverons!...

L'Anglais, qui était resté jusque-là à genoux devant le corps de son frère bien aimé, silencieux et glacé de terreur, se leva et jeta sur Pierre un regard intraduisible dans lequel passait toute son âme.

— Comment vous appelez-vous? dit-il au jeune marin, avec le flegme ineffaçable de sa nation.

— Pierre.

— Pierre, dit-il en montrant le ciel, vous avez deux frères en ce monde, aussi vrai que vous avez un père là haut!... Et, se jetant dans les bras du jeune pêcheur, il ne put lutter plus longtemps contre la nature, et pleura comme un enfant. Pierre, si triste et si sombre, sembla un instant ranimé par cet élan d'une âme noble et reconnaissante; et quand l'Anglais lui remit dans les mains son portefeuille, en ajoutant ces mots, avec l'accent de la prière:

— Frère, ne me refuse pas!... Il répondit en serrant franchement la main qui lui était tendue.

— J'accepte!... Puis il dit avec un sourire triste, à ses compagnons qui se pressaient autour de lui pour le féliciter:

— Cette fois encore la mer n'a pas voulu de moi!...

Dès ce moment, la tempête ne fit qu'aller en croissant. Pendant la nuit, on entendit plusieurs fois le canon d'alarme de vaisseaux battus par la mer en furie. Le lendemain, au point du jour, des débris flottants, jetés sur le rivage, vinrent accuser les sinistres de l'un des plus terribles orages qui aient soulevé la Manche contre les côtes de Normandie. Le lendemain aussi le soleil se leva radieux et triomphant. Jamais la mer ne parut plus agaçante et plus coquette, et les baigneurs purent encore se promettre de beaux jours. — Il est vrai que, par compensation, une fâcheuse nouvelle vint attrister la brillante et joyeuse réunion: le directeur des bains annonça, ce jour-là même, à ses nombreux habitués, que, par un motif tout-à-fait imprévu, la Marchesina était précipitamment repartie pour Paris, et qu'elle l'avait chargé d'être l'interprète de ses regrets et de ses excuses auprès de la société fashionable.

II.

Il y avait, quelques mois après ces événements, une rumeur inusitée au balcon du théâtre italien. Un jeune homme venait de porter, comme une poupée, dans le couloir, un élégant à la mise exagérée et à la parole haute, et qui, par son importun bavardage, l'empêchait d'entendre, de-

puis quelques instants, la délicieuse musique des *Puritains* de Bellini. Peut-être aussi y avait-il encore un autre motif à cette brusque manière de trancher la difficulté : l'élégant, qui se tenait debout, semblait offenser, par la persévérance fatigante de ses regards, une jeune dame seule dans une loge du premier rang, et presque audessus de celui qu'il avait si imprudemment exaspéré. Du reste, après cet exploit, le jeune homme était rentré paisiblement à sa place, et prêtait de nouveau toute son attention au chef-d'œuvre musical. Il ne jeta pas même un regard sur la loge de la dame qu'il venait de délivrer ainsi de son importun admirateur. Le calme silencieux et de bonne compagnie de la réunion habituelle des Bouffes fut un instant compromis par cet incident. On regarda curieusement, bien qu'avec une réserve discrète, le héros de ce singulier démêlé. Un demi-sourire apparut sur quelques jeunes figures de femmes; un léger murmure à peine saisissable s'étendit de proche en proche; mais celui qui en était la cause, parut ne s'apercevoir de rien, et persista si franchement dans son attitude réfléchie et occupée, que bientôt il fut oublié; et, jusqu'à la fin du premier acte, il n'y eut pas d'autre suite à cet étrange coup de main. Seulement, plus tard, quand le rideau fut baissé, un homme de quarante ans environ, d'une physionomie grave et distinguée, entra au balcon, et, frappant légèrement sur l'épaule du jeune homme, l'invita poliment à le suivre. Celui-ci répondit à cet appel en sortant aussitôt sur ses pas.

Arrivé vers le milieu du couloir, il y trouva son élégant partner à ce jeu de gymnastique qu'il venait de clore victorieusement d'une si brusque manière, un quart d'heure auparavant. Le vaincu s'inclina, par un mouvement de politesse inséparable des habitudes du monde bien élevé; puis, sans colère apparente, sans que sa voix trahît, par son éclat, la plus légère émotion :

— Monsieur, lui dit-il, voici ma carte : *le vicomte de Morselles!* Voulez-vous me faire l'honneur d'achever l'échange? Le colonel Melville, qui a bien voulu vous prévenir, sera mon seul témoin.

Et comme son adversaire gardait le silence et semblait ne pas avoir compris sa demande, le vicomte insista avec le même ton d'exquise urbanité, et sans laisser percer la moindre impatience :

— Si vous n'avez pas votre carte, monsieur, je me contenterai parfaitement de la faveur que vous me ferez de me dire votre nom et votre adresse.

— Mon nom?... répondit froidement le jeune adversaire du vicomte, je m'appelle Pierre!...

— Pierre *quoi?*... demanda le vicomte, réprimant avec soin un mouvement de surprise et peut-être de dédain.

Mais avant qu'il y eût une parole de plus, un nouvel interlocuteur se joignit au groupe.

— Frère, dit-il, comment te trouves-tu ici?

— Lord Arthur!.... dirent les deux étrangers.

Et alors l'explication fut reprise entre le lord et le colonel. Les deux parties intéressées s'éloignèrent dans le couloir et se promenèrent chacun de son côté, sans s'adresser une parole de plus. Bientôt après, le colonel fit un signe au vicomte de Morselles, et le lord vint rejoindre celui qu'il avait appelé *frère*. En l'abordant :

— Eh bien! Pierre, lui dit-il tranquillement, tu as insulté ce gentleman?

— Vraiment?

— Oui,... et il est convenu que vous vous battrez demain?

— Pourquoi pas tout à l'heure?

— Parce qu'on ne se bat pas la nuit, mon ami, à moins d'offense mortelle ou dans un cas d'urgence absolue.

Et alors l'Anglais fit comprendre à grand'peine à Pierre, que vous avez sans doute reconnu, les lois du point d'honneur et les règles du duel dans tous les pays civilisés.

— C'est différent, répondit Pierre fort tranquillement quand il fut instruit; je ne savais pas tout cela.

Ils rentrèrent au balcon au moment où la toile se levait pour le second acte des *Puritains;* les deux amis s'étaient compris. Seulement, Pierre n'avait pas dit à lord Arthur qu'il avait eu deux motifs pour insulter le vicomte de Morselles. Jamais Julia Grisi, la belle prima dona, ne fut plus brillante. Lord Arthur voyait, avec un charme réel, les émotions naïves et croissantes de son jeune compagnon. C'était un élève si cher pour son âme généreuse et peut-être un peu exaltée, comme il arrive souvent chez les hommes nés sous le ciel de Byron!

Depuis que Pierre avait sauvé son frère de la tempête, le jeune lord n'avait plus quitté le jeune pêcheur d'un jour entier. Riche d'une de ces immenses fortunes territoriales propres aux grandes familles d'Angleterre, ce n'était pas seulement avec de l'or qu'il avait voulu payer une dette de reconnaissance, surtout lorsqu'il eut découvert sous le costume du Poletais, une nature morale d'une trempe peu commune, prête à tous les développements sérieux de l'intelligence, avide d'une lumière nouvelle, bondissant d'impatience et de joie aux premiers abords de la science. Lord Arthur, depuis six mois, suivait chaque jour, pas à pas, les progrès rapides, miraculeux de celui qu'il avait appelé son frère et qu'il traitait comme tel avec une bonté si noble, si touchante. De son côté, Pierre ne restait pas en arrière, de cœur et d'élans, envers celui qui l'avait une seconde fois fait homme, par la nouvelle vie d'esprit et de pensée qu'il lui avait donnée. Le jeune pêcheur travaillait sans relâche, lisait, écoutait et ne laissait rien en oubli. Il n'y avait qu'un seul point sur lequel Pierre eût fait triompher sa volonté des intentions fraternelles de lord Arthur. Le jeune pêcheur, qui avait consenti à prendre le costume de sa nouvelle position et qui s'y était fait assez vite pour n'avoir nullement l'air gauche ni emprunté, n'avait rien voulu changer à sa manière frugale de se nourrir : on eût dit un bénédictin, pâlissant sur les livres et ne buvant que de l'eau. La seule distraction qu'il eût acceptée, la seule dépense à laquelle il eût consenti, étaient quelques soirées aux divers théâtres, et particulièrement (chose digne de remarque) au Théâtre-Italien, à dater du jour de son ouverture.

— Pierre, dit Arthur gaîment : je crains que tu ne regardes trop, pour ton repos, la belle cantatrice italienne.

Pierre rougit un peu et se contenta de sourire, car il ne parlait guère sans absolue nécessité.

— Ne trouves-tu pas qu'elle est bien belle ?

— Oui, répondit Pierre avec un peu d'embarras ; surtout de côté.

— Tu veux dire de profil ?... dit l'Anglais en riant.

Pierre fit un signe affirmatif.

— En effet, poursuivit l'Anglais. — Oh ! mais ne trouves-tu pas une bizarre ressemblance ?... parfaite, en vérité !.... Elle ressemble, *de côté*, comme tu disais, à cette jolie baigneuse de Dieppe que tu sauvas, mon brave.... La Marchesina ! Tu t'en souviens, j'espère ?

— Je m'en souviens ! dit Pierre d'une voix altérée et sans regarder le lord.

Celui-ci se tourna par hasard et jeta les yeux sur les loges qui étaient derrière lui.

— Singulière rencontre ! dit-il avec l'accent de la surprise ; regarde, Pierre, la reconnais-tu ?

Pierre murmura quelques paroles inintelligibles ; il avait pâli subitement.

— La Marchesina !... disait lord Arthur joyeux. Nous irons lui faire une visite dans l'entr'acte ; elle sera heureuse de te revoir, j'en suis sûr, et moi je serai fier de te montrer.

Pierre éprouva un violent combat intérieur, après lequel, se relevant avec un juste orgueil, il dit tout haut :

— Pourquoi pas ?

Certainement nous irons ! ajouta l'Anglais. Mon Dieu ! qu'elle est belle, cette femme ! Pierre, que tu as bien fait de la sauver !...

Pierre ne regarda pas la scène ; il ne regarda pas davantage le public ni la Marchesina. Appuyé sur sa stalle, se couvrant les yeux de sa main, il sembla chercher à oublier tout ce qui l'entourait et ne vouloir plus que se recueillir. Quand le second acte fut achevé, lord Arthur lui frappa sur l'épaule ; Pierre tressaillit comme éveillé d'un sommeil profond. Ses traits exprimaient une préoccupation morale si évidente, que l'Anglais s'en alarma.

— Ça, dit-il, veux-tu que nous rentrions ?...

— Non !... dit Pierre, secouant ses longs cheveux bruns et reprenant toute la vivacité de son regard ; — allons !...

— Où donc ?...

— Voir la Marchesina !...

— C'est juste ! dit l'Anglais, je l'avais oubliée.

Celle-ci ne le reconnut pas d'abord, ou peut-être feignit-elle de ne pas le reconnaître. Son accueil fut gracieux, au surplus, et tout-à-fait irréprochable. Pierre, de sa volonté de fer, se fit une contenance, un regard, une voix, des paroles, pour cette entrevue avec la brillante femme de la vie élégante qui l'avait connu pêcheur et qui allait le revoir homme du monde. La Marchesina pourtant ne montra ni surprise ni joie de ce miracle de quelques mois. Elle causait avec

insouciance ; elle était la même au fond de sa loge drapée, avec les diamants qui scintillaient sur l'ébène de ses cheveux, que six mois plus tôt, dans les flots de la Manche, avec son réseau noir, ses bras nus et son sourire angélique.

— C'est naturel, se dit Pierre dans sa raison toute neuve : une magicienne a le droit de ne s'étonner de rien !...

Lord Arthur reconduisit la Marchesina à sa voiture ; comme un valet, à l'aiguillette d'or, relevait le marchepied, la belle étrangère se pencha gracieusement à la portière :

— *Signor Pietro*, dit-elle, avec son sourire indicible, j'espère qu'après demain *la diva* m'assurera le plaisir de vous rencontrer encore une fois ?

Pierre s'inclina en signe d'affirmation, avec politesse, mais sans trop d'empressement.

— Et vous aussi mylord ? ajouta la Marchesina.

— Je suis forcé, malheureusement, d'être des premiers au raout de l'ambassade anglaise, signora Marchesina, répondit lord Arthur. — Mais les chevaux avaient emporté rapidement l'équipage avant que le lord eût achevé d'exprimer ses regrets. D'ailleurs la Marchesina semblait avoir oublié, en se rejetant au fond de sa voiture, que sa question eût provoqué une réponse. Pierre demeura un instant immobile à sa place, et lorsque lord Arthur prit son bras pour rentrer avec lui à l'hôtel :

— Frère, dit le pêcheur, avec un singulier mélange de gaîté et de tristesse, je voudrais bien ne pas être tué demain !... Pierre ne fut point tué. Il rencontra le vicomte de Morselles à huit heures du matin, près d'Auteuil, au bois de Boulainvilliers ; le vicomte reçut une balle dans la poitrine ; il était mort avant qu'on l'eût relevé.

Lord Arthur et le colonel Melville déclarèrent, par écrit, que tout s'était passé selon les règles de l'honneur et de la plus parfaite loyauté. Pierre se laissa ramener à Paris dans un état d'insensibilité morale que les paroles affectueuses de lord Arthur ne purent vaincre.

— J'ai tué un homme, avait-il dit d'abord, frère, allons trouver les juges : j'appartiens à la loi. Et quand on lui eut fait comprendre que le point d'honneur était plus puissant que la loi, il se renferma dans une muette horreur : il ne dit plus une parole ; il se prit de peur pour cette société qui armait un homme contre un autre homme, au nom de l'honneur ; toutes ses idées se confondirent ; il pleura sur sa pauvre condition passée et désormais perdue ; il se crut le jouet d'une influence fatale et surhumaine ; il appela Dieu à son aide, contre le monde extérieur et les mauvais anges ; et sa prière était vaine, sa pensée restant rebelle, les visions de son imagination, les mouvements de son cœur lui apparaissant invincibles, il ne fit plus un effort : il garda le silence et l'immobilité.

A la fin du second jour, il était seul dans sa chambre. La nuit était venue ; sa lampe allumée sur sa table éclairait les livres qu'il ne songeait plus à ouvrir : la pendule de sa cheminée sonna sept heures. Pierre tressaillit et par hasard, au même moment, jeta un coup d'œil sur un journal placé au-dessous de sa pendule et au bas duquel il lut avec distraction : — Ce soir la *Lucia di Lammermoor* au Théâtre-Italien.

— Me voilà !... dit-il à haute voix en se levant précipitamment ; me voilà !... je t'appartiens et j'obéis !... Une heure après, Pierre le pêcheur était dans une loge du Théâtre-Favart, en tête à tête dans cette loge avec la Marchesina, exacte au rendez-vous qu'en le quittant elle lui avait donné... La Marchesina, non plus fière et hautaine comme sur la promenade de Dieppe, ou encore comme dans la tempête et sous l'écume des flots où elle mourait sans pâlir !... Mais la Marchesina, douce et suave ; aujourd'hui rêveuse et mélancolique, jetant des regards qu'eussent enviés les anges, et disant des paroles dont sa voix doublait le charme puissant.

Et néanmoins, Pierre s'accusait encore, et disait : j'ai tué un homme pour votre amour ! Car il avait parlé enfin... Comment cette audace lui était-elle venue ? Comment avait-il pu lui dire, à cette souveraine si belle, à cette femme d'orgueil et surtout si railleuse dans sa beauté :

— Je vous aime, écoutez-moi !...

La Marchesina avait creusé elle-même un lit à ce torrent de tendresse et d'inexprimables exaltations. Cette nature, jusqu'à ce jour vierge de passions, à peu près sauvage et inculte, mais tout cœur, tout âme, presque immatérielle à force de timidité et d'humble silence : cette nature s'éveilla tout-à-coup, et déborda à la fois, craintive et pas-

sionnée, hardie et respectueuse, plaintive et rayonnante, mais surtout belle, poétique, ardente, irrésistible. La Marchesina n'avait pas dit à Pierre qu'elle l'aimait; mais elle l'avait prié de n'en pas aimer une autre, et Pierre, confondu entre le doute de son amour, si modeste et si grand, et la lumière radieuse que faisait jaillir à ses yeux cette étrange prière; Pierre avait répondu, comme dans un rêve, sans savoir s'il articulait des paroles :

— Je n'aimerai point, car qui voudrait m'aimer ?

— La femme qui vous aimera, mon ami, dit la Marchesina, vous sera dévouée jusqu'au fanatisme.

— Un seul sentiment doit suffire à ma vie, dit Pierre, rappelant toute sa force et evitant le regard profond de la Marchesina.

— Lequel? dit-elle d'une voix émue. Mais elle eût pu se dispenser de faire cette question.

— Le sentiment d'abnégation et de servitude volontaire que je me suis imposé, et qui me lie à vous du premier jour où votre main s'est appuyée sur l'épaule de Pierre le pêcheur.

— Ce sentiment ne pourra pas toujours vous suffire, mon ami, dit la Marchesina en secouant sa belle tête triste et pensive; vous aimerez une autre femme d'amour... et plaise à Dieu que vous n'en souffriez pas !...

Pierre lui lança un sourire presque amer :

— Il n'y a plus de place ici pour l'amour dont vous parlez, dit-il en indiquant son cœur, il y a ici amour de père, de frère et de mère : car un père ne serait pas plus jaloux de votre honneur que moi; un frère ne voudrait pas plus prévenir tous les vœux d'une jeune sœur; une mère ne serait pas plus inquiète au soupçon d'un chagrin naissant, d'une peine à venir; une mère ne tremblerait pas du froid de la peur plus profondément, dans tout son être, en voyant un nuage de souffrance sur le front si jeune et si beau de l'enfant de ses douleurs.

— Je vous aime mieux que tout cela !... murmura la Marchesina d'une voix faible et brisée; elle cacha sa confusion sur l'épaule de Pierre, qui demeura un instant immobile et comme anéanti de bonheur, à cette ineffable révélation.

Ils oublièrent alors le théâtre où ils étaient et la foule brillante, et ses mille lumières et ses chants délicieux. Le monde, pour eux, était dans cet espace de trois pieds carres, où leurs chaises se touchaient, où il semblait que nul regard ne pût les atteindre, aucune oreille les écouter. Et dans l'ombre, au fond de cette loge, la Marchesina entendit ce qu'aucune autre femme n'entendit jamais peut-être : l'expression d'un amour si grand et si vrai, si profond et si humble, si ardent et si résigné, qu'elle crut prêter l'oreille à la céleste harmonie des anges.

Mais le spectacle touchait à sa fin; les spectateurs partirent; la salle demeura vide et silencieuse. On vint enfin ouvrir leur loge. Pierre et la Marchesina sortirent ensemble; la Marchesina renvoya sa voiture et ils parcoururent à pied et lentement une partie des boulevards pour se rendre a l'hôtel de la belle étrangère. Le café Tortoni était encore ouvert; les promeneurs étaient nombreux. Une bouquetière offrit des fleurs à la Marchesina : Pierre lui donna tout ce qu'il avait d'argent. Jamais il n'avait été l'ami de ses semblables comme en ce moment.

Quand ils furent arrivés sur le seuil de cette porte où ils devaient se séparer, Pierre, silencieux depuis quelques minutes, s'arrêta :

— J'ai beaucoup parlé ce soir ! dit-il avec une teinte de tristesse... trop, peut-être, ajouta-t-il en soupirant.

— Taisez-vous !... interrompit la Marchesina gracieusement. Vous viendrez demain chez moi !... Je vous attends à dîner, moi !...

— Non !... dit Pierre en secouant la tête en signe de regret et de défiance; pas demain ! un autre jour !

— Demain et un autre jour, dit la Marchesina avec sa voix caressante.

— Non !... reprit Pierre s'assombrissant; il faut que vous réfléchissiez, dussent vos réflexions me tuer, il le faut ! Que sais-je, de cette soirée, moi, avec ma tête qui se perd et mes yeux... qui ont le vertige? M'aimerez-vous demain ?

— Vous viendrez demain, dit la Marchesina, en fermant la bouche de Pierre de sa petite main de fée, et avec un accent de prière irrésistible, quoiqu'elle parlât impérieusement; vous viendrez demain... parce que je le veux !...

— Je viendrai !... dit Pierre soumis et vaincu.

Et quand la Marchesina l'eut quitté, Pierre sentit l'air humide de la nuit qui rafraîchissait son front et calma la fièvre de son esprit.

— Qu'ai-je fait? se dit-il avec un mélange de terreur intime et un reste de joie; j'ai parlé — Mon Dieu! ayez pitié de moi!... que je la revoie seulement!

Le lendemain, à l'heure du dîner, il tremblait en laissant retomber le marteau sur la porte de l'hôtel de la Marchesina. Ce n'était plus l'homme de fer des jours précédents. Il pâlit lorsque le salon de la Marchesina s'ouvrit pour le recevoir, et qu'il la vit assise sur son divan à quelques pas de lui. Il n'osa pas la regarder d'abord. Il avait cru la trouver seule et il y avait du monde. Il s'assit gauchement, à l'écart, dans un coin du salon. L'accueil de la Marchesina avait été poli, mais sa voix n'avait point tremblé; elle était calme, maîtresse d'elle-même, sans émotion. Quand il osa la regarder, il vit seulement qu'elle était plus pâle que la veille; un nuage de contrainte et d'embarras diminuait aussi l'éclat de ses yeux. Le dîner eut lieu sans un mot qui rappelât des heures encore si récentes; Pierre était assis à la gauche de la Marchesina. Une ou deux fois seulement elle parla de lui à ses convives en termes affectueux et distingués; mais il eût été difficile de démêler si elle satisfaisait ainsi un mouvement de son cœur, ou si elle ne faisait qu'accomplir un devoir de reconnaissance. Pierre souffrait d'intolérables supplices. Après le dîner un des convives rappela que la Marchesina était attendue pour un concert; celle-ci, accueillant ce souvenir comme une bienheureuse délivrance, se prépara aussitôt à sortir. Pierre, instinctivement et sans bien savoir ce qu'il faisait, s'approcha d'elle au moment où l'on partait, mais la Marchesina prit brusquement le bras d'un vieillard qui se trouvait près d'elle, et s'éloigna sans une parole, sans un regard.

Pierre se présenta deux jours de suite chez la Marchesina, et l'entrée de son hôtel lui fut obstinément refusée. Alors la tête du jeune pêcheur se perdit. Il oublia ce qu'il se devait à lui-même et à sa propre dignité. Dans son désespoir il ne se confia à personne, il marcha seul et dès lors il devait s'égarer. Il vint au Théâtre-Italien, mais la Marchesina n'y reparut plus. Il apprit qu'elle devait assister à un bal chez l'ambassadeur d'Autriche, et il vint s'apposter aux portes de l'ambassade, pour avoir de l'enchanteresse un regard quand elle passerait. Mais elle passa sans le voir ou peut-être feignit-elle de ne pas l'avoir aperçu. Pierre pensa alors à s'élancer sur ses traces et à entrer, lui aussi, dans ces salons où il n'était pas appelé, chez ce grand seigneur allemand qui ne l'avait pas invité, lui, Pierre, le pêcheur de Dieppe! Il entrait, en effet, à la vue des laquais qui livraient passage à son habit d'homme comme il faut, lorsqu'il se sentit saisir la main amicalement.

— Eh bien! frère, où vas-tu? lui dit avec étonnement lord Arthur, qui ne l'avait pas rencontré depuis plusieurs jours.

— Dans cette maison, frère : il faut que j'y arrive, il le faut!...

— Soit! dit l'Anglais avec son flegme britannique; je vais te présenter à l'ambassadeur.

Il le présenta en effet, et le ministre autrichien n'entendit pas seulement le nom du nouvel arrivé : il connaissait lord Arthur, le reste ne lui importait guère.

Pierre traversa deux grandes pièces dont la splendeur élégante l'eût sans doute ébloui en d'autres temps; mais il ne vit rien, il effleura d'un regard inquiet tout un cercle de femmes jeunes et belles, brillantes de fleurs, de soie et de perles; il ne s'arrêta pas aux parfums de cet essaim frais et gracieux. Il marcha droit devant lui pendant que le flot noir des danseurs s'ouvrait à son approche, et que chacun reculait presque devant son regard flamboyant.

Il la découvrit enfin.

La Marchesina était debout devant une cheminée, causant avec un secrétaire d'ambassade d'une cour étrangère. Elle ne vit Pierre que lorsqu'il frôla sa robe, tant il était près d'elle. Il y eut un éclair de peur dans ses yeux, mais ses traits reprirent aussitôt leur première expression.

Elle tendit la main à Pierre avec tant d'aisance, qu'il resta d'abord immobile et stupéfait :

— Bonsoir, mon ami, lui dit-elle de sa voix harmonieuse : il y a bien longtemps que je ne vous ai vu!

Le diplomate s'éloigna aussitôt, distrait ou appelé ailleurs; ils restèrent seuls au milieu de tant de gens.

— Vous me devez une explication, dit Pierre sourdement : je l'aurai!

— Vous ne l'aurez pas! dit la Marchesina, et cette fois avec un timbre si sec, que le cœur de Pierre se glaça, et pourtant le sourire n'abandonna

pas les lèvres de la Marchesina; ce sourire, problème que nul ne comprit jamais.

— Prenez garde! répliqua Pierre, retrouvant sa violence d'enfant du peuple, sous les lambris dorés de l'aristocratie; et il avait pâli à la faire trembler.

— Prenez garde vous-même! répondit la Marchesina sans changer d'expression; je n'ai qu'un mot à dire ici..... et Pierre le pêcheur qui s'est introduit par fraude, là où il ne devait jamais entrer, sera honteusement chassé par nos valets!...

Elle disparut, après ces mots, dans un groupe de jeunes femmes, avant que Pierre eût repris sa raison.

— Malédiction!... murmura-t-il les dents serrées et broyant son chapeau sous ses mains crispées; et c'est pour cet amour que j'ai tué un homme!...

Les quadrilles, en se formant, le repoussèrent jusqu'au fond de la salle de bal. Il put voir encore de loin la Marchesina, effleurant le parquet, plus gracieuse et plus belle qu'elle ne lui était jamais apparue. Par une inconcevable fascination, la colère commença à s'éteindre dans l'âme du jeune pêcheur; il s'accusa presque de brutalité pour cette femme si jeune, si suave, si véritablement divine, dont tout un congrès de rois aurait pu se disputer la main. Si elle eût passé près de lui, il aurait peut-être crié comme un fou: grâce et pardon! il s'écoula une heure ainsi, pendant laquelle Pierre se retrempa de son amour, de ses rêves, de sa résignation. Il allait changer de place pour la mieux voir, quand un homme s'arrêta devant lui: c'était le Monsieur noir de la Marchesina qui depuis quelque temps avait disparu pour tout le monde. Le brave homme causait avec un étranger et se plaignait vivement, après un voyage de cinq cents lieues, disait-il, d'être obligé de repartir dans la nuit pour la Nouvelle-Orléans.

— Mais, disait l'étranger, qu'allez-vous faire si loin, et surtout en pareille saison?...

— Demandez à la Marchesina! répondait piteusement Victorin... Elle m'a dit: Je veux partir cette nuit pour le Havre: après demain nous nous embarquerons sur le brick le *Serpent*, qui met à la voile sans plus de retard! — Et moi j'ai répondu: Il suffit, Marchesina!...

— Mais, répliqua l'étranger, si vous aviez répondu le contraire!

— *Iddio mio*!... s'écria l'Italien alarmé, je m'en serais bien gardé.

— C'est donc une impératrice que cette femme-là?... dit l'étranger en haussant les épaules.

— Mieux ou pire! murmura l'Italien.

— Qu'est-ce donc, grand Dieu? continua l'étranger en riant.

— Je ne sais!... un ange... ou le diable!... lui dit à l'oreille le vieil Italien, avec un effroi si vrai que Pierre en tressaillit, comme atteint d'une subite commotion de superstitieuse terreur. Les deux causeurs s'éloignèrent. Pierre resta un instant pensif, puis il traversa rapidement les salons de l'ambassadeur, le regard fixé en avant, comme un homme pressé d'être dehors. Lorsqu'il entra dans la dernière pièce, lord Arthur, debout devant une table de jeu, se retourna et vint aussitôt vers lui:

— Tu t'en vas, frère, dit l'Anglais paisiblement; l'orchestre de Musard ne vaut pas pour toi les accords de la salle Favart? — Bonne nuit! je resterai ici jusqu'au matin.

— Adieu, frère, dit le marin d'une voix brisée, adieu!... Il serra la main de son bienfaiteur et s'éloigna. — Avant de franchir la porte, il jeta un dernier regard derrière lui: Arthur suivait de nouveau les cartes des joueurs.

— Adieu!... répéta Pierre avec un soupir venu du fond de son âme; et il disparut...

III.

Les matelots du brick *le Serpent*, assis sur le pont du léger navire, travaillaient les jambes croisées, en tailleurs, dans une grande pièce de toile contre laquelle leurs mains rudes ne s'écorchaient pas, ce qui pouvait sembler un miracle, tant cette toile était dure, tant le fil était gros. Ils se servaient d'aiguilles qui, à toute rigueur, eussent pu servir à larder convenablement une pièce de bœuf. Ces braves gens faisaient une voile neuve; il faut bien occuper son temps en mer; et d'ailleurs pendant l'ouvrage, on cause entre marins.

Le navire marchait lentement; on eût pu croire qu'il ne marchait pas du tout. Il fait si chaud sous le tropique! il y a si peu de vent pour enfler les voiles! Les officiers dormaient dans leurs cabi-

nes. Le second du bâtiment faisait semblant de veiller à son banc de quart, mais il est permis de croire qu'il fermait les yeux par intervalle. Il n'y avait rien à faire pour la manœuvre ; c'était bien assez du pilote qui, la main appuyée sur son gouvernail, sifflait par distraction l'air des chasseurs de *Robin des Bois*.

Un vieux calier parut sur l'échelle de l'entrepont et cria :

— Holà ! maître Coq !...

Maître Coq, le cuisinier du navire, ne répondit pas : il ronflait en ce moment sur une chaudière renversée qui lui servait d'oreiller. Mais les travailleurs du pont répondirent pour lui sans quitter leur voile qu'ils expédiaient à grands renforts de couture.

— Oh ! le père Jonas !... s'écria l'un deux ; il sort de la boîte à la farine !... il a l'air d'un meunier qui vient de voler une pratique.

— Ah ! bah ! dit un autre, au contraire, il est en toilette, ne voyez-vous pas qu'il est poudré à blanc comme un marquis ? Le vieux va faire des visites ; appelez donc la voiture de M. le marquis !....

Le vieux calier tourna son œil unique (car il était borgne) sur le groupe des marins et haussa les épaules d'un air de mépris.

— Oh ! cet air !... s'écria joyeusement un jeune matelot; si on ne dirait pas un vieux canon bon à jeter à la mer ; sa lumière est déjà à moitié bouchée !...

Un long éclat de rire accueillit cette facétie tout assaisonnée de sel marin. — Le vieux calier monta lentement le dernier échelon qu'il avait à franchir pour arriver sur le pont ; puis il vint en boitant droit aux rieurs, et se croisant les bras, il s'arrêta sans mot dire à les regarder. Le rire cessa aussitôt, et un certain malaise régna au milieu des travailleurs. Les marins sont superstitieux, comme on sait ; M. Eugène Sue nous a appris à ce propos l'importance mystérieuse du calier parmi les hommes de l'équipage. Vivant toujours dans l'obscurité, n'apparaissant au grand jour qu'à de rares intervalles, le calier est regardé à bord comme un oiseau de nuit dont les paroles sont les plus tristes et tout aussi prophétiques que le cri de la chouette et du hibou pour les habitants de la campagne. Le père Jonas, gardien et distributeur des provisions de toute nature renfermées dans la soute aux vivres du brick le *Serpent*, était avare de paroles ; grave comme un aruspice et si parfaitement convaincu de son propre mérite et de la valeur de ses sentences, qu'il croyait lui-même à la vérité de ses prédictions autant qu'aucun de ses plus crédules auditeurs.

— Eh bien ! vieux loup de mer, dit un matelot dont la face ridée et cuivrée annonçait de longs services et le droit de parler haut, même devant les plus imposants personnages de la cale ou de l'entrepont. Eh bien ! de quelle couleur seront tes paroles aujourd'hui ?

Le père Jonas ne répondit pas et compta sur ses doigts gravement.

— Quel diable de compte fait-il là ? murmura à voix basse un jeune marin, avec un frisson involontaire : je crains toujours quelque maléfice de ce vieux requin.

— Il compte les coups de corde que tu recevras, conscrit, la première fois que tu redescendras à terre sans permission.

On entendit alors un hurlement plaintif arrivant des profondeurs du vaisseau. Les matelots tressaillirent avec un véritable effroi.

— Oui !... oui, Satan !.., répondit le père Jonas d'une voix lugubre en regardant derrière lui. (Le chien du père Jonas s'appelait Satan.)

— Qu'est-ce qu'il a donc ton chien, dis, vieux cyclope ? demanda le marin qui avait parlé le premier.

— Rien pour toi ! grommela le calier.

— Est-ce quelque chose de mal pour quelqu'un d'ici ? hasarda avec inquiétude un des travailleurs.

— Ou pour un autre, répondit le père Jonas avec son laconisme emphatique.

— La mort, peut-être ? et toutes les aiguilles restèrent inactives dans l'attente de la réponse.

— La mort ! répéta le calier.

Une terreur intime agita tous ces hommes de fer que le danger présent, l'abordage, le combat corps à corps ne virent jamais pâlir.

— Pour aujourd'hui ? demanda encore le vétéran.

— Peut-être aujourd'hui ! dit le calier, comme un écho sépulcral.

— Qui donc ? demandèrent tous les travailleurs, avec une véritable anxiété.

—Curieux ! et après cette réponse fière et dédaigneuse qui ne pouvait en aucun cas compromettre ses oracles, le père Jonas s'en alla clochant et roulant l'œil qui lui restait de la plus terrible façon du monde. Aussitôt après, à quelques pas d'eux, se leva un matelot qui était couché sur le plancher du pont où il dormait depuis quelques instants. Il traversa lentement toute la longueur du navire et ne s'arrêta que sur l'avant du brick. Là, s'étant accroché aux cordages, il monta dans les haubans et se livra à un de ces travaux continuels pendant les longues traversées, où les câbles et la voilure réclament de perpétuelles restaurations. Les travailleurs du pont se regardèrent, et la même pensée leur vint à tous.

—C'est lui ! c'est le gabier !... s'écrièrent-ils. Et le vétéran de la troupe ajouta :

—Je le connais, moi !... Quand nous partîmes du Havre, le vieux Brulart, qui est pilote pour Honfleur, me dit : —Tu le vois bien ce brugnon (à cause qu'il est brun de ses cheveux comme un merle de ses plumes) ; eh bien ! c'est un solide, un dur à la mer,... fameuse manœuvre, quoi !... un gaillard que ça n'est pas plus dégoûté de l'eau salée que toi-z-et moi du trois six à son degré le plus superbe ; c'est encore vrai !... mais ça n'empêche pas que ça a un sort, ça en a peut-être deux, ça en a peut-être trois... A preuve : deux fois que la mer était en colère à pulvériser des escadres, et deux fois qu'elle l'a respecté ni plus ni moins qu'un amiral ! J'y consens, mais ça n'est pas naturel ! Pour lors, j'ajoute qu'à la troisième fournée, la mer ne pardonne jamais !... Faut donc pas la tenter, on le sait, parce que c'est une malheureuse ! et voilà !...

Un coup de sifflet du contre-maître interrompit ce colloque. —Maître Coq avait, à ce qu'il paraît, relevé la chaudière où il faisait sa cuisine ; la soupe était trempée tant bien que mal : il s'agissait de la manger. Le pont resta à peu près vide, sauf les hommes nécessaires au service de la route. Seul le marin-gabier, qui travaillait dans les huniers, et qui était libre d'aller rejoindre ses camarades, ne quitta pas son poste.

Alors la scène changea. Deux femmes débouchèrent par l'escalier des officiers et vinrent sur le pont. Elles étaient jeunes et portaient dans leurs mains de riches coussins en cachemire ; elles arrangèrent avec des soins minutieux une sorte de lit de repos le long des sabords du navire, justement au-dessous du gabier, qui continua son travail sans paraître y prendre garde. Lorsque ces deux femmes eurent fini, une autre femme arriva par le même chemin ; celle-ci était la maîtresse des deux autres.

En effet, quoiqu'elle parût encore plus jeune qu'elles (du moins par la démarche et la tournure, car elle avait un voile qui couvrait ses traits), cependant les deux premières femmes s'inclinèrent devant elle avec respect, et attendirent ses ordres. Mais celle-ci les congédia d'un geste impératif ; après quoi, restée seule, elle se pencha un instant sur la rampe du brick, et elle parut suivre de l'œil le sillage du navire, qui semblait une traînée de flammes ou de paillettes d'or étincelantes aux derniers rayons du soleil couchant. Puis, fatiguée sans doute, elle se rapprocha de ses coussins moelleux, et s'étendit, gracieuse et nonchalante, pour respirer les premiers souffles de la brise du soir. Elle rejeta son voile en arrière et son regard vague et distrait se perdit dans les cieux... Au-dessus de la tête de cette femme, on n'a pas oublié qu'il y avait un marin. Ce marin avait quitté son ouvrage ; suspendu dans les airs, tenant comme par miracle à un faible cordage et d'un bras seulement, il suivait le balancement du vaisseau qui, chaque fois qu'il se penchait vers l'abîme, semblait menacer de l'engloutir. Mais l'homme de mer n'y prenait pas garde ; et il disait, pendant que son âme tout entière passait dans ses regards :

—Belle !... oh ! oui, belle entre toutes les femmes reines de ce monde !... plus belle aujourd'hui qu'hier ; fleur du lendemain, plus embaumée que la fleur de la veille !... étoile détachée du ciel !... rêve de mes yeux ! Ange ou démon ! où me conduis-tu sur ces mers si vastes, sous ce ciel qui brûle mon sang ?... Hélas ! hélas ! quel fut le commencement ? quelle sera la fin ?...

La jeune passagère n'entendit point cette invocation d'un cerveau malade. L'air tiède de cette soirée du tropique ajoutait à sa langueur rêveuse, à la mollesse de son abandon. Se croyant bien seule, elle écarta les voiles qui couvraient sa poitrine et ses épaules ; puis elle respira plus librement. Le jeune marin ne respira plus, lui ; cette vision nouvelle, ces charmes inattendus, ces tré-

sors si subitement révélés, portèrent à sa raison le dernier coup. Il rêva qu'il était le maître d'un grand empire, qu'il avait des milliers d'esclaves, des palais resplendissants d'or, des princes pour le servir, des reines pour l'adorer. Ce songe lui retraçait une entrée triomphale sous des portiques magnifiques, au milieu des parfums et des fleurs qu'on répandait sur son passage. — Un peuple immense se prosternait devant lui ; des chants retentissaient ; une pluie d'or se faisait en son nom, et des fanfares guerrières éclataient sur tous les points. Et lui, sur son char royal, marchant lentement au milieu des femmes les plus belles, voyait s'ouvrir à son approche les portes de sa somptueuse demeure.

Il entrait seul. Au fond de ces retraites magiques et embaumées, il parvenait enfin aux pieds d'une ottomane de soie et d'or. Sur les coussins moelleux se relevait à demi, pour le recevoir, celle que ses yeux avaient tant suivie avant ce rêve ; celle qui tenait sa vie dans un mot de ses lèvres, dans un rayon de son regard... Et pour la première fois, celle-ci l'appelait gracieusement, les bras étendus vers lui, et lui disait de sa voix harmonieuse : — Voici le lit nuptial ! Au délire de cette hallucination, se mêlait l'apparition réelle de la jeune passagère ; c'était un singulier assemblage de suaves mensonges et d'enivrantes vérités.

Chaque fois que le brick se penchait sur les flots, il semblait au jeune marin qu'une puissance invincible l'entraînait vers cet être divin qui dormait à ses pieds ; puis, lorsque les ondulations de la vague le ramenaient dans les airs, on eût dit qu'à son tour, cette séduisante créature s'élançait pour le retrouver. Un vertige délicieux acheva de vaincre la raison de cet homme qui déjà s'échappait. Le rêve fut plus puissant que la réalité de ce ciel, de cette mer, de ce brick qui portait les deux acteurs de cette scène. Un sourire inexprimable de langueur et de volupté vint effleurer les lèvres entr'ouvertes de cet ange endormi, qui rêvait sans doute. Le marin, penché sur l'abîme, cessa de voir, étendit les bras... L'eau de la mer, tout-à-coup écartée par la chute d'un corps pesant, rejaillit jusque sur le pont du navire. Quelques gouttes atteignirent la jeune passagère. Celle-ci ramena son voile de gaze sur son cou avec un petit mouvement d'impatience et se tourna d'un autre côté. Le second du bâtiment, qui avait entendu du bruit, s'approcha pour s'informer.

— Signora Marchesina ! ... dit-il respectueusement, le chapeau à la main. Il n'eut pas de réponse. Alors il regarda de plus près : Elle dort !... se dit-il tout bas ; puis il ajouta, en parlant à un groupe de matelots qui causaient sur l'arrière :

— Silence ! vous autres, là-bas..... respectez son sommeil !

— Le soir on fit l'appel, suivant l'usage : il manquait un homme. Toutes les recherches ayant été vaines, le capitaine, avant le signal de la retraite, fit apporter son livre-journal, et, en présence des témoins requis par la loi, toutes les fois qu'il s'agit en mer de naissance ou de mort, il se mit à dresser un acte de décès en bonne forme. Après les premières lignes, le capitaine, s'adressant au second, lui demanda les nom et prénoms du matelot perdu. Le second répondit :

— Pierre, dit le *Poletais*, enrôlé à bord du brick *le Serpent*, en rade du Havre, la veille du départ de ce navire pour la Nouvelle-Orléans.

A. DE CALVIMONT.

Le Monument de Molière.

Monumentum ære perennius.
(HORACE.)

Louis régnait : l'Europe admirait son génie.
L'antique royauté, tout-à-coup rajeunie,
Gravait sur son blason le disque du soleil
Avec cette devise : « A NUL AUTRE PAREIL ! »
Comme autant de rayons, elle appelait les gloires
Qui charmaient ses loisirs ou gagnaient ses victoires,
Et par la voix des arts et celle des canons
Ce siècle aux temps futurs a transmis ses beaux noms.

Un homme vint alors dont l'humble destinée
Dans un obscur métier paraissait confinée :
Mais il avait reçu l'étincelle de feu
Qu'au front de ses élus pose le doigt de Dieu ;
Mais il devait briser l'enveloppe première :
De l'acteur Poquelin allait sortir Molière,
Molière que l'amour du peuple a couronné
Et qu'après deux cents ans l'on n'a point détrôné.

L'univers est le champ de sa profonde étude
Par de légers dessins aux tableaux il prélude ;
Il s'adresse à la foule, il en est écouté,
La sottise rencontre un censeur redouté.
Se groupant tour à tour sous les pinceaux du maître,
Toutes les passions peuvent se reconnaître.
Le vice démasqué contre lui s'arme en vain :
Un regard de son roi rassure l'écrivain.
Plus d'obstacles pour lui !... Bientôt la Comédie
Devient un tribunal d'où sa verve hardie
Ne cesse de répandre, en traits vifs ou touchants,
Le rire sur les fous, l'horreur sur les méchants ;
Et de l'humanité juge exact, équitable,
Il sait en imitant rester inimitable !...

Vous avez exaucé le vœu de tous les cœurs,
Vous de notre Molière ardents admirateurs.
Vous qui, reproduisant son image fidèle,
L'offrez à l'avenir comme un vivant modèle ;
Oui, vous avez voulu que l'art éloquemment
La fît briller aux yeux de la foule empressée,
Car vous avez compris qu'aujourd'hui la pensée
Doit, ainsi que la guerre, avoir son monument.

Si l'étranger, montrant cet Arc où nos annales
Déroulent fièrement leurs pages triomphales,
Disait : « Qu'est devenu ce temps terrible et beau,
« Où le glaive tiré n'avait plus de fourreau ?
« France, qu'est devenu l'éclat de tes conquêtes ? »
Tous nous répondrions, en relevant nos têtes :
« Dans l'ombre du tombeau laissez dormir nos morts ;
« Leurs fils, s'il le fallait, ne seraient pas moins forts.
« A d'autres conquérants le monde rend les armes,
« Leur douce autorité ne coûta point de larmes :
« Partout on les vénère, on les cite partout,
« Leurs écrits ont porté les oracles du goût ;
« Pléiade du savoir et de l'intelligence,
« Ils brilleront toujours dans le ciel de la France !
« L'un d'eux de ses travaux reçoit le digne prix...
« Vous qui les respectez, car il vous ont appris
« Qu'à l'essor du génie il n'est point de barrière,
« Peuples, inclinez-vous en contemplant Molière ! »

A nos regards il s'est dressé,
Tout rayonnant de poésie
Qu'autour de lui sans jalousie
Le présent s'unisse au passé.
Ce lieu fut témoin d'un mystère,
D'un drame que l'ombre entoura,
Quand l'acteur un soir expira
Près de deux anges de la terre.
Ici la sainte Charité,
Avec un tendre accent de femme,
Promit à son œuvre, à son âme
Une double immortalité.
Écoutez !... aux champs du silence
Se raniment ceux qu'il aimait ;
Oui, le grand siècle qui dormait,
Pour le voir, de la nuit s'élance...
Écoutez !... n'entendez-vous pas
Des murmures d'étrange sorte ?
Est-ce le vent qui nous apporte
Tous ces bruits de voix et de pas ?
Humbles spectateurs que nous sommes,
Voilà nos maîtres !... A genoux !
Laissons défiler devant nous
Tout un cortége de grands hommes.
Place à Racine, à Despréaux,
Aux deux Corneille, à La Fontaine,
A Condé, Villars et Turenne ;
Place aux poètes, aux héros !
Remarquez ces joyeux visages :
Soubrettes aux minois coquets,
Marquis, Amoureuses, Valets ;
Et ces burlesques personnages,
Orgon, Anselme, Trufaldin,
Mascarille près de Pandolphe,
Covielle se moquant d'Arnolphe,
Et Sganarelle de Dandin.
Puis Valère, Eraste et Clitandre
Conduisant Agnès, Léonor,
Elmire et vingt belles encor
Qu'ils entretiennent d'un air tendre.
Philinte d'un ton indulgent
Vante le monument, qu'Alceste
Blâme fort ; Harpagon, du reste,
Dit qu'il a coûté trop d'argent.

Mais des sons inconnus ont frappé mon oreille...
Est-ce une illusion ?... Molière se réveille !!
Lui qui fit autrefois parler le Commandeur,
Du haut d'un piédestal, par la même merveille,
Il s'agite, respire et, l'œil rempli d'ardeur,
Il nous tient ce discours légèrement frondeur :

« Salut à vous, enfants, poètes d'un autre âge,
A vous qui me rendez un éclatant hommage :
Il m'est doux d'accepter ce tribut solennel,
Et je vais le payer d'un conseil paternel.

A me glorifier quand chacun s'étudie,
J'ai droit de demander si pour la Comédie
Vous avez conservé de l'encens, des autels.
Suffit-il que je sois au rang des immortels,
Si cette déité dont le souffle m'inspire
Sur de froids spectateurs a perdu son empire,
Et disparait, semblable aux langages déchus
Qui gardèrent leur nom, mais qu'on ne parle plus?
Faites de vos écrits le faisceau de ma gloire,
En marchant sur mes pas honorez ma mémoire.
Le ridicule abonde, ainsi qu'aux anciens jours;
Le masque peut changer, l'homme reste toujours;
On peut marquer encor, bien que le siècle en dise,
Le fer de l'ironie au front de la sottise.
De quelle gravité vous me semblez atteints!
Seriez-vous devenus de blêmes Puritains?
Quoi! devant les niais la Muse se retire,
Et le vice impuni ne craint plus la satire!
Bon Dieu! de votre scène aurait-on rejeté
La piquante malice et la franche gaîté?
Ou bien manquerait-on de modèles à peindre?
J'entends de leurs sujets tous les auteurs se plaindre...
N'est-il plus de traits neufs au fond du cœur humain?
Mais ouvrez donc les yeux, mais étendez la main!
Je le redis encor, le ridicule abonde:
Cet éternel Protée est vieux comme le monde.
L'homme vous appartient: désarmé dès qu'il rit,
Il pardonne beaucoup en faveur de l'esprit.
Vous ne referez pas un autre *Misanthrope*,
C'est vrai; mais vous avez tel et tel Philanthrope,
Moraliste au cœur sec, aux yeux mouillés de pleurs,
Qui pour paraître utile invente des douleurs,
Combine de grands mots afin qu'on les retienne,
Et met en prospectus la charité chrétienne.
Montrez ce redresseur de tous les torts d'autrui,
Libéral au dehors et despote chez lui:
Il ne compatit point aux honnêtes misères,
Son zèle ne s'émeut qu'à l'aspect des galères;
Protecteur des bandits qui forcent vos maisons
Il ferait en palais convertir leurs prisons.
Du reste, sa vertu veut surtout qu'on l'imprime
Et n'a jamais commis un bienfait anonyme.
Que de gens affamés de cet encens banal
Qu'on débite en détail dans un coin du journal!
L'Annonce avec fracas les place au rang suprême,
Et plus d'un, m'a-t-on dit, la compose lui-même...
Comme l'on est absous quand on a réussi,
Sans choisir les moyens on court au but; aussi
La foule des grimauds se pousse et s'évertue
Pour grandir aux dépens d'une gloire abattue;
Ces nombreux Mirmidons, serrés étroitement,
S'efforcent d'ébranler tout noble monument;
La gloire des aïeux leur donne l'insomnie,
Et ces messieurs voudraient abolir le génie!
Voilà quelques portraits... mais ce n'est rien encor
Les mœurs de votre temps sont un riche trésor.
De mes petits Marquis l'espèce est-elle éteinte?
Quoiqu'ils aient de mon fouet reçu plus d'une atteinte,
Ils voltigent encore de salons en salons
Sans plumes au chapeau, dentelles ni galons;
Ils ont perdu la grâce et le nom de Dorante
Pour s'affubler d'un frac et jouer sur la rente;
Ou, prenant des leçons chez un peuple rival,
Établir parmi vous le culte du cheval.
J'ai fait aux médecins une assez rude guerre;
Daquin me détestait, Guénaut ne m'aimait guère;
Car j'avais expliqué leur jargon imposteur
Et même déchiré leur robe de docteur;
Mais de ces charlatans la famille féconde
Tout en changeant d'habit n'a pas quitté le monde,
Et, comme au temps passé, des docteurs obligeants
Chacun par un système, assassinent leurs gens.
Honneur au dévouement! justice à la science!
Bénissez leurs bienfaits; mais honte à l'ignorance
Qui, du fil de vos jours à son gré se servant,
Ne l'alonge jamais et le brise souvent.
Avec le Parlement la critique est possible:
S'il est irresponsable, il n'est point infaillible.
Auprès de vos Solons placez ces Électeurs
Hier sollicités, demain solliciteurs;
Ces *Jourdains* décorés, péroreurs emphatiques
Qui régentent l'état du fond de leurs boutiques;
Puis ces industriels aux doigts si déliés
Et dont les tours subtils sont trop vite oubliés;
Ces Traitants qu'à son gré la fortune secoue
Et place sur son char ou jette sous sa roue;
Montrez cette caverne où tant de gens, hélas!
Spéculent hardiment sur l'argent qu'ils n'ont pas.
Si j'ai peint ce fâcheux dont l'étrange démence
En ports de mer voulait mettre toute la France,
N'est-il pas aujourd'hui d'autres fous qui sans peur
Livrent leur avenir aux bras de la vapeur?
Que de rêveurs, armés de projets éphémères,
Prennent incessamment brevet pour des chimères!
Ennemi des travers que l'esprit feminin
Déployait, pour l'amour du grec et du latin,
Dans la docte assemblée où trônait Philaminte,
Aux pédants en jupons je m'attaquai sans crainte;
Leur sexe maintenant connaît mieux le devoir,
Et c'est de la vertu qu'il attend son pouvoir.
Il en est cependant qu'un triste orgueil enflamme
Elles ont proclamé le règne de la femme,
Oubliant que Dieu fit, dans ses desseins secrets,
L'homme pour le combat, la femme pour la paix.
Fustigez sans pitié ces nouveaux ridicules
Qu'ont trop encouragés vos timides scrupules;

Pour corriger l'époque en frondant ses travers
Il faut rendre à la Muse et la lyre et le vers,
Et bannir cette prose et ces images viles
Dont le roman s'inspire aux carrefours des villes.
Repoussez des tableaux remplis d'impureté,
Qui prouvent la licence et non la liberté;
Puis, gardez-vous du Drame, écueil aussi funeste,
Que je hais pour ma part à l'égal de la peste...
Car depuis trop longtemps je vois avec douleur
Mille auteurs fanfarons de drames sans couleur
Ramasser, chaque jour, dans la fange des crimes
L'antithèse sans fin des traîtres, des victimes;
Ou, fiers de ramener les siècles sur leurs pas,
Étaler un passé qu'ils ne comprennent pas;
De poison et de sang les mains toutes souillées,
Remuer les débris des armures rouillées:
Dans l'arsenal poudreux où les preux sont couchés
Chercher avec orgueil des poignards ébréchés;
Et, comme des enfants, jouer à la bataille
Sous cet accoutrement qui sied mal à leur taille!
Fuyez le mauvais goût, les sauvages clameurs,
Et trempez votre plume à la source des mœurs.
Si l'Art ne trouvait plus d'éloquents interprètes,
S'il venait à mourir dans le cœur des poètes,
Je rougirais pour vous, en songeant au passé,
Sur le haut piédestal où vous m'avez placé!
Puissé-je tressaillir aux bravos qu'on vous donne
Et de mes vieux lauriers tresser votre couronne!
Prouvez qu'en votre temps l'austère Vérité
N'a pas laissé ternir son miroir redouté;
Que des sots, des méchants, cette éternelle race,
Vous ne redoutez point l'insolente menace.
Dussiez-vous succomber à moitié du chemin,
Victimes, comme moi, d'un effort surhumain,
Marchez à l'ennemi, combattez sans relâche
Au succès seulement mesurez votre tâche....
Ainsi que des héros, grandissez en luttant;
Votre cœur saura bien si le mien est content.
A ces conditions j'accepte vos hommages.
Mais j'en ai dit assez... Comme les longs ouvrages
Les longs discours font peur, je me tais donc, adieu!

Tels furent les conseils que mon esprit en feu
Crut entendre tomber de ta bouche, ô Molière,
Quand la foule entourait le monument de pierre.
L'avenir t'apprendra s'ils ont été compris.
Du talent, sous tes yeux, se disputant le prix,
Jaloux de t'imiter, les poètes sans doute,
Pour atteindre ton but voudront suivre ta route...
Mais si la Vérité, qui te charma toujours,
Voyait de nos mépris recommencer le cours,
Cette fille des Cieux, gémissante, abattue,
Trouverait un asile aux pieds de ta statue!

ALFRED DES ESSARTS.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME. — TROISIÈME ANNÉE,

de l'Écho des Feuilletons.

FIN DE LA TABLE ET DU TROISIÈME VOLUME.

LAGNY. — Typographie de A. VARIGAULT.



